John Carter Brown.

M/a

M1a

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
TOME XV.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES,
PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines ; leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Édifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,

LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES ; LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES ;

POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE ; qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES ; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME QUINZIEME.

A PARIS,

Chez la veuve DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE
DES CHAPITRES ET DES DIVISIONS DE CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SIXIEME.

CONTINUATION DES VOÏAGES, DES DECOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE XIV. *Observations générales sur l'Amérique.*
Introduction. page 1
Caractere, Usages, Religion & Mœurs des Indiens de l'Amérique Septentrionale. 7
CHAPITRE XV. *Voïages au Nord-Oueſt & au Nord-Eſt, pour la découverte d'un paſſage aux Indes Orientales.* 92
Les Cabots. ibid.
Voïages de Martin Frobisher. 94
Premier Voïage. 95
Second Voïage. 97
Troiſieme Voïage 98
Premier Voïage de Jean Davis. 100
Second Voïage. ibid.
Troiſieme Voïage. 101
Voïages des Hollandois au Nord-Eſt. 102
Voïage de Barenſz. 103
Second Voïage de Barenſz. 107
Troiſieme Voïage des Hollandois 111
Voïage d'Hemskerke. ibid.
Voïage de Weimouth, au Nord-Oueſt. 140
Premier Voïage d'Hudſon. ibid.
Second Voïage. 141
Troiſieme Voïage, 142
Quatrieme Voïage. 143
Voïage de Thomas Button. 144
Voïage de Gibbons. 146
Voïage de Byleth & Baffin. ibid.
Voïage de Fox. 148
Voïage de James. 150
Voïage des Danois au Nord Oueſt. 152
Voïage de Jean Munk. ibid.

Voïages des Eſpagnols au Nord-Oueſt. 154
Voïage de d'Aguilar. ibid.
Voïage de Jean de Fuen. ibid.
Voïage de l'Amiral de Fonté. 155
Voïage de Jean Wood. 163
Voïages des Ruſſes au Nord-Oueſt. 168
Premier Voïage de Beerings. ibid.
Second Voïage. 170
Voïage de Spanberg. ibid.
Voïage de Tchiricow. ibid.
Nouveaux Voïages des Anglois au Nord-Oueſt. 173
Voïage de Gillam. 174
Voïage de Barlow. ibid.
Voïage de Scroggs. ibid.
Voïage de Middleton. 175
Voïage d'Ellis. 187
CHAPITRE XVI. *Hiſtoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.* 215
Obſervations particulieres ſur les Païs les plus éloignés vers le Nord. 262
Baie d'Hudſon. ibid.
Deſcription & propriétés naturelles du Spitzberg. 268
CHAPITRE XVII. *Voïage de Regnard en Laponie.* 302
Voïages au Nord, de M. de Maupertuis & de M. l'Abbé Outhier. 328
Voïage de M. de Maupertuis au Monument de Windſo, dans la Laponie Septentrionale. 366

LIVRE SEPTIEME.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS AUX ANTILLES

CHAPITRE PREMIER. *Etabliſſement des François dans l'Ile Eſpagnole, ou de Saint Domingue.* 374
CHAPITRE II. *Voïages & Etabliſſemens aux Iles de l'Amérique Septentrionale, dans la Mer du Nord.* 443
Voïages & Etabliſſemens aux Antilles. ibid.
Voïages & Etabliſſemens dans l'Ile de Saint Chriſtophe. 449
Origine, Caractere & Uſages des Caraibes. 469
§ I. *Voïages à la Martinique.* 489
§ II. *Voïages à la Guadeloupe.* 507
§ III. *Ile de la Grenade & Grenadins.* 532
§ IV. *Ile de Sainte Lucie ou Sainte Alouſie.* 537
§ V. *Commerce aux Iles Françoiſes.* 546
§ VI. *Iles Angloiſes. Voïages & Etabliſſemens à la Jamaïque.* 573
§ VII. *Voïages & Etabliſſemens à la Barbade.* 595
§ VIII. *Voïages & Etabliſſemens dans l'Ile d'Antigo.* 618
§ IX. *Voïages & Etabliſſemens dans l'Ile de Montſerrat.* 621
§ X. *Voïages & Etabliſſemens dans l'Ile de Nevis.* 623

§ XI. *La Barboude.* 625
§ XII. *Anguilla.* iôid.
§ XIII. *Voïages & Etabliſſemens aux Iles Bermudes, nommées Summers-Iſlands par les Anglois.* 626
§ XIV. *Voïages & Etabliſſemens aux Iles Lucaies.* 635
§ XV. *Voïages & Etabliſſemens dans l'Ile de Terre-Neuve.* 643
§ XVI. *Supplément aux Voïages & Etabliſſemens aux Antilles.* 665
Ile de Saint Thomas. ibid.
Ile des Vierges. 667
Ile de la Negade. 668
Ile de Sombrera. ibid.
Ile de Saint Martin. ibid.
Ile de Saint Barthelemi. 671
Ile d'Aves. ibid.
Ile des Crabes, ou Borriquen. 672
Ile de Saba. 673
Ile de Saint Euſtache. 674
Ile de Sainte Croix. 675
Ile de Saint Vincent. 677
Ile de la Dominique. 679
Hiſtoire Naturelle des Antilles. 682

Fin de la Table des Diviſions.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le quinzieme Tome de *l'Hiſtoire générale des Voïages*; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'Impreſſion. Fait à Paris, le 4 Mars 1759.

CAPPERONNIER.

AVIS AUX RELIEURS.

Pour placer les Cartes.

N°.		Page
1	Carte des Mers du Nord.	93
2	Détroit de Weigats,	104
3	Nouvelle Zemble,	116
4	Carte pour le Voïage de l'Amiral Fuente,	155
5	le Spitsberg,	169
6	Carte pour les Voïages d'Ellis & de Middleton,	187
7	Partie Méridionale du Golfe de Bothnie,	328
8	Fond du Golfe de Bothnie,	332
9	Environs de Torneo,	334
10	Ile Saint Domingue,	375
11	Ile Saint Christophe,	450
12	Ile de la Martinique,	490
13	Ile de la Guadeloupe,	507
14	Ile de la Grenade,	533
15	Ile de Sainte Lucie,	538
16	Ile de la Jamaïque,	574
17	Ile de la Barbade.	596

Pour placer les Figures.

No.		Page
VII.	Chasse du Castor.	77
X.	Maison de Montagu,	191
IV.	Castor,	218
I.	Bœuf du Canada,	223
III.	Porc-épi, &c.	226
II.	Aigle, Hibou & autres Oiseaux,	226
XI.	Inscription du Monument de Windso,	369
IX.	Homme & Femme Caraïbes,	470
VI.	Moulin à Sucre,	690
V.	Fabrique du Tabac,	695
VIII.	Fabrique de l'Indigo,	698

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES.

TROISIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE SIXIEME.

CONTINUATION DES VOÏAGES, DES DECOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS, dans l'Amérique Septentrionale.

CHAPITRE XIV.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'AMERIQUE.

INTRODUCTION.

NOus avons remis plus d'une fois, à cet article, la queſtion qui s'eſt ſouvent préſentée, ſur la maniere dont l'Amérique a pû ſe peupler. Elle a long-tems exercé les Savans de toutes les Nations ; & depuis quelques années, deux célebres Voïageurs (1) ont recueilli avec autant d'ordre que de lumieres, ce qu'on a publié de plus vrai-ſemblable ſur un point ſi ténébreux. Le premier croit pouvoir conclure de ſes recherches, que l'Amérique a commencé à ſe peupler par la partie la plus orientale de la Tar-

Il eſt incertain comment l'Amérique eſt peuplée.

(1) Le P. Lafitau, dans l'Ouvrage qui a pour titre : Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers tems. A Paris 1724, & le P. de Charlevoix,

tarie, & ne doute point qu'on ne découvre, quelque jour, une jonction de l'une à l'autre : il n'eſt pas moins perſuadé que cette population a commencé peu de tems après le Déluge univerſel. Le ſecond, donnant moins aux conjectures (*), & ne leur reconnoiſſant aucun poids, juge que la queſtion n'eſt pas plus éclaircie qu'elle l'ait jamais été ; mais, en Philoſophe, il s'efforce, par quelques réflexions générales, de lui donner la ſeule clarté qu'elle puiſſe recevoir. C'eſt ce qu'on peut ſubſtituer ici de plus utile à tant de vaines diſcuſſions, qui ont fait la matiere d'une infinité de Livres.

Observat. générales sur l'Amérique.

Comment le Nouveau Monde s'eſt-il peuplé ? c'eſt-à-dire, par qui & par quelle voie l'a-t'il été ? Toute la difficulté ſe réduit à ces deux points. Il ſemble aiſé à l'Auteur de répondre au premier. L'Amérique peut avoir été peuplée, dit-il, comme les trois autres parties du Monde. On s'eſt formé là-deſſus des difficultés qu'on a jugées inſolubles, & qui ne l'étoient point. La Religion nous apprend que les Habitans de l'un & l'autre Hémiſphere ſont les Deſcendans d'un même Pere. Ce Pere commun avoit reçu du Ciel un ordre précis de peupler toute la terre, & toute la terre a été peuplée. Il a fallu vaincre des difficultés ; elles ont été vaincues. Etoient-elles moins grandes, pour ſe tranſporter des extrêmités de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe, dans des Iles aſſez éloignées de ce grand Continent, que pour paſſer en Amérique ? Non ſans doute. La Navigation qui s'eſt perfectionnée ſi viſiblement depuis trois ou quatre ſiecles, étoit peut-être plus parfaite dans les premiers tems, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. On ne doutera pas, du moins, qu'elle ne fût alors au degré de perfection néceſſaire pour le deſſein que Dieu avoit de peupler toute la terre.

Réflexions ſur cette matiere.

Les Savans, qui s'en ſont tenus à cette poſſibilité, ont raiſonné juſte ; car s'il n'eſt pas démontré qu'il y ait un paſſage par terre en Amérique, ſoit au Nord de l'Aſie & de l'Europe, ſoit au Sud, le contraire ne l'eſt pas non plus : d'ailleurs, des côtes de l'Afrique au Breſil, des Canaries aux Açores, des Açores aux Antilles, des Iles Britanniques & des Côtes de France en Terre-Neuve, la traverſée n'eſt ni longue, ni difficile. On en pourroit dire autant de la Chine au Japon, du Japon & des Philippines aux Iles Marianes, & delà au Mexique. L'Aſie a des Iles auſſi éloignées de tout Continent, où l'on n'a pas été ſurpris de trouver des Hommes ; & pourquoi l'eſt-on d'en avoir trouvé en Amérique ? Concevroit-on que les Petits-fils de Noé, lorſqu'ils furent obligés, ſuivant les deſſeins de Dieu, de ſe ſéparer & de ſe répandre par toute la Terre, euſſent été dans l'impoſſibilité de peupler preſque la moitié de l'Univers ? Il falloit s'en tenir là : mais la queſtion étoit trop ſimple, & la réponſe trop facile. Les Savans prennent plaiſir à diſcurer : ils ont cru pouvoir décider comment & par qui l'Amérique a été peuplée ; & l'Hiſtoire ne leur offrant aucun ſecours, ils ont entrepris de réaliſer de frivoles conjectures. Une ſimple convenance de nom, une légere apparence, leur ont

dans ſon diſcours de l'Origine des Amériquains, qui eſt à la tête du Journal Hiſtorique de ſes Voïages.

(*) On ne peut mettre dans un autre ordre le ſentiment du P. Fejo, qui ſuppoſe les Continens ſéparés par la violence des Mers & par la ſubmerſion des Terres. Voïez le Mercure de France, Février 1758.

paru des preuves ; & ſur des fondemens de cette nature, ils ont bâti des ſyſtêmes ſi ruineux, qu'on les renverſe ſouvent par un ſeul fait qui ne peut être conteſté. Il eſt arrivé delà que la queſtion demeurant fort incertaine, on a fait naître de folles difficultés, juſqu'à prétendre que les Amériquains n'étoient pas ſortis du premier Homme (*); comme ſi l'ignorance de la maniere dont un fait eſt arrivé, devoit le faire juger impoſſible, ou lui donnoit même le moindre degré de difficulté.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

Ce qui n'eſt pas moins étrange, c'eſt que pour arriver au but qu'on ſe propoſoit, on n'ait pas pris le ſeul moïen qui nous reſte ; la confrontation des Langues. Il ſemble, non-ſeulement que la connoiſſance des principales Langues de l'Amérique, & leur comparaiſon avec celles de notre Hemiſphere, qui paſſent pour primitives, pourroient conduite à quelque heureuſe découverte, mais que ce moïen de remonter à l'origine des Nations n'eſt pas d'une difficulté qu'on ne puiſſe vaincre. Nous avons des Voïageurs & des Miſſionaires, qui ont travaillé ſur les Langues de toutes les Provinces du Monde connu. Eſt-il ſi pénible de faire un Recueil de leurs Grammaires & de leurs Vocabulaires, pour les rapprocher des Langues mortes ou vivantes de l'ancien Monde, qui paſſent pour originales ? Les Dialectes mêmes, malgré l'altération qu'elles ont ſoufferte, tiennent encore aſſez de la Matrice, pour fournir de grandes lumieres. Au lieu de ce moïen, qu'on a négligé, on a cherché l'origine des Amériquains dans leurs mœurs, leurs uſages, leur Religion & leurs Traditions ; recherche qui ne peut produire qu'un faux jour. Les anciennes Traditions s'effacent tôt ou tard, faute de ſecours pour les conſerver ; & la moitié du monde n'eſt-elle point dans ce cas ? De nouveaux évenemens, un nouvel ordre de choſes, font naître d'autres Traditions, qui diſſipent les premieres & qui ſont diſſipées à leur tour. Dans l'eſpace d'un ou deux ſiecles, il ne reſte rien qui puiſſe ſervir de guide pour retrouver la trace des plus anciennes. Les mœurs dégénerent par le commerce avec d'autres Nations, par le mélange de pluſieurs Peuples, qui ſe réuniſſent, & ſurtout par le changement de domination, toujours ſuivi d'une nouvelle forme de Gouvernement. Combien cette altération doit-elle être plus ſenſible parmi des Peuples errans, devenus ſauvages, vivans ſans principes, & ſans regles qui puiſſent les rappeller aux mœurs antiques, telles que l'éducation & la Societé ? Un nouveau genre de vie en introduit de nouvelles, & celles qu'on abandonne ſont bientôt oubliées ; ajoutons que la privation des choſes en fait perdre les noms avec l'uſage. Enfin rien n'eſt ſujet à de plus promptes & de plus étranges révolutions que la Religion. Après avoir renoncé une fois à la véritable, on n'eſt pas long-tems ſans la perdre de vue : & dans le labyrinthe d'erreurs où l'on s'engage, le fil de la vérité devient impoſſible à retrouver. On en peut donner un exemple peu éloigné : les Boucaniers de Saint Domingue étoient Chrétiens, & n'avoient de Commerce qu'entr'eux ; en moins de trente ans, par le ſeul défaut d'exercice, ou d'inſtruction, ou d'une autorité qui fût capable de les retenir, ils en étoient venus à n'avoir plus, du Chriſtianiſme, que le caractere du Baptême. S'ils avoient ſubſiſté juſqu'à la troiſieme génération,

Lumieres qu'on peut eſpérer de la confrontationdes Langues.

Changemens des Traditions.

(*) Tout le monde connoît le ſyſtême de la Peyrere.

Observat. générales sur l'Amérique.

leurs Petits-fils n'auroient pas été mieux instruits, que les Habitans de la Nouvelle Guinée ou des Terres Australes. Peut-être auroient-ils conservé quelques pratiques, dont ils n'auroient pû rendre raison : & n'est-ce pas ainsi qu'on a trouvé dans le culte de plusieurs Nations Idolâtres, des cérémonies qui semblent copiées des nôtres (2) ?

Rapport des Langues entr'elles.

Il n'en est pas de même des Langues : quoiqu'une Langue vivante soit sujette à de continuels changemens, & qu'on ne puisse dire d'aucune qu'elle se soit conservée dans sa pureté originale, les changemens que l'usage y apporte ne leur font pas perdre ce qui les distingue essentiellement des autres. On sait que des Dialectes mêmes, il n'est pas toujours difficile de remonter aux Langues meres, qui se font reconnoître par leur énergie, ou parcequ'elles contiennent un plus grand nombre de mots imitatifs des choses dont elles sont les signes ; d'où l'on peut conclure que si l'Amérique en a quelques-unes auxquelles on trouve ces caracteres, il ne doit rester presqu'aucun doute qu'elles ne remontent à la premiere origine des Langues, & par conséquent que les Nations qui les parlent n'aient passé dans cet Hémisphere assez peu de tems après la dispersion des Peuples ; surtout, si dans notre Continent elles sont tout à-fait inconnues. Pourquoi supposeroit-on que les Arriere-petits-fils de Noé n'aient pû passer dans le Nouveau Monde ? Noé, l'Artisan & le Pilote du plus grand Navire qui ait jamais existé, d'un Navire qui devoit voguer sur une Mer sans bornes, & qu'il devoit garantir de tant d'écueils, ignoroit-il, & n'auroit-il pas communiqué à ses Enfans, l'art de naviguer dans un Océan plus calme, & renfermé dans ses anciennes limites ? Pourquoi jugeroit-on même que l'Amérique n'a point eu d'Habitans avant le Déluge ? Est il vraisemblable que Noé & ses Enfans n'aient connu que la moitié du Monde ? & Moïse ne nous apprend-il pas que toutes les Terres & les Iles ont été peuplées ? Ce seroit une étrange présomption, de soutenir, contre un témoignage si formel, que la navigation est un pur effet de l'audace humaine, & qu'elle n'entroit point dans les vues directes du Créateur.

Progrès des Anciens dans la navigation.

Il est certain que l'Art de la Navigation a eu le sort de quantité d'autres Arts, dont on n'a aucune preuve que nos premiers Peres aient été privés, dont quelques-uns se sont perdus, & d'autres n'ont été conservés que dans un petit nombre de Nations : mais la raison, comme la Religion, nous rappelle toujours à ce principe, que les Arts nécessaires aux desseins de Dieu n'ont point été ignorés de ceux qui devoient les remplir. On peut croire que plusieurs ne sont tombés dans l'oubli, que parcequ'ils n'étoient plus nécessaires, & mettre de ce nombre la navigation de long cours, lorsque toutes les parties de la Terre ont eu quelques Habitans. Il suffisoit, pour le commerce, de ranger les Côtes, & de traverser aux Iles les plus proches. Qui s'étonnera, que faute d'usage on ait perdu le secret de faire de longues courses sur un Elément si variable & sujet à tant d'orages ? Pourquoi s'imaginer même qu'on l'ait perdu sitôt ? On lit, dans plusieurs endroits de Strabon, que les Habitans de Cadix avoient de grands Vaisseaux, & qu'ils excelloient dans la Navigation (3).

(2) Voïez, ci-dessus, les Voïages au Tibet.
(3) Voïez l'Introduction du Tome I de ce Recueil.

Pline regrette que de ſon tems elle ne fût pas auſſi parfaite, qu'elle l'avoit été pluſieurs ſiecles auparavant. Les Phéniciens & les Carthaginois ont eu longtems la réputation d'être habiles & hardis Navigateurs. Acoſta convient que Vaſco de Gama trouva parmi les Habitans du Mozambique, l'uſage de la Bouſſole. Une tradition des Inſulaires de Madagaſcar porte que les Chinois ont envoïé une Colonie dans leur Ile. Rejetter cette Tradition, ſur l'impoſſibilité de naviguer ſi loin ſans Bouſſole, c'eſt une pétition de principe; car ſi la Bouſſole eſt néceſſaire pour aller de la Chine à Madagaſcar, on en peut conclure, avec le même droit, que les Chinois qui ont paſſé dans cette Ile connoiſſoient donc l'uſage de la Bouſſole. C'eſt un point d'Hiſtoire bien établi, que ces mêmes Chinois, dont l'origine remonte aux Petits-fils de Noé, avoient anciennement des Flottes: qui a pû les empêcher de paſſer au Mexique par la route des Philippines, que les Eſpagnols font tous les ans? Delà, rangeant la Côte, ils ont pû peupler toute l'Amérique, du côté de la Mer du Sud. Les Iles Marianes, & tant d'autres qu'on ne ceſſe pas de découvrir dans l'eſpace de Mer qui ſépare la Chine & le Japon, de l'Amérique, peuvent avoir été peuplées par la même voie. Les Habitans des Iles de Salomon, ceux de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, & des Terres Auſtrales, reſſemblent ſi peu aux Amériquains, que ſi l'on ne remonte aux tems les plus éloignés, on ne peut leur attribuer une même origine. Leur ignorance ne permettra jamais de ſavoir d'eux-mêmes d'où ils la tirent; mais enfin tous ces Païs ſont peuplés: quelques-uns peuvent l'avoir été par accident, & s'ils ont pu l'être ainſi, pourquoi ne l'auroient-ils pas été dans le même tems & par la même voie que les autres parties de la Terre? Les anciens Celtes & les Gaulois, ſi renommés par leur habileté dans la Navigation, qui ont envoïé tant de Colonies juſqu'aux extrémités de l'Aſie & de l'Europe, & dont il y a beaucoup d'apparence que l'origine remonte juſqu'aux Enfans de Japhet, n'ont-ils pas pû pénétrer par les Açores juſqu'en Amérique? & ſi l'on objecte que ces Iles étoient ſans Habitans au XVe ſiecle, on répondra que ceux qui les découvrirent les premiers paſſerent plus loin, ſans doute, dans d'autres Iles plus grandes & plus fertiles, & dans un Continent immenſe, dont elles ne ſont pas fort éloignées. Les Eſquimaux & quelques autres Peuples de l'Amérique méridionale reſſemblent ſi fort à ceux du Nord de l'Europe & de l'Aſie, & ſi peu aux autres Nations du Nouveau Monde, qu'il n'eſt pas difficile de reconnoître qu'ils deſcendent des premiers, & qu'ils n'ont rien de commun avec les ſeconds. Il ne paroît pas même que leur origine ſoit ancienne; & l'on peut ſuppoſer, avec beaucoup de vrai-ſemblance, que des Païs ſi peu habitables ont été habités des derniers.

Mais il n'en eſt pas de même du reſte de l'Amérique: on ne ſe perſuadera jamais qu'une ſi grande partie de la Terre ait été ignorée des premiers Fondateurs des Nations. La raiſon qui ſe tire du caractere des Amériquains, & des premieres peintures de leur barbarie, ne prouve rien contre leur antiquité. Il n'y a pas plus de trois mille ans que l'Europe étoit remplie de Peuples auſſi ſauvages; & l'on y en trouve encore quelques reſtes. L'Aſie, le premier ſéjour des Hommes, & par conſéquent le

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

Différence abſolue de quelques Peuples du Nouveau Monde.

Changemens qui donnent de la vraiſemblance à d'autres.

Observat. générales sur l'Amerique.

premier Siége de la Religion, des bonnes mœurs, des Sciences & des Arts, la source des plus anciennes & des plus pures Traditions, ne voit-elle pas encore ses plus florissans Empires environnés d'une épaisse barbarie? L'Egypte, d'où sont venues les plus belles connoissances, la Monarchie des Abissins, autrefois dans une si grande splendeur, la Lybie & la Mauritanie, qui ont produit tant d'Hommes célebres, n'ont-elles pas toujours eu dans leur voisinage des Peuples qui sembloient n'avoir d'humain que la figure, & ne sont-elles pas retombées aujourd'hui dans la plus profonde ignorance? Pourquoi s'étonner que les Amériquains, si longtems ignorés du reste du Monde, soient devenus sauvages & barbares, & que leurs plus puissans Empires aient manqué de mille choses, qu'on croïoit d'une indispensable nécessité dans notre Hémisphere? Qu'on recherche ce qui avoit rendu les Montagnards des Pyrenées si féroces, quelle est l'origine des Lapons & des Samojedes, d'où sont venus les Caffres & les Hottentots, pourquoi sous les mêmes paralleles il y a des Negres en Afrique, & des Peuples qui ne sont pas noirs; les mêmes réponses pourront convenir aux mêmes questions, touchant les Esquimaux & les Algonquins, les Hurons & les Sioux, les Guaranies & les Patagons. A ceux qui demandent pourquoi les Ameriquains n'ont point de barbe, ni de poil par tout le corps, & pourquoi la plûpart sont d'une couleur rougeâtre, on peut demander aussi pourquoi la plûpart des Afriquains sont noirs? Cette question n'a point de rapport à l'origine des Amériquains.

Autres argumens

Enfin personne ne doute que les Nations primitives ne se soient mêlées & divisées plusieurs fois. Les guerres étrangeres & domestiques, aussi anciennes que les passions dans les Hommes, la nécessité de se séparer & de s'éloigner, tantôt parcequ'un Païs ne pouvoit plus contenir ses Habitans, qui se multiplioient trop, tantôt parceque les plus foibles se voïoient chassés par les plus forts, l'inquiétude & la curiosité naturelles, mille autres raisons qui ont dû produire une infinité de transmigrations, les désordres dont ces changemens devoient être accompagnés, la difficulté de conserver les Arts & les Traditions parmi des Fugitifs, transplantés dans des Païs incultes, éloignés de tout commerce avec les Nations civilisées, les accidens imprévus, les tempêtes les naufrages, combien de causes, qui ont contribué sans doute à peupler toutes les parties habitables de la Terre? & doit-on s'étonner de certains rapports, qu'on remarque aujourd'hui entre des Nations fort éloignées les unes des autres, ou de la différence qui se trouve entre des Nations voisines? Ne conçoit-on pas qu'une partie de ces Hommes errans, ou forcés de se réunir pour se défendre, ou entraînés par l'éloquence & l'habileté d'un Législateur, a pû former des corps de Monarchie, accepter des Loix, & composer avec le tems de nombreuses Nations? Telle fut l'origine des plus grands Empires, dans l'ancien Monde; telle peut avoir été celle du Mexique & du Perou dans le Nouveau.

Mais, au défaut des monumens historiques, dont on ne peut esperer de lumieres, on répete qu'il n'y a que la connoissance des Langues primitives, qui puisse jetter quelque jour dans ces ténebres. Elle feroit du moins distinguer, dans ce prodigieux nombre de Peuples qui habitent l'Amérique, ceux qui parlant des Langues absolument différentes des nôtres, y doivent

être passés dès les premiers tems, & ceux qui, par quelque analogie de leurs Langues avec celles qui sont en usage dans les trois autres parties du Monde, doivent faire juger que leur transmigration est plus récente (4).

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAMPLAIN, l'Escarbot, la Hontan & la Potherie, s'étendent beaucoup sur le caractere & les usages des Habitans de l'Amérique Septentrionale; mais ils n'avoient que les lumieres ordinaires au commun des Voïageurs, c'est-à-dire celles qui s'acquerent dans un séjour passager, & par

Idée générale des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

(4) Quoiqu'on n'embrasse point ici le sentiment du P. Lafitau, on croit devoir le rapporter dans ses propres termes; d'autant plus qu'aïant donné une grande partie de sa vie à l'étude de cette question, & l'aïant traitée après quantité d'autres Savans, dont il a pû joindre les lumieres aux siennes, son autorité doit toujours être d'un grand poids.

Mon opinion, dit-il, est que la plus grande partie des Peuples de l'Amérique viennent originairement de ces Barbares, qui occuperent le Continent de la Grece & de ses Iles, d'où aïant envoïé de tous côtés diverses Colonies pendant plusieurs siecles, ils furent obligés d'en sortir enfin tous, ou presque tous, pour se répandre en divers Païs, aïant été chassés en dernier lieu par les Cadméens, ou Agenorides, qu'on croit être les Peuples d'Og, Roi de Bazan, dont il est parlé dans l'Ecriture: ce qui arriva à peu-près dans le tems que les Chananéens, fuïant devant les Hébreux & contraints de ceder la Place, alloient inonder eux-mêmes, comme un torrent, d'autres Contrées, où ils trouvoient des Ennemis moins redoutables. Il est constant que les Barbares ont occupé la Grece avant ces Peuples, qu'on a connus depuis sous le nom de Grecs; & quoique dans la suite, les Auteurs, surtout les Poëtes, aient appliqué à ceux-ci les noms de ces premiers Peuples Barbares, les Grecs étoient néanmoins très différens, & n'étoient autres que ces Agénorides, qui avoient apporté du Païs des Chananéens, les Lettres, & peut-être la Langue Grecque, qu'ils substituerent à celle de ces Barbares, dont il ne resta presque plus aucun vestige. Cet évenement paroît antérieur à la fondation de Tyr & de Sidon, ou du moins à la splendeur de ces deux Villes maritimes, qui établirent encore, depuis, plusieurs Colonies dans la Grece, dans l'Afrique & dans les Espagnes. Ces Barbares quoique confondus dans les Histoires, par une multitude de noms particuliers, sont néanmoins assez universellement compris sous les noms géneriques de Pelagiens & d'Helleniens, qui de quelques Peuples particuliers étoient passés à toute la Nation. On les trouve assez souvent mêlés dans l'Histoire; cependant les Pelagiens étoient différens des Helleniens, en ce que ceux-ci, qui cultivoient un peu la Terre, étoient un peu plus fixes & plus sédentaires que les premiers, lesquels ne semoient point, ne vivoient que du fruit des arbres, de la Chasse, de la Pêche, & de ce que le hasard pouvoit leur présenter, n'habitoient que dans des Tentes, décampoient à la moindre occasion, & menoient une vie errante, par état & par nécessité.

Ceux, qui connoîtront bien les Peuples Barbares de l'Amérique Septentrionale, y trouveront le caractere de ces Helleniens & de ces Pélagiens: les uns, compris sous la Langue Hurone, cultivent des champs, bâtissent des Cabanes, & sont assez stables dans un même lieu. Au contraire, la plûpart des Algonquins & des Sauvages du Nord font profession d'une vie vagabonde, & ne vivent que du bénéfice du hasard. C'est à-peu-près la même distinction des Peuples, dans l'Amerique Septentrionale. Leurs mœurs & leurs coutumes ont une si grande ressemblance avec celles de ces Peuples Barbares, qu'on croit les y reconnoître, mais je crois distinguer plus particulierement les Iroquois & les Hurons dans ces Peuples de la Thrace Asiatique, qui des extrêmités de l'Asie Mineure, & de la Lycie même pénetrerent dans le Pont, & s'arrêterent dans l'Arie & dans l'Areïane.

Les preuves historiques & morales de ce sentiment composent les quatre Tomes de l'Ouvrage du P. Lafitau.

une vue superficielle. Deux Missionnaires ont fait, pendant trente ans, leur étude du même objet ; & c'est particulierement à leur témoignage, qu'on croit devoir s'attacher.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Observons d'abord, avec le P. Lafitau, qu'on se représentoit anciennement les Habitans des Terres inconnues comme une espece de monstres, nus, couverts de poil, vivant dans les Bois sans societé, comme des Ours, & qui n'avoient avec l'Homme qu'une ressemblance imparfaite. On s'en formoit cette idée à Carthage, au retour du fameux Voïage d'Hannon (5). Ce Général, aïant réçu la commission de chercher de nouvelles Terres en rangeant les Côtes d'Afrique, rapporta, de son Expédition, des peaux fort velues, qui étoient apparemment celles de deux Singes femelles, de cette espece qui approche le plus de l'Homme par la taille & la figure, tels qu'on en voit encore dans l'Ile de Borneo, & les fit passer pour des peaux de Femmes sauvages, qui furent placées, comme une rareté singuliere, dans le Temple de Venus. Il paroît même qu'en France, on n'étoit pas revenu de cette prévention sous le regne de Charles VI (6). Cependant elle étoit d'autant plus éloignée de la vérité, que les Sauvages, à l'exception des cheveux & des sourcils, que quelques-uns même s'arrachent soigneusement, n'ont pas un poil sur le corps, & que s'il leur en vient à quelque partie, ils se hâtent d'en ôter jusqu'à la racine. On lit, dans toutes les Relations, que lorsqu'ils voïoient des Européens pour la premiere fois, leur plus forte admiration tomboit toujours sur les grandes barbes qu'on nourrissoit alors en Europe, & qu'ensuite ils en rioient, comme d'une étrange difformité. Mais les Eskimaux, & deux ou trois Nations de l'Amérique méridionale, ont naturellement de la barbe. En général, tous ces Indiens dont il est ici question, naissent blancs comme nous. Leur nudité, les huiles & les sucs d'herbes dont ils se graissent, le Soleil & le grand air, changent leur couleur à mesure qu'ils avancent en âge ; mais d'ailleurs, ils ne nous cedent en rien pour les qualités du corps, & sur plusieurs points la comparaison ne seroit point à notre avantage. La plûpart sont d'une taille supérieure à la nôtre, bien faits, bien proportionnés, d'une complexion saine, lestes, adroits & robustes. Ils vivroient très longtems, s'ils apportoient plus de soin à ménager leurs forces ; mais ils les ruinent par des marches forcées & par des abstinences outrées, suivies d'une intempérance excessive. L'eau-de-vie, funeste présent des Européens, pour lequel ils ont une passion qui va jusqu'à la fureur, & qu'ils ne boivent que pour s'enivrer, a comme achevé leur perte ; ou du moins elle n'a pas peu contribué au dépérissement d'une infinité de Nations, qui sont aujourd'hui réduites à la vingtieme partie de ce qu'elles étoient au commencement du dernier siecle.

Idée qu'on s'en faisoit avant les découvertes.

Leur figure & leurs qualités naturelles.

Corruption de leurs mœurs.

Dans les Païs qui tirent vers le Sud, ils ne gardent aucune mesure dans le commerce des Femmes, qui sont aussi d'une lasciveté sans bornes. Delà vient la corruption des mœurs, qui s'est répandue parmi les Nations Septentrionales. On sait par le témoignage des Missionnaires, que les Iro-

(5) Voy. la premiere page du Tom. XII.

(6) Personne n'ignore l'Hist. de cette fameuse Mascarade, qui produisit un accident dont ce Prince eut l'esprit toujours un peu dérangé. Voïez Juvenal des Ursins, *Histoire de Charles VI. années 1392. p. 93.*

quois

quois étoient assez chastes, avant qu'ils fussent en liaison avec les Illinois & d'autres Peuples voisins de la Louisiane : mais, en les fréquentant, ils ont appris à les imiter. La molesse & la lubricité vont à l'excès dans ces quartiers méridionaux. On y voit des Hommes, qui ne rougissent point d'être habituellement vêtus en Femmes, & de s'assujetir à toutes les occupations de ce sexe ; usage venu, dit-on, d'un principe de Religion, mais qui a vrai-semblablement sa naissance dans la dépravation du cœur. Ces efféminés ne se marient point, & s'abandonnent aux plus infâmes passions. On ajoute néanmoins que dans leurs Nations mêmes, ils sont souverainement mépriſés. D'un autre côté, les Femmes, quoique d'une complexion forte, sont peu fécondes. Outre plusieurs raisons, telles que l'usage de nourrir les Enfans de leur lait jusqu'à l'âge de six ou sept ans, de ne point habiter avec leurs Maris dans cet intervalle, & de n'en être pas moins ardentes au travail, on attribue surtout leur stérilité, à l'infâme coutume qui permet aux Filles de se prostituer avant leur mariage.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentr.

Il paroît certain au P. de Charlevoix que les Sauvages de la Nouvelle France ont de grands avantages sur nous. Il compte, dit-il, pour le premier, la perfection de leurs sens. Malgré la nége, qui les éblouit, & la fumée qui les tourmente, pendant six mois de l'année, leur vue ne s'affoiblit point : ils ont l'ouie extrêmement subtile, & l'odorat si fin, qu'ils sentent le feu longtems avant que de l'avoir pû découvrir. C'est à cette raison sans doute qu'il faut attribuer leur aversion pour l'odeur du musc, & pour toutes les odeurs fortes : on prétend même qu'ils ne trouvent d'agréable, que celle des choses comestibles. Leur imagination tient du prodige ; il leur suffit d'avoir une fois passé dans un lieu, pour en conserver une idée juste, qui ne s'efface jamais. Ils traversent les plus vastes & les plus sauvages Forêts sans s'égarer, lorsqu'en y entrant ils se sont bien orientés. Les Habitans de l'Acadie & des environs du Golfe Saint Laurent s'embarquent souvent dans leurs Canots d'écorce, & passent à la Terre de Labrador pour chercher les Eskimaux, lorsqu'ils sont en guerre : ils font en pleine Mer trente & quarante lieues sans boussole, & vont aborder exactement à l'endroit où ils se sont proposés de prendre terre. Dans les jours les plus obscurs, ils suivent le Soleil sans se tromper : ce talent n'est pas le fruit de leurs observations ; ils le doivent à la Nature. Les Enfans, qui ne sont jamais sortis de leur Habitation, marchent avec autant de certitude que les anciens Voïageurs. A la beauté de l'imagination, ils joignent la vivacité, & tous leurs discours s'en ressentent. Ils ont la répartie prompte (7). Leurs harangues, dit le même Voïageur, sont remplies de traits » lumineux, qui auroient obtenu des applaudissemens dans les Assemblées » publiques de Rome & d'Athenes. On attribue à leur éloquence, cette » force, ce naturel, ce pathétique, que l'Art ne donne point & que les » Grecs admiroient dans les Barbares : quoiqu'elle ne soit pas soutenue

Avantages qu'ils ont sur nous.

(7) Elle est même ingénieuse, & l'on en cite un exemple. Un Outaouais, mauvais Chrétien & grand ivrogne, à qui l'on demanda dequoi il croïoit que fût composée l'Eau-de-vie dont il étoit si friand, répondit que ce devoit être un extrait de langues & de cœurs ; car, ajouta-t'il, quand j'en ai bû je ne crains rien, & je parle à merveille.

» par l'action, qu'ils ne gesticulent point, & qu'ils n'élevent point la voix;
» on sent qu'ils sont pénétrés de ce qu'ils disent; ils persuadent.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Avec une si belle imagination, ils ont la mémoire excellente, sans aucun de ces secours, que nous avons inventés pour aider la nôtre ou pour y suppléer : on auroit peine à se figurer combien de sujets ils traitent dans leurs conseils, avec quel ordre, & dans quel détail. Quelquefois ils se servent de petits bâtons, pour se rappeller divers articles : mais alors ils parlent quatre ou cinq heures de suite, ils étalent vingt préfens, dont chacun demande un discours entier, ils n'oublient rien, & jamais on ne les voit hésiter. Leur narration est nette & précise : ils emploient beaucoup d'allégories & d'autres figures, mais vives, avec tous les agrémens qui conviennent à leur Langue. La plûpart ont le jugement droit, & vont d'abord au but, sans jamais s'écarter ou prendre le change; ils conçoivent aisément tout ce qui ne passe point leur portée ? Cependant on ajoute que pour les former aux Arts dont ils n'ont pas encore eu l'idée, il faudroit un long travail; d'autant plus qu'ils mépriſent beaucoup tout ce qui ne leur est pas nécessaire. Il ne seroit pas aisé, non plus, de les rendre capables de contrainte, & d'application aux choses purement intellectuelles, dont on auroit peine à leur faire sentir l'utilité. Mais, pour tout ce qui les intéresse, ils ne négligent & ne précipitent rien. Autant qu'ils apportent de flegme & de circonspection à prendre leur parti, autant ils mettent d'ardeur dans l'exécution. Enfin la plûpart ont une noblesse & une égalité d'ame, qui ne sont pas communes en Europe, avec tous les secours qu'on y peut tirer de la Religion & de la Philosophie. Les disgraces les plus subites ne causent pas même d'alteration sur leur visage. Leur constance dans les douleurs est au-dessus de toute expression, & paroît commune aux deux sexes. Une jeune Femme sera des jours entiers dans le travail de l'enfantement, sans jetter un cri. Les moindres marques de foiblesse la feroient juger indigne d'être Mere; parcequ'on ne la croiroit capable de produire que des lâches. On verra que dans les supplices, qui sont le fruit de leurs guerres, des Prisonniers de tout âge & de tout sexe souffrent pendant plusieurs heures, & quelquefois pendant plusieurs jours, ce que le feu a de plus cuisant, & tout ce que la plus industrieuse fureur peut inventer, sans qu'il leur échappe même un soupir. Au milieu de ces tourmens, leur occupation est d'irriter leurs Bourreaux par des injures & des reproches. Quelque explication qu'on veuille donner à cette insensibilité, elle suppose nécessairement un extrême courage. A la vérité, les Sauvages s'y exercent toute leur vie, & ne manquent point d'y accoutumer leurs Enfans dès l'âge le plus tendre. On voit de petits Garçons & de jeunes Filles se lier par un bras les uns aux autres, & mettre entre deux un charbon ardent, pour voir qui le secouera le premier. L'habitude du travail leur donne une autre facilité à supporter la douleur : il n'y a point d'Hommes au monde, qui se ménagent moins dans leurs Voïages & dans leurs Chasses. Mais ce qui prouve que leur constance est l'effet d'un véritable courage, c'est qu'ils ne l'ont pas tous au même degré. On ne s'étonnera point qu'avec une ame si ferme, ils soient intrépides dans le danger, & braves à toute épreuve. Le P. de Charlevoix convient qu'ils s'exposent le moins

qu'ils peuvent, parcequ'ils ont mis leur gloire, dit-il, à n'acheter jamais la victoire trop cher, & que leurs Nations étant peu nombreuſes, ils ont pour maxime de ne pas s'affoiblir : mais ils ſe battent en Lions, & la vue de leur ſang ne fait que les animer.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Ce qui cauſe beaucoup d'étonnement dans une race d'Hommes dont l'extérieur n'annonce que de la barbarie, c'eſt de leur voir entr'eux une douceur & des égards, qu'on ne trouve point dans le peuple des Nations les plus civiliſées. On n'admire pas moins la gravité naturelle & ſans faſte qui regne dans leurs manieres, dans leurs actions, & juſques dans la plûpart de leurs amuſemens, les déférences pour leurs égaux, & le reſpect des jeunes gens pour les vieillards. Rien n'eſt ſi rare que de voir naître entr'eux des querelles ; & jamais elles ne ſont accompagnées d'expreſſions indécentes, ni de ces juremens ſi familiers en Europe. Un de leurs principes, celui même dont ils ſont le plus jaloux, eſt qu'un Homme ne doit rien à un autre Homme ; & d'une ſi mauvaiſe maxime, ils concluent qu'il ne faut pas faire tort à ceux dont on n'a pas reçu d'offenſe. Malheureuſement cette maxime ne s'étend qu'à leur Nation, & ne les empêche point d'attaquer des Peuples dont ils n'ont à faire aucune plainte, ou de pouſſer trop loin la vangeance.

D'ailleurs on ſe garde bien de donner leurs bonnes qualités pour des vertus : le tempéramment & la vanité y ont une grande part. Ces Hommes, qui nous paroiſſent ſi mépriſables au premier coup d'œil, ſont les plus mépriſans de tous les mortels, & ceux qui s'eſtiment le plus (8). Ils ſont eſclaves du reſpect humain, legers, inconſtans, ſoupçoneux à l'égard des Européens, traîtres lorſqu'il eſt queſtion de leur intérêt, diſſimulés & vindicatifs à l'excès. La vangeance eſt une paſſion que le tems ne rallentit point dans leur ame : c'eſt le plus cher héritage qu'ils laiſſent à leurs Enfans ; il paſſe de génération en génération, juſqu'à ce que la race offenſée trouve l'occaſion d'aſſouvir ſa haine. Ce qu'on appelle même les qualités du cœur ne mérite pas le nom de vertus dans les Sauvages. S'il en faut croire un Obſervateur, qui porte ici fort loin l'Analyſe, mais qui avoit donné une partie de ſa vie à cette étude, » leur amitié, leur com-
» paſſion, leur reconnoiſſance & leur attachement ne ſont point dans le
» cœur : c'eſt moins en eux l'effet d'un bon naturel, que de la réflexion
» ou de l'inſtinct. Le ſoin qu'ils prennent des Orphelins, des Veuves &
» des Infirmes, l'hoſpitalité, qu'ils exercent d'une maniere admirable, ne
» ſont pour eux qu'une ſuite de la perſuaſion où ils ſont, que tout doit
» être commun entre les Hommes. Les Peres & les Meres ont pour leurs
» Enfans une tendreſſe d'affection qui va juſqu'à la foibleſſe ; mais qui eſt
» purement animale. Les Enfans, de leur côté, n'ont aucun retour natu-
» rel pour leurs Parens, & les traitent quelquefois avec indignité (9).

(8) Les plus orgueilleux étoient les Hurons ; mais les Iroquois, depuis leurs ſuccès, le ſont devenus encore plus.

(9) Entre pluſieurs exemples, on raconte qu'un Iroquois, qui avoit ſervi longtems dans nos Trouppes, en qualité d'Officier, rencontra ſon Pere dans un combat, & l'alloit percer, lorſque le Pere ſe fit reconnoître. Il s'arrêta, & lui dit : tu m'as donné une fois la vie ; je te la donne à mon tour. Mais ne te retrouve pas une autre fois ſous ma main, car je ſuis quitte de ce que je te devois.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Mais si la Nature n'a pas donné de goût aux Sauvages pour les douceurs de l'amitié, ils en ont du moins reconnu l'utilité. Chacun se fait un Ami, à peu-près du même âge, auquel il s'attache, & qui s'attache à lui par des nœuds indissolubles. Deux Hommes, une fois unis à leur maniere, doivent tout entreprendre & tout risquer pour s'aider & se secourir mutuellement. La mort même, dans leurs idées, ne les sépare que pour un tems : ils comptent de se rejoindre dans un autre Monde, pour ne se plus quitter, & sont persuadés qu'ils auront toujours besoin l'un de l'autre (10). On assure même que lorsqu'ils sont en différens lieux, ils s'invoquent mutuellement ; ce qui doit être entendu, comme on le verra bientôt, des Génies tutélaires qu'ils s'attribuent. Quelques-uns prétendent qu'il se glisse un odieux désordre dans ces Associations, & le même Ecrivain se contente d'ajouter qu'il ne le croit pas général.

Couleur des Sauvages.

Il condamne, avec le P. Lafitau, ceux qui ont prétendu que la couleur des Indiens de l'Amerique Septentrionale faisoit une troisieme espece entre les Blancs & les Noirs. Ils sont, dit-il, fort basanés, & d'un rouge sale & obscur ; ce qui est plus sensible encore dans la Floride, dont la Louisiane fait partie : mais cette couleur n'est rien moins que naturelle ; elle vient des fréquentes frictions dont ils ont l'usage ; & l'on devroit même s'étonner qu'étant sans cesse exposés à la fumée en Hiver, aux plus grandes ardeurs du Soleil en Eté, & dans toutes les Saisons aux intempéries de l'air, ils ne soient pas encore plus noirs. Il est moins facile d'expliquer d'où vient qu'à l'exception des cheveux, qu'ils ont tous fort noirs, des cils & des sourcils, que quelques-uns même s'arrachent, ils n'ont pas un poil sur tout le corps ; & presque tous les Amériquains leur ressemblent sur ce point. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que leurs Enfans naissent avec un poil rare, assez long, qui disparoît dans l'espace de huit jours. On voit aussi quelques poils au menton des Vieillards, comme il arrive en Europe aux Femmes d'un certain âge. Les uns attribuent cette singularité à l'usage de fumer du Tabac, qui est commun aux deux sexes : d'autres en trouvent une cause plus vraisemblable, dans la qualité de leur sang, qui étant plus pur avec des alimens si simples, produit moins de ces superfluités, dont le nôtre, qui est plus grossier, fournit une si grande abondance. On ajoute que c'est cette même simplicité d'alimens, qui les rend si legers à la course, & qu'ils deviennent plus pesans lorsqu'ils usent des nôtres.

Leur poil.

Quoique les observations précédentes conviennent à la plus grande partie des Nations Sauvages, on y remarque néanmoins plusieurs différences ; & c'est ici le lieu de rassembler les connoissances qu'on doit aux Missionnaires, sur les divers Peuples qui habitent cette grande partie du Continent. La Hontan, qui a donné une assez longue liste de leurs noms, est accusé là-dessus de tant d'infidélités ou d'erreurs, qu'on n'ose rien hasarder ici sur son témoignage.

(10) Un Sauvage, menacé de l'Enfer par un Missionnaire, lui demanda s'il croïoit que son Ami, mort depuis peu, fût dans ce lieu de supplices ; le Missionnaire répondit qu'il espéroit que le Ciel lui auroit fait grace. Je n'y veux donc pas aller non plus, reprit le Sauvage ; & ce motif l'engagea à mener une vie Chrétienne.

En commençant par le Nord, les Eskimaux, dont on a déja fait une curieuse peinture (11), sont les seuls Habitans connus de cette vaste Contrée qui est entre le Fleuve Saint Laurent, le Canada & la Mer du Nord. On en a même trouvé assez loin, en remontant la Riviere de Bourbon, qui descend de l'Oueſt dans la Baie d'Hudson. L'origine de leur nom n'est pas certaine; mais on prétend qu'il signifie *Mangeur* de viande crue (12); & réellement, de tous les Amériquains, on ne connoît qu'eux qui mangent de la chair crue, quoiqu'ils aient aussi l'usage de la faire cuire ou secher au Soleil. Il n'y en a point qui rempliſſent mieux la premiere idée qu'on s'est formée des Sauvages en Europe. On a déja remarqué que c'est presque le seul Peuple de l'Amérique qui ait de la barbe. Les Eskimaux en ont jusqu'aux yeux, & si épaisse, qu'on a peine à découvrir quelques traits de leurs visages. Ils ont d'ailleurs quelque chose d'affreux dans l'air, de petits yeux effarés, des dents larges & fort sales, les cheveux ordinairement noirs, quelquefois blonds, & tout l'extérieur fort brute. Leurs mœurs & leur caractere ne démentent point cette physionomie. Le peu de ressemblance & de commerce qu'ils ont avec leurs plus proches voisins ne laisse aucun doute qu'ils n'aient une origine différente de celle des autres Amériquains; & le Pere de Charlevoix ne la cherche pas plus loin qu'en Groenland (13). On connoît peu les autres Peuples qui sont aux environs & au-dessus de la Baie d'Hudson. Dans la partie méridionale de cette Baie, le Commerce se fait avec les Mistassins, les Monsonis, les Cristinaux & les Assiniboils; ces derniers y viennent de fort loin, puisqu'ils habitent les bords d'un Lac qui est au Nord, ou au Nord-Oueſt des Sioux, & que leur Langue est une dialecte de celle de la même Nation. Les trois autres sont de la Langue Algonquine: les Cristinaux, ou *Killistinons*, viennent du Nord du Lac supérieur; mais les Sauvages des Rivieres de Bourbon & de Sainte Therese, n'ont aucune ressemblance de langage avec les uns ni les autres. Ceux qui les ont fréquentés leur donnent à-peu-près la Religion & les usages des Peuples du Canada. Tous ces Indiens, quoique de cinq ou six Nations différentes, sont compris dans les Relations Françoises sous le nom générique de Savanois, parceque le Païs qu'ils habitent est bas, marécageux, peu fourni de bois, & qu'en Amerique on appelle Savanes ces terreins humides qui ne sont utiles à rien.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE-SEPTENTRIONALE.

Diversité des Nations sauvages

En remontant au Nord de la Baie, on trouve deux Rivieres, dont la premiere se nomme la *Riviere Danoise*, & la seconde celle du *Loup marin*. Leurs bords sont habités par des Sauvages, auxquels on a donné le nom bizarre de *Plats côtés de chiens*, sans qu'on en connoisse l'origine. Ces Barbares sont souvent en guerre avec les Savanois; mais les uns, ni les autres, ne traitent point leurs Prisonniers avec cette cruauté qui est en usage chez les Canadois; ils se contentent de les retenir Esclaves. On sait, de leurs usages, que les Filles ne se marient, parmi eux, qu'avec qui & lorsqu'il plaît à leurs Peres; que le Gendre est obligé de demeurer chez le

(11) Voïez, ci-dessus, l'Etablissement des François dans la Baie d'Hudson.

(12) Esquimanosic est, dit-on, un mot de la Langue Abenaquoise, qui a la même signification.

(13) Hist. de la Nouv. France, l. 1. p. 17.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Pere de ſa Femme, & de lui être ſoumis, juſqu'à ce qu'il lui naiſſe des Enfans ; que les Garçons quittent de bonne heure la Maiſon paternelle ; que les corps des Morts ſont brûlés, & leurs cendres enterrées dans une écorce d'arbre ; qu'on dreſſe avec des perches une eſpece de monument ſur la Tombe, & qu'on y attache du Tabac, avec l'arc & les fleches du Mort. Les Meres pleurent leurs Enfans pendant vingt jours, & l'on fait des préſens au Pere, qui y répond par un grand Feſtin. La guerre eſt moins en honneur, chez eux, que la chaſſe : mais pour obtenir le titre de bon Chaſſeur, il faut avoir commencé par un jeûne de trois jours, & s'être barbouillé de noir pendant le même tems. Après cette épreuve, le Novice offre à la Divinité du Païs un morceau de chacune des Bêtes qui ſe prennent ordinairement à la Chaſſe ; c'eſt ordinairement la langue & le muffle. Ses Parens n'y touchent point ; mais il en peut traiter ſes Amis & les Etrangers. Au reſte ces Sauvages ſont d'un parfait déſintéreſſement & d'une fidélité à toute épreuve : ils ne peuvent ſouffrir le menſonge, & la fourberie leur eſt en horreur. On ne connoît pas mieux les Peuples Septentrionaux, parcequ'on n'a jamais eu avec eux de Commerce bien reglé (14).

Les Nations plus méridionales ſe diviſent en trois claſſes, diſtinguées par leurs Langues & par leur génie particulier. Cette étendue de Païs, qu'on peut appeller proprement la Nouvelle France, & qui n'a de bornes au Nord que du côté de la Baie d'Hudſon, cédée aux Anglois par le Traité d'Utrecht ; à l'Eſt, que la Mer ; au Sud, les Colonies Angloiſes ; la Louiſiane au Sud-Eſt, & les Terres des Eſpagnols à l'Oueſt ; cette vaſte étendue n'a que trois Langues Meres, dont toutes les autres ſont dérivées ; la Siouſe, l'Algonquine & la Huronne. On connoît peu les Peuples qui appartiennent à la premiere, & l'on ignore juſqu'où elle s'étend. Les François n'ont eu juſqu'à préſent de commerce qu'avec les Sious & les Aſſiniboils, & jamais il n'a été conſtamment ſuivi. Quelques Miſſionnaires ont tenté de faire, chez les premiers, un Etabliſſement qui n'a pas eu de ſuccès. Ils en ont parlé comme d'un Peuple docile, de qui l'on pouvoit eſpérer beaucoup de lumieres ſur tout ce qui eſt au Nord Oueſt du Miſſiſſipi. Ces Indiens habitent dans de grandes Prairies, ſous des Tentes de peau, fort bien travaillées. Ils vivent de Folle-avoine, qui croît en abondance dans leurs Marais, & de Chaſſe, ſurtout de celle d'une eſpece de Bœufs couverts de laine, qui ſe raſſemblent par milliers dans leurs Terres ; mais ils n'ont point de demeure fixe. Ils voïagent en Trouppes, à la maniere des Tartares, & ne s'arrêtent, qu'autant que l'abondance des vivres les retient.

Les Géographes François diſtinguent cette Nation en Sioux errans & Sioux des Prairies, en Sioux de l'Eſt & en Sioux de l'Oueſt. Cette diviſion ne paroît pas juſte au Pere de Charlevoix, qui aſſure au contraire que tous les Sioux ont le même genre de vie. Une Bourgade, dit-il, qui eſt cette année ſur le bord oriental du Miſſiſſipi, ſera, l'année ſuivante, ſur ce qu'on nomme la Riviere occidentale ; & ceux qu'on a vus, dans un

(14) On verra, dans l'Hiſtoire des Voïages pour la découverte d'un Paſſage au Nord-Oueſt, quelques autres traits de leurs uſages, mais avec auſſi peu d'éclairciſſement ſur les différences de leurs Nations.

rems, ſur la Riviere de Saint Pierre, ſe trouvent enſuite aſſez loin de là, dans une Prairie. Il ajoute que le nom de Sioux, que les François leur donnent, n'eſt que les deux dernieres ſyllabes de celui de *Nadoueſſioux*, qu'ils portent entre les Sauvages, & que d'autres les nommenr *Nadouaſſis*. C'eſt la plus nombreuſe Nation du Canada. Elle étoit paiſible, & peu aguerrie, avant que les Outaouais & les Hurons ſe fuſſent réfugiés dans le Païs qu'elle occupe, pour ſe garantir de la fureur des Iroquois. Les Sioux entretiennent pluſieurs Femmes ; & leurs punitions ſont ſéveres pour celles qui manquent à la fidélité conjugale : ils leur coupent le bout du nez, ils leur cernent en rond une partie de la tête, & l'arrachent. On a cru reconnoître, à ces Sauvages, un accent Chinois. Eſt-il ſi difficile de vérifier un fait, dont on pourroit eſperer d'autres lumieres ?

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Ceux qui ſe vantent d'avoir vû des Aſſiniboils, & Jeremie, qui parle d'eux ſur différens témoignages, racontent que ces Peuples ſont grands, robuſtes, agiles, endurcis au froid & à toute ſorte de fatigues ; qu'ils ſe piquent dans toutes les parties du corps, & qu'ils y tracent des figures de Serpens & d'autres Animaux ; enfin, qu'ils entreprennent de grands Voïages. Tous ces traits les diſtinguent peu des autres Nations du même Païs ; mais ils ſont mieux caractériſés par leur flegme, ſurtout en comparaiſon des Criſtinaux, avec leſquels ils ſont en commerce, & qui ſont d'une vivacité extraordinaire : on les voit ſans ceſſe danſans & chantans ; & dans leurs diſcours ils ont une volubilité de langue, qu'on n'a remarquée dans aucune autre Nation. Le véritable Païs des Aſſiniboils eſt aux environs d'un Lac qui porte leur nom, & qui eſt encore peu connu. On a vu, dans un autre article, ce que Jeremie en a publié ſur le témoignage d'autrui. Un François de Mont-real aſſura au P. de Charlevoix qu'il y avoit été ; mais il ne l'avoit obſervé qu'en paſſant, comme on voit la Mer dans un Port. L'opinion commune donne à ce Lac ſix cens lieues de circuit. » On n'y peut aller, dit-on, » que par des chemins preſqu'impraticables ; tous les bords en ſont char- » mans ; l'air y eſt fort temperé, quoiqu'on le place au Nord-Oueſt du » Lac ſupérieur, où le froid eſt exceſſif ; il contient un ſi grand nombre » d'Iles, que les Sauvages du Païs lui donnent le nom de Lac des Iles ; » d'autres le nomment *Michinipi*, qui ſignifie la grande eau « En effet, c'eſt comme le réſervoir des plus grandes Rivieres, & de tous les grands Lacs de l'Amérique Septentrionale : on en fait ſortir, ſur pluſieurs indices, le Fleuve Bourbon, qui ſe jette dans la Baie d'Hudſon ; le Fleuve S. Laurent, qui porte ſes eaux dans l'Océan ; le Miſſiſſipi, qui ſe décharge dans le Golfe du Mexique ; le Miſſouri, qui ſe joint à ce dernier, & qui juſqu'à leur jonction ne lui eſt inférieur en rien ; & un cinquieme, qui coulant, dit-on, vers l'Oueſt, ne peut ſe rendre que dans la Mer du Sud. On lit, dans la Relation du P. Marquette, que non-ſeulement pluſieurs Sauvages lui avoient parlé de la Riviere qui coule à l'Oueſt, mais qu'ils s'étoient vantés d'avoir vû de grands Navires à ſon embouchure. Il paroît, au reſte, que les Aſſiniboils ſont les mêmes Peuples, qu'on trouve marqués ſous le nom de *Pouelaks*, dans les vieilles Cartes, & dont quelques Relations placent le Païs, proche de celui des Criſtinaux.

Les Langues Algonquine & Hurone partagent toutes les Nations Sau-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

vages du Canada qui ſont en Commerce avec les François. On aſſure qu'avec la connoiſſance de ces deux Langues, un Voïageur pourroit parcourir, ſans Interprete, plus de quinze cens lieues de Païs, & ſe faire entendre à plus de cent Peuples, qui ne laiſſent pas d'avoir leur propre langage. On donne, ſurtout, une immenſe étendue à l'Algonquine : elle commence à l'Acadie & au Golfe Saint Laurent ; & tournant du Sud-Eſt par le Nord juſqu'au Sud-Oueſt, elle fait un circuit de douze cens lieues. Il paroît même que les Loups, ou Mahingans, & la plûpart des Peuples de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie, parlent des dialectes de la Langue Algonquine (15).

Aux environs de la Riviere de Pentagoet, les Abenaquis, ou *Canibas*, voiſins de la Nouvelle Angleterre, ont près d'eux les *Etchemins*, ou *Malecites*. Plus à l'Eſt on trouve les *Micmacs*, ou Souriquois, dont le Païs propre eſt l'Acadie, la ſuite de la côte du Golfe Saint Laurent juſqu'à Gaſpé (16), & les Iles voiſines. En remontant le Fleuve Saint Laurent, on ne rencontre plus aujourd'hui de Nations Sauvages, juſqu'au Saguenay. Cependant au tems de la découverte, & long-tems après, on comptoit dans cet eſpace pluſieurs Nations, répandues dans l'Ile d'Anticoſty, vers les Monts Notre-Dame, & ſur la rive Septentrionale du Fleuve Saint Laurent : celles qui ſe trouvent le plus ſouvent nommées dans les anciennes Relations ſont les Berſiamites, les Papinaclets & les Montagnés, qui portoient auſſi, ſurtout les derniers, le nom d'Algonquins inférieurs, parcequ'à l'égard de Quebec ils habitoient la rive baſſe du Fleuve : mais la plûpart des autres ſont réduits à quelques Familles errantes. Ceux, qui arrivoient dans la Colonie Françoiſe par le Sagueuay & par les trois Rivieres, ont diſparu depuis fort longtems : tels étoient les Attikamegues, qui venoient de fort loin, & dont le Païs étoit entouré de pluſieurs autres Peuples, juſqu'aux environs du Lac Saint Jean, & juſqu'aux Lacs des Miſtaſſins & de Nemiſcau. On les croit détruits par les Iroquois, ou par les maladies. Entre Quebec & Mont-réal, il ſe trouve encore, vers les trois Rivieres, quelques Algonquins, qui ne forment point un Village, & qui ſont en commerce avec les François. Dans les premiers tems, cette Nation occupoit tout le bord Septentrional du Fleuve, en remontant depuis Quebec juſqu'au Lac Saint Pierre. Depuis l'Ile de Mont-réal, & toujours au Nord, on rencontre quelques Villages de Nipiſſings, de Temiſcamings, de Têtes de boule, d'Amikoués & d'Outaouais, que d'autres écrivent & prononcent *Outaouaks*. Les premiers, qui ſont les vrais Algonkins, & qui ont conſervé leur Langue ſans altération, ont donné leur nom à un petit Lac, ſitué entre le Lac Huron & la Riviere des Outaouais. Les Temiſcamings occupent les bords d'un autre petit Lac, qui porte auſſi leur nom, & qu'on croit la vraie ſource de la Riviere des Outaouais. Les Têtes de boule n'en ſont pas loin : ce nom leur vient de la figure de leur tête, que les Meres arrondiſſent aux Enfans dès le berceau. Les Amikoués, nom-

(15) Ce qu'on en trouve dans les Relations Angloiſes eſt ſi défiguré par la prononciation & l'Ortographe ſingulieres de cette Nation, qu'on n'y reconnoît rien. Mais il ne paroît pas douteux que toutes ces Nations ne s'entendent entr'elles.

(16) Delà leur eſt venu le nom de Gaſpéſiens, & celui de Gaſpéſie au Païs.

més

més auſſi la Nation du Caſtor, ſont réduits à quelques reſtes qui habitent l'Ile Manitoualin, dans le Lac Huron. Les Outaouais, autrefois nombreux, bordoient la grande Riviere qui porte leur nom: on n'en connoît aujourd'hui que trois Villages mal peuplés.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Le Rapide, qu'on a nommé Sault de Sainte Marie, dans le Détroit qui ſépare le Lac Huron du Lac ſupérieur, avoit autrefois, dans ſes environs, des Sauvages qui en avoient pris le nom de *Sauteurs* (17). On les y croïoit venus de la rive méridionale du Lac Supérieur, & l'on a vu leur ſeconde tranſmigration. Les bords de ce Lac n'ont eu depuis aucune autre Nation. Dans les poſtes, que les François y occupent, on fait la Traite, tantôt avec les Criſtinaux, qui y viennent du Nord-Eſt, & tantôt avec les Aſſiniboils, qui ſont au Nord-Oueſt. Le Lac Michigan, ou des Illinois (18), qui eſt preſque parallele au Lac Huron, dans lequel il ſe décharge, & qui n'en eſt ſéparé, comme on l'a vu, que par une Peninſule de cent lieues de long, a peu d'Habitans ſur ſes bords. En remontant la Riviere de Saint Joſeph, dont il reçoit les eaux, on rencontre deux Bourgades de différentes Nations, qui n'y ſont pas établies depuis long-tems. La grande Baie qui ſe nomme la Baie des Puans, ou ſimplement *la Baie*, a quantité d'Iles, habitées autrefois par les Pouteouatamis dont elles conſervent le nom, à l'exception de quelques-unes qui ſont occupées aujourd'hui par les Nokais. On a vu que les Pouteouatamis n'en habitent plus qu'une; qu'ils ont deux autres Villages, l'un dans la Riviere Saint Joſeph & l'autre au Détroit; que les Sakis, & les Otchagras, ou les Puans, occupent le fond de la Baie; & qu'à droite on laiſſe une autre petite Nation, nommée les Malomines ou les Folles avoines. Une petite Riviere, fort embarraſſée de rapides, qui ſe décharge au fond de la Baie, eſt connue ſous le nom de Riviere des *Renards*, parcequ'elle eſt voiſine des Outagamis, que les François ont nommés la Nation des Renards. Le Païs qui s'étend delà au Sud, juſqu'à la Riviere des Illinois, n'offre que deux Nations peu nombreuſes, qui ſe nomment les Kicàpous & les Maſcoutins. On a donné, à la derniere, le nom de *Nation de feu*; d'où quelques Géographes ont pris droit de nommer leur Païs la Terre de feu.

Les Miamis étoient autrefois établis à l'extrêmité méridionale du Lac Michigan, dans un lieu nommé *Chicagou*, du nom d'une petite Riviere qui ſe jette dans le Lac, & dont la ſource n'eſt pas éloignée de celle des Illinois. Ils ſont actuellement ſéparés en trois Bourgades; l'une ſur la Riviere de Saint Joſeph; la ſeconde, ſur une autre Riviere, qui porte leur nom, & qui ſe décharge dans le Lac Erié; la troiſieme, ſur la Riviere d'Ouabache, qui porte ſes eaux dans le Miſſiſſipi: mais la derniere des trois branches eſt plus connue ſous le nom d'*Ouyatanous*. On ne doute preſque point que cette Nation & celle des Illinois n'en aient fait autrefois qu'une, parcequ'il y a peu de différence dans leur Langue.

(17) Leur nom Indien eſt d'une longueur qui le rend fort difficile à prononcer: c'eſt *Paouarigoueiouac*.

(18) Le P. de Charlevoix dit que c'eſt ſans fondement qu'on lui donne ce nom, & doute qu'aucune Nation s'y ſoit jamais fixée: mais c'eſt la route qui conduit aux Illinois.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Il s'en faut beaucoup que la Langue Hurone s'étende auſſi loin que l'Algonquine ; & l'on en donne pour raiſon que les Peuples qui la parlent ont toujours été moins errans que les Algonquins. Quelques Voïageurs ne la regardent pas même comme une Langue Mere, & donnent ce titre à celle des Iroquois : mais il eſt certain que tous les Sauvages qui ſont au Sud du Fleuve Saint Laurent, depuis la Riviere Sorel juſqu'à l'extrêmité du Lac Erié, & même aſſez proche de la Virginie, appartiennent à la Langue Huronne. Les Dialectes en ſont ſi multipliées, qu'il y en a preſqu'autant que de Bourgades. Les cinq Cantons qui compoſent la République Iroquoiſe, entre la Côte méridionale du Lac Ontario & la Nouvelle York; ſous les noms de *Tonontouans*, de *Goyoguans*, d'*Onontagués*, d'*Onoyouts* & d'*Agniés*, ont chacun la leur. On ne compte pas moins de trente lieues du grand Village de chaque Canton à l'autre ; & la Hontan comptoit en 1684, environ quatorze mille ames dans chaque Village. Mais tout ce qui regarde cette Nation eſt réſervé pour un autre article. Il reſte à donner ici quelque idée des trois Langues, qui font la diviſion des autres Peuples.

NATURE ET PROPRIETÉ DES LANGUES SAUVAGES.

Ceux qui ont étudié à fond les Langues de la Nouvelle France, croient trouver dans les trois qu'on a nommées, tous les caracteres des Langues primitives, & jugent qu'elles n'ont point une origine commune. Ils en trouvent, dans la ſeule prononciation, une preuve qu'ils jugent certaine : Le Siou ſifle en parlant ; le Huron n'a point de lettre labiale, qu'il ne ſauroit prononcer, parle du goſier, aſpire preſque toutes les ſyllabes ; l'Algonquin prononce avec plus de douceur, & parle plus naturellement. Le P. de Charlevoix, à qui l'on doit ces Obſervations, n'en a pu faire de particulieres ſur la Langue Siouſe ; mais les Miſſionnaires de ſa Compagnie aïant beaucoup travaillé ſur les deux autres, & ſur leurs principales Dialectes, on peut ſe fier à ce qu'il a eu ſoin d'en recueillir.

La Langue Hurone eſt d'une abondance, d'une énergie & d'une nobleſſe, qui ne ſe trouvent peut-être réunies dans aucune des plus belles que nous connoiſſons ; & ceux à qui elle eſt propre ont dans l'ame une élévation, qui s'accorde bien mieux avec la majeſté de leur langage qu'avec le triſte état où ils ſont réduits. Quelques-uns y ont crû trouver des rapports avec l'Hebreu ; & d'autres, en plus grand nombre, lui donnent la même origine qu'à celle des Grecs : mais juſqu'à préſent leurs preuves ſont encore ſans force (19). La Langue Algonquine a moins d'énergie que la Hurone ; mais elle a plus de douceur & d'élégance.

Elles ont toutes deux une richeſſe d'expreſſions, une varieté de tours, une propriété de termes, une régularité qui étonnent : mais ce qui eſt plus ſurprenant, c'eſt que parmi des Barbares, auxquels on ne connoit point d'études, & qui n'ont jamais eu l'uſage de l'Ecriture, il ne s'introduit point un mauvais mot, un terme impropre, une conſtruction vicieuſe, & que les Enfans mêmes, juſques dans le diſcours familier, conſervent toute la pureté de leur Langue. D'ailleurs, l'air dont ils animent toutes leurs expreſſions ne permet point de douter qu'ils n'en comprennent toute

(19) On rejette ici le Vocabulaire de Gabriel Saghard, Recollet, comme ceux de Cartier & de la Hontan. La vérité & l'exactitude y manquent partout.

la valeur & la beauté. Les Dialectes, dérivées de l'une & l'autre, n'en ont pas conſervé les graces, ni même la force. Celle des Tſonnotouans, par exemple, qui ſont un des cinq Cantons Iroquois, paſſe pour un langage groſſier. Dans le Huron, tout ſe conjugue. Un art, qui ne peut être expliqué, y fait diſtinguer des verbes, les noms, les pronoms & les adverbes. Les verbes ſimples ont une double conjugaiſon, l'une abſolue, l'autre réciproque. Les troiſiemes perſonnes ont les deux genres; car ces Langues n'en ont que deux, le noble & l'ignoble. A l'égard des nombres & des tems, on y trouve les mêmes différences que dans le Grec : par exemple, pour faire le récit d'un Voïage, on s'exprime différemment, ſi c'eſt par terre ou par eau qu'on l'a fait. Les verbes actifs ſe multiplient autant de fois qu'il y a de choſes qui tombent ſous leur action; comme le verbe qui ſignifie *manger* varie autant de fois qu'il y a de choſes comeſtibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une choſe animée, que d'une choſe inanimée : ainſi *voir un Homme* & *voir une pierre*, ce ſont deux verbes différens. Se ſervir d'une choſe qui appartient à celui qui s'en ſert, ou à celui auquel on en parle, ce ne ſont pas non plus les mêmes Verbes. Quoique la Langue Algonquine ait auſſi quelques-uns de ces avantages, les deux méthodes ne ſe reſſemblent point. Il s'enſuit que la richeſſe & la varieté de ces Langues font trouver beaucoup de difficulté à les apprendre.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Mais on ajoute que la diſette & la ſtérilité où elles ſont tombées ne cauſent pas un moindre embarras. A l'arrivée des François, les Peuples du Païs ignoroient toutes les choſes dont ils n'avoient pas l'uſage, ou qui ne tomboient pas ſous leurs ſens : ils manquoient de termes pour les exprimer, ou ſuppoſé qu'ils en euſſent eu dans leur origine, ils les avoient laiſſés tomber dans l'oubli. Comme ils n'avoient pas de culte reglé, que leurs idées de Religion étoient fort confuſes, qu'ils ne s'occupoient que d'objets ſenſibles, & que n'aïant point d'Arts, de Sciences ni de Loix, ils ne pouvoient être accoutumés à diſcourir de mille choſes dont ils n'avoient aucune connoiſſance, on trouva un étrange vuide dans leurs Langues. Il fallut, pour ſe rendre intelligible, emploïer des circonlocutions embarraſſantes pour eux & pour ceux qui vouloient les inſtruire. Ainſi, après avoir commencé par apprendre leur langage, on fut obligé d'en former un autre, compoſé en partie de leurs propres termes, en partie des nôtres, qu'on s'efforça de traveſtir en Huron ou en Algonquin, pour leur en faciliter la prononciation. Quant aux caracteres, ils n'en avoient point, & l'on verra qu'ils y ſuppléoient par des eſpeces d'Hieroglyphes. Rien ne parut leur cauſer tant d'étonnement, que de nous voir la même facilité à nous expliquer de bouche & par écrit.

Un Miſſionnaire (20), qui s'étoit confiné pendant dix ans dans un Village d'Abenakis, pour étudier leur Langue avec toute l'ardeur que le zele

(20) Le Pere Raſles, Jéſuite François, qui dans une irruption des Anglois, en 1724, fut tué glorieuſement de pluſieurs coups de fuſil, en exhortant ſes Sauvages à la défenſe de leur Paroiſſe & de la Religion qu'il leur avoit prêchée. Sa Miſſion ſe nommoit Naurantſouac, Village à quatre-vingt lieues de Pentagouet, ſur le Fleuve de Kinibeki, à deux journées des Habitations Angloiſes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

de la Religion inſpire, a repréſenté dans ces termes, ſon travail & ſes progrès. » Cette Langue eſt très difficile, ſurtout quand on n'a point d'au-» tres Maîtres que des Sauvages. Ils ont pluſieurs caracteres, qu'ils n'expri-» ment que du goſier, ſans faire aucun mouvement de levres : *ou*, par » exemple eſt de ce nombre ; & nous avons pris le parti en l'écrivant, de » le marquer par le chiffre 8, pour le diſtinguer des autres caracteres. Je paſſois une partie de la journée dans leurs Cabanes, à les entendre parler. Il me falloit une extrême attention, pour combiner ce qu'ils diſoient, & pour en conjecturer la ſignification. Quelquefois je rencontrois juſte : le plus ſouvent je me trompois, parceque n'étant point fait au manége de leurs Lettres gutturales, je ne répetois que la moitié du mot ; & mon embarras les faiſoit rire. Enfin cinq mois d'une continuelle application me firent entendre tous leurs termes ; mais ce n'étoit point aſſez pour m'exprimer dans leur goût : il me reſtoit bien du chemin à faire pour ſaiſir le tour & le génie de la Langue, qui ſont tout-à-fait différens de ceux des nôtres. Pour abréger le tems, je choiſis quelques Sauvages, à qui j'avois reconnu de l'eſprit, & qui me ſembloient parler le mieux. Je leur diſois groſſierement quelques articles du Catéchiſme, qu'ils me rendoient dans toute la délicateſſe de leur Langue ; je mettois auſſi-tôt ſur le papier ce que j'avois entendu ; & par cette méthode je me fis tout-à-la-fois, un Dictionnaire & un Catéchiſme, qui contenoient les principes de la Religion.

Il faut avouer, continue le Miſſionnaire, que cette Langue a de vraies beautés, & quelque choſe de fort énergique dans le tour. Si je demandois à un Européen, pourquoi Dieu l'a créé ? Il me répondroit, c'eſt pour le connoître, l'aimer, le ſervir, &, par ce moïen mériter la gloire éternelle. Un Sauvage à qui je ferai la même queſtion, me répondra dans le tour de ſa Langue ; le grand Génie a penſé de nous : qu'ils me connoiſſent, qu'ils m'aiment, qu'ils me ſervent ; alors je les ferai entrer dans mon illuſtre félicité. Si je voulois dire, dans leur ſtile, vous aurez bien de la peine à apprendre la Langue Sauvage, voici comment il faudroit m'exprimer : Je penſe de vous ; il aura de la peine à apprendre la Langue Sauvage.

Le même Miſſionnaire ajoute que la Langue Huronne eſt la maîtreſſe Langue des Sauvages, & qu'après l'avoir appriſe on n'a beſoin que de trois mois pour ſe faire entendre des cinq Nations Iroquoiſes ; que c'eſt la plus majeſtueuſe, mais en même-tems la plus difficile de toutes les Langues du Païs ; que cette difficulté ne vient pas ſeulement de ſes Lettres gutturales, mais encore plus de la difficulté des accens ; que ſouvent deux mots, compoſés des mêmes caracteres, ont des ſignifications toutes différentes, qu'à la vérité le P. Chaumont, après avoir paſſé cinquante ans parmi les Hurons, a compoſé une Grammaire de leur Langue, mais qu'un Miſſionnaire eſt heureux lorſqu'avec ce ſecours même, & dix ans de travail, il parvient à parler élégamment le Huron.

Chaque Nation Sauvage, dit encore le P. *Raſles*, a ſa Langue particuliere, quoiqu'elles puiſſent venir toutes d'une même ſource. Ainſi les Abenakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis

&c. ont chacun la leur. On n'a point de Livres pour les apprendre ; & quand on en auroit, l'uſage eſt le ſeul Maître qui puiſſe nous bien inſtruire. Comme j'ai travaillé dans quatre Miſſions de Sauvages différens, qui ſont les Abenakis, les Algonkins, les Hurons & les Illinois, & que j'ai appris ces différentes Langues, j'en veux donner un exemple, pour faire connoître le peu de rapport qu'elles ont entr'elles. Je choiſis la premiere ſtrophe de l'Hymne *O ſalutaris Hoſtia*. Telle en eſt la traduction dans ces quatre Langues :

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

ABENAKISE.
Kighiſt 8ì-nuanur8inus
Spem kik papili go ii damek
Nemiani 8i k8idan ghabenk
Taha ſaii grihine.

ALGONKINE.
K8erais Jeſus tag8ſenam
Nera 8eul ka ſtiſian
Ka rio Vllighe miang
Vos mama vik umong.

HURONNE.
Jeſ8s 8tò etti X'ichie
8toe tti Skuaalichi-axè
I. Chierche axeraouenſta
D'Aotierti xeata-8ien.

ILLINOISE.
Pekiziane manet 8e
Piaro nile hi nanghi
Keninama 8ì 8 kangha
Mero 8inang 8ſiang hi.

Litteralement, & mot pour mot, en François : » O Hoſtie ſalutaire » qui es continuellement immolée, & qui donne la vie, toi par qui l'on » entre dans le Ciel, nous ſommes tous attaqués ; çà, fortifie nous (21).

Le Pere Raſles eut le bonheur de convertir la Nation des Amalingans. Il rapporte le diſcours qu'il leur fit dans le goût Sauvage & leur réponſe. Après leur avoir expliqué les principaux articles de la Foi, & leur avoir peint le Paradis & l'Enfer, je continuai ainſi : toutes les paroles que je viens de prononcer ne ſont point des paroles humaines ; ce ſont les paroles du grand Génie. Elles ne ſont point écrites, comme les paroles humaines, ſur un Collier auquel on fait dire tout ce qu'on veut, mais elles ſont écrites dans le Livre du grand Génie, où le menſonge ne peut entrer. Courage mes Enfans, ne nous ſéparons point : que les uns n'aillent pas d'un côté & les autres d'un autre. Allons tous dans le Ciel, c'eſt notre ſeule Patrie.

L'Orateur répondit d'abord, après avoir conſulté ſes Compagnons : Mon Pere je ſuis ravi de t'entendre. Ta voix a pénetré juſques dans mon cœur ; mais mon cœur eſt encore fermé, & je ne puis pas l'ouvrir à préſent. Il

(21) Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes. Tom. XXIII, pp. 216 & précéd.

faut que j'attende pluſieurs de nos Capitaines, qui reviendront l'Automne prochain.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Les Capitaines revinrent; & l'Orateur vint faire ſa réponſe au Miſſionnaire. Nous ne pouvons oublier les paroles de notre Pere, tandis que nous avons un cœur, car elles y ont été ſi profondément gravées, que rien ne peut les effacer. Nous ſommes réſolus d'embraſſer la Religion du grand Génie qu'il nous annonce, & nous ſerions déja venus lui demander ſes inſtructions, s'il y avoit des vivres pour nous dans ſon Village : mais nous ſavons que la faim eſt dans la Cabane de notre Pere; & notre affliction eſt double, que notre Pere ait faim & que nous ne puiſſions aller nous inſtruire. Si notre Pere vouloit venir paſſer quelque tems avec nous, il vivroit & nous inſtruiroit. Le Miſſionnaire accepta l'offre, les inſtruiſit tous & les baptiſa. Lorſqu'il les quitta, l'Orateur lui fit ce remerciment : Notre Pere, nous n'avons point de termes, pour te témoigner la joie que nous reſſentons d'avoir reçu le Baptême. Il nous ſemble maintenant que nous avons un autre cœur. Tout ce qui nous faiſoit de la peine eſt entierement diſſipé; nos penſées ne ſont plus chancellantes, le Baptême nous fortifie intérieurement, & nous ſommes bien réſolus de l'honorer toute notre vie. Voilà ce que nous te diſons avant que tu nous quittes.

Au reſte, ceux qui regardent le Sioux, le Huron & l'Algonquin comme des Langues Meres, n'aiant pour leur opinion que les preuves générales qu'on tire de l'énergie, & du grand nombre de mots imitatifs des ſignes, le P. de Charlevoix obſerve qu'ils n'en ont pû juger que par comparaiſon, & qu'en concluant fort bien que toutes les autres Langues des Sauvages ſont dérivées des trois premieres, ils n'ont pas eu le même droit d'établir abſolument que celles-ci ſont primitives & de la premiere inſtitution des Langues. Il ajoute que tous ces Peuples ont dans leurs diſcours, un peu de ce génie Aſiatique, qui donne aux choſes un tour & des expreſſions figurées, ce qui le porte à croire qu'ils tirent leur origine de l'Aſie.

GOUVERNEM. DES SAUVAGES.

On croit en trouver d'autres preuves dans leur Gouvernement & leur Religion. La plûpart des principes qui ſervent à regler leur conduite, les maximes générales ſur leſquelles ils ſe gouvernent, & le fond de leur caractere, n'ont preſque rien de barbare. D'ailleurs il leur reſte des idées d'un premier Etre, quoique fort confuſes, des veſtiges de culte Religieux, quoiqu'à demi effacés, & de foibles traces de l'ancienne croïance, ou de la Religion primitive.

C'eſt à Leſcarbot & Champlain, qu'on và devoir les détails ſuivans. Preſque tous les Peuples de cette partie du Continent ont une ſorte de Gouvernement Ariſtocratique, dont la forme eſt extrêmement variée. En général, quoique chaque Bourgade ait un Chef indépendant, il ne ſe conclut rien d'important que par l'avis des Anciens. Vers l'Acadie, les *Sagamos* (22) étoient plus abſolus. Loin d'être obligés, comme les Chefs de la plûpart des autres Cantons, de faire des libéralités à leurs Sujets, ils en tiroient une eſpece de tribut, & ne mettoient point leur grandeur

(22) Voïez les Etabliſſemens des François & des Anglois dans les parties les plus éloignées au Sud.

à ne se rien réserver : mais il semble que la dispersion de ces Acadiens, & peut-être aussi leur Commerce avec les Européens, ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne maniere de se gouverner.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Plusieurs Nations ont dans leur principale Bourgade trois Familles principales, qu'on croit aussi anciennes que l'origine même de la Nation. Ces Familles, ou ces Tribus, ont une même souche ; mais l'une des trois est regardée néanmoins comme la premiere, & jouit d'une sorte de prééminence sur les deux autres, où l'on traite de Freres les Particuliers de cette Tribu, au lieu qu'entr'elles on ne se traite que de Cousins. Elles sont mêlées toutes trois, sans être confondues. Chacune a son Chef séparé ; & dans les affaires qui intereſſent toute la Nation, ces Chefs se réunissent pour en délibérer. Chaque Tribu porte le nom d'un Animal ; & la Nation entiere a aussi le sien, dont elle prend le nom, & dont la figure est sa marque : c'est ce que la Hontan nomme les Armoiries des Sauvages. On ne signe les Traités qu'en traçant les figures de ces Animaux ; aussi longtems, du moins, que des raisons particulieres n'obligent point d'en substituer d'autres. Ainsi la Nation Huronne est la Nation du Porc Epi : sa premiere Tribu porte le nom de l'Ours, ou suivant quelques autres Voïageurs, celui du Chevreuil. La seconde & la troisieme Tribu ont pris pour leurs Animaux, le Loup & la Tortue. Enfin, chaque Bourgade aïant le même usage, c'est apparemment cette varieté qui a causé quelques différences dans les Relations. D'ailleurs il faut observer qu'entre ces distinctions de Tribus & de Bourgades, par les Animaux, il y en a d'autres qui ont leur fondement dans quelque usage ou dans quelque évenement particulier. Les Hurons Tionnontatés, qui sont de la premiere Tribu, s'appellent ordinairement la Nation *du Petun* ; & le P. de Charlevoix cite néanmoins un Traité où ces Sauvages, qui étoient alors à Michillimakimac, ont mis pour leur marque la figure d'un Castor. La Nation Iroquoise a les mêmes Animaux que la Huronne, dont quelques-uns la croient une Colonie, avec cette différence que la Famille de la Tortue y est divisée en deux, qu'on nomme la grande & la petite Tortue. Le Chef de chaque Famille en porte le nom ; & dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre : il en est de même du Chef de la Nation, & de celui de chaque Village. Mais, avec ce nom, qui n'est que de cérémonie, ils en ont un autre, qui les distingue plus particulierement, & qui est comme un titre de dignité ; tel que *le plus Noble*, *le plus Ancien*, &c. Enfin ils en ont un troisieme, qui leur est personnel. Cependant il paroît que cet usage n'est que dans les Nations où la qualité de Chef est héréditaire.

Ces impositions de titres se font toujours avec de grandes formalités. Le nouveau Chef, ou s'il est trop jeune, celui qui le représente, doit faire un Festin & des présens, prononcer l'éloge de son Prédécesseur, & chanter sa chanson. Il se trouve néanmoins des noms personnels si célebres & si respectés, que personne n'ose les prendre après la mort de ceux qui les ont mis en honneur, ou qu'ils sont du moins fort longtems sans être relevés. En prendre un de cette distinction, c'est ce qu'on appelle ressusciter celui qui le portoit. Dans le Nord, & partout où regne la Langue Al-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

gonquine, la Dignité de Chef eſt élective ; mais toute la cérémonie de l'élection & de l'inſtallation ſe réduit à des Feſtins, accompagnés de danſes & de chants. Le Chef élu ne manque point de faire le panégyrique de celui dont il prend la place, & d'invoquer ſon Génie. Parmi les Hurons, où cette Dignité eſt héréditaire, la ſucceſſion ſe continue par les Femmes ; de ſorte qu'après la mort du Chef, ce n'eſt pas ſon Fils qui lui ſuccede, mais le Fils de ſa Sœur, ou à ſon défaut, ſon plus proche Parent, en ligne femelle. Si toute une branche vient à s'éteindre, la plus noble Matrone de la Tribu, ou de la Nation, eſt maîtreſſe du choix. On veut un âge mur ; & ſi le Chef héréditaire n'y eſt pas encore parvenu, on lui donne un Régent, qui a toute l'autorité, mais qui l'exerce ſous le nom du Mineur. Ces Chefs ne ſont pas toujours fort reſpectés ; & s'ils ſe font obéïr, c'eſt qu'ils ſavent quelles bornes ils doivent donner à leurs ordres. Ils propoſent, plutôt qu'ils ne commandent ; ainſi c'eſt la raiſon publique qui gouverne.

Chaque Famille a droit de ſe choiſir un Conſeiller & un Aſſiſtant du Chef, qui doit veiller à ſes intérêts, & ſans l'avis duquel il n'entreprend rien. Ces Conſeillers ont l'inſpection du Tréſor public. Leur réception ſe fait dans un Conſeil général : mais on n'en donne point avis aux Alliés, comme on le fait aux Elections des Chefs. Dans les Nations Huronnes, ce ſont les Femmes qui nomment les Conſeillers, & ſouvent elles choiſiſſent des perſonnes de leur ſexe. Ce corps de Conſeillers tient le premier rang : celui des Anciens, c'eſt-à-dire de tous ceux qui ont atteint l'âge de maturité, tient le ſecond ; & le dernier, qui comprend tous les Hommes en état de porter les armes, eſt celui des Guerriers. Ils ont ſouvent à leur tête le Chef de la Nation, ou celui de la Bourgade ; mais il doit s'être diſtingué par quelque action de valeur, ſans quoi il ſert entre les Subalternes ; car il n'y a point de grades dans la Milice des Sauvages. Quoiqu'un grand Parti puiſſe avoir pluſieurs Chefs, parcequ'on donne ce titre à tous ceux qui ont déja commandé, tous les Guerriers n'en ſont pas moins ſoumis au Commandant déſigné, eſpece de Général ſans caractere & ſans autorité réelle, qui ne peut récompenſer ni punir, que ſes Soldats peuvent quitter quand il leur plaît, & qui néanmoins n'eſt preſque jamais contredit. Les qualités qu'on demande dans un Chef, étant le bonheur, la bravoure & le déſintéreſſement, celui qui les réunit peut comprer ſur une parfaite obéiſſance, quoique toujours libre & volontaire.

Les Femmes ont la principale autorité chez tous les Peuples de la Langue Huronne, à l'exception du Canton Iroquois d'Onneyout, où elle eſt alternative entre les deux ſexes : mais les Hommes n'en laiſſent que l'ombre aux Femmes ; & rarement ils leur communiquent une affaire importante, quoique tout ſe faſſe en leur nom, & que les Chefs ne ſoient que leurs Lieutenans. Dans les affaires de ſimple Police, elles déliberent les premieres, ſur ce qui eſt propoſé au Conſeil ; & leur avis eſt rapporté par les Chefs au Conſeil général, qui eſt compoſé des Anciens. Les Guerriers conſultent entr'eux ſur tout ce qui appartient à leur ordre ; mais ils ne peuvent rien conclure d'intéreſſant pour la Nation ou la Bourgade. En un mot, c'eſt le Conſeil des Anciens qui juge en derniere inſtance.

Chaque

Chaque Tribu a ſon Orateur dans chaque Bourgade ; & ces Orateurs, les ſeuls qui aient droit de parler dans les Conſeils publics & dans les Aſſemblées générales, parlent toujours bien. Outre cette éloquence naturelle, que toutes les Relations leur accordent, ils ont une connoiſſance admirable des intérêts de ceux qui les emploient, avec une merveilleuſe habileté à les faire valoir. Dans quelques occaſions, les Femmes ont un Orateur, qui parle en leur nom. Il eſt ſurprenant que ces Peuples, ne poſſedant preſque rien & n'aïant point l'ambition de s'étendre, puiſſent avoir enſemble quelque choſe à démêler : cependant on aſſure qu'ils négocient ſans ceſſe. Ce ſont des Traités à conclure ou à renouveller, des offres de ſervice, des civilités réciproques, des alliances qu'on ménage, des invitations à la guerre, ou des complimens ſur la mort d'un Chef. Toutes ces affaires ſe traitent avec une dignité, une attention, & l'on ajoute même, avec une capacité digne des plus grands objets. Souvent les Députés ont des inſtructions ſecrettes ; & le motif apparent de leur Commiſſion n'eſt qu'un voile, qui en cache de plus ſérieux.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Affaires & Négociations.

La Nation du Canada, qui ſemble y tenir le premier rang depuis deux ſiecles, eſt l'Iroquoiſe. Ses ſuccès militaires lui ont donné, ſur la plûpart des autres, une ſupériorité qu'elles ne ſont plus en état de lui diſputer. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable que l'avantage de ſa ſituation. Comme elle ſe trouve placée entre les Etabliſſemens de la France & de l'Angleterre, elle a compris, dès leur origine, que les deux Colonies ſeroient intéreſſées à la ménager ; & jugeant auſſi que ſi l'une des deux prévaloit ſur l'autre, elle en ſeroit bientôt opprimée, elle a trouvé fort longtems l'art de balancer leurs ſuccès. S'il eſt vrai, comme le P. de Charlevoix l'aſſure, que toutes ſes forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou ſix mille combattans, de quelle habileté n'a-t'elle pas eu beſoin pour y ſuppléer ? Aujourd'hui qu'elle s'eſt déclarée pour la France, on a vû dans les dernieres Campagnes les avantages qu'on peut tirer de ſon adreſſe & de ſa valeur.

Avantages des Iroquois.

Dans l'intérieur des Bourgades, les affaires des Sauvages ſe réduiſent preſqu'à rien, & ne ſont jamais difficiles à terminer. Il ne paroît pas même qu'elles attirent l'attention des Chefs ; les Conciliateurs ſont ordinairement des Amis communs, ou les plus proches voiſins. Ceux qui jouiſſent de quelque crédit dans une Nation ne ſont occupés que du Public. Une ſeule affaire, quelque légere qu'elle ſoit, eſt longtems en délibération. Tout ſe traite avec beaucoup de flegme & de lenteur ; & rien ne ſe décide qu'après avoir entendu tous ceux qui veulent y prendre part. Si l'on a fait un préſent à quelque Ancien, pour obtenir ſon ſuffrage, on en eſt ſûr, lorſque le préſent eſt accepté ; jamais un Sauvage ne viole un engagement de cette nature : mais il ne reçoit pas aiſément ce qu'on lui offre, & l'uſage eſt de ne le pas recevoir des deux mains. Les jeunes gens ſont appellés de bonne heure à la connoiſſance des affaires ; ce qui avance beaucoup leur maturité, & leur inſpire une émulation, qu'on ne ceſſe point d'entretenir.

On fait obſerver que le plus grand défaut de ce Gouvernement eſt de n'avoir jamais eu de Juſtice criminelle : mais on ajoute que l'intérêt,

Juſtice & Punitions.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

principale source des désordres qui peuvent troubler la Societé, n'étant pas connu dans celle des Sauvages, les crimes y sont rares. On leur reproche, avec plus de justice, la maniere dont ils élevent leurs Enfans : ils ne les châtient jamais ; dans l'enfance même, ils disent qu'ils n'ont point encore de raison ; & dans un âge plus avancé, ils les croient maîtres de leurs actions. Ces deux maximes sont poussées, parmi les Sauvages, jusqu'à se laisser maltraiter par des Ivrognes, sans même oser se défendre, dans la crainte de les blesser ; pourquoi leur faire du mal ? disent-ils : ils ne savent ce qu'ils font. En un mot, ils sont convaincus que l'Homme est né libre, & que nulle puissance n'a droit d'attenter à sa liberté. Ils s'imaginent aussi qu'il est indigne d'un Homme de se défendre contre une Femme ou contre un Enfant : s'il y a quelque danger pour leur vie, ils prennent le parti de la fuite.

Un Sauvage en tue-t'il un autre de sa race ? S'il étoit ivre, comme ils feignent quelquefois de l'être, pour satisfaire leur vangeance ou leur haine, on se contente de plaindre le Mort. S'il étoit de sang froid, on suppose facilement qu'il ne s'est pas porté à cet excès sans raison. D'ailleurs c'est aux Sauvages de la même Cabane à le châtier, parcequ'ils y sont seuls intéressés : ils peuvent le condamner à mort ; mais on en voit peu d'exemples ; & s'ils le font, c'est sans aucune forme de justice. Quelquefois un Chef prend cette occasion, pour se défaire d'un mauvais sujet. Un assassinat, qui intéresseroit plusieurs Cabanes, auroit toujours des suites fâcheuses ; & souvent un crime de cette nature a mis une Nation entiere en combustion. Alors le Conseil des Anciens emploie tous ses soins à concilier les Parties ; & s'il y parvient, c'est ordinairement le Public qui fait les démarches auprès de la famille offensée. La prompte punition du coupable éteindroit tout-d'un-coup les ressentimens ; & s'il tombe au pouvoir des Parens du Mort, ils sont maîtres de sa vie : mais l'honneur de sa Cabane est intéressé à ne le pas sacrifier ; & souvent la Bourgade, ou la Nation, ne juge point à propos de l'y contraindre. Un Missionnaire, qui avoit longtems vécu parmi les Hurons, raconte la maniere dont ils punissent les Assassins : ils étendent le corps mort sur des perches, au haut d'une Cabane, & le Meurtrier est placé pendant plusieurs jours, immédiatement au-dessous, pour recevoir tout ce qui découle du cadavre, non-seulement sur soi, mais encore sur ses alimens ; à moins que par un présent considérable il n'obtienne des Parens que ses vivres en soient garantis. Mais l'usage le plus commun, pour dédommager les Parens du Mort, est de le remplacer par un Prisonnier de guerre. Ce Captif, s'il est adopté, entre dans tous les droits de celui dont il prend la place.

On nomme quelques crimes odieux, qui sont sur-le-champ punis de mort, du moins dans plusieurs Nations : tels sont les maléfices. Il n'y a de sûreté, nulle part, pour ceux qui sont atteints du soupçon. On leur fait même subir une sorte de question, pour leur faire nommer leurs complices ; après quoi ils sont condamnés au supplice des Prisonniers de guerre : mais on commence par demander le consentement de leurs Familles, qui n'osent le refuser. On assomme les moins criminels avant que de les brûler. Ceux qui deshonorent leurs Familles par une lâcheté

reçoivent le même traitement ; & c'eſt ordinairement la famille même, qui en fait juſtice. Chez les Hurons, qui étoient fort portés au vol, & qui l'exerçoient avec beaucoup d'adreſſe, il eſt permis, non ſeulement de reprendre au Voleur tout ce qu'il a dérobé, mais encore d'enlever tout ce qu'on trouve dans ſa Cabane, juſqu'à le laiſſer nû, lui, ſa Femme & ſes Enfans, ſans qu'ils puiſſent faire la moindre réſiſtance.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Des Sauvages, qui n'ont pas de meilleures Loix, ont-ils une Religion ? Queſtion difficile. On ne ſauroit dire qu'ils n'en aient point ; mais comment définir celle qu'ils ont ? Rien n'eſt plus certain, ſuivant les Miſſionnaires, & plus obſcur à la fois, que l'idée qu'ils ont d'un premier Etre. Ils s'accordent généralement à le regarder comme le premier Eſprit, le Maître & le Créateur du Monde : mais les preſſe-t'on d'expliquer ce qu'ils entendent ? on ne trouve plus que des imaginations bizarres & des Fables mal conçues.

RELIGION DES SAUVAGES.

Preſque toutes les Nations Algonquines ont donné le nom de Grand-Lievre au premier Eſprit. Quelques-unes l'appellent Michabou ; d'autres, *Atahocan*. La plûpart croient qu'étant porté ſur les eaux, avec toute ſa Cour, compoſée de Quadrupedes tels que lui, il forma la Terre d'un grain de ſable, tiré du fond de l'Ocean, & les Hommes, des corps morts des Animaux. D'autres parlent d'un Dieu des Eaux, qui s'oppoſa aux deſſeins du Grand-Lievre, ou qui refuſa du moins de le favoriſer. Ils nomment ce Dieu, le Grand Tigre. Mais on obſerve qu'il ne ſe trouve point de vrais Tigres dans cette partie du Continent, & par conſéquent que cette tradition doit être venue du dehors. Enfin ils ont un troiſieme Dieu, nommé *Matcomek*, qu'on invoque dans le cours de l'Hiver.

DIVINITÉS & GÉNIES.

Les Hurons donnent le nom d'*Areskoui* au Souverain Etre, & les Iroquois celui d'*Agreskoué*. Ils le regardent, en même-tems, comme le Dieu de la guerre. Mais ils ne donnent point aux Hommes la même origine que les Algonquins ; & ne remontant pas même juſqu'à la Création, ils repréſentent d'abord ſix Hommes dans le Monde, ſans ſavoir qui les y a placés. Un de ces Hommes monta au Ciel, pour y chercher une Femme, nommée *Atahentſic*, avec laquelle il eut un commerce dont on s'apperçut bien-tôt. Le Maître du Ciel la précipita du haut de ſon Empire. Elle fut reçue ſur le dos d'une Tortue : enſuite, elle mit au monde deux Enfans, dont l'un tua l'autre. Après cet évenement, on ne parle plus des cinq autres Hommes, ni même du Mari d'Atahentſic. Suivant quelques-uns, elle n'eut qu'une Fille, qui fut Mere de Jouskeka & de Tahouitzaron. Le premier tua ſon Frere ; & ſon Aïeule ſe déchargea ſur lui du ſoin de gouverner le Monde. Ils ajoutent qu'Atahentſic eſt la Lune, & Jouskeka le Soleil : contradiction ſenſible, puiſqu'en qualité de Grand Genie, Areskoui eſt ſouvent pris pour le Soleil. Suivant les Iroquois, la poſterité de Jouskeka ne paſſa point la troiſieme génération : un Déluge univerſel détruiſit la race humaine ; & pour repeupler la Terre, il fallut changer les Bêtes en Hommes. On remarque que cette notion d'un Déluge univerſel eſt aſſez répandue parmi les Amériquains, mais qu'on ne ſauroit douter d'un Déluge plus récent, qui fut particulier à l'Amérique.

Entre le premier Etre, & d'autres Dieux qu'ils confondent ſouvent

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

avec lui, ils ont une infinité d'Esprits subalternes, ou de Génies, bons & mauvais, qui ont tous leur culte. Les Iroquois mettent Atahentsic à la tête des mauvais, & font Jouskeka Chef des bons : quelquefois même ils le confondent avec le Dieu qui précipita du Ciel son aïeule, pour s'être laissée séduire par un Homme. On ne s'adresse aux mauvais Génies que pour les prier de ne pas nuire ; mais on suppose que les autres sont commis à la garde des Hommes, & que chacun a le sien. Dans la Langue Huronne, on les nomme Okkisik ; & *Manitous* dans la Langue Algonquine. C'est à leur puissance bienfaisante qu'on a recours, dans les périls & dans les entreprises, ou pour obtenir quelque faveur extraordinaire : mais on n'est pas sous leur protection en naissant ; il faut savoir manier l'Arc & la Fleche pour l'obtenir ; & les préparations qu'elle demande sont la plus importante affaire de la vie. On commence par noircir la tête du jeune Sauvage : ensuite on le fait jeûner rigoureusement pendant huit jours ; & dans cet espace son Genie futur doit se manifester à lui par des songes. Le cerveau d'un Enfant, qui ne fait qu'entrer dans l'adolescence, ne sauroit manquer de lui fournir des songes ; & c'est sous quelque Symbole, qu'on suppose que l'Esprit se manifeste. Ces Symboles ne sont, ni rares, ni précieux ; c'est le pié d'un Animal, ou quelque morceau de bois : cependant on les conserve avec toutes sortes de soins. Il n'est rien, dans la Nature, qui n'ait son Esprit pour les Sauvages : mais ils en distinguent de plusieurs ordres, & ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils suppoſent un Esprit supérieur, & leur expression commune est de dire alors : c'est un Esprit. Ils l'emploient aussi pour ceux qui se distinguent par leurs talens, ou par quelque action extraordinaire ; ce sont des Esprits ; c'est-à-dire, ils ont un Génie protecteur, d'un ordre éminent. Quelques-uns, surtout cette sorte de Prêtres, que la plûpart des Relations nomment *Jongleurs*, veulent persuader qu'ils souffrent des transports extatiques, & publient que dans ces extases leurs Génies leur découvrent l'avenir & les choses les plus éloignées. On a vu, dans toutes nos Descriptions, qu'il n'y a point de Nations barbares qui n'aient un grand nombre de ces Imposteurs.

Aussi-tôt qu'un jeune Homme a reconnu ce qu'il doit regarder comme son Génie, on l'instruit soigneusement de l'hommage qu'il lui doit. La Fête se termine par un Festin ; & l'usage est de piquer, sur son corps, la figure de l'*Okki* ou du *Manitou*. Les Femmes ont aussi le leur ; mais elles n'y attachent pas autant d'importance que les Hommes. Ces Esprits sont honorés par différentes sortes d'offrandes & de sacrifices. On jette, dans les Rivieres & dans les Lacs, du Petun, du Tabac, & des Oiseaux égorgés, à l'honneur du Dieu des Eaux. Pour le Soleil, on les jette au feu. C'est quelquefois par reconnoissance, mais plus ordinairement par intérêt. On remarque aussi, dans quelques occasions, différentes especes de libations, accompagnées de termes mystérieux, dont les Européens n'ont jamais pû se procurer la communication. On rencontre, au bord des chemins difficiles, sur des Rochers escarpés, & proche des Rapides, tantôt des colliers de Porcelaine, tantôt du Tabac, des épis de Maïz, des peaux & des Animaux entiers, surtout des Chiens ; & ce sont autant d'offrandes adres-

sées aux Esprits qui président à ces lieux. Quelquefois un chien est suspendu vivant à un arbre, par les pattes de derriere, pour y mourir enragé. Le Festin de guerre, qui se fait toujours de chiens, peut aussi passer pour un Sacrifice. Enfin la crainte du moindre danger fait rendre les mêmes honneurs aux Esprits mal-faisans.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Les Sauvages font aussi des vœux, qui sont de purs actes de Religion. Lorsqu'ils se voient sans vivres, comme il arrive souvent dans les Voïages & pendant les Chasses, ils promettent, à l'honneur de leurs Génies, de donner une portion de la premiere Bête qu'ils esperent de tuer, au Chef de leur Bourgade, & de ne prendre aucune nourriture avant qu'ils aient rempli leur promesse. Si l'exécution de ce vœu devient impossible, par l'éloignement du Chef, ils brûlent ce qui lui étoit destiné. On a vû, à l'occasion de l'Acadie, que les Sauvages voisins avoient au bord de la Mer un arbre fort vieux, qu'on voïoit toujours chargé d'offrandes, parcequ'il passoit pour le siége de quelque Esprit d'un ordre supérieur. Sa chûte même ne fut pas capable de les détromper; & quelques branches, qui paroissoient hors de l'eau, continuerent de recevoir les mêmes honneurs.

Vœux de Religion.

On lit, dans quelques Relations, que plusieurs de ces Peuples avoient autrefois une espece de Religieuses, qui vivoient sans aucun Commerce avec les Hommes, & qui renonçoient au mariage. Mais les Missionnaires n'ont trouvé aucune trace de ces Vestales, & conviennent seulement que le célibat étoit en estime dans quelques Nations. On a vû, parmi les Hurons & les Iroquois, des Hommes solitaires, qui se dévouoient à la continence; & le P. de Charlevoix parle de certaines Plantes salutaires, auxquelles les Sauvages ne reconnoissent de vertu, qu'autant qu'elles sont emploïées par des mains pures.

L'opinion, qui paroît la mieux établie parmi eux, est celle de l'immortalité de l'Ame: non qu'ils la croient spirituelle, car on n'a jamais pû les élever à cette idée, & leurs Dieux mêmes ont des corps, qu'ils exemptent seulement des infirmités humaines; sans compter qu'ils leur attribuent une espece d'immensité, puisqu'ils les croient assez présens pour s'en faire entendre, dans quelque Païs qu'ils les invoquent: mais, au fond, ils ne peuvent définir ni les uns ni les autres. Quand on leur demande ce qu'ils pensent des Ames, ils répondent qu'elles sont les ombres, ou les images animées des corps; & c'est par une suite de ce principe, qu'ils croient tout animé dans l'Univers. C'est par tradition qu'ils supposent l'ame immortelle. Ils prétendent que séparée du corps, elle conserve les inclinations qu'elle avoit pendant la vie; & delà leur vient l'usage d'enterrer, avec les Morts, tout ce qui servoit à satisfaire leurs besoins ou leurs goûts. Ils sont même persuadés que l'Ame demeure long-tems près du corps, après leur séparation, & qu'ensuite elle passe dans un Païs qu'ils ne connoissent point, où, suivant quelques-uns, elle est transformée en Tourterelle. D'autres donnent à tous les Hommes, deux Ames; l'une, telle qu'on vient de le dire; l'autre, qui ne quitte jamais les corps, & qui ne sort de l'un que pour passer dans un autre. Cette raison leur fait enterrer les Enfans sur le bord des grands chemins, afin qu'en passant, les Fem-

Idée que les Sauvages ont de l'Ame.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

mes puiſſent recueillir ces ſecondes Ames, qui n'aïant pas joui long-tems de la vie ſont plus empreſſées d'en recommencer une nouvelle. Il faut auſſi les nourrir; & c'eſt dans cette vue qu'on porte diverſes ſortes d'alimens ſur les Tombes; mais ce bon office dure peu, & l'on ſuppoſe qu'avec le tems les ames s'accoutument à jeûner. La peine qu'on a quelquefois, à faire ſubſiſter les vivans, fait oublier le ſoin de nourrir les Morts. L'uſage eſt auſſi d'enterrer avec eux tout ce qu'ils poſſedoient, & l'on y joint même des préſens : auſſi le ſcandale eſt-il extrême dans toutes ces Nations, lorſqu'elles voient les Européens ouvrir les Tombes, pour en tirer les robes de Caſtor qu'elles y ont enfermées. Les ſépultures ſont des lieux ſi reſpectés, que leur profanation paſſe pour l'injure la plus atroce qu'on puiſſe faire aux Sauvages d'une Bourgade.

Sans connoître le Païs des Ames, c'eſt-à-dire le lieu où elles paſſent en ſortant du corps, ils croient que c'eſt une Région fort éloignée vers l'Oueſt, & qu'elles mettent pluſieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à ſurmonter dans cette route : on parle d'un Fleuve qu'elles ont à paſſer, & ſur lequel pluſieurs font naufrage; d'un Chien, dont elles ont beaucoup de peine à ſe défendre; d'un lieu de ſouffrances, où elles expient leurs fautes; d'un autre, où ſont tourmentées celles des Priſonniers de guerre qui ont été brûlés, & où elles ſe rendent le plus tard qu'elles peuvent. Delà vient qu'après la mort de ces Malheureux, dans la crainte que leurs Ames ne demeurent autour des Cabanes, pour ſe vanger des tourmens qu'on leur a fait ſouffrir, on viſite ſoigneuſement tous les lieux voiſins, avec la précaution de frapper de grands coups de baguette, & de pouſſer de hauts cris, pour les obliger de s'éloigner. Les Iroquois prétendent qu'Atahentſic fait ſon ſéjour ordinaire dans le Païs des Ames, & que ſon unique occupation eſt de les tromper pour les perdre; mais que Jouskeka s'efforce de les défendre contre les mauvais deſſeins de ſon Aïeule. Entre mille récits fabuleux, qui reſſemblent beaucoup à ceux d'Homere & de Virgile, on en rapporte un, ſi ſemblable à l'avanture d'Orphée & d'Euridice, qu'il n'y a preſque à changer que les noms. Mais le bonheur que les Sauvages admettent dans leur Eliſée n'eſt pas préciſément une récompenſe de la vertu : c'eſt celle de diverſes qualités accidentelles, comme d'avoir été bon Chaſſeur, brave à la guerre, heureux dans les entrepriſes, & d'avoir tué ou brûlé un grand nombre d'Ennemis. Cette félicité conſiſte à trouver une Chaſſe & une Pêche qui ne manquent point, un Printems perpétuel, une grande abondance de vivres ſans aucun travail, & tous les plaiſirs des ſens. Tous leurs vœux n'ont pas d'autre objet pendant la vie; & leurs Chanſons, qui ſont originairement leurs prieres, roulent ſur la continuation des biens préſens. Ils ſe croient ſûrs d'être heureux après la mort, à proportion de ce qu'ils le ſont dans cette vie. Les Ames des Bêtes ont auſſi leur place dans le même Païs, car ils ne les croient pas moins immortelles que leurs propres Ames. Ils leur attribuent même une ſorte de raiſon; & non-ſeulement chaque eſpece d'Animaux, mais chaque Animal a ſon genie comme eux. En un mot, ils ne mettent qu'une différence graduelle entre les Hommes & les Brutes; l'Homme n'eſt pour eux que le Roi des Animaux, qui poſſede les mêmes attributs dans un degré fort ſupérieur.

Rien n'approche de leur extravagance & de leur superstition, pour tout ce qui regarde les songes. Ils varient beaucoup dans la maniere dont ils les expliquent : tantôt c'est l'ame raisonnable qui se promene, tandis que l'Ame sensitive continue d'animer le corps ; tantôt c'est le Génie, qui donne des avis salutaires sur ce qui doit arriver ; tantôt c'est une visite qu'on reçoit de l'Ame, ou du Génie de l'objet du rêve : mais, de quelque part que le songe puisse venir, il passe toujours pour un incident sacré, & pour une communication des volontés du Ciel. Dans cette idée, ce n'est pas seulement sur celui qui a rêvé, que tombe l'obligation d'exécuter l'ordre qu'il reçoit ; mais ce seroit un crime pour ceux auxquels il s'adresse, de lui refuser ce qu'il a desiré dans son rêve. Les Missionnaires en rapportent des exemples, qui paroîtroient incroïables sur tout autre témoignage.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Leur superstition pour les songes.

» Si ce qu'un Particulier desire en songe est de nature à ne pouvoir être » fourni par un autre Particulier, le Public s'en charge. Fallut-il l'aller » chercher à cinq cens lieues, il le faut trouver, à quelque prix que ce » soit ; & quand on y est parvenu, on le conserve avec des soins surprenans. Si c'est une chose inanimée, on est plus tranquille ; mais si c'est » un Animal, sa mort cause des inquiétudes qui ne peuvent être repré» sentées. L'affaire est plus sérieuse encore, si quelqu'un s'avise de rêver » qu'il casse la tête à un autre ; car il la lui casse en effet, s'il le peut : » mais malheur à lui, si quelqu'autre s'avise de songer qu'il vange le Mort. Le seul remede, entre ceux qui ne sont pas d'humeur sanguinaire, est d'appaiser le Génie par quelque présent.

Deux Missionnaires, témoins irréprochables, dit le P. de Charlevoix, & qui avoient vû le fait de leurs propres yeux, ont raconté que dans un Voïage qu'ils faisoient avec des Sauvages, & pendant le repos de la nuit, un de ces Barbares s'éveilla dans une étrange agitation. » Il étoit hors d'ha» leine ; il palpitoit ; il s'efforçoit de crier, sans le pouvoir, & se débat» toit comme un furieux. Toute la Trouppe fut aussi-tôt sur pié. On le » crut d'abord dans un accès de phrénésie ; on se saisit de ses mains, on » mit tout en usage pour le calmer. Les secours furent inutiles. Ses fu» reurs croissant toujours, & la difficulté augmentant pour l'arrêter, on » cacha toutes les armes. Quelques-uns s'aviserent de lui faire prendre un » breuvage, d'une décoction de certaines herbes ; mais pendant la prépa» ration, il trouva le moïen de s'échapper, & sauta dans une Riviere » voisine. On l'en retira sur-le-champ. Il avoua qu'il avoit grand froid : » cependant il ne voulut point approcher d'un bon feu, qu'on avoit al» lumé dans l'instant. Il s'assit au pié d'un arbre, en demandant qu'on » remplît de paille une peau d'Ours. On exécuta ses volontés ; & com» me il paroissoit plus tranquille, on lui présenta le breuvage, qui se » trouva prêt. C'est à cet Enfant, dit-il, qu'il faut le donner, & ce qu'il » appelloit un Enfant étoit la peau d'Ours. Tout le breuvage fut versé » dans la gueule de l'Animal. Alors, on lui demanda quel étoit son mal ? » J'ai songé, répondit-il, qu'un Huart m'est entré dans l'estomac. Quel» que idée que les autres attachassent à cette réponse, ils se mirent aussi» tôt à contrefaire les insensés, & à crier de toutes leurs forces qu'ils » avoient aussi un Animal dans l'estomac. Ils dresserent une Etuve pour-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

» l'en déloger par les ſueurs. Tous y entrerent, avec les mêmes cris. En-
» ſuite chacun ſe mit à contrefaire l'Animal dont il feignoit d'avoir l'eſ-
» tomac chargé, c'eſt-à-dire à crier, les uns comme une Oie, les autres
» comme un Canard, comme une Outarde, une Grenouille, &c. tandis
» que le Malade contrefaiſoit auſſi ſon Oiſeau : & pour achever cette far-
» ce, ils commencerent tous à le battre, avec une certaine meſure, dans
» la vue de le laſſer & de l'endormir à force de coups. Cette méthode
» leur réuſſit. Il tomba dans un profond ſommeil, & ſe réveilla guéri ;
» ſans ſe reſſentir même de la ſueur qui avoit dû l'affoiblir, ni des coups
» dont il avoit le corps tout meurtri.

Fête des ſonges ou du renverſement de la cervelle.

On ne ſait ſi la Religion eſt jamais entrée dans une Fête que la plûpart de ces Sauvages nomment la Fête des ſonges, & que d'autres ont nommée beaucoup mieux, dans leur Langue, le *renverſement de la cervelle* : c'eſt une eſpece de Bacchanale, qui dure ordinairement quinze jours, & qui ſe célebre vers la fin de l'Hiver. La folie n'a point de tranſports, qui ne ſoient alors permis. Chacun court de Cabane en Cabane, ſous mille déguiſemens ridicules : on briſe, on renverſe tout, & perſonne n'a la hardieſſe de s'y oppoſer. On demande, à tous ceux qu'on rencontre, l'explication de ſon dernier rêve. Ceux, qui le devinent, ſont obligés de donner la choſe à laquelle on a rêvé : après la Fête, tout ſe rend. Elle ſe termine par un grand Feſtin, & tout le monde ne penſe plus qu'à réparer les fâcheux effets d'une ſi violente maſcarade ; ce qui demande ſouvent beaucoup de tems & de peine. Le P. *Dablon*, grave Jéſuite, ſe trouva un jour engagé malgré lui dans une de ces Fêtes, dont il donne la Deſcription (23) : » elle fut proclamée, dit-il, le 22 de Février ; & les Anciens,
» chargés de cette proclamation, la firent d'un air auſſi ſérieux, que s'il
» eut été queſtion d'une affaire d'Etat. A peine furent-ils retournés à leur
» Cabane, qu'on vit partir, chacun de la ſienne, Hommes, Femmes,
» Enfans, preſque nus, quoiqu'il fît un froid inſupportable. Ils ſe répan-
» dirent de toutes parts, errans comme des Ivrognes, ou des Furieux,
» ſans ſavoir où ils alloient, ni ce qu'ils avoient à demander. Les uns ne
» pouſſerent pas plus loin leur folie, & diſparurent bientôt. D'autres,
» uſant du privilége de la Fête, qui autoriſe toutes les violences, ſonge-
» rent à ſatisfaire leurs reſſentimens particuliers. Ils briſerent tout dans les
» Cabanes, & chargerent de coups ceux qu'ils haïſſoient : aux uns, ils
» jettoient de l'eau à pleine cuvée ; ils couvroient les autres de cendre
» chaude, ou de toutes ſortes d'immondices ; ils jettoient des tiſons, ou des
» charbons allumés, à la tête des premiers qu'ils rencontroient. L'unique
» moïen de ſe garantir de cette perſécution étoit de deviner des ſonges,
» toujours inſenſés ou fort obſcurs.

Le Miſſionnaire & ſon Compagnon furent menacés d'avoir une autre part au ſpectacle, que celle de Témoins. » Un de ces Frénétiques entra
» dans une Cabane, où ils s'étoient réfugiés. Heureuſement pour eux, la
» crainte les en avoit déja fait ſortir. Ce Furieux, qui vouloit les mal-
» traiter, déconcerté par leur fuite, s'écria qu'il falloit deviner ſur-le-
» champ ſon ſonge ; & comme on tardoit trop, il l'expliqua lui-même,
» en diſant, je tue un François : auſſi-tôt le Maître de la Cabane jetta un

(23) Il étoit dans la Bourgade d'Onontaoué.

» un habit François, que l'autre perça de coups. Mais alors celui qui avoit » jetté l'habit, entrant en fureur à ſon tour, proteſta qu'il vouloit van- » ger le François, & qu'il alloit réduire le Village en cendres. En effet, » il commença par mettre le feu à ſa propre Cabane ; & tout le monde » en étant ſorti, il s'y enferma. Le feu, qu'il y avoit réellement allumé, » ne paroiſſoit point encore, lorſqu'un des Miſſionnaires ſe préſenta pour » y entrer. On lui dit ce qui venoit d'arriver : il craignit que ſon Hôte ne » fût la proie des flammes ; & briſant la porte, il le força de ſortir, il » éteignit fort heureuſement le feu, & s'enferma lui même dans la Ca- » bane. Son Hôte ſe mit à courir tout le Village, en criant qu'il vou- » loit tout brûler. On lui jetta un chien, dans l'eſpérance qu'il aſſouvi- » roit ſa rage ſur cet Animal : il déclara que ce n'étoit point aſſez pour » réparer l'outrage qu'on lui avoit fait, en tuant un Etranger dans ſa » Cabane. On lui jetta un ſecond chien, qu'il mit en pieces ; & ſa fu- » reur fut calmée.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Ce Sauvage avoit un Frere, qui voulut jouer auſſi ſon rôle. Il étoit vétu, comme on repréſente les Satyres, couvert de feuilles, depuis la tête juſqu'aux piés. Deux Femmes, qui l'eſcortoient, avoient la face noircie, les cheveux épars, une peau de Loup ſur le corps, & chacune leur pieu à la main. L'Homme, avec cette ſuite, entra dans toutes les Cabanes, hurlant de toute ſa force, grimpa ſur un toît, y fit mille tours de ſouplеſſe, accompagnés d'horribles cris, deſcendit enſuite, & prit une marche grave, précédé de ſes Bacchantes, qui furieuſes à leur tour renverſerent à coups de pieux tout ce qui ſe rencontra ſur leur paſſage. A peine étoient-elles revenues de ce tranſport, qu'une autre Femme prit leur place, força l'entrée de la Cabane, où les deux Jéſuites ſe tenoient cachés ; & portant une Arquebuſe, qu'elle venoit de gagner en faiſant deviner ſon rêve, elle chanta la guerre, avec mille imprécations contr'elle même, ſi ſon courage ne lui faiſoit pas ramener des Priſonniers. Un Guerrier ſuivit de près cette Megere, l'Arc dans une main, & dans l'autre une Baïonnette. Après de longs hurlemens, il ſe jetta tout-d'un-coup ſur la Femme, qui étoit redevenue tranquille ; il lui porta ſa Baïonnette à la gorge, la prit par les cheveux, lui en coupa une poignée, & ſe retira. Un Jongleur parut enſuite, avec un bâton orné de plumes, par lequel il ſe vantoit de pouvoir découvrir les choſes les plus cachées. On portoit devant lui un vaſe, rempli d'une liqueur, dont il buvoit à chaque queſtion, & qu'il rejettoit, en ſoufflant ſur ſes mains & ſur ſon bâton : après quoi il devinoit toutes les enigmes. Deux Femmes ſuccederent, & firent connoître qu'elles avoient des deſirs. L'une étendit d'abord une natte ; on devina qu'elle demandoit du Poiſſon, & ſur-le-champ on lui en offrit : l'autre portoit un inſtrument d'Agriculture à la main, & l'on comprit qu'elle deſiroit un champ, pour le cultiver ; on la mena auſſitôt hors du Village, où elle fut ſatisfaite. Un Chef avoit rêvé qu'il voïoit deux cœurs humains : ce ſonge, qui ne pût être expliqué, jetta tout le monde dans une furieuſe inquiétude. On prolongea la Fête d'un jour ; mais toutes les recherches furent inutiles, & pour ſe tranquilliſer, on prit le parti de calmer le Génie du Chef par des préſens. Cette Fête, ou plûtôt cette manie

dura quatre jours entiers. Il n'y avoit que ſa ſingularité, qui pût lui faire mériter une ſi longue deſcription.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Nous renvoïons à l'Ouvrage du P. Lafitau (24) ceux qui cherchent des reſſemblances entre la Religion des Sauvages de l'Amerique & celle de l'ancienne Grece. Quelque idée qu'on s'en forme, ſur ce qu'on vient de rapporter d'après les plus exactes relations, il paroît certain que dans toute la partie Septentrionale du Continent, on n'a trouvé ni Temples, ni culte reglé (25).

PLURALITE' DES FEMMES, ET MARIAGES.

La pluralité des Femmes eſt établie dans pluſieurs Nations de la Langue Algonquine. Il y eſt même aſſez ordinaire d'épouſer toutes les Sœurs; & cet uſage paroît uniquement fondé ſur l'opinion, que des Sœurs doivent vivre entr'elles avec plus d'intelligence que des Etrangeres; auſſi toutes les Femmes Sœurs jouiſſent-elles des mêmes droits: mais parmi les autres, on diſtingue deux ordres, & celles du ſecond ſont les Eſclaves des premieres. Quelques Nations ont des Femmes dans tous les Cantons où la Chaſſe les oblige de faire quelque ſéjour. Cet abus s'eſt même introduit depuis peu chez les Peuples de la Langue Huronne, qui ſe contentoient anciennement d'une ſeule Femme: mais on voit regner, dans le Canton Iroquois de Tſonnontouan, un déſordre beaucoup plus odieux, qui eſt la pluralité des Maris.

A l'égard des degrés de Parenté, les Hurons & les Iroquois portent ſi loin le ſcrupule, qu'il faut n'être pas liés du tout par le ſang, pour s'épouſer, & que l'adoption même eſt compriſe dans cette Loi. Mais le mari, s'il perd ſa Femme, doit en épouſer la Sœur, ou, à ſon défaut, celle que la Famille lui préſente. La Femme eſt dans la même obligation à l'égard des Freres, ou des Parens de ſon Mari, ſi elle le perd ſans en avoir eu d'Enfans. La raiſon qu'ils en apportent eſt celle du Deuteronome. Un Homme veuf, qui refuſeroit d'épouſer la Sœur, ou la Parente de la Femme qu'il a perdue, ſeroit abandonné à la vangeance de celle qu'il rejette. Lorſqu'on manque de Sujets, on promet à une Veuve de chercher un parti qui lui convienne; mais alors elle a droit d'exiger des préſens,

(24) Mœurs des Sauvages, Tom. 1. pp. 99. & ſuivantes. Il établit pour principe que tout le fond de leur Religion ancienne eſt le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Grece, & qui ſe répandirent dans l'Aſie; le même, dit-il, que celui des Peuples qui ſervirent Bacchus dans ſes Expéditions militaires; le même enfin qui ſervit enſuite de fondement à toute la Mythologie Païenne, & aux Fables des Grecs. *Ibid. p.* 104.

(25) On ne parle point du Mexique, qui touche à la partie méridionale du Continent, ni du Sud de la Louiſiane, où l'on a vu que pluſieurs Nations avoient des Temples, qui ſe réduiſent aujourd'hui à celui des Natchés. A l'égard de ceux que les Anglois trouverent dans leurs Colonies, c'étoit auſſi vers le Sud; & la Deſcription qu'on en a donnée d'après Smith ne repréſente gueres un Temple. Rochefort, parlant des Apalachites, Peuple de la Floride, fait la Deſcription d'une Montagne conſacrée au Soleil, nommée *Olaïenne*, d'une figure parfaitement ronde, très haute, & d'une pente extrêmement roide. On y monte en tournoïant par un chemin aſſez large, qui a, par intervalles, des repoſoirs, pratiqués dans le roc, en forme de niches. Vers le ſommet, & du côté de l'Orient, ſe trouve une Caverne, que la Nature ſemble avoir formée exprès pour y ſervir de Temple: & c'eſt là que quatre fois l'année, c'eſt-a-dire au tems des deux ſemailles & des deux Moiſſons, toute la Nation des Apalachites ſe rendoit avec les Jaouas, qui ſont leurs Prêtres, pour y célébrer des Fêtes à l'honneur du Soleil.

qui paſſent pour un témoignage de ſa ſageſſe. Toutes les Nations ont des Familles diſtinguées, qui ne peuvent s'allier qu'entr'elles. La ſtabilité des mariages eſt ſacrée ; & les conventions paſſageres, quoiqu'en uſage parmi quelques Peuples, n'en ſont pas moins regardées comme un déſordre.

Caractere, usages, et mœurs des Indiens de l'Amerique Septent.

Dans la Nation des Miamis, le Mari eſt en droit de couper le nez à ſa Femme, adultere ou fugitive. Chez les Iroquois & les Hurons, on peut ſe quitter de concert, mais ſans bruit, & les parties ſéparées ont la liberté de prendre de nouveaux engagemens. Le trouble des mariages vient ordinairement de la jalouſie. Elle eſt égale dans les deux ſexes ; & quoique les Iroquois ſe vantent d'être ſupérieurs à cette foibleſſe, ceux qui les ont fréquentés aſſurent qu'ils la portent à l'excès. Une Femme, qui ſoupçonne ſon Mari d'infidélité, eſt capable de toutes ſortes d'emportemens contre ſa Rivale ; d'autant plus que le Mari ne peut défendre celle qu'il lui préfere, & qu'il ſe deshonoreroit par la moindre marque de reſſentiment.

C'eſt entre les Parens des deux Familles qu'un mariage ſe traite ; & les Parties intéreſſées n'ont aucune part aux explications : mais on ne conclut rien ſans leur conſentement. Les premieres démarches doivent ſe faire par des Matrones. Dans quelques Païs, ſuivant le P. de Charlevoix, & dans toutes les Nations ſuivant un autre Voïageur (26), qui s'attribue des lumieres extraordinaires ſur ce point, les Filles ont peu d'empreſſement pour le mariage, parcequ'il leur eſt permis d'en faire l'eſſai autant qu'elles le deſirent (27), & que la cérémonie des nôces ne change leur condition que pour la rendre plus dure. On remarque beaucoup de pudeur dans la conduite des jeunes Gens, pendant qu'on traite de leur union. Quelques Relations aſſurent qu'en pluſieurs endroits, ils paſſent d'abord une année entiere dans une parfaite continence, pour faire connoître qu'ils ne ſe ſont épouſés que par amitié ; & qu'on montreroit au doigt une jeune Femme, qui ſeroit enceinte la premiere année de ſes nôces. Le P. de Charlevoix conclut de cet exemple de force, qu'on doit avoir peu de peine à croire tout ce qu'on raconte » de la maniere dont les jeunes » gens ſe comportent pendant la recherche, dans les lieux où il leur eſt » permis de ſe voir en particulier. Quoique l'uſage leur accorde de très » grandes privautés, on prétend que dans le plus preſſant danger où la » pudeur puiſſe être expoſée, & ſous les voiles mêmes de la nuit, il ne » ſe paſſe rien, il ne ſe dit pas une parole, dont la plus auſtere bien» ſéance puiſſe être bleſſée (28).

(26) La Hontan, Tom. II. page 131.

(27) C'eſt l'expreſſion du modeſte Miſſionnaire : la Hontan dit : » Jamais Fille, ni » Femme, n'a cauſé de déſordre parmi ces » gens-là. Les Femmes ſont ſages, & leurs » Maris de même. Les Filles ſont folles, & » les Garçons font aſſez ſouvent des fo» lies avec elles. Il leur eſt permis de faire » ce qu'elles veulent : les Peres, Meres, » Freres, Sœurs, n'ont rien à redire à leur » conduite. Ils diſent qu'elles ſont maîtreſ» ſes de leur corps, par le droit naturel de » la liberté. Au contraire les Femmes, aïant » celle de quitter leurs Maris quand il » leur plaît, aimeroient mieux être mortes » que d'avoir commis un Adultere. *Ibid.* p. 132.

(28) La Potherie, éloigné de l'indécence, mais naturel dans ſes récits, dit qu'on ne voit point de Femme, ni de Fille Sauvage, qui ne ſoit groſſe, ou qui n'ait un Enfant à la mamelle, ou qui n'en porte un

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Nos Voïageurs s'accordent peu sur les préliminaires & les cérémonies du mariage ; ce qui vient apparemment de la variété des Coutumes. C'eſt l'Epoux qui fait les préſens, & rien ne manque au reſpect dont il les accompagne. Dans quelques Nations, il ſe contente d'aller s'aſſeoir à côté de la Fille ; & s'il y eſt ſouffert, le mariage paſſe pour conclu (29). Mais parmi ces déférences, il ne laiſſe pas de faire ſentir qu'il ſera bientôt le Maître. Des préſens qu'il fait, quelques-uns ſont moins des témoignages d'amitié, que des ſymboles & des avertiſſemens d'eſclavage ; tels ſont le Collier, longue & large bande de cuir, qui ſert à porter divers fardeaux, la Chaudiere, & une buche. On les préſente à la jeune Femme, dans ſa Cabane, pour lui faire entendre qu'elle ſera obligée de porter les fardeaux, de faire la Cuiſine, & de fournir la proviſion de bois. L'uſage l'oblige même, dans quelques Nations, de porter d'avance tout le bois néceſſaire pour l'Hiver ſuivant. On fait obſerver d'ailleurs que pour tous ces devoirs, il n'y a point de différence à l'avantage des Femmes, dans les Nations où elles ont toute l'autorité. Quoique maîtreſſes de l'Etat, du moins en apparence, elles n'en ſont pas moins les Eſclaves de leurs Maris. En général, il n'y a point de Païs au Monde, où les Femmes ſoient plus mépriſées. Traiter un Sauvage de Femme, c'eſt pour lui le plus ſanglant des outrages. Cependant les Enfans n'appartiennent qu'à la Mere,

Devoirs des Femmes.

derriere le dos. Tom. III. p. 16. La Hontan, moins meſuré dans ſes expreſſions, avoue que les mariages ſont tardifs, mais donne pour raiſon, que les jeunes Hommes craignent, par le commerce des Femmes, de s'énerver pour leurs courſes & leurs autres fatigues. Il leur fait *courir l'allumette* une fois la ſemaine : c'eſt le nom qu'ils donnent à leurs débauches nocturnes ; car on ne parle jamais de galanterie aux Filles pendant le jour. Elles s'emporteroient alors en injures, contr'un jeune Homme qui leur diroit qu'il les aime. Les Cabanes étant ouvertes nuit & jour, il n'eſt pas difficile de s'y introduire la nuit, lorſque les feux ſont couverts. Les jeunes Sauvages y entrent, allument au feu une eſpece d'allumette, & s'approchent des Filles. S'ils n'en ſont pas bien reçus, ils ſe retirent ſans bruit. Le même Auteur ajoute qu'elles permettent à quelques-uns de s'aſſeoir ſur le pié de leur lit, ſimplement pour la converſation ; & qu'enſuite un autre ſurvenant, qu'elles trouvent plus de leur goût, elles le traitent mieux. La raiſon, dit-il, c'eſt qu'elles ne veulent point dépendre de leurs Amans. *ubi ſup.* pp. 133 & 134.

(29) Suivant la Hontan, » les Partis étant » d'accord, on s'aſſemble dans la Cabane » du plus vieux Parent, où le Feſtin ſe » trouve prêt au jour déſigné. La table eſt » couverte avec profuſion, & l'Aſſemblée » eſt ordinairement nombreuſe. On y chante, on y danſe, avec tous les autres divertiſſemens du Païs. Après cette Fête, » tous les Hommes ſe retirent, à l'exception des quatre plus vieux Parens de l'Epoux ; enſuite la jeune Fille ſe préſente à » l'une des portes de la Cabane, accompagnée de ſes quatre plus vieilles Parentes. Auſſi-tôt le plus décrépit vient la recevoir, & la conduit au Mari. Les deux » Epoux ſe placent debout ſur une natte, » tenant une baguette chacun par un bout, » pendant que les Vieillards font de très » courtes harangues. Dans cette poſture, » le Mari & la Femme ſe haranguent auſſi » tour à tour, danſent & chantent enſemble, tenant toujours la baguette, qu'ils » rompent enfin, en autant de morceaux, » qu'il ſe trouve de témoins pour les leur » diſtribuer. Enſuite, on reconduit la Mariée hors de la Cabane ; & de jeunes Filles, qui l'attendent, la menent en cérémonie à celle de ſon Pere, où elle continue de demeurer, juſqu'à ce qu'elle devienne Mere. Le Mari ne la reçoit qu'alors dans la ſienne. Dans le cas du divorce, ajoute la Hontan, les petits morceaux » de baguette qui ont été diſtribués aux » Patens, ſont portés dans la Cabane où » la cérémonie s'eſt faite, pour y être brûlés en leur préſence. *Ubi ſuprà.* pp. 136 » & 137.

& ne reconnoiſſent point d'autre autorité que la ſienne. Le Pere eſt toujours pour eux comme Etranger, il n'eſt reſpecté qu'à titre de Maître. Le P. de Charlevoix, qui parle auſſi de tous ces uſages, doute s'ils ſont communs à tous les Peuples du Canada, ſurtout celui qui oblige les jeunes Femmes, outre les ſervices qu'elles doivent à leurs Maris, de fournir à tous les beſoins de leurs Parens : il juge que ce dernier devoir ne regarde que ceux auxquels il ne teſte perſonne pour leur rendre les mêmes offices, & que leur âge, ou leurs infirmités, mettent hors d'état de s'aider eux-mêmes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Les Maris ont auſſi leur partage. Outre la Chaſſe & la Pêche, deux devoirs qui durent toute leur vie, ils ſont obligés de faire d'abord une natte pour leur Femme, de lui bâtir une Cabane, ou de réparer celle qu'ils doivent habiter enſemble ; & tandis qu'ils n'ont pas d'autres demeures que celle du Beau-pere, d'y porter tout le fruit de leur Chaſſe. Dans les Cantons Iroquois, la Femme ne quitte point ſa Cabane, parcequ'elle en eſt cenſée Maîtreſſe, ou du moins Héritiere : chez d'autres Nations, après un an ou deux de mariage, elle ne doit pas demeurer avec ſa Belle-mere.

Devoirs des Maris.

La plupart des Femmes Sauvages, mettent leurs Enfans au Monde, ſans peine, & même ſans ſecours. Cependant il leur arrive quelquefois de ſouffrir beaucoup ; & le P. de Charlevoix, rapporte à cette occaſion, un uſage qui n'auroit peut-être pas moins de ſuccès en Europe. On avertit les jeunes gens du Village, qui tout-d'un-coup, & lorſque la Malade y penſe le moins, viennent pouſſer de grands cris à ſa Porte ; la ſurpriſe lui cauſe un ſaiſiſſement, qui eſt bientôt ſuivi d'une heureuſe délivrance. Ce n'eſt jamais dans leur propre Cabane, que les Femmes ſe délivrent : pluſieurs ſont ſurpriſes dans le travail des champs, ou pendant leurs Voïages. A celles qui preſſentent leur terme, on dreſſe, hors de la Bourgade, une petite Hute, où elles paſſent quarante jours, après s'être délivrées. Quelques-uns diſent néanmoins que cet uſage regarde ſeulement la premiere couche. A l'expiration du terme, on éteint les feux de la Cabane où elles doivent retourner, & l'on en ſecoue tous les meubles, pour y allumer un nouveau feu. Les mêmes formalités s'obſervent, à-peu-près, dans le tems de leurs purgations lunaires, & pendant qu'elles nourriſſent leurs Enfans de leur lait. Cette nourriture ne dure pas moins de trois ans ; & les Maris n'approchent point d'elles dans cet intervalle ; la Hontan met cette raiſon au nombre de celles qui s'oppoſent à la multiplication.

Accouchemens.

Le ſoin des Meres n'a pas de bornes pour leurs Enfans, tandis qu'ils ſont au Berceau : mais, quoiqu'elles ne perdent rien de leur tendreſſe, après les avoir ſevrés, elles les abandonnent à eux-mêmes, dans la perſuaſion qu'il faut laiſſer un cours libre à la Nature. L'Acte, qui termine la premiere enfance, eſt l'impoſition du nom. Cette cérémonie, qui paſſe pour importante, ſe fait dans un Feſtin, où tous les Convives ſont du ſexe de l'Enfant qu'on doit nommer. Il eſt ſur les genoux du Pere, ou de la Mere, qui ne ceſſent point de le recommander aux Eſprits, ſurtout à celui qui doit être ſon Protecteur. On ne crée jamais de nouveaux noms, & chaque Famille en conſerve un certain nombre, qui reviennent tour-

Education des Enfans.

Noms propres.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

à tour. Souvent même on en change dans un autre âge ; & l'on prend alors la place de celui qui l'a porté le dernier : d'où il arrive quelquefois qu'un Enfant se voit traiter de Grand-Pere par celui qui pourroit être le sien.

Jamais on n'appelle un Homme par son nom propre, en lui parlant dans le discours familier ; l'usage commun est de lui donner la qualité dont il se trouve revêtu à l'égard de celui qui parle. S'il n'y a aucune liaison de sang, ou d'affinité, on se traite de Freres, d'Oncle, de Neveu, ou de Cousin, suivant le degré de considération qu'on a l'un pour l'autre. C'est moins dans la vue de perpétuer les noms, qu'on les conserve dans les Familles, que pour engager ceux qui les reçoivent, ou qui les prennent, à imiter les belles actions de ceux qui les ont portés, à les vanger, s'ils ont été tués ou brûlés, & plus particulierement encore à soulager leurs Parens. Ainsi lorsqu'une Femme a perdu son Mari, ou son Fils, & qu'elle demeure sans secours, elle ne differe point à faire passer le nom de celui qu'elle pleure, sur quelqu'un qui contracte alors les mêmes obligations.

Les Enfans des Sauvages étant livrés à eux-mêmes, aussi tôt qu'ils peuvent se rouler sur les piés & sur les mains, vont nus, sans autre guide que leur caprice, dans l'eau, dans les Bois, dans la boue & dans la nége. Delà vient cette vigueur, qui leur est commune à tous, cette souplesse extraordinaire & cet endurcissement contre les injures de l'air, qui fait l'admiration des Européens, En Eté, dès la pointe du jour, on les voit courir à l'eau, comme les Animaux à qui cet Elément est naturel. Ils passent une partie du jour à badiner dans les Lacs & les Rivieres. On leur met bientôt l'Arc & la Fleche en main ; & l'émulation, plus sûre que tous les Maîtres, leur fait acquérir une habileté surprenante à les emploïer. Il n'en a pas plus coûté à ces Peuples, pour se perfectionner dans l'usage des armes à feu. Dès les premieres années, on les fait aussi lutter ensemble ; & leur passion est si vive pour cet exercice, qu'ils se tueroient souvent, si l'on ne prenoit soin de les séparer. Ceux qui succombent sous leur Adversaire en conçoivent un dépit, qui ne leur permet pas le moindre repos, jusqu'à ce qu'ils aient l'avantage à leur tour. En général, les Peres & les Meres s'éfforcent de leur inspirer certains principes d'honneur, qui se trouvent établis dans chaque Nation, & c'est l'unique éducation qu'ils leur donnent ; encore est-elle indirecte ; c'est-à-dire que l'instruction est prise des belles actions de leurs Ancêtres. Les jeunes gens sont échauffés par ces anciennes images, & ne respirent que l'occasion d'imiter ce qui excite leur admiration. Quelquefois, pour les corriger de leurs défauts, on emploie les exhortations & les prieres, mais jamais le châtiment ou les menaces ; sur le principe, qu'un Homme n'est pas en droit d'en contraindre un autre. Une Mere, qui voit tenir une mauvaise conduite à sa Fille, se met à pleurer : la Fille lui demande le sujet de ses larmes : elle se contente de répondre, tu me deshonores ; & cette méthode est rarement sans effet. La plus sévere punition que les Sauvages emploient pour corriger leurs Enfans est de leur jetter un peu d'eau au visage, & les Enfans y sont fort sensibles. On a vû des Filles s'étrangler, pour avoir reçu quelque légere réprimande de leur Mere, ou quelques gouttes d'eau au

visage, & l'en avertir, en lui disant : *tu n'auras plus de Fille*. Il semble qu'une Enfance si mal disciplinée devroit être suivie d'une jeunesse turbulente & corrompue : mais d'un côté, les Sauvages sont naturellement tranquilles & maîtres d'eux-mêmes ; & d'un autre, leur tempéramment surtout dans les Nations du Nord, ne les porte point à la débauche. Le P. de Charlevoix assure que s'ils ont quelques usages, où la pudeur est peu ménagée, la superstition y a plus de part que la dépravation du cœur. » Les Hurons, dit-il, lorsque nous commençâmes à les connoître, étoient » plus lascifs, & brutaux mêmes dans leurs plaisirs. Dans les deux sexes, » les jeunes gens s'abandonnoient sans honte à toutes sortes de dissolu- » tions, & c'étoit principalement parmi eux qu'on ne faisoit pas un cri- » me à une Fille de s'être prostituée. Leurs Parens étoient les premiers à » les y engager, & l'on voïoit des Maris en faire autant de leurs Fem- » mes, pour un vil intérêt. Plusieurs ne se marioient point, & prenoient » des Filles pour leur servir de Compagnes. Toute la différenee qu'on met- » toit entre les Concubines & les Femmes légitimes, c'est qu'avec les pre- » mieres on ne contractoit aucun engagement ; leurs Enfans étoient sur » le même pié que les autres, ce qui ne produisoit aucun inconvénient » dans un Païs où il n'y a point de successions à recueillir. Mais le Chris- » tianisme a corrigé ces désordres, dans toutes les Bourgades qui l'ont » embrassé.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

On ne distingue point ici les Nations par leur habillement. Les Hommes, dans le tems chaud, n'ont souvent sur le corps qu'un simple Brahier ; l'Hiver, ils se couvrent plus ou moins, suivant la qualité du climat. Ils ont aux piés une espece de chaussons de peau, passée à la fumée : leurs bas sont aussi des peaux, ou des morceaux d'étoffe, dont ils s'enveloppent les jambes. Une camisole de peau les couvre jusqu'à la ceinture ; & par-dessus, ils portent une couverture, lorsqu'ils peuvent en avoir. Autrement ils se font une robbe de peau d'Ours, ou de plusieurs peaux de Castor, de Loutres, & d'autres fourrures, le poil en dedans. Les Camisoles des Femmes descendent jusqu'au dessous des genoux ; & dans le grand froid, ou lorsqu'elles sont en Voiage, elles se couvrent la tête de leurs couvertures ou de leurs robbes. Plusieurs ont de petits Bonnets, en maniere de calotte : d'autres se font une sorte de capuce, qui tient à leur Camisole. Elles ont aussi une piece d'étoffe, ou une peau, qui leur sert de juppe, & qui les enveloppe depuis la ceinture jusqu'au milieu des jambes. Les deux sexes sont également curieux de chemises : mais ils ne les mettent par dessous la Camisole, que lorsqu'elles sont sales ; & la plûpart les y laissent jusqu'à ce qu'elles tombent de pourriture, car jamais ils ne se donnent la peine de les laver. Les Camisoles de peau sont ordinairement passées à la fumée, comme les chaussons ; c'est-à-dire, qu'après les avoir laissées pénétrer de fumée, on les frotte un peu ; & dans cet état, elles peuvent se laver comme le linge. Une autre préparation est de les faire tremper dans l'eau, & de les frotter dans les mains jusqu'à ce qu'elles soient seches & maniables. Mais les étoffes & les couvertures de l'Europe leur paroissent beaucoup plus commodes.

HABILLEMENS ET PARURES DES SAUVAGES.

Les piquûres, qu'ils se font à quelques parties du corps, passent moins

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

pour une parure, que pour une défenſe contre les injures de l'air, & contre la perſécution des Mouches. Il n'y a que les Païs occupés par les Anglois, ſurtout la Virginie, où l'uſage de ſe faire piquer par tout le corps ſoit commun. Dans la Nouvelle France, la plûpart ſe bornent à quelques figures d'Oiſeaux, de Serpens, & d'autres Animaux, ou même à des feuillages, ſans ordre, chacun ſuivant ſon caprice, ſouvent au viſage, & quelquefois même ſur les paupieres. Quantité de Femmes ſe font piquer aux endroits du viſage qui répondent aux mâchoires, pour ſe garantir des maux de dents. Cette opération n'eſt pas douloureuſe. On commence par tracer, ſur la peau bien tendue, la figure qu'on y veut graver; enſuite, avec des arrêtes de Poiſſon ou des aiguilles, on pique tous ces traits, juſqu'au ſang, & l'on y paſſe des couleurs bien pulveriſées. Ces poudres s'inſinuent ſi bien dans la peau, que les couleurs ne s'effacent jamais. Le ſeul mal eſt que la peau s'enfle, & qu'il s'y forme une galle, accompagnée d'inflammation: ſouvent même la fievre ſurvient; & dans les grandes chaleurs, l'opération eſt dangereuſe pour la vie.

Les couleurs dont les Sauvages ſe peignent le viſage, & la graiſſe dont ils ſe frottent le corps, produiſent les mêmes avantages que la piquûre, & ne leur donnent pas moins de grace à leurs propres yeux. Ils peignent les Priſonniers qu'ils deſtinent au feu; & juſqu'à leurs Morts, apparemment pour couvrir la paleur qui les défigure. Ces couleurs, qui ne ſont pas bien vives, ſont celles qu'on emploie pour la teinture des peaux; elles ſe tirent de certaines Terres, & de quelques écorces d'arbres. Les Hommes ajoutent à cette parure, du duvet de Cigne, ou d'autres Oiſeaux, qu'ils ſement ſur leurs cheveux graiſſés. Ils y joignent des plumes de toutes les couleurs, & des bouquets de poil, de différens Animaux, dans une diſtribution fort bizarre: leurs cheveux ſont tantôt hériſſés, tantôt applatis, & reçoivent mille différentes formes. Ils portent avec cela, des pendans aux oreilles, quelquefois même aux narines; une grande coquille de porcelaine au cou, ou ſur l'eſtomac, des couronnes de plumes rares, des griffes, des pattes, des têtes d'Oiſeaux de proie, & de petites cornes de Chevreuil. Mais ce qu'ils ont de plus précieux eſt toujours emploïé à la parure des Captifs, lorſque ces Malheureux font leur premiere entrée dans l'Habitation des Vainqueurs.

Le ſoin des Hommes ſe borne à parer leur tête; & les Femmes, au contraire, n'y mettent preſque rien: mais elles ſont ſi jalouſes de leur chevelure, qu'elles ſe croiroient deshonorées par un accident qui les forceroit de la couper; & lorſqu'à la mort de leurs Parens elles s'en coupent une partie, c'eſt la plus grande marque de douleur qu'elles puiſſent donner. Elles la graiſſent ſouvent; elles ſe ſervent, pour la poudrer, d'une poudre d'écorce, & quelquefois d'une ſorte de vermillon; elles l'enveloppent dans une peau de Serpent, en forme de cadenettes, qui leur pendent juſqu'à la ceinture. A l'égard du viſage, elles ſe contentent d'y tracer quelques lignes, avec du vermillon ou d'autres couleurs. Jamais leurs narines ne ſont percées; & ce n'eſt pas même dans toutes les Nations, qu'elles ſe percent les oreilles: celles qui le font y inſerent, ou laiſſent pendre, comme les Hommes, des grains de Porcelaine. Dans leur parure la

plus

plus recherchée, elles ont des robbes ornées de toutes sortes de figures, & de petits colliers de Porcelaine, avec une bordure en poil de Porc-épi, qu'elles peignent de différentes couleurs. Les berceaux de leurs Enfans sont parés aussi de divers colifichets : ils sont d'un bois fort léger, avec deux demi-cercles de bois de Cédre à l'extrêmité d'enhaut, pour les pouvoir couvrir sans toucher à la tête de l'Enfant.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Outre les soins domestiques & la provision de bois, les Femmes sont presque toujours chargées seules de la culture des champs. Aussi-tôt que les néges sont fondues & que les eaux achevent de s'écouler, elles commencent à préparer la terre. Une sorte de bêche, dont le manche est fort long, leur sert à la remuer. Les grains, dont ces Peuples font usage, ne sont que des grains d'Eté. On prétend même que la matiere du terroir ne permet pas d'y rien semer avant l'Hiver, ce qu'on peut attribuer à l'abondance des néges, qui feroient tout pourrir dans leur fonte. Quelques-uns jugent que le Froment qu'on recueille en Canada, quoiqu'originairement venu de l'Europe, a contracté, avec le tems, la propriété des grains d'Eté, qui n'ont pas assez de force pour germer plusieurs fois; comme il arrive à ceux que nous semons dans les mois de Septembre & d'Octobre. Les Féves se sement avec le Maïz, dont la tige leur sert d'appui. Ce légume vient apparemment de France, puisqu'il ne differe en rien du nôtre. Nos pois ont acquis, dans ce terrein, un degré de bonté fort supérieur à celui qu'ils ont en Europe.

Culture des Terres.

Les Femmes s'aident mutuellement dans le travail de l'Agriculture ; & pour la récolte, elles ont quelquefois recours aux Hommes, qui daignent y mettre la main. Tout finit par une Fête, & par un grand Festin, qui se fait pendant la nuit. Les grains & les autres fruits se conservent dans des trous, que les Hommes creusent en terre, & qu'ils tapissent de grandes écorces. Plusieurs laissent le Maïz en épis, tressés comme les Oignons le sont en France, & distribués sur de grandes perches, au dessus de l'entrée des Cabanes ; d'autres l'égrainent, pour en remplir de grands paniers d'écorce, percés de toutes parts ; ce qui l'empêche de s'échauffer. Mais si la crainte d'une irruption, ou de quelqu'autre disgrace, oblige tous les Habitans d'une Bourgade à s'éloigner, on fait de grands trous en terre, où tous les grains se conservent fort bien. Dans les parties Septentrionales, on seme peu, & plusieurs Nations ne sement jamais ; le Maïz s'achete par des échanges. Ce grain, que l'Historien de la Nouvelle France appelle un légume, est sain & nourrissant, sans charger trop l'estomac. Les Coureurs François n'y apportent point d'autre préparation, que de le faire bouillir quelque tems dans une espece de lessive. Ils en font des provisions pour leurs Voïages. Un peu de sel, qu'ils y mettent, en achevant de le faire cuire à l'eau, sert d'assaisonnement ; & cette nourriture n'a rien de désagréable : mais on s'est apperçu que la Lessive, dont on ne nous apprend point la composition, lui laisse une qualité corrosive, qui nuit quelquefois à la santé. Quelques-uns le font griller verd & dans l'épi : c'est ce qui se nomme, au Canada, du Blé *groulé* ; & l'on en vante le goût. Une autre espece, qu'on appelle *Blé Fleuri*, & plus délicate encore, s'ouvre dès qu'elle a senti le feu. On en traite ordinairement les

Diverses préparations du Maïz.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Etrangers ; & dans quelques endroits on le porte aux perſonnes de conſidération qui arrivent dans une Bourgade, comme on offre en Europe le préſent de Ville. Enfin la nourriture la plus commune des Sauvages eſt une préparation de Maïz, qu'ils nomment *Sagamité*. Après avoir commencé par le griller, ils le pilent, ils en ôtent la paille ; & ce qui reſte, étant cuit à l'eau, forme une eſpece de bouillie fort inſipide, lorſqu'elle n'eſt pas relevée par un mélange de viande ou de quelques fruits. D'autres le réduiſent en Farine, qui ſe nomme ici *Farine froide ;* & c'eſt une des meilleures proviſions pour les Voïages. On le fait bouillir auſſi en épis tendres, qu'on fait enſuite griller légerement, & qu'on égraine, pour faire ſecher les grains au Soleil. Il ſe conſerve long-tems dans cet état, & l'on aſſure que la ſagamité qu'on en fait eſt de très bon goût. Des mets ſi ſimples ne donneroient pas une mauvaiſe idée de celui des Sauvages, s'ils n'y joignoient quelquefois des mélanges ſi révoltans, qu'on a de l'embarras à les nommer. Ils aiment auſſi toute ſorte de graiſſe : quelques livres de chandelle, dans une Chaudiere de Sagamité, leur font un mets excellent.

Mets dégoûtans des Sauvages.

Alimens des Nations errantes.

On obſerve que les Nations méridionales n'avoient pour batterie de Cuiſine, que des vaiſſeaux de terre cuite, & que vers le Nord on ſe ſervoit de chaudieres de bois, dans leſquelles on faiſoit bouillir l'eau en y jettant des cailloux rougis au feu. D'un côté comme de l'autre, nos Marmites de fer ont paru bien plus commodes ; & de toutes les Marchandiſes, c'eſt celle que les Sauvages recherchent le plus. Chez les Nations occidentales, la Folle-Avoine tient la place du Maïz : elle eſt moins nourriſſante ; mais la chaſſe du Bœuf y ſupplée. Parmi les Nations errantes, qui ne cultivent jamais la terre, l'unique reſſource, au défaut de la Chaſſe & de la Pêche, eſt une eſpece de mouſſe, qui croît ſur certains rochers, & que les François ont nommée *Trippe de roche ;* mets peu ſubſtantiel & fort inſipide. Ces Barbares vivent auſſi d'une eſpece de Maïz ſauvage, qu'ils laiſſent pourrir dans une eau dormante, & qu'ils en retirent noir & puant. On ajoute même, qu'aïant une fois pris goût à cet étrange aliment, ils aiment juſqu'à l'eau qui en découle, & dont l'odeur ſeule feroit ſoulever le cœur à tout autre qu'eux.

Pain de Maïz.

Les Femmes des Sauvages moins féroces font un pain de Maïz, qui n'eſt qu'une pâte mal pêtrie, ſans levain, & cuite ſous la cendre ; ils y mêlent des Féves, divers fruits, de l'huile & de la graiſſe. Cette maſſe groſſiere doit être mangée chaude, & ne peut même ſe conſerver froide. Les Tourneſols, qui ſont en abondance dans toutes ces Régions, ne ſervent qu'à donner une huile dont les Sauvages ſe frottent, & qu'ils tirent plus ordinairement de la graine, que de la racine de cette Plante. Les Patates, ſi communes dans les Iles & dans le Continent de l'Amérique méridionale, ont été ſemées avec ſuccès dans la Louiſiane. L'uſage continuel que les Nations du Nord faiſoient du Petun, Tabac ſauvage qui croît ici de toutes parts, a fait dire à quelques Voïageurs qu'elles en avalloient la fumée, & que c'étoit une de leurs nourritures : mais le P. de Charlevoix traite ce récit d'erreur, & le croit fondé ſur la ſobriété naturelle de tous ces Peuples, qui les fait réſiſter longtems à la faim. Il

On accuſe fauſſement les Sauvages d'avaller la fumée du Petun.

ajoute que depuis qu'ils ont goûté de notre Tabac, ils ne peuvent presque plus souffrir leur Petun; article, dit-il, sur lequel il est fort aisé de les satisfaire, parcequ'avec un peu d'attention au choix du terrein, on en trouve de très favorables à la culture du Tabac.

CARACTÈRE, MŒURS, USAGES, &c DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Après les soins domestiques, l'occupation des Femmes, dans les Cabanes, est à faire du fil, des pellicules intérieures de l'écorce d'un Arbre, qui s'appelle Bois-blanc dans leur Langue : elles le travaillent, à-peu-près, comme nous faisons le Chanvre. Ce sont les Femmes qui font aussi les teintures. D'autres s'exercent à divers petits ouvrages d'écorce, qu'elles ornent de figures, avec du poil de Porc-Epi. Elles font des tasses & d'autres ustensiles de bois; elles peignent & bordent des peaux de Chevreuils; elles tricotent des ceintures & des jarretieres, de la laine de Bœuf. Au contraire les Hommes font gloire de leur oisiveté, & passent en effet plus de la moitié de la vie dans l'inaction, sur le principe que le travail les dégrade & n'est un devoir que pour les Femmes : ils ne se croient faits que pour la Guerre, la Chasse & la Pêche. Cependant, ils font eux-mêmes tous les instrumens qui servent à ces trois exercices; tels que les armes, les filets, & les Canots. Les Raquettes & la construction des Cabanes sont aussi leur partage : mais le plus souvent, ils se font encore aider par leurs Femmes. Avant qu'ils eussent reçu de nous des haches & d'autres outils, ils avoient des méthodes fort singulieres pour couper les arbres & les mettre en œuvre. Ils les brûloient d'abord par le pié; & pour les couper ou les fendre, ils avoient des haches de cailloux, qui ne cassoient point, mais qui demandoient une patience extrême pour les aiguiser. Falloit-il les emmancher ? Ils coupoient la tête d'un jeune arbre; & faisant une entaillure au sommet du tronc, comme pour le greffer, ils y inséroient la tête de leur hache. L'arbre, qui se refermoit en croissant, ne pouvoit manquer de la tenir fort serrée : alors ils coupoient le petit tronc, de la longueur qu'ils vouloient donner à leur manche.

Petites occupations des Femmes.

Oisiveté des Hommes.

Leurs Bourgades, ou leurs Villages, n'ont point ordinairement de figure réguliere. Dans la plûpart des anciennes Relations, on les représente rondes; & peut-être n'avoient-elles pas alors d'autre forme : mais ce n'est aujourd'hui qu'un amas de Cabanes, sans alignement & sans ordre; les unes en simples appentis, les autres en Tonnelles, bâties d'écorce, soutenue de quelques pieux, quelquefois revêtues, en dehors, d'un enduit de terre assez grossier, en un mot construites avec moins d'art, de consistance & de propreté, que celles des Castors. Elles ont quinze ou vingt piés de large, sur une longueur ordinaire de cent piés. Avec cette dimension, qui est la plus commune, elles ont plusieurs feux; car un feu n'occupe jamais plus de trente piés. Si le rez-de-chaussée ne suffit pas pour contenir tous les lits, ceux des jeunes gens sont sur une espece d'Estrade, élevée de cinq ou six piés, qui regne le long de la Cabane; les meubles & les provisions sont au-dessus, rangés sur des soliveaux qui traversent l'édifice. L'entrée offre une sorte de Vestibule, où les jeunes gens dorment en Eté, & qui sert de Bucher pendant l'Hiver. Les Portes ne sont que des écorces, suspendues comme nos stores, & ne ferment jamais bien. Ces édifices n'ont, ni fenêtres, ni cheminées : une

Forme des Bourgades.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

ouverture, qu'on laisse au milieu du toit, & qu'on est obligé de boucher dans le tems de nége ou de pluie, donne quelque passage à la fumée; mais souvent il faut éteindre le feu, si l'on ne veut risquer de perdre la vûe.

Leurs Fortifications.

Ces Barbares se fortifient mieux qu'ils ne se logent. On voit des Villages entourés d'assez bonnes Palissades, avec des Redoutes, où les provisions d'eau & de pierres ne manquent jamais. Les Palissades sont doubles, & quelquefois triples; elles ont ordinairement des creneaux à la derniere enceinte. Les pieux, dont elles sont composées, sont entrelassés de branches d'arbres, qui ne laissent aucun vûide. Ces fortifications suffisoient pour un long siége, lorsque les Amériquains ignoroient l'usage des armes à feu. Chaque Village offre une grande Place; mais on en voit peu de régulieres. Autrefois, dit-on, les Iroquois bâtissoient mieux que les autres Nations, & mieux qu'ils ne bâtissent eux-mêmes aujourd'hui. On voïoit, dans leurs édifices, des figures en relief, d'un travail à la vérité fort grossier: mais depuis qu'une suite de guerres a détruit la plûpart de leurs Bourgades, ils n'ont point entrepris de les rétablir. Avec si peu d'empressement à se procurer les commodités de la vie dans leur séjour ordinaire, on juge aisément, qu'ils n'apportent pas plus de soin à leurs Campemens, dans leurs Voïages, & dans leurs quartiers d'Hiver. Le Pere *le Jeune*, Jésuite Missionnaire, qui, pour apprendre la Langue des Montagnards, prit le parti de les suivre dans une Chasse d'Hiver, en donne une description curieuse.

Difficultés des Campemens & des Voïages.

Ces Indiens, dit-il, habitent un Païs fort rude & fort inculte, mais qui l'est encore moins que celui qu'ils choisissent pour leurs Chasses. Il faut marcher longtems pour y arriver, & porter sur le dos toutes les provisions nécessaires dans un Voïage de cinq ou six mois, par des chemins où l'on ne comprend pas que les Bêtes fauves puissent passer. Si l'on n'avoit pas la précaution de se fournir d'écorces d'arbre, on ne trouveroit pas dequoi s'y mettre à couvert de la pluie & de la nége. En arrivant au terme d'une si pénible marche, on se procure un peu plus de commodité, qui ne consiste qu'à se défendre un peu mieux des injures de l'air. Chacun y travaille. Les Missionnaires, qui n'avoient personne pour les servir, & pour qui les Sauvages n'avoient aucune considération, n'étoient pas plus ménagés que la plus vile partie des Chasseurs. Ils n'avoient pas même de Cabane séparée, & leur logement étoit dans la premiere où l'on consentoit à les recevoir. Ces Cabanes, chez la plûpart des Nations Algonquines, sont à-peu-près de la forme de nos Glacieres, c'est-à-dire rondes, & terminées en cône: elles n'ont pour soutien, que des perches plantées dans la nége, jointes ensemble par les bouts, & couvertes d'écorces mal assemblées & mal attachées; aussi ne garantissent-elles d'aucun vent. Leur construction demande à peine une heure de tems: les branches de Sapin y tiennent lieu de natte, & servent de Lits. Les néges, qui s'accumulent à l'entour, forment une espece de Parapet. La fumée des feux remplit tellement le haut de la Cabane, qu'on n'y peut être debout sans avoir la tête dans une espece de tourbillon. Souvent, on ne distingue rien à la distance de deux ou trois piés. On perd les yeux, à force de pleurer; & quelquefois pour s'y faciliter un peu la respiration, il faut se tenir couché sur le

Embarras des Missionnaires qui les suivent.

ventre, avec la bouche presque collée contre terre. On ne balanceroit point à sortir, si le tems ne s'y opposoit : tantôt, c'est une nége dont l'épaisseur obscurcit le jour ; tantôt, un vent sec, qui coupe le visage, & qui fait éclater les arbres dans les Forêts. A de si cruelles incommodités, le Missionnaire en ajoute une autre, c'est la persécution des Chiens. Les Sauvages en ont toujours un grand nombre, qui les suivent sans cesse, & qui leur sont extrêmement attachés ; peu caressans, dit-il, parcequ'on ne les caresse point, mais hardis, & fort habiles Chasseurs. On les dresse de bonne heure pour les différentes chasses. Le soin de leur nourriture n'occupe jamais leurs Maîtres ; ils ne vivent que de ce qu'ils peuvent trouver : aussi sont-ils toujours maîgres, & si dépourvus de poil, que leur nudité les rend fort sensibles au froid. S'ils ne peuvent approcher du feu, où ils ne pourroient tenir tous, quand il n'y auroit personne dans la Cabane, ils se couchent sur les premiers lits qu'ils rencontrent ; & souvent on se réveille la nuit, presque étouffé par une trouppe de chiens. Envain s'efforce-t'on de les chasser ; ils reviennent aussi-tôt. Leur importunité recommence au jour : ils ne voient paroître aucun aliment, dont ils ne prétendent leur part. » Un pauvre Missionnaire, à demi couché proche du feu, » luttant contre la fumée, qui lui permet à peine de lire son Breviaire, » est exposé aux insultes d'une multitude de Chiens, qui passent & repassent devant lui, en courant après un morceau de viande qu'ils ont » apperçu. Lui présente-t'on quelque chose à manger ? il est embarrassé » à se défendre contre ceux qui l'attaquent de front ; & lorsqu'il croit » sa portion sûre, il en vient un, par derriere, qui lui en enleve la moi» tié, ou qui la fait tomber dans les cendres. Mais la faim devient souvent le pire de tous les maux. On a compté sur la chasse, qui ne donne pas toujours. Les provisions dont on s'est chargé s'épuisent bientôt. Quoique les Sauvages sachent supporter la faim, ils se trouvent quelquefois réduits à de si grandes extrémités qu'ils y succombent. Le Missionnaire, d'après lequel on écrit, fut obligé, dans cette course, de manger des peaux d'Anguilles & d'Elans, dont il avoit racommodé son habit ; après quoi, il vécut de jeunes branches & de la plus tendre écorce des arbres. Sa santé n'en souffrit point ; mais la même épreuve en a fait périr quantité d'autres.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Persécution des Chiens.

Famine qui succede.

La guerre, dans toutes ces Nations, est la plus solemnelle, comme la plus importante de leurs entrepriſes. Le P. de Charlevoix, se trouvant en 1721, au Fort de Catarocou, fut témoin de la maniere dont elle s'annonce. Vers le milieu de la nuit, lorsqu'il pensoit à se retirer, il entendit un horrible cri. On lui dit que c'étoit le cri de guerre ; & bientôt il vit une Trouppe de Missisagués, qui entroient dans le Fort en chantant. Ces Sauvages, amis des François, s'étoient laissés engager dans une guerre que les Iroquois faisoient aux Cheraguis, Peuple assez nombreux, qui habite un beau Païs au Sud du Lac Erié. Trois ou quatre de ces Braves, dans un équipage terrible, & suivis de presque tous les Sauvages qui demeuroient aux environs du Fort, après avoir parcouru les Cabanes en chantant leurs Chansons militaires, au son d'un instrument qu'ils nom-

GUERRES DES SAUVAGES.

Comment elles s'annoncent.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

ment Chickikoué (29), venoient faire entendre la même Muſique dans le Fort, à l'honneur du Commandant : » J'avoue, dit le Voïageur, que cette » cérémonie inſpire de l'horreur, & que juſqu'alors je n'avois pas encore » ſi bien ſenti que j'étois chez des Barbares. Leur chant a toujours quelque » choſe de lugubre ; mais ici je le trouvai effraïant.

Invocation du Dieu de la guerre

Il paroît que dans ces Chanſons, on invoque le Dieu de la guerre : c'eſt le même que les Hurons nomment *Areskoui*, & les Iroquois Agreskoué (30). Quoiqu'il ſoit tout-à-la-fois le Souverain des Dieux, le Créateur & le Maître du Monde, le Génie qui gouverne tout, & ſuivant l'expreſſion ſauvage, *le Grand-Eſprit*, il eſt particulierement invoqué pour les Expéditions militaires, comme ſi la qualité qui lui fait le plus d'honneur étoit celle de Dieu des Armées. Son nom eſt le cri de guerre, au fort du combat. Dans les marches mêmes, on le répete ſouvent, pour s'encourager, & pour implorer ſon aſſiſtance.

Termes militaires.

Lever la Hache, c'eſt déclarer la guerre ; & chaque Particulier en a le droit : mais s'il eſt queſtion d'une guerre dans les formes, entre deux ou pluſieurs Nations, la maniere de s'exprimer eſt *ſuſpendre la Chaudiere* : on lui donne pour origine l'uſage barbare de manger les Priſonniers, & ceux qui ont été tués, après les avoir fait bouillir. Une autre expreſſion, pour ſignifier qu'on va faire une guerre ſanglante, eſt de dire ſimplement qu'on va manger une Nation. S'il faut engager un Allié dans ſa querelle, on lui envoie une Porcelaine, c'eſt-à-dire une grande coquille (31), pour l'inviter à boire du ſang, ou ſuivant les termes établis, du bouillon de la chair des Ennemis. Quelquefois, c'eſt un Pavillon teint de ſang, qu'on envoie ; mais cet uſage eſt moderne, & les Sauvages en ont apparemment pris l'idée à la vûe des Pavillons blancs des François & du Pavillon rouge des Anglois. On croit même que nous nous en ſommes ſervis les premiers avec eux, & qu'ils ont imaginé d'enſanglanter les leurs, pour les déclarations de guerre. Le *Calumet* s'emploie auſſi, mais orné de plumes rouges. D'ailleurs comme il eſt plus en uſage pour les négociations & les Traités de paix, on en remet la Deſcription à cet article.

Pavillons teints de ſang.

Cauſes ordinaires des guerres.

Il eſt rare que les Sauvages refuſent la guerre, lorſqu'ils y ſont invités par leurs Alliés. Souvent même, ſans invitation, le moindre motif les y détermine, ſurtout celui de la vangeance ; car ils ont toujours à vanger quelque injure, ancienne ou nouvelle, & le tems ne ferme jamais ces plaies. Auſſi la paix eſt-elle toujours incertaine, entre deux Nations qui ont été longtems Ennemies. Le deſir de remplacer les Morts par des Priſon-

(29) Eſpece de Calebaſſe, remplie de Cailloux.

(30) On obſerve, avec étonnement, que dans le mot Grec *Aρης*, qui eſt le Mars & le Dieu de la guerre dans tous les Païs où l'on a ſuivi la Théologie d'Homere, on trouve la racine d'où ſemblent dériver pluſieurs termes de la Langue Hurone & Iroquoiſe, qui ont rapport à la guerre. *Aregouen* ſignifie, dit-on, faire la guerre, & ſe conjugue ainſi : *Garego*, je fais la guerre, *Sarego* tu fais la guerre, *Arego* il fait la guerre.

(31) Ces coquilles, qui ſe trouvent particulierement ſur les Côtes de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie, ſont cannelées, allongées, un peu pointues, & ſans oreilles. On en fait de petits grains cylindriques, qu'on perce & qu'on enfile, pour en faire ce qu'on nomme des branches & des colliers de Porcelaine, dont on verra l'uſage dans un autre article.

niers, ou d'appaiſer leurs ombres, le caprice d'un Particulier, un ſonge, & d'autres prétextes, font ſouvent partir pour la guerre une trouppe d'Avanturiers, qui ne penſoient à rien moins le jour précédent. A la vérité, ces petites Expéditions, qui ſe font ſans l'aveu du Conſeil, & qui ne demandent pas de grands préparatifs, ſont ordinairement ſans conſéquence: mais en général, on n'eſt pas fâché, dans une Nation, de voir les jeunes gens s'exercer; & l'on ne s'y oppoſe gueres ſans de fortes raiſons. Encore n'y emploie-t'on point l'autorité, parceque chacun eſt le maître de ſes réſolutions: on intimide les uns par de faux bruits; on ſollicite adroitement les autres; on engage, par des préſens, les Chefs à rompre la partie; ce qui n'eſt jamais fort difficile, puiſqu'il ne faut qu'un ſonge, vrai ou ſuppoſé. Dans quelques Nations, la derniere reſſource eſt l'intervention des Matrones, dont l'effet eſt preſque toujours certain: mais on n'y a recours que dans les occaſions importantes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Guerres particulieres.

Une guerre, qui intéreſſe toute la Nation, ne ſe conclut pas ſi légerement. Les inconvéniens & les avantages en ſont longtems balancés; & pendant les délibérations, on écarte avec beaucoup de ſoin tout ce qui pourroit inſpirer quelque défiance à l'Ennemi. Auſſi-tôt que la guerre eſt réſolue, on penſe aux proviſions d'armes & de vivres: elles ne demandent pas beaucoup de tems; mais les cérémonies ſuperſtitieuſes, qui ſont fort variées parmi tous ces Peuples, entraînent plus de longueurs. Celui qui doit commander ne penſe à former ſon corps de Trouppes, qu'après un jeûne de pluſieurs jours, pendant leſquels il eſt peint de noir, & n'a de communication avec perſonne. Son unique ſoin eſt d'invoquer, jour & nuit, ſon Génie Protecteur, & d'obſerver attentivement ſes propres ſonges. Dans l'opinion qu'il a de lui-même, il croit la victoire certaine; & cette préſomption, commune à tous ces Barbares, ne manque point de lui procurer des ſonges tels qu'il les deſire. Après ſon jeûne, il aſſemble les Guerriers; & le collier de Porcelaine à la main, il leur tient ce diſcours: » Mes Freres, le Grand-Eſprit autoriſe mes ſentimens, & m'inſpire. Le » ſang d'un tel n'eſt point eſſuïé, ſon corps n'eſt pas couvert, & je veux » m'acquitter de ce devoir. Il continue d'expoſer les motifs qui lui font prendre les armes. Enſuite, il ajoute: » Ainſi je ſuis réſolu d'aller dans » tel Païs lever des chevelures & faire des Priſonniers; *ou bien*, je veux » manger telle Nation. Si je péris dans cette glorieuſe entrepriſe, ou ſi » quelqu'un de ceux qui voudront m'accompagner y perd la vie, ce col- » lier ſervira pour nous recevoir, & nous ne demeurerons pas couchés » dans la pouſſiere ou dans la boue (32); c'eſt-à-dire, comme le P. de Charlevoix l'explique, que le Collier ſera pour celui qui prendra ſoin d'enſevelir les Morts. En finiſſant, il met ſon collier à terre. Celui qui le prend ſe déclare, par l'action même, ſon Lieutenant-Général, & le remercie du zele qu'il fait éclater pour la vangeance de ſon Frere, ou pour l'honneur de la Nation. Auſſi-tôt, on fait chauffer de l'eau: on ôte ſon maſque noir au Chef; on lui accommode les cheveux, qu'on graiſſe & qu'on peint; on lui met différentes couleurs au viſage; enfin on le cou-

Guerres Nationales.

Préparatifs.

(32) Il faut ſe rappeller ce qu'on a dit du caractere de leur éloquence. Tous les Voïageurs, s'accordent là-deſſus, & l'on en verra des exemples plus ſurprenans.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

vre de sa plus belle robbe. Dans cette parure, il chante, d'une voix sourde, sa chanson de mort. Ensuite, ses Soldats, c'est-à-dire, ceux qui se sont offerts pour l'accompagner, car on ne contraint personne, entonnent aussi l'un après l'autre, leur chanson de guerre. Chacun a celle de sa Famille, qu'il n'est pas permis aux autres de chanter.

Festin militaire.

Après ces préliminaires, qui se passent quelquefois dans un lieu écarté, le Chef va communiquer son projet au Conseil, & l'on en délibere. Lorsque l'entreprise est approuvée, il fait un Festin, dont le principal, & souvent l'unique mets, est un Chien. Quelques-uns prétendent qu'avant que de mettre cet Animal dans la chaudiere, on l'offre au Dieu de la guerre. Cette Fête dure, ou plutôt se réitere plusieurs jours. Mais quoique toute la Nation en paroisse uniquement occupée, chaque Famille prend des mesures, pour s'assurer quelque part aux Prisonniers. On fait des présens au Chef, qui s'engage par sa parole, & qui donne même des gages. Au défaut des Prisonniers, on demande des chevelures; & cette faveur s'obtient plus facilement: chez les Iroquois, lorsqu'une Expédition militaire est résolue, on met sur le feu la Chaudiere de guerre; & leurs Alliés sont avertis d'y apporter quelque chose, pour faire connoître qu'ils approuvent l'entreprise, & qu'ils y veulent contribuer. Tous les Particuliers qui s'enrôlent donnent au Chef un morceau de bois, avec leur marque; & celui qui retireroit sa parole après cet engagement, seroit deshonoré sans retour.

Promesses des Guerriers.

Second Festin, & discours du Chef d'Armée.

Le corps Militaire n'est pas plutôt formé, qu'un nouveau Festin succede. Toute la Bourgade y est invitée; & le Chef, avant qu'on touche à rien, parle dans ces termes: » Mes Freres, je sais que je ne suis pas encore un » Homme. Cependant vous n'ignorez pas que j'ai vû quelquefois l'Enne- » mi d'assez près. Nous avons été tués: les os de tels & tels sont encore » découverts, & crient contre nous. Il faut les satisfaire. C'étoient des » Hommes: comment avons-nous pû les oublier, & demeurer si long- » tems tranquilles sur nos nattes? Enfin, l'Esprit qui s'intéresse à ma gloire » m'inspire de les vanger. Jeunesse, prenez courage, rafraichissez vos » cheveux, peignez-vous le visage, rempliſſez vos Carquois. Faisons re- » tentir nos Bois de chants Guerriers: desennuïons nos Morts. Apprenons » leur qu'ils seront vangés.

Après les applaudissemens, que ce discours ne manque point d'exciter, le Chef s'avance au milieu de l'Assemblée, son Casse-tête à la main, & chante. Tous ses Soldats lui répondent en chantant, & jurent de vaincre ou de périr. Leurs Chansons & leur serment sont accompagnés de gestes fort expressifs; mais il ne leur échappe rien qui marque la moindre dépendance. Tout se réduit à promettre beaucoup d'union & de courage. D'ailleurs, l'engagement qu'ils prennent avec le Chef l'assujettit lui-même à plusieurs devoirs. Chaque fois, par exemple, que dans les danses publiques un Sauvage, frappant de sa Hache le poteau qu'on dresse exprès au milieu du cercle, rappelle à l'Assemblée ses plus belles actions, le Chef est obligé de lui faire quelque présent. Les chants sont suivis de danses. Quelquefois, ce n'est qu'une marche fiere, mais cadencée: plus souvent, ce sont des mouvemens assez vifs, & des figures qui représentent les opérations

A quoi les Guerriers s'engagent.

Engagement du Chef.

tations d'une Campagne. Enfin le repas termine la cérémonie. Le Chef militaire n'en eſt que ſpectateur, la pipe à la bouche ; & c'eſt un uſage aſſez commun, dans tous les Feſtins, que celui qui en fait les honneurs ne touche à rien. Les jours ſuivans, & juſqu'au départ des Guerriers, il ſe paſſe mille autres ſingularités, mais ſi différentes dans chaque Nation, que pour ne pas donner trop d'étendue à cet article, on ſe borne à cet uſage particulier des Iroquois : les plus anciens de la Trouppe guerriere font aux jeunes gens, ſurtout à ceux qui n'ont pas encore vû l'Ennemi, toutes les inſultes dont ils peuvent s'aviſer. Ils leur jettent ſur la tête des cendres chaudes. Ils leur font les plus ſanglans reproches, ils les frappent, les accablent d'injures, & pouſſent cette comédie aux dernieres extrémités. Il faut ſouffrir tout avec une inſenſibilité parfaite. Le moindre ſigne d'impatience feroit juger un jeune Soldat, indigne de porter jamais les armes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

Uſage des Iroquois pour aguerrir leurs jeunes gens.

Comme l'eſpérance d'éviter la mort & de guérir des bleſſures ſert beaucoup à ſoutenir le courage, on prépare diverſes ſortes de drogues. C'eſt le ſoin des Jongleurs de la Nation. Un de ces impoſteurs déclare qu'il va communiquer aux racines & aux Plantes, dont ils ont fait proviſion, la vertu de guérir toutes ſortes de plaies, & celle même de rendre la vie aux Morts. Il chante : ſes Collegues lui répondent ; & l'on ſuppoſe que pendant leur concert, la vertu médicale ſe répand ſur toutes leurs drogues. Enſuite le principal Jongleur en fait l'épreuve. Il commence par ſe faire ſaigner les levres ; il y applique ſon remede : le ſang, qu'il ſuce avec adreſſe, ceſſe de couler, & les ſpectateurs applaudiſſent par des cris. Il prend un Animal mort, & laiſſe aux curieux tout le tems de s'aſſurer qu'il eſt effectivement ſans vie : lorſqu'il voit tous les Aſſiſtans bien perſuadés, il lui ſouffle dans la gueule des poudres d'herbe, qui ſemblent le faire remuer. Les Relations ajoutent que c'eſt à l'aide d'une canule qu'il lui inſere ſous la queue, & que dans le fond, ces artifices n'en impoſent à perſonne ; mais qu'ils amuſent le Peuple. On en rapporte un autre, qui eſt particulier aux Miamis, & peut-être à quelques autres Nations de la Louiſiane. Après le Feſtin, les Jongleurs placent, ſur une ſorte d'Autel, des peaux d'Ours, dont la tête eſt peinte en verd. Tous les Sauvages paſſent devant, en fléchiſſant le genou ; & les Jongleurs, qui conduiſent la Bande, portent un ſac qui contient leurs Simples, & tout ce qu'ils emploient dans leurs opérations. Chacun s'efforce de ſe diſtinguer par des contorſions extraordinaires, & ceux qui en inventent de nouvelles reçoivent des applaudiſſemens. Enſuite tout le monde danſe, avec beaucoup de confuſion, au ſon du Tambour & du Chickikoué : mais pendant la danſe, pluſieurs Sauvages feignent d'expirer ; & les Jongleurs leur mettent, ſur les levres, une poudre qui les fait revivre. Cette farce, qui dure quelque tems, eſt ſuivie du Sacrifice. Le Préſident de la Fête, accompagné de deux Hommes & de deux Femmes, commence par viſiter toutes les Cabanes, & met les deux mains ſur la tête à tous les Sauvages qu'il rencontre. Comme les Victimes ſont des Chiens, on entend bientôt de toutes parts les cris de ces Animaux, qu'on égorge en fort grand nombre ; & ceux des Sauvages, qui ſemblent affecter de les contrefaire. Après l'im-

Précautions des Jongleurs contre la mort & les bleſſures.

Leurs Charlataneries.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

molation, les viandes ſont cuites dans les Chaudieres, offertes aux Génies, & mangées. Enſuite on brûle les os. Cependant les Jongleurs ne ceſſent point de reſſuſciter de faux Morts; & la cérémonie ſe termine par des préſens, que chacun fait à ces Impoſteurs.

Traîneaux & Raquettes pour la guerre.

Depuis le moment où la guerre eſt réſolue, juſqu'au départ des Guerriers, on paſſe les nuits à chanter, & les jours à faire des préparatifs. On envoie chanter la guerre chez les Voiſins & les Alliés qu'on a déja diſpoſés par des négociations ſecretes. Si la marche doit ſe faire par eau, on conſtruit ou l'on répare les Canots; ſi c'eſt en Hiver, on ſe fournit de Raquettes & de Traîneaux. Les Raquettes, ſans leſquelles on ne peut voïager ſur la nége, ont environ trois piés de long, & quinze ou ſeize pouces dans leur plus grande largeur. Leur forme eſt ovale, excepté que le derriere ſe termine en pointe. De petits bâtons, qui les traverſent à cinq ou ſix pouces des deux bouts, ſervent à les affermir; & celui du devant eſt comme la corde d'une ouverture en arc, où l'on met le pié, qu'on y aſſujetit avec des courroies. Le tiſſu de la Raquette eſt de lanieres de cuir, larges de deux lignes; & le contour eſt d'un bois léger, durci au feu. On ne peut ſe ſervir de cette chauſſure ſans tourner un peu les genoux en dedans, & ſans tenir les jambes écartées; ce qui eſt d'abord aſſez gênant: mais l'habitude y fait trouver tant de facilité, qu'on croit n'avoir rien aux piés. L'uſage des Raquettes eſt impoſſible avec nos ſouliers; un Européen doit prendre ceux des Sauvages, qui ne ſont que des chauſſons de peau boucannée, pliſſés pardeſſus à l'extrémité du pié, & liés de pluſieurs cordons. Les Traîneaux, ou *Traînes* en langage François du Canada, ſervent à porter le bagage, & dans l'occaſion, les Malades & les Bleſſés; ce ſont deux petites planches fort minces, chacune d'un demi pié de largeur, ſur ſix ou ſept de long. Les devants en ſont un peu relevés; & les côtés ſont bordés de petites bandes, où l'on attache des courroies, pour aſſujetir ce qu'on veut porter. Quelque charge qu'on y mette, un ſeul Sauvage ſuffit pour traîner une de ces Voitures, à l'aide d'une longue bande de cuir, qui paſſe ſur la poitrine, & qu'on appelle collier. Les Meres ſe ſervent auſſi de Traînes pour porter leurs Enfans dans leurs Berceaux; mais c'eſt ſur le front, qu'elles appuient leur collier.

Départ des Guerriers.

Le jour du départ arrive, & les adieux ſe font avec tous les témoignages d'une vive tendreſſe. Chacun veut conſerver quelque choſe qui ait été à l'uſage des Guerriers. S'ils entrent dans une Cabane, on prend leur robbe, pour leur en donner une meilleure, ou d'égale bonté. Enfin, ils ſe rendent chez le Chef, qu'ils trouvent armé, comme il n'a pas ceſſé de l'être depuis qu'il porte ce titre. Il leur fait une courte harangue, & ſort enſuite de ſa Cabane, en chantant ſa chanſon de mort. Tous le ſuivent à la file, dans un profond ſilence; & la même diſcipline s'obſerve chaque jour au matin, lorſqu'on ſe remet en marche. Les Femmes ont pris le devant avec les proviſions; auſſi-tôt que les Guerriers les rejoignent, ils leur remettent leurs robbes, & demeurent preſque nus, autant du moins que la ſaiſon le permet.

Leurs armes.

Autrefois les armes de ces Peuples étoient l'Arc & la Fleche, avec une eſpece de Javelot, armé de pointes d'os, & le Macanas ou le Caſſe-tête,

qui étoit une petite maſſue de bois très dur, dont la tête étoit ronde, mais tranchante d'un côté. La plûpart n'avoient aucune arme défenſive; & s'ils attaquoient un retranchement, ils ne ſe couvroient le corps que de petites planches légeres, ou d'un tiſſu de jonc; ils emploioient même alors des cuiſſarts & des braſſarts de même matiere. Mais cette armure n'étant point à l'épreuve des armes à feu, ils y ont renoncé, ſans avoir rien trouvé à lui ſubſtituer. Les Sauvages Occidentaux ſe ſervent toujours de Boucliers de peau, fort légers, & capables de réſiſter aux balles; on s'étonne que les autres Nations n'aient pas pris d'eux cet uſage. Lorſqu'ils peuvent ſe procurer des fuſils, de la poudre & du plomb, ils abandonnent leurs fleches, & tirent très juſte. On s'eſt repenti plus d'une fois de leur en avoir donné, dans le commerce, & l'on accuſe les Hollandois d'avoir commencé, pendant qu'ils étoient en poſſeſſion de la Nouvelle York.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Les Sauvages ont des Enſeignes, pour ſe reconnoître & ſe rallier : ce ſont de petits morceaux d'écorce, coupés en rond, ſur leſquels ils tracent la marque de leur Nation, ou de leur Bourgade, & qu'ils mettent au bout d'une perche. Si le Parti eſt nombreux, chaque Famille a la ſienne, avec ſa marque diſtinctive. Les armes ſont ornées auſſi de différentes figures, quelquefois de la marque particuliere du Chef; & chacun, ſuivant ſon caprice, a le viſage peint de quelque horrible figure. Mais ce qui ne s'attire pas moins d'attention que les armes, & ce qui ſe conſerve encore plus ſoigneuſement, ce ſont les *Manitous*, ou ces Simboles dont on a déja donné l'explication, ſous leſquels chacun ſe repréſente ſon Génie protecteur. On les met tous dans un ſac de Jonc, peint de différentes couleurs; & ſouvent, pour faire honneur au Chef, on place ce ſac à l'avant de ſon Canot. Si le nombre des Manitous eſt trop grand pour un ſeul ſac, ils ſont diſtribués dans pluſieurs, qu'on remet à la garde du Lieutenant & des anciens de chaque Famille. On y joint les préſens qu'on a reçus pour ceder quelque part des Priſonniers, avec les langues des Animaux qu'on tue pendant la Campagne, & qui doivent être offertes aux Eſprits.

Leurs Enſeignes & leurs Manitous.

Dans les marches par terre, le Chef même part chargé de ſon ſac, qu'on nomme ſa natte : mais il eſt en droit de ſe décharger de ce fardeau ſur celui qu'il veut choiſir; & perſonne ne refuſe cet office, parcequ'on y attache une diſtinction qui le rend fort honorable : il donne un droit de ſurvivance pour le commandement, ſi le Chef & ſon Lieutenant meurent pendant la guerre.

Leur marche.

Suppoſons le corps de Trouppes embarqué. Les Canots s'éloignent d'abord un peu, & ſe tiennent fort ſerrés ſur une même ligne. Alors le Chef ſe leve, un Chickikoué à la main : il entonne ſa Chanſon, & ſes Soldats lui répondent, en criant trois fois *hé*, d'un ton lugubre, & tiré avec effort du creux de la poitrine. Les Anciens & les Chefs du Conſeil, qui ſont reſtés ſur la rive, exhortent les Guerriers au devoir, & ſurtout à ſe garantir de la ſurpriſe; avis le plus néceſſaire aux Sauvages, & celui dont ils profitent le moins. Cette exhortation n'interrompt point le Chef, qui chante toujours. Enfin les Guerriers conjurent leurs Parens & leurs Amis de ne pas les oublier : enſuite, pouſſant enſemble d'affreux hurlemens,

Leur route en Canots.

ils partent avec une vîteſſe qui les fait bientôt diſparoître. Les Hurons & les Iroquois n'ont pas l'uſage du Chickikoué dans leurs guerres ; mais ils en donnent à leurs Priſonniers ; & cet inſtrument, qui eſt pour les autres un éguillon de valeur, ſemble n'être parmi eux qu'une marque d'eſclavage.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTR.

Les Guerriers ne font ordinairement que de petites journées, ſurtout lorſque leur Trouppe eſt nombreuſe. D'ailleurs ils tirent des préſages de tout ce qu'ils rencontrent en chemin ; & les Jongleurs, dont l'office eſt de les expliquer, avancent & retardent leur marche, à leur gré. Auſſi longtems qu'on ne ſe croit point dans un Païs ſuſpect, on néglige toutes ſortes de précautions : chacun chaſſe de ſon côté, & ſouvent on ne trouveroit point deux ou trois Guerriers enſemble : mais à quelque diſtance qu'on ait pû s'écarter, tout le monde ſe raſſemble à l'heure & dans le lieu marqués par le Chef. On campe longtems avant le coucher du Soleil. L'uſage commun eſt de laiſſer devant le Camp, un grand eſpace, environné d'une Paliſſade, ou plutôt d'une eſpece de treillage, pour y déporter les Manitous. On les y invoque le ſoir, pendant une heure entiere ; & cet acte de Religion ſe renouvelle tous les matins, avant le départ. Il diſſipe toutes les craintes ; & l'Armée dort ou marche tranquillement ſous la protection des Eſprits. L'expérience n'aïant jamais détrompé ces Barbares, on ne peut attribuer une ſi forte confiance qu'à l'excès de leur préſomption ou de leur pareſſe.

Précautions négligées.

Conduite des Sauvages dans le Païs Ennemi.

Lorſqu'ils arrivent à l'entrée des Terres ennemies, ils s'arrêtent, pour une cérémonie fort étrange. Le ſoir, on fait un Feſtin, après lequel on s'endort. Au réveil, ceux qui ſe ſouviennent d'avoir eu quelque ſonge, vont de feu en feu, chantant leur chanſon de mort, dans laquelle ils font entrer leurs ſonges, mais ſous des expreſſions énigmatiques. Chacun s'efforce de les deviner ; & ſi perſonne n'y réuſſit, il eſt permis à ceux qui les ont eus de s'en retourner à leur Bourgade. Cet uſage eſt d'une grande reſſource pour les Poltrons. On fait enſuite de nouvelles invocations aux Eſprits ; on s'anime par des bravades, & par des promeſſes mutuelles. Enfin la Trouppe ſe remet en marche ; & ſi c'eſt par eau qu'on eſt venu, on quitte les Canots, qu'on cache avec toute ſorte de ſoins. Dès ce moment, on ne doit plus faire de feux, plus de cris, plus de chaſſe. Le ſilence doit être gardé, juſqu'à ne ſe parler que par ſignes : mais ces Loix s'obſervent mal. Cependant on ne néglige point, à l'entrée de la nuit, d'envoïer des Coureurs : s'ils reviennent deux ou trois heures après, ſans avoir rien vû, on s'endort ; & la garde du Camp eſt encore abandonnée aux Manitous.

Méthode pour les attaques.

Auſſi-tôt qu'on a découvert l'Ennemi, on ſe hâte de le faire reconnoître ; & ſur le témoignage des Coureurs, on tient Conſeil. L'attaque ſe fait ordinairement à la pointe du jour, tems où l'on ſuppoſe l'Ennemi dans le plus profond ſommeil ; & toute la nuit on ſe tient couché ſur le ventre, ſans changer de place. L'approche ſe fait dans la même poſture, en ſe traînant ſur les piés & ſur les mains, juſqu'à la portée des fleches ou du fuſil. Alors, tous ſe levent : le Chef donne le ſignal, auquel toute la Trouppe répond par d'horribles hurlemens. Elle fait en même-tems ſa

premiere décharge ; & ſans laiſſer à l'Ennemi le tems de ſe reconnoître, elle fond ſur lui le Caſſe-tête à la main. Depuis qu'aux Caſſe-têtes de bois ces Barbares ont ſubſtitué de petites haches, auxquelles ils donnent le même nom, les mêlées ſont plus ſanglantes. Après le combat, on leve les chevelures des Morts & des Mourans ; & l'on ne penſe à faire des Priſonniers, que lorſqu'on voit l'Ennemi en pleine fuite, ſans aucune marque de réſiſtance. Si l'on s'apperçoit qu'il ſe rallie, ou qu'il ſe couvre de quelque retranchement, on ſe retire, ſuppoſé du moins qu'il ſoit encore tems ; car, dans le doute, on prend la réſolution de le pouſſer, & ces renouvellemens de combat coûtent quelquefois beaucoup de ſang. Toutes les Relations nous font une effraïante peinture d'un Camp forcé. La férocité barbare des Vainqueurs, & le déſeſpoir des Vaincus, qui ſavent à quel traitement ils doivent s'attendre s'ils tombent entre les mains de leurs Ennemis, font faire aux uns & aux autres des efforts dont le ſeul récit fait frémir. Auſſi-tôt que la victoire eſt certaine, les Vainqueurs commencent par ſe défaire de ceux qu'ils auroient trop de peine à garder, & ne cherchent plus qu'à laſſer les autres pour faire des Priſonniers.

CARACTERE MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTR.

Combats.

En général, on nous repréſente ces Peuples naturellement intrépides, & capables, malgré leur férocité brutale, de conſerver beaucoup de ſang-froid dans l'action même. Cependant ils ne ſe mêlent & ne combattent en plein champ, que lorſqu'ils ne peuvent l'éviter. On en donne pour raiſon, qu'ils ne regardent point comme une victoire, celle qui eſt teinte du ſang des Vainqueurs, & que la principale gloire du Chef conſiſte à ramener ſes Soldats ſans bleſſures & ſans diminution. Le P. Lafitau raconte que ſi deux Ennemis, qui ſe ſont connus, ſe rencontrent dans un combat, il ſe fait entr'eux des Dialogues aſſez ſemblables à ceux des Héros d'Homere. Il ſeroit difficile de ſuppoſer un entretien de cette nature, dans une mêlée auſſi vive qu'on l'a décrite : mais on conçoit que dans les petites rencontres, au paſſage d'un Ruiſſeau, ou vis-à-vis d'un retranchement qu'on veut forcer, les Guerriers peuvent ſe défier par quelques bravades. Leurs guerres, dit le P. de Charlevoix, ſe font preſque toujours par ſurpriſe. Autant qu'ils négligent les précautions qui peuvent les mettre à couvert, autant apportent-ils d'adreſſe & de ſoin à ſurprendre. Ils ont un talent, qui approche de l'inſtinct, pour connoître ſi l'on a paſſé dans quelque lieu. Sur les herbes les plus courtes, ſur la terre la plus dure, ſur les pierres mêmes, ils découvrent des traces certaines ; & par les moindres figures, par leur diſtance, ils diſtinguent, non-ſeulement les veſtiges des Hommes de ceux des Femmes, mais ceux des Nations différentes. J'ai douté long-tems, dit le même Voïageur, s'il n'y avoit pas de l'exagération dans ce que j'en entendois raconter : mais il ajoute qu'il ne pouvoit refuſer ſa confiance à l'unanimité des témoignages.

Valeur des Sauvages.

Leurs Dialogues avant le combat.

S'il ſe trouve quelques Captifs, que leurs bleſſures ne permettent pas de tranſporter, ils ſont brûlés auſſi-tôt ; & cette exécution ſe fait dans la premiere chaleur de la victoire, ou lorſqu'on eſt preſſé de ſe retirer. Ils ont ordinairement moins à ſouffrir que ceux qu'on réſerve pour un ſupplice plus lent. L'uſage, parmi quelques Nations, oblige le Chef du Parti vainqueur de laiſſer, ſur le champ de bataille, ſon Caſſe-tête, après y

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTR.

avoir tracé la marque de sa Nation, celle de sa Famille, & son Portrait, c'est-à-dire un ovale, avec toutes les figures dont il s'est peint le visage. D'autres représentent toutes ces marques sur le tronc d'un Arbre, ou sur une écorce, avec du charbon pilé & broïé, mêlé de quelques couleurs. On y ajoute des caracteres hiéroglyfiques, qui peuvent apprendre aux passans jusqu'aux moindres circonstances, non-seulement du combat, mais encore de tout ce qui s'est passé dans le cours de la Campagne. On y reconnoit le Chef par les marques ordinaires, le nombre de ses exploits par autant de nattes, celui des Prisonniers par de petites figures d'Hommes, qui portent un bâton ou un Chickikoué, celui des Morts par d'autres figures mais sans tête, avec des différences qui font distinguer les Hommes, les Femmes & les Enfans. La retraite des Vainqueurs est toujours fort prompte, jusqu'à ce qu'ils se croient hors de danger; & de peur qu'elle ne soit retardée par leurs Blessés, ils les portent, tour à tour, sur des Brancards en Eté, & sur leurs Traînes en Hiver. En rentrant dans leurs Canots, ils forcent ces Malheureux de chanter; & cet insultant triomphe se renouvelle, chaque fois qu'ils rencontrent leurs Alliés ou qu'ils passent sur leurs Terres. Il en coûte un Festin à ceux qui reçoivent cet honneur; mais, en récompense on les invite à *caresser* les Captifs; & les caresser, en langage de guerre, c'est leur faire tout le mal qu'on peut inventer. Cependant il se trouve des Chefs qui les ménagent. Mais rien n'approche de l'attention qu'on apporte à les garder. Le jour, ils sont liés par le cou & par les bras, à une des planches du Canot; ou si la marche se fait par terre, ils sont menés à la chaîne. Pendant la nuit, on les étend nus, au grand air, les jambes & les bras attachés à des pieux, & le cou si serré, qu'ils ne peuvent remuer. D'autres cordes, qui leur serrent aussi les mains & les piés, ont assez de longueur pour être passées sous leurs Gardes; de sorte qu'ils ne peuvent faire un mouvement dont on ne soit averti.

Monumens de leurs victoires.

Comment ils gardent leurs Prisonniers.

A quelque distance de la Bourgade, les Guerriers s'arrêtent; & le Chef fait donner avis de son retour. Le Député s'avance à la portée de la voix, & pousse différens cris qui donnent une idée générale du succès & des principaux évenemens de la Campagne. Il marque d'abord le nombre d'Hommes qu'on a perdus, par autant de cris de mort. Aussi-tôt les jeunes gens se détachent, pour aller prendre d'autres informations; souvent même toute la Bourgade y court: mais un seul Homme aborde le Député, apprend de lui les nouvelles qu'il apporte; & se tournant, à chaque fois, vers ceux qui l'ont accompagné, il les répete d'une voix haute, avec toutes leurs circonstances. On lui répond par des acclamations, ou par des cris de douleur, suivant la nature des récits. Ensuite le Député est conduit dans une Cabane, où les Anciens recommencent les mêmes questions: lorsque la curiosité publique est satisfaite, un Crieur invite la jeunesse à marcher au devant des Guerriers, & les Femmes à leur porter des rafraîchissemens.

Circonstances de leur retour après la guerre.

Dans plusieurs Nations, on ne s'occupe d'abord qu'à pleurer ceux qu'on a perdus. Le Député ne fait que des cris de mort. On ne va point au devant de lui. Mais, en arrivant, il trouve tout le monde assemblé; il raconte en peu de mots les opérations de la Campagne, & se retire dans

sa Cabane, où l'on a soin de lui envoïer des vivres. Pendant quelques jours, toute la Bourgade pleure les Morts. Ensuite, on annonce la victoire par un autre cri. Alors, chacun essuie ses larmes, & ne pense plus qu'à se réjouir.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Le moment, où les Femmes joignent les Guerriers, est comme l'ouverture du supplice des Captifs. Ceux qu'on destine à l'adoption sont mis à découvert par leurs Parens futurs, qu'on a soin de faire avertir, & qui les vont prendre assez loin, pour les conduire à leurs Cabanes par des chemins détournés : mais tous ceux qui sont destinés à la mort, ou dont le sort n'est pas encore décidé, sont abandonnés à la fureur des Femmes qui portent des vivres aux Guerriers ; & les Etrangers, qui sont quelquefois témoins de cette scene, admirent que ces Malheureux puissent résister à tous les maux qu'elles leur font souffrir. Si quelqu'une, surtout, a perdu, dans la derniere action, ou dans les Guerres passées, son Fils, ou son Mari, ou quelque personne chere, fut-ce depuis trente ans, c'est une Furie, qui s'attache au premier qu'elle rencontre, & l'on n'entreprend point de représenter jusqu'où sa rage l'emporte. Toutes les Loix de la pudeur & de l'humanité sont oubliées. Chaque coup qu'elle porte à sa victime feroit craindre qu'il ne fût mortel, si l'on ne savoit combien ces Barbares sont ingénieux à prolonger les plus horribles supplices. La nuit entiere se passe au Camp, dans toutes ces cruautés.

Emportement des Femmes contre les Prisonniers

Le jour suivant est celui du triomphe des Vainqueurs. On remarque, à l'honneur des Iroquois & de quelques autres Peuples, qu'ils affectent, dans cette occasion, autant de modestie que de désintéressement. Les Chefs entrent d'abord seuls, dans la Bourgade, sans aucun signe de leur victoire, gardent un profond silence, se retirent dans leurs Cabanes, & ne marquent pas la moindre prétention sur les Prisonniers. Chez d'autres Nations, le Chef, au contraire, marche à la tête de sa Trouppe, de l'air d'un Conquerant. Son Lieutenant suit, précedé d'un Crieur, qui recommence les cris de mort. Les Guerriers succedent, deux à deux. Entre les deux rangs, marchent leurs Prisonniers, couronnés de fleurs, le visage & les cheveux peints, un bâton dans une main & le Chickikoué dans l'autre, le corps presque nu, les bras liés, au-dessus du coude, avec une corde dont les deux Guerriers tiennent les bouts. Ces infortunés chantent sans cesse leur chanson de mort, au son du Chickikoué : & ce chant, dit-on, a quelque chose de lugubre & de fier. Les Captifs n'ont pas l'air humilié, ni souffrant. On nous donne le sens de leurs chansons. » Je suis » brave, je suis intrépide : je ne crains, ni la mort, ni les tortures. Ceux » qui les redoutent sont des lâches, & moins que des Femmes. La vie » n'est rien pour un Homme de courage. Que le désespoir & la rage étouf- » fent mes Ennemis. Que ne puis-je les dévorer, & boire leur sang jus- » qu'à la derniere goutte !

Entrée triomphante des Vainqueurs.

Cruauté avec laquelle les Prisonniers sont traités.

On les arrête par intervalle ; on s'atroupe autour d'eux ; & non-seulement on danse, mais on les fait danser. Ils paroissent obéir volontiers. Ils racontent les plus belles actions de leur vie ; ils nomment tous ceux qu'ils ont tués ou brûlés. Ils font remarquer particulierement ceux, dont ils jugent qu'on a dû regretter vivement la perte. Il semble que leur vûe

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

soit d'animer contr'eux les arbitres de leur sort. En effet cette vanité leur coûte cher, & leurs bravades mettent en fureur ceux qui les entendent: mais à juger de leur disposition par leur air & leur langage, on croiroit qu'ils prennent plaisir à leurs tourmens. Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées d'Hommes, armés de pierres & de bâtons, qui frappent sur eux comme s'ils vouloient les assommer. Cependant il n'arrive jamais qu'ils y succombent: quoiqu'on paroisse frapper à l'aveugle, & que la seule fureur semble conduire le bras, on observe de ne pas donner de coups qui puissent mettre la vie en danger. Dans leur marche, chacun a droit de les arrêter, pour leur faire quelque insulte: il leur est permis de se défendre, mais ils ne peuvent jamais être les plus forts. Lorsqu'ils sont entrés dans la Bourgade, on les conduit de Cabane en Cabane, & partout ils reçoivent quelque traitement cruel. Dans l'une on leur arrache un ongle: dans une autre, on leur coupe un doigt, tantôt avec les dents, tantôt avec un mauvais coûteau, qu'on emploie comme une scie. Un Vieillard leur déchire la chair jusqu'aux os; un Enfant les perce, en mille endroits, d'une alêne; une Femme les fouette impitoïablement, jusqu'à ce que les bras lui tombent de lassitude. Mais les Guerriers, quoiqu'ils soient encore leurs maîtres, ne mettent jamais la main sur eux. On ne peut même les mutiler sans leur permission, qu'ils accordent rarement, & c'est la seule vangeance qui soit exceptée. S'ils sont promenés dans plusieurs Villages, soit de la même Nation, ou de ses Voisins & de ses Alliés, qui demandent cette espece de participation à la victoire, ils y sont reçus avec les mêmes excès de barbarie.

Répartition qui s'en fait.

On travaille ensuite à leur répartition, & leur sort dépend de ceux auxquels ils sont livrés. Après la délibération du Conseil, tout le monde est invité à s'assembler dans une Place, où la distribution se fait sans contestation & sans bruit. Les Femmes, qui ont perdu leurs Maris ou leurs Enfans à la guerre, sont ordinairement partagées les premieres. On satisfait ensuite aux engagemens que les Guerriers ont pris avant leur départ. S'il ne se trouve point assez de Captifs, on y supplée par des chevelures, & ceux qui en obtiennent s'en parent aux jours de Fête: le reste du tems, elles demeurent suspendues à la porte des Cabanes. Mais si le nombre des Prisonniers excede celui des Prétendans, on fait présent du surplus aux Alliés. D'ailleurs un Chef ne se remplace que par un Chef, ou par deux ou trois Esclaves, qui ne sont pas moins brûlés, quand ceux qu'ils remplacent seroient morts de maladie. Les Iroquois destinent toujours quelques Prisonniers pour le Public, & c'est le Conseil qui en dispose. Cependant les Meres de Famille peuvent encore casser cette disposition, & donner la vie ou la mort à ceux mêmes qui ont reçu leur Sentence du Conseil. Dans les Nations où les Guerriers ne se dépouillent pas entierement de leur droit sur les Captifs, ceux, en faveur desquels le Conseil en a disposé, sont obligés de les leur remettre, s'ils l'exigent: mais ils le font rarement; & la même Loi les oblige, alors, de rendre les gages qu'ils avoient reçus.

Leur sort le plus ordinaire.

En général, la plûpart des Prisonniers de guerre sont condamnés à la mort, ou tombent dans un esclavage fort dur, qui ne les assure jamais de la

la vie. Quelques-uns ſont adoptés ; & dès ce moment leur condition ne differe plus de celle des Enfans de la Nation. En entrant dans tous les droits de ceux dont ils occupent la place, ſouvent la reconnoiſſance ou l'habitude leur fait prendre de ſi bonne foi l'eſprit national, qu'ils ne font pas difficulté de porter la guerre dans leur Patrie. On obſerve que les Iroquois ne ſe ſont ſoutenus que par cette politique. Leurs guerres continuelles, avec la plûpart des autres Nations, les auroient réduits preſqu'à rien, s'ils n'avoient toujours naturaliſé une partie de leurs Priſonniers.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Quelquefois, au lieu d'en envoïer l'excédent à d'autres Villages, on en donne à divers Particuliers, qui n'y avoient aucunes prétentions : mais le pouvoir qu'on leur laiſſe ſur eux ne les diſpenſe pas de ſe conduire par l'avis du Conſeil. Un Sauvage, à qui l'on fait préſent d'un Eſclave, l'envoie prendre par quelqu'un de ſa Famille, & le fait attacher à la porte de ſa Cabane. Enſuite il aſſemble les Chefs du Conſeil ; & leur déclarant ſes propres intentions, il leur demande ce qu'ils en penſent. Ordinairement leur avis eſt conforme à ſes deſirs. S'il prend le parti d'adopter l'Eſclave, pour réparer quelque perte de ſa Famille, les Chefs lui diſent : » il y a long-tems que nous ſommes privés d'un tel, ton Parent ou ton » Ami, qui étoit le ſoutien de notre Bourgade ; il faut qu'il reparoiſſe : » il nous étoit trop cher, pour différer davantage à le faire revivre. Nous » le remettons ſur ta natte, dans la perſonne de ce Priſonnier «. Cependant il y a des Particuliers ſi conſidérés, qu'en leur faiſant préſent d'un Captif, on ne leur impoſe aucune condition ; & le Conſeil, en le remettant entre leurs mains, s'exprime alors dans ces termes : » On te donne » dequoi réparer la perte d'un tel, & nettoïer le cœur de ton Pere, de » ſa Mere, de ſa Femme, & de ſes Enfans. Soit que tu veuilles leur faire » boire du bouillon de cette chair, ou que tu aimes mieux remettre le » Mort ſur ſa natte dans la perſonne de ce Captif, tu peux en diſpoſer à » ton gré «. Un Eſclave, qu'on adopte ainſi, eſt conduit à la Cabane où il doit demeurer : on commence par le délivrer de ſes liens ; on fait enſuite chauffer de l'eau, pour lui laver toutes les parties du corps ; on panſe ſes plaies, s'il en a ; on n'épargne rien pour lui faire oublier les maux qu'il a ſoufferts ; on le nourrit bien, on l'habille proprement ; en un mot, on ne traiteroit pas mieux celui *qu'il reſſuſcite* ; c'eſt l'expreſſion des Sauvages. Quelques jours après, on fait un Feſtin, dans lequel on lui donne ſolemnellement le nom du Mort qu'il remplace, & dont il contracte toutes les obligations, comme il entre dans tous ſes droits.

Cérémonie de l'adoption.

Ceux qu'on deſtine à la mort ſont quelquefois auſſi bien traités, dans les premiers tems de leur eſclavage, & même juſqu'au moment de l'exécution, que s'ils avoient le bonheur d'être adoptés. Comme ils doivent être immolés au Dieu de la guerre, ce ſont des victimes qu'on engraiſſe pour le Sacrifice. On leur cache ordinairement leur ſort, parcequ'il faudroit les garder avec trop de ſoin, s'ils en étoient informés ; & dans le favorable eſpoir qu'on leur laiſſe, la ſeule différence qu'on mette entr'eux & les autres eſt de leur noircir entierement le viſage. Ils ſont traités d'ailleurs avec toutes ſortes d'égards : on ne leur parle qu'avec amitié ; on leur donne les noms de Fils, de Freres, de Neveux, ſuivant la qualité de ce-

Conduite perfide envers quelques Priſonniers.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

lui dont leur mort doit appaiſer les manes, & qu'ils s'attendent néanmoins à remplacer. On leur abandonne même des Filles, pour leur ſervir de Femmes, pendant le tems qui leur reſte à vivre. Mais lorſque l'exécution approche, ſi c'eſt une Mere, ou une Femme, à laquelle il ait été livré, elle devient tout-d'un-coup une Furie, qui paſſe des plus tendres careſſes aux derniers excès de rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui qu'elle veut vanger : approche, lui dit-elle ; on va t'appaiſer. On te prépare un Feſtin : bois à longs traits de ce bouillon, que je vais verſer pour toi. Reçois le ſacrifice que je te fais, par la mort de ce Guerrier. Il ſera brûlé & mis dans la Chaudiere. On lui appliquera des haches ardentes ; on lui enlevera la chevelure ; on boira dans ſon crâne. Tu ne feras donc plus de plaintes. Tu feras pour jamais ſatisfaite. Le P. de Charlevoix aſſure que malgré quelque variété dans les termes, la ſubſtance de ces formules eſt toujours la même. Un Crieur fait ſortir le Captif de la Cabane, déclare les intentions du Maître ou de la Maîtreſſe de ſon ſort, & finit par exhorter les jeunes gens à bien faire. Un autre s'adreſſe au Patient & lui dit : mon Frere, prens courage ; nous t'allons brûler. Il répond froidement, tu fais bien ; je te remercie. Auſſi-tôt, il s'éleve un cri dans toute l'Habitation, & le Priſonnier eſt conduit au lieu du ſupplice.

Supplice des Priſonniers de guerre.

L'uſage commun eſt de le lier à un Poteau, par les deux mains & par les piés ; mais de maniere, qu'il puiſſe aiſément tourner autour du Poteau. Quelquefois, lorſque l'exécution ſe fait dans une Cabane, d'où l'on n'appréhende point qu'il s'échappe, on lui laiſſe les mains & les piés libres, avec le pouvoir de courir d'un bout à l'autre. Avant que le ſupplice commence, il chante, pour la derniere fois, ſa chanſon de mort : enſuite il fait le récit de ſes exploits, & preſque toujours dans des termes inſultans pour ceux qui l'entendent ; après quoi, les exhortant à ne pas l'épargner, il leur recommande de ſe ſouvenir qu'il eſt homme & bon Guerrier. Un Voïageur, refléchiſſant ſur ces ſcenes tragiques & barbares, en a porté un jugement qu'on ſoumet à celui du Lecteur. » Ce qui l'étonne le plus, » dit-il, n'eſt pas qu'un Patient chante à pleine voix, ni qu'il inſulte » & défie ſes Bourreaux, comme on leur voit faire preſqu'à tous, juſqu'au dernier ſoupir : il y a, dans cette conduite, une fierté qui » éleve l'eſprit, qui le tranſporte, qui le diſtrait un peu de ſes ſouffrances, & qui l'empêche même de marquer trop de ſenſibilité. D'ailleurs » les mouvemens qu'il ſe donne font une véritable diverſion, émouſſent » le ſentiment, produiſent le même effet, & plus d'effet même, que les » cris & les larmes. Enfin, il ſait qu'il n'y a point de grace à eſpérer, » & le deſeſpoir donne de la hardieſſe & des forces «. Le même Voïageur ajoute » que cette eſpece d'inſenſibilité n'eſt pas auſſi univerſelle » que d'autres ſe l'imaginent, & qu'il n'eſt pas rare de voir pouſſer à ces » Miſérables des cris capables de percer les cœurs les plus durs ; mais qui » n'ont pas d'autre effet que de réjouir les Acteurs & les Aſſiſtans «. A l'égard de ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité qui révolte la nature, il croit qu'ils ſont parvenus à cet excès par dégrés ; que l'uſage les y accoutume inſenſiblement ; » que l'envie de voir faire une lâcheté

Explication de la barbarie des Sauvages après leurs victoires.

» à leur Ennemi, les insultes qu'il ne cesse pas de faire à ses Bourreaux, » le desir de la vangeance, passion dominante de ces Peuples, qui ne » peut être assouvie pendant que le courage de celui qui en est l'objet ne » paroît point abbatu; enfin que la superstition, cause encore plus puis- » sante, y entrent chacun pour leur part.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique-Septentrionale.

On ne s'arrêtera point au détail de ces horribles exécutions, d'autant moins qu'elles n'ont pas de méthode uniforme, ni d'autres regles que la férocité & le caprice. Souvent les Acteurs sont au même nombre que les Spectateurs; c'est-à-dire que tous les Habitans de la Bourgade, Hommes, Femmes & Enfans, deviennent autant de Bourreaux. Ceux de la Cabane, où le Captif a vécu, sont les seuls qui s'abstiennent de le tourmenter: c'est du moins l'usage de plusieurs Nations. Ordinairement on commence par brûler les piés, ensuite les jambes, & successivement les autres parties, en remontant jusqu'à la tête. Souvent le supplice dure une semaine entiere. Les moins épagnés sont ceux qui, étant déja tombés dans l'esclavage, ont pris la fuite après avoir été adoptés, & sont redevenus prisonniers. On les regarde comme des Enfans dénaturés, ou des ingrats, qui ont pris parti contre leurs Parens & leurs Bienfaicteurs; & la vangeance n'a point de bornes.

Idée générale de leurs cruautés.

Lorsque le Patient n'est pas lié, soit qu'il soit exécuté dans la Cabane, ou dehors, il lui est permis de se défendre. Ses tourmens redoublent; mais il accepte cette liberté, bien moins dans l'espoir de sauver sa vie, que pour vanger sa mort, & pour mourir en guerrier. On nous donne, sur des témoignages oculaires, un exemple de la force & du courage que ces deux passions peuvent inspiter. Un Capitaine Iroquois, du Canton d'Oneyouth, avoit mieux aimé braver le péril, que se deshonorer par la fuite. Il se battit longtems, en homme qui vouloit périr les armes à la main; mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir vif, & le prirent. La Bourgade, où il fut conduit, avoit quelques Missionnaires, auxquels on laissa la liberté de l'entretenir. Ils lui trouverent une docilité, dont ils surent profiter pour le convertir; & l'aïant instruit, ils lui donnerent le Baptême. Peu de jours après, il fut brûlé, avec plusieurs de ses Compagnons, & sa constance étonna les Sauvages mêmes. Comme il n'étoit pas lié, il se crut en droit, malgré sa conversion, de faire à ses Ennemis tout le mal dont il étoit capable. On l'avoit fait monter sur une espece de Théâtre, où le feu lui fut appliqué à toutes les parties du corps, par un si grand nombre d'Ennemis, qu'il ne put leur résister. Mais il parut d'abord insensible. Un de ses Compagnons, qu'on tourmentoit assez près de lui, aïant donné quelques marques de foiblesse, il prit soin de l'animer à la patience; & ses exhortations eurent tant de pouvoir, qu'il eut la satisfaction de le voir mourir en brave. Alors, on retomba sur lui avec une fureur, qui sembloit devoir le mettre en pieces: il n'en parut pas ému; & ses Bourreaux étoient embarrassés à lui trouver quelque endroit sensible, lorsqu'un d'eux s'avisa de lui cerner la peau de la tête, & de la lui arracher avec violence. La douleur le fit tomber, sans aucune marque de connoissance. On le crut mort, & chacun se retira. Un moment après, il revint de cet évanouissement; & ne voïant plus per-

Constance des Prisonniers de guerre.

Exemple singulier d'un Capitaine Iroquois.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentrionale.

sonne autour de lui, il prit, des deux mains, un gros tison de feu, rappella ses Bourreaux, & les défia de s'approcher. Sa résolution les surprit; ils poussèrent d'affreux hurlemens, s'armerent, les uns de tisons ardens, les autres de fers rougis au feu, & fondirent sur lui tous ensemble. Il les reçut avec une vigueur qui les fit reculer. Le feu lui servit de retranchement d'un côté: il s'en fit un autre, avec les échelles dont on s'étoit servi pour monter sur l'échaffaut; & cantonné dans son propre bucher, il fut quelque tems la terreur d'une Bourgade entiere. Un faux pas, qu'il fit en voulant éviter un tison qui lui fut lancé, le fit retomber au pouvoir de ses Ennemis; & ces Furieux lui firent païer bien cher la fraïeur qu'il venoit de leur causer. Après avoir épuisé leurs propres forces à le tourmenter, ils le jetterent au milieu d'un grand brasier, & l'y laisserent, dans l'opinion qu'il y seroit bientôt étouffé. Ils furent trompés: lorsqu'ils y pensoient le moins, ils le virent descendre de l'échaffaut, armé de tisons, & courir vers le Village, comme s'il y eut voulu mettre le feu. Tout le monde en fut glacé d'effroi, & personne n'eut la hardiesse de se présenter à lui pour l'arrêter: mais, à quelques pas des premieres Cabanes, un bâton, qu'on lui jetta de loin entre les jambes, le fit tomber; & l'on fut sur lui, avant qu'il eut pû se relever. On lui coupa d'abord les piés & les mains; on le roula sur des charbons embrasés; enfin on le mit sous un tronc d'arbre tout en feu. Alors toute la Bourgade fit un cercle autour de lui, pour goûter le plaisir de le voir brûler. Son sang, qui couloit de toutes parts, éteignoit presque le feu; mais on n'appréhendoit plus aucun effort d'un Mourant. Cependant il en fit un dernier, qui renouvella le trouble. Il se traîna sur les coudes & sur les genoux, avec une vigueur & d'un air menaçant, qui écarterent les plus proches, moins de fraïeur, à la vérité, que d'étonnement; car il étoit trop mutilé pour leur nuire. Dans ce moment, les Missionnaires, qu'on donne ici pour témoins, s'étant approchés de lui, & lui aïant remis devant les yeux les sentimens de Religion qu'ils lui avoient inspirés, il les écouta tranquillement, & ne parut plus occupé d'autre soin. Bientôt, un Huron le prit par derriere & lui coupa la tête.

Habileté des Sauvages dans leurs Négociations.

Mais si ces Peuples font la guerre en barbares, on assure que dans leurs Traités de paix & dans toutes leurs Négociations, ils ont autant de noblesse que d'habileté. Jamais il n'est question, parmi eux, de conquérir & d'étendre les bornes de leur Païs, la plûpart ne connoissent pas même de véritable domaine, & ceux qui se croient maîtres de leurs Terres, n'en sont point jaloux jusqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir, pourvu qu'on n'entreprenne point de gêner leur liberté. Il ne s'agit donc, dans leurs Traités, que de se faire des Alliés contre des Ennemis qu'ils redoutent, de finir une guerre qui devient ruineuse aux deux Partis, ou plutôt de suspendre les hostilités; car on a déja fait observer que les guerres nationales sont éternelles entre les Sauvages, & qu'il faut peu compter sur un Traité de Paix, lorsqu'une des deux Parties recommence à donner de la jalousie à l'autre.

On a parlé des ligues qui se font pour la guerre. Quoique le Calumet y serve aussi, son usage, surtout chez les Nations du Sud & de l'Ouest, est

plus commun pour les négociations de Paix. Il paſſe pour un préſent du Soleil. C'eſt proprement une Pipe, dont le tuïau eſt fort long, & dont la tête a la figure de nos anciens Marteaux d'armes. Cette tête eſt ordinairement compoſée d'une ſorte de marbre rougeâtre, fort aiſé à travailler, qui ſe trouve en abondance dans le Païs des Ajoués. Le tuïau eſt d'un bois leger, peint de différentes couleurs, orné de têtes, de queues, & de plumes des plus beaux Oiſeaux. L'uſage eſt de fumer dans le Calumet, quand on l'accepte; & cette acceptation devient un engagement ſacré, dont tous les Sauvages ſont perſuadés que le Grand Eſprit puniroit l'infraction. Si l'Ennemi préſente un Calumet au milieu d'un combat, il eſt permis de le refuſer; mais s'il eſt accepté, on doit mettre ſur-le-champ les armes bas. Il y a des Calumets pour toutes ſortes de Traités. Dans le commerce, on n'eſt pas plutôt convenu de l'échange, qu'on préſente un Calumet pour le cimenter. S'il eſt queſtion de guerre, non-ſeulement le tuïau, mais les plumes mêmes doivent être rouges. Quelquefois elles ne le ſont que d'un côté; &, ſuivant leur diſpoſition, on reconnoît à quelle Nation ceux, par leſquels il eſt préſenté, veulent déclarer la guerre. Il ne paroît pas douteux que l'intention des Sauvages, en faiſant fumer dans le Calumet ceux dont ils cherchent l'alliance, ou le commerce, ne ſoit de prendre le Soleil pour témoin & pour garant de leurs Traités; car on aſſure qu'ils ne manquent jamais d'en pouſſer la fumée vers cet Aſtre (34). La grandeur & les ornemens des Calumets, qu'on préſente aux Perſonnes de diſtinction & dans les occaſions importantes, n'ont pas vraiſemblablement d'autre ſource que le reſpect qu'on doit aux Supérieurs & aux grandes affaires. C'eſt aux *Panis*, Nation établie ſur les bords du Miſſouri, & qui s'étend aſſez loin vers le Nouveau Mexique, que le Soleil, ſuivant la Tradition des Sauvages, a donné le Calumet: mais, apparemment, les Panis, comme beaucoup d'autres Peuples, ont voulu relever, par le merveilleux, un uſage dont ils étoient les Auteurs; & tout ce qu'on peut conclure de cette opinion, c'eſt qu'étant peut-être les premiers Peuples de cette partie du Continent de l'Amérique qui aient rendu un culte au Soleil, ils ſont auſſi les premiers qui aient fait du Calumet un ſymbole d'alliance.

Avant l'ouverture & pendant toute la durée des Négociations, le principal ſoin des Sauvages eſt d'éloigner l'idée qu'ils faſſent les premieres dé-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Ce que c'eſt que le Calumet.

Tradition ſur l'origine du Calumet.

Comment les Sauvages s'y prennent pour négocier.

(34) Le P. Lafitau trouve dans cette pratique une nouvelle preuve de l'origine Grecque, qu'il attribue aux Sauvages. Cette pipe ne lui paroît, dans la ſienne, que le Caducée de Mercure. Le P. de Charlevoix, plus naturellement, penſe » que ces Peuples, » inſtruits, par leur expérience, que la fumée de leur Petun abbat les vapeurs du » cerveau, rend la tête plus libre, réveille » les eſprits, & les met plus en état de traiter d'affaires, n'ont pas eu d'autre raiſon » pour en introduire l'uſage dans leurs Conſeils, où effectivement ils ont ſans ceſſe » la pipe à la bouche, & qu'après avoir » pris mûrement leur réſolution, ils n'ont » pas cru qu'il y eut de ſymbole plus propre à la ſceller, ni de gage plus capable » d'en aſſurer l'exécution, que l'inſtrument » qui a eu tant de part à leurs délibérations. Peut-être même n'ont-ils pas imaginé de ſigne plus naturel pour marquer une étroite union, que de fumer dans une même Pipe, ſurtout ſi la fumée qu'on en tire eſt offerte à une Divinité qui y mette le ſceau de la Religion. Fumer dans la même pipe, en ſigne d'alliance, revient au même que boire dans la même coupe, ſuivant l'uſage ancien & moderne de pluſieurs Nations. Ces uſages ſont trop naturels, pour être regardés comme des myſteres.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

marches, ou du moins de perſuader à leurs Ennemis que la crainte & la neceſſité n'y ont aucune part. Un Négociateur ne rabbat rien de ſa fierté, dans le plus fâcheux état des affaires de ſa Nation ; & ſouvent il a l'adreſſe de faire croire aux Vainqueurs, dont il veut arrêter les ſuccès, que leur intérêt les oblige de faire finir les hoſtilités. Il eſt intéreſſé lui-même à mettre en uſage tout ce qu'il a d'eſprit & d'éloquence ; car ſi ſes propoſitions ne ſont pas goûtées, il n'eſt pas rare qu'un coup de hache ſoit l'unique réponſe qu'on lui faſſe. Non-ſeulement il eſt obligé d'abord de ſe tenir ſur ſes gardes, mais après s'être garanti de la premiere ſurpriſe, il doit compter d'être pourſuivi & brûlé s'il ſe laiſſe prendre. Ces violences ſont toujours colorées de quelques prétextes, tels que ceux de vangeance & de repréſailles. Quantité de Jéſuites, qui demeuroient dans les Bourgades Sauvages, ſous la Sauve-garde publique, & comme les Agens ordinaires de la Colonie Françoiſe, s'y ſont vus expoſés à devenir les victimes du moindre reſſentiment. D'un autre côté, on ne lit pas, ſans admiration, que des Peuples, qui ne font pas la guerre par intérêt, qui portent le déſintereſſement juſqu'à ne ſe charger jamais de la dépouille des Vaincus, & ne pas toucher même aux habits des Morts ; en un mot, qui ne prennent les armes que pour la gloire, ou pour ſe vanger de leurs Ennemis, ſoient exercés dans le manége de la plus fine politique. Ils entretiennent, dit-on, des Penſionnaires chez leurs Ennemis ; & l'on aſſure que par l'effet d'une autre prudence, qui les porte à ſe défier des avis intéreſſés, ils n'en reçoivent point de ces Miniſtres ſecrets, s'ils ne ſont accompagnés de quelque préſent.

A quoi le Négociateur eſt expoſé

EXEMPLES DE L'ÉLOQUENCE DES SAUVAGES.

C'eſt ici l'occaſion de donner un exemple de leur éloquence. Entre pluſieurs traits de cette nature, qui ſe trouvent répandus dans nos Relations & dans celles des Anglois, on en choiſit un, qui repréſente, à la fois, le caractere d'éloquence des Sauvages, & la méthode que les Européens emploient, à leur imitation, pour s'expliquer avec eux. En 1684, M. de la Barre, Gouverneur général de la Nouvelle France, craignant quelque irruption de la part des Iroquois, qui s'étoient rendus plus redoutables que jamais, & qui avoient auſſi leurs ſujets de plainte, engagea M. d'Iberville, Gentilhomme Canadien dont on a déja loué le mérite, & ſi conſidéré de cette fiere Nation, qu'elle lui avoit donné, par eſtime & par amitié, le nom d'*Akoueſſan*, qui ſignifie la Perdrix, à lui amener quelques Anciens, auxquels il ſe flattoit encore d'inſpirer le goût de la paix, ou d'en impoſer par ſa fermeté. Il s'étoit avancé juſqu'au Fort de Cataracouy, avec un Corps de Trouppes, qu'il vouloit faire paſſer pour une ſimple eſcorte ; & M. d'Iberville revint, en effet, avec un des principaux Chefs des Onontagues, qui ſe nommoit *Grangula*, ſuivi de trente jeunes Guerriers : mais dans l'intervalle, une partie des Trouppes Françoiſe fut affligée de diverſes maladies. Cette diſgrace, ne put être cachée aux Sauvages, parceque pluſieurs d'entr'eux, qui entendoient un peu le François, ſe gliſſerent pendant la nuit derriere les Tentes, où les diſcours inconſidérés de quelques Soldats leur rendirent témoignage de l'état des Malades. Cependant, deux jours après leur arrivée, le Chef fit dire à M. de la Barre qu'il étoit prêt à l'entendre ; & l'Aſſemblée ſe tint entre les deux Camps.

Grangula s'aſſit à la maniere Orientale, au milieu de ſes Guerriers, qui prirent la même poſture. Il avoit la pipe à la bouche; & le grand Calumet de Paix étoit vis-à-vis de lui, avec un collier. M. de la Barre, aſſis dans un grand fauteuil, avoit, des deux côtés, une file d'Officiers François. Il ouvrit la conférence par ce diſcours, dans la bouche de ſon Interprete.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Le Roi mon Maître, informé que les cinq Nations Iroquoiſes contreviennent depuis longtems à la paix, m'a donné ordre de me tranſporter ici avec une eſcorte, & d'envoïer Akoueſſan au Village des Onontaguas, pour engager les principaux Chefs à s'approcher de mon Camp. L'intention de ce grand Monarque eſt que nous fumions enſemble, toi & moi, dans le grand Calumet de Paix; pourvu que tu me promettes, au nom des Tſonontouans, des Goyogans, des Onontaguas, des Onoyouths, & des Agniés, de donner une entiere ſatisfaction à ſes Sujets, & de ne rien faire à l'avenir qui puiſſe cauſer une fâcheuſe rupture.

Les cinq Nations Iroquoiſes ont pillé, ruiné & maltraité tous les Coureurs de bois, qui alloient en traite chez les Illinois, les Ouamis, & les autres Peuples Enfans de mon Roi. Comme ils ont agi, dans ces occaſions, contre les Traités conclus avec mon Prédéceſſeur, je ſuis chargé de leur en demander réparation, & de leur ſignifier qu'en cas de refus, ou de récidive, j'ai ordre exprès de leur déclarer la guerre. Ce collier affermit (35) ma parole.

Les Guerriers des cinq Nations ont introduit les Anglois dans les Lacs du Roi mon Maître, & chez les Peuples ſes Enfans, pour détruire le Commerce de ſes Sujets, & pour obliger ces Nations à ſe ſouſtraire à l'obéiſſance qu'elles lui doivent. Ils les y ont menés, malgré les défenſes du dernier Gouverneur de New-Yorck, qui prévoïoit les riſques où il expoſoit les uns ou les autres. Je veux bien oublier ces démarches; mais ſi elles ſe renouvellent, j'ai ordre exprès de vous déclarer la guerre. Ce collier affermit ma parole.

Ces mêmes Guerriers ont fait pluſieurs incurſions barbares, chez les Illinois & les Outamis. Ils y ont maſſacré, Hommes, Femmes & Enfans; pris, lié & emmené un nombre infini d'Indiens de ces deux Nations, qui ſe croïoient en ſûreté dans leurs Villages, au milieu de la Paix. Ces Peuples, qui ſont Enfans de mon Roi, doivent ceſſer d'être vos Eſclaves. Il faut leur rendre la liberté, & les renvoïer dans leur Païs. Si les cinq Nations le refuſent, j'ai ordre exprès de leur déclarer la guerre. Ce collier affermit ma parole.

Voilà ce que j'avois à dire à Grangula, à qui je m'adreſſe pour rapporter aux cinq Nations la déclaration que le Roi mon Maître m'a donné ordre de leur faire. Il ne voudroit pas qu'ils l'obligeaſſent d'envoïer une puiſſante armée, pour entreprendre une Guerre qui leur ſeroit fatale. Il ſeroit fâché auſſi que ce Fort de Catarocouy, qui eſt un ouvrage de paix, ſervît de priſon à vos Guerriers. Empêchons, de part & d'autre, que ce malheur n'arrive. Les François, qui ſont Freres & Amis des cinq Nations, ne troubleront jamais leur repos, pourvu qu'elles donnent la ſatisfaction

(35) Affermit eſt le terme Sauvage, au lieu de *garantit*.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

que je leur demande, & que les Traités soient desormais observés. Je serois au desespoir que mes paroles ne produisissent pas l'effet que j'en attens ; car je serois alors obligé de me joindre au Gouverneur de New-York, qui, par l'ordre du Roi son Maître, m'aideroit à brûler les cinq Villages, & à vous détruire. Ce Collier affermit ma parole.

L'Interprete aïant cessé de parler, Grangula, qui, pendant ce discours, ne regardoit que le bout de sa Pipe, se leva, fit cinq ou six tours dans le cercle, composé de Sauvages & de François, revint à sa place, se plaça debout devant le Général, & le regardant d'un œil fixe, lui répondit dans ces termes.

Onnontio (36), je t'honore. Tous les Guerriers qui m'accompagnent, t'honorent aussi. Ton Interprete a fini son discours, je vais commencer le mien. Ma voix court à ton oreille. Ecoute mes paroles.

Onnontio, il falloit que tu crusses, en partant de Quebec, que l'ardeur du Soleil eût embrasé les Forêts, qui rendent notre Païs inaccessible aux François ; ou que le Lac les eût tellement inondées, que nos Cabanes se trouvant environnées de ses eaux, il nous fût impossible d'en sortir. Oui, Onnontio, il faut que tu l'aies cru, & que la curiosité de voir tant de Païs, brûlés, ou submergés, t'ait porté jusqu'ici. Tu es maintenant désabusé, puisque moi & mes Guerriers venons ici t'assurer que les Tsonontouans, les Goyoguans, les Onnoyouths & les Agniés n'ont pas encore péri. Je te remercie, en leur nom, d'avoir rapporté sur leurs Terres ce Calumet de Paix, que ton Prédécesseur a reçu de leurs mains. Je te félicite, en même-tems, d'avoir laissé sous terre la hache meurtriere, qui a rougi tant de fois du sang des François. Ecoute, Onnontio ; je ne dors point, j'ai les yeux ouverts, & le Soleil qui m'éclaire me fait découvrir, à la tête d'une trouppe de Guerriers, un grand Capitaine qui parle en sommeillant. Il dit qu'il ne s'est approché de ce Lac, que pour fumer dans le grand Calumet de Paix avec les Onontaguas ; mais Grangula sait, au contraire, que c'étoit pour leur casser la tête, si tant de vrais François ne s'étoient affoiblis. Je vois qu'Onnontio rêve, dans un camp de Malades, à qui le Grand Esprit a sauvé la vie par des infirmités.

Ecoute, Onnontio ; nos Femmes avoient pris les casse-têtes. Nos Enfans & nos Vieillards portoient l'arc & la fleche à ton camp, si nos Guerriers ne les eussent retenus & desarmés, lorsque ton Ambassadeur Akouessan parut dans mon Village. C'en est fait j'ai parlé.

Ecoute, Onnontio, nous n'avons pas pillé d'autres François que ceux qui portoient des fusils, de la poudre & des balles aux Outamis & aux Illinois, nos Ennemis, parceque ces armes auroient pû leur couter la vie. Nous avons fait comme les Jésuites, qui cassent tous les barils d'eau-de-vie qu'on porte dans nos Villages, de peur que les ivrognes ne leur cassent la tête. Nos Guerriers n'ont point de Castors, pour païer toutes les

(36) Ce nom, que tous les Sauvages donnent au Gouverneur de la Nouvelle France, signifie grande Montagne. C'est un titre d'honneur, qui a commencé sous le Gouvernement du Chevalier de Montmagny second Gouverneur du Canada. Au reste, la traduction du discours suivant doit être fidelle, puisqu'elle est des Missionnaires.

armes

armes qu'ils ont pillées, & les pauvres Vieillards ne craignent point la guerre. Ce collier contient ma parole.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Nous avons introduit les Anglois dans les Lacs, pour y trafiquer avec les Outaouas & les Hurons, de même que les Algonquins ont conduit les François à nos Villages, que les Anglois disent leur appartenir. Nous sommes nés libres. Nous ne dépendons, ni d'Onnontio, ni de *Corlar* (37). Il nous est permis d'aller où nous voulons, d'y conduire qui bon nous semble, d'acheter & de vendre, & à qui il nous plaît. Si tes Alliés sont tes Esclaves, ou tes Enfans, traite-les comme des Esclaves, ou comme des Enfans; ôte-leur la liberté de recevoir chez eux d'autres gens que les tiens. Ce collier contient ma parole.

Nous avons cassé la tête aux Illinois & aux Outamis, parcequ'ils ont coupé les arbres de Paix qui servoient de limites à nos Frontieres. Ils sont venus faire de grandes chasses de Castors sur nos Terres, & ont enlevé mâles & femelles (38), contre la coutume de tous les Sauvages. Ils ont attiré les Chouanons dans leur Païs & dans leur parti. Ils leur ont donné des armes à feu, après avoir médité de mauvais desseins contre nous. Nous avons moins fait que les Anglois & les François, qui, sans droit, ont usurpé les Terres qu'ils possedent, sur plusieurs Nations qu'ils ont chassées de leur Païs, pour bâtir des Villes, des Villages & des Forteresses. Ce collier contient ma parole.

Ecoute, Onnontio : ma voix est celle des cinq Cabanes Iroquoises. Voilà ce qu'elles te répondent. Ouvre encore l'oreille, pour entendre ce qu'elles te font savoir. Les Tsonontouans, les Goyoguans, les Onontagues, les Onnoyouths & les Agniés disent, que quand ils enterrerent la hache à Catarocouy, en présence de ton Prédécesseur, au centre du Fort, ils planterent au même lieu l'arbre de paix, pour y être soigneusement conservé; qu'au lieu d'une retraite de Guerriers, ce Fort ne devoit plus être qu'une retraite de Marchands; qu'au lieu d'armes & de munitions, il n'y auroit plus que des Marchandises & des Castors qui pussent y entrer. Ecoute, Onnontio; prens garde à l'avenir qu'un aussi grand nombre de Guerriers, que celui qui paroît ici, se trouvant enfermé dans un si petit Fort, n'étouffe cet arbre. Ce seroit dommage qu'aïant aisément pris racine, on l'empêchât de croître, & de couvrir un jour de ses rameaux ton Païs & le nôtre. Je t'assure, au nom des cinq Nations, que nos Guerriers danseront sous ses feuillages la danse du Calumet, qu'ils demeureront tranquilles sur leurs nattes, & qu'ils ne déterreront la hache, pour couper l'arbre de paix, que quand leurs Freres, Onnontio & Corlar, conjointement ou séparément, entreprendront d'attaquer des Païs dont le Grand-Esprit a disposé en faveur de nos Ancêtres. Ce collier contient ma parole; & cet autre, le pouvoir que les cinq Nations m'ont donné.

Enfin Grangula, s'adressant à M. d'Iberville, lui dit : *Akoueſſan*, prens courage, tu as de l'esprit : parle, explique ma parole, n'oublie rien; dis tout ce que tes Freres & tes Amis annoncent à ton Chef Onnontio, par

(37) Nom que les Sauvages donnent au Gouverneur Anglois de la Nouvelle York.

(38) C'est un crime capital, parmi les Sauvages, de détruire tous les Castors d'une Cabane.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

la voix de Grangula, qui t'honore, & t'invite à recevoir ce préſent de Caſtors, & à te trouver tout-à-l'heure à ſon feſtin. Ces autres préſens de Caſtors ſont envoïés à Onnontio, de la part des cinq Nations.

L'Iroquois aïant ceſſé de parler, M. d'Iberville & quelques Jéſuites préſens expliquerent ſa réponſe à M. de la Barre, qui rentra dans ſa Tente, fort mécontent de la fierté de Grangula. C'étoit la premiere fois qu'il traitoit avec les Sauvages. Mais, ſur les repréſentations qu'on lui fit (39), il diſſimula ſon reſſentiment; & l'effet de cette conférence fut de ſuſpendre du moins les hoſtilités.

MALADIES ORDINAIRES DES SAUVAGES.

Leurs Jongleurs, du moins ceux qui font profeſſion de n'être en commerce qu'avec les Génies bienfaiſans, ont beaucoup de part aux délibérations publiques, parcequ'ils ſont regardés comme les Interpretes des volontés du Ciel. Mais leur principale occupation, & celle dont ils tirent le plus de profit, c'eſt la Médecine. On a vu que leur art eſt fondé ſur la connoiſſance des Simples, à laquelle on peut joindre, dans tous les Païs du monde, l'expérience & la conjecture; mais ils y mêlent beaucoup de charlatanerie & de ſuperſtition. Il leur en coûte peu pour tromper les Sauvages, quoiqu'il n'y ait point d'hommes au monde à qui la Médecine ſoit moins néceſſaire. Non-ſeulement ils ſont preſque tous d'une complexion ſaine, mais on aſſure qu'ils n'ont connu la plûpart de nos maladies, que depuis qu'ils nous ont fréquentés. Ils ne connoiſſoient point la petite vérole, lorſqu'ils l'ont reçue de nous. La goutte, la gravelle, la pierre, l'apoplexie, & quantité d'autres maux, ſi communs en Europe, n'ont point encore pénétré dans cette partie du Nouveau Monde parmi les Naturels du Païs. On avoue que les excès auxquels ils ſe livrent dans leurs feſtins, & leurs jeûnes outrés, leur cauſent des douleurs & des foibleſſes de poitrine & d'eſtomac, qui en font périr un grand nombre; & que la phtiſie, ſuite naturelle des grandes fatigues & des exercices violens auxquels ils s'expoſent dès l'enfance, enleve quantité de jeunes gens: mais on traite d'extravagance & d'erreur, l'opinion de ceux qui leur croient le ſang plus froid qu'à nous, & qui rapportent à cette cauſe leur apparente inſenſibilité dans les tourmens. On prétend, au contraire, qu'ils l'ont extrêmement balſamique; ce qui vient, dit-on, de ce qu'ils n'uſent point de ſel, ni de tout ce que nous emploïons pour relever le goût de nos viandes.

Qualité de leur ſang.

Leurs remedes.

Rarement ils regardent une maladie comme naturelle; & parmi les remedes dont ils font uſage, ils en reconnoiſſent peu, qu'ils croient capables de les guérir par leur unique vertu. Leurs Simples ſont ordinairement emploïés pour les plaies, les fractures, les diſlocations, les luxations & les ruptures. Ils blâment les grandes inciſions, qu'ils voient faire à nos Chirurgiens pour nettoïer les plaies. Leur méthode eſt d'y exprimer le ſuc de pluſieurs Plantes; & cette compoſition, dont ils ſe réſervent la connoiſſance, attire, dit-on, non-ſeulement le pus, mais juſqu'aux eſquilles, aux pierres, au fer, & généralement tous les corps étrangers qui ſont demeurés dans la partie bleſſée. Ces mêmes ſucs ſont la ſeule

(39) On lui repréſenta, ſuivant les termes de la Relation, que *Iroca progenies neſcit habere modum.*

nourriture du Malade, juſqu'à ce que ſa plaie ſoit fermée. Celui qui la panſe en prend auſſi avant que de ſucer la plaie, lorſqu'il y eſt obligé : mais c'eſt une opération rare ; & le plus ſouvent, on ſe contente de ſeringuer ce jus dans la plaie. Juſques-là, tout eſt dans les voies de la nature : mais comme il faut toujours du merveilleux à ces Peuples, un Jongleur applique les dents ſur la plaie, & montrant enſuite un petit morceau de bois, ou quelque autre corps, qu'il feint d'en avoir tiré, il perſuade au Malade que c'eſt le charme qui mettoit ſa vie en danger (40).

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Les Sauvages ont des remedes prompts & ſouverains, contre la Paralyſie, l'Hydropiſie & les maux vénériens. La rapure du Gayac & du Saſſafras ſont leurs ſpécifiques pour les deux dernieres de ces maladies ; ils en font une liqueur, dont le continuel uſage préſerve & guérit (41). Dans les maux aigus, tels que la Pleuréſie, ils operent ſur le côté oppoſé, par des cataplaſmes qui empêchent le dépôt, ou qui l'attirent. Dans la Fievre, ils uſent de lotions froides, avec une décoction d'herbes, qui préviennent l'inflammation & le tranſport. Ils vantent ſurtout la diette ; mais ils ne la font conſiſter que dans la privation de certains alimens, qu'ils croient nuiſibles. A l'uſage de la ſaignée, qui leur étoit inconnue, ils ſuppléoient autrefois, par des ſcarifications aux parties où le mal ſe faiſoit ſentir : enſuite ils y appliquoient une ſorte de ventouſes, avec des courges, qu'ils rempliſſoient de matieres combuſtibles, auxquelles ils mettoient le feu. Les Cauſtiques & les Boutons de feu leur étoient familiers ; mais, ne connoiſſant point la pierre infernale, ils emploïoient à ſa place du bois pourri. Aujourd'hui la ſaignée leur tient lieu de tous ces ſecours. Dans les quartiers du Nord, l'uſage des lavemens étoit fort commun ; une veſſie ſervoit de ſeringue. Ils ont, contre la dyſſenterie, un remede dont l'effet eſt preſque toujours certain ; c'eſt un jus qu'ils expriment de l'extrémité des branches de cedre, après les avoir fait bien bouillir.

Mais leur principal remede, & leur préſervatif ordinaire contre toutes ſortes de maux, eſt la ſueur, qu'ils excitent dans leurs étuves (42) : & lorſque l'eau leur découle de toutes les parties du corps, ils vont ſe jetter dans une Riviere ; ou, ſi elle eſt trop éloignée, ils ſe font arroſer de l'eau la plus froide. Sonvent ils ſe font ſuer, uniquement pour ſe délaſſer le corps & l'eſprit. Un Etranger arrive-t'il dans une Cabane ? On lui fait du feu, on lui frotte les piés avec de l'huile, pour le conduire enſuite dans une Etuve, où ſon Hôte lui tient compagnie. Ils ont une autre maniere de provoquer la ſueur, qui s'emploie dans certaines maladies. Elle conſiſte à coucher le Malade ſur une petite eſtrade, ſous laquelle on fait bouillir, dans une chaudiere, du bois d'épinette & des branches de ſapin. La vapeur n'en eſt pas moins ſalutaire par l'odeur, que par la ſueur abondante qu'elle procure ; au lieu que la ſueur de l'étuve, qui n'eſt procurée

(40) Ce qui eſt certain, dit le P. de Charlevoix, c'eſt qu'ils ont des ſecrets & des remedes admirables. Il en rapporte pluſieurs effets, dont il avoit été témoin.

(41) Les Miſſionnaires ont vanté, depuis, une poudre, compoſée de trois Simples, qu'ils ont reçue d'un Sauvage, & qui guérit radicalement, en peu de jours, les maux vénériens les plus invétérés. Mais nous n'apprenons point que ce remede ait fait fortune en France.

(42) On a déja rapporté leur forme, & la méthode des Sauvages.

que par la vapeur de l'eau verſée ſur des cailloux, n'a pas le premier de ces avantages.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Dans l'Acadie, une Maladie ne paſſe pour ſérieuſe que lorſqu'elle ôte abſolument l'appétit; & la plus violente fievre n'empêche point qu'on ne donne à manger aux Malades qui en demandent: d'autres les tuent, pour les empêcher de languir, lorſque la maladie eſt déſeſpérée. Dans le Canton d'Onnontagué, on donne la mort aux petits Enfans, qui perdent leurs Meres avant que d'être ſevrés, & la maniere de les tuer eſt de les enterrer vifs avec elles. Enfin quelques autres ſe contentent d'abandonner un Malade, lorſque leurs Médecins n'en eſperent plus rien, & le laiſſent mourir ſans ſecours. Pluſieurs Nations méridionales ont des maximes plus humaines: on n'y récompenſe le Médecin qu'après la guériſon; & ſi le Malade meurt, celui qui l'a traité n'eſt pas en ſureté pour ſa vie. Suivant les Iroquois, toute maladie n'eſt qu'un deſir de l'Ame; & l'on ne meurt que parceque le deſir n'eſt pas rempli.

FUNÉRAILLES DES SAUVAGES.

Lorſque les Sauvages ont perdu l'eſpérance de guérir, ils prennent leur parti avec beaucoup de réſolution; & ſouvent, comme on vient de le remarquer, ils voient avancer la fin de leurs jours par des perſonnes cheres, ſans en marquer le moindre chagrin. A peine l'Arrêt de mort eſt prononcé, qu'un Moribond recueille ſes forces, pour haranguer ceux qui ſont autour de lui. Si c'eſt un Chef de Famille, il donne de fort bons avis à ſes Enfans; & pour faire ſes adieux à toute la Bourgade, il ordonne un Feſtin, où tout ce qu'il y a de proviſions dans la Cabane doit être emploïé. Enſuite, il reçoit de ſa Famille les préſens qui doivent l'accompagner au Tombeau. On égorge autant de Chiens qu'on en peut trouver, dans l'opinion que les Ames de ces Animaux vont donner avis dans l'autre Monde, que le Mourant eſt prêt à s'y rendre; & tous les corps ſe mettent dans la Chaudiere, pour augmenter les mets du Feſtin. Après le repas, les pleurs commencent: on les interrompt bien-tôt, pour ſouhaiter au Mourant un heureux Voïage, le conſoler de la perte qu'il va faire de ſes Parens & de ſes Amis, & l'aſſurer que ſes Deſcendans ſoutiendront ſa gloire. Tous les Voïageurs parlent, avec admiration, du ſang-froid avec lequel ces Peuples enviſagent la mort. C'eſt partout le même principe & le même fond de caractere. Quoique les uſages funebres varient beaucoup dans les différentes Nations, elles s'accordent néanmoins ſur les danſes, les Feſtins, les invocations & les chants. Mais dans toutes ces cérémonies, c'eſt toujours le Malade qui eſt le plus tranquille ſur ſon ſort.

On n'admire pas moins l'affection & la généroſité des Vivans pour leurs Morts. Il n'eſt pas rare de voir des Meres, qui gardent pendant des années entieres les cadavres de leurs Enfans, & qui ne peuvent s'en éloigner. D'autres ſe tirent du lait des mamelles, & le verſent ſur la tombe. Dans les incendies, la ſureté des corps morts eſt le premier ſoin dont on s'occupe. On ſe dépouille de ce qu'on a de plus précieux, pour les parer. De tems en tems on découvre leurs Cercueils, pour les revêtir de nouveaux habits. On ſe prive d'une partie de ſes alimens, pour les porter ſur leur ſépulture, & dans les lieux où l'on s'imagine que leurs Ames ſe

promenent. En un mot, on prend plus de ſoin des Morts, que des Vivans. Auſſi-tôt que le Malade a rendu l'eſprit, tout retentit de gémiſſemens ; & cette ſcene dure autant que la Famille eſt en état de fournir à la dépenſe, car dans tout l'intervalle, on ne ceſſe point de tenir table ouverte. Le Cadavre, paré de ſa plus belle robbe, le viſage peint, ſes armes, & tout ce qu'il poſſedoit, à côté de lui, eſt expoſé à la porte de la Cabane, dans la même poſture qu'il doit avoir au tombeau ; & c'eſt, en pluſieurs endroits, celle d'un Enfant dans le ſein de ſa Mere. L'uſage, dans quelques Nations, eſt que les Parens du Mort jeûnent pendant tout le cours des funérailles. Ce tems eſt donné aux pleurs, aux complimens, aux éloges de la perſonne qu'on a perdue. Chez d'autres, on loue des Pleureuſes, qui exercent fort bien cet office : elles chantent, danſent & pleurent, en cadence. On porte le corps, ſans cérémonie, au lieu de la ſépulture ; mais lorſqu'il y eſt dépoſé, on le couvre avec tant de précautions, que la terre ne puiſſe le toucher. Sa Foſſe eſt une Cellule, tapiſſée de bonnes peaux, & beaucoup plus riche qu'une Cabane. On dreſſe enſuite, ſur la Tombe, un Pilier de bois, auquel on attache tout ce qui peut marquer l'eſtime qu'on faiſoit du Mort. Quelquefois on y grave ſon Portrait, & d'autres figures qui repréſentent les plus belles actions de ſa vie. Chaque jour on y porte de nouvelles proviſions ; & ce que les Bêtes enlevent, on eſt perſuadé, ou peut-être feint-on de croire, que c'eſt l'Ame qui s'en accommode pour ſa réfection. Le P. de Charlevoix raconte que des Miſſionnaires demandant un jour à leurs Néophytes, pourquoi ils ſe privoient de leurs néceſſités en faveur des Morts : ils répondirent que c'étoit non-ſeulement pour témoigner à leurs Proches l'affection qu'ils leur portoient, mais encore pour éloigner de leurs yeux tout ce qui avoit été à l'uſage du Mort, & qui pouvoit entretenir leur douleur. C'eſt par la même raiſon qu'on s'abſtient aſſez long-tems de prononcer ſon nom, & que ſi quelqu'autre perſonne de la Famille le porte, il le quitte pendant toute la durée du deuil. On ajoute que le plus ſanglant outrage qu'on puiſſe faire à un Sauvage, c'eſt de lui dire ; ton Pere eſt mort.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentrionale.

Ceux qui meurent, pendant le tems de la Chaſſe, ſont expoſés ſur un Echaffaut, & demeurent dans cette ſituation juſqu'au départ de la Troupe, qui les emporte comme un dépôt ſacré. Quelques Nations ont cet uſage pour tous leurs Morts, & le P. de Charlevoix en fut aſſuré par ſes propres yeux, aux Miſſiſagués du Détroit. Les corps de ceux qui périſſent en guerre ſont brûlés, & leurs cendres ſont rapportées au tombeau de leur Famille. Ces ſépultures, parmi les Nations ſédentaires, ſont une eſpece de Cimetiere, à peu de diſtance du Village. D'autres enterrent leurs Morts dans les Bois, au pié d'un Arbre, ou les font ſecher, & les gardent dans des Caiſſes juſqu'à la Fête des Morts, dont on verra bientôt la Deſcription. Mais pour ceux qui ſont morts de froid, ou noïés, le cérémonial eſt bizarre. Les Sauvages, perſuadés que les accidens ne viennent que de la colere des Eſprits, & qu'elle ne s'appaiſeroit point ſi les corps ne ſe retrouvoient, commencent par des pleurs, des danſes, des chants & des Feſtins, pendant qu'on cherche le corps. S'ils le retrouvent, ils le portent à la ſépulture ; mais ſi l'on en eſt trop éloigné, il eſt dépoſé juſqu'à la

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentrionale.

Fête des Morts, dans une large Foſſe, où l'on allume d'abord un grand feu. Pluſieurs jeunes gens s'approchent du Cadavre, coupent les chairs aux parties qui ont été craïonnées par un Ancien, & les jettent dans le feu avec les viſceres. Enſuite, ils placent le corps dans le lieu qu'on a préparé. Pendant toute cette opération, les Femmes, ſurtout les Parentes du Mort, tournent ſans ceſſe autour de ceux qui travaillent, les exhortent à remplir bien leur office, & leur mettent des grains de Porcelaine dans la bouche, comme on y met des dragées aux Enfans. On ne donne aucune explication de cette cérémonie.

L'enterrement eſt ſuivi des préſens qui ſe font à la Famille affligée; ce qui s'appelle, couvrir le Mort. Ils ſe font au nom de la Bourgade, & quelquefois de la Nation entiere. Les Alliés en font auſſi; mais c'eſt ſeulement à la mort des perſonnes conſidérables, & la Famille doit avoir fait, auparavant, un Feſtin au nom du Mort, accompagné de jeux, pour leſquels on propoſe des prix. C'eſt une eſpece de joûte: Un Chef jette, ſur la Tombe, trois bâtons de la longueur d'un pié; un jeune Homme, une Femme, & une Fille, en prennent chacun un, & ceux de leur âge & de leur ſexe s'efforçent de le leur arracher des mains. La victoire eſt à ceux qui les emportent. Il ſe fait auſſi des courſes, & l'on tire quelquefois au blanc. Enfin, l'action la plus lugubre eſt terminée par des chants & des cris de victoire. Mais jamais la Famille du Mort ne prend part à ces réjouiſſances. On obſerve même un deuil ſevere dans ſa Cabane. Chacun doit s'y couper les cheveux, s'y noircir tout le viſage, ſe tenir ſouvent debout, la tête enveloppée dans une couverture, ne regarder perſonne, ne faire aucune viſite, ne rien manger de chaud, ſe priver de tous les plaiſirs, & ne ſe pas chauffer, au cœur même de l'Hiver. Après ce grand deuil, qui eſt de deux ans, on en commence un ſecond, mais plus moderé, & qu'on peut adoucir par degrés. Pour le premier, on ne ſe diſpenſe de rien, ſans la permiſſion de la Cabane; & ces diſpenſes ſont toujours accompagnées d'un Feſtin,

Un Mari ne pleure point ſa Femme, parceque les larmes ne conviennent point aux Hommes; mais les Femmes pleurent leur Mari, pendant une année entiere, l'appellent ſans ceſſe, & rempliſſent le Village de cris, ſurtout au lever & au coucher du Soleil, lorſqu'elles vont au travail & qu'elles en reviennent. Le deuil des Meres a le même terme pour leurs Enfans. Les Chefs ne l'obſervent que ſix mois pour leurs Femmes, & peuvent enſuite ſe remarier. Enfin le premier, & ſouvent le ſeul compliment qu'on faſſe aux Amis, & même aux Etrangers qu'on reçoit dans ſa Cabane, eſt de pleurer les Proches qu'ils ont perdus. On leur met la main ſur la tête, en leur faiſant comprendre qui l'on pleure, mais ſans le nommer.

Fête des Morts, ou Feſtin des Ames.

La *Fête des Morts*, qu'on nomme auſſi le Feſtin des Ames, eſt une partie fort remarquable de la Religion des Sauvages. On commence par fixer le lieu de l'Aſſemblée: enſuite on choiſit un Chef de la Fête, dont le devoir eſt de regler toutes les cérémonies, & de faire les invitations aux Villages voiſins. Au jour marqué, tous les Sauvages s'aſſemblent, & vont, deux à deux, en proceſſion au Cimetiere. Là, chacun s'emploie d'abord

à découvrir les cadavres : enſuite on demeure quelque tems à conſidérer en ſilence un ſi lugubre ſpectacle ; les Femmes ſont les premieres qui interrompent ce religieux ſilence, par des cris lamentables.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Le ſecond Acte conſiſte à prendre les cadavres, c'eſt-à-dire à ramaſſer leurs oſſemens ſecs & décharnés, qu'on met en monceaux ; & ceux qui ſont nommés pour les porter, les chargent ſur leurs épaules. S'il ſe trouve des corps qui ne ſoient pas tout-à-fait pourris, on les lave, on en détache les chairs corrompues & toutes les ordures, & l'on travaille à les envelopper dans des robbes neuves de Caſtors. Enſuite on retourne à la Bourgade dans le même ordre ; & chacun dépoſe dans ſa Cabane le fardeau dont il étoit chargé. Pendant la marche, les Femmes continuent leurs gémiſſemens ; & les Hommes donnent les mêmes marques de douleur, qu'au jour de la mort. Cet Acte eſt ſuivi d'un Feſtin dans chaque Cabane, à l'honneur des Morts de la Famille. Les jours ſuivans, il s'en fait de publics, accompagnés, comme le jour de l'enterrement, des danſes, des jeux & des combats ordinaires, pour leſquels il y a des prix propoſés. On jette, par intervalles, des cris perçans, qui s'appellent les cris des Ames : on fait des préſens aux Etrangers, parmi leſquels il s'en trouve qui ſont quelquefois venus de fort loin, & l'on en reçoit d'eux. On profite même de ces occaſions, pour traiter des affaires communes, ou pour l'élection d'un Chef. Tout ſe paſſe avec beaucoup d'ordre & de modeſtie ; & juſqu'aux Danſeurs, chacun ſemble reſpirer quelque choſe de lugubre. Quelques jours après, on ſe rend, par une troiſieme Proceſſion, dans une grande Salle, dreſſée pour cette nouvelle cérémonie. On y ſuſpend aux murs les oſſemens & les cadavres, dans le même état qu'on les a tirés du Cimetiere, & l'on y établit les préſens deſtinés aux Morts. Si parmi ces triſtes reſtes, il ſe trouve ceux d'un Chef, ſon Succeſſeur donne un grand repas en ſon nom, & chante ſa chanſon. Dans pluſieurs endroits, les corps ſont promenés d'une Bourgade à l'autre, & ſont reçus dans chacune avec de vives démonſtrations de douleur & de tendreſſe. Toutes ces marches ſe font au ſon des inſtrumens, accompagnés des plus belles voix ; & chacun y marche en cadence. Enfin les reſtes des Morts ſont portés dans la ſépulture où ils doivent être dépoſés pour toujours. C'eſt une grande Foſſe, qu'on tapiſſe des plus belles Pelleteries, & de ce qu'il y a de plus précieux dans chaque Famille. Les préſens y ſont placés à part. A meſure que la Proceſſion arrive, chaque Famille ſe range ſur des échaffauts dreſſés autour de la Foſſe ; & lorſque les corps ſont dépoſés, les Femmes recommencent leurs pleurs & leurs cris. Enſuite tous les Aſſiſtans deſcendent dans la Foſſe. Chacun y prend un peu de terre, qui ſe conſerve précieuſement. Les corps & les oſſemens ſont placés par ordre, couverts de Fourrures neuves, & par deſſus, d'écorces, ſur leſquelles on jette du bois, des pierres & de la Terre. Enfin toute l'Aſſemblée ſe retire : mais, pendant quelques jours, les Femmes reviennent verſer de la Sagamité dans le même lieu.

On a déja vû que les Peuples plus meridionaux ont une méthode particuliere, pour conſerver les corps de leurs Chefs. Ils fendent la peau le long du dos, & l'arrachent entierement. Enſuite ils décharnent les os ſans

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

offenſer les nerfs, & les jointures. Après avoir fait un peu ſécher les os au Soleil, ils les remettent dans la peau, qu'ils ont eu ſoin de tenir humide, avec un peu d'huile : les vuides ſont remplis de ſable. Enſuite, la peau eſt recouſue avec tant d'adreſſe, qu'il ne paroît pas qu'on en ait ôté la chair. On porte le cadavre, qu'on croiroit alors entier, dans la Tombe commune des perſonnes de ce rang. On l'étend, à côté de ſes Prédéceſſeurs, ſur une grande Table nattée, qui s'éleve un peu au-deſſus du ſol, où il eſt couvert d'une natte, comme les autres, pour le garantir de la pouſſiere. La chair, qu'on a tirée du corps, eſt expoſée au Soleil ſur une claie ; & lorſqu'elle eſt tout-à-fait ſeche, on l'enferme dans un Panier bien couſu, qu'on met aux piés du cadavre.

DANSES DES SAUVAGES

Après avoir parlé ſi ſouvent des Danſes Sauvages, on doit au Lecteur la Deſcription des plus célebres. Le P. de Charlevoix en rapporte deux dont il fut témoin ; mais il avoue qu'elles varient beaucoup dans les différentes Nations. Celle qu'il vit chez les Othagras étoit la fameuſe danſe du Calumet. C'eſt proprement une Fête militaire, dont les ſeuls Guerriers ſont les Acteurs. Tous ceux, dit le judicieux Voïageur, que je vis danſer, chanter, & jouer du Tambour ou du Chickikoué, étoient de jeunes gens, équipés comme ils le ſont en ſe mettant en marche pour la guerre. Ils s'étoient peints le viſage de toutes ſortes de couleurs. Leurs têtes étoient ornées de plumes ; & chacun en tenoit quelques-unes à la main. Le Calumet même en étoit paré, & placé dans le lieu le plus apparent. L'Orcheſtre & les Danſeurs formoient un cercle alentour ; tandis que les Spectateurs étoient répandus de tous côtés en petites trouppes, les Femmes ſéparées des Hommes, tous aſſis à terre & vêtus de leurs plus belles robbes ; ce qui faiſoit, à quelque diſtance, un fort beau coup d'œil.

Danſe du Calumet.

Entre l'Orcheſtre, & le Commandant François du Fort, qui étoit aſſis devant ſa Maiſon, on avoit dreſſé un Poteau, ſur lequel, à la fin de chaque danſe, un Guerrier venoit frapper un coup de ſa Hache d'armes. Ce ſignal étoit ſuivi d'un profond ſilence ; & le Guerrier racontoit à haute voix quelques-unes de ſes plus belles actions. Il en recevoit des applaudiſſemens. Enſuite il alloit reprendre ſa place, & le jeu recommençoit. Il dura deux heures ; & le Voïageur avoue qu'il y prit peu de plaiſir. Non-ſeulement la Muſique lui parut d'une monotonie ennuïeuſe, mais les danſes ſe réduiſoient à des contorſions qui n'exprimoient rien. » Quoique » cette Fête ſe fît à l'honneur du Commandant, il n'y reçut aucun des » honneurs qu'on trouve décrits dans d'autres Relations. On ne vint pas » le prendre, pour le placer ſur une natte neuve ; on ne lui paſſa point » de plumages ſur la tête ; on ne lui préſenta point le Calumet. Il n'y » eut point d'Hommes nus, peints partout le corps, tenant un Calumet » à la main. Peut-être ces uſages ſont-ils d'une autre Nation. Je remar- » quai ſeulement que par intervalles tous les Aſſiſtans jettoient de grands » cris, pour applaudir aux Danſeurs.

L'autre danſe, qui ſe nomme danſe de la Découvette, a beaucoup plus d'action, & repréſente mieux la choſe dont elle eſt le ſujet & la figure. C'eſt une image fort naturelle de tout ce qui s'obſerve dans une Expédi-

tion

tion de guerre ; & comme les Sauvages ne cherchent qu'à ſurprendre leurs Ennemis, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt delà qu'elle tire ſon nom. Un Homme y danſe toujours ſeul. D'abord il s'avance lentement au milieu de la Place, où il demeure quelque tems immobile : après quoi, il repréſente le départ des Guerriers, la marche & les campemens ; il paroît aller à la découverte, il fait les approches ; il s'arrête, comme pour reprendre haleine, & tout-d'un-coup il entre en fureur ; on diroit qu'il veut tuer tout le monde. Revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un de l'Aſſemblée, comme s'il le faiſoit Priſonnier de guerre ; il feint de caſſer la tête à un autre ; il en couche un troiſieme en joue : enfin il ſe met à courir de toutes ſes forces. Il s'arrête enſuite, & reprend ſes ſens ; c'eſt la retraite, d'abord précipitée, enſuite plus tranquille. Alors il exprime, par divers cris, les différentes ſituations où ſon eſprit s'eſt trouvé dans la derniere campagne ; & pour concluſion, il raconte ſes exploits.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Si la danſe du Calumet a pour objet, comme il arrive ſouvent, un Traité de Paix, ou d'Alliance contre un Ennemi commun, on grave un Serpent ſur le tuïau, & l'on met à côté une planche, ſur laquelle ſont repréſentés deux Hommes des deux Nations qui s'allient, & ſous leurs piés la figure de l'Ennemi, déſignée par la marque de ſa Nation. Dans tous ces Traités, on ſe donne mutuellement des gages, tels que des colliers de Porcelaine, des Calumets, des Eſclaves, & quelquefois des peaux de Cerfs & d'Elans, bien paſſées & ornées de figures. C'eſt ſur ces peaux que ſe font les repréſentations, avec du poil de Porc-Epi, & de ſimples couleurs.

La danſe ſert aux Traités.

Il y a des danſes moins compoſées, dont l'unique but eſt de donner aux Guerriers l'occaſion de raconter leurs belles actions ; car la vanité leur rend cette occupation ſi douce, qu'ils ne s'en laſſent jamais. Celui qui donne la Fête y fait inviter toute la Bourgade au ſon du Tambour, & c'eſt autour de ſa Cabane qu'on s'aſſemble. Les Guerriers y danſent tour à tour. Ils frappent ſur le Poteau, pour demander un ſilence qu'on leur accorde, & pendant lequel ils vantent leurs actions. Les applaudiſſemens ne ſont point épargnés aux vrais exploits : mais ſi quelqu'un altere la vérité, il eſt permis aux autres de l'en punir par quelque inſulte. On lui noircit ordinairement le viſage, avec un reproche aſſez fin : » c'eſt pour » cacher ta honte, lui dit-on ; la premiere fois que tu verras l'Ennemi, » ta paleur fera diſparoître cette peinture. Les Chefs même ne ſont pas exceptés.

Autres danſes.

Dans les Nations occidentales, le plus commun de ces joïeux exercices eſt celui qu'on nomme la danſe du Bœuf. Les Danſeurs forment pluſieurs cercles ; & la ſymphonie, toujours compoſée du Tambour & du Chicki-koué, eſt au milieu de la Place : on y obſerve de ne pas ſéparer les Sauvages d'une même Famille. On ne s'y tient jamais par la main ; chacun y porte ſes armes & ſon Bouclier. Tous les cercles tournent de divers côtés ; & quoiqu'on ſaute fort vivement, on ne perd jamais une certaine meſure. De tems en tems, un Chef de Famille préſente ſon Bouclier, ſur lequel tous les Danſeurs viennent frapper ; il rappelle quelqu'un de ſes exploits, & s'il n'eſt pas contredit, il va couper un morceau de tabac,

Danſe du Bœuf.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

dont on a pris soin d'attacher une bonne quantité au Poteau ; mais s'il manque quelque chose à la vérité de son récit, celui qui le prouve a droit de lui enlever le tabac qu'on lui a laissé prendre. Cette danse est suivie d'un Festin ; & son nom lui vient apparemment des peaux de Bœuf, dont les Boucliers sont composés.

Danses médecinales.

Les Jongleurs ordonnent souvent des Danses pour la guérison des maladies. Il y en a de pur amusement, qui n'ont de rapport à rien. La plûpart se font en rond, au son du Tambour & du Chickikoué, & les Femmes sont toujours séparées des Hommes. Quoiqu'on ne se tienne point, jamais on ne rompt le cercle. Au reste, il n'est pas surprenant que la mesure soit bien gardée, parceque dans leur Musique les Sauvages n'ont que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse.

JEUX DES SAUVAGES.

Les jeux de hazard sont une autre passion, qu'on est surpris de voir porter à l'excès parmi des Sauvages. Ils en ont plusieurs. Celui qui les attache le plus se nomme le jeu du Plat. On assure qu'ils en perdent souvent le repos & la raison même, puisqu'ils y risquent tout ce qu'ils possedent, & qu'ils ne le quittent qu'après avoir perdu leurs habits, leurs Cabanes, & quelquefois leur liberté pour un tems.

Jeu du Plat.

Ce jeu ne se joue qu'entre deux personnes. Chacun prend six ou huit osselets, à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc, qui tire sur le jaune. On les fait sauter en l'air, en frappant la Terre, ou la Table, avec un Plat rond & creux dans lequel ils sont, & qu'on a d'abord fait tourner plusieurs fois. Si l'on n'a point de Plat, on se contente de jetter les osselets en l'air avec la main. Lorsqu'étant tombés ils présentent tous la même couleur, celui qui a joué gagne cinq points. La partie est en quarante ; & les points gagnés se rabattent, à mesure que l'Adversaire en gagne de son côté. Cinq osselets d'une même couleur ne donnent qu'un point la premiere fois ; mais, à la seconde, on fait raffle de tout. A moindre nombre, on ne gagne rien. Celui qui gagne la Partie continue de jouer ; & le Perdant cede sa place à un autre, qui est nommé par les Marqueurs de sa Partie ; car on se partage d'abord, & souvent tout le Village s'intéresse au jeu : quelquefois même un Village joue contre un autre. Chaque Partie choisit son Marqueur : mais il se retire quand il veut. A chaque coup, surtout aux coups décisifs, il s'éleve de grands cris. On croiroit les Joueurs hors d'eux-mêmes ; & les Spectateurs ne sont gueres plus tranquilles. Les uns & les autres font mille contorsions, parlent aux osselets, chargent d'imprécations les Génies de la Partie Adverse ; & tout le Village retentit d'affreux hurlemens. Si la chance n'en devient pas plus heureuse, les Perdans peuvent remettre la Partie au lendemain ; il ne leur en coûte qu'un petit Festin, pour les Assistans. On se prépare, dans l'intervalle, à retourner au combat. Chacun invoque son Génie, & prodigue le tabac à son honneur. On lui demande surtout d'heureux songes. Dès la pointe du jour, on se remet au jeu. Mais s'il tombe dans l'esprit, aux Perdans, que ce soient les meubles de leur Cabane qui leur aient porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes Parties durent ordinairement cinq ou six jours ; & souvent la nuit ne les interrompt pas.

Ces Parties de jeu se font quelquefois, à la priere d'un Malade, ou par l'Ordonnance du Medecin : il ne faut qu'un rêve de l'un ou de l'autre. Alors les Parens s'assemblent pendant plusieurs nuits, pour s'essaïer, & pour choisir la plus heureuse main. On consulte son Génie, on jeûne, les personnes mariées gardent la continence ; tout, pour obtenir un heureux songe. Le matin, on raconte ce qu'on croit avoir vû pendant la nuit ; & celui, qu'on juge favorisé par son Génie, est placé près du Joueur.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Les Missionnaires sont quelquefois pressés d'assister à ces spectacles, parceque leurs Génies protecteurs passent pour les plus puissans. L'expérience leur apprend à s'en défendre. Ils ne sont point écoutés, dans la confusion ; & lorsqu'ils veulent prendre occasion de quelque incident, pour faire sentir aux Sauvages la vanité de leur culte, on leur répond froidement : » vous avez vos Dieux, & nous avons les nôtres ; il est malheureux » pour nous que les nôtres soient les plus foibles.

Un autre jeu est celui des Pailles. Ce sont de petits joncs de la grosseur des tuïaux de Froment, & de la longueur de deux pouces. On en prend un certain nombre, qui est ordinairement de deux cens un, & toujours impair. Après les avoir bien remués, en invoquant les Génies avec mille contorsions, on se sert d'un os pointu, pour les séparer en petits monceaux de dix. Chacun prend le sien, à l'avanture ; & le monceau d'onze gagne une certaine quantité de points. Il y a d'autres manieres de jouer le même jeu, & c'est quelquefois le nombre neuf qui gagne la partie. Le P. de Charlevoix, qui vit jouer aux Pailles, chez les Miamis, » avoue qu'il n'y comprit rien ; mais on l'assura, dit-il, qu'il y avoit au- » tant d'adresse que de hazard à ce jeu ; que les Sauvages y sont fort fri- » pons ; qu'ils s'y acharnent pendant les jours & les nuits, & que les plus » emportés ne le quittent que lorsqu'ils sont nus & qu'ils n'ont plus rien » à perdre.

Jeu des Pailles.

Ils en ont un, qui les pique peu du côté de l'intérêt, & qui ne mérite même que le nom d'amusement, mais dont les suites sont presque toujours funestes pour les mœurs. A l'entrée de la nuit, on forme, au milieu d'une grande Cabane, un cercle de plusieurs Poteaux. Les instrumens sont au centre. Chaque Poteau est couronné d'un petit tas de duvet, dont les couleurs doivent être différentes. Les jeunes gens des deux sexes dansent à l'entour ; & toutes les Filles ont aussi quelque ornement de duvet, de la couleur qu'elles aiment. Un jeune Homme se détache par intervalles, & va prendre, sur un des Poteaux, quelques floccons de duvet, de la couleur qu'il remarque à sa Maîtresse. Il se les met sur la tête, il danse autour d'elle, & par divers signes il lui donne un rendez-vous. Après la danse, un grand Festin suit, & dure tout le jour. On se retire le soir ; & malgré la vigilance des Meres, les Filles trouvent le moïen de se rendre à l'assignation.

Jeu galant.

Les Sauvages ont deux autres Jeux, dont l'un se nomme *la Crosse*. Il se joue avec une balle, & des bâtons recourbés, qui se terminent en Raquette. On éleve deux Poteaux, pour servir de bornes ; & leur distance est proportionnée au nombre des Joueurs. S'ils sont quatre-vingt, l'éloignement des Poteaux est d'une demie lieue. Les Joueurs sont partagés en

Jeu de la Crosse.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

deux bandes, dont chacune a son Poteau. Il s'agit de faire parvenir la balle à celui des Adversaires, sans qu'elle tombe à terre, & qu'elle soit touchée avec la main; car, dans l'un ou l'autre cas, on perd la partie; à moins que la faute ne soit réparée en poussant la balle au but, d'un seul trait, ce qui se trouve souvent impossible. L'adresse des Sauvages est si singuliere à prendre la balle avec leurs crosses, que ces parties durent quelquefois plusieurs jours. L'autre jeu n'est pas fort différent, mais il a moins de danger. On marque aussi deux termes, & les Joueurs occupent toute la distance. Celui qui doit commencer jette une balle en l'air, le plus perpendiculairement qu'il est possible, afin qu'il lui soit aisé de la reprendre, pour la jetter vers le but; mais tous les autres ont le bras levé; & celui qui peut la saisir la jette à quelqu'un de la Trouppe, qui ne la reçoit que pour la jetter à un autre. Il faut, avant que d'arriver au but, qu'elle ne soit jamais tombée des mains de personne; & la Trouppe, dont l'un des Acteurs la laisse tomber, perd la partie. Les Femmes s'exercent aussi à ce Jeu; mais elles ne forment qu'une seule bande, qui est ordinairement de quatre ou cinq; & la premiere, qui laisse tomber la balle, est celle qui perd.

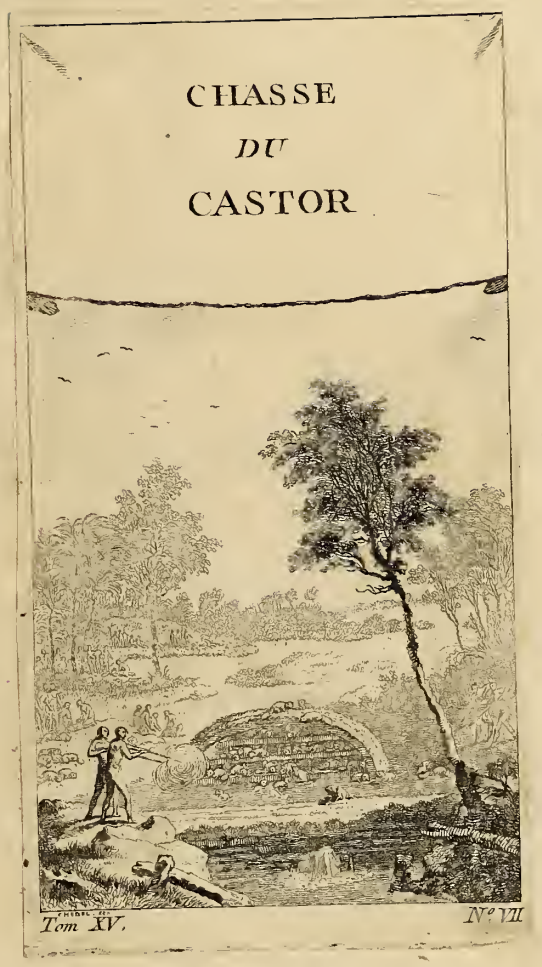
Jeu des boules.

CHASSES DES SAUVAGES.

Leurs Chasses mériteroient aussi le nom de divertissemens, par le plaisir qu'ils y prennent, si leur utilité, & mille travaux pénibles dont elles sont toujours accompagnées, ne devoient les faire regarder d'un autre œil. La plus célebre, quoique la moins difficile, est celle du Castor. On remet la description & les propriétés de cet Animal à l'article d'Histoire naturelle: mais il ne seroit pas aisé d'expliquer les circonstances de leur Chasse, si l'on ne commençoit par donner quelque idée de leur domicile, & de la maniere dont ils y sont établis. Tout le monde sait que les Castors sont des Amphibies, qui vivent comme en societé. On en trouve quelquefois ensemble jusqu'à trois ou quatre cens, qui forment une espece de Bourgade. Ils savent choisir un lieu qui leur convienne, c'est-à-dire où les vivres soient en abondance, surtout l'eau; & s'ils ne trouvent point de Lac ou d'Etang, ils y suppléent, en arrêtant le cours d'un Ruisseau, ou d'une petite Riviere, par une Digue, qu'ils construisent avec une admirable industrie. Leur premier soin est d'aller couper des arbres, au-dessus du lieu qu'ils ont choisi pour bâtir. Trois ou quatre Castors attaquent un gros Arbre, & parviennent à l'abbattre avec leurs dents: leurs mesures sont prises avec tant de justesse, que pour s'épargner un peu plus de peine à le voiturer, après l'avoir mis en pieces, ils savent toujours le faire tomber du côté de l'eau: il ne leur reste ensuite qu'à rouler ces pieces, vers l'endroit où elles doivent être placées. Elles sont plus ou moins grosses, plus ou moins longues, suivant la nature & la situation du lieu; car l'instinct de ces Architectes s'étend à tout. Quelquefois ils emploient de gros troncs d'arbres, qu'ils portent à plat; quelquefois les pieux dont ils composent leur digue n'ont que la grosseur de la cuisse, ou sont même plus menus; mais alors ils sont soutenus de bons piquets, & entrelassés de petites branches; & de toutes parts les vuides sont remplis d'une terre grasse, si bien appliquée, qu'il n'y passe point une goutte d'eau. C'est avec leurs pattes, que les Castors préparent cette terre; & leur queue

Chasse du Castor.

Domicile de ces Animaux.


CHASSE
DU
CASTOR
Tom XV.
N° VII

ne leur ſert pas ſeulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge pour voiturer ce Mortier; ce qu'ils font en ſe traînant ſur leurs pattes de derriere. Lorſqu'ils ſont arrivés au bord de l'eau, ils le prennent avec les dents; & pour l'emploïer, ils ſe ſervent alternativement de leurs pattes & de leur queue. Les fondemens de ces Digues ont ordinairement dix à douze piés d'épaiſſeur, & vont en diminuant juſqu'à deux ou trois. On admire l'exactitude avec laquelle toutes les proportions y ſont gardées. Le côté du courant de l'eau eſt toujours en talus, & l'autre côté parfaitement à plomb. Nos meilleurs Ouvriers ne feroient, dit-on, rien de plus ſolide & de plus régulier.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Le même art eſt obſervé dans la conſtruction des Cabanes. Elles ſont ordinairement conſtruites ſur Pilotis, au milieu des petits Lacs que les Digues ont formés; quelquefois ſur le bord d'une Riviere, ou à l'extrêmité d'une Pointe qui s'avance dans l'eau. Leur figure eſt ronde, ou ovale; elles ſont voûtées, en anſe de Panier, & les parois ont deux piés d'épaiſſeur. Les matériaux ne ſont pas différens de ceux des Digues; mais ils ſont moins gros, & l'enduit intérieur de Terre-glaiſe n'y laiſſe pas entrer le moindre air. Les deux tiers de l'édifice ſont hors de l'eau. C'eſt dans cette partie, que chaque Caſtor a ſa place marquée; il prend ſoin de la revêtir de feuillages, ou de petites branches de Sapin. Jamais on n'y voit d'ordures: outre la porte commune, & une autre iſſue, par laquelle ces Animaux ſortent, il y a pluſieurs ouvertures, par leſquelles ils ſe vuident dans l'eau. Les Cabanes ordinaires ſervent de logement à huit ou dix Caſtors. Il s'en trouve, mais rarement, qui en contiennent juſqu'à trente. Elles ſont toujours aſſez près les unes des autres, pour avoir entr'elles une communication facile.

Tous ces ouvrages ſont achevés à la fin de Septembre, & jamais l'Hiver ne ſurprend les Caſtors dans leur travail. Chacun fait ſes proviſions. Tandis qu'ils vivent dans la Campagne ou dans les Bois, ils ſe nourriſſent de fruits, d'écorce & de feuilles d'arbres: ils pêchent auſſi des Ecreviſſes & quelques Poiſſons. Mais lorſqu'ils commencent à ſe pourvoir, pour un tems où la Terre couverte de nége ne leur fournit rien, ils ſe bornent au bois tendre, tel que le Peuplier, le Tremble, & d'autres de même qualité. Ils le mettent en piles, diſpoſées de maniere qu'ils puiſſent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. On obſerve conſtamment que ces piles ſont plus ou moins grandes, ſuivant que l'Hiver doit être plus ou moins long: c'eſt, pour les Sauvages, un indice de la durée du froid, qui ne les trompe jamais. Pour manger le bois, un Caſtor le découpe en petites pieces fort menues, & les apporte dans ſa Loge; car chaque Cabane n'a qu'un Magaſin commun pour toute la Famille. Comme la fonte des néges cauſe de grandes inondations lorſqu'elle eſt dans ſa force, ces Animaux quittent alors leurs Cabanes: mais les Femelles y reviennent auſſi-tôt que les eaux ſont écoulées; & c'eſt alors qu'elles mettent bas. Les Mâles continuent de tenir la Campagne juſqu'au mois de Juillet, tems auquel ils ſe raſſemblent tous, pour réparer les breches que l'eau peut avoir faites à leurs édifices: ſi leurs Cabanes ou leurs Digues ont été détruites par les Chaſſeurs, ils en font d'autres. Cependant pluſieurs raiſons

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentrionale.

les portent souvent à changer de demeure, comme le défaut des vivres, les fréquens ravages des Chasseurs & ceux des Animaux Carnaciers, contre lesquels ils n'ont point d'autre défense que la fuite ; mais il y a des lieux pour lesquels ils prennent tant d'affection, que malgré les inquiétudes qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent les quitter. Le P. de Charlevoix observe que sur le chemin de Mont-real au Lac des Hurons, par la grande Riviere, on trouve tous les ans un logement de Castors ; & qu'ils le réparent ou le bâtissent chaque Eté dans le même lieu, puisque le soin constant des Voïageurs, qui y passent les premiers après l'Hiver, est de rompre la Digue, pour se procurer l'eau nécessaire à leur navigation, sans quoi ils seroient obligés de faire un portage. Du côté de Quebec, d'autres Castors, aussi réguliers, fournissent d'eau un Moulin à planchés, par leur travail annuel.

Quatre méthodes pour la Chasse du Castor.

La prodigieuse quantité de ces Amphibies, que les premiers François trouverent au Canada, fait juger qu'avant leur arrivée, l'ardeur des Sauvages n'étoit pas grande pour cette Chasse. Elle étoit néanmoins en usage ; le tems & la méthode en étoient reglés : mais des Peuples, qui se bornoient alors aux pures nécessités de la vie, ne faisoient pas la guerre à d'innocens Animaux jusqu'à les détruire. C'est de nous qu'ils ont reçu des passions qu'ils ignoroient, & qu'ils ont appris à les satisfaire aux dépens de leur repos. La Chasse du Castor ne paroît pas difficile. L'industrie qu'il fait éclater dans son logement & dans le soin de sa subsistance, semble l'abandonner pour sa sûreté. C'est pendant l'Hiver qu'il est exposé aux persécutions des Chasseurs, c'est-à-dire depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril ; parcequ'alors, comme tous les autres Animaux, il a plus de poil & la peau plus mince. Les Sauvages ont quatre méthodes ; les Filets, l'Affut, la Tranche & la Trappe : ils joignent ordinairement la premiere à la troisieme, & rarement ils emploient la seconde. Le Castor a les yeux si perçans & l'oreille si fine, qu'il est difficile de s'en approcher avant qu'il ait gagné l'eau, où il plonge d'abord, & dont il ne s'écarte pas beaucoup en Hiver : on le perdroit même, quand il auroit été blessé d'un coup de fleche ou de balle avant que de s'être jetté à l'eau ; parcequ'il ne revient point au-dessus lorsqu'il meurt d'une blessure. Ainsi les méthodes communes sont celles de la Trappe & de la Tranche.

Quoique ces Animaux aient fait leurs provisions pour l'Hiver, ils ne laissent point de faire quelques excursions dans les Bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre. Les Sauvages dressent des Trappes, sur leur chemin, à-peu-près telles que nos 4 de chiffre, & mettent, pour amorce, de petits morceaux de bois tendre & fraîchement coupé. Le Castor n'y a pas plûtôt touché, qu'il lui tombe sur le corps une grosse buche, qui lui casse les reins ; & le Chasseur, qui survient, l'acheve sans peine. La Tranche demande plus de précaution. Lorsque l'épaisseur de la glace est d'un demi pié, on y fait une ouverture avec la Hache. Les Castors ne manquent point d'y venir, pour respirer avec plus de liberté : on les y attend ; on remarque même leur approche, au mouvement qu'ils donnent à l'eau ; & rien n'est plus facile que de leur casser la tête,

au moment qu'on la découvre. Si l'on ne veut point être apperçu de l'Animal, on jette, ſur le trou, de la bourre de Roſeaux, ou des épis de *Typha*; & lorſqu'il eſt à portée, on le ſaiſit par une patte, on le jette ſur la glace, & quelques coups l'aſſomment, avant qu'il ſoit revenu de ſon étourdiſſement. Si la Cabane eſt proche de quelque Ruiſſeau, il en coûte encore moins. On coupe la glace en travers, pour y tendre un grand Filet; enſuite, on va briſer la Cabane. Tous les Caſtors qu'elle contient ne manquent point de ſe ſauver dans le Ruiſſeau, & ſe trouvent pris dans le Filet: mais on les y laiſſe peu, parcequ'ils s'échapperoient en le coupant.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Ceux, qui bâtiſſent leurs Cabanes dans des Lacs, ont, à trois ou quatre cens pas du rivage, une autre retraite, qui leur tient lieu de Maiſon de Campagne, pour y reſpirer un meilleur air. Alors les Chaſſeurs ſe partagent en deux bandes, l'une pour briſer la Cabane des champs, l'autre pour donner en même-tems ſur celle du Lac. Les Caſtors d'une Cabane veulent ſe réfugier dans l'autre, & coûtent peu à tuer dans le paſſage. En quelques endroits, on ſe contente de faire une ouverture aux Digues: les Caſtors ſe trouvent bientôt à ſec, & demeurent ſans défenſe. S'ils n'apperçoivent point les Auteurs du mal, ils accourent pour y remédier: mais comme on eſt préparé à les recevoir, il eſt rare qu'on les manque, ou du moins qu'on n'en prenne pas pluſieurs. Quelques Relations aſſurent que s'ils découvrent les Chaſſeurs, ou quelques-unes des Bêtes carnacieres qui leur font la guerre, ils plongent, avec un ſi grand bruit, en battant l'eau de leur queue, qu'on les entend d'une demie lieue; apparemment pour avertir tous les autres du péril qui les menace. Ils ont l'odorat ſi fin, que dans l'eau même, ils ſentent de fort loin les Canots: mais on ajoute qu'ils ne voient que de côté, & que ce défaut les livre ſouvent aux Chaſſeurs qu'ils veulent éviter. Enfin on aſſure qu'un Caſtor, après avoir perdu ſa Femelle, ne s'accouple point avec une autre. Les Sauvages empêchent ſoigneuſement que leurs Chiens ne touchent aux os des Caſtors, parcequ'ils ſont d'une dureté à laquelle il n'y a point de dents qui réſiſtent.

Chaſſe de l'Ours.

Avant l'arrivée des Européens, c'étoit la chaſſe de l'Ours qui tenoit le premier rang dans l'Amérique Septentrionale. Elle étoit précédée d'anciennes cérémonies, qui s'obſervent encore dans les Nations qui n'ont point embraſſé le Chriſtianiſme. C'eſt toujours un Chef de guerre qui en regle le tems, & qui ſe charge d'inviter les Chaſſeurs. Cette invitation eſt ſuivie d'un jeûne de huit jours, pendant leſquels il n'eſt pas même permis de boire une goutte d'eau; car les jeûnes des Sauvages conſiſtent dans une privation abſolue de toutes ſortes de boiſſons & d'alimens. L'extrême foibleſſe, que cette exceſſive abſtinence doit leur cauſer, n'empêche point qu'ils ne chantent pendant tout le jour. Ils jeûnent, & pluſieurs ſe découpent même la chair en pluſieurs endroits du corps, pour obtenir des Eſprits la connoiſſance des lieux où les Ours ſeront cette année en plus grand nombre. Ce ſont leurs reves qui les déterminent; c'eſt-à-dire que pour les faire bien augurer dans leurs chaſſes, il faudroit que chacun eût vû en ſonge des Ours dans le même Canton. Mais pourvu que cette faveur ſoit accordée pluſieurs fois à quelque habile Chaſſeur, tout le monde

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

feint d'avoir eu le même reve, & l'on ne balance plus ſur la marche.

Après le jeûne & le choix du lieu, il ſe fait un grand feſtin, pour ceux qui veulent être de l'expédition; mais perſonne ne doit s'y préſenter ſans avoir pris le bain, qui conſiſte à ſe jetter dans une Riviere, quelque tems qu'il faſſe, pourvu qu'elle ne ſoit pas glacée. Ce feſtin n'eſt pas de ceux dont il ne doit rien reſter : au contraire, la longueur du jeûne n'empêche point qu'on n'y ſoit fort ſobre. Le Chef, qui en fait les honneurs, ne touche à rien; & pendant que les autres ſont à table, il s'occupe à vanter le ſuccès de ſes anciennes chaſſes. Enſuite la Trouppe ſe met en marche, dans l'équipage de guerre & parmi les acclamations de toute la Bourgade. Auſſi la chaſſe ne paſſe-t'elle pas pour un exercice moins noble que la guerre; & l'alliance d'un bon Chaſſeur eſt même au-deſſus de celle d'un Guerrier, parceque la chaſſe fournit toutes les néceſſités qui bornent les deſirs des Sauvages. Mais pour obtenir la réputation d'habile Chaſſeur, il faut avoir tué douze grandes Bêtes en un jour. On obſerve que ces Peuples ont deux avantages ſinguliers pour cet exercice : premierement, rien ne les arrête; Buiſſons, Foſſés, Ravines, Etangs & Rivieres, il n'y a point d'obſtacle qui les empêche d'avancer par la plus droite ligne. En ſecond lieu, il n'y a point d'Animaux qu'ils n'égalent à la courſe: on aſſure que ramenant quelquefois des Ours qu'ils ont laſſés, ils les conduiſent devant eux avec une houſſine, comme on mene un trouppeau de Moutons.

Cette chaſſe ſe fait en Hiver. Les Ours ſont alors cachés dans des creux d'arbres; ou, s'ils en trouvent d'abbattus, ils ſe font, de leurs racines, une taniere dont ils bouchent l'entrée avec des branches de ſapin. Si ces deux ſecours leur manquent, ils font en terre un trou capable de les contenir, avec beaucoup de précautions pour en fermer l'ouverture. Quelquefois, ils ſe cantonnent ſi bien au fond d'une Caverne, qu'il faut être fort près d'eux pour les découvrir. Mais, quelque retraite qu'un Ours ait choiſie, il ne la quitte point tout l'Hiver. On n'eſt pas moins ſûr qu'il n'y porte aucune proviſion; d'où l'on doit conclure qu'il y eſt ſans boire & ſans manger. Ceux qui lui font tirer de ſes pattes, en les lêchant, une ſubſtance qui le nourrit, ont eu ſans doute l'occaſion de vérifier un fait ſi ſingulier (43). Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas beſoin de courir, pour la chaſſe de l'Ours en Hiver; il n'eſt queſtion que de reconnoître les lieux où ils ſe tiennent à couvert. Auſſitôt que les Chaſſeurs s'en croient ſûrs, ils forment un cercle, d'une grandeur proportionnée à leur nombre. Enſuite, ils avancent, en ſe reſſerrant, & chacun cherche un de ces Animaux devant ſoi. Des furets tels que des Sauvages n'en laiſſent gueres échapper; & tapis comme ils les trouvent, il ne leur eſt pas difficile de les tuer. La même ſcene recommence le lendemain à quelque diſtance, & ſe renouvelle chaque jour pendant toute la chaſſe. Dès qu'un Ours eſt tué, le Chaſſeur lui met, entre les dents, le tuïau de ſa pipe, ſouffle dans le fourneau; & lui rempliſſant ainſi de fumée la gueule & le goſier, il con-

(43) Le P. de Charlevoix aſſure qu'on en a tenu à la chaîne pendant tout un Hiver, ſans leur donner à boire ni à manger; & qu'au bout de ſix mois, ils étoient auſſi gras qu'auparavant.

jure

jure l'eſprit de cet Animal de ne pas s'offenſer de ſa mort ; mais comme l'eſprit ne fait aucune réponſe, le Chaſſeur, pour ſavoir ſi ſa priere eſt exaucée, coupe le filet qui eſt ſous la langue de l'Ours, & le garde juſqu'à la fin de la chaſſe. Alors on fait un grand feu dans la Bourgade, & toute la Troupe y jette ces filets avec de grandes cérémonies. S'ils y pétillent & ſe retirent, comme il doit naturellement arriver, c'eſt une marque certaine que les eſprits des Ours ſont appaiſés. Autrement, on ſe perſuade qu'ils ſont irrités, & que la chaſſe ne ſera point heureuſe l'année d'après, ſi l'on ne prend ſoin de ſe les réconcilier par des préſens & des invocations.

Caractere, usages, et mœurs des Indiens de l'Amerique Septent.

Quoique le principal objet de cette chaſſe ſoit la peau de l'Ours, non-ſeulement les Sauvages ſe nourriſſent de leur chair pendant l'expédition, mais ils en rapportent aſſez pour traiter leurs Amis, & pour nourrir long-tems leurs Familles. Les Miſſionnaires ne vantent pas beaucoup cet aliment. Dans la belle ſaiſon, les Ours, qu'on ne tue alors qu'au ſommet des arbres, où ils grimpent pour manger le raiſin & les fruits, s'engraiſſent & deviennent de fort bon goût : cependant il eſt toujours un peu huileux. Mais on aſſure que la chair d'un Ourſin ne le cede gueres à celle d'un Agneau.

L'accueil qu'on fait aux Chaſſeurs, après une heureuſe chaſſe, feroit juger qu'ils reviennent victorieux, d'une longue & ſanglante guerre. On chante dans toute la Bourgade ; & les Chaſſeurs chantent eux-mêmes, qu'il faut être homme pour vaincre des Ours. Ces applaudiſſemens ſont ſuivis d'un grand feſtin, dont on ne doit rien laiſſer ; & pour premier ſervice, on préſente le plus grand Ours qu'on ait pris. Il eſt ſervi tout entier, avec ſes entrailles, ſans être écorché ; mais la peau eſt aſſez grillée, pour ne pas réſiſter beaucoup aux dents des Sauvages. Ils croiroient s'attirer l'indignation des Eſprits, s'il en reſtoit quelque choſe. Le bouillon de la chaudiere, ou plutôt la graiſſe fondue & réduite en huile, les os, les nerfs, tout doit diſparoître. Auſſi quelqu'un des Convives en creve-t'il toujours ; & la plûpart en ſont fort incommodés.

Tous les Voïageurs aſſurent que ces Animaux ne ſont dangereux ici, que lorſqu'ils ſont preſſés par la faim, ou qu'ils ont reçu quelque bleſſure : cependant on ne s'en approche point ſans précautions. Rarement ils attaquent : ils fuient même, à la vue d'un homme ; & celle d'un Chien ſuffit pour les faire courir bien loin. Obſervons que les Chiens, dont les Sauvages menent un grand nombre à leurs chaſſes, & qu'ils élevent ſoigneuſement pour cet uſage, paroiſſent tous de la même eſpece. Ils ont les oreilles droites, & le muſeau allongé, à-peu-près comme les Loups. On vante leur attachement & leur fidélité pour leurs Maîtres, qui les nourriſſent néanmoins aſſez mal, & qui ne les careſſent jamais.

Chiens de Chaſſe

La chaſſe de l'Orignal, dont on remet ailleurs la deſcription, plaît d'autant plus aux Sauvages, que cet Animal a la chair d'un excellent goût, & la peau, forte, douce & moelleuſe. On ne le croit pas différent de l'Elan de Moſcovie ; mais il eſt ici de la groſſeur d'un Cheval, ou d'un beau Mulet. Une tradition, commune à toutes ces Nations barbares, leur fait croire qu'entre tous les Orignaux de leurs Forêts, il en exiſte un

Chaſſe de l'Orignal.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

d'une monſtrueuſe grandeur, auprès duquel tous les autres ne paroiſſent que des Fourmis. On lui donne des jambes ſi hautes, que huit piés de nége ne l'embarraſſent point dans ſa courſe. Sa peau eſt à l'épreuve de toutes ſortes d'armes. La nature l'a pourvu d'une eſpece de bras, qui lui ſort de l'épaule, & dont il ſe ſert comme nous faiſons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir à ſa ſuite un grand nombre d'autres Orignaux, qui forment ſa cour, & qui lui rendent tous les ſervices qu'il exige d'eux. On a vu que les Japonois, & les Chinois même, ont de pareilles chimeres. L'Orignal aime les Païs froids : il broute l'herbe en Eté ; & l'Hiver, il ronge les arbres. Pendant que les néges ſont hautes, ces Animaux s'aſſemblent en trouppe ſous les plus grands arbres des Forêts, pour s'y mettre à couvert du mauvais tems, & ne quittent point cette retraite auſſi long-tems qu'ils y trouvent à manger. C'eſt alors qu'on leur donne la chaſſe, ou lorſque le Soleil prend aſſez de force pour fondre la nége. Dans ce dernier tems, la gelée de la nuit formant comme une croûte, ſur la ſurface de la nége fondue pendant le jour, l'Orignal, qui eſt peſant, la caſſe du pié, s'écorche la jambe, & ne ſe tire pas aiſément des trous qu'il ſe creuſe. Mais lorſqu'il eſt libre, ou qu'il y a peu de nége, on ne l'approche point ſans danger : la moindre bleſſure le rend furieux ; il ſe précipite ſur les Chaſſeurs & les foule aux piés. L'expérience ne leur a pas fait trouver d'autre moïen pour s'en garantir, que de lui jetter leur habit, ſur lequel il décharge toute ſa fureur, tandis que ſe tenant cachés derriere quelque arbre, ils prennent leurs meſures pour l'achever. Sa marche ordinaire eſt un grand trot, qu'il ſoutient longtems, & qui égale preſque la courſe d'un Bœuf ſauvage : mais les Chaſſeurs ſont encore plus legers que lui.

Dans les parties Septentrionales du Canada, cette chaſſe eſt ſans danger. Les Chaſſeurs ſe diviſent en deux bandes : l'une s'embarque dans des Canots, qui, ſe tenant à quelque diſtance les uns des autres, forment un demi-cercle aſſez grand ; dont les deux bouts touchent au rivage ; l'autre demeure à terre, embraſſe d'abord un grand terrein, & lâche les Chiens, pour faire lever tous les Orignaux qui ſont renfermés dans cet eſpace. Il devient facile de les pouſſer en avant, juſqu'à la Riviere ou au Lac ; ils s'y jettent ; & l'on tire deſſus, de tous les Canots. Mais la méthode commune des Sauvages eſt d'enfermer un eſpace de Forêt, d'une enceinte de pieux, entrelaſſés de branches d'arbres. On n'y laiſſe qu'une ouverture aſſez étroite, où ils tendent des lacets de peau crue. Cet eſpace eſt de forme triangulaire ; & de l'angle d'entrée, ils tirent un autre triangle, beaucoup plus grand : ainſi les deux enclos communiquent entr'eux par un de leurs angles, & ne ſont différens que ſur un point ; c'eſt que le ſecond demeure ouvert à la baſe, par où les Chaſſeurs font entrer leurs Bêtes en les pouſſant devant eux. Lorſqu'ils les y ont engagées, ils continuent d'avancer ſans rompre la ligne, en ſe rapprochant toujours, & jettant des cris. Les Bêtes, renfermées des deux côtés, & pouſſées par derriere, ne peuvent fuir que dans l'autre enclos. Pluſieurs, en y entrant, ſe trouvent priſes par les cornes, ou par le cou, & font de grands efforts pour ſe délivrer. Les unes emportent les lacets ; d'autres s'étranglent, ou du moins

donnent aux Chaſſeurs le tems de les tirer. Celles qui s'échappent n'en demeurent pas moins captives, dans un trop petit eſpace pour éviter les fleches qu'on leur décoche de toutes parts.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Le Caribou, dont on a déja décrit la chaſſe ſur les bords de la Baie d'Hudſon, ne ſe tue gueres autrement dans la Nouvelle France; c'eſt-à-dire qu'on l'attend au paſſage des Rivieres, ou qu'on abbat des arbres pour l'embarraſſer dans ſa marche. Mais il ne paroît pas qu'il y ait beaucoup peuplé; ſon vrai Païs eſt la Baie d'Hudſon, où l'on a remarqué, ſur le témoignage de Jeremie, qu'on en rencontre des troupeaux de pluſieurs mille. Ils s'y approchent de la Mer en Eté, pour s'y rafraîchir, & ſe dérober aux Maringoins, dont ils ſont perſécutés dans les Bois. Comme ils ne font que paſſer ſur le rivage de la Baie, il reſte à ſavoir juſqu'où ils s'avancent au Midi; ſurtout, lorſqu'on nous aſſure qu'ils ne paroiſſent jamais en grand nombre dans les Colonies de France & d'Angleterre. Le P. de Charlevoix rapporte, comme un évenement extraordinaire, que peu d'années avant ſon voïage, il en avoit paru un ſur le Cap aux Diamans, au-deſſus de Quebec : » il fuïoit apparemment les Chaſſeurs; mais s'ap-
» percevant bientôt qu'il n'étoit pas en ſûreté ſur le Cap, il ne fit preſ-
» qu'un ſaut delà dans le Fleuve. C'eſt, ſuivant l'expreſſion du Voïageur,
» tout ce qu'auroit pû faire un Chamois des Alpes. Enſuite il paſſa le
» Fleuve à la nage, avec la même vîteſſe : mais il fut apperçu de quel-
» ques Habitans du Païs, qui l'attendirent & le tuerent ſur la rive.

Chaſſe du Caribou.

La Hontan décrit quelques Chaſſes curieuſes, auxquelles il aſſiſta. » Je
» partis, dit-il, au commencement de Septembre, pour aller à la chaſſe
» en Canot, ſur les Rivieres & les Etangs qui ſe déchargent dans le Lac
» Champlain. J'étois avec trente ou quarante Sauvages, fort habiles pour
» cet exercice. On commença par ſe poſter ſur le bord d'un Marais, de
» quatre ou cinq lieues de circuit; nos Cabanes furent dreſſées; & les
» Sauvages firent ſur l'eau, en divers endroits, des huttes de feuillage.
» Ils ont des peaux d'Oies, d'Outardes & de Canards, ſechées & rem-
» plies de foin, attachées par les piés, avec deux clous, ſur un petit
» bout de planche legere, qu'ils laiſſent flotter aux environs des huttes,
» où ils ſe renferment trois ou quatre, après y avoir amarré leurs Canots.
» Dans cette poſture, ils attendent les Oies, les Canards, les Outardes,
» les Cercelles, & d'autres eſpeces d'Oiſeaux, dont le nombre eſt ſurpre-
» nant. Ces Animaux viennent ſe poſer près des figures. Les Sauvages ti-
» rent alors deſſus, & ne manquent point d'en tuer beaucoup. Enſuite, ils
» ſe jettent dans leurs Canots pour les prendre.

Chaſſes dont la Hontan fut témoin.

Après quinze jours de cette chaſſe, las de ne manger que des Oiſeaux de Riviere, nous fîmes la guerre aux Tourterelles, dont le nombre eſt ſi prodigieux, que pour ſauver les biens de la terre, l'Evêque de Quebec a pris plus d'une fois le parti de les excommunier. Nous nous poſtâmes à l'entrée d'une Prairie, où les arbres étoient plus couverts de ces Oiſeaux que de feuilles. C'étoit le tems auquel ils paſſent du Nord au Midi. Mille hommes auroient pû s'en raſſaſier pendant vingt jours. J'étois au bord d'un Ruiſſeau, où je tirai auſſi ſur des Bécaſſes, ſur des Râles, & ſur certains Oiſeaux fort délicats, de la groſſeur d'une Caille, qu'on nomme *Battans*

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

ou *Faulx*. Nous tuâmes quelques Rats musqués, dont les testicules jettent en effet une forte odeur de musc. Soir & matin, on les voit sur l'eau, le nez au vent. Les *Fonteriaux*, qui sont de petites Fouines amphibies, s'y prennent de même. Je vis encore des Autruches, qu'on nomme *Siffleurs*, parceque dans les beaux jours ils sifflent au bord de leurs terriers. Leur grosseur est celle du Lievre, avec moins de longueur. On estime peu leur chair; mais la peau en est curieuse. Mes Sauvages me donnerent le plaisir d'en entendre siffler un, qu'ils tuerent ensuite d'un coup de fusil. Ils chercherent avec soin des tanieres de Carcajoux, & bientôt ils en découvrirent quelques-unes. Avant la pointe du jour, nous nous plaçâmes aux environs, ventre à terre, pendant qu'on tenoit les Chiens derriere nous, à cinquante pas. L'Aurore n'eut pas plutôt paru, que les Carcajoux sortirent; & les Sauvages, se jettant sur les tanieres pour les boucher, appellerent en même-tems les Chiens. Je ne vis que deux Carcajoux, quoiqu'il en fût sorti plusieurs autres. Le combat ne dura pas moins d'une demie heure; mais, enfin, ils furent étranglés. Je les comparerois au Blereau, s'ils n'étoient plus gros & plus méchans. Nos Chiens furent moins courageux contre un Porc-Epi. Nous le découvrîmes sur un arbrisseau, que nous coupâmes pour l'en faire tomber. Jamais les Chiens n'oserent en approcher : ils se contenterent de japper à l'entour, dans la crainte de ses poils, ou plutôt de ses dards longs & pointus, qu'il lance à trois ou quatre pas. A la fin, il fut assommé, & on le jetta sur le feu, pour brûler toutes ces pointes, comme on brûle un Porc. On le fit rôtir; mais, quoique fort gras, il ne me parut pas d'aussi bon goût qu'on me l'avoit représenté.

Nous remontâmes delà, dans un petit Lac, où quelques Sauvages pêcherent des Truites, tandis que les autres s'occupoient à tendre des piéges pour la pêche des Loutres. Ces machines sont composées de petits piquets, plantés en quarré long, qui forment une petite Chambre, dont la porte est soutenue par un autre piquet, au milieu duquel on attache une Truite. La Loutre, attirée par cette amorce, passe plus de la moitié du corps dans la cage, pour saisir sa proie. Mais à peine y touche-t'elle, que le piquet, tiré par une petite corde qui tient la Truite, tombe, & fait tomber aussitôt la porte qu'il soutenoit. Elle est si pesante, que l'amphibie est écrasé par sa chute. Nous en prîmes plus de deux cens cinquante. Leurs peaux sont incomparablement plus belles en Canada, que dans les Païs Septentrionaux de l'Europe. Les meilleures se vendoient alors en France jusqu'à dix écus, surtout les noires, bien fournies de poil.

On me fit passer ensuite sur un Isthme, d'environ cent cinquante pas, qui séparoit le petit Lac d'un plus grand. Je fus étonné d'y trouver quantité d'arbres, abbattus les uns sur les autres, & soigneusement entrelassés de branches, qui formoient comme un Pont, au bout duquel les Sauvages avoient formé un quarré de pieux, dont l'entrée étoit fort étroite. Ils me dirent que c'étoit le lieu où ils faisoient, tous les ans, la chasse du Cerf, & qu'après l'avoir un peu réparé, ils me donneroient cet amusement. En effet ils me menerent à deux ou trois lieues de l'Isthme, par des chemins bordés de Marais & d'Etangs bourbeux. Là, s'étant dispersés, chacun suivi de son Chien, ils me firent bientôt voir quantité de Cerfs,

qui alloient & venoient en pleine courſe, cherchant des paſſages pour ſe ſauver. Un Sauvage, qui ne m'avoit pas quitté, m'aſſura que dans le lieu où j'étois avec lui, nous ſerions les ſeuls qui ne ſeroient pas obligés de courir à toute jambe. Il ſe préſenta devant nous plus d'une douzaine de Cerfs, qui prenoient le chemin de l'Iſthme, plûtôt que de ſe précipiter dans des lieux couverts de fange, d'où ils n'auroient pû ſe dégager. Enfin nous retournâmes au Parc, près duquel pluſieurs Sauvages étoient demeurés, ventre à terre, pour fermer la Porte du quarré, lorſque les Cerfs y ſeroient en aſſez grand nombre. Nous y en trouvâmes trente-cinq; & ſi le Parc eut été fermé avec plus de ſoin, nous en euſſions pris le double, car les plus legers n'eurent pas de peine à ſauter pardeſſus les pieux. Le carnage fut très grand, quoique les Femelles fuſſent épargnées, parcequ'elles étoient pleines.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Cette chaſſe fut ſuivie de celle des Ours. J'admirai beaucoup l'eſpece d'inſtinct, qui faiſoit diſtinguer, aux Sauvages, les troncs d'arbres où ces Animaux ſe nichent. En marchant dans les Forêts, à cent pas les uns des autres, ils crioient; *Voici l'Ours*. Les moins éloignés s'aſſemblerent autour de l'arbre. Un d'entr'eux donnoit quelques coups de hache au pié du tronc; & l'Animal, ſortant de ſon trou, étoit auſſi-tôt criblé de balles.

J'eus le plaiſir, en cherchant des Ours, de voir, ſur des branches d'arbres, quantité de Martres & de Chats ſauvages. On tire à la tête de ces Animaux farouches, pour ne pas nuire à leur peau. Mais ce que je trouvai de plus plaiſant fut la ſtupidité des Gelinottes de Bois, qui, perchées en trouppes ſur les arbres, ſe laiſſoient tuer à coups de fuſil, les unes après les autres. Nos Sauvages les abbattent ordinairement à coups de fleches, parcequ'elles ne valent pas, diſent-ils, une charge de poudre, qui peut arrêter un Orignal ou un Cerf. J'ai fait cette chaſſe pendant l'Hiver, avec une eſpece de Chiens, qui, les ſentant ſans les voir, ſe mettent à japper au pié de l'arbre. Je m'approchois, & je n'avois pas de peine à découvrir ces Oiſeaux. Après le dégel, je fis avec quelques Canadiens, deux ou trois lieues exprès dans le Lac, pour le ſeul plaiſir de voir & d'entendre le battement d'aîles des Gélinottes. C'eſt une choſe des plus curieuſes: on entend de toutes parts, un bruit qui reſſemble à celui du Tambour, & qui dure une minute. On eſt enſuite un demi quart d'heure ſans rien entendre, pendant qu'on s'avance vers le lieu d'où le bruit paroît venir; il recommence, & l'on continue d'avancer juſqu'à la vue d'un arbre, ordinairement abbatu, pourri & couvert de mouſſe, où l'on découvre la malheureuſe Gelinotte, qui appelle vraiſemblablement ſon Mâle en battant les aîles l'une contre l'autre. Ces tendres indications ne durent, que pendant les mois d'Avril, de Mai, de Septembre & d'Octobre. On obſerve que c'eſt toujours ſur le même arbre; qu'elles commencent le matin à la pointe du jour, qu'elles finiſſent à neuf heures; & que le ſoir elles recommencent une heure avant le coucher du Soleil, pour ne finir qu'à la nuit.

Le même Voiageur donne auſſi la deſcription d'une Chaſſe d'Orignaux dont il fut témoin. Elle ſe fait, dit-il, ſur la nége, avec des Raquettes qui ne reſſemblent pas tout-à-fait à celles du P. de Charlevoix. Leur lon-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

gueur eſt de deux piés & demi, & leur largeur de quatorze pouces. Leur tour eſt d'un bois fort dur, épais d'un pouce, qui retient les mailles, comme dans nos Raquettes de Paume; excepté que celles-ci ſont de boïaux, & les autres de petits lacets de peau de Cerf ou d'Orignal. Deux petites barres de bois les traverſent, pour les rendre plus roides & plus fermes. La pointe du pié entre dans un trou, auquel tiennent deux courroies, qui enferment le pié par une ligature au-deſſus du talon; de ſorte qu'à chaque pas qu'on fait ſur la nége, le bout du pié s'enfonce dans le trou lorſqu'on leve le talon. On marche plus vite ſur la nége, avec ces machines, qu'on ne feroit avec des ſouliers dans un chemin battu. J'ai fait ainſi trente & quarante lieues dans les Bois, à la chaſſe des Orignaux. La premiere fois, après avoir fait quarante lieues au Nord du Fleuve Saint Laurent, nous trouvâmes un petit Lac de trois ou quatre lieues de circuit, où nous cabanâmes en écorces d'arbres, avec la peine d'ôter la nége qui couvroit le terrein. Nous tuâmes, en chemin, autant de Lievres & de Gelinottes de Bois que nous en pûmes manger. Les Cabanes finies, quelques Sauvages allerent à la découverte des Orignaux, les uns au Nord, d'autres au Sud, juſqu'à deux & trois lieues. Celui qui découvroit des piſtes fraîches ſe détachoit, pour nous en donner avis. Nous ſuivions ces piſtes, & nous trouvions quelquefois dix, quinze, ou vingt Orignaux enſemble, qui prenant la fuite en trouppe, ou ſéparément, s'enfonçoient dans la nége juſqu'au poitrail. Si la nége étoit dure, ou couverte de quelque verglas, nous ne manquions point de les joindre dans l'eſpace d'un quart de lieue: mais lorſqu'elle étoit molle, ou tombée la derniere nuit, nous les pourſuivions trois ou quatre lieues, ſans en pouvoir approcher; à moins qu'ils ne fuſſent arrêtés par les Chiens, dans quelque paſſage plus difficile. Nous en tuâmes ſoixante-ſix. Cette chaſſe dure juſqu'au dégel, & la chair de ces Animaux tient lieu de proviſions. Dès que les Rivieres ſont libres, on travaille à faire des Canots de leurs peaux, qui ſont faciles à coudre; on couvre les coûtures de terre graſſe, au lieu de godron; & ces Canots ſervent à revenir aux Habitations avec le bagage.

La nature, ajoute le même Voïageur, a mis une ſi forte antipathie entre les Loutres & les Caſtors, que ces deux eſpeces d'Animaux ſe font une guerre continuelle. Les Sauvages aſſurent que vers le mois de Mai, on voit quantité de Loutres raſſemblées, qui ont l'audace d'aller attaquer les Caſtors juſques dans leurs Cabanes; mais qu'ordinairement elles ſont repouſſées avec perte. Un Caſtor, à coups de dents & de queue, peut ſe defendre aiſément contre trois Loutres (44).

Chaſſe du Bœuf Sauvage.

Dans les parties méridionales & occidentales de la Nouvelle France, la chaſſe ordinaire eſt celle du Bœuf ſauvage. On nous donne la méthode des Habitans: ils ſe rangent tous ſur quatre lignes, qui forment un grand quarré; & leur premiere opération eſt de mettre le feu devant eux aux herbes, qui ſont alors ſeches & fort hautes. A meſure que le feu gagne, ils avancent en ſe reſſerrant. Les Bœufs, que le feu épouvante beaucoup, fuient toujours, & ſe trouvent à la fin ſi ſerrés les uns contre les autres,

(44) La Hontan, Tom. II, p. 164.

qu'on les tue jusqu'au dernier. On assure qu'un corps de Chasseurs ne revient jamais sans en avoir abbattu quinze cens ou deux mille. Mais dans la crainte de se rencontrer & de se nuire, les différentes Trouppes conviennent de leur marche & du lieu des Chasses. Il y a des peines établies pour ceux qui violent ce Reglement, comme pour ceux qui s'écartant de leur poste, donnent moïen aux Bœufs de s'échapper : elles consistent à dépouiller les coupables, à leur ôter leurs armes, & même à renverser leurs Cabanes. Les Chefs ne sont pas exceptés de ces Loix.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

La plûpart des autres Animaux dont les Sauvages aiment la chasse, soit pour leurs peaux, qui sont recherchées dans le Commerce, soit pour se nourrir de leur chair en Hiver, se prennent sur la nége, avec des Trappes & des collets. Tels sont les Chevreuils, les Chats-Cerviers, les Fouines, les Ecureuils, les Porcs-Epis, les Hermines, les Lievres, les Lapins & quelques especes plus particulieres au Païs, qui sont compriſes dans ce qu'on nomme la menue Pelleterie (45).

Autres Chasses.

Les grandes Pêches sont celles de la Baleine, de la Vache marine, du Loup marin & du Marsouin ; mais quoiqu'on y emploie quelques Sauvages, &. qu'on ne puisse douter que les Nations voisines de la Mer & de l'embouchure des grands Fleuves n'eussent autrefois leurs méthodes, il paroît que la plûpart de ces Peuples, resserrés aujourd'hui dans l'intérieur des Terres, s'occupent moins de la Pêche maritime que les Colonies Européennes. Celle de la Baleine est fort négligée des François mêmes, qui sont maîtres du Fleuve Saint Laurent, où ces Animaux remontent quelquefois en grand nombre. On a vu que les Basques, qui la faisoient autrefois, l'interrompirent mal-à-propos, pour se livrer au Commerce de la Pelleterie, qui sans demander tant de dépenses & de fatigues, rapportoit alors plus de profit. D'ailleurs ils n'avoient pas, pour cette Pêche, toutes les commodités qu'on peut esperer, depuis qu'il y a des Habitations fort avancées dans le Golfe. On a tenté de la rétablir au commencement de ce siecle, mais avec peu de succès, par l'inconstance ou la mauvaise conduite des Auteurs de l'entrepriſe. Cependant personne ne désavoue qu'elle ne pût faire un objet considérable dans le Commerce de la Colonie Françoise, & que l'embarras, le péril & la dépense n'y fussent beaucoup moindres que sur les Côtes de Groenland.

PESCHES DES SAUVAGES.

Ancienne Pêche de la Baleine.

Les Loups marins, qui sont en abondance à l'embouchure du Fleuve, & dont l'huile & la peau sont fort utiles, donnent peu de peine à les pêcher. Ils entrent dans les Anses avec la Marée. Quand on a reconnu celles qu'ils fréquentent, on les ferme de filets & de pieux, en laissant un assez petit espace, par lequel ces Animaux se gliſſent. Dès que la Marée a toute sa hauteur, on bouche soigneusement ce passage ; & lorsqu'elle se retire, les Loups marins demeurant à sec, ne donnent que la peine de les assommer. On les suit aussi en Canot, dans les lieux où l'on en voit beaucoup ; & lorsqu'ils mettent la tête hors de l'eau, pour respirer, on tire dessus. S'ils ne sont que blessés, on les prend sans peine : s'ils sont tués roide, ils vont d'abord à fond ; mais on a de gros Chiens, qui sont

Pêche des Loups marins.

(45) Voïez l'Histoire naturelle.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

exercés à les pêcher, juſqu'à ſept ou huit braſſes de profondeur. Les Loups marins ſont en ſi grand nombre ſur les Côtes de l'Acadie, que dans un ſeul jour on y en a pris ſept ou huit cens. Denis, qui l'aſſure, ajoute que la Pêche s'en fait au mois de Février, lorſque les Petits, qui naiſſent à terre (46), & que la Mere y ramene pour les faire teter, ne vont preſque point encore à l'eau. A la vûe des Pêcheurs, les peres & les meres prennent la fuite, en faiſant un fort grand bruit, pour avertir leurs Petits du danger qui les menace. Mais leur marche eſt encore ſi lente, qu'ils ſont tués facilement, d'un coup de bâton que les Pêcheurs leur donnent ſur le nez.

Vaches marines.

On prend aujourd'hui peu de Vaches marines ſur les côtes du Golfe S. Laurent; & les Anglois, qui en avoient établi une Pêche à l'Ile de Sable, n'en ont pas tiré beaucoup de profit. Mais, dans le Golfe & le Fleuve, l'abondance des Marſouins eſt ſurprenante. Ils remontent juſqu'au Port de Quebec. Le P. de Charlevoix parle de deux Pêches, établies au-deſſous de cette Ville; l'une dans la Baie de Saint Paul, & l'autre ſept ou huit lieues plus bas, vis-à-vis d'une Habitation qu'on appelle *Camouraſca*, du nom de certains Rochers qui s'élevent conſidérablement au-deſſus de l'eau.

Marſouins.

Deux Pêches au-deſſous de Quebec.

» Les frais, dit ce Voïageur, n'en ſont pas grands, & le profit iroit fort » loin, ſi les Marſouins étoient des Animaux d'habitude: mais, ſoit inſ- » tinct ou caprice, ils trompent ſouvent toutes les meſures, & prennent » une autre route que celle où le Pêcheur les attend. D'ailleurs, ces Pê- » ches, qui ne peuvent enrichir que des Particuliers, diminuent celle » des Anguilles, qui eſt d'une grande reſſource pour les Habitans.

La Pêche du Marſouin differe peu de celle du Loup marin. En baſſe Marée, on plante, dans la vaſe ou dans le ſable, des Piquets, à peu de diſtance les uns des autres, auxquels on attache des filets en forme d'Entonnoirs; & l'on met, ſur tous les Piquets, de gros bouquets de verdure. Quand la Marée monte, les Marſouins donnent la chaſſe aux Harengs, qui gagnent toujours les bords, & ſont d'ailleurs attirés par la verdure, qu'ils aiment beaucoup: ils paſſent dans les Filets, & ſe trouvent enfermés. La Marée ne commence pas plûtôt à baiſſer, qu'on a le plaiſir de voir leur embarras, & les mouvemens inutiles qu'ils ſe donnent pour ſortir. Enfin ils demeurent à ſec, & ſouvent les uns ſur les autres, en ſi grand nombre, que d'un ſeul coup de bâton on en aſſomme pluſieurs.

Autres Pêches.

Dans toutes les parties du Fleuve où l'eau eſt ſalée, c'eſt-à-dire depuis le Cap Tourmente juſqu'au Golfe, on pêche preſque toutes les eſpeces de Poiſſons qui vivent dans l'Océan. Ils ſe prennent à la Senne & aux Filets. Les Sauvages ont une adreſſe merveilleuſe à darder toutes ſortes de Poiſſons, ſurtout dans les Rapides. Ils n'emploient que cette méthode pour l'Eſturgeon, qui eſt ici un fort gros Poiſſon de Mer & d'eau douce. Deux Hommes ſont aux deux extrémités d'un Canot: celui qui tient l'arriere, gouverne; l'autre eſt debout, tenant à la main un dard, attaché, par une longue corde, à l'une des barres du Canot. Dès que le Sauvage voit l'Eſturgeon à portée, il lui lance ſon dard, en tâchant de prendre le défaut

Pêche de l'Eſturgeon.

(46) Cette raiſon rend le mot de Pêche aſſez impropre; mais c'eſt le terme d'uſage dans le Païs.

des

des écailles. Le Poiſſon bleſſé fuit avec l'inſtrument dans ſa plaie, entraîne aſſez rapidement le Canot, & meurt ordinairement à moins de cent cinquante pas.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Pêche des Anguilles.

Depuis Quebec juſqu'aux trois Rivieres, on pêche dans le Fleuve une prodigieuſe quantité de groſſes Anguilles, qui deſcendent du Lac Ontario, où elles prennent naiſſance dans des Marais, au bord ſeptentrional de ce Lac. On vient d'obſerver qu'elles rencontrent des Marſouins, qui leur donnent la chaſſe; & la plûpart voulant retourner au Lac, c'eſt apparemment ce qui en fait prendre un ſi grand nombre. Dans l'étendue d'un terrein que la haute Marée couvre, & qu'elle laiſſe à ſec en ſe retirant, on place, de diſtance en diſtance, des coffres de bois, appuïés contre une paliſſade de claies d'oſier, qui ne laiſſe aucun paſſage. De grands éperviers de même matiere, & de même ſtructure, ſont enchaſſés dans ces coffres par le bout le plus étroit; & l'autre bout, qui eſt fort large, eſt adoſſé contre les claies, ſur leſquelles on met, par intervalles, des tas de verdure. Lorſque la Marée a tout couvert, les Anguilles, qui cherchent toujours les bords, & que la verdure attire, ſe raſſemblent en grand nombre le long de la Paliſſade, entrent dans les éperviers, qui les conduiſent dans les priſons qu'on leur a préparées; & ſouvent, d'une ſeule Marée, tous les coffres s'en trouvent remplis.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA VIE DES SAUVAGES.

Cette Peinture, du caractere & de la vie des Indiens de l'Amérique Septentrionale, paroît ſuffire pour les faire connoître, & pour faire juger à quel point ils méritent le nom de *Sauvages*. Le P. de Charlevoix, qui ramene toutes ſes recherches & ſes réflexions à cette idée, convient que l'oppoſition de leurs uſages aux nôtres a pû leur faire donner d'abord celui de *Barbares*, dans le ſens que les Romains le donnoient à tous les Peuples qui n'étoient pas Grecs ou Latins : mais il ne ceſſe point de répéter, qu'à l'exception de la guerre, que ces Indiens ont toujours faite avec la derniere inhumanité, ils n'avoient autrefois rien de mépriſable, puiſque dans leur groſſiereté naturelle ils étoient ſages & heureux. C'eſt depuis l'entrée des Européens, qu'ils ont commencé réellement à ſe dépraver. L'uſage des liqueurs fortes leur a cauſé plus de mal que toutes leurs guerres : il les a rendus intéreſſés; il a troublé la douceur qu'ils goûtoient dans leurs ſociétés domeſtiques & dans le commerce de la vie. Cependant, comme ils ne ſont frappés que de l'objet préſent, le même Voïageur ajoute, que les maux qu'ils reſſentent de l'ivrognerie n'ont pas encore tourné en habitude; » ce ſont, dit-il, des orages qui paſſent, & » dont la bonté de leur caractere, joint au fond de tranquillité d'ame qu'ils » ont reçu de la Nature, leur ôte preſque le ſouvenir auſſitôt qu'ils ſont » paſſés.

Source de leur dépravation.

Effet de l'Eau-de-vie ſur eux.

Il repréſente fort vivement l'effet de l'Eau-de-vie ſur ces Peuples. Dans ſon voïage ſur la Riviere de Saint Joſeph, il vit arriver, avec une groſſe quantité de cette liqueur, les Députés des Miamis & des Pouteouatamis, deux Nations établies ſur cette Riviere, qui revenoient de vendre leurs Pelleteries aux Colonies Angloiſes. » Le partage de l'Eau-de-vie ſe fit à la » maniere ordinaire; c'eſt-à-dire que chaque jour on en diſtribuoit au-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

» tant qu'il en falloit à chacun pour s'enivrer, & tout fut bû en moins
» de huit jours. On commençoit à boire, dans les deux Villages, dès que
» le Soleil étoit couché; & toutes les nuits, la Campagne retentissoit de
» cris & d'horribles hurlemens. On eut dit qu'une escouade de Démons
» s'étoit échappée de l'Enfer, ou que les deux Bourgades étoient achar-
» nées à s'entr'égorger : plusieurs Hommes furent estropiés. J'en rencon-
» trai un, qui s'étoit cassé le bras, en tombant; & je lui dis que sans doute
» il seroit plus sage une autre fois; il me répondit que cet accident n'é-
» toit rien, qu'il seroit bientôt guéri, & qu'il recommenceroit à boire
» aussitôt qu'il auroit de l'Eau-de-vie. Qu'on juge, ajoute le pieux Ob-
» servateur, ce qu'un Missionnaire peut esperer au milieu de ce désordre,
» & ce qu'il en coûte à un honnête-homme, qui s'est expatrié pour ga-
» gner des Ames à Dieu, de se voir forcé d'en être le témoin, & de
» n'y pouvoir apporter de remede. Ces Barbares reconnoissent eux-mê-
» mes que l'Eau-de-vie les mine & les détruit : mais lorsqu'on veût leur
» persuader qu'ils devroient être les premiers à demander qu'on leur re-
» tranche une boisson si funeste, ils se contentent de répondre : c'est
» vous qui nous y avez accoutumés; nous ne pouvons plus nous en
» passer; & si vous nous en refusez, nous en irons chercher chez les
» Anglois (46).

Comment ils l'excusent.

A l'égard de ce qu'on a nommé leur ancien bonheur, on ne laisse pas d'avouer qu'ils menent une vie dure; mais on répond que sur ce point rien n'est pénible que par comparaison, & que l'habitude est une seconde nature. La liberté, dont ils sont en possession, les dédommage de toutes les commodités qui leur manquent. Ils sont heureux, premierement parcequ'ils croient l'être; en second lieu, parcequ'ils jouissent tranquillement du plus précieux de tous les dons naturels; enfin, parcequ'ils ignorent & qu'ils ne desirent pas même de connoître ces faux biens, qui sont dans une si haute estime en Europe, qu'on y achete au prix des véritables, & qu'on y goûte si peu. Une preuve inconteſtable qu'ils sont de vrais Philosophes, c'est que la vue de nos commodités, de nos richesses & de nos magnificences, les ont peu touchés. Quelques Iroquois, qui firent le voïage de Paris en 1666, & qu'on promena, non-seulement dans cette grande Ville, mais dans toutes les Maisons Roïales, n'y admirerent rien : ils auroient préféré leurs Villages à la Capitale du plus puissant Roïaume de l'Europe, s'ils n'y eussent vu des Boutiques de Rôtisseurs, qui leur plûrent beaucoup, parcequ'ils les trouvoient toujours garnies de toutes sortes de viande. Au reste, on ne doit pas dire que s'ils sont enchantés de leur vie grossiere, c'est qu'ils ne connoissent point les agrémens de la nôtre. Quantité de François ont vêcu comme eux, & s'en sont si bien trouvés, que plusieurs, quoique fort à leur aise dans la Colonie, n'ont pû prendre le parti d'y retourner; tandis qu'au contraire, on n'a pas l'exemple d'un seul Sauvage, qui ait pû se faire à notre maniere de vivre. Les Missionnaires rendent témoignage qu'on a pris de leurs Enfans au berceau, qu'on les a fait élever avec beaucoup de soin, qu'on n'a rien épargné

Leur bonheur.

Preuve qu'il est réel.

(46) Journal historique d'un Voïage en Amérique, pp. 320 & 321.

pour leur dérobber la connoiſſance des uſages de leurs Peres, & que toutes ces précautions ont été ſans fruit. La force du ſang l'a toujours emporté ſur l'éducation. A peine ſe ſont-ils vus en liberté, qu'ils ont mis leurs habits en pieces (47), & qu'ils ſont allés, au travers des Bois, chercher leur Nation, dont ils ont préféré le genre de vie à celle qu'ils avoient menée parmi nous.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Obſervons en finiſſant cet article, ne fut-ce que pour éclaircir ce qui peut avoir cauſé de l'étonnement dans les Relations de Raleigh & de Keymis (48), qu'il ſe trouve dans la partie Septentrionale du Continent de l'Amérique, des Nations qu'on a nommées *Têtes plattes*, parcequ'elles ont en effet le front fort applati, & le haut de la tête un peu allongé. Cette conformation n'eſt pas l'ouvrage de la Nature : on nous apprend que ce ſont les Meres qui la donnent aux Enfans, dès qu'ils voient le jour, en leur appliquant, ſur le front & ſur le derriere de la tête, deux maſſes d'argile, ou de quelqu'autre matiere peſante, qu'elles ſerrent peu à peu, juſqu'à ce que le crâne ait pris la forme qu'elles veulent lui donner. Il paroît qu'une opération ſi violente fait beaucoup ſouffrir les Enfans ; on leur voit ſortir, dit-on, par les narines, une matiere épaiſſe & blanchâtre : mais ces accidens, ni leurs cris, n'allarment point les Meres, jalouſes de leur procurer un agrément, dont elles admirent que les autres Nations ne ſentent point le prix. Au contraire, quelques races d'Algonquins, qu'on nomme les *Têtes de boule*, font conſiſter la beauté dans la rondeur de la tête ; & le ſoin des Meres eſt auſſi de donner cette figure à celle de leurs Enfans.

Eclairciſſement ſur la figure monſtrueuſe de quelques Nations Sauvages.

(47) On en lit des exemples fort ſinguliers, dans les Lettres de la Mere Marie de l'Incarnation. Le P. de Charlevoix rapporte qu'un Iroquois, qu'on avoit nommé *la Plaque*, célebre par ſa bravoure, vécut pluſieurs années avec les François, & que pour le fixer, on le fit même Lieutenant dans nos Trouppes ; que cependant il n'y put tenir, & qu'il retourna dans ſa Nation, n'emportant de nous que nos vices, & n'aïant corrigé aucun de ceux qu'il y avoit apportés. Il aimoit éperdûment les Femmes ; il étoit bien fait ; ſa valeur & ſes actions lui donnoient un grand relief ; il avoit beaucoup d'eſprit, & des manieres fort aimables. Ses déſordres allerent ſi loin avec les Femmes, qu'on délibera, dans le Conſeil de ſon Canton, ſi l'on ne s'en déferoit pas. Mais on conclut, à la pluralité des voix, de le laiſſer vivre, parcequ'étant extrêmement courageux, il peupleroit le Païs de bons Guerriers. p. 325..

(48) Ils parlent d'une Nation d'Acéphales, au Tome précédent.

CHAPITRE XV.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST, POUR LA DECOUVERTE D'UN PASSAGE AUX INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

IL nous reste à traiter une des plus intéreſſantes parties de cet Ouvrage, annoncée depuis longtems par la premiere diviſion du ſujet, & naturellement amenée par l'ordre auquel on s'eſt attaché. Dans les bornes qu'on s'impoſe, pour arriver promptement à la fin d'une longue carriere, on ne s'étendra point ſur la nouvelle ſcene qui va s'ouvrir. Son importance eſt connue. Il eſt queſtion, non-ſeulement d'acquerir des lumieres qui manquent à la Géographie, ſur la partie Septentrionale du Globe terreſtre, mais de raccourcir les voies du Commerce avec les plus riches parties du monde, d'abreger les peines d'une immenſe navigation, en un mot de découvrir une nouvelle route pour ſe rendre à la Chine, au Japon, & aux côtes occidentales de l'Amérique. Les inconvéniens de la Ligne & des climats brûlés qu'il faut traverſer pour aller à la Chine, les affreuſes tempêtes des Mers du Japon, la longueur du Voïage, & les facilités que fourniroit un paſſage par le Nord, ont excité de tous tems les deſirs des Européens pour cette découverte. C'eſt l'Hiſtoire de leurs tentatives & de leurs progrès, qu'on va lire.

VOÏAGES DES CABOTS. 1497.

LES LETTRES Patentes de Henri VII, qui ſubſiſtent encore dans les Collections Angloiſes (49), ne laiſſent aucun doute que le premier Voïage des Cabots n'ait été entrepris pour la découverte d'un paſſage aux grandes Indes, par le Nord-Oueſt de l'Amérique. Il paroît certain que Jean Cabot partit de Briſtol dans cette vûe, au Printems de l'année 1497 (50), avec un Vaiſſeau équipé aux dépens du Roi, & trois ou quatre petits Navires fretés par quelques Marchands de la même Ville. Le 24 Juin, à 5 heures du matin, il apperçut une terre, à laquelle il donna le nom de *Prima viſta*, comme la premiere qu'il eut rencontrée, & qui faiſoit partie de l'Ile de Terre-neuve : mais aïant tourné au Sud, & s'étant avancé juſqu'à la hauteur du Cap de Floride, il revint en Angleterre, ſans avoir tiré d'autre fruit de ſon entrepriſe. On a déja remarqué (51), ſur le témoignage de quelques anciens Ecrivains, qu'il ne débarqua même en aucun endroit, ni de l'Ile, ni du Continent. Ramuſio cite une Lettre de Sebaſtien Cabot, Fils de Jean (52), où l'on trouve » qu'aïant dirigé longtems leur courſe Oueſt

(49) Collection d'Hackluyt, p. 3. *& ſuiv.*

(50) C'eſt-à-dire cinq ans après le premier Voïage de Chriſtophe Colomb, qui, comme on l'a fait alors obſerver, n'avoit eu d'abord que le même eſpoir.

(51) Au Tome XIII de ce Recueil.

(52) On donne trois Fils à Jean Cabot: Sebaſtien, qui l'accompagna dans ce Voïage, étoit encore fort jeune. Il étoit né à Briſtol, où ſon Pere, qui étoit Venitien &

Observons que c'est sur la découverte que les Anglois fondent leurs prétentions sur la sou-

monde ; comme on l'a vu dans un autre lieu.

CARTE
RÉDUITE DES
MERS DU NORD,
Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages.
Par M. B. Ingr. de la Marine.
1758.

BAYE DE BAFFINS

MER GLACIALE

MER DU NORD

GROENLAND dit Terre Verte

ISLE D'ISLANDE

LABRADOR appellé par les Francois NOUVELLE BRETAGNE.

DETROIT DE HUDSON.

DETROIT DAVIS

Baye de Cumberland

ISLE JAMES

Isle de Jean Mayen

Toute cette Coste n'est tracée que sur des Conjectures

Baye de Gales Hookes 1670

Beeren Eylanden ou Isle des Oiseaux

Cap Nord

LAPONIE DANOISE

LAPONIE

LAPONIE MOSCOVITTE

LAPONIE SUEDOISE

NORWEGE

BOTHNIE OCCIDENTALE

BOTHNIE ORIENTALE

FINLANDE

ESTONIE

LIVONIE

CURLANDE

POMERANIE

PRUSSE

BALTIQUE

GOLFHE DE BOTHNIE

Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré

Tom. XV. in 4.to N.o 1.

Tome 16 in 8.vo Pa

» au Nord, juſqu'à la Latitude de ſoixante-ſept degrés trente minutes, & » trouvant, le 11 de Juin, la Mer ouverte, ſans glace & ſans aucun autre obſtacle, ils n'auroient pas fait difficulté de continuer leur route droit » au Catay, dans les Indes Orientales, ſi la révolte de leur Equipage ne » les eût forcés de revenir en Europe : confirmation aſſez claire de l'eſpérance & du deſſein qu'ils avoient conçus, de trouver un paſſage au Nord-Oueſt. Mais Sebaſtien Cabot s'explique lui-même, avec beaucoup plus de clarté, dans une Lettre au Nonce du Pape en Eſpagne : c'étoient, dit-il, ſes réflexions ſur la ſtructure du Globe terreſtre, qui lui avoient fait naître l'idée d'aller aux Indes, en dirigeant ſa navigation au Nord-Oueſt. Il ajoute, » qu'aïant rencontré la terre, contre ſon attente, & lorſqu'il comptoit de n'en pas trouver juſqu'à la hauteur des côtes de Tartarie, il l'avoit ſuivie juſqu'à la Latitude de cinquante-ſix degrés (53), & que trouvant qu'elle s'étendoit vers l'Eſt, il avoit abandonné ſon entrepriſe & » dirigé ſa courſe vers le Sud.

Voïages au Nord-Oueſt et au Nord-Eſt.

Les Cabots. 1497.

Il y a beaucoup d'apparence que les Cabots, découragés (54) par le mauvais ſuccès de cette Expédition, renoncerent à l'eſpoir de trouver un paſſage au Nord-Oueſt. On a vû du moins, dans une autre partie de ce Recueil (55), que Sebaſtien, ſe propoſant peut-être d'en chercher un du côté du Sud (56), paſſa au Service des Eſpagnols, où ſa réputation lui fit obtenir l'emploi de Grand Pilote de Caſtille, & qu'après le retour du fameux Vaiſſeau de Magellan (57) qui lui avoit enlevé l'honneur auquel il paroiſſoit aſpirer, il fut emploïé par quelques Négocians de Seville pour conduire une Eſcadre aux Indes Orientales, par le Détroit que Magellan avoit découvert. Mais au lieu de ſuivre cette route, il entra dans la Riviere de la Plata, où il paſſa pluſieurs années à faire de vains Etabliſſemens. Enſuite le mauvais accueil qu'il reçut à la Cour d'Eſpagne le fit retourner en Angleterre, en 1528. Il y retrouva toute la faveur qu'on avoit accordée à ſon Pere, ſurtout lorſqu'à l'ancien deſſein de chercher un paſſage au Nord-Oueſt, il eut ſubſtitué celui de tourner les recherches au Nord-Eſt. A la vérité cette tentative n'eut pas plus de ſuccès que l'autre : mais les Anglois reconnoiſſent qu'ils lui doivent leur Commerce de Ruſſie, & la Pêche de Groenland, dont ils ont tiré de grands avantages.

Un de leurs plus célebres Voïageurs fait là-deſſus la réflexion ſuivante. » Quoique les premieres entrepriſes, pour découvrir ces paſſages au Nord-Oueſt & au Nord-Eſt, aient coûté quelques dépenſes, & que juſqu'à » préſent elles n'aient pas conduit au but qu'on s'eſt propoſé, les réſul-

ſott habile Marin, s'étoit établi depuis pluſieurs années. Les Lettres de Henri VII, auquel ils offrirent leurs ſervices, ſont de l'onzieme année du regne de ce Prince.

(53) Ici, ou dans la Lettre citée par Ramuſio, il y a ſans doute une erreur de dix degrés.

(54) Cependant le Pere, à ſon retour, fut fait Chevalier, & liberalement récompenſé. Obſervons que c'eſt ſur ſa découverte que les Anglois fondent leurs prétentions ſur la ſouveraineté de l'Amérique Septentrionale: mais outre qu'il eſt incertain s'il toucha la terre, il eſt très certain qu'il n'y fit aucune ſorte d'Etabliſſement.

(55) Tome XIII, pp. 57 & ſuiv.

(56) C'étoit avant la découverte du Détroit de Magellan.

(57) Nommé la Victoire, qui revint ſeul en Eſpagne, après avoir fait le tour du monde, comme on l'a vu dans un autre lieu.

Voïages au Nord Ouest et Nord-Est les Cabots. 1497.

» tats en ont été si favorables à la Nation Angloise, que loin de se re-
» froidir dans cette recherche, elle doit, aussi longtems qu'il lui restera
» quelque espérance de réussir, continuer des efforts dont elle ressent l'u-
» tilité. D'ailleurs il trouve, dans ces avantages mêmes, les raisons qui ont fait abandonner longtems le projet de la recherche : c'est que Sebastien Cabot, Chevalier, & Gouverneur de la Compagnie Angloise de Russie, étant tout-à-la-fois Directeur du Commerce & seul Conducteur de toutes les Expéditions pour la découverte d'un passage, non-seulement le premier de ces deux Offices nuisit au succès de l'autre, mais l'influence d'un Homme si respecté, qui avoit désespéré du passage au Nord-Ouest, fit négliger au Gouvernement tous les projets qui furent proposés par cette voie. Ce ne fut qu'après sa mort, c'est-à-dire en 1576, qu'un Anglois, nommé Martin *Frobisher*, osa proposer un Voïage, pour la découverte d'un passage par le Nord-Ouest.

Voïages de Martin Frobisher.

Ce fameux Avanturier, qui méditoit son entreprise depuis quinze ans, fut soutenu par Ambroise Dudley, Comte de Warwick, Favori de la Reine Elisabeth. On lui fit équiper deux Navires, le *Gabriel* & le *Michel*, chacun de vingt-cinq tonneaux, avec une Pinasse de dix. Il partit de Blackwal le 15 Juin de la même année, dans la résolution de justifier, à son retour, le fondement de ses espérances, ou de ne revoir jamais sa Patrie. Les Collections Angloises nous ont conservé les Journaux (58) de trois Navigations, qu'il fit successivement, & dont la premiere, quoique la plus courte & la moins heureuse, parut un puissant motif à la Cour d'Angleterre pour encourager les deux suivantes. On ne peut refuser, à ces trois célebres monumens, ou du moins à leurs principales circonstances, une place dans ce Recueil. La Cour prit un intérêt si vif à la premiere des trois Expéditions, que se trouvant à Greenwich, lorsque Frobisher y passa, elle lui fit l'honneur d'envoïer un Gentilhomme à bord, pour lui souhaiter un heureux Voïage, & que *Wolly*, Secretaire d'Etat, s'y rendit lui-même, dans la seule vue d'exhorter l'Equipage à suivre avec une aveugle soumission les ordres du Commandant.

C'est à la Pointe d'Ecosse nommée *Swinborn*, que l'Auteur se situe le 26. Nous prîmes, dit-il, notre hauteur, qui se trouva de cinquante-neuf degrés quarante-six minutes, la distance du Soleil à notre Zenith étant de trente-sept degrés. Nous avions l'Ile Fowlay à six lieues Oueſt-Nord-Oueſt, & la Pointe de Swinborn Est-Sud-Est. Une voie d'eau, qui s'ouvrit dans le Gabriel, nous obligea d'entrer dans la Baie de *Saint Tronion*, où nous mouillâmes sur sept brasses, bon fond de sable. L'embouchure de cette Baie a dix sept brasses d'eau, qui diminuent par degrés jusqu'à sept, & se présente au Nord-Nord-Oueſt.

La voie d'eau se trouvant bouchée le même jour, nous sortîmes de la Baie avec un Vent de Sud-Sud-Est, & nous gouvernâmes à l'Est par la hauteur de Fowlay, où la sonde nous fit trouver cinquante brasses de fond, sable mouvant. Une lieue plus loin, même profondeur, & fond de sable blanc, mêlé de coquillages rougeâtres, à la pointe méridionale de

(58) Collection d'Hachluyt. Elles ont été traduites en François, & publiées en 1720 à Amsterdam, dans le Recueil de Bernard.

Fowlay. Le 27, depuis midi jusqu'à quatre heures, nous fîmes six lieues Ouest-quart-au-Nord, par un beau frais. La sonde, jettée sur soixante brasses, nous fit trouver un fond de pierres, mêlé de coquillages. Le premier de Juillet, un vent fort, qui empêchoit de tenir la Mer, ne nous permit pas de faire, le matin, plus de quatre lieues à l'Ouest; & le lendemain nous n'en fîmes que deux au Sud-Ouest. Le 3, la Boussole varia d'un rhumb à l'Ouest. De quatre à huit heures du matin, nous fîmes quatre lieues à l'Ouest; & de huit heures à midi, quatre autres lieues Ouest-quart-au-Nord. Le 11, nous vîmes, du Sud-Est, l'Islande Ouest-Nord-Ouest à six lieues de nous; elle se présentoit comme une haute Pointe, couverte de nége. Nous étions à la hauteur de soixante degrés. On fit voile vers terre; & la sonde ne trouva point de fond sur cent cinquante brasses d'eau. La Chaloupe, qui fut mise en Mer, se vit forcée de revenir à bord, par la quantité de glaces qui bordoient les Côtes. Une forte brume y mit nos Bâtimens mêmes en danger : mais nous ne laissâmes point, du jeudi à huit heures du matin jusqu'au vendredi à midi, de faire vingt lieues au Sud-Ouest. Le 16, le Soleil Sud Est à trente-trois degrés du Zenith; puis Sud-Sud-Est à quarante degrés, & cinquante-deux à sa plus grande hauteur; l'aiguille variant alors de deux rhumbs & demi à l'Est.

Le 20, nous apperçûmes une terre haute, à laquelle on donna le nom de *Queen's Elizabeth Foreland*, ou Cap de la Reine Elizabeth; & rangeant la Côte au Nord, nous découvrîmes une autre Pointe, avec un enfoncement, ou peut-être même un Détroit entre les deux Pointes. Il fut nommé le Détroit de Frobisher (59). Nous trouvâmes beaucoup de glaces; & nous tînmes le Nord, sans pouvoir arriver au Détroit, dont la pointe du vent nous écartoit. Le 21, nous vîmes des masses de glace, qui nous obligerent de porter à l'Ouest, pour nous en garantir; & le 26, par les soixante-deux degrés deux minutes, nous découvrîmes une terre couverte de glace. Le 28, au matin, le tems se trouva fort embrumé; mais, étant venu à s'éclaircir, il nous fit voir une terre entourée de glaces, que nous prîmes pour celle de Labrador. Nous mîmes le Cap sur la Côte; mais ne trouvant point de fond sur cent brasses, nous demeurâmes persuadés que ce n'étoit pas de la glace, sans aucune Côte. Cependant le 30, nous découvrîmes un rivage, dont nous nous approchâmes à la distance d'une lieue, pour chercher un Havre. La Baie se trouva pleine de glace; & la Chaloupe, qui s'avança près de la Côte, à la longueur d'un cable, ne pût trouver de fond sur cent brasses. Nous filâmes le long de la Côte Ouest-Nord-Ouest, suivant le gissement de cette Terre. Les Courans y étoient fort rapides, & nous jugeâmes qu'à leur faveur on pouvoit dériver en avant, trois lieues & demie au moins dans l'espace d'une heure. Le 31, à quatre heures du matin, & d'un tems fort clair, nous vîmes une Terre haute, Nord-quart-à-l'Est de nous. Nous courûmes Nord-Est-quart-à-l'Est de cette Terre; mais étant plus près, nous trouvâmes que les glaces s'étendoient le long de la Côte, dans une largeur d'environ cinq lieues; ce qui la rendoit inaccessible. Le 1 d'Août, aïant été pris d'un calme, on

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Frobisher. 1576.

I. Voïage.

(59) On verra bientôt que sa situation est incertaine aujourd'hui.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Frobisher. 1576. I. Voïage.

mit la Chaloupe en Mer, & la ſonde fut jettée à la diſtance d'environ deux cables d'une grande Ile de glace. Elle donna ſeize braſſes, ſur un fond pierreux : mais en ſondant une ſeconde fois, on eut cent braſſes ſur un fond de ſable. Le 2, un quart de lieue plus loin, la ſonde fit trouver ſoixante braſſes, ſur un fond ferme. L'Ile de Glace ſe diviſa tout-d'un-coup en deux pieces, avec un épouvantable fracas. A quatre heures après midi, on trouva quatre-vingt-dix braſſes de fond noir, mêlé de petites pierres de la blancheur des Perles. Le 10, la Chaloupe s'avança vers une Ile, éloignée d'une lieue de la grande. Le Courant y portoit au Sud-Oueſt. Quatre hommes y deſcendirent en marée baſſe, & monterent au haut de l'Ile : mais la crainte d'être ſurpris de la Brume les fit retourner à bord. Le 11, on entra dans le Détroit, qui avoit reçu le nom de Frobisher. Le 12, on fit voile vers une Ile, qui fut nommée l'Ile *Gabriel*, à dix lieues de nous, & l'on mouilla dans une Baie ſablonneuſe, à huit braſſes d'eau. On avoit la Terre à l'Oueſt-Sud-Oueſt : cette mauvaiſe Baie, à dix lieues de l'Ile Gabriel, fut nommée *Prior's Bay*, la Baie ou le Sund de Prieur. Le 13, on leva l'ancre, pour aller mouiller dans une autre Baie, ſur huit braſſes, beau fond de ſable mêlé de terre noire. On y fit de l'eau. Le 15, on retourna vers Prior's-Bay ; & le 16, après un calme de quelques heures, on ſe trouva pris dans les glaces, de l'épaiſſeur d'un pouce. Le 17, on s'approcha d'une Ile, qui fut nommée *Thomas William's* ; à dix lieues de laquelle on tomba, le 18, ſous une autre qui reçut le nom de *Burchard's*.

Le 19, d'un fort beau tems, deux Officiers s'approcherent de cette Ile, dans une Chaloupe, avec huit hommes, pour obſerver s'il n'y avoit point d'Habitans. En abordant à la Côte, ils apperçurent ſept Canots, qui venoient du côté Oriental. Une juſte défiance les aïant fait retourner à bord, on délibéra ſur cet incident ; & le Conſeil fut d'avis de renvoïer la Chaloupe avec cinq hommes, pour ſuivre de vue les Sauvages. Un de leurs Canots, aïant apperçu la Chaloupe, ſe mit à la ſuivre le long de la Côte ; mais, bientôt, la vue d'un des Navires parut effraïer les Sauvages & leur fit gagner la terre. Un Anglois, ſautant ſur le rivage après eux, en ſaiſit un, qui fut amené à bord. On le fit boire & manger ; & lorſqu'on le crut apprivoiſé par ce traitement, on le remit à terre. Tous les autres, au nombre de dix-neuf, s'approcherent du Vaiſſeau dans leurs Canots. Ils parloient tous avec aſſez de chaleur ; mais nous n'entendîmes point un mot de leur langage. De grands cheveux noirs, une face large, un nez plat & un teint bazané leur donnoient beaucoup de reſſemblance avec les Tartares. Ils étoient vétus, Hommes & Femmes, d'une ſorte de robbes, que nous prîmes pour des peaux de Chiens marins. Les Hommes avoient les joues & le tour des oreilles, peints de raies bleues. Leurs Canots étoient des mêmes peaux que leurs robbes, & la quille de bois : ils nous parurent de la grandeur d'une Chaloupe Eſpagnole.

Sur des apparences ſi tranquilles, nous ne fîmes pas difficulté de nous avancer au côté Oriental de l'Ile, & d'envoïer quelques Hommes à terre. Ils virent les Hutes des Sauvages ; & quelques-uns de ces Barbares ramerent vers la Chaloupe. Nos Gens en prirent un, qu'ils amenerent à bord.

On

On lui donna une ſonnette & un couteau, dans l'eſpérance, non-ſeulement de rendre ſes Compagnons plus familiers, mais de connoître, par l'impreſſion que ce préſent feroit ſur eux, s'ils avoient déja vû des Européens. Frobisher chargea cinq hommes de le reconduire, non ſur le rivage même, mais ſur un Rocher qui n'en étoit qu'à quelques pas. Il ne fut pas obéï. Les cinq Anglois, affectant de ne rien craindre, allerent juſqu'au rivage, & furent enlevés, avec la Chaloupe, par une Trouppe de Sauvages armés. Comme la nuit s'approchoit, on n'eut aucune connoiſſance de leur malheur : mais lorſqu'on vit arriver le jour ſans les avoir vûs paroître, on tira un coup de Fauconneau, on ſonna de la Trompette, & tous ces ſoins furent inutiles. Le Conſeil jugea qu'il ne falloit rien eſpérer de la violence pour ſauver nos Hommes. On prit le parti de ſortir de la Baie, qui fut nommé *Five-Men-Bay*, c'eſt-à-dire Baie des cinq Hommes; & l'on alla jetter l'ancre ſur quinze braſſes. On y paſſa le reſte du jour & toute la nuit ſuivante. Le 22 au matin, on retourna dans l'endroit même, où les cinq Hommes avoient eu l'imprudence de deſcendre. Quatorze Canots ſe détacherent de la Côte, & vinrent aſſez proche de nous : mais nos ſignes & nos invitations ne purent les faire venir à bord. Cependant une ſonnette, qu'on leur montra, en fit approcher un, qui fut pris avec le Sauvage qu'il portoit. Tous les autres aïant diſparu auſſi-tôt, nous perdîmes l'eſpérance de retrouver nos cinq Hommes, & nous allâmes mouiller ſous l'Ile *Thomas William's*.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Frobisher. I. Voïage. 1576.

Cette diſgrace, joint à l'abondance des néges, qui ſe trouvoient dès le matin épaiſſes d'un pié ſur le tillac, ne laiſſa plus d'impatience aux Anglois que pour leur retour. Ils leverent l'ancre le 26; & le jour ſuivant ils étoient à la hauteur de l'Ile Gabriel. Le 1 de Septembre, ils eurent la vûe de l'Iſlande, à huit lieues; mais les glaces ne leur permirent point d'y toucher. Le 25, ils paſſerent les Arcades; & le 9 d'Octobre ils entrerent dans le Port d'Harwick.

En arrivant à Londres, Frobisher n'eut à montrer pour fruit de ſon Expédition, que le Sauvage qu'il avoit pris, & un morceau de pierre noire qu'un Matelot lui avoit donné à bord. Mais le haſard, ou la curioſité, aïant fait jetter cette pierre dans le feu, où l'on remarqua qu'elle rougiſſoit, on l'éteignit dans du Vinaigre, & l'on crut y reconnoître de petites veines d'or. Elles furent miſes à l'eſſai. On jugea que c'étoit de l'or réel. C'étoit aſſez pour ſe promettre d'immenſes richeſſes, ſi l'on pouvoit ſe procurer une grande quantité des mêmes pierres. L'avidité du gain fit naître une nouvelle ardeur, pour la découverte du paſſage. Il ſe forma une Compagnie, qui ſollicita des Priviléges excluſifs; & la Reine même ſe laiſſa éblouir par de ſi belles eſpérances. On fit auſſi-tôt des préparatifs pour un ſecond Voïage. Frobisher obtint un Vaiſſeau de Roi, nommé *l'Aide*, ſur lequel il mit à la voile le 31 Mai 1577, avec les deux Navires le Gabriel & le Michel. Le Journal de cette ſeconde entrepriſe n'a rien de curieux ni d'utile; la découverte ne fut pas pouſſée beaucoup plus loin que dans le premier Voïage. Frobisher ſe contenta de prendre à bord cinq cens quintaux de la prétendue Mine d'or. Après avoir fait d'inutiles recherches pour retrouver les cinq Hommes qu'il avoit perdus, il reprit la

II. Voïage de Frobisher. 1577.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

route d'Angleterre avec deux Sauvages (60) qu'il avoit enlevés ; & le 24 Septembre il arriva au petit Port de Padſtou en Cornouailles, dans le Vaiſſeau de la Reine. Les deux autres Navir es s'étant ſéparés de lui, le Gabriel ſe rendit à Briſtol ; & le Michel, après avoir fait le tour de l'Ecoſſe, entra dans le Port d'Yarmouth.

Frobisher.

III. Voïage. 1578.

Il paroît que les cinq cens quintaux de Mine ne ſe trouverent bons à rien ; cependant l'impreſſion qui reſtoit du premier morceau de pierre, & l'eſpoir de la découverte du paſſage, qui conſervoit encore toute ſa force, eurent le pouvoir d'engager la Reine à faire partir une Flotte plus nombreuſe. Après avoir donné le nom de *Meta incognita* aux Païs nouvellement découverts, elle fit faire une Maiſon portative, dont toutes les parties pouvoient ſe démonter, pour loger cent vingt Hommes, dont quarante devoient être Matelots, trente, Soldats, & le reſte pour les Mines. Ils devoient hiverner dans le Canton d'où Frobisher avoit tiré ſes pierres d'or, & faire une nouvelle proviſion de Marcaſſites. De quinze Navires, dont cette Flotte fut compoſée, trois devoient demeurer ſur la Côte ; & pour donner plus de poids à l'entrepriſe, la Reine honora Frobisher d'une chaîne d'or. Il ſortit du Port d'Harwich le 31 Mai 1578. Mais le Journal de cette troiſieme navigation n'a d'intéreſſant que les diſgraces de la Flotte. En arrivant ſur les Côtes du Païs où l'on vouloit s'établir, elle fut battue d'une tempête, qui fit périr le Vaiſſeau chargé de la Maiſon mobile & des proviſions de la nouvelle Colonie. D'autres Bâtimens furent endommagés ou diſperſés. On ne put même retrouver le Détroit de Frobisher, ni la Mine. Enfin tant de fatigues & de dangers n'aboutirent qu'à retourner en Angleterre, où l'on arriva vers la fin de Septembre de la même année.

Mort de Frobisher, & remarques ſur ſes Voïages.

On aſſure que le Capitaine Frobisher conſerva, juſqu'au dernier moment de ſa vie, l'eſpérance de découvrir un paſſage au Nord-Oueſt ; mais la Cour l'aïant emploïé d'un autre côté, ſon troiſieme Voïage fut la derniere entrepriſe qu'il tenta dans cette vûe. Ellis nous apprend qu'il commanda un Vaiſſeau de guerre, nommé *le Triomphe*, dans le fameux combat de 1588 entre les Eſpagnols & les Anglois, & que ſa valeur fut récompenſée du titre de Chevalier. Six ans après, aïant été bleſſé à la priſe de Breſt, il en mourut à Plymouth, par la ſeule faute de ſon Chirurgien. Fox, dont le nom a déja paru dans ce Recueil, obſerve qu'on pourroit conclure, ſans témerité, des trois Journaux du Chevalier Frobisher, que ſon deſſein avoit été de s'approprier ſa prétendue Mine d'or. Il ne marque point une ſeule latitude, à l'exception de celle du Détroit de ſon nom : à l'égard du Païs qu'il plut à la Reine Eliſabeth de nommer *Meta incognita*, on le reconnoît aujourd'hui pour le Groenland.

Egede, qui nous a donné la meilleure deſcription de cette Contrée, parle des Découvertes de Frobisher en ces termes : » Vous trouverez dans tou-» tes les Cartes de Mer, le *Détroit de Frobisher* & le *Baer-ſund*, qu'on

(60) C'étoit un Homme & une Femme, avec un Enfant. Lorſqu'ils furent préſentés à la Reine, ils ne firent que baiſſer la vue, ſans aucune marque de crainte & de ſurpriſe. On les nourrit à leur maniere, c'eſt-à-dire avec de la viande crue. Lorſqu'on leur offrit une Poule, ils la vuiderent auſſi-tôt, & mangerent les entrailles avec l'ordure. Mais ils ne vécurent pas long tems, & l'Enfant, qui n'avoit pas quinze mois, fut élevé.

» nous donne pour deux grandes Iles près du Continent : mais ſuivant mes » lumieres, elles ne s'y trouvent point ; ou du moins ce n'eſt pas ſur la » Côte du Groenland qu'elles ſe trouvent, car toutes mes recherches ne » m'ont rien fait rencontrer de ſemblable dans le Voïage que j'entrepris » en 1723, vers le Sud, quoique je ſois monté de ce côté-là juſqu'aux » 60 degrés de latitude. Dans les Cartes les plus modernes, le Détroit du » Nord eſt marqué à 63 degrés, & celui du Sud à 62. Ellis croit aſſez vraiſemblable que le Détroit de Frobisher & l'Ile que cet Avanturier nom-ma Cap de la Reine Eliſabeth, car il trouva enſuite que c'étoit une Ile, ſont ſitués à l'Eſt du Groenland, & peut-être à moins de latitude qu'ils ne ſont placés dans le premier des trois Journaux. Cette conjecture ſe trouve appuïée par un autre paſſage d'Egede : » Dans l'Expédition, dit ce » Voïageur, que je fis pour la découverte, je trouvai, dans une petite » Ile où je mouillai, un ſable jaune, entremêlé de traits rougeâtres qui » reſſembloient à du vermillon, dont j'envoïai une aſſez bonne quantité » au Directeur de la Compagnie du Groenland, à Berguen, pour faire » des eſſais. Enſuite je fus chargé, par cette même Compagnie, d'amaſ-» ſer autant de ce ſable que je le pourrois : mais malheureuſement pour » nous, il me fut impoſſible de retrouver l'Ile où je l'avois pris : elle étoit » petite ; & confondue entr'un grand nombre d'autres. La marque, que j'a-» vois eu ſoin d'y élever dans mon premier Voïage, avoit été emportée » par le vent. Cependant on a trouvé, de divers côtés, dans le Païs, une » quantité conſidérable de cette même matiere, qui étant rougie au feu » change de couleur & devient rougeâtre, comme elle fait auſſi lorſqu'elle » eſt renfermée pendant quelque tems. Je ne ſaurois décider ſi c'eſt ce » même ſable dont Martin Frobisher rapporta pluſieurs centaines de Ton-» neaux en Angleterre, dans la prévention qu'il contenoit beaucoup d'or, » & dont pluſieurs Navires de la Compagnie Danoiſe du Groenland fu-» rent chargés à leur retour, pour Copenhague, en 1636 : ce que j'en » puis dire, c'eſt qu'avec quelque expérience dans la Chimie, j'ai eſſaïé, » tant par la voie de l'extraction que par celle de la précipitation, ſi j'en » pourrois tirer quelque choſe, & que j'y ai toujours perdu mes peines. » En un mot je déclare que je n'y ai jamais trouvé aucune autre eſpece » de ſable, qui contînt de l'or ou de l'argent.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Frobisher. III. Voïage. 1578.

Dans un autre endroit de ſa Deſcription, Egede paroît douter de la vérité de la Relation que Frobisher a donnée de ce Païs, & parle avec mépris de ſon prétendu ſable d'or. Il avoue néanmoins qu'en 1636 un Officier Danois fut chargé d'amener du Détroit de Davis en Dannemark, aux frais & par l'ordre du Grand Chancelier du Roïaume, deux Vaiſſeaux remplis de ce ſable ; mais que les Orfévres Danois, après les eſſais, le déclarerent pur ſable, ſans aucune valeur, & que ſur leur témoignage tout fut jetté dans la Mer. Il ajoute que le Capitaine en mourut de honte, ou de chagrin ; mais qu'après ſa mort, un peu de ce même ſable, que le Chancelier avoit gardé, étant tombé entre les mains d'un habile Artiſte, il en tira de bon or. Le ſable luiſant de Frobisher n'eut pas le même bonheur, & ce fâcheux dénouement nuiſit, en général, à l'entrepriſe de la découverte d'un paſſage au Nord-Oueſt.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Frobisher. III. Voïage. 1578.

Dans le second de ses trois Voïages, le Gabriel étoit commandé par Edouard Fenton, Homme de naissance, & fort aimé du Comte de Warwick. Au troisieme Voïage, Fenton commandoit *la Judith*, avec le titre de Contr'Amiral de la Flotte. Il étoit si prévenu des avantages de cette entreprise, qu'aïant été chargé, en 1582 d'une Expédition aux Indes Orientales, il fit mettre, dans sa Commission, un article qui l'autorisoit à tenter la découverte d'un passage au Nord-Oueſt vers la Mer du Sud. Comme le principal objet de son Voïage étoit de croiser sur les Ennemis de sa Nation, il prit sa route vers le Bresil, d'où il revint en Angleterre, après avoir défait une Escadre Espagnole : mais on lit, dans les recherches navales de Mouson, qu'un de ses Navires alla au Détroit de Magellan, & qu'il y passa pour une Expédition qu'on ignore. Ellis lui attribue l'honneur d'avoir inspiré ses grands desseins au célebre Jean *Davis*.

Voïages de Jean Davis. 1585.

Davis étoit Homme d'esprit, & d'une habileté reconnue dans la navigation. Ses lumieres & l'autorité de Fenton lui firent prendre si vivement parti pour la probabilité d'un passage au Nord-Oueſt, qu'il fut choisi en 1585, pour cette découverte, par une Compagnie de riches Négocians de Londres, sous la protection de plusieurs personnes du premier rang. On lui équipa deux Navires, l'un nommé le *clair de Soleil*, de cinquante tonneaux, & l'autre le *clair de Lune*, de trente-cinq. Il partit de Portsmouth le 7 de Juin ; & le 20 du mois suivant, il découvrit, proche de l'entrée du Détroit qui a pris son nom, le Païs qu'il nomma *Désolation*. Le 29 du même mois, aïant reconnu d'autres Terres à soixante-quatre degrés quinze minutes de latitude, il y aborda, & trouva un Peuple bon & traitable, dont il reçut beaucoup de caresses. Il se trouva, le 6 d'Août, par les 66 degrés quarante minutes en pleine Mer : il mouilla dans une belle Baie, près d'une Montagne dont les pentes paroissoient de couleur d'or, & qu'il nomma le *Mont Raleigh*. La Rade reçut le nom de *Totneſſ*, la côte Septentrionale celui de *Cap Dyer*, & la méridionale celui de Cap Walsingham. Le 11 du même mois, il donna le nom de Cap de *la Merci de Dieu* à la Pointe la plus méridionale du Païs. Ensuite il entra dans un beau Détroit, dans lequel il s'avança de soixante lieues au Nord-Nord Oueſt, trouvant des Iles au milieu, le passage fort bon des deux côtés, & des marques d'Habitation sur les bords. La Marée y montoit de six ou sept brasses ; mais il ne put découvrir de quel côté elle venoit. Le 21, il reprit la route d'Angleterre, où il arriva le 30 de Septembre, dans le Port d'Yarmouth.

Ses découvertes.

II. Voïage de Davis. 1586.

Les Anglois sont persuadés que Davis fut le premier qui visita la Côte occidentale du Groenland, & que ce fut sur cette côte, qu'il s'avança jusqu'aux soixante-quatre degrés quinze minutes de latitude ; comme il monta de l'autre côté jusqu'aux soixante-six degrés quarante minutes. Cette Expédition lui fit tant d'honneur, que dès l'année suivante on lui proposa un second Voïage, avec les mêmes Navires, & deux autres, nommés *la Sirene & l'Etoile du Nord*, dont le premier étoit de cent tonneaux. Il fit voile de Darmouth, le 7 de Mai 1586 ; & le 15 de Juin, il découvrit la Terre, par les soixante degrés de latitude, & les quarante-sept degrés de longitude occidentale de Londres ; mais les glaces ne lui permettant point d'en approcher, il fut obligé de retourner jusqu'aux cinquante-sept degrés

de latitude, pour gagner & doubler la pleine Mer. Le 29 du même mois, il découvrit une autre Terre, par les soixante-quatre degrés de latitude & les cinquante-huit degrés trente minutes de longitude occidentale de Londres. Il y fit quelque commerce avec les Habitans du Païs, dont il fait une peinture peu différente de celle qu'on a déja donnée des Esquimaux ou des Nodwais. Le Païs lui parut entrecoupé de Détroits & de Golfes considérables. Il renvoïa *la Sirene* en Angleterre, vers le milieu de Juillet; mais continuant son Voïage dans *le Clair de Lune*, il découvrit, le premier d'Août, un nouveau Païs par les soixante-six degrés trente-trois minutes de latitude, & les soixante dix degrés de longitude occidentale de Londres. Il vit plusieurs Golfes, sans y pénétrer; & reprenant la route d'Angleterre le 19, il y arriva heureusement au commencement d'Octobre.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Dans une Lettre, qu'il écrivit aussi-tôt à la Compagnie, il ne fit pas difficulté d'assurer qu'il avoit réduit le passage à une espece de certitude; c'est-à-dire, qu'il devoit être dans un des endroits qu'il avoit reconnus, & qu'il marquoit au nombre de quatre; ou qu'il n'y en avoit aucun. Il ajoutoit qu'à l'avenir on pourroit tenter cette découverte sans dépense, parceque la Pêche suffisoit seule pour fournir aux frais des Expéditions. L'opinion qu'on avoit de son mérite, soutenue par un langage si ferme, fit équiper une troisieme Escadre, composée du Clair du Soleil, de l'Elisabeth de Darmouth, & de l'Helene de Londres. Il partit de Darmouth, avec ces trois Bâtimens, le 19 de Mai 1587. Dès le 14 du mois suivant, il découvrit quelques Terres, dont on ne marque, ni le nom, ni la hauteur; & le 16 il y mouilla dans un bon Havre, où les Habitans du Païs ne se refuserent point au Commerce. Le 30, se trouvant par les soixante-douze degrés douze minutes de latitude à l'Oest du Groenland, il donna le nom de *Sanderson's hope*, Espérance de Sanderson (61), à la pointe la plus Septentrionale du Païs qu'il avoit devant les yeux. Delà il s'avança vers l'Oest, sans découvrir aucune Terre. Le 17 de Juillet, il étoit à la vûe du Mont Raleigh; & le 23 il mouilla au fond du Golfe, où il donna aux Iles le nom d'Iles de Cumberland. Une furieuse tempête, qu'il essuïa le 26, ne l'empêcha point de découvrir, le 30, entre les soixante-deux & les soixante-trois degrés de latitude, un autre Golfe, qu'il nomma Golfe de Lumley. Enfin, la saison trop avancée l'obligea de retourner à Darmouth, où il arriva le 15 de Septembre.

Davis III. Voïage. 1587.

Quoiqu'on ne fût pas beaucoup plus avancé pour la réalité du passage, Davis continua d'en soutenir la probabilité, par le Détroit auquel il avoit donné son nom, & ne changea point d'idée jusqu'au tombeau. Monfort, qui n'étoit pas zelé partisan du passage même, avoue néanmoins que les argumens du Capitaine Davis lui sembloient extrêmement plausibles. Le Chevalier Humfroi Gilbert (62), Savant d'un ordre distingué, composa un Traité fort curieux (63) pour les confirmer; & d'autres Ecrits, qui furent publiés dans le même tems, rendent témoignage que cette idée étoit alors celle des plus savans Cosmographes & des plus célebres Marins d'Espagne,

(61) Du nom de M. Sanderson, Trésorier de la Compagnie Angloise.
(62) Beau-frere du Chevalier Raleigh.
(63) Il se trouve dans la Collection d'Hackluyt.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

de Portugal & d'Italie. Cependant, après la mort de Davis, les tentatives furent ſuſpendues en Angleterre, pendant quatorze ou quinze ans : & les Chefs du Commerce, occupés de leurs Expéditions aux Indes Orientales, s'en tinrent à l'opinion de la poſſibilité, en ſe repoſant, ſur l'avenir, d'une découverte dont on ne voit point qu'ils aient jamais perdu l'eſpérance.

Voïages des Hollandois au Nord-Est

Mais, avant la fin du même ſiecle, les Hollandois conçurent que ce qui paroiſſoit vraiſemblable à tant d'habiles gens par le Nord-Oueſt, ne devoit pas être plus impoſſible par le Nord-Eſt. Le Commerce de leur Nation étoit encore borné aux Mers de l'Europe ; & peut-être ne ſeroit-il jamais ſorti de ces bornes, ſi les Eſpagnols n'euſſent pas enlevé leurs Vaiſſeaux, en les traitant eux-mêmes avec la derniere rigueur (64). Cette tirannie, qui ſembloit devoir cauſer leur ruine, devint, comme on l'a vû dans une autre partie de cet Ouvrage (65), la ſource de toutes leurs proſpérités : elle leur fit naître l'idée d'aller chercher ſous un autre Ciel, & parmi des Peuples Barbares, les ſecours qui leur étoient refuſés par leurs Voiſins. Foibles, comme ils l'étoient encore, il falloit éviter la rencontre de deux Ennemis auſſi puiſſans que les Eſpagnols & les Portugais ; & ce fut cette difficulté qui leur fit prendre la réſolution de chercher une nouvelle route. Celle du Nord-Eſt, quoique tentée ſans ſuccès par Sebaſtien Cabot, leur parut la plus convenable à leurs vûes. Ils ſavoient qu'après Cabot, le Chevalier Hugues Willougby avoit pénétré en 1553 juſqu'aux ſoixante-douze degrés ; qu'en 1558 Etienne Burrough avoit entrepris la même recherche ; que Pett & Jackman, en 1580, avoient reconnu auſſi des Terres fort éloignées (66) : mais pourquoi regarder toutes ces navigations comme le dernier terme de l'art & du courage des Hommes ? Ils ſe flatterent qu'il étoit échappé quelque choſe aux meſures d'un tems moins éclairé, & qu'en faiſant route par le Nord-Eſt, ils pouvoient ranger enſuite la Côte de Tartarie, entrer dans les Mers Orientales, & paſſer aux grandes Indes, à la Chine, au Japon, aux Philippines, & aux Moluques.

C'eſt Jacques *Walk* & Chriſtophe *Roelt*, l'un Tréſorier, l'autre Penſionnaire des Etats de Zelande, qu'on donne pour les premiers Auteurs de

(64) Ils les livroient à l'Inquiſition, en qualité d'Hérétiques.

(65) Voïez les Voïages des Hollandois aux grandes Indes, Tomes VI & VII de ce Recueil.

(66) Hugues Willougby aïant mis à la voile en 1553 avec trois Vaiſſeaux, s'avança vers le Cap Septentrional de Finmark, & delà juſqu'aux ſoixante-douze degrés de latitude. Après lui, le Capitaine Etienne *Burrough*, depuis Contrôleur de la Marine, ſous le regne d'Eliſabeth, entreprit la même recherche. Il doubla le Cap Nord en 1556, s'avança vers l'Eſt & découvrit le Détroit de Weigatz, entre la partie méridionale de la Nouvelle Zemble & le Païs des Samoïedes : mais étant entré dans le Détroit, il prit le Golfe, qui en eſt à l'Eſt, pour une Mer ouverte, & revint perſuadé qu'il avoit trouvé, en cet endroit, le vrai paſſage à la Chine & au Japon. En 1580, les Capitaines Artur *Pett* & Charles *Jackman* réſolurent de vérifier l'idée de Burrough. Ils paſſerent ce Détroit, & continuerent leur route à l'Eſt ; mais ils y trouverent tant de glaces & le tems fut ſi mauvais, qu'après avoir eſſuïé les plus grands dangers, ils ſe virent obligés de retourner ſur leurs traces. Un coup de vent écarta les deux Vaiſſeaux, & l'on n'a jamais ſû quel fut le ſort d'Artur Pett. D'autres, qu'on nomme enſuite, ne furent effraïés & rebutés que par le froid.

cette grande Entrepriſe (68). Ils s'unirent avec une ſociété de Marchands, dont les principaux étoient Baltazar *Moucheron*, Jean *Janſon*, *Charles*, & Dirck *Van Os*, pour demander, aux Etats Généraux, » la permiſſion d'al- » ler chercher, par le Nord, un paſſage aux Roïaumes de Cathay & de » la Chine. Tels furent les termes de leur Requête, qui leur fut accordée facilement. Auſſi-tôt la Société fit équiper trois Vaiſſeaux, un dans le Port d'Amſterdam, un en Zélande, & le troiſieme à Enckuiſe. La conduite de l'Entrepriſe fut confiée à Guillaume *Barenſz*, célebre Pilote, du Bourg de Schelling, qui prit un Pêcheur du même lieu, avec ſa Barque, pour ſuivre inſéparablement le premier Vaiſſeau, s'il arrivoit aux deux autres de s'en écarter.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

Cette petite Eſcadre, aïant fait voile du Texel le 5 de Juin 1584, alla terrir, dès le vingt-trois, à l'Ile de Kiduin, dépendante de la Moſ-

VOÏAGE DE BARENSZ.

(68) On ne peut en faire honneur à la fameuſe Diſſertation de leur Compatriote, Jean Iſaac *Pontanus*, puiſqu'on y lit qu'elle fut compoſée après les Voïages dont on va donner l'extrait, & ſur les connoiſſances qu'on en avoit rapportées. Mais il eſt aſſez curieux de voir comment un Homme, du mérite de Pontanus, jugeoit alors qu'on devoit s'y prendre, pour trouver ce qu'on cherchoit. Après diverſes conjectures ſur quelques récits des Anciens, & ſur les lumieres de ſon tems, voici ſes concluſions : » ſi l'on » vouloit, dit-il, venir à bout de paſſer le » Détroit de Naſſau ou de Weigats, il fau- » droit envoïer, aux frais du Public, quel- » ques Avanturiers qui, prenant l'occaſion » du Voïage que les Ruſſes font tous les » ans, ſe joigniſſent à eux pour les accom- » pagner. On parviendroit ainſi à ſavoir » certainement ſi la Mer qui eſt au-delà du » Weigats eſt la grande Mer de Tartarie, » ou ſeulement un Golfe, au-delà duquel » on ne puiſſe paſſer. On ſauroit ſi le Cap » *Tabin* eſt toujours gelé, ou ſi l'on peut » naviger au-delà. Ces informations ne ſe- » roient pas douteuſes, ſur le témoignage » des Habitans du Païs.

» Pour faciliter cette entrepriſe, il fau- » droit un Vaiſſeau de guerre du plus bas » rang, & ne pas s'attacher tant à le mon- » ter d'un fort Equipage, qu'à compoſer » l'Equipage d'Officiers & de Matelots ac- » coutumés à naviget dans ces climats. Il » faudroit pourvoir ce Vaiſſeau de vivres, » pour un an, ou même pour plus long- » tems; & lorſqu'il ſeroit arrivé au Détroit, » on choiſiroit l'endroit le plus propre pour » hiverner, d'où l'on pourroit avoir com- » munication avec les Ruſſes & les Samoïe- » des, & où l'on attendroit le tems du paſ- » ſage des Moſcovites. Il ſeroit bon auſſi » que quelques-uns des Hollandois, qui tra- » fiquent au Japon, vinſſent de ce côté-là » au Cap Tabin, ou du moins juſqu'aux » lieux qui en ſont les plus voiſins, & qu'ils » reconnuſſent la route & le Païs.

» Je ſais que d'autres croient plus ſûr de » prendre ſon cours en pleine Mer, & d'al- » ler faire le tour de la Nouvelle Zemble, » juſques par la hauteur des quatre-vingt- » deux degrés, ou environ, parceque les » jours & l'Eté y ſont plus longs, que les » glaces n'y ſont pas ſi fréquentes, & qu'il » n'y en vient point tant de la Côte; enfin, » parceque le froid y eſt moins âpre, que » par les ſoixante-ſeize degrés & au-deſſous. » Je demeure d'accord que toutes ces cho- » ſes ſont ainſi ſur la ſphere, qui eſt extrê- » mement inclinée & courbée, par cette hau- » teur, & qui éleve le Soleil ſur l'Horizon » pendant près de ſix mois : cependant il y » a deux difficultés, qui s'oppoſent à cette » opinion; la premiere, que nous n'avons » aucune connoiſſance de ce climat, ni ſi » tout y eſt Mer, ou s'il y a auſſi des Ter- » res & des Iles; 2°. ſuppoſé qu'on puiſſe » y naviger, la difficulté n'en demeure » pas moins entiere; ſavoir, qu'il faudra » deſcendre depuis les quatre-vingt degrés » juſques par les ſoixante-dix & au-deſſous, » & là, ſouffrir les incommodités & la ri- » gueur du froid, & des Montagnes de gla- » ces, au milieu deſquelles on ſe trouve, » demeurer ſéparé de toute communication » avec les Hommes dans des Païs incon- » nus, être privé de la clarté du Soleil, » combattre contre les Bêtes ſauvages, & » enfin, ſuivant toute apparence, périr mi- » ſérablement.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Barensz. 1594.

covie. La nuit du 4 au 5 Juillet, Barensz prit hauteur, le Soleil étant alors au plus bas, c'eſt-à dire entre le Nord-Nord-Eſt & l'Eſt quart de Nord-Eſt. Il ſe trouva par les ſoixante-treize degrés vingt-cinq minutes, à cinq ou ſix lieues de terre, ſous la Nouvelle Zemble. Delà, gouvernant à l'Eſt, il fit cinq ou ſix lieues, qui l'approcherent d'une Pointe de terre aſſez baſſe, mais fort longue, à laquelle il donna le nom de Langenes. A l'Eſt de cette Pointe, il découvrit une grande Baie déſerte. Enſuite, il remarqua deux Anſes, entre un Cap qu'il nomma *Bak*, à quatre lieues de Langenes, & la pointe occidentale de cette Baie, qui fut nommée Baie *de Loms*. Le côté de l'Oueſt offre un très beau Port, qui a ſix, ſept & huit braſſes d'eau. On y trouva un vieux mât, que Barensz fit élever. Le nom de Loms, qu'il voulut donner à la Baie, fut pris d'une eſpece d'Oiſeaux qu'il y vit en abondance, & qui, ſuivant la ſignification Hollandoiſe du mot, ſont extraordinairement lourds. Ils ont le corps ſi gros, en comparaiſon des aîles, qu'on eſt ſurpris qu'elles puiſſent enlever une ſi peſante maſſe. Ces Oiſeaux font leurs nids ſur des Montagnes eſcarpées, & ne couvent qu'un œuf à la fois. La vûe des Hommes les effarouche ſi peu, qu'on peut en prendre un dans ſon nid, ſans que les autres s'envolent ou quittent même leur ſituation.

Loms, Oiſeaux ſinguliers.

De la Baie de Loms, on fit voile vers une Ile qui fut nommée l'*Amirauté*, dont la Côte occidentale n'eſt pas nette, & ne permet d'approcher de terre qu'avec beaucoup de précaution. Le 6, à minuit, on arriva ſous un Cap, qui fut nommé *Swarthoek*, Cap Noir, par les ſoixante-quinze degrés vingt-neuf minutes. Huit lieues plus loin, on ſe trouva ſous une Ile, qui reçut le nom de Guillaume, par les ſoixante-quinze degrés cinquante-cinq minutes. La Mer y avoit jetté quantité de Bois, & pluſieurs de ces monſtrueux Poiſſons que les François nomment *Vaches Marines*, les Ruſſes *Morſes*, & les Hollandois *Walruſſes* (69).

Le 9, on alla mouiller dans un Havre de cette Ile, qui fut nommé Rade de *Berenfort*, où l'on ne pût ſe défendre de quelque fraïeur, en y appercevant un Ours blanc. Pluſieurs Matelots ſe jetterent dans la Chaloupe, & le percerent de coups de Fuſil : mais ce furieux Animal, ſe ſentant bleſſé, donna une ſcene fort extraordinaire aux Hollandois. Il plongea d'abord, & revint pluſieurs fois ſur l'eau. Enſuite il voulut ſe mettre à la nage. Les Matelots firent avancer vers lui la Chaloupe, & lui paſſerent au cou une corde à nœud coulant, dans l'eſpérance de le prendre en vie, & de le tranſporter en Hollande. Alors il ſe débattit avec des efforts & des mouvemens terribles. On crut devoir lui donner un peu de relâche, en ſerrant moins le lacet, pour l'entrainer doucement après la Chaloupe & le laſſer par degrés : mais lorſqu'il en fut proche, il s'y élança ; il mit ſes deux pattes ſur l'arriere, & d'un autre effort, il y entra juſqu'à la moitié du corps. Les Matelots en eurent tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent tous à l'avant ; & chacun crut ſa vie fort en danger. L'avanture qui les ſauva n'eſt pas moins ſinguliere : lorſque l'Ours ſembloit prêt à ſe jetter ſur eux, il fut arrêté par ſa corde, qui s'étoit accrochée à la penture du Gouvernail. Un Matelot prit ce tems pour s'avancer avec une demie

(69) Voïez, ci-deſſous, l'Hiſtoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale,

lance,

Tome XV. in 4°. N°. 2.

Tome 16. in 8°. Page 457.

lance, & lui porta un si grand coup que l'Animal retomba dans l'eau. La Chaloupe, qui se remit aussitôt à nager vers le Vaisseau, l'entraîna facilement; & ce nouvel exercice épuisa tellement sa vigueur, qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le tuer. Sa peau fut apportée à Amsterdam.

Le 10 de Juillet, on reconnut une Ile, qui reçut le nom d'*Ile des Croix*, parcequ'on y en trouva deux grandes, sans aucune marque à laquelle on pût juger qui les y avoit plantées. Elle est, non-seulement déserte, mais incapable d'être habitée, par les rochers dont elle est remplie, quoiqu'elle n'ait pas moins d'une demie lieue de long, de l'Est à l'Oueſt. Elle a, vers ses deux extrémités, des bancs de roche, cachés sous l'eau. Huit lieues au-delà, par les soixante-seize degrés & demi, on arriva au Cap de Nassau; Pointe basse & unie, qui a devant elle un Banc de sept brasses, assez éloigné de terre. De ce Cap, on fit cinq lieues à l'Est quart de Sud-Est & à l'Est-Sud-Est. Barensz crut reconnoître alors une Côte, au Nord-Est-quart d'Est; & le Cap y fut mis aussi-tôt, dans l'opinion que c'étoit quelque Terre inconnue, au Nord de la Nouvelle Zemble: mais le vent étant devenu plus fort, on fut contraint d'amener toutes les voiles; & bientôt la Mer se trouva si grosse, que pendant plus de seize heures, la navigation se fit à mâts & à cordes. Le lendemain, la petite Barque fut coulée à fond par un coup de Mer. On continua de dériver à sec; & vers trois heures après-midi, on se trouva sous la Nouvelle Zemble, fort proche de terre. Le 13, on vit du haut des Mâts, une grande quantité de glaces; & le 14, par les soixante-dix-sept degrés quarante-cinq minutes, on se trouva près d'une surface de glace fort unie, qui s'étendoit à perte de vûe. Barensz prit le parti de retourner sous la Nouvelle Zemble, vers le Cap de Nassau. Il arriva le 26, sous le Cap de *Troost*; & le 29, étant par les soixante-dix-sept degrés, la Pointe la plus Septentrionale de la Nouvelle Zemble, qu'il nomma *Ys-hoec*, ou le Cap des Glaces, lui demeura droit à l'Est. Le 31, aïant couru des bordées entre les glaces & la terre, il arriva aux Iles, qui furent nommées *Iles d'Orange*, près d'une desquelles il trouva plus de deux cens Vaches marines, couchées au Soleil sur le sable. Les Matelots, persuadés que ces Amphibies ne pouvoient se défendre sur terre, entreprirent d'en tuer quelques-uns, pour en rapporter les dents: mais ils briserent leurs Haches, leurs Sabres & leurs Piques, sans en pouvoir arrêter un seul, ni remporter d'autre avantage, que de se saisir d'une de leurs dents, qui fut cassée. Ils étoient résolus de retourner à cette espece de combat avec quelques pieces de Canon, lorsque le vent devint si impétueux, qu'il divisa les glaces en quantité de gros glaçons, sur l'un desquels on fut surpris de rencontrer un grand Ours blanc, qui dormoit. Plusieurs coups de fusil le blesserent, mais ne l'empêcherent pas de fuir & de se jetter dans l'eau, ou la Chaloupe le suivit. Il fut tué; mais les glaçons, qui continuoient de se rompre, ne permirent point de s'en saisir.

Barensz jugea qu'il étoit impossible de forcer un obstacle de cette nature, & de pénétrer plus loin pour découvrir de nouvelles Terres, d'autant plus que les Matelots commençoient à se ressentir de leurs fatigues, & ne paroissoient pas disposés à risquer inutilement leur vie. Il résolut de reprendre la route par laquelle on étoit venu, dans l'espérance de rejoindre

Barensz. 1594.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Barensz. 1594.

les deux autres Vaiſſeaux (70), qui avoient tourné vers le Weigats, ou le Détroit de Naſſau. On mit à la voile le 1 d'Août. Les Caps de Trooſt & de Naſſau furent doublés, & le 8 on ſe trouva ſous une petite Ile baſſe, qui n'eſt éloignée que d'une demie lieue de terre, & qui fut nommée l'*Ile noire*, parcequ'elle parut de cette couleur. L'obſervation de la hauteur, qui donna ſoixante-onze degrés quarante-cinq minutes, & la vûe d'une grande Anſe, firent juger à Barenſz que c'étoit à cette Ile qu'Olivier Beunel avoit abordé avant lui, & qu'il avoit nommée *Conſtintſarch*. A trois lieues delà, on découvrit une petite Pointe, ſur laquelle il y avoit une Croix, & qui en reçut le nom. Enſuite, aïant rangé la Côte pendant quatre lieues, on doubla une autre petite Pointe, derriere laquelle on découvrit une grande Anſe; elle fut nommée le cinquieme Cap, ou Cap Saint Laurent. Trois lieues au-delà, un autre Cap fut nommé Cap du Baſtion. Quelques Matelots, qui deſcendirent au rivage, y trouverent, non-ſeulement une Croix, entourée d'un monceau de pierres ſur une roche noire, mais encore ſix ſacs de farine de ſeigle, nouvellement enterrés. Cette découverte ne put leur laiſſer aucun doute qu'il n'y fût venu des Hommes, que leur arrivée avoit peut-être fait fuir. La curioſité les aïant portés plus loin, ils trouverent, à deux cens pas du même lieu, une autre Croix, & trois Maiſons, bâties de bois à la maniere du Nord, où quelques douves abandonnées leur firent connoître qu'il y avoit ſur cette Côte une Pêcherie de Saumon. Ils virent auſſi cinq ou ſix cercueils, près d'autant de foſſes, nouvellement remplies de pierres. Cette Anſe, qui forme un fort beau Port, à l'abri de tous les vents, fut nommée Port de la Farine. L'obſervation de la hauteur y donna ſoixante-dix degrés quarante-cinq minutes. Entre ce Port & le Cap du Baſtion, il ſe trouve une Baie, que Barenſz nomma Saint Laurent, & qui eſt auſſi fort belle, mais à l'abri des ſeuls vents de Nord-Eſt & de Nord-Oueſt.

Le 12, on découvrit deux petites Iles, dont la derniere, qui n'eſt qu'à une lieue de Terre, fut nommée Sainte Claire. Le 15, vers trois heures après midi, on étoit par les ſoixante-neuf degrés quinze minutes; & deux lieues plus loin à l'Eſt, on reconnut les Iles de Matſloé & de Delgoi. Un heureux hazard y fit arriver le même jour les deux autres Navires, qui revenoient du Détroit de Naſſau, & qui voïant paroître celui de Barenſz, jugerent d'abord qu'il avoit fait le tour de la Nouvelle Zemble, & qu'il étoit revenu par le même Détroit. Après s'être communiqué mutuellement leurs Avantures & leurs Découvertes, ils appareillerent enſemble pour la Hollande, où ils arriverent, le 16 de Septembre, dans le Port d'Amſterdam.

Effet de ce Voïage.

Le rapport du Vaiſſeau de Zelande & de celui d'Enchuyſe donna l'eſpérance de trouver un paſſage par le Détroit de Naſſau; & l'autorité du célebre Jean-Hugues *Linſchot*, qui avoit été du voïage en qualité de Commis, donna tant de poids à cette opinion, que les Etats Généraux & le Prince d'Orange s'engagerent volontiers à faire équiper d'autres Vaiſſeaux; non-ſeulement pour continuer la recherche du Paſſage, mais pour tenter même quelque commerce, dans les lieux où l'on pourroit rencontrer des

(70) On ne marque point où ils avoient quitté celui de Barenſz.

Habitans. Les Négocians eurent la liberté d'y envoyer les Marchandiſes qu'ils jugerent convenables, avec des Commis pour la vente ou les échanges, & furent exemptés de toutes ſortes de Droits. La conduite de cette ſeconde navigation fut confiée à Pierre Plancius, Coſmographe renommé. Ce fut lui qui traça la route, & qui marqua les ſituations de la Tartarie, du Cathay & de la Chine.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Barensz. 1594.

La nouvelle Eſcadre fut compoſée de ſept Vaiſſeaux, qui devoient paſſer par le Weigats, pour faire voile vers les Mers Orientales. Deux étoient d'Amſterdam, deux de Zelande, deux d'Enchuyſe, & un de Rotterdam. On en chargea ſix, de diverſes ſortes de marchandiſes, & d'argent. Le ſeptieme, qui n'étoit qu'un Yacht, eut ordre d'apporter des nouvelles des ſix autres, lorſqu'ils auroient doublé le Cap de Tabin, qu'on regarde comme la derniere Pointe de la Tartarie, ou, du moins, lorſqu'ils ſeroient aſſez avancés pour pouvoir prendre leur cours vers le Sud, & pour n'avoir plus rien à craindre des glaces. Barenſz fut encore nommé Chef & Pilote du plus grand des deux Vaiſſeaux d'Amſterdam; mais on lui donna pour Conſeil & pour Commis, Jacques Heemskerke, le même qui s'acquit tant de réputation, en 1607, dans un combat, entre les Eſpagnols & les Hollandois, ſous le canon de la Fortereſſe de Gibraltar. Gerard *de Veer* s'embarqua auſſi ſur le même Vaiſſeau; & c'eſt à lui qu'on doit le Journal de ce Voïage.

Second Voïage de Barensz. 1595.

Cette belle Eſcadre partit du Texel, le 2 de Juin 1595; & le 14 elle eut la vue des Côtes de Norwege. Il ne lui arriva rien de remarquable juſqu'au 14 d'Août, qu'aïant pris hauteur, elle ſe trouva par les ſoixante-dix degrés quarante-ſept minutes. Le 18, on reconnut deux Iles, auxquelles on donna les noms du Prince Maurice de Naſſau & du Comte Frédéric ſon Frere. Le même jour, à ſix heures du ſoir, on découvrit le Détroit de Naſſau, à cinq lieues Eſt-Nord-Eſt.

Depuis les ſoixante-dix degrés juſqu'au Détroit, on ne ceſſa point d'avancer au travers des glaces rompues; mais le Canal, qui ſépare le Cap des Idoles & la Terre des Samoïedes, s'en trouva ſi rempli, qu'il parut impoſſible d'y pénétrer. On prit le parti d'entrer dans une Baie, qui fut nommée Baie des Travers, parcequ'on y trouve beaucoup de Baleines. Les Vaiſſeaux y peuvent être à couvert, non-ſeulement des Bancs de glace, mais encore de preſque tous les vents. On y trouve partout un fond de bonne tenue, depuis cinq juſqu'à trois braſſes d'eau, & plus même, du côté de l'Eſt. Le 21, Barenſz fit deſcendre cinquante hommes, pour reconnoître les terres. A peine eurent-ils fait deux lieues, qu'ils trouverent pluſieurs traîneaux, chargés de fourrures, d'huile de Baleine, & d'autres marchandiſes de même nature. Ils obſerverent auſſi des traces d'Hommes & de Renes. D'ailleurs, quelques Idoles, qu'on découvroit ſur le Cap, devoient leur faire juger que ſi le Païs n'avoit point d'Habitans fixes, il étoit du moins fréquenté par quelque Peuple, éloigné ou voiſin. Ils ſe flatterent qu'à force de pénétrer, ils pourroient découvrir enfin des Maiſons, & quelque Etre de forme humaine, qui leur apprendroit l'état de la Mer & de la Navigation dans ces horribles Parages: mais, après avoir marché longtems, ils s'affligerent d'avoir perdu leurs peines. Cependant une partie de ces Avanturiers, s'étant avancée au Sud-Eſt vers le rivage, trouva un che-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Barensz. II. Voïage. 1595.

min pratiquable dans un Marais, où l'eau, qu'ils eurent d'abord juſqu'à mi-jambes, ne les empêcha point de ſentir un terrein ferme. Enſuite, ils ne l'eurent que juſqu'au-deſſus de leurs ſouliers. Lorſqu'ils ſe virent au bord de la Mer, leur joie fut d'autant plus vive, que n'y appercevant pas beaucoup de glaces, ils ſe flatterent qu'on pourroit les traverſer. Cette découverte les fit retourner promptement à bord. Barenſz avoit auſſi fait avancer le Yacht, à force de rames, pour reconnoître ſi la Mer de Tartarie étoit ouverte: mais ce Bâtiment, n'aïant pû vaincre l'obſtacle des glaces, ſe rendit ſous le Cap de la Croix, d'où quelques Matelots de l'équipage gagnerent par terre le *Twiſthoec*, ou Cap de Diſpute. Là, ils obſerverent que les glaces de la Mer de Tartarie s'étoient ammoncelées le long de la Côte de Ruſſie & de la Pointe de Weigats. Le 23, ils rencontrerent une Batque de Pezora, conſtruite d'écorces d'arbres couſues enſemble, qui revenoit du Nord avec des dents de Vaches marines, de l'huile de Baleine, & des Oies, pour en charger des Bâtimens de Ruſſie qui devoient venir par le Weigats. Les Ruſſiens, qui la conduiſoient, firent entendre que ces Bâtimens devoient prendre leur tour par la Mer de Tartarie, & paſſer devant le Fleuve Oby, pour aller hiverner, ſuivant leur uſage annuel, à *Ugolita*, Place de Tartarie. Ils ajouterent que la ſortie du Détroit ne ſeroit tout-à-fait fermée par les glaces, que dans l'eſpace de deux mois, ou deux mois & demi; mais qu'alors on pourroit aller en Tartarie, ſur les glaces, par une Mer qu'ils nommoient de *Marmara*.

Ces Ruſſiens firent préſent aux Hollandois de pluſieurs Oies graſſes; & quelques-uns d'entr'eux conſentirent volontiers à les reconduire juſqu'à leur Vaiſſeau. En y arrivant, ils marquerent beaucoup d'admiration, à la vue d'une ſi grande maſſe, & de la maniere dont elle étoit équipée. Ils la viſiterent curieuſement. On leur ſervit de la viande, dont ils ne voulurent (71) pas goûter; mais ils mangerent avidement du Hareng-pec, qu'ils avalloient tout entier, avec la tête & la queue. Ils furent mènés, dans l'Yacht, à la Baie de Trane.

Le 31, on prit la route de la Côte ſeptentrionale du Weigats, où l'on trouva pluſieurs de ces Hommes à demi Sauvages, qui ſont connus ſous le nom de Samoïedes. Quelques Hollandois, aïant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout-d'un-coup vingt, dont le brouillard leur avoit caché la vue, & qui ſembloient ſe diſpoſer à les percer de leurs fleches. Mais l'Interprete s'avança, ſans armes, & leur dit, en Langue Ruſſe; ne tirez pas, nous ſommes Amis de votre Nation. Alors un des Samoïedes mit à terre ſon arc & ſa fleche, & ſalua les Hollandois par une profonde inclination de tête. Aux queſtions qu'on lui fit, ſur la Mer qui ſuivoit à l'Eſt le Détroit du Weigats, il répondit qu'après avoir paſſé une Pointe, éloignée d'environ cinq jours de chemin, & dont il marquoit la poſition au Nord-Eſt, on trouveroit une vaſte Mer au Sud-Eſt. Il ajouta qu'à la vérité il ne devoit pas cette connoiſſance à ſes propres yeux, mais qu'un Officier de ſa Nation avoit été juſqu'à cette Mer avec un corps de Trouppes.

Ces Samoïedes ont un Roi, & ne méritent le nom de Barbares que par leur habillement. Ce ſont des peaux de Renes, qui les couvrent de la tête

(71) On croit qu'étant de l'Egliſe Grecque, ils jeûnoient ce jour-là.

aux piés. A l'exception des Chefs, qui ont la tête couverte d'une sorte de bonnets de drap, doublés avec des fourrures, tous les autres ont des bonnets de peau de Renes, dont le poil est en dehors, & qui prennent fort juste au tour de la tête. Ils portent les cheveux longs, réduits en une seule tresse, qui leur pend sur le dos par dessus leur robbe. Ils sont de petite taille, ils ont le visage large & plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en dehors. Ils sont legers à la course; petits, rusés, & défians pour les Etrangers. Quoique dans cette premiere entrevue les Hollandois leur eussent marqué beaucoup de confiance & d'amitié, ils garderent tant de précautions lorsqu'ils les revirent descendre au rivage, qu'ils ne leur permirent pas même d'observer de près leurs arcs. Leur Roi ne paroissoit point sans Gardes, qui s'agitoient autour de lui, & qui sembloient veiller sur tout ce qui se passoit à quelque distance. Un Hollandois, s'étant approché civilement de ce Prince, lui fit présent d'un peu de biscuit, qui fut accepté; mais la défiance & l'attention de ses gardes parurent augmenter. Ils avoient près d'eux quelques traîneaux, attelés d'un ou deux Renes, Animaux d'une extrême viteſſe, & qui sembloient toujours prêts à partir. Un coup de mousquet, qu'un Matelot tira vers la Mer, causa des mouvemens furieux parmi les Samoïedes & les Renes. Cependant ils redevinrent tranquilles, lorsque le bruit eut cessé. Les Hollandois firent dire au Roi, par l'Interprete, que c'étoient les armes qui leur tenoient lieu de fleches, & lui en firent voir quelques effets, dont il marqua beaucoup d'étonnement. Il se fit divers échanges, des marchandises qu'on avoit à bord, pour de l'huile de Baleine & des Peaux. Enfin, lorsqu on se fut séparé avec une satisfaction mutuelle, un Samoïede courut au rivage, pour demander une statue fort grossiere qu'un Hollandois avoit emportée; & ne la retrouvant point aussi-tôt, il sauta legerement à bord, où il fit entendre que celui qui l'avoit prise, s'étoit rendu fort coupable. On la lui rendit. Il la déposa d'abord sur une petite hauteur du rivage, & bientôt on la vint enlever dans un traîneau. Quelle que fût la Religion de ces Peuples, les Hollandois jugerent que ces Statues étoient leurs Divinités. On en avoit déja vû plus d'une centaine, sur la Pointe du Weigats; & c'étoit cette raison qui l'avoit fait nommer le Cap des Idoles: elles étoient un peu arrondies par le haut, avec une petite élevation qui servoit de nez, deux petits trous, au-dessus, pour marquer les yeux, & un autre sous le nez, pour représenter la bouche. De petits tas de cendres & d'ossemens, qu'on remarquoit devant elles, firent connoître que les Samoïedes leur faisoient des sacrifices.

Les Hollandois aïant remis à la voile le 2 de Septembre, vers six heures du matin, se trouverent deux heures après à la distance d'une lieue du Twisthoek, à l'Est de ce Cap; & courant au Nord jusqu'à midi, ils firent environ six lieues. Ensuite ils rencontrerent tant de glaces, une brume si noire, & des vents si variables, qu'après avoir été contraints de faire de petites bordées, ils prirent le parti de dériver à l'Est d'une Ile, qu'ils nommerent l'Ile des Etats. Ils y descendirent, attirés par la vue d'une multitude de Lievres, dont ils tuerent un grand nombre: mais cet amusement fut suivi d'une scene si terrible, que pour n'en supprimer aucune

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Barensz. II. Voïage. 1595.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Barensz. II. Voïage. 1595.

circonſtance, & pour familiariſer tout-d'un-coup mes Lecteurs avec les Ours blancs, qui joueront un grand rôle dans la Relation ſuivante, elle doit être repréſentée dans le ſtile naïf du Voïageur même.

Le 6 de Septembre, dit Gerard de Veer, » quelques Matelots retour-» nerent à l'Ile des Etats, pour y chercher une ſorte de pierres cryſtal-» lines (72) dont ils avoient déja recueilli quelques-unes. Pendant cette » recherche, deux de ces Matelots étant couchés l'un auprès de l'autre, » un Ours blanc fort maigre s'approcha doucement d'eux, & ſaiſit l'un par » la nuque du cou. Le Matelot ne ſe défiant de rien, s'écria; qui eſt-ce » qui me prend ainſi par derriere? Son Compagnon, qui tourna la tête, » lui dit: Hò, mon cher Ami! c'eſt un Ours: & ſe levant vîte, il prit » ſa courſe & s'enfuit. L'Ours mordit ce Malheureux en divers endroits » de la tête, & la lui aïant fracaſſée, il ſe mit à lecher le ſang. Les » autres Matelots, qui étoient à terre au nombre de vingt, accoururent » auſſitôt avec leurs fuſils & leurs piques. Ils trouverent l'Ours qui dévo-» roit le corps, & qui, les voïant paroître, courut à eux avec une fu-» reur incroïable, ſe jetta ſur un d'entr'eux, l'emporta, & le déchira bien-» tôt en pieces. L'horreur & l'effroi dont ils furent pénétrés, leur firent pren-» dre à tous la fuite.

» Ceux qui étoient demeurés à bord, les voïant fuir & revenir vers la » Mer, ſe jetterent dans les Canots, pour les aller recevoir. En arrivant » au rivage, & lorſqu'ils eurent appris cette pitoïable avanture, ils en-» couragerent les autres à retourner avec eux au combat, pour attaquer » tous enſemble le furieux Animal; mais pluſieurs ne pouvoient s'y ré-» ſoudre. Nos Compagnons ſont morts, diſoient-ils; il ne s'agit plus de » leur conſerver la vie. Si nous pouvions l'eſperer encore, nous irions » avec autant d'ardeur que vous: mais qu'avons-nous à prétendre? Une » victoire ſans honneur & ſans avantage, pour laquelle il faut braver un » affreux péril. Malgré ces raiſons, il y en eut trois qui s'avancerent un » peu, pendant que l'Ours continuoit de dévorer ſa proie, ſans ſe met-» tre en peine de voir près de lui trente hommes enſemble. Les trois » étoient Corneliſſ *Jacobſz*, Pilote, Hans *van Uffelen*, Ecrivain du Vaiſ-» ſeau de Barenſz, & Guillaume *Gyſen*, Pilote du Yacht. Les deux Pilo-» tes aïant tiré trois coups, ſans toucher l'Animal, l'Ecrivain s'avança un » peu plus, & lui en tira un dans la tête, proche de l'œil. Sa bleſſure » même ne lui fit pas quitter priſe; & tenant le corps par le cou, il eut » encore la force de l'enlever tout entier. Cependant on vit alors qu'il » commençoit à chanceler; & l'Ecrivain allant droit à lui, avec un Ecoſ-» ſois, ils lui donnerent pluſieurs coups de ſabre & le couperent en pie-» ces, ſans pouvoir lui faire abandonner ſa proie. Enfin Gyſen lui don-» na ſur le muffle un grand coup, de la croſſe de ſon fuſil, qui le fit » tomber ſur le côté; & l'Ecrivain, ſautant auſſitôt deſſus, lui coupa la » gorge. Les deux Matelots, à demi dévorés, furent enterrés dans l'Ile; & » la peau de l'Ours fut apportée à la Compagnie d'Amſterdam (73).

On leva l'ancre le 9; mais les glaces qui venoient battre les flancs des

(72) Eſpece de Diamans, ſuivant l'Auteur.
(73) Second Voïage des Hollandois par le Nord; Recueil de Conſtantin, T. I. p. 33.

Vaiſſeaux, & qui bouchoient de toutes patts le paſſage, obligerent le ſoir de revenir mouiller dans le même lieu. L'Amiral & l'Yacht toucherent ſur des rochets, qu'ils ne laiſſerent pas de franchit heureuſement. Trois jours après, on fit voile encore vers la Mer de Tartarie, ſans pouvoir forcer l'obſtacle des glaces. Enfin, l'on prit le parti de retourner au Weigats, en gouvernant vers le Cap des Croix. Le 14, il patut que le tems devenoit un peu plus doux : le vent ſe rangea au Nord-Oueſt, & les Courans deſcendirent, avec rapidité, de la Mer de Tartarie. Le même jour, on traverſa de l'autre côté du Weigats vers la Terre-ferme, pour ſonder le Canal ; & l'on entra juſqu'au fond du Golfe, dertiere une Ile, qui fut nommée la Queue, où l'on trouva une petite maiſon de bois & un grand Canal. Le 15, on eut un aſſez beau tems pout ſe flatter de pouvoir continuer le voïage, & tenter une ſeconde fois d'entrer dans la Mer de Tartarie : mais Barenſz en jugea tout autrement, & demeura ſur ſes ancres. En effet, le matin du 25, on vit les glaces rentrer dans le Weigats, du côté de l'Eſt. Il fallut ſe hâter de mettre à la voile, & ſortir par l'Oueſt du Détroit, pour reprendre la route des Provinces-Unies. Le 30, on ſe trouva ſur une Ile qui fut nommée *Wardhuis*, où l'Eſcadre s'arrêta juſqu'au 10 d'Octobre, ſans autre deſſein que d'obſerver le cours des eaux & des vents : & le 18 de Novembre, après quatre mois & ſeize jours de navigation, elle rentra heureuſement dans la Meuſe.

Voïages au Nord-Oueſt et au Nord-Eſt.

Barensz. II. Voïage. 1595.

L'inutilité de ces deux voïages refroidit ſi peu les Chefs de l'entrepriſe, qu'ils délibererent auſſitôt ſur les moïens d'en faire un troiſieme : mais leurs Hautes Puiſſances refuſerent de l'autoriſer par leur Commiſſion. Elles ſe contenterent de faire publier, que ſi quelques Villes, quelques Sociétés, ou quelque Particulier même, vouloient faire les frais du voïage, loin de s'y oppoſer, elles donneroient une récompenſe conſidérable à ceux qui ſe croïant ſurs d'avoir rempli leur objet, en apporteroient des preuves qui ne ſouffriſſent pas d'objection ; & la ſomme fut fixée.

III. Voïage des Hollandois au Nord-Eſt.

Le Conſeil de Ville d'Amſterdam, dont l'atdeur n'avoit fait qu'augmenter, profita auſſitôt de cette permiſſion pour faire équiper deux Vaiſſeaux ; & les Equipages futent engagés à des conditions avantageuſes : mais autant qu'il fut poſſible, on évita de prendre des gens mariés, dans la crainte qu'un excès d'affection pour leurs Femmes ou leurs Enfans ne les fît trop penſer au retour. Heemskerke fut choiſi, comme dans le voïage précédent, pour Maître & premier Commis ; Barenſz, pour premier Pilote, & Jean Corneliſſ Rijp, pour Commis du ſecond Vaiſſeau. Les deux Bâtimens ſe trouverent prêts, au commencement du mois de Mai 1596.

Heemskerke

Ils partirent du Vlie, le 18 ; & dès le 30 ils ſe trouverent par la hauteut de ſoixante-neuf degrés vingt quatre minutes. On obſerve non-ſeulement qu'ils n'eurent point de nuit le 1 de Juin, mais que le jour ſuivant, à dix heutes & demie du matin, ils virent un ſpectacle fort étrange. Le Soleil avoit de chaque côté une parelie ; & ces trois Soleils étoient traverſés par un Arc-en-ciel. En même-tems, on voïoit deux autres Arcs-en-Ciel, l'un qui entouroit les Soleils, & l'autre qui travetſoit la rondeur du vrai Soleil, dont la plus baſſe partie étoit élevée de vingt-huit degrés

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

sur l'Horizon. A midi, l'obſervation de la hauteur, faite avec l'Aſtrolabe, donna ſoixante-onze degrés.

Le 5 de Juin, on fut ſi ſurpris de voir déja les glaces, qu'on les prit d'abord pour des Cygnes. C'étoient de véritables bancs de glace, qui s'étoient détachés, & qui flottoient au hazard. Le 7, on ſe trouva par les ſoixante-quatorze degrés, navigeant le long des glaces, que le mouvement du Vaiſſeau écartoit en avant, comme ſi l'on eut couru entre deux Terres; & l'eau étoit auſſi verte que de l'herbe. On ſe crut proche du Groenland. A meſure qu'on avançoit, la glace devenoit plus épaiſſe. Le 9, on découvrit par les ſoixante-quatorze degrés trente minutes, une Ile, qui parut longue d'environ cinq lieues. Quelques Avanturiers deſcendirent à terre, le 11, & trouverent quantité d'œufs de Mouettes. Enſuite ils monterent au ſommet d'une Montagne fort eſcarpée, d'où ils ne deſcendirent qu'avec une fraïeur égale au danger, à la vûe des pointes de rochers qu'ils avoient au-deſſous d'eux, & ſur leſquelles ils ne pouvoient tomber ſans ſe briſer mille fois le corps. Ils furent obligés de ſe coucher ſur le ventre, pour ſe laiſſer couler dans cette poſture. Barenſz, qui les voïoit du rivage, où il étoit reſté, douta longtems de leur vie, & leur fit des reproches d'autant plus amers, que le fruit de leur témerité s'étoit réduit à voir des précipices & des lieux déſerts. Un Ours blanc, qu'ils tuerent après un combat de deux heures, fit donner à l'Ile le nom de *Baeren Eilandt*, c'eſt-à-dire Ile aux Ours. Il fut écorché, & ſa peau n'avoit pas moins de douze piés de long.

Le 17 & le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces, au travers deſquelles il fallut paſſer pour arriver à la Pointe du Sud de l'Ile : mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler. Le 19, on découvrit une autre Terre, où l'obſervation de la hauteur donna quatre-vingt degrés onze minutes. Le Païs, dont on avoit la vûe étoit fort vaſte : on rangea la Côte, vers l'Oueſt, juſqu'aux ſoixante-dix-neuf degrés & demi, où l'on trouva une fort bonne Rade, dont un vent de Nord-Eſt, qui ſouffloit de terre avec violence, ne permit pas d'approcher. La Baie, du côté de la Mer, s'étendoit Nord & Sud.

Le 21, on jetta l'ancre à vûe de terre, ſur dix-huit braſſes d'eau. Pendant que l'Equipage de Barenſz étoit allé prendre du leſt à la côte occidentale, un Ours blanc entra dans l'eau & nagea vers ſon Bâtiment. Auſſitôt l'Equipage, abandonnant ſon travail, ſe jetta dans la Chaloupe & dans deux Canots, pour aller droit à l'Animal. Il prit alors le large, & nagea plus d'une lieue. On le ſuivit. La plûpart des armes dont on le frappa ſe briſerent ſur ſon corps. Enfin il lança ſes pattes avec tant de force contre l'étrave d'un des Canots, que s'il eut pris de même ce petit Bâtiment par le milieu, il l'auroit coulé à fond : mais il fut tué dans ce moment, & porté à bord. Sa peau avoit treize piés de long.

Une lieue plus loin ſur la Côte, on trouva un fort bon Port, de ſeize, douze & dix piés de profondeur; & plus loin on eut la vûe de deux Iles, qui s'étendoient à l'Eſt. Du côté oppoſé, c'eſt-à-dire vers l'Oueſt, on découvrit un grand Golfe, qui avoit, au centre, une Ile remplie d'Oies ſauvages

wages & de leurs nids. Heemskerke & Barenſz ne douterent point que ces Oies ne fuſſent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre, dans les Provinces-Unies, ſurtout au *Wieringen*, dans le Zuiderſée, dans la Nord-Hollande & dans la Friſe, ſans qu'on eût pû s'imaginer juſqu'alors où elles faiſoient leur ponte. Quelques mauvais Phyſiciens avoient écrit que les œufs de ces Oiſeaux étoient les fruits de certains arbres d'Ecoſſes, qui croiſſoient ſur les bords de la Mer; que ceux qui tomboient à terre ſe caſſoient, au lieu que ceux qui tomboient dans l'eau ne manquoient pas d'éclore auſſi-tôt; & que les jeunes Oies nâgeoient en ſortant de leur coque.

Voïages au Nord Ouist et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

Heemskerke & Barenſz ſe crurent ſur les côtes du Groenland; mais l'Editeur du Journal fait obſerver, d'après les connoiſſances qui ont ſuccedé, que le Païs où ces deux Navigateurs ſe trouvoient eſt une Ile ſituée entre le Groenland & la Nouvelle Zemble, droit, dit-il, par le travers de la Finmarchie, partie Septentrionale de la Norwege, & qu'elle s'étend depuis le ſoixantieme degré juſqu'au-delà du quatre-vingtieme, c'eſt-à-dire en longueur plus de ſoixante lieues d'Allemagne, Nord-Oueſt de l'Ile aux Ours: elle eſt ſous un climat, que l'exceſſive rigueur du froid faiſoit croire inhabitable, & celui du Monde où les nuits ſont les plus courtes. Pendant les ſix mois d'Eté, on n'y voit point manquer tout-à-fait la lumiere; & pendant deux des ſix mois d'Hiver, lorſque le Soleil eſt au-delà de la Ligne, & qu'à proportion de ſon éloignement les jours ne ſont que de douze, dix, huit, & même d'une ſeule heure, il ne laiſſe pas, au milieu de cette longue nuit, étant au plus bas, de monter douze degrés & demi ſur l'Horizon, par les quatre-vingt degrés; de ſorte que toutes les vingt-quatre heures on y voit la lumiere de l'Aurore. Mais quoique le jour ſoit ſi long, & que le Soleil luiſe ſi longtems ſans interruption dans ce rigoureux climat, il n'en eſt pas moins vrai que de tous les Païs qui ſont au Nord de la Ligne, c'eſt celui qui a l'Eté le plus court & le moins chaud. On y a vû quelquefois, au 13 de Juin, les glaces encore ſi fortes à l'entrée des Ports, & le long des Côtes, que les Vaiſſeaux n'y pouvoient paſſer. La nége même, qu'on y voit toujours en certains endroits, étoit ſi peu fondue dans les autres, que les Renes, n'y pouvant trouver à paître, y étoient tout décharnés. La cauſe de ce perpétuel Hiver eſt que le Soleil ne montant jamais plus haut ſur l'Horizon, que juſqu'aux trente-trois degrés moins quarante minutes, ſes raïons, qui ne frappent jamais la terre que de biais, gliſſent deſſus, ne la pénetrent point, & ne peuvent jamais l'échauffer. Par la même raiſon, ils n'ont pas la force de diſſiper les vapeurs qui s'élevent de la terre, & qui, demeurant ſur les Montagnes & ſur la Mer, empêchent ſouvent que la vûe des Navigateurs ne puiſſe s'étendre plus loin que la longueur du Navire. Auſſi ne connoît-on que les Côtes de cette Terre. Elle paroît ſemée de hautes Montagnes, toujours couvertes de nége; & dans les Plaines qui les entrecoupent, on ne voit point d'arbres, de buiſſons, ni de fruits. La ſeule production qu'on y connoiſſe eſt une mouſſe courte, moins verte que jaunâtre, au travers de laquelle perçent de petites fleurs bleues; & les ſeuls Animaux qu'on y voie, ſont des Ours blancs, plus grands que des Bœufs, des

Observations ſur ce Païs.

Cerfs, des Renes, des Renards blancs ou gris, & des Orignaux.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

Le 23 de Juin, une partie des Equipages étant descendue pour observer la variation de l'Aiguille, on fut encore allarmé par la vûe d'un grand Ours blanc, qui nageoit vers les Vaisseaux : mais les cris, dont on fit retentir aussi-tôt les Côtes, lui firent prendre une autre route. La variation se trouva de seize degrés. On rangea la Côte par les soixante-dix-neuf degrés, & l'on découvrit un autre Golfe. Le 28, on doubla un Cap de la Côte occidentale ; mais le 29, on fut obligé de s'éloigner de la Côte, pour se garantir des glaces. On revint ainsi par les soixante-seize degrés cinquante minutes, & le 1 de Juillet on eut encore la vûe de l'Ile aux Ours. Là, Cornelisz & les autres Officiers de son Vaisseau se rendirent sur celui de Barensz. Dans un Conseil, où l'on ne pût s'accorder sur la route, il fut reglé que chacun prendroit celle qui seroit conforme à ses lumieres. Cornelisz, suivant des préventions dont il n'étoit jamais sorti, retourna par les quatre-vingt degrés, dans l'opinion qu'il pourroit passer à l'Est des Terres qui s'y trouvent, & mettre ensuite le Cap au Nord.

Barensz, au contraire, fut déterminé par les glaces à courir la bande du Sud. Le 11, il se crut, par l'estime, Sud & Nord avec *Candinous*, ou *Candnoes*, pointe orientale de la Mer blanche, qui lui demeuroit au Sud ; & portant au Sud, ensuite au Sud-quatt-Sud-Est, par la hauteur de soixante-douze degrés, il jugea qu'il ne pouvoit être loin de la Terre de Willougby. Le 17, s'étant trouvé par les soixante-quatorze degrés quarante minutes, il reconnut, à midi, la Nouvelle Zemble, vers la Baie de Saint Louis. Le 18, il doubla le Cap de l'Ile de l'Amirauté ; & le 19 il vit l'Ile des Croix, sous laquelle il mouilla le 20, parceque les glaces fermoient le passage. Huit de ses Matelots descendirent à terre, dans le seul dessein de visiter les Croix, & s'assirent au pié de la premiere pour s'y reposer. En allant vers la seconde, ils apperçurent deux Ours, levés contre la Croix même, sur leurs pattes de derriere, qui sembloient les observer. Ils ne pensérent qu'à fuir ; à l'exception de l'un d'eux, qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer, dans le corps du premier qui prendroit la fuite, une gaffe qu'il avoit en main. L'expérience lui avoit appris qu'il falloit demeurer en Trouppe, pour effraïer les Ours par des cris. En effet, lorsqu'ils se furent mis à crier ensemble, ces Animaux s'éloignerent. Le 21 de Juillet, Barensz se trouva par les soixante-seize degtés quinze minutes, où la variation de l'aiguille fut d'environ vingt-six degrés. Le 6 d'Août, il doubla le Cap de Nassau ; & le 7, il se vit sous le Cap de Troost, qu'il cherchoit depuis longtems.

Une brume des plus noires l'obligea d'amarrer son Vaisseau à un Banc de glace de cinquante-deux brasses d'épaisseur mesurée, c'est-à-dire qu'elle en avoit trente-six de profondeur dans l'eau, & seize au-dessus. Le lendemain, tandis qu'il étoit à se promener sur le Pont, toujours amarré au même Banc, il entendit un Animal souffler ; & bientôt il vit un Ours, à la nage, qui cherchoit à s'élancer dans le Navire. Il cria ; *tout le monde haut*. L'Equipage fut à peine sur le Pont, qu'on vit l'Ours, appuïant déja ses griffes sur le Bâtiment, & faisant ses efforts pour y monter. Des cris perçans, qui furent poussés tout-à-la-fois, semblerent effraïer l'Ani-

mal ; il se retira : mais ce fut pour revenir fierement, par derriere le Banc de glace. On avoit eu le tems d'étendre, sur les hauts du Navire, la voile de la Chaloupe ; & les plus hardis étoient proche du Virevaut avec leurs Fusils. L'Ours fut blessé ; & la nége, qui tomboit en abondance, ne permit point de le suivre, pour s'assurer de sa mort.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

Cependant, les glaces s'étant séparées le jour suivant, & les glaçons commençant à flotter, on admira la pesanteur du grand Banc, que les autres heurtoient sans pouvoir l'ébranler. Mais, dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de masses, Barensz se hâta de quitter ce Parage. Le péril étoit déjà pressant, puisqu'en faisant voile, le Vaisseau faisoit craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin, l'on s'approcha d'un autre Banc, où l'on porta vîte une Ancre, pour s'y amarrer jusqu'au soir. Après midi, pendant le premier quart, les glaces recommencerent à se rompre, avec un bruit si terrible, que l'Auteur n'entreprend pas de l'exprimer. Le Vaisseau avoit le Cap au courant, qui charioit des glaçons ; il fallut filer du cable, pour se retirer. On compta plus de quatre cens gros Bancs de glace, qui étoient enfoncés de dix brasses dans l'eau, & qui n'avoient que deux brasses de hauteur au-dessus. Comme le seul parti étoit de s'amarrer de Banc en Banc, on en vit un, dont le haut s'élevoit en pointe, avec l'apparence d'un clocher ; & s'y étant avancé, on lui trouva trente-deux brasses de hauteur, vingt dans l'eau & douze au-dessus. Le 11, on s'approcha d'un autre, qui avoit dix-huit brasses de profondeur, & dix au-dessus de l'eau. Le 12, Barensz crut devoir emploïer toute sorte d'efforts pour s'avancer vers la Côte. Non-seulement il craignoit d'être emporté par les glaces, mais il jugea que lorsqu'il seroit une fois sur quatre ou cinq brasses d'eau, les plus gros Bancs ne pourroient plus l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avança offroit une grande chute d'eaux, qui descendoient des Montagnes. Il ne put aller fort loin ; & se voïant obligé d'amarrer encore aux Bancs, il nomma ce lieu le petit Cap des glaces. Le 13 au matin, on vit partir de la pointe orientale un Ours blanc, qui venoit vers le Navire. Quelques coups de fusil lui casserent une jambe ; mais sa blessure ne l'aïant point empêché de retourner à terre, plusieurs Matelots y descendirent dans la Chaloupe, le suivirent & le tuerent.

Le 15, on s'approcha de l'Ile d'Orange, où le Vaisseau se trouva presqu'aussi-tôt pris dans des glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il se dégagea heureusement, en s'avançant vers la terre. Mais pendant que l'Equipage étoit occupé de ce travail, le bruit réveilla un Ours, qui dormoit à peu de distance. Il courut d'abord vers le Vaisseau, & le travail fut abandonné pour se défendre. L'Ours reçut quelques coups de fusil, qui le firent fuir de l'autre côté de l'Ile, où il se plaça sur un Banc de glace. Il y fut suivi ; & la vûe de la Chaloupe le fit sauter dans l'eau, pour gagner le bord de l'Ile à la nage. On lui coupa le passage ; & d'un coup de hache sur la tête on lui fit une profonde blessure. Le Matelot qui l'avoit frappé voulut redoubler le coup ; mais chaque fois qu'il levoit sa hache, l'Animal plongeoit assez adroitement pour l'éviter, & ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 16, dix Hommes eurent le courage de se mettre dans la Chaloupe,

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

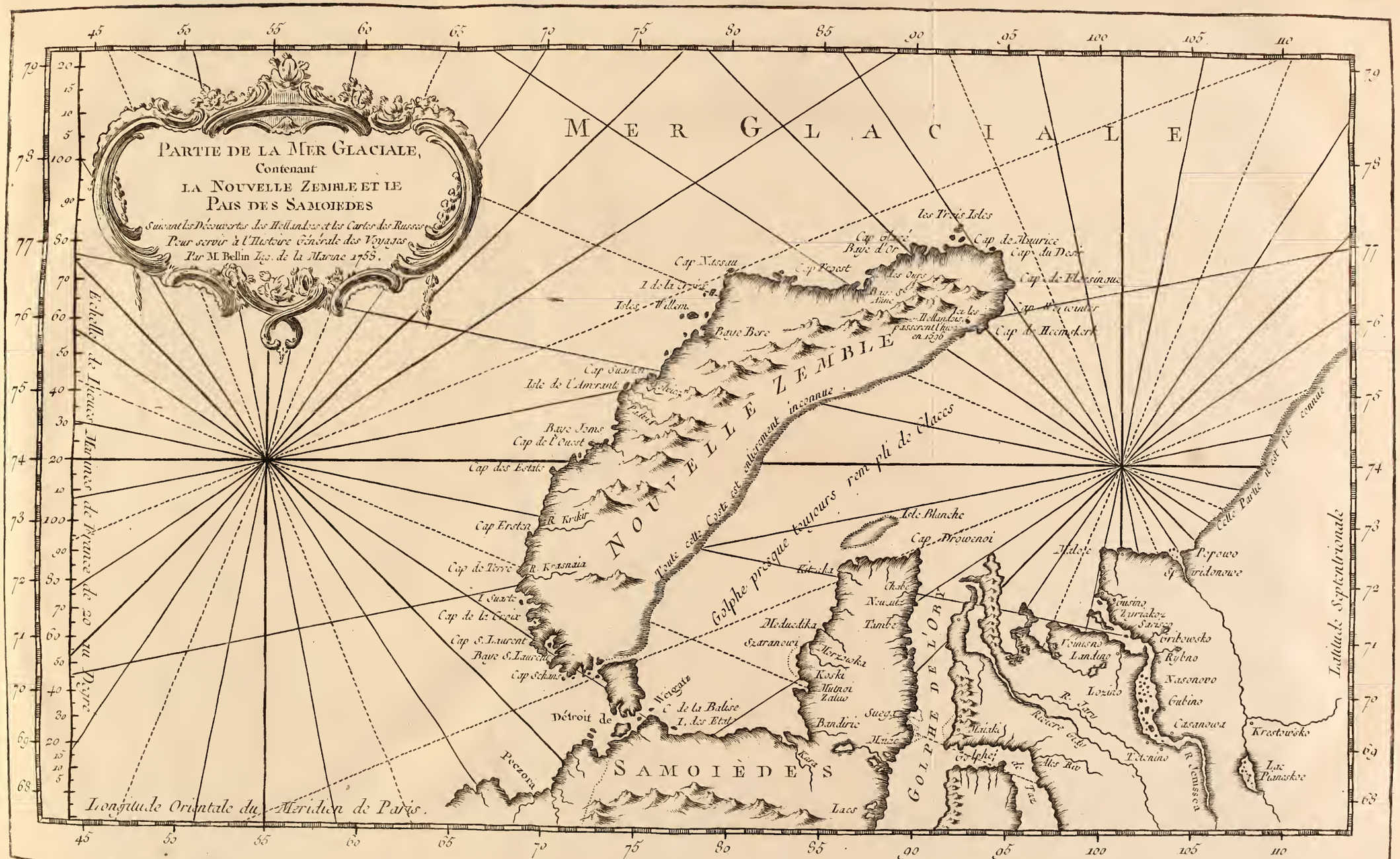
Hfemskerke 1596.

pour traverser les glaçons, vers la Nouvelle Zemble. Ils monterent, en chemin, sur les plus hautes glaces, qui formoient une petite Montagne; & là ils prirent hauteur, dans la vûe de s'assurer de leur position. Ils trouverent que le Continent leur demeuroit au Sud-Sud-Est; ensuite, une autre observation le leur fit juger au Sud. Dans le même tems, ils virent les eaux ouvertes au Sud-Est; & ne doutant plus alors du succès de l'Entreprise, ils revinrent avec une extrême impatience pour en informer Barensz. On appareilla le 18, & l'on mit même à la voile; mais après beaucoup de vains efforts, on fut obligé de revenir au lieu d'où l'on étoit parti. Cependant, le 12, on doubla le Cap du Desir, & l'espoir se ranima. Mais on donna bientôt dans des glaces, qui forcerent encore de reculer. Le 21, on trouva le moïen de pénétrer assez loin dans le Port des glaces, & l'on y passa tranquillement la nuit sur les ancres. Le lendemain, lorsqu'il en fallut sortir, on rencontra un grand Banc de glace, auquel on fut contraint d'amarrer. Quelques Matelots monterent dessus, & firent un récit fort singulier de sa figure. Il étoit couvert de terre au sommet, & l'on y trouva près de quarante œufs. Sa couleur n'étoit pas non plus celle de la glace; c'étoit un vrai bleu céleste. Sa hauteur étoit de dix-huit brasses sous l'eau, & de dix au-dessus.

Le 25, vers trois heures après midi, la Marée recommençant à charier des glaçons, on se crut par le Sud de la Nouvelle Zemble, vers l'Ouest du Weigats. Comme on avoit passé la Nouvelle Zemble, & qu'on ne trouvoit aucun passage ouvert, l'espérance de pénétrer plus loin sembloit absolument évanouie, & Barensz pensoit à retourner en Hollande; lorsqu'arrivant à la Baie des Courans, le Vaisseau fut arrêté par une si forte glace, qu'on le vit forcé de reculer. Le 26, étant entré dans le Port des Glaces, on y demeura pris, au milieu des glaçons qui flottoient de toutes parts. Trois Hommes, qui se mirent dessus, pour faire des ouvertures, faillirent d'être emportés, & ne dûrent leur salut qu'à l'assistance du Ciel. Cependant on s'avança, le soir du même jour, à l'Ouest du Port des Glaces: mais les Glaçons s'étant rejoints pendant la nuit, avec un redoublement d'épaisseur, on comprit que le sort le plus favorable auquel on pût s'attendre, étoit d'hiverner dans cette Région d'horreur. C'est ici que commence la peinture d'une situation sans exemple.

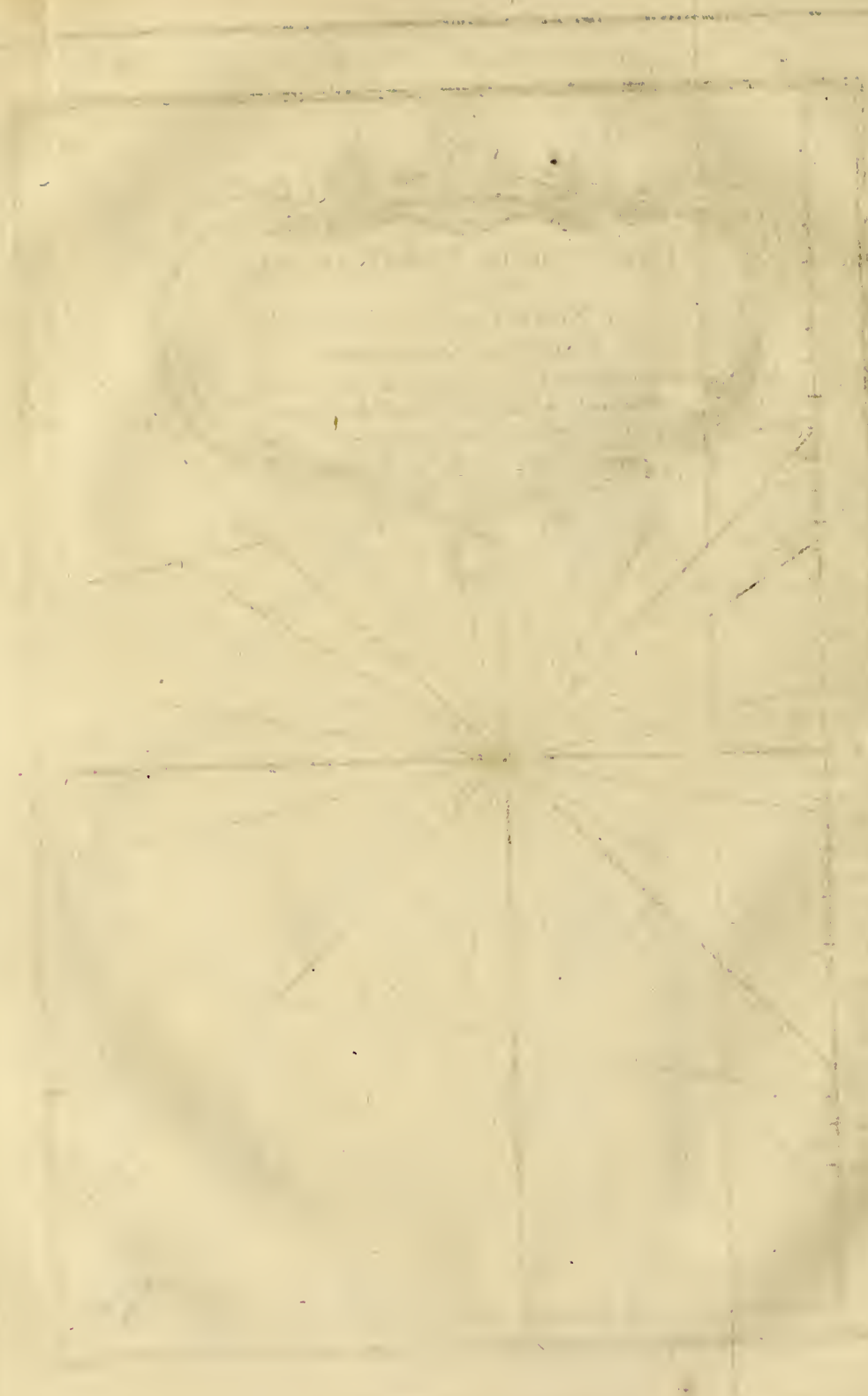
Fameuse Relation de la misere des Hollandois dans la Nouvelle Zemble.

Le 27, les glaçons recommencerent à flotter; & le vent, qui tourna au Sud-Est, en détachant encore plus, les pressoit avec tant de violence contre l'avant du Vaisseau, qu'ils lui donnoient en longueur un mouvement de libration fort dangereux. Dans ce péril, qui ne faisoit qu'augmenter, on mit la chaloupe en Mer, comme une ressource pour l'extrémité. Les glaçons s'écarterent un peu le 28; mais tandis qu'on observoit les dommages que le Vaisseau avoit soufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut, avec un si grand bruit, que tout le monde se crut prêt à périr. Vers le soir, on remarqua que les glaçons s'entassoient les uns sur les autres; & le 29 il s'en étoit accumulé de si grands monceaux, qu'on emploïa inutilement les crocs & d'autres instrumens pour les rompre. Il ne resta plus le moindre espoir de se dégager. Le 30, ces amoncellemens redoublerent autour du Vaisseau; & la nége, qui tomboit en abondance, haussoit en-



Tems XV in 4°. N°. 3.

Tome 17. in 8°. Page 331



core ces redoutables remparts. Tout craquoit horriblement, à bord, & dans le cercle de glaçons qui l'environnoient. On s'attendit à le voir crever bientôt & se séparer en pieces. Comme les glaçons s'étoient beaucoup plus entassés, sous le Vaisseau, du côté du Courant que de l'autre, il étoit demeuré fort panché : mais ensuite ils s'amoncellerent aussi de l'autre côté ; de sorte que le Bâtiment se trouva droit, & monté sur ces bancs de glace, comme si l'on eut pris plaisir à l'élever avec des machines.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

Le 31, de nouveaux glaçons, qui passerent sur les autres à l'avant, éleverent tellement la proue, que l'étrave se trouvoit de quatre ou cinq piés plus haut que le reste, tandis que l'arriere étoit enfoncé dans les glaces, comme dans un creux. On se flattoit que cet incident pourroit servir à conserver le Gouvernail, & que les glaçons cesseroient de le frapper ; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du Vaisseau ; car si la carcasse eut été exposée, comme la proue, aux glaçons qui flottoient sans cesse, ils auroient enlevé tout le Bâtiment, & n'auroient pu manquer à la fin de le renverser. Peut-être même auroit-il coulé bas d'eau ; ce qu'on redoutoit beaucoup. Dans cette crainte, on avoit déja mis le Canot & la Chaloupe sur la glace, pour s'y retirer ; & quatre heures s'étoient passées dans l'attente de ce qui pouvoit suivre, lorsque les glaces se séparerent & furent emportées par le Courant. On rendit graces au Ciel, d'un évenement dont on se crut redevable à sa protection, & tous les efforts furent emploïés à réparer le Gouvernail & la Barre. Ensuite on prit le parti de les démonter, pour éviter le même risque, si l'on se trouvoit encore assiegé des glaçons.

Le 1 de Septembre, ils recommencerent à s'entasser ; & le corps du Vaisseau se trouva élevé de plusieurs piés, sans être encore offensé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le Canot & la Chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons éleverent encore le Vaisseau, le firent craquer horriblement, & l'ouvrirent même en tant d'endroits, qu'on prit enfin la résolution de traîner le Canot à terre, avec treize tonneaux de biscuit & deux tonneaux de vin. Le 3, on fut assiegé par quantité de glaçons, qui se joignirent à ceux dont on étoit déja serré. Alors le safran de l'Etambord se sépara ; mais le doublage se soutint encore. Bientôt le cable, qui étoit mouillé au vent, se rompit. Un autre cable neuf, qu'on avoit amarré à la glace, eut le même sort. La quantité, la violence & la grandeur des glaçons, dont quelques-uns étoient de la hauteur des Montagnes à sel d'Espagne, firent admirer que le corps du Bâtiment leur résistât. Le 5, au soir, ils le presserent tellement, qu'il demeura panché sur un côté, & qu'il fut considérablement endommagé, quoique sans s'ouvrir encore. Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvoit résister longtems, on se hâta de porter à terre une vieille voile de misene, de la poudre, du plomb, des fusils, des mousquets & d'autres armes, pour dresser une tente proche du Canot. On y porta aussi du biscuit & des liqueurs fortes, avec des instrumens de charpentier pour radouber la Chaloupe.

Le 7, quelques Matelots, aïant fait environ deux lieues dans le Païs, virent une Riviere d'eau douce, & quantité de bois que les flots avoient

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

jettés sur ses bords. Ils virent aussi des traces de Renes & d'Orignaux, autant du moins qu'ils purent les reconnoître aux vestiges des piés. Ces informations furent d'autant plus agréables, que non-seulement le Navire étoit à la veille de manquer d'eau, mais que dans l'impossibilité de le dégager des glaces avant l'Hiver, qui s'approchoit pour les augmenter, on avoit tenu conseil sur les secours qu'on pouvoit tirer d'un Païs où l'on ne voïoit point d'eau, ni d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des Matelots, tout le monde se promit d'autres secours du Ciel, qui leur fournissoit déja les moïens de se bâtir une retraite, de se chauffer, & de ne pas périr de froid & de soif: ainsi chacun paroissant confirmé dans la résolution d'hiverner, avec l'espérance de retourner au Printems dans sa Patrie, on ne pensa plus qu'à bâtir une grande hute, où l'on pût être à couvert du froid & de l'insulte des Ours. Il se trouvoit effectivement, sur les bords de la Riviere, des arbres entiers, descendus apparemment de Tartarie ou de Moscovie. On commença par faire un Traîneau, pour les voiturer.

Le 15, pendant qu'on travailloit ardemment, un Matelot vit trois Ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derriere un banc de glace, & les autres continuerent d'avancer. Pendant que l'équipage se disposoit à tirer, l'un des deux grands Ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avoit mis de la viande; & presqu'aussitôt, il reçut, dans la tête, un coup de mousquet qui le fit tomber mort. L'autre sembla marquer de la surprise: il regarda fixement son compagnon, qu'il voïoit étendu sans mouvement; il le flaira; &, comme s'il eut reconnu le péril, il retourna sur ses traces. On le suivit de vue. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, & s'éleva sur ses pattes de derriere, pour observer mieux les Matelots. Un coup, qu'ils lui tirerent dans le ventre, le fit retomber sur ses piés. Alors, il prit la fuite, avec de grands cris. Barensz fit ouvrir l'Ours mort, lui fit ôter les entrailles, & le fit mettre sur ses quatre jambes, pour le laisser geler dans cette posture, & le porter en Hollande, si l'on parvenoit à dégager le Vaisseau.

La nuit du 16, l'eau de la Mer, qui n'avoit point encore perdu son mouvement entre les glaçons, se trouva gelée de deux doigts; & la nuit suivante, l'épaisseur augmenta du double. Le 21, le froid devint si vif, qu'on fut obligé de transporter la cuisine à fond de cale, parceque tout y geloit. Le 23, on eut le malheur de perdre le Charpentier, qui fut enterré dans une fente de la Montagne, proche d'une chute d'eau: envain s'étoit-on efforcé d'ouvrir la terre, pour lui faire une fosse. Les soliveaux de l'édifice, qui avoient été traînés sur la glace ou sur la nége, furent posés le 25, & l'édifice prit forme.

Tout l'Equipage ne consistoit plus qu'en seize hommes, dont plusieurs ne jouissoient pas d'une bonne santé. Le 27, il gela si fort, que si quelqu'un mettoit un clou dans sa bouche, comme il arrive souvent dans le travail, il ne pouvoit l'en tirer sans emporter la peau. Le 30, la nége, qui étoit tombée toute la nuit, se trouva d'une hauteur qui ne permit point de sortir de la Hute, pour aller chercher du bois. On fit un grand feu, le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le dessein d'élever une sorte de

rempart, qui eut ſervi de clôture : mais la terre ſe trouva ſi gelée, que l'ardeur du feu ne pût l'amollir ; & la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entrepriſe. Le 2 d'Octobre, on eut la ſatisfaction de voir la hute achevée ; & l'on y planta, ſuivant l'expreſſion du Journal, un *Mai* de nége gelée, pour ſervir de fanal à ceux qui auroient le malheur de s'égarer : mais le ſouvenir des Ours arrêtoit les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la Mer ouverte, auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, ſans que les glaces, où le Vaiſſeau étoit pris, euſſent commencé à ſe fondre. » Il ſembloit, dit Gerard de Veer, qu'on eut bâti exprès un mur de glace » d'environ trois piés de haut pour l'entourer ; & l'on reconnut que l'eſpace » d'eau qu'il occupoit étoit gelé juſqu'au fond, c'eſt-à-dire de trois braſ- » ſes & demie «. Le même jour, on dépeça la chambre de l'Avant, pour emploïer les planches à couvrir la hute, & cette couverture, qui reçut la forme d'un toît à deux égoûts, fut achevée vers le ſoir. Le jour ſuivant, la chambre de pouppe fut auſſi dépeçée, pour revêtir le tour de la hute.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

Le vent, qui avoit ſoufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, & fut ſuivi d'une nége ſi épaiſſe, qu'on n'auroit pû ſortir ſans s'expoſer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il étoit abſolument impoſſible de ſoutenir au-dehors la rigueur du froid. Le 9, l'air s'étant aſſez adouci pour laiſſer la liberté de ſortir, un Matelot rencontra un Ours, qu'il n'apperçut qu'à peu de diſtance ; & dans ſa premiere fraïeur, il ſe mit à courir vers le Vaiſſeau. L'Ours le pourſuivit, & n'auroit pas tardé à le joindre, s'il n'eut été arrêté par la vue du dernier Ours qu'on avoit rué, & qu'on vouloit faire geler à l'air. Il demeura quelques momens à le regarder ; ce qui donna le tems au Matelot d'arriver à bord. La terreur dont il étoit pénétré ne lui laiſſa de force, en arrivant, que pour crier ; un Ours, un Ours. Tous ſes Compagnons jetterent auſſitôt de grands cris, & monterent armés ſur le Pont ; mais ſortant d'une épaiſſe fumée, qu'ils avoient eu peine à ſupporter dans le Vaiſſeau, ils ne pouvoient retrouver tout-d'un-coup l'uſage de leurs yeux. Ils ne virent point l'Ours, qui auroit pû les dévorer dans cet état, s'il n'eut été chaſſé par leurs cris. Heemskerke profita d'un tems ſerein, qui continua le 10, pour leur faire porter au rivage le vin & les autres proviſions. Le 12, une partie de l'Equipage alla paſſer la nuit dans la hute, où le froid fut d'autant plus rigoureux, que la cheminée n'étant pas encore faite, on n'y pouvoit allumer du feu ſans une fumée inſupportable. Le 13, on chargea, ſur un traîneau, deux tonneaux de biere *Joppe*, de Dantzick, pour les tranſporter à la Hute : mais, au départ, il s'éleva un orage ſi terrible, que les Matelots, forcés de rentrer à bord, laiſſerent leur charge dehors, ſur le traîneau. Le lendemain, ils trouverent le fond d'un tonneau crevé, par la force du froid, & la biere gelée, en forme de colle forte. Le tonneau fut porté dans la hute, & mis près du feu pour dégeler : mais la biere, loin de reprendre ſon goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Les deux jours ſuivans, on fut menacé de pluſieurs Ours, dont on ne ſe délivra qu'à force de cris. Le 20, lorſqu'on retourna au Vaiſſeau, pour tranſporter toute la biere qui reſtoit, on trouva que la gelée avoit fait fendre une

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

partie des tonneaux, ſans excepter ceux qui avoient des cercles de fer; dont pluſieurs s'étoient rompus. Tout le reſte de l'Equipage paſſa dans la hute, avec la précaution d'y traîner la Chaloupe du Vaiſſeau, & l'ancre de toue, pour des beſoins plus preſſans encore, dont il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſe cruſſent menacés. Le Soleil, dont la vue étoit leur unique bien, commençant à les abandonner, ils firent, juſqu'au 25, des efforts extraordinaires, pour tranſporter ſur leurs traîneaux tous les vivres & les agrêts.

Ils étoient encore occupés de ce pénible travail, lorſque Barenſz, levant les yeux, vit derriere le Vaiſſeau trois Ours, qui s'avançoient vers les Matelots. Il fit de grands cris, dont ils comprirent le ſens, & qu'ils ſeconderent auſſitôt; mais les trois Monſtres, que leur nombre rendoit apparemment plus hardis, n'en parurent pas effraïés. Alors tous les Matelots chercherent à ſe défendre. Il ſe trouva heureuſement, ſur un traîneau, deux Hallebardes, dont Barenſz prit l'une, & Gerard de Veer l'autre. Les Matelots coururent au Vaiſſeau; mais en paſſant ſur la glace, un d'entr'eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui; & cependant on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les Ours ſuivirent ceux qui couroient au Vaiſſeau; d'un autre côté, Barenſz & de Veer en firent le tour, pour entrer par derriere. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens, à l'exception de celui qui ſe tenoit caché dans ſa fente. Mais les furieux Animaux, ſe préſentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pieces de bois & divers uſtenſiles, qu'on ſe hâta de leur lancer à la tête, & ſur leſquels ils ſe précipitoient chaque fois, comme un Chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avoit point, à bord, d'autres armes que les deux hallebardes. On voulut battre un fuſil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre; & dans la confuſion, ou la crainte, rien de ce qu'on avoit entrepris ne pouvoit s'exécuter. Cependant les Ours revenant à l'aſſaut avec la même furie, on commençoit à manquer d'uſtenſiles & de bois pour les amuſer. Enfin les Hollandois ne durent leur conſervation qu'au plus heureux des hazards. Barenſz, à l'extrémité, conſultant ſon deſeſpoir plus que ſa prudence, jetta ſa hallebarde, qui donna fortement ſur le muffle du plus grand Ours. L'Animal en fut apparemment ſi bleſſé, qu'il fit retraite avec un grand cri; & les deux autres, qui étoient beaucoup moins grands, le ſuivirent auſſitôt, quoique d'un pas aſſez lent.

Le 27, on tua un Renard blanc, qu'on fit rôtir, & dont le goût approchoit beaucoup de celui du Lapin. Les deux jours ſuivans furent donnés à divers ſoins néceſſaires, dans le genre de vie auquel on ſe voïoit condamné; tels que de placer & de monter l'horlorge, de préparer pour la nuit, une lampe, où l'on devoit brûler, au lieu d'huile, la graiſſe d'un des Ours qu'on avoit tués; d'apporter, ſur des traîneaux, quantité d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avoit couvert la hute, afin que le froid y pénétrât moins par les fentes.

Le 1 de Novembre, au ſoir, on vit paroître la Lune à l'Eſt; & le Soleil montoit encore aſſez haut ſur l'horizon pour ſe faire voir. Le 2, il

il se leva au Sud-Sud-Est, & se coucha près du Sud-Sud-Ouest ; mais son globe ne se montra point entier sur l'horizon. Le 3, il se leva au Sud-quart-de-Sud-Est, un peu plus vers le Sud, & se coucha au Sud-quart-de-Sud-Ouest, un peu plus aussi vers le Sud ; on ne vit, ce jour-là, que la partie supérieure de son globe à l'horizon ; quoique l'endroit de la terre, où l'on prit hauteur, fût aussi haut que la hune du Vaisseau, dont on étoit assez proche. Le 4, on cessa de voir le Soleil, quoique le tems fût calme & serein.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERK. 1596.

Si le Soleil avoit quitté l'horizon, la Lune y étoit venue prendre sa place ; & lorsqu'elle fut à son plus haut période, elle paroissoit nuit & jour, sans se coucher. Le 6 fut un jour si sombre, qu'on ne pût le distinguer de la nuit ; d'autant plus que l'horloge, qu'on auroit pû consulter, s'arrêta. Aussi tout le monde demeura-t'il longtems au lit, sans pouvoir s'imaginer que la nuit fût passée ; & lorsqu'on prit le parti de se lever, personne ne put distinguer si ce qu'on voïoit de lumiere étoit celle de la Lune ou celle du jour. Le Journaliste n'ajoute point comment on fit enfin cette distinction. Entre mille maux présens & ceux qu'on envisageoit dans l'avenir, le défaut des vivres étant le plus terrible, on fit, le 8, un état du biscuit qui restoit, & les rations furent reglées à quatre livres & cinq onces pour huit jours. La provision de poisson sec & de viande étoit encore assez abondante ; mais on commençoit à manquer de vin, & ce qui restoit de biere étoit sans force. On prenoit quelques Renards, qui venoient alors se montrer ; au lieu que les Ours s'étoient retirés avec le Soleil, & ne reparurent qu'à son retour. Barensz fit disposer un cerceau, avec un rets, dans lequel un Renard ne pouvoit entrer sans se trouver pris ; & l'on pouvoit tirer aussitôt le piege & l'Animal dans la hute. Ensuite, il en vint un si grand nombre, que pour en prendre plusieurs à la fois, on fit des trappes de planches fort épaisses, qu'on chargea de pierres pour les rendre encore plus pesantes ; & l'on en prit ainsi quelques-uns.

Le 12, on prit le parti de regler la distribution du vin à deux petits verres par jour ; & l'unique boisson, qu'on eut d'ailleurs, étoit de l'eau de nége fondue. Le 18, Barensz fit distribuer à tout le monde une piece de gros drap, pour en faire l'usage que chacun pourroit imaginer contre le froid. Les chemises & les linceuls n'étoient pas plus ménagés, mais on tomba dans une autre difficulté lorsqu'il fut question de les laver. On n'avoit pas plutôt tiré le linge de l'eau bouillante, que la gelée le roidissant, il étoit impossible de le tordre. Il demeuroit même gelé près du feu, du moins par le côté du dehors, & c'étoit une occupation fort pénible que de le tourner sans cesse, ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante, pour le faire dégeler. Le 22, il ne restoit que dix-sept fromages, qui furent partagés. Le 26, & les deux jours suivans, il tomba une si grande quantité de nége, que la hute en étant tout-à-fait couverte, il fut impossible d'en sortir : mais l'air s'étant éclairci le 29, on se servit de pelle pour creuser dans la nége ; & l'on y fit un trou, par lequel chacun sortit en rampant. Les Trappes se trouvoient aussi couvertes : elles furent dégagées, & dès le même jour on y prit quelques Renards ; chasse d'autant plus précieuse, qu'avec la chair de ces Animaux, qu'on mangeoit avide-

Voiages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

ment, elle fourniſſoit des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1 de Décembre, la hute ſe trouvant enſévelie, pour la ſeconde fois, dans les néges, on eut à ſouffrir une ſi terrible fumée, que l'horreur de cette ſituation étant redoublée par les ténebres, il fallut demeurer au lit pendant trois jours, ſans autre ſoulagement que des pierres, qu'on faiſoit chauffer, & qu'on ſe donnoit tour à tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la Mer, avec un bruit, qui jetta tout le monde dans la plus affreuſe conſternation. Chacun s'imagina que les hautes Montagnes de glace, qu'il avoit vues pendant l'Eté, ſe détachoient, ou s'amoncelloient les unes ſur les autres, pour tomber ſur la hute. En même-tems, comme la fumée avoit obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela ſi fort au-dedans, que le plancher & les murs étoient revêtus de deux doigts de glace, & qu'il s'en trouvoit juſques dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura ſuſpendu, quoiqu'on en eût augmenté le poids; ce qui mit Barenſz dans la néceſſité de préparer lui-même le ſable de douze heures, que les Matelots nomment l'*Ampoullete*, pour conſerver la connoiſſance des tems. Le 6, la gelée fut ſi forte & le froid ſi vif, que les plus robuſtes ne pouvant le ſupporter, ils ſe regardoient tous languiſſamment, & d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvoit augmenter ſans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'étoit plus capable de les réchauffer. Tout étoit gelé, juſqu'au vin de Xeres, dont on connoit la chaleur. Il falloit le faire dégeler aux jours de diſtribution; & le reſte du tems, on étoit réduit à l'eau de nége fondue, qui faiſoit craindre un ſurcroit de déſaſtre par les maladies qu'elle pourroit cauſer. Le 7, un accident plus horrible encore faillit d'emporter à la fois tous les miſérables Hollandois. Après avoir tenu conſeil ſur les moïens de réſiſter au froid, on réſolut d'aller prendre, à bord du Vaiſſeau, le charbon de terre qu'on y avoit laiſſé; parceque le feu en eſt ardent, & de longue durée. On fit, vers le ſoir, un grand feu de cette matiere, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde; & perſonne ne faiſant attention aux ſuites, on prit ſoin de boucher ſoigneuſement les fenêtres, pour s'aſſurer une nuit chaude & tranquille. Bientôt, ils ſe trouverent tous attaqués d'étourdiſſemens & de vertiges, qui leur ôtoient non-ſeulement le pouvoir de ſe remuer, mais la force même de ſe plaindre. Quelques-uns néanmoins ſe traînerent juſqu'à la porte, & l'ouvrirent; mais le premier, qui voulut ſortir, tomba ſans connoiſſance ſur la nége. Auſſitôt que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils avoient regardé comme leur plus grand mal, ſervit à les rétablir; mais ils demeurerent perſuadés qu'un quart-d'heure plûtard, ils auroient péri tous, ſans pouvoir ſe donner mutuellement le moindre ſecours.

Depuis le 9 juſqu'au 12, le tems fut clair, & le Ciel brillant d'Etoiles. Cependant l'excès du froid fut tel, qu'on deſeſpere de pouvoir l'exprimer. » Dans la hute même, le cuir des ſouliers gela aux piés, & ſa » dureté ne permit plus de s'en ſervir. Les Hollandois ſe firent des chauſ» ſures, du deſſus des peaux de moutons qu'ils avoient apportées, avec » trois ou quatre paires de chauſſons, l'une ſur l'autre. Leurs habits étoient

» tout blancs de verglas. S'ils demeuroient quelque tems dehors, il s'é-
» levoit sur leurs levres, au visage, & aux oreilles, des pustules qui ge-
» loient aussi.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Le 14, l'observation de la hauteur leur donna soixante-seize degrés. Le 18, quelques-uns allerent au Vaisseau, dans la seule vue de le visiter. Depuis dix-huit jours, qu'ils ne s'étoient pas éloignés de la hute, la glace s'étoit élevée d'un pouce. Quoique le jour eût peu de clarté, ou plutôt qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laissoit pas de voir d'assez loin, & l'on découvroit, dans la Mer, quantité d'endroits ouverts. Les Hollandois ne douterent point que ce changement ne fût arrivé lorsque le craquement des glaces s'étoit fait entendre. Le 25, ils entendirent des Renards autour de la hute, sans en trouver un seul dans les trappes. » Le
» feu sembloit manquer de chaleur, ou du moins elle ne se communiquoit
» point aux objets les plus proches : il falloit brûler ses bas, pour en sen-
» tir un peu aux jambes & aux piés; & l'on n'auroit pas même senti la
» brûlure des bas, si l'odorat n'en eût pas été frappé. Telle fut la fin de
» Décembre; & ce fut au milieu de ces souffrances; que le malheureux
» reste de l'Equipage entra dans l'année 1597.

Heemskerke 1596.

Le commencement n'en fut pas moins rude; ce qui n'empêcha point les Matelots de célébrer la fête des Rois, pour charmer leur peines. Les Billets furent tirés; & le sort favorisa un Canonier, » qui se trouva ainsi,
» remarque le Journaliste, Roi de la Nouvelle Zemble, c'est-à-dire d'un
» Païs qui a peut-être deux cens lieues de long entre deux Mers. Le 10 de Janvier, on trouva que l'eau étoit montée de près d'un pié dans le Vaisseau, & qu'elle s'y étoit convertie en glace. Le 12, la hauteur, prise de l'Etoile nommée l'œil du Taureau, s'accorda si bien avec les premieres observations du Soleil, qu'on se crut confirmé dans la supposition des soixante-seize degrés, mais plûtôt au-dessus que plus bas. Le 13, d'un tems clair & calme, on observa que la lumiere du jour commençoit à croître : en jettant une boule, on la voïoit courir; ce qu'on n'avoit pas vû jusqu'alors. Depuis ce jour, on sortit plus librement, pour s'exercer le corps, & surtout les jambes, que la plûpart avoient engourdies. Bientôt on crut remarquer aussi, dans l'air, une rougeur, qu'on prit pour une espece d'Aurore, avant-courriere du Soleil. D'un autre côté, le froid diminua si sensiblement pendant le jour, que lorsqu'il y avoit bon feu dans la Hute, on voïoit tomber, des cloisons, de gros morceaux de glace, qui dégeloient sur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit, il geloit toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de Biscuit & de Vin, parceque la chasse des Renards devenoit moins abondante; avertissement d'ailleurs assez fâcheux, car la retraite de ces Animaux annonçoit le retour prochain des Ours.

1597.

Le 24, Heemskerke & de Veer, accompagnés d'un Matelot, prirent occasion d'un tems fort clair, pour aller se promener sur le rivage méridional. Au moment qu'ils y pensoient le moins, de Veer apperçut un côté du Globe solaire. Ils se hâterent de porter cette agréable nouvelle à la Hute : mais Barensz, dont on connoissoit l'habileté, n'en voulut rien croire, parceque suivant toutes ses supputations, il s'en falloit de quinze jours

Voiages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Hëemskerke 1597.

que le Soleil pût se faire voir par cette hauteur. Les autres soutenoient ce qu'ils avoient vû ; & la contestation fut vive. Le 25 & le 26, un brouillard épais, qui ne permettoit de rien voir, confirma Barensz dans son opinion. Mais, l'air s'étant éclairci le 27, tout l'Equipage ensemble vit, sur l'Horizon, l'astre du jour dans toute sa Sphere ; ce qui ne laissa aucun doute qu'on n'en eût pû voir une partie le 24.

Cependant, comme cette découverte étoit opposée au sentiment de tous les Ecrivains, anciens & modernes, & qu'on pouvoit la juger contraire au cours de la nature, parcequ'elle sembloit détruire la rondeur qu'on attribuoit aux Cieux & à la Terre, les Hollandois craignirent qu'on ne les accusât d'erreur ; & qu'après avoir été si longtems sans voir la lumiere, on ne leur reprochât de n'avoir pas tenu un compte exact du tems, ou d'avoir passé quelques jours dans leurs lits sans s'en être apperçus. Cette crainte leur fit prendre le parti d'écrire, dans le dernier détail, leurs raisonnemens & toutes les circonstances (74).

Le 31 fut un fort beau jour, où l'on jouït agréablement de la clarté du Soleil. Il fut suivi de sept jours d'orage, pendant lesquels on n'eut pas moins de brouillard & de nége qu'au cœur de l'Hiver ; mais le beau tems leur aïant succedé, le 8 de Février, on vit le Soleil se lever au Sud-Sud-Est, & se coucher au Sud-Sud-Oueſt, c'est-à-dire, par rapport au Cadran

(74) Ils avoient vu, pour la premiere fois, le Soleil dans le Signe du Verseau, par les cinq degrés vingt-cinq minutes ; & suivant leur premiere estime, avant que de pouvoir paroître par la hauteur des soixante-seize degrés, où ils se trouvoient, il auroit fallu qu'il eût été par les seize degrés vingt-cinq minutes. Cette différence leur causoit d'autant plus d'étonnement, qu'ils ne croïoient pas possible qu'ils se fussent trompés dans le calcul qu'ils avoient fait du tems : ils avoient marqué jour pour jour, tout ce qu'ils avoient observé ; ils n'avoient jamais cessé de consulter leurs Montres ; & lorsqu'elles avoient été dérangées par le froid, ils avoient pris le sable de douze heures. Pour concilier de si grandes oppositions, & démêler la vérité à l'égard du tems, ils prirent les Ephemerides de Joseph de la Scala, imprimées à Venise, qui commençoient en 1580, jusqu'à 1600 : ils y trouverent, que le 24 de Janviet, jour même auquel ils avoient vû le Soleil, la Lune & Jupiter étoient en conjonction, à l'égard de Venise, à une heure après minuit. Sur cette remarque, ils observerent cette même nuit, à quelle heure ces deux Planetes seroient en conjonction, pour le lieu où ils étoient ; elles y furent cinq heures plus tard qu'à Venise, c'est-à-dire, vers six heures du matin. Dans cette observation, ils virent qu'elles s'approchoient quelquefois l'une de l'autre, jusqu'à ce que sur les six heures du matin, elles se trouverent précisément l'une au-dessus de l'autre, dans le signe du Taureau. Leur conjonction se trouva, au compas, justement Nord-quart au Nord-Est ; & le Sud du compas étoit Sud-Sud-Oueſt, où l'on avoit le véritable Sud ; la Lune aïant alors huit jours : d'où il paroissoit que la Lune & le Soleil étoient à la distance de huit rumbs l'un de l'autre. Cette différence, entre le lieu où ils étoient & Venise, étoit donc de cinq heures en longitude ; & dans cette supposition, on peut compter de combien ils étoient plus à l'Est que la Ville de Venise ; savoir cinq heures, chaque heure de quinze degrés, ce qui en fait soixante-quinze : d'où il est aisé de conclure qu'ils ne s'étoient pas trompés dans leur compte, & que par le moïen de ces deux Planetes ils avoient trouvé la véritable longitude ; car la Ville de Venise est par les trente-sept degrés vingt-cinq minutes de longitude, & la déclinaison étant de quarante-six degrés cinq minutes, il s'ensuit que la Hute Hollandoise de la Nouvelle Zemble étoit par les cent douze degrés vingt-cinq minutes de longitude, & par les soixante-seize de latitude.

A l'égard des quinze jours de différence, entre le tems auquel ils avoient vû le Soleil & celui auquel il devoit paroître ; c'est une difficulté, dit le Journaliste, dont on laisse la discussion aux Savans. *Ubi sup.* pp. 78 & suivantes.

de plomb qu'on avoit posé près de la Hute, au midi de ce terrein, car la différence d'avec les compas ordinaires étoit au moins de deux rhumbs.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

Environ deux mois & demi, qu'on avoit passés sans voir d'Ours, les avoient fait oublier, lorsque le 13, dans le tems que tout le monde s'occupoit à nettoïer les trappes, on en vit paroître un fort grand, qui venoit droit à la Hute. Un Matelot, l'aïant couché en joue, lui donna dans la poitrine un coup qui lui passa au travers du corps, & la balle sortit fort plate par la queue. Il ne laissa pas de s'éloigner d'environ trente pas; & ceux qui coururent à lui, après l'avoir vû tomber, le trouverent encore vivant. Il leva même la tête, comme pour chercher des yeux celui qui l'avoit blessé. L'expérience qu'on avoit eue de la force de ces Animaux, fit prendre le parti de lui tirer quelques autres coups. On lui fendit le ventre, & l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graisse, qu'on fit fondre pour les Lampes: il y avoit longtems que faute de matiere, on avoit perdu la consolation d'être éclairé pendant la nuit.

Le reste de Février, Mars, & les quinze premiers jours d'Avril, furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais tems, de brouillards & de gelée, de crainte à la vûe des Ours, & de plaisir après les avoir tués. Le 6 d'Avril, il en descendit un, par les degrés qu'on avoit faits à la nége, jusqu'à la porte même de la Hute. Elle étoit ouverte; mais Hemskerke, qui apperçut heureusement le Monstre, se hâta de la fermer, & se mit derriere, pour la soutenir. L'Ours s'en retourna. Cependant il revint deux heures après, & monta sur la Hute, où il fit un bruit dont tout le monde fut effraïé. Il fit de si grands efforts pour renverser la cheminée, qu'on le crut plus d'une fois maître du passage. Il déchira la voile dont elle étoit entourée. Enfin il ne s'éloigna, qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du tems aïant cessé le 15 d'Avril, tous les Hollandois allerent visiter leur Vaisseau, & leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avoient laissé. Du rivage, ils considérerent avec admiration les monceaux de glace qui couvroient la Mer, & qui sembloient offrir la perspective d'une grande Ville, c'est-à-dire, des Maisons, entremêlées de Tours, de Clochers, de Bastions & de Remparts. Le lendemain, étant retournés à bord, ils observerent, dans l'éloignement, que l'eau étoit ouverte. Quelques-uns eurent la hardiesse de monter sur les Bancs de glace, & de passer de l'un à l'autre jusqu'à l'eau, dont il y avoit cinq ou six mois qu'ils n'avoient approché. En y arrivant, ils virent un petit Oiseau, qui plongea aussi-tôt; ce qui acheva de leur faire juger que l'eau étoit plus ouverte, qu'elle ne l'avoit été depuis leur séjour dans la Nouvelle Zemble.

Le 1 de Mai, leur viande, qui commençoit aussi à dégeler, & dont ils firent cuire une partie, se trouva aussi bonne que jamais, avec le seul défaut de ne pouvoir se garder lorsqu'elle étoit cuite. Le 2, un grand vent de Sud-Oueſt nettoïa la haute Mer, & n'y laissa plus de gros glaçons. Alors, tout le monde parla de s'embarquer, & de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, tout le reste des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouroient le Vaisseau. Mais après de si belles apparences, quelle fut la douleur commune, de s'appercevoir dès le jour

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

ſuivant, que le Vaiſſeau, qui n'étoit, au 15 de Mars, qu'à ſoixante-dix pas de l'eau ouverte, s'en trouvoit à plus de cinq cens? Le 7 & le 8, il tomba tant de nége, que dans l'impoſſibilité de ſortir de la Hute, quelques Matelots déſeſpérés propoſerent de parler nettement aux Officiers, & de leur déclarer que tout l'Equipage étoit réſolu de quitter ce funeſte lieu. Les meilleurs vivres, tels que la Viande & le Gruau, commençoient à manquer, dans un tems où l'on avoit plus beſoin de force que jamais, pour ſupporter le travail. A peine reſtoit-il du lard pour trois ſemaines, à deux onces par tête (75). Cependant perſonne n'eut la hardieſſe de s'expliquer avec Heemskerke, parcequ'il avoit déclaré lui-même qu'on ne ſe remettroit en Mer que vers la fin de Juin. On s'ouvrit ſeulement à Barenſz, à qui l'on connoiſſoit beaucoup de bonté, & qui ſe contenta de demander aux plus ardens quelques jours de délai. Heemskerke, avec lequel il en confera le 15, promit que ſi le Vaiſſeau n'étoit pas dégagé à la fin du mois, on s'efforceroit alors de mettre la Chaloupe & la Scute (76) en état de partir: ce tems parut long, parcequ'on prévoïoit qu'il en faudroit beaucoup, pour radouber & pour équiper ces deux petits Bâtimens.

Le 21, néanmoins, Heemskerke, voïant les glaces ramenées par un vent du Nord-Eſt, permit de travailler à l'équipement. La Chaloupe, qui n'étoit pas ſortie de la Hute, ne fut pas difficile à tirer. Mais la Scute qui étoit enfoncée dans la nége, coûta tant d'efforts à dix Hommes, affoiblis comme ils étoient par un genre de vie ſi triſte, qu'ils furent obligés d'interrompre pluſieurs fois leur travail (77). Pendant qu'ils s'y emploïoient avec ardeur, ils virent paroître un Ours effroïable. Ils rentrerent auſſi-tôt dans la Hute; & les plus habiles Tireurs, ſe diſtribuant aux trois Portes, l'attendirent avec leurs fuſils. Un autre monta ſur la cheminée, avec le ſien. L'Ours marcha fierement vers la Hute, & s'avança juſqu'à la pente des degrés d'une des Portes, où il ne fut pas apperçu du Matelot qui s'y étoit mis en garde: mais d'autres l'avertiſſant par leurs cris, il tourna la tête, & malgré ſa premiere fraïeur, il perça l'Ours d'une groſſe balle. Ceux qui virent ſa ſituation tremblerent pour lui; car lorſqu'il avoit tiré ſon coup, le monſtre étoit ſi proche, qu'ils l'avoient cru prêt à le déchirer; & ſi l'amorce n'eut pas pris feu, comme il arrivoit ſouvent dans un climat ſi rude, il étoit infailliblement dévoré. Peut-être cet affreux Animal ſeroit-il même entré dans la Hute, où il auroit fait un étrange carnage. Mais la bleſſure qu'il avoit reçue ne lui permit pas de fuir bien loin; & lorſqu'il ſe fut arrêté, on acheva aiſément de le tuer. On lui trouva, dans le ventre, des morceaux entiers de chiens marins, avec la peau & le poil. D'autres Ours, qui parurent les jours ſuivans, eurent le même ſort. Il ſembloit que ces Animaux ſentiſſent que leur proie étoit prête à s'échapper, & qu'ils redoublaſſent leurs efforts pour s'en ſaiſir.

La Chaloupe & la Scute ſe trouverent radoubées le 7 de Juin. On avoit

(75) C'eſt-à-dire pour chaque jour.

(76) Petite Barque qui ſert pour la pêche du Hareng.

(77) Heemskerke leur diſoit, pour les exhorter, » que s'ils ne vouloient ſe faire Bourgeois de la Nouvelle Zemble & s'y aſſurer » leur ſépulture, il falloit rétablir cette Scute, dont l'eſpérance de leur retour dépendoit. *ubi ſup.* p. 90.

coupé à la Scute une partie de l'arriere ; & l'on y avoit fait une petite Arcasse, à laquelle on ajouta quelques bordages, des deux côtés, pour donner plus de fond au Bâtiment, & pour le mettre en état de tenir mieux la Mer. Le jour suivant, une violente tempête du Sud-Oueſt, accompagnée de grêle, de nége, & surtout de pluie, obligea tout le monde de se retirer dans la Hute, où l'on ne trouva plus rien de sec, parcequ'on en avoit ôté les planches pour le radoub ; mais cette incommodité n'affligea personne, lorsqu'on eut remarqué que les eaux recommençoient à s'ouvrir. Cependant il falloit traîner au rivage, les deux Bâtimens, les agrêts, les Marchandises, & le reste des provisions. La nége s'amolissoit, & rendoit le chemin fort difficile. On fut obligé de quitter les souliers de peau, pour reprendre ceux de cuir, en quelque état qu'ils fussent encore. Le 12, on prit des haches, des piques & des bêches, & l'on entreprit d'ouvrir une route jusqu'à la Mer. Ce travail fut très pénible. Il étoit question, non-seulement d'écarter des néges à demi fondues, mais de ranger les glaces, de creuser & d'applanir. L'espérance auroit soutenu le courage, si l'on eut été quitte pour la peine ; mais on se voïoit souvent interrompu par de grands Ours, maigres & décharnés, qui venoient de la haute Mer sur des glaçons, & qui obligeoient de se partager entre le combat & le travail. Cependant tous ces obstacles furent surmontés ; & le 13, on se vit en état de mettre à l'eau les deux Bâtimens. Heemskerke, satisfait du tems & d'un bon frais de Sud-Oueſt, dit alors qu'il étoit résolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidement, & l'on ne pensa plus qu'à mettre les Bâtimens à l'eau.

Voïages au Nord-Oueſt et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

Barensz, dont la santé s'étoit affoiblie depuis longtems, rappella toutes ses forces pour composer un Mémoire, qui contenoit les circonstances de leur Voïage, de leur arrivée dans la Nouvelle Zemble, du séjour qu'ils y avoient fait & de leur départ. Il mit ce papier dans une Boete, qu'il suspendit à la cheminée de la Hute, pour servir d'instruction à ceux qui pourroient aborder après eux dans le même lieu, & leur apprendre par quelle avanture ils y trouveroient les restes d'une misérable Maison qui avoit été habitée neuf ou dix mois. D'un autre côté, comme le Voïage qu'on alloit entreprendre, avec deux petits Bâtimens sans couverte, faisoit prévoir d'horribles dangers, Heemskerke écrivit deux Lettres, qui furent signées de tout l'Equipage, & déposées, l'une dans la Chaloupe, l'autre dans la Scute. » Il y faisoit le récit de tout ce que les » Hollandois avoient souffert, en attendant l'ouverture des eaux, & dans » l'espérance que leur Vaisseau se dégageroit des glaces : mais le Ciel n'aïant » point exaucé leurs vœux, & se trouvant à la veille de manquer de vivres, sans compter l'incertitude de la belle saison, qui passeroit vraisemblablement fort vîte, ils avoient été forcés d'abandonner leur Navire, & d'entreprendre un Voïage qui les exposoit à toutes sortes de » disgraces. Il ajoutoit qu'ils avoient jugé à propos de dresser ce double » Mémoire, afin que si leurs deux Bâtimens étoient séparés par la tempête, par le naufrage de l'un, ou par quelque autre accident de Mer, » on pût trouver sur l'autre toutes les circonstances de leur malheureuse » histoire, & la confirmation du témoignage de ceux qui auroient survécu.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE 1597.

Après ces triſtes précautions, on tira vers la Mer les deux petits Bâtimens, & les traîneaux, chargés des marchandiſes & des proviſions: c'étoient ſix paquets de draps de laine, un coffre plein de toiles, deux paquets de velours, deux petites Caiſſes remplies d'argent, deux Tonneaux d'uſtenſiles & d'agrêts, treize tonneaux de Biſcuit, un de fromage, un de Lard, deux d'Huile, ſix de Vin, deux de Vinaigre, & les hardes de l'Equipage. Tout cet appareil, étalé ſur le rivage, paroiſſoit difficile à ranger dans un auſſi petit eſpace que celui des deux Bords; mais rien n'eſt impoſſible à l'induſtrie, ſoutenue par la néceſſité. L'embarquement fut achevé le même jour.

Enfin, le 14 de Juin 1597, à ſix heures du matin, on mit à la voile par un vent d'Oueſt. Les deux Bâtimens arriverent avant le ſoir au Cap des Iles, où les glaces étoient encore ſi fortes qu'ils y demeurerent pris. Ce malheur, arrivé dès le premier jour, conſterna les Hollandois. Quatre d'entr'eux deſcendirent à terre, & n'y virent que des rochers, d'où ils firent tomber quelques Oiſeaux à coups de pierre. Ils ſe croïoient menacés de ne pouvoir ſortir de ce triſte lieu: mais, le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublerent le Cap de Fleſſingue, & s'avancerent juſqu'au Cap du Deſir. Le 16, ils ſe trouverent à l'Ile d'Orange, où quelques-uns deſcendirent auſſi, & firent du feu, de quelques pieces de Bois qu'ils y trouverent. Leur beſoin le plus preſſant étant celui d'eau douce, ils firent fondre de la nége, dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerke, accompagné de deux Matelots, paſſa ſur la glace dans une autre Ile, où il prit quelques Oiſeaux: mais, à ſon retour, il tomba dans un trou qui s'étoit fait à la glace, & dont il ne ſeroit pas ſorti ſans l'aſſiſtance du Ciel, parcequ'il y avoit un courant fort rapide.

On remit à la voile, & l'on arriva au Cap des glaces, où les deux Bâtimens n'eurent pas autant de peine qu'ils en craignoient à ſe joindre. Heemskerke, qui n'étoit pas ſur le même bord que Barenſz, s'informa de ſa ſanté; & Barenſz, quoique fort mal, répondit qu'il étoit mieux. Enſuite, apprenant qu'on étoit au Cap des Glaces, il ſouhaita d'être élevé par ſes Matelots, pour ſe procurer, ajouta-t'il, la ſatisfaction de voir encore une fois ce Cap. On ignore ſi c'étoit le preſſentiment de ſa fin: mais il eut le tems de ſe ſatisfaire; car les deux Bâtimens furent auſſitôt pris des glaces, & demeurerent immobiles dans leur ſituation. Le 17 au matin, ils eſſuïerent, au contraire, le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Enſuite ils ſe trouverent ſi ſerrés entre deux bancs de glace flottans, que les Equipages des deux bords ſe dirent le dernier adieu. Cependant, aïant repris courage, ils s'efforcerent de ſe rapprocher des glaces fermes, pour s'y amarrer, dans l'eſpoir d'y être moins expoſés aux glaces errantes. Ils s'en approcherent; mais il reſtoit l'embarras d'y amarrer une corde. Tout le monde paroiſſoit effraïé du péril. Dans cette extrémité, de Veer, qui étoit le plus agile, prit le bout de la corde, & ſautant heureuſement de glaçon en glaçon, arriva heureuſement à la glace ferme, où il attacha la corde autour d'une hauteur de glace. Tous les autres ſortirent alors des Bâtimens, & commencerent par tranſporter avec eux les Malades dans leurs draps. Enſuite, débarquant ce qui

étoit

étoit à bord, & tirant les Bâtimens même sur la glace, ils se virent garantis d'un naufrage qu'ils avoient cru presqu'inévitable.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

Le 18, ils emploïerent une partie du jour à réparer leurs Bâtimens, qui avoient beaucoup souffert. Leur bonheur leur fit trouver du bois, pour faire fondre du godron, dont ils calfaterent les coutures. Ensuite ils allerent chercher, à terre, quelques rafraîchissemens pour les Malades. mais ils ne rapporterent qu'un petit nombre d'oiseaux.

Mort de Barensz.

Le 19, ils se trouverent encore pris plus étroitement dans les glaces; & de toutes parts ne voïant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie, que pour la finir plus misérablement dans ce jour. Toutes les circonstances semblerent propres à les confirmer dans cette triste idée. Leur situation ne changea point jusqu'au soir, & ne fit qu'empirer la nuit suivante. Le 20, à neuf heures du matin, de Veer passa de la Scute dans la Chaloupe, pour apprendre à Barensz, que Nicolas Andriss, un des meilleurs Matelots, tiroit à sa fin. La mienne, répondit tranquillement Barensz, n'est pas éloignée non-plus. Ses gens, qui le voïoient lire dans une Carte Marine, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt, quittant la Carte, il dit à de Veer que les forces lui manquoient : après quoi les yeux lui tournerent; & sans ajouter un mot, il expira si subitement, qu'Heemskerke, qui arrivoit alors dans la Scute, n'eut pas le tems de lui dire adieu. Presqu'au même instant, Andriss mourut aussi. La mort de Barensz jetta une profonde consternation sur les deux bords. Il avoit été comme l'ame des trois Voïages; & tout le monde avoit autant de confiance à sa probité qu'à ses lumieres. Le 21 n'aïant point amené de changement que dans les circonstances, ce fut un jour lugubre qu'on passa dans le regret de cette perte & dans l'attente du même sort. On ne comptoit plus que treize hommes sur les deux Bâtimens.

Le vent souffla du Sud-Est, le 22; & dans l'éloignement on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Mais il falloit traîner les Bâtimens plus de cinquante pas sur la glace, les mettre à l'eau pour quelques momens, ensuite les traîner encore plus de trente pas, avant que de se trouver dans un lieu ouvert & tout à fait navigable. Après ce travail, on mit à la voile avec de meilleures espérances, qui se soutinrent jusqu'à midi; & ce fut pour retomber alors entre de nouvelles glaces. Mais bientôt elles se séparerent, en laissant un passage, tel que celui d'une écluse ouvette. On rangea pendant quelques momens la Côte, avec des efforts continuels pour écarter les glaçons, & vers le soir, les deux Bâtimens se retrouverent pris. Le 28, les eaux s'étant r'ouvertes d'elles-mêmes, ils arriverent sur les neuf heures du matin, au Cap de Trooft, où les glaces les reprirent. L'observation de la hauteur donna soixante-seize degrés trente-neuf minutes. On n'avoit point à se plaindre de la lumiere du Soleil, qui étoit assez brillante; mais il manquoit de chaleur pour fondre la nége, & le plus pressant besoin des Hollandois étoit la soif. Ils ne furent dégagés des glaces que le 24 à midi. Les deux Bâtimens prirent le large, à force de rames, & firent bonne route jusqu'au Cap de Nassau, qu'on découvrit à la distance de trois lieues. Quelques Matelots allerent à terre, & trouverent un peu de bois, qui servit à faire fondre de la nége. Ce soulagement, joint

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

aux alimens chauds qu'on prit avec le secours du feu, rendit un peu de force aux plus foibles.

Le 25, il s'éleva une grosse tempête du Sud, qui dura deux jours presqu'entiers, & pendant laquelle, les glaces où les Bâtimens étoient amarrés s'étant rompues, ils dériverent au large, sans qu'il fût possible de les ramener vers la glace ferme. Ils se virent cent fois dans un horrible danger; & pour comble de malheur, ils se séparerent. Cependant un vent de Nord-Oueſt, qui se leva le second jour, ramena le calme, & favorisa leur route vers la glace ferme. La Scute y arriva la premiere; & de Veer, qui la commandoit, aïant fait une lieue le long des glaces sans voir paroître la Chaloupe, crut Heemskerke & tous ses Gens ensévelis dans les flots. La brume étoit fort épaisse, & menaçoit de redoubler vers le soir. De Veer fit tirer inutilement plusieurs coups. Enfin les autres y répondirent; & ce signal leur servit à se rejoindre.

Ils s'avancerent ensemble, le 27, à une lieue de la Côte Occidentale du Cap de Nassau; & pendant qu'ils s'efforçoient de ranger la terre, ils virent sur les glaces une multitude innombrable de Vaches marines. Les Oiseaux commençant à paroître aussi en trouppes nombreuses, ils en tuerent douze, qui leur firent un délicieux festin. Mais le 28, ils se retrouverent si serrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge sur la glace ferme, & d'y tirer aussi les deux Bâtimens. Ils y firent des Tentes de leurs voiles, dans l'espérance d'y passer du moins une nuit tranquille; mais, vers minuit, la sentinelle découvrit trois Ours. Tout le monde fut réveillé par ses cris. On sortit armé; & la premiere décharge eut peu d'effet: cependant, n'aïant pas laissé de faire reculer les Ours, elle donna le rems de recharger les fusils; & de la seconde, on tua un de ces Animaux, dont la chute fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain; & s'étant approchés du lieu où leur Compagnon étoit encore étendu, l'un des deux le prit dans sa gueule, & l'emporta sur les plus raboteuses glaces, où ils se mirent tous deux à le manger. L'Equipage, aussi frappé d'étonnement que de crainte, se hâta de tirer quelques coups, qui leur firent quitter prise & les mirent en fuite. Quatre hommes allerent aussitôt au cadavre, qu'ils trouverent à demi mangé dans un espace si court. En observant sa grandeur, ils admirerent la force de l'Ours qui l'avoit emporté, par un chemin si difficile, que tous quatre ensemble ils eurent quelque peine à transporter, jusqu'aux Tentes, la moitié qui restoit. Les deux jours suivans, on en vit quatre; deux d'abord, qu'on prit pour ceux qui avoient fui, & successivement deux autres. On n'en put tuer aucun; mais, outre le bruit qui les avoit éloignés, on ne douta point qu'ils n'eussent reçu quelques blessures.

Le premier jour de Juillet fut marqué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace, qui venoient de la Mer, heurterent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils briserent en plusieurs pieces celle que les Equipages avoient prise pour azile. Les paquets tomberent dans l'eau; & de quelque importance qu'il fût de les conserver, un autre soin pressoit encore plus: c'étoit celui de garantir la Chaloupe, qu'il fallut traîner par dessus les glaces jusqu'assez proche de terre,

où les glaçons étoient moins à craindre. Enſuite, lorſqu'il fallut retourner aux paquets, on ſe trouva dans un mortel embarras. La glace rompoit ſous les piés, à meſure qu'on avançoit vers ſes bords. Un paquet, qu'on ſe croïoit prêt à ſaiſir, étoit emporté par un glaçon, ou ſe cachoit ſous un autre. Les plus hardis ne ſavoient comment s'y prendre, pour ſauver leur unique bien, & pour ſe ſauver eux-mêmes. Ce fut pis encore, lorſqu'on entreprit de pouſſer la Scute. La glace rompit ſous une partie des Matelots; & ce petit Bâtiment fut emporté avec eux, briſé en quelques endroits, ſurtout à ceux qu'on avoit changés ou réparés Un Malade, qui s'y étoit retiré, ne fut ſauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'emploïerent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écarterent un peu, & la Scute fut tirée ſur la glace même, près de la Chaloupe. Cette fatigue dura depuis ſix heures du matin, juſqu'à ſix du ſoir, On perdit deux tonneaux de biſcuits, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'uſtenſiles & d'agrêts, le Cercle aſtronomique, un paquet de drap écarlate, un tonneau d'huile, un de vin, & un de fromage.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

Le 2 fut emploïé à réparer les deux Bâtimens. On trouva du bois, & l'on tua quelques Oiſeaux, qui furent mangés rôtis. Deux hommes, qu'on envoïa faire de l'eau le jour ſuivant, retrouverent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail de la Scute, le coffre de toiles, & un chapeau; haſard ſurprenant, qui ranima la confiance au ſecours du Ciel. Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eut vûs luire ſur les Côtes de la Nouvelle Zemble, & ſervit à ſecher les piéces de drap mouillé. Les trois jours ſuivans furent remarquables par la violence des glaçons, & par la mort de Janz de Harlem, un des Matelots. Le 9, les eaux s'ouvrirent du côté de la Terre; & la glace ferme commençant auſſi à flotter, on fut obligé de tirer les deux Bâtimens à l'eau, l'eſpace d'environ trois cens cinquante pas : horrible travail, que perſonne n'auroit été capable d'entreprendre pour un intérêt moins cher que la vie. On mit à la voile entre ſept & huit heures du matin; mais, à ſix heures du ſoir, on fut contraint de retourner à terre, & de remonter ſur la glace ferme, qui n'étoit point encore ſéparée dans le lieu qui fut choiſi.

On fit, le 10, des efforts extraordinaires pour traverſer les glaçons, juſqu'à deux grandes ſurfaces de glace, aſſez ſemblables à deux Campagnes, mais jointes par une eſpece d'Iſthme. L'impoſſibilité du paſſage fit une nouvelle néceſſité de décharger les deux Bâtimens, de tranſporter leur charge, & de les traîner eux-mêmes plus de cent pas ſur la glace, juſqu'à l'ouverture d'une autre eau. Ils recommencerent enſuite à voguer, mais fort lentement, pour traverſer un petit eſpace, qui s'offroit entre deux glaçons flottans d'une prodigieuſe grandeur, au riſque d'être écraſés, ſi les maſſes étoient venues à ſe joindre. Lorſqu'on fut ſorti de ce Détroit, un vent d'Oueſt fort impétueux, dont on fut pris droit en proue, obligea de gagner la glace ferme, quoiqu'avec beaucoup de peine à s'en rapprocher. On y tira les deux Bâtimens, avec une fatigue, qui réduiſoit tout le monde au deſeſpoir. Dès le lendemain, on vit un grand Ours fort gras, qui s'avançoit à la nage vers les Tentes. Il reçut pluſieurs coups de mouſquet, qui le firent tomber ſans mouvement. La liqueur chaude, qui for-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

toit de ſes bleſſures, reſſembloit moins à du ſang qu'à de l'huile, ſur l'eau où elle couloit. Quelques Matelots ſe mirent ſur un banc de glace, qu'ils firent flotter vers le cadavre ; & lui aïant jetté une corde au cou, ils l'entraînerent ſur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu ſurpris de lui trouver huit piés d'épaiſſeur.

Trois hommes de l'Equipage paſſerent dans une Ile, qui ſe préſentoit devant les Tentes, & découvrirent delà l'Ile des Croix à l'Oueſt. Le danger ne les empêcha point de traverſer à cette derniere Ile, pour y chercher quelques traces d'hommes ; mais ils n'y en trouverent point d'autres que celles qu'ils y avoient vues à leur paſſage. Soixante-dix œufs de Canards de Montagnes, qu'ils rapporterent à leurs Compagnons, furent le ſeul fruit d'un voïage téméraire auquel ils avoient emploïé douze heures, & qui avoit cauſé beaucoup d'inquiétude ſur les deux bords. Ils raconterent que pour paſſer à l'Ile des Croix, ils avoient quelquefois eu juſqu'aux genoux l'eau qui étoit ſur la glace, entre les deux Iles, & que pour aller & revenir ils avoient fait, à-peu-près, ſix lieues. Les autres furent ſurpris de leur hardieſſe, & n'en reçurent pas les œufs de Canards avec moins de joie. Le reſte du vin, qui fut diſtribué à cette occaſion, produiſit à chacun environ ſix pintes.

Le 16, on vit arriver de terre un Ours d'une blancheur éclatante, ſur lequel on ſe hâta de tirer ; & quelques balles, qui porterent, le mirent en fuite. Le lendemain quelques Matelots, chargés d'aller reconnoître l'ouverture des eaux, le trouverent languiſſant de ſes bleſſures ſur un banc de glace. Il ſe mit à fuir auſſitôt qu'il les eut entendus : mais un coup de gaffe, qu'il reçut de l'un d'entr'eux, & dont la pointe lui pénétra la peau, le fit tomber ſur ſes pattes de derriere. Le Matelot voulut redoubler ſon coup ; mais le furieux Monſtre ſaiſit le croc de la gaffe, mit le bois en pieces, & renverſa le Hollandois à ſon tour. Les autres tirerent auſſi-tôt ; & leur décharge aïant fait fuir l'Animal, le Matelot qui étoit tombé ſe releva, courut après lui ſans autre arme que le tronçon de ſa gaffe, & lui en donna de grands coups ſur le corps. L'Ours tournoit chaque fois la tête, & ſauta juſqu'à trois fois contre celui qui le frappoit. Cependant une nouvelle décharge des autres le perça de pluſieurs balles, & rendit ſa marche plus peſante. Enfin, ils acheverent de le tuer d'une troiſieme décharge ; ſuivant leur uſage, ils lui arracherent les dents.

Le 19, ſept Hommes paſſerent, dès ſix heures du matin, dans l'Ile des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'Oueſt ; & dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs Compagnons, ils ne ſe donnerent que le tems de ramaſſer une centaine d'œufs, qui furent mangés à leur arrivée ; c'étoit pour reprendre les forces néceſſaires à traîner, l'eſpace d'environ trois cens pas, leurs Bâtimens ſur la glace. Tout le monde s'arma de courage, parceque cette fatigue fut regardée comme la derniere. Les deux Bâtimens ne furent pas plûtôt à l'eau, qu'on mit à la voile ; & la navigation fut ſi prompte, qu'à ſix heures du ſoir on fut au-deſſus de l'Ile des Croix. Là, toutes les obſervations ne firent plus découvrir de glaces ; ou du moins celles qu'on crut voir encore ne cauſerent plus d'épouvante. On porta le Cap à l'Oueſt-quart-de-Sud-Oueſt, avec un ſi bon

vent d'Eſt & d'Eſt-Nord-Eſt, que ſuivant l'eſtime on ne faiſoit pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures. Le 20, à neuf heures du matin, le Cap noir fut doublé; & vers ſix heures du ſoir, on reconnut l'Ile de l'Amirauté, qui fut dépaſſée pendant la nuit. En paſſant aſſez près de cette Ile, les Hollandois des deux Bâtimens virent environ deux cens Vaches marines, qui ſembloient y paître, & ſe firent un amuſement de les chaſſer; bravade, qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fiere légion de Monſtres, dont la force eſt extraordinaire, ſe mit à nager vers eux, comme dans le deſſein concerté de ſe vanger, & firent un bruit terrible, qui ſembloit les menacer de leur perte. Ils ne ſe crurent obligés de leur ſalut, qu'à la faveur d'un bon vent.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE 1597.

Le 21, ils doublerent les Caps de Plancio & de Langenes. Le 22, ſe trouvant proche du Cap de Cant, ils deſcendirent pluſieurs fois à terre, pour chercher des œufs & des Oiſeaux. Les nids y étoient en abondance, mais dans des lieux fort eſcarpés. Les Oiſeaux ne paroiſſoient point effraïés de la vûe des Hommes, & la plûpart ſe laiſſoient prendre à la main. Chaque nid n'avoit qu'un œuf, qu'on trouvoit à terre, ſur la roche, ſans paille & ſans plumes pour l'échauffer; ſpectacle étonnant pour les Hollandois, qui ne comprirent point comment ces œufs pouvoient être couvés, & les Petits éclore, dans un ſi grand froid.

A peine eurent-ils remis à la voile pour s'éloigner de la Côte, que le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la Mer ſe retrouva ſi couverte de glaces, qu'après avoir écarté le paſſage avec des peines inſupportables, ils ſe virent forcés de retourner vers la terre, où ils aborderent heureuſement dans une belle Anſe, à l'abri de preſque tous les vents. Ils y deſcendirent, & le bois ne leur manqua point pour faire cuire leurs œufs & leurs Oiſeaux. Une brume épaiſſe, & le vent du Nord, les y retinrent trois jours, pendant leſquels aïant pénétré dans l'Ile, ils trouverent de petites pierres de bon or, par les ſoixante-treize degrés dix minutes. Mais ce précieux métal les touchant moins que la conſervation de leur vie, ils ſaiſirent le premier moment où les glaces recommencerent à s'ouvrir; & ſortant de l'Anſe le 26, ils rencontrerent le 27, à ſix heures du ſoir, un courant fort rapide. Ils ſe crurent près de *Coſtingſarch*; d'autant plus qu'ils voïoient un grand Golfe, qui ſuivant leurs conjectures devoit s'étendre juſqu'à la Mer de Tartarie. Vers minuit, ils crurent doubler le Cap des Croix, & bientôt ils paſſerent un Canal, entre une Ile & la terre ferme. Le 28, aïant rangé la Côte, ils reconnurent, à trois heures après-midi, la Baie de Saint Laurent & le Cap du Baſtion, dont ils n'eurent pas plûtôt paſſé la Pointe, qu'ils apperçurent deux Barques à l'ancre, & pluſieurs perſonnes ſur le ſable.

Quelle fut leur joie de trouver des Hommes! Cependant elle fut temperée par le grand nombre de ces Inconnus, qui n'étoient pas moins de trente, & qui pouvoient être des Sauvages ou des Ennemis de leur Nation. Ils ne laiſſerent pas de s'en approcher. C'étoient des Ruſſes, qui s'avancerent vers eux ſans armes, & qui, jugeant de leur infortune à la premiere vûe, les regarderent d'abord d'un œil d'étonnement & de compaſſion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandois, qu'ils avoient vûs au

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

Voïage précédent. Quelques-uns d'entr'eux vinrent frapper sur l'épaule de Gerard de Veer, & d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croïoient les avoir déja vus; & c'étoient effectivement les seuls, qui eussent fait le second Voïage. Ils leur demanderent, ce qu'étoit devenu leur Vaisseau; ou du moins c'est ce que les Hollandois crurent entendre à leur langage: & n'aïant point d'Interprete, ils leur firent comprendre aussi qu'ils avoient perdu un beau Navire, qui avoit fait leur admiration. Les civilités ne se relâcherent point pendant le reste du jour: mais le 29 au matin les Russiens appareillerent pour mettre à la voile, & porterent à bord quelques tonnes d'huile de Baleine. Un départ si brusque allarma beaucoup les Hollandois, qui n'avoient pû tirer d'eux aucune lumiere. Ils prirent la résolution de les suivre. Malheureusement, le tems étoit si sombre, qu'ils les perdirent de vûe. Ce cruel obstacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagerent dans un Canal, entre deux Iles, & le passerent assez facilement, mais ils se retrouverent bientôt pris dans les glaces, sans aucune apparence d'ouverture pour en sortir; ce qui leur fit conclure qu'ils étoient à l'entrée du Weigats, & que le vent de Nord-Oueſt avoit poussé les glaces dans le Golfe. Il ne s'offroit pas d'autre parti que de retourner aux deux Iles. Le 31, ils aborderent à l'une, où la vûe de deux Croix leur fit espérer de trouver des Hommes. Elle étoit déserte. Cependant ils ne regretterent point leur peine, en y découvrant quantité de Bistorte (78), herbe qu'ils desiroient ardemment, parceque la plûpart étoient fort incommodés du Scorbut. Ils en mangerent à pleines mains, & l'effet en fut si prompt, que dans l'espace de deux jours ils se trouverent tous rétablis.

Le 3 d'Août, ils se déterminerent à passer droit en Russie; & dans ce dessein, qu'ils jugerent propre à finir tout-d'un-coup leur misere, ils mirent le Cap au Sud-Sud-Oueſt: mais après avoir suivi cette route jusqu'à six heures du matin, ils se retrouverent au milieu des glaces; nouvelle source de désespoir, pour des Malheureux qui s'en croïoient tout-à-fait délivrés, & qui n'avoient pris leur derniere résolution que dans cette vûe. Le calme, qui dura quelques heures, leur faisant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre ressource qu'un mortel travail, pour se tirer à force de rames. Vers trois heures après-midi, ils se virent en haute Mer; & jusqu'à neuf heures du soir ils avancerent heureusement. Les glaces revinrent alors, & leur firent invoquer le Ciel, seule Puissance qui pût les sauver. Il ne leur restoit qu'un peu de Biscuit. Dans la funeste nécessité de mourir de faim, de soif, ou de braver tous les obstacles, ils continuerent d'avancer à force de rames & de voiles. Changement étrange: plus ils s'engagerent dans les glaces, plus ils trouverent de facilité à pénétrer. Enfin ils se retrouverent dans les eaux ouvertes, & le 4 à midi, ils eurent la vûe d'une Côte, qu'ils prirent pour celle qu'ils cherchoient. Le soir, après avoir rangé la terre, ils découvrirent une Barque; vers laquelle ils crierent *Candnoes*, *Candnoes*; mais on leur répondit *Petzora*, *Petzora*: ce qui leur fit connoître qu'ils n'étoient pas aussi proche de Candnoes, qu'ils se l'étoient figuré, & que la terre qu'ils voïoient, étoit celle de

(78) Autrement Cochlearia.

Petzora. Leur erreur venoit de la variation de l'éguille, qui les avoit trompés de deux Rumbs entiers. Après l'avoir reconnue, ils prirent le parti d'attendre le jour sur leurs ancres.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

Le 5, un Matelot, qui descendit au rivage, y trouva de l'herbe & quelques Arbustes. Il excita les autres à descendre avec leurs fusils. On tua plusieurs Oiseaux; secours si nécessaire qu'on avoit déja proposé d'abandonner les deux Bords, & de prendre par les terres, pour chercher des vivres. Le 6, un vent contraire ne permit point d'avancer. On sortit du Golfe le 7, mais en luttant sans cesse contre le même vent. Le 8 & le 9 ne furent pas plus heureux. Cependant la faim redevenoit fort pressante. Quelques Matelots, envoïés à terre, découvrirent une Balise entre Candnoes & la Terre-ferme de Russie: ils conclurent que c'étoit le Canal par lequel passoient les Russes. A leur retour, aïant rencontré un Chien marin, mort depuis longtems, & puant de pourriture, ils le traînerent à bord, pour soulager leur estomac affamé: mais tous les autres s'y opposerent, en leur représentant qu'une si mauvaise nourriture étoit plus mortelle que la faim, & que si proche d'une Terre connue il étoit impossible que les secours fussent éloignés. Le jour suivant, on avança beaucoup avec un bon vent du Sud, & l'on trouva de l'eau sur la Côte. Une pluie abondante, accompagnée d'éclairs & de tonnerre, fut un surcroît de fatigues; mais elle annonçoit du moins un Ciel plus doux. Le 12, à six heures du matin, tout le monde prit courage à la vûe d'une Barque Russienne, qui venoit à pleines voiles. On en tira peu d'éclaircissemens sur la route; mais, avec quelques pieces de monnoie Hollandoise, Heemskerke en obtint une espece de pains cuits à l'eau, & cent deux Poissons. Le 13 à trois heures après-midi, on reconnut un Cap, qui fuïoit au Sud, & l'on ne douta plus que ce ne fût le Cap de Candnoes, d'où l'on se flatta de pouvoir traverser l'embouchure de la Mer Blanche. Les deux Bâtimens, s'étant joints bord à bord, prirent aussi-tôt le large ensemble, & firent voile d'abord avec assez de succès. Mais, vers minuit, ils eurent le malheur d'être séparés, par une tempête élevée du Nord.

Envain la Scute, dont l'Equipage étoit le plus sain, emploïa une partie du jour suivant à découvrir l'autre. Un brouillard épais, qui survint avant midi, lui en ôta l'espérance; & le 15, elle fut poussée par un bon vent à la vue d'une Côte, que de Veer crut à l'Ouest de la Mer Blanche, au delà de Candnoes. En approchant de la Terre, il apperçut six Barques Russiennes, qui étoient tranquilles sur leurs ancres; leur aïant demandé à quelle distance il étoit de Kilduin, les Russes l'entendirent assez pour lui faire comprendre à son tour qu'il n'étoit encore qu'à la Côte Orientale de Candnoes. Ils écarterent les bras, avec divers signes, qui signifioient assez clairement qu'il avoit la Mer Blanche à passer, & que cette route étoit dangereuse avec un si petit Bâtiment. Quelque peine qu'il eût à se le persuader, il ne put lui en rester aucun doute, lorsque leur aïant montré sa Carte, ils insisterent à lui donner les mêmes lumieres: il reprit le large, avec le double chagrin de se voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avoit cru, & d'ignorer ce qu'étoit devenue la Chaloupe. Le soir, se trouvant près d'un grand Cap, qu'il prit pour celui de Cand-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

noes, il y jetta l'ancre. Quelques Ruſſes d'une Barque, dont il s'approcha le 17 au matin, s'efforcerent de lui faire entendre qu'ils avoient vû ſes Compagnons, au nombre de ſept. Quoiqu'ils levaſſent ſept doigts, en montrant la Scute, pour faire comprendre que le petit Bâtiment qu'ils avoient vû en étoit peu différent, ils auroient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite Bouſſole qu'ils avoient reçue de la Chaloupe, en échange apparemment pour quelque préſent de vivres. Il ſe fit montrer alors le Parage où ils l'avoient laiſſée, & le Cap y fut porté auſſitôt. Cependant, après d'inutiles recherches, il retourna le ſoir à la Côte, où il trouva de l'eau douce & quantité de Biſtorte.

Le 18, aïant rangé la Côte juſqu'à midi, il eut la vue d'un grand Cap, ſur lequel il découvrit pluſieurs Croix. Ces marques, & d'autres qu'il trouva ſur ſa Carte, l'aſſurerent enfin que c'étoit le Cap de Candnoes, qui eſt à l'embouchure de la Mer Blanche, & qu'il cherchoit depuis ſi longtems. En effet, il eſt fort reconnoiſſable à cinq Croix, anciennement plantées, autant qu'à la forme de ſa maſſe, qui fuit des deux côtés au Sud-Eſt & au Sud-Oueſt. Pendant qu'on ſe diſpoſoit à paſſer à l'Oueſt de la Mer Blanche, vers la Côte de la Laponie, on s'apperçut qu'une partie de l'eau avoit coulé des tonneaux : mais quoique la traverſée ſoit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut eſperer d'eau douce, le vent ſe trouva ſi bon, que ſe fiant au Ciel de tout le reſte, on remit à la voile entre dix & onze heures du ſoir ; & le 20, entre quatre & cinq heures du matin, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de trente heures, on eut la vue de la Terre, à l'Oueſt de la Mer Blanche. Le mugiſſement des Flots avoit averti de Veer qu'il n'en étoit pas loin. Lorſqu'il eut la Côte en face, la difficulté d'avancer lui fit prendre ſa route entre des rochers, qui le conduiſirent dans une bonne Rade, où il trouva une grande Barque à l'ancre, & quelques Maiſons ſur le rivage. Treize Ruſſes, qui les habitoient, avec trois Femmes & deux Lapons, lui firent un accueil fort civil. Le Poiſſon ne lui fut pas épargné, non plus qu'une bouillie d'eau & de farine, qui ſervoit de pain dans cette ſauvage Contrée.

Dès le même jour, quelques Hollandois, qui s'avancerent dans les Terres pour chercher de la Biſtorte, virent deux Hommes ſur une Montagne, & s'imaginerent que le Païs étoit plus habité qu'il ne leur avoit paru. Ils retournoient à la Scute, ſans pouſſer leur curioſité plus loin : mais ces deux Hommes, qui n'avoient pas eu plus de bonheur à les reconnoître, étoient de l'Equipage de la Chaloupe, & cherchoient un Canton habité pour s'y procurer des vivres. Ils deſcendirent de leur Montagne ; & s'étant approchés de l'Habitation, ils reconnurent aiſément la Scute. On paſſe ſur les tranſports de leur joie. La Chaloupe avoit beaucoup ſouffert. Elle arriva le 22 ; & les deux Equipages rendirent graces au Ciel de les avoir raſſemblés. Ils obtinrent des Ruſſes différentes ſortes de proviſions, qu'ils païerent libéralement ; mais ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumieres incertaines ſur leur route.

Les deux Bâtimens remirent en Mer le 23 ; & le 24, à ſix heures du matin, ils arriverent aux ſept Iles, où ils trouverent quantité de Pêcheurs, auxquels

auxquels ils demanderent la distance de *Kilduin*, *Kildun*, *Kool*, ou *Kola*; car leurs Mémoires portoient ces différens noms. Les Pêcheurs Russes leur montrerent l'Est; & c'étoit aussi l'opinion d'Heemskerke. Le soir, ils rencontrerent d'autres Pêcheurs, qui leur firent entendre par leurs signes, auxquels ils mêloient les mots de *Kola* & de *Brabante*, qu'il y avoit des Vaisseaux Hollandois à Kola. Le lendemain à midi, on eut la vûe de Kilduin; & deux heures après on arriva heureusement à la Pointe occidentale de l'Ile. Heemskerke descendit aussi-tôt, & trouva cinq ou six petites Cabanes habitées par des Lapons, qui lui confirmerent, non-seulement que Kilduin étoit le nom de l'Ile, mais qu'il étoit arrivé au Port de Kola, trois Navires Hollandois, dont on les avoit assurés que deux devoient partir ce jour même. Les deux Bâtimens remirent presqu'aussitôt à la voile, pour se rendre à l'embouchure de la Riviere de Kola, qui est au Sud de Kilduin, vers l'extrêmité septentrionale du Continent. Dans leur route, un vent fort impétueux les força de passer derriere deux rochers, & de porter vers la Côte. Trois Lapons qui s'y trouvoient, dans une petite Hute, leur rendirent le même témoignage que ceux de l'Ile. Heemskerke leur proposa de conduire par terre un de ses gens à Kola, & ne put les y engager par ses offres : mais ils le conduisirent lui-même, avec un de ses Matelots, au-delà d'une Montagne, où d'autres Lapons promirent de leur servir de guides, pour une somme fort légere. Un d'entr'eux s'arma d'un Mousquet, & partit vers la fin de la nuit avec le Matelot Hollandois, qui n'avoit pour arme qu'un simple croc.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE 1597.

Le 26, les deux Bâtimens furent tirés à terre & déchargés. Heemskerke avoit trop éprouvé la bonne foi des Lapons, pour en conserver quelque défiance; & sous leur protection, il ne devoit lui rester aucune crainte de manquer de vivres. La familiarité s'établit si promptement, que dès le premier jour on ne fit pas difficulté de manger & de se chauffer en commun. Les Hollandois apprirent à boire du *Quas*, liqueur Russienne, composée d'eau & de pain moisi, & la trouverent fort bonne après avoir été réduits si longtems à l'eau de nége. Ceux, qui étoient encore atteints du Scorbut, découvrirent dans les Terres une sorte de Prunelles, qui acheverent de les guérir.

Le 29, ils virent paroître le Lapon qu'ils avoient envoïé à Kola, mais seul, & leur crainte fut vive pour leur Compagnon. Cependant envain s'empresserent-ils autour de ce Guide : il étoit chargé d'une Lettre; & refusant de s'expliquer avec eux, il voulut la remettre lui-même à leur Chef. Heemskerke, à qui elle étoit adressée, se hâta de l'ouvrir : elle étoit en Langue Hollandoise. On lui marquoit un extrême étonnement de son arrivée. On l'avoit cru mort, avec tous ses gens; & l'on promettoit de le venir prendre bientôt, dans une Barque chargée de toutes sortes de rafraîchissemens. Ce Billet étoit signé *Jean Cornelisz Rijpe*. Des nouvelles de cette nature ne pouvoient manquer de causer une extrême satisfaction : mais Heemskerke, de Veer, & les deux Equipages, eurent peine à comprendre quel étoit le Cornelisz qui leur écrivoit. Ce nom étoit celui de l'Officier qui les avoit quittés l'année précédente, pour prendre une autre route avec son Vaisseau; mais jugeant qu'il avoit dû souffrir encore plus

HEEMSKERKE 1597.

qu'eux, ils ne pouvoient se persuader qu'il fût vivant. D'ailleurs il ne leur rappelloit aucune circonstance de leurs avantures communes. Enfin Heemskerke chercha une Lettre qu'il avoit reçue autrefois de Jean Cornelisz Rijpe; & l'écriture se trouva de la même main. La joie des deux Equipages éclata par des transports. Le Guide fut généreusement récompensé. Cet Homme marchoit avec une vîtesse, qui fit l'admiration des Hollandois. Au retour, il avoit fait seul, en vingt-quatre heures, le chemin qu'Hemskerke n'avoit pû faire qu'en deux jours & deux nuits avec le Matelot qui l'accompagnoit.

Dès le lendemain au soir, on vit à la Côte une de ces Barques que les Lapons nomment *Iol*, sur laquelle on reconnut Cornelisz, & le Matelot qu'on lui avoit envoïé. Ils apportoient de la Biere de Rostock, du Vin, de l'Eau-devie, du Pain, diverses sortes de Viande, du Lard, du Saumon, du Sucre, & tout ce qui pouvoit plaire à des Hollandois épuisés de forces. Après les félicitations mutuelles, on se rassembla dans un grand Festin, où les Lapons des Cabanes voisines furent invités; & la joie n'y regna pas moins que l'abondance. Ensuite les deux petits Bâtimens furent remis à l'eau, & l'on partit pour Kola. Le 1 de Septembre, à six heures du matin, on étoit à l'Oest de la Riviere, qui fut remontée à voiles & à rames: & le 2 entre sept & huit heures du soir, on entra dans la Ville (79); où tous les transports se renouvellerent entre les deux Equipages & celui de Cornelisz.

(79) On donne ici la route des deux petits Bâtimens, depuis l'endroit de la Nouvelle Zemble où les Hollandois avoient passé l'Hiver jusqu'à Kola.

Des basses Côtes jusqu'à Strombay, quatre lieues de l'Est à l'Oest. De Strombay au Cap du Port des Glaces, route Est-Nord-Est, cinq lieues. Du Cap du Port des Glaces au Cap de l'Ile, route Est-Nord-Est, cinq lieues. Du Cap de l'Ile au Cap de Flessingue, route Est-Nord-Est-quart-à-l'Est, trois lieues. Du Cap de Flessingue au Cap de la Tête, route Nord-Est, quatre lieues. Du Cap de la Tête au Cap du Desir, route du Sud au Nord, six lieues. Du Cap du Desir aux Iles d'Orange, route Nord-Oest, 8 lieues. Des Iles d'Orange au Cap des Glaces, route Oest & Oest-quart de-Sud-Oest, cinq lieues. Du Cap des Glaces au Cap de Troost, route Oest & Oest-quart-de-Sud-Oest, vingt-cinq lieues. Du Cap de Troost au Cap de Nassau, route Oest-quart-de-Nord-Oest, dix lieues. Du Cap de Nassau jusqu'au bout oriental de l'Ile des Croix, route Oest-quart-de-Nord-Oest, huit lieues. Du bout oriental de l'Ile des Croix jusqu'à l'Ile Guillaume, route Oest-quart-de-Sud-Oest, trois lieues. De l'Ile Guillaume au Cap Noir, route Est-Sud-Oest, six lieues. Du Cap Noir au bout oriental de l'Ile de l'Amirauté, route Oest-Sud-Oest, sept lieues. Du bout oriental de l'Ile de l'Amirauté au bout occidental de la même Ile, route Oest-Sud-Oest, cinq lieues. Du bout occidental de l'Ile de l'Amirauté au Cap de Plancio, route Sud-Oest-quart-de-l'Oest, dix lieues. Du Cap de Plancio à la Baie de Looms, route Oest-Sud-Oest, huit lieues. De la Baie de Looms au Cap des Etats, route Oest-Sud-Oest, dix lieues. Du Cap des Etats jusqu'à Langenes, route Sud-Oest-quart-de-Sud, quatorze lieues. De Langenes au Cap de Cant, route Sud-Oest-quart-de-Sud, six lieues. Du Cap de Cant au Cap du Rocher Noir, route Sud-quart-de-Sud Oest, quatre lieues. Du Cap du Rocher Noir à l'Ile Noire, route Sud-Sud-Oest, trois lieues. De l'Ile Noire à Costingsarch, route d'Est à l'Oest, deux lieues. De Costingsarch au Cap de la Croix, route Sud-Sud-Est, six lieues. Du Cap de la Croix à la Baie de Saint Laurent, route Sud-Est, six lieues. De la Baie de Saint Laurent au Port de la Farine, route Sud-Sud-Est, six lieues. Du Port de la Farine aux deux Iles, route Sud-Sud-Est, seize lieues. Des deux Iles, d'où les deux Bâtimens traverserent à la Côte de Russie, jusqu'à Matflo & Delgoi, route Sud-Oest,

Heemskerke obtint des Officiers, qui commandoient à Kola pour le Czar, la permiſſion de faire tranſporter ſes deux petits Bâtimens dans le Magaſin Ruſſe, & de les y conſacrer à la poſtérité, comme le monument de la plus étrange Navigation qui ſe ſoit conſervée dans la mémoire des Hommes. Enſuite s'étant rendu, le 15 de Septembre avec ſes gens, à bord du Vaiſſeau de Corneliſz (80), que rien ne retenoit plus à Kola, ils ſortirent de la Riviere le 18, pour faire route en Hollande. Elle fut heureuſe. Le 29 d'Octobre ils entrerent dans la Meuſe; & s'étant rendus à Amſterdam le 1 de Novembre, ils y furent reçus avec autant d'admiration pour leur courage, que pour la ſingularité de leurs avantures.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE 1597.

Cependant une ſi malheureuſe cataſtrophe ne découragea pas moins les Négocians que les Etats de Hollande; & l'entrepriſe de la découverte d'un paſſage au Nord-Eſt fut abandonnée, comme celle du paſſage au Nord-Oueſt l'avoit été en Angleterre après le troiſieme Voïage de Davis. Il ſembloit que les deux Nations, jalouſes de la même gloire, attendiſſent mutuellement le ſuccès des efforts qu'elles faiſoient comme à l'envi, pour ſe déterminer à les recommencer, & pour reprendre courage d'un côté lorſqu'on le perdoit de l'autre. On trouve du moins, dans les Mémoires du tems, qu'après le retour d'Heemskerke pluſieurs Anglois reprirent des eſpérances qui ne s'étoient pas tout-à-fait éteintes pour le Nord-Oueſt, & qu'elles étoient fort échauffées en 1600, lorſqu'un nouvel incident les fit éclore avec une nouvelle ardeur.

Effet de ce malheureux Voïage.

On a vû, dans une autre partie de cet Ouvrage (81), que le Capitaine James Lancaſter avoit été envoïé aux Indes Orientales avec quatre grands Vaiſſeaux, les premiers que la Compagnie Angloiſe eut expediés pour ces Mers. Il fut battu à ſon retour par une rude tempête, vers le Cap de Bonne-Eſpérance; & le Vaiſſeau qu'il montoit fut ſi maltraité, que ſes propres gens le preſſerent de paſſer ſur un autre. Mais croïant ſa préſence néceſſaire à la conſervation des richeſſes qu'il avoit à bord, il demeura ferme dans ſon poſte, & n'accepta, du ſecours qu'on lui offroit, que l'occaſion d'écrire à la Compagnie, pour lui proteſter qu'au riſque de ſa vie & de celle de ſon Equipage, il s'efforceroit de ſauver ſon Navire & ſa cargaiſon. A cette généreuſe déclaration, dont on a rapporté les termes, il joignit une apoſtille, d'autant plus remarquable, que ſon embarras n'eut pas le pouvoir de lui en faire perdre l'idée: » le paſſage aux Indes Orientales, » écrivit-il, eſt à ſoixante-deux degrés trente minutes au Nord-Oueſt de l'Amérique.

Incident qui ranime l'ardeur des Anglois.

trente lieues. De Matſlo & Delgoi juſqu'au Golfe, où ils navigerent preſque ſur tous les Rhumbs de la Bouſſole, vingt-deux lieues. Du Golfe à Colgoi, route Oueſt-Nord-Oueſt, dix-huit lieues. De Colgoi à la Pointe orientale de Candnoës, route Oueſt-Nord-Oueſt, vingt lieues. De Candnoës au côté occidental de la Mer Blanche, route Oueſt-Nord-Oueſt, quarante lieues. Du côté occidental de la Mer Blanche juſqu'aux ſept Iles, route Nord-Oueſt, quatorze lieues. Des ſept Iles juſqu'au bout occidental de Kilduin, route Nord-Oueſt, vingt lieues. De Kilduin au lieu où Jean Corneliſz vint joindre les deux Bâtimens, route Nord-Oueſt quart-de l'Oueſt, ſept lieues. Du même lieu juſqu'à Kola, dix-huit lieues. Total, depuis la Hute de la Nouvelle Zemble, trois cens quatre-vingt-une lieues.

(80) Le Journal n'explique pas mieux qui étoit ce Corneliſz.

(81) Voïez le Tome VI. de ce Recueil.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Une assurance si positive, dans des circonstances de cette nature, & de la part d'un Homme dont on connoissoit le caractere (82), fit une impression extraordinaire à Londres. Ellis juge même que l'Apostille, n'étant liée à rien dans sa Lettre, devoit être une réponse qui se rapportoit à ses instructions. Mais indépendamment de cette conjecture, il paroît certain que ce fut sur l'avis de Lancaster, que la Compagnie de Russie & celle de Turquie se déterminerent à faire partir deux Vaisseaux, pour la découverte du passage au Nord-Oueſt.

Nouveaux Voïages au Nord-Ouest Weimouth 1602.

Le Capitaine Georges Weimouth, Commandant de cette Expédition (83), partit le 2 Mai 1602, à bord de *la Découverte*, Navire de soixante-dix Tonneaux, avec un autre, nommé *l'Aide de Dieu*, de soixante, & commandé par Jean *Drew*. Le 28 de Juin, se trouvant par les soixante-deux degrés trente minutes de latitude, il reconnut le Cap de Warwick, & de fortes raisons lui firent juger que cette Terre étoit une Ile. Dans cette supposition, il conclut que le Golfe de Lumley, & celui qui en est le plus proche au Midi, devoient nécessairement aboutir à quelque Mer : & comme le courant, dans cet endroit, porte droit à l'Oueſt, il en inféra qu'on devoit raisonnablement y espérer un passage. Il observa aussi que tout le Païs de l'Amérique étoit coupé dans cette partie. Mais le 19 de Juillet, ses gens mutinés demanderent absolument leur retour ; avec offre néanmoins, s'il vouloit tenter la découverte par les soixante ou cinquante-sept degrés, à la faveur du vent de Nord-Oueſt qu'ils avoient alors, d'en courir volontiers le risque avec lui. Il étoit à soixante-huit degrés cinquante-trois minutes, & l'Equipage refusoit absolument d'avancer plus loin. Le 26, il se trouva par les soixante-un degrés quarante minutes, à l'entrée d'un Golfe, où s'étant avancé l'espace de cent lieues au Sud, les glaces l'embarrasserent si peu, qu'il jugea le passage plus vraisemblable de ce côté, que par le Détroit de Davis. Cependant la saison trop avancée, & le grand nombre de Malades qu'il avoit sur les deux Bords, lui firent prendre la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva le 5 d'Août, au Port de Darmouth.

Voïages d'Hudson.

Ce Voïage, dont il n'y avoit rien à conclure au fond, pour ou contre la réalité du passage, servit néanmoins à soutenir les espérances publiques ; & toute la Nation Angloise sembloit n'attendre qu'un Homme, dont le mérite répondît à la grandeur de l'Entreprise. Il se présenta dans le célebre Hudson, dont Ellis rend ce témoignage au nom de toute sa Patrie ; » que jamais personne n'entendit jamais mieux le métier de la Mer ; que » son courage étoit à l'épreuve de tous les évenemens, & que son appli» cation fut infatigable. Ce fameux Avanturier prit des engagemens avec une Compagnie de Négocians distingués, qui s'étoient associés en général, pour la découverte d'un passage plus court aux Indes Orientales, soit par le Nord, ou par le Nord-Eſt, ou par le Nord-Oueſt, & répondit du succès par une de ces trois routes. On ne trouve point, remarque Ellis, dans aucun des Mémoires qui sont venus jusqu'à nous, de Compagnie qui ait jamais fait tant de dépenses dans la même vûe, & qui les ait soutenues si constamment.

(82) Ses services furent récompensés, dans la suite, par la Dignité de Chevalier.
(83) Son Journal est dans la Collection de Purchas.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Le premier, Voïage qu'Hudſon, fit à ſon ſervice, fut pour découvrir un paſſage aux Indes Orientales droit au Nord. Il n'y emploïa pas plus de quatre mois & demi ; & cette Expédition mérite pluſieurs remarques. Le jour de ſon départ fut le premier de Mai 1607. Le 13 de Juin, il découvrit une Terre, qui paroît être une partie de la Côte orientale du Groenland. Il en vit une autre, le 21 du même mois, par les ſoixante-treize degrés ; & ne prenant des noms que dans ſes eſpérances, il lui donna celui de *Hold with hope*, c'eſt-à-dire *Tiens-bon*. Il y trouva le tems beau & temperé, au lieu qu'à ſoixante-trois degrés il l'avoit eu extrêmement froid. Le 27, il étoit à la hauteur de ſoixante-dix-huit degrés, & le tems y étoit le même ; mais le 2 de Juillet, à la même latitude, il le trouva extrêmement froid. Le 8, au même degré, il eut un grand calme. La Mer étoit ſans glace, mais il rencontra une quantité conſidérable de Bois flotté. Il obſerva qu'une Mer bleue, ou couleur d'azur, étoit ordinairement embarraſſée de glaces, mais qu'étant verte elle n'en avoit aucune. Le 14, ſon Contre-Maître & ſon Boſſeman, qui deſcendirent à terre par les quatre-vingt degrés vingt-trois minutes, ſe trouverent ſur la Côte de *Spitzberg*, ou du Groenland. Ils y découvrirent des traces de Beſtiaux. Ils virent quelques Oiſeaux aquatiques, & deux ruiſſeaux d'eau douce, dont l'eau étoit chaude. Le Soleil, obſervé à minuit, ſe trouvoit élevé au-deſſus de l'Horizon de dix degrés quarante minutes. Hudſon s'avança juſqu'à prés des quatre-vingt-deux degrés ; il auroit été plus loin, ſi les glaces ne l'euſſent arrêté. Enſuite, pouſſant au Nord-Oueſt, il tenta de revenir par le Détroit de Davis ; mais n'y trouvant pas la Mer moins inacceſſible, il revint le 15 de Septembre.

Hudson. I. Voïage. 1607.

On ne lui laiſſa point un long repos. Dès l'année ſuivante, on lui propoſa de chercher un paſſage au Nord-Eſt. Il ſe mit en Mer le 21 d'Avril, & ſes premieres rechèrches ſe firent entre le Spitzberg & la Nouvelle Zemble : mais étant arrêté par les glaces, il côtoïa cette derniere Baie, qui fut moins rigoureuſe pour lui qu'elle ne l'avoit été pour les Hollandois. Il conçut même quelque eſpérance de trouver un autre paſſage que celui qui étoit connu ſous le nom de Weigats : enſuite renonçant à cette idée, il quitta ſa route, pour tenter le paſſage au Nord-Oueſt par le Golfe de Lumley. Mais il reconnut bientôt que la ſaiſon étoit trop avancée ; & remettant ſon entrepriſe à l'année ſuivante, il prit le parti de retourner en Angleterre où il rentra le 26 d'Août.

II. Voïage.

On ne trouve aucun éclairciſſement, ſur les raiſons qui lui firent quitter preſqu'auſſi-tôt ſa Patrie. Ellis fait entendre que ſa Compagnie fut mécontente des pertes continuelles qu'elle avoit eſſuïées, ſans en avoir tiré le moindre avantage ; & que pour la dédommager de ſes frais, il chercha le moïen de la ſervir par des ſecours Etrangers. On ne comprend point comment elle auroit pû tirer quelque utilité du ſuccès d'autrui : mais quelque jugement qu'on doive porter des motifs d'Hudſon, il eſt certain qu'aïant offert ſes ſervices aux Hollandois, ſa réputation les fit accepter, & que la Compagnie d'Amſterdam lui fournit en 1609 un Vaiſſeau bien pourvu de munitions, pour chercher un paſſage, ſoit par le Nord-Eſt ou par le Nord Oueſt. Auſſi la Relation de ce troiſieme Voïage ne ſe trouve-t'elle que dans les Recueils Hollandois.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Hudson. III. Voïage. 1609.

Hudſon fit voiles du Texel le 6 d'Avril, & doubla le Cap de Norverge le 5 de Mai. Enſuite il prit ſa route vers la Nouvelle Zemble, le long des Côtes Septentrionales. Les Bancs de glace, dont il trouva cette Mer couverte, lui firent perdre tout-d'un-coup l'eſpérance de pénétrer plus loin par cette voie. Son Equipage étoit un mélange d'Anglois & de Hollandois, dont la plûpart, aïant fait le voïage des Indes Orientales, furent bientôt rebutés par l'excès du froid, & qui d'ailleurs s'accordoient fort mal entr'eux. Il leur fit deux propoſitions : la premiere, d'aller vers les Côtes de l'Amérique, par les quarante degrés, fondé ſur des Mémoires & des Cartes que le Capitaine Smith (84) lui avoit envoïées de la Virginie, & par leſquelles il paroiſſoit qu'on pouvoit eſperer un paſſage dans les Mers Occidentales, par un Détroit que Smith ſuppoſoit autour de cette Colonie (85). L'autre propoſition étoit de chercher ce paſſage par le Détroit de Davis. On eſt ſurpris de lire dans ce Journal, que ce fut le ſecond de ces deux projets qui fut approuvé, & de trouver auſſi-tôt qu'après s'être avancé juſqu'à l'Ile de Faro, Hudſon tourna vers le Sud juſqu'aux quarante-quatre degrés, où il relâcha le 18 de Juillet ſur la Côte du Continent, pour ſe faire un nouveau Mât de Miſene. Il y fit quelques échanges avec les Habitans, pour des Pelleteries ; mais ſes gens s'étant attiré leur haine, & craignant de n'être pas les plus forts, l'obligerent de remettre à la voile le 26, & tinrent la Mer juſqu'au 3 d'Août, qu'ils prirent encore terre par les trente-ſept degrés quarante-cinq minutes : enſuite, rangeant la Côte juſqu'à quarante degrés quarante minutes, ils trouverent, entre deux Caps, une grande Riviere (86), qu'ils remonterent dans la Chaloupe l'eſpace de cinquante lieues. Enfin ils s'avancerent juſqu'aux quarante-deux degrés quarante minutes ; mais, les proviſions commençant à leur manquer, ils reprirent le large, & dans le Conſeil qu'ils tinrent ſur leur route, les opinions furent différentes. Le Contre-Maître, qui étoit Hollandois, vouloit hiverner en Terre-Neuve, pour retourner l'année ſuivante à la recherche du Paſſage par le Nord-Oueſt. Hudſon fut d'avis contraire, dans la crainte que ſon Equipage, qui l'avoit déja menacé, ne continuât de ſe mutiner, & que la difficulté de trouver des vivres ne le mît hors d'état de reprendre ſa navigation. Il propoſa d'aller paſſer l'Hiver en Irlande, & tout le monde parut y conſentir : mais, les Anglois aïant changé d'opinion, en ſe rapprochant de leur Patrie, on relâcha le 7 de Novembre à Darmouth.

Le Contre-Maître Hollandois ne manqua point de donner avis aux Directeurs, de ce qui s'étoit paſſé dans cette vaine Expédition ; & l'unique fruit, qu'Hudſon en tira pour ſes vûes, fut l'accommodement qu'on a rapporté dans un autre article (87). Il offrit enſuite à la Compagnie Hol-

(84) Le même, dont on a donné les Voïages dans le Tome précédent.

(85) Ces Mémoires & ces Cartes de Smith devoient être du premier Voïage des Anglois à la Virginie, c'eſt-à-dire de 1584 ; car on ne peut ſuppoſer que depuis vingt-cinq ans ils ne fuſſent pas revenus de la fauſſe opinion qu'on leur attribue ici.

(86) Elle en conſerve le nom de Riviere d'Hudſon.

(87) Voïez le Tome précédent, article de l'Etabliſſement des Anglois, pag. 459 Il eſt aſſez ſurprenant qu'Ellis ne diſe pas un mot de l'engagement d'Hudſon au ſervice des Hollandois, & qu'en parlant de ce troiſieme Voïage il ne faſſe pas connoître en quel nom il fut entrepris.

landoiſe de faire un nouveau Voïage, mais à des conditions qui ne furent pas goûtées. Ce refus le rendant libre, il en prit occaſion de renouer avec ſon ancienne Compagnie Angloiſe : mais elle exigea, pour fondement du Traité, que dans une nouvelle entrepriſe au Nord-Oueſt il prît à bord, en qualité d'Aſſiſtant, *Coleburne*, habile Marin, qu'elle croïoit propre à guider ſes réſolutions. C'eſt à cette fatale clauſe qu'on attribue ſes malheurs, par l'influence qu'elle eut ſur ſa conduite & ſur les diſpoſitions de ſon Equipage.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Hudson. 1610.

IV. Voïage.

Il partit de Blackwall, le 17 d'Avril ; & ſans attendre que ſon Vaiſſeau fût ſorti de la Tamiſe, il ſaiſit la premiere occaſion de ſe défaire de Coleburne, en le renvoïant à Londres, avec une Lettre dans laquelle il s'efforçoit de juſtifier cet étrange procédé : à la fin de Mai, il arriva ſur la Côte d'Iſlande, où il entra dans un Port, du côté de l'Oueſt ; & ſous des prétextes qui ſe rapportoient à Coleburne, ſes gens y formerent un complot, qu'il n'eut pas peu de peine à diſſiper. Cependant, apres les avoir fait rentrer dans l'ordre, il quitta l'Iſlande le 1 de Juin ; & le 9 du même mois, il compta d'avoir paſſé le Détroit de Frobisher. Le 15, il reconnut le Païs que Davis avoit nommé *la Déſolation ;* & le 24, il entra dans le Détroit qui a pris ſon nom depuis. Le 8 de Juillet, à ſoixante degrés, il donna le nom de *Deſir provoqué* au Païs qu'il vit au Sud du Détroit. Il ſe trouva, le 11, entre pluſieurs Iles qu'il appella les *Iles de la Merci de Dieu.* La Marée y montoit de plus de quatre braſſes, & s'y trouvoit pleine à huit heures, dans la Nouvelle Lune : il obſerva que le flux venoit du Nord. On étoit alors par les ſoixante-deux degrés neuf minutes de latitude. Après avoir paſſé le Détroit, le 3 d'Août, il donna au Cap, qui eſt l'extrêmité du paſſage vers l'Orient, le nom de *Cap Wolſtenholme* ; & le nom de *Cap Diggs*, à celui qui eſt du côté de l'Occident : enſuite, pouſſant juſqu'au fond de la Baie, il viſita fort ſoigneuſement toute la Côte occidentale, juſqu'au commencement de Septembre. Son Contre-Maître, dont le nom étoit Kobert *Yvett*, ne ceſſant d'exciter des mutineries dans l'Equipage, il le dépouilla de ſon office, & cette rigueur ne fit qu'irriter les Mécontens. Cependant il continua de viſiter la Baie, dans la vûe apparemment de chercher un lieu propre au deſſein qu'il avoit d'y paſſer l'Hiver. Il en trouva un, au commencement de Novembre, vers le Sud-Oueſt, & le Vaiſſeau y fut mis à ſec.

On étoit parti de Londres avec des proviſions pour ſix mois ; & ce terme étant expiré, il eſt difficile de concevoir quelles pouvoient être les eſpérances d'Hudſon, dans un Païs dont il connoiſſoit la ſterilité. Auſſi ſe vit-il bientôt dépourvu de tout. A la vérité, l'Hiver fit paſſer un grand nombre d'Oiſeaux, qui le ſauverent du dernier excès de la faim, & qui aiderent à prolonger le peu de biſcuit qui reſtoit à bord. On ajoute, pour excuſer une ſi haute imprudence, que ſi ſes gens eurent beaucoup à ſouffrir, il porta lui-même ſa part de la miſere. A l'arrivée du Printems, il courut la Côte pendant neuf jours, pour chercher quelques Sauvages dont il pût tirer des vivres. Mais, ne trouvant rien qui convînt à ſa ſituation, il revint au Vaiſſeau, qu'il prit le parti de remettre promptement à flot pour retourner droit en Angleterre. Il diſtribua, dans l'Equipage, le Biſ-

1611.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

cuit qu'on avoit conservé. Il regla les Appointemens & les Certificats, dans la supposition qu'il vînt à mourir pendant la route. On raconte qu'en faisant ces tristes dispositions, il pleuroit à chaudes larmes, de l'infortune de ses gens & de la sienne.

Hudson. 1611. IV. Voïage.

Cette tendresse ne fit aucune impression sur ceux qui avoient juré sa perte. Un Scélerat, nommé *Henri Green*, auquel il avoit sauvé la vie à Londres, en lui donnant une retraite dans sa Maison, & l'envoïant à bord de son Vaisseau sans la participation des Propriétaires, avoit conspiré contre lui avec Yvett & d'autres complices. Lorsqu'on fut prêt à partir, ils se saisirent du Capitaine, de Jean Hudson, son Fils, qui étoit encore dans la premiere jeunesse, de James Woodhouse, Mathématicien, qui faisoit le voïage en qualité de Volontaire, du Charpentier & de cinq autres; ils les mirent dans la Chaloupe, sans provisions & sans armes, & les abandonnerent cruellement dans cette affreuse Contrée, pour y périr de misere ou par la barbarie des Sauvages. On n'a jamais eu d'autre information de leur sort: mais on sait qu'ils furent vangés par la Justice du Ciel. Les Rebelles, qui partirent avec le Vaisseau, reçurent du moins une partie des châtimens qu'ils méritoient. Green, & deux des complices, furent tués dans une rencontre qu'ils firent des Sauvages. Yvett, qui avoit fait plusieurs voïages avec Hudson, & qui étoit la principale cause du désastre, mourut à bord, d'une maladie fort douloureuse; & le reste de l'Equipage ne rentra dans sa Patrie, qu'après avoir essuïé d'horribles calamités. On fut informé de ce détail par l'Ecrivain du Vaisseau, nommé Abacuc Pricket, qu'on soupçonna, autant que tout autre, d'avoir trempé dans une action si noire, mais qu'une protection puissante dérobba au châtiment avec tous ses Compagnons. D'ailleurs il eut l'art, à son retour, de se rendre nécessaire, en rapportant à la Compagnie que la Marée dont on s'étoit servi pour remettre le Vaisseau à flot, par les soixante-deux degrés de latitude, venoit directement de l'Oueſt. Ce récit donna de nouvelles espérances aux Directeurs, qui résolurent sur-le-champ de faire un nouvel essai, & de sauver en même-tems le malheureux Hudson, s'il étoit encore en vie.

Triste sort d'Hudson.

Voïages de Thomas Button. 1612.

On choisit pour cette noble entreprise, Thomas Button, Officier d'une naissance & d'une habileté distinguées, qui étoit alors au service du Prince Henri, & que ses services firent élever dans la suite à d'autres honneurs. On lui donna deux Vaisseaux, l'un nommé *la Résolution*, qu'il monta lui-même, l'autre appellé *la découverte*, dont le commandement fut donné au Capitaine *Ingram*; & ces deux Bâtimens furent chargés de provisions pour dix-huit mois. Button quitta la Tamise au commencement de Mai 1612. Il entra dans le Détroit d'Hudson, au Sud des Iles de la Résolution, où il demeura quelque tems pris dans les glaces: mais s'étant heureusement dégagé, il s'avança jusqu'à l'Ile de Diggs, qu'il trouva sans glaces; il y passa quelques jours, pour faire équiper une Pinasse, dont il avoit apporté les matériaux d'Angleterre; & pénétrant à l'Oueſt, il découvrit une Terre qu'il nomma *Cary-Swan's-neſt* (86). Delà, tournant au Sud-

(87 C'est-à-dire *Porte-nids de Cigne*; apparemment parcequ'on y avoit trouvé quelques nids de ces Oiseaux.

Oueſt,

Oueſt, il vit, par les ſoixante degrés quarante minutes de latitude, le Païs auquel il donna le nom de *Hopes-Chelked*, c'eſt-à-dire, *Eſpérances manquées*. Une groſſe tempête, qu'il eſſuïa dans ce dangereux Parage, & qui le jetta vers le Sud, l'obligea de chercher un Port. Il entra, le 15 d'Août, dans une Anſe, au Nord d'une Riviere qu'il nomma le Port Nelſon, du nom d'un de ſes principaux Officiers, qu'il enterra ſur la rive. Dans la réſolution d'y paſſer l'Hiver, il plaça le plus petit de ſes Vaiſſeaux devant le ſien, & les fortifia tous deux d'un Pilotis de Sapins, renforcé de terre, pour ſe garantir de la nége, des glaces, des pluies & des flots. Il ſe tint enfermé à bord, avec l'attention d'y entretenir continuellement trois grands feux; & ſes ſoins ne furent pas moins conſtans pour la ſanté de ſes Equipages. Cependant il perdit quantité de Matelots; & lui-même, il ſouffrit beaucoup pendant les trois ou quatre premiers mois de l'Hiver, qui fut extrêmement rude.

Voïages au Nord-Oueſt et au Nord-Eſt.

Button. 1612.

On regrette qu'il n'ait pas donné au Public le Journal exact & ſuivi de ſon Voïage; d'autant plus qu'il l'avoit dreſſé avec beaucoup d'application (87). Ellis ne fait pas difficulté d'aſſurer, qu'aïant conçu, ſur ſes obſervations, une forte eſpérance de parvenir à la découverte du Paſſage, & n'en voulant partager l'honneur avec perſonne, il ſe crut intéreſſé à ne rien publier. Ce qu'on a rapporté du commencement de ſon entrepriſe eſt tiré de divers Mémoires, ſortis de différentes mains, où l'on trouve de plus, que malgré la rigueur de l'Hiver, les eaux du Port Nelſon ne furent pas priſes avant le 16 de Février; ce qu'on attribue aux changemens preſque journaliers des vents. Il paroît auſſi que Button n'eut pas de peine à ſe garantir de la faim, puiſqu'on lit dans les mêmes Mémoires, que pendant le cours de cet Hiver, ſes Equipages tuerent au moins dix-huit cens douzaines de Perdrix & d'autres Oiſeaux. Il avoit avec lui pluſieurs perſonnes d'une expérience & d'une capacité ſupérieures: tels étoient *Nelſon*, que la mort lui enleva, mais auquel il fut redevable de la plus grande partie de ſes précautions; *Ingram*, qui commandoit le ſecond Vaiſſeau; *Gibbons*, dont Button diſoit lui-même, qu'il n'y avoit jamais eu de plus habile Marin; Robert *Hawbridge*, dont on a quelques remarques ſur ce Voïage; & Joſias Hobart, Pilote de la Réſolution. Ce fut Hawbridge, qui, par ſes obſervations ſur la Marée aux Iles des Sauvages, trouva qu'elle venoit du Sud-Eſt, & qu'elle montoit trois braſſes. Pendant tout l'Hiver, Button eut la ſage politique d'occuper utilement ſes Officiers, pour leur ôter toute occaſion de murmure, en leur faiſant éviter l'inaction, dont ils auroient peut-être abuſé. Il emploïa les uns à meſurer les routes & les diſtances, les autres à tenir compte des variations du tems, des degrés du froid, & des autres phénomenes de l'air. Il les mit dans la néceſſité de s'appliquer tous, en leur propoſant des Queſtions, auxquelles ils étoient obligés de répondre (88).

(87) Fox a publié, dans ſon Journal, l'abregé d'une partie du Regître de Button, qu'il avoit eu de Thomas Roe.

(88) On nous en a conſervé quelques-unes: » Que peut-on faire, dans le lieu où » nous ſommes, lorſque le dégel arrivera? » & quelle eſt la meilleure méthode pour » réuſſir dans la recherche de la Découverte, » auſſi-tôt que nous ſerons en état de partir? Hobart fit la réponſe ſuivante: » ſur

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BUTTON. 1612.

Quoique la Riviere eût commencé à s'ouvrir vers le 21 d'Avril, Button ne remit en Mer que plus de deux mois après. Il visita la Côte occidentale de la Baie, en donnant aux lieux les plus remarquables, des noms qu'ils conservent encore. La Baie, où il avoit passé l'Hiver, prit le sien; & le Païs voisin fut nommé la Nouvelle Galle. Hobart, trouvant à soixante degrés de latitude, un courant de Marée fort rapide, qui alloit tantôt à l'Est & tantôt à l'Ouest, marqua ce lieu dans sa Carte par le nom de *Hobart's hope*, l'Espérance de Hobart. La plus grande hauteur, au Nord, où l'on croit que Button ait pénétré, est le soixante-cinquiéme degré. On ignore le tems de son retour; mais il revint fort satisfait de ses Observations, qui regardoient principalement les Marées, & persuadé de la possibilité d'un passage au Nord-Ouest (89).

VOÏAGE DE GIBBONS. 1614.

Gibbons, son Parent & son Favori, fut emploïé à la même recherche, en 1614, & fut moins content de son Voïage. Il manqua l'entrée du Détroit d'Hudson. Il fut entraîné, par les glaces, dans une Baie qui fut nommée *Gibbon's-hole*, Trou de Gibbons, à cinquante-sept degrés de latitude, au Nord-Est du Continent. Il y fut retenu vingt semaines entieres, dans un continuel danger; & son Vaisseau fut si maltraité, qu'il se vit forcé de renoncer à son entreprise, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence qu'il ne l'avoit formée que sur les instructions de son Ami.

BYLETH & BAFFIN. 1615.

L'année suivante offre une Expédition beaucoup plus célebre, entreprise par la même Compagnie, que l'inutilité de sa dépense n'étoit pas capable de rebuter. Robert *Byleth*, qui avoit été des trois derniers Voïages, fut choisi pour commander *la Découverte*, Navire de cinquante-cinq Tonneaux, & reçut pour Pilote le fameux Guillaume *Baffin*, dont la réputation a comme éclipsé la sienne. Ils mirent à la voile le 18 d'Avril; & dès le 6 de Mai, ils reconnurent le Groenland, à l'Est du Cap *Farewell*. Le 27, ils passerent les Iles de la Résolution. Dans un bon Havre, qu'ils trouverent au Nord de ces Iles, ils observerent que la Marée venoit d'Est-Sud-Est; aux Iles des Sauvages, ils rencontrerent un grand nombre d'Habitans du Païs, avec lesquels ils entrerent en Commerce. Leur

» la premiere question, mon avis est, si » Dieu nous donne des forces, de suivre cette Riviere avant que de la quitter, pour » savoir jusqu'où elle peut être remontée, » & pour rencontrer peut-être quelques Habitans dont nous puissions tirer des lumieres: à l'égard du profit, je ne crois » point qu'on en puisse faire ici. Je répons, » sur la seconde question, qu'il faut chercher vers le Nord, autour de ce Païs occidental, jusqu'à ce que nous trouvions » un parage où la Marée vienne du côté » de l'Ouest, pousser alors notre route contre cette Marée, & chercher de ce côté » le passage; car, à mon avis, les Marées » que nous avons eues du côté de l'Est ne » sont que des courans, venus de quelque » Promontoire situé au Nord des Côtes, & » formés par la situation de l'embouchure » des Rivieres. Si nous pouvions une fois » découvrir ces Promontoires, nous trouverions que la Marée y vient de l'Ouest. C'est » mon sentiment, dans lequel je persisterai » jusqu'à ce qu'il soit détruit par des raisons plus fortes. Les bons Juges, observe Ellis, reconnoissent aujourd'hui que cet Homme pensoit juste, & que sa méthode est la seule qui soit conforme au bon sens.

(89) La mort du Prince Henri, son Protecteur, l'empêcha de faire un autre Voïage; mais il engagea *Briggs*, fameux Mathématicien à parler au Roi Jacques, pour lui communiquer ses lumieres: il auroit mieux fait de les communiquer au Public, en publiant son Journal.

Journal, qui met ces Iles à ſoixante-deux degrés trente minutes de latitude, y fait monter auſſi haut la Marée, qu'aux Iles de la Réſolution. Delà pénétrant toujours à l'Oueſt, ils découvrirent, par les ſoixante quatre degrés, une Ile qu'ils nommerent *Mill-Iſland*, Ile du Moulin, parceque la glace y paroiſſoit comme moulue : la Marée y venoit du Sud-Eſt. Le 10 de Juillet, ils virent la terre à l'Oueſt, & la Marée y venoit du Nord. Ils en conçurent tant d'eſpérance pour le paſſage, qu'ils donnerent à cet endroit le nom de *Cap Comfort*, Cap de Conſolation, à ſoixante-cinq degrés de latitude, & quatre-vingt-ſix degrés dix minutes de longitude de Londres. Mais après avoir doublé le Cap & s'être avancé douze ou treize lieues, ils virent que la Côte tournoit au Nord-Eſt à l'Eſt ; ce qui fit évanouir leurs plus flatteuſes idées. Ils revinrent en Angleterre, & mouillerent le 9 de Septembre dans la Rade de Plymouth, ſans avoir perdu un ſeul Homme.

Voïages au Nord-Oueſt et au Nord-Eſt.

Byleth et Baffin. 1615.

Ce Voïage fit rappeller, aux deux Avanturiers, qu'il n'y avoit point de ſuccès à ſe promettre par la Baie d'Hudſon (90). Mais ne regrettant que les ſix mois qu'ils y avoient emploïés, ils propoſerent à leur Compagnie de les équiper pour une autre Expédition, par le Détroit de Davis : on leur rendit le même Vaiſſeau, ſur lequel aïant mis à la voile le 26 de Mars 1616, ils entrerent dans ce Détroit le 14 de Mai. Mais en arrivant par les ſoixante-douze degrés vingt minutes de latitude, ils commencerent à déſeſperer du paſſage, par la ſeule raiſon que la Marée y étoit ſi baſſe qu'elle ne montoit pas au-deſſus de huit ou neuf piés, & qu'elle n'avoit même aucun courant régulier. La groſſe Marée de la Nouvelle Lune y commençoit un quart après neuf heures, & le flux venoit du Sud. A la même hauteur, ils reconnurent le Cap d'Eſpérance de Sanderſon, qui étoit le plus haut point du Nord où Davis avoit pouſſé ſa route. Baffin obſerve, dans ſon Journal, que ce Voïageur pût y concevoir de grandes eſpérances, ſur ce qu'il y vit la Mer ſans glaces, & le paſſage fort large ; mais il répete que la nature de la Marée & du courant devoit les détruire.

1616.

Cependant Byleth n'en continua pas moins ſa route. Il artiva, au commencement de Juin, par les ſoixante-douze degrés quarante-cinq minutes, ſous une petite Ile qu'il nomma *Women's-Iſland*, Ile des Femmes, parcequ'il y trouva deux ou trois Femmes, des Tentes & des Canots. Les glaces, qui l'incommodoient beaucoup, l'obligerent, le 12, d'entrer dans un Port où les Sauvages lui apporterent quantité de peaux & de cornes (91) ; ce qui la fit nommer *Horn-Sound*, Sond de Cornes. Après y avoir paſſé quelques jours, il remit en Mer, malgré l'incommodité des glaces ; & le 1 de Juillet il trouva la Mer libre, par les ſoixante-quinze degrés quarante minutes. Ici, les eſpérances de Baffin ſe ranimerent. On doubla, le 3, un beau Cap à ſoixante-ſeize degrés trente-cinq minutes, qui reçut le nom de Cap de Diggs, à l'honneur d'un des principaux Chefs de la Compagnie Angloiſe. On paſſa devant un beau Sond, qui fut nommé *Woolſtenholme Sound*, du nom d'un autre Directeur. Le 5, on le trouva dans

(90) Ellis obſerve qu'il avoit ſondé l'endroit le moins propre pour le paſſage.
(91) De Licornes de Mer, ſuivant le Journal.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

un autre Sond, à soixante-dix-sept degrés trente minutes ; il fut nommé *Whale's-Sound*, Sond des Baleines, parcequ'on y vit un grand nombre de ces Animaux.

Byleth et Baffin. 1616.

Byleth & Baffin s'avancerent ensuite vers un quatrieme Sond, qui s'étend au-delà des soixante-dix-huit degrés, & qu'ils nommerent Sond de Smith ; il est à l'extrêmité d'une Baie, qui reçut le nom de *Baffin's-Bay*, Baie de Baffin, & qu'Ellis fait commencer au Cap de Sanderson. Tous ces lieux sont sur la Côte orientale de ce Continent, le même que Frobisher, ou plutôt la Reine Elisabeth, avoit nommé *Meta incognita*, & qui n'est en effet que la Côte Orientale du Groenland : ils rencontrerent une prodigieuse quantité de Baleines dans le Sond de Smith, plus grandes qu'ils n'en avoient jamais vû dans aucune Mer. La déclinaison de l'Aiguille, dans cette Baie, alla jusqu'à cinquante-six degrés, c'est-à-dire plus de cinq points vers l'Oueſt ; & Baffin assure que c'est la plus grande qu'on ait jamais observée.

En faisant roûte vers l'Oueſt, ils découvrirent plusieurs Iles, qui furent nommées *Cary's Islands*, Iles de Cary ; & le premier Sond, qu'on trouva de ce côté, reçut le nom d'*Alderman Jones's Sound*. Le 12, ils arriverent par les soixante-quatorze degrés, dans un autre Sond, qu'ils nommerent *Lancaster's Sound*. Baffin ne cessa point de suivre la Côte Occidentale du Détroit de Davis, jusqu'au 27, où reconnoissant les Iles de Cumberland, il désespera de pouvoir pousser plus loin ses découvertes. Les Malades étoient en grand nombre à bord. On fit route vers la Côte de Groenland, & l'on entra dans le Port de Cockin, à soixante-cinq degrés quarante-cinq minutes. La haute Marée de la Nouvelle Lune y commençoit à sept heures, & montoit plus de dix-huit piés. Une grande abondance de Bistorte, que ce Port offroit pour le soulagement des Malades, les mit bientôt en état de souffrir la Mer, & l'on arriva, le 30 d'Août, à la Rade de Douvres.

Byleth, dans une Lettre fort sensée, qu'il écrivit au Directeur Woolstenholme, déclara positivement qu'on ne devoit rien espérer, pour la découverte du passage, par le Détroit de Davis. Il ajoutoit que d'ailleurs, on ne pouvoit trouver de lieu plus propre à la Pêche des Saumons, des Vaches marines & des Baleines ; & l'expérience l'a vérifié, puisque les Hollandois y ont établi une Pêche annuelle, qui leur a produit d'immenses richesses. Baffin ne parût pas moins persuadé que le passage ne pouvoit être dans le Détroit de Davis : mais il demeura dans l'opinion qu'il en existoit un au Nord-Oueſt ; & jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'il perdit aux Indes Orientales après avoir été blessé au siége d'Ormuz, il persista dans ce sentiment.

Voïage de Fox. 1631.

Un espace d'environ quinze ans, qui n'offre aucune entreprise pour la découverte, doit faire juger que la Compagnie Angloise y renonça tout-à-fait, ou qu'elle étoit occupée d'autres soins. Cependant il restoit, en Angleterre, une forte impression des raisonnemens de Davis, de Gilbert, d'Hudson & de Baffin. Un Particulier, nommé *Lucas Fox*, Homme né pour la Mer, en faisoit l'unique sujet de ses méditations, & ne cessoit point d'en conférer avec ceux qui avoient été emploïés aux Voïages pré-

cédens. Il prit ſoin de recueillir toutes les Cartes & tous les Journaux de ces Expéditions. Enfin l'ardeur extraordinaire de ſon zele le fit connoître des plus célebres Mathématiciens, qui s'engagerent à lui procurer un Vaiſſeau du Roi, pour recommencer les tentatives. Ils préſenterent, en 1630, une ſavante Requête au Roi Charles I; & ce Prince ne rejetta point des ſollicitations ſi graves. Cependant la ſaiſon trop avancée lui aïant fait remettre l'exécution de l'entrepriſe à l'année ſuivante, Briggs, un des principaux Mathématiciens, mourut dans l'intervalle; & les eſpérances de Fox demeurerent ſuſpendues. D'un autre côté, quelques Négocians de Briſtol, ſollicités par un Officier de Mer, avoient formé le même projet. Ils propoſerent, aux Amis de Fox, de s'aſſocier avec eux, en faiſant partir un Vaiſſeau dans la même vue, à condition que les uns & les autres auroient une part égale au profit de la Découverte, auquel des deux Vaiſſeaux que cette faveur fût réſervée. Leur propoſition fut acceptée. Vers le même tems, Thomas *Roe*, déja célebre dans ce Recueil (92), arriva de Suede, où ſon mérite l'avoit fait emploïer (93), & prit tant d'affection pour Fox, que l'aïant préſenté à la Cour, il y fit renaître en ſa faveur un deſſein qui ſembloit abandonné. On lui donna des inſtructions, avec une Carte où toutes les découvertes étoient raſſemblées; & le Roi même, paroiſſant compter ſur le ſuccès d'un Voïage entrepris ſous ſes auſpices, le chargea d'une Lettre pour l'Empereur du Japon.

Voïages au Nord Oueſt et au Nord-Eſt.

Fox. 1631.

Le Vaiſſeau, qui lui fut confié, étoit une Pinaſſe Roïale, nommée *le Charles*, de vingt tonneaux, avec vingt-deux Hommes d'Equipage & des vivres pour dix-huit mois. Il mit à la voile le 8 de Mai 1631; & le 13 de Juin, il étoit à cinquante-huit degrés trente minutes de latitude Septentrionale. Il entra, le 22, dans le Détroit d'Hudſon; enſuite, après avoir paſſé le Païs que Button avoit nommé Carys-Swan-s-neſt, il arriva, par les ſoixante-quatre degrés une minute, à la Côte qui avoit reçu du même Voïageur le nom de *Ne-ultra*, mais à laquelle il donna celui de *Thomas Roe's welcome*, Bienvenue de Thomas Roe, qu'elle a continué de porter. C'eſt une Île, dont les terres ſont entrecoupées de Montagnes. Le tems étoit beau; c'eſt-à-dire que la Mer étoit ſans glaces, & la terre déchargée des néges. La Côte, qui paroiſſoit fort ſaine, reſſembloit par ſes inégalités aux Promontoires de l'Océan, & la Marée y montoit de quatre braſſes. Fox, paſſant delà au Sud-Oueſt, découvrit par les ſoixante-trois degrés trente-ſept minutes un grand Cap au Sud, avec de petites Iles. Dans la même route, & plus au Sud, il rencontra une Ile, par les ſoixante-trois degrés, à laquelle il donna le nom de *Cobham Brooke*. Le 30, à dix lieues de Cobham Brooke, il vit une autre Ile, qui fut nommée *Dun-Fox Iſland*, où la Marée venoit du Nord-Eſt & montoit d'environ douze piés. A ſoixante-deux degrés cinq minutes, il ſe trouva entre pluſieurs petites Iles, qu'il nomma les *Mathématiques de Briggs*. Plus il s'éloignoit du Welcome, moins la Marée paroiſſoit monter. A la fin, dit-il, elle devint preſqu'imperceptible, & cette obſervation fut confirmée pluſieurs fois. Le 22 d'Août, il rencontra le Vaiſſeau aſſocié, commandé par

(92) Voïez, ci-deſſus, ſon Voïage dans l'Indouſtan, Tom. IX.
(93) En qualité d'Ambaſſadeur d'Angleterre.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

le Capitaine James. Il eut une longue conférence avec cet Officier, qui étoit celui dont les Négocians de Breſt avoient écouté les ſollicitations. Le réſultat de toutes ſes découvertes fut que, par le courant de la Marée & par les courſes des Baleines, il paroiſſoit vraiſemblable que le paſſage étoit dans le Welcome de Thomas Roe, ou Ne-Ultra de Button. Au commencement d'Octobre, il repaſſa le Détroit d'Hudſon; & d'heureux vents le ramenerent aux Dunes à la fin du mois.

Fox. 1631.

La Relation de ſon Voïage, qu'il publia auſſi-tôt, fut dédiée au Roi: il y établit, comme un point inconteſtable, que les hautes Marées, qu'il avoit rencontrées au Welcome, ne pouvoient abſolument venir par le Détroit d'Hudſon, mais qu'elles devoient y être amenées par quelque Mer Orientale, ou par celle qui porte le nom de Mer du Sud. Il y trace judicieuſement leur cours, en obſervant que celle qui vient par le Détroit d'Hudſon monte à ſon entrée, c'eſt-à-dire aux Iles de Réſolution, cinq braſſes en allant & venant. Il ajoute que ſuivant le Journal d'Hudſon, elle montoit à l'Ile de la Merci de Dieu un peu plus de quatre braſſes; que lui-même, il avoit trouvé, à ſoixante-quatre degrés dix minutes de latitude, que venant du Nord elle y montoit plus de vingt piés, dans le tems même des baſſes eaux, & qu'en raſant toujours cette Côte occidentale il l'avoit vûe diminuer peu à peu juſqu'au Port Nelſon, où elle ne montoit que neuf piés. Delà il conclut que ſi l'on conſidere la diſtance, qui eſt de deux cens cinquante lieues en montant, & les obſtacles que la Marée rencontre en chemin parmi tant d'Iles & de Bas-fonds, il doit paroître inconcevable que de ſi prodigieuſes quantités d'eau puiſſent ſe retrouver de douze en douze heures, ſans être remplacées par celles de quelque grande Mer. Sur ces principes, non-ſeulement Fox aſſure que le Paſſage exiſte réellement, mais il n'inſiſte pas moins ſur le côté par lequel on doit le chercher. On y trouvera, dit-il, une large ouverture, dans un climat temperé; ce qu'il fonde ſur ſa propre expérience, aïant obſervé que plus il montoit vers le Nord de la Baie d'Hudſon, plus il trouvoit le tems chaud & la Mer dégagée de glaces.

Voïage de James.

Le Capitaine James, qui étoit parti dans le même tems, pour la même découverte, ne manquoit point d'eſprit, ni d'habileté; mais on prétend qu'il n'avoit point aſſez d'expérience des voïages du Nord, pour commander une Expédition de cette nature. Il entra dans le Détroit d'Hudſon, vers le milieu de Juin, & les glaces lui cauſerent beaucoup d'embarras. Il en fait un long récit, qu'on n'accuſe point d'exagération; mais on rejette ſes diſgraces ſur lui-même, parcequ'il avoit perdu trop de tems au fond de la Baie, où, malgré la conférence qu'il avoit eue avec Fox, il réſolut d'hiverner. On juge d'ailleurs que s'étant enivré de ſes eſpérances, l'émulation contribua plus que tout le reſte à l'arrêter dans cette Mer, pour y pouſſer ſes recherches au Printems.

Le lieu qu'il choiſit, fut l'Ile de Charleton, à cinquante-deux degrés de Latitude. Il fut obligé de s'y mettre à couvert au commencement d'Octobre, lorſque les néges vinrent à tomber avec un froid exceſſif. Cependant la Mer ne fut priſe de la gelée qu'au milieu de Décembre; mais le froid aïant continué avec la même rigueur juſqu'au milieu d'Avril, on juge

qu'il dût être insupportable pour des Gens qui n'avoient d'autre asyle qu'une Tente, couverte des voiles du Vaisseau, & qui trouvoient à peine, dans l'Ile, quelques broussailles pour faire du feu. Quel état, pour un Hiver si long, qu'ils se virent encore assiégés de glaces, longtems après qu'elles furent fondues sur les Côtes de la Baie! Le 29 d'Avril, il tomba de la pluie pendant tout le jour; & la nége étoit fondue le 3 de Mai dans plusieurs endroits de l'Ile. Le tems étoit chaud, le 13, pendant le jour; mais il geloit encore toutes les nuits. Le 25, les glaces, s'étant fendues sur toute la Baie, flottoient autour du Vaisseau. Le 30, il n'en restoit plus entre le Vaisseau & l'Ile; & l'on s'apperçut, le même jour, que la terre commençoit à pousser. Cependant la Mer étoit encore pleine de glaçons le 13 de Juin. Il n'en faisoit pas moins chaud, & l'on eut de l'orage le jour suivant. Enfin toute la Baie se trouva ouverte le 19; & les glaces furent poussées vers le Nord. James, après avoir quitté sa misérable retraite, poussa au Nord-Oueſt, & visita cette partie de la Côte qui est à la hauteur de l'Ile de Marbre. Ensuite, faisant route vers le Continent opposé, il s'avança jusqu'à la hauteur de l'Ile de Nottingham. Mais on approchoit déja de la fin d'Août. James, pressé par les sollicitations unanimes de ses Gens, se disposa au retour, & sortit assez heureusement du Détroit d'Hudson. Cependant il n'arriva que le 22 d'Octobre au Port de Bristol.

Voïages au Nord-Oüest et au Nord-Est.

James. 1631.

La Relation, qu'il publia de son Voïage, contient des observations curieuses (94) : mais il paroît que les difficultés qu'il avoit essuïées l'avoient fait changer d'opinion sur la réalité d'un passage au Nord-Oueſt. Il déclare positivement que le fruit de ses travaux étoit d'avoir reconnu, » ou qu'il n'y avoit aucun passage, ou que s'il y en avoit un, il devoit » être si mal situé, qu'il y auroit peu d'utilité à le découvrir (95) «. Son

(94) L'usage que le célebre Boyle en a fait dans ses Ouvrages a donné un grand relief au Journal de James.

(95) Il fonde ses doutes sur trois raisons. » Il y a une Marée constante, qui entre » dans le Détroit d'Hudson, & le flux vient » toujours du côté de l'Est : à mesure qu'il » avance, il s'altere, & ne tient plus le » tems de la Marée de la pleine Mer. La » même chose arrive lorsqu'il entre dans » des Baies & des Bas-fonds, où il est in- » terrompu & renversé par des demies Ma- » rées. 2°. Il n'y a point ici de petits Pois- » sons, tels que des Merlus &c. Il y en a » fort peu de grands. On n'y trouve pas, » non plus, sur la Côte, des os de Balei- » nes, de Vaches marines & d'autres grands » Poissons, ni aucune sorte de Bois flotté. » 3°. Par les soixante-cinq degrés trente » minutes, on voit les glaces couchées sur » toute la Mer, en forme de bandes, & » je suis persuadé, dit James, que les Bas- » fonds & les petites Baies en sont les Ma- » trices. S'il y avoit quelque Mer au-delà, » elles seroient toutes brisées en morceaux, » comme il arrive lorsqu'elles passent par » le Détroit en se jettant dans la Mer qui » est vers l'Est. Il ajoute, comme un qua- trieme argument, » que les glaces ont leur » issue vers l'Est, & que c'est par-là qu'el- » les se déchargent, de ce côté, dans le Dé- » troit d'Hudson.

Les Partisans du passage ont répondu au premier de ces faits, qu'il est juste, mais qu'il ne fait rien à la question; & que si James eût fondé la Marée au Welcome de Thomas Roe, ce qu'il n'avoit pas fait, il auroit été convaincu, par les raisons mêmes qu'il allegue ici, qu'elle ne pouvoit venir de l'Océan Atlantique. Au second fait, on répond aussi qu'il est vrai, & que la conclusion en est juste; mais on ne l'accorde que pour la partie de la Baie que James a visitée. Fox trouva aux environs du Welcome quantité de petits Poissons, comme de grands Or, non-seulement la raison de James tombe pour les parties qu'il n'a pas visitées, mais elle y détruit sa conclusion.

témoignage, & l'effraïante peinture qu'il faiſoit de ſes ſouffrances, refroidirent tellement le goût des Anglois pour les Découvertes, qu'ils demeurent près de trente ans dans l'inaction.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Voïages des Danois.

Jean Munk. 1619.

En 1619, les Danois avoient formé quelques entrepriſes dans la même vue. On ne parle point des Voïages qu'ils avoient faits en Iſlande & dans le Groenland, qui étoient connues fort anciennement (96), & qui n'appartiennent point à cet article : mais ſous le regne de Chriſtian IV, un Capitaine Danois, nommé *Munk*, entreprit de chercher un paſſage aux Indes Orientales par le Détroit d'Hudſon, & partit avec deux Vaiſſeaux, le 19 de Mai 1619. Le 20 de Juin, il reconnut le Cap de Farewell, au Midi du Groenland. Là, prenant ſa route de l'Oueſt au Nord, il trouva quantité de glaces, qu'il ſut éviter; il entra dans le Détroit d'Hudſon, qu'il nomma le *Détroit de Chriſtian*; & relâchant ſur la Côte de Groenland, dans une Ile, qui s'y trouvoit habitée (97), il y prit des Renes, & la nomma *Reen-Sund*, c'eſt-à-dire, le Détroit, ou le Sond des Rênes. Le Port, où il paſſa quelques jours, après y avoir arboré le nom & les armes du Roi ſon Maître, fut nommé *Munkenes*. Il en partit le 22 de Juillet. Les orages & les glaces l'obligerent de ſe mettre à couvert, le 28, entre deux Iles, où il faillit de périr dans le Port même. Ce Détroit, dont il prit auſſi poſſeſſion, en y laiſſant le nom & les armes du Roi, reçut le nom de *Hare-Sund*, Détroit des Lievres, parcequ'il avoit vu quantité de ces Animaux dans une des Iles voiſines. Le 9 d'Août, il fit voile vers l'Oueſt-Sud-Oueſt, avec un vent de Nord-Oueſt. Une grande Ile, couverte de nége, qu'il rencontra ſur la Côte Méridionale du grand Détroit, fut nommée *Suceland*. Le 20, il porta de l'Oueſt au Nord; mais l'épaiſſeur du brouillard lui déroba la vue de la Terre, quoiqu'en cet endroit la largeur du Détroit ne ſoit que de ſeize lieues. Enfin, il entra dans la Baie d'Hudſon, qu'il nomma, en Latin, *Mare Novum*, Mer Nouvelle, & *Mare Chriſtianum*, Mer Chriſtiane. Le premier de ces deux noms fut donné proprement à la partie Septentrionale, & le ſecond à la Méridionale. La route de l'Eſt-Nord-Oueſt, qu'il s'efforça de tenir, le conduiſit juſqu'aux ſoixante-

car s'il eſt vrai qu'on doive déſeſperer du paſſage, dans les lieux où ces ſignes ne ſe trouvent point, il s'enſuit qu'on peut l'eſpérer partout où ils ſe trouvent. A l'égard du troiſieme fait, James ſuppoſe que les parties les plus Septentrionales de la Baie, qu'il n'avoit pas viſitées, ſont extrêmement priſes de glaces; au lieu que par la Relation de Fox il paroît qu'il y a moins de glaces vers le Nord, & qu'au contraire les glaces des parties méridionales de la Baie ſont briſées en morceaux & chaſſées par les grandes maſſes d'eau qui viennent du Nord; ce qui, dans ſes principes mêmes, prouve qu'il doit y avoir une communication avec quelque autre Mer. Enfin l'on répond au quatrieme, que comme le flux des Marées entraîne avec lui quantité de glaces, par le Détroit, dans la Baie d'Hudſon, il eſt naturel qu'il en ſorte beaucoup par le reflux, comme celles qui ſe ſont formées dans la Baie en ſortent auſſi par le même endroit.

(96) Le Continuateur de Pufendorf cite un Acte de Louis le Débonnaire, daté d'Aix-la-Chapelle, le 15 Mai 834, où l'Iſlande & le Groenland ſont expreſſément nommées. C'eſt un Privilége accordé à l'Egliſe de Hambourg, & l'on y lit : *Danorum, Suecorum, Norveon, terræ Gronlandon, Halingalandon, Iſlandon, Seredevindon, & omnium ſeptentrionalium & orientalium Nationum, magnum cæleſtis gratiæ prædicationis ſive adquiſitionis patefecit oſtium.* Tom. II. chap. 10. p. 413.

(97) C'eſt-à-dire, ſans doute, qu'il y trouva quelques Eſquimaux errans, car on ne leur connoît point d'Habitations fixes.

trois

trois degrés vingt minutes, où se trouvant arrêté par les glaces, il fut obligé de passer l'Hiver dans un Port qu'il nomma *Munken's-Winter Haven*, c'est-à-dire le Port d'Hiver de Munk; & la Contrée voisine reçut le nom de Nouveau Dannemark.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Munk. 1619.

Ce Port, où il étoit arrivé le 7 de Septembre, est à l'embouchure d'une Riviere, qu'il voulut reconnoître : mais il n'y fit pas plus d'une lieue & demie, sans être arrêté par des rochers. Son impatience lui fit prendre avec lui quelques Soldats, avec lesquels il tenta de pénétrer dans les terres. Après y avoir fait trois ou quatre lieues, il découvrit des traces humaines, & d'autres preuves que le Païs n'étoit pas sans Habitans. Cependant, n'aïant rencontré aucun homme, il ne rapporta, pour fruit de cette pénible course, qu'une grande quantité de Gibier, qui servit à lui épargner ses vivres. Il fit une grosse provision pour l'Hiver; ce qui ne l'empêcha point d'en éprouver toutes les rigueurs. Ses liqueurs, sans en excepter l'eau-de-vie, se gelerent jusqu'au fond, & briserent tous leurs tonneaux & leurs vases. Les maladies, surtout le Scorbut, attaquerent les Equipages de ses deux Vaisseaux, dont l'un étoit de quarante-huit hommes, & l'autre de seize. Ils se trouverent tous hors d'état de s'entre-secourir, & la mortalité devint presque générale. Au mois de Mai 1620, ceux qui avoient survécu sentirent augmenter leurs douleurs. La disette se joignoit à tant de miseres; & les forces manquoient aux plus résolus, pour tuer des Animaux. Munk, réduit lui-même au dernier affoiblissement, se trouva seul dans sa hute, si mal, qu'il n'y attendoit plus que la mort. Cependant, aïant repris courage, il sortit de sa hute pour chercher ses Compagnons : il n'en trouva que deux; le reste étoit mort. Ces trois hommes s'encouragerent mutuellement. Ils gratterent la nége, sous laquelle ils trouverent, comme les Rênes, des herbes & des racines qui les ranimerent. Ensuite la pêche & la chasse leur donnerent une nourriture plus forte. Le beau tems, qui revint dans sa saison, acheva de les rétablir, & leur rendit assez de coutage pour entreprendre de repasser en Dannemark. Ils abandonnerent leur grand Vaisseau, dont la manœuvre excedoit les forces de trois hommes, & se livrerent sur l'autre à la protection du Ciel. Le Port, où ils avoient passé cet affreux Hiver, reçut le nom de *Jons Munk's Bay*, c'est-à-dire, Baie de Jean Munk. Après avoir eu beaucoup de peine à surmonter les glaces, ils arriverent au Cap de Farewell, d'où ils entrerent dans l'Ocean. Une tempête leur fit revoir de fort près la mort. Cependant ils aborderent, le 25 de Septembre, en Norwege; & d'autres dangers, qu'ils coururent dans le Port, ne les empêcherent point d'y descendre heureusement.

1620.

Ils furent reçus, en Dannemark, comme des gens sortis du tombeau; & le récit de leurs avantures n'aïant pû causer que de l'effroi, il ne se trouva personne qui osât prendre la même route qu'eux. Enfin, Munk lui-même, à force de réfléchir sur les circonstances de son expédition, se crut assez instruit par ses propres fautes, pour les éviter dans une seconde entrepriſe, & résolut de tenter encore une fois le passage du Nord-Ouest. Sa fortune ne suffisant point pour l'équipement d'un Vaisseau, il trouva plusieurs personnes puissantes, qui s'associerent en sa faveur. Tout étoit prêt pour sa navigation; lorsqu'en prenant congé de la Cour, on lui parla de

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

ſa premiere entrepriſe ; & le Roi, l'exhortant à bien faire, attribua la perte de ſon équipage à ſa mauvaiſe conduite. Munk, à qui ce reproche fut extrêmement ſenſible, répondit moins reſpectueuſement qu'il ne l'auroit dû ; & le Roi, oubliant la modération, le pouſſa du bout de ſa canne. Un affront de cette nature perça le cœur au malheureux Capitaine. Il ſe retira deſeſpéré, ſe mit au lit, rejetta toute ſorte de conſolation & de nourriture, & mourut peu de jours après. Telle fut la fin & la récompenſe d'un Homme, dont la Baie d'Hudſon conſervera longtems le nom dans ſes Ports & Rivieres.

Voïage des Espagnols. d'Aguilar. 1602.

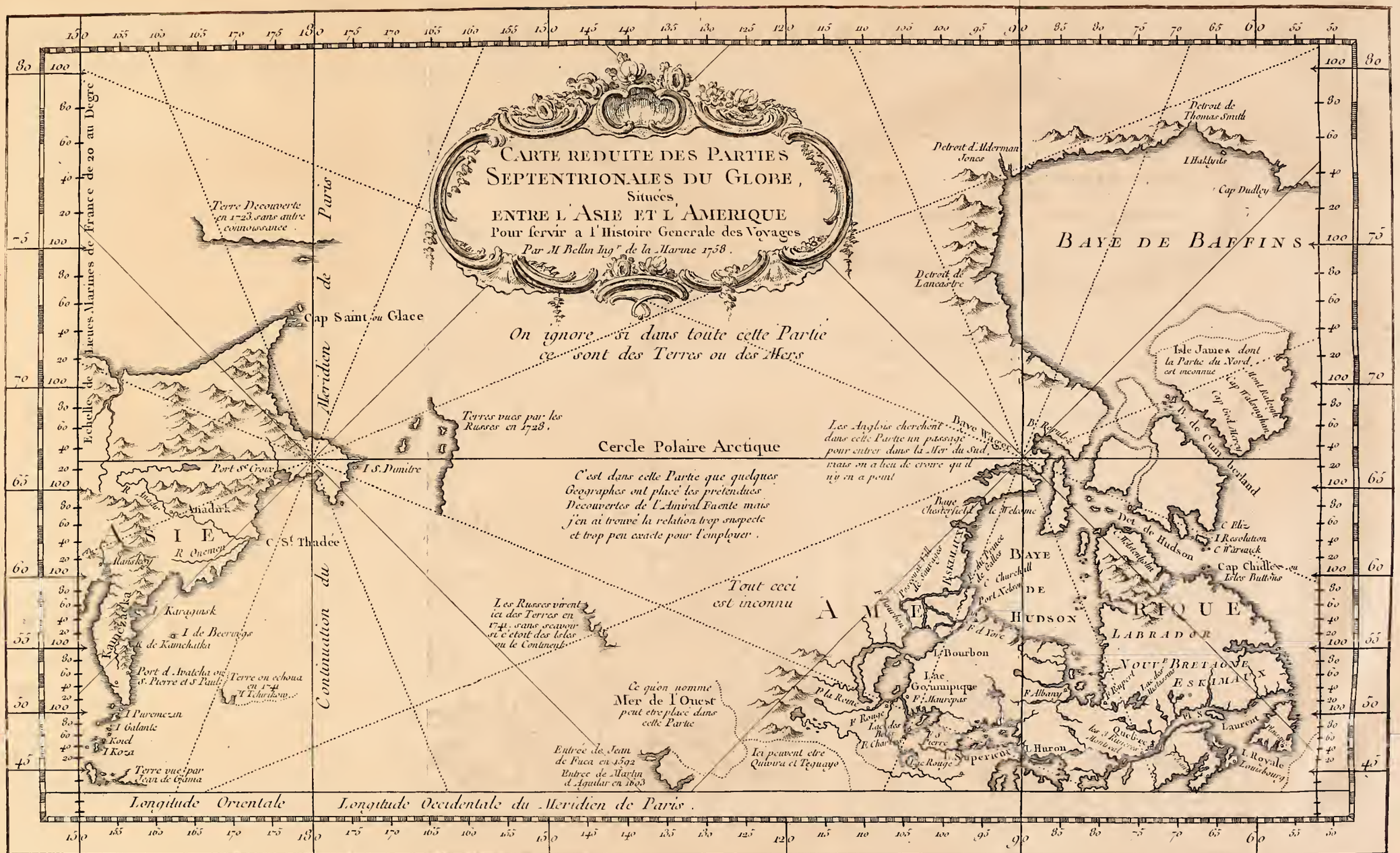
C'eſt ici l'occaſion, annoncée dans le Tome Xe. de ce Recueil, de rappeller un voïage des Eſpagnols, entrepris en 1602, pour continuer la découverte des Côtes au-delà du Cap de Mendocin (98), dernier terme de leurs Navigations au Nord (99). De trois Vaiſſeaux qui furent emploïés à cette expédition, & qui s'avancerent enſemble juſqu'aux trente-huit ou trente-neuf degrés de Latitude Septentrionale, où ils trouverent un bon Port, qu'ils nommerent le Port de *Monterey*, l'un reprit, delà, vers la Nouvelle Eſpagne. Les deux autres continuerent leur route juſqu'aux quarante-deux degrés ; & l'un des deux ne paſſa point le Cap blanc de Saint Sebaſtien (1), nom qu'ils donnerent à un Cap qu'ils trouverent à cette hauteur, un peu au-delà du Cap Mendocin, qu'on place à quarante-un degrés & demi de Latitude. Mais le troiſieme, qui n'étoit qu'une Frégate, nommée *les Trois Rois*, continua ſa navigation : & le 19 Janvier 1603, Martin d'Aguilar, qui la commandoit, trouva qu'à la Latitude de quarante-trois degrés, la Côte tournoit au Nord-Eſt. Il vit, à cette hauteur, une Riviere, ou un Détroit très navigable, dont les bords étoient couverts d'une grande quan-

(98) Ainſi nommé, à l'honneur d'Antoine de Mendoce, premier Viceroi de la Nouvelle Eſpagne : il fut découverr alors par trois Vaiſſeaux, dans leur retour des Philippines. *Voïez* ci-deſſus les Voïages de Dampier.

(99) Cependant on lit dans Purchas, qu'un Pilote au Service d'Eſpagne, nommé Jean *de Fuen*, parvint en 1592, dans une petite Caravelle, à la hauteur de quarante-ſept degrés, où il trouva que la Terre tournoit au Nord-Eſt, avec une grande ouverture entre les quarante-ſept & quarante-huit degrés. Il y enrra, y fit voile pendant pluſieurs jours, & trouva que la Terre tournoit encore, quelquefois Nord-Oueſt, Nord-Eſt & Nord, Eſt même & Sud-Eſt. Il y vit pluſieurs Iles ; entr'autres, une grande à l'entrée, ſur la Côte Nord-Oueſt, avec un rocher très haut, ſemblable à une Colomne. Enfin, aïant rrouvé cette Mer fort étendue de rout ſens, & large de quarante lieues dans l'embouchure du Détroit par lequel il étoit enrré, il pénétra ſi loin, qu'il ſe crur arrivé dans la Mer du Nord, & par conſéquenr avoir achevé la Découverte pour laquelle il étoit envoïé ; ce qui le détermina auſſi-tôt à retourner vers la Nouvelle Eſpagne, d'autant plus qu'il n'étoit pas en état de réſiſter aux Sauvages, dont il craignoir les attaques. On lui promir des récompenſes, qu'il ne reçut, ni à Mexico, ni à Madrid ; & ſon chagrin l'aïant fair fuir d'Eſpagne, pour ſe retirer dans ſa Parrie, il fut renconrré à Veniſe, par Michel *Lock*, Navigateur Anglois, qui lui offrir plus de faveur à la Cour de la Reine Eliſabeth. Mais la mort lui ôta le pouvoir d'en profirer. *Collect. de Purchas, T. III. p.* 849. On lit auſſi dans la *Monarch. Ind.* de Torquemada (l. 5. ch. 45.) » que » Philippe s'étoit déterminé à faire dé» couvrir les côres de Californie, ſur l'avis » que certains Etrangers lui avoient donné, » qu'ils avoient paſſé de la Mer du Nord à » celle du Sud, par le Détroit d'Anian &c. M. de l'Ile, qui adopte ces récirs, juſqu'à les avoir pris pour une partie des fondemens de ſes nouvelles Cartes, a promis des éclairciſſemens ſur ce prérendu Dérroir d'Anian, donr on ſair que l'exiſtence paſſe pour fort douteuſe.

Jeandefuen. 1592.

(1) Cap blanc, parcequ'il eſt proche de pluſieurs Montagnes couvertes de nége.


Carte reduite des Parties Septentrionales du Globe,
Situées
entre l'Asie et l'Amerique
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages
Par M Bellin Ingr de la Marine 1758.
On ignore si dans toute cette Partie ce sont des Terres ou des Mers
Echelle de cent lieues Marines de France de 20 au Degré
Meridien de Paris
Continuation du
Cercle Polaire Arctique
Cap Saint ou Glace
Terre Decouverte en 1723. sans autre connoissance.
Terres vues par les Russes en 1728.
C'est dans cette Partie que quelques Geographes ont placé les prétendues Decouvertes de l'Amiral Fuente mais j'en ai trouvé la relation trop suspecte et trop peu exacte pour l'employer.
Les Anglois cherchent dans cette Partie un passage pour entrer dans la Mer du Sud, mais on a lieu de croire qu'il n'y en a point
Tout ceci est inconnu
Les Russes virent ici des Terres en 1741. sans sçavoir si c'etoit des Isles ou le Continent.
Ce qu'on nomme Mer de l'Ouest peut etre placé dans cette Partie
Entrée de Jean de Fuca en 1592
Entrée de Martin d'Aguilar en 1603
Ici peuvent etre Quivira et Teguayo
Baye de Baffins
Detroit de Thomas Smith
Detroit d'Alderman Jones
Detroit de Lancastre
Isle James dont la Partie du Nord est inconnue
Cap Dudley
I Hakluyts
Cap Walsingham
Cap Henri Mercy
Mont Raleigh
B. de Cumberland
B. Repulse
Baye Wager
Baye Chesterfield
le Welcome
Det de Hudson
C Fliz
I Resolution
C Warwick
Cap Chidley ou Isles Buttons
Baye de Hudson
Labrador
Vouv.e Bretagne
Eskimaux
Lac des Allemands
Lac des Bois
Lac des Hurons
Lac Gomanipique
L. Huron
L. Royale
Louisbourg
Quebec
Port Nelson
C. Churchill
R. Seal
R. Bourbon
F. Albany
F. Rouge
Pl. Rouge
Pl. S. Laurent
Pl. la Reine
Pl. Pierre
Pl. Charles
Pl. Maurepas
F. d'Ivoire
Peninsule de Kamtschatka
Asie
Anadirsk
Nanskoy
Karaginsk
I de Beerings
R. de Kamchatka
Port d'Avatcha ou S. Pierre et S. Paul
Terre ou echoua en 1741 le Tchaikow
I Purenezin
I Galante
I Koriel
I Koza
Terre vue par Jean de Gama
Port St Croix
R. Anadir
C. St Thadée
I S. Dimitre
Longitude Orientale
Longitude Occidentale du Meridien de Paris.

tiré d'arbres : mais la violence des vagues & la rapidité des Courans ne lui aïant pas permis d'y entrer, il prit auſſi le parti de retourner vers Acapulco, parceque ſes inſtructions ne portoient pas qu'il allât plus loin au Nord.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ceux, qui ſont perſuadés de l'exiſtence d'une Mer de l'Oueſt, regardent aujourd'hui cette ouverture, & celle dont on vient de parler dans une Note, comme ſes entrées dans la Mer du Sud. Mais il paroît que les Eſpagnols demeurerent perſuadés qu'elles communiquoient à la Mer du Nord. Après avoir différé quelque tems à vérifier cette Mer, par une politique facile à pénétrer, les entrepriſes des Anglois, des Hollandois & des Danois qui pouvoient leur en dérober la gloire & les avantages par la Mer du Nord, exciterent enfin leur jalouſie, & leur firent prendre, en 1640, la réſolution d'achever ce qu'ils ſe flattoient d'avoir heureuſement commencé par la Mer du Sud. C'eſt du moins ce qu'ils ſemblent avouer eux-mêmes dans la Relation ſuivante, que M. De l'Ile a donnée en François (2), ſur une traduction que les Anglois en avoient publiée dans leur Langue, en 1708. Il reſte, à la vérité, quelques doutes ſur l'authenticité de cette Piéce : mais divers ſuffrages d'un grand poids, les preuves que M. De l'Ile a recueillies en ſa faveur (3), & celles, qu'il fait encore eſpérer, ne permettent pas du moins de la croire étrangere à ce Recueil. On renvoie, pour l'éclairciſſement, aux nouvelles Cartes & aux Mémoires. Il ſuffit de la repréſenter telle que M. De l'Ile l'a donnée, c'eſt-à-dire avec ſes corrections, & ſans rien changer à la forme de l'original ; diſtinction qu'elle mérite par ſa ſingularité (4).

d'Aguilar. 1603.

Les Vicerois de la Nouvelle Eſpagne & du Pérou aïant été avertis, par la Cour d'Eſpagne, que les différentes tentatives des Anglois, tant celles qui ſe firent ſous le regne de la Reine Eliſabeth & du Roi Jacques, que celles du Capitaine Hudſon & du Capitaine James, dans la ſeconde, la troiſieme & la quatrieme année du regne de Charles I, avoient été renouvellées en 1639 (5), quatorzieme année du même Roi Charles, par quelques habiles Navigateurs de Boſton, dans la Nouvelle Angleterre : moi, Amiral de Fonté, je reçus ordre d'Eſpagne & des Vicerois, d'équiper quatre Vaiſſeaux de guerre, & nous nous mîmes en Mer, au Callao de Lima, le 3 d'Avril 1640 ; moi, l'Amiral Barthelemi de Fonté, dans le Vaiſſeau le *Saint-Eſprit ;* le Vice-Amiral Dom Diego Peneloſſa, dans le Vaiſſeau la *Sainte Lucie ;* Pedro *Bernardo*, dans le Vaiſſeau le *Roſaire*, & Philippe *de Ronquillo*, dans le *Roi Philippe.*

Voïage de l'Amiral de Fonte. 1640.

Le 7 d'Avril, à cinq heures du ſoir, aïant fait deux cens lieues, nous arrivâmes à la hauteur de Saint Helene, au bord de la Baie de Guayaquil, & à deux degrés de Latitude Méridionale. Nous jettâmes l'ancre au Port de Sainte Helene, au dedans du Cap, où chaque Equipage ſe pourvut abon-

(2) Dans ſes Mémoires publiés à Paris en 1753, ſous le titre de *Nouvelle Carte des Découvertes*, &c.

(3) *Ibidem.*

(4) Elle porte pour titre, dans les termes de M. de l'Ile : » Lettre écrite par l'Amiral » Barthelemi de Fonte, alors Amiral de la » Nouv. Eſpag. & du Perou, à préſent Prince » du Chili, dans laquelle il rend compte » de ce qu'il y a de plus important dans » ſon Journal, depuis le Callao de Lima » au Pérou, & de ſes recherches pour découvrir s'il y a quelque paſſage au Nord-» Oueſt de l'Océan Atlantique, dans la Mer » du Sud & à la grande Tartarie.

(5) Voïez ci-deſſus.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

de Fonte. 1640.

damment d'une espece de bitume, ou de godron, d'une couleur obscure, tirant un peu sur le verd. C'est un excellent remede contre le scorbut & l'hydropisie. On s'en sert aussi pour espalmer les Vaisseaux; mais nous le prîmes pour remede. Il sort de la terre en bouillonnant.

Le 10, nous passâmes la Ligne Equinoxiale, à la vûe du Cap del Passao; & le jour suivant nous doublâmes celui de Saint François, par un degré sept minutes de latitude Septentrionale. Nous mouillâmes à l'embouchure de la Riviere de Sant'-Iago, à quatre-vingt lieues du Cap Saint François, à l'Est tirant au Sud. On y jetta les filets, & l'on prit une grande quantité de fort bons Poissons. Plusieurs personnes de chaque Bord descendirent au rivage, & tuerent un grand nombre de Chevres & de Porcs sauvages. D'autres acheterent, des Habitans du Païs, vingt douzaines de Coqs & de Poules d'Indes, des Canards & d'excellens fruits: c'étoit dans un Village, à deux lieues Espagnoles, ou six milles & demi de l'embouchure de la Riviere de Sant'-Iago, sur la gauche. On peut remonter cette Riviere avec de petits Vaisseaux, l'espace de quatorze lieues Espagnoles, environ Sud-Est de la Mer, & presqu'à moitié chemin de la belle Ville de Quito, qui est à vingt-deux minutes de latitude méridionale.

Le 16, nous fîmes voile, de la Riviere de Sant'-Iago, pour le Port & la Ville de Realejo, à trois cens vingt lieues Ouest-Nord-Ouest, un peu plus à l'Ouest, environ à onze degrés quatorze minutes de latitude Boréale, laissant à Bas-bord la Montagne de Saint Michel, & la Pointe de Cazamina à Stribord. Le Port de Realejo est très sûr: il est couvert, du côté de la Mer, par les Iles Ampallo & Mongreza, toutes deux bien peuplées de Naturels du Païs, & par trois autres Iles: c'est à Realejo qu'on bâtit les grands Vaisseaux, dans la Nouvelle Espagne. Il n'est éloigné que de quatre milles, par terre, du commencement du Lac Nicaragua, qui tombe dans la Mer du Nord à douze dégrés de latitude Septentrionale, près des Iles *del Grano*, ou de las Perlas. On trouve, aux environs de Realejo, une grande abondance de Bois ferme, des Cedres rougeâtres, & toute sorte de bois pour la construction des Vaisseaux. Nous y achetâmes quatre longues Chaloupes, bonnes voilieres, & construites exprès pour aller à voiles & à rames; chacune d'environ douze tonneaux, & de trente-deux piés de quille.

Le 26, nous fîmes voile de Realejo pour le Port de *Saragua*, ou plûtôt *Salagua*, & nous passâmes entre les Iles & les Bas-fonds de Chamilli. Ce Port est situé par les soixante-dix-sept degrés trente-une minutes, à quatre cens quatre-vingt lieues au Nord-Ouest-quart-à-l'Ouest, un peu à l'Ouest de Realejo. Dans la Ville de Salagua, & dans celle de Compostella, qui n'en est pas éloignée, nous engageâmes un Maître, & six de ces Matelots, qui font, avec les Naturels du Païs à l'Est de la Californie, le trafic des Perles, que ceux-ci pêchent sur un Banc situé par les vingt-neuf degrés de latitude Septentrionale, au Nord du Banc de Saint Jean, qui est par les vingt-quatre degrés. Ce Banc est à vingt lieues Nord-Nord-Est du Cap Saint Luc, Pointe la plus Sud-Est de la Californie.

Ce Maître, que l'Amiral de Fonté avoit engagé avec son Vaisseau &

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

de Fonte. 1640.

ſon Equipage, l'informa qu'à deux cens lieues au Nord du Cap Saint Luc, un flux venant du Nord rencontroit le flux venant du Sud, & qu'il étoit ſûr que la Californie étoit une Ile : ſur quoi, Dom Diego Peneloſſa, (Fils de la Sœur de Dom Louis de Haro, premier Miniſtre d'Eſpagne,) jeune Seigneur fort verſé dans la Coſmographie & la Navigation, entreprit de découvrir la vérité ; car on doutoit encore ſi la Californie étoit une Ile ou une Preſqu'Ile (6). Il avoit avec lui, outre ſon Vaiſſeau, les quatre Chaloupes achetées à Realejo, & le Maître engagé à Salagua avec les ſix Matelots.

L'Amiral de Fonté les quitta, en faiſant voile avec les trois autres Vaiſſeaux, entre les Iles de Chamilli, le 10 Mai 1640. Après avoir atteint la hauteur du Cap Abel, ſur la Côte Oueſt-Nord-Oueſt de la Californie, à 26 degrés de Latitude Septentrionale, & à cent ſoixante lieues Nord-Oueſt quart-Oueſt des Iles de Chamilli, il s'éleva un vent frais & conſtant du Sud-Sud-Eſt ; & du 26 Mai juſqu'au 14 Juin, l'Amiral arriva à la Riviere de *Los Reyes*, ſous la latitude de cinquante-trois degrés, ſans avoir eu l'occaſion de baiſſer la voile du Perroquet dans le cours de huit cens ſoixante-ſix lieues au Nord-Nord-Oueſt ; ſavoir quatre cens lieues du Port Abel au Cap Blanc, & quatre cens cinquante-ſix lieues de ce Cap à Rio de los Reyes. Le tems fut très beau, pendant ce trajet ; & l'on fit environ deux cens ſoixante lieues dans les Canaux qui ſerpentent entre les Iles de l'Archipel de Saint Lazare (ainſi nommé par l'Amiral de Fonté, qui en faiſoit le premier la Découverte) dans lequel ſes Chaloupes précédoient d'un mille, pour ſonder la profondeur de l'eau & reconnoître les Sables & les Rochers.

Le 21 Juin, l'Amiral dépêcha un de ſes Capitaines à Pedro Bernardo, pour lui donner ordre de remonter une belle Riviere, dont le courant eſt doux & l'eau profonde. Bernardo la remonta d'abord au Nord, enſuite au Nord-Eſt, puis au Nord, enfin au Nord-Oueſt, où il entra dans un Lac rempli d'Iles, dans lequel il trouva une grande Preſqu'Ile bien peuplée, dont les Habitans étoient d'un caractere doux & ſociable. Il nomma ce Lac Velaſco, & y laiſſa ſon Vaiſſeau. En remontant la Riviere, il trouva partout quatre, cinq, ſix, ſept, & huit braſſes d'eau. Les Rivieres, comme les Lacs, fourniſſoient en abondance, des Saumons, des Truites, & des Perches blanches, dont quelques unes avoient deux piés de long. Le Capitaine Bernardo prit, dans cet endroit, trois longues Chaloupes Indiennes, appellées en Langue du Païs *Periagos*, compoſées de deux gros arbres, & longues de cinquante à ſoixante piés. Après avoir laiſſé ſon Vaiſſeau dans le Lac Velaſco, il fit voile, dans ce Lac, cent quarante lieues à l'Oueſt, & enſuite quatre cens trente-ſix à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'aux ſoixante-dix-ſept degrés de latitude.

L'Amiral, après avoir dépêché Bernardo, pour découvrir la partie qui

(6) On ne trouve point le ſuccès de l'entrepriſe, dans la ſuite de cette Relation. M. de l'Ile promet là deſſus des éclairciſſemens. Mais nous avons déja remarqué qu'on ne doute plus aujourd'hui que la Californie ne ſoit une Preſqu'Ile, dont le petit Iſthme eſt ſubmergé dans le tems des hautes Marées. Voy. le Voïage d'Ellis à la Baie d'Hudſon, Tom. I. pag. 215.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

de Fonte. 1640.

est au Nord & à l'Est de la Mer de Tartarie, fit voile lui-même dans une Riviere fort navigable, qu'il nomma Rio de los Reyes, dont le lit étoit presqu'au Nord-Est & changeoit plusieurs fois de rhumb pendant soixante lieues. A marée basse, il trouva un Canal navigable, qui n'avoit pas moins de quatre à cinq brasses de profondeur. La hauteur de l'eau dans les deux Rivieres, au tems de la Marée, est presque la même : elle est de vingt-quatre piés, dans la Riviere de los Reyes, à la pleine & la nouvelle Lune. Ils (7) avoient avec eux deux Jésuites, dont l'un accompagna le Capitaine Bernardo dans sa découverte. Ces deux Religieux s'étoient avancés jusqu'aux soixante-six degrés de latitude Septentrionale dans leurs Missions, & avoient fait des observations fort curieuses.

L'Amiral reçut, du Capitaine Bernardo, une Lettre datée le 27 de Juin 1640, dans laquelle cet Officier lui marquoit qu'aïant laissé son Vaisseau dans le Lac de Velasco, entre l'Ile Bernardo & la Presqu'Ile Conibasset, il descendoit une Riviere qui sort du Lac, & qui a trois cataractes dans l'espace de quatre-vingt lieues, après quoi elle tombe dans la Mer de Tartarie à soixante-un degrés ; qu'il étoit accompagné du Jésuite & de trente-six Naturels du Païs, dans trois de leurs Chaloupes, & de vingt Matelots Espagnols ; que la Côte s'étendoit vers le Nord-Est ; que les provisions ne pouvoient pas leur manquer, le Païs étant abondant en trois sortes de venaison, & la Mer, comme les Rivieres, étant fort poissonneuse ; sans compter qu'ils avoient avec eux du Pain, du Sel, de l'Huile & de l'Eau-de-vie : enfin qu'il feroit tous les efforts possibles pour le succès de la Découverte. Lorsque cette Lettre fut apportée à l'Amiral, il étoit arrivé dans une Ville Indienne, nommée Conasset, au midi du Lac *Bello*. C'est un lieu fort agréable où les deux Jésuites avoient passé deux ans dans leur Mission. L'Amiral entra dans le Lac avec ses deux Vaisseaux, le 22 de Juin, une heure avant la haute Marée, à quatre ou cinq brasses d'eau ; il n'y avoit alors, ni chute, ni cataracte. En général le Lac Bello n'avoit pas moins de six ou sept brasses d'eau. Il a une petite cataracte, jusqu'à la moitié du flux, qui commence à entrer doucement dans le Lac une heure & un quart avant la haute Marée. L'eau de la Riviere est douce au Port de l'Arena, à vingt lieues de l'embouchure ou de l'entrée de la Riviere de los Reyes. Cette Riviere abonde, comme le Lac, en Saumons, en Truites saumonées, en Brochets, en Mulets, & deux autres especes d'excellens Poissons, qui lui sont particulieres. L'Amiral assure que les Mulets de la Riviere de los Reyes & du Lac Bello sont plus délicats, que dans aucun autre lieu du Monde.

Le 1 de Juillet, l'Amiral aïant laissé le reste de ses Vaisseaux dans un très bon Port du Lac Bello, sous une belle Ile, vis-à-vis de la Ville de Conasset, fit voile dans la Riviere de *Parmentiers*, à laquelle il donna ce nom pour faire honneur à l'un de ses Compagnons de Voïage, nom-

(7) Cet *Ils* se rapporte, sans doute, aux Habitans de la Presqu'Ile de Conibasset. Les deux Jésuites, qu'on met ici sur la scene, ne causent pas peu d'embarras. Comment leur Général, ou d'autres Supérieurs de leur Compagnie, n'auroient-ils pas eu quelque connoissance de cette Mission ? Ce silence est une objection à laquelle on n'a pas bien répondu.

mé Parmentiers, qui fit une exacte deſcription de tout ce qui ſe préſenta dans cette Riviere & aux environs. Nous paſſâmes, reprend-il ici directement, huit cataractes, qui avoient en tout trente-deux piés de hauteur perpendiculaire, depuis le Lac. Cette Riviere coule dans un grand Lac, que j'ai nommé le Lac de Fonté, où nous arrivâmes le 6 de Juillet, & qui a 160 lieues de long ſur 60 de largeur. Sa longueur s'étend de l'Eſt-Nord-Eſt à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Il a vingt & trente, & même, en quelques endroits, ſoixante braſſes de profondeur. Il abonde en Morues des meilleures eſpeces, larges & fort graſſes. On y voit pluſieurs grandes Iles, & dix petites, qui ſont remplies d'arbriſſeaux, & couvertes d'une mouſſe qui croît juſqu'à ſix ou ſept piés de hauteur : elle ſert à nourrir, en Hiver, une ſorte de grands Cerfs, qui ſe nomment *Mooſe*, & d'autres Cerfs plus petits, tels que des Daims &c. Il s'y trouve, d'ailleurs, quantité d'Oiſeaux ſauvages, tels que des Coqs de Bruïere, des Gelinottes, des Coqs d'Inde, des Perdrix, & diverſes ſortes d'Oiſeaux de Mer, ſurtout du côté du Sud. Une des grandes Iles, qui eſt très fertile & bien peuplée, produit d'excellens bois de charpente, tels que des Chênes, des Frênes & des Ormes. Les Sapins y ſont fort hauts & fort gros.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE. 1640.

Le 14 de Juillet, aïant fait voile de la Pointe Eſt-Nord-Eſt du Lac de Fonté, nous paſſâmes un Lac que je nommai *Eſtrecho de Ronquillo*, Détroit de Ronquillo, & qui a trente-quatre lieues de longueur ſur deux ou trois de largeur : ſa profondeur eſt de vingt, vingt-ſix & vingt-huit braſſes. Nous le paſſâmes en dix heures, par un vent frais & pendant le tems d'une Marée. Enſuite, tournant plus à l'Eſt, nous trouvâmes inſenſiblement le Païs plus mauvais, & tel qu'on le trouve, dans l'Amérique Septentrionale & Méridionale, depuis le trente-ſixieme degré de latitude juſqu'aux extrémités du Nord & du Sud. La partie occidentale differe, non-ſeulement en fertilité, mais auſſi en température de l'air, au moins de dix degrés : elle eſt plus chaude que celle de l'Eſt, ſuivant la remarque des plus habiles Eſpagnols, ſous le regne de l'Empereur Charles-Quint, & de Philippe III.

Le 17, nous arrivâmes dans une Ville Indienne, dont les Habitans dirent à Parmentiers, notre Interprete, qu'il y avoit un grand Vaiſſeau peu éloigné de nous, dans un endroit où jamais on n'en avoit vû juſqu'alors. Nous fîmes voile vers ce Vaiſſeau, & nous y trouvâmes ſeulement un Homme âgé, avec un jeune Homme. Cet Homme étoit fort verſé dans les Méchaniques. Mon ſecond Contre-Maître & mon Canonier, qui étoient Anglois, & qui avoient été faits Priſonniers à Campeche, me dirent que le Vaiſſeau étoit venu de la Nouvelle Angleterre, d'une Ville qui ſe nomme Boſton (8). Le 30, le Propriétaire du Vaiſſeau & tout l'Equipage étant revenus à bord, Shapely, leur Capitaine, m'apprit que le Propriétaire étoit Major Général de la Colonie des Matchuſets, la plus grande de la Nouvelle Angleterre. Je crus devoir le traiter comme un galant Homme, en lui déclarant que malgré l'ordre que j'avois reçu, de ſaiſir tous ceux qui cherchoient un paſſage au Nord-Oueſt, ou

(8) Voïez les Remarques qui ſuivent ici cette Relation.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

de Fonte. 1640.

de l'Oueſt dans la Mer du Sud, je voulois bien le regarder, lui & ſes gens, comme des Marchands qui trafiquoient avec les Naturels du Païs, pour ſe procurer des Caſtors, des Loutres & d'autres Pelleteries. Là-deſſus, il m'envoïa un préſent de diverſes proviſions, dont je n'avois pas beſoin. Je lui fis préſent, à mon tour, d'une bague de Diamant qui me coûtoit douze cens piaſtres, & qu'il n'accepta qu'après s'être fait preſſer longtems. Je donnai auſſi, au Capitaine Shapely, mille Piaſtres pour ſes Cartes & ſes Journaux; un quarteau de bon Vin du Pérou au Propriétaire, nommé Seymour *Gibbons*, & vingt Piaſtres à chacun de leurs Matelots, qui étoient au nombre de dix.

Le 6 d'Août, nous fîmes voile avec un très bon vent, qui nous fit arriver, avec l'aide du courant, à la premiere cataracte de la Riviere de Parmentiers. Le 11, aïant fait quatre-vingt-ſix lieues, je me trouvai, le 16, à la Côte méridionale du Lac Bello, à bord de nos Vaiſſeaux, devant la belle Ville de Conaſſet, où nous trouvâmes nos gens en bon ordre. Ils avoient été traités avec beaucoup d'humanité, pendant mon abſence; & le Capitaine Ronquillo y avoit répondu par ſa conduite. Le 20, un Indien m'apporta une Lettre du Capitaine Bernardo, en date du premier d'Août, dans laquelle il m'apprenoit qu'il étoit de retour de ſon Expédition du Nord, & m'aſſuroit qu'il n'y avoit point de communication de la Mer Atlantique par le Détroit de Davis; parceque les Naturels du Païs aïant conduit un de ſes Matelots à la tête de ce Détroit, il l'avoit vû terminé par un Lac d'eau douce, d'environ trente milles de circuit, par les quatre-vingt degrés de latitude Septentrionale; qu'il y avoit, vers le Nord, des Montagnes prodigieuſes; qu'au Nord-Oueſt du Lac la glace s'étendoit en Mer juſqu'à cent braſſes de hauteur d'eau, & que cette glace pouvoit être là depuis la Création du Monde. Bernardo ajoutoit qu'il avoit fait voile de l'Ile *Baſſet* au Nord-Eſt, à l'Eſt-Nord-Eſt, & au Nord-Eſt-quart-à-l'Eſt, juſqu'aux ſoixante-dix-neuf degrés, où il avoit remarqué que la Terre s'étendoit au Nord, & qu'elle étoit couverte de glace.

Je reçus enſuite une ſeconde Lettre de Bernardo, datée de Minhauſet, par laquelle il me marquoit qu'il étoit arrivé le 29 au Port de l'Arena, après avoir monté de vingt lieues la Riviere de los Reyes, & qu'il y attendoit mes ordres. Comme j'avois une bonne proviſion de Gibier & de Poiſſon, que Ronquillo avoit fait ſaler dans mon abſence, & cent tonneaux de blé d'Inde, je fis voile le 2 de Septembre, accompagné de pluſieurs Habitans de Conaſſet; & le 5 du même mois, à huit heures du matin, je jettai l'ancre entre Porto de l'Arena & Minhauſet, dans la Riviere de los Reyes. Enſuite, deſcendant cette Riviere, je me trouvai dans la partie du Nord-Eſt de la Mer du Sud, d'où nous ſommes retournés dans notre Païs, bien perſuadés qu'il n'y avoit point de paſſage dans la Mer du Sud par le Nord-Oueſt (9).

(9) Faiſons parler, un moment, M. de l'Isle. » Auſſi-tôt, dit-il, que j'eus publié en » François la Lettre de l'Amiral de Fonté, » on ſe récria ſur ſa nouveauté; & quelques perſonnes ne la crurent pas authentique, parcequ'elle n'avoit été traduite que de l'Anglois. Cependant tout le monde n'en a pas eu cette opinion. En Angleterre où elle eſt connue depuis l'année 1708, y aïant été publiée, pour la pre-

Quelque

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

De Fonte. 1640.

Remarques sur la Relation de l'Amiral de Fonte.

Quelque jugement qu'on puisse porter de ce Journal & des preuves de M. de l'Ile, il paroît adopté par deux fameux Voïageurs Anglois, *Dobbs & Smith*, qui l'ont joint à leurs Relations, pour confirmer leurs propres idées sur la situation des Païs au Nord-Oueſt, & particuliérement pour expliquer un trait fort singulier de la Relation de Jérémie, qu'on a déja rapporté à l'occasion de l'Etablissement François dans la Baie d'Hudson. L'Amiral de Fonte se montroit fort bien instruit des entreprises de l'Angleterre pour la recherche du Passage au Nord-Oueſt, jusqu'au Voïage du Capitaine James, en 1631. Cette malheureuse Expédition aïant découragé les Anglois, leur ancienne ardeur passa aux Négocians de leurs Colonies, surtout à ceux du Canton des Matchusets & de Boston, qui se crurent plus à portée de suivre le même dessein. On a vu, dans la Lettre de l'Amiral, que Seymour Gibbons, Major Général des Matchusets, équipa un Vaisseau, dont il donna la conduite au Capitaine Shapely, qui partit de Boston en 1639, avec dix Matelots. Shapely prit sa route par le Détroit d'Hudson, & parvint à la Côte occidentale de la Baie de ce nom, où il fut rencontré l'année suivante par l'Amiral de Fonte, qui étoit venu par la Mer du Sud. Ce fait, ignoré alors en Angleterre, parcequ'on n'y travailloit plus à la recherche du Passage par le Nord-Oueſt, ne fut connu que par la Lettre de l'Amiral de Fonte. Mais Dobbs, dans le Journal du Voïage qu'on lui verra faire en 1744, assure que suivant des informations

» miere fois, dans un Ouvrage périodique, » intitulé *Mémoires des Curieux pour les* » *Mois d'Avril & de Mai*, d'habiles Navi- » gateurs, intéressées à ces connoissances » ont fait en Amérique des recherches qui » donnent de la vraisemblance au Voïage » de l'Amiral de Fonte. Il auroit fallu, » pour convaincre tout le monde de la réa- » lité de cette Relation, en montrer l'O- » riginal Espagnol : mais, est il impossible » que des raisons politiques aient engagé » la Cout d'Espagne à la supprimer. « Entre plusieurs autres raisons, qui ont déterminé M. de l'Ile en faveur de la Relation, la plus forte est que suivant toutes les connoissances Géographiques qu'il a pû acquérir de ces Païs, ils doivent être à-peu-près situés, dit-il, de la maniere qu'il les a représentés d'après l'Amiral de Fonte.

Il ajoute l'extrait d'une Lettre de Dom Antoine d'Ulloa, écrite d'Aranguez le 18 de Juin 1753, à MM. Bouguer & le Monnier de l'Académie des Sciences, en réponse à leurs demandes sur la Lettre de l'Amiral de Fonte. Cet Officier Espagnol, le même dont on a rapporté le Voïage au Pérou, répond qu'en 1742, lorsqu'il commandoit le Vaisseau Espagnol la Rose, à la Mer du Sud, il avoit sur son Bord un Lieutenant de Vaisseau, nommé Dom Manuel Morel, ancien Marin, qui lui avoit montré un Manuscrit dont M. d'Ulloa ne se rappelloit pas l'Auteur, mais qu'il croit Barthelemi de *Fuente* (*Fuente* est, en Espagnol, le même nom que *Fonte* en Portugais, & signifie Fontaine); qu'on y lisoit que sur l'ordre du Viceroi du Pérou, l'Auteur de ce Manuscrit avoit été au Nord de la Californie, pour chercher un passage de la Mer du Sud à celle du Nord; mais qu'étant arrivé à une certaine latitude, dont M. d'Ulloa ne se souvenoit point, & n'aïant rien trouvé de conforme à ses espérances, il avoit fait route pour retourner au Port de Callao &c. M. d'Ulloa ajoute qu'il avoit eu une copie de cette Relation, mais qu'elle fut perdue lorsqu'il fut pris par les Anglois au retour de son Voïage. Il arrivera peut-être, observe M. de l'Ile, que la Relation prise à M. d'Ulloa sera traduite & publiée en Anglois, tandis qu'elle sera ignorée & qu'elle ne se retrouvera plus en Espagne, comme il est arrivé à celle de l'Amiral de Fonte.

Au reste, ce qu'on rapporte de la Lettre de M. d'Ulloa s'accorde avec ce qu'il avoit dit de vive voix, étant à Paris en 1750; avec cette différence, qu'alors il avoit dit positivement que la Relation qu'il avoit vue au Pérou & dont il avoit pris copie, étoit de l'Amiral de Fonte. *Nouvelles Cartes & Mémoires de M. de l'Ile. pp.* 30 & 31.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

1640.

prises en Amérique, par l'ordre du Chevalier Charles Wager, on a trouvé qu'il y avoit alors une Famille de Shapely, qui demeuroit à Boston; ce qui donne beaucoup de poids à la Lettre de l'Amiral de Fonte. A la vérité, on n'a su, ni d'Amérique, ni d'Angleterre, ce que devint le Vaisseau de Boston, après la rencontre de l'Amiral Espagnol; & cette ignorance fait juger à Dobbs, qu'avec un si petit Equipage, il peut avoir été surpris à son retour par les Esquimaux. L'Ecrivain de *la Californie*, Vaisseau commandé par le Capitaine Smith en 1746 & 1747, soupçonne que les gens de l'Equipage de Shapely furent ces six Matelots Anglois, qui, suivant la Relation de Jeremie, furent trouvés à l'embouchure de la Riviere de Bourbon. Ce Voïageur raconte, avec la simplicité qui fait son caractere, que les six Anglois avoient été dégradés par un Vaisseau armé à Boston dans la Nouvelle Angleterre: il rapporte les circonstances de leur malheur. Etant arrivés fort tard à la Riviere de Bourbon, où ils mouillerent, leur Capitaine envoïa sa Chaloupe à terre, avec six Hommes, pour y chercher un lieu d'hivernement: mais le froid devint si rigoureux pendant la nuit, que les glaces, qui descendoient de la Riviere, entraînerent le Vaisseau, dont on n'a jamais sû le sort. L'Ecrivain de Smith ajoute que si l'on savoit l'année où les François, commandés alors par des Groseillers, arriverent à la Baie d'Hudson, il seroit aisé de combiner ces événemens (10); qu'au reste il est vraisemblable que l'Equipage de Shapely, aïant rencontré un fort mauvais tems dans la Baie, comme il arrive ordinairement vers la fin d'Août, y chercha le moïen d'hiverner avant son retour à la Nouvelle Angleterre; & qu'en effet les vents, qui furent si favorables à l'Amiral de Fonte pour son retour à Conasset, dûrent être absolument contraires à Shapely pour Boston. Mais toutes ces conjonctures se trouvent détruites par des dates constantes, que Dobbs ne devoit pas même ignorer (11), puisqu'elles se trouvent dans les Historiens Anglois comme dans les nôtres; & l'apparition de Shapely, dans une Ville Indienne qui répondoit à la Mer du Sud, est un phénomene, dont l'explication dépend encore de la découverte réelle du passage.

Il paroît si nécessaire de raprocher, par quelque liaison, toutes les lumieres qui peuvent servir mutuellement à se fortifier, que nous ne continuerons point les recherches du Nord-Ouest, sans avoir rapporté celles qui

(10) Le P. de Charlevoix, qui rapporte, dans son Histoire de la Nouvelle France, le même passage de Jeremie sur les six Matelots Anglois, dégradés d'un Vaisseau de Boston, met à l'année 1682 la rencontre de ces Anglois par des Groseillers; ce qui ne convient pas avec le tems de l'Amiral de Fonte, qui est plus ancien de quarante-deux ans. Il paroît néanmoins que le P. de Charlevoix se trompe de quelques années, puisque les Patentes accordées à la Compagnie Angloise de la Baie d'Hudson, qui suivirent le Voïage de des Groseillers, sont de 1669: mais il n'en est pas moins vrai que les six Matelots dégradés & ceux de Shapely ne peuvent être les mêmes. On voit seulement, par d'autres Relations, qu'il venoit alors, à la Baie d'Hudson, des Vaisseaux de la Nouvelle comme de l'ancienne Angleterre.

(11) Il a poussé la prévention jusqu'à fixer le passage du Vaisseau de Bolton par une des ouvertures qui se trouvent près d'un Golfe de la Baie d'Hudson, que les Anglois ont nommé *Wale Cove*; sur quoi Ellis observe que Dobbs auroit cru sa conjecture bien confirmée, s'il s'étoit souvenu que ce Golfe est situé précisément à la même latitude, que le Capitaine Lancaster avoit fixée, pour l'entrée du passage au Nord-Ouest.

furent repriſes au Nord-Eſt dans l'intervalle. Les premieres furent celles de Jean *Wood*, Anglois, qui s'étant avancé en 1676 juſqu'aux ſoixante-ſeize degrés de latitude, y fit un triſte naufrage, ſur une Côte qu'il prit mal-à-propos pour la partie la plus occidentale de la Nouvelle Zemble. Expoſons, d'après lui-même, les raiſons qui lui avoient fait renaître l'eſpoir de découvrir un paſſage par cette route :

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Voïage de Jean Wood. 1676.

La premiere, dit-il, étoit fondée ſur le ſentiment de Barenſz. Cet habile Hollandois avoit cru, comme on l'a rapporté, que la diſtance entre la Nouvelle Zemble & le Groenland n'étant que de deux cens lieues, il devoit trouver une Mer ouverte & libre de glace, & par conſéquent un paſſage, ſi du Cap Nord il tenoit la route Nord-Eſt entre ces deux Terres. Il étoit mort dans cette opinion, perſuadé qu'à vingt lieues de la Côte il n'y avoit plus de glaces, & qu'enſuite on ne devoit être arrêté par aucun obſtacle. Il n'avoit attribué le mauvais ſuccès de ſes entrepriſes, qu'au malheur qu'il avoit eu de ſuivre de trop près la Côte de la Nouvelle Zemble ; & s'il eut vêcu, ſa réſolution étoit de recommencer le même Voïage, pour ſuivre ſes nouvelles vûes.

Ses motifs.

Ma ſeconde raiſon, continue Wood, étoit une Lettre écrite de Hollande, & publiée dans les Tranſactions Philoſophiques, où l'on aſſure que le Czar Pierre aïant fait reconnoître la Nouvelle Zemble, on s'étoit aſſuré que cette Terre n'eſt point une Ile ; qu'elle fait partie du Continent de la Tartarie, & qu'au Nord il y a une Mer libre & ouverte. Ma quatrieme raiſon étoit tirée du Journal d'un Voïage de Batavia au Japon, publié en Hollande. Le Vaiſſeau, qui entreprit cette route, aïant fait naufrage ſur la Côte de Corée, Preſqu'Ile de la Chine, tout l'Equipage tomba dans la ſervitude : mais l'Auteur de la Relation ſe ſauva au Japon, après ſeize ans d'eſclavage, & rapporte que de tems en tems la Mer jette, ſur les Côtes de Corée, des Baleines qui ont ſur le dos des Harpons Anglois & Hollandois : un fait de cette nature ne laiſſeroit aucun doute du paſſage. La quatrieme raiſon m'avoit été fournie par Joſeph *Moxons*, Homme de Mer Anglois, qui avoit entendu dire, à des Hollandois dignes de foi, qu'ils avoient été juſques ſous le Pôle, & que la chaleur y étoit égale à celle d'Amſterdam en Eté. Ma cinquieme raiſon étoit fondée ſur une Relation du Capitaine *Golden*, qui avoit fait plus de trente Voïages au Groenland. Il raconte qu'étant dans cette Contrée, il fit voiles, avec deux Vaiſſeaux Hollandois, à l'Eſt de l'Ile d'Edges, & que n'aïant point trouvé de Baleines ſur cette Côte, les deux Hollandois réſolurent d'aller plus loin au Nord, pour faire leur pêche entre les glaces : qu'après une ſéparation de quinze jours, ils revinrent le joindre, & l'aſſurerent qu'ils avoient été juſqu'au quatre-vingt-neuvieme degré de latitude, c'eſt-à-dire à un degré du Pôle ; & que là, ils avoient trouvé une Mer libre & ſans glaces, ouverte, profonde, & ſemblable à celle de Biſcaie. Golden paroiſſant douter de ce récit, les Hollandois lui montrerent les Journaux des deux Vaiſſeaux, qui atteſtoient le même fait, & qui s'accordoient preſqu'entierement. Ma ſixieme raiſon fut un témoignage oculaire du même Golden : il m'aſſura que tout le bois, que la Mer jette ſur les Côte du Groenland, eſt rongé juſqu'à la moelle par des vers ma-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Jean Wood. 1676.

rins ; preuve inconteſtable qu'il vient d'un Païs plus chaud, car tout le monde ſait que les Vers ne rongent point dans un climat froid : or on ne peut ſuppoſer que ce Bois vienne d'ailleurs que du Païs de Jeſſo, ou du Japon, ou de quelque autre Terre voiſine. Enfin, ma ſeptieme raiſon étoit tirée d'un Journal, publié dans les Tranſactions Philoſophiques, du Voïage de deux Vaiſſeaux, qui, étant partis peu de tems auparavant pour la Découverte du Paſſage, avoient fait trois cens lieues à l'Eſt de la Nouvelle Zemble, & n'auroient pas manqué de ſuivre leur entrepriſe, ſi quelques différends, qui ſurvinrent entre les Propriétaires de ces deux Bâtimens, & les Agens de la Compagnie des Indes Orientales, dont l'intérêt n'étoit pas qu'elle réuſsît, ne l'euſſent fait échouer.

A ces ſept motifs, Wood avoit joint d'autres argumens, fondés, dit-il, ſur la raiſon & la nature. Il avoit conſideré premierement que près du Pôle Septentrional il pouvoit faire auſſi chaud en Eté, que ſous les cercles Polaires, ou plus chaud même qu'il ne fait en Hiver dans les Iles Britanniques. Le Soleil, n'aïant en Eté que vingt-trois degrés de hauteur près du Pôle, & y étant toujours au-deſſus de l'Horizon, dont il fait conſtamment le tour à la même hauteur, peut donner alors plus de chaleur, à cette partie de l'Hemiſphere, qu'il n'en donne en Hiver à l'Angleterre, où dans ſa plus haute élevation, c'eſt-à-dire à midi, il n'a que quinze degrés de hauteur, & ne ſe montre que pendant huit heures ſur l'Horizon. Wood jugeoit que le Soleil pouvoit y donner autant de chaleur qu'en aucun lieu du cercle Polaire, où, par la déclinaiſon du Soleil, le tems du refroidiſſement de l'air eſt à-peu-près égal au tems de ſon échauffement ; ce qui n'arrive pas ſous le Pôle. Il étoit confirmé dans cette opinion par le rapport de la plûpart de ceux qui avoient fait le Voïage du Groenland, & qui aſſuroient que plus on avance au Nord de cette Côte, plus on y trouve d'herbe & de pâturage, & par conſéquent plus d'Animaux.

Il jugeoit, en ſecond lieu, que s'il y avoit des brouillards dans ces dernieres latitudes, ce qui faiſoit ſa plus grande crainte, le vent n'y pouvoit pas être en même-tems d'une grande violence, parceque ſon effet ordinaire, dans tous les autres climats, eſt de diſſiper la brume ; de ſorte que dans ces deux ſuppoſitions, on y pouvoit mettre en panne, ou ne pas avancer beaucoup, juſqu'à ce que le vent ſe levât, & qu'on reconnût la route.

La plûpart des gens de Mer s'imaginent qu'en approchant du Pôle la déclinaiſon Septentrionale de l'aiguille doit ceſſer ; & ce Phénomene arriveroit, ſans doute, ſi le Pôle du Monde étoit le même que celui de l'Aiman : mais Wood étoit perſuadé, au contraire, que ces Pôles ſont différens, & ſont même éloignés l'un de l'autre ; de ſorte, dit-il, que ſi l'on ſavoit poſitivement où eſt le Pôle magnetique, on pourroit naviger ſous celui du Monde, en ſuppoſant que la Terre ou la glace n'y mît point d'obſtacle, pour y obſerver quelle ſeroit la variation.

Quelques années auparavant, Wood avoit fait une hypotheſe ſur le mouvement des deux Pôles magnetiques ; il ſe flattoit de l'avoir découvert, & par conſéquent la déclinaiſon de l'aiguille dans toutes les latitudes & les longitudes : mais aïant la modeſtie de reconnoître que toutes ſes expé-

riences ne pouvoient lui donner la certitude qu'il auroit acquiſe ſous le Pôle du Monde, cette ſeule raiſon eut beaucoup de force pour lui faire tenter la découverte du Paſſage. Auſſi, lorſqu'il eut expoſé ſes motifs à la Cour, avec une Carte du Pôle, dreſſée ſur les Relations de tous les Navigateurs qui avoient entrepris la même recherche, il obtint ſans difficulté une Frégate nommée le *Speed-well*, qui fut équipée aux frais du Roi.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Jean Wood. 1676.

Il partit le 28 de Mai 1676. Son Journal, juſqu'au 29 de Juin, jour de ſon naufrage, ne contient que des obſervations nautiques: mais il eſt terminé par quelques remarques, qui ne méritent pas moins d'être recueillies que les précédentes.

Son Départ.

Sa premiere idée, dit-il, fut de ſuivre, ſans exception, le ſentiment de Barenſz, c'eſt-à-dire de porter droit au Nord-Eſt du Cap Nord, pour tomber entre le Groenland & la Nouvelle Zemble. Ainſi lorſqu'il eut gagné la Terre à l'Oueſt du Cap Nord, il gouverna dans cette direction, du moins ſuivant le compas, & non tout-à-fait ſuivant la droite route, parcequ'en cet endroit on trouve quelque variation à l'Oueſt. Trois jours après (12), il reconnut comme un Continent de glace, par les ſoixante-ſeize degrés de latitude, à la diſtance d'environ ſoixante lieues du Groenland, à l'Eſt. Il ne douta point que ce ne fût celle qui eſt jointe au Groenland; & s'imaginant que s'il alloit plus à l'Eſt il pourroit trouver une Mer libre, il rangea cette glace, qui couroit Eſt-Sud-Eſt, & refuïoit Oueſt-Nord-Oueſt. Preſqu'à chaque lieue, il trouvoit un Cap de glace; & dès qu'il l'avoit doublé, il ne découvroit point de glace au Nord: mais après avoir porté au Nord-Eſt, quelquefois l'eſpace d'une heure, il en découvroit de nouvelles, qui l'obligeoient de changer ſa direction. Cette manœuvre dura auſſi long-tems qu'il rangea la glace, tantôt avec de grandes apparences de trouver une Mer libre, tantôt découragé par la vûe des nouvelles glaces, juſqu'à ce qu'enfin il perdit tout eſpoir, en appercevant la Nouvelle Zemble & la glace qui s'y trouve jointe. Là, dit-il, il abjura l'opinion de Barenſz, & toutes les Relations publiées par les Hollandois & les Anglois. L'opinion à laquelle il s'attacha, fut que s'il n'y a point de terres au Nord, par les quatre-vingt degrés de latitude, la Mer y eſt toujours gelée; & quand les glaces pourroient ſe tranſporter à dix degrés de plus au Sud, il faudroit, ajoute-t'il, des ſiecles entiers pour les faire fondre. Celles, qui bordent ce qu'il nomme le Continent de glace, n'ont pas plus d'un pié au-deſſus de l'eau; mais, au-deſſous, elles ont plus de dix-huit piés d'épaiſſeur: d'où il conclut que dans la même proportion les Montagnes & les Caps qui ſont ſur le Continent de glace doivent toucher au fond, c'eſt-à-dire à la terre même. Il juge d'ailleurs, par le peu d'eau qu'il trouva le long de la glace, à moitié du chemin entre les deux terres, & qui ne montoit pas à plus de ſoixante-dix braſſes, qu'il y a de la terre au Nord, & que le grand Continent de glace qui ſe joint à la Côte peut avancer de vingt lieues au plus en Mer; enfin, que le Groenland & la Nouvelle Zemble ne ſont qu'un même Continent. S'il y avoit un paſſage, on obſerveroit quelques courans; mais on n'en remarque aucun du même côté, & ceux qu'on ren-

(12) C'étoit le 22 de Juin.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Jean Wood. 1676.

Naufrage de Wood.

contre portent à l'Eſt-Sud-Eſt, le long de la glace : ce n'eſt même qu'une petite Marée, qui monte d'environ huit piés.

Le naufrage de Wood forme une peinture intéreſſante, & contient auſſi d'utiles obſervations. Il ſe trouvoit, le 29 de Juin au matin, entre quantité de glaces. Tout ce jour, le tems fut embrumé, & le vent à l'Oueſt. On avoit le Cap au Sud-Sud-Oueſt, & par l'eſtime, on ſe croïoit à l'Oueſt-Nord-Oueſt de la Nouvelle Zemble : erreur qui fut la ſource du mal. Le Capitaine *Flawes*, qui avoit ſuivi le Speed-Well avec une Pinque nommée la *Proſpere*, tira un coup de canon, pour avertir qu'on touchoit aux glaces. Cet avis faillit de cauſer tout-à-la-fois la perte des deux Bâtimens, par le danger où ils furent de s'entrechoquer, en s'efforçant de virer de bord : mais le Speed-Well fut le ſeul malheureux. Dans ſon mouvement, il toucha ſur un écueil, tandis que la Pinque prit le large. Wood emploïa inutilement, pendant trois ou quatre heures, toutes les reſſources de la navigation. Cependant, lorſqu'il n'attendoit plus que la mort, avec tout ſon Equipage, il fut un peu conſolé par la vûe de la Terre, que la brume lui avoit dérobbée juſqu'alors. Quelques-uns de ſes gens, qu'il y envoïa auſſi tôt dans la Chaloupe, pour chercher quelque moïen d'aborder, trouverent la Côte inacceſſible ; mais d'autres plus hardis, ou plus heureux, paſſerent ſur des monts de glace & de nége, & deſcendirent au rivage. Il en coûta la vie à deux ou trois Hommes ; & la Pinaſſe, à laquelle on fit prendre le même chemin, chargée d'armes à feu & de proviſions, fut renverſée par une vague qui l'abîma dans les flots. Enfin la Chaloupe étant revenue à bord, Wood eut la ſatisfaction d'y embarquer ſucceſſivement tout ce qui lui reſtoit de monde (13), à l'exception d'un ſeul Matelot, qui fut laiſſé pour mort, & de prendre terre au travers des glaces. Le Vaiſſeau ſe briſa dès le jour ſuivant : mais un vent de Mer jetta au rivage quantité de débris, entre leſquels il ſe trouva quelques tonneaux d'Eau-de-vie & de Farine ; ſecours qui fut regardé comme une faveur du Ciel. En effet il ſervit pendant quelques jours à ſoutenir l'eſpérance des Anglois : mais la ſeule qui pût leur reſter étoit de revoir la Pinque, qui pouvoit s'être briſée comme eux. Dans le doute, Wood ne penſa qu'à ſauver le plus de monde qu'il lui ſeroit poſſible. » Je réſolus, » dit-il, de hauſſer de deux piés la Chaloupe, & d'y faire un Pont, des » débris que nous avions raſſemblés, pour nous approcher de la Ruſſie à » voiles & à rames. Mais comme elle ne pouvoit contenir que trente » Hommes, de ſoixante-dix que nous étions encore, la plûpart furent al» larmés de mon deſſein, & quelques-uns complotterent de la mettre en » pieces, pour courir tous la même fortune. Ils me propoſoient d'entre» prendre le Voïage par terre : je leur repréſentai que les proviſions nous » manquoient pour une ſi longue route, les munitions pour nous défen» dre des Bêtes féroces ; & qu'avec ces ſecours mêmes, s'ils nous étoient

(13) Il raconte, avec complaiſance, que malgré la grandeur du péril, ſes gens, qui lui portoient beaucoup d'affection, le forcerent de s'embarquer le premier avec quelques autres, mais que dans le trajet, voïant que le Vaiſſeau commençoit à ſe renverſer, il ſe hâta d'y retourner, après avoir mis à terre tout ce qu'il avoit avec lui, & qu'il ſauva ceux qui lui avoient marqué tant d'attachement.

» descendus du Ciel, nous ne pouvions espérer de vaincre les difficultés
» du chemin, telles que des Montagnes & des Vallées inaccessibles; sans
» compter un grand nombre de Rivieres, qui nous arrêteroient à chaque
» pas. Ainsi la Terre & la Mer nous refusoient également le passage; &
» pour comble de malheur, le tems étoit si mauvais, que pendant neuf
» jours nous n'eûmes que des brouillards, de la nége & de la pluie. Nous
» touchions à l'extrêmité du désespoir; lorsque l'air s'éclaircissant, le 8
» de Juillet, nous découvrîmes avec une joie inexprimable la Pinque du
» Capitaine Flawes. Un grand feu, que nous fîmes aussi tôt, lui fit soup-
» çonner notre infortune. Il nous envoïa sa Chaloupe, qui nous trans-
» porta successivement à bord. Mais avant que de m'embarquer, j'écrivis
» une courte Relation de notre Voïage & du malheur qui nous étoit ar-
» rivé; je l'enfermai dans une bouteille de verre, & je la suspendis à un
» Poteau, dans le retranchement où nous avions été menacés de trouver
» notre tombeau. La crainte d'être surpris, par de nouveaux brouillards,
» nous y fit laisser tout ce que nous avions sauvé du Vaisseau.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est. Jean Wood. 1676.

Le nom de Nouvelle Zemble, que les Russes ont donné à cette Terre Sauvage, signifie nouvelle Terre dans leur Langue. Malgré les témoignages que Wood n'ignoroit pas, il croit impossible de vérifier si c'est une Ile ou une partie du Continent de la Tartarie : mais peu importe, dit-il, puisque c'est la plus misérable portion du Globe terrestre. Elle est presque généralemeut couverte de nége; & dans les lieux où l'on n'en trouve point, ce sont des abîmes inaccessibles, où il ne croît qu'une sorte de mousse, qui porte de petites fleurs bleues & jaunes. Après avoir creusé plusieurs piés en terre, on n'y rencontre que de la glace, aussi dure que le marbre; phénomene unique, & qui tromperoit beaucoup ceux qui s'imaginent qu'en hivernant sur cette Côte, on pourroit faire des Caves sous terre, pour s'y mettre à couvert de la gelée. Dans tous les autres climats, la nége se fond, plûtôt qu'ailleurs, au bord de la Mer : ici, au contraire, la Mer bat contre des Montagnes de nége, quelquefois aussi hautes que les plus hauts Promontoires de France & d'Angleterre. Elle a creusé fort loin par-dessous; ces grandes masses sont comme suspendues en l'air, & forment un spectacle affreux. Wood ne doute point que cette nége ne soit aussi ancienne que le Monde. Il ne trouva rien de meilleur, dans le Païs, que de gros Ours blancs, & les traces de quelques Bêtes fauves, avec quelques petits Oiseaux semblables à l'Alouette. A chaque quart de mille, on rencontre un petit Ruisseau, dont l'eau, quoique fort bonne, ne lui parut que de la nége fondue, qui découle des Montagnes. Vers la Mer, où ces Ruisseaux tombent, on voit, dans les lieux qu'ils ont découverts, du marbre noir à raies blanches; & de l'ardoise sur quelques Montagnes intérieures.

Wood donne le nom de *Speedill* à la Pointe où il fit naufrage. Il nomma les hautes Montagnes de la Nouvelle Zemble, *Monts de nége du Roi Charles*; la premiere Pointe au Sud, qui est la plus occidentale du Païs, Cap *James*, ou de Jacques; & la Pointe au Nord, Pointe d'York. Celle de Speedill est par les soixante-quatorze degrés trente minutes de latitude, & les soixante-trois degrés de latitude Est de Londres. La variation de l'Ai-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Jean Wood. 1676.

man y fut obſervée de treize degrés vers l'Oueſt. La Marée monte huit piés, & porte directement au rivage ; nouvelle preuve, au jugement de Wood, qu'il n'y a point de paſſage par le Nord. L'eau de la Mer, près de la glace & de la terre, eſt la plus ſalée, la plus peſante, & la plus claire qu'il y ait au Monde. A quatre-vingt braſſes d'eau, qui font quatre cens quatre-vingt piés, on voit parfaitement le fond & le coquillage. Dans une ſi malheureuſe Expédition, le plus grand chagrin de Wood fut d'avoir perdu, avec ſon Vaiſſeau, toutes ſes recherches ſur le Pôle magnétique & ſur les proprietés de l'Aiman.

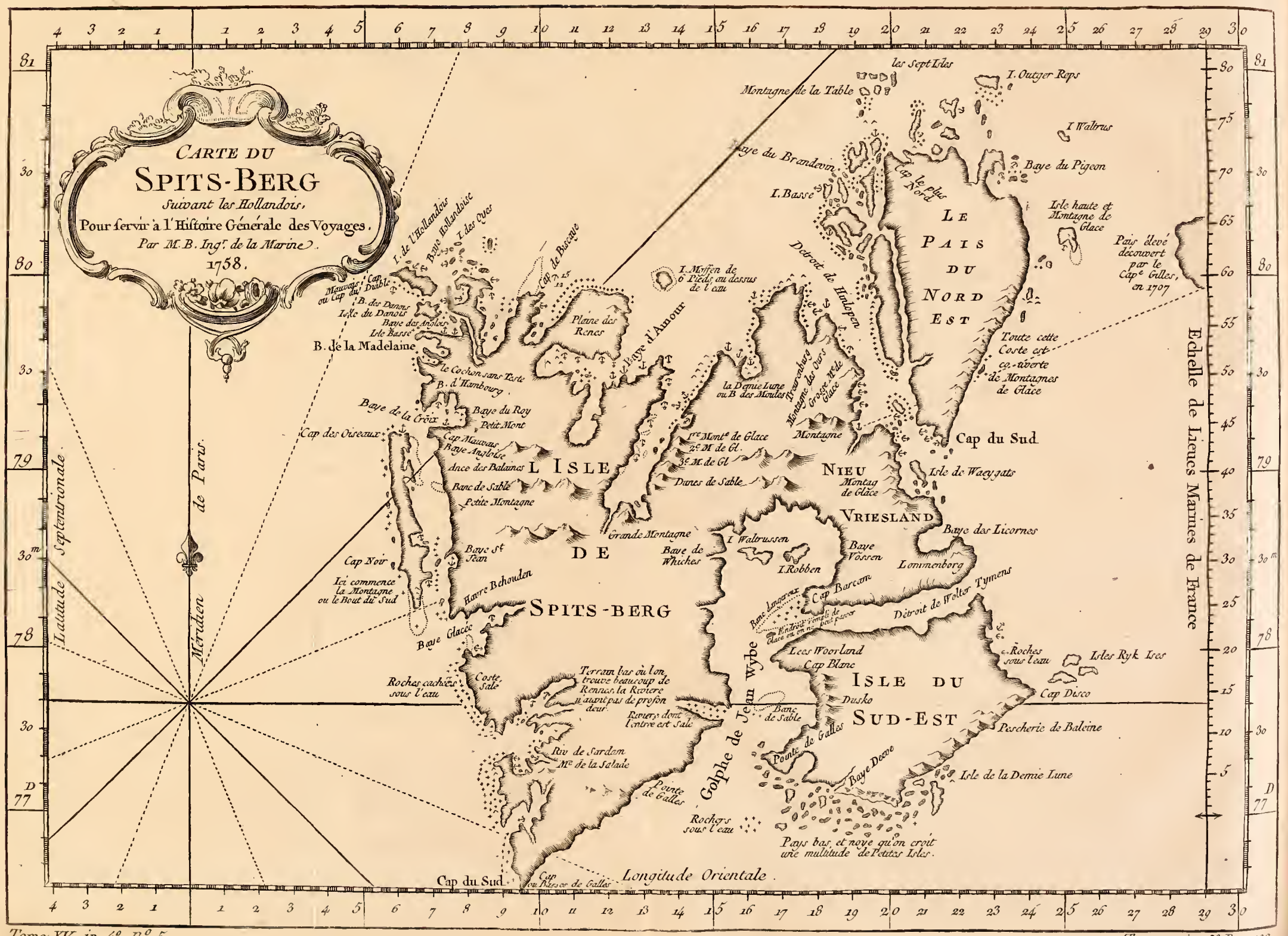
Voïage des Russes.

Beerings. 1725.

Après Wood, on met ſur la ſcene une Nation que ſes avantages naturels auroient pû faire prétendre plûtôt à la même gloire. Il eſt certain que par leur ſituation au Nord de l'Europe, & par l'habitude de ſupporter le froid, qui eſt le principal obſtacle à vaincre, les Ruſſes ont toujours eu des facilités qui ne ſont pas les mêmes pour d'autres Navigateurs, & qui devoient en faire attendre une émulation moins tardive. Mais il n'eſt pas difficile de deviner les cauſes de cette lenteur avant le regne de Pierre le Grand, qui a commencé le premier à les faire ſortir de leur barbarie. C'eſt à ce grand Prince qu'on eſt redevable des efforts qu'ils ont faits, ſous le regne ſuivant, pour reconnoitre les bornes de la Tartarie au Nord-Eſt, & pour vérifier ſi cette vaſte Contrée n'étoit pas contigüe à l'Amérique. M. de l'Ile a donné une courte Relation de leurs entrepriſes. Il n'y a rien à ſupprimer dans un Mémoire ſi curieux ; & l'Auteur aïant eu beaucoup de part à ces Expéditions par lui-même & par ſon Frere, on croit devoir le faire parler dans ſes propres récits.

Ce fut, dit-il, à la fin de Janvier 1725 que M. Beerings, Danois de Nation, & fort habile Marin, reçut de Pierre le Grand des ordres qui lui furent confirmés en plein Sénat, le 5 de Février, huit jours après la mort de ce Prince, par l'Impératrice Catherine. Le Capitaine Beerings emploïa cinq ans à ſon Expédition, parcequ'il fut obligé, non-ſeulement de ſe rendre par terre, avec tout ſon monde, à l'extrêmité orientale de l'Aſie, mais encore d'y faire tranſporter preſque tout ce qui eſt néceſſaire pour y conſtruire deux Bâtimens, propres à faire ſa recherche par Mer. Il crut ſa Commiſſion remplie, lorſqu'aïant ſuivi la Côte orientale de l'Aſie depuis le Port de *Kamtchatka* juſqu'à la latitude de ſoixante-ſept degrés au Nord-Eſt, il vit la Mer libre au Nord & à l'Eſt, & que la Côte tournoit au Nord-Oueſt, & lorſqu'il eut appris des Habitans, qu'on avoit vû arriver, à Kamtchatka, il y avoit déja cinquante ans, un Navire de la Riviere de Lena.

Cette navigation ſervit à déterminer, plus exactement qu'on ne l'avoit jamais fait, la ſituation & l'étendue de la Côte orientale de l'Aſie, depuis le Port de Kamtchatka ſous la latitude de cinquante-ſix degrés, juſqu'au terme où le Capitaine Beerings s'étoit avancé. Il ne remarqua, près de ſa route, que trois petites Iles fort voiſines des Côtes ; mais aïant appris, à ſon retour au Port de Kamtchatka, qu'il y avoit une Terre à l'Orient, que l'on pouvoit voir dans un tems clair & ſerein, il tenta d'y aller, après avoir fait réparer les dommages que ſon Vaiſſeau avoit ſoufferts d'une tempête. Cette ſeconde tentative fut inutile. Après s'être avancé d'environ


CARTE DU
SPITS-BERG
Suivant les Hollandois,
Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages.
Par M. B. Ingr. de la Marine.
1758.
Latitude Septentrionale
Méridien de Paris
Echelle de Lieues Marines de France
Longitude Orientale
Cap du Sud
Cap du Sud
Cap Noir
Ici commence la Montagne ou le Bout du Sud
Baye St Jean
Havre Behouden
Baye Glacée
Coste Sale
Roches cachées sous l'eau
Terrain bas où l'on trouve beaucoup de Rennes, la Riviere n'ayant pas de profondeur
Riviere dont l'entrée est Sale
Riv de Sardam
Mr de la Salade
Pointe de Galles
Rochers sous l'eau
Pays bas, et noye qu'on croit une multitude de Petites Isles.
Golphe de Jean Wybe
Banc de Sable
Pointe de Galles
Baye Deeve
Isle de la Demie Lune
Pescherie de Baleine
Cap Disco
Isles Ryk Ises
Roches sous l'eau
Lees Woorland
Cap Blanc
Dusko
Isle du Sud-Est
Détroit de Wolter Tymens
Lommenborg
Baye des Licornes
Baye Vossen
I. Robben
I. Waltrussen
Baye de Whiches
Grande Montagne
Danes de Sable
Petite Montagne
Banc de Sable
Ance des Balaines
Cap Mauvais
Baye Angloise
Petit Mont
Baye du Roy
Baye de la Croix
Cap des Oiseaux
B. d'Hambourg
le Cochon sans Teste
B. de la Madelaine
Isle Basse
Baye des Anglois
Isle du Danois
B. des Danois
Mauvais Cap ou Cap du Diable
I. de l'Hollandois
Baye Hollandoise
I. des Oyes
Cap de Biscaye
Plaine des Renes
Baye d'Amour
I. Moffen de 6 Pieds au dessus de l'eau
la Demie Lune ou B des Moules
Montagne
Montagne des Ours
Grosse Mde Glace
Trauenburg
Detroit de Hinlopen
Cap le plus Nord
I. Basse
Baye du Brandevin
Montagne de la Table
les Sept Isles
I. Outger Reps
I. Waltrus
Baye du Pigeon
Isle haute et Montagne de Glace
Pais élevé découvert par le Capne Gilles, en 1707
Toute cette Coste est couverte de Montagnes de Glace
Le Pais du Nord Est
Cap du Sud
Isle de Waeygats
Nieu Vriesland
Montag de Glace
Isle du Sud-Est
Pointe de Galles
Rochers sous l'eau
Pays bas, et noye qu'on croit une multitude de Petites Isles.
Cap du Sud
Cap ou Basses de Galles
Longitude Orientale

d'environ quarante lieues à l'Eſt, ſans voir aucune Terre, il fut aſſailli d'une nouvelle tempête, venant de l'Eſt-Nord-Eſt, & d'un vent entierement contraire, qui le renvoïa au Port d'où il étoit parti. Il n'a pas fait, depuis, d'autres tentatives, pour la recherche de cette Terre prétendue.

Voïages au Nord Oueſt et au Nord-Eſt.

Beerings. 1725.

A ſon retour, il m'apprit de bouche, à Peterſbourg, ce qu'il n'a pas dit dans ſa Relation; ſavoir que dans ſon Voïage ſur la Côte orientale de l'Aſie, entre les cinquante & les ſoixante degrés, il avoit eu tous les indices poſſibles d'une Côte, ou d'une Terre, à l'Eſt. Ces indices ſont: 1°. de n'avoir trouvé, en s'éloignant de ces Côtes, que peu de profondeur, & des vagues baſſes, telles qu'on les trouve ordinairement dans les Détroits, ou les Bras de Mer, bien différentes des hautes vagues qu'on éprouve ſur les Côtes expoſées à une Mer fort étendue: 2°. d'avoir trouvé des Pins & d'autres arbres déracinés, qui étoient amenés par le vent d'Eſt; au lieu qu'il n'en croît point dans le Kamtchatka: 3°. d'avoir appris, des gens du Païs, que le vent d'Eſt peut amener les glaces en deux ou trois jours; au lieu qu'il faut quatre ou cinq jours de vent d'Oueſt, pour les emporter de la Côte Nord-Eſt de l'Aſie: 4°. que certains Oiſeaux viennent régulierement tous les ans, dans les mêmes mois, du côté de l'Eſt, & qu'après avoir paſſé quelques mois ſur les Côtes de l'Aſie, ils s'en retournent auſſi régulierement dans la même ſaiſon.

Le Capitaine Beerings & ſon Lieutenant obſerverent, au Kamtchatka, deux Eclipſes de Lune, les années 1728 & 1729, qui me ſervirent à déterminer la longitude de cette extrémité orientale de l'Aſie, avec la préciſion que pouvoit comporter la nature de ces Obſervations, faites par des gens de Mer avec leurs propres inſtrumens: mais ces premieres déterminations ont été confirmées par des Obſervations fort exactes des Satellites de Jupiter, qui furent faites enſuite dans le voiſinage, par mon Frere & par des Ruſſes exercés, qui étoient munis d'inſtrumens convenables.

Après avoir acquis, il y a près de vingt ans (14), ces premieres connoiſſances ſur la longitude du Kamtchatka avec la Carte & le Journal du Capitaine Beerings, je m'en ſervis pour dreſſer une Carte, qui repréſentoit l'extrêmité orientale de l'Aſie avec la Côte oppoſée de l'Amérique Septentrionale, afin de faire voir d'un coup d'œil ce qui reſtoit encore à découvrir entre ces deux grandes parties du Monde (15). J'eus l'honneur, en 1731, de préſenter cette Carte à l'Impératrice Anne & au Sénat *Dirigeant*, pour exciter les Ruſſes à la recherche de ce qui reſtoit à découvrir; ce qui eut ſon effet. L'Imperatrice ordonna que l'on fît un nouveau Voïage, ſuivant le Mémoire que j'en avois dreſſé. J'indiquois, dans ce

(14) Ce Mémoire eſt de 1753.

(15) M. de l'Iſle obſerve que quand on trouveroit le paſſage à la Mer du Sud par la Baie d'Hudſon, il y auroit encore plus de cinq cens lieues à faire, pour arriver à l'extrêmité la plus voiſine de la Mer du Sud, connue juſqu'à préſent, ſans que l'on ſache préciſément, ſi ce ſont des Terres ou des Mers, qui occupent cet eſpace; que du côté de l'Aſie, il n'y a pas moins de ſept cens lieues entre la Côte orientale de la Nouvelle Zemble & l'extrêmité la plus orientale de la Mer glaciale, & qu'au-delà il y a encore près de huit cens lieues juſqu'au Japon; enfin que la partie de la Mer du Sud, inconnue au Nord entre le Japon & la Californie, a plus de douze cens lieues d'étendue.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Mémoire, trois différentes routes à suivre par Mer, pour découvrir ce qui restoit d'inconnu. L'une se devoit faire au Midi du Kamtchatka, en allant droit au Japon ; ce qu'on ne pouvoit faire sans traverser la Terre d'Yesso, ou plutôt les passages qui la séparent de l'Ile des Etats & de la Terre de la Compagnie, découvertes par les Hollandois il y a plus d'un siecle. On pouvoit découvrir, par ce moïen, ce qui étoit au Nord de la Terre d'Yesso & la Côte de la Tartarie orientale. L'autre route devoit se faire directement à l'Est du Kamtchatka, jusqu'à ce qu'on rencontrât les Côtes de l'Amerique au Nord de la Californie. Enfin, je proposois, pour troisieme objet, qu'on allât chercher les Terres dont le Capitaine Beerings avoit eu de si forts indices, dans son premier Voïage, à l'Est de Kamtchatka.

Beerings. 1725.

Cette Expédition aïant été ordonnée comme M. de l'Ile l'avoit indiquée, le Capitaine Beerings eut la Commission d'aller chercher, à l'Est du Kamtchatka, les Mers dont il avoit eu les indices dans son premier Voïage. Il partit en 1741 ; mais il n'alla pas bien loin : une furieuse tempête, dont il fut assailli dans un tems fort obscur, l'empêcha de tenir la Mer, & le fit échouer dans une Ile déserte, sous la latitude de cinquante-quatre degrés, à peu de distance du Port *d'Avatcha*, d'où il étoit parti. Ce fut le terme des Voïages & de la vie de cet habile Officier, qui y périt de misere & de chagrin, avec la plus grande partie de son Monde. Ceux qui purent échapper revinrent au Kamtchatka, dans une petite Barque qu'ils avoient construite des débris de leur Vaisseau. Cette Ile fut nommée l'Ile de Beerings.

Beerings. II. Voïage. 1741.

Spanberg. 1741.

Ce fut un Allemand, nommé *Spanberg*, qui eut le commandement du Vaisseau envoïé à la recherche du Japon. Il partit du Port de Kamtchatka, en Juin 1739, par un bon vent, qui lui fit faire vers le Sud, dans l'espace de seize jours, près de vingt degrés en latitude, jusqu'à la hauteur de trente-six à trente-sept degrés, au travers de plusieurs Iles. Il se crut arrivé à la Côte du Japon, par les trente-neuf à quarante degrés de latitude, c'est-à-dire à la partie Septentrionale, où il ne fut pas mal reçu. Il alla jusqu'à Matsmey, principal lieu & l'un des plus méridionaux de la Terre d'Yesso ; mais il n'y descendit point à terre.

Tchirikow. 1741.

A l'égard de la troisieme & principale route, qu'on a tenue à l'Est du Kamtchatka jusqu'à l'Amérique, ce fut un Capitaine Russe, nommé Alexis *Tchirikow*, Lieutenant du Capitaine Beerings au premier Voïage, qui eut le commandement de cette Expédition ; & le Frere de M. de l'Ile, Astronome de l'Académie des Sciences, s'embarqua avec lui, autant pour l'aider dans l'estime de sa route, que pour faire d'exactes observations Astronomiques dans les lieux où ils auroient pû débarquer. Ils partirent, le 15 de Juin 1741, d'un Port du Kamtchatka, qui se nomme *Avatcha*, ou Port Saint Pierre & S. Paul, dont le Frere de M. de l'Ile avoit observé la latitude de cinquante-trois degrés une minute, & dont la distance au Méridien de Paris a été trouvée, par les Satellites de Jupiter, de plus de cent cinquante-six degrés.

Le 26 Juillet, après quarante-un jours de navigation, ils arriverent à la vûe d'une Terre, qu'ils prirent pour la Côte de l'Amérique, sous la

latitude de cinquante-cinq degrés trente-ſix minutes. Ils avoient fait près de ſoixante-deux degrés en longitude ; & par conſéquent ils étoient éloignés de deux cens dix-huit degrés à l'Orient du Méridien de Paris. Le Cap Blanc, qui eſt à l'extrêmité la plus Septentrionale & Occidentale connue, de la Californie, eſt ſous la latitude de quarante-trois degrés, & diſtant du Méridien de Paris de deux cens trente-deux degrés : ainſi le Capitaine Tchiricow & le Frere de M. de l'Ile étoient parvenus à quatorze degrés à l'Oueſt de la Californie, & à douze degrés & demi au Nord. C'eſt un lieu où l'on n'avoit jamais ſû que perſonne fût arrivé avant eux. Ce fut là auſſi, juſqu'où ils avancerent en longitude.

Voïages au Nord-Oueſt et au Nord-Eſt.

Tchiricow. 1741.

Le Capitaine Tchiricow, y étant arrivé le 26 de Juillet, louvoïa les jours ſuivans, pour s'approcher de terre ; ce qu'il ne put faire, avec ſon Vaiſſeau, qu'à la diſtance de plus d'une lieue. Il ſe détermina, au bout de huit jours, à détacher, dans une Chaloupe, dix Hommes armés, avec un bon Pilote : mais ils furent perdus de vûe en arrivant à terre. On ne les a pas revûs depuis, quoiqu'on eût tenu la Mer & fait bien des courſes dans ces Cantons pendant tout le mois d'Août, pour attendre leur retour. Enfin le Capitaine déſeſperant de les revoir, & jugeant la ſaiſon trop mauvaiſe pour tenir plus longtems la Mer, prit le parti de s'en retourner. Dans ſon retour, il eut, pendant pluſieurs jours, la vûe des Terres fort éloignées que M. de l'Ile a marquées dans ſa Carte.

Ils approcherent, le 20 de Septembre, fort près d'une Côte montagneuſe & couverte d'herbe ; mais ils n'apperçurent point de Bois. Les Rochers, qui étoient ſous l'eau & ſur les bords de la Côte, ne leur permirent point d'y aborder : mais étant entrés dans un Golfe, ils y virent des Habitans, dont pluſieurs vinrent à eux, chacun dans un petit Bateau, tel qu'on repréſente ceux des Groenlandois ou des Eſquimaux. Ils ne pûrent entendre leur langage. La latitude de ce lieu fut obſervée de cinquante-un degrés douze minutes ; & ſa différence de longitude au Port d'Avatcha, où ils retournerent, fut déterminée de près de douze degrés.

Pendant tout le cours de ce Voïage, qui avoit déja duré plus de trois mois, la plûpart des gens de l'Equipage avoient été attaqués du Scorbut & en étoient morts. Le Capitaine Tchiricow & le Frere de M. de l'Ile n'en furent point exempts. Le ſecond y ſuccomba, & mourut le 22 d'Octobre, une heure après être arrivé au Port d'où il étoit parti plus de quatre mois auparavant. Le Capitaine, quoiqu'extrêmement mal, eut le bonheur de ſe rétablir. Tel a été le ſuccès de la derniere Navigation des Ruſſes (16) pour chercher une route à l'Amérique.

On trouve, ſur les bords de la Mer orientale, vis-à-vis du Kamtchatka, un lieu nommé *Okhota*, ou *Okhotskoy Oſtrog*, dont la latitude eſt de cinquante-neuf degrés vingt-deux minutes, & qui eſt diſtant du Méridien

(16) On a parlé, dans une autre partie de ce Recueil, des découvertes des Ruſſes ſur les Côtes de la Mer glaciale, pendant huit ans, depuis Archangel juſqu'à la Riviere de *Kovima* ; de la route que d'autres Ruſſes firent anciennement, avec de petites Barques, le long des Côtes, juſqu'au Kamtchatka ; enfin d'une grande Terre découverte, en 1723, au Nord de la Mer glaciale, à ſoixante-quinze degrés de latitude. Voïez, ci-deſſus, l'article de la Tartarie & celui du Japon.

de Paris de près de 141 degrés en longitude ; c'eſt le lieu de l'embarquement pour le Kamtchatka & les Païs voiſins. Beerings y avoit laiſſé le Vaiſſeau ſur lequel il avoit fait ſon premier Voïage. Des Ruſſes haſardèrent d'y monter, en 1731, & de tenir la même route qu'il avoit ſuivie deux ans auparavant ; ils eurent plus de ſuccès que lui, & leur découverte fut pouſſée plus loin. Lorſqu'ils furent arrivés à la Pointe, où ce Capitaine avoit été dans ſon premier Voïage, & qui avoit été ſon *non plus ultrà*, ils gouvernerent exactement à l'Eſt, où ils trouverent une Ile & enſuite une grande Terre. A peine étoient-ils à la vûe de cette Terre, qu'un Homme vint à eux, dans un petit Bâtiment ſemblable à celui des Groenlandois. Ils voulurent s'informer de quel Païs il étoit ; mais tout ce qu'ils purent comprendre à ſes réponſes, fut qu'il étoit Habitant d'un très grand Continent, où il y avoit beaucoup de Fourrures. Les Ruſſes ſuivirent la Côte du Continent deux jours entiers, en allant vers le Sud, ſans y pouvoir aborder : après quoi, ils furent pris d'une rude tempête, qui les ramena malgré eux ſur la Côte du Kamtchatka.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Tchiricow. 1741.

A l'occaſion des recherches & des découvertes, qu'on vient de repréſenter, M. de l'Ile fait obſerver que le terme, juſqu'où l'Amiral de Fonte s'avança, au Détroit de Ronquillo, & où il trouva le Vaiſſeau de Boſton, répond à la Baie d'Hudſon, près de l'eau de Wager ; & que le dernier terme du Voïage de Bernardo répond à la Baie de Baffin, vis-à-vis du Détroit de l'Alderman Jones. » L'Amiral, ajoute-t'il, paroît donc conclure aſſez mal » ſa Relation, en déclarant, ſur des lumieres imparfaites, qu'il n'y a » point de paſſage dans la Mer du Sud par le Nord-Oueſt : & l'on en peut » dire autant du Capitaine Bernardo, lorſqu'il aſſure qu'il n'y a point de » communication par le Détroit de Davis : car l'on ſait qu'on a pû naviguer juſqu'au fond de la Baie de Baffin, où ſont les Détroits de l'Alderman-Jones & de Lancaſtre. Quant aux découvertes des Ruſſes, le » terme oriental de la navigation de Tchiricow répond à une Côte, qui » joint les embouchures des Rivieres de Haro & de Bernardo.

De nouvelles connoiſſances, que M. de l'Ile acquit en 1732, lui ont fait joindre dans ſa Carte, l'embouchure de la Riviere de Bernardo avec une longue Côte qui tourne autour de la Pointe la plus Septentrionale & Orientale de l'Aſie, en laiſſant entre deux un grand paſſage, de près de cent lieues de largeur, par lequel la Mer Septentrionale de Tartarie, ou la Mer glaciale, communique avec celle du Sud. Il apprit, en même-tems que la grande Côte, qui termine ce Canal à l'Orient, avoit été vue de fort loin par Spanberg, dès l'année 1728. Enſuite les Ruſſes, comme on l'a rapporté, s'en ſont plus approchés en 1731. Mais depuis, on a vérifié que ce Continent eſt fréquenté par des Ruſſes, qui en apportent de belles Fourrures : ainſi c'eſt d'eux qu'on doit attendre d'exactes informations ſur la ſituation & l'étendue de ces nouveaux Païs, ignorés juſqu'à préſent, où la Cour de Ruſſie peut envoïer des Pilotes & des Aſtronomes, pour en déterminer la longitude & la latitude. Ces découvertes ſeroient d'autant plus importantes, qu'en confirmant l'exiſtence des grandes Terres découvertes par l'Amiral de Fonte, elles mettroient en état d'en fixer la ſituation & l'étendue.

M. de l'Ile ſouhaiteroit beaucoup auſſi que la Cour de Ruſſie fît achever la découverte de cette grande Ile, dont le Capitaine Beerings eut connoiſſance en 1726, entre les cinquante-un & les cinquante-neuf degrés. Tchirikow en vit quelques Habitans, en 1741. Peut-être n'a-t'elle pas moins de cent ou cent cinquante lieues d'étendue, puiſqu'il en ſuivit les Côtes pluſieurs jours de ſuite. Une autre découverte, qui ſemble réſervée aux Ruſſes, eſt celle des Côtes ſeptentrionales d'une Terre, vûe par Dom Jean de Gama, en allant de la Chine à la Nouvelle Eſpagne, & qui ſe trouve marquée, pour la premiere fois, dans la Carte Marine de Jean Texeira (17), dreſſée en 1643 (18). Cette Carte n'en offre que la Côte méridionale, après quelques Iles à l'Occident : mais M. de l'Ile, aïant vû (19), dans des Cartes Japonoiſes, dont quelques-unes lui furent envoïés à Peterſbourg, une grande Ile, que ſa ſituation lui a fait prendre pour la Terre de Jean de Gama, n'a pas fait difficulté, dans ſa Carte, de la terminer ſuivant ces lumieres, & d'ajouter à la partie orientale quelques moindres Iles, qui ſe trouvent dans les Cartes Japonoiſes.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

A l'égard de la Mer d'Oueſt, dont l'exiſtence, dans la partie occidentale du Canada & du Miſiſſipi, eſt prouvée par toutes ſortes de témoignages, & qui, dans la ſuppoſition des deux Paſſages dont on a parlé, ſemble promettre aux François (20), par cette voie, la route qu'on cherchoit à la Chine & au Japon, M. de l'Ile en place la Côte ſeptentrionale à cinquante-deux degrés une minute (21).

Ainſi, de toutes parts, la carriere eſt ouverte aux plus belles eſpérances, ſans qu'on puiſſe comprendre quelle fatalité en retarde le ſuccès. Mais, ſi la conſtance & l'ardeur y peuvent donner des droits, on doit cette juſtice, aux Anglois, que juſqu'à préſent nulle autre Nation n'en a mieux acquis. Quoique depuis le malheureux Voïage du Capitaine James, en 1631, ils euſſent paru fort refroidis pour les recherches, on ne peut douter que cette vûe n'ait eu preſqu'autant de part que celle du Commerce, aux efforts qu'ils firent dans l'intervalle, pour s'établir dans la Baie d'Hudſon (22). Le Voïage qu'ils y firent, en 1668, ſous la conduite de des Gro-

Nouveaux Voïages des Anglois.

(17) Coſmographe du Roi de Portugal.

(18) L'Original manuſcrit fut trouvé dans une Carraque Portugaiſe, par M. de la Gran-Maiſon, qui avoit commandé, pendant quatre ou cinq ans, des Vaiſſeaux pour le Portugal, à la Côte d'Angola Thevenot, à qui ce Manuſcrit fut communiqué, l'a fait graver, de la même grandeur que l'Original, & l'a inſeré dans la ſeconde Partie de ſes Recueils de Voïages, publiée à Paris en 1664.

(19) A Londres, en 1724, chez le Chevalier Hanſloane, qui les avoit achetées des Héritiers de Kempfer.

(20) Voïez ci-deſſus la Deſcription de la Nouvelle France, en divers endroits.

(21) Il ſe reproche de l'avoir élevée juſqu'à ſoixante degrés, dans ſa premiere Carte, parcequ'une partie des Païs découverts par l'Amiral de Fonte y étoient placés de dix degrés trop au Nord. Voïez ſon Mémoire.

(22) Ellis cite une Lettre d'Oldenbourg, premier Secretaire de la Societé Roïale, au célebre Bayle : » Vous n'ignorez pas, ſans » doute, la nouvelle qui ſe débite ici, avec » beaucoup de joie, de la découverte du » Paſſage de Nord-Oueſt, faite par deux An» glois & un François, qui viennent de la » préſenter au Roi à Oxford. Sa Majeſté » leur accorde un Vaiſſeau pour aller dans la » Baie d'Hudſon, & dela dans la Mer du Sud » &c. D'ailleurs les Lettres Patentes de la premiere Compagnie Angloiſe de la Baie d'Hudſon, datées du 2 Mai 1669, portent qu'elle s'étoit formée par le Prince Robert, non-ſeulement pour le Commerce des Fourrures & des Minéraux, mais encore pour la décou-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

seillers (23), fut pouſſé à la hauteur de ſoixante-dix-neuf degrés dans la Baie de Baffin ; & ce ne fut qu'après avoir emploïé la belle ſaiſon à la recherche du paſſage, que le Capitaine *Gillam* revint paſſer l'Hiver dans la Baie d'Hudſon, pour y jetter les fondemens d'une Colonie Angloiſe. La guerre, dont cette Baie devint l'occaſion, fit perdre tout autre ſoin : mais, à peine fut-elle terminée par la ceſſion, qu'on vit partir le Capitaine *Barlow* pour la découverte d'un Paſſage. Il mit à la voile en 1719. On ne ſait ce qu'il devint ; & quelques débris de Vaiſſeau, qui furent trouvés à ſoixante-trois degrés de latitude, font juger qu'il fit naufrage à cette hauteur. Trois ans après, lorſqu'on eut perdu l'eſpérance de ſon retour, *Scroggs* n'en eut pas moins de hardieſſe à ſuivre la même route. Son Journal n'a pas été publié (24) ; mais on en trouve l'Extrait ſuivant dans la Relation d'Arthur Dobbs.

Gillam. 1668.

Barlow. 1719.

Scroggs. 1722.

Scroggs ſortit de la Riviere de Churchil dans la Baie d'Hudſon, le 22 de Juin 1722. A ſoixante-deux degrés de latitude, il lia quelque commerce avec les Sauvages du Païs, dont il reçut des côtes de Baleine & des dents de Vaches marines. Enſuite il fut jetté, par le mauvais tems, à ſoixante-quatre degrés cinquante-ſix minutes, où il mouilla ſur douze braſſes d'eau. L'air s'étant éclairci, il ne ſe trouva qu'à trois lieues de la Côte du Nord, où il donna au Cap, qu'il voïoit à l'Eſt-Nord-Eſt, le nom de *Whale-bone Point*, Pointe des côtes de Baleine. Il découvrit, en même-tems, pluſieurs Iles entre le Sud-Oueſt à l'Oueſt-quart-d'Oueſt, & le Sud-Oueſt-quart-de-Sud. Il vit la Terre au Sud vers l'Oueſt. Le Wallerme lui parut un Païs fort élevé. L'Ile la plus méridionale, où il vit quantité de Baleines noires & pluſieurs blanches, reçut de lui le nom de *Cap Fullerton*. La Marée y montoit de cinq braſſes ; de ſorte qu'après avoir eu douze braſſes d'eau dans le flux, il n'en eut que ſept dans le reflux. Il avoit avec lui deux Indiens ſeptentrionaux, qui avoient paſſé l'Hiver à Churchill, & qui lui avoient parlé d'une riche Mine de cuivre, ſituée ſur la Côte, dont on pouvoit approcher ſi facilement, qu'ils promettoient de conduire la Chaloupe preſqu'à côté de la Mine. Ils avoient même apporté quelques morceaux de ce cuivre à Churchill, & l'induſtrie ne leur avoit pas manqué pour tracer le plan du Païs, avec du charbon, ſur du Parchemin. Ce que le Capitaine Anglois viſita lui parut aſſez conforme au Plan de ces deux Indiens. L'un des deux lui demanda, pour récompenſe de ſes ſervices, de le laiſſer ſur cette Côte, où il n'étoit qu'à trois ou quatre journées de ſa Patrie : Scroggs lui refuſa cette faveur. Le même Indien aſſura qu'il étoit du fond de la même Baie, & qu'il y avoit en cet endroit une Barre, c'eſt-à-dire un Banc de ſable ou un Rocher : Scroggs remit à la voile au Sud-Eſt ; & le 15, il croiſa le Welcome, à ſoixante-quatre degrés quinze minutes. Il vit encore quantité de Baleines,

verte d'un nouveau Paſſage dans la Mer du Sud.

(23) Voïez l'Etabliſſement des François dans la Baie d'Hudſon, au Tome XIV de ce Recueil, pag. 638.

(24) Ellis remarque que du tems des premieres Expéditions on ne manquoit pas de publier tous les Journaux de Voïages, & qu'on les a tous, excepté celui du Capitaine Button ; mais que dans ces derniers tems, on a jugé à propos, par des raiſons qu'il n'explique point, de changer de méthode.

mais il ne rencontra point de glaces à cette hauteur. La Terre du Whale-bone-Point s'étendoit de l'Oueſt au Sud ; & quelques Hommes, qu'il envoïa ſur la Côte, rapporterent qu'ils n'avoient rien vû qui les empêchât de pénétrer plus loin. La ſonde leur fit trouver, dans cette Mer, depuis quarante juſqu'à ſoixante-dix braſſes (25).

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Arthur *Dobbs*, à qui l'on a l'obligation de cet Extrait, avoit pris fort à cœur (26) la découverte. En 1737, il ſe lia fort étroitement avec un Officier de Mer, nommé *Middleton*, qui lui fournit dans pluſieurs Lettres, dont les Extraits ont été publiés, quantité de faits, qui paroiſſent concluans pour la réalité du paſſage. Ils établiſſent, par exemple, qu'un vent de Nord & de Nord-Oueſt fait monter les baſſes Marées, plus qu'un vent de Sud ou d'Oueſt ne fait monter les hautes, à Churchill ou à la Riviere d'Albanie ; qu'il y a peu, ou point de Marée, entre l'Ile de Mansfield & Cary Swan's neſt ; qu'il n'y en a point abſolument au Nord & au Nord-Eſt des Iles de Moulin, & que par conſéquent la haute Marée doit venir du Welcome ; que le Welcome ne peut donc être éloigné de l'Océan : que ce que le Capitaine Scroggs vit, par les ſoixante-quatre degrés cinquante minutes, tant à l'égard des Baleines que des Marées, en eſt une nouvelle preuve ; enfin, qu'à huit ou dix lieues de la Pointe de Whalebone, il vit la Mer ſans glace, & que le Païs s'étendoit de l'Oueſt au Sud. Entre les mêmes faits, on trouve qu'un Facteur de Churchill, nommé *Lovegrow*, qui avoit été ſouvent à Whale-cove, par les ſoixante deux degrés trente minutes, aſſuroit que toute cette Côte n'offre que des Païs entrecoupés & des Iles, & qu'aïant abordé à l'une de ces Iles, il avoit vû la Mer ouverte vers l'Oueſt. Un autre Facteur, nommé *Wilſon*, que la Compagnie avoit envoïé à Whale-cove pour le commerce des côtes de Baleines, déclara qu'aïant eu la curioſité de s'avancer entre les Iles voiſines, il avoit trouvé que l'ouverture s'élargiſſoit vers le Sud-Oueſt, & qu'à la fin elle devenoit ſi large, que d'un côté, ni de l'autre, on ne voïoit plus la terre.

Zele & ſervices d'Ant. Dobbs.

Dobbs, convaincu, par des faits ſi bien atteſtés & par ſes propres informations, qu'il y avoit beaucoup d'apparence de pouvoir trouver un paſſage dans le Welcome, mit tout en œuvre pour faire emploïer Middleton à cette recherche. On lui accorda une Caiche (27). La meilleure Relation qu'on ait de cette entrepriſe eſt renfermée dans l'Extrait ſuivant, qu'Ellis a fait ſur pluſieurs Lettres, & ſur le Journal même du Voïage. Les détails ne peuvent être ennuïeux.

Voïage de Middleton. 1737.

Le Capitaine Middleton, s'étant rendu à la Riviere de Churchill, dont

(25) L'Auteur de l'Extrait n'ajoute rien : mais il rend témoignage que le Capitaine Norton, ancien Gouverneur de Churchill, & qui avoit fait ce Voïage avec Scroogs, lui avoit confirmé toutes les circonſtances ; ſurtout que la Marée montoit de cinq braſſes, & qu'étant lui-même à terre ſur le ſommet d'une Montagne, il vit que le Païs s'étendoit de l'Oueſt au Sud, & que rien n'empêchoit d'avancer plus loin.

(26) A ſa priere, on expédia deux autres Vaiſſeaux ; mais il paroît qu'ils ne monterent qu'à ſoixante-deux degrés quinze minutes de latitude, & qu'ils revinrent ſans avoir rien vû de remarquable, à l'exception d'un grand nombre d'Iles & de Baleines noires. Ils ne rencontrerent point de groſſes Marées. La plus forte étoit d'environ deux braſſes, & le flux venoit du Nord.

(27) Eſpece de Galiote à Bombes.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Middleton. 1737.

les Anglois marquent la ſituation à cinquante-huit degrés cinquante ſix minutes de latitude, n'en pût ſortir avant le 1 de Juillet. Le 3, à cinq heures du matin, il découvrit trois Iles, à ſoixante un degrés quarante minutes. Le 4, il vit *Brook Cobham*, par les ſoixante-trois degrés de latitude & les quatre-vingt-treize degrés quarante minutes de longitude Oueſt de Londres. La variation y étoit de vingt-un degrés dix minutes, & cette Ile étoit couverte de nége. Le 6, au matin, Middleton découvrit un Cap, à ſoixante-trois degrés vingt minutes de latitude & quatre-vingt-treize degrés de longitude de Londres. La ſonde y fit trouver, depuis trente cinq juſqu'à ſoixante-douze braſſes de profondeur. A cinq heures, le courant tourna au Nord-Nord-Eſt. La ſonde portoit deux nœuds (deux braſſes), & la Marée, venoit de Nord-Nord-Eſt-quart-de-Nord. On obſerva que la variation étoit de trente degrés, & que les hautes eaux alloient au Nord.

Le 8, en arrivant par les ſoixante-trois degrés trente-neuf minutes de latitude, on ne rencontra point d'autres Poiſſons, qu'une Baleine blanche & quelques Veaux marins. On y vit beaucoup de glaces au Nord, & la Côte y étoit enfermée pendant pluſieurs lieues. La profondeur ſe trouva de ſoixante à quatre-vingt-dix Braſſes; & la terre étoit à ſept ou huit lieues au Nord-Oueſt. Le 10, à ſoixante-quatre degrés cinquante-une minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés trente-quatre minutes de longitude, on trouva le Welcome large d'onze ou douze lieues, la Côte orientale baſſe & unie, & tout le Welcome rempli de glaces. Le Vaiſſeau y demeura pris juſqu'au 12. Le 13, on s'avança, au travers des glaces, vers le Cap Dobbs, que Middleton avoit découvert & nommé, au Nord-Oueſt du Welcome, par les ſoixante-cinq degrés douze minutes de latitude, & les quatre-vingt-ſix degrés ſix minutes de longitude de Londres. On vit, au Nord-Oueſt de ce Cap, une belle ouverture, ou Riviere, dans laquelle on entra pour y mettre le Vaiſſeau à l'abri des glaces, juſqu'a ce qu'elles fuſſent diſſipées dans le Welcome.

L'embouchure de cette Riviere n'a pas moins de ſept ou huit lieues de large, pendant la moitié de cet eſpace; après quoi elle ſe rétrécit à quatre ou cinq. On jetta l'ancre à la rive du Nord, au-deſſus de quelques Iles, ſur trente-quatre braſſes d'eau. La Marée avançoit, dans la moindre largeur, de cinq lieues en une heure; mais cette proportion ne ſubſiſtoit plus en montant. Le reflux emportoit beaucoup de glaces. Vis-à-vis du mouillage, on avoit depuis quatorze juſqu'à quarante-quatre braſſes d'eau au milieu du Canal. Le jour ſuivant, pluſieurs Eſquimaux vinrent à bord; mais ils n'avoient, de propre au commerce, que leurs vieux habits de peau & quatre-vingt pintes d'huile de Baleine. On continua de monter l'eſpace de quatre lieues, au-deſſus de pluſieurs Iles, & l'on mouilla ſur ſeize braſſes d'eau, dans un Sond entre ces Iles & la rive du Nord, pour ſe garantir des glaces, qui alloient & venoient avec la Marée. Ce lieu fut nommé *Sond Sauvage*. La Riviere étoit pleine de glaces, au-deſſus & au-deſſous du Vaiſſeau.

Le 15, on envoïa le Lieutenant, avec neuf Hommes & des proviſions pour quarante huit heures, dans une Chaloupe à huit rames, pour viſiter la

la Riviere. Il revint le 17. Son rapport fut qu'il étoit monté au travers des glaces, le plus loin qu'il avoit pû ; que plus haut, elles tenoient toute la largeur, d'une rive à l'autre, & qu'il y avoit, en cet endroit, ſoixante-dix à quatre-vingt braſſes de profondeur. Le 16, Middleton étant allé à terre viſita quelques Iles, qu'il trouva ſteriles & nues, à l'exception d'un peu d'herbe fort baſſe, & de mouſſe, dans les Vallées. Il fit jetter des filets, qu'on retira ſans Poiſſon. Pluſieurs de ſes gens furent attaqués du Scorbut, & la moitié fut bientôt hors d'état de ſervir. La Marée avance, à l'embouchure de la Riviere, de quatre heures au changement de Lune, & monte de dix juſqu'à quinze piés. La variation eſt de trente cinq degrés. Dans l'endroit où le Lieutenant avoit été, la Marée venoit du Sud, & montoit treize piés dans le tems des baſſes eaux. Quelques Indiens, qu'on avoit amenés de Churchill, n'avoient aucune connoiſſance du Païs où l'on étoit.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Middleton. 1737.

Le 18, on entra dans une petite Baie, où l'on mouilla ſur neuf braſſes & demie d'eau. Middleton monta la Riviere dans la Chaloupe, avec huit Hommes & deux Indiens. A huit heures du ſoir, il crut avoir fait quinze lieues. La Marée montoit à douze piés, & le flux venoit du Sud-Sud-Eſt. Les Indiens tuerent une Bête fauve. Pendant la nuit, on entendit des cris extraordinaires, tels que les Sauvages en font lorſqu'ils apperçoivent des Etrangers. Le 19, à deux heures du matin, on parvint cinq lieues plus haut, & l'on entra dans une Riviere, ou un Sond, qui avoit ſix ou ſept lieues de large, mais dont Middleton ne pût reconnoître la profondeur. Cette Riviere avoit ſix ou ſept lieues de large, mais elle étoit ſi chargée de glaces, qu'il fut impoſſible d'avancer plus loin. Le Païs étoit fort élevé des deux côtés. Middleton monta ſur une des plus hautes Montagnes, vingt-quatre lieues au-deſſus du Sond Sauvage, ou étoit le Vaiſſeau, qu'il découvrit même de ce lieu. Il obſerva que le cours de la Riviere étoit Nord-quart-d'Oueſt ; mais elle paroiſſoit plus étroite en montant, & remplie de glaces. Cet endroit fut nommé *Deer-Sund*, Sond des Bêtes fauves, parceque ſes Indiens y en avoient tué. Le Païs eſt non-ſeulement montagneux & ſterile, mais entrecoupé de rocs, dont la pierre reſſemble au marbre. Dans les Vallées, on voit quantité de Lacs, un peu d'herbe, & quantité d'Animaux de la grandeur d'un petit Cheval.

Le Capitaine, étant revenu à bord le 20, deſcendit, le 21, la Riviere où le Vaiſſeau étoit à l'ancre, & ne la trouva pas moins embarraſſée de glaces. A quatre lieues de l'embouchure, il monta ſur une haute Montagne, d'où il vit le Welcome encore chargé de glaces. Le 22 elles étoient fort épaiſſes dans la Riviere, au-deſſus & au-deſſous de lui ; & chaque Marée en amenoit de nouvelles, lorſque le vent venoit du Welcome. Le Lieutenant monta la Riviere dans une Chaloupe à ſix rames. Il revint le 25, après avoir ſondé la Riviere entre les Iles, du côté de Deer-Sund, & l'avoir trouvée remplie de glaces. Le 26, il deſcendit la Riviere avec le Contre-Maître, pour obſerver ſi la glace s'étoit diſperſée à l'embouchure & dans le Welcome.

Le Sond Sauvage eſt à quatre-vingt-neuf degrés vingt-huit minutes de longitude occidentale. La variation y eſt de trente-cinq degrés. L'entrée

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Middleton. 1737.

de la Baie, nommée Wager, eſt à ſoixante-cinq degrés vingt-trois minutes de latitude, & le Deer-Sund à ſoixante-cinq degrés cinquante minutes. Le cours du Sond Sauvage eſt Nord-Oueſt au compas.

Le Lieutenant & le Contre-Maître revinrent le 27. Ils avoient été entraînés, par les glaces & par la Marée, à ſix ou ſept lieues; & quoique la Riviere fût toute engagée de glaces, ils les avoient trouvées plus minces en entrant dans le Welcome. Le 28, ils monterent la Riviere, pour chercher quelque autre entrée dans le Welcome, parcequ'en la montant le 24, ils avoient vû quantité de Baleines noires & d'autres Poiſſons, qu'on ne voïoit point dans l'endroit où le Vaiſſeau étoit à l'ancre, ni plus bas. Middleton les chargea auſſi de viſiter le Deer-Sund, & toute autre ouverture, pour découvrir ſi la Marée entroit de quelque autre côté que celui par lequel on étoit venu. Ils avoient le tems de faire toutes ces recherches, juſqu'à ce que les glaces fuſſent diſperſées à l'embouchure de la Riviere & dans le Welcome.

La Chaloupe fut envoïée, le 29, avec huit Malades, & pluſieurs autres qui étoient attaqués du Scorbut, dans une petite Ile où l'on avoit vû quantité d'Oſeille & de Biſtorte. Middleton monta ſur une des plus hautes Montagnes, & jugea les glaces de la Riviere plus épaiſſes vers l'embouchure, qu'au-deſſus. Le 30, il vit les glaces fermes partout, au-deſſous de lui, & juſqu'à huit ou dix lieues au-deſſus; mais la Mer lui parut aſſez nette hors de la Baie. Le 31, on vit arriver quantité de nouvelles glaces, qui venoient du Welcome, & qui remplirent preſque toute la Baie.

Le Lieutenant & le Contre-Maître, qui revinrent à bord le 1 d'Août, après quatre jours d'abſence, rapporterent qu'ils s'étoient avancés dix ou douze lieues au-deſſus de Deer-Sund; qu'ils y avoient vû quantité de Baleines noires, de l'eſpece dont viennent les côtes; & qu'aïant viſité toutes les ouvertures, ils avoient toujours trouvé que le flux venoit du côté de l'Eſt, ou de l'embouchure de la Riviere de Wager (28). On leva l'ancre le 2; on ſortit du Sond Sauvage; & le 4, à dix heures du ſoir, on ſe trouva hors de la Riviere, à la faveur du reflux, par lequel on avoit été entraîné l'eſpace de cinq lieues par heure. Il ne ſe trouva plus de glaces, lorſqu'on fut ſorti de la Riviere; & le tems étant fort calme, Middleton fit mettre la Pinaſſe en tête, pour remorquer à force de rames. On étoit à ſoixante-cinq degrés trente-huit minutes de latitude, & quatre-vingt ſept degrés ſept minutes de longitude de Londres; la variation, de trente-huit degrés. On entra dans un nouveau Détroit, de treize lieues de large, au Nord-Oueſt de la Baie de Wager. L'entrée du Wager eſt à ſoixante-cinq degrés vingt-quatre minutes de Latitude, & quatre-vingt huit degrés trente-ſept minutes de longitude; on ſe trouva, le 5, à ſoixante-ſix degrés quatorze minutes de latitude, & quatre-vingt-ſix degrés vingt-huit minutes de longitude. Le Détroit n'y avoit plus que huit ou neuf lieues de large. Le 17, on ſe vit enfermé de glaces. La Côte de Sud-Eſt étoit baſſe; & ſa longueur, d'environ ſept lieues. A la Pointe du Nord-Eſt de la Côte, on voïoit un Païs montagneux, qui reſſembloit à une partie de la Côte du Détroit d'Hudſon. La ſonde fit trouver depuis vingt-

(28) Ce nom lui fut donné alors.

cinq juſqu'à quarante-quatre braſſes de profondeur, & la variation étoit de quarante degrés. La Marée venoit d'Eſt-quart-de-Nord, au Compas: ſon courant étoit très fort, & dans certains endroits, on appercevoit des tourbillons, & des eſpeces de Barres. Le *6*, elle venoit d'Eſt-quart-de-Sud. On vit, à deux heures, la Pointe de la Côte, à quatre ou cinq lieues du Vaiſſeau. Le flux vint de l'Eſt à trois heures. A quatre, on vit un beau Cap à l'Oueſt quart de-Nord, éloigné de ſix ou ſept lieues. La Côte s'étendoit d'Eſt-quart-de-Nord au Nord-quart-d'Oueſt, & faiſoit des points juſtes avec la Bouſſole. Middleton en conçut beaucoup de joie, dans l'opinion que c'étoit la Pointe ſeptentrionale de l'Amérique; & cette raiſon la lui fit nommer *Cap Hope*, Cap d'Eſpérance. On manœuvra toute la nuit au travers des glaces, pour s'en approcher. Le lendemain, lorſque le Soleil eut diſſipé les brouillards, on vit la terre autour du Vaiſſeau, depuis la baſſe Côte juſqu'à l'Oueſt-quard-de-Nord; elle ſembloit ſe joindre à la Côte de l'Oueſt & former une Baie profonde. Middleton, pour s'en aſſurer, fit continuer la route au fond de la Baie, juſqu'à deux heures. Enfin, dans le cours de l'après-midi, lorſque tout le monde eut reconnu que ce n'étoit qu'une Baie, dans laquelle on ne pourroit avancer que ſix ou ſept lieues plus loin, & qu'aïant ſondé pluſieurs fois la Marée on n'eut trouvé par-tout que de baſſes eaux, on conclut qu'on avoit paſſé l'ouverture par où la Marée entroit du côté de l'Eſt. La variation ſe trouva ici de cinquante degrés. Cette Baie qui fut nommée *Repulſe Bay*, n'a pas moins de ſix ou ſept lieues de large au fond. La Terre, qui s'étend delà au Détroit glacé vers l'Eſt, eſt fort élevée. La ſonde portoit, depuis cinquante juſqu'à cent cinq braſſes. On ſortit de la Baie vers l'Eſt, & les glaces y étoient en abondance.

Voïages au Nord Oueſt et au Nord-Eſt.

Middleton. 1737.

Le 8, à dix heures du matin, le Capitaine ſe mit dans la Chaloupe, avec l'Ecrivain, le Canonier & le Charpentier, pour chercher d'où le flux venoit dans cette Baie. A midi, ils avoient le Cap Hope au Nord demi Eſt, à cinq ou ſix lieues d'eux, la Baie à l'Oueſt-Sud-Oueſt, à quatre lieues, & l'entrée du Détroit glacé, parmi les Iles du côté de l'Eſt, à l'Eſt environ deux lieues. A quatre heures, le milieu du Détroit glacé étoit à l'Eſt-Sud-Eſt, à trois lieues. Middleton revint à bord, vers neuf heures & demie du ſoir. Il avoit fait environ quinze lieues, pour monter ſur une haute Montagne, qui dominoit ſur le Détroit, d'un côté, & de l'autre ſur la Baie de l'Eſt: il y avoit vû le paſſage, par où la Marée entroit. La moindre largeur de ce Détroit eſt de quatre à cinq lieues, & la plus grande de ſix ou ſept. Il renferme quantité de grandes & de petites Iles, & ſa longueur eſt de ſeize ou dix-huit lieues. Il s'étend du Sud-Eſt, en faiſant un croiſſant au Sud; & du côté de l'Oueſt il étoit rempli de glaces, qui tenoient partout aux Iles & aux Bas-fonds. Middleton vit un Païs fort élevé, à quinze ou vingt lieues au Sud, qu'il jugea devoir s'étendre juſqu'au Cap Comfort, & juſqu'à la Baie qui eſt entre ce Cap & le Portland de Wilſon, partie du côté ſeptentrional de la Baie d'Hudſon. Comme les glaces n'étoient pas encore ouvertes, il fut réſolu, dans le Conſeil, de ſonder l'autre côté du Welcome, depuis le Cap Dobbs juſqu'au Brook-Cobham, pour y chercher quelque ouverture, & de retourner enſuite vers l'Angleterre.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Middleton. 1737.

On partit le 9, à huit heures du matin. La ſonde donna trente-cinq braſſes, à une lieue de la Côte, à ſix du Cap Hope, & à trois de la Pointe. On raſa la Côte de Sud-Eſt, à la diſtance de trois lieues. Le côté de l'Oueſt étoit couvert de glaces. A quatre heures après-midi, on vit le Cap Dobbs au Nord-Oueſt du Vaiſſeau, trois quarts à l'Oueſt au compas, à la diſtance de ſix lieues. La ſonde y donna cinquante braſſes. A minuit, elle marqua ſoixante & ſoixante-cinq; & le 10, à quatre heures du matin, de quarante-trois à vingt-cinq, à cinq lieues de la Côte de l'Oueſt. On avoit, à huit heures, ſoixante-ſix à ſoixante-dix braſſes, par les ſoixante-quatre degrés dix minutes de latitude & les quatre-vingt-huit degrés cinquante-ſix minutes de longitude. La largeur du Welcome y étoit de ſeize ou dix-huit lieues; & l'extrêmité de la Côte de Sud-Eſt alloit du Sud au Sud-Eſt-quart-d'Eſt, à ſix ou ſept lieues du Vaiſſeau. Le 11, à quatre heures du matin, on avoit de quarante-cinq à trente-cinq braſſes d'eau. La Côte du Nord alloit du Nord-Eſt au Nord-Nord-Oueſt, à quatre ou cinq lieues du Vaiſſeau. On étoit alors par les ſoixante-quatre degrés de latitude, & par les quatre-vingt-dix degrés cinquante-trois de longitude, près du Cap. On s'approcha de la Côte, autant qu'il fut poſſible, pour découvrir quelque ouverture dans le Païs. La route fut continuée à la vûe de la Côte Nord du Cap Hope. A quatre heures après-midi, aïant quitté la Côte, pour ſonder, on trouva trente-quatre à vingt-huit braſſes, & trente à quarante vers huit heures.

Le 12, à quatre heures, on mit à la voile; & vers neuf heures on ſe trouva devant le Cap, à neuf ou dix lieues à l'Eſt du Brook Cobham, qui étoit alors au Nord-Oueſt-quart-de-Nord à cinq ou ſix lieues du Vaiſſeau. La ſonde donnoit ſoixante à quarante-neuf braſſes. On étoit alors par les ſoixante-trois degrés quatorze minutes de latitude, & par les quatre-vingt-douze degrés vingt-cinq minutes de longitude de Londres. Middleton aſſure qu'en raſant toute la Côte du Welcome, depuis le Détroit glacé juſqu'à cet endroit, il avoit trouvé pattout que c'étoit un Continent, quoiqu'on y rencontre des Baies aſſez profondes & pluſieurs petites Iles. Ce Cap, & l'autre, ſitué à ſoixante-quatre degrés de latitude, renferment une très profonde Baie. On rencontre, le long de la Côte, quantité de Baleines noires, de la véritable eſpece dont on tire les côtes.

Devant Brook-Cobham, on avoit vingt à quarante braſſes d'eau, à quatre lieues de diſtance à l'Eſt-Nord-Eſt. Le 13, Middleton envoïa faire de l'eau dans une Ile qui eſt à trois lieues du Continent, & qui a ſept lieues de long ſur trois de large, preſque toute d'une pierre blanche & dure, ſemblable à du marbre. La Chaloupe, qui en revint le 14, apporta une Bête fauve & un Ours blanc, tués par les Indiens du bord: ils avoient vû, dans l'Ile, quantité de Cygnes & de Canards. Le 15, on accorda la liberté à deux des Indiens, qui ſouhaitoient d'être laiſſés dans ce lieu, où ils n'étoient pas éloignés de leur Patrie: Middleton leur fit donner une petite Barque, qui fut chargée de poudre & de plomb, de proviſions, de haches, de Tabac, & de Quinquaillerie. Ceux qui les avoient conduits dans l'Ile avoient obſervé, que la Marée y monte ſouvent à vingt-deux piés. Un autre Indien, curieux de voir l'Europe, fut gardé à bord; &

le même jour, Middleton fit mettre à la voile pour l'Angleterre.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Quelque soin qu'il eût apporté à ses observations, son Voïage ne répondit point aux grandes espérances qu'on en avoit conçues. Non-seulement, il n'avoit pas découvert le passage, mais il n'avoit pû se mettre en état d'expliquer les hautes Marées qu'il avoit observées dans le Welcome; & c'étoit sur ce point qu'on attendoit un éclaircissement. Des Détroits gelés, des ouvertures inconnues, ne pouvoient servir à la décision, & ne faisoient que suspendre la difficulté. Il restoit toujours à trouver d'où venoient ces grosses Marées, par quelque ouverture qu'elles pussent entrer: & les Partisans du Passage soutenoient qu'elles ne pouvoient être expliquées, sans la supposition d'un Océan de l'autre côté. Ainsi loin d'aider à sortir de ce labyrinthe, Middleton sembloit en avoir multiplié les détours (29). Il falloit une autre Expédition, pour tirer quelque fruit de la sienne: elle s'est faite, & c'est ce qui reste à rapporter. Comme les Anglois y ont emploïé tous leurs efforts, & qu'elle peut passer pour le résultat des connoissances rassemblées depuis deux siecles, tout ce qu'on a lû jusqu'ici n'en est proprement que l'introduction.

Résultat du Voïage de Middleton.

Suppositions établies sur les Observations passées.

On supposa comme incontestable, par la raison & l'expérience, qu'il n'y avoit rien à se promettre du côté du Détroit de Davis; & qu'au contraire il devoit rester beaucoup d'espérance au Nord-Ouest de la Baie d'Hudson. Dobbs publia un nouvel Ouvrage, où tous les argumens favorables à cette opinion furent soigneusement recueillis. A l'objection, que les Golfes, qui promettoient le plus, avoient été visités, & qu'on n'y avoit trouvé que des Baies & des Rivieres, il répondit qu'ils n'avoient pas été visités tous; & que si l'on en avoit visité un grand nombre sans y avoir trouvé le passage, il n'en étoit que plus probable qu'il existoit dans quelque autre, parcequ'il en paroissoit plus impossible que des masses d'eau, qui font monter si haut les Marées dans ces Rivieres & ces Baies, n'eussent pas de communication avec quelque autre Océan. Enfin, tout fût réduit à ce dilemme: le passage existe, où il n'existe pas. S'il existe, tout le monde convient que l'avantage extrême qu'il y auroit à le découvrir, ne permet pas d'abandonner cette recherche: s'il n'existe pas, la recherche est inutile; mais on doit convenir aussi qu'elle est nécessaire, pour s'assurer de son inutilité.

Projet d'un nouveau Voïage.

Malgré le jugement qu'un Journaliste a porté des argumens de Dobbs (30),

(29) Dobbs l'accusa même de s'être laissé gagner par la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui préférant son profit particulier & le négoce exclusif de la Baie à l'intérêt général de la Nation, ne souhaitoit point que le passage fût découvert.

(30) L'Auteur de l'Extrait d'Ellis, dans la Bibliotheque raisonnée (Janvier, Février & Mars 1747) reproche à Dobbs d'avoir allegué dans son Livre, qui fut publié en 1746, bien des *oui-dires & des Relations peu respectables*. Sa Carte, dit-il, est dressée sur ses souhaits, plus que sur l'expérience. » Il » fait changer de direction à la Côte occi» dentale de l'Amérique, la fait rebrousser » à l'Est, & la mene joindre la Baie d'Hud» son près du Détroit de *wager*. L'Amé» rique auroit, dans cette supposition, une » vaste Mer à l'Occident, & le Détroit » pourroit se réduire à peu de milles. Mais » une telle supposition est démentie par tous » les anciens Routiers, qui en différens » tems & en différentes latitudes, ont tou» jours trouvé la direction de la Côte occi» dentale de l'Amérique, allant de l'Est à » l'Oueſt. Et comment accorder la Carte de » M. Dobbs, avec des Rivieres qui forment » des Baies de soixante lieues de large, dans » l'endroit même où il suppose un Détroit?

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

ils eurent tant de poids pour la Nation Angloiſe, que l'Etat même, après une mûre délibération, réſolut d'encourager l'Entrepriſe, & promit un prix de vingt mille livres ſterling pour la découverte ; ſur ce ſeul principe, que le gain devoit être immenſe dans le cas du ſuccès, & les pertes bornées, dans la plus déſavantageuſe ſuppoſition. On ouvrit une ſouſcription de dix mille livres ſterling, qui parurent ſuffire pour les frais ; & qui furent diviſées en cent actions : elle fut auſſi-tôt remplie. Il ſe forma un *Commité* de perſonnes riches, qui acheterent deux Vaiſſeaux, & qui ſuppléerent de leurs propres fonds au défaut du capital, pour hâter leur départ, dans la crainte de manquer la ſaiſon. Enfin, pour animer l'Equipage, on ajouta aux appointemens, qui étoient déja conſidérables, des *Primes*, en cas de ſuccès, proportionnées au rang & aux ſervices, & toutes les priſes qui pourroient ſe faire ſur la route. Des deux Vaiſſeaux, l'un qui étoit de cent quatre-vingt tonneaux, fut nommé *la Galiote de Dobbs* ; l'autre, de cent quarante tonneaux, prit le nom de *la Californie*. On choiſit, pour Commandans, les Capitaines Guillaume *Moore* & François *Smith*.

Les inſtructions du Commité portent un caractere ſi ſingulier d'intelligence & d'exactitude, qu'elles méritent, à ces deux titres, l'attention de ceux qui cherchent à s'inſtruire.

Inſtructions du Comité pour les deux Capitaines.

Vous ferez voile enſemble, avec toute la diligence poſſible, de la Tamiſe au Sud du Cap Farewell en Groenlande. Vous éviterez les glaces près du Cap, & vous gouvernerez vers l'entrée de la Baie d'Hudſon, entre les Iles de la Réſolution & celles de Button au Nord des Orcades. En cas de ſéparation, votre premier rendez-vous ſera à *Coirſtown*, aux Orcades ; mais ſi le tems vous permet de ſuivre votre route, vous ne vous y arrêterez pas plus de quarante heures. Le ſecond ſera, à l'Eſt des Iles de la Réſolution, au cas que les glaces ne ſoient pas aſſez diſperſées à l'entrée du Détroit. Mais ſi le paſſage eſt libre, vous n'y attendrez qu'un jour ou deux ; à moins que ce ne ſoit le tems des hautes Marées, car dans ce cas vous ferez mieux d'attendre la diminution des courans, qui ſont alors trop rapides. En paſſant le Détroit, raſez de près la Côte du Nord, juſqu'à ce que vous aïez paſſé les Iles des Sauvages, & tenez toujours une diſtance raiſonnable l'un de l'autre ; afin que s'il arrivoit quelque accident dans les glaces, vous puiſſiez entendre réciproquement vos Canons ou vos Cloches, & vous prêter du ſecours.

Dans le Détroit, votre plus proche rendez-vous, en cas de ſéparation, ſera l'Ile de Diggs, ou Cary-Swan's-neſt. Celui qui y arrivera le premier n'attendra l'autre que pendant deux jours ; & ſi le dernier n'y arrive pas, il élevera une Perche ou un monceau de pierres du côté du principal Cap, où il laiſſera une Lettre, pour avertir l'autre de ſon paſſage & de ſon départ. Quand vous aurez découvert Cary-Swan's-neſt, ſi le vent eſt contraire, vous mouillerez l'ancre pour une Marée ou deux, & vous obſerverez avec beaucoup de ſoin la direction, la rapidité, la hauteur & le tems de la Marée. Mais ſi le vent eſt favorable pour ranger une partie de la Côte de Nord-Oueſt, depuis la Baie nommée *Piſtol-Bay*, par les ſoixante-deux degrés trente minutes, juſqu'au Détroit de Wager, fixez

alors votre plus proche rendez-vous, ou au Deer-Sund, ſi vous vous déterminez à pouſſer vers ce Paſſage, ou à l'Ile de Marbre, au cas que le vent ſoit favorable & la Mer ſans glaces.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

A toutes les Terres que vous rencontrerez, examinez-bien, ſur la Côte, le tems & la direction de la Marée. Si vous rencontrez quelque flux venant de l'Oueſt, & que vous trouviez quelque belle ouverture ſans glaces, vous y entrerez, quoiqu'avec beaucoup de précautions, en vous faiſant précéder de votre Chaloupe; & vous ne tarderez pas, alors, à viſiter le Détroit de Wager ou Piſtol-Bay. Mais ſi vous commencez par le Détroit de Wager, & qu'à votre dernier rendez-vous, les deux Vaiſſeaux ſe trouvent au *Deer-Sund*, puiſqu'après il n'y en a plus d'autre; vous pouſſerez alors directement vers le Golfe de Ranking, en tenant le grand Canal, au Nord des Iles où il paſſe, & vous y obſerverez de même la direction, la hauteur & le tems de la Marée. Si vous la trouvez avancée, ou que le flux vienne du côté de l'Oueſt ou du Sud-Oueſt, vous entrerez alors hardiment dans l'ouverture, que vous ſuivrez juſqu'à tel point de l'Eſt où elle puiſſe vous conduire. Cependant, ſi le paſſage eſt étroit, vous aurez ſoin de tenir toujours votre Chaloupe à la tête, avec la ſonde, & vous obſerverez les Marées, la profondeur, la ſalûre de l'eau, & la variation de l'Aiguille: vous marquerez, ſur votre Carte, la latitude de tous les Caps, & la ſituation des Païs à l'égard de vos Vaiſſeaux, & vous tâcherez de vous aſſurer de quelques bons Ports, où vous puiſſiez vous mettre à couvert des tempêtes & des vents.

Si vous rencontrez le flux, & qu'après avoir paſſé la partie étroite du Détroit de Wager, vous tombiez dans une Mer ouverte & ſans glaces, vous pourrez alors vous croire aſſurés d'un Paſſage libre, & paſſer hardiment au Sud-Oueſt, ou plus ou moins vers le Sud ou l'Oueſt, ſelon la ſituation du Païs, en gardant l'Amérique à vûe au Bas-bord: & ſi vous entrez enſuite dans quelque ouverture, en voïant du Païs des deux côtés, vous aurez grand ſoin d'obſerver la Marée, ſi elle vient au-devant de vous, ou ſi elle vous ſuit, pour juger ſi vous êtes entrés dans une Baie, ou ſi c'eſt un paſſage entre des Païs entrecoupés ou des Iles; & ſelon le cas, vous pouſſerez plus loin, ou vous retournerez ſur vos pas, pour avancer plus à l'Oueſt.

Après avoir paſſé juſqu'à ſoixante-deux degrés de latitude, au-delà du Détroit de Wager, ſi vous rencontrez une Marée qui vienne du Sud-Oueſt, vous pourrez vous croire ſûrs alors d'avoir paſſé le Cap le plus Septentrional du Continent de Nord-Oueſt de l'Amérique, & vous pourrez hardiment faire voile à quelque latitude chaude, de cinquante degrés au Sud, pour hiverner, avec le ſoin de continuer toujours vos obſervations ſur les Rochers & les Bas-fonds que vous rencontrerez dans votre paſſage, & de marquer les latitudes de tous les Caps dans vos Cartes, & les longitudes calculées ſur le Parallele où vous vous trouverez.

Si vous jugez à propos de commencer par faire un eſſai, dans le Piſtol-Bay, ou au Golfe Ranking proche de l'Ile de Marbre, que vous y trouviez la Marée venant de l'Oueſt ou du Nord-Oueſt, & que l'ouverture s'étende vers l'Oueſt, vous y ſuivrez la même inſtruction que pour le Détroit de

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Wager, parceque l'un & l'autre de ces deux Détroits doivent aboutir à ſoixante-deux degrés ; & généralement, partout où vous obſerverez que la Marée vient de l'Oueſt, vous pourrez être ſûrs de trouver un paſſage large & ouvert, puiſqu'il doit être certain alors que vous n'êtes plus loin de l'Océan, qui fait monter ſi haut ces Marées au Nord-Oueſt de la Baie.

Si vous vous trouvez en pleine Mer après avoir paſſé une de ces ouvertures, & que ſans rencontrer aucun obſtacle vous puiſſiez gagner environ les cinquante degrés de latitude, vous y paſſerez l'Hiver, au cas que la ſaiſon vous empêche d'aller en avant : mais ſi le tems & le vent le permettent, vous pouſſerez au Sud, juſqu'aux quarante degrés au moins, ſûrs d'y trouver un climat plus chaud & plus agréable, pour l'Hiver ; ce qui vous confirmera la réalité de votre découverte. En ce cas, vous choiſirez pour votre ſéjour une Riviere navigable, ou quelque bon Port, dans lequel vous n'aïez rien à redouter des Habitans ; car ſi vous aviez quelque choſe à craindre d'eux, il vaudroit mieux paſſer l'Hiver dans un Port de quelque Ile déſerte, mais fertile & remplie de bois, à une diſtance convenable du Continent. Surtout, ne négligez point d'y établir des Corps-de-Garde & des Sentinelles, comme vous feriez dans un Païs ennemi.

Si vous rencontrez quelques Sauvages, en paſſant par le Détroit d'Hudſon, vous ne perdrez point le tems à trafiquer avec eux, & vous leur ferez quelques préſens de Quincaillerie. Si vous en rencontrez après avoir paſſé la Baie, vous leur ferez auſſi des préſens ; mais vous ne refuſerez point de négocier, & vous tâcherez de leur laiſſer une bonne opinion de vous, en leur donnant, pour leur fourrure, quelque choſe de plus qu'ils ne reçoivent de la Compagnie, & leur laiſſant le choix de vos Marchandiſes d'échange, pour vous aſſurer de leur amitié. Cependant vos obſervations, ſur les Marées, ne doivent pas ſouffrir de ce Commerce.

Si, paſſant ces Païs entrecoupés, au Nord-Oueſt de la Baie, vous ſortez plus méridionalement qu'aux ſoixante degrés, & que vous rencontriez enſuite quelques autres Nations plus civiliſées que les Eſquimaux, vous tâcherez de gagner leur amitié par de bons préſens, & vous ne refuſerez aucun trafic. Vous leur ferez entendre qu'au Printems prochain, lorſque vous retournerez dans leur Païs, vous ſerez charmés d'ouvrir un Commerce, dont ils tireront de grands avantages, & de lier avec eux une alliance perpétuelle. Mais ne vous arrêtez dans leurs Ports, qu'autant que la ſaiſon & le vent ne vous permettront pas de paſſer plus loin. Dans tous les lieux inhabités où vous vous arrêterez, vous prendrez poſſeſſion du Païs, au nom de S. M. Britannique, comme premier Poſſeſſeur, en y élevant un Monument de bois ou de pierre, avec une Inſcription, & en donnant des noms aux Ports, aux Rivieres, aux Caps & aux Iles. Mais, ſi vous rencontrez des Habitans tout-à-fait civiliſés & vivans dans des demeures fixes, gardez-vous bien de leur donner de l'ombrage par des priſes de poſſeſſion ; à moins qu'à votre retour ils ne vous cedent volontairement quelque terrein, pour l'exercice habituel de votre Commerce. Vous n'emmenerez de force aucun Habitant ; mais ſi quelqu'un s'offre à partir avec vous, pour ſervir d'Interprete à l'avenir & pour entretenir l'amitié, vous ne refuſerez point de le prendre à bord.

Si

Si vous preniez le parti de laiſſer quelques-uns de vos gens dans ces Païs, vous aurez ſoin de leur donner une bonne proviſion de Quincaillerie, pour les mettre en état de cultiver l'amitié des Indiens par des préſens; & vous leur donnerez auſſi des ſemences de toutes ſortes de fruits, de légumes & d'arbres, qui ne croiſſent point naturellement dans ces terres. Vous leur laiſſerez du Papier, des plumes & de l'encre, pour tenir compte de leurs obſervations ſur les propriétés du Païs.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Lorſque vous aurez paſſé les Terres entrecoupées, ſi vous rencontrez encore des Baleines blanches, & qu'en Août & Septembre elles dirigent leur courſe au Sud-Oueſt, ce ſera pour vous une preuve de plus, d'un paſſage navigable à l'Océan occidental, où ces Poiſſons vont alors ſe rendre.

Si vous avancez un peu au Sud, depuis ſoixante juſqu'à cinquante degrés, & que vous touchiez à quelque Port où les Habitans demeurent dans des Villes & des Villages, vous vous conduirez avec beaucoup de précaution. Quelque amitié qu'ils vous faſſent, vous vous garderez bien de vous mettre en leur pouvoir. Au contraire, s'ils vous menacent de quelque hoſtilité, vous n'y aborderez point, & vous vous éloignerez de la Côte, ſans leur faire entrevoir néanmoins aucune marque de crainte. S'ils viennent vous attaquer, vous commencerez par les effraïer, du bruit de votre groſſe Artillerie; & vous ne tuerez perſonne, ſi vous n'y êtes forcés pour votre propre défenſe. Alors vous quitterez la Côte, en pouſſant au Sud, juſqu'à ce que vous aïez rencontré des Peuples d'un naturel plus humain. Si vous rencontrez des Nations puiſſantes, qui commercent avec des Vaiſſeaux de charge & de force, & qui vous faſſent un mauvais accueil, vous éviterez la Côte, dans les Mers libres; mais ſi vous vous trouviez entre des Iles, avec trop de difficulté à vous garantir de l'inſulte des Habitans, ou à pénétrer plus loin pour achever la découverte; alors, ſi la ſaiſon n'étoit pas trop avancée, vous reviendriez en Angleterre pour faire votre rapport, qui prouveroit aſſez viſiblement que vous auriez pénétré dans quelque Océan différent des nôtres. C'eſt le ſeul moïen de prévenir les accidens qui pourroient vous arriver pendant l'Hiver, & nous faire perdre le fruit de vos découvertes.

Si vous pouſſez votre route au Sud, juſqu'à pouvoir paſſer l'Hiver dans un Païs chaud, vous choiſirez quelque Ile qui ne ſoit pas fréquentée par les Peuples du Continent, pour y mettre vos Vaiſſeaux à couvert. Si cette Ile eſt fertile, vous occuperez, à l'entrée du Printems, les gens de vos Equipages à préparer un eſpace de terre, dont vous ferez un Jardin. Vous y ſemerez de toutes les graines que vous y aurez portées, ſoit pour l'uſage des Habitans, s'il s'en trouve dans l'Ile, ſoit pour les beſoins futurs de ceux qu'on y pourra renvoïer d'ici. Vous y laiſſerez auſſi les différentes eſpeces d'Animaux Domeſtiques qui vous reſteront à bord, ſurtout des Poules & des Pigeons; & vous aurez grand ſoin d'obſerver les Arbres & les Plantes, qui ne reſſembleront point aux nôtres. Si vous hivernez ſur la Côte occidentale de l'Amérique, près du Cap Blanc, vers les quarante-deux degrés de latitude, tâchez de pourſuivre votre découverte au Sud, d'abord après l'Equinoxe de Mars, ſi le tems vous le permet, juſqu'à ce

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

que vous touchiez aux quarante degrés. Là, il ne pourra vous reſter aucun doute du ſuccès.

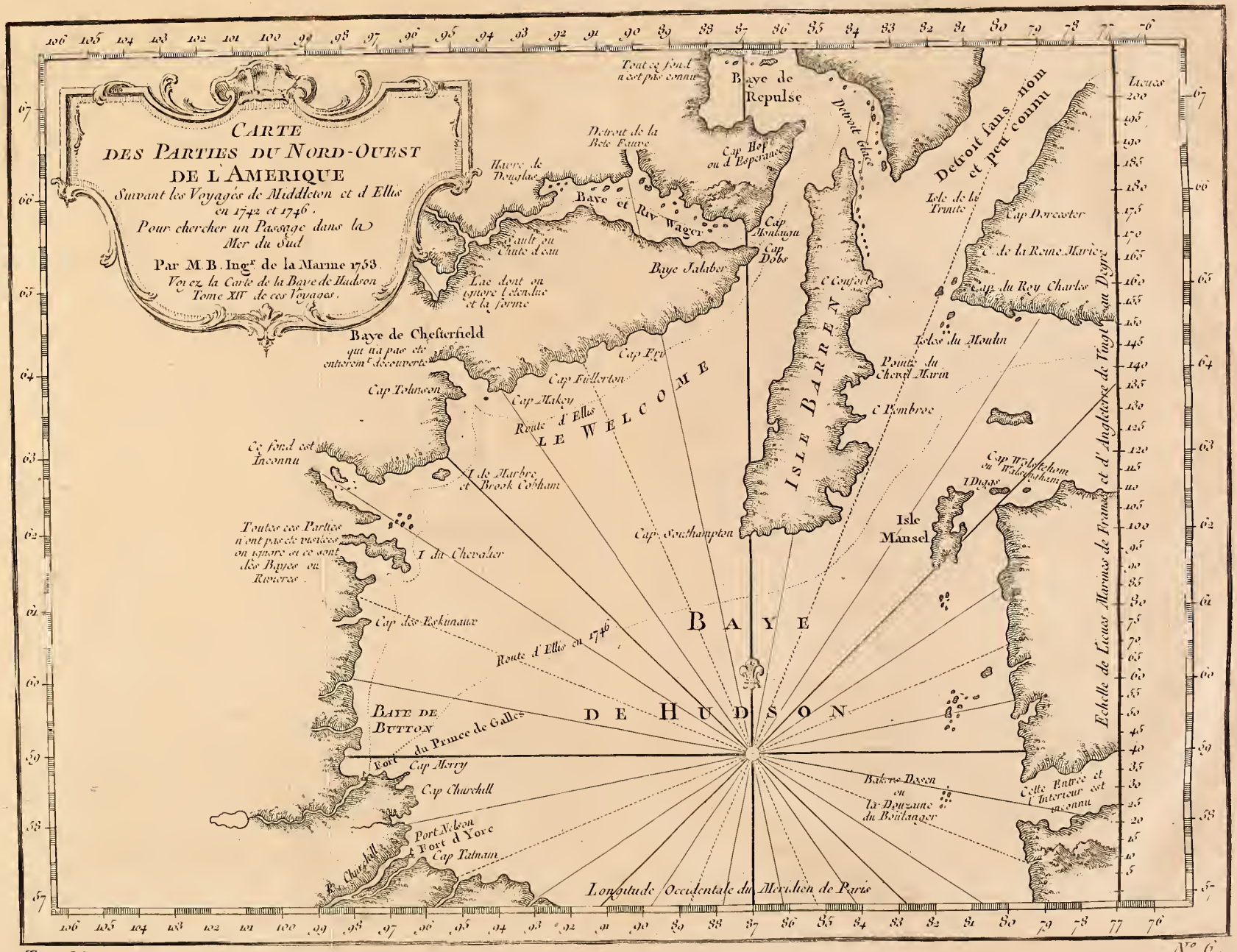
En retournant au Nord-Eſt, comme vous aurez l'Eté devant vous, rien ne vous obligera de preſſer vos voiles, & vous obſerverez bien toute la Côte Nord-Oueſt de l'Amérique. Vous ferez ſurtout des obſervations exactes ſur les Rivieres, les Baies, les Promontoires &c. Vous ferez des Cartes, ſur leſquelles vous marquerez les ſituations des Païs, & les vûes, telles que vous les aurez de vos Vaiſſeaux; vous tiendrez compte des Marées, des ſondes, & de la variation de la Bouſſole. Vous conclurez des alliances avec les Habitans du Païs; & vous établirez avec eux un Commerce utile pour nous, mais équitable pour eux, en reglant nos Marchandiſes ſur l'évaluation des leurs. Ce ſoin vous occupera pendant les mois d'Avril, Mai & Juin; de ſorte que vous pourrez vous retrouver par les ſoixante-deux degrés, vers la fin de Juillet. Vous repaſſerez enſuite la Baie & le Détroit, au commencement d'Août.

Si les Vaiſſeaux ſe ſéparent après leur dernier rendez-vous près du Deer-Sund ou de l'Ile de Morbac, chacun s'efforcera par lui-même de découvrir le paſſage, ſans attendre l'autre; & le rendez-vous, pour ſe rejoindre, ſera à quelque Ile ou Port, par les quarante degrés de latitude, derriere la Californie. Si l'un ou l'autre peut hiverner près de cette Ile, & plus au Nord que les cinquante-quatre degrés, le Capitaine tâchera d'engager quelque Indien par des récompenſes, à traverſer le Païs, ſoit vers la Riviere de Churchill ou le Fort d'York, ſoit vers la Riviere de Nelſon, avec des Lettres pour l'Amirauté & le Secretaire de la Compagnie. Il expliquera ſes découvertes juſqu'à ce jour, & promettra une récompenſe à celui qui voudra ſe charger d'amener l'Indien en Angleterre; de peur que la découverte ne ſoit ſupprimée au Comptoir, dans la ſuppoſition où quelque malheur empêcheroit le Vaiſſeau de revenir au Printems.

Si, par quelque accident imprévû, les Vaiſſeaux ne peuvent avancer au-delà, ou à l'Oueſt, de Piſtol-Bay ou du Détroit de Wager, ni vers le Sud au-delà des cinquante-huit ou ſoixante degrés, & qu'ils ne trouvent point d'ouverture, ni de paſſage, à l'Oueſt ou au Sud-Oueſt, parmi ces Païs entrecoupés & ces Iles; ou qu'après avoir paſſé ces Païs entrecoupés, ils ne rencontrent point de Marée qui vienne de l'Oueſt; alors, après avoir fait les eſſais néceſſaires, de l'avis du Conſeil ou du plus grand nombre, vous reviendrez droit à Londres, ſans hiverner dans aucun Port de la Baie, pour ne pas jetter les Actionnaires dans une dépenſe inutile.

Si vous rencontrez quelques Eſquimaux au-delà du Détroit de Wager, ou de Piſtol-Bay, vous tâcherez d'apprendre d'eux, par des ſignes, où eſt la Mine de Cuivre; & ſi, parvenant à découvrir le paſſage, vous y pouviez hiverner, vous ne manqueriez point à votre retour, quand vous ſerez vers les ſoixante degrés, de faire des recherches plus exactes pour la découverte de cette Mine. Si vous la trouvez, vous emporterez avec vous quelques morceaux de Minéral, pour en faire ici l'eſſai.

Vous aurez ſoin de tenir des minutes exactes de toutes vos Délibérations, & de les faire ſigner de trois, au moins, des perſonnes du Con-


CARTE
DES PARTIES DU NORD-OUEST
DE L'AMERIQUE
Suivant les Voyages de Middleton et d'Ellis
en 1742 et 1746.
Pour chercher un Passage dans la
Mer du Sud
Par M. B. Ingr de la Marine 1753.
Voyez la Carte de la Baye de Hudson
Tome XII de ces Voyages.
Tout ce fond n'est pas connu
Baye de Repulse
Detroit de la Bete Fauve
Cap Bef ou d'Esperance
Detroit glace
Detroit sans nom et peu connu
Havre de Douglas
Baye et Riv. Wager
Cap Montagu
Cap Dobs
Cault ou Chute d'eau
Lac dont on ignore l'etendue et la forme
Baye Jalaber
Isle de la Trinité
Cap Dorcester
C. de la Reine Marie
Cap du Roy Charles
C. Confort
Baye de Chesterfield
qui n'a pas été entierem.t découverte
Cap Fry
Cap Fullerton
Cap Tolmason
Cap Makey
Route d'Ellis
LE WELCOME
ISLE BARRY
Isles du Moulin
Pointe du Cheval Marin
C. Pembroc
Ce fond est Inconnu
I. de Marbre et Brook Cobham
Cap Wolstenholm ou Walstenholme
I. Dagoe
Isle Mansel
Toutes ces Parties n'ont pas été visitées on ignore si ce sont des Bayes ou Rivieres
I. du Chevalier
Cap Southampton
Cap des Esquimaux
Route d'Ellis en 1746
BAYE
DE HUDSON
BAYE DE BUTTON
du Prince de Galles
Fort
Cap Merry
Cap Churchill
Port Nelson
Fort d'York
Cap Tatnam
Bakers Dozen ou la Douzaine du Boulanger
Celle Entrée et l'Interieur est inconnu
Echelle de Lieues Marines de Frances et d'Angloises de Vingt au Degré
Lieues
Longitude Occidentale du Meridien de Paris

seil, avant que l'Assemblée se sépare. Vous ferez faire des copies de toutes vos opérations, qui seront scellées aussi du cachet de trois personnes du Conseil ; & envoïées par la Poste à votre retour, de tel endroit de l'Angleterre ou de l'Irlande où vous puissiez aborder, ou même plûtôt, si l'occasion se présente par les Vaisseaux de la Baie d'Hudson, au sieur Samuel *Smith*, Secretaire du Commité de Nord-Oueſt.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

Les deux Vaisseaux, destinés pour la découverte du Passage, descendirent de Londres à Gravesand ; & dans le même tems il y arriva d'Italie, un Voïageur Anglois fort curieux, nommé Henri *Ellis*, qui les aïant rencontrés, & les voïant prêts à mettre à la voile, témoigna quelque chagrin d'avoir manqué l'occasion de partir avec eux, pour une si glorieuse Expédition. Son mérite, qui étoit connu, fit aller ses regrets jusqu'au Commité. On le fit chercher avec un empressement qui le flatta. » Mon » chagrin, dit-il lui-même, fut bientôt changé dans une joie fort vive, » lorsque je me vis proposer un commandement sur l'un ou l'autre des » deux Vaisseaux. La curiosité de voir un Païs tout nouveau pour moi, » joint aux avantages & surtout à l'honneur que j'esperois de cette En» trepriſe, m'inspirerent un desir ardent d'y contribuer : mais, quoiqu'as» sez accoutumé à la vie Marine, je refusai le commandement qui m'é» toit offert, dans des Mers & sous un climat dont je n'avois pas la moin» dre expérience. On convint, sur mon refus, que je ferois le Voïage, » en qualité d'Agent du Commité, sans autres fonctions que celles qui » me seroient expliquées par des instructions immédiates. Les principaux » articles portoient, que je serois chargé de lever les Plans de tous les » Païs nouvellement découverts ; de marquer les situations & les distan» ces des Caps, les Sondes, les Rochers & les Bas-fonds ; d'assister aux » observations manuelles, lorsqu'il seroit question de constater le tems, » la hauteur, la force, & la direction des Marées ; de faire mes obser» vations sur les différens degres de salure de l'eau marine ; d'observer » les variations de la Bousſole ; d'examiner la nature des Terres, & de » recueillir tout ce que je pourrois, de Métaux, de Minéraux, & d'au» tres curiosités naturelles. Je ne dois pas oublier une circonstance, qui » m'affligea beaucoup ; c'est que je n'eus pas un moment, pour faire mes » préparatifs : dix-huit heures après les conventions, je fus obligé de me » rendre à bord.

Comment M. Ellis fut destiné à la recherche du passage.

M. Ellis, tel qu'il se fait connoître par la confiance qu'on prit tout-d'un-coup à ses lumieres, s'embarqua sur la Galiote de Dobbs. La Relation, dont on va lire l'Extrait, est son Ouvrage. L'Agent du Comité de Nord-Oueſt s'en donne pour l'Ecrivain, & justifie ce titre par la sagesse de son style, autant que par un grand nombre de judicieuses Observations, qui le distinguent du commun des Voïageurs.

Journal de cette Entrepriſe.

VOÏAGE D'ELLIS. 1746.

Les Vaisseaux mirent à la voile, le 31 de Mai 1746. On supprime ici les accidens ordinaires dans un Voïage de long cours, tels que le danger auquel la Galiote de Dobbs fut exposée par le feu ; il n'arriva rien de plus remarquable jusqu'au 27 de Juin, où les deux Vaisseaux se virent séparés par les glaces, vers les cinquante-huit degrés trente minutes de latitude, à l'Est du Cap Farewel. Mais l'habileté des Pilotes les aïant rap-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

prochés dès le même jour, ils eurent ensuite à traverser une prodigieuse quantité de bois flottant. C'étoient de grosses pieces, qu'on auroit prises pour du Bois de charpente, & qui se présentant de toutes parts, firent chercher à l'Agent du Commité la cause d'un spectacle si singulier. Toutes les Relations, dit-il, qu'on a de la Groenlande, des Côtes du Détroit de Davis & de celles du Détroit d'Hudson, quoiqu'assez opposées sur divers points, s'accordent toutes à nous assurer qu'il ne croît point de bois de cette forme, dans toutes ces Contrées : d'où l'on doit conclure que de quelque part qu'il puisse venir, ce n'est pas des lieux qu'on vient de nommer. Quelques-uns supposent qu'il se jette ici, des Côtes de la Norvege ; & d'autres le font arriver de la Côte orientale du Païs de Labrador. Mais Ellis rejette ces deux sentimens : d'un côté les vents de Nord-Oueſt, qui prédominent dans ces Parages, l'empêcheroient d'arriver ici de la Norvege ; & de l'autre, les courans impétueux qui sortent des Détroits de Davis & d'Hudson, en tendant vers le Sud, l'arrêteroient au passage, & ne lui permettroient jamais de venir de la Côte d'Amérique dans ces Mers. L'explication d'Egede (31), qui avoit passé plusieurs années dans la Colonie Danoise établie à l'Oueſt de la Groenlande, paroît plus plausible au Voïageur Anglois. Egede avoit vû, sur la Côte orientale de ce Païs, par les soixante-un degrés de latitude, des Bouleaux, des Ormes, & d'autres especes d'arbres, de dix-huit piés de haut & de la grosseur de la cuisse : il avoit observé que dans la Norvege, comme dans la Groenlande, la Côte orientale est plus chaude que l'occidentale, & que parconséquent les arbres y croissent plus aisément & deviennent plus gros ; ce qui porte à croire que ce bois flottant vient de la Groenlande.

Le 5 de Juillet, les Anglois des deux Vaisseaux commencerent à découvrir ces Montagnes de glace, qu'on trouve en tout tems proche du Détroit d'Hudson. Elles sont d'une grosseur si monstrueuse, qu'on leur attribue ici jusqu'à quinze ou dix-huit cens piés d'épaisseur. Plusieurs Voïageurs ont tenté d'expliquer, comment elles se forment ; & le nôtre embrasse le sentiment du Capitaine Middleton. Ce Païs, lui fait-il dire, est fort élevé le long des côtes de la Baie de Baffin, du Détroit d'Hudson &c : il l'est de cent brasses, ou plus, proche de la Côte. Ces Côtes ont quantité de Golfes, dont les cavités sont remplies de nége, de glace, & gelées jusqu'au fond, par un froid dont le regne est continuel. Les glaces s'y accumulent pendant quatre, cinq, ou six ans, jusqu'à ce qu'une espece de Déluge terrestre, qui arrive communément à ces périodes, les détache & les entraîne dans le Détroit ou dans l'Océan, où elles suivent la direction des vents variables & des courans, pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Ces Montagnes augmentent en masse, plutôt qu'elles ne diminuent, parcequ'à l'exception de quatre ou cinq points de leur circonférence elles sont entourées de glaces plus minces, à la distance de plusieurs centaines de lieues, & que le Païs étant d'ailleurs couvert de néges pendant toute l'année, l'eau y est presque toujours extrêmement froide dans le cours des mois d'Eté. Les glaces plus minces, qui rempliſſent pres-

(31) Dans sa Nouvelle Description de l'ancienne Groenlande, ou, comme d'autres l'écrivent, de l'*ancien Groenland*.

qu'entierement les Détroits & les Baies, & qui hors delà couvrent l'Océan, le long de la Côte, juſqu'à pluſieurs lieues, ont de quatre à dix braſſes d'épaiſſeur, & refroidiſſent tellement l'air, qu'il ſe fait un accroiſſement continuel, aux Montagnes de glace, par l'eau de la Mer qui ne ceſſe point de les arroſer, & par les brouillards humides, qui ne diſcontinuant preſque point, tombent en forme de petite pluie & ſe congelent en tombant ſur la glace. Ces Montagnes aïant beaucoup plus de profondeur, dans l'eau, que de hauteur ſur la ſurface de la Mer, la force des vents ne peut avoir beaucoup d'effet pour les mouvoir; quoique ſoufflant du Nord-Oueſt pendant neuf mois de l'année, il les pouſſe vers un climat plus chaud. Leur mouvement eſt ſi lent, qu'il leur faut des ſiecles entiers pour faire cinq ou ſix cens lieues vers le Sud. Elles ne peuvent donc ſe diſſoudre que lorſqu'elles ſont arrivées entre les cinquante & les quatre-vingt degrés de latitude, où elles s'élevent peu à peu, en devenant plus légeres, à meſure que le Soleil conſume & fait évaporer la partie expoſée à ſes raïons. Egede ne les croit que des morceaux de glace de la Côte, qui tombent dans la Mer, & qui s'y accumulent par degrés.

Voïages au Nord-Oueſt et au Nord-Eſt.

Ellis. 1746.

Le 8 de Juillet, les deux Vaiſſeaux toucherent aux Iles de Réſolution. Un brouillard épais, qui leur en avoit dérobé la vûe, les auroit expoſés à ſe briſer ſur la Côte, ſi le tems ne s'étoit éclairci. Ils paſſerent aux Iles des Sauvages, où ils virent paroître pour la premiere fois de petits Canots, remplis d'Eſquimaux (32). Le 13, ils rencontrerent quantité de glaces, de cinq à dix braſſes d'épaiſſeur, qu'ils ne paſſerent point ſans danger, du moins celles qui étoient ſerrées les unes contre les autres; ſurquoi l'on obſerve que rien n'eſt en effet ſi dangereux que de choquer avec beaucoup de force contre un grand glaçon, qui, lorſqu'il n'eſt pas briſé par le choc, fait ſur un Vaiſſeau le même effet que le contrecoup d'un rocher. Auſſi les Navires deſtinés aux Mers glaciales ſont-ils extrêmement forts en bois, ſurtout en devant; & cette précaution même ne ſuffit pas toujours pour les garantir. Il eſt fort aiſé de s'appercevoir de l'approche de ces glaces: la température de l'air change dans l'inſtant; c'eſt-à-dire que de chaud qu'il étoit, il devient extrêmement froid. D'ailleurs elles s'annoncent ordinairement par des brouillards très épais, mais ſi bas, que ſouvent ils ne s'élevent pas au-deſſus des mâts du Vaiſſeau. Il eſt ordinaire auſſi de voir la glace élevée par la réfraction de l'air, de ſix degrés pour le moins au-deſſus de l'Horizon; ce qui la fait découvrir de fort loin. On eſt quelquefois obligé de s'amarrer aux plus gros glaçons, pour ſe dégager des petits, qui cedent plutôt aux vents & aux courans. Il ſe trouve, ſur ces groſſes maſſes, des creux remplis d'eau fraîche, qui forment comme de petits Lacs, où les Equipages ne manquent point de remplir leurs tonneaux; mais ils ſe gelent preſque toutes les nuits, ſurtout lorſque le vent vient du Nord. Le 18, on eut beaucoup d'éclairs & de tonnerre; phénomene toujours rare dans ces Mers, & dont Ellis attribue la rareté aux Aurores Boréales, qui, n'y étant pas moins fréquentes en Eté qu'en Hiver, enflamment & diſperſent les exhalaiſons ſulfureuſes.

(32) On a déja vu la peinture de ces Peuples, dans l'article qui regarde l'Etabliſſement des François à la Baie d'Hudſon, Tome XIV. de ce Recueil.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

Après beaucoup d'embarras pour traverſer les glaces, on trouva la Mer nette, le 30, devant l'Ile de Saliſbury, preſqu'à l'entrée occidentale du Détroit d'Hudſon. Un Conſeil, qu'Ellis donne ici, pour éviter les glaces dans ce Détroit, eſt de diriger la route fort près de la Côte du Nord. Il a toujours obſervé que ce côté en eſt beaucoup moins embarraſſé que le reſte du Détroit; ce qu'il n'attribue pas moins aux courans, partis des grandes ouvertures de la Côte du Nord, qu'aux vents, qui ſoufflent ordinairement de ce côté.

Le 2 d'Août, on doubla le Cap de Diggs; & le 4, on paſſa l'Ile de Maaſel. Le 11, on côtoïa le Païs, qui eſt à l'Eſt du Welcome, par les ſoixante-quatre dégrés. Le vent n'aïant pas permis de ſuivre longtems la Côte, on ne fit que louvoïer juſqu'au 19, où la premiere Terre qui ſe préſenta fut l'Ile de Marbre, dont on a donné la deſcription dans un autre article (33). Ellis ſe mit dans une Barque longue, pour faire ſes obſervations. Le précis fût, qu'il avoit vu pluſieurs ouvertures conſidérables à l'Oueſt de cette Ile; que le flux venoit du Nord-Eſt, le long de la Côte; qu'il y faiſoit haute Marée à la Pleine & à la Nouvelle Lune, & qu'elle montoit environ dix piés.

La ſaiſon étant déja trop avancée pour le grand objet de la découverte, on prit, à la pluralité des voix, la réſolution de paſſer l'Hiver dans la Baie d'Hudſon. Pour le choix du quartier, tous les avis s'accorderent en faveur du Port de Nelſon, comme celui qui ſe trouvoit le plutôt dégagé des glaces au Printems, & qui offroit d'ailleurs, en abondance, du bois, du Gibier, & tout ce qui étoit néceſſaire à la conſervation de l'Equipage. Mais on ne prévoïoit pas que le Gouverneur, oubliant ce qu'il devoit à l'intérêt National, & ne conſultant que celui de ſa Compagnie (34), emploieroit tous ſes efforts pour cauſer la perte des deux Vaiſſeaux. Une tempête, qu'ils eſſuïerent le 25 d'Août, ne les empêcha point d'arriver le 26 à l'embouchure du Bras méridional de la Riviere de Haies. Dans le deſſein de gagner un mouillage, nommé *Five Fathoms Hole*, trou de cinq braſſes, & ſitué à ſept lieues du Fort d'Yorck, ils continuerent leur route, après avoir fait élever des marques propres à les conduire par deſſus les Bas-fonds. La Californie paſſa fort heureuſement, mais la Galiotte de Dobbs échoua ſur le ſable; & le Gouverneur ſe hâta d'envoïer une Chaloupe, pour abbattre toutes les marques. C'étoit néanmoins la ſeule reſſource qui pût la ſauver. Envain lui fit-on repréſenter l'indignité de cette action: les marques furent abbatues; & ſes Gens n'en diſſimulerent point le motif. Cependant la Galiotte fut remiſe à flot, & parvint à mouiller près de la Californie; mais ce début fit preſſentir, aux deux Equipages, ce qu'ils avoient à craindre de la part du Gouverneur. Dès le jour ſuivant, il joignit les menaces à la perfidie. Enſuite, voïant qu'elles ne ſervoient qu'à faire abandonner aux deux Vaiſſeaux le deſſein d'hiverner au Port de Nelſon, & qu'ils paroiſſoient chercher un autre poſte dans la Riviere de Haies, il revint à l'artifice. » Tout fut emploïé, dit Ellis, pour nous perſuader de

(33) *Ibidem.*

(34) On a vu que la Compagnie de la Baie d'Hudſon ne deſiroit pas que le Paſſage fût découvert.

QUARTIER D'HYVER DANS LA RIVIERE DE HAYES

MAISON DE MONTAGU.

Tom. VI. Pl. I.

» mettre nos Vaiſſeaux au-deſſous du Fort, dans un lieu ouvert à la Mer, » où, ſuivant toute apparence, ils auroient été bientôt mis en pieces, » par les flots, ou par les glaces. Il étoit ſi réſolu de nous faire périr, » qu'après avoir vu ſes propoſitions rejettées, il envoïa bien loin dans les » terres tous les Indiens du Païs, dont la principale occupation eſt de » tuer & de vendre des Bêtes fauves & des Oies, pour nous priver inhu- » mainement de ce ſecours.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

Malgré l'appréhenſion d'un triſte avenir, les deux Vaiſſeaux monterent la Riviere de Haies, le 3 de Septembre, & chercherent une Anſe pour s'y mettre à couvert. Ils en trouverent une, cinq lieues au-deſſus du Fort d'Yorck, au Sud de la Riviere. Le tems fut emploïé, juſqu'au 12, à les décharger. On commença par faire un grand trou en terre, pour y garantir, de la gelée, la biere & les autres liqueurs. Enſuite, dans l'impoſſibilité de paſſer l'Hiver à bord, chacun s'occupa de tout ce qui regardoit ſa conſervation. Ces exemples de l'induſtrie humaine ſont toujours une peinture intéreſſante.

» Une partie des Equipages fut d'abord emploïée à couper du bois, » pour faire du feu, & l'autre à bâtir des Cabanes, peu différentes de » celles du Païs. Nous les fîmes d'arbres équarris, d'environ ſeize piés » de long, inclinés les uns contre les autres; de ſorte que ſe touchant au » ſommet de la Cabane, & ſe trouvant écartés par le bas, ils repréſen- » toient aſſez le toît d'une Maiſon ruſtique. Nous remplîmes les interval- » les d'une piece à l'autre, de mouſſe fort preſſée, que nous enduiſîmes » de terre glaiſe. Nous y fîmes des Portes baſſes & étroites, un foïer au » milieu, & directement au-deſſus, un trou pour le paſſage de la fumée. » Ces Cabanes ſe trouverent fort chaudes.

» Il en falloit une plus grande pour la demeure des Capitaines & des Of- » ficiers. On choiſit un lieu commode, & qui n'étoit pas même ſans agré- » ment: ce fut une petite éminence, entourée d'arbres, à demie lieue de la » Riviere au Sud-Eſt, & preſqu'à même diſtance des Vaiſſeaux. Nous » avions, au Sud-Oueſt, un joli Baſſin d'eau, nommé la Crique des Caſ- » tors, & ſitué devant nous à quatre cens pas, qui formoit la perſpective » d'un grand Canal; & des Bois de haute-futaie nous garantiſſoient des vents » de Nord & de Nord-Eſt. Je traçai le plan de l'Edifice. Il devoit avoir » vingt-huit piés de long, ſur dix-huit de large, & deux étages, l'un de » ſix piés de haut, & l'autre de ſept. Les Capitaines, & quelques-uns des » principaux Officiers, devoient occuper l'étage ſupérieur; le reſte étoit » pour les Officiers ſubalternes & les Domeſtiques. J'avois ordonné la Porte » au milieu du Frontiſpice, de cinq piés de haut ſur trois de large, & » quatre fenêtres en haut, une dans la Chambre de chaque Capitaine; les » deux autres aux deux extrémités, pour éclairer le paſſage & les petites » Chambres des Officiers. Le faîte du toît ne devoit être élevé que d'un » pié au-deſſus des Murs, pour rendre l'écoulement des eaux plus facile, » & pour tenir la Maiſon plus chaude. Un Poile, placé au milieu de l'édifi- » ce, devoit y répandre une égale chaleur. On abbatit un grand nombre » d'arbres; on les mit en œuvre; on ſcia des planches. Les murs furent » compoſés de groſſes poutres, rangées l'une ſur l'autre, avec de la mouſſe

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

» pour remplir les vuides : elles furent clouées : en un mot, la Maiſon ſe » trouva élevée, couverte, & preſqu'achevée le premier jour de Novembre.

L'air étoit très froid, quoiqu'en comparaiſon des autres Hivers, le commencement de cette ſaiſon, n'eût pas été rigoureux : elle ne s'étoit déclarée, à la fin de Septembre, que par des pluies entremêlées de gros floccons de nége, & par des gelées de nuit, qui ne répondoient point à ces terribles relations, qui font l'effroi des Lecteurs. Le 5 d'Octobre, l'Anſe eut beaucoup de glaces. Elle fut tout-à-fait priſe le 8. On eut, juſqu'au 30, tantôt de la gelée, tantôt un tems aſſez doux. Le 31, la Riviere étoit priſe entierement; & les deux Equipages commencerent à juger des Hivers de la Baie d'Hudſon. Le 2 de Novembre, on ne pût ſe ſervir de l'encre, qui geloit au coin du feu; & la biere, qu'on avoit réſervée en bouteilles, ſe trouva gelée en maſſe ſolide, quoiqu'elle fût enveloppée d'étoupe, & tenue dans un lieu fort chaud. Le 6, on ſentit un froid inſupportable. Alors les Equipages furent diſtribués dans les Cabanes, & les Officiers prirent poſſeſſion de leur édifice. Il fut baptiſé, à la maniere des Marins, ſous le nom d'Hôtel de Montaigu. On crut devoir cet honneur au Duc de ce nom, qui s'étoit vivement interreſſé au ſuccès de l'entrepriſe.

» Nous commençâmes, raconte l'Agent du Commité, à prendre nos ha- » billemens d'Hiver. C'étoit une robbe de peau de Caſtor, qui alloit juſ- » qu'aux talons, avec une fourrure en dedans, deux veſtes deſſous, un bon- » net & des mitaines de la même peau, doublés de flanelle, une paire de » bas Eſquimaux par deſſus les nôtres, c'eſt-à-dire de peau, & montant juſ- » qu'au milieu de la cuiſſe, avec des ſouliers de peau d'Elan préparée, dans » leſquels nous portions encore deux ou trois paires de gros chauſſons. Une » paire de ſouliers à nége rendoit cet habillement complet : ils ont en- » viron cinq piés de long ſur un pié & demi de large. C'eſt proprement » la mode des Indiens du Païs, qui l'ont communiquée aux Anglois; & » rien n'eſt effectivement plus propre à les garantir de la rigueur du climat. » A l'exception d'un petit nombre de jours, nous pouvions tenir tête, avec » cette défenſe, au plus grand froid de l'Hiver.

» La chaſſe des Lapins & des Perdrix étant notre principale reſſource, tout » le monde s'emploïoit à cet exercice. Pour celle des Lapins, on coupa » quantité d'arbriſſeaux & de Buiſſons, dont on fit des haies de deux piés » de haut, en laiſſant, de diſtance en diſtance, de petits trous pour » leur paſſage : on mit dans chaque trou un fil d'archal, dont le bout étoit » attaché à l'extrémité d'une longue perche; de ſorte que le Lapin, qui » s'y prenoit dans le trou, ne commençoit pas plutôt à ſe débattre, que » la Perche s'élevoit, & le ſoutenoit étranglé à deux ou trois piés de » terre. Cette méthode étoit d'un double avantage; non-ſeulement elle » nous fourniſſoit beaucoup de Gibier, mais elle le garantiſſoit auſſi de divers » autres Animaux, qui nous l'auroient enlevé.

Les fortes gelées avoient commencé avec le mois de Novembre; elles continuerent juſqu'à la fin du mois, avec cette différence qu'elles étoient plus ou moins vives, ſuivant les variations du vent. Le vent d'Oueſt, ou du Sud, les rendoit aſſez ſupportables; mais elles devenoient terribles, lorſqu'il tournoit au Nord-Oueſt ou au Nord. Souvent elles étoient accompagnées d'une

d'une eſpece de nége, auſſi menue que du ſable, que le vent emportoit en forme de nue, d'une Plaine à l'autre. Il eſt dangereux de s'y trouver expoſé, parcequ'elle eſt ordinairement d'une épaiſſeur, qui ne permet de rien voir à vingt pas. Elle ne laiſſe pas, non plus, la moindre trace de chemin. Cependant Ellis avoue que cet énorme froid ne ſe fait ſentir que quatre ou cinq jours par mois. C'eſt toujours au tems de la Nouvelle & de la Pleine Lune, qui a généralement une forte influence ſur le tems, dans cette Contrée. Les tempêtes y ſont alors effroïables, ſurtout avec le vent de Nord-Oueſt; qui regne aſſez ordinairement en Eté, mais preſque ſans ceſſe en Hiver. Avec les autres vents, quoique les gelées ſoient auſſi très fortes, il fait ſouvent beau; & comme ils varient beaucoup, l'air eſt preſque toujours aſſez tempéré pour la promenade & pour la chaſſe.

Voïages au Nord-Oueſt et au Nord-Eſt.

Ellis. 1746.

Les Equipages commencerent vers la fin de Décembre, à tirer, des deux Vaiſſeaux, diverſes proviſions dont ils avoient fait peu d'uſage au commencement de l'Hiver. Ils ſe ſervoient pour les tranſporter ſur de petits traîneaux, des Chiens du Païs, qui reſſemblent aſſez à nos Mâtins, mais qui n'aboient jamais, & qui ne font que gronder lorſqu'on les irrite. Ils ſont naturellement dociles. Les Anglois, qui en tirent beaucoup d'utilité, les nourriſſent ſur le pié commun de leurs Domeſtiques.

Mais remettons à d'autres articles tout ce qui regarde les propriétés du Païs & de ſes Habitans, pour nous attacher uniquement au cours de l'Expédition. Les fatigues de l'Hiver ne diminuant point l'attention des Anglois pour leur Entrepriſe, ils tinrent avant la fin de Décembre, un grand Conſeil où l'on propoſa d'élever & de garnir d'un Pont la Barque longue, pour l'emploïer à la Découverte. Cette ouverture fut applaudie. Il parut même étonnant que dans les anciens Voïages on n'eût pas conçu qu'il étoit trop dangereux de faire, avec les Vaiſſeaux, des recherches près de la Côte, dans une Mer orageuſe, par des tems variables & des brouillards fort épais, entre des glaces, des Païs entrecoupés, des Iles, des Rochers & des Bancs de ſable, ſans connoître les Ports, les Marées, les courans, ni la direction des Côtes. On s'expoſoit infiniment moins avec une petite Barque, qui pouvoit raſer partout la Côte, du moins à peu de diſtance, & qui ne riſquoit rien à s'engager entre les Rochers ni à paſſer par les Bancs de ſable, où des Vaiſſeaux d'une certaine profondeur étoient dans un péril continuel de ſe perdre. D'ailleurs, en ſuppoſant la Barque échouée, on étoit ſûr de pouvoir la remettre à flot; & quand elle ſeroit venue à périr, le Vaiſſeau étoit toujours une retraite certaine pour l'Equipage. Ellis aſſure que cette ſeule idée, de connoître une reſſource dans le beſoin, augmenta le courage des Anglois, & leur donna même une eſpece de témérité dans tous les dangers. La Barque longue devint ſi précieuſe, qu'on réſolut auſſi-tôt de la tirer à terre, ſur le bord de l'Anſe, & de bâtir ſur elle une Cabane, qui fut couverte de voiles, avec un foïer au centre, pour la conſerver en état de recevoir un Pont à l'arrivée du Printems. Ce ſoin dura ſans relâche, pendant trois ou quatre mois qu'on eut encore à paſſer dans les ſouffrances.

Le mois de Mars donna, ſucceſſivement, tous les tems qui ſont propres au Païs dans le cours de l'année; c'eſt-à-dire qu'on eut des jours, tantôt

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

extrêmement chauds, tantôt auſſi froids qu'en Hiver. La nége fondit partout où le Soleil faiſoit tomber ſes raïons; & vers la fin du mois, l'herbe commençoit à pouſſer dans les lieux expoſés au Sud. Inſenſiblement les Rivieres & les Plaines ſe couvrirent d'eau; & l'on craignit à la fin que les glaces ſe rompant tout-d'un-coup, l'Anſe même ne mît pas les Vaiſſeaux bien à couvert. M. Ellis donne l'explication de ce danger. Lorſque les chaleurs devancent la ſaiſon, dans les Païs qui bordent la Baie d'Hudſon, les néges fondent dans les parties méridionales; & les eaux, formant des torrens rapides, rompent les glaces avant qu'elles ſoient entierement meurtries. Ces flots s'écoulent, juſqu'à ce qu'ils rencontrent quelque réſiſtance qui ſoit capable de les arrêter: mais, s'accumulant bientôt, ils rompent tout obſtacle par leur poids, ils inondent les terres voiſines, ils emportent les arbres, les rivages mêmes, & tout ce qui s'oppoſe à leur violence. C'eſt ce qu'on nomme un Déluge, & ce qui rend fort dangereux, pour un Vaiſſeau, tous les mouillages d'Hiver qui ont un courant. Mais le mois d'Avril s'annonça d'une maniere, qui délivra les Anglois de cette crainte. Le vent ſe mit peu à peu au Nord-Eſt, & leur amena, avec beaucoup de nége & de grêle, une aſſez forte gelée. Enſuite l'air s'étant fort adouci le 18, ils eurent une pluie douce, d'autant plus agréable qu'ils n'en avoient pas eu depuis ſix mois. Les Oiſeaux du Païs reparurent, avec quantité d'autres, de toutes les eſpeces communes dans les Païs Septentrionaux. Ellis ne nomme point celle qui paſſoit ſouvent en volées nombreuſes, » noirâtre, dit-il, & fort laide en apparence, mais qui com-» penſoit, par la beauté de ſon ramage, le déſagrément de ſa figure. Enfin, la chaleur arriva, le 6 de Mai, & l'Anſe étoit déja dégagée des glaces, qui s'étoient perdues peu à peu, quoique la Riviere fût encore priſe.

La Barque longue, à laquelle on avoit travaillé depuis l'adouciſſement de l'air, étoit achevée. Elle fut miſe à l'eau; & les deux Equipages concevant les plus grandes eſpérances des recherches qu'elle alloit faciliter, lui donnerent le nom de *la Réſolution*. Le 16, les glaces de la Riviere des Haies furent emportées par le courant. On mit auſſitôt les deux Vaiſſeaux en état de deſcendre la Riviere, avec le ſecours des hautes Marées, qui les garantirent des ſables. Cependant ils furent arrêtés par d'autres obſtacles juſqu'au 24 de Juin, qu'étant arrivés à l'embouchure de la Riviere, ils mirent à la voile vers le Nord; & quantité de glaces, dont ils furent accompagnés juſqu'au Nord du Cap Churchill, ne les empêcherent point de paſſer, avant le dernier du mois, l'Ile de *Centry*, qui eſt par les ſoixante-un degrés quarante minutes de latitude.

Ce fut le premier de Juillet, que la Réſolution, chargée des proviſions néceſſaires à dix Hommes pour deux mois, fut emploïée à ſa deſtination. Le Capitaine Moore & l'Agent du Commité s'y embarquerent avec huit Hommes, pour viſiter les ouvertures des Côtes, après être convenus d'un rendez-vous à l'Ile de Marbre, où leur Vaiſſeau devoit les attendre. Ici, comme dans les autres courſes de la Réſolution, le Journal change, & pour éviter la confuſion, cette différence nous oblige de faire parler Ellis.

Nous prîmes, dit-il, vers la Côte, où, pendant la nuit, nous nous amarrâmes aux glaces. Le jour suivant, nous eûmes à traverser quantité de gros glaçons, qui, joint aux Bas-fonds & aux Rochers, rendoient le passage fort dangereux. Les Esquimaux des Côtes, qui sont au Nord des Etablissemens de la Compagnie, se montrerent quelquefois, en trouppes de quarante ou cinquante, sur les hauteurs des Iles, avec des signes par lesquels ils sembloient nous appeller; mais nos vûes n'aïant point de rapport au Commerce, nous nous avançâmes, sans leur répondre, jusqu'à l'Ile de *Knight*, par les soixante-deux degrés deux minutes, où nous passâmes la nuit à l'ancre. La haute Marée y montoit de dix piés. Le 3, nous fîmes beaucoup d'efforts, pour nous approcher de la Côte occidentale, où nous avions découvert une ouverture fort large. Le mauvais tems & la grosseur des glaçons, dont nous étions environnés de toutes parts, nous forcerent de retourner à l'Ile de Knight. La Mer beaucoup plus calme, & l'air plus serein, nous laisserent voir plusieurs Iles le 5, telles que *Biby*, *Merry*, *John*, &c, qui sont remplies de rochers, sans arbres, & sans autre herbe qu'un peu de Bistorte, avec quelques Plantes communes dans la Groenlande & la Laponie. Ces Iles, & généralement toutes celles de la même Côte, offrent des monceaux de pierres, dont on ignore l'origine & l'usage, quoiqu'ils soient connus des Navigateurs Anglois depuis qu'ils visitent cette Contrée (35).

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

Le 5, nous nous avançâmes au Sud de l'Ile Biby, dans l'espoir d'entrer par l'ouverture, d'où nous avions tenté inutilement d'approcher. Nous ne fûmes pas plus heureux. Des glaçons d'une immense étendue, que les flots y poussoient & qu'ils en faisoient sortir alternativement, nous firent juger cette entreprise impossible. Après avoir poussé au Nord jusqu'aux soixante-deux degrés douze minutes, nous prîmes au Nord-Oueſt; & traversant quantité de sables, entre plusieurs Iles fort basses, nous entrâmes dans la Baie de *Nevill*, que nous reconnûmes pour la même où nous avions vainement tenté de passer, du côté méridional de l'Ile Biby. Elle est couverte de cette Ile, qui en est à cinq lieues au Sud-Est; elle est spacieuse, & nous nous convainquîmes qu'elle se termine par une Riviere assez large, qui descend du côté de l'Oueſt. Le Continent, qui l'environne, monte en pente douce, & n'offre que des rochers bas & unis, couverts de mousse, avec peu de plantes. L'entrée la plus aisée dans la Baie de Nevill est entre le Continent & l'Ile Biby, au Sud-Oueſt.

(35) On a déja dit que d'autres les prennent pour des Tombeaux d'Esquimaux. Ellis fait ici une observation beaucoup plus singuliere. A cette hauteur, dit-il, au milieu des glaces, les aiguilles de nos Boussoles perdirent entierement leurs qualités magnétiques. Pendant que l'une suivoit une direction, l'autre en marquoit une toute différente: elles ne demeuroient pas même long-tems dans la même direction. Nous voulûmes remédier à cet accident, en retouchant les aiguilles par un Aiman artificiel; mais nous y perdîmes nos peines, & plusieurs essais nous convainquirent que ce désordre ne pouvoit être corrigé par l'attouchement de l'Aiman. Ce fait, qui fut observé de tout ce que nous étions d'Anglois sur la Résolution, doit passer pour averé. Le seul remede, qui nous réussit, fut de mettre & de tenir nos Boussoles dans un lieu chaud, où les aiguilles reprirent sur-le-champ leur activité & pointerent juste. Ellis entre dans une longue explication de ce Phénomene, & l'attribue, pour conclusion, à l'excès du froid.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

Le 8, nous entreprîmes de visiter la Côte du Nord : mais, en repassant les Bancs de sable, nous fûmes jettés, par la Marée, sur une chaîne de Rochers, où nous crûmes notre perte inévitable. Dans cette dangereuse situation, nous dûmes notre salut aux Esquimaux de cinq ou six Canots, qui s'approcherent de nous avec des côtes de Baleines. Ils parurent fort touchés de notre malheur ; & loin d'en tirer le moindre avantage, ils nous rendirent d'importans services. Non-seulement, ils ne s'éloignerent point, jusqu'à ce que la Marée nous eût remis à flot ; mais un Vieillard, qui paroissoit connoître ces écueils, se mit devant nous avec son Canot, & nous servit de guide sur tous les Bas-fonds. Ainsi tout ce qu'on lit du caractere de ces Peuples, dans les Relations Françoises & dans quelques-unes des nôtres, ne s'accorde point avec le témoignage que nous sommes obligés de rendre à leur humanité.

Nous n'eûmes pas moins d'admiration pour leur industrie. Au défaut de fer, leurs Arcs, leurs Fleches & leurs Harpons sont garnis de dents, d'os ou de cornes d'Animaux marins, dont ils se font même des haches, des coûteaux, & d'autres ustensiles. On auroit peine à se figurer, avec quelle adresse ils savent traiter des matériaux si peu convenables à ces usages. Leurs aiguilles sont de la même matiere ; dans leurs mains, elles servent à coudre fort proprement leurs habits, qui ne different point de ceux des Habitans de la Baie d'Hudson. Cette ressemblance, & celle de leurs Langues & de leurs usages, peut faire conclure qu'ils sont originairement d'une même Nation : mais ceux dont je parle sont généralement plus industrieux, plus affables & mieux policés. Leurs Femmes ne garnissent point leurs bottines, de côtes de Baleines, comme celles des autres Esquimaux. Les bonnets different aussi, pour les deux sexes : ils sont composés d'une peau de queue de Buffle, qui leur pend sur le visage, & qui leur donne réellement un aspect terrible, mais qui leur est d'une extrême utilité contre diverses sortes de Mouches, dont ils ne peuvent se garantir autrement. Cette coeffure, qu'on voit à leurs Enfans mêmes, pendant que leurs Meres les portent sur le dos, donne l'air barbare aux plus doux & aux plus pacifiques de tous les Humains. Lorsqu'ils se mettent en Mer pour la Pêche, ils emportent avec eux, dans leur Canot, une vessie pleine d'huile, dont ils boivent par intervalles, avec autant de délices que nos Marins boivent de l'Eau-de-vie. Nous avons quelquefois vû qu'après avoir vuidé leur vessie, ils la tiroient voluptueusement entre leurs levres. C'est apparemment l'expérience, qui leur a fait reconnoître les effets salutaires de cette huile, dans un climat qui n'est jamais sans rigueur. On s'est persuadé, en Europe, que ces Peuples vivent sous terre pendant l'Hiver ; mais c'est une tradition absolument fausse, & démentie par tous ceux qui ont visité leur Païs. La plus grande partie n'est qu'une chaîne de rochers ; & quand le terrein de quelques Vallées auroit assez de profondeur, il est constamment gelé, aussi dur que le rocher même, & peu propre par conséquent aux Habitations souterraines.

Après avoir reconnu que nous devions la vie aux Esquimaux, nous gouvernâmes vers l'Est ; & le 9 de Juillet, nous mouillâmes devant l'Ile des *Chevaux-Marins*, ainsi nommée de la multitude de ces Animaux,

qu'on y rencontre toujours. Comme c'eſt la plus orientale de celles dont nous nous étions approchés, & la moins viſitée des Sauvages, parcequ'elle eſt la plus écartée de leurs routes, il ne faut pas chercher d'autre cauſe de ce prodigieux nombre de Chevaux marins, qui s'aſſemblent dans un lieu ſi déſert, pour y faire leurs Petits. La même raiſon, ſans doute, y amene d'immenſes volées d'Oiſeaux de Mer.

Voiages au Nord-Ouist et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

Le 10, nous raſâmes la Côte, entre quantité de gros glaçons, qui flottoient autour de nous, & nous arrivâmes à Whale-Cove, par les ſoixante-deux degrés trente minutes de latitude. Une Baie, que nous découvrîmes à l'Oueſt, nous offrit pluſieurs petites Iles, d'où nous vîmes bientôt venir vers nous quelques Sauvages. Nous obſervâmes que l'abondance de la Pêche leur faiſoit choiſir ordinairement les Iles les plus déſertes, pour y fixer leur demeure pendant l'Eté. Le Capitaine aïant ſouhaité de deſcendre dans une des Iles, je l'accompagnai avec deux Hommes, dans une petite Chaloupe, qui ne nous ſervoit qu'à cet uſage. A peine fûmes-nous à terre, que nous nous vîmes environnés d'une vingtaine d'Eſquimaux, preſque tous Femmes ou Enfans, qui ſe promenoient paiſiblement ſur la Côte, pendant que les Hommes étoient à la Pêche. Le deſſein du Capitaine étoit de monter ſur les hauteurs de l'Ile, pour y découvrir, de cette élevation, quelque nouvelle ouverture : les Eſquimaux n'y mirent aucun obſtacle ; mais après d'inutiles obſervations, qui nous convainquirent même que la Marée de la Baie venoit de l'Eſt, nous retournâmes à bord.

Le 11, aïant remis à la voile, nous arrivâmes le même jour près d'une Pointe, à ſoixante-deux degrés quarante-ſept minutes de latitude, d'où nous découvrîmes une large ouverture qui s'étendoit vers l'Oueſt, & que je nommai la *Baie de Corbet*. Cependant deux raiſons nous ôterent l'envie d'y entrer ; l'une, que la Marée y venoit de l'Eſt, & l'autre, que le Capitaine Moore crut voir le fond de la Baie. Nous y fîmes quelque trafic avec les Eſquimaux, qui ſont ici fort nombreux, & nous recueillîmes quantité d'eau fraîche, dans les cavités des Rochers, où elle s'amaſſe par la fonte des néges. Enfin nous retournâmes à nos Vaiſſeaux, que nous trouvâmes, le 13, à l'ancre dans une aſſez bonne Rade, entre l'Ile de Marbre & le Continent. Pendant notre abſence, Smith Capitaine de la Californie, avoit entrepris de viſiter la Baie de *Ranking*, qui étoit à quatre lieues de leur mouillage, vers l'Oueſt. Trente lieues, qu'on y fit par différentes routes, de l'Oueſt par le Nord juſques vers l'Eſt, apprirent non-ſeulement que cette ouverture ſe termine en Baie, mais qu'elle eſt remplie de Rochers & de Bancs de ſable. Le jour même de notre retour, les deux Barques longues furent envoïées à la découverte, le long de la Côte, entre le Cap Jolabert, par les ſoixante-trois degrés quinze minutes de latitude, & le Cap Fallerton, par les ſoixante-quatre degrés quinze minutes.

Ellis étant rentré à bord, les deux Vaiſſeaux leverent l'ancre le 14, & la route fut dirigée vers le Nord. Tout le jour ſuivant, on eut à traverſer des glaçons épais, qui fermant enfin le paſſage obligerent les Anglois de s'amarrer aux plus gros. La Mer fut libre, le 16 ; mais on ſe vit bien-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

tôt arrêté par quantité de Rochers & de ſables, qui s'étendent fort loin en Mer, & que la derniere Marée laiſſe à ſec. Les glaces étant revenues le 18, on fut réduit à louvoïer avec beaucoup de difficulté, quoiqu'avec l'apparence de retrouver plus facilement par cette voie les deux Barques longues, pour leſquelles on n'étoit pas ſans inquiétude. Les deux Vaiſſeaux ſe ſéparerent même pour les chercher.

Ellis s'approcha de terre, dans la Pinaſſe, par les ſoixante-quatre degrés de latitude, ſous un Cap auquel il donna le nom de Cap *Fry*, à l'honneur du Chevalier Fry, un des Chefs du Commité. Dans ſon paſſage, il rencontra un grand nombre de Baleines, qui ſe débattoient contre la Côte; ce qui ne l'empêcha point de faire ſonder la Marée. Il trouva que le flux venoit du Nord, qu'il montoit ſur la Côte environ dix piés, & que dans la Pleine & la Nouvelle Lune la Marée étoit haute à trois heures. La Côte eſt d'une pente douce; mais elle s'éleve beaucoup. A quelque diſtance, les Collines paroiſſoient rougeâtres & fort unies, mais abſolument ſtériles. Dans les Vallées le terrein eſt noirâtre, & produit une herbe aſſez longue, mêlée de quelques Plantes, dont les unes portent des fleurs jaunes, d'autres des fleurs bleues & rouges, ſurtout une ſorte de Veſce, qui croît en abondance ſur le bord des Etangs. Ellis remarqua auſſi pluſieurs lits de ſable, couverts d'une herbe de fort bon goût, qui reſſemble à du Mouron, & d'une grande quantité de Cochlearia, un peu différent pour la forme, & d'un goût plus picquant que le nôtre. Il vit auſſi pluſieurs trouppes de Bêtes fauves, qui broutoient ſur les Collines. A ſon retour, il obſerva, dans le paſſage, que l'eau étoit extrêmement trouble, chargée de ce que les Marins nomment *Pâture de Baleines*, & de petites parties d'une eſpece de gelée noire, à-peu-près de la groſſeur de nos plus groſſes Mouches. L'Algue marine eſt ici d'une prodigieuſe longueur (36). Ellis croit ces remarques d'autant plus ſingulieres, que dans un climat ſi rigoureux on voit peu de Végétaux ſur les Côtes.

Lorſqu'il fut rentré à bord, on mit à la voile pour chercher les deux Barques longues, ſans leſquelles on ne pouvoit eſpérer de pouſſer plus loin les découvertes. La ſaiſon commençoit à s'avancer; & depuis trois jours de ſéparation, les deux Vaiſſeaux ne s'étoient pas encore rejoints. Cependant ils ſe rencontrerent le jour ſuivant. Le Conſeil, après une longue délibération, réſolut alors que les Barques longues ne ſeroient attendues que juſqu'au 28, & que dans l'intervalle l'un des deux Vaiſſeaux feroit route au Sud juſqu'aux ſoixante-quatre degrés, & l'autre au Nord, juſqu'aux ſoixante-cinq. Entre diverſes meſures, qu'on prit pour retrouver les Barques longues, les Pinaſſes des deux Vaiſſeaux furent dépêchées, avec ordre d'élever au Cap de Fry, une Perche, au pié de laquelle on enterreroit une Lettre qui contiendroit des inſtructions, & d'amarrer à demie lieue de la Côte, un gros tonneau, dans l'endroit où l'on jugea que les Barques longues devoient paſſer. Ce Tonneau portoit auſſi, ſous un petit Pavillon, une Lettre où le Cap Fry leur étoit donné pour rendez-vous.

Avec ces précautions, la Galiote de Dobbs fit route au Nord, & la

(36) Il s'en trouve de trente piés de long.

Californie au Sud. Ellis descendit à terre avec six Hommes, par les soixante-cinq degrés cinq minutes, sur la Côte occidentale du Welcome, pour sonder la Marée. Il trouva, dit-il, qu'elle venoit encore du Nord, & que le tems des hautes Marées étoit à-peu-près le même qu'au Cap Fry, mais qu'elles montoient trois piés plus haut, sur une perche qu'il fit dresser, avec la marque des basses eaux, pour donner plus de certitude à ses observations. Les Terres different peu de celles du Cap Fry, excepté qu'elles paroissent plus élevées. Il rencontra ici, comme sous ce Cap, quantité de Baleines noires : sur quoi il observe qu'on y pourroit établir une Pêche d'autant plus avantageuse pour sa Nation, que le Welcome est moins embarrassé de glaces que le Détroit de Davis ou les Côtes du Spitzberg, & que l'eau y est moins profonde ; deux points, dit-il, d'une extrême importance, & reconnus tels par ceux qui connoissent la nature de cette Pêche. Il retourna le même jour à bord.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

Le 26, la Galiote de Dobbs, aïant repris la route du Cap Fry, eut la satisfaction d'y trouver la Californie, avec les deux Barques longues, qu'elle avoit rencontrées par les soixante-quatre degrés dix minutes. Les Officiers de ces deux Chaloupes rapporterent qu'à soixante-quatre degrés de latitude, & trente-deux de longitude de l'Ile de Marbre, ils avoient trouvé une ouverture, dont l'entrée avoit trois ou quatre lieues de large ; mais que s'y étant avancés l'espace de huit lieues, ils lui en avoient trouvé six ou sept de largeur ; que jusques-là leur route avoit été Nord-Nord-Oueſt à la Boussole, & que delà il avoit fallu tourner plus à l'Oueſt ; qu'aïant poussé dix lieues plus loin, ils avoient trouvé que ce bras de Mer se rétrécissoit jusqu'à quatre lieues ; qu'ensuite ils avoient remarqué que les Côtes recommençoient à s'ouvrir ; mais qu'ils avoient perdu courage en voïant que l'eau, de salée, profonde & transparente, qu'ils l'avoient eue jusqu'alors, avec des Côtes escarpées & des courans fort rapides, devenoit plus douce, épaisse & moins profonde.

Ces lumieres, quoiqu'imparfaites, parurent fort importantes à l'Agent du Commité. Gardons-nous de supprimer ses réflexions. » Il est très vrai-» semblable, dit-il, que cette ouverture a de la communication avec » quelque grand Lac du Continent, qui en a peut-être avec le grand » Océan occidental. Une des circonstances que les Officiers des Barques » longues observerent en montant, c'est que le courant du reflux étoit » plus fort que celui de la Tamise, pendant dix heures des douze, quoi-» que dans une eau de plusieurs lieues de large. Le flux, survenant en-» suite, arrêtoit tout-à-fait l'eau pour les deux dernieres heures. En se-» cond lieu, quoiqu'on ne puisse assurer positivement qu'il se trouve un » passage en cet endroit, je crois pouvoir dire, avec vérité, qu'aucune ap-» parence n'y est contraire. Il est vrai que le changement de l'eau salée » en eau douce paroît conclure, à la premiere vûe, contre le passage : » mais si par hasard cette eau n'avoit été douce qu'à sa surface, cette con-» clusion auroit peu de force, puisqu'on étoit alors dans la saison des » fontes de néges, dont les eaux découloient de toutes les parties des » Terres, & que par conséquent il n'étoit pas plus étrange de trouver la » surface de la Mer adoucie, qu'il ne l'est de voir la même chose, après

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1746.

» les mois pluvieux, dans la Mer Baltique & sur les Côtes occidentales » d'Afrique. Enfin, quoiqu'il soit certain que le courant de la Marée » venant de l'Oueſt est une preuve directe & inconteſtable de la réalité » d'un passage à quelque autre Océan, il ne s'ensuit pas que le courant » venant de l'Est soit une preuve du contraire, puisqu'on sait que dans » le Détroit de Magellan les Marées des deux Océans se rencontrent de » même. D'ailleurs de fortes raisons font prévoir que la même chose doit » arriver, si l'on parvient jamais à la découverte d'un passage au Nord-» Oueſt.

Les deux Vaisseaux se trouvoient si proche du Détroit de Wager, qu'avec la certitude qu'on avoit, d'un autre côté, que dans le Welcome la Marée ordinaire vient du Nord, les deux Capitaines se crurent obligés (37) de faire toutes les recherches possibles sur ce Détroit; c'est-à-dire de vérifier si c'est en effet un Détroit, ou si ce n'est qu'une Riviere d'eau douce. Ils ne pûrent y entrer que le 29. Ce qu'on nomme le Détroit de Wager est situé, par cette derniere observation, à soixante-cinq degrés trente-trois minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés de longitude de Londres. A son entrée, il a, du côté du Nord, le Cap de Montaigu, & du côté du Midi le Cap de Dobbs. Sa partie la plus étroite est à cinq lieues Oueſt de ce dernier Cap, & n'a pas moins de cinq lieues de large. Le courant de la Marée y a toute l'impétuosité des eaux d'une Ecluse. Ellis assure que celui des hautes Marées parcourt huit à neuf lieues dans une heure. » Quand nous fûmes arrivés, dit-il, à ce dangereux endroit, » nous ne fûmes plus maîtres de nos Vaisseaux, & le courant fit faire » quatre ou cinq tours à la Californie, malgré les efforts que l'Equipage » fit longtems pour l'arrêter. On fut étonné de l'agitation de la Mer. Elle » bouillone, elle forme des tourbillons, avec autant d'écume qu'un amas » de torrens, rompus par quantité de rochers; ce qui ne paroît venir, » néanmoins, que de ce que le Canal est ici fort étroit, à proportion de » la masse énorme d'eau qu'il reçoit. Quantité de gros glaçons, venant du » Welcome, y entrerent avec nous; & quoique nous fussions déja fort » avancés, ils furent tantôt poussés bien loin devant nous, tantôt rejettés » en arriere par l'action irréguliere des courans. Nous passâmes environ » trois heures dans cette violente situation: mais aïant enfin passé le Sond » des Sauvages, où le Canal devient plus large & la Marée plus rapide, » nous nous y trouvâmes plus à l'aise. Ce Sond est formé par une chaîne » de petites Iles, qui s'étendent le long de la Côte Septentrionale.

Le 30, on passa le Deer Sund, qui est une assez bonne Rade, neuf ou dix lieues plus haut, du même côté du Détroit. Ensuite, on découvrit bientôt une retraite sûre pour les Vaisseaux, entre plusieurs Iles fort élevées & remplies de rochers, qui les peuvent mettre à couvert de tous les vents. Cet endroit fut nommé le Port *de Douglas*, à l'honneur des deux Actionnaires de ce tems. On y amarra les deux Bâtimens sur quinze à dix-huit brasses d'eau; & dans un Conseil solemnel, on délibera sur la maniere la plus prompte de reconnoître, avec certitude, si le Canal où l'on

(37) C'étoit un des principaux points de la dispute, entre Arthur Dobbs & le Capitaine Middleton.

se

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

ſe trouvoit, étoit une Riviere, un Détroit, ou une Baie. La concluſion fut que les Vaiſſeaux ſe retireroient au Port de Douglas, & que dès le jour ſuivant les deux Barques longues entreprendroient cette recherche. Cependant on réſolut auſſi, que pour ne pas retenir les Vaiſſeaux plus longtems qu'ils ne pouvoient l'être ſans danger, ils feroient route en Angleterre le 25 d'Août, ſi les deux Barques n'étoient pas revenues pour ce terme.

Les Capitaines, ſe chargeant eux-mêmes de l'Entrepriſe, mirent à la voile le 31 de Juillet, chacun dans la Barque longue de ſon Vaiſſeau, accompagnés de quelques Officiers & d'un nombre ſuffiſant de Matelots. C'eſt dans les termes d'Ellis, qu'on préſente une Expédition, à laquelle il eut la principale part.

Nous tînmes, avec un vent frais, la route de Nord-Oueſt à l'Oueſt, juſqu'à ce que la largeur du Canal ſe trouva diminuée de dix lieues à une. Ici, vers le ſoir, nous fûmes allarmés par un bruit affreux, qui reſſembloit à celui d'une prodigieuſe chûte d'eau, ſans aucune marque qui pût nous faire découvrir d'où il venoit. On prit auſſi-tôt le parti de jetter l'ancre, & d'envoïer quelques Hommes à terre. Je me mis du nombre. Mais en arrivant à la Côte, nous la trouvâmes hériſſée de rochers, & fort eſcarpée. L'obſcurité de la nuit, qui nous la dérobba preſqu'auſſitôt, nous força de retourner à bord. Cependant je puis dire, qu'en peu d'inſtans, nous eûmes le plus terrible ſpectacle qu'on puiſſe jamais s'imaginer. Des rochers immenſes, qui ſembloient briſés dans leurs maſſes, pendoient de toutes parts ſur nos têtes. Dans pluſieurs endroits, des caſcades d'eau tomboient d'une crevaſſe à l'autre; d'un autre côté, on appercevoit des glaçons d'une groſſeur & d'une longueur démeſurées, rangés les uns à côté des autres, comme les tuïaux des grandes Orgues. Mais rien ne nous cauſa tant d'effroi que de gros morceaux de rocs briſés, que nous vîmes à nos piés, & qui, détachés de leurs ſommets par la force expanſive du froid, avoient roulé juſqu'à nous, avec une violence inexprimable.

Nous paſſâmes la nuit dans une mortelle inquiétude; & dès la pointe du jour, nous retournâmes promptement à terre, où nous ne fûmes pas longtems ſans découvrir que le bruit, que nous n'avions pas ceſſé d'entendre, avoit été cauſé par la force de la Marée, qui ſe trouvoit arrêtée dans un paſſage fort étroit. La maſſe d'eau étoit prodigieuſe, & ſa rapidité ſurprenante. Quoique nous fuſſions à cent cinquante lieues de l'entrée du Canal, les eaux étoient tranſparentes & fort ſalées. La Marée montoit ordinairement de quatorze piés & demi; & dans la Pleine & Nouvelle Lune, la haute Marée étoit à ſix heures. Nous vîmes diſtinctement que le Canal s'ouvroit de cinq ou ſix lieues, derriere la cataracte, & s'étendoit de pluſieurs lieues à l'Oueſt. Ce fut alors que nous conçûmes de grandes eſpérances pour le paſſage. La premiere difficulté étoit de paſſer la cataracte; mais l'aïant tenté, nous y trouvâmes moins de danger qu'on ne ſe l'étoit imaginé. J'en voulus courir les premiers riſques, & je la paſſai, dans une petite Chaloupe, pendant ſa plus grande force. Bientôt, nous fûmes aſſurés qu'on pouvoit la paſſer ſans péril. A demi flux, les eaux inférieures étoient de niveau avec les ſupérieures; comme, à demi

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

reflux, celles d'en haut l'étoient avec celles du dessous ; & dans ces deux positions, le passage étoit facile.

Nous vîmes paroître ici trois Indiens, qui nous aborderent avec leurs Canots, & dont les usages ne differoient point de ceux des autres : mais leur taille étoit beaucoup moins haute, & nous remarquâmes, avec étonnement, qu'à mesure que nous avancions du Fort d'York vers le Nord, tout diminuoit en grandeur. Les arbres mêmes ne devinrent à la fin que des arbrisseaux. Enfin, au-delà des soixante-sept degrés de latitude, nous ne vîmes plus de vestiges d'Hommes. Ces Esquimaux nous parurent un peu timides, & nous étions vraisemblablement les premiers Européens qu'ils eussent vûs ; mais encouragés par nos caresses, ils entrerent en commerce avec nous. On leur fit entendre que nous avions besoin de Gibier, qu'ils appellent *Tuktoa* dans leur Langue : ils retournerent promptement à la rive, d'où nous les vîmes revenir avec une bonne provision de diverses sortes de viandes sechées au feu, & quelques pieces fraîches de chair de Busle. Nous eûmes, à bon marché, tout ce qu'ils avoient apporté.

Le second jour d'Août, nous passâmes la cataracte, au-dessus de laquelle la Marée ne montoit que de quatre piés. Les deux Côtes étoient fort escarpées, & nous ne trouvâmes point de fond avec une sonde de cent quarante brasses. On vit des Baleines blanches & des Vaches marines. Mais nos gens n'en furent pas moins découragés par le goût de l'eau, qui étoit presque douce. Pour moi, toujours persuadé que cette douceur n'étoit qu'à la surface, j'entrepris d'en convaincre tout le monde par une expérience fort simple. Une bouteille, que je fis boucher soigneusement, fut plongée à la profondeur de trente brasses, où le Plongeur aïant arraché le bouchon, elle se remplit d'eau, que nous trouvâmes aussi salée que celle de l'Océan Atlantique ; & nos espérances se ranimerent. Mais ces flatteuses idées durerent peu. Le 3, vers la nuit, les eaux tomberent si subitement, que pour découvrir, le lendemain, la cause de cet étrange avanture, nous prîmes le parti de mouiller. A peine fut-il jour, qu'étant descendus à terre, nous montâmes sur des hauteurs qui n'étoient pas éloignées de la Côte, & nous découvrîmes, avec beaucoup de regret, que ce prétendu Détroit étoit terminé par deux petites Rivieres, qui n'étoient pas même navigables, dont l'une venoit d'un grand Lac, situé au Sud-Oueſt, à quelques lieues de nous. Ainsi toutes nos espérances s'évanouirent à la fois ; & notre seule consolation fut d'avoir levé tous les doutes, sur la nature d'un Golfe qui pouvoit éterniser les disputes (38).

Pendant vingt-quatre heures, que nous passâmes dans cette Plage, il nous vint plusieurs Canots remplis d'Indiens, qui nous apporterent de la chair de Buffle & de Saumon sechée. Nous achetâmes, avec ces provisions, plusieurs de leurs habits & de leurs Arcs. Mais envain nous efforçâmes-nous, par nos signes, de tirer d'eux quelque instruction sur la Mine de cuivre, & sur l'existence d'un autre Océan du côté de l'Oueſt. Je leur traçai un dessein de la Côte, auquel ils ne comprirent rien, non plus

(38) Fox observe, dans sa Relation, que l'éclaircissement de tous les doutes sert à diminuer la difficulté de l'entreprise, en la réduisant à des bornes plus étroites & plus sûres.

qu'à nos queſtions. Il y avoit entr'eux un Homme d'aſſez bonne mine, qui, ſans être différemment vétu, patoiſſoit d'une Nation différente, juſqu'à nous faire juger que les autres ne l'avoient amené que pour lui donner la ſatisfaction de nous voir. Moore s'imagina que ce pouvoit être quelque Priſonnier, tombé entre les mains de ces Sauvages; & faiſant réflexion à l'envie extrême qu'ils marquoient de nous vendre tout ce qu'ils avoient apporté, il ſe flatta de pouvoir acheter cet Homme, dans l'eſpérance d'en tirer quelques lumieres, qui auroient pû nous conduire plus loin. On leur offrit quantité de Marchandiſes, avec des ſignes qu'ils parurent entendre; mais ils s'obſtinerent à rejetter toutes nos offres (39). Nos Barques leverent l'ancre, le 4, pour retourner vers les deux Vaiſſeaux. Un vent très impétueux nous fit perdre un Homme, qui fut emporté d'un coup de voile; mais nous repaſſâmes heureuſement la cataracte, & le 7 nous rejoignîmes nos Bâtimens.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Dans le chagtin d'être revenu ſans ſuccès, *Thompſon*, Chirurgien de la Galiotte de Dobbs, inſinua, au Conſeil, des doutes qui ſemblerent mériter de l'attention. Le tems aïant été fort couvert & la Mer très haute, pendant que les deux Barques, à leur retour, paſſoient aſſez loin de la Côte du Nord, étoit-il impoſſible qu'on eût paſſé quelque ouverture, ſans l'avoir remarquée? ſurtout dans une Côte fort élevée, & double même en pluſieurs endroits, avec de grandes largeurs entre les Montagnes. Ellis ne combattit point cette idée. » Cependant, dit-il, j'étois agité, » par des motifs différens, qui étoient plûtôt les Marées extrêmement hautes que nous avions obſervées; car la Marée, au Port de Douglas, montoit de ſeize piés & demi perpendiculaires, tandis que ſuivant le témoignage de Middleton elle ne montoit que de dix piés au Deer-Sund, » quoique ſitué de huit ou dix lieues plus près du Welcome. D'ailleurs » le tems des hautes eaux arrivant même plûtôt à la cataracte, quoique » plus avancée de quatre-vingt-dix lieues vers l'Oueſt, j'avois peine à concilier ces circonſtances, ſans ſuppoſer, à cet endroit, quelque communication avec un autre Océan. Ainſi, mes propres réflexions eurent plus » de force que les doutes du Chirurgien, pour me faire prendre parti en » ſa faveur. Nous joignîmes nos argumens au Conſeil. Les conteſtations » furent vives & finirent par la réſolution de renvoïer une des Barques » longues, pour viſiter de plus près la Côte du Nord. Ce fut la Réſolution, c'eſt-à-dire celle de la Galiotte de Dobbs, que le Conſeil chargea de cette recherche.

Dans la même ſéance, ajoute Ellis, je fis valoir quantité de fortes raiſons (40) pour établir qu'il devoit ſe trouver du côté du Nord, dans la Baie que Middleton a nommée *Repulſe-Bay*, un paſſage à quelque autre Océan. J'obſervai, par exemple, qu'à meſure qu'on avançoit vers le Nord, les Marées étoient toujours plus hautes, & qu'elles arrivoient toujours plûtôt; que de même, la ſalure & la tranſparence de l'eau ſembloient aug-

(39) Un Journaliſte s'étonne qu'avec cette eſpérance, quelque Anglois n'ait pas eu le courage de demeurer parmi ces bons Eſquimaux juſqu'à l'année ſuivante. C'étoit le vrai moïen de s'inſtruire, avec beaucoup de certitude & peu de danger.

(40) Quelques-unes, dit-il, preſqu'égales à des démonſtrations.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

menter dans le Welcome, de sorte qu'on voïoit le fond de la Mer à la profondeur de douze à quatorze brasses ; que sans cesse on rencontroit une prodigieuse quantité de Baleines sur les Côtes ; & qu'on y avoit souvent remarqué que les vents de Nord-Oueſt y causoient les plus hautes Marées. De toutes ces preuves, je conclûs que l'un de nos deux Vaisseaux devoit partir incessamment pour la recherche de ce Passage, tandis que l'autre continueroit la sienne & dans le Parage où nous étions, & du côté du Sud, où l'on n'avoit point encore pénétré. Mais plusieurs Membres du Conseil s'étant vivement opposés à ma proposition, elle fut rejettée à la pluralité des voix (41).

Le 13, Ellis, Thompson & le premier Contre-Maître, partirent dans la Résolution, pour chercher des ouvertures sur la Côte du Nord. Ils rencontrerent, dans leur passage, quantité de Baleines noires & surtout un prodigieux nombre de Vaches marines. Vers minuit, se trouvant comme enfermés entre la Côte & les Iles qui la couvroient, ils jetterent la Sonde, qui ne leur donna que la profondeur de trente brasses. La diminution de l'eau, qui continuoit toujours, les fit mouiller sous une Ile. Le 14, ils s'avancerent à la Côte, où montant sur quelques hauteurs, ils découvrirent une ouverture qui s'étendoit de plusieurs lieues au Sud-Oueſt : mais ils reconnurent, en même-tems, que plusieurs lits de pierre qui la traversoient d'une rive à l'autre, & qui se montroient même en Marée basse, ne leur permettoient pas d'avancer beaucoup plus loin. Au Nord de cette ouverture, ils en virent une autre, qui se terminoit de même, à trois lieues de son embouchure. Rien ne s'offrant au-delà, ils retournerent le même jour à bord.

La saison n'étoit pas si avancée, qu'elle ne laissât le tems de tenter encore quelques recherches. On prit unanimement la résolution suivante, qui mérite d'être rapportée dans les termes du Conseil, parcequ'au jugement d'Ellis elle contient plusieurs faits *évidens* & *décisifs*, qui prouvent la réalité du passage.

Au Conseil tenu à bord de la Galiote de Dobbs, dans le Port de Douglas, le 14 d'Août 1747. Après avoir fait d'exactes recherches, sur l'ouverture appellée communément Riviere ou Détroit de Wager, nous déclarons l'avoir trouvée entierement bouchée de toutes parts, & sans communication avec aucun autre endroit que le Welcome ; & nous avons jugé, par les Marées extraordinaires, par l'étendue considérable, la profondeur & la salure de ses eaux, même à cinquante lieues de son embouchure, qu'elle doit être un bras du Welcome. D'un autre côté, aïant trouvé que la Marée monte extraordinairement sur la Côte occidentale du Welcome, principalement ici ; ne sachant point encore d'où ces grandes eaux y arrivent, excepté que dans tous les Parages, où nous avons ob-

(41) Les prétextes furent, que leurs instructions ne portoient pas d'aller jusqu'à cette Baie, qu'une partie des Equipages étoit indisposée, que la saison étoit trop avancée pour permettre de remonter au Nord, &c. Ce qu'il étoit aisé de conclure, dit Ellis, c'est qu'il y avoit parmi nous, des gens qui commençoient à s'ennuïer de tant de fatigues, & qui souhaitoient la fin du Voïage, ou du moins qu'on n'entreprît plus d'Expéditions aussi pénibles que la derniere.

ſervé la Marée, nous avons trouvé qu'elle ſuit le cours de la Côte en venant du Nord, & que les eaux les plus hautes ſont cauſées par les vents de Nord-Oueſt; voulant néanmoins ſavoir d'où elle vient, & jugeant que la connoiſſance de ſa direction ſur la Côte orientale du Welcome pourroit nous fournir là-deſſus quelques lumieres; nous avons réſolu de pourſuivre nos recherches, autant que les vents & le tems nous le permettront, ſur la baſſe Côte oppoſée, de même qu'à Cary Swan's-neſt, & partout ailleurs où nous pourrons eſpérer quelque lumiere pour la découverte d'un Paſſage au Nord-Oueſt. En foi dequoi, chacun de nous a ſigné ſon nom.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Le 15 d'Août, l'ancre fut levée, & les deux Vaiſſeaux ſortirent du Port de Douglas. En entrant dans le Wager, ils rencontrerent, dans ſa partie la plus étroite, une Marée très violente, qui les y arrêta pluſieurs heures, quoique la Sonde portât plus de huit nœuds d'eau. Le 17, à leur arrivée dans le Welcome, Ellis, & *Metcalf*, ſecond Contre Maître, s'embarquerent enſemble pour exécuter la derniere réſolution du Conſeil. La nuit étant tombée avant qu'ils puſſent gagner la Côte, & la Maré commençant à ſe retirer, ils ſe virent obligés d'attendre la Marée ſuivante. Dans l'intervalle, leur Vaiſſeau, qui étoit reſté en pleine Mer, tira un coup de canon à chaque demie heure: mais entraînés, par le reflux ou par le vent, à pluſieurs lieues vers le Nord, ils furent bientôt hors de la portée du bruit: cependant leurs recherches commencerent à la pointe du jour. La Marée leur venoit du Nord, & montoit d'environ quinze piés. Les hautes Marées de la Pleine & Nouvelle Lune arrivoient un peu avant trois heures; un peu plûtôt qu'en pleine Mer, ſur la Côte oppoſée.

Après avoir fini nos recherches, avec une ardeur qui nous avoit emportés, » nous commençâmes, dit Ellis, à ſentir l'embarras que nous au-
» rions à rejoindre le Vaiſſeau. Depuis que nous l'avions perdu de vûe,
» il nous étoit impoſſible de ſavoir avec la moindre certitude par où nous
» devions le ſuivre. Le vent étoit fort impétueux, le tems obſcur & char-
» gé de nége. Notre Barque étoit petite & profonde, la plûpart de nos
» gens affoiblis par le Scorbut; en un mot notre ſituation étoit déplora-
» rable. Je m'efforçai d'encourager tous mes Compagnons, en leur repré-
» ſentant que le meilleur parti étoit de remettre en Mer, pour chercher
» notre Vaiſſeau, & que nous ne pouvions, ſans une folle témerité,
» nous arrêter ſur cette Côte affreuſe, où nous n'avions pas vû la moin-
» dre trace d'Hommes ni d'Animaux, pas le moindre aſyle, ni même
» une goutte d'eau douce. On ſe laiſſa perſuader. Je fis remettre auſſi-
» tôt en Mer, pour écarter les triſtes réflexions ſur les dangers qui nous
» menaçoient. Le vent ne fit qu'augmenter; & la Mer étant fort haute,
» nous prîmes tant d'eau, qu'il fallut travailler ſans relâche à vuider la
» Barque. Nous fîmes environ douze lieues dans cet état. Enfin nous ap-
» perçûmes les deux Vaiſſeaux, & nos travaux redoublerent, pour nous
» rendre à bord. Un moment plus tard, nous perdions toute eſpérance:
» à peine fûmes-nous arrivés, que le vent aïant pris une nouvelle force,
» la Mer s'éleva aux nues, & l'air devint ſi ſombre, qu'on ne décou-
» vroit ni les Vaiſſeaux ni la Côte. Cet orage, qui venoit du Sud, nous
» arrêta dans le Welcome juſqu'au 19. Mais, le vent aïant changé, nous

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

» mîmes à la voile auſſi-tôt, pour faire route vers le Sud. Il continua de » nous favoriſer juſqu'au 21. Cependant nous paſſâmes à peu de diſtance » de Cary-Swan's neſt, ſans en examiner les Marées; obſervation, néan- » moins, qu'on avoit jugée néceſſaire au dernier Conſeil. A la vûe du » beau tems, qui ſembloit promettre quelque durée, on aſſembla le Con- » ſeil à bord de la Californie, où l'on ſe détermina ſur-le-champ à re- » prendre la route d'Angleterre.

Telle fut la fin d'une Expédition dont on avoit conçu de ſi grandes eſpérances dans toute l'Europe, & ſurtout dans les Païs maritimes, où l'on connoît mieux qu'ailleurs la nature & l'importance de ces entrepriſes. En regrettant qu'elle n'ait pas eu plus de ſuccès, Ellis ſe conſole, par l'idée qu'elle n'eſt pas tout-à-fait infructueuſe. » Si nous n'avons pas trouvé de » paſſage au Nord-Oueſt, il eſt certain, dit-il, que loin d'en avoir décou- » vert l'impoſſibilité, ni rien qui combatte la réalité de ſon exiſtence, » nous avons rapporté, en ſa faveur, des preuves fondées ſur l'évidence, » telle du moins qu'on peut l'exiger dans une recherche de cette nature; » c'eſt-à-dire ſur des faits inconteſtables & ſur des expériences bien ave- » rées, qui plaident enſemble pour la poſſibilité.

On ne s'arrêtera point à ſuivre les deux Vaiſſeaux dans leur retour, par une route connue, qui ne peut plus offrir que d'anciennes obſervations (42)

(42) Exceptons-en néanmoins celle de M. Ellis ſur les Brouillards & ſur la rouille. On a dû remarquer que les brouillards des Mers glaciales ſont d'une épaiſſeur extraordinaire. M. de Maupertuis les attribue, dans ſon Ouvrage ſur la figure de la Terre, au long ſéjour que le Soleil fait ſur l'Horiſon dans ces Païs ſeptentrionaux, & qui lui fait élever beaucoup plus de vapeurs, qu'il ne peut s'en condenſer pendant la nuit. Mais d'autres nous apprennent qu'en certaines ſaiſons on obſerve auſſi des brouillards épais, & preſque continuels, ſur la Côte de Coromandel dans les Indes Orientales; ce qu'on n'y peut attribuer au long ſéjour du Soleil ſur l'Horizon, puiſque dans ce climat il n'y a pas beaucoup de différence, pendant tout le cours de l'année entre la longueur des jours & celle des nuits. D'ailleurs ſi c'étoit la véritable cauſe, il s'enſuivroit que dans le Spitzberg les brouillards devroient être d'une épaiſſeur extrême pendant que le Soleil y eſt à ſon plus haut point, & même pendant tout l'Eté de ce climat, puiſqu'alors le Soleil y eſt continuellement au-deſſus de l'Horizon: cependant l'expérience prouve le contraire; & Martin obſerve, dans ſon Voïage, que les Pêcheurs de Baleine jouiſſent alors d'un tems clair & très ſerein. Il paroît plus vrai-ſemblable, à M. Ellis, que c'eſt le fond de l'air, qui condenſe les vapeurs humides à meſure qu'elles s'élevent, & qui les tient ſuſpendues près de la ſurface de la Mer. Ses propres obſervations ne lui permettent pas même d'en douter: 1°. Les brouillards ſont plus épais & plus fréquens près des gros glaçons, où l'air eſt plus froid qu'ailleurs. 2°. Les vents de Sud & de Sud-Oueſt amenent avec eux quantité de vapeurs humides, qui ſe changent en brouillards dans les Parties Septentrionales, non-ſeulement par le froid de l'air, mais encore par la diminution de ſon élaſticité, qui le rend incapable de ſoutenir ces vapeurs. 3°. Tous les vents qui viennent de quelque point du Nord amenent un beau tems, & cela pour deux raiſons; la premiere, que ſoufflant ſur des lieux ſecs, ils n'amenent point de vapeurs; la ſeconde, qu'augmentant l'élaſticité de l'air, ils le rendent capable de ſoutenir les vapeurs, ſans en laiſſer tomber ou flotter ſur la terre, &c.

Malgré les brouillards, on obſerve que les Métaux ſont ici moins ſujets à la rouille, que dans tout autre climat. Cependant l'opinion commune eſt que l'humidité fait rouiller les Métaux. M. Ellis en convient auſſi: mais il prétend que toute humidité ne produit point cet effet, & que pour le produire il faut que les parties aqueuſes ſoient chargées de ſels acides. Or il ſe trouve peu de ces ſels dans les Païs du Nord, où l'eau, & ſurtout la terre, ſe trouvant preſque toujours reſſerrées par le grand

& des évenemens ordinaires. Il ſuffit de remarquer qu'ils arriverent dans la Rade d'Yarmouth le 14 d'Octobre 1747, après un Voïage de quatorze mois & dix-ſept jours : mais comme leur Expédition, pour la recherche du Paſſage, eſt la derniere dont on ait publié le Journal, il paroît eſſentiel à cet article, & convenable à notre Recueil, d'y joindre ce que tant d'expériences ont fait penſer de plus raiſonnable ſur ce grand objet, & le jugement que le Public a porté de cette partie du même Ouvrage (43).

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

Obſervations ſur toutes les expériences précéd.

C'eſt un fait, reconnu ſans exception, que dans tous les Païs de peu d'étendue, ſoit Iles ou preſqu'Iles, il ne ſe trouve jamais de gros arbres, & qu'on n'y voit que des Bois taillis ou des arbriſſeaux, quoique ſur le Continent, ſitué dans la même latitude, il y ait les plus beaux arbres du monde. Delà on peut conclure, avec certitude, que tout Païs qui manque de gros Bois, dans un climat où l'on ſait qu'il en croît abondamment, a la Mer des deux côtés. Or on a vérifié que depuis la latitude de ſoixante-un degrés, en avançant vers le Nord, toutes les productions végétales diminuent viſiblement à meſure qu'on avance, & qu'au lieu de gros arbres, on n'y voit à la fin que de fort petits arbriſſeaux. D'un autre côté, il n'eſt pas moins certain qu'à des latitudes beaucoup plus avancées, on trouve des Forêts très étendues, où le Bois eſt excellent & très gros ; comme en Norvege, en Suede, en Laponie, & dans toute la Ruſſie, par ces immenſes diſtricts qui s'étendent juſqu'à la Mer du Japon. S'il n'y avoit point de Mer au-delà de la Baie d'Hudſon, & qu'il n'y eût que des Terres étendues vers l'Oueſt, ne devroit-on pas trouver la même abondance de Bois, dans les Païs qui bordent cette Baie ? Au contraire, s'il ne s'y trouve point de Bois, comme on n'en peut douter ſur des témoignages conſtans, une différence ſi remarquable, entre des Païs ſitués ſous le même climat, peut-elle être expliquée avec plus de vraiſemblance que par le voiſinage de quelque Mer occidentale ? Le grand froid ne ſauroit être allegué, puiſqu'on a ſû, depuis quelques années, par un Ouvrage publié à Peterſbourg ſous la direction de l'Académie Impériale, que pluſieurs Végétaux, & le Blé même, croiſſent aſſez bien dans certaines parties du Kamtchatka, où le froid eſt plus vif que ſur les Côtes de la Baie d'Hudſon.

On ajoute, à cette remarque, que pendant l'Hiver de 1746, que les Anglois des deux Vaiſſeaux paſſerent dans leur Habitation de Montaigu, ils obſerverent conſtamment que les vents de Nord Oueſt amenoient avec eux quantité d'une petite nége, dans laquelle ils ſavoient, par expérience, que le froid de l'air hivernal convertiſſoit les vapeurs qui s'élevoient des

froid, la chaleur du Soleil n'éleve gueres que les particules les plus aqueuſes. Ce raiſonnement eſt appuïé par une expérience ſinguliere : M. Halles, diſtillant de l'eau ſalée pour la rendre douce, trouva qu'une chaleur tempérée convenoit mieux qu'un feu prompt & violent : l'eau tirée lentement & avec peu de feu devint parfaitement douce ; tandis que celle, qui avoit été ſur un grand feu, reſta ſaumâche. Ajoutons que le froid peut agir ſur les Métaux, & fermer aſſez leurs pores, pour empêcher qu'ils ne reçoivent une ſi grande quantité de cet eſprit acide, que le Soleil éleve dans l'Atmoſphere, & qui cauſe la rouille.

(43) On a même été ſurpris que la Nation Angloiſe, avec l'eſprit de jalouſie qu'on lui connoît, & dans les vûes excluſives qu'elle conſerve encore, en ait ſouffert la publication.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

eaux ouvertes ; d'où l'on croit pouvoir conclure qu'au Nord-Oueſt de ce Païs, & même aſſez proche, il y a quelque groſſe maſſe d'eau, c'eſt-à-dire quelque Mer occidentale. Ces raiſons, demande Ellis, ne s'accordent-elles pas entr'elles, auſſi-bien qu'avec les opérations ordinaires de la Nature dans d'autres lieux, où l'on ſait que les mêmes cauſes produiſent les mêmes effets ?

Qu'on faſſe enſuite attention à la figure du Païs ; & les conjectures ſe multiplieront avec un redoublement de vraiſemblance. On ſait, par l'expérience, que la plûpart des Terres, ſituées entre deux Mers, ſont comme diviſées par une chaîne de Montagnes, & que des deux côtés elles ont une pente vers les Côtes. Autant que les Anglois pûrent l'obſerver, les Païs dont il eſt queſtion préſentent cette forme ; & la vûe la plus étendue qu'ils eurent dans toute leur route, c'eſt-à-dire celle qu'ils ſe procurerent en montant la Baie de Wager, leur en parut une conviction. A l'entrée de cette Baie, le Païs eſt bas ; mais ils le trouverent plus haut, à meſure qu'ils avançoient ; ils virent des Montagnes, qui s'élevoient les unes derriere les autres : & lorſqu'ils eurent pénétré fort loin dans la Baie, ils obſerverent diſtinctement qu'il y avoit de même une déclinaiſon réguliere vers la partie oppoſée. Toute cette vûe reſſembloit beaucoup à celle de l'Iſthme Darien, qui joint enſemble les deux parties de l'Amérique.

On prétend d'ailleurs que ces obſervations s'accordent parfaitement avec divers témoignages des Eſquimaux du Sud, qui aſſurent tous unanimement, dans les Comproirs Anglois, qu'à peu de diſtance de leur Païs, vers le coucher du Soleil, il exiſte une grande Mer, ſur laquelle ils ont vû des Navires, avec des Hommes qui portent une longue barbe & de grands Bonnets. Quelques-uns même, ſans avoir jamais vû de Vaiſſeaux Européens, ont deſſiné, à Churchill, des figures de Vaiſſeaux ſur des rochers (44). D'autres ont apporté aux mêmes Comproirs du ſel blanc, formé, diſoient-ils, par la chaleur du Soleil ſur les rochers des Côtes de cet Océan.

Si l'on objecte que les conjectures les mieux fondées prouvent ſeulement que ce Païs a la Mer des deux côtés, & ne décident rien pour la communication, Ellis répond qu'il ſeroit déja fort avantageux de pouvoir découvrir du moins un paſſage court par terre, d'une Mer à l'autre, mais que n'inſiſtant point ſur cette idée, parcequ'il eſt ici queſtion d'un Paſſage par Mer, il ſe croit bien fondé à juger, non-ſeulement que ce Paſſage exiſte, mais encore, qu'il doit être court, ouvert & très commode. Quoique cette aſſurance, dit-il, puiſſe paroître un peu hazardée, lorſqu'il n'oſe déſigner l'endroit précis du paſſage ; il laiſſe au Public le jugement de ſes preuves : tout ce qu'il lui demande actuellement, eſt de convenir que Chriſtophe Colomb, en rentant la découverte du Nouveau Monde, avoit beaucoup moins de vraiſemblances en ſa faveur ; & que

(44) On ne doit pas être ſurpris que les Eſquimaux aient cette adreſſe, puiſqu'on a vû dans la Relation de Narborough, que les Sauvages du Détroit de Magellan lui modelerent la figure de ſon Vaiſſeau avec de la Terre & des Buiſſons, en y élevant des Bâtons pour mâts. Les peintures Mexiquaines ſont un autre exemple.

dans

dans un tems, où la Cosmographie & la Navigation étoient beaucoup moins perfectionnées qu'aujourd'hui, cet illustre Avanturier parvint glorieusement à son but.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Les preuves d'Ellis étant presqu'entierement fondées sur la Doctrine des Marées, il commence par établir quelques Points, qui sont généralement connus & averés entre les Marins, sans la connoissance desquels il leur seroit impossible de gouverner un Vaisseau, & dont l'observation continuelle fait leur certitude, pour raisonner sur tous les cas de cette nature.

Principes & raisonnemens d'Ellis

En premier lieu, il est certain que les Marées viennent des grands Océans, & qu'elles entrent plus ou moins dans les Mers particulieres, à proportion que celles-ci sont plus ou moins ouvertes dans l'endroit de leur communication avec l'Océan, d'où les Marées viennent. Les Mers, enclavées dans des Païs qui n'ont pas de communication avec l'Océan, ou qui n'y tiennent que par un passage étroit, n'ont presque point de Marées; ou, ce qui revient au même, les Marées ne s'y font presque point sentir. Ainsi la Mer Méditerranée, dont le courant va de l'Oüest à l'Est, & qui communique avec l'Océan par le Détroit de Gibraltar, n'a point de Marée sensible: & si, peut-être, elle s'éleve un peu par le flux, on ne s'en apperçoit point en pleine Mer, à l'exception du Golfe de Venise, où l'on sent en effet quelque agitation, qui doit être attribuée à la longueur assez considerable de ce Golfe étroit, & même aux effets des vents particuliers. C'est par cette raison, que le flux & le reflux de la Mer étoient inconnus aux anciens Grecs, qui ne voïoient, au plus, que quelques irrégularités dans le courant de l'Euripe (45).

En second lieu, cette Loi générale de la Nature, que plus la cause est proche, plus l'effet a de force, se fait reconnoître dans le progrès des Marées; c'est-à-dire qu'à moins de distance de l'Océan, elles sont plus hautes & plus promptes; & qu'au contraire, elles sont plus basses & plus tardives dans des lieux plus éloignés. Chaque Païs maritime a ses exemples: mais on cite, pour la Grande-Bretagne, *Finmouth-Bar*, où l'on a haute Marée à trois heures du matin; *Spurn*, où elle vient un peu après cinq heures, en allant au Sud; & *Hall*, où elle n'arrive qu'à six heures, parcequ'il lui faut du tems pour monter l'Humber. Dans la Rade d'Yarmouth, on a haute Marée un peu après huit heures; à Harwich, vers dix heures & demie; à North, à midi; à Gravesand, à une heure & demie; à Londres, à trois heures après-midi. De même les Marées sont plus ou moins hautes, dans le même tems, sur différentes parties de la Côte, suivant la distance de l'Océan. On observe encore que des vents violens, qui soufflent avec la Marée, la font monter au-delà de ses bornes ordinaires; comme ils la retardent en l'abbaissant, lorsque leur souffle est contraire. C'est sur des principes de cette évidence, qu'Ellis établit son opinion.

Il fait d'abord observer que dans l'état présent de nos connoissances, c'est-à-dire en supposant qu'il n'y ait point de communication par un passage de Nord-Oüest avec la Mer du Sud, on doit regarder la Baie d'Hud-

(45) On sait quel fut l'étonnement d'Alexandre le Grand, en voïant le reflux à l'embouchure du Fleuve *Indus*.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

son comme une Mer enclavée dans les Terres, telle que la Méditerranée ; & plus réellement même que la Baltique, parcequ'elle n'a d'autre communication avec l'Océan que par le Détroit d'Hudson. Ellis ne se rend point à l'autorité de la plûpart des Cartes, qui la font communiquer avec les Baies de Baffin & de Davis, & croit cette communication mal prouvée ; mais quand elle le seroit mieux, sa these n'en subsiste pas moins : c'est que dans la supposition qu'il n'y ait point de passage de la Baie d'Hudson au Nord-Oueſt, cette Baie doit passer pour une Mer enclavée. Cependant, en la comparant à la Méditerranée, il ne prétend point qu'elle doive être sans Marée. Elle est si large, & s'étend si fort de l'Est à l'Oueſt, que les Marées y doivent être fort sensibles : mais il faut qu'elles répondent à leur cause ; c'est-à-dire qu'elles y doivent être telles, que l'Océan peut les envoïer par le Détroit d'Hudson, & que s'il est faux qu'elles soient telles, il est absurde de les attribuer à cette cause, & moins pardonnable encore d'avoir recours à des Détroits, glacés ou d'autres causes occultes, pour décourager les recherches sur leur véritable cause. Ellis ne porte pas plus loin ses prétentions, & juge qu'il ne demande rien qu'on puisse lui refuser. Ensuite, allant à son but : on avoit regardé, dit-il, comme un point fort nécessaire, d'examiner la Marée à Cary-Swan's neſt ; & dans le dernier voïage, le Conseil en avoit pris la résolution. Ce Parage est proche de la Baie d'Hudson ; & tout le monde convient que si les Marées venoient de l'Océan par cette voie, elles devroient y être plus hautes qu'en tout autre lieu. Cependant ces obſervations furent négligées ; & l'on doit s'en rapporter à celles de Fox, qui, suivant les termes de sa Relation, y sonda la Marée, & trouva qu'elle montoit de six piés. Ellis compare cette obſervation avec les siennes. Dans une Ile, à soixante-deux dégrés deux minutes de latitude, il trouva que la Marée montoit de dix piés. Sur la Côte de Welcome, par les soixante-cinq degrés, la sonde lui donna treize piés. Au Nord du même lieu, elle lui en donna dix-sept. La conclusion est évidente : c'est, dit-il, que cette Marée ne pouvoit venir de l'Océan par le Détroit d'Hudson ; car si les Marées de ces Latitudes étoient venues de l'Océan, elles auroient dû être proportionnellement plus basses qu'à Cary-Swan's-neſt ; & comme elles sont, au contraire, beaucoup plus hautes, le long du Welcome, l'expérience & le bon sens sont également blessés de la supposition, qu'une Marée qui viendroit de si loin, qui rempliroit tant de Baies dans son cours, & qui rencontreroit tant d'obstacles, s'élevât toujours à mesure qu'elle avanceroit.

Mais ce qui paroît donner à ce raisonnement la force d'une démonstration, ce sont les obſervations qu'on a faites sur la hauteur de la Mer Atlantique, avant qu'elle entre dans la Baie d'Hudson : on a trouvé qu'elle y monte de cinq brasses ; au lieu qu'un peu-au-dessous, dans la Baie même, elle monte à peine de deux brasses. Ellis croit cette preuve si forte, que l'évidence, dit-il, ne peut être portée plus loin. Envain, pour combattre les Partisans d'une communication avec la Mer du Sud, en s'exemptant de la nécessité d'attribuer les Marées du Welcome à la communication de l'Ocean Atlantique, supposera-t-on un Détroit inconnu, qui vient de la Baie de Baffin dans celle d'Hudson. Rien n'oblige d'admettre une suppoſi-

tion ſans preuves, qui n'eſt même ſoutenue, comme on le verra bientôt, par aucune vraiſemblance.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

Ellis paſſe enſuite au tems & à la direction des hautes Marées. Après avoir établi que leur ſeule hauteur prouve aſſez qu'elles ne peuvent venir de la Mer Atlantique par la Baie d'Hudſon; les recherches, dit-il, doivent être pouſſées juſqu'à découvrir leur ſource. Dans les obſervations qu'il fit, par les ſoixante-deux dégrés deux minutes, il trouva que le flux venoit du Nord, & que la plus haute Marée étoit à cinq heures. Au Cap Fry, par les ſoixante-quatre degrés trente minutes, il obſerva que la Marée venoit du Nord, en ſuivant la direction de la Côte, & qu'à la Nouvelle & Pleine Lune le tems des hautes eaux étoit à trois heures. Il fit les mêmes obſervations à la Latitude de ſoixante-cinq minutes, & le flux y venoit du Nord. S'il y a, dit-il, quelque choſe à conclure de la direction & du tems, la Marée, dans ces parties de la Baie d'Hudſon, vient évidemment du Nord ou du Nord-Oueſt, & ne peut venir de l'Ocean Atlantique; car, dans cette derniere ſuppoſition, les hautes eaux arriveroient de plus en plus tard, à meſure qu'on monteroit en Latitude: & c'eſt préciſément le contraire, qui fut vérifié. Il y a beaucoup d'apparence que l'idée d'une communication avec quelque Mer Septentrionale, par la Baie de Baffin & par le Détroit de Davis, eſt née d'abord de cette direction, & qu'enſuite l'ignorance l'a fait prévaloir. Elle étoit excuſable autrefois, lorſque cette Baie étoit moins connue; mais aujourd'hui, que toutes ſes parties ont été ſi ſoigneuſement viſitées, il n'eſt plus permis de tenir le même langage, & moins encore d'imaginer des Détroits gelés ou inconnus.

Ellis va plus loin: il entreprend de prouver, par des faits inconteſtables, que les Marées ne peuvent venir de la Baie de Baffin, ni du Détroit de Davis. Nous ſommes certains, dit-il, que dans le premier de ces deux Parages la Marée monte à peine de ſix piés; & Baffin aſſure lui-même (46) qu'elle ne monte pas plus de huit ou neuf piés dans le Détroit de Davis, où il ajoute que le flux vient du Sud. Or, s'il eſt vrai que toutes les Marées, en s'éloignant de l'Océan, qui eſt leur ſource, diminuent par degrés, à meſure qu'elles rempliſſent les Baies & les Golfes qui ſe trouvent ſur leur paſſage, il n'eſt pas moins clair, qu'en ſuppoſant que la Marée montât de trois braſſes dans la Baie de Baffin, & que cette Baie communiquât avec le Welcome, les eaux du Welcome n'en pourroient monter même d'une braſſe; ſans quoi, l'effet ſeroit non-ſeulement plus grand qu'il ne pourroit être produit par la cauſe, mais plus grand que la cauſe même. Ellis ajoute que, ſuivant toutes les Relations qu'on a des Mers Septentrionales, telles que toutes les Côtes de la Nouvelle Zemble, du Spitzberg & du Groenland, les Marées y ſont plus baſſes qu'on ne les a trouvées dans le Welcome: d'où il conclut qu'il faut rejetter abſolument tous les principes établis par le ſavoir, & confirmés par l'expérience, ou renoncer à l'idée que les Marées puiſſent venir, du Détroit de Davis par la Baie de Baffin, dans la partie Septentrionale de la Baie d'Hudſon.

Ces argumens, dira-t'on, ſont négatifs, & ne prouvent pas directement une communication de la Baie d'Hudſon avec la Mer du Sud. Pour ré-

(46) Dans une Lettre à Jean Wolſtenholme, déja citée.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

ponse à cette objection, Ellis prie d'abord ses Lecteurs de jetter un coup d'œil sur la Carte de ces Contrées, & de juger par eux-mêmes si la Marée, ne venant pas de l'Océan Atlantique, ni de quelque autre Mer Septentrionale, peut avoir une autre source que la Mer du Sud; & si, dans cette supposition elle ne doit pas venir par quelque passage situé au Nord-Oueſt. Ensuite, pour comble de preuves, il en apporte une, qu'il croit de la derniere évidence : c'est un fait, certifié, dit-il, par tous les Membres du Conseil dans sa propre expédition, que les Vents du Nord-Oueſt causent les plus hautes Marées sur toutes ces Côtes. Or ce fait, qu'il donne pour inconteſtable, prouve évidemment que ces hautes Marées ne sauroient venir de l'Océan Atlantique par le Détroit d'Hudson : car, venant de ces côtés, elles seroient à leur plus grande hauteur par un vent de Sud-Eſt; suivant le principe, qu'un vent, qui souffle dans la même direction que la Marée, la fait monter : & venant du côté du Détroit, le vent de Nord-Oueſt, loin de les faire avancer & monter, les retarderoit & les baisseroit plutôt, comme oppoſé à leur direction. L'expérience prouve le contraire. Ainsi l'on doit conclure que la Marée vient de quelque Mer Occidentale; d'autant plus qu'on ne peut expliquer autrement, pourquoi le vent, qui souffle de ce côté, cause les plus hautes Marées.

On objecteroit envain que l'Océan occidental, ou la Mer du Sud, étant situé derriere ces grandes Régions, il eſt naturel que le vent de Sud-Eſt cause les plus hautes Marées, en poussant les flots contre la Côte qui lui eſt oppoſée. Cet argument mérite peu d'attention. Les plus hautes eaux sont causées par le vent qui souffle dans la même direction que la Marée, & cela, dans quelque direction que soit la Côte où la Marée monte; parceque ce vent amene avec lui une grande quantité d'eau, qui seule peut faire monter la Marée. On en a, tous les jours, des exemples sur la Côte Orientale d'Angleterre, où, quoique la Mer Germanique soit située vers l'Eſt, les vents de Nord-Oueſt causent néanmoins les plus hautes Marées, parceque le vaste Océan, d'où elles viennent, eſt situé du même côté. Ellis croit l'objection si bien levée par un fait connu de tous les Marins, qu'il la fait même tourner en faveur de son opinion : si par exemple, dit-il, on choisissoit quelque juge habile & désintéreſſé, & qu'en lui préſentant une Carte de la Baie d'Hudson, avec un passage ouvert au Nord-Oueſt, on lui demandât quel vent y doit causer les plus hautes Marées ? il répondroit, sans aucune incertitude, que ce doit être le vent de Nord-Oueſt. Ainsi, comme c'eſt un fait constant, que le vent de Nord-Oueſt cause les plus hautes Marées des deux côtés de la Baie, Ellis en tire une nouvelle preuve que ces Matées viennent de l'Océan occidental, qu'on nomme communément la Mer du Sud.

A ces argumens, il en ajoute plusieurs autres, d'une nature différente. Le premier eſt tiré de la transparence & de la salure de l'eau, dans le Welcome. Lorsqu'on observa la Marée au Cap Fry, on voïoit le fond de la Mer, à la profondeur d'onze brasses, ou soixante-six piés : or tout le monde sait que la profondeur, la transparence & la salure, sont incompatibles avec l'idée d'une Mer troublée par des décharges de Rivieres, de néges fondues & de pluïes, & qu'elles prouvent sans replique la communi-

cation avec quelqu'Ocean. Ellis tire un autre argument des Courans violens, qui tiennent l'eau nette & débarrassée de glaces. C'est, dit-il, un fait avéré, que la partie Septentrionale de la Baie est entierement ouverte & sans glaces, pendant que la Méridionale en est couverte : c'est-à-dire qu'on rencontre fort peu de glaces à la Latitude de soixante-quatre ou soixante-cinq dégrés, & que la Mer en est chargée par les cinquante-deux & les cinquante-trois. Or il est impossible d'expliquer ces Courans violens, qui traversent la Baie, s'ils ne viennent de quelque Mer Occidentale. Un troisieme argument est tiré du nombre des Baleines qu'on observe ici, surtout vers la fin de l'Eté, qui est le tems où tous les Poissons de cette espece se retirent dans des climats plus chauds. On en peut conclure qu'elles passent ici par la même raison ; & par conséquent, qu'il se trouve ici quelque passage, qui conduit, non à l'Océan Septentrional, mais à l'Occidental, c'est-à-dire à la Mer du Sud. Dans ce cas, dit Ellis, l'instinct de ces Animaux est un guide, qui ne trompe jamais.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

Mais si la réalité d'un Passage est assez prouvée, dans quel endroit peut-on raisonnablement le supposer ? & sur quels fondemens le croit-on court, ouvert & commode ? On répond d'abord à la seconde de ces deux questions, parcequ'elle conduit à l'éclaircissement de la premiere. Il paroit très vraisemblable que le Passage n'est pas fort avancé vers le Nord ; car on ne voit, ni dans le Welcome, ni dans Repulse-Bay, ces Montagnes ou ces accumulations de glaces, qu'on rencontre ordinairement dans la Baie des Ours blancs (47), dans le Golfe de Lumley, dans la Baie de Baffin, & dans le Détroit de Davis, qui, par cette raison même, semblent appartenir à quelque autre Continent, sous le Pôle, ou contigu au Pôle (48). Quelque part que le Passage puisse être situé, diverses raisons prouvent qu'il doit être court : 1°. On ne trouve point de grosses Rivieres sur la Côte Occidentale de la Baie d'Hudson : elles sont, au contraire, petites & foibles ; preuve directe qu'elles ne viennent pas de bien loin, & que par conséquent les terres, qui séparent les deux Mers, ne sont pas d'une grande étendue. 2°. La force & la régularité des Marées forment un argument des plus plausibles ; car partout où le flux & le reflux observent à-peu-près des tems égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la Lune dans son retour au Méridien, c'est une marque certaine de la proximité de l'Océan d'où ces Marées viennent. On ajoute, pour derniere raison, le passage des Baleines. Si l'on considere dans quelle saison elles passent ici en fort grand nombre, on ne conçoit point qu'elles puissent avoir le tems d'arriver dans des climats plus chauds, par un chemin qui ne seroit pas fort court. Tous ces argumens se prêtent une force mutuelle. Si le Passage n'est pas fort avancé vers le Nord, & s'il est fort court, on peut en inférer qu'il doit être ouvert & commode ; ce qui se confirme encore par les Courans rapides qu'on observe dans ces Parages, & qui ne permettent point aux glaces de s'y arrêter. Il paroît même aisé, à M. Ellis, de prouver par de fortes conjectu-

Où l'on peut esperer le Passage.

(47) White-Bears-Bay.

(48) Une autre raison prouve la même chose ; c'est la hauteur de la Marée, qui ne ressemble nullement à celle des Mers Septentrionales : elle ne monte qu'une brasse à la Nouvelle Zemble, & à peine une brasse & demie au Spitzberg.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

res, qu'il y a plusieurs Passages différens, qui communiquent les uns avec les autres. Fox a soutenu que la Mer y devoit être ouverte, comme au Cap *Fin-marke*; & ses raisons subsistent encore.

Ellis. 1747.

Où le Passage est-il donc situé? Ellis, retenu par l'exemple de plusieurs Personnes célebres, qui se sont trompées plus d'une fois sur ce point, n'ose donner ici que le nom d'espérances à ses conjectures. Premiérement, il en a conçu de grandes, sur le rapport qu'on lui a fait d'un Golfe considérable, qu'il a nommé *Chesterfield*, par les soixante-quatre degrés. Ceux qui avoient fait dans ce lieu des observations sur la Marée, lui rendirent témoignage que le reflux y venoit de l'Ouest avec beaucoup de rapidité, pendant huit heures, & qu'il ne remontoit que pendant deux heures, avec un mouvement incomparablement plus foible. Ils ajouterent qu'à quatre-vingt-dix lieues de l'embouchure, l'eau, quoique plus douce que celle de l'Océan, avoit néanmoins un degré considérable de salure. S'il n'y avoit point de passage dans ce Golfe, & que l'eau, descendant pendant huit heures, à raison de six lieues par heure, ne montât que pendant deux heures, à raison de deux lieues pour chacune, elle auroit dû se trouver parfaitement douce : car l'eau salée ne montant que pendant deux heures, il n'en auroit pas dû descendre après deux heures de reflux, quand il auroit été aussi foible que le flux : mais, comme il étoit beaucoup plus rapide, l'eau devoit être douce, même avant les deux heures. Il est certain que si l'on y avoit vu venir la Marée de l'Ouest, il n'auroit rien manqué à la preuve du passage : mais elle y venoit de l'Est; ce qui ne prouve rien néanmoins contre lui, puisqu'on lit, dans la Relation de Narborough, que la Marée, venant de l'Est, monte à la moitié du Détroit de Magellan, où elle rencontre une autre Marée, qui vient de l'Ouest, ou de la Mer Pacifique.

Un second endroit, où l'on peut espérer de découvrir le passage, est Repulse-Baie. Les raisons, qui doivent entretenir cette espérance, sont aussi la profondeur, la salure & la transparence de l'eau, jointes à la hauteur des Marées qui viennent de ce Parage. Ellis, toujours renfermé dans les bornes qu'il s'impose, regarde la Baie d'Hudson comme un labyrinthe, où l'on entre par le Détroit du même nom. Ce qu'on y cherche, dit-il, est une issue de l'autre côté. On se flatte du succès, en allant, comme à tâtons, d'un essai à l'autre; méthode extrêmement pénible, & qui demande une patience infatigable. Cependant, si l'on erre dans ce labyrinthe, ce n'est pas absolument sans guide : la Marée, comme un autre fil d'Ariane, semble y conduire un Voïageur par tous les degrés, & doit l'en faire sortir. Or comme elle monte considérablement dans le Repulse-Bay, & qu'elle y entre du côté du Nord, on a toutes les raisons du monde d'y tenter de nouvelles recherches.

Conclusion.

Enfin le zelé Anglois concluoit par ce raisonnement, qui lui paroît décisif. Depuis une longue suite d'années, qu'on se flatte de trouver un passage au Nord-Ouest, & qu'on a fait quantité d'Expéditions pour le chercher, il est vrai qu'on n'est pas encore parvenu à le découvrir : mais, jusqu'à présent, on n'a fait aucune découverte qui puisse combattre, avec quelque force, les argumens par lesquels on en prouve la réalité; & toutes les connoissances, qu'on s'est procurées par tant d'entreprises, servent, au contraire, à la confirmer.

CHAPITRE XVI.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

INTRODUCTION.

SUIVANT la diviſion ordinaire des deux parties de ce Continent, celle qu'on diſtingue, par le nom d'Amérique Septentrionale, a beaucoup plus d'étendue qu'on ne penſe à lui en donner dans cet article. On a vû qu'elle ſe prend ordinairement à l'Iſthme. Mais quantité de grandes Régions, qui ſont compriſes dans la partie du Nord, telles que la Nouvelle Eſpagne, la Louiſiane, & la plûpart des Colonies Angloiſes, ne laiſſent pas d'appartenir à celle du Midi, par leur température & leurs autres proprietés. Auſſi n'a-t'on pas manqué d'en donner l'Hiſtoire Naturelle à part. Il ne s'agit donc ici que de celles, dont le climat eſt tout-à-fait différent, & qu'on peut faire commencer vers les trente-neuf degrés de latitude Septentrionale, au Sud du Lac Erié; c'eſt-à-dire, proprement, à l'entrée du Canada.

Obſervations ſur le froid du Canada.

On eſt ſurpris de lire & d'entendre que dans un Païs ſi proche encore du Soleil, auſſi proche même que les Provinces les plus méridionales de France, le froid ſoit extrême, & ſi long qu'il empiette beaucoup ſur le Printems. Avant la fin de l'Automne, les Rivieres s'y trouvent remplies de glaçons; & bientôt la terre eſt couverte de néges, qui durent ſix mois, & s'élevent toujours à la hauteur de ſix piés. Il n'y a point de Voïageur qui ne faſſe une deſcription touchante, de ce qu'il a ſouffert d'un climat ſi rude. » Rien n'eſt plus triſte, dit le P. de Charlevoix, que de ne pou-
» voir ſe montrer à l'air ſans être glacé, à moins que d'être fourré comme
» les Ours. D'ailleurs quel ſpectacle, qu'une nége qui vous éblouit, &
» qui vous cache toutes les beautés de la Nature. Plus de différence en-
» tre les Rivieres & les Campagnes; plus de varieté: les Arbres mêmes
» ſont couverts de frimats; il pend, à toutes leurs branches, des glaçons
» ſous leſquels il n'y a point de ſûreté à s'arrêter. Que penſer, lorſqu'on
» voit aux Chevaux, des barbes de glace d'un pié de long? & comment
» voïager dans un Païs, où, pendant ſix mois, les Ours mêmes n'oſent
» quitter leurs retraites? Auſſi n'y ai-je jamais paſſé d'Hiver, ſans avoir
» vû porter, à l'Hôpital général, quelqu'un à qui il falloit couper un
» bras ou une jambe gelés. Si le Ciel eſt ſerein, il ſouffle de la partie de
» l'Oueſt un vent qui coupe le viſage. Si le vent tourne au Sud, ou à
» l'Eſt, le tems s'adoucit un peu; mais il tombe une nége ſi épaiſſe,
» qu'on ne voit point à dix pas en plein midi. S'il ſurvient un dégel dans
» les formes, adieu les Chapons, les quartiers de Bœuf & de Mouton,
» la Volaille, le Poiſſon, qu'on tenoit en réſerve, dans les Greniers, ſur
» la foi de la gelée. Ainſi, malgré les rigueurs du froid, on eſt réduit à
» ſouhaiter qu'il ne diſcontinue point.

Il peut être vrai, comme on le prétend, que les Hivers du Canada aient

Histoire Naturelle de l'Ameriq. Septentrionale.

encore été plus rudes il y a cent ans : mais tout le monde convient que tels qu'ils ſont aujourdd'hui, l'Hiver de France le plus piquant n'en approche point. A la vérité le mois de Mai n'eſt pas plûtôt arrivé, qu'il fait changer de langage. La douceur de cette fin du Printems, d'autant plus agréable qu'elle ſuccede à tant de rigueurs (49) ; la chaleur de l'Eté, qui fait voir, en moins de quatre mois, les ſemences & les récoltes (50) ; la ſérénité de l'Automne, pendant lequel on jouit d'une ſuite de beaux jours ; tous ces avantages, auxquels on peut joindre celui de la liberté, qui eſt comme le partage du Païs, fait une compenſation fort agréable pour les Habitans.

A quoi le froid extrême du Canada peut être attribué.

Mais, la queſtion ne regardant que le froid, on demande d'où peut venir une température ſi différente de celle de France, ſous des paralleles qui ſont tout-à-fait les mêmes ? La plûpart des Relations attribuent des froids ſi longs & ſi rudes à la nége, qui demeure trop longtems ſur les terres pour qu'elles puiſſent jamais bien s'échauffer : mais cette explication ne fait que changer la difficulté ; car on demandera quelle eſt la cauſe de cette abondance de néges, ſous des climats auſſi chauds que le Languedoc & la Provence, & dans des Cantons beaucoup plus éloignés des Montagnes ? Denis, qu'on a cité pluſieurs fois avec éloge, raconte que les arbres reprennent leur verdure, avant que le Soleil ſoit aſſez élevé ſur l'Horizon pour fondre la nége & pour échauffer la terre ; ce qui peut être vrai dans l'Acadie, qu'il connoiſſoit particulierement : mais d'autres aſſurent que partout ailleurs, les néges ſont fondues dans les plus épaiſſes Forêts, avant qu'il y ait une feuille aux arbres. On ne s'en rapporte pas plus volontiers au même Voïageur, lorſqu'il prétend que les néges fondent plûtôt par la chaleur de la Terre, que par celle de l'air, & que c'eſt toujours par-deſſous, qu'elles commencent à fondre : il y a peu d'apparence qu'une Terre, couverte d'eau gelée, ait plus de chaleur que l'air, qui reçoit immédiatement celle du Soleil. D'ailleurs, Denis n'explique point

(49) Obſervons auſſi, d'après le ſage Miſſionnaire, qu'elles ont des inconvéniens auxquels on ne peut jamais bien remédier ; il met au premier rang la difficulté de nourrir les Beſtiaux, qui, pendant tout l'Hiver, ne trouvent abſolument rien dans les Campagnes ; coûtent par conſéquent beaucoup à nourrir, & dont la chair, après ſix mois d'une nourriture ſeche, eſt preſque ſans goût. Il faut auſſi, bien, du grain pour la Volaille, & de grands ſoins pour la conſerver. Si, pour éviter cette dépenſe, on tue à la fin d'Octobre toutes les Bêtes qu'on veut manger juſqu'au mois de Mai, elles deviennent bien inſipides ; & de la maniere dont on a rapporté que le Poiſſon ſe pêche, au travers de la glace, il ne peut être fort abondant ; ſans compter qu'il eſt d'abord gelé : de ſorte qu'il eſt preſqu'impoſſible d'en avoir de frais, dans la ſaiſon où il eſt le plus fâcheux d'en être privé. Les bons Chrétiens ſeroient même fort embarraſſés pendant le Carême, ſans le ſecours de la Marée & des Anguilles. De beurre & d'œufs frais, il n'en eſt point queſtion ; non plus que de légumes, qu'on garde néanmoins comme on peut dans les Celliers, mais qui perdent bientôt leur vertu. Ajoutons qu'à l'exception des Pommes, qui ſont ici d'une excellenre qualité, & des petits Fruits d'Eté, qui ne ſe gardent point, les Fruits de France ne réuſſiſſent point. *Journal Hiſtorique*, *p.* 166.

(50) L'uſage du Païs eſt de labourer les Terres pendant l'Automne, de ſemer depuis le milieu d'Avril juſqu'au 10 de Mai, & de couper les blés depuis le 15 d'Août juſqu'au 20 de Septembre. Les terres, qui n'ont été labourées qu'au Printems, rapportent moins, dit-on, parceque les parties nitreuſes de la nége ne s'y inſinuent pas bien.

la

la cauſe de ce déluge de néges, qui inonde des Païs immenſes, au milieu de la Zône temperée.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Explication Phyſique.

Un Jéſuite Romain, qui avoit paſſé une partie de ſa vie dans la Nouvelle France, a traité cette queſtion en Phyſicien (51); & le P. de Charlevoix confirme ſa Doctrine, en y mettant quelques reſtrictions. Il croit, par exemple, que le Miſſionnaire Italien ſe trompe, lorſqu'il ne veut pas qu'on attribue les froids exceſſifs du Canada, aux Montagnes, aux Bois & aux Lacs du Païs: ces trois cauſes, ſuivant le Jéſuite François, doivent y contribuer (52); car il n'y a rien, dit il à repliquer contre l'expérience, qui rend ſenſible la diminution du froid, à meſure que le Païs ſe découvre; quoiqu'elle ne ſoit pas proportionnée à ce qu'elle devroit être, ſi l'épaiſſeur des Bois en étoit la principale cauſe. Il y en a donc de plus puiſſantes; & là-deſſus, les deux Jéſuites s'accordent.

Sous les climats les plus chauds, il ſe trouve des Terres humides; ſous les plus froids, il y a des Terres fort ſeches; & c'eſt un certain mélange de ſec & d'humide qui forme les glaçons & les néges, dont la quantité produit l'excès & la durée de froid. Ce mélange ſe fait remarquer à tous ceux qui voïagent en Canada: le Monde n'a point de Païs où il y ait plus d'eau; il en a peu, dont le Terroir ſoit plus mêlé de pierres & de ſable. Ajoutez qu'il y pleut rarement, & que l'air y eſt extrêmement pur & ſain; preuve, ſans réplique, de la ſéchereſſe naturelle de la terre. De ſoixante François établis dans le Païs des Hurons, la plûpart d'une complexion délicate, & tous aſſez mal nourris, le Miſſionnaire Italien rend témoignage qu'il n'en mourut pas un dans l'eſpace de ſeize ans. A la vérité, cette étrange multitude de Rivieres & de Lacs, qui égalent en eſpace la moitié des Terres de l'Europe, devroit fournir à l'air une continuelle abondance de nouvelles vapeurs: mais outre que la plûpart de leurs eaux ſont fort claires, ſur un fond de ſable, leur extrême & conſtante agitation, qui émouſſe la pointe des raïons Solaires, ne permet pas qu'il s'en éleve beaucoup de vapeurs, ou les fait bientôt retomber en brouillards: ſur ces Mers douces, les vents n'excitent pas moins de tempêtes que ſur l'Océan; & c'eſt la même raiſon, qui rend les pluies rares ſur Mer.

Une ſeconde cauſe des grands froids du Canada eſt le voiſinage de la Mer du Nord, qui, pendant plus de huit mois de l'année, ſe trouve couverte de glaces énormes. Il ne nége, au Canada, que du vent de Nord-Eſt, c'eſt-à-dire du côté des glaces du Nord; & quoique le froid ſemble

(51) Le P. Breſſani, dans une Relation de la Nouvelle France, qu'il a publiée en Italien.

(52) S'il eſt vrai, comme le P. Breſſani l'obſerve lui-même, qu'après une journée fort chaude on voit ſouvent, au Canada, de la gelée pendant la nuit, ce phénomene ne peut gueres être expliqué qu'en ſuppoſant que le Soleil aïant ouvert pendant le jour les pores de la Terre, l'humidité qui y étoit renfermée, les parties de Nitre que la nége y a laiſſées, & la chaleur qu'un air auſſi ſubtil que celui du Païs conſerve après le coucher de cet Aſtre, forment ces petites gelées, comme on fait de la glace ſur le feu. Or d'où viendroit l'humidité, dans un Païs dont on repréſente le ſol mêlé de beaucoup de ſable, ſi ce n'étoit de la multitude des Lacs & des Rivieres, de l'épaiſſeur des Forêts, & des Montagnes couvertes de nége, qui arroſe les Plaines en fondant?

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

moins vif pendant la chûte des néges, elles doivent contribuer beaucoup à refroidir les vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, dans l'immenſité de Païs qu'elles couvrent, & que ces vents traverſent. Enfin le Miſſionnaire Italien donne pour cauſe de la ſubtilité de l'air, & par conſéquent, de la rigueur du froid, l'élevation du terrein, qu'il s'efforce de prouver par la profondeur de la Mer, à meſure qu'on approche de la Côte, & par la hauteur des chutes d'eau, qui ſe trouvent en ſi grand nombre dans les Rivieres. On pourroit répondre que la profondeur de la Mer prouve peu, & que les chutes des Rivieres ne prouvent pas plus que les cataractes du Nil; ſans compter que ſuivant les Relations, depuis Mont-réal, où commencent les Rapides, juſqu'à la Mer, il ne paroît pas que le Fleuve S. Laurent ait beaucoup plus de rapidité que pluſieurs de nos Rivieres d'Europe. Auſſi le P. de Charlevoix ne trouve-t'il de véritable force, pour expliquer les grands froids du Canada, qu'à la ſeconde des trois cauſes du P. Breſſani; c'eſt-à-dire à la proximité des glaces du Nord: il juge même que malgré ce fâcheux voiſinage, ſi le Païs étoit plus découvert & plus peuplée, les Hivers y ſeroient moins longs & moins rudes.

ANIMAUX DU CANADA.

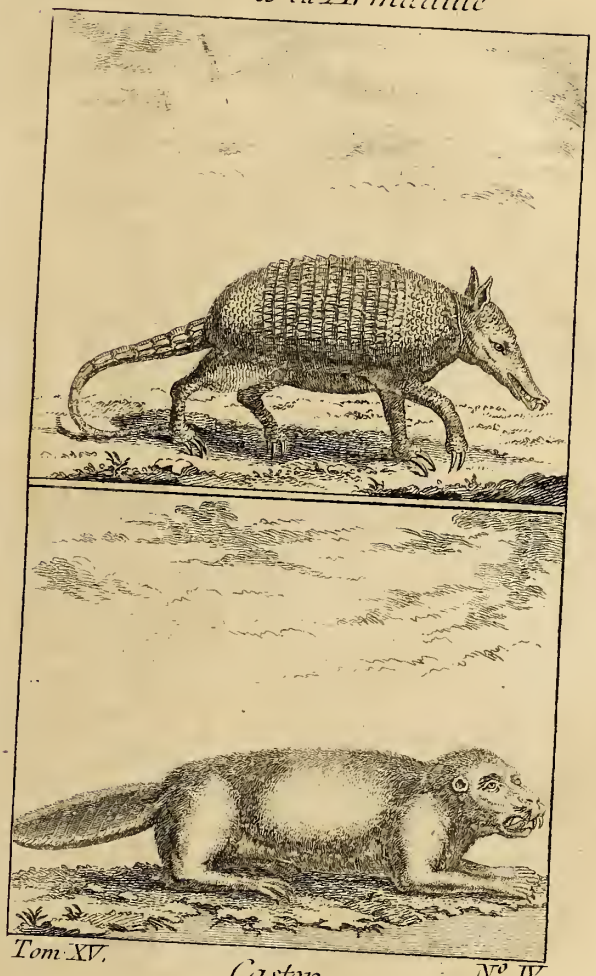
Cette rigoureuſe température n'empêche point qu'une ſi grande Région ne ſoit bien peuplée de toutes ſortes d'Animaux; les uns, qui la quittent en Hiver, pour chercher un air plus doux; les autres que la Nature a rendus capables de ſupporter un froid exceſſif, ou qu'elle a favoriſés d'un admirable inſtinct pour s'en garantir. On doit le premier rang au plus ſingulier, qui eſt le Caſtor, dont on a déja fait connoître la merveilleuſe induſtrie, dans ſon logement & dans l'ordre qu'il y obſerve (53). Il n'y a point de Relation du Canada, qui ne contienne une longue Deſcription de ce curieux Animal; mais on ne ceſſe point de répéter, que dans le choix des autorités, c'eſt à celle des Miſſionnaires qu'on donne la préférence. Leurs obſervations portent ordinairement un caractere d'exactitude & de vérité, qui répond à la gravité de leur profeſſion, & qui vient ſans doute de la même ſource.

Caſtors, & leur Deſcription.

Le Caſtor, dit le P. de Charlevoix, n'étoit pas méconnu en France, avant la découverte de l'Amérique, puiſqu'on trouve, dans les anciens titres des Chapeliers de Paris, divers Reglemens pour la Fabrique des chapeaux Bievres. Caſtor & *Bievre* ſont différens noms du même Animal: mais ſoit que le Bievre Européen ſoit devenu rare, ou que ſon poil n'ait pas la même bonté que celui du Caſtor Amériquain, on ne parle plus gueres du premier que par rapport au *Caſtoreum*. Jamais même on ne l'a vanté comme un Animal curieux, faute apparemment de l'avoir obſervé de près; ou, peut-être, parcequ'il n'a que les propriétés des Caſtors terriers, qui forment une autre eſpece. Le Caſtor du Canada eſt un Quadrupede amphibie, qui peut vivre néanmoins, ſans aller dans l'eau, & qui ne peut même y être longtems, mais qui a beſoin quelquefois de s'y baigner. Les plus grands Caſtors ont un peu moins de quatre piés, ſur environ quinze pouces d'une hanche à l'autre, & peſent ſoixante livres. La couleur de cet Animal eſt différente, ſuivant la différence des climats où il ſe trouve. Dans les quartiers du Nord les plus reculés, ils ſont or-

(53) Voïez, ci-deſſus, les Chaſſes des Sauvages, pag.

Tatou ou Armadille



Tom XV. *Castor* *N°. IV.*

dinairement tout-à-fait noirs ; mais on y en voit quelquefois de blancs. Ils ſont bruns, dans les Païs plus temperés ; & leur couleur s'éclaircit à meſure qu'ils avancent vers le Sud. Chez les Illinois, ils ſont preſque fauves, & l'on y en voit même de couleur de paille. On obſerve que plus ils ſont noirs, moins ils ſont fournis de poil ; & par conſéquent leur dépouille eſt moins eſtimée. Leur poil eſt de deux ſortes, partout le corps, à l'exception des pattes, où il eſt fort court. Le plus grand eſt long de huit à dix lignes : il va même juſqu'à deux pouces, ſur le dos ; mais il diminue avec proportion, juſqu'à la tête & juſqu'à la queue. Il eſt rude, gros, luiſant, & donne à la Bête ſa couleur entiere. Regardé avec le microſcope, le milieu en paroît moins opaque ; d'où l'on conclut qu'il eſt creux, & qu'il ne peut être d'aucun uſage. L'autre eſt un duvet très fin, fort épais, long d'un pouce au plus ; & c'eſt celui qu'on emploie. On le nommoit autrefois, en Europe, Laine de Moſcovie : il fait proprement l'habit du Caſtor ; le premier ne lui ſert que d'ornement, & peut-être l'aide-t-il à nager.

Histoire Naturelle de l'Amerique Septentrionale.

On donne, au Caſtor, quinze ou vingt ans de vie. La Femelle porte quatre mois, & ſa portée ordinaire eſt de quatre Petits. Quelques Voïageurs en ont fait monter le nombre juſqu'à huit, mais cette fécondité paroît rare. Elle a quatre mammelles, deux ſur le grand pectoral, entre la ſeconde & la troiſieme des vraies côtes, & deux, environ quatre doigts plus haut. Les muſcles de cet Animal ſont extrêmement forts, & d'une groſſeur qui n'a point de proportion à ſa taille. Ses inteſtins, au contraire, ſont fort délicats, ſes os très durs ; & ſes deux mâchoires, preſqu'égales, ſont d'une groſſeur extraordinaire : chacune eſt garnie de dix dents, deux inciſives & huit molaires. Les inciſives ſupérieures ont deux pouces & demi de long, les inférieures en ont plus de trois, & ſuivent les courbures de la mâchoire ; ce qui leur donne une force ſurprenante dans de ſi petits Animaux. On remarque auſſi que les dents des deux mâchoires ne ſe répondent pas exactement, mais que les ſupérieures débordent en avant ſur les inférieures, de ſorte qu'elles ſe croiſent, comme les deux tranchans d'une paire de ciſeaux ; enfin, que la longueur des unes & des autres eſt préciſément le tiers de leurs racines. La tête d'un Caſtor offre à-peu-près la figure de celle d'un Rat de Montagne. Il a le muſeau un peu allongé, les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues par dehors, ſans poil en dedans. Ses jambes ſont courtes, ſurtout celles de devant, & n'ont pas plus de quatre pouces de long ; elles reſſemblent aſſez à celles du Blereau : les ongles en ſont taillés de biais, & creux comme le tuïau des plumes. Les piés de derriere ſont plats, garnis de membranes entre les doigts. Ainſi le Caſtor peut marcher, mais avec lenteur, & nage auſſi facilement que tout autre Animal aquatique. D'ailleurs, par ſa queue, il eſt tout-à-fait Poiſſon ; ce qui l'a fait déclarer de cet ordre par la Faculté de Médecine de Paris, & ranger, par la Faculté de Théologie, au nombre des Animaux dont la chair peut être mangée les jours maigres. Le P. de Charlevoix aſſure que Lemery s'eſt trompé, lorſqu'il n'a fait tomber cette déciſion que ſur le train de derriere du Caſtor, & qu'elle regarde le corps entier. Mais les Canadiens ne peuvent guetes profiter de cette indulgence. On voit, à

préſent, peu de Caſtors près des Habitations. Les Sauvages en gardent la chair, après l'avoir fait boucanner; ce qui ne lui ôte point un goût ſauvage, qu'elle ne perd qu'après avoir été cuite à l'eau. Avec cette préparation, elle prend une ſi bonne qualité, qu'il n'y a point, dit-on, de viande plus légere, plus délicate & plus ſaine. On la croit même auſſi nourriſſante que celle du Veau. Bouillie, elle demande quelque choſe qui en releve le goût; mais à la broche, elle ſe mange ſans autre apprêt.

Ce que le Caſtor a de plus remarquable eſt ſa queue. Elle eſt preſqu'ovale, large de quatre pouces, dans ſa racine, de cinq au milieu, & de trois pouces à l'extrêmité; épaiſſe d'un pouce, & longue d'un pié. Sa ſubſtance eſt une graiſſe ferme, ou un cartilage tendre, qui reſſemble à la chair du Marſouin, mais qui ſe durcit quand elle eſt conſervée. Elle eſt couverte d'une peau écailleuſe, dont les écailles ſont exagones, & d'une demie ligne d'épaiſſeur ſur trois ou quatre lignes de long, appuïées les unes ſur les autres comme celles des Poiſſons. Une pellicule très délicate leur ſert de fond; & de la maniere dont elles ſont enchaſſées, elles s'en tirent aiſément après la mort de l'Animal. On trouve, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, une deſcription Anatomique du Caſtor.

Caſtoreum. Il ne paroît pas que les véritables teſticules de cet Amphibie aient été connus des Anciens, ſans doute parcequ'ils ſont fort petits, & cachés ſous les *aînes*: c'eſt le nom qu'on a donné aux bourſes, ou poches, du Caſtoreum, qui ſont bien différentes, & au nombre de quatre dans le bas-ventre du Caſtor. Les deux premieres, qu'on nomme ſupérieures, parcequ'elles ſont plus élevées que les autres, ont la figure d'une Poire, & communiquent enſemble, comme les deux poches d'une Beface. Les deux autres, qu'on appelle inférieures, ſont arrondies par le fond. Les premieres renferment une matiere réſineuſe, mollaſſe, adhérente, mêlée de petites fibres, de couleur, griſâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, déſagréable, pénétrante, & qui s'enflamme aiſément: c'eſt le vrai *Caſtoreum*. Il durcit à l'air, dans l'eſpace d'un mois; il devient brun, caſſant & friable: ſi l'on eſt preſſé de le faire durcir, on le met dans une cheminée. Le Caſtoreum qui vient de Dantzick eſt plus eſtimé que celui du Canada, par des raiſons connues apparemment des Droguiſtes. On convient que les bourſes du dernier ont moins de groſſeur, & qu'en Canada même on préfere les plus groſſes: mais avec la groſſeur, elles doivent être peſantes, de couleur brune, d'une odeur pénétrante, remplies d'une matiere dure, caſſante & friable, d'une même couleur, ou jaunâtre, entrelaſſées d'une membrane déliée, & d'un goût acre. On ajoute que les propriétés du Caſtoreum ſont d'atténuer les matieres viſqueuſes, de fortifier le cerveau, d'abbaiſſer les vapeurs, de provoquer leurs mois aux Femmes, d'empêcher la corruption, & de faire évaporer les mauvaiſes humeurs par la tranſpiration. Il ne s'emploie pas avec moins de ſuccès contre l'Epilepſie, la Paralyſie, l'Apoplexie, & la ſurdité.

Les poches inférieures contiennent une liqueur onctueuſe, qui reſſemble au Miel. Sa couleur eſt d'un jaune pâle, ſon odeur fetide, peu différente de celle du Caſtoreum, mais un peu plus foible: elle ſe conden-

ſe en vieilliſſant, & prend la ſubſtance du ſuif. Cette liqueur eſt réſolutive & fortifie les nerfs.

Histoire Naturelle de l'Amerique Septent.

C'eſt ſans fondement qu'on a cru, ſur la foi des anciens Naturaliſtes, que le Caſtor, lorſqu'il ſe voit pourſuivi, coupe ces prétendus teſticules & les abandonne aux Chaſſeurs, pour ſauver ſa vie. C'eſt de ſon poil, obſerve le Miſſionnaire, qu'il devroit plûtôt ſe dépouiller, car le reſte eſt bien moins précieux : cependant il doit le nom de Caſtor à cette Fable. Sa peau, dépouillée du poil, n'eſt pas non plus à négliger ; on en fait des Gants & des Bas. Mais comme il eſt difficile d'enlever le poil ſans la découper, on n'emploie gueres que celle des Caſtors Terriers. Dans le Commerce, on nomme *Caſtor ſec*, la peau de Caſtor dont on n'a point encore fait uſage, & Caſtor gras celle que les Sauvages ont emploïée. Après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la moele de certains Animaux qui la rend plus ſouple, ils en couſent pluſieurs enſemble, pour en faire une ſorte de Mante, qu'on nomme Robe, & dont ils s'enveloppent, le poil en dedans. En Hiver, ils ne la quittent, ni jour, ni nuit. Le grand poil tombe bientôt ; & le duvet, qui reſte, ne manque point de s'engraiſſer : ce cotton devient beaucoup plus propre à l'ouvrage des Chapeliers, qui ne pourroient pas même emploïer le ſec, s'ils n'y mêloient un peu de gras. On ajoute que pour être dans toute ſa bonté, il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois. Les Sauvages ne ſe ſeroient pas imaginé que leurs vieilles hardes puiſſent être ſi précieuſes : mais c'eſt un avantage qu'on n'a pû leur cacher longtems. Un Particulier, qui avoit eu la Ferme du Caſtor, s'en trouvant beaucoup de reſte, & cherchant à s'en faciliter la conſommation, imagina d'en faire filer & corder avec de la Laine ; & de cette compoſition il fit faire des Draps, des Flanelles, des Bas au métier, & d'autres Ouvrages de même nature. Son entrepriſe eut peu de ſuccès, & ſervit a faire connoître que le poil du Caſtor ne convient qu'à la fabrique des Chapeaux. Cependant l'exemple des François aïant trouvé des imitateurs en Hollande, il s'y eſt conſervé une de ces Manufactures, d'où l'on voit encore ſortir des Draps & des Droguets ; mais ces étoffes ſont cheres, & n'en ſont pas de meilleur uſage : le poil de Caſtor ſe détache bientôt, & forme à la ſuperficie un duvet qui leur ôte tout leur luſtre. Les Bas, qu'on en a faits, avoient le même défaut.

Ce qu'on nomme Caſtor gras & Caſtor ſec.

Quelques Voïageurs donnent aux Caſtors, comme aux Abeilles, un Roi, ou un Chef qui les commande ; opinion difficile à vérifier, & priſe apparemment des Sauvages, qui les croïoient autrefois des Animaux raiſonnables, auxquels ils ſuppoſoient un langage particulier, un Gouvernement, des Loix, & des Commandans, pour leur travail. Entre les punitions des Pareſſeux, ils mettoient l'exil ; & l'on croit trouver l'explication de cette idée dans l'eſpece de Caſtors qu'on nomme Terriers, qui vivent, en effet, ſéparés des autres, & ſe logent ſous terre, où leur unique travail eſt de ſe faire un chemin couvert pour aller à l'eau. On les diſtingue à différentes marques, telles que leur maigreur & le peu de poil qu'ils ont ſur le dos. D'ailleurs il s'en trouve plus, dans les Païs chauds, que dans ceux où le froid eſt vif ; & l'on a déja remarqué qu'ils ont plus de reſſemblance que les autres avec les Caſtors ou les Bievres de l'Europe, où l'on ſait qu'ils

Caſtors Terriers. Opinion qu'on a d'eux.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENT.

se retirent dans des creux & des cavernes, le long des Rivieres. Il s'en trouve en Allemagne, sur l'Ebre; en France, sur le Rhône, l'Isere & l'Oise: mais ils sont plus communs en Pologne.

Description de l'Orignal.

L'*Orignal*, qui tient le second rang, pour les avantages qu'on tire de sa Chasse, n'est différent de ce qu'on nomme, en Allemagne, en Pologne & en Moscovie, l'Elan ou la *Grand-Bête*, que par sa grosseur, qui est celle d'un Cheval. Il a la croupe large, la queue d'une petitesse extrême, puisqu'on ne lui donne que la longueur du doigt, le jarret fort haut, les jambes & les piés du Cerf. Un long poil lui couvre le garrot, le col & le haut du jarret. Sa tête a plus de deux piés de long, & sa maniere de l'étendre en avant lui donne une mauvaise grace. Son muffle est gros, & rabbatu par le haut. Ses nazeaux sont si grands, qu'on y peut fourrer, dit-on, la moitié du bras. Enfin son bois est beaucoup plus large que celui du Cerf, & n'est gueres moins long; mais il est plat & fourchu, comme celui du Daim. Il se renouvelle tous les ans, sans qu'on ait encore observé s'il prend chaque fois un accroissement, qui marque les années. On prétend que l'Orignal est sujet à l'Epilepsie, & que dans ses accès, il se gratte l'oreille de son pié gauche de derriere pour s'en délivrer; ce qui fait regarder la corne de ce pié, comme un spécifique pour la même infirmité dans les hommes (54). On n'en vante pas moins la vertu pour les palpitations de cœur (55), la pleurésie, la colique, le cours de ventre, les vertiges & le pourpre (56). Le poil de l'Orignal est mêlé de gris-blanc, & de rouge-noir; il devient creux, dans la vieillesse de l'Animal, ne se foule point, & ne perd jamais une sorte d'élasticité, qui le fait toujours redresser: on en fait des matelats & des selles de Chevaux. Sa chair est legere, nourrissante & de très bon goût; sa peau, forte, douce & moelleuse: elle se passe en chamois, & l'on en fait des Buffes d'autant plus estimés, qu'ils pesent très peu. Les Sauvages regardent l'Orignal, comme un Animal de bon augure. On prétend qu'il se met à genoux pour manger, pour boire, & pour se coucher; & qu'il a dans le cœur un petit os, qui facilite l'accouchement (57).

Carcajou, ou Quincajou.

Outre les Chasseurs, qui font une rude guerre à l'Orignal, il a deux autres ennemis, qui ne lui laissent pas plus de repos. Le plus terrible est le *Carcajou*, ou *Quincajou*, espece de Chat sauvage, d'un poil roux & brun, dont la queue est si longue, qu'il s'en fait plusieurs cercles autour du corps. Lorsqu'il peut s'approcher d'un Orignal, il saute dessus, & s'attache à son cou, qu'il entoure de sa longue queue; & de ses dents, il lui coupe la veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moïen de s'en garantir, qui est de se jetter promptement à l'eau, que son Ennemi ne peut souffrir; mais s'il est éloigné des Rivieres, il succombe avant que d'y pouvoir arriver. Les Missionnaires mêmes assurent que le Carcajou, qui n'a pas l'odorat des plus fins, mene trois Renards à cette chasse, & qu'ils les emploie pour la découverte: que dès qu'ils ont éventé leur proie, deux de ces rusés Chasseurs se rangent à ses côtés; que le troisieme se place derriere elle, & que la poussant tous

(54) On l'applique sur le cœur du Malade, on la lui met dans la main gauche, & on lui en frotte l'oreille.

(55) On l'emploie comme pour l'Epilepsie.

(56) On la pulverise, & l'on en fait boire la poudre dans de l'eau.

(57) Réduit en poudre, & pris dans un bouillon.

Bœuf de la Nouvelle France.

Tom XV. *N°. I*

trois avec une adreſſe ſurprenante, ils la conduiſent vers le Carcajou, qui s'accommode avec eux pour le partage; enfin, qu'une autre ruſe de cet Animal eſt de grimper ſur un arbre, où, ſe couchant de ſon long ſur une branche avancée, il attend qu'un Orignal paſſe, & ſaute deſſus lorſqu'il le voit à portée.

Le Bœuf du Canada eſt plus grand que celui de l'Europe. Il a les cornes baſſes, noires & courtes; deux grandes touffes de crin, l'une ſous le muſeau, & l'autre ſur la tête, d'où elle lui tombe ſous les yeux; ce qui lui donne un air hideux. Il a ſur le dos une boſſe, qui commence ſur les hanches, & va toujours en croiſſant juſques ſur les épaules. La premiere côte de devant eſt plus haute d'une coudée que les autres, & large de trois doigts. Toute la boſſe eſt couverte d'un poil fort long, un peu rouſſâtre; & le reſte du corps, d'une laine noire qui eſt fort eſtimée. On aſſure que la dépouille d'un Bœuf eſt de huit livres de laine. Ces Animaux ont le poitrail fort large, la croupe aſſez fine, & la queue fort courte. On ne leur voit preſque point de cou; mais leur tête eſt plus groſſe que celle des nôtres. Ils fuient ordinairement à la vue d'un Homme; & celle d'un chien leur cauſe la même fraïeur. Ils ont l'odorat ſi fin, que pour s'approcher d'eux, à la portée du fuſil, on eſt obligé de prendre le deſſous du vent; mais un Bœuf, qui ſe ſent bleſſé, devient furieux, & ſe précipite ſur les Chaſſeurs: il n'eſt gueres plus traitable, lorſque les Vaches ont mis bas leurs Veaux. La chair du Taureau eſt de fort bon goût; mais ſi dure, qu'on ne mange gueres que celle des Vaches. Leur peau, qui eſt la meilleure de l'Univers, ſe paſſe aiſément; & quoique très forte, elle devient auſſi moelleuſe que le meilleur chamois. On a vu que les Sauvages en font des boucliers, qui ſont, à la fois, extrêmement legers & preſqu'impénétrables aux balles.

Bœuf du Canada.

Vers la Baie d'Hudſon, il ſe trouve une autre eſpece de Bœufs, qu'on a nommés *Bœufs muſqués*, parcequ'ils jettent une ſi forte odeur de muſc, que dans certaines ſaiſons il eſt impoſſible d'en manger. Jeremie en donne la deſcription: » Ces Animaux, dit-il, ont la laine très belle, & plus longue que celle des Moutons de Barbarie. J'en apportai en France (58), & » je m'en fis faire des Bas, qui étoient plus beaux que des Bas de ſoie. » Les Bœufs muſqués, quoique plus petits que les nôtres, ont les cornes » beaucoup plus groſſes & plus longues. Leurs racines ſe joignent ſur le » haut de la tête, & deſcendent, à côté des yeux, preſqu'auſſi-bas que la » gueule; d'où le bout remonte en haut & forme comme un croiſſant. J'en » ai vu de ſi groſſes, que ſéparées du crâne, les deux enſemble peſent » ſoixante livres. Ces Bœufs ont les jambes fort courtes, de ſorte qu'en » marchant, leur laine traîne toujours par terre; ce qui les rend ſi difformes, qu'on a peine à diſtinguer, d'un peu loin, de quel côté eſt la tête. » Ils ne ſont pas en ſi grand nombre; & les Sauvages les auroient bientôt » détruits, s'ils s'attachoient à cette chaſſe. D'ailleurs, on les tue, dans le » tems des néges, à coups de lance, ſans qu'ils puiſſent fuir, avec des jambes ſi courtes (59).

Bœufs muſqués de la Baie d'Hudſon.

(58) En 1708.

(59) Relation de la Baie d'Hudſon.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Le Cerf eſt le même au Canada qu'en Europe, ou ne differe que par un peu plus de grandeur.

Le Caribou.

Le *Caribou*, dont on a parlé pluſieurs fois ſans l'avoir décrit, eſt un animal de la grandeur de l'Ane, dont il tient beaucoup auſſi pour la figure, & qui égale le Cerf en agilité. La Hontan décide que c'eſt une eſpece d'Ane ſauvage (60).

Chevreuils.

Cette grande Région n'a point d'Animal plus commun que le Chevreuil. Sa figure ne differe point de celle des nôtres; mais on obſerve que dans ſa jeuneſſe, il a le poil raïé de diverſes couleurs; qu'enſuite ce poil tombe, & qu'il en revient un autre, de la couleur ordinaire des Chevreuils. Cet Animal s'apprivoiſe avec une facilité ſurprenante. Une Femelle, devenue domeſtique, ſe retire dans les Bois lorſqu'elle eſt en chaleur; & dès qu'elle a reçu les careſſes du Mâle, elle revient chez ſon Maître. Elle retourne au Bois pour ſe délivrer de ſes Petits: elle les y laiſſe, & les viſite réguliérement; mais elle a le même ſoin de revenir ſe montrer à ſon Maître; & lorſqu'on juge à propos de la ſuivre, on prend ſes Nourriſſons, qu'elle continue de nourrir. On s'étonne que les François du Canada n'en aient pas des Troupeaux entiers, dans leurs Habitations.

Chats Cerviers.

Les Bois ſont remplis de Loups, ou plutôt de Chats cerviers; car on aſſure qu'ils n'ont du Loup que la tête, & que dans tout le reſte ils ſont de vrais Chats. On les repréſente comme d'habiles Chaſſeurs, qui ne vivent que des Animaux qu'ils pourſuivent juſqu'à la cime des plus grands arbres. Leur chair eſt blanche, & ne fait pas un mauvais aliment. Leur poil & leurs peaux ſont une des plus belles fourrures du Païs: mais on eſtime encore plus celle de certains Renards noirs des Montagnes du Nord; comme les Renards noirs de Moſcovie & du Nord de l'Europe l'emportent auſſi ſur les autres. Il y en a de plus communs, dont les uns ont le poil noir, ou gris, mêlé de blancs; les autres, tout gris, & d'autres d'un rouge tirant ſur le roux. Il s'en trouve, en remontant le Miſſiſſipi, dont le poil eſt argenté. On raconte que toutes les eſpeces de Renards ont une maniere fort plaiſante de donner la chaſſe aux Oiſeaux de Rivieres: ils s'avancent un peu dans l'eau; ils ſe retirent enſuite, & font cent cabrioles ſur le rivage. Les Canards, les Outardes, & d'autres Oiſeaux aquatiques, que ce jeu amuſe, s'approchent de l'Ennemi, qui ſe tient d'abord tranquille lorſqu'il les voit à portée: il remûe ſeulement la queue, pour les attirer plus près; & ces imbécilles animaux donnent dans le piége, juſqu'à ne pas craindre de la becqueter. Alors le Renard ſaute deſſus, & ne manque point ſa proie. Le P. de Charlevoix nous apprend qu'on a dreſſé, avec aſſez de ſuccès, des Chiens au même manége, & que les mêmes Chiens font une rude guerre aux Renards.

Renards noirs.

Renards argentés

Comment les Renards chaſſent aux Oiſeaux.

L'Enfant du Diable.

On décrit, ſous le nom d'*Enfant du Diable*, une ſorte de Fouine, qu'on appelle auſſi Bête puante, parceque ſon urine, qu'elle lâche quand elle eſt pourſuivie, empeſte l'air dans un grand eſpace. On la prendroit pour le Chinche de la partie Méridionale de l'Amérique, ſi l'on n'ajoutoit que c'eſt d'ailleurs un fort joli Animal. Il eſt de la grandeur d'un petit Chat, mais plus gros; d'un poil clair, tirant ſur le gris, avec deux lignes blan-

(60) Tom. II. pag. 77.

ches;

ches, qui lui forment sur le dos une figure ovale, depuis le cou jusqu'à la queue. Cette queue est touffue, comme celle du Renard, & se redresse comme celle de l'Ecureuil.

Le Rat-musqué a tant de ressemblance avec le Castor, qu'à l'exception de la queue, qu'il n'a pas moins longue que les Rats d'Europe, & des testicules, qui renferment un musc exquis, on le croiroit un diminutif de la même espece : il a toute la structure du corps, & sur tout la tête du vrai Castor. On lui trouve aussi beaucoup de rapport au Rat des Alpes (61). Son poids est d'environ quatre livres. Il se met en Campagne, au mois de Mars ; & sa nourriture, alors, est de quelques morceaux de bois, qu'il pile avant que de les manger. Après la fonte des néges, il vit de racines d'orties ; ensuite, des tiges & des feuilles de la même Plante. En Eté, il ne mange gueres que des Fraises & des Framboises, auxquelles succedent d'autres fruits pendant l'Automne. Dans ces deux dernieres Saisons, on voit rarement le mâle sans sa femelle. Mais, à l'entrée de l'Hiver, ils se séparent, & chacun fait, de son côté, son logement dans un trou, ou dans le creux d'un arbre, sans aucunes provisions. On assure que pendant toute la durée du froid, ils demeurent sans manger.

Le Rat musqué.

Les Rats musqués bâtissent des Cabanes, à-peu-près de la forme de celles des Castors, mais on y remarque beaucoup moins d'art. Leur situation ne demande point de chaussée, parcequ'elle est toujours au bord de l'eau. Le poil du Rat-musqué entre dans la fabrique des Chapeaux, avec celui du Castor. Sa chair est de fort bon goût, excepté le tems qu'il recherche sa Femelle : il s'y répand alors un goût de musc, qu'on ne peut lui faire perdre.

L'Hermine du Canada est de la grosseur de nos Ecureuils, mais un peu moins allongée. Son poil est d'un très beau blanc ; mais l'extrémité de la queue, qu'il a fort longue, est d'un noir de jais. Les Martres sont moins rouges que celles de France, avec le poil plus fin : leur retraite ordinaire est dans les bois, d'où elles ne sortent que tous les deux ou trois ans, en trouppes nombreuses ; & le tems de leur sortie annonce une bonne année de chasse, c'est-à-dire des néges fort abondantes. Le Pitois seroit peu différent de la Fouine, s'il n'avoit le poil plus noir, plus long & plus épais. Ces deux Animaux font la guerre aux Oiseaux, sauvages & domestiques. Le Rat de Bois est le double des nôtres, en grosseur : il a la queue velue, & le poil d'un très beau gris-argenté ; on en voit même de tout blancs. La femelle a, sous le ventre, une bourse qui s'ouvre & se ferme, où elle met ses Petits, pour fuir avec eux, lorsqu'elle est menacée de quelque danger. On nous apprend que la Fourrure des Fouines, des Loutres, des Pitois, des Rats de Bois, des Hermines, des Martres, & des *Pekans*, espece de Chats sauvages, de la grandeur des nôtres, est ce qui se nomme, dans le Commerce, la menue Pelleterie.

Hermines, Martres, Pitois, Rats de Bois, & Pekans.

Ce que c'est que la menue Pelleterie.

On distingue ici trois especes d'Ecureuils ; les rouges, qui ne different point des nôtres ; les Suisses, qui sont un peu plus petits, & dont le poil est raïé, en longueur, de blanc, de rouge & de noir (62) ; & les Ecureuils

Ecureuils.

(61) Décrit par M. *Ray*, sous le nom de *Mus Alpinus*.

(62) A peu-près, dit-on, comme les Suisses de la Garde du Pape ; delà leur vient le nom de Suisses.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

volans, qui ont le poil d'un gris obscur; ce nom leur vient de leur extrême agileté, qui les fait sauter, d'un arbre à l'autre, à plus de quarante pas. On attribue cette propriété à deux peaux fort minces, qu'ils ont, des deux côtés, entre les pattes de derriere & celles de devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Le nombre des Ecureuils est prodigieux dans tout le Païs, parcequ'on leur fait peu la guerre.

Le Porc-Epi.

Le Porc-Epi du Canada est de la grosseur d'un Chien médiocre, mais plus court & moins haut. Son poil, long d'environ quatre pouces, est blanc, creux, gros comme une paille des plus minces, & très fort, particulierement sur le dos; c'est son arme: il la lance d'abord sur ceux qui l'attaquent; & pour peu qu'elle entre dans la chair, elle s'y enfonce, si l'on ne se hâte de l'en retirer: aussi les Chasseurs éloignent-ils leurs Chiens de ces Animaux. Leur chair se mange; & rôtie, on la compare à celle du Cochon de lait.

Lievres & Lapins.

La seule différence des Lievres & des Lapins de ce Païs, aux nôtres, est qu'ils ont les jambes de derriere plus longues. Leur poil est très fin, & pourroit être emploïée dans la fabrique des Chapeaux, si ces Animaux ne muoient continuellement: l'Hiver, ils grisonnent, & sortent rarement de leurs tanieres, où ils vivent des plus tendres branches de Bouleau: l'Eté, ils ont le poil roux. En toute saison, les Renards leur font une cruelle guerre; & pendant l'Hiver, ils sont fort recherchés des Sauvages, qui les prennent sur la nége avec des collets, lorsqu'ils sortent pour chercher leur nourriture.

Oiseaux de l'Amérique Septentrionale.

Un climat si rude ne peut attirer beaucoup d'Oiseaux: cependant il s'y en trouve de plusieurs sortes, dont quelques-unes sont particulieres au Païs. On y voit des Aigles de deux especes: les plus gros ont la tête & le cou presque blancs; ils donnent la chasse aux Lapins & aux Lievres, les enlevent dans leurs serres, & les emportent. Les autres sont gris, & se contentent de faire la guerre aux Oiseaux: les deux especes la font aussi aux Poissons. Le Faucon, l'Autour, & le Tiercelet sont les mêmes qu'en France; mais on trouve ici une espece de Faucons, qui ne vivent que de pêche.

Cette grande Contrée a trois sortes de Perdrix, les grises, les rouges & les noires; toutes, plus grosses qu'en France. Les dernieres ont la tête & les yeux du Faisan, & la chair brune: elles sont les moins estimées, parcequ'elles sentent trop le raisin, le genievre & le sapin. Toutes ont de belles & longues queues, qu'elles ouvrent en éventail, comme un Coq-d'Inde; les unes, mêlées de rouge, de brun & de gris; les autres, de gris clair & de gris brun.

Becassines, Becasses, Corbeaux, Chats-huants, Merles.

Les Bécassines du Païs sont excellentes, & le petit Gibier de Riviere est partout dans une extrême abondance; mais les Bécasses y sont rares, du moins vers le Nord, car elles sont plus communes aux Illinois & dans toutes les parties Méridionales. Denis assure que la chair des Corbeaux n'est pas moins bonne ici que celle des Poules; d'autres n'en font pas le même éloge, ou le restraignent aux Corbeaux de l'Acadie. Le Corbeau du Canada est plus gros que le nôtre, plus noir, & jette un cri différent. Au contraire, l'Orfraie y est plus petit, & son cri moins désagréable. Le

Espece de Loup appelle Quick Hatch ou Wolverene

Tom XV. *Porc-Epic.* *N° III.*

1. Aigle à queue blanche 2 Hibou couronné.
3. Pelican. 4. Perdrix et Coq de Bruyere

Tom. XV. N°. II.

Chathuant Canadien ne differe du François, que par une petite fraise blanche autour du cou, & par un cri particulier; sa chair est si bonne, qu'on la préfere à celle de la Poule. La Chauve-souris est plus grosse ici qu'en France. Les Merles & les Hirondelles y sont des Oiseaux de passage, comme en Europe; mais la couleur des premiers tire sur le rouge. On distingue trois sortes d'Alouettes, dont les plus petites sont de la grosseur du Moineau. Enfin le Moineau même n'est pas tout-à-fait semblable au nôtre : il est plus laid, quoiqu'aussi lascif.

Vingt deux especes de Canard.

On distingue, au Canada, jusqu'à vingt-deux especes de Canards, dont les plus beaux & les meilleurs se nomment *Canards branchus*, parcequ'ils perchent sur les branches des arbres. Leur plumage est d'une variété fort brillante. Les Cygnes, les Poules-d'Inde, les Grues, les Poules d'eau, les Cercelles, les Oies, les Outardes, & tous les grands Oiseaux de Riviere sont partout en abondance, excepté vers les Habitations, dont on ne les voit point approcher. Le Païs a des Grues de deux couleurs, les unes blanches, les autres gris-de-lin; & l'on vante leur chair, pour le goût qu'elle donne aux potages. Les Piverts sont ici d'une grande beauté, fort variée par la différence de leurs couleurs. Le Rossignol du Canada, quoiqu'à-peu-près le même que celui de la France, n'en approche point pour le Chant; & le Roitelet, au contraire, chante excellemment. Le Chardonneret n'a pas la tête aussi belle qu'en Europe. Tous les Bois sont remplis d'une espece d'Oiseaux jaunes, de la grosseur d'une Linotte, qui ont le gosier assez fin, mais le chant fort court & sans variété : ils n'ont pas d'autre nom que celui de leur couleur. On donne la préférence à l'Oiseau qu'on a nommé *Blanc*, parcequ'il est de cette couleur sous le ventre, quoique cendré sur le dos : c'est une espece d'Ortolan. Le mâle ne cede en rien au Rossignol de France; tandis que la femelle, dont la couleur est plus foncée, ne chante pas même en cage. Cet Oiseau mérite aussi le nom d'Ortolan pour le goût. On ne sait ce qu'il devient en Hiver, mais il est toujours le premier qui se fait voir, au Printems; & la nége ne commence pas plutôt à fondre, qu'il paroît, en trouppes, dans les lieux qu'elle laisse à sec.

Cardinaux, Oiseau-mouche.

Ce n'est qu'à cent lieues de Quebec, au Sud, qu'on commence à voir des *Cardinaux*. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage, qui est du plus beau rouge incarnat, avec une petite aigrette sur la tête, en font un des plus beaux Oiseaux du monde. On lui donne pour rival, en couleurs, l'*Oiseau-mouche*, qui tire également ce nom de sa petitesse, & d'un bourdonnement, qu'il fait avec ses aîles, assez semblable à celui des grosses Mouches. Quelques-uns le confondent avec le Colibry, dont on a parlé plusieurs fois sous différens noms; mais quoiqu'on puisse le croire de la même espece, le P. de Charlevoix assure que le Colibry des Iles est un peu plus gros, qu'il a le plumage moins brillant, & le bec plus recourbé (63). Il ajoute qu'on n'a jamais entendu chanter l'Oi-

Sa différence du Colibry.

(63) Voïez sa Description : ses pattes ont un pouce de long, & sont comme deux aiguilles. De son bec, qui est de même, il fait sortir une petite trompe, qu'ils enfonce dans les fleurs, pour en tirer le suc, dont il se nourrit. La Femelle n'a rien de brillant; un assez beau blanc, sous le ventre, & un cendré clair sur le reste du corps, font toute sa

seau-mouche, quoique plusieurs Relations donnent un chant fort mélodieux au Colibri. Enfin il lui donne une propriété, qu'on n'attribue nulle part à l'autre; c'est celle d'être l'Ennemi mortel du Corbeau (64). Aïant appris qu'on avoit nourri quelque tems des Oiseaux Mouches avec de l'eau, » j'en gardai un, dit-il, pendant vingt-quatre heures: il se laissoit prendre & manier, mais il contrefaisoit le Mort. Dès que je l'avois » lâché, il reprenoit son vol & ne faisoit que papillonner sur ma fenêtre. J'en fis présent à un de mes Amis, qui le trouva mort le lendemain, apparemment d'une petite gelée qui s'étoit fait sentir pendant la nuit. Il y a beaucoup d'apparence que ces petits Animaux se retirent aux premiers froids, vers la Caroline, où l'on n'en voit qu'en Hiver. Ils font leurs nids au Canada, & rien n'est si propre que ces petits Ouvrages: ils les suspendent à une branche d'arbre, tourné avec une justesse, qui les met à l'abri de toutes les injures de l'air. Le fond est de petits brins de bois, entrelassés en maniere de Panier, & le dedans est revêtu de je ne sais quel duvet, qui paroît de soie. Les œufs sont de la grosseur d'un pois, avec des taches jaunes sur un fond blanc. On dit que la portée ordinaire est de trois, & quelquefois de cinq.

Tourtes.

Un Oiseau fort avantageux au Canada, qui ne fait qu'y passer dans les mois de Mai & de Juin (65), est celui qu'on y nomme *Tourte*, quoiqu'il soit une espece de Ramier: mais il differe assez, dit-on, des Ramiers, des Tourterelles & des Pigeons de l'Europe, pour faire une quatrieme espece. Ces Oiseaux sont plus petits que nos gros Pigeons, dont ils ont les yeux & les nuances de la gorge. Leur plumage est d'un brun obscur, à l'exception des aîles, qui ont des plumes d'un très beau bleu. Il semble qu'ils ne cherchent qu'à se faire tuer: s'ils voient une branche seche, sur un arbre, c'est celle qu'ils choisissent pour s'y percher; & la maniere dont ils s'y rangent donne toujours la facilité d'en abbattre une demie douzaine, au moins, d'un coup de fusil. On a trouvé le moïen d'en prendre un grand nombre en vie; & l'usage est de les nourrir jusqu'aux premiers froids, pour les tuer alors & les conserver gelés pendant tout l'Hiver.

Serpens à sonnettes du Canada.

Entre les Serpens du Canada, on ne parle avec distinction que du Serpent à sonnettes. Quoiqu'on ne le range point dans une autre classe que ceux des Régions méridionales, il a des singularités qu'on n'a pas vûes dans les autres Descriptions. On en voit d'aussi gros que la jambe humaine, quelquefois même de plus gros, & d'une longueur proportionnée.

parure: mais le Mâle est un vrai bijou. Il a, sur le haut de la tête, une petite touffe d'un beau noir, la gorge rouge, le ventre blanc, le dos, les aîles & la queue, d'un verd de feuille de Rosier, une couche d'or, répandue sur tout ce plumage, y ajoute un grand éclat, & un duvet imperceptible y produit de très belles nuances. Il a l'aîle extrêmement forte, & le vol d'une rapidité surprenante *Voïage de l'Amérique*, p. 157.

(64) Il fait, dit il, d'un Homme digne de foi, qu'il en avoit vû un quitter brusquement une fleur qu'il suçoit, s'élever comme un éclair, aller se fourrer sous l'aîle d'un Corbeau, qui planoit fort haut, le percer de sa trompe, & le faire tomber mort, soit de sa chûte, ou de sa blessure. *Ibidem.*

(65) On rapporte qu'autrefois ils obscurcissoient l'air par leur multitude; qu'elle est fort diminuée, mais qu'il en vient encore un assez grand nombre jusqu'aux environs des Villes.

Mais les plus communs ne ſont pas plus gros, ni plus longs, que nos plus grandes Couleuvres de France. Leur figure eſt fort bizarre : ſur un cou plat & très large, ils ont une aſſez petite tête. Leurs couleurs ſont vives, ſans être brillantes ; le jaune pâle y domine, avec de belles nuances. La queue eſt écaillée en cotte de maille, un peu applatie : elle croît, dit-on, tous les ans, d'une rangée d'écailles ; de ſorte qu'on connoît l'âge du Serpent, à ſa queue, comme celui des Chevaux, à leurs dents. En remuant, il fait le même bruit que la Cigale (66) ; & la reſſemblance eſt ſi parfaite, qu'on y eſt trompé : c'eſt de ce bruit que le Reptile tire ſon nom. Sa morſure eſt mortelle, ſi l'on n'y remédie ſur-le-champ. L'Antidote le plus ſûr eſt la racine d'une Plante que cette vertu a fait nommer Herbe du Serpent à ſonnettes, & qui croît, dit-on, dans tous les lieux où ce dangereux Animal ſe retire (67) ; elle ne demande point d'autre préparation, que d'être pilée, ou mâchée, & ſoigneuſement appliquée ſur la plaie. Au reſte, il eſt rare que le Serpent à ſonnettes attaque un Paſſant, s'il n'en reçoit aucun mal. » J'en ai vû moi-même, dit le P. Charlevoix, un à mes piés, qui eut aſſurément plus de peur que moi ; car je ne l'appercus que lorſqu'il fuioit : mais ceux qui ont le malheur de mettre le pié » ſur lui, ſont piqués d'abord ; & s'il eſt pourſuivi, pour peu qu'il ait » le tems de ſe reconnoître, il ſe replie en rond, la tête au milieu, & » s'élance d'une grande roideur contre ſon Ennemi. Les Sauvages ne laiſſent pas de lui donner la chaſſe, & mangent ſa chair, qu'ils trouvent » très bonne : j'ai même oui-dire à des François, qui en avoient goûté, » qu'elle n'eſt pas déſagréable ; & l'expérience prouve qu'elle n'eſt pas nuiſible.

Histoire Naturelle de l'Amerique Septentr.

A l'égard des Poiſſons, on a déja remarqué que dans les parties du Fleuve Saint Laurent où l'eau eſt ſalée, on trouve toutes les eſpeces qui vivent dans l'Océan. Le Saumon, le Thon, l'Aloſe, la Truite, la Lamproie, l'Eperlan, le Congre, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardine, le Turbot, & quantité d'autres s'y prennent en abondance, à la Senne & aux Filets. Dans le Golfe, on pêche des Flettans, trois ſortes de Raies, des Lencornets, des Goberges, des Plies, des Requins, & des Chiens de Mer, qui ſont une autre eſpece de Requins, Le *Lencornet* eſt une eſpece de Morue ſeche, dont la figure ne laiſſe pas d'en être aſſez différente : il eſt rond, ou plutôt ovale. Une ſorte de rebord, qu'il a au-deſſus de la queue, lui fait comme une Rondache ; & ſa tête eſt environnée de barbes, d'un demi pié de longueur, dont il ſe ſert pour prendre d'autres Poiſſons. On en diſtingue deux eſpeces, qui ne different que par le volume : les uns ſont de la groſſeur d'une Barrique, & les autres n'ont qu'un pié de long. Ceux-ci ſe prennent au flambeau : ils aiment la lumiere ; on leur en montre ſur le rivage ; & s'en approchant, ils demeurent

Poiſſons du Fleuve S. Laurent & du Golfe.

Lencornet.

(66) Ce qu'on appelle ordinairement le chant de la Cigale n'eſt qu'un bruit qu'elle fait avec ſes aîles.

(67) On nous la décrit : ſa tige eſt ronde ; un peu plus groſſe qu'une plume d'Oie ; elle s'éleve de trois ou quatre piés, & ſe termine par une fleur jaune, d'une odeur très douce, de la figure & de la grandeur d'une Marguerite ſimple. Les feuilles de la Plante ſont ovales, étroites, ſoutenues cinq à cinq en partie de Poule d'Inde, par un pedicule d'un pouce de long.

échoués. Le Lencornet eſt d'un fort bon goût, mais il rend la ſauce toute noire.

Goberge, ou Poiſſon S. Pierre.

La Goberge eſt une eſpece de petite Morue, qui a le goût de la grande, & qu'on fait auſſi ſécher. Elle a deux taches noires, aux deux côtés de la tête. Les Matelots lui donnent auſſi le nom de *Poiſſon Saint Pierre*, dans l'opinion que c'eſt celui dans lequel cet Apôtre trouva dequoi païer le tribut à l'Empereur Romain pour N. S. & pour lui, & que ſes deux taches ſont l'endroit par leſquels il le prit en Mer. La Plie du Golfe a la chair plus ferme & de meilleur goût que celle des Rivieres : Elle ſe prend, comme les Ecreviſſes de Mer, avec de longs bâtons, armés d'un fer pointu, & terminés par une échancrure qui empêche le Poiſſon de ſe délivrer. Les Huîtres ſont en abondance, pendant l'Hiver, ſur toutes les Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y prendre eſt fort ſinguliere : on fait, à la glace, un trou dans lequel on enfonce deux perches liées en forme de Tenailles, dont elles ont auſſi le jeu, & rarement on les retire ſans quelques Huîtres. Enfin, dans pluſieurs endroits, ſurtout vers l'Acadie, les Etangs ſont remplis de Truites ſaumonées, longues d'un pié, & de Tortues de deux piés de diametre, dont la chair eſt excellente, & l'écaille ſupérieure raïée de blanc, de rouge, & de bleu.

Poiſſons des Lacs.

Entre les Poiſſons, dont les Lacs, & les Rivieres qui s'y déchargent ſont remplis, Champlain en remarque un, qu'il nomme *Chaouſarou*, apparemment du nom que lui donnent les Sauvages : c'eſt une eſpece particuliere du *Poiſſon-armé*, qui ſe trouve en divers autres endroits. Sa figure eſt à peu-près celle d'un Brochet ; mais il eſt couvert d'une écaille à l'épreuve du Poignard : ſa couleur eſt un gris argenté ; il lui ſort de deſſous la gueule, une arrête plate, dentelée, creuſe, & percée par le bout, ce qui fait juger que c'eſt par-là qu'il reſpire. La peau, qui couvre cette arrête, eſt tendre, & ſa longueur eſt proportionnée à celle du Poiſſon, dont elle fait environ le tiers. Sa largeur, dans les plus petits, eſt de deux doigts. Les Sauvages aſſurerent à Champlain qu'il ſe trouvoit des Chaouſarous, larges de huit à dix piés ; mais les plus grands qu'on eut l'occaſion de lui faire voir n'en avoient que cinq, & leur groſſeur étoit celle de la cuiſſe humaine. Non-ſeulement ce Poiſſon eſt un vrai Pirate, pour les Habitans de l'eau ; mais il fait auſſi une guerre terrible à ceux de l'air, & ſa méthode le rend un Animal fort ſingulier. En Chaſſeur habile, il ſe cache ſi bien dans les Roſeaux, qu'on ne peut voir que ſon arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-deſſus de l'eau. Les Oiſeaux, qui cherchent à ſe repoſer, la prennent pour un morceau de bois & s'y perchent. Auſſi-tôt, le Monſtre ouvre la gueule, & ravit ſi ſubtilement ſa proie, que rarement elle lui échappe. Les dents, qui bordent l'arrête, ſont aſſez longues & fort pointues. Elles paſſent pour un ſouverain remede contre le mal de tête, en picquant, de leur pointe, l'endroit où la douleur eſt la plus vive.

Chaouſarou, eſpece de Poiſſon armé.

Ses propriétés ſingulieres.

Eſturgeon du Canada, pris pour le Dauphin des Anciens.

On a vû (68) que l'Eſturgeon eſt ici un Poiſſon de Mer & d'eau douce.

(68) Voïez, ci-deſſus, l'article de la Pêche des Sauvages. On ne parle point ici d'un prétendu Homme marin, qu'un ancien Miſſionnaire croïoit avoir vû dans la Riviere Sorel. Vieille Fable.

Obſervons que les Canadiens le prennent pour le Dauphin des Anciens. Non-ſeulement on en voit ici de dix & douze piés de long, & d'une groſſeur proportionnée ; mais cet Animal a ſur la tête une ſorte de Couronne, relevée d'un pouce ; & ſes écailles, qui ont un demi pié de diametre, ſont parſemées de petites figures, auxquelles on trouve beaucoup de reſſemblance avec les Fleurs de Lys des Armes de France.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Tous les Voïageurs parlent d'un Poiſſon des Lacs, qu'ils nomment *Poiſſon-blanc*, & dont ils vantent beaucoup la délicateſſe. La Hontan le met au-deſſus de toutes les eſpeces connues, & prétend que pour être mangé dans ſa perfection, il ne doit être que rôti, ou cuit à l'eau, ſans aucune ſauce. Les Sauvages, dit-il, préferent dans leurs maladies, le bouillon du Poiſſon-blanc à celui de la viande. On ne nous en donne point la deſcription, non-plus que celle de l'*Achigan* & du *Poiſſon doré*, que le P. Charlevoix nomme les *plus eſtimés* du Fleuve Saint Laurent. Les autres Rivieres, ſurtout celles de l'Acadie, ne ſont pas moins richement peuplées (69).

Poiſſon blanc délicieux.

En parlant de la pêche des Loups marins & des Marſouins du Canada, on en a remis ici la deſcription. Les premiers doivent leur nom à leur cri, qui eſt une eſpece d'hurlement ; car, dans leur figure, ils n'ont rien du Loup, ni d'aucun Animal terreſtre. Leſcarbot en avoit entendu crier, comme les Chathuans ; mais on juge qu'ils étoient jeunes, & que leur cri n'étoit pas encore formé. Quoique ces Animaux ſoient au rang des Poiſſons, ils naiſſent à terre, ils y vivent du moins autant que dans l'eau ; ils ſont revêtus de poil, ils ne ſont pas muets ; en un mot, il ne leur manque rien pour être regardés comme de véritables amphibies. La tête du Loup marin approche un peu de la figure de celle du Dogue : il a quatre pattes fort courtes, ſurtout celles de derriere ; tout le reſte préſente un Poiſſon. D'ailleurs il ſe traîne, plutôt qu'il ne marche ſur les piés. Ceux de devant ont des ongles ; ceux de derriere ſont en forme de nageoires. Sa peau eſt dure, & couverte d'un poil ras, de diverſes couleurs. Il ſe trouve de ces Animaux qui ſont tout blancs : on aſſure même qu'ils le ſont tous en naiſſant ; mais à meſure qu'ils croiſſent, quelques-uns deviennent roux, d'autres, noirs ; & pluſieurs ont ces trois couleurs enſemble.

Deſcription du Loup Marin.

On en diſtingue pluſieurs eſpeces, dont les plus gros peſent juſqu'à deux mille, & n'ont pas le nez ſi plat que les autres. Une eſpece, que les Matelots nomment *Braſſeurs*, fretille ſans ceſſe dans l'eau : une autre a reçu le nom de *Naus* ; une autre, celui de *Groſſes-têtes*. Les plus petits ſont

Ses différentes eſpeces.

(69) La Hontan, qui avoit fort pratiqué les Rivieres, dit qu'elles ont une infinité de petits Poiſſons qui ne ſont pas connus en Europe ; que ceux des eaux du Nord ſont différens de ceux du côté du Sud ; que dans la Riviere longue, qui ſe décharge dans le Miſſiſſipi, ils ſentent ſi fort la bourbe, qu'il eſt impoſſible d'en manger ; que les Rivieres des Otentats & des Miſſouris, produiſent des Poiſſons ſi extraordinaires qu'on n'en peut faire une juſte Deſcription par écrit ; que les Barbues des Lacs n'ont qu'un pié de long, mais qu'elles ſont fort groſſes ; que celles du Miſſiſſipi ſont monſtrueuſes ; que les Carpes du même Fleuve ſont auſſi d'une groſſeur extraordinaires, & de fort bon goût : que les plus groſſes Truites des Lacs ont cinq piés & demi de longueur & un pié de diametre ; enfin que les Poiſſons des Lacs ſont meilleurs que ceux de Mer & des Rivieres, ſurtout les Poiſſons, qui ſe nomment *Blancs*. *Ubi ſuprà*. Tom. II. pp. 155 & 156.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENT.

fort vifs, & fort adroits à couper les filets qu'on leur tend ; leur couleur eſt tigrée : on les repréſente auſſi jolis, que des Animaux de cette figure peuvent l'être, & l'on aſſure que les Sauvages les accoutument à les ſuivre, comme de petits Chiens. Denis ne parle que de deux ſortes de Loups marins, ſur les Côtes de l'Acadie ; les uns ſi gros, que leurs Petits l'emportent ſur nos plus grands Porcs : il ajoute que peu de tems après leur naiſſance, les Peres & Meres les menent à l'eau, & les ramenent de tems en tems à terre pour les faire téter. La ſeconde eſpece eſt fort petite : & chaque Loup ne donne d'huile, que ce qu'il en peut tenir dans ſa veſſie. Jamais ils ne s'éloignent beaucoup du rivage. On en découvre toujours un, qui demeure comme en ſentinelle : au premier ſignal que les autres en reçoivent, ils ſe jettent tous en Mer ; & bientôt après, ils ſe rapprochent de terre, en ſe levant ſur leurs pattes de derriere, pour obſerver s'ils n'ont rien à craindre. Toutes leurs précautions n'empêchent point qu'on n'en ſurprenne un grand nombre.

Maniere d'en tirer l'huile.

Leur chair peut ſe manger ſans dégoût ; mais on trouve plus d'avantage dans l'huile qu'on en tire, & la maniere n'en eſt pas difficile : elle ne conſiſte qu'à fondre leur graiſſe ſur le feu. Souvent même, on ſe contente de faire des charniers ; c'eſt le nom qu'on donne à de grands quarrés de planches, ſur leſquels on étend de la graiſſe d'un certain nombre de Loups marins : elle fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a laiſſée. Cette huile eſt bonne, dans ſa fraîcheur, pour les uſages de la cuiſine ; mais celle des jeunes Bêtes devient bientôt rance ; & celle des autres ſe deſſeche en vieilliſſant : on s'en ſert alors pour brûler, & pour paſſer les peaux. Elle eſt longtems claire ; elle n'a point d'odeur, & ne laiſſe point de lie, ni aucune ſorte d'immondices. Le P. de Charlevoix obſerve que dans les premiers tems de la Colonie, on emploïoit les peaux de Loups marins à faire des manchons ; mais que la mode en étant paſſée, leur grand uſage aujourd'hui eſt pour couvrir les coffres. Tannées, elles ont preſque le grain du Maroquin. Elles ſont moins fines ; mais elles ne s'écorchent pas ſi facilement, & ſe conſervent plus longtems fraîches. On en fait de bons ſouliers, & des bottines qui ne prennent point l'eau. Elle ſert auſſi à couvrir des ſieges ; & le bois s'uſe plutôt que cette couverture. L'uſage du Canada, eſt de les tanner avec l'écorce de Péruſſe. Dans la teinture qu'on emploie pour les noircir, on mêle une poudre, tirée de certaines pierres qui ſe trouvent au bord des Rivieres, & qui ne paroiſſent que des marcaſſites de Mines.

Uſage qu'on fait de leurs peaux.

C'eſt ſur les rochers, ou quelquefois ſur la glace, que les Loups marins s'accouplent, & que les Meres font leurs Petits. Leur portée ordinaire eſt de deux. Elles les allaitent quelquefois dans l'eau, mais plus ordinairement à terre. Pour les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, ſur leur dos, les abandonnent & les reprennent par intervalles, & continuent cet exercice juſqu'à ce qu'ils puiſſent nager ſeuls. Etranges Poiſſons, à qui la Nature n'a pas même appris ce que la plûpart des Animaux terreſtres ſavent preſqu'en naiſſant ! Le Loup marin a les ſens fort vifs, & c'eſt ſa ſeule défenſe.

Leurs propriétés naturelles.

Il ſe trouve, dans le Fleuve Saint Laurent, des Marſouins de deux couleurs,

leurs. Dans l'eau salée, c'est à-dire, comme on l'a déja remarqué, depuis le Cap Tourmente jusqu'à l'embouchure, ils ne different point de ceux de Mer : dans l'eau douce, ils sont blancs, & de la grosseur d'une Vache. Les premiers vont ordinairement par bandes ; & l'on n'a point observé la même propriété dans les autres, quoiqu'on en voie souvent dans le Bassin du Port de Quebec. Ils ne montent gueres plus haut. Les Côtes de l'Acadie en ont beaucoup, de l'une & de l'autre espece ; d'où l'on peut conclure que la différence de leur couleur ne vient point de celle de l'eau douce & de l'eau salée. Les Marsouins blancs ne rendent pas moins d'une barrique d'huile, qui differe peu de l'huile du Loup marin. On ne mange point leur chair : mais celle des Marsouins gris, que les Matelots nomment *Pourcelles*, passe pour un assez bon mets. On fait des boudins & des andouilles de leurs boïaux. La fressure est excellente, & la tête meilleure que celle du Mouton ; mais moins bonne, que celle du Veau. La peau des uns & des autres se ranne, & se passe en façon de maroquin. D'abord elle est aussi tendre que du lard, & n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. A force d'être grattée, elle devient comme un cuir transparent ; & quelque mince qu'on puisse la rendre, jusqu'à pouvoir servir à faire des vestes & des haut-de-chausses, elle est toujours si forte, qu'on la croit à l'épreuve des coups de feu. Il s'en trouve de huit piés de long, sur neuf de large ; & rien n'est, dit-on, d'un meilleur usage pour couvrir les impériales de carosse.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Les Morues, dont cette partie de l'Océan est comme l'empire naturel, sont des Poissons trop connus pour demander une description. Fixons-nous à quelques remarques sur leurs principales propriétés. Tout est bon dans une Morue fraîche. Elle ne perd même rien de sa bonté, & devient seulement un peu plus ferme, après avoir été deux jours dans le sel : mais les Pêcheurs seuls mangent ce qu'elle a de plus fin, c'est-à-dire la tête, la langue, & le foie, qui, délaïé dans l'huile & le vinaigre, avec un peu de poivre, lui fait une sauce exquise. Comme il faudroit trop de sel pour conserver toutes ces parties, on jette à la Mer ce qui n'en peut être consommé dans le tems de la Pêche. Les plus grandes Morues n'ont pas plus de trois piés ; & celles du grand Banc sont les plus fortes. Il n'y a peut-être point d'Animal, qui ait la gueule plus large, ni qui soit plus vorace, à proportion de sa grandeur. Il devore tout, jusqu'à des têts de pots cassés, du fer & du ver. On a cru longrems qu'il les digéroit ; mais on est revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que sur ce qu'on lui avoit trouvé dans le corps des morceaux de fer à demi usés. Personne n'ignore aujourd'hui que le *Gau*, nom que les Pêcheurs donnent à l'estomac de la Morue, se retourne comme une poche, & qu'en le retournant, ce Poisson se décharge de tout ce qui l'incommode.

Propriétés de la Morue.

Ce qu'on nomme *Cabeliau*, en Hollande, est une sorte de Morue assez commune dans la Manche, qui ne differe des Morues de l'Amérique, que parcequ'elle est moins grande. On se contente de saler celle du grand Banc, & c'est ce qu'on appelle Morue blanche, ou, plus communément, Morue verte. La Merluche, qui n'est autre chose que la Morue séche, ne peut se faire que sur les Côtes, & demande non-seulement de grands soins,

Différence de la Morue & du Cabeliau.

Histoire Naturelle de l'Amerique Septent.

mais beaucoup d'expérience. Denis assure que, de son tems, tous ceux qui faisoient ce commerce, en Acadie, s'y ruinoient : non que la Morue n'y soit fort abondante ; mais parceque cette Pêche ne se faisant que depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin d'Août, ils ne comprenoient pas qu'elle devoit être sédentaire ; sans quoi les frais nécessaires, pour l'entretien des Matelots venus de France, qu'on emploïoit à faire la Merluche, étoient si longs, qu'ils absorboient tous les profits. Au contraire, des Pêcheurs établis dans le Païs, qu'on auroit emploïés le reste du tems à scier des planches & à couper du bois, auroient été d'un double avantage pour leurs Maîtres.

Le Flettan.

Le *Flettan*, qu'on a nommé plusieurs fois, est une espece de grande Plie, dont on juge que ce que nous nommons Flet, est le diminutif. Il est gris sur le dos, & blanc sous le ventre. Sa longueur ordinaire est de quatre à cinq piés, & sa largeur d'environ deux, sur un d'épaisseur. Il a la tête fort grosse. Tout en est exquis, & fort tendre. On tire des os un suc, plus fin que la meilleure moelle. Ses yeux, qui sont extrêmement gros, & les bords des deux côtés, qu'on nomme *Relingues*, sont des morceaux délicats. On jette le reste du corps à la Mer, pour engraisser les Morues, dont le Flettan est le plus dangereux ennemi : il ne fait qu'un repas de trois de ces Poissons.

Bois de l'Amerique Septentrionale.

Dans les plus grandes Forêts du Monde, & vraisemblablement aussi anciennes que la terre qui les porte, on n'a jamais entrepris de connoître toutes les especes d'arbres dont elles sont composées ; mais de longues observations ont fait acquérir des lumieres, que les Voïageurs ont pris soin de recueillir. Ce qui les frappe le plus en arrivant dans cette Contrée, c'est la hauteur & la grosseur surprenante des Pins, des Sapins & des Cedres. On y distingue deux sortes de Pins, qui produisent toutes deux une résine fort propre à faire le brai & le godron. Les Pins blancs, du moins quelques-uns, jettent aux extrémités de leurs plus hautes branches une espece de champignon, semblable à du tondre, que les Habitans nomment Guarigue, & dont les Sauvages se servent avec succès contre la dyssenterie & les maux de poitrine : les Pins rouges, quoique plus massifs, ne deviennent pas si gros. Il y a quatre especes de Sapins, dont l'une est la nôtre : les trois autres sont l'*Epinette blanche*, l'*Epinette rouge*, & la *Perusse*. Les deux dernieres s'élevent fort haut & sont excellentes pour la mâture, surtout l'Epinette blanche, dont on fait aussi de fort bonne charpente : elle croît ordinairement dans des terres humides & noires, qui, étant desséchées, peuvent porter toutes sortes de grains. Dans son écorce, qui est unie & luisante, il se forme deux petites vessies, de la grosseur d'une féve de haricot, qui contiennent une espece de térébenthine, souveraine pour les plaies & les fractures (70). L'Epinette rouge ne ressemble presqu'en rien à la blanche. Son bois est massif, & d'assez bon usage pour la construction & la charpente ; elle croît dans le gravier & l'argile. La Péruse est

(70) On lui donne aussi la vertu de chasser la Fievre & de guérir les maux d'estomac & de poitrine. La maniere d'en user est d'en mettre deux gouttes dans un Bouillon ; elle a même la qualité de purger. C'est ce qu'on nomme, à Paris, le Baume blanc. On tire d'ailleurs de l'Erable une liqueur très rafraîchissante, dont on fait aussi un fort bon sucre.

gommeuſe : ſon bois réſiſte longtems à la pourriture, ſon écorce ſert aux Tanneurs, & les Sauvages en font une teinture, qui tire ſur le bleu Turquin. Cet arbre croît ordinairement dans les Terres argilleuſes.

Deux ſortes de Cedres; le blanc & le rouge. Du premier, qui eſt le plus gros, on fait des clôtures & du bardeau. Son bois eſt leger. Il diſtille une eſpece d'encens; mais ſes fruits ne reſſemblent point à ceux du Mont-Liban. Le Cedre rouge eſt moins gros & moins grand. La différence la plus ſenſible, qu'on remarque entre l'un & l'autre, eſt que l'odeur du premier vient de ſes feuilles, & l'autre du bois : mais celle-ci eſt beaucoup plus agréable. Le Cedre blanc ne vient que dans les meilleures terres.

On trouve partout en Canada, deux ſortes de Chênes, diſtingués par les noms de Chênes blancs & de Chênes rouges. Les premiers ſe trouvent ſouvent dans des Terres baſſes, humides, fertiles, propres aux grains & aux légumes. Les rouges, dont le bois eſt moins eſtimé, croiſſent dans les terres ſeches & ſablonneuſes. L'un & l'autre portent du gland. L'Erable eſt commun, fort gros, & s'emploie pour les Meubles; il croit dans les hauts terroirs, qui ſont auſſi les plus propres aux arbres fruitiers. On nomme ici *Rhene*, l'Erable femelle, dont le bois eſt fort ondé, mais plus pâle que le mâle, quoiqu'il en ait la figure & toutes les propriétés; mais il demande un Terroir humide & fertile. Le Meriſier, qui ſe trouve mêlé avec l'Erable & le Bois-blanc, donne, comme l'Erable, beaucoup d'eau, dont on fait même un Sucre : mais, & l'eau & le Sucre ont une amertume qu'ils ne perdent jamais. Les Sauvages emploient l'écorce pour quelques maladies des Femmes.

On connoît trois ſortes de Frênes; le Franc, le Metif & le Bâtard. Le premier, qui croît entre les Erables, eſt propre pour la charpente, & pour les futailles qui ſervent aux Marchandiſes ſeches. Le ſecond a les mêmes proprietés, & ne croît, comme le Bâtard, que dans les Terres, baſſes & fertiles. On connoît auſſi trois eſpeces de Noïers, le dur, qui produit de très petites noix, d'un fort bon goût, mais difficiles à vuider; ſon bois n'eſt bon qu'à brûler : le tendre, qui a des noix longues & de la groſſeur de celles de France, mais dont les coques ſont très dures. Les cerneaux en ſont fort eſtimés. Si le Bois n'eſt pas de la beauté du nôtre, en récompenſe il eſt preſqu'incorruptible, dans l'eau comme en terre, & difficile à conſumer par le feu. Le troiſieme Noïer produit des noix de la groſſeur de celles du premier, mais en plus grande quantité, ameres, & revêtues de coques fort tendres. On en fait de très bonne Huile. Cet arbre produit une eau plus ſucrée que celle de l'Erable, mais en moindre quantité. Il ne vient, comme le Noïer tendre, que dans les bonnes Terres.

Les Hêtres, ſont abondans, mais par Cantons, & ſans regle. Il s'en trouve ſur des côteaux ſabloneux, & dans des terres baſſes & très fertiles. Leurs Faines, dont il ſeroit aiſé de tirer de l'huile, ſont la principale nourriture des Ours & des Perdrix. Le Bois eſt fort tendre, & ſert à faire des rames pour les Chaloupes, comme les avirons des Canots ſe font de bois d'Erable. Le Bois-blanc croît parmi les Erables & les Mériſiers, de-

Histoire Naturelle de l'Amerique Septentrionale.

vient fort gros & fort droit, & sert à faire des planches & des Madriers. Les Sauvages en levent l'écorce, pour couvrir le toît de leurs Cabanes. De toutes parts, rien n'est plus commun que l'Orme, dont on distingue le blanc & le rouge. Le bois du dernier est plus difficile que l'autre à travailler, mais il dure beaucoup plus. C'est de son écorce que les Iroquois font leurs Canots; & l'on en voit d'une seule piece, qui peuvent contenir vingt Hommes. Les Ours & les Chats sauvages se retirent dans les Ormes creux, depuis le mois de Novembre jusqu'en Avril. On trouve, dans les Bois les plus épais, un grand nombre de Pruniers, chargés de fruits, mais d'une extrême âcreté.

Arbres particuliers au Païs.

Vinaigrier.

Pemine.

Le *Vinaigrier*, qui n'est connu que dans ce Païs, est un arbrisseau très moelleux, qui produit un fruit aigre, en grappes, & couleur de sang de Bœuf, qu'on fait infuser dans l'eau pour en faire une assez bonne espece de Vinaigre. La *Pemine*, autre arbrisseau, croît le long des Ruisseaux & des Prairies: son fruit, qu'il porte aussi en grappes, est astringent & d'un rouge très vif. L'*Atoca* est un Fruit à pepins, de la grosseur des Cerises, dont la Plante rampe dans les Marais. Il est âcre; mais adouci par le Sucre, il fait de fort bonnes confitures. On appelle ici *Cotonnier*, une Plante, qui pousse, comme l'Asperge, à la hauteur d'environ trois piés, & qui se termine par plusieurs touffes de fleurs. Si l'on secoue ces fleurs le matin, avant que la rosée soit tombée, il en sort avec l'eau une espece de miel, qui ne demande que d'être bouillie pour se réduire en Sucre. La graine se forme dans une gousse, qui contient une sorte de Coton. Une autre Plante, que les François ont nommée Soleil, & qui est fort commune dans les champs, croît à sept ou huit piés de hauteur, & porte une fort grosse fleur, de la forme de celle du Souci. Les Sauvages font bouillir sa graine, pour en tirer une Huile dont ils se graissent la chevelure.

Cotonnier à Sucre.

On trouve ici trois sortes de Groseilles, qui ressemblent à celles de France, quoiqu'elles croissent sans culture. L'Epine-blanche est commune le long des Rivieres, & ses fruits ont trois noïaux. Le Bleuet, sans être différent de celui de France, est d'une merveilleuse vertu, pour guérir en peu de tems la dyssenterie.

Grains & Légumes.

Les Grains & les Légumes, qui se cultivent le plus parmi les Sauvages, sont le Maïz, le Haricot, les Citrouilles & les Melons. Ils ont une espece de Citrouilles, plus petites que les nôtres, & d'un goût sucré, qu'on fait cuire entieres, à l'eau ou sous la cendre, & qu'on mange sans autre préparation. Les Melons ordinaires & les Melons d'eau étoient connus dans le Païs, avant l'arrivée des Européens. Le Houblon & le Capillaire sont aussi des productions naturelles du Canada; mais le Capillaire y est meilleur & croît beaucoup plus haut qu'en Europe.

Plantes Médicinales de l'Amerique Septentrionale.

Si l'on ne connoît qu'imparfaitement les arbres des Forêts de l'Amérique Septentrionale, l'obscurité demeure encore plus grande pour les petites Plantes & les Simples d'une si vaste Région. Cependant chaque Voïageur aïant fait ses observations d'Histoire Naturelle, on en peut recueillir un grand nombre, qui se trouvent dispersées dans les Relations. Le P. de Charlevoix a pris soin de rassembler, avec les siennes, celles de Catesby, de Parkinson, de Cornuti, d'Hernandez, & de plusieurs autres; surtout

pour la partie Médecinale, qui doit l'emporter sur les objets de simple curiosité. Elle comprend aussi plusieurs arbres : mais, pour mettre quelque ordre dans ce mélange, on s'attache à la méthode alphabétique.

L'Acacia de l'Amérique, transplanté depuis longtems en France, y prospere, & plaît autant par la beauté de ses fleurs que par le bel ordre de ses feuilles. Son tronc est assez gros : le bois en est dur, couvert d'une écorce noirâtre, lisse & sans épines. Sa tête devient large, & toutes ses branches sont tendres, moelleuses, semées de picquans en forme de petites lames, qui se rétréciſſent peu à peu & se terminent en pointe. Ses feuilles, qui sont huit à huit, ou dix à dix, de chaque côté, se replient en dedans vers le soir, & se redressent au lever du Soleil. Cet arbre pousse, au mois d'Octobre, des fleurs blanches, semblables à celles des Pois, & rassemblées en bouquets comme celles du Cytise, mais qui ne sont point panchées de même, & qui font place à de petites semences de la forme des Lentilles, renfermées dans des noïaux durs & fort hérissés. La décoction du bois & des feuilles est astringente & rafraîchissante.

Acacia.

On nomme Aconit à fleurs de Soleil (71) une espece d'Aconit Canadien, dont les racines sont grosses & charnues, avec de petites fibres qui s'étendent beaucoup & qui sont un vrai poison : ces racines poussent des feuilles fort larges, à trois pointes, & d'un verd noirâtre : celles qui naissent sur les tiges, au nombre de sept ou de neuf, sont fort découpées, & plus profondément, à mesure qu'elles approchent des extrémités. Les tiges s'élevent de cinq ou six piés, se séparent en plusieurs petits rameaux, & sont terminées par de larges fleurs jaunes, qui ont ordinairement dix ou douze feuilles oblongues, un peu séparées les unes des autres. Une espece de cône applati, couvert de graines, qui est au milieu, a sa base couronnée de petites feuilles vertes.

Aconit à fleurs de Soleil.

Une autre espece, qui se nomme simplement Aconit du Canada (72), croît dans les Bois du Païs, & dans les lieux couverts. Transplantée en France, elle pousse, au Printems, une tige haute d'un pié. Sa racine est noire, & ne s'étend, ni en profondeur, ni en superficie, mais jette quantité de fibres, qui l'attachent fortement à la terre. Ses feuilles ressemblent à celles de la Vigne, mais sont plus petites, plus ridées & d'un verd plus obscur. Au mois de Mai, le sommet des tiges produit des grappes de petits filets, plûtôt que des fleurs : cependant, en les regardant de près, on y distingue, à chacune, six petites feuilles blanches. Une petite baie, qui est au milieu, a d'abord la figure d'une Poire ; mais elle devient ronde en grossissant. Son extrémité est marquée par un point de couleur de pourpre, aussi-bien que le pedicule assez long, qui la soutient. On ne distingue point, de cette espece, un autre Aconit du même Païs, dont les fleurs sont rouges ; parcequ'on n'y remarque pas d'autre différence.

Aconit du Canada.

Il croît au Canada une sorte d'Agrimoine, ou d'*Eupatoire* (73) qu'on a nommée Agrimoine à feuille d'Aunée. Elle a les mêmes vertus que la

Espece d'Agrimoine.

(71) *Aconitum heliantemum Canadense.*

(72) *Aconitum Canadense, baccis niveis & rubris.*

(73) On sait que l'Agrimoine a tiré ce nom du Roi *Eupator*, qui la découvrit, & qui crut avoir rendu un grand service à la race humaine.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

nôtre, & lui reſſemble parfaitement par les fleurs. Ses tiges n'ont point de peau; elles ſont d'un rouge cendré, rondes, creuſes, & remplies de nœuds. Ses feuilles, qui ont une palme de long, ſur trois pouces de large, ſont rudes comme celles de la Sauge, dentelées, d'un verd foncé, ſoutenues quatre à quatre ſur des pedicules qui ſortent des nœuds & de la tige, deux de chaque côté, & tournées les unes vers les autres comme celles de la petite Gentiane Du ſein de chaque feuille, il ſort un petit rameau, environné de feuilles plus petites. Nulle autre Eupatoire ne s'éleve ſi haut. Dans ſa perfection, elle n'a pas moins de cinq coudées; & ſon ſommet eſt couronné d'une infinité de fleurs, qui ont de petits poils au lieu de feuilles, & ſemblables à celles de l'Eupatoire-chanvre, ſi l'on excepte l'odeur, & la couleur, qui eſt un peu plus pourprée. Elles ſont ſuivies de ſemences auſſi déliées que du poil follet. Cette Plante eſt un peu amere; c'eſt un remede excellent pour les obſtructions du Foie; elle fond la pituite & la fait couler; elle fortifie les viſceres, & tenue quelque tems dans la bouche elle excite la ſalivation.

Alcée de la Floride.

On a donné le nom d'Alcée de la Floride (74) à un grand Arbre, fort droit, dont les branches forment une pyramide réguliere, & dont les feuilles ont la figure du Laurier commun, quoiqu'elles ſoient moins dentelées. Il commence à fleurir au mois de Mai, & continue pendant tout l'Eté. Ses fleurs tiennent à des pedicules, longs de quatre ou cinq pouces, ſont monopetales, & ſe diviſent en cinq ſegmens, qui environnent une touffe d'Etamines dont les têtes ſont jaunes; elles ſont ſuccedées, au mois de Novembre, par des capſules coniques, qui s'ouvrent dans leur maturité, & ſe partagent auſſi en cinq ſegmens. Cet arbre conſerve ſes feuilles pendant toute l'année, croît dans les lieux humides, & ſouvent même dans l'eau. On n'en voit point, dans les Provinces plus Septentrionales que la Caroline.

Aliſier à feuilles d'Arbouſier.

La Virginie, l'Ile Roïale, & pluſieurs endroits du Canada produiſent un Aliſier à feuilles d'Arbouſier (75) qui croît ſans culture dans les Bois, où il eſt de moïenne hauteur; mais, tranſplanté dans les Jardins, il s'éleve beaucoup plus. Tournefort en parle, ſans en donner la figure, ni d'autre explication (76).

Petite Ancholye du Canada.

Il croît au Canada une petite Ancholye, ſi précoce, qu'au mois de Mai elle a déja perdu toutes ſes fleurs. Ses feuilles reſſemblent, par la grandeur & la figure, à celles du *Thalietrum* des Prés (77); mais la couleur en eſt un peu plus pâle. Ses tiges, qui ont au plus une palme de haut, ſont rougeâtres & fort menues: elles ſont terminées par de petites fleurs, compoſées de cinq petits cornets, creux, ſans être crochus, comme dans l'Ancholye Européenne. Leur partie inférieure eſt d'une couleur obſcure, & la ſupérieure tire ſur la couleur de Safran. Au milieu, cinq petites feuilles rouges, dont la pointe eſt renverſée en arriere, environnent un grand nombre d'Etamines; les unes à tête jaune, qui tombent avec les fleurs; les autres terminées en pointe, qui deviennent des gouſſes, au nombre de quatre ou cinq: elles ſont recourbées, & pleines de grains

(74) *Alcea Floridiana.*
(75) *Cretægus Virginiana, foliis Arbuti.*
(76) Il le nomme *Sorbus Virginiana.*
(77) *Aquilegia pumila præcox Canadenſis*

noirs & luisans ; c'est la semence. Les racines de la Plante jettent quantité de filamens.

Deux sortes d'Angelique.

Dans les Cantons découverts du Canada, on trouve deux especes d'Angélique ; l'une à fleurs blanches (78) ; l'autre, qui les a d'un pourpre foncé (79). La tige de la prémiere ne s'éleve que d'une coudée, & n'a de moelle qu'aux jointures de ses nœuds, d'où sortent les feuilles. Ces nœuds sont couverts d'une sorte de membrane, qui sert comme d'enveloppe à la tige, s'arrondit ensuite, s'allonge, & sert de pédicule aux feuilles, qui sont d'un beau verd, dentelées, & rangées autour de la tige. Les fleurs blanches ne composent pas un bouquet rond, comme dans l'Angélique d'Europe, mais une ombelle, comme dans l'Anis, & sont bientôt suivies de semences qui ont moins d'enveloppes que celles de notre Angélique. La racine est assez grosse, & jette de toutes parts des fibres charnues. Aussi-tôt que la semence est tombée, la Plante se seche & meurt. Quelques-uns ramassent ces graines, pour les semer au Printems ; d'autres les couvrent de terre, & c'est assez pour donner, aux nouvelles Plantes, le tems de se fortifier contre l'Hiver. Cette Angélique a le même goût & les mêmes vertus que la nôtre ; mais elle pique plus la langue. L'Angélique pourprée n'a, comme toutes les autres, son parfait accroissement que la troisieme année. Sa racine est plus grosse & plus charnue, blanche, couverte d'une peau noire, qui est environnée de fibres ; ses feuilles sont plus longues, en plus grand nombre, & montées sur de plus longs pédicules. La tige, en sortant de la racine, est couverte d'une pellicule : elle s'éleve au-dessus de la hauteur d'un homme. Chaque demi-pié est marqué par un nœud, comme le Roseau, & de ces nœuds sortent les feuilles. Vers le milieu de sa hauteur, elle commence à pousser d'autres tiges, couvertes de petites feuilles. Les fleurs, qui viennent au sommet, ont à percer une enveloppe qui les couvre, & forment un bouquet rond. Les tiges & les pédicules des feuilles sont d'un pourpre foncé. Cette Angélique a moins d'odeur & de goût que la précédente.

Apalachines.

L'*Apalachine*, ou *Cassine*, arbrisseau des Côtes de la Louisiane, croît sur les Côtes Maritimes, dans les terreins sablonneux. On en distingue deux especes, la grande & la petite ; mais toute la différence paroit consister dans les feuilles, dont les unes sont plus grandes, assez semblables à celles du Buis ; & les autres un peu plus petites, rétrécies en pointe : elles sont toutes d'un verd foncé en dedans, & clair en dehors. On n'a point encore fait usage des baies, qui viennent en grappes ; mais les feuilles, prises en teinture comme le Thé, passent pour un excellent diurétique. Les Sauvages du Païs leur attribuent d'autres propriétés, & ne vont jamais en guerre, sans s'être assemblés pour en boire. Leur méthode est de griller les feuilles, à-peu-près comme le café se grille en Turquie, & de jetter de l'eau dessus, dans des vases, où ils les laissent infuser longtems. Elles donnent à l'eau, non-seulement une couleur roussâtre, mais une force qui les enivre. Les Espagnols de la Floride font usage aussi de cette liqueur, mais avec plus de modération, & se trouvent bien de ses vertus.

(78) *Angelica Lucida Canadensis.*

(79) *Angelica atro-purpurea Canadensis.*

Apios.

L'*Apios* de l'Amérique eſt une plante, dont les racines ont la groſſeur, & même à-peu-près la figure d'une Olive. Elles ſont attachées par des nerfs qui les ſéparent, & auxquelles elles tiennent par des fibres. A l'entrée du Printems, ces racines pouſſent quantité de rejettons, ſemblables à ceux de la vigne, qui s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent, s'élevent fort haut, ſont chargées de feuilles ſans ordre, & toujours en nombre impair. La figure des feuilles eſt la même que celle des feuilles d'Aſclepic; mais leurs pédicules ſont plus courts. Les fleurs reſſemblent, par la figure, à celles de l'Aconit, & forment une ſorte de petit épi. Au mois d'Octobre, les feuilles tombent, & la Plante meurt; mais la racine ſe conſerve entiere, & pouſſe au Printems de nouvelles tiges. Les feuilles, & les tubercules des racines, ſe mangent.

Apocynon du Canada.

Cette Plante, qu'on nomme en François *Tue-chien*, n'eſt pas rampante, au Canada, comme l'Apocynon de Syrie. Elle ſe découvre; mais quantité de fibres, qui l'environnent, la tiennent fortement attachée à la terre. Ses feuilles ſont étroites, longues d'un doigt, & terminées en pointe. Ses tiges pouſſent deux à deux, chacune, au plus, d'une coudée de haut, & toutes d'une couleur de pourpre, tirant ſur le noir. Elles portent, au ſommet, des bouquets de fleurs, ſemblables à celles de l'Apocynon de Syrie, mais d'un plus beau pourpre, après la chute deſquelles chaque tige ſe diviſe en deux petites, qui ſont auſſi terminées par des bouquets de fleurs. Une humeur gluante, dont elles ſont couvertes, les garantit des mouches, qui s'y prennent même lorſqu'elles s'y repoſent. En Automne, il ſort, du milieu des fleurs, deux petites bourſes, qui renferment des ſemences larges & plattes. Toute la Plante eſt remplie d'un ſuc blanc, fort venimeux.

Arbre pour le mal de dents.

C'eſt à ſes feuilles, à ſon écorce & à ſes ſemences, dont on vante la vertu pour le mal de dents, que cet arbre doit ſon nom (80). Les Anglois l'attribuent à la Jamaïque; mais il ſe trouve auſſi ſur les Côtes de la Virginie & de la Floride. On ne lui donne pas plus de ſeize piés de haut, ni plus d'un pié de diametre. Son écorce eſt blanche & fort rude. Le tronc & les branches ſont preſque entierement couverts d'excreſcences pyramidales, terminées en pointe fort aigüe, & de la même conſiſtence que l'écorce, dont les plus groſſes le ſont comme des noix. Les petites branches n'ont que des épines. Les feuilles ſont de travers, c'eſt-à-dire qu'elles ne ſont pas également diviſées par leur plus grande côte. Elles ſont rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, ſur une tige longue de ſix pouces, & ſoutenues par des pédicules d'un demi pouce. De l'extrémité des branches ſortent de longues tiges, qui portent de petites fleurs blanches à cinq feuilles, avec des étamines rouges. Ces fleurs forment de petits bouquets; & chacune eſt ſuivie de quatre ſemences, d'un verd luiſant, renfermées dans une capſule verte & ronde. L'odeur des feuilles eſt celle de l'Oranger. L'écorce, & les ſemences ſont également aromatiques.

L'Aromatique.

Une forte odeur de Canelle, qui ſort de l'écorce d'un arbriſſeau, fort commun dans les parties déſertes & montagneuſes de la Caroline, lui a fait donner, par excellence, le nom d'arbriſſeau Aromatique (81). On ne

(80) Baniſter l'appelle *Zanthoxylum ſpinoſum Lentiſci, Evonymi fructu capſulari.*
(81) *Frutex corni, floribus inſtar Anemones ſtellatæ.*

nous

nous apprend point si cette propriété le rend utile; mais il s'éleve ordinairement à la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles sont opposées les unes aux autres, & ses fleurs ressemblent à celles de l'Anémone étoilée: elles sont composées de plusieurs pétales roides, couleur de cuivre rouge, & renferment une touffe de petites étamines jaunes, auxquelles succedent des fruits ronds, applatis à leur extrémité. HISTOIRE NATURLLLE DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Un autre Arbrisseau, du même Païs, qui tire son nom de ses feuilles (82), assez semblables à celles de l'Aulne, & qui croît, comme cet arbre, dans les lieux humides, est beaucoup plus remarquable par ses fleurs. Elles sortent, au mois de Juillet, de l'extrémité des branches, en bouquets blancs d'un demi pié de longueur. Chaque fleur est composée de cinq feuilles, qui environnent une touffe de petites étamines, & tient fortement à la tige par un pedicule, long d'un quart de pouce. Elles sont suivies de petites capsules, ovales & pointues, qui contiennent plusieurs semences legeres. La Plante, transportée en Angleterre, y a fleuri en plein air, & dans sa perfection.

On a donné le nom d'*Aster* (83), ou d'Etoile, à une Plante d'environ deux coudées de haut, ronde, chargée de feuilles d'un verd obscur, assez longues, sans pédicules, & qui tiennent à la tige par une pellicule aîlée. Ses fleurs sont jaunes, en étoile ronde, & naissent à l'extrémité de la tige sur des pédicules assez longs: elles sont remplacées par de petits points, qui, frottés avec les doigts, ont une odeur assez semblable à celle de la Carline. La racine est fibreuse & astringente. Une autre Plante, qui se nomme *Asterisque*, petit Aster d'Automne (84), a sa racine couverte de filamens, ses tiges ligneuses, rondes, rougeâtres, & de la hauteur de deux coudées. Ses feuilles sont dentelées, fort larges, & soutenues de longs pedicules; d'un verd, par dessus, qui tire sur le jaune; & par dessous, de la couleur des feuilles de lierre. Les tiges sont terminées par des bouquets de fleur en étoile, & plus petites que celles de l'*Aster Atticus*, auquel cette Plante ressemble beaucoup. Le nombril des fleurs est couleur de cendre. Aster & Asterisque.

Une espece de Marguerite, qu'on a nommée *Bellis*, est une Plante de six piés de haut, dont la racine est formée de quantité de petites fibres, & dont les feuilles sont allongées, grasses, rudes, d'un verd obscur, assez profondément canelées. De la tige, qui est rude, il sort, de toutes parts, quantité de petits rameaux, terminés par un grand nombre de fleurs (85), qui ressemblent à celle de la petite Bellis, mais dont le milieu est d'un verd jaunâtre, environné de petites barbes, qui ne rougissent jamais, comme dans les nôtres, mais sont toujours d'un beau blanc. Chaque fleur a ses pedicules, qui ne sont jamais de même longueur, quoiqu'ils sortent de la même tige. La Plante fleurit aux mois de Juillet & d'Août; & les feuilles de la fleur ne sont pas plutôt tombées, que le milieu se trouve rempli de graine. Ces graines tombent, & deux jours après elles germent & poussent d'autres Plantes, qui prennent la place des premieres; car celle-ci meurt Bellis.

(82) *Alvifolia Americana.*
(83) *Aper lutæus alatus.*
(84) *Asteriscus autumnalis latifolius.*
(85) *Bellis ramosa umbellifera Canadensis*

d'abord. L'Aſteriſque eſt une plante chaude & ſeche ; elle pique la langue, & laiſſe une amertume agréable, avec une odeur d'aromate, qui fait couler la pituite du cerveau. On aſſure qu'elle guérit promptement les ulceres invétérés, & qu'y étant ſeringuée, elle en fait ſortir toutes les ordures. Réduite en poudre, elle en mange le pus. On applique auſſi des cataplaſmes, de la Plante crue & broïée.

Bignonia de la Floride & du Canada.

La Plante qu'on nomme *Bignonia*, ou Bignone, monte juſqu'à la cime des plus grands arbres, & couvre ſouvent le tronc. Ses feuilles ſont aîlées, & formées de pluſieurs lobes dentelés, attachés par couples, l'un vis-à-vis de l'autre ſur une même côte. En Mai, Juillet & Août, elle pouſſe des bouquets de fleurs rouges, aſſez ſemblables à celles de la Digitale commune, dont chacune ſort d'un long calice rougeâtre (86) : elles ſont monopétales, mais en s'ouvrant elles ſe diviſent en cinq parties, avec un piſton qui naît du calice, & paſſe au travers de la fleur. Les coſſes de la ſemence paroiſſent au mois d'Août ; & dans leur maturité elles ſont longues de trois pouces, étroites par les deux bouts, & diviſées en deux parties égales. Les ſemences mêmes ſont aîlées & plattes. Cette Plante ſe trouve au Canada & dans la Floride ; mais elle s'éleve moins haut dans le premier de ces deux Païs. Le Colibri & l'Oiſeau-mouche, dont on a remarqué la différence, aiment à ſe nourrir de ſes fleurs.

Bignonia de la Caroline.

Un arbre, du nom précédent, qui ſe cultive dans les Jardins à la Caroline, & qu'on a tranſplanté heureuſement en Angleterre, ne s'éleve que d'environ huit piés. Son écorce eſt unie, ſon bois moû & ſpongieux, ſes feuilles à-peu-près ſemblables à celles du Lilas (87), mais beaucoup plus grandes, & quelques-unes longues de dix pouces. Il porte, en Mai, des fleurs de figure tubereuſe, blanches, mais bigarrées en dedans de quelques taches de pourpre & de quelques raies jaunes : leur calice eſt couleur de cuivre rouge. A ces fleurs il ſuccede des coſſes rondes, de la groſſeur du doigt, & longues de plus d'un pié, qui s'ouvrent lorſqu'elles ſont mûres, & font voir leurs ſemences couchées les unes ſur les autres, comme des écailles de Poiſſon.

Bleuet du Canada

Les François donnent le nom de *Bleuet* (88) à une Plante fort commune dans les Bois du Canada, qu'on croit la même que les Anciens ont nommée Vigne du Mont-Ida (89), & qui ſe trouve auſſi dans les Montagnes d'Auvergne, & dans pluſieurs endroits d'Allemagne & d'Italie. Elle eſt petite, mais elle jette pluſieurs branches, dont les plus grandes ſont d'une coudée. Ses feuilles, rondes, ou plutôt ovales, ſont d'un verd foncé. Ses fleurs, rondes & creuſes, ſortent autour des branches parmi les feuilles. Les fruits ſont ronds, en forme de nombril, verts d'abord, & noirs dans leur maturité, pleins d'un ſuc noir d'aſſez bon goût, & de petits grains. Ce fruit, qui meurit au mois de Juin, eſt rafraîchiſſant au ſecond degré, aſtringent, un peu deſſiccatif ; mangé cru ou cuit, il eſt bon contre les fievres chaudes & bilieuſes, contre les chaleurs d'eſtomac, contre l'inflammation

(86) *Bignonia Fraxini foliis, coccineo flore minore.*

(87) *Bignonia Uruca foliis*, c'eſt-à-dire aux feuilles de Rocou.

(88) *Vitis Idæa Canadenſis.*

(89) Mathiole en parle. Pline l'appelle *Figue Alexandrine*, & les Italiens *Uva dell' Orſo*, vigne d'Ours.

du foie; il reſſerre le ventre; il ôte l'envie de vomir. La racine eſt longue, groſſe, ſouple & ligneuſe.

La *Bourgene* du Canada (90), ſuivant Tournefort, eſt la même Plante que Bauhin nomme l'Aulne noir, & ne differe, en effet, de la commune que par ſes feuilles, qui ſont ridées & plus larges. C'eſt un arbriſſeau, qui jette pluſieurs verges, droites, & longues, d'où il en ſort de plus petites, couvertes d'une petite écorce noire, tachetée de verd. L'écorce eſt jaune par deſſous. Le Bois eſt blanc, & la moelle, d'un rouge qui tire ſur le noir. Les fleurs, qui ſont petites & blanchâtres, ſont ſuivies de petites baies, rondes comme les grains de poivre, d'abord vertes, enſuite rouges & noires, & d'un goût déſagréable. On prétend que la ſemence de cette Plante, pilée & réduite en huile, garantit de la vermine; & qu'avec un bâton de ſon bois on chaſſe les Serpens. L'écorce intérieure, qui eſt jaune, deſſeche: trempée dans du vin, elle fait vomir, & purge l'eſtomac. Cuite dans le vin, ſa décoction guérit de la gale, & de la douleur de dents. On vante auſſi l'écorce, pour l'hydropiſie.

Bourgene.

Dans pluſieurs endroits du Canada & de l'Ile Roïale, on trouve une Bruïere, qui paroît avoir été connue des Anciens (91). C'eſt un arbriſſeau branchu, ſemblable au Tamariſe, mais plus petit. Ses feuilles reſſemblent à celles de la Bruïere commune; mais ſes branches ſont d'un noir rouſſâtre; ſes fleurs, compoſées de trois feuilles, naiſſent à la racine des feuilles, & leur couleur eſt celle d'une herbe blanchâtre. En tombant, elles font place à des baies rondes, de la groſſeur du Genievre, vertes d'abord, noires dans leur maturité, & remplies d'une chair molle, dont le ſuc eſt couleur de Mûres. Il s'y trouve de petits grains triangulaires, de différentes groſſeurs.

Bruïere à baies.

La Plante Canadienne, qui ſe nomme *Sceau de Salomon*, eſt une eſpece de Polygonat, dont les fleurs viennent en grappes (92). Sa racine eſt groſſe, blanche, noueuſe, environnée d'un grand nombre de filamens fort menus. Il n'en ſort ordinairement qu'une tige, rarement deux. Ces tiges ſont rondes, d'un pourpre noirâtre, & de la hauteur d'une coudée; elles portent de larges feuilles, dont les nerfs ſont à-peu-près rangés comme dans le Plantin, les uns d'un verd foncé, les autres couleur de pourpre. De toutes les eſpeces de Polygonat, nulle n'a les feuilles plus dures, plus ridées à leur contour, & d'un verd plus obſcur. L'extrémité des tiges ſemble offrir d'abord une grappe de raiſin en fleurs; ce ſont de petits filamens d'un poil blanchâtre, qui font place, huit jours après, à de petits grains ronds, de la groſſeur du Genievre, & qui forment une très belle grappe. Après avoir été jaunes, & ſemés de petits points couleur de ſang, ils prennent celle de Ceriſe dans leur maturité. Le goût en eſt bon; la ſemence preſque ronde.

Sceau de Salomon.

On a nommé *Canneberge* (93), une Plante que les Sauvages nomment *Atoca*, & qui croît entre les trente-cinq & quarante-ſept degrés, dans des

Canneberge ou Atoca.

(90) *Frangula rugoſiore & ampliore folio.*

(91) *Empetrum montanum fructu nigro, ſive Erica baccifera.*

(92) C'eſt ce qui la fait nommer *Polygonatum racemoſum.*

(93) Caresby le nomme *Oxycoccus, ſeu Vaccinia paluſtris.*

Marais tremblans & couverts de mouſſe. Elle ne s'éleve qu'en très petites branches, fort menues, & garnies de feuilles auſſi très petites, ovales & alternes, entre leſquelles naiſſent de petits pédicules, longs d'un pouce, qui ſoutiennent une fleur à quatre petales. Du fond de leur calice, qui eſt de même figure, s'éleve un beau fruit rouge, de la groſſeur d'une Cériſe, qui contient des ſemences rondes. On le confit; & ſa vertu eſt vantée pour le cours de ventre.

Capillaire du Canada.

L'Europe n'a point de Capillaires qui approchent de celui du Canada (94). Sa racine eſt fort petite, enveloppée de fibres noires & fort déliées. Sa tige, qui eſt d'un pourpre foncé, s'éleve dans quelques Cantons juſqu'à trois ou quatre piés de haut : il en ſort des branches, qui ſe courbent en tous ſens. Ses feuilles ſont plus larges que celles de nos Capillaires, d'un beau verd des deux côtés, ſemées de petits points obſcurs. Cette Plante eſt ſans odeur, ſur pié; mais, cueillie & renfermée, elle répand une délicieuſe odeur de violette. Sa qualité n'eſt pas moins ſupérieure à celle des autres.

Caſſine.

On a parlé de la *Caſſine*, ſous le nom d'Apalachine.

Cerfeuil du Canada.

Le Cerfeuil du Canada differe du nôtre, non-ſeulement par la largeur des feuilles, mais encore par la hauteur & l'extrémité de ſa tige, qui eſt terminée par une fleur blanchâtre, diviſée en petits bouquets. Cette Plante ne vit que trois ans; mais ſa ſemence n'eſt pas plutôt tombée, qu'elle germe d'elle-même ſur terre, ſans être couverte. L'odeur & le goût en ſont également agréables.

Cerifier noir de la Floride.

La ſingularité du Cériſier noir, de la Floride, conſiſte dans ſes fleurs blanches, qui naiſſent en bouquets renverſés, & dans ſes fruits noirs, un peu verdâtres, qui croiſſent, comme les groſeilles, en grappes de quatre ou cinq pouces de long. Ces Ceriſes ſont quelquefois douces, & ſouvent ameres; mais l'eau qu'on en fait, auſſi bien que celle des Ceriſes ordinaires qui ſont greffées ſur leur arbre, eſt extrêmement vantée. L'arbre reſſemble beaucoup, d'ailleurs, à notre Cériſier noir.

Diverſes eſpeces de Chênes.

Sans chercher les cauſes de la variété d'une même eſpece d'arbres, on compte juſqu'à ſept différens Chênes, qui ſont dans l'Amérique Septentrionale. 1. Le Chêne ſaule, qu'on nomme auſſi Chêne de Maryland (95), a les feuilles longues, étroites & unies à l'extrémité, de la même forme que celles du Saule. Il ne ſe trouve que dans les fonds humides. Son bois eſt tendre, & le grain aſſez gros. Ses feuilles ne tombent point, dans les Provinces où l'Hiver eſt tempéré; mais il ſe dépouille réguliérement dans les Païs plus Septentrionaux. L'arbre ne devient, ni haut, ni gros. Son écorce eſt d'une couleur obſcure, & ſes feuilles d'un verd pâle : il produit fort peu de glands, & toujours petits. 2. Celui qui ſe nomme Chêne verd, parcequ'il conſerve toujours ſes feuilles, s'éleve ordinairement à la hauteur de quarante piés : le grain de ſon bois eſt groſſier, plus dur & plus rude que celui d'aucun autre Chêne. Il croit ordinairement aux bords des Marais ſales. Son tronc y eſt preſque toujours panché; ce qui ne paroît venir que du peu de conſiſtance des terreins humides, car il eſt fort droit en

Chêne ſaule.

Chêne verd.

(94) *Adiantum Americanum.* (95) *Ilex Marilandica.*

d'autres lieux. Son gland eſt ſi doux, que les Sauvages en mettent dans cette ſorte de potage qu'ils nomment ſagamité. Ils en tirent auſſi une huile très ſaine, & preſqu'auſſi bonne que l'huile d'amande. 3. Le plus grand & le plus gros des Chênes de l'Amérique Septentrionale eſt celui qu'on a nommé *Chêne-Châtaignier*, ou à feuilles de Châtaignier. Auſſi ne croit-il que dans les meilleurs terreins. Son écorce eſt blanche, & comme écaillée. Le grain du bois n'eſt pas beau, quoiqu'on s'en ſerve beaucoup pour la charpente. Ses feuilles ſont larges & dentelées, comme celles du Châtaignier; & ſes glands fort gros. 4. Un autre Chêne (96), dont les feuilles ſont larges d'environ dix pouces, & le gland de groſſeur ordinaire, croit dans les mauvais terroirs, & ne s'éleve pas beaucoup. Son écorce eſt noire, & ſon bois n'eſt gueres bon qu'à brûler. Le Chêne, qu'on nomme blanc, aux feuilles armées de pointes, eſt commun dans la Caroline, & dans pluſieurs autres Provinces de la Floride. Ses feuilles ont les entaillures profondes, & les pointes fort aigües. L'écorce & le bois ſont blancs, mais le grain n'en eſt pas ſi ſerré que celui d'un autre Chêne blanc de la Virginie, dont les feuilles ſont ſemées de veines rouges, & ſans pointes. 6. On nomme *Chêne-d'eau*, une eſpece de Chêne qui ne croît que dans les fonds remplis d'eau, & dont le bois ſert pour les clôtures. Il ne perd ſes feuilles que dans les rudes Hivers. Ses glands ſont petits, & ſi amers, que les Porcs mêmes n'y touchent point, s'ils ne ſont fort preſſés de la faim. 7. Enfin, le *Chêne rouge* eſt un grand arbre, qui a l'écorce d'un brun obſcur, très épaiſſe, très forte, & qu'on préfere à toute autre pour la Tannerie. Son bois eſt ſpongieux, peu durable, & d'un grain fort groſſier. Ses glands ſont de différentes formes. Ses feuilles n'ont pas, non plus, de figure déterminée, ou ſont, du moins, beaucoup plus variées que celles des autres Chênes.

Chêne-Châtaignier.

Chêne noir.

Chênes blancs.

Chêne d'eau.

Chêne rouge.

Cette Plante, que la reſſemblance de ſes Bouquets, ou fleurs, avec ceux de notre Chevre-feuille a fait diſtinguer par le même nom, quoiqu'ils n'aient pas la même couleur, n'eſt pas moins commune dans la Virginie que dans la Caroline, & s'accommode fort bien auſſi de l'air d'Angleterre. Elle s'éleve ordinairement en deux ou trois tiges, droites & fort menues, dans les terroirs ſecs; mais, dans un terrein gras & humide, ces tiges ſont de la groſſeur d'une groſſe Canne, & vont juſqu'à ſeize piés de hauteur: elles ſont garnies de petites branches, ſur leſquelles leurs feuilles ſont alternativement diſpoſées. Du bout des branches ſortent les bouquets de fleurs, qui ſont blanches dans quelques Plantes, rouges dans d'autres, purpurines &c. Aux fleurs ſuccedent des capſules longues & pointues, qui contiennent une infinité de petites ſemences.

Chevrefeuille de la Caroline.

C'eſt à ſes ſeules propriétés, que cette Plante doit le nom de *Conſoude* (97) ou de *Sideritis*; car on ne lui trouve la figure d'aucun de ces deux Simples. Sa racine pouſſe pluſieurs tiges rondes, liſſes, un peu pourprées, & d'environ quatre coudées de hauteur. Elle eſt toute ſemée de feuilles, qui croiſſent ſans ordre & qui ont la figure du Plantain aquatique. Il eſt aſſez remarquable qu'en regardant le Soleil à travers de ſes feuil-

Grande Conſoude de l'Amérique.

(96) *Quercus Marilandica, folio nitido.*

(97) *Solidago maxima, Americana.* C'eſt *Cornuti*, qui l'a décrite ſous ces deux noms.

les, on les trouve toutes percées de petits points insensibles, qui viennent apparemment de la frisure de ses fibres : elles n'en sont pas moins douces, ni d'un verd moins éclatant. La fleur est fort tardive, & manque souvent. C'est une espece de pannache jaune, en touffes de petits tuïaux & de petits filamens, qui se réduisent bientôt en poils follets. La racine est environnée de fibres ; & toute la Plante est d'un goût, comme d'une odeur, très agréable. Elle est chaude, sans acreté, & fort astringente, d'une substance visqueuse, & si vivace, qu'une de ses tiges coupée se conserve longtems sans eau. On en voit même, qui, suspendues au plancher d'une chambre, non-seulement y croissent, mais y poussent des fleurs. Leur suc monte toujours, & quitte les feuilles d'enbas, qui se dessechent. Il n'y a point de Simple qui referme mieux & plus promptement les plaies.

Cyprès de la Louisiane.

L'arbre, qu'on nomme Cyprès de la Louisiane, est d'une grosseur proportionnée à sa hauteur, qui excede presque tous ceux des Forêts de cette Contrée, où il est fort commun. Il s'en trouve, qui, près de terre, ont jusqu'à trente piés de circonférence ; mais, à six piés de hauteur, elle diminue d'un tiers. Plusieurs chicots, qui sortent de la racine, à quatre ou cinq piés de distance, depuis un pié de haut jusqu'à quatre, ont leur tête couverte d'une écorce rouge & unie, mais ne poussent ni branches ni feuilles. L'arbre ne se reproduit que de sa semence, qui est de la même forme que celle des Cyprès de l'Europe, & qui contient une substance odoriférante. Le Mâle porte une gousse, qu'il faut cueillir verte, & qui renferme un Baume souverain pour les coupures. Cet arbre croît en plusieurs endroits dans l'eau, depuis un pié jusqu'à cinq ou six de profondeur : ce qui n'empêche point que son bois ne soit incorruptible, excellent pour la fabrique des Bateaux, pour la charpente, & pour couvrir des Maisons, parcequ'il a le grain leger & délié. Les Perroquets aiment à faire leur nid sur les branches, & se nourrissent des pepins du fruit, qui meurit vers le mois d'Août.

Elleborine.

Cette Plante, qui croît dans les lieux humides, a la racine bulbeuse, & pousse une seule tige, d'environ un pié de haut. Elle est entourée, en sortant de terre, d'une seule feuille, qui lui sert comme de fourreau, & qui, venant à s'épanouir, s'éleve droit & finit en pointe. La fleur sort du haut de la tige : elle est composée de six feuilles, dont trois sont longues & d'un violet foncé ; les trois autres, plus courtes, ont une couleur de rose pâle, & sont ordinairement renversées. Un pistile s'éleve du milieu de cette fleur.

Epinette.

On a déja remarqué que l'Epinette est la plus grande espece de Sapin du Canada. Ajoutons que ses fruits ne laissent pas d'être plus petits, que ceux des autres especes.

Erable à fleurs rouges.

Cette espece d'Erable est commune, à la Caroline, & dans la Virginie. L'arbre s'éleve fort haut ; mais son tronc n'est pas d'une grosseur proportionnée. Ses petites fleurs rouges s'ouvrent au mois de Février, avant que ses feuilles paroissent, & durent seules, l'espace de six semaines. Il embellit les Forêts, & ne s'accommode pas mal des Païs temperés de l'Europe.

Etoile jaune ailée.

On a parlé de l'Aster, qui est la même Plante que l'Etoile jaune aîlée, sous un autre nom.

L'Eupatoire de l'Amérique n'eſt pas différente de l'Agrimoine du même Païs, qu'on a déja décrite.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

On repréſente ce Phaſéole comme une fort belle Plante. Ses feuilles ſont d'un verd obſcur, & ſoutenues, trois à trois, ſur de longs pédicules: elles ſont larges, par le bas, & s'allongent en pointe en s'arrondiſſant. Le ſoir, elles ſe replient en dedans; & ſe dépliant le matin elles couvrent un grand nombre de tiges fort menues, qui ſortent d'une racine fort petite & très fibreuſe. Ces tiges ſont ſi foibles, qu'elles ont beſoin d'appui pour ſe ſoutenir. La fleur, qui eſt de même figure que celle de nos Phaſeoles, eſt d'un beau rouge & dure longtems. Lorſque la Plante fut apportée en France, on ne faiſoit point de Bouquets où elle n'entrât: Les gouſſes, qui ſuivent les fleurs, ſont un peu courbées en faulx, & contiennent des Féves, qui reſſemblent beaucoup à celles du Frêne, rondes, noires, & couvertes d'une peau ſale.

Phaſeoles à fleurs rouges.

Cette Fougere, la ſeule qui porte des baies, s'éleve de la hauteur d'une coudée. Ses feuilles, rangées deux à deux vis-à-vis l'une de l'autre, ſont d'un verd foncé, aîlées & dentelées. La tige, qu'on ne plie pas aiſément ſans la rompre, eſt ronde & cannelée. Les rudimens des ſemences tiennent aux feuilles par derriere, & produiſent des baies fendues en deux, qui, de vertes, deviennent noires, & d'un goût fort agréable, preſque le même que celui du Polypode. Auſſi attribue-t'on, à ce Simple, les vertus du Polypode de Chêne. Les Baies mures tombent d'elles-mêmes, mais pour faire place à d'autres. La racine de la Plante tient à la terre, par un grand nombre de fibres Capillaires, de couleur brune. Cette Fougere, fort commune dans pluſieurs Provinces de l'Amérique Septentrionale, pouſſe au mois d'Avril, & ſes baies ſont mûres au milieu de l'Eté. Ses feuilles & ſes tiges tombent au mois de Novembre; de ſorte qu'il ne reſte, en Hiver, que la ſeule racine.

Fougere à baies.

Le Canada produit deux ſortes de Fumeterre, dont l'une, (98) toujours verte comme celle de l'Europe, peut ſervir aux mêmes uſages dans la Médecine: elle a la tige droite, haute d'un pié, ronde, liſſe & parfumée d'une ſorte de pouſſiere, qu'on fait aiſément tomber avec le doigt. Ses feuilles ſont douces, découpées, comme celles de la nôtre, mais plus grandes, & ne craignent point le froid. De petites tiges ſortent des aîles de la principale, au ſommet de laquelle les fleurs croiſſent en épis, de la figure de celles de la racine creuſe, mais de couleur différente: leur petit Calice eſt couleur de chair: & lorſqu'elles ſont épanouies, elles ſont d'un jaune auſſi éclatant que l'or. Aux fleurs ſuccedent des gouſſes, courbées en faucille, & de couleur jaunâtre, qui contiennent des ſemences ſemblables à celles du Millet, mais plus rondes. La racine eſt fibreuſe, & jette plus de filamens que celle de notre Fumeterre. Ce Simple, âcre & amer, eſt un puiſſant diurétique, & décharge avec autant de ſuccès les humeurs bilieuſes. Son ſuc éclaircit la vûe, & les feuilles mâchées excitent la ſalivation.

Deux Fumeterres du Canada.

La ſeconde Fumeterre du Canada (99) meurt pendant l'Hiver: mais ſa

(98) *Fumaria ſoliquoſa ſemper virens Canadenſis.*
(99) *Fumaria tuberoſa inſipida Canadenſis.*

l'on prend ſoin de couvrir ſa racine, elle provigne ſous terre. Cette racine, qui n'a aucune ſaveur, conſiſte en deux petites boſſettes, entourées de petits poils. Les feuilles ſont aîlées, pointues comme celles du Genievre, & de la même couleur que celle des autres Fumeterres. Les petites tiges, depuis la racine juſqu'aux feuilles, ſont d'un pourpre clair; la fleur eſt blanche.

Gin-ſeng du Canada.

On a l'obligation au P. Laffitau d'avoir apporté le premier cette Plante (1) du Canada. Les Iroquois, qui lui en donnerent la connoiſſance, la nomment *Garent-Onguen*, mot formé, dit-on, d'*Orenta*, qui ſignifie les cuiſſes & les jambes, & d'*Oguen*, qui veut dire, choſes ſéparées: ſur quoi l'on obſerve que cette explication ſe rapporte au mot Chinois, qui ſuivant les Traducteurs ſignifie cuiſſes humaines. Le Ging-ſeng ſe trouve en pluſieurs endroits du Canada, qui ſont à-peu-près ſous les mêmes Paralleles que la Corée, d'où vient le meilleur Gin-ſeng de la Chine. Auſſi nous aſſure-t'on que les Chinois y reconnoiſſent les mêmes vertus, & que tous les jours on les éprouve au Canada, comme à la Chine.

Hediſaron à trois feuilles.

On ne ſait pourquoi l'Hediſaron Canadien (2) eſt nommé, par quelques-uns, *Alphalte de Canada*, & par d'autres *Galega* de l'Amérique; car toute la Plante jette une odeur agréable. Elle s'éleve juſqu'à deux coudées, dans les Païs froids; tandis que dans le Païs temperé, elle n'a que la moitié de cette hauteur: ſa racine pouſſe pluſieurs tiges, anguleuſes & moelleuſes, auxquelles quantité de fibres vertes, pâles, rougeâtres, forment une eſpece de canelure. Au mois d'Août, elle produit des fleurs diſpoſées en Epis, beaucoup plus grands que ceux de l'Hediſaron commun; & leurs feuilles ſupérieures ſont auſſi plus rouges. Leurs aîles ſont d'un rouge plus clair & plus pâle. Quand la fleur ſe fane, on voit ſortir du milieu une gouſſe, qui a la figure d'une Faulx, noueuſe, fort dure, terminée en bas & en haut par une ligne rougeâtre. La racine eſt fibreuſe, noirâtre & pleine de ſuc. Cette Plante eſt chaude au premier degré, & ſeche au ſecond. On l'applique, avec ſuccès, toute crue ſur les humeurs froides, qu'elle ſert à réſoudre. Ceux, qui la croient purgative, veulent qu'on en joigne une once aux Medecines ordinaires, pour chaſſer les humeurs attachées aux ulceres.

Herbe au Serpent à Sonnettes.

Cette Plante (3) dont on a déja remarqué les vertus, s'éleve par une ſeule tige, haute de cinq ou ſix piés, & terminée par une fleur jaune de la figure d'un petit Soleil. Elle varie un peu dans la figure de ſes feuilles: quelquefois la feuille eſt unique, partagée en trois par de profondes entaillures; quelquefois, il y en a trois, ou cinq, petites, ovales, longues, pointues, portées ſur un même pedicule, & formant comme une patte de Dindon. Toutes ſont d'un beau verd, croiſſent deux à deux ſur une tige ronde, verte, diviſée à la maniere des Cannes; & c'eſt de ces diviſions

(1) Il l'a nommée *Aureliana Canadenſis*. Ses vertus ſont expliquées dans une Lettre du P. Jartoux, Jéſuite, Miſſionnaire à la Chine, au Tome X des Lettres édifiantes & curieuſes; & dans un petit Mémoire imprimé du P. Lafitau.

(2) *Securidica triphylla Canadenſis.*

(3) *Bidens Canadenſis, Anagyridis, folio, flore luteo.* Tournefort diſtingue, *Bidens Canadenſis latifolia flore luteo, & Eupatorium Canadenſe flore luteo; Bidens Americana triphylla, Angelicæ-folio, flore radiato; Bidens Americana, pentaphylla, flore radiato.*

que

que sortent les feuilles. La fleur est grande à proportion de la grosseur de la tige, & jette une odeur très douce. La racine, broïée, est souveraine contre la morsure du Serpent à sonnettes.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTR.

Le P. de Charlevoix assure que cette Plante est rare en Virginie, quoiqu'elle lui soit attribuée par M. Parkinson (4), qu'elle est commune dans la Caroline, mais qu'elle y perd ses feuilles, & qu'elle n'est toujours verte que dans les parties les plus chaudes de la Floride. Elle demande un terrein humide. Ses branches sont soutenues par les arbres & les buissons voisins, sur lesquels elle monte assez haut. Ses feuilles sont rangées l'une vis-à-vis de l'autre, depuis les aisselles des branches jusqu'à leur extrêmité. Ses fleurs, qui sont jaunes & de la figure des Tubereuses, naissent entre les tiges & les branches; & leurs extrêmités sont découpées en cinq parties. Ses semences sont plattes, aîlées d'un côté, & renfermées dans une capsule oblongue, terminée en pointe: lorsqu'elles sont mûres, la capsule s'ouvre, en se repliant vers la tige, & les laisse tomber. L'odeur de ce Jasmin est la même que celle de la violette jaune. Il est cultivé en Angleterre avec succès.

Jasmin de la Floride.

L'Ipecacuanha d'Amérique, qui a différens noms parmi les Botanistes (5), est connu en Virginie sous le nom de Pomme de Mai, par la seule raison que son fruit est alors mûr. Cette Plante s'éleve d'un pié & demi, & fleurit au mois de Mars. Sa fleur est composée de plusieurs feuilles & de plusieurs Etamines jaunes, qui entourent un ovaire, de figure ovale, d'une seule cosse, remplie de semences presque rondes. Les feuilles de la Plante ressemblent assez à celles de l'Aconit jaune. Sa racine passe pour un excellent Emetique, & s'emploie comme vomitif; ce qui l'a fait nommer Ipecacuanha; sans compter la ressemblance de ses racines fibreuses avec celles de ce Simple.

Ipecacuanha de l'Amérique.

Il se trouve ici plusieurs sortes de Lauriers. Celui qu'on nomme Laurier à fleurs de Tulipes, ou Tulipier (6), s'éleve très haut, & prend quelquefois jusqu'à trente piés de circonférence. Les branches en sont inégales, irrégulieres, & sont souvent courbées; ce qui fait reconnoître cet arbre de loin, après la chute même de ses feuilles: c'est-à-dire, dans les Païs froids, car le P. de Charlevoix en vit de tous verds, au mois de Janvier, dans la Louisiane. Ses feuilles ont des pedicules de la longueur du doigt. Leur figure approche de celle des feuilles d'Erable, mais sont beaucoup plus larges. Il semble que la pointe du milieu soit coupée, à deux travers de doigt, & qu'on y ait fait une petite entaillure. La ressemblance des fleurs, avec les Tulipes (7), a fait donner à l'arbre le nom de Tulipier; elles sont composées de sept ou huit feuilles, dont la partie supérieure est d'un verd pâle, & le reste teint de rouge, avec un peu de jaune entremêlé. Une

Plusieurs Lauriers de l'Amérique Septentrionale.

Laurier à fleurs de Tulipes, ou Tulipier.

(4) Il l'appelle *Gelseminum luteum, odoratum, Virginianum, scandens, semper virens.*

(5) *Podophyllum Canadense Morini.* Tournefort l'appelle *Ranunculi specie Planta peregrina*: D'autres, *Planta Aconiti folio humilis, flore albo, unico, campanulato, fructu Cynosbati.*

(6) *Arbor Tulipifera, triparrito Aceris folio.*

(7) Cependant Catesby prétend qu'elles approchent plus de celles de la Trittilaire. Au reste nous avons aujourd'hui de ces arbres en France, dans le beau Jardin de M. Jansiein, rue du Bac à Paris, & dans celui de M. Duval d'Epinois à Saint Vrain.

enveloppe, qui les renferme d'abord, s'ouvre & se recourbe en arriere lorsqu'elles s'épanouissent. Le bois de l'arbre est assez dur.

Lauriers à fleurs odoriférantes.

C'est un bel arbre, que l'espece de Laurier auquel on a donné le nom de Laurier à fleurs odoriférantes. Il est naturel à la Floride & à la Virginie; mais transplanté en Angleterre il y a résisté aux plus rudes Hivers. Sa hauteur n'excede jamais seize piés. Son bois est blanc & spongieux; son écorce, blanche; ses feuilles, de la figure de celles du Laurier commun; & pendant tout l'Eté les Forêts sont parfumées de l'odeur de ses fleurs. Elles sont blanches & composées de six feuilles, au milieu desquelles est un piston conique, qui fait le commencement du fruit. Après la chute de la fleur, il croît jusqu'à la grosseur d'une noix, couvert de nœuds & de petites éminences, qui s'ouvrent lorsqu'il est mûr, & laissent tomber des semences plattes, de la grosseur d'une petite Féve. Ces semences contiennent une Amande, renfermée dans une coque très mince, couverte d'une peau rouge. En sortant de leurs Cellules, elles ne tombent point à terre, mais demeurent suspendues par des filets blancs, d'environ un pouce de long. Les fruits, de verds qu'ils étoient d'abord, deviennent rouges en meurissant; ensuite bruns. L'arbre vient de lui-même, dans les terroirs humides, & souvent mouillés; mais, transporté dans un terrein sec, il devient plus beau & plus riche en fleurs. Le moindre froid lui fait perdre sa feuille en Hiver.

Laurier rouge.

La Caroline produit en abondance, & la Virginie en quelques endroits, un arbre qu'on a nommé Laurier rouge, parceque ses feuilles ont la figure de celles du Laurier commun, & répandent une odeur aromatique. Ses baies sont bleues dans leur maturité, & viennent ordinairement deux à deux, quelquefois trois à trois, attachées à des pedicules de deux ou trois pouces de long, & rouges, comme leur Calice, dont les bords sont dentelés. L'arbre est petit dans le Continent; mais dans les Iles voisines, surtout proche de la Mer, on en voit de fort grands & de fort droits. Le bois est d'un fort beau grain, qui le rend propre à faire des Cabinets & d'autres ouvrages curieux.

Petit Laurier de la Caroline.

Une quatrieme espece de Laurier, qui se nomme Petit Laurier de la Caroline, n'est qu'un Arbrisseau, dont le tronc est fort mince, & n'excede pas ordinairement la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles sont alternativement disposées sur des tiges d'un pouce de long, d'entre lesquelles il sort de petites fleurs blanchâtres, composées de cinq feuilles qui environnent plusieurs longues étamines à tête jaune. Cet arbrisseau croît dans les terroirs bas, & dans les Bois marécageux. On assure qu'une décoction de sa racine purifie le sang & fortifie l'estomac.

Deux Lierres du Canada.

Le Canada offre deux especes de Lierres, qui ne conservent point leurs feuilles pendant l'Hiver. Le premier, se nomme Lierre à trois feuilles, parcequ'il a les siennes soutenues trois à trois, par de longs pedicules, qu'on ne peut rompre sans en faire sortir un suc blanc, qui prend bientôt la noirceur de l'encre: on s'en sert pour noircir les cheveux. Ses petites fleurs, qui sont d'un blanc pâle, font place à des baies en grappes, dont les grains contiennent une semence ronde, très dure, de couleur cendrée, couverte d'une membrane seche & ridée. Ce Lierre fleurit au mois de Juillet, &

Lierre à trois feuilles.

sa semence est mûre en Septembre. Son bois est plus mou que celui du nôtre, & varie beaucoup dans sa maniere de pousser ; tantôt droit & sans appui, tantôt rampant, & s'attachant aux rejettons d'autres arbres. Au pié d'un mur, il s'y cramponne, par de petites fibres qui s'insinuent dans les trous, y prennent racine, & poussent de petites branches, comme le Lierre commun. Ses feuilles rougissent au tems des Vendanges ; ce qui lui a fait donner, en France, le nom de Vigne du Canada : mais il ne lui ressemble, ni par l'écorce, ni par la figure des feuilles. D'ailleurs ses baies sont tout-à-fait différentes du raisin.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Le second Lierre, qu'on nomme Lierre à cinq feuilles, a le tronc, ou la tige, de la nature du Sarment, noueuse, moelleuse, & couverte d'une peau coriace plûtôt que d'une écorce. Il s'éleve aussi haut que le mur, ou l'arbre, auquel il s'attache ; & s'étend à proportion. Des pedicules, qui sortent alternativement des nœuds, soutiennent chacun cinq feuilles, attachées par de petites queues ; & dans l'intervalle des feuilles, il sort, des deux côtés de la tige, une sorte de petits clous, d'où naissent de petites fibres frisées, dont l'extrêmité forme un durillon. C'est par ces fibres, que la Plante s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Elle forme, sur les murs, une verdure admirable, & sans leur nuire, comme le Lierre d'Europe.

Lierre à cinq feuilles.

La fleur de cette Plante n'est distinguée de celle du Liseton ordinaire, que par sa couleur, qui est d'un pourpre tirant sur le rouge ; & ses feuilles ressemblent à la pointe d'une fleche. Mais Catesby, sur la foi d'un Homme respecté par son caractere, leur attribue une proprieté merveilleuse : après s'en être frotté, on peut toucher, avec les mains nues, un Serpent à sonnettes, sans en ressentir la moindre incommodité. Cette vertu suppose, quoiqu'on n'en ait rien lu jusqu'à présent dans les Voïageurs, que le Serpent à sonnettes est capable d'empoisonner par le seul attouchement.

Liseton de la Caroline.

Le Lychnis du Canada croît à l'ombre, & sur les Collines. On ne le représente différent du nôtre que par sa grandeur. Il ne pousse point de tiges ; mais de longs pedicules, qui sortent de sa racine, soutiennent de larges feuilles, à-peu-près de la figure de celles du Lierre, moins longues néanmoins, terminées en pointe, molles, d'un verd sombre, & couvertes d'un leger duvet. Ces pedicules sont de la même substance que ceux des feuilles de Vigne ; & d'autres, qui croissent à leurs côtés, soutiennent les fleurs. Elles sortent d'un petit calice, verd-pâle, & divisé en trois segmens pointus, qui se renversent en arriere, & dont le fond contient de petites semences, d'un goût mordicant. La racine de la Plante est charnue, pleine de suc, & s'étend horizontalement : il en sort des fibres d'une juste longueur, d'une odeur agréable, qui ressemble à celle de l'Acorus, mais plus forte ; on les pile ; & bien enveloppées dans un linge, on les jette au fond d'un tonneau, avec un poids qui puisse les retenir au fond. Dans l'espace de trois mois, elles communiquent, au Vin, un goût des plus délicats. La racine, mâchée, rend aussi l'haleine fort agréable. On ajoute qu'elle a d'ailleurs toutes les vertus du Nard & du Lychnis d'Europe.

Lychnis du Canada.

La Plante, que les Sauvages nomment Matagon, croît dans les terres seches & hautes, entre les quarante-cinq & cinquante degrés. Ils en man-

Matagon.

Histoire Naturelle de l'Amérique Septentr.

gent le fruit. Sa tige eſt longue environ d'un pié. Aux deux tiers de ſa hauteur, elle produit ſeulement deux très petites feuilles ovales, poſées vis-à-vis l'une de l'autre. Sur l'extrêmité de la tige, elle produit toujours ſix autres feuilles, ovales auſſi, & longues de plus d'un pouce, du milieu deſquelles s'éleve un pedicule qui ſoutient un Bouquet de fleurs, renfermées dans une enveloppe compoſée de quatre feuilles blanches, ovales, longues de quatre ou cinq lignes, & diſpoſées en Croix. Chaque fleur eſt à quatre petales, portés ſur un Calice légerement découpé en quatre pointes. Ce Calice devient un fruit, en forme de baie ronde, charnue, d'un très beau rouge, & de la groſſeur d'un Pois, qui contient un noïau à deux loges.

Myrthe à Chandelles.

On diſtingue deux eſpeces de ce fameux Arbriſſeau; l'une qui ne s'éleve que d'environ trois piés; l'autre, haut de douze, avec les feuilles moins larges: c'eſt toute leur différence. Ce Myrthe ne croît pas ſeulement dans la Louiſiane, où nous avons déja remarqué qu'il eſt fort commun, mais encore ſur toutes les Côtes de l'Amérique Septentrionale, depuis la Louiſiane juſqu'à l'Acadie. Sa tige eſt tortue, & pouſſe irrégulierement ſes branches fort près de terre. Ses feuilles ſont longues, étroites & fort pointues, la plûpart dentelées. Au mois de Mai, les petites branches pouſſent des touffes oblongues de très petites fleurs, qui reſſemblent aux chatons du Coudrier. Ces touffes ſont placées alternativement, fort près les unes des autres, & mêlées de rouge & de verd: elles ſont ſuivies de petites grappes de baies, bleues, & fort ſerrées, dont les pepins ſont renfermés dans un noïau dur & oblong, couvert d'une ſubſtance onctueuſe & farineuſe. C'eſt delà qu'on tire une ſorte de cire verte, par une méthode fort ſimple: Aux mois de Novembre & de Décembre, tems où les baies ſont mûres, on les fait bouillir dans l'eau, juſqu'à ce que l'huile ſurnage. Cette huile ſe leve avec une cuilliere, à meſure qu'elle paroît ſur la ſurface de l'eau: elle durcit en ſe refroidiſſant, & devient alors d'un verd ſale; mais en recommençant à la faire bouillir, on la rend d'un verd plus clair. Une Bougie de cette Cire dure autant & n'éclaire pas moins que les nôtres. La fumée qu'elles donnent, en s'éteignant, jette une véritable odeur de Myrthe. A la vérité cette Cire eſt ſi friable, que pour rendre les bougies moins caſſantes on y mêle un quart de ſuif; ce qui diminue la douceur & la netteté de la lumiere, ſans compter que les Bougies en ſont plus ſujettes à couler: mais on a propoſé d'allier la Cire de Mirthe avec une Cire molaſſe des Abeilles ſauvages. Le P. de Charlevoix, qui étoit à la Louiſiane en 1721, rend témoignage qu'un François, nommé Alexandre, emploïé alors à faire des Bougies dans cette Colonie, n'y mêloit rien, & qu'il avoit entrepris de les blanchir. On n'a point appris que cette entrepriſe ait eu du ſuccès, & l'on prétend d'ailleurs que les ingrédiens qu'il y emploïoit alteroient beaucoup la Cire. Il ſe flattoit, ajoute le Voïageur, d'en charger tous les ans deux Navires.

Comment on en tire la Cire.

Noïer noir.

Cet arbre, que les Anglois ont crû particulier à la Virginie (8), ſe trouve dans la plûpart des Contrées méridionales de l'Amérique Septen-

(8) Ils l'ont nommé *Nux Juglans nigra Virginienſis*.

trionale, & croît surtout dans les bas-fonds & les terroirs gras. Il y est d'une hauteur extraordinaire. Ses feuilles sont beaucoup plus étroites, plus pointues, & moins unies, que celles du Noïer commun. La coque interne du fruit est si épaisse, qu'on ne peut la briser qu'avec un Marteau. L'externe, avec autant d'épaisseur, est très rabotteuse. Le fruit est huileux, & d'un goût fort, qui n'empêche point les Ecureuils & d'autres Animaux de s'en nourrir. Les Sauvages mêmes en mangent, après l'avoir gardé quelque tems. On estime le bois de ce Noïer, pour les Cabinets & d'autres Ouvrages : il est plus noir que celui d'aucun autre de la même grandeur.

Origan du Canada.

Les tuïaux de cette Plante représentent assez bien une flutte de Canne. Ses tiges sont quarrées, & quelquefois à plusieurs angles : elles sont velues & poussent plusieurs branches. Les feuilles sont longues, d'un verd clair, & couvrent toute la tige jusqu'à la cime, où est la fleur, dont la base est environnée de dix ou douze feuilles, plus petites que celles des tiges. Cette fleur, qui ne ressemble pas mal à celle de la Scabieuse, quoique plus basse & plus applatie, est composée d'un grand nombre de petits Calices, d'où sortent de petits tuïaux bien rangés, couleur de pourpre, qui se partagent en deux à leur extrêmité, & font place à deux ou trois filamens, dont la tête est de même couleur. Souvent, au milieu de la fleur, il naît une autre tige, longue de trois doigts, & terminée par une seconde fleur. Le velu des tiges n'est qu'un petit duvet, qui les couvre. On assure que la Plante, sans être froissée, répand une odeur de Sariette. Le goût en est un peu âcre, & pique la langue comme le Poivre ; mais sa racine, qui jette beaucoup de fibres, est tout-à-fait insipide. Elle dure plusieurs années, & fleurit au mois de Juillet & d'Août.

Deux sortes de Panacés Canadiens.

Ce Panacé (9), dont on vante la beauté, ne ressemble, dit-on, à aucun de ceux que les Anciens ont décrits : il croît dans toute sorte de terroirs, & même entre les cailloux. Sa racine, qui est de la grosseur du pouce, a plus d'un pié de long. La tige, d'un pourpre obscur, est divisée par des jointures qui ont des nœuds, pousse plusieurs branches, & renferme une sorte de moelle cartilagineuse. Les feuilles, dont plusieurs sont soutenues par un seul pedicule, ont presque la figure d'un cœur terminé en pointe, & sont dentelées autour. Des nœuds de la tige, il sort des pellicules qui l'enveloppent, & d'où sort la grappe. Au milieu de l'Eté, toutes les tiges sont chargées en même-tems, de fleurs, & de baies, en grappes. Les premieres, d'abord semblables à celles de la Vigne, blanchissent ensuite, & se changent en baies, qui de vertes deviennent rouges, & d'un goût fort agréable. Ce sont les baies qui contiennent les semences. Les feuilles & la racine ont le même goût que celles du Panacé ; mais celui du fruit est plus délicat, & les Cuisiniers en font usage. La Plante meurt & renaît tous les ans.

Panacé musqué.

L'autre Panacé du Canada (10) s'éleve d'environ deux coudées. Sa racine est blanche, longue & charnue. Les premieres feuilles, qu'elle pousse, sont longues & larges, légerement dentelées ; & celles qui viennent ensuite sont découpées, presque jusqu'au nerf. Elles ont ordinairement un pié de long,

(9) *Panaces racemosum Canadense.*
(10) *Herbatum Canadensium*, ou *Panaces moschatum.*

& s'étendent autour de la racine, près de terre ; car la tige n'en a pas d'autre qu'une petite, informe & comme mutilée, à la naissance des branches, où elle paroît servir de lien pour soutenir le poids d'une ombelle fort pesante qui termine toutes les tiges. Les fleurs de ces ombelles sont blanches, comme celles du Panacé commun, & répandent assez loin une fort agréable odeur de Musc. Les feuilles ont un goût âcre, qui prend un peu au nez. C'est dans le cours de Septembre & d'Octobre, que ce Panacé fleurit.

Peuplier noir.

Il paroît que le Peuplier noir est particulier à la Caroline, où il ne croît même que près des Rivieres, au-dessus de la partie habitée de cette Province. Il est fort haut, & ses branches s'étendent beaucoup. Ses semences, dont la récolte se fait avant le mois d'Avril, sont disposées en grappes, & revêtues d'une substance cotoneuse. Un baume odoriférant se trouve attaché sur les plus gros bourgeons de l'arbre. Ses feuilles sont dentelées & très grandes.

Pacanier.

Le P. de Charlevoix décrit, dans son Journal, tous les arbres fruitiers les plus remarquables de la Louisiane. La Pacane, fruit du premier, est dit-il, une noix de la longueur & de la figure d'un gros gland. Il s'en trouve à coque mince : d'autres l'ont plus dure & plus épaisse, & c'est autant de retranché sur le fruit ; elles sont même un peu plus petites : mais elles sont toutes d'un goût fin & délicat. L'arbre qui les porte est fort haut ; son bois, son écorce, l'odeur & la figure des feuilles représentent assez le Noïer d'Europe.

Aciminier.

L'*Acimine* est un fruit de la longueur du doigt, & d'un pouce de diametre. Il a la chair tendre, un peu sucrée, & semée d'une graine qui ressemble à celle du Melon d'eau. Tous les Aciminiers que l'Auteur vit, n'étoient que des arbrisseaux, d'un bois tendre. L'écorce en est mince, les feuilles longues & larges, comme celles du Châtaignier, mais d'un verd plus foncé.

Piakiminier, ou Plakiminier.

La *Piakimine* a la figure d'une Prune de Damas, avec un peu plus de grosseur, la peau tendre, la substance aqueuse, la couleur rouge, & le goût fort délicat : elle renferme des graines, qui different peu de celles de l'Acimine. Les Sauvages font une pâte de ce fruit, & des pains de la grosseur d'un doigt, en consistance de Poire seche. Le goût en est un peu fade ; mais on s'y accoutume aisément, surtout avec le motif de la santé, car ils sont fort nourrissans, & souverains, dit-on, contre le flux de ventre & la dyssenterie. Le Piakiminier est un bel arbre, de la hauteur ordinaire du Prunier. Ses feuilles sont à cinq pointes, son bois médiocrement dur, & son écorce fort rude. Le fruit est ce qu'on nomme, à la Chine, *Figue-caque* ; & l'arbre ressemble assez à celui que Bauhin décrit sous le nom de *Guaiacana*.

Pié de Veau de l'Amérique.

Cette Plante (11), dont la Description par Catesby s'accorde assez avec celle de l'*Arum minus* de Mathiole, croît dans les fossés & dans les basses eaux, où elle s'éleve de trois ou quatre piés. Ses feuilles sont attachées à de longues tiges pleines de suc, qui sortent d'une racine tubereuse,

(11) On l'a nommée *Arum sagittariæ, folio angusto, acumine & auriculis acutissimis.*

avec d'autres plus groſſes & plus rudes. Toutes portent à leur extrêmité une grande capſule verte, qui contient pluſieurs baies de même couleur, & de figure ronde, les unes de la groſſeur d'une balle de Mouſquet, les autres de moitié plus petites. Cette capſule, qui eſt de la groſſeur d'un œuf de Poule, s'ouvre lorſqu'elle eſt mûre, & laiſſe voir les baies, qui dans leur maturité demeurent vertes & fort tendres : bouillies avec les viandes, elles ſont bonnes & ſaines ; crues elles paroiſſent extrêmement chaudes & aſtringentes.

La Pimprenelle du Canada pouſſe, d'une racine fort ample & fort chargée de fibres charnues, une longue tige, ronde & pleine de nœuds, d'où naiſſent pluſieurs autres tiges de même couleur & de même forme que celles de la Pimprenelle de l'Europe. Ces tiges ont leurs feuilles deux à deux, ſur un même pedicule fort court, & ſont terminées par une ſeconde feuille. Les fleurs, qui croiſſent au haut des tiges, compoſent un épi fort long, & s'épanouiſſent les unes après les autres, en commençant par le bas. Chaque fleur eſt formée de quatre feuilles, en forme de Croix ſur un petit vaſe un peu arrondi, qui a quatre cavités, d'où ſortent trois ou quatre filamens : elle eſt d'un verd, qui devient inſenſiblement blanchâtre. Malgré ces ſingularités, la Plante ne differe point de la nôtre par le goût, l'odeur & la couleur.

Grande Pimprenelle du Canada.

Le Plane nommé *Plane d'Occident*, (12) eſt aſſez rare dans la Floride & dans la Caroline ; plus commun en Virginie, & d'une grande abondance dans toutes les Forêts des parties méridionales du Canada & de la Louiſiane, du moins ſi c'eſt le même qu'on nomme Cotonier au Canada, comme la reſſemblance des Deſcriptions porte à le croire. Il croît dans les lieux bas. Ses feuilles ſont larges, à cinq pointes, dentelées, d'un verd clair, un peu velues pardeſſus. Les capſules qui renferment la ſemence ſont rondes, attachées & pendantes à un pedicule de quatre ou cinq pouces de long. Le fruit reſſemble à celui du Plane oriental. L'écorce de l'arbre eſt unie, ordinairement mêlée de verd & de blanc. On prétend que la pellicule intérieure de ſa racine, bouillie dans l'eau, eſt un remede infaillible pour toutes ſortes d'écorchures. On baſſine la plaie, de cette eau, & l'on met deſſus un peu de cendre de la pellicule même.

Plane d'Occident.

Ce qu'on a nommé Racine de la Chine, dans la Caroline même, eſt une eſpece de *Smilax* (13), dont les racines, tubereuſes & diviſées en pluſieurs nœuds, pouſſent pluſieurs tiges épineuſes, noueuſes, pliantes, & de la groſſeur d'une Canne, qui s'élevent ordinairement d'environ vingt piés, en s'attachant aux arbres & aux buiſſons. En Automne cette Plante produit des grappes de baies noires & rondes, attachées à une queue pendante, d'environ trois doigts. Chaque Baie contient une ſemence ronde, & très dure, les racines ſont fort tendres & pleines de ſuc en ſortant de terre, mais prennent à l'air toute la dureté du bois. On en fait une liqueur fort vantée, ſurtout pour purifier le ſang. Les tiges ſe mangent au Printems, comme des Aſperges.

Racine de la Chine.

La Roquette eſt ici un Arbriſſeau, qui croît juſqu'à cinq piés de hau-

Grande Roquette du Canada.

(12) *Platanus occidens.*

(13) Auſſi l'a-t'on nommée *Smilax Bryoniæ, nigris foliis.*

teur, lorſque ſa racine, qui eſt blanche & fibreuſe, rencontre un terroir qui lui convient. Il pouſſe pluſieurs branches rondes, & couvertes d'une eſpece de bourre aſſez rude, qui ont beaucoup de feuilles longues, pointues, inégalement dentelées, & revêtues d'un leger duvet. Elles ont, comme toutes les eſpeces de Roquette, le goût un peu aigre dans leur jeuneſſe, & fort âcre dans leur maturité. Les fleurs, qui paroiſſent en très grande quantité aux mois de Juin & de Juillet, ſont jaunes, & n'ont que quatre feuilles, avec un Piſtile & quatre Etamines. Après la fleur, le Piſtile devient une gouſſe, allongée, droite, & remplie de petites ſemences d'une ſaveur fort douce, qui ſont mûres au mois d'Août & tombent au mois de Septembre.

Sabot de la Vierge du Canada.

La racine de cette Plante (14) reſſemble à celle de l'Ellebore noir. Sa tige s'éleve d'un pié. Ses feuilles ſont larges, avec des veines qui ſuivent leur longueur, & de la nature du Plantain. Sa fleur, quelquefois unique & quelquefois double, eſt contournée en ſabot : elle eſt compoſée de deux ou trois feuilles, du milieu deſquelles s'éleve une petite pellicule, un peu arrondie, vuide, qui s'ouvre par le haut, & repréſente l'ouverture du ſabot. Sa couleur eſt un pourpre foncé. On trouve une différence remarquable, entre ce ſabot & celui qui étoit déja connu ſous le même nom; 1°. Le premier a les feuilles plus grandes, & n'en a que deux ou trois au plus; au lieu que le ſecond en a quatre. 2°. La petite pellicule ronde, qui forme la figure du ſabot, eſt blanche dans l'un, avec des lignes rouges de chaque côté, & jaune dans l'autre. 3o. La racine du premier s'étend de côté, & n'eſt pas moins fibreuſe que celle de l'Ellebore, ce qui ne convient point au ſecond.

Sang de Dragon du Canada.

Cette Plante (15) qui vient ordinairement à l'ombre, dans les lieux pierreux, mais de bonne terre, croît à découvert & dans les mauvais terroirs entre les quarante & cinquante degrés. Sa fleur eſt à huit petales, diſpoſés en rond. Son fruit eſt une gouſſe, large de cinq ou ſix lignes dans ſon milieu, à deux panneaux appliqués ſur un Chaſſis, auquel tiennent de petits cordons qui nourriſſent les ſemences. Sa racine eſt à genouillet, garnie de fibres d'un demi pouce de groſſeur : elle produit pluſieurs tiges, longues d'un pié, dont chacune ſoutient une feuille de cinq à ſix pouces dans toutes ſes dimenſions, ronde, inciſée comme celles du Figuier. De la même racine s'élevent d'autres tiges, moins longues, qui n'ont point de feuilles, mais qui portent chacune leur gouſſe, après les fleurs. La racine eſt rouge, & contient un ſuc, de couleur de ſang, qu'on emploie pour teindre les Cabinets.

Sarraſine.

Le nom de cette Plante (16) lui vient d'un Docteur en Médecine, nommé *Sarraſin*, à qui l'on en doit la Deſcription. Elle eſt d'un port extraordinaire : du collet de ſa racine, qui eſt épaiſſe d'un demi pouce, & garnie de fibres, naiſſent pluſieurs feuilles, qui, en s'éloignant, forment une ſorte de fraiſe. Ces feuilles ſont en cornets, longs de cinq à ſix pouces, & fort étroits dans leur origine; mais enſuite ils s'évaſent par de-

(14) *Calceolus Marianus Canadenſis.*
(15) *Chelidonium Canadenſe, acaulon.*
(16) *Sarracena Canadenſis, foliis acutis & auritis.*

grés à

grés. Après avoir commencé par ramper sur terre, ils s'élevent peu à peu ; & forment dans leur longueur un demi-rond, dont le convexe est dessous, & le concave dessus : ils sont fermés dans le fond, & souvent en gueule par le haut. La levre supérieure est longue de plus d'un pouce, large de deux, arrondie dans sa circonférenc, avec une oreillette à côté de l'ouverture. Cette levre, qui est intérieurement velue & creusée en cuilliere, est tellement disposée, qu'elle ne semble l'être ainsi que pour mieux recevoir l'eau de pluie, que le cornet garde exactement. La levre inférieure est fort courte, ou plûtôt le cornet est ici comme coupé, & simplement roulé de dedans en dehors, d'une maniere capable d'affermir cette ouverture. Une feuille, qui rampe sur la partie cave du cornet, n'en est qu'un prolongement : elle est étroite dans ses extrêmités, plus large & arrondie dans son milieu, ressemblant assez à la barbe d'une Poule d'Inde. Du milieu de ces cornes, il s'éleve une tige, longue à-peu-près d'une coudée, creuse & de la grosseur d'une plume d'Oie. Elle porte, à son extrêmité, une fleur à six pétales de deux formes, dont cinq sont disposés en rond & soutenues sur un Calice de trois feuilles. Quoique cette fleur ne tombe point avant la maturité du fruit, c'est de son milieu que s'éleve le Pistile qui devient le fruit même. Ce fruit est relevé de cinq côtes, & divisé en cinq loges, qui contiennent des semences oblongues, raïées, appuïées sur un *Placenta*, qui l'est lui-même sur une continuation de la tige ; car, se prolongeant, elle sort du fruit, de la longueur d'environ deux lignes. La sixieme feuille est située sur cette extrêmité : elle est beaucoup plus mince, que celles dont la rose est composée, qui sont dures épaisses, & oblongues, tirant sur le rouge. Lorsque le fruit est mur, cette sixieme feuille lui forme un chapiteau de figure pentagone. Toute la partie convexe regarde le dehors. La partie concave regarde le fruit. Chaque angle est incisé, d'environ deux lignes de profondeur. La Sarasine croît dans les Païs tremblans. Sa racine est âcre & vivace.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Quoiqu'on ait déja parlé des vertus du Sassafras, dans les descriptions du Mexique & de la Caroline, on doit remarquer qu'il est assez commun dans les Contrées méridionales de la Nouvelle France, mais qu'il n'y est pas fort haut, & qu'il n'y a jamais plus d'un pié de diametre au-dessus de sa racine. Sur les bords de la Riviere de Saint Joseph, qui se décharge dans le Lac Michigan, ou des Illinois, on en voit des Campagnes couvertes, & ce ne sont que des arbrisseaux. Cependant le Sassaffras de la Caroline est un grand arbre, dont la tête forme une très belle touffe. Ses feuilles sont divisées en trois lobes, par de profondes entaillures. Il pousse, au mois de Mars, des bouquets de petites fleurs jaunes, composées de cinq feuilles. Elles sont suivies de Baies, qui ressemblent, par leur grosseur & par leur figure, à celle du Laurier. Leur pédicule est rouge ; leur calice, de la même couleur, & de la forme de celui du gland. Les Baies sont d'abord vertes, & deviennent bleues en meurissant. On a transplanté le Sassafras, avec succès, dans quelques Païs de l'Europe ; mais il ne paroît pas qu'il y ait les mêmes vertus que sous les climats plus Méridionaux. Catesby ne lui attribue que celle d'adoucir le sang.

Sassafras de la Nouvelle France.

Le Savinier, qui se trouve aussi dans les Alpes, est fort commun dans le

Savinier du Canada.

Canada, & ne s'y éleve pas fort haut ; mais ſes branches s'y étendent beaucoup. Ses feuilles, qui ſont très épineuſes à la cime, ſont âcres & brûlantes. Ses baies, car il eſt ſtérile, ont la même odeur que celles du Savinier, qui porte des fruits ; mais les unes ſont rougeâtres, & les autres de couleur céleſte : elles ſont de la groſſeur des grains de Genievre, & ſont précédées, au lieu de fleurs, par de ſimples rudimens, ſoutenus par des pédicules courbés, & compoſés de tubercules au nombre de trois, de quatre, ou de cinq. La principale vertu de ces Baies eſt de faire mourir les vers du corps. Les feuilles, broïées, & mêlées avec du miel, nettoient les ulceres & font réſoudre les charbons.

Seneka.

La Plante que les François nomment Seneka, ou Racine contre les Serpens à ſonnettes, eſt une des plus eſtimées de l'Amérique. Quelques Botaniſtes lui donnent d'autres noms (17). Sa racine eſt vivace, longue de quatre ou cinq ponces, d'environ la groſſeur du petit doigt, tortueuſe, partagée en pluſieurs branches, garnie de fibres latérales, & d'une côte ſaillante, qui s'étend dans toute ſa longueur. Elle eſt jaunâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre, un peu amer, & legerement aromatique. Elle pouſſe pluſieurs tiges, les unes droites, les autres couchées ſur terre, menues, jaunâtres, ſimples, ſans branches, cylindriques, liſſes, foibles, & d'environ un pié de long. Ces tiges ſont chargées de feuilles ovales, pointues, alternes, longues d'un pouce, liſſes, entieres, & qui deviennent plus grandes à meſure qu'elles approchent plus du ſommet. Les mêmes tiges ſont terminées par un petit épi de fleurs clair-ſemées, tout-à-fait ſemblables à celles du Polygale ordinaire, mais plus petites, alternes & ſans pédicules. On diſtingue la racine du Seneka par cette côte membraneuſe & ſaillante, qui regne d'un ſeul côté dans toute ſa longueur. Les Sauvages la croient fort puiſſante contre le venin du Serpent à ſonnettes ; & l'on s'en ſert contre d'autres maux, cauſés par l'épaiſſiſſement du ſang, tels que la Pleuréſie & la Péripneumonie.

Serpentaire de la Virginie.

On a nommé *Serpentaire*, une Plante commune en Virginie, qui pouſſe quelquefois trois tiges, ſur leſquelles ſes feuilles, longues de trois pouces, ſont rangées alternativement. Ses fleurs naiſſent contre terre, ſur des pédicules d'un pouce de long : elles ſont d'une figure ſinguliere, mais qui approche, dit-on, de celles de l'Ariſtolochie. Leur couleur eſt un pourpre foncé. Elles font place à des capſules rondes, cannelées, qui contiennent pluſieurs petites ſemences, mures au mois de Mai. La racine de cette Plante eſt fort eſtimée ; mais comme elle multiplie prodigieuſement lorſqu'elle eſt tranſplantée dans un Jardin, ſéche même elle ne ſe vend que ſix ſols la livre dans les Colonies Angloiſes. Elle aime l'ombrage, & ſe trouve ordinairement ſur la racine des grands arbres.

Smilax à feuilles de Laurier.

Ce Smilax Amériquain a les feuilles de la même couleur & de la même conſiſtance que celles du Laurier mâle ; mais leur figure approche plus de

(17) *Polygala caule ſimplici erecto &c. Polygala Virginiana, radice alexipharmaca, &c.* Les Anglois de la Virginie lui attribuent une vertu diaphorétique, diurétique, alexipharmaque, celle de réſoudre le ſang viſqueux, tenace & inflammatoire. M. Geoffroi en a parlé dans ſon Hiſtoire des vertus, du choix, & de l'uſage des remedes ſimples, ou Traité de la matiere médicale. Tom. II.

celle du Laurier femelle : elles n'ont de veine ſenſible que celle du milieu. Ses fleurs ſont petites & blanchâtres. Le fruit croît en grappes rondes ; ce ſont des grains noirs, dont chacun ne renferme qu'une ſemence dure, qui meurit au mois d'Octobre. Elle ſert de nourriture à diverſes ſortes d'Oiſeaux, ſurtout à une fort belle eſpece de Geai. Mais la principale propriété de cette Plante eſt de pouſſer pluſieurs tiges vertes, dont les branches couvrent fort loin tout ce qui eſt autour d'elles, montent ſouvent à plus de ſeize piés de haut, & deviennent ſi épaiſſes, qu'en Eté elles forment un maſſif impénétrable au Soleil, comme elles offrent, en Hiver, une retraite tempérée pour les Beſtiaux.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

La Caroline & le Canada ont chacun leur Solanum à trois feuilles. Dans la Caroline, où cette Plante eſt commune, ſurtout dans les Bois couverts, elle s'éleve toute droite, par une ſeule tige, à la hauteur de cinq ou ſix pouces ; & de ſon ſommet ſortent trois grandes feuilles pointues, placées en triangle, pendantes, chacune à trois côtes, & bigarrées de taches vertes, plus ou moins foncées. Il ſort d'entr'elles une fleur, compoſée de trois feuilles, couleur de violettes, droites & longues ; le calice eſt diviſé en trois, & la racine de la Plante eſt tubéreuſe.

Deux Solanum à trois feuilles.

Le Solanum du Canada pouſſe de ſa racine, qui eſt auſſi tubéreuſe, une tige ronde & verte, du milieu de laquelle ſortent trois feuilles, poſées vis-à-vis les unes des autres : elles ſont fort larges, & ſe terminent en pointe ; leur couleur eſt un verd obſcur. De l'extrémité de la tige, il ſort une fleur, compoſée de ſix feuilles un peu panchées, dont les trois inférieures ſont vertes, & plus petites ; les trois autres ſont non-ſeulement plus larges, mais plus longues, & d'un pourpre obſcur. Il croît, au milieu de cette fleur, une petite Pomme, qui noircit en meuriſſant, & qui eſt remplie de ſemences ſemblables à celles du Solanum des Jardins. Quelquefois la fleur de ces Plantes eſt blanche. Elles fleuriſſent au mois de Mai : la graine eſt mure dans le mois ſuivant ; & dès le mois de Juillet, tout diſparoît tellement, qu'il ne reſte plus que la racine.

Cette Plante, que les Sauvages de la Floride nomment *Apoyamatſi*, & d'autres Indiens *Phatziſiranda*, eſt décrite par *Hernandez*, dans ſon Hiſtoire des Plantes du Mexique. C'eſt une herbe, dont les feuilles reſſemblent à celles du Poreau, mais ſont plus longues & plus déliées. Son tuïau, qui n'eſt pas différent de celui du Jonc noueux, s'éleve d'une coudée & demie. Sa fleur eſt petite ; ſa racine, déliée, fort longue, compoſée de boſſettes rondes & velues, un peu éloignées les unes des autres. Les Eſpagnols les enfilent comme un chapelet, & les nomment Patenôtres de Sainte Heleine, parcequ'ils découvrirent, pour la premiere fois, cette Plante au Cap de Sainte Heleine, dans la Floride, à l'embouchure du Jourdain. Les boſſettes, coupées, & laiſſées au Soleil, deviennent très dures, noires en dehors, blanches en dedans. Elles ont le goût aromatique du Galanga. On les croit ſeches & chaudes, preſqu'au quatrieme degré, un peu aſtringentes & réſineuſes. Les Sauvages broient la Plante entre deux pierres, & ſe frottent de ſon ſuc, pour affermir leur chair & lui communiquer une odeur fort douce. Réduite en poudre fine, & priſe dans du vin, elle facilite l'écoulement des urines ; priſe dans du bouillon, elle appaiſe les maux de poitrine : on en fait des

Souchet de l'Amérique.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQ. SEPTENTRIONALE.

emplâtres, qui arrêtent le flux de sang. Enfin, elle fortifie l'estomac, & guérit les maux de l'Utérus.

Grande Statice de l'Amérique Septentrionale.

On nomme cette Statice une précieuse Plante, qui differe de la commune par la largeur de ses feuilles, & non-seulement par la couleur, mais par la nature même de ses fleurs. Sa racine est fort longue, & presque sans filamens. Ses feuilles, qui ont trois pouces de long sur un de large, sont d'un verd obscur, quoique fort net; elles vont toujours en diminuant; mais leur pointe est émoussée. Elles naissent en rond, immédiatement de la racine, avec deux nerfs, comme celles du Plantain. Du milieu de chaque feuille, il s'éleve une ou deux petites tiges, ou longs pédicules, terminés par un bouton de substance membraneuse, qui s'ouvre peu à peu, sans se rompre, & laisse passage à une fleur blanche. Cette fleur se replie en dessous, & forme en se condensant une enveloppe très juste à sa tige. La Plante est froide & seche, souveraine pour arrêter les descente du Fondement & de l'Utérus, & plus efficace encore lorsqu'il y a inflammation. On lui attribue d'ailleurs un acide, qui la rend excellente pour les fievres putrides & pour toutes sortes d'ulceres.

Thalictrum du Canada.

Quoique cette Plante ait reçu le nom de *Thalictrum*, elle n'a qu'une ressemblance imparfaite avec celui des Anciens. Ses feuilles sont plus belles & en plus grand nombre. Sa hauteur est de deux coudées. Sa racine pousse plusieurs tiges, d'un pourpre foncé, partagées par des nœuds, d'où sortent d'autres tiges plus petites, séparées des principales par des valvules blanchâtres. Les feuilles ont la même figure, & sont rangées dans le même ordre que celles de l'Ancholye; mais elles sont d'un verd mêlé de blanc. Les tiges sont terminées par des bouquets de fort petites fleurs, dont les boutons sont d'un pourpre clair, & se divisent en cinq feuilles, qui découvrent une infinité de petits filamens à têtes jaunes. Au mois de Juillet, ces filamens deviennent des graines, allongées & triangulaires, avec une bossette ou un durillon de substance membraneuse sur chaque angle. La Plante paroît d'une saveur fort douce; mais, en la machant, on la trouve grasse, gluante, & d'une âcreté qui pique la langue. Pilée, elle s'applique avec succès sur les plaies. Cuite à l'eau, elle facilite la suppuration.

Trefle du Canada.

Ce Trefle (18) est un antidote, qui tire sa vertu de sa chaleur & de sa qualité attractive, toutes deux au plus haut degré. Il est haut d'une coudée; sa tige est mince, de la nature du jonc, d'un pourpre tirant sur le noir; elle pousse des verges presqu'au sortir de sa racine, & se divise elle-même, à son sommet, en plusieurs verges qui ont trois feuilles semblables à celles du Lotus, ou Melilor, mais plus pointues & plus étroites, attachées à un pédicule assez long, un peu velues & gluantes. Rompues, ou froissées, elles n'ont aucune odeur; mais lorsqu'on les touche, elles s'attachent aux doigts, & répandent une odeur qui ressemble, dans les jeunes Plantes, à celle de la Rue, & qui est bitumineuse dans les vieilles. Chaque verge est terminée par une fleur de couleur pourprée, composée de trois petites feuilles qui se retirent en arriere, & d'une qua-

(18) *Trifolium Asphaltion Canadense.*

trieme, repliée en dedans, par deſſus laquelle s'élevent trois petits filamens à têtes blanches. Les quatre feuilles de la fleur ſont blanches auſſi en dedans, & purpurines en dehors. En tombant, elles ſont place à des gouſſes, qui deviennent longues d'un doigt, gluantes & velues comme les feuilles de la Plante, vertes d'abord, enſuite pourprées, qui renferment des ſemences larges & oblongues, comme celle du Cytiſe, & qui ont le même creux que la Feve purgative. La racine eſt longue, fibreuſe, fort chaude, & pique la langue. Cette Plante doit être ſemée tous les ans. Elle ne parvient point en France à ſa maturité, ni même à ſa hauteur naturelle.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Le *Troène* du Canada (19), eſt un bel arbriſſeau, qui croît ordinairement juſqu'à la hauteur de ſeize piés, & dont le tronc a depuis ſix juſqu'à huit pouces de diametre. Ses feuilles ſont fort liſſes, & d'un verd plus vif que celui du Laurier commun, auquel d'ailleurs il reſſemble parfaitement dans ſa forme. Au mois de Mars, on voit ſortir, d'entre ſes feuilles, des épines longues de deux ou trois palmes, & couvertes de très petites fleurs blanches, qui ſont compoſées de quatre feuilles, & attachées vis-à-vis l'une de l'autre, par des pédicules d'un demi pouce de long. Les fruits, qui leur ſuccedent, ſont des baies rondes, à peu près de la groſſeur de celles du Laurier, & couvertes d'une peau violette : elle renferme un noïau, qui les ſépare par le milieu.

Troène à baies violettes & feuilles de Laurier.

Le bel arbre, que pluſieurs nomment *Tulipier*, a déja figuré entre les Lauriers, ſous le nom de Laurier à fleurs de Tulipe.

Tulipier.

Le Tupelo, aſſez commun dans la Caroline & dans les Contrées voiſines, a le tronc fort gros, ſurtout proche de terre, & devient fort grand. Ses feuilles ſont larges, avec des entaillures irrégulieres. Ses fleurs naiſſent aux côtés de ſes branches, & ſont attachées à des pédicules d'environ trois pouces de long : elles conſiſtent en pluſieurs petites feuilles, étroites & verdâtres, poſées ſur le haut d'un corps ovale, qui eſt le rudiment du fruit. Le calice eſt au-deſſous, & ſe partage en quatre. Par la groſſeur, la forme & la couleur, on compare ce fruit, lorſqu'il eſt mur, aux petites olives d'Eſpagne : il renferme auſſi un noïau dur, mais canneté. Le bois de l'arbre a le grain blanc, mou & ſpongieux. Ses racines approchent de la conſiſtance du liege & ſervent aux mêmes uſages. Ce Tupelo aime les terroirs humides, & croît même ordinairement dans les endroits les moins profonds des Rivieres.

Deux ſortes de Tupelo.

On en diſtingue un autre, plus commun encore dans les mêmes Païs, différent par ſes feuilles, qui ne ſont pas dentelées, & par ſa fleur qui eſt plus petite. Il s'éleve ordinairement fort haut ; & ſes branches, quoique fort étendues, n'en font pas un bouquet moins régulier. Son tronc eſt droit, & ſes feuilles reſſemblent à celles de l'Olivier femelle. En Automne, toutes ſes branches ſont couvertes de fruits noirs & ovales, attachés à de longs pédicules, & garnis d'un noïau dur, applati & canneté, dont le goût, acre & fort amer, n'empêche point que les Ours & d'autres Animaux n'en faſſent leur nourriture. Le grain du bois eſt rude & friſé ; ce qui le rend très propre pour tous les uſtenciles qui ſervent à l'agriculture.

(19) *Liguſtrum Lauri folio, fructu violaceo.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Deux Valeriennes.

L'Amérique Septentrionale a deux eſpeces de Valériennes, toutes deux à feuilles d'Orties, mais l'une à fleurs violettes, & l'autre à feuilles blanches. Les feuilles de la premiere ſont ſeulement un peu plus découpées, & les fleurs, violettes, approchent un peu plus de l'*Acinus* ou du Baſilic ſauvage. La racine des deux Plantes eſt fibreuſe, & ne pénetre pas beaucoup en terre; elle prend même plus de vigueur, lorſque ſes fibres ſont découvertes. Son odeur & ſon goût ne cedent rien au Nord; en quoi ces deux Valeriennes ſont fort ſupérieures à la nôtre. Leur racine, machée, embaume la bouche, & pique enſuite la langue, comme la canelle. Il en ſort pluſieurs tiges, creuſes, rondes, noueuſes, liſſes, hautes d'une coudée, qui ſe partagent en pluſieurs autres. Les feuilles naiſſent deux à deux, juſqu'à l'extrémité des tiges, & ne reſſemblent pas mal à celles de la grande Ortie, mais ſont moins piquantes & d'un verd plus clair. Chaque tige eſt terminée par une aſſez large touffe de fleurs blanches, fort petites, ſemblables à celles de notre Valerienne, mais en plus grand nombre. Elles paroiſſent au mois de Septembre; & leur chute fait voir, à leur place, de petites ſemences longues, que le vent emporte bientôt. L'Hiver il ne reſte que la racine; autre différence entre ces Valériennes & la nôtre. Elles croiſſent néanmosns, & fleuriſſent même, en France.

Obſervations particulieres ſur les Païs les plus éloignés vers le Nord.

Propriétés naturelles de la Baie d'Hudſon.

ELLIS, dernier Voïageur dont on a les obſervations ſur les propriétés des parties les plus Septentrionales de l'Amérique, trouva le terrein fertile dans pluſieurs endroits de la Baie d'Hudſon. La ſurface, dit-il, eſt couverte d'une terre glaiſe, blanchâtre, jaune, & de pluſieurs autres couleurs. Près des Côtes, le terrein eſt bas, marécageux, & couvert de différentes eſpeces d'arbres, tels que du Larix, du Peuplier, du Bouleau, de l'Aune, du Saule, & diverſes ſortes d'arbriſſeaux. Plus loin, dans les terres, il ſe trouve de grandes Plaines, ſur leſquelles on voit peu d'herbe, mais beaucoup de mouſſe, entremêlées de touffes d'arbres, de Lacs, & de quelques collines, qu'on appelle Iles, dont la plûpart ſont couvertes d'arbriſſeaux & de mouſſe fort haute. Le terrein en eſt noirâtre, comme la terre des tourbes. Entre les arbriſſeaux, on eſt ſurpris d'y voir des Groſeillers avec leur fruit, & des vignes qui donnent du raiſin de Corinthe. La graine de Grue, & celle qu'on nomme graine de Perdrix, parceque ces Oiſeaux s'en nourriſſent, y croiſſent en abondance. On y trouve une Plante, que les Sauvages nomment *Wizz Kapukka*, & que les Anglois emploient, comme eux, pour les maladies des nerfs & pour le ſcorbut. Son effet le plus certain eſt d'avancer la digeſtion & d'exciter un appétit dévorant. On lui attribue d'ailleurs toutes les qualités de la Rhubarbe. Elle eſt du genre aromatique, & d'un uſage aſſez agréable en infuſion. On voit, dans les mêmes Cantons, des Fraiſes, de l'Angélique, du Mouron, des Orties, des Auricules ſauvages, des Saviniers, la plûpart des Plantes de Laponie, & d'autres, inconnues en Europe. Sur les bords des Lacs & des Rivieres, il croît beaucoup de Riz ſauvage, qui ne demande qu'un peu de culture pour

devenir un bon aliment. L'herbe y eſt fort longue. Les Comptoirs Anglois ont des Jardins, où l'on voit croître, à l'entrée de la belle ſaiſon, pluſieurs eſpeces de nos légumes, tels que des Pois, des Féves, des Choux, des Navets, & diverſes ſortes de Salades. Mais, en général, le terrein eſt beaucoup plus fertile dans l'intérieur du Païs, parceque la chaleur y eſt plus vive en Eté, & qu'en Hiver les gelées n'y ſont pas ſi fortes, ni ſi longues.

Histoire Naturelle de l'Amerique Septentr. Baie d'Hudson.

A l'égard des Minéraux, on aſſure qu'il s'en trouve ici différentes eſpeces, & dans une ſinguliere abondance. » J'y ai trouvé, dit Ellis, de la » Mine de Fer; & tous nos Anglois rendent témoignage qu'à Churchill, » on rencontre à chaque pas de la Mine de Plomb, ſur la ſurface de la ter- » re. Les Eſquimaux apportent ſouvent, à nos Facteurs, des morceaux » de Mine de cuivre extrêmement riches, & j'en conſerve un dans mon » Cabinet. On trouve différentes ſortes de Talc, & du Cryſtal de roche de pluſieurs couleurs, particulierement du rouge & du blanc : le premier reſſemble au Rubis : mais le dernier eſt plus gros, fort tranſparent, & formé en priſme pentagone.

On rencontre, dans les parties les plus Septentrionales, une ſubſtance qui reſſemble à notre charbon de terre, & qui brûle de même. L'Aſbeſte y eſt fort commun, auſſi bien qu'une eſpece de Pierre noire, unie & luiſante, qui ſe détache aiſément par feuilles minces & tranſparentes, fort ſemblables au verre de Moſcovie. On y trouve différentes eſpeces de Marbres, les uns d'une parfaite blancheur, d'autres tachetés de rouge, de verd & de bleu. Les coquillages ſont ici fort rares; Ellis n'y vit que des Moules & des Petoncles : mais il ne doute point qu'il n'y en ait quantité d'autres eſpeces, qui ne paroiſſent gueres, dit-il, & qui cherchent le fond de la Mer, pour s'y mettre à couvert de la gelée.

L'air de ces Païs n'eſt preſque jamais ſerein. Dans le Printems & l'Automne, on y eſt continuellement aſſiégé de brouillards épais & fort humides. En Hiver, l'air eſt rempli d'une infinité de petites fleches glaciales, qui ſont viſibles à l'œil, ſurtout lorſque le vent vient du Nord ou de l'Eſt, & que la gelée eſt dans ſa force. Elles ſe forment ſur l'eau qui ne gele point; c'eſt-à-dire que partout où il reſte de l'eau ſans glace, il s'en éleve une vapeur fort épaiſſe, qu'on appelle fumée de gelée; & c'eſt cette vapeur, qui, venant à ſe geler, eſt tranſportée par les vents ſous la forme viſible de ces petites fleches. Ellis raconte que pendant les premiers mois de l'Hiver, la Riviere de Port-Nelſon n'étant pas gelée dans ſon principal courant, un vent du Nord, qui ſouffloit de ce côté ſur ſon logement, ne ceſſoit point d'y amener des nues entieres de ces particules glaciales, qui diſparurent auſſi-tôt que la Riviere fut tout-à-fait priſe. Delà viennent les Parhelies & les Paraſelenes, c'eſt-à-dire les anneaux vifs & lumineux, qu'on voit ſi ſouvent dans ces Contrées autour du Soleil & de la Lune. Ils ont toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel. On en voit juſqu'à ſix à-la-fois; ſpectacle fort ſurprenant pour un Européen. Le Soleil ne ſe leve & ne ſe couche point, ſans un grand cône de lumiere qui ſe leve perpendiculairement ſur lui; & ce cône n'a pas plûtôt diſparu avec le Soleil couchant, que l'aurore boréale en prend la place, en lançant ſur l'Hémiſphere mille raïons

lumineux & colorés, ſi brillans, que leur luſtre n'eſt pas même effacé par la Pleine Lune. Mais leur lumiere eſt infiniment plus vive, dans les autres tems. On y peut lire diſtinctement toute ſorte d'écriture. Les ombres de tous les objets ſe voient ſur la nége, en s'étendant au Sud-Oueſt, parceque la lumiere la plus brillante eſt dans l'endroit oppoſé à celui d'où elle vient, & d'où les raïons s'élancent, avec un mouvement d'ondulation, ſur tout l'Hémiſphere. Les Etoiles paroiſſent brûlantes, & ſont de couleur de feu, principalement vers l'Horizon, où elles reſſemblent parfaitement à du feu qu'on voit de loin.

Les tonnerres & les éclairs ſont ici fort rares en Eté, quoique la chaleur y ſoit aſſez vive pendant ſix ſemaines ou deux mois. Cependant les orages, qui s'y élevent quelquefois, y ſont violens. On voit des Cantons aſſez étendus, où les branches & l'écorce des arbres ont été brûlées par le feu du Ciel; ce qui paroît d'autant moins étrange, que les arbres du Païs brûlent aiſément. Tout le bas eſt couvert d'une mouſſe, velue, noire & blanche, qui prend feu auſſi vîte que de la filaſſe. Cette flamme légere court avec une rapidité ſurprenante, d'un arbre à l'autre, ſuivant la direction des vents, & met le feu aux écorces, comme aux mouſſes des arbres. Ces accidens deviennent utiles, en ſervant à ſecher le bois, qui en eſt meilleur pour le chauffage, dans les longs & rudes Hivers du Païs. La quantité de Bois que les Anglois mettent à-la-fois dans un Poîle, eſt environ la charge d'un Cheval. Leurs Poîles ſont bâtis de briques, & longs de ſix piés, ſur deux de large & trois de haut. Quand le bois eſt à-peu-près conſumé, on ſecoue les cendres, on ôte les tiſons, & l'on bouche la cheminée par le haut; ce qui donne ordinairement une chaleur étouffante, accompagnée d'une odeur ſulfureuſe. Ellis raconte que malgré la rigueur de la ſaiſon, il étoit ſouvent en ſueur dans ſon logement. » La » différence de cette chaleur, au froid du dehors, faiſoit ſouvent tomber » ceux qui rentroient, après avoir paſſé quelque tems à l'air, dans un éva- » nouiſſement ſi profond, qu'ils étoient quelques minutes ſans donner au- » cun ſigne de vie. Si la porte demeuroit ouverte un moment, l'air froid » du dehors entroit avec une violence ſenſible, & changeoit les vapeurs » des appartemens en nége mince. La chaleur extraordinaire du dedans » ne ſuffiſoit pas pour garantir nos fenêtres & nos murs, de nége & de » glace. Les couvertures des Lits ſe trouvoient ordinairement gelées le » matin; elles tenoient à la partie du mur qu'elles touchoient, & nous » étions ſurpris de voir notre haleine condenſée ſur nos draps, en forme » de gelée blanche.

Le feu du Poîle, continue le même Voïageur, n'étoit pas plûtôt éteint, que nous ſentions toute la rigueur de la ſaiſon. A meſure que l'air intérieur ſe refroidiſſoit, le ſuc du bois de Charpente, que la grande chaleur avoit dégelé, ſe geloit avec une nouvelle force, & ſe fendoit avec un bruit continuel, ſouvent auſſi fort que celui d'un coup de fuſil. Il n'y a point de fluide qui réſiſte au froid extérieur de la Baie. La Saumure la plus forte, l'Eau-de-vie, & l'Eſprit-de-vin même, gelent auſſi-tôt qu'ils ſont expoſés à l'air. Cependant l'Eſprit-de-vin ne ſe conſolide point en maſſe; mais il ſe réduit preſqu'à la conſiſtance des Onguens. Toutes les liqueurs

liqueurs moins fortes deviennent ſolides en ſe gelant, & rompent leurs Vaiſſeaux, ſoit de Bois, d'Etain, ou de Cuivre. La glace des Rivieres avoit plus de huit piés d'épaiſſeur, ſans compter pluſieurs piés de nége dont elle étoit revêtue. Nous n'avions pas beſoin de ſel, pour conſerver nos proviſions : tous les Animaux qu'on tuoit à la Chaſſe étoient auſſi-tôt gelés que morts, & demeuroient dans cet état depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois d'Avril, que, commençant à ſe dégeler, ils ſe corrompoient fort vîte.

Les Animaux, qui ſont ordinairement bruns ou gris, deviennent blancs en Hiver. Quelques Voïageurs ont cru qu'en changeant de couleur, ils changent auſſi de poil ou de plumes. Mais Ellis obſerva, dès le commencement du froid, que le poil des Lapins n'avoit que la pointe blanche, tandis que vers la racine il avoit encore ſa couleur naturelle. On conçoit que le contraire devroit arriver, ſi ces Animaux changeoient réellement de poil.

Pluſieurs Matelots de l'Equipage Anglois eurent le viſage, les oreilles & les doigts des piés, gelés ; mais avec peu de danger. Pendant que la chair eſt dans cet état, elle eſt blanche & dure comme la glace ; frottée d'une main chaude, ou plûtôt avec des Mitaines de Caſtor, elle ſe dégele. Cet accident, lorſqu'on y apporte un prompt remede, ne laiſſe qu'une ampoule à la partie offenſée ; mais ſi le froid a le tems de pénétrer, elle meurt & ne redevient jamais ſenſible ; ſurquoi Ellis obſerve qu'un froid extrême produit ainſi le même effet qu'un même degré de chaleur, & qu'une partie gelée ſe guérit, à-peu-près, comme une partie brûlée. Il remarque auſſi qu'après avoir été gelée une fois, elle devient beaucoup plus ſuſceptible du même accident que toute autre partie du corps.

Dans ces Contrées, la Nature donne, à tous les Animaux, des fourrures fort épaiſſes, qui paroiſſent capables de réſiſter au froid : mais à meſure que la chaleur revient, ce poil tombe par degrés. Le même renouvellement arrive aux Chiens & aux Chats qu'on y mene de l'Europe. Le ſang étant plus froid & ſa circulation moins vive dans les parties les plus éloignées du cœur, telles que les pattes, la queue, & les oreilles, elles ſont plus ſuſceptibles du grand froid ; mais on voit ici peu d'Animaux qui aient ces parties fort longues. L'Ours, le Lapin, le Lievre, l'eſpece de Chats qui eſt propre à l'Amérique, le Porc-Epi, &c. les ont extrêmement courtes ; & s'il ſe trouve quelques Animaux qui les aient longues, tels que les Renards, &c. ils l'ont, en récompenſe, extrêmement garnie d'un poil touffu, qui la garantit.

Pendant les grands froids, ſi l'on touche du fer, ou tout autre corps uni & ſolide, les doigts y tiennent auſſi-tôt, par la ſeule force de la gelée. En bûvant, touche-t'on le verre de la langue ou des levres ? on en emporte ſouvent la peau, pour le retirer. Tous les corps ſolides, tels que le verre & le fer, acquerent un tel degré de froid, qu'il réſiſte longtems à la plus grande chaleur. » Un jour, dit Ellis, je portai dans notre loge-» ment une hache, qu'on avoit laiſſée dehors ; je la mis à ſix pouces d'un » bon feu, & je pris plaiſir à jetter de l'eau deſſus : il s'y forma ſur-le-» champ un gâteau de glace, qui ſe ſoutint quelque tems contre l'ardeur

» du feu. Il y a beaucoup d'apparence que les Montagnes de glace s'ac-
» croiſſent de même, pendant que l'air qui les environne eſt temperé.
» On avoit fait un trou de douze piés de profondeur, pour y garantir
» nos liqueurs du froid, avec le ſoin de les y placer entre deux lits d'ar-
» briſſeaux & de mouſſe, d'un pié d'épaiſſeur; & le tout avoit été cou-
» vert de douze piés d'une terre ſavoneuſe. Non-ſeulement ces précau-
» tions n'empêcherent point que pluſieurs de nos tonneaux de biere ne
» fuſſent gelés, & ne crevaſſent même, quoique reliés de cercles de
» fer; mais aïant eu la curioſité de faire creuſer au fond du creux, j'y
» trouvai la terre gelée, quatre piés au-delà, & de la dureté d'une pierre.
Qui ne s'imagineroit, ajoute Ellis, que les Habitans d'un ſi rigoureux climat doivent être les plus malheureux de tous les Hommes? Cependant ils ſont fort éloignés d'avoir cette opinion de leur ſort. Les fourrures dont ils ſont couverts, la mouſſe & les peaux dont leurs Cabanes ſont revêtues, les mettent de niveau avec les Peuples des climats plus temperés. S'ils ne forment point de ſocietés nombreuſes, c'eſt qu'ils trouveroient plus difficilement dequoi s'habiller & ſe nourrir: mais, en changeant ſouvent d'Habitations, pour ſe procurer des Chaſſes & des Pêches abondantes, il leur eſt toujours aiſé de ſatisfaire à ces deux beſoins. Enfin cette rigueur du climat ne rebute pas même les Européens, qui ont fait, dans le Païs, un ſéjour de quelques années; ils le préferent à leur Patrie. Ellis aſſure que les Anglois, qui reviennent avec les Vaiſſeaux de la Compagnie, s'ennuient bientôt de l'air temperé des Provinces d'Angleterre, & n'attendent point ſans impatience le tems de retourner dans ces Régions glacées.

On a déja remarqué que diverſes ſortes d'Animaux traverſent au Printems, une immenſe étendue de Païs, du Sud au Nord, pour aller faire leurs Petits dans des lieux ſûrs, c'eſt-à-dire dans les Païs plus ſeptentrionaux, qui ſont preſqu'entierement inhabités; qu'on en tue, tous les ans, un prodigieux nombre; qu'ils ſont fort tourmentés dans leur route, par une eſpece de gros Moucherons, dont l'incommodité ne ſe fait pas moins ſentir aux Hommes, & que c'eſt pour éviter leurs morſures, que les Bêtes fauves cherchent les Rivieres & les Lacs. Ellis, cherchant d'où cette prodigieuſe quantité d'Inſectes pouvoit venir auſſi ſubitement qu'ils paroiſſent, & comment ils pouvoient tout-d'un-coup ſe multiplier, apprit, par le témoignage de ſes propres yeux, qu'ils ne meurent point en Hiver: ils tombent, dit-il, dans une eſpece de léthargie, dont ils reviennent auſſi-tôt que les chaleurs commencent. Un Anglois, traverſant pendant l'Hiver un petit ruiſſeau, ſur un tronc d'arbre pris dans les glaces, en détacha par hazard une maſſe noire & très informe, qui fut reconnue pour un gros peloton de Mouches gelées enſemble. Ces Inſectes remuerent bientôt près du feu. On les remit à l'air froid, où ils retomberent dans leur mort apparente; & tout ce qu'on fit, enſuite, fut inutile pour les en faire ſortir. Pluſieurs autres Animaux, qui diſparoiſſent en Hiver, tombent apparemment dans le même état (20). Il eſt fort commun, en Hiver, dans

(20) A l'égard des Mouches, on ſait que les nôtres ſe conſervent de même, pendant l'Hiver de nos climats temperés. Mais l'Evêque d'Oſma eſt le premier qui nous ait appris, dans ſa vie du Cardinal Commendon, que les Hirondelles ſe mettent auſſi

les Habitations Septentrionales de l'Amérique, de trouver sur le bord des Lacs, dans des trous, & parmi les racines des arbres, quantité de Grenouilles gelées, dont la chair est aussi dure que la glace même, & qui, étant dégelées par une chaleur douce, reviennent à la vie & commencent à marcher. Mais lorsqu'on les fait geler une seconde fois, il devient impossible de les faire revivre.

Les Oiseaux qui passent en plus grand nombre au Printems, pour aller faire leurs Petits vers le Nord, & qui reviennent vers les Païs méridionaux en Automne, sont les Cignes, les Oies, les Canards, les Sarcelles & les Pluviers. Mais les Aigles, les Corbeaux, les Corneilles, les Chouettes, les Faucons, les Mouettes, les Perdrix & les Faisans, passent l'Hiver dans le Païs (21), au milieu des néges & des glaces. Dans les Rivieres, on trouve en toutes saisons, des Carpes, des Truites, des Esturgeons, & deux excellentes sortes de Poissons, dont l'une, fort connue dans les Lacs de la Nouvelle France, est nommée par les François *Poisson-blanc*, & par les Anglois comme par les Esquimaux, *Titymagg*. L'autre, qui s'appelle *Muthay*, ne differe de l'Anguille, que par les taches jaunes & blanches dont il est marqueté dans toute sa longueur. Ces Poissons ne sont jamais plus gras qu'en Hiver, & se prennent alors à l'hameçon, par des trous qu'on fait assez difficilement dans la glace. Aux embouchures des Rivieres, surtout des plus Septentrionales, on trouve sans cesse des Saumons délicieux, des Truites saumonées, & des *Suceurs*, Poisson estimé, qui ressemble à la Carpe sans en avoir le goût. Il y entre aussi, avec la Marée, quantité de Baleines blanches, qui sont plus aisées à prendre que les noires (22), & dont l'huile est une friande liqueur pour les Esquimaux.

Ellis assure que l'Ours blanc des Païs Septentrionaux est un Animal fort différent de l'Ours ordinaire. Il a, dit-il, la tête plus longue & le cou beaucoup plus mince. Le bruit, qu'il fait, ressemble à l'aboiement d'un Chien enroué. On en distingue même deux especes, la grande & la petite; mais ils ont tous le poil long & doux, le nez, le museau, & les ongles noirs; ils nagent d'une table de glace à l'autre; ils plongent, s'élevent, & demeurent longtems sous l'eau.

Le Pelican des mêmes Contrées, qu'on n'a fait que nommer dans l'article historique de la Baie d'Hudson, ne ressemble point tant à celui d'Afrique & des Païs temperés de l'Amérique, qu'il ne se fasse distinguer par diverses propriétés. Il est un peu plus fort qu'une grosse Oie domestique. La mâchoire

en masse, & se laissent tomber au fond des Etangs, pour se garantir du froid de l'Hiver. Regnard, dans son voïage de Laponie, ne parle point d'Hirondelles en masse, mais il raconte que les Lapons pêchent sous la glace, » rapportent souvent dans leurs » filets des Hirondelles qui se tiennent de » leurs pattes à quelque petit morceau de » bois; qu'elles n'ont aucun signe de vie, » lorsqu'on les tire de l'eau; & qu'aussi-tôt » qu'elles sentent la chaleur du feu, elles » se remuent un peu, elles secouent leurs » aîles, & commencent à voler comme en » Eté.

(21) Voïez ci-dessus, quelques autres Animaux de la même Région, dans l'article de l'Etablissement des François à la Baie d'Hudson.

(22) On ne s'arrête point ici à leur description, non plus qu'à leur différence, parceque ces Observations appartiennent plus particulierement à l'article du Spitzberg.

Histoire Naturelle de l'Amerique Septentr.

Baie d'Hudson.

supérieure est plus étroite au milieu qu'aux extrêmités ; elle entre dans l'inférieure, excepté vers le bout, qui s'élargit assez, pour contenir la Pointe de l'autre. L'extrêmité du bec est rougeâtre ; mais le dessus & le dessous sont jaunes, vers la tête. La poche, lorsqu'elle est seche, ne differe point d'une vessie de Bœuf enflée. La tête & le derriere du cou sont couverts de plumes blanches. Le corps est d'un noir cendré, où si l'on veut, d'un cendré noirâtre. Les pattes sont courtes & composées de quatre doigts, joints par une membrane ; celui du milieu, plus long que la patte même ; les jambes, comme les pattes, d'un jaune sale, mêlé de verd, & les ongles noirs. Il paroît qu'avec quelques légeres différences de forme, ces Oiseaux habitent toutes les parties du Globe terrestre. On a vû qu'ils sont communs dans les Indes Orientales, & dans les parties méridionales de l'Afrique & de l'Amérique. Ellis nous assure qu'ils ne le sont pas moins dans les parties Septentrionales de la Russie, qu'ils abondent en Egypte, & qu'ils s'accommodent de l'air d'Angleterre, où les Curieux en ont fait apporter de fort gros.

Quoiqu'il ne paroisse point que les Hermines soient aussi communes ici que dans la Tartarie Septentrionale & la Laponie, elles y ont les mêmes propriétés : c'est-à-dire que leur grosseur est celle d'un gros Rat, avec le double de sa longueur ; qu'elles sont un peu rousses en Eté, & qu'en Hiver elles acquerent une blancheur éblouissante ; enfin, qu'elles ont la queue aussi longue que le corps, terminée par une petite pointe fort noire.

Le Rat des Montagnes du Païs est de la grosseur ordinaire du nôtre, mais d'une couleur plus rouge en Eté, & raiée de noir. Il semble qu'il tombe du Ciel, car il ne paroît que lorsqu'il a beaucoup plû. On assure que ces Animaux, qui sont alors en grand nombre, ne fuient point à l'approche des Hommes ; qu'étant attaqués, ils mordent le bâton dont ils sont frappés, & que loin de craindre les Chiens, ils leur sautent sur le dos, & les obligent de se rouler par terre pour se délivrer de leurs morsures. On raconte aussi que si le froid les surprend hors de leurs retraites, ils se détruisent eux-mêmes en se précipitant dans les Lacs, & qu'on en trouve souvent dans le corps des Brochets, qui les ont nouvellement engloutis. Mais n'est-il pas plus vraisemblable qu'étant Amphibies, ils cherchent à se garantir du froid dans l'eau, comme d'autres Insectes qu'on vient de nommer ? On ajoute néanmoins qu'au commencement de l'Hiver on en trouve beaucoup de morts, au sommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche, où ils demeurent suspendus.

Description & proprietés naturelles du Spitzberg.

Un Hambourgeois, nommé Frederic *Martens*, dans la Relation (23) d'un Voïage qu'il fit au Spitzberg en 1671, observe qu'en arrivant sur les Côtes, le 18 de Juin, le pié des Montagnes lui parut en feu, & que leurs

(23) Recueil des Voïages au Nord, Tom. II. de l'Edition d'Amsterdam de 1715.

sommets étoient couverts de brouillards ; que la nége étoit comme marbrée, représentant des branches d'arbres, & qu'elle réflechissoit une lumiere aussi vive que celle du Soleil, lorsqu'il éclaire dans un tems serein. Ces apparences de feu, sont, dit-il, d'un fort mauvais augure pour les Mariniers ; ils annoncent ordinairement quelque violent orage.

En Hiver, ce Païs, dont on ne connoît que les Côtes, est environné de glaces, que les vents y poussent de divers côtés. Celui d'Est les y chasse de la Nouvelle Zemble ; celui de Nord-Oüest, du Groenland, & de l'Ile Jean Mayen. Quelquefois, les glaces n'y sont pas moins abondantes en Eté ; & les Vaisseaux sont alors obligés de se réfugier dans les Baies ou les Rivieres. Ils n'ont pas toujours un vent favorable pour y entrer, surtout lorsqu'il vient des Montagnes, avec de petits tourbillons, qui les incommodent beaucoup. L'eau de ces prétendues Rivieres est salée. On ne trouve, dans tout le Païs, ni ruisseaux, ni sources d'eau douce. Il y a, néanmoins, quelques Rivieres dont l'origine est connue ; mais le danger des glaces, & quantité de Rochers cachés sous l'eau, n'ont jamais permis de découvrir celle des autres. Les retraites, qui passent pour les plus sûres, sont le *Havre-sur*, la Baie du Sud, & celle du Nord. On ne mouille presque jamais dans les autres Havres, parcequ'ils sont trop exposés aux vents de Mer, ou trop remplis de glaces & de brisans.

Tout ce qu'on connoît du Spitzberg est pierreux, & rempli de hautes Montagnes ou de Rochers. Au pié des Montagnes naturelles, dont les penchans sont couverts de nége, on en voit de glace, qui s'élevent à la hauteur des autres. Martens en observa sept, entre de hauts rochers, & toutes sur une même ligne. Elles paroissent, dit-il, d'un beau bleu ; mais elles sont pleines de trous & de fentes, causées par la pluie & les néges fondues. On s'apperçoit qu'elles s'aggrandissent de jour en jour. Il en est de même des glaces qui flottent dans cette Mer. Ces sept Montagnes de glace passent pour les plus hautes du Païs, & sont en effet d'une prodigieuse hauteur. La nége y paroît obscure ; ce qui vient, suivant Martens, de l'ombre du Ciel. Il ajoure que cette obscurité & les fentes bleues de la glace forment un très beau spectacle ; qu'il y a des nuages, autour, & vers le milieu ; qu'au dessus de ces nuages la nége est fort lumineuse ; que les vrais rochers paroissent en feu, quoique le Soleil n'y donne qu'une lumiere pâle ; mais que la nége, au contraire, en réflechit une fort vive. Les nuages, dont ces Rochers sont environnés vers le haut, dérobbent la vûe de leurs sommets.

Quelques-uns de ces Rochers ne forment qu'une seule pierre, du bas en haut, & paroissent des murailles ruinées. Ils rendent une odeur fort agréable, telle à-peu-près que celle des Prairies au Printems, après une pluie douce. La pierre a des veines rouges, blanches & jaunes, comme le marbre : elle sue, lorsque le tems change ; ce qui colore la nége, jusqu'à la rendre rouge, quand la pluie fait découler cette espece de sueur. Au pié des Montagnes, où la nége & la glace n'en ont pas formé d'autres, on trouve de grandes pieces de roche, tombées les unes sur les autres, entre lesquelles il y a des ouvertures qui ne permettent point d'en approcher sans péril. Ces pierres, d'inégales grandeurs, & confondues,

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENT.

LE SPITZBERG

ſont de couleur griſe, avec des veines noires, & reluiſent comme le Marcaſſite d'argent. Cependant il y croît toutes ſortes d'herbes au mois de Juin & de Juillet, mais en plus grande abondance dans les lieux qui ſont à l'abri des vents de Nord & de l'Eſt, où l'eau qui découle des Montagnes entraîne toujours avec ſoi de la pouſſiere, de la mouſſe, & de la fiente d'Oiſeaux. L'extrême élévation de ces Montagnes leur fait trouver d'en-bas une apparence de terre; & tout ce qui s'en détache eſt néanmoins de la véritable roche. Une pierre, jettée du haut, fait retentir les Vallées comme le bruit du tonnerre.

Après les ſept Montagnes de glace, on trouve les Havres des Hambourgeois, de Magdeleine, des Anglois, des Danois, & celui du Sud, *Zuid Haven* (24). A Magdeleine, les Rochers forment un demi cercle; & de chaque côté, on voit deux hautes Montagnes, creuſes en dedans, qui repreſentent un parapet, avec des pointes & des fentes au-deſſus, en vraie forme de creneaux. Ces creux renferment de grands amas de nége, qui s'élevent juſqu'au ſommet de chaque Montagne, avec des branches glacées qui leur donnent une apparence d'arbres. Les autres rochers forment un ſpectable affreux. Dans Zuid Haven, ou le Havre du Sud, les Navires ſont obligés de jetter l'ancre entre de hautes Montagnes. A la gauche de l'entrée, on en découvre une, qui a reçu le nom de Ruche à miel, parcequ'elle en a la figure. Elle eſt ſuivie d'une autre, plus haute & plus grande, qu'on a nommée le *Duvels Hoeck*, ordinairement couverte d'un brouillard, qui ſe répand ſur le Havre comme une épaiſſe fumée, lorſque le vent ſouffle de ce côté là. Le milieu du Havre préſente une Ile, qu'on nomme l'Ile des Morts, Deadmen's Iſland, parcequ'on y enterre les Morts. Quoiqu'on les y mette dans des cercueils, & qu'on les couvre enſuite de groſſes pierres, ils ne laiſſent pas d'être déterrés & mangés des Ours. Le même Havre contient pluſieurs autres petites Iles, qui n'ont pas de noms particuliers, mais qu'on nomme en général Iles des Oiſeaux, *Vogels Eilanden*, parcequ'on y prend des œufs de Canards & de *Kirmens*.

De Zuid Haven, on paſſe à Schmerenburg, ainſi nommé du mot *Schmer*, qui ſignifie de la graiſſe. On y voit encore quelques Maiſons, bâties autrefois par les Hollandois, qui venoient y faire bouillir leur huile de Poiſſon. Delà on paſſe au Havre Anglois, qui a quelques Maiſons, addoſſées à de hautes Montagnes, dont il eſt fort difficile de deſcendre lorſqu'on y eſt une fois monté, ſi l'on n'a pas pris ſoin de marquer chaque pas avec de la craie. A l'entrée du Havre, on trouve dans une Vallée, entre les Montagnes, quantité d'eau douce, qui n'eſt proprement que de l'eau de nége & de pluie, mais qui n'en eſt pas moins bonne à toute ſortes d'uſages.

Dans le Havre du Nord, *Nord Haven*, on voit une fort grande Montagne, dont le ſommet forme une plaine unie, & qu'on nomme *Vogelſang*, le chant des Oiſeaux, parcequ'elle ſert de retraite à tant d'Oiſeaux, que leur ramage ne permet point de s'entendre.

(24) Ces Havres, ou ces Ports, ſont ceux des différentes Nations qui vont annuellement à la pêche de la Baleine; delà vient que les noms ſont en différentes Langues. Mais l'Auteur ne marque nulle part les Latitudes.

Le Rehenfeld eſt une terre baſſe, ainſi nommée, des Bêtes fauves qu'on y trouve ordinairement en grand nombre. Ce n'eſt qu'une carriere d'ardoiſes, dont les tranchans en rendent l'accès fort difficile : elle eſt couverte de mouſſe ; & l'on découvre, au-deſſus, une colline qui paroît de feu. Les Montagnes, qui ſont derriere le Rehenfeld, ne ſont pas pointues, comme la plûpart des autres, & ſont ſituées en droite ligne. Une Baie, qui s'étend ici dans les Terres, a pris de ſa forme le nom de *Half-moon Bay*, Baie de la Demie-Lune : elle eſt terminée par une Montagne, pleine de fentes & de crevaſſes, dont le ſommet ne laiſſe pas d'être fort uni.

Histoire Naturelle de l'Amerique Septentrionale. Le Spitzberg

On arrive enſuite à la Baie d'Amour, *Liefde Bay*, où deux Montagnes, qui ſe joignent, répondent parfaitement à l'idée du nom de *Spitzberg* (25). Plus loin, on trouve un Païs bas, derriere le Havre des Moules, *Muſcle Harbour ;* & l'herbe y eſt ſi haute, qu'elle paſſe la cheville du pié. Ce Païs eſt ſuivi du *Waeihgatt* (26), ou Détroit d'*Hindelopen*, ainſi nommé du mot *Waeihen*, qui ſignifie venter, parceque le vent du Sud y ſouffle impétueuſement. La Côte du Havre des Ours, *Bear Haven*, eſt toute compoſée de pierres rouges. Derriere le Waeihgatt eſt la Terre de Sud-Oueſt, *South-Weſt-land*, Païs bas, dont les collines forment une vue aſſez agréable. On trouve enſuite ſept Iles. Il n'y a point de Vaiſſeaux qui oſent aller plus loin ; & ſouvent même les glaces, amenées par des vents & des Courans fort impétueux, ne permettent point d'avancer tant vers l'Eſt.

On prétend que c'eſt aux mois d'Avril & de Mai, que le froid du Spitzberd eſt le plus rude. Cependant dès le troiſieme jour de Mai, le Soleil ne s'y couche plus. Martens, qui s'y trouva, par les ſoixante-onze degrés, aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, rend témoignage que pendant le premier de ces trois mois le Soleil avoit encore ſi peu de force, & le froid étoit ſi piquant, qu'on ne pouvoit s'expoſer à l'air ſans ſe ſentir tomber des larmes des yeux. Mais que dans les deux mois ſuivans, ſurtout en Juillet, la chaleur étoit ſi vive, que le godron des jointures du Vaiſſeau ſe fondoit, du côté qui étoit à l'abri du vent. Il ajoute que l'Hiver du Païs eſt plus ou moins rude, comme dans les autres climats, & que le froid y dépend beaucoup de la qualité des vents. Ceux de Nord & d'Eſt cauſent un froid ſi exceſſif, qu'à peine eſt-il ſupportable ; & ceux d'Oueſt & de Sud produiſent beaucoup de nége, & quelquefois de la pluie ; ce qui rend le tems plus moderé. Les autres, quelque nom que les gens de Mer leur donnent, varient eux-mêmes ſuivant la force des nues. Quelquefois le vent ſera Sud, ou Sud-Oueſt dans un lieu, tandis qu'à peu de diſtance il eſt tout-à-fait oppoſé. L'expérience apprend aux Harponneurs que les années, où les brouillards ont été moins fréquens, ſont les plus favorables pour la pêche des Baleines. On n'a pû ſavoir, au Spitzberg, ſi les Marées du Printems ſe reglent, ſuivant les Nouvelles & les Pleines Lunes.

Ce fut le 2 d'Août, en faiſant route vers ſa Patrie, que Martens vit coucher le Soleil pour la premiere fois. Ses obſervations ſur les petites ai-

(25) On a déja remarqué que ce mot ſignifie Montagne aigüe.
(26) Il ne faut pas confondre ce nom avec celui du Détroit de Weigats.

guilles de glace, ſur les Parhelies, & ſur les autres phénomenes du Spitzberg, different peu de celles des Voïageurs au Nord-Oueſt; mais il en fit de plus particulieres ſur la formation & la figure des floccons de nége. Au Spitzberg, lorſque le froid augmente, il monte des vapeurs de la Mer, comme des autres eaux, & ces vapeurs, ſe convertiſſant en pluie & en nége, ſe fondent comme un brouillard. Mais lorſqu'on les voit monter, en pleine lumiere du Soleil, ſans qu'elles ſoient chaſſées par le vent, ou par quelque autre cauſe, c'eſt un ſigne que le tems va s'adoucir: & ſi l'air en eſt trop chargé, il ſe leve un vent qui les écarte, mais qui ne les empêche point de ſe ſoutenir long-tems. Elles s'attachent aux habits & aux cheveux, comme une eſpece de ſueur. C'eſt de ces vapeurs que ſe forme la nége. On voit d'abord une très petite goutte, que Martens ne repréſente pas plus groſſe qu'un grain de ſable, & qui paroiſſant croître par le brouillard, prend une figure platte & exagone, auſſi claire, auſſi tranſparente que le verre. D'autres gouttes s'attachant aux ſix coins de l'exagone, le partage de la figure augmente par le froid: elle prend ſix branches, qui repréſentent les raions d'une étoile, & qui n'étant point encore tout-à-fait gelées, reſſemblent aſſez à de la Fougere. Enfin l'augmentation de la gelée lui fait prendre la figure d'une véritable Etoile. Ainſi ſe forment, ſuivant Martens, ces Etoiles de nége, qu'on voit dans le plus grand froid, & qui perdent à la fin toutes leurs branches.

A l'égard de cette variété de figure, qu'on remarque dans les floccons de nége de Spitzberg, il obſerva 1. que dans un froid moderé, & d'un tems pluvieux, la nége tombe en forme de petites roſes, d'aiguilles, & de petits grains de blé; 2. que lorſque le tems s'adoucit, elle tombe en forme d'Etoiles, avec des branches qui reſſemblent aux feuilles de Fougere; 3. que s'il n'y a que du brouillard & beaucoup de nége, les floccons ſont informes, en maſſes, ou en larmes; 4. que s'il fait un froid exceſſif, avec un grand vent; ils repréſentent des étoiles & des croix; que s'il fait très froid, ſans aucun vent, ils ont la forme d'étoiles & tombent en pelotons, parceque rien n'a pû ſéparer les uns des autres. Enfin l'Obſervateur remarqua que d'un vent de Nord-Oueſt, ou lorſque le Ciel étoit tout-à-fait couvert de nuages, & qu'en même-tems le vent étoit fort impétueux, il tomboit des grains de grêle d'une forme ronde & oblongue, couverts de pointes ou de piquans.

Il diſtingue pluſieurs autres ſortes de nége étoilée; les unes qui ont plus de branches, & d'autres qui ont la forme d'un cœur: mais ces différentes figures ſont formées de la même maniere, par les vents d'Eſt & de Nord. Ceux d'Oueſt & de Sud forment les aiguilles de nége. Si la nége n'eſt pas diſperſée par le vent, elle tombe en pelotons; mais s'il la diſperſe, tous les floccons ne repréſentent que des étoiles ou des aiguilles, ſéparées les unes des autres, comme on voit voltiger, au Soleil, les atômes de pouſſiere. Au reſte, Martens aſſure qu'en Europe, comme au Spitzberg, on voit différentes figures de floccons, lorſqu'il nége d'un vent de Nord.

Plantes du Spitzberg.

Il doit paroître aſſez ſurprenant qu'un terrein, tel qu'on repréſente celui du Spitzberg, porte quantité de belles Plantes, que la nature y conduit

duit presque tout-d'un coup à leur perfection. A peine y voit-on quelque verdure au mois de Juin ; & dans le cours de Juillet la plûpart des herbes y sont en fleur : il s'en trouve même, dont la semence a déja toute sa maturité.

Le Spitzberg

Martens donne la description d'une Plante, à laquelle il n'a rien vu, dit-il, qui ait quelque rapport. Il en vante la beauté : ses feuilles sont épaisses, pleines de piquans, & d'un verd obscur, comme celles de l'Aloës. Sa tige est brune, longue d'un demi doigt, & garnie de petits boutons de fleurs, couleur de chair, entassés les uns sur les autres en forme de grappe. Cette Plante jette quelquefois deux tiges, l'une plus grande que l'autre, mais chargées toutes deux d'une grappe de fleurs. Sa racine est composée de plusieurs petites fibres. Elle croît dans les eaux courantes ; & son nom, dans Martens, est la Plante aux feuilles d'Aloës.

Il trouva dans la Baie des Danois, le 18 de Juillet, une Plante qu'il nomma la petite Joubarbe à boutons écaillés. Ses feuilles sont dentelées, & ressemblent fort à celles de la Marguerite, excepté qu'elles sont plus humides & plus épaisses : elles croissent autour de la racine. Il s'éleve entr'elles une petite tige, de la longueur du petit doigt, ronde, velue, & sans aucune feuille, si ce n'est à l'endroit où se séparant en deux, elle en produit une petite. Les fleurs croissent en boutons écaillés, comme celles du Stoechas, sont de couleur brune, & composées de cinq feuilles pointues. Elles ont, dans le cœnr, cinq petits grains, qui sont la semence, mais qui n'étoient pas encore murs. La racine est un peu épaisse, droite, & garnie de fibres assez fortes.

Martens trouva, dans la même Baie, quatre especes de Renoncules, dont il décrit fort au long les différences. Les feuilles de l'une sont aussi piquantes à langue que celles de la Persicaire.

Le Cochlearia du Spitzberg, si salutaire aux Equipages des Vaisseaux, differe du nôtre par la figure, quoiqu'il ait les mêmes vertus : sa Plante pousse, d'une seule racine, quantité de feuilles, qui rampent autour de la racine. La tige est beaucoup moins haute que dans notre climat, sort du milieu des feuilles, en pousse aussi quelques-unes au-dessous des rejettons. Les fleurs sont composées de quatre feuilles blanches : il en croit plusieurs sur une seule tige, les unes au-dessus des autres ; & lorsqu'il s'en flétrit une, il en renaît une autre à sa place. La graine est enfermée dans une longue gousse. La racine est blanche, un peu épaisse, droite, fibreuse par le bas. Cette Plante croît en abondance, sur les parties des Rochers qui sont le moins exposées aux Vents d'Est & de Nord. Elle est dans sa perfection au mois de Juillet. Mais ses feuilles sont moins âcres que dans notre climat. La plûpart de ceux, qui sont atteints du scorbut, les mangent en salade ; & les Hollandois, avec du beurre étendu sur une tranche de pain.

Dès le 26 Juin, on trouve, parmi la mousse, quantité d'une espece d'herbes aux Perles, mais dont les feuilles sont rudes, velues, moins épaisses & moins pleines de suc qu'elles ne sont ordinairement dans notre climat. Les Allemands l'ont nommée *Muur-Pfeffer*, c'est-à-dire Poivre de

muraille. La fleur, avant qu'elle ſoit tout-à-fait formée, reſſemble à celle de l'Eſula, mais en s'épanouiſſant elle devient de couleur pourprine; & le nombre des feuilles varie, depuis cinq juſqu'à neuf. La racine eſt fort petite. Martens ne vit point la graine de cette Plante.

Il donne le nom de petite Biſtorte à une Plante moins commune, dont les feuilles n'ont que la largeur de l'ongle, & croiſſent une à une ſur la tige, excepté la plus baſſe, qui eſt jointe à une autre. Les plus proches de la fleur ſont les plus petites. Elles ont, en dedans, aſſez près du bord, pluſieurs petits nœuds ou taches, qui correſpondent à la pointe de la feuille, où aboutiſſent toutes les côtes. Elles ont auſſi quelques plis vers les bords. Quelquefois cette Plante ne pouſſe qu'une tige; quelquefois elle en pouſſe deux: mais la ſeconde eſt toujours plus baſſe que l'autre. La fleur eſt en pointe, compoſée de pluſieurs petites, couleur de chair, & jointes les unes contre les autres. Au 18 de Juillet, la graine n'étoit pas encore mure. La racine eſt tortueuſe, de la groſſeur du petit doigt, brune en dehors, de couleur de chair en dedans: elle a de fort petites fibres, & ſon goût eſt aſtringent.

La Baie du Sud offre une eſpece de Piloſelle, dont les feuilles, comme celles de cette Plante, ſont de deux en deux, un peu en pointe, & rudes: le bas de la tige eſt rond; & du bout, ſort une fleur blanche, dont Martens oublia de compter les feuilles. La racine eſt ronde & mince, avec de petites fibres. On la prendroit pour une eſpece d'Alſine, rude & velue: mais les feuilles n'en ſont point fendues.

On trouve, dans la même Baie, une Plante qui reſſemble à la Pervenche, mais dont les feuilles ſont un peu plus rondes, & les plus grandes, pliſſées en dehors. Elles croiſſent deux à deux, ſur des tiges rampantes, qui ont quelques nœuds, & qui ſont un peu ligneuſes. La fleur a d'abord l'apparence d'une feuille, qui ne fait que ſortir: mais on la reconnoît, lorſqu'elle eſt ſortie d'entre les feuilles. Martens ne la vit point aſſez évanouie, pour en vérifier la couleur. La racine eſt longue, mince, ronde, ligneuſe & pleine de nœuds, un peu fibreuſe à l'extrémité.

Le même Canton produit une autre Plante, dont les feuilles & la fleur reſſemblent à celles du Fraiſier. Sur les tiges, qui ſont rondes & velues, on voit deux feuilles vis-à-vis l'une de l'autre, qui different en figure & en grandeur; l'une, ſemblable à une main, l'autre à un doigt. La fleur eſt jaune, & ſes feuilles rondes; la racine, ligneuſe, un peu épaiſſe avec quelques fibres, un peu écaillée par le haut, ſeche & aſtringente comme la Tormentille.

C'eſt auſſi dans la Baie du Sud qu'on trouve une eſpece de *Fucus*, que Martens nomma *Plante de roche*. Sa ſingularité demande une longue deſcription. La tige eſt large & platte, comme une feuille: il en ſort néanmoins pluſieurs feuilles, toutes auſſi larges que la tige même, & qui font comme autant de nouvelles branches, au bout deſquelles il ſort de petites feuilles, longues & étroites. Les unes en ont cinq, les autres ſept. Ces petites feuilles ſont de couleur jaune, comme toute la Plante, auſſi tranſparentes que la colle forte. Peut-être ſont-elles les fleurs de cette Plante. Proche des mêmes feuilles il en croît d'autres, qui ſont oblongues & creuſes, & qui paroiſſent autant de petites veſſies enflées, autour deſquelles il

y en a plusieurs autres, plus petites, & fort près les unes des autres. Ces petites vessies ne contiennent que du vent, & font même un petit éclat lorsqu'elles sont pressées. Martens ne put remarquer si elles contenoient quelque graine. L'opinion des Matelots est que la graine de cette Plante produit les petits limas de Mer; & dans cette supposition, que Martens ne put approfondir, on pourroit comparer les petites vessies à celles où les chenilles s'engendrent sur les feuilles de nos arbres. La racine de cette Plante sort des rochers : elle a quelques fibres; & quoiqu'ordinairement platte, comme la tige, elle est quelquefois ronde. Lorsque la Plante est séche, elle paroît brune ou noirâtre; & pendant le souffle des vents de Sud ou d'Oüest, elle redevient humide & jaune : mais dans les vents d'Est ou de Nord, elle est toujours roide & séche.

La figure des feuilles est celle d'une langue; elles sont frisées aux deux côtés, mais l'extrémité en est toute unie. Au milieu, on distingue deux côtes noires, qui aboutissent à la tige; & plusieurs taches noires en dehors, le long des côtes. Depuis le milieu jusqu'à la tige, la feuille est fort lisse : elle a deux raies blanches, qui vont depuis la tige jusqu'au milieu, & qui s'éloignant en cercle font à-peu-près un ovale, auquel il ne manqueroit rien si elles étoient tout-à-fait jointes par les bouts. Chaque feuille a plus de six piés de long. La tige, qui est encore plus longue, est plus épaisse vers la racine que vers la feuille, & jette une odeur assez semblable à celle des moules. La racine est fort branchue; & ses rameaux se partagent en plusieurs autres : elle tient fortement aux rochers, sous l'eau, où elle croît même à plusieurs brasses de profondeur.

Avec cette Plante, dont les ancres des Vaisseaux arrachent toujours une grande quantité, on en ramene souvent une autre, qui croît près d'elle, & qui est velue. Sa longueur est d'environ six piés. Elle ressemble à la queue d'un Cheval; mais, en quelques endroits, elle a de petites nodosités, qui la font comparer à des cheveux pleins de lentes, ou à ceux qui se fendent aux extrémités. Toute la Plante est d'une couleur beaucoup plus obscure que l'autre, à laquelle ses racines sont entrelassées. Martens trouva dans les deux (27), quelques vers rouges, semblables à des Chenilles, & qui avoient plusieurs piés.

Il trouva, dans le Havre Anglois, une autre Plante Marine, qu'il nomme *Herbe de Mer*. Elle croît sous l'eau, à huit piés de profondeur. Ses feuilles ont environ deux ou trois pouces de largeur, sont transparentes, & couleur de colle forte. Elles sont unies, sans coches & sans piquans, & se terminent en pointe émoussée. Ce qu'elles ont de plus singulier est de croître autour de la racine, avec une tige fort courte.

Autant que le climat du Spitzberg est stérile en Plantes, autant paroît-

(27) Dans tous les Traités de Botanique, il n'a rien trouvé, dit-il, qui ait plus de rapport à la premiere, qu'une Plante nommée *Alga marina platyceros porosa*, dans l'*Herbarium* d'Iferdun; mais celle-ci est poreuse & blanche : ni de plus semblable à la seconde, que cette Plante chevelue qu'Antoine Donat nomme, *Museus argenteus marinus, similis plumæ*, au second Livre de son Traité des Plantes qui croissent autour de Venise; excepté que celle-ci, loin d'être aussi blanche que de l'argent, est au contraire jaune ou brune. La sienne est, dit-il, une espece d'Epithyme; d'où il prend droit de la nommer *Soie d'eau*, ou de roche.

LE SPITZBERG.

il fécond en différentes eſpeces d'Animaux. On les rapporte à trois claſſes ; celle des Oiſeaux, celle des Quadrupedes, & celle de ceux qui n'ont point de piés ; à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux nageoïres qu'ils ont au milieu du corps, & qui leur ſervent à ſe traîner ſur la glace.

Le ſeul Oiſeau, qui vive toujours ſur terre, mais qu'on nomme *Coureur de rivage*, parcequ'il ne s'en écarte jamais, eſt une eſpece de Francolin, qui n'eſt pas plus gros qu'une Alouette. Son bec eſt étroit, mince, pointu, de couleur brune, & d'un pouce de longueur. Il a la tête ronde, auſſi groſſe que le cou ; les piés diviſés en quatre ongles, trois par devant, un ſeul par derriere ; les jambes courtes. Quoique ſa couleur ſoit celle de l'Alouette, la réverbération du Soleil y répand une variété changeante, qu'on peut comparer à celle du cou des Canards. Il ſe nourrit de Vers gris, & de Chevrettes (28). Sa chair n'a ni le goût, ni l'odeur du Poiſſon.

L'*Oiſeau de nége*, ainſi nommé parcequ'on ne le voit jamais que ſur la nége glacée, n'eſt pas plus gros qu'un Moineau, & reſſemble à la Linotte par la figure, le bec & la couleur. Il a le bec court & pointu, & la tête auſſi groſſe que le cou. Ses jambes ſont celles d'une Linotte ; mais ſes piés ſont diviſés par devant en trois doigts, garnis d'ongles longs & crochus, & un par derriere, un peu plus court, garni de même d'un ongle, long & courbé. Depuis la tête juſqu'à la queue, il eſt d'une extrême blancheur ſous le ventre. Les plumes du dos & des aîles ſont griſes. Ces Oiſeaux, qui ſont en fort grand nombre, viennent familierement ſur les Vaiſſeaux, & ſe laiſſent prendre à la main. Cependant il y a beaucoup d'apparence que c'eſt la faim qui les rend ſi privés ; car ceux à qui l'on jette quelque nourriture diſparoiſſent après s'être raſſaſiés, ou n'ont plus la même facilité à ſe laiſſer prendre. On a tenté d'en nourrir en cage, parceque leur chair eſt d'aſſez bon goût ; mais ils y meurent bientôt.

L'*Oiſeau de glace*, qui tire auſſi ſon nom du ſéjour continuel qu'il fait ſur la glace, a le plumage d'une beauté preſqu'éblouiſſante au Soleil. Il eſt de la groſſeur d'un Pigeon médiocre. Quoiqu'il ſe laiſſe approcher, il n'en eſt pas moins difficile à prendre. Martens n'en vit qu'un ; & n'aïant pas voulu le tuer d'un coup de fuſil, par reſpect pour ſa beauté, il eut le chagrin de le voir diſparoître, ſans l'avoir pû deſſiner.

Entre une infinité d'Oiſeaux de Mer, dont les Côtes du Spitzberg ſont peuplées, les uns ont le bec mince & pointu, & les autres l'ont épais & large. Dans cette derniere claſſe, quelques-uns l'ont partagé. On ne remarque pas moins de différence dans le derriere de leurs pattes. Les uns, tels que le Canard de Montagne, le *Kirmeu*, & le *Malemuck*, s'appuient à terre ſur une eſpece de talons ; les autres ſe tiennent debout ſur leurs ergots, tels que le Bourguemêtre, le *Ratsber* (29), le *Strundjager* (30), le *Kutyeghef*, le Perroquet (31), le *Lumb* ou *Ioom*, le Pigeon du Païs, & le Rotgans (32). Leur plume ne ſe mouille point. La plûpart ſont des Oiſeaux de proie. Ils ont auſſi un vol différent ; celui qu'on nomme Pigeon, vole

(28) Ou *Ecrevettes*.
(29) C'eſt-à-dire, le Conſeiller.
(30) Le Chaſſe-merde.
(31) Ou ce qu'on nomme ainſi.
(32) L'Oie rouge.

comme la Perdrix ; le Lumb & le Rotgans, comme l'Hirondelle ; le Malemuck, le Ratſber & le Strundjager, comme la Mouete ; & le Bourguemêtre, comme la Cicogne. Les Oiſeaux de proie ſont le Bourguemêtre, le Ratſberg, le Strundjager, le Kutyeghef & le Malemuck.

La chair de tous ces Oiſeaux ſe reſſemble peu. Celle des Oiſeaux de proie eſt la moins bonne : on n'en pourroit pas même goûter ſans ſoulevement de cœur, ſi l'on ne prenoit ſoin de les tenir, pendant quelque tems, ſuſpendus à l'air, la tête en bas, pour leur faire ſortir du corps l'huile ou la graiſſe de Baleine dont ils ſont ordinairement remplis, & qu'ils avalent en ſuivant ces Animaux. Les Pigeons, les Perroquets & les Oies rouges ſont les plus charnus. Tous ces Oiſeaux, à l'exception du Kirmeu, du Strundjager & du Canard de Montagne, font leurs nids ſur de hauts rochers, pour ſe garantir des Ours & des Renards ; mais les uns ſe nichent plus haut que les autres. Ils y ſont en ſi grand nombre, ſurtout vers la fin de Juin, où leurs Petits ſont éclos, que lorſqu'ils ſe mettent à voler, ils obſcurciſſent l'air, & que leur bruit cauſe une véritable ſurdité. Les Kirmeus, les Canards de Montagne & les Strundjagers font leurs nids dans de petites Iles fort baſſes, dont les Renards ne peuvent approcher ; mais elles ne les mettent point en ſureté contre les Ours, qui nagent facilement d'une Ile à l'autre. Le nid des Canards de Montagnes eſt fait de mouſſe, & de leurs propres plumes, qu'ils s'arrachent de deſſous le ventre ; les Kirmeus & les Rotgans pondent leurs œufs ſur la mouſſe. On nous donne la deſcription de quelques-uns de ces Oiſeaux.

Deſcription de quelques Oiſeaux.

Le Ratſber.

Le Ratſber, ou le Conſeiller, nom par lequel on a voulu exprimer ſon air grave & majeſtueux, a le bec aigu, étroit & mince, & n'a que trois ongles, qui ſont joints enſemble par une peau noire ; il n'en a point au derrière du pié. Ses jambes ſont noires, & ſes yeux de la même couleur ; mais, dans tout le reſte du corps, ſa blancheur ſurpaſſe celle de la nége. Sa queue, qui eſt longue & large, forme un très bel éventail. Enfin la juſte proportion de toutes ſes parties, & le contraſte d'un plumage fort blanc avec la noirceur de ſon bec, de ſes yeux & de ſes pattes, en font un Oiſeau charmant. Il n'aime pas l'eau, quoiqu'il ſe nourriſſe de Poiſſon ; & ſa retraite ordinaire, après s'être raſſaſié de ſa pêche, eſt dans des lieux ſecs. Quelquefois il ſe repaît auſſi de fiente de Vaches marines, ſur leſquelles on le voit même perché, lorſqu'elles ſont ſur le ſable. Ces Oiſeaux volent ordinairement ſeuls ; mais la vue de quelque proie les attire en trouppes.

Le Pigeon Plongeur.

Le Pigeon du Spitzberg, qu'on nomme auſſi *Pigeon-plongeur*, eſt d'une beauté rare. Sa groſſeur eſt celle d'un Canard. Il a le bec un peu long, mince & pointu, mais crochu vers la pointe, creux & rouge en dedans, & long de deux pouces. Ses pattes ſont courtes & rouges ; ſa queue aſſez courte. On en voit de tout-à-fait noirs, de marquetés, & de blancs au milieu du corps ; mais, ſous les aîles, ils ſont tous d'une extrême blancheur. Leur cri, qui eſt celui d'un jeune Pigeon, leur a fait donner ce nom par les Matelots ; & c'eſt la ſeule reſſemblance qu'ils aient avec le Pigeon d'Europe. Ils volent fort bas ſur la Mer, ordinairement deux enſemble, & ſe tiennent longtems ſous l'eau ; d'où leur vient le nom de Plongeur. Leur chair eſt de fort bon goût, lorſqu'on prend ſoin d'en

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

ôter la graiſſe. Ils ſe nourriſſent de Chevrettes & de Langouſtins.

LE SPITZBERG

Le Lumb du Spitzberg reſſemble au Pigeon-Plongeur par le bec; mais il a les piés & les ongles noirs, les pattes courtes & de la même couleur. Il eſt auſſi preſque noir ſur le dos, tandis que, ſous le ventre, ſa blancheur eſt admirable. Il a la queue courte, un cri déſagréable, qui approche de celui du Corbeau, & tant de paſſion pour ſes Petits, qu'il ſe laiſſe plutôt mettre en pieces, que de les abandonner. Il les couvre de ſes aîles en nageant. Leur retraite, après avoir trouvé leur proie, eſt ſur les Montagnes, où ils ſe raſſemblent en trouppes.

Le Lumb.

Le nom du Kutyeghef exprime ſon cri. C'eſt un fort bel Oiſeau, qui a le bec un peu courbé, avec une petite boſſe au-deſſous, & ſes yeux ſont noirs, mais entourés d'un beau cercle rouge. Il n'a que trois ongles, qui tiennent à une peau noire. Ses jambes ſont de la même couleur; ſa queue longue & large, en éventail, & blanche, comme ſon ventre; ſon dos & ſes aîles, de couleur griſe. Il ſe nourrit de la graiſſe ou de l'huile, que les Baleines laiſſent ſur leurs traces. On remarque deux particularités de cet Oiſeau; l'une, qu'il nage toujours la tête haute, & contre le vent, quelque fort qu'il ſoit; l'autre, que ſa fiente a quelque propriété ſinguliere, qui attire un autre Oiſeau, à qui ſon goût pour cet excrément a fait donner le nom de *Strund-jager*: il ne ceſſe point de ſuivre le Kutyeghef, juſqu'à ce qu'il lui ait vû rendre ce qu'il avalle fort avidement.

Le Kutyeghef.

L'Oiſeau qu'on nomme le Bourguemêtre, parcequ'il eſt le plus gros du Spitzberg, a le bec crochu, de couleur jaune, étroit, mais épais, & fort boſſu dans ſa partie inférieure. Il a les naſeaux extrêmement fendus, un cercle rouge autour des yeux, trois ongles gris, les jambes de même couleur, moins longues, mais auſſi groſſes que celles de la Cicogne, la queue large & blanche, en forme d'éventail, les aîles & tous le dos de couleur pâle, & le reſte du corps blanc. On ne marque point exactement ſa groſſeur; mais on fait juger de ſa force, en ajoutant qu'après la pêche des Baleines, & lorſqu'il les voit mettre en pieces, il vient enlever de gros morceaux de leur graiſſe. Il niche dans les plus hautes fentes des rochers, où les balles de fuſil ne peuvent atteindre. Il a le vol de la Cicogne, & ſon cri tire ſur celui du Corbeau. Les Malemuks, autres Oiſeaux de Mer, ont tant de reſpect pour le Bourguemêtre, que lorſqu'ils le voient approcher d'eux, ils ſe couchent devant lui & ſe laiſſent mordre. On doute néanmoins qu'il puiſſe leur faire grand mal, parcequ'ils ont la peau fort dure; ſans quoi, dit Martens, ils ſe défendroient ſans doute, ou s'envoleroient; au lieu que malgré les mauvais traitemens du Bourguemêtre, ils ne quittent la place que lorſqu'il s'eſt éloigné.

Le Bourguemêtre

Le Rotgans, ou l'Oie rouge, a le bec crochu, court, épais & noir, trois doigts aux pattes, & trois ongles de même couleur, liés par une peau qui n'eſt pas plus blanche. On ignore ce qui lui a fait donner ce nom, tandis qu'au lieu d'être rouge, il eſt preſque noir par tout le corps, à l'exception du ventre, qu'il a d'une grande blancheur. Sa forme n'eſt pas non-plus celle de l'Oie, & il vole de même. Son plumage n'eſt qu'un poil, qui ne ſe mouille pas plus que celui du Cygne. Sa queue eſt courte, & c'eſt la ſeule reſſemblance qu'il ait avec l'Oie, ſi l'on ne veut lui en trouver une

Le Rotgans.

autre par le cri. Sa chair eſt de bon goût ; mais avant que de la rôtir, il faut la faire bouillir à l'eau.

On a déja rapporté l'étrange inclination du *Strund-jager*, à laquelle il doit ſon nom. Cet Oiſeau, qui eſt de la groſſeur d'une Mouette, a le bec un peu émouſſé, crochu, épais, & de couleur noire. Il n'a que trois griffes, liées par une peau. Ses jambes ſont courtes. Sa queue forme un éventail, mais comme diviſé par une plume, qui avance beaucoup plus que les autres. Il a le deſſus de la tête noir, & les yeux de même couleur, un cercle jaunâtre autour du cou, les aîles & le dos de couleur brune, & le ventre blanc. Le Kutyeghef, qu'il ſuit conſtamment n'en paroît pas effraïé. Ils volent tous deux fort rapidement ; & lorſque le Strund-Jager deſire la fiente de l'autre, il le preſſe plus vivement, juſqu'à le faire crier de peur ; & c'eſt alors que le Kutyeghef lui lâche ſa nourriture. On voit rarement deux ou trois Strund-Jagers enſemble ; leur cri exprime ces Lettres I IA ; & lorſqu'ils ſont à quelque diſtance, il en réſulte le nom de *Iohan.*

Le Strund-jager.

De tous les Oiſeaux qui n'ont pas le pié diviſé & qui ont trois ongles, on n'en connoît point qui ait le bec auſſi ſingulier que le Perroquet Plongeur. Il l'a fort large, rempli de petites raies de diverſes couleurs, pointu par deſſus & par deſſous, mais la pointe de deſſus un peu courbée, & celle de deſſous oblique. Ces deux parties du bec ont chacune environ trois pouces de large, & preſque la même longueur. Au-deſſus & au-deſſous, quatre entailles, qui ſe joignent enſemble, repréſentent de chaque côté la forme d'une demi-Lune ; & les entre-deux forment la même figure. Le plus haut de ces intervalles eſt noir, quelquefois bleu, auſſi large que les trois autres ; mais il a de plus, au-deſſous, & de chaque côté, un trou oblong : ces deux trous ſont ſans doute les naſeaux. L'entre-deux, dans la partie inférieure correſpondante, eſt un peu plus large. L'endroit de la partie ſupérieure, qui tire vers l'œil, offre un morceau de cartilage, long, blanchâtre, & rempli de trous. On voit, au-deſſus de ce cartilage, & vers le dedans du bec, une eſpece de nerf, qui s'étend auſſi à la partie inférieure, & qui ſert à ouvrir & fermer le bec. Martens s'étonne, après cette Deſcription, qu'on y ait pû trouver le moindre fondement à nommer l'Oiſeau, Perroquet du Spitzberg. Il n'y en a pas plus, dit-il, dans le reſte de ſa figure. Ses piés, ou ſes pattes, ont trois doigts, liés par une peau rouge, armés chacun d'un ongle fort court, mais très fort. Ses jambes ſont aſſez courtes, & de couleur rouge. Il marche, comme l'Oie, en tournant de côté & d'autre. Un cercle rouge, qui entoure ſes yeux, eſt ſurmonté d'une petite corne fort droite ; & le deſſous de l'œil a ſa corne auſſi. Sa queue eſt courte ; le deſſus de ſa rête, noir, & le reſte, au-deſſous des yeux, d'un beau blanc. Le cou eſt entouré d'un cercle noir. Le dos & le dehors des aîles ſont de la même couleur, mais le ventre eſt blanc. Enfin les aîles ſont fort pointues. Ces Oiſeaux volent ordinairement ſeuls, & jamais plus de deux enſemble. Ils ſe tiennent longtems ſous l'eau, & ſe nourriſſent, comme la plûpart des autres, de Chevrettes, de Langouſtins, de Vers & d'Araignées de Mer. Leur chair eſt d'un fort bon goût.

Le Perroquet-Plongeur.

Le Kirmeu, ainſi nommé de ſon cri, eſt un Oiſeau qu'on croiroit fort gros, ſurtout lorſqu'il ceſſe de voler, parcequ'il a les aîles & la queue

Le Kirmeu.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

LE SPITZBERG

d'une longueur extraordinaire ; mais après l'avoir plumé, on ne lui trouve pas plus de chair qu'au Moineau. Son bec eſt mince, fort pointu, & de la rougeur du ſang. Ses griffes & la peau de ſes piés ne ſont pas d'un rouge moins vif ; mais les ongles ſont noirs. Ses jambes ſont rouges & courtes. Le deſſus de ſa tête eſt noir, en forme de petit capuchon, tandis que les côtés ſont d'une blancheur de nége, & le reſte du corps d'une couleur argentée, ou d'un blanc qui tire ſur le gris. Le deſſous des aîles & de la queue eſt tout-à-fait blanc, & les plumes des aîles ſont noires d'un côté. Cette variété de couleurs, dans toutes les parties du corps, rend le Kirmeu un fort agréable Oiſeau. Ses plumes ſont auſſi déliées que des cheveux. Ces Oiſeaux volent ordinairement ſeuls, quoiqu'ils ſe raſſemblent en grand nombre dans les lieux où ils font leurs nids de mouſſe. On a peine à diſtinguer leurs œufs des nids mêmes, parceque les uns & les autres ſont d'un blanc ſale, mêlé de petites taches noires. Ces œufs, qui ſont de la groſſeur de ceux de Pigeon, ont le goût des œufs de Vaneaux & ſont un bon aliment : le jaune en eſt rouge, le blanc bleuâtre, & l'une des extrêmités eſt fort pointue. Le Kirmeu, attaqué dans ſon nid, vole courageuſement vers ceux qui l'inſultent, les mord & jette des cris.

Le Malemuck.

Le nom de Malemuck eſt compoſé de deux mots Allemands, *Malle* & *Mueke*, dont le premiet ſignifie *fou*, l'autre *Moucheron*, & vient aux Oiſeaux, qui le portent, de ce qu'ils ſe laiſſent tuer facilement, & de ce qu'ils s'attroupent comme des Moucherons. Ils avallent tant de cette graiſſe ou de cette huile que la Baleine jette avec ſon eau, que leur eſtomac ne la pouvant plus ſupporter, ils s'agitent dans l'eau, pour rendre ce qu'ils ont mangé : mais ils ne l'ont pas plûtôt rendu, qu'ils s'en rempliſſent encore, juſqu'à ce qu'ils ſoient las du mouvement qu'ils ſe donnent. Lorſqu'une Baleine eſt bleſſée par les Harponneurs, ils ſont plus avides encore à ſuivre la trace de ſon ſang. Ils ſervent ainſi à faire découvrir les Baleines mortes. En un mot, on ne connoît point d'Oiſeaux plus voraces. Ils s'entrebattent & ſe mordent, pour ſaiſir leur proie. Lorſqu'ils ſont las ou raſſaſiés, ils ſe repoſent ſur la glace ou ſur l'eau. On a parlé de l'inſtinct, qui leur fait reſpecter le Bourguemêtre. Leur bec eſt fort ſingulier, par ſes diverſes jointures. Dans la partie ſupérieure, proche de la tête, il a de petits naſeaux de figure oblongue, au-deſſous deſquels on voit ſortir une eſpece de nouveau bec, crochu & fort pointu. Le deſſous du véritable bec eſt diviſé en quatre parties, deux deſquelles, ſe joignant par-deſſous, aboutiſſent en pointe : les deux autres tendent vers le haut ; & celles qui vont en pointe ſe joignent exactement avec le bout ſupérieur du bec. Les trois ongles & l'ergot du Malemuck ſont fort courts, & de couleur griſe, comme la peau qui lie les ongles. Il a la queue large, & les aîles fort longues. On remarque beaucoup de variété dans la couleur de ces Oiſeaux ; les uns ſont tous gris ; les autres ſont gris ſur les aîles & ſur le dos, blancs ſur la tête & ſous le ventre. Martens juge que cette différence en eſt une dans l'eſpece, quoique d'autres ne l'attribuent qu'à l'âge. Les Malemucks volent à-peu-près comme la Mouette, friſent l'eau, & remuent peu les aîles. La tempête ne les étonne point. Ils n'aiment point à plonger ; mais lorſqu'ils veulent ſe rafraîchir ou ſe laver, ils ſe tiennent ſur l'eau,

l'eau, une aîle croisée sur l'autre. Avant que de s'élever en l'air, ils font plusieurs tours en rond, comme s'ils vouloient prendre leur essor; & lorsqu'ils sont sur le tillac d'un Vaisseau, ils ne peuvent s'envoler, s'ils ne trouvent quelque pente qui les aide. Ils ont beaucoup de peine à marcher, & ne le font même qu'en chancelant. C'est foiblesse apparemment, plûtôt que pesanteur, car il n'y a point d'Oiseaux qui aient moins de chair: aussi n'ont-ils que la poitrine, qu'on puisse manger, après les avoir suspendus pendant deux ou trois jours, & les avoir fait tremper dans de l'eau douce, pour leur ôter une puanteur qui révolte. Ceux qu'on voit assez communément, dans les autres Mers du Nord, sont différens des Malemucks du Spitzberg.

5. Histoire Naturelle de l'Amerique Septent. le Spitzberg

L'Oiseau, qu'on a nommé Jean de Gand, sans que l'origine de ce nom soit connue, est du moins aussi gros qu'une Cigogne, & lui ressemble par la figure. Ses plumes sont blanches & noires. Mais il a les piés fort larges. Il vole seul, & fend l'air presque sans remuer ses aîles. Dès qu'il approche des grandes glaces, il retourne. C'est un Oiseau de proie des plus remarquables, par l'extrême vivacité de sa vûe. Il se jette de fort haut dans les flots, avec une vîtesse qui ne peut être représentée. On attribue, à sa cervelle, des vertus contre plusieurs maladies. Cet Oiseau s'avance jusqu'à la Mer d'Espagne; mais il n'est si commun, nulle part, que dans les parties des Mers du Nord où l'on pêche le Hareng. Le Jean de Gand.

Au reste, toutes ces especes d'Oiseaux ne viennent au Spitzberg qu'après l'Hiver, pendant que le Soleil est sur l'horizon. Dès que le froid augmente & que les nuits commencent à s'allonger, ils s'attroupent, chaque espece ensemble, & disparoissent en peu de jours. Martens a peine à s'imaginer comment ceux qui n'aiment pas l'eau, tels que les Francolins, l'Oiseau de nége, l'Oiseau de glace, &c. peuvent faire leur trajet par Mer.

Les Renes, les Renards & les Ours blancs, sont les seuls Animaux à quatre piés du Spitzberg, & ne different point de ceux des autres Païs glacés: mais il n'est pas aisé de deviner quels sont leurs alimens, pendant un Hiver de neuf ou dix mois.

Les Vaches Marines (33) & les Chiens de Mer (34), sont fort remarquables ici par leur grosseur extraordinaire & leur prodigieuse abondance. Quelques Allemans, Pêcheurs de Baleines, ont rapporté que cette pêche leur aïant mal réussi, & se trouvant près d'une Ile, qu'ils virent couverte de Vaches marines, ils résolurent d'en tuer un grand nombre, pour se dédommager du mauvais succès de leur Voïage. Ils y emploïerent toutes sortes d'armes, telles que les Harpons, les Lances & les Fusils: mais à mesure qu'ils tuoient de ces Animaux, il en venoit de nouvelles troupes, avec tant de fureur & d'audace (35), que dans la crainte de ne pou- Vaches & Chiens de Mer.

(33) Ajoutons que les Anglois leur donnent le nom de Chevaux marins, les Portugais celui de Manates, les François celui de Lamentins, & les Holl. celui de Valdrasses.

(34) On les trouve aussi nommés, Veaux, Loups, & Lions marins, Séals par les Anglois, Rubbes & Morsses par les Allemands.

(35) Ceux qui sont libres, dit Martens, font tous leurs efforts pour délivrer ceux qu'on a pris, & se jettent même sur les Chaloupes, mordant & grinçant des dents.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTR. LE SPITZBERG

voir leur réſiſter, ils prirent le parti de ſe faire comme un rempart de ceux qu'ils avoient tués. Ils s'enfermerent dans cette eſpece de Fort, en y laiſſant une ſeule ouverture. D'autres Vaches marines ne ceſſerent point d'y entrer ; & les Allemans, réuniſſant tous leurs coups ſur les plus hardies, les attaquoient au paſſage. Ils en tuerent ainſi pluſieurs milliers. Les dents de ces Animaux étoient autrefois plus eſtimées qu'aujourd'hui. Comme c'eſt l'unique partie qu'on recherche, ceux qui s'attachent à leur faire la guerre leur coupent la tête après les avoir tués, & la portent à bord, où l'on ſe contente d'en arracher les dents, & le reſte du corps eſt abandonné. On ne peut en enlever la graiſſe, parcequ'elle eſt entremêlée, avec la chair, comme celle du Pourceau. Celle des Chiens marins eſt entre cuir & chair, & l'on en tire une excellente huile.

Leur différence d'entre ceux des autres Mers.

Quoiqu'on ne puiſſe douter que ces deux eſpeces d'Animaux ne ſoient celles qu'on a repréſentées ſous les mêmes noms dans d'autres climats, la différence en paroît ſi grande dans les Deſcriptions des Voïageurs, qu'à quelque cauſe qu'elle doive être attribuée, on ne peut ſe diſpenſer de la faire ſentir. C'eſt au Lecteur à comparer les deux peintures ſuivantes avec celles qu'il a déja vûes.

Le Veau, ou Chien marin, dit Martens, & le Cheval marin, ſont deux amphibies, qui ont les piés ſemblables aux pattes d'Oie, & garnis de cinq griffes non diviſées, mais jointes enſemble par une peau noire. Le plus commun, dans les Mers glacées, eſt le Veau marin. Il a la tête ſemblable à celle d'un Chien, avec les oreilles écourtées. Cependant ils ne l'ont pas tous de la même forme : les uns l'ont plus ronde, les autres plus longue & plus décharnée. Au-deſſous du muſeau, ils ont une barbe ; ils ont quelques poils aux naſeaux, & quelques-uns au-deſſus des yeux, en forme de ſourcils, mais rarement plus de quatre. Ils ont l'œil grand, creux, & fort clair. Leur peau eſt couverte d'un poil court. Ils ſont de diverſes couleurs, & marquetés comme le Tigre. Les uns ſont d'un noir tacheté de blanc, les autres jaunes, quelques-uns gris, & d'autres roux. Leurs dents ſont auſſi tranchantes, avec plus de force, que celles d'un Chien, & peuvent couper un bâton de la groſſeur du bras. Leurs griffes ſont noires, longues & pointues ; leur queue courte. Ils aboient comme des Chiens enroués, & leurs petits ont un cri ſemblable au miaulement des Chats. Quoiqu'ils marchent comme s'ils étoient eſtropiés des piés de derriere, ils ſavent grimper ſur de hauts glaçons, où ils vont dormir, & où ils ſe plaiſent beaucoup, ſurtout lorſqu'ils voient luire le Soleil. C'eſt ſur la glace, près du rivage, qu'on les voit en plus grand nombre ; il eſt quelquefois ſi grand, qu'on pourroit charger un Vaiſſeau de leur huile. Mais on a beaucoup de peine à les écorcher ; & dans le tems que les Pêcheurs ſont obligés d'en prendre pour leur voïage, ils ne ſont pas tous également gras. Les parages, qui ſont remplis de Veaux marins, ne valent rien pour la pêche de la Baleine, apparemment parcequ'ils fouragent tout, & qu'ils ne laiſſent rien aux

avec des mugiſſemens épouvantables. Ils ne quittent point la partie. Si leur grand nombre oblige une Chaloupe de fuir, ils la pourſuivent juſqu'à ce qu'ils la perdent de vûe ; mais ils ne peuvent aller loin, parceque dans leur multitude ils s'embarraſſent les uns les autres.

Baleines. Autant qu'on en peut juger, ils vivent de petits Poissons : cependant la plûpart de ceux qu'on ouvre, n'ont dans le ventre que des Vers longs & blanchâtres, de la grosseur du petit doigt. Peut-être s'y engendrent-ils. Lorsqu'on veut les tuer sur la glace, on commence par jetter de grands cris, qui leur font lever le museau, allonger le cou, & pousser leurs aboiemens. Alors on les attaque avec deux piques, c'est-à-dire que du bois de l'instrument on leur donne, sur le museau, des coups qui les étourdissent : mais pour peu qu'on tarde à les achever, ils se relevent ; & quelques-uns se défendent en mordant, ou courent même vers leurs Ennemis. La plûpart se jettent dans l'eau, & laissent après eux une fiente jaune, fort puante, qu'ils paroissent lancer contre ceux qui les poursuivent : d'ailleurs ils ont naturellement une odeur fort infecte. Pendant qu'on fait la guerre à ceux qui sont encore sur la glace, les autres demeurent à demi-corps hors de l'eau, & semblent considérer ce qui se passe. Lorsqu'ils veulent plonger, ils allongent le cou & levent le museau. Pour sauter de la glace dans l'eau, ils se jettent la tête la premiere. Leurs Petits sont autour d'eux : ceux qu'on prend quelquefois en vie, miaulent comme les Chats, ne veulent prendre aucune nourriture, & se jettent sur un homme qui veut les toucher.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTR. LE SPITZBERG

Les plus grands Veaux marins que j'aie vus, continue Martens, avoient huit piés de long : mais leur longueur ordinaire est entre cinq & huit piés. D'un seul des plus grands, nous tirâmes un demi baril de graisse. Elle a trois ou quatre pouces d'épaisseur entre cuir & chair, & se sépare comme l'on tire une peau. La chair est tout-à-fait noire. Ils ont une extrême quantité de sang. Leur foie, leur poumon & leur cœur sont fort gros, & peuvent se manger, mais c'est après les avoir lavés longtems, pour en ôter l'odeur forte, & les avoir fait bouillir avec divers assaisonnemens ; ce qui ne les empêche pas même de conserver un goût d'huile, qui souleve l'estomac. Ils ont une prodigieuse quantité de boïaux fort étroits, où l'on ne trouve aucune sorte de graisse. Leur partie génitale est un os dur, de la longueur d'un pan, & couvert de nerfs. Ils n'ont pas tous la prunelle de l'œil d'une même couleur : elle est ou cristalline, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, & plus grosse qu'un pois. Ces Animaux sont si furieux, lorsqu'ils veulent s'accoupler, qu'il est dangereux de s'en approcher sur les glaçons. On s'efforce alors de les tuer sans sortir des chaloupes : mais ils ne meurent pas facilement, quoique mortellement blessés. Ecorchés même, ils vivent encore ; & les agitations avec lesquelles ils se roulent dans leur sang, forment un spectacle affreux. Les coups qu'on leur donne sur la tête & le museau ne leur ôtent pas l'envie de mordre ; ils saisissent ce qu'on leur presente, avec autant de force que s'ils n'avoient point été blessés. Enfin l'on est obligé de leur enfoncer une demie pique au travers du cœur & du foie, d'où cette nouvelle blessure fait encore sortir beaucoup de sang.

Le Cheval marin, suivant les observations du même Voïageur, ressemble beaucoup au Veau marin ; mais il est considérablement plus gros. Sa grosseur commune est celle d'un Bœuf. Sa tête est aussi plus grosse, plus ronde & plus dure. Il a les pattes du Veau marin, c'est-à-dire cinq doigts ou cinq griffes

à chacune ; mais les ongles en ſont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaiſſeur, ſurtout autour du cou. Les uns l'ont couverte d'un poil, couleur de ſouris ; les autres d'un poil rouge, ou gris ; & d'autres en ont fort peu. Ils ſont ordinairement pleins de galles & d'écorchures, qu'ils ſe font vraiſemblablement à force de ſe gratter. Autour des jointures, ils ont la peau fort ridée. Leur machoire ſupérieure offre deux grandes dents, qui leur deſcendent au-deſſous des babines inférieures, & qui ont, dans quelques-uns, plus de deux piés de long : les jeunes n'ont pas cette eſpece de défenſes ; mais elles leur viennent avec l'âge. Quoiqu'il paroiſſe certain que tous les vieux en ſont naturellement munis, il s'en trouve qui n'en ont qu'une ſeule ; & l'on juge qu'ils ont perdu l'autre en vieilliſſant, ou dans leurs combats. Ces deux dents ſont fort blanches, ſolides & peſantes ; mais la racine en eſt creuſe. On en fait des manches de couteaux, des boîtes, & d'autres bijoux, qui ont été longtems plus eſtimés & plus chers que l'ivoire. Des autres dents, les Habitans de Jutland font des Boutons aſſez propres, pour leurs habits. Les Chevaux marins ont l'ouverture de la gueule auſſi large que celle d'un Bœuf ; & ſur les babines, comme au-deſſous, pluſieurs ſoies creuſes, de la groſſeur d'un fêtu de paille. Il n'y a point de Matelots qui ne ſe faſſe une bague de ces ſoies, dans l'opinion qu'elles garantiſſent de la crampe. Au-deſſus de la barbe d'enhaut, les Chevaux marins ont deux ouvertures, ou deux naſeaux en demi cercle, par leſquelles ils jettent l'eau comme les Baleines, mais avec bien moins de bruit. Leurs yeux ſont aſſez élevés au-deſſus du nez, & bordés de ſourcils : ils ont la rougeur du ſang, & ſe fixent d'un air affreux ſur ce qu'ils regardent. Leurs oreilles ſont un peu plus élevées que leurs yeux, ſans en être fort éloignées, & reſſemblent à celles des Veaux marins. Leur langue a la groſſeur de celle du Bœuf : elle ne fait pas un mauvais aliment, dans ſa fraîcheur ; mais deux ou trois jours ſuffiſent pour lui faire prendre un goût rance & huileux. Ces Animaux ont le cou d'une épaiſſeur, qui ne leur permet gueres de tourner la tête ; ce qui les obligeant de tourner beaucoup les yeux, leur donne l'air encore plus *torve* ; ils ont la queue courte, comme celle du Veau marin.

On a déja remarqué qu'il eſt très difficile d'enlever leur graiſſe, parcequ'elle eſt entremêlée avec la chair, comme celle du Pourceau. Le foie & le cœur ſe mangent, & font même un fort bon mets pour les Matelots, qui n'en ont pas beaucoup d'autres à choiſir. La partie génitale eſt un os dur, d'environ deux piés de long, qui diminue en groſſeur vers le bout, & qui eſt un peu courbé vers le milieu ; plat vers le ventre, rond dans tout le reſte de la longueur, & couvert de nerfs. On juge que les Chevaux marins vivent d'herbe & de poiſſon ; d'herbe, parceque leur fiente reſſemble à celle du Cheval terreſtre ; de poiſſon, parcequ'en dépeçant une Baleine, on apperçoit ordinairement quelques Chevaux marins qui en tirent ſous l'eau différentes pieces. On voit, ſur les glaçons du Spitzberg, un grand nombre de ces Animaux qui font retentir l'air de leurs mugiſſemens. S'ils ſe jettent dans l'eau ; c'eſt la tête la premiere, comme les Veaux marins. Ils dorment & ronflent, non-ſeulement ſur la glace, mais dans l'eau même, où quelquefois on les croiroit morts. Leur ardeur eſt ſurpre-

nante à défendre leur propre vie & celle des Animaux de leur eſpece. S'ils en voient un bleſſé, ils vont droit à la Chaloupe, ſans s'effraïer des coups & du bruit : les uns plongent, & de leurs défenſes ils y font quelquefois de grands trous ; d'autres l'attaquent ouvertement, la moitié du corps hors de l'eau, & s'efforcent de la renverſer. Dans ces occaſions, les Pêcheurs n'ont pas d'autre reſſource que la fuite. L'unique méthode, lorſqu'on a lancé le harpon ſur un Cheval marin, eſt de le laiſſer nager juſqu'à ce qu'il ſoit affoibli par la perte de ſon ſang : on retire alors la corde qu'on a filée. L'Animal, amené inſenſiblement près de la Chaloupe, s'agite & fait pluſieurs ſauts : mais quelques coups de lance l'achevent bientôt. On ſaiſit, pour le darder, le tems où il ſe précipite d'un glaçon dans la Mer, autant pour dérobber la vue de ſa bleſſure aux autres, que pour lui percer plus facilement la peau, qui eſt alors plus tendue & plus unie ; au lieu que dans ſon ſommeil, ou ſon repos, elle eſt ſi lâche & ſi ridée, que le harpon ne fait ordinairement que l'effleurer. Cet inſtrument doit être du fer le meilleur & le mieux trempé. Les harpons, qui ſervent à la pêche des Baleines, ſont trop foibles pour la peau du Cheval marin. Le fer, comme celui des lances, eſt d'un pan & demi de longueur, & d'un pouſſe d'épaiſſeur.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTR. LE SPITZBERG

En réglant l'ordre par la groſſeur des Animaux du Spitzberg, c'étoit à la Baleine qu'on devoit ici le premier rang : mais il a paru plus naturel de commencer par les plus nombreuſes eſpeces ; & c'eſt à Martens qu'on s'attache encore, parcequ'aïant joint, à la qualité de Voïageur & de Naturaliſte, celle de Pêcheur, ſes obſervations ont le double mérite d'une ſage ſpéculation & d'une longue expérience.

Baleines. Leurs proprietés & leur Pêche.

Il les borne, dit-il, à l'eſpece de Baleines, auxquelles ce nom convient proprement, à celles qui ſont le principal motif des voïages qu'on fait aux Mers glacées, quoique dans pluſieurs Relations on trouve d'autres Animaux Marins, confondus ſous le même nom.

La Baleine eſt un Poiſſon de monſtrueuſe grandeur, dont la forme générale repréſente une forme de Cordonnier renverſée. Elle n'a que deux nageoires, placées derriere les yeux, & d'une grandeur proportionnée à ſon corps, couvertes d'une peau épaiſſe, noire & marbrée de raies blanches. Cette marbrure reſſemble aux veines du bois ; & dans ſes traits les plus épais comme dans les plus minces, paſſent d'autres veines, d'un blanc jaunâtre, mélange qui leur donne beaucoup d'agrément. Après avoir coupé les nageoires, on trouve, au-deſſous de la peau, des os qui reſſemblent à une main d'homme ouverte, dont les doigts ſont étendus. Les intervalles de ces jointures offrent des nerfs très roides, qui rebondiſſent, lorſqu'on les jette à terre avec force. On en peut couper des morceaux de la groſſeur d'une tête d'homme ; & leur reſſort ſe conſerve longtems ſi vif, qu'ils rejailliſſent ; non-ſeulement fort haut comme un Ballon, mais avec la viteſſe d'une fleche. La Baleine, n'aïant que deux nageoires, s'en ſert comme d'avirons, & nage à-peu-près comme une Chaloupe à deux rames. Sa queue n'eſt pas élevée, comme dans la plûpart des autres Poiſſons : elle eſt couchée horizontalement, comme celle du Dauphin & de quelques autres, & ſa largeur eſt entre trois & quatre braſſes. La tête forme le tiers de toute la

masse du corps. Elle est plus grande dans les unes que dans les autres. Le devant des babines, hautes & basses, a des poils assez courts. Ces babines sont d'ailleurs unies, un peu recourbées, à peu-près de la forme d'une *S*, & se terminent sous les yeux, devant les nageoires. Au-dessus de la babine supérieure, il y a des raies noires, & quelques-unes d'un brun obscur, qui sont recourbées, de même. Les deux babines sont fort noires, lisses, rondes, & s'emboîtent l'une dans l'autre. C'est sous la babine supérieure qu'est ce qu'on nomme la côte de Baleine, espece de corne, qui lui tient lieu de dents, de couleur brune, noire, & jaune, avec des raies de diverses couleurs. Il se trouve des Baleines, qui ont les côtes d'un bleu clair; ce qui les fait croire jeunes. Au-devant de la babine inférieure, on remarque une cavité, où la babine supérieure s'emboîte, comme dans un étui. Martens, d'accord avec d'autres Navigateurs de la même expérience, juge que c'est par ce trou que la Baleine prend l'eau qu'elle rejette.

C'est donc sa gueule qui contient la côte; & cette dure substance est garnie par tout de longs poils, assez semblables à du crin de Cheval, qui, pendant des deux côtés, entourent toute la langue. On voit des Baleines qui ont la côte un peu courbée, en forme de cimeterre, & d'autres qui l'ont en demi-lune. La plus petite partie, car c'est collectivement qu'on la nomme côte, est sur le devant de la gueule, & va par derriere sur le gosier. Celle du milieu est la plus grosse & la plus longue; elle a quelquefois la longueur de deux ou trois hommes. D'un côté, la gueule est garnie d'une rangée de deux cens cinquante côtes, & de l'autre, du même nombre; ce qui fait cinq cens côtes, sans en compter de plus petites, qu'on ne tire point, parceque l'endroit où les deux Babines se joignent étant fort étroit, il seroit trop difficile de les en arracher. Chaque rangée de côtes est un peu courbe en dedans, & prend, vers les babines, la figure d'une demie-lune. Elle est large par le haut, dans l'endroit où elle tient à la babine, & garnie partout de nerfs durs & blancs vers la racine, de sorte qu'on peut mettre la main entre deux côtes. Ces nerfs blancs peuvent se manger dans leur fraîcheur; ils ne sont pas coriaces & se rompent facilement; mais en vieillissant, ils prennent une fort mauvaise odeur. Dans les parties les plus larges de la côte, qui sont celles de dessus, vers la racine, il croît d'autres petites côtes, plus ou moins grandes, comme on voit de petits & de grands arbres entremêlés dans une Forêt. La côte, en continuant toujours de donner ce nom à la totalité, est étroite & pointue par le bas: une cavité, qui regne en dehors, lui donne quelque ressemblance avec une gouttiere, & sert à l'enchassement des côtes particulieres, qui se joignent les unes aux autres, comme les écailles d'une Ecrevisses ou les tuiles d'un toît; ce qui empêche que les babines inférieures n'en soient blessées. On fait divers usages des côtes de Baleine; mais le poil n'étant point emploïé, Martens juge qu'il pourroit être préparé comme le Lin, ou le Chanvre, pour en fabriquer de grosses toiles, des cordages, & d'autres Marchandises de cette nature. Il n'est pas facile de couper les côtes de Baleine, & l'on y emploie divers instrumens de fer.

La partie inférieure de la gueule est ordinairement blanche. La langue est entre les côtes, attachée à la mâchoire d'en bas: elle est blanche,

comme tout ce qui la soutient ; mais bordée de taches noires. Sa substance n'est qu'une graisse molle & spongieuse, qu'on a beaucoup de peine à découper. Cette raison la fait jetter ordinairement dans les flots, quoiqu'on en pût tirer cinq ou six barils d'huile ; & c'est la proie du Poisson à scie, qui la cherche fort avidement.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE. LE SPITZBERG

Sur la tête de la Baleine, devant les yeux & les nâgeoires, s'éleve une sorte de loupe, qui a deux trous, un de chaque côté, & l'un vis-à-vis de l'autre, courbés tous deux en maniere d'*S*. C'est par ces deux ouvertures que l'Animal rejette l'eau avec beaucoup de force. Le bruit de ce mouvement, qui se fait entendre d'une lieue, ressemble à celui du vent, lorsqu'il souffle dans une Cave. La Baleine ne rejette jamais l'eau avec plus de force, que lorsqu'elle est blessée ; & le bruit qu'elle fait alors ressemble à celui d'une Mer agitée, ou du vent dans une tempête. Immédiatement après la loupe, ou la grosseur, le corps se courbe en arc. La tête n'est pas ronde par le haut ; elle est un peu platte, avec une pente sensible jusqu'à la babine inférieure, à-peu-près comme le toît d'une Maison. Cette babine est plus large qu'aucune autre partie du corps, surtout au milieu ; car le devant & le derriere sont un peu plus étroits, suivant la forme de la tête. On a déja dit qu'en général tout le corps de la Baleine ne ressemble pas mal à une Forme de Cordonnier renversée. Les yeux sont entre la grosseur & les nageoires, & ne sont pas plus gros que ceux d'un Bœuf. Ils sont bordés de poils, qui forment une espece de sourcils. La prunelle n'est guere plus grosse qu'un pois ; & le cristallin a la blancheur, la transparence & la clarté du Cristal. Cependant quelques Baleines ont tout le globe des yeux, de couleur jaunâtre. Ils sont placés fort bas, presqu'à l'extrêmité de la babine inférieure.

Les oreilles de la Baleine sont fort avant dans la tête. Aussi n'entend-elle point, lorsqu'elle rejette son eau ; & c'est le tems qu'on saisit pour la darder. La partie antérieure du ventre & le dos sont tout-à-fait rouges ; mais le bas du ventre est ordinairement d'une grande blancheur, quoique dans quelques-unes ils soient de la noirceur du charbon. Au Soleil, la couleur de ces Animaux est fort belle, & les petites ondes qu'ils ont sur le corps leur donnent l'éclat de l'argent. Quelques-unes sont marbrées sur tout le dos & sur la queue. Martens assure qu'il trouva, sur la queue d'une Baleine, le nombre 1222, aussi nettement tracé que s'il l'eût été par un Peintre. Dans les endroits où elles ont été blessées, il reste toujours une cicatrice blanche. Mais il y a peu d'uniformité dans leur couleur : on en voit de toutes blanches (36), d'à-demi blanches, de jaunes & noires, c'est-à-dire, marbrées de ces deux couleurs, & de toutes noires. Ces dernieres ne sont pas même d'un noir égal : c'est tantôt un noir de velours, tantôt un noir de charbon, & tantôt la couleur d'une Tanche. Une Baleine, qui se porte bien, n'a pas la peau moins glissante & moins unie que l'Anguille ; cependant on peut se tenir sur son corps, parceque la chair est si molle, qu'elle s'enfonce sous le poids d'un Homme. Celle de la superficie est aussi mince que le Parchemin, & peut être arrachée facilement, du moins lorsque la chair s'échauffe, avec une espece

(36) Ellis & d'autres Anglois mettent beaucoup de Baleines blanches dans les Mers du Nord-Oueſt.

de fermentation, qui paroît venir plutôt d'une chaleur inteſtine que de celle du Soleil. Les Baleines harponées, qui ſe ſont échauffées à force de nager, jettent une fort mauvaiſe odeur lorſqu'on les prend. On peut leur enlever alors des lambeaux de peau, de la longueur d'un Homme; ce qu'on tente envain lorſqu'elles ſont moins échauffées. A celles qui ſont mortes depuis quelques jours, & qui ont eſſuïé les raïons du Soleil, on enleve aiſément la plus grande partie de la peau; mais, en même-tems, on ſent une horrible puanteur, cauſée par la fermentation de la graiſſe qui s'échappe par les pores. Quelques Femmes du Nord ſe ſervent de cette peau, pour attacher le lin à leurs Quenouilles. En ſechant, la Baleine perd ſes couleurs. Le blanc devient ſale, & le noir, qui ſervoit à le faire éclater, tire ſur le brun. Si l'on étend la peau contre le jour, on en voit le tiſſu, & les petits pores qui ſont le paſſage de la ſueur.

La partie génitale des Baleines eſt un nerf, dont la force & la grandeur ſont proportionnées à celles de l'Animal. Il eſt long de ſept à huit piés, entouré d'une double peau, qui le fait reſſembler à un couteau dans ſa gaine, dont on ne voit qu'une petite partie du manche. La partie de la Femelle ne differe point de celle des Animaux terreſtres à quatre piés. De chaque côté, on diſtingue une mammelle, avec des traïons ſemblables à ceux d'une Vache. Quelques Baleines ont les mammelles toutes blanches; d'autres les ont marquetées de taches noires & bleues. On aſſure que pour s'accoupler, les Baleines ſe tiennent droites, la tête hors de l'eau, & que les Femelles ne portent jamais plus de deux Baleines à la fois; mais on ignore combien dure leur portée.

Les os des Baleines ſont auſſi durs que ceux des Animaux terreſtres à quatre piés, quoiqu'ils ſoient auſſi poreux qu'une éponge, fort creux, & remplis de moelle. L'intérieur ne reſſemble pas mal à des raïons de miel. La babine inférieure eſt ſoutenue par deux os, grands & forts, placés vis-à-vis l'un de l'autre, qui ont enſemble la forme d'une demi Lune; mais chacun à part ne repréſente que le quart d'un cercle: leur longueur eſt d'environ vingt piés. Les Matelots emportent ceux qui ſe trouvent ſecs à leur départ; mais un os, fraîchement tiré d'une Baleine, jette une odeur inſupportable, auſſi longtems qu'il conſerve ſa moelle.

La chair des Baleines eſt groſſiere & coriace. Elle reſſembleroit aſſez à celle du Bœuf, ſi elle n'étoit entremêlée de quantité de nerfs. Bouillie, elle paroît ſeche & maigre, parceque la graiſſe n'eſt qu'entre la chair & la peau. Quelques parties deviennent bleues & vertes, comme le Bœuf ſalé, ſurtout dans les endroits où les muſcles ſe rencontrent; & pour peu qu'on tarde à les apprêter, elles noirciſſent & ſe corrompent. La chair de la queue eſt moins dure & moins ſeche; c'eſt celle que les Matelots mangent, en gros morceaux, qu'ils coupent à l'endroit quarré, & qu'ils font cuire à l'eau comme la viande ordinaire.

La graiſſe, dont on tire l'huile, & qui ne ſe trouve, comme aux Veaux marins, qu'entre cuir & chair, a le plus ſouvent ſix pouces d'épaiſſeur ſur le dos & ſous le ventre, quelquefois un pié ſur les nageoires, & juſqu'à deux à la babine inférieure, qui eſt toujours l'endroit le plus gras. Mais il en eſt des Baleines, comme de tous les autres Animaux; les unes

ont

ont plus de graisse que d'autres. C'est dans les petits nerfs, qui s'y trouvent mêlés, que l'huile se rassemble. On l'exprime, comme l'eau d'une éponge.

La queue d'une Baleine lui servant de gouvernail, pour se tourner, & ses nageoires d'avirons, son mouvement ne differe point de celui d'une Barque. Elle nage avec autant de vîtesse qu'un Oiseau vole, en laissant après elle un vaste sillon, comme les Vaisseaux qui sont à la voile. Les Baleines du Cap Nord, auxquelles on donne ce nom parcequ'elles se prennent entre le Spitzberg & la Norwege, ne sont pas si grosses & rendent moins de graisse que celles du Spitzberg. Elles n'en donnent ordinairement que depuis dix jusqu'à trente Barils; au lieu que celles du Spitzberg en rendent jusqu'à quatre-vingt-dix. Il n'est pas rare, au Spitzberg, de prendre des Baleines de cinquante ou soixante piés de long. Martens en prit une de cinquante-trois piés, dont la graisse remplit soixante & dix barils; sa queue avoit trois brasses & demie de largeur. Un autre Allemand tira d'une Baleine morte, que le hazard lui avoit fait rencontrer, cent trente barils de graisse. Ces Animaux ont une mesure de longueur, qu'ils ne passent point; & Martens fait entendre que pour les plus grands, c'est environ soixante piés: mais leur épaisseur n'est pas si bornée; de sorte qu'une Baleine peut être, à la fois, moins longue & plus grosse qu'une autre.

Outre la peau mince & superficielle, il s'en trouve, pardessous, une plus épaisse, qui couvre la graisse & qui est proportionnée à la grosseur de la Baleine. Son épaisseur ordinaire est d'un pouce: elle est de la même couleur que la premiere, c'est-à-dire, noire, blanche, ou jaune, si la premiere l'est. Quelque épaisse qu'elle puisse être, elle a si peu de roideur & de dureté, qu'on croiroit pouvoir l'apprêter comme le cuir: mais elle se seche, & se rompt ensuite aisément. A l'égard des intestins, il ne paroît pas qu'on les ait encore étudiés. Ce que j'en puis dire, ajoute Martens, c'est qu'ils sont couleur de chair, remplis de vent & d'une fiente jaune. On croit que la Baleine se nourrit de petits Limas de Mer; mais Martens ne peut se persuader que ces Insectes soient capables de lui donner tant de graisse. Il condamne encore plus ceux qui ne la font vivre que de vent; & la fiente jaune, qui se trouve dans ses intestins, lui paroît une objection sans réplique. D'ailleurs, un Pêcheur célebre l'assura qu'il en avoit pris une aux environs de Hitland, dans laquelle on avoit trouvé près d'un baril de Harengs. Les Baleines étant plus petites, dans cette Mer, que celles du Spitzberg, leur pêche est beaucoup plus dangereuse: elles sont si légeres & si vives, que ne faisant que sauter dans l'eau, & tenant presque toujours la queue au-dessus, on n'ose s'en approcher, pour leur lancer le harpon.

Cependant le courage de cet Animal marin ne répond point à sa force, ni à sa grosseur. Dès qu'il apperçoit un Homme ou une Chaloupe, il se cache sous l'eau, pour prendre la fuite. On ne connoît même aucun exemple d'une Baleine, qui ait fait volontairement du mal aux Hommes, c'est-à-dire, sans y être comme forcée par son propre danger; mais, alors, les Hommes ou les Chaloupes ne lui causent pas plus d'embarras qu'un grain de sable, elle les fait sauter en mille pieces. Toute la force d'une infinité

LE SPITZBERG

d'autres Poiſſons, pris enſemble ou ſéparément, qui donnent tant de peine à les tirer au rivage, n'approche point de celle d'une Baleine. Elle fait quelquefois filer des milliers de braſſes de corde ; & nageant avec beaucoup plus de vîteſſe qu'un Oiſeau ne vole, elle étourdit ceux qui la pourſuivent. Cependant on a toujours obſervé qu'elle ne peut nuire aux grands Vaiſſeaux. Lorſqu'elle leur donne un coup de ſa queue, elle ſe fait plus de mal qu'au Bâtiment.

C'eſt une expérience conſtante, qu'au Printems les Baleines du Spitzberg ſe retirent vers l'Oueſt, près du vieux Groenland & de l'Ile Mayen (37), & qu'enſuite elles retournent à l'Eſt du Spitzberg. Après elles, vient cette autre eſpece de Monſtres marins, que les Allemans nomment *Winnefishen*, Poiſſons à nageoires, & que leur deſcription fait prendre pour ceux que les François appellent Soufleurs. On ceſſe alors de voir des Baleines. Elles nagent contre le vent, comme tous les gros Poiſſons. Leur plus mortel ennemi eſt le Poiſſon à Scie (38), nommé plus ordinairement l'Eſpadon ou l'Epée. Jamais ils ne ſe rencontrent ſans combat, & c'eſt l'Eſpadon qui eſt toujours l'agreſſeur. Quelquefois deux de ces Animaux ſe joignent contre une Baleine. Comme elle n'a, pour arme offenſive & défenſive, que ſa queue, elle plonge la tête ; & lorſqu'elle peut frapper ſon Ennemi, elle l'aſſomme du coup : mais il eſt fort adroit à l'eſquiver, & fondant ſur elle, il lui enfonce ſon arme dans le dos. Souvent il ne la perce point juſqu'au fond du lard, & la bleſſure eſt legere. Chaque fois qu'il s'élance pour la frapper, elle plonge ; mais il la pourſuit dans l'eau, & l'oblige de reparoître. Alors le combat recommence, & dure juſqu'à ce qu'il la perde de vue. Elle bat toujours en retraite, & nage mieux que lui à fleur d'eau. Les Baleines, qui ont été tuées par des Eſpadons, ſentent ſi mauvais, que l'odeur s'en répand fort loin.

(37) L'Auteur du Supplément aux Voïages de Martens & de Wood obſerve que pluſieurs confondent cette Ile avec celle de Cherry, & la prennent pour la même ; à quoi, dit-il, il n'y a nulle apparence, car la pointe la plus Septentrionale de l'une eſt à ſoixante-onze degrés vingt-trois minutes, & l'autre à ſoixante-quatorze degrés cinquante-cinq minutes. D'ailleurs l'Ile de Cherry eſt ronde & n'eſt pas fréquentée par des Baleines : celle de Mayen eſt en longueur, du Sud-Oueſt au Nord-Eſt ; & Berenberg, ou la Montagne des Ours, ſi haute qu'on peut la découvrir de trente milles en Mer, contient tout l'eſpace qui eſt entre les deux Côtes, orientale & occidentale. Il n'y a que du côté du Nord, un petit eſpace plus uni, qui va juſqu'à la Mer. Le même Auteur donne tous les giſemens des Côtes de l'Ile Mayen. Recueil des Voïages au Nord, Tom. II, pp. 274 & 277. On y trouve tant de glaces, au Printems, qu'il eſt impoſſible d'approcher de la partie Septentrionale à plus de dix milles. Auſſi la pêche ne s'y faiſoit-elle autrefois que ſur la Côte occidentale, où les Navires portoient directement. Mais les Baleines ont quitté ces parages, & ſe ſont retirées plus loin au Nord.

(38) Martens voudroit, dit-il, qu'on le nommât Poiſſon à peigne, parceque les dents de l'eſpece d'épée, qui lui ſort de la tête, reſſemblent plus aux dents d'un Peigne qu'à celles d'une ſcie. Donnons ſa Deſcription d'après le P. de Charlevoix, qui l'avoit vû combattre. Il eſt de la groſſeur d'une Vache, long de ſept ou huit piés, & ſon corps va toujours en rétréciſſant vers la queue : ſon arme eſt longue de trois piés & large de quatre doigts. Elle eſt poſée ſur ſon nez, & de chaque côté elle a une ſuite de dents, longues d'un pouce ; rangées entr'elles dans une diſtance égale. Ce Poiſſon ſe met à toutes ſauces, & c'eſt un excellent manger. Sa tête eſt plus délicate que celle du Veau, plus groſſe & plus quarrée. Il a les yeux extrêmement gros. *Journal Hiſtorique d'un Voïage en Amérique*, p. 54.

Histoire Naturelle de l'Amerique Septentr. le Spitzberg

Pêche Allemande de la Baleine.

Quoique pour la Pêche Françoiſe de la Baleine, nous aïons renvoïé le Lecteur à nos Relations, qui ſont entre les mains de tout le monde, on ne ſe plaindra point de nous voir donner ici quelque idée de celle des Allemands; & peut-être nos Pêcheurs en tireront-ils quelque utilité.

Lorſqu'on voit une grande abondance de Poiſſons blancs, on peut compter, dit Martens, que l'année ſera bonne, pour la Pêche des Baleines; mais on ne doit pas eſpérer d'en trouver beaucoup, dans les Parages où les Veaux marins ſont en grand nombre; parceque ces derniers Animaux mangeant tout ce qui ſert de nourriture aux Baleines, elles cherchent des retraites mieux pourvues de vivres.

Auſſitôt qu'on apperçoit une Baleine, ou qu'on l'entend ſouffler & rejetter l'eau, on crie d'abord, *val*, *val*, c'eſt-à-dire, en bas, en bas; & tous les Pêcheurs ſe jettent dans leurs Chaloupes. Chaque Chaloupe contient ordinairement ſix hommes, & quelquefois ſept, ſuivant ſa grandeur. Elles s'approchent de la Baleine, à force de rames. Le Harponneur, qui eſt toujours ſur l'avant, ſe leve, & lance le harpon, qu'il a devant lui. Le Monſtre n'eſt pas plutôt accroché, que voulant aller à fond, il tire la corde avec tant de force, que l'avant de la Chaloupe ſe trouve au niveau des flots, & qu'il l'entraîneroit même au fond, ſi l'attention n'étoit extrême à filer continuellement la corde. La méthode, pour lancer le harpon, eſt de tenir la pointe du fer vers la main gauche, avec la premiere des deux cordes auxquelles il eſt attaché. Cette corde a ſix ou ſept braſſes de long; ſon épaiſſeur eſt d'un pouce. On a pris ſoin de la mettre en cercle, afin qu'elle ne retienne pas le harpon lorſqu'on le lance; elle doit être plus ſouple que l'autre corde, qui la retient, & qui eſt à l'autre bout du harpon, pour ſuivre le Poiſſon dans ſa fuite: auſſi la fait-on du chanvre le plus doux & le plus fin, ſans la godronner. Le Harponneur lance ſon inſtrument de la main droite. Lorſque la Baleine eſt accrochée, tous les Pêcheurs de la Chaloupe lui font face, & ſe hâtent de quitter leurs rames. Un d'entr'eux a, pour unique fonction, le ſoin de veiller ſur la grande corde. Chaque Chaloupe eſt fournie d'un monceau de cordes, diviſé en quatre ou cinq rouleaux, dont chacun en contient, depuis quatre-vingt, juſqu'à cent braſſes. Le premier tient à la petite corde du harpon. A meſure que la Baleine s'enfonce, on lache plus de corde; & ſi la Chaloupe n'en a point aſſez, on prend celle des autres. Ces cordes ſont plus groſſes & plus fortes, que celle qui tient au fer du harpon: elles ſont d'un chanvre rude, & bien godronnées. Le Pêcheur, dont on vient de nommer l'office, & tous ſes Compagnons même, doivent prendre un ſoin extrême qu'au moment où la Baleine s'enfonce, leur grande corde ne ſe mêle, ou n'avance trop d'un côté; ſans cette attention, la Chaloupe ſeroit infailliblement renverſée. Le corde doit filer directement par le milieu de la Chaloupe, & le Harponneur mouille ſans ceſſe, avec une éponge, le bord qu'elle touche en paſſant, dans la crainte qu'un mouvement ſi rapide n'y mette le feu. Les autres y ont auſſi l'œil; tandis qu'un Matelot expérimenté, qui eſt ſur l'arriere, pour gouverner la Chaloupe avec ſon aviron, obſerve de quel côté la corde file, & ſe régle ſur ſon mouvement; car on croit pouvoir aſſurer, ſans exagération, que la Chaloupe va plus vîte que le vent.

Un Harponneur, qui peut darder la Baleine au-deſſous de l'ouie, ou dans la plus grande partie du dos, choiſit toujours l'un ou l'autre de ces deux endroits. On s'efforce auſſi de la percer avec des lances, pour lui faire jetter plus de ſang. D'autres la frappent aux parties naturelles, lorſqu'ils y peuvent atteindre; elle y eſt extrêmement ſenſible, & l'on a même obſervé qu'un coup de lance dans cet endroit, lorſqu'elle eſt prête à mourir, lui fait trembler tout le corps. Mais le plus ſouvent on n'a pas la liberté du choix. La tête eſt l'endroit où le harpon a le moins de priſe, parceque les os y ſont fort durs, & qu'il y a peu de graiſſe. On juge même que l'Animal ſe connoît cette propriété; car lorſqu'il ſe voit en danger, & qu'il ne peut ſe garantir du harpon, il y expoſe la tête plus ordinairement que le dos. Le fer du harpon a la forme d'une fleche par le bout, avec deux tranchans. Le derriere en eſt épais des deux côtés, comme le dos d'un couperet; afin qu'il ne puiſſe, ni couper par là, ni ſe détacher. Le manche eſt plus gros par le haut que par le bas, & creux juſqu'à la moitié, pour y faire entrer le fer, qu'on attache encore à l'entour avec une groſſe ficelle. La petite corde, qu'on a nommée la premiere, tient au fer, près du manche. Le plus grand poids du fer doit toujours être en bas, afin que de quelque maniere que le harpon ſoit lancé, il tombe toujours ſur la pointe. Les meilleurs harpons ſont ceux qui ne ſont pas trop trempés, & qui peuvent plier ſans ſe rompre.

Pendant qu'une Baleine eſt accrochée, toutes les autres Chaloupes ramment devant celle d'où le coup eſt parti, & tirent quelquefois la corde, pour connoître à ſa roideur le degré de force qui reſte à l'Animal. Lorſqu'elle paroît lâche, & qu'elle ne fait pas pancher l'avant de la Chaloupe plus que le derriere, on ne penſe qu'à la retirer. Un des Pêcheurs la remet en rond, à meſure qu'on la tire, pour être en état de la filer avec la même facilité, ſi la Baleine recommençoit à fuir. On obſerve auſſi de ne pas trop lâcher la corde à celles qui fuient au niveau de l'eau, parcequ'en s'agitant elles pourroient l'accrocher à quelque roche, & faire ſauter le harpon. Des Baleines mortes, ce ne ſont pas les plus graſſes qui s'enfoncent auſſitôt. On remarque, au contraire, que plus elles ſont maigres, plus elles vont vîte à fond; quoiqu'elles reviennent ſur l'eau quelques jours après. Mais on n'attend point que celles qui diſparoiſſent ainſi, remontent d'elles mêmes; & l'effort de tous les Pêcheurs ſe réunit, pour les conduire au Vaiſſeau. A la vérité, ſi la Mer étoit aſſez calme pour leur permettre de s'arrêter longtems dans le même lieu, ils auroient moins de peine à les prendre au niveau des flots. Mais outre les obſtacles du Vent & des Courans, une Baleine, morte depuis quelques jours, eſt d'une ſaleté & d'une puanteur inſupportables. Sa chair ſe remplit de vers longs & blancs. Plus elle demeure dans l'eau, plus elle s'éleve. La plûpart ſe découvrent d'un ou deux piés. A quelques-unes on voit la moitié du corps; mais alors, elles crevent avec un bruit extraordinaire. Leur chair fermente; il ſe fait de ſi grands trous au ventre, qu'une partie des boïaux en ſort. La vapeur qui s'en exhale enflamme les yeux, & n'y cauſe pas moins de douleur que ſi l'on y avoit jetté de la chaux vive. Des Baleines qui remontent en vie ſur l'eau, les unes paroiſſent ſeulement étonnées; d'autres ſont farouches & furieu-

ſes. On a beſoin alors d'une extrême précaution pour s'en approcher ; car pour peu que l'air ſoit ſerein, une Baleine entend le mouvement des rames. Dans cet état, on lui lance un nouvel harpon, quelquefois deux, ſuivant l'opinion qu'on a de ſes forces. Ordinairement elle replonge. Cependant quelques-unes ſe mettent à nager au niveau de l'eau, en jouant de la queue & des nageoires, qui n'annoncent rien d'heureux aux Chaloupes. Si dans ce mouvement la corde s'entortille autour de la queue, le harpon en eſt plus ferme, & l'on ne craint pas qu'il ſe détache.

Les Baleines bleſſées rejettent l'eau de toutes leurs forces ; on les entend d'auſſi loin que le bruit du gros canon : mais lorſqu'elles ont perdu tout leur ſang, ou qu'elles ſont tout-à-fait laſſes, elles ne rejettent l'eau que foiblement & comme par gouttes. Leur bruit ne reſſemble plus qu'à celui d'un flaccon vuide, qu'on tiendroit ſous l'eau pour le remplir. Ce changement prouve qu'elles vont mourir. Quelques-unes, après avoir été bleſſées, font rejaillir leur ſang juſqu'à leur mort, en couvrent les Chaloupes & les Pêcheurs, & teignent la Mer de rouge dans un vaſte eſpace. Celles qui ſont bleſſées mortellement, s'échauffent par leurs agitations juſqu'à ſe couvrir d'une ſorte de ſueur, qui attire les Oiſeaux de Mer : ils viennent les becqueter, pendant qu'elles vivent encore. Avec l'eau qu'elles font rejaillir par leurs naſeaux, elles jettent auſſi une eſpece de graiſſe, qui nage ſur l'eau, & que les Malemucks avallent fort avidement.

S'il arrive qu'un harpon ſe briſe, ou ſe détache, les Pêcheurs d'un autre Vaiſſeau, qui s'en apperçoivent, ne manquent point de lancer leur propre harpon ; & lorſqu'ils ont accroché la Baleine, elle leur appartient. Quelquefois une Baleine eſt frappée en même-tems de deux harpons, lancés par deux Vaiſſeaux différens. Alors les deux Vaiſſeaux y ont un droit égal, & chacun en obtient la moitié. Toutes les Chaloupes, qui accompagnent celles d'où le harpon eſt lancé, attendent que la Baleine remonte, & doivent prêter la main pour la tuer à coups de lances. Ce tems eſt toujours le plus dangereux ; car la Chaloupe qui a lancé le harpon, quoiqu'entraînée par la Baleine, s'en trouve ordinairement fort éloignée ; au lieu que les autres, qui viennent la frapper de leurs lances, ſont comme ſur elle, ou du moins à ſes côtés, & ne peuvent gueres éviter d'en recevoir de très rudes coups, ſuivant ſes mouvemens & ſes agitations. Sa queue & ſes nageoires battent ſi furieuſement l'eau, qu'elles la font ſauter & la répandent comme en pouſſiere. Elle peut briſer une Chaloupe ; mais on a déja remarqué que les grands Vaiſſeaux ne reçoivent aucun dommage du coup, & qu'au contraire elle en ſouffre beaucoup elle-même : elle en ſaigne ſi fort, qu'elle acheve de perdre ſes forces, & le Vaiſſeau demeure tout rouge de ſon ſang. Les lances ſont compoſées d'un bois, d'environ deux braſſes de longueur, un peu plus court que celui des piques ; & d'un fer pointu, long d'une braſſe, qui doit être médiocrement trempé, afin qu'il puiſſe plier ſans ſe rompre. Après avoir enfoncé la lance, on la remue de divers côtés, pour rendre la bleſſure plus large. Il arrive, quelquefois, que toutes les lances de trois ou quatre Chaloupes demeurent enfoncées dans le corps d'une Baleine.

Auſſitôt que l'Animal eſt mort, on lui coupe la queue, parcequ'étant tranſverſale, elle retarderoit le cours de la Chaloupe. Quelques Pêcheurs

Allemans gardent la queue & les nageoires, & les ſuſpendent aux côtés du Vaiſſeau, pour le garantir des glaces, lorſqu'il s'en trouve aſſiégé. On attache la Baleine à l'arriere d'une Chaloupe, qu'on amarre elle-même à la queue de quatre ou cinq autres, & l'on retourne au Vaiſſeau dans cet ordre. En y arrivant, la Baleine y eſt attachée avec des cordes; la tête vers la Pouppe; & l'endroit, où l'on a coupé la queue, vers la Proue. Enſuite, deux Chaloupes ſe placent de l'autre côté de l'Animal, & ſont retenues dans cette ſituation par un long crochet, qu'un des Matelots tient pendu au bord du Vaiſſeau. Le Harponneur de chaque Chaloupe eſt ſur l'Avant, ou ſur la Baleine même, vêtu d'un habit de cuir, & quelquefois en bottes. On fiche des pointes de fer, dans le corps de la Baleine, pour ſe tenir ferme ſur ſa peau; parcequ'elle eſt ſi gliſſante, qu'on ne s'y ſoutient pas mieux que ſur la glace. Deux Pêcheurs, chargés de couper la graiſſe, reçoivent pour cet office quatre ou cinq rixdales. La premiere piece, qu'ils doivent couper, eſt celle du derriere de la tête, près des yeux, dont elle eſt l'enveloppe. C'eſt la plus groſſe : toutes les autres ſe coupent en tranches, le long du corps. Cette premiere piece s'étend, lorſqu'elle eſt coupée, depuis l'eau juſqu'à la grande Hune, ou cette petite Platte-forme qui regne en ſaillie autour du grand mât (39). Enſuite on coupe d'autres pieces, qu'on tire auſſi ſur le Pont; & les Matelots qui ſont à bord les découpent en morceaux quarrés, d'un pié de grandeur. Leurs couteaux, avec les manches, ſont à-peu-près de la longueur d'un homme. A meſure qu'on détache des pieces de la Baleine, on la leve avec des poulies, pour ſe donner plus de facilité à la découper. La graiſſe ſe détache, comme on écorche un Bœuf. Les morceaux quarrés ſont découpés en morceaux beaucoup plus petits, qu'on jette dans les tonneaux. Dans cet exercice, on ſe tient auſſi loin de la graiſſe qu'il eſt poſſible, parcequ'on la croit capable de cauſer une contraction de nerfs, qui pourroit aller juſqu'à rendre perclus des mains & des bras. Les couteaux, quoique plus courts que les autres, n'ont pas moins de trois ou quatre piés de long.

La graiſſe des Baleines ne ſe reſſemble point. Dans les unes, elle eſt blanche; jaune dans les autres, & rouge dans quelques-unes. La blanche eſt remplie de petits nerfs, & ne rend pas tant d'huile que la jaune. Celle-ci paſſe pour la meilleure. La rouge eſt remplie d'eau, & vient des Baleines mortes, où le ſang remplit les endroits par leſquels la graiſſe s'eſt écoulée. Auſſi l'huile en eſt-elle moins abondante & moins eſtimée. Lorſqu'on a dépouillé un côté de la Baleine, on ne la retourne qu'après avoir coupé la côte entiere, dont la peſanteur donne beaucoup d'embarras à l'Equipage : il ne l'éleve point, ſans un grand nombre de crochets & de poulies (40). La côte appartient, non-ſeulement aux Propriétaires du Vaiſſeau,

(39) L'Auteur fait juger, par-là, quel doit être le poids d'une Baleine.

(40) Les crochets reſſemblent à un fléau de Balance, & ſont faits exprès. A chaque bout, il y a deux pointes aigües qu'on enfonce dans la côte; au milieu eſt une longue queue, jointe avec un anneau, où les cordages ſont attachés. Deux autres crochets, en forme de griffe d'Oiſeau, ſont attachés à cette queue. Dans l'anneau, où les cordages ſont liés, eſt un autre crochet, attaché auſſi par un anneau, & ſemblable à ceux qui ſont eu uſage pour lever les Marchandiſes avec une Grue. Dans le milieu, entre ces deux crochets, une autre corde ſoutient les crochets d'enbas. Les

mais à ceux qui partagent les frais de l'entrepriſe. Les Mercenaires ſont païés à leur retour, ſans égard au ſuccès de la pêche.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG

Huile de Baleine, & commerce qui s'en fait.

Autrefois les Hollandois faiſoient l'huile de Baleine, au Spitzberg, dans un lieu qui ſe nomme Smerenberg, aux environs de *Harlinger Cookery*; & dans les voïages de Martens, on y voïoit encore tous les inſtrumens qu'ils emploïoient à cette opération. Quelques Baſques, dit-il, choiſiſſent encore le même endroit : mais, en général, les Vaiſſeaux François tirent l'huile ſur leur Vaiſſeaux; & delà vient qu'ils en perdent pluſieurs par le feu. Les Allemands mettent leur graiſſe dans des tonneaux, où ils la laiſſent fermenter, & ſe convertir d'elle-même en huile, ſans qu'on ait jamais appris qu'elle les ait fait ſauter. En la faiſant frire, la perte eſt de vingt pour cent, plus ou moins, ſuivant ſa bonté. Dans le voiſinage de Hambourg, où l'on fait l'huile, on tire la graiſſe des tonneaux, pour la mettre dans une grande cuve, d'où elle eſt jettée dans une chaudiere large & platte (41), qui en contient juſqu'à cent quarante gallons. Après l'avoir fait bien frire ſur le fourneau, on la puiſe avec de petits chaudrons; on la jette dans un grand tamis, qui ne donne paſſage qu'aux parties liquides; & tout le reſte eſt abandonné. Le tamis ſe met ſur une grande cuve, à demi pleine d'eau, où l'huile ſe refroidit, s'éclaircit, & dépoſe au fond ce qu'elle a d'impur. Il ne reſte que l'huile pure & nette, qui nage ſur l'eau comme toute autre huile. De la grande cuve, on la fait couler, par un tuïau, dans une autre cuve de même grandeur; & de celle-ci dans une troiſieme, toutes deux à demi pleines d'eau, pour s'y clarifier encore plus Enfin elle paſſe dans un quatrieme vaiſſeau, d'où elle n'eſt tirée que pour remplir les barils où l'uſage eſt de la conſerver. Ceux, qui ne la veulent pas ſi pure, n'emploient que deux cuves. Le baril, qu'on nomme en Allemagne *Cardel*, ou *Quarteel*, contient ſoixante-quatre gallons d'Angleterre (42), ou deux cens ſoixante-douze pintes de France; mais un véritable baril d'huile de Baleine n'eſt que de trente-deux gallons, ou cent trente-ſix pintes. Quelques-uns font frire auſſi le marc, dont ils tirent une huile brune; mais ſi peu eſtimée, qu'elle ne vaut pas les frais.

Poiſſon à nageoires.

Après avoir parlé du Poiſſon à nageoires (43), comme d'un Habitant familier de la Mer du Spitzberg, j'en dois la deſcription. Il eſt de la longueur d'une Baleine, mais on ne lui donne que le tiers de ſa groſſeur. Il ſe fait connoître à ſes nageoires, qui ſont ſur le dos, près de la queue, & par la force avec laquelle il ſouffle & rejette l'eau. La boſſe qu'il a ſur la tête, eſt fendue en long; & c'eſt par ce trou qu'il rejette l'eau, à beaucoup plus de hauteur que la Baleine. D'ailleurs ſon dos n'eſt pas ſi courbé que celui de l'autre; ſa boſſe eſt moins élevée; ſes babines ſont brunes, & reſſemblent à des cordes entrelaſſées. Sa côte pend au-deſſus de la babine ſupérieure, comme dans la Baleine; mais quelques-uns doutent qu'il puiſſe ou-

deux pointes de derriere prennent la côte d'un côté; celles de devant la prennent de l'autre; de ſorte qu'elle ſe trouve entre les unes & les autres lorſqu'on la leve.

(41) Martens la compare à celle des Teinturiers; platte, dit-il, large, dans la forme des Caſſeroles de cuivre.

(42) Le Gallon fait environ quatre pintes de Paris.

(43) C'eſt la traduction du nom Allemand, qui eſt *Winnefish* : mais il paroît que c'eſt le Poiſſon que nos Relations nomment *Souffleur*.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

LE SPITZBERG

vrir la gueule. Martens assure, au contraire, qu'il peut l'ouvrir, quoiqu'en nageant il ne l'ait pas toujours ouverte comme la Baleine ; qu'il en a le dedans tout couvert de poils, la petite côte, ou la plus jeune, de couleur bleuâtre, & la vieille d'un brun foncé, avec quelques raies jaunes. Il est noir, sans l'être autant que du velours, comme les Baleines de cette couleur; mais la sienne ressemble à celle de la Tanche. Il a le corps long & menu. Il est beaucoup moins gras que la Baleine; ce qui dégoûte d'autant plus d'en prendre, que le profit dédommage peu du danger; car se remuant avec plus de vîtesse que la Baleine, & jouant de la queue & des nageoires avec plus de force, il effraie les Pêcheurs jusqu'à leur faire craindre de s'en approcher assez pour le tuer à coups de lances, seules armes néanmoins qui puissent l'expédier promptement. Martens raconte que des Pêcheurs de sa Nation aïant lancé, par mépriſe, le harpon sur un Poisson à nageoires, il les entraîna tout-d'un-coup, avec leur Chaloupe, sous un glaçon, d'où ils ne purent sortir. Les Poissons à nageoires ont la queue platte. Lorsqu'ils paroissent dans la Mer du Spitzberg, on n'y voit plus de Baleines.

Quatre sortes d'Ecrevisses du Spitzberg.

On trouve, dans la même Mer, quatre sortes d'Ecrevisses marines; l'une, sans queue, nommée *Zee-Kraff* par les Allemans, & *Araignée de Mer* par les François; les autres plus connues sous les noms de *Langoustin rouge*, de petit Langoustin ou petite Chevrette, & de Pou marin, ou Pou de Baleine. La premiere est non-seulement sans queue, mais elle a six piés, deux serres, & le corps tout velu. Par la tête, elles ressemblent à nos Ecrevisses de Mer. La principale différence, entre les Langoustins du Spitzberg & les nôtres, c'est que les premiers sont rouges, avant que d'être cuits au feu, & qu'ils ont la tête fendue en deux, avec plusieurs cornes. Ils ont d'ailleurs, comme les Ecrevisses, les yeux au bout de la tête, qui est fort large. La coque, ou l'écaille, qui couvre leur dos, a la forme du derriere d'une cuirasse, & se courbe un peu autour du cou : elle est armée d'un piquant. Après cette écaille, on trouve six plaques rondes & enchassées l'une dans l'autre, qui couvrent les pattes de devant & de derriere, & dont les bords sont marquetés de petites taches noires. Leur queue est composée aussi de cinq pieces; & lorsqu'elle s'étend, elle ressemble à celle d'un Oiseau. Les deux pattes de devant ont de petites pinces. Ces Langoustins rouges ont dix-huit jambes, dont les plus proches des pinces sont les plus courtes. Les huit premieres ont chacune quatre jointures, dont la plus haute est la plus longue, comme la derniere est la plus courte; mais elles ne sont pas velues. Les dix autres n'ont que deux jointures, & celles de derriere sont les plus longues. Les piés sont un peu crochus, & velus. Des jointures inférieures de chaque jambe de derriere sortent deux rejettons, & les autres jointures n'en ont qu'un. Ces Insectes marins s'élancent dans l'eau avec beaucoup de vîtesse.

Les petits Langoustins du Spitzberg sont une espece de Chevrettes, qui ressemblent à des vers. Leur tête, qu'on prendroit pour celle d'une Mouche, est armée, par devant, de deux cornes. Tout leur corps est couvert d'écailles assez dures. Ils ont le dos rond; mais leur plus grande largeur est par le bas. De six jambes, qu'ils ont de chaque côté, trois bordent la premiere écaille, & les trois autres sont au-dessous de la troisieme. Ces petits

petits Animaux ſe trouvent ordinairement entre les pierres des Havres, & dans la graiſſe de la Baleine qui flotte ſur l'eau. Ils ſont la proie des Oiſeaux de Mer, qu'on ne manque point de voir en grand nombre, dans tous les lieux où l'on trouve de petits Langouſtins.

Poux de Baleine.

Les Poux de Baleine, que Martens range entre les Teſtacées, ne reſſemblent aux Poux ordinaires que par la tête. Leurs écailles ont la dureté de celle du Langouſtin. Ils ont quatre cornes, dont les deux premieres ſont courtes, mais droites, & les deux autres crochues & pointues. Ils ont deux yeux, & n'ont qu'un naſeau. De ſix écailles qu'ils ont ſur le dos, la premiere a la forme d'une navette de Tiſſerand. On compare la figure de leur queue à celle d'un Bouclier; mais elle eſt fort courte. La premiere des ſix écailles du dos eſt garnie de jambes, formées en croiſſant, ou plutôt en faucille; le dehors en eſt rond, le dedans dentelé comme une ſcie, & les extrémités pointues. A chaque côté de la ſeconde & de la troiſieme écaille, quatre autres jambes, qui leur ſervent comme d'avirons, ont une petite jointure en bas, qui facilite leur mouvement. Ces Inſectes ne ſe trouvent que ſur la Baleine; & lorſqu'ils ſont attachés à ſa peau, ils ont leurs deux dernieres jambes croiſées ſur leur dos, ou levées. Les ſix autres, qui reſſemblent à celles de l'Ecreviſſe, ont chacune trois jointures, & ſont fort aigües. Le Pou de Baleine s'attache ſi fort à la peau de ce Poiſſon, qu'on le mettroit plutôt en pieces que de l'en arracher; & pour l'avoir en vie, on eſt obligé de couper un morceau de la partie à laquelle il eſt attaché. Il ne ſe tient que ſur les nageoires, les babines & les parties génitales, où la Baleine ne peut ſe frotter facilement. Elle eſt quelquefois ſi couverte de ces Inſectes, qu'ils emportent de grandes parties de ſa peau. C'eſt dans le tems de la chaleur, qu'elle en eſt particulierement tourmentée.

Deux eſpeces de Poiſſon étoilé.

Martens, qui avoit parcouru différentes Mers, n'a vu que dans celle du Spitzberg, deux ſortes de Teſtacées qu'il décrit (44). Il les nomme *Starn fish*, c'eſt-à-dire, Poiſſon étoilé, ou Etoile de Mer. Le premier a cinq pointes, qui lui ſervent comme de jambes: il eſt de couleur rouge. Sur le plat du corps, il a cinq doubles rangées de grains aigus. Entre chacune de ces doubles rangées, il s'en trouve une ſimple, des mêmes grains; de ſorte qu'on compte en tout quinze de ces rangées de grains, qui repréſentent la figure d'une Etoile à cinq branches. D'ailleurs le plat du corps reſſemble au dos d'une Araignée. De l'autre côté, on voit au centre la figure d'une Etoile à cinq branches pointues, qui s'ouvre & ſe reſſerre comme une bourſe, & qui eſt, apparemment, la bouche de l'Animal. Autour de cette Etoile, on voit de petites taches noires, qui ſont rangées auſſi en forme d'Etoile; & celle-ci eſt encore entourée d'une autre figure, qui reſſemble beaucoup à la Renoncule. De l'Etoile du milieu, ou de la bouche, partent cinq bras, ou jambes, qui, depuis la fleur juſqu'aux extrémités, ſont bordés de grains; & ces grains n'empêchent pas qu'ils ne ſoient auſſi unis qu'une coque d'œuf. Ils ſont couverts d'écailles. Leur longueur eſt d'environ trois pouces; & depuis les endroits où les grains

(44) Non qu'on ne voie des Etoiles de Mer dans la Mer du Nord, dans celle d'Eſpagne & dans la Méditerranée; mais il les trouve tout-à-fait différentes. Celle que Rondelet décrit, eſt noire, & n'a pas les mêmes plis.

commencent, ils vont toujours en diminuant. Entre les écailles, il se trouve trois ou quatre autres grains ensemble, qui ressemblent à des vertrues. Lorsque ce Poisson nage, il étend ces grains de chaque côté, comme les Oiseaux étendent leurs plumes pour voler.

LE SPITZBERG

Seconde espece.

L'autre Poisson étoilé devroit se nommer plutôt Poisson de Corail, parcequ'il ressemble si parfaitement à cette espece de Plante, qu'on le prend pour elle avant que de s'être apperçu qu'il est vivant. Il est d'une couleur plus vive que le premier, qui tire sur le rouge obscur. Son corps a dix angles. Le dessus offre la forme d'une Etoile, avec autant de branches, qui ressemblent aux aîles d'un Moulinet. Ce dessus est rude, mais le dessous est poli. Au milieu, on voit une autre figure d'Etoile à six branches, qu'on peut prendre pour sa bouche, & dont le tour est doux & uni jusqu'aux endroits d'où sortent les jambes. Entre les emboîtures, il se trouve des cavités, qui sont aussi assez douces. Le haut des jambes est gros; & leur milieu offre un creux assez doux aussi. Les bords en sont couverts d'écailles, les unes sur les autres, comme des rangées de Corail; mais au-dessous, les écailles sont entrelassées, ont dans leur milieu de petites raies noires, & sont les unes sur les autres, comme celles de l'Ecrevisse. En sortant du corps, les jambes se divisent en diverses branches, creuses, comme on l'a dit, jusqu'à l'endroit où elles se divisent en d'autres branches, qui diminuent par degrés. Les petites d'enbas sont entourées d'écailles fort pointues. Le poisson joint toutes ses pattes en nageant, & les écarte ensuite, comme s'il ramoit. Martens en vit un, qui, d'une patte à l'autre, n'avoit pas moins d'un pan de longueur. Les plus grands sont les plus beaux en couleur. Ils ne vivent pas longtems hors de l'eau. En mourant, leurs pattes se retirent vers la bouche; & peu de tems après leur mort ils se brisent en morceaux.

Poisson Dragon ou Drack-Fish.

Le Poisson Dragon (Drack fish) est une autre rareté du Spitzberg. Il a sur le dos, deux nageoires, dont la premiere, garnie de fort longs filets, a deux pouces de hauteur. La seconde est moins élevée, & sans filets; mais elle occupe une grande partie du dos. Au lieu d'ouies, il a dans le cou, deux ouvertures, bordées, de chaque côté, de deux petites nageoires. Au-dessous de ces nageoires, il en a une autre, de bonne grandeur, & une encore sous le ventre, qui est fort longue, fort étroite, & qui touche à la queue. Sa tête est oblongue, & composée de plusieurs arrêtes. Il a le museau relevé, la queue d'un pouce de largeur, le corps long, mince, un peu rond, d'une couleur argentine & luisante. Ce Poisson se trouve ordinairement entre l'*Ile aux Ours* & le Spitzberg.

Le Poisson blanc

Les Allemans ont nommé *Whit-Fish*, Poisson-blanc, un fort gros Poisson des Mers glacées, qui a la figure d'une Baleine, & jusqu'à vingt piés de long. Il n'a pas de nageoires sur le dos, mais il en a deux sous le ventre; & sa queue ressemble à celle de la Baleine. Il a sur la tête une bosse, & un trou par lequel il rejette l'eau. Sa couleur est un jaune pâle, & sa graisse assez abondante, à proportion de sa grosseur, mais si molle, que le harpon s'en détache facilement. On rencontre ces Poissons en trouppes, & Martens en vit à la fois plusieurs centaines.

LE SPITZBERG

Le Butskopf.

Le *Butskopf*, en François *Tête de Plie*, eſt encore un Monſtre du Spitzberg, qui a depuis ſeize juſqu'à vingt piés de long. Son muſeau eſt d'une même groſſeur, & ſans pointe, rempli de petites dents aigües. Il a, vers le milieu du dos, une nageoire qui ſe voûte un peu en deſcendant, & deux autres ſous le ventre, aſſez ſemblables à celles de la Baleine, couvettes d'une peau épaiſſe & mêlée d'arrêtes. Sa queue reſſemble auſſi à celle des Baleines. Il a, ſur le cou, une ouverture par laquelle il rejette l'eau, mais à moins de hauteur que la Baleine; & le bruit qu'il fait en la rejettant eſt différent auſſi par la force & par le ſon. Ses yeux ſont fort petits, à proportion de ſa groſſeur. Il a le dos brun, la tête de même couleur, mais marbrée; & le deſſous du ventre, blanc. Les Butskopfs ſuivent longtems un Vaiſſeau, & s'en approchent ſi près, qu'ils ſe laiſſent même toucher avec un bâton. Ils nagent contre le vent, comme tous les gros Poiſſons; & Martens juge que c'eſt pour ſe mettre à couvert de la tempête; il croît même qu'ils en ſont comme avertis, par des douleurs qu'ils ſentent quelques jours auparavant, & qui leur font faire des culbutes ſurprenantes, qu'on ne ſauroit prendre, dit il, pour un jeu.

La Licorne de Mer.

On a nommé pluſieurs fois la Licorne de Mer ſans en avoir donné la Deſcription. Martens ſe plaint de l'avoir trouvée, dans les Livres, avec une nageoire ſur le dos. Elle n'en a point, dit-il, mais elle a ſur le cou une ouverture par laquelle on lui voir rejetter l'eau. Par le corps, elle reſſemble au Veau marin; mais ſes nageoires de deſſous & ſa queue ſont celles de la Baleine. Les unes ont la peau noire, les autres d'un gris pommelé: mais toutes ſont blanches ſous le ventre. Leur longueur eſt depuis ſeize juſqu'à vingt piés. Une aſſez longue corne, ou plutôt une dent, qui leur ſort de la tête, leur a fait donner leur nom: elles la tiennent levée en nageant, & l'on en voit quelquefois un grand nombre qui fendent les eaux dans cette ſituation. Leur viteſſe eſt ſi ſinguliere, qu'on en prend fort peu, quoiqu'on ait ſouvent le plaiſir d'en voir.

Le Hay.

Enfin Martens compte entre les Monſtres du Spitzberg, un Poiſſon, qu'il nomme *Hay*, & qui n'eſt pas moins monſtrueux par ſa forme, que par ſa groſſeur. Il a deux nageoires ſur le dos, & ſix ſous le ventre. La plus haute des premieres reſſemble à la plus haute du Butskopf: la plus baſſe eſt d'une largeur égale, du haut en bas, & courbée en arc. Des ſix autres, les deux premieres, vers la tête, ſont les plus longues, & leur figure eſt celle d'une langue. Celles du milieu ſont plus larges que les deux ſuivantes, mais elles ont la même forme: toutes quatre ſont d'une même largeur, & les deux dernieres ſont ſeulement un peu plus courtes que celles du milieu. La queue reſſemble à celle de l'Eſpadon, ou Poiſſon à Scie, avec cette différence qu'elle eſt fendue par le bas, & que l'autre moitié a la figure d'une feuille de Lys. Le Hay a le muſeau long; le corps, long auſſi, mais rond, mince, & plus gros néanmoins vers la tête: ſon muſeau reſſemble à celui de l'Eſpadon, & ſa queue a ſix rangées de dents aigües, les unes fort près des autres, trois en haut & trois en bas. Ses yeux, qui lui ſortent un peu de la tête, ſont oblongs & fort clairs. Il a cinq ouies de chaque côté, comme l'Eſpadon. Sa peau eſt dure, épaiſſe, rude lorſqu'elle eſt touchée à contreſens, & de couleur griſâ-

tre. On ne lui donne qu'environ trois braſſes, dans ſa plus grande longueur ; ce qui n'empêche point qu'étant fort glouton, il n'emporte de ſi gros morceaux de chair aux Baleines, qu'on les croiroit enlevés avec une pelle. Ces Poiſſons dévorent ſous l'eau quantité de Baleines, ou mangent du moins une partie de leur graiſſe ; ce qui fait quelquefois dire, aux Pêcheurs, qu'ils n'ont pris que la moitié d'une Baleine morte. Le Hay n'eſt pas moins avide de chair humaine, & ſe jette ſur les Matelots qui ſe baignent dans la Mer. Il a le foie ſi gros, qu'on en tire beaucoup d'huile. La chair du dos eſt un aſſez bon aliment, lorſqu'après l'avoir pendue quelques jours à l'air & l'avoir fait bouillir, on la fait enſuite rôtir pour la manger. On prend ce Poiſſon avec un grand crochet, attaché au bout d'une chaine de fer, où l'on a mis une piece de chair pour amorce (45).

Hanneton marin

Martens prit, dans la Baie du Sud, au Spitzberg, un petit Poiſſon fort ſingulier, qu'il nomme *Hanneton marin*. Il a deux nageoires, qui ont la figure de celles d'une Baleine. Il eſt épais & large par le milieu, mince & pointu par les deux bouts ; & par le reſte du corps, il reſſemble à nos Hannetons, avec cette ſeule différence, que la queue eſt plus groſſe, & ne commence à devenir pointue que vers le bout. La tête eſt large, ronde, fendue au milieu, avec de petites cornes de la groſſeur d'une paille. Sur le devant, il a deux rangées de petits boutons, trois de chaque côté : l'Auteur ne pût diſtinguer ſi c'étoient des yeux. La bouche eſt partagée, ou fendue. Ce petit Animal eſt ſi tranſparent, qu'on lui voit juſqu'aux entrailles. Toute ſa couleur eſt d'un blanc d'œuf, à l'exception de la bouche, qu'il a jaune & noire ; & ſa ſubſtance eſt ſi glaireuſe, qu'il ſe diſſout dans les mains.

Dans le même Havre, Martens vit un autre Inſecte, auſſi tranſparent que le Hanneton marin, mais plat, avec deux bras ſemblables au fléau d'une Balance, qui ſont revêtus d'une eſpece de poil ou de duvet, & qui lui ſervent à ſe mouvoir. Sa couleur eſt brune. Martens, ajoutant ici qu'il en vit pluſieurs, ſemble oublier que cinq ou ſix lignes au-deſſus, il a dit » qu'on en voit nager un ſi grand nombre, qu'il ne ſeroit pas plus aiſé » de les compter que la pouſſiere qui vole dans l'air. Il remarque même que ſuivant quelques-uns, les Baleines s'en nourriſſent, ce qui doit en faire ſuppoſer une prodigieuſe abondance ; & s'il rejette cette opinion, c'eſt uniquement parcequ'il ne croit pas qu'une ſi mince nourriture pût les rendre ſi graſſes. Il juge plutôt, dit-il, qu'ils ſervent à nourrir les Oiſeaux de Mer.

Un autre Inſecte marin a la figure d'un Champignon ; c'eſt-à-dire qu'il n'eſt compoſé que d'une tige ronde & épaiſſe, qui entre dans le milieu de la tête. Cette tête eſt bleue, à-peu-près, & de la même épaiſſeur que la tige. On pourroit la comparer auſſi à ces chapeaux de paille, que les Femmes Allemandes portent à la campagne. La tige groſſit en deſcendant ; & le bout en eſt rond, mais beaucoup plus petit que celui d'en haut. Le mouvement de ces Inſectes eſt le même que celui d'un bâton qu'on enfonce dans l'eau, & qu'on laiſſe remonter tout-d'un-coup.

(45) Le Traducteur de Martens dit qu'il ne ſait quel nom l'on peut donner en François à ce Poiſſon. N'eſt-ce pas le Requin, ſous un nom Allemand ?

L'Insecte, ou le Poisson *Rose*, qu'on ne voit jamais nager sur l'eau, que dans un tems calme, est de la rondeur d'un cercle ; mais entre les rais & dans sa circonférence il est un peu dentelé. Il a seize rais, qui partent du centre du corps, & qui se divisent en deux branches dans l'endroit où ils se serrent le plus. Le corps est blanc, transparent, se ferme & s'ouvre à son gré. Les rais sont d'un rouge brun ; & leur bout, vers la circonférence extérieure, a diverses taches, au nombre de trente-deux. Dans le milieu de cette espece d'assiette, on distingue un petit cercle, & c'est de sa circonférence que partent les rais. En dedans, ce cercle est creux : peut-être ce creux est-il le ventre de l'Insecte ; du moins, l'Observateur Allemand y trouva deux ou trois petites Chevrettes. Il y remarqua aussi sept fils bruns, semblables à de la soie filée, qui pouvoient être les intestins. Toute la masse de cet étrange Poisson pese une demie livre, & son diametre est d'un demi pan. On prétend que la couleur des Maquereaux leur vient de ce qu'ils se plaisent à sucer ces Insectes : il est vrai, dit Martens, qu'ils sont en grand nombre ; mais comment vérifier une si bizarre supposition ?

HISTOIR NATURELLE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTR. LE SPITZBERG Poisson Rose.

On voit au Spitzberg, dans les tems calmes, deux sortes de Poissons glaireux, dont l'un a six angles, & l'autre huit. Le premier offre aussi six raïons, couleur de pourpre, dont les bords sont bleus ; entre ces raïons son corps est partagé comme une courge, en six côtes. Du milieu pendent deux fils, aussi rouges que du Vermillon, rudes, & de la figure d'un cinq en Lettres Romaines. On ne s'apperçoit point qu'il les remue en nageant. Tout le corps est de la blancheur du lait, & de la forme d'un bonnet à cornes. Il pese environ deux onces, & se dissout dans les mains sans leur causer aucun mal.

Un Insecte du Spitzberg, plus étrange encore, a vers le haut une ouverture, comme celle d'une plume d'Oie, qui est peut-être sa bouche. Ce tuïau entre comme un entonnoir dans une cavité ; & du trou descendent quatre raies, deux à deux, directement opposées les unes aux autres, deux coupées en travers, & deux qui ne le sont pas. Les premieres sont larges d'environ la moitié d'une paille ; les autres le sont du double, & ressemblent au dos d'un Serpent. Les unes & les autres descendent jusqu'au-delà de la moitié du corps. Du milieu de l'Entonnoir partent quatre autres raies, qui ressemblent aussi au dos d'un Serpent, & qui descendent plus bas que les quatre premieres. Ces huit raies ont diverses couleurs changeantes, qui se réduisent au bleu, au jaune & au rouge, & qui produisent l'effet de l'Arc-en-Ciel. Tout l'Insecte a l'apparence d'une petite Fontaine, qui auroit eu huit jets-d'eau. Dans l'intérieur de l'Entonnoir, on voit une espece de nuage, qui se divise, & qu'on peut prendre pour les entrailles. Dans l'endroit où les raies extérieures aboutissent, le corps est un peu courbé : Delà il continue d'aller en tournant, avec plusieurs petites raies. Hors des raies, il est partout d'un beau blanc. Le poids de l'Insecte est d'environ quatre onces. Il se dissout dans les mains, comme les deux précédens. On voit, dans la Mer d'Espagne, plusieurs sortes de Poissons glaireux, compriſes sous le nom d'Orties de Mer, quelques-unes bleues, d'autres pourpres, jaunâtres, ou blanches : mais elles brûlent la peau, en s'y attachant, jusqu'à causer quelquefois des érésipéles.

CHAPITRE XVII.

VOÏAGE DE REGNARD EN LAPONIE.

INTRODUCTION.

A Nous renfermer ſcrupuleuſement dans nos bornes, cette Relation, & les deux ſuivantes, qui ne regardent point d'autre Païs que ceux de l'Europe, devoient être réſervées pour le Recueil des Voïages par Terre; & c'eſt auſſi l'unique raiſon qui nous les fait releguer dans un Article iſolé. Mais, nous étant engagés à donner celle de M. de Maupertuis, l'ordre veut naturellement qu'elle ſoit précedée de la plus ancienne qu'on ait publiée ſur la même Région.

Trois jeunes François, d'un mérite diſtingué, quittent leur Patrie par des motifs convenables à leur âge, paſſent en Hollande, en Dannemark, & delà en Suede, où le Roi leur conſeille de faire un des plus curieux, mais des plus pénibles Voïages qu'on ait vûs dans ce Recueil. Le goût de la nouveauté les ſaiſit; ils partent. Leurs noms ſont, *de Corberon*, de *Fercour*, & le célebre *Regnard*, auſſi connu par la Relation ſuivante, que par ſes Ouvrages dramatiques.

Départ de Regnard & de ſes deux Compagnons.

Ils mirent à la voile avec un vent de Sud-Oueſt, le 23 de Juillet 1681. Leur navigation ſur la Mer Baltique, n'a de remarquable que la promptitude avec laquelle ils furent pouſſés par le vent. Après avoir reconnu, dès le lendemain, la petite Ile d'*Aland*, à quarante milles Suedois de Stokolm, ils perdirent la terre de vûe, & ne la revirent que le 25, à la hauteur d'Hornen, ou *Herneſante*, éloignée de Stokolm d'environ cent milles. Le vent, qui ne ceſſa point de leur être favorable, leur fit bientôt découvrir les Iles d'*Ulſen*, de *Schagen* & de *Goben*. Enſuite, laiſſant l'Angermanie, ils ſe trouverent le 26, à la hauteur d'*Urna*, premiere Ville de Laponie, qui prend ſon nom de la Riviere qui l'arroſe, & qui le donne à toute la Province qu'on appelle Urna Lapmark. Regnard la ſitue à ſoixante-cinq degrés onze minutes de latitude, & trente-huit degrés de longitude, à cent cinquante milles de Stockolm, qui ſont, dit-il, environ quatre cent cinquante lieues Françoiſes. Le même jour, ils découvrirent les Iles de *Querken*, enſuite celle de *Ratan*, & vers le ſoir ils arriverent à la hauteur du Cap Burockluben. Après l'avoir doublé, ils perdirent la Terre de vûe; & le 27 au matin, ils ſe trouverent ſous *Malhura*, petite Ile à huit milles de Torno, d'où ils allerent jetter l'ancre à une lieue de cette Ville. » On aura peine à comprendre, obſerve Regnard, qu'en qua-
» tre jours nous aïons pû faire tant de chemin. On compte, par Mer, de
» Stockolm à Torno, deux cens milles de Suede, qui valent ſix cens
» lieues de France, & nous fîmes toute cette route avec un vent ſi favo-
» rable de Sud & de Sud-Oueſt, qu'étant partis le Mercredi à midi de
» Stockolm, nous arrivâmes à la même heure, le Dimanche ſuivant, ſans
» avoir été obligés de changer une fois nos voiles.

Torno, ſuivant ſes meſures, eſt ſitué à l'extrêmité du Golfe Bothnique,

par les quarante-deux degrés vingt-ſept minutes de longitude, & par les ſoixante-ſept de latitude. Cette Ville, dit-il, eſt la derniere du Monde (46), vers le Nord ; le reſte des Terres, juſqu'au Cap, n'étant habité que par des Sauvages, qui n'ont aucune demeure fixe. C'eſt à Torno que ſe tiennent pendant l'Hiver les Foires de ces Peuples, lorſque la Mer & les Lacs ſont aſſez glacés pour leur permettre de s'y rendre en Traîneaux ; voitures ſi commodes pour leurs Voïages, qu'elles peuvent aller en un jour de Finlande en Laponie, & traverſer ſur les glaces le Sein Bothnique, quoique dans ſa moindre largeur il n'air pas moins de trente ou quarante milles Suedois. Le trafic de Torno n'étoit alors qu'en Poiſſon, que ſes Habitans envoïoient fort loin ; & leur Riviere produit une ſi grande abondance de Saumons & de Brochets, qu'ils en fourniſſent à toutes les Provinces de la Mer Baltique. Ils en ſalent une partie, & fument l'autre.

Voïages en Laponie. Regnard. 1681.

En arrivant à Torno, les trois Voïageurs François penſerent peu à s'arrêter dans une Ville, qu'ils ne trouverent compoſée que de Cabanes de bois : mais leur goût pour les Sciences leur fit ſouhaiter de voir le célebre *Jean Tornæus*, qui a compoſé l'Hiſtoire du Païs, & traduit en Lapon tous les Pſeaumes de David. Ils le trouverent mort depuis trois jours, & couché dans ſon cercueil avec l'habit de ſa Profeſſion (47). Sa Femme, étendue d'un autre côté ſur un lit, témoignoit ſon affliction par ſes ſoupirs & ſes larmes ; & quantité d'autres Femmes, qui l'environnoient dans cette ſituation, lui répondoient par leurs gémiſſemens. Mais Regnard obſerve que leur conſolation, dans une ſi grande triſteſſe, étoit pluſieurs grands Pots d'argent, de figure antique, pleins de Vins de France, de Vins d'Eſpagne, & d'Eau-de-vie, qui ne demeuroient pas longtems vuides. » Nous » goûtames de tout, dit-il ; & la Veuve interrompoit ſouvent ſes ſou» pirs, pour nous preſſer de boire : elle nous fit même apporter du » Tabac.

Leur arrivée à Torno.

Les Habitans de Torno, qui n'avoient jamais vû de François, s'empreſſerent de careſſer les trois Voïageurs. Ils leur offrirent diverſes ſortes de Fourrures, & leur firent voir des habits Lapons, faits de peaux de Rênes, avec les bottes, les gants, les ſouliers, la ceinture & le bonnet. Regnard ſe plaint de n'avoir pas trouvé la même politeſſe aux environs de la Ville ; le Peuple y fuïoit au contraire à ſon approche : mais aïant reçu à Torno, des civilités conſtantes, il obtint des Bourguemêtres un petit Bateau Finnois, pour s'embarquer ſur le Fleuve avec ſes deux Amis. Ce fut, à cette occaſion, qu'il vit pour la premiere fois un Traîneau Lapon, qu'il décrit ici, pour ſe faire entendre, dans la néceſſité où il ſera ſouvent de le nommer. Cette machine, dont il admira la ſtructure, & que les Lapons nomment *Pulka*, eſt faite, dit-il, comme un petit Canot, c'eſt-à-dire élevée ſur le devant, pour fendre plus facilement la nége. Une ſeule Planche forme la Proue ; mais le corps eſt compoſé de pluſieurs pieces de bois, couſues enſemble avec de gros fils de Rêne, ſans qu'il y entre un ſeul clou, & réunies ſur le devant à une autre piece, qui regnant par-

(46) Voïez, ci-deſſous, ſa Deſcription dans le Voïage de MM. de Maupertuis & Outhier. Ils écrivent Torneå.

(47) Il étoit Prêtre Luthérien. Voïez ci-deſſous, ſon enterrement.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

dessous dans toute la longueur de la machine, excede le reste de l'Ouvrage, & produit le même effet que la quille d'un Vaisseau. C'est sur cette piece de bois que le Traîneau glisse; & comme elle n'est large que de quatre doigts, il est difficile qu'étant dans la Voiture, on ne panche pas sans cesse de côté ou d'autre. On se met dedans jusqu'à la moitié du corps, comme dans une espece de cercueil; & l'on s'y fait lier, pour se rendre entierement immobile, en conservant seulement l'usage des mains, dont l'une sert à conduire le Rêne, & l'autre à se soutenir lorsqu'on est menacé de tomber. Le principal soin, comme le plus nécessaire, est de se tenir le corps dans l'équilibre; sans quoi l'on est souvent en danger de la vie, surtout en descendant par des rochers escarpés, sur lesquels on court avec une si étrange vîtesse, qu'on ne peut se figurer la promptitude de ce mouvement sans l'avoir expérimenté.

Le Bateau Finnois, fait exprès pour les Rivieres du Païs, étoit long de douze piés & large de trois. Ces petits Bâtimens sont si bien travaillés, & si legers, que deux ou trois Hommes les portent facilement, lorsqu'il faut passer d'impétueuses cataractes, qui roulent des pierres de toute grandeur. Regnard & ses deux Amis ne craignirent point de s'y embarquer, avec un Interprete & quelques gens de service. Ils partirent de Torno, le dernier jour de Juillet; mais un vent furieux & de gros torrens qui tomboient des Montagnes, les obligerent bientôt de suivre à pié la rive du Fleuve; en se donnant le plaisir de la chasse, au milieu d'une multitude d'Oies, de Canards, de Courlis & d'autres Oiseaux, qui leur causa de l'admiration. Une pluie violente interrompit cet exercice, & les força de s'arrêter à une lieue & demie de Torno, dans une Cabane de Païsan, où ils passerent la nuit.

Ils marcherent tout le jour suivant, sans se reposer, avec le chagrin de n'avoir pû faire que trois milles jusqu'à la nuit; si l'on peut appeller nuit, dit Regnard, un tems où l'on voit continuellement le Soleil, sans qu'on puisse faire aucune distinction du jour au lendemain (48). D'épouventables torrens, qu'ils eurent à surmonter, leur firent faire plus de la moitié du chemin à pié. Ils furent même obligés de porter quelquefois leur Bateau: mais ils eurent le plaisir de voir descendre deux petites Barques, au milieu des cataractes. » Le vol d'un Oiseau ne représente que foible-
» ment cette impétuosité. La vûe ne peut suivre la course de ces Bâti-
» mens, qui tantôt s'enfoncent dans les vagues, où ils paroissent ensévelis, &
» tantôt se relevent d'une hauteur surprenante. Dans une si grande agita-
» tion, le Pilote est debout, emploie toute son industrie à se garantir des
» pierres qui roulent autour de lui, & passe entre les Rochers, qui ne
» laissant que la largeur du Bateau, le briseroient en mille pieces s'il avoit
» le malheur d'y toucher.

Le tourment du troisieme jour de marche fut une prodigieuse quantité de Moucherons, qui sont la peste de cette Contrée. Les Habitans n'ont pas d'autre méthode pour s'en garantir, que de remplir leurs Habitations de fumée, & d'allumer de grands feux autour de leurs Bestiaux. A leur exemple les trois Voïageurs se firent enfumer, en arrivant chez un Allemand

(48) Voïez le Voïage de M. de Maupertuis.

qui

qui faisoit, depuis trente ans sa résidence dans le Païs, où il recevoit le tribut des Lapons pour le Roi de Suede. Ils apprirent de lui que ces Peuples étoient obligés d'apporter ce qu'ils doivent dans un lieu qu'on leur assigne l'année précédente, & qu'on choisissoit toujours l'Hiver, en faveur des glaces, qui leur donnent la commodité de se faire traîner par leurs Renes. Mais leur tribut est leger. C'est une politique de la Cour de Suede, pour les contenir dans la soumission. Comme ils n'ont pas de demeure fixe, elle craint que s'ils étoient surchargés ils ne passassent sur les terres d'un autre Prince, qui les traiteroit avec plus de ménagement. Cependant quelques-uns de ces Lapons sont tributaires de plusieurs Etats, tels que la Suede, le Dannemark & la Moscovie. Ils paient le tribut au premier, parcequ'ils habitent ses Terres; au second, parcequ'il leur permet la Pêche, du côté de la Norwege; au troisieme, parcequ'il leur accorde la liberté de la Chasse dans une partie de ses Domaines.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Il n'arriva rien de remarquable (49) aux trois Voïageurs, jusqu'au 5 d'Août, qu'ils se rendirent à *Konges*, lieu célebre, dans la Laponie Suedoise, par ses Forges de fer & de cuivre. Ils y observerent la maniere de fondre ces Métaux & particulierement celle de préparer le cuivre avant qu'on en puisse faire des *Pelotes*, qui sont la Monnoie du Païs lorsqu'elle est marquée du coin de Suede. Croira-t-on, sur le témoignage de Renard, qu'ils virent un des Forgerons approcher de la Fournaise, prendre avec sa main, comme de l'eau, du cuivre fondu, & le tenir ainsi pendant quelque tems? Il ajoute que rien n'est plus affreux que cette demeure: » les » torrens qui tombent des Montagnes, les Rochers & les Bois, la noir» ceur & l'air sauvage des Forgerons, tout en fait une solitude horri» ble (50). Ce ne fut pas néanmoins un mouvement d'aversion qui fit partir les trois Voïageurs, puisqu'ils ne se mirent en chemin que le 7, & pour tourner leur curiosité sur d'autres Forges, qui sont à dix-huit milles de Konges, c'est-à-dire à près de cinquante lieues de France. Ils continuerent leur chemin au Nord, par la Riviere de Torno, qui change ici de nom, & que les Habitans appellent *Wilnama-Juanda*. Toute la nuit s'étant passée sur l'eau, ils arriverent, le 8, dans une pauvre Cabane, qu'ils trouverent déserte. La Famille, composée de cinq ou six personnes, étoit à la pêche du Brochet. Ce Poisson, qu'on fait secher, sert pendant toute l'année de nourriture aux Habitans du Païs. Plus on avance, plus la misere y semble augmenter. On n'y connoît pas l'usage du Blé. Les os de Poisson, broïés avec l'écorce des arbres, y servent de Pain; & les Habitans jouissent d'une santé parfaite avec une si mauvaise nourriture. Rien n'est moins rare parmi eux qu'une vieillesse fort avancée. La plûpart passent cent ans, & quelques-uns cent cinquante.

Laissons à Regnard le récit de ses propres avantures. Le 9, dit-il, nous fîmes peu de chemin. Une petite Cabane, la derniere que nous rencontrâmes dans le Païs, nous arrêta tout le jour. Nous ne le passâmes point sans plaisir. A notre arrivée, chacun de nous s'occupa de différens exerci-

(49) Les Observations sur les usages seront rassemblées dans un autre article.

(50) Il ne laissa pas d'y faire quelques Vers, qu'il rapporte, & qui sont imités de l'Ode de Saint Amant sur la solitude.

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

ces. L'un coupoit un arbre sec, dans le Bois voisin, & le trainoit péniblement jusqu'à la Cabane; un autre, après avoir tiré le feu d'un caillou, souffloit de toute sa force pour l'allumer. Quelques-uns préparerent un Agneau, que le hazard leur avoit offert; & d'autres, songeant au lendemain, firent une Pêche heureuse. Ces occupations furent suivies d'une autre, qui parut fort importante dans les circonstances. La crainte des embarras, auxquels nous allions nous exposer pour les provisions, fit ordonner une Chasse générale. Nous prîmes deux petites Barques, avec autant d'Hommes du Païs, & nous nous abandonnâmes sur la Riviere à notre bonne fortune. On ne connoît point, dans nos climats temperés, l'usage des bâtons pour la Chasse: ici, dans l'abondance extraordinaire du Gibier, on se sert indifféremment de bâtons ou de fouets. Les Oiseaux, que nous prîmes en plus grand nombre, furent des Canards & des Plongeons, & nous admirâmes l'adresse de nos Païsans à les tuer. Ils les suivoient de l'œil, sans paroître occupés d'eux; ils s'en approchoient insensiblement; & lorsqu'en étant fort proche ils les voïoient nager entre deux eaux, ils leur lançoient un bâton, qui leur écrasoit la tête contre la vase ou les pierres, avec une promptitude que nos regards avoient peine à suivre. Si les Canards prenoient leur vol avant qu'ils s'en fussent approchés, d'un coup de fouet ils en abbatoient plusieurs. Pour nous, qui n'étions pas faits à cette Chasse, & qui n'aïant pas le bras assez prompt, ni les yeux assez fins, nous servions de nos bâtons au hazard, nous ne laissâmes point de tuer, en moins de deux heures, vingt ou vingt-cinq pieces de Gibier. Un Mouton, qui nous fut apporté par quelques autres Païsans, & que nous achetâmes cinq ou six sols, acheva de nous rendre si riches en provisions, que nous envisageâmes sans crainte une marche de trois jours, pendant lesquels nous ne devions rencontrer aucune Habitation. Nous partîmes le 8, à dix heures du matin; car la nécessité de se reposer ne permettoit gueres plus de diligence.

Il nous parut étonnant, si loin vers le Nord, de rencontrer quantité d'Hirondelles, & nous demandâmes à nos Guides ce qu'elles devenoient en Hiver? Ils nous assurerent qu'elles se mettoient en pelottons, & qu'elles s'enfonçoient dans la bourbe qui est au fond des Lacs, où elles attendoient que le Soleil, reprenant sa vigueur, leur rendît la vie que le froid leur avoit ôtée (51).

Nous arrivâmes le soir à Coctuanda, premier Canton de la Laponie; & le 9, après avoir fait quatre milles, nous campâmes sur le bord de la Riviere. Il fallut y coucher en plein air, sans autre ressource que de grands feux, pour nous garantir des Moucherons. Nous fîmes, en cercle, un grand retranchement de quantité de gros arbres, & de plus petits pour les allumer; nous nous plaçâmes au milieu, & pendant toute la nuit nous eûmes le plus beau feu que j'eusse vû de ma vie. La flamme devint si vive, qu'elle nous auroit mis en danger, pour peu qu'elle eût tourné vers le centre, & que de l'autre côté elle faillit d'embrasser toute la Forêt. Le 10, nous nous remîmes en marche pour arriver aux Mines de cuivre, qui

(51) L'Evêque d'Osma, dans la vie du Cardinal Commendon, avoit déja fait cette remarque. Elle se trouve confirmée dans la Relation d'Ellis. Voïez ci-dessus, pag. 266.

n'étoient plus éloignées que de deux lieues. Notre Bateau fut jetté sur une petite Riviere, nommée *Longasiocki*, qui forme de rems en tems d'admirables Païsages, & qui nous conduisit à une lieue de Suapawara, où sont les Mines : il fallut faire le reste du chemin à pié.

Voïage en Laponie. Regnard.

Notre joie fut extrême, en arrivant, d'apprendre qu'il y avoit dans ce lieu un François, qui travailloit aux Mines depuis trente ans. A la vérité, sa figure étoit moins celle d'un Homme que d'un Sauvage ; mais quoiqu'il eût presqu'oublié sa langue naturelle, il nous rendit d'importans services. Dans une si longue suite d'années, il n'avoit pas vû d'Etranger plus voisin qu'un Italien, qui s'étoit arrêté quelques jours aux Mines il y avoit quatorze ans, & dont on n'avoit point entendu parler depuis. Notre premier soin fut de rappeller doucement, à cet Homme, les anciennes traces de sa Langue ; & nous apprîmes de lui mille choses, dont notre Interprete ne nous auroit pas si bien instruits.

Un François établi depuis trente ans en Laponie. 1681.

Les Mines de Suapawara sont à trente milles de Torno, & à quinze de Konges, en prenant toujours trois lieues de France pour un mille de Suede. Elles ont été découvertes par un Lapon, à qui l'on avoit fait en récompense, une rente de quatre écus & deux tonneaux de farine, avec exemption de toutes sortes d'impôts. Ces Mines avoient été mieux entrenues qu'elles ne l'étoient alors. On y avoit longtems emploïé cent Hommes ; au lieu qu'à peine en vîmes-nous dix ou douze. Le cuivre qu'on en tire passe néanmoins pour le meilleur de toute la Suede : mais le Païs est si désert, & l'air si rude en Hiver, qu'il n'y a que des Lapons qui puissent alors y demeurer ; & pendant l'Eté, ils sont forcés d'en sortir, par une espece de Moucherons que les Suedois nomment *Alcaneras*, pires mille fois que toutes les plaies de l'Egypte. Ils se retirent dans les Montagnes voisines de la Mer occidentale, pour la commodité de la Pêche, & pour nourrir plus facilement leurs Renes, d'une petite mousse blanche & tendre qu'ils trouvent en Eté sur les Monts *Sellices*, entre la Norvege & la Laponie.

Le 10, nous visitâmes les Mines. Chacun de nous vit avec admiration l'appareil du travail, & des abîmes ouverts qui sembloient pénétrer jusqu'au centre de la Terre. La plûpart des anciens trous étoient remplis de glaçons. Quelques-uns étoient revêtus, du bas en haut, d'un mur de glace. Cependant nous étions alors dans les plus fortes chaleurs de la Canicule : mais ce qu'on appelle ici un Eté forr chaud, pourroit passer en France pour un rude Hiver. Le métal ne se trouve pas dans toutes les parties de la Roche. On cherche les veines ; & lorsqu'on en a trouvé quelqu'une, on la suit avec autant de soin qu'on a eu de peine à la découvrir. Les Mineurs emploient le feu pour amollir la Roche, ou la poudre pour en faire sauter des fragmens. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de vertes, de bleues, de violettes ; les dernieres nous parurent les plus riches, c'est-à-dire les plus chargées de Métal. Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'Aiman, qui se trouvoient aussi sur la Roche ; mais le feu, qu'elles avoient senti plus d'une fois, leur avoit fait perdre toute leur force.

Après avoir consideré à loisir les Machines & les Pompes, qui servent à

élever l'eau, nous prîmes plaisir à contempler toutes les Montagnes couvertes de nége, dont nous étions entourés. C'est sur ces roches que les Lapons habitent pendant l'Hiver. Elles leur appartiennent, depuis la division de la Laponie, qui fut faite sous le regne de Gustave Adolfe, Pere de la Reine Christine; & pour témoignage de leur proprieté, ils ont gravé leurs noms sur diverses pierres. Tels sont les rochers de *Lupawara*, *Kerquerol*, *Kilavara*, *Lung*, *Dondere* &c, qui portent les noms des Familles qui les habitent. Ces Montagnes ont jusqu'à sept & huit lieues d'étendue. Quoique leurs Possesseurs conservent toujours la même, ils changent souvent de place, lorsqu'ils y sont forcés par quelque besoin, & surtout lorsque leurs Renes ont consommé toute la mousse de l'Habitation: mais si ces Lapons ont une demeure fixe pendant l'Hiver, il y en a beaucoup plus qui menent une vie toujours errante, ou dont on ne connoît point la véritable Patrie. Ils sont, tantôt dans les Bois, & tantôt proche des Lacs, suivant qu'ils y sont attirés par la Pêche ou la Chasse. On ne les voit qu'aux Foires d'Hiver, lorsqu'ils y vont troquer leurs peaux & païer le tribut aux Receveurs Suedois. Quelque leger qu'il soit, ils pourroient s'en exempter, s'ils ne vouloient pas se trouver aux Foires; mais le besoin qu'ils ont de fer, d'acier, de couteaux, de cordes, & d'autres secours, les rassemble dans ces lieux, où l'on a soin de leur faire trouver tout ce qui leur manque. Les plus riches, c'est-à-dire ceux qui ont mille ou douze cens Renes, ne paient annuellement que deux ou trois écus.

Voïage en Laponie. Rignard. 1681.

Nous vîmes les Forges, où l'on donne la premiere fonte au cuivre. C'est là qu'on sépare ce qu'il a de plus grossier: ensuite, lorsqu'il est purgé de ces impuretés, on leve plusieurs feuilles, dans lesquelles il ne se trouve encore que la moitié du cuivre, & qu'on remet au Fourneau pour en ôter ce qui reste de terrestre. C'est la premiere opération, qui se fait à Suapawara: mais, à Konges, il passe trois autres fois au feu, pour être tout-à-fait purifié, & pour devenir capable de prendre, sous le Marteau, la forme qu'on veut lui donner.

Le Jeudi, 11, nous vîmes arriver à l'Habitation, un Prêtre de Laponie, accompagné de quatre Hommes de sa Nation, pour assister le lendemain à des Prieres établies dans toute la Suede, en reconnoissance de quelques victoires des Suedois. C'étoient les premiers Lapons que nous eussions vûs. Ils apportoient du Poisson, qu'ils vouloient troquer pour du Tabac. Cette vûe nous réjouit beaucoup. Les Lapons ressemblent peu au commun des Hommes. La hauteur des plus grands n'excede pas trois coudées. Ils ont la tête grosse, le visage large & plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaisse, qui leur pend sur l'estomac. Leurs membres sont proportionnés à la petitesse du corps; les jambes sont déliées, les bras longs; & toute cette petite machine semble remuer par ressorts. Leur habit d'Hiver est une peau de Rene, faite en sac, descendant sur les genoux, & retroussée sur les hanches par une ceinture de cuir, ornée de petites plaques d'argent. Les Gants, les Bottes & les Souliers étant de la même peau, c'est apparemment ce qui a fait dire, à quelques Historiens, qu'il se trouve au Nord des Hommes aussi velus que des Bêtes, & qui ne connoissent point d'autres Habits que ceux qu'ils doivent à la

Figure & quelques usages des Lapons.

Nature. Ils ont ſans ceſſe, ſur l'eſtomac, une bourſe, dans laquelle ils portent une cuilliere, & qui n'eſt que la peau des parties naturelles d'un Rene. Cet habillement eſt celui d'Hiver; car, en Eté, ils en prennent un plus leger, qui eſt ordinairement la peau de divers Oiſeaux qu'ils écorchent, & qui ſert à les garantir des Moucherons : mais, par-deſſus, ils ont un ſac de groſſe toile, ou d'un drap gris-blanc. L'uſage du linge leur eſt tout-à-fait inconnu. Ils couvrent leur tête, d'un Bonnet aſſez bizarre, compoſé de la peau d'un Oiſeau qu'ils appellent *Loom*, c'eſt-à-dire, dans leur Langue, *Boiteux*, parceque cet Animal ne ſauroit marcher. Ils le tournent de maniere, que la tête de l'Oiſeau excede un peu le front, & que les aîles leur tombent ſur les oreilles. On peut dire d'un Lapon, qu'après le Singe, il n'y a point d'Animal dont la figure approche plus de celle de l'Homme.

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

Nous leur fîmes diverſes queſtions, auxquelles ils ſatisfirent ſuivant leurs lumieres : mais nous leur demandâmes particulierement, où nous pouvions trouver quelques Familles de leur Nation. Ils nous apprirent que les Lapons commençoient à deſcendre des Montagnes ſituées vers la Mer glaciale, d'où ils étoient chaſſés par le chaud & les mouches, & qu'ils alloient ſe répandre vers le Lac de *Tornotreſck*, où le Fleuve Torno prend ſa ſource, pour y donner quelque tems à la Pêche, juſqu'à ce que l'Hiver les ramenât aux Montagnes de Suapawara. Ils nous aſſurerent qu'au Lac de Tornotreſck, nous en trouverions de riches, & que pendant notre marche, qui ne demandoit pas moins de ſept ou huit jours, ils auroient le tems d'y arriver. Ils ajouterent que n'aïant eux-mêmes que dix-huit ou vingt Renes, & n'étant point en état d'entreprendre un Voïage de quinze jours, pendant leſquels il falloit des proviſions qu'ils n'avoient point, ils avoient paſſé l'Hiver aux environs de la Mine & des Lacs voiſins, où ils trouvoient dequoi ſubſiſter, eux & leurs Troupeaux.

Le Vendredi, 15 d'Août, nous reſſentîmes un froid fort picquant, & nous vîmes tomber de la nége ſur les Montagnes. Le Prêtre fit, ce jour-là, deux Sermons, l'un en Lapon, & l'autre en Finnois. Il ſe faiſoit aſſez bien entendre en Latin ; heureuſe découverte pour nous, qui nous hâtames de lui faire mille queſtions ſur la Religion du Païs : il nous dit que tous les Lapons du Païs étoient baptiſés, mais que la plûpart n'avoient que la forme du Chriſtianiſme, & qu'ils retenoient une partie de leurs anciennes ſuperſtitions. Ils ne manquent point de préſenter leurs Enfans au Baptême, quelques jours après leur naiſſance. Si c'eſt en Hiver, ils les portent dans leurs Pulckas. En Eté ils les mettent ſur des Renes, dans des Berceaux d'écorce d'une forme ſinguliere, & garnis de mouſſe. Ils annoncent ordinairement leur arrivée, par un préſent qu'ils font au Prêtre, d'une paire de Gants, bordés de plume de Loom, qui eſt violette, marquetée de blanc, & d'une très belle couleur. Auſſi-tôt que l'Enfant eſt baptiſé, le Pere, ſi c'eſt une Fille, lui donne une femelle de Rene ; & tout ce qu'elle produit, lait, fromage, ou jeunes Renes, lui appartient ſans aucun retranchement, & fait ſa richeſſe au tems de ſon mariage. Quelques-uns donnent à leurs Filles une autre Femelle de Rene, lorſqu'ils apperçoivent leur premiere dent ; & toutes les femelles, qui en ſortent, ſont diſtinguées par une marque.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

S'ils croient reconnoître que le nom de Baptême, qu'ils ont fait donner à leurs Filles, ne ſoit pas heureux, ils s'attribuent le pouvoir de le changer.

Les jeunes Lapones ſont mariées aſſez tard, quoiqu'elles ne manquent point d'occaſions, lorſqu'on ſait, dans le Païs, que les deux Renes qu'elles ont reçues de leur Pere en ont produit un grand nombre d'autres; car c'eſt tout ce qu'elles emportent avec elles; & loin de recevoir quelque choſe du Pere, un Gendre eſt obligé d'acheter la Fille par des préſens. L'uſage, pour les recherches d'Amour, eſt de les commencer au mois d'Avril, à l'exemple des Oiſeaux. Un Amant, qui a jetté les yeux ſur une Fille, ne doit pas en faire la demande ſans apporter une proviſion d'Eau-de-vie. C'eſt le fond de la galanterie Laponne; & l'on juge, de la ſincérité ou de la force d'une paſſion, par la quantité d'Eau-de-vie qu'on voit préſenter.

Avant l'introduction du Chriſtianiſme, les Lapons avoient une forme de mariage extrêmement ſinguliere, qui ſe conſerve même encore dans quelques Familles. On ne ſe préſentoit point aux Prêtres; c'étoient les Parens, qui marioient leurs Enfans dans leurs Cabanes, ſans autre cérémonie que l'excuſſion de quelques étincelles de feu, qu'ils tiroient d'un caillou. Ils la croïoient myſtérieuſe, & propre à repréſenter le but du mariage: comme la pierre renferme une ſource de feu, qui ne paroît que lorſqu'on l'approche du fer ou d'une autre pierre, il y a, diſoient-ils, dans les deux ſexes, un principe de vie, qui ſe développe par leur union.

Après la célébration du mariage, un Mari paſſe un an avec ſon Beau-pere, & s'établit enſuite avec ſa famille. Alors tous les préſens qu'il a faits, pendant ſa recherche, lui ſont rendus; & les Parens reconnoiſſent, par quelques Renes, ce qu'il a donné pour eux (52).

Un Enfant, au moment de ſa naiſſance, eſt lavé dans la nége, & jetté enſuite dans un Bain d'eau chaude. Les Meres continuent, la premiere année, de les laver trois fois chaque jour; & pendant le reſte de leur enfance, trois fois par ſemaine. Auſſi-tôt qu'elles ſont délivrées, elles boivent un grand coup d'huile de Baleine, dont elles croient recevoir un ſoulagement conſidérable. On reconnoît aiſément, dans le Berceau, de quel ſexe eſt un Enfant: ſi c'eſt un Garçon, le Pere ſuſpend au-deſſus de ſa tête, un Arc, des Fleches, ou une Lance, pour les familiariſer de bonne heure avec les inſtrumens qu'ils doivent emploïer toute leur vie. Sur le Berceau des Filles, on voit des aîles d'Oiſeau, avec les piés & le bec, pour leur inſpirer, dès l'enfance, le goût du travail & de la propreté.

Les maladies ſont preſqu'inconnues aux Lapons, où, s'il leur arrive quelque infirmité, ils ſe repoſent ordinairement ſur la nature, qu'ils croient capable de les guérir d'elle-même. Cependant ils ont quelques remedes, tels que la racine de mouſſe, qu'ils nomment *Jeeſt*, & la Plante que nous connoiſſons ſous le nom d'*Angelique pierreuſe*. La réſine, qui coule des Sapins, eſt leur ſeule emplâtre. Mais le ſpécifique univerſel de la Nation eſt le fromage de Renes, qu'ils emploient diverſement: ſi le froid leur a gelé quelque membre, ils étendent le fromage en tranches, ſur la partie malade; & ſuivant le témoignage du Prêtre, ils en reçoivent du ſoulagement. Une eſpece

(52) Regnard badine beaucoup, ici, ſur la facilité que les Lapons ont à ſouffrir le commerce des Etrangers avec leurs Filles & leurs Femmes.

d'huile, qu'ils font diſtiller du même Fromage, en y faiſant entrer un fer rouge, eſt merveilleuſe pour la toux, pour tous les maux de poitrine & pour les contuſions. Ils emploient le feu pour toutes ſortes de plaies; en y appliquant un charbon ardent, qu'ils y laiſſent auſſi longtems qu'ils peuvent le ſupporter. Ce remede, qui reſſemble beaucoup au Moxa des Japonois, paſſe entr'eux pour ſouverain. Leurs vieillards ſe reſſentent ſi peu des infirmités de l'âge, qu'on a peine à les diſtinguer des jeunes gens (53). Il eſt rare ici de voir des têtes blanches; la couleur ordinaire du poil des Lapons eſt rouſſe. Mais un effet très commun de la vieilleſſe eſt de leur faire perdre la vûe. Leurs yeux, inſenſiblement affoiblis par l'éclat de la nége, dont leur Païs eſt preſque toujours couvert, & par la fumée continuelle du feu qu'ils allument au milieu de leurs Cabanes, s'éteignent ſur la fin de leurs jours.

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

Lorſqu'ils paroiſſent approcher de la mort, leurs Parens, ou leurs Voiſins, battent du Tambour, avec diverſes cérémonies, par leſquelles ils croient connoître ſi le Malade touche effectivement à ſa derniere heure. Auſſi-tôt qu'ils le croient près de ſa fin, ils ſe mettent autour de ſon lit; & pour faciliter ſon paſſage à l'autre Monde, ils lui font avaler un grand coup d'Eau-de-vie; tandis que de leur côté ils boivent ſans ménagement, pour ſe conſoler de la perte de leur Parent ou de leur Ami. Il n'a pas plutôt rendu le dernier ſoupir, qu'emportant le corps, ils abandonnent la Cabane, & la détruiſent même, dans la crainte que ce qui reſte de l'Ame ne nuiſe à ceux qui oſeroient l'habiter. Leurs cercueils ſont un tronc d'arbre creuſé, ou leur Traîneau, dans lequel ils mettent ce que le Mort avoit de plus cher, comme ſon Arc, ſes Fleches, ſa Lance, ſa Hache, & le fer qui lui ſervoit à battre du feu. Le lieu de la ſépulture eſt ſouvent une Forêt, ou quelque caverne. On l'arroſe de quantité d'Eau-de-vie, & les Aſſiſtans n'en boivent pas moins. Trois jours après l'enterrement, on tue le Rene qui a conduit le corps, pour en faire un feſtin à l'Aſſemblée, & les os ſont enterrés ſoigneuſement à côté du Mort. L'Eau-de-vie, qui ſe boit dans ces occaſions, ſe nomme *Paligavin*, c'eſt-à-dire Eau-de-vie bienheureuſe, parcequ'elle eſt bûe à l'honneur d'un Homme qu'on croit en poſſeſſion du bonheur; comme celle qui ſe boit, pendant la recherche d'une Fille, ſe nomme *Soubouvin*, c'eſt-à-dire Eau-de-vie des Amans.

Pendant que le Prêtre nous faiſoit ce récit, nous vîmes paroître ſur une Montagne pluſieurs Lapons, qui venoient avec une ſuite de Renes, chargés de Poiſſons ſecs pour les Mineurs de Suapawara. Comme nous n'avions point encore vû de ces Animaux; la curioſité nous fit aller au-devant, avec beaucoup d'impatience de contempler leur figure & leur marche. *Rhen* eſt un mot Suedois, dont on a fait leur nom, pour marquer leur propreté ou leur vîteſſe; car, dans la même Langue, rhen ſignifie *net*, & *renna* ſignifie *courir*. Les Romains n'avoient pas de nom pour un Animal qu'ils n'ont pas connu; mais les Latins modernes l'ont nommé *Rangifer* (54). Quoi-

Deſcription de l'Animal qu'on nomme Renne.

(53) On verra bien-tôt que M. de Maupertuis attribue cette reſſemblance à l'air avancé des jeunes Lapons.

(54) Renard ne croit pas que ce nom vienne de leur bois, parcequ'on auroit auſſi-tôt dit *Ramifer*, que *Rangifer*; il ſuppoſe que les Suedois ont pû nommer anciennement cet Animal *Rangi*, & qu'on y a joint le mot de *fera*; *Bête* nommée *Rangi*.

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

qu'il reſſemble beaucoup au Cerf, on y remarque pluſieurs différences. Le Rene eſt plus grand. Son bois, qui s'éleve fort haut, ſe courbe vers le milieu, & forme ſur ſa tête une ſorte de cercle : il eſt velu, en Eté, depuis le bas juſqu'en haut, & ſi plein de ſang ; qu'en le preſſant un peu fort de la main, on s'apperçoit, à l'action de l'Animal, qu'il y ſent de la douleur. Mais ce qu'il a de plus ſingulier, c'eſt la diviſion de ce bois : les Cerfs n'en ont que deux, d'où ſortent quantité de dagues ; & les Renes en ont un troiſieme au milieu du front, avec deux autres qui s'étendant ſur les yeux tombent ſur la bouche. Toutes ces branches ſortent néanmoins de la même racine, mais elles prennent des routes & des figures différentes ; ce qui embarraſſe tellement la tête de l'Animal, qu'il a de la peine à paître, & que lorſqu'il trouve des arbres il aime mieux en brouter les branches, qu'il prend avec moins de difficulté.

La couleur du poil des Renes eſt plus noire que celle du Cerf, ſurtout dans leurs premieres années. Quoiqu'ils n'aient pas les jambes auſſi menues que le Cerf, ils le ſurpaſſent en légereté. Leur pié eſt extrêmement fendu & preſque rond. On remarque, avec étonnement, que tous leurs os, particulierement les articles des piés, font, en marche, le bruit des noix ſeches qu'on remue ; & ce bruit eſt ſi fort, qu'on les entend preſque d'auſſi loin qu'on les voit. On obſerve auſſi, dans les Renes, qu'ils ne ruminent point, quoiqu'ils aient le pié fendu ; qu'ils n'ont point de fiel, & qu'ils ont ſeulement dans le foie un petite marque noire, à laquelle on ne trouve aucune amertume.

Ces Animaux ſont naturellement ſauvages ; mais les Lapons ont trouvé le moïen de les apprivoiſer ſi parfaitement, qu'il n'y a point de Famille dans le Païs, qui n'en entretienne quelques Troupeaux. Les Forêts ne laiſſent pas d'en être remplies ; & les Lapons leur y font une cruelle guerre, autant pour leur peau, qu'ils eſtiment plus que celle des Renes domeſtiques, que pour leur chair, qui eſt beaucoup plus délicate. Ils ont auſſi des Renes à demi ſauvages & domeſtiques, ſortis de leurs Renes femelles, qu'ils laiſſent aller dans les Bois pendant que ces Animaux ſont en chaleur ; & cette eſpece ſe nomme *Kattaigiar*. Elle devient beaucoup plus grande & plus forte que les autres, & plus propre pour le Traîneau.

La Laponie ne nourrit point d'autres Animaux Domeſtiques que les Renes ; mais ſes Habitans trouvent, dans ces Bêtes ſeules, toutes les commodités que nous tirons de pluſieurs des nôtres. Auſſi n'en jettent-ils rien. Ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moelle, le ſang, les nerfs ; & tout eſt d'un bon uſage. La peau leur ſert à ſe garantir des injures de l'air : en Hiver, ils la portent avec le poil ; en Eté, ils ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair eſt pleine de ſuc, graſſe, extrêmement nourriſſante, & les Lapons ne mangent point d'autre viande. Les os leur ſont d'une merveilleuſe utilité pour faire des Arbalêtes & des Arcs, pour armer leurs fleches, pour faire des cuillieres, & pour orner leurs autres Ouvrages. La langue, & la moelle des os, ſont ce que la Laponie a de plus délicat. Les Lapons boivent quelquefois le ſang des Renes ; mais ils le conſervent plus ordinairement dans la Veſſie de l'Animal, qu'ils expoſent au froid pour l'y faire condenſer ; & lorſqu'ils veulent faire du Ponge, ils

ils en coupent une partie, qu'ils font bouillir avec du Poiſſon. Ils n'ont pas d'autre fil que celui qu'ils tirent des nerfs, & qu'ils filent ſur la joue d'un de ces Animaux. Le plus fin leur ſert à coudre leurs habits, & le plus gros à joindre enſemble les planches de leurs Barques. Les Renes ne fourniſſent pas ſeulement aux Lapons, dequoi ſe vétir & dequoi manger; ils leur donnent auſſi dequoi boire. Leur lait eſt le breuvage commun du Païs, quoique ſi gras, qu'ils ſont obligés d'y mêler preſqu'une moitié d'eau. Ils n'en tirent pas plus d'un demi ſeptier par jour, de chaque Femelle. On en fait des Fromages très nourriſſans; & ceux, qui n'ont point aſſez de Renes pour vivre de leur chair, ſe contentent d'une nourriture ſi ſimple. Ces Fromages ſont gras & d'une odeur forte; un peu fades néanmoins, parcequ'on les mange ſans ſel.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Mais la principale utilité qu'on tire des Renes, eſt pour les Voïages, & pour le tranſport de toutes ſortes de fardeaux. Nous avions entendu parler, tant de fois, de la méthode des Lapons dans l'uſage qu'ils font de ces Animaux pour leurs marches, que nous voulûmes ſatisfaire ſur-le-champ notre curioſité, & voir un Rene attelé à ſon Pulka. On fit apporter une de ces Machines, à laquelle on attacha l'Animal, ſur le devant, à la diſtance où ſont ordinairement les Chevaux. Il n'a, pour collier, qu'une piece de peau, avec le poil, d'où deſcend vers le poitrail un trait qui lui paſſe ſous le ventre, entre les jambes, & va s'attacher à un trou qui eſt ſur le devant du Pulka. Le Lapon n'a pour bride qu'une ſeule corde, attachée à la racine du bois de l'Animal, qu'il jette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour lui faire connoître le chemin en la tirant du côté qu'il doit tourner. Nous nous mîmes, pour la premiere fois, dans ces Pulkas, & nous prîmes un plaiſir incroïable à nous y faire traîner. C'eſt dans ces voitures, qu'on avance beaucoup en fort peu de tems. Un Ecrivain Allemand (55) dit qu'un Rene peut, en un jour, changer trois fois d'horiſon, c'eſt-à-dire, joindre trois fois le ſigne qu'on a découvert dans le plus grand éloignement: mais cet eſpace, quoique très conſidérable, & bien exprimé, ne fait rien connoître de poſitif. Les Lapons s'expriment mieux, en diſant que dans un Pulka, traîné par un bon Rene, on peut faire, en un jour, vingt milles de Suede (56). Rien ne ſeroit comparable à cette maniere de voïager, ſi elle n'étoit extrêmement fatiguante. Des ſauts continuels, des foſſés, des

(55) Ziegler.

(56) Comme Regnard a toujours compté trois lieues de France pour un mille de Suede, obſervons que les milles Suedois ſont de ſix mille ſix cens pas, & que nos lieues communes ſont de deux mille ſix cens. Mais quoique ce dernier nombre faſſe plus que le tiers de l'autre, le mille de Suede paſſe ordinairement pour trois lieues Françoiſes. Regnard, quoique plus content du calcul Lapon que de celui de Ziegler, obſerve que comme le jour s'étend auſſi loin qu'on veut en Laponie, & que les Lapons ne diſtinguent point, dans leur calcul, s'il faut entendre le jour naturel de vingt-quatre heures, ou la journée ordinaire d'un Voïageur, il vaut mieux, pour donner une juſte idée de la vîteſſe de cette marche, dire qu'un bon Rene entier, tel qu'on en trouve dans *Kimi Lapmark*, d'où viennent les plus legers & les plus vigoureux, peut faire par heure ſix lieues de France, lorſque la nége eſt unie & fort gelée: mais il ne réſiſteroit pas longtems à cette fatigue. Il faut qu'après cette courſe, il ſe repoſe ſept ou huit heures de ſuite. Ceux auxquels on fait faire moins de chemin courent douze ou treize heures; après quoi, ſi l'on ne veut pas qu'ils crevent au Pulka, il leur faut au moins un jour de repos.

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

pierres à franchir, & l'attention néceſſaire pour ne pas verſer, font déſirer, à la plûpart des Voïageurs Etrangers, une marche plus lente avec moins de riſques. D'ailleurs, quoique les Renes ſe laiſſent conduire aſſez facilement, il s'en trouve de retifs, qui ſont fort difficiles à dompter. Qu'on les pouſſe trop vîte, ou qu'on leur faſſe faire plus de chemin qu'ils ne veulent, ils ſe tournent vers leur Guide; & ſe dreſſant ſur leurs piés de derriere, ils viennent fondre ſi furieuſement ſur lui, que dans l'impoſſibilité de ſe défendre, lié comme il eſt dans ſon Pulka, ils lui caſſent la tête & le tuent de leurs piés de devant. Les Lapons n'ont pas d'autre reſſource, contre ces inſultes, que de ſe tourner contre terre, & de ſe couvrir de leur Pulka, juſqu'à ce que la colere du Rene ſoit appaiſée.

Ils ont une autre eſpece de Traîneau, d'une autre forme, & beaucoup plus grand, qu'ils nomment *Radaxeris*, dont l'uſage eſt pour le tranſport de leurs effets, dans leur changement d'Habitation. Au reſte, ces voitures ne ſervent qu'en Hiver, lorſque la nége couvre entiérement la Terre, & que le froid a formé ſur la ſurface une croûte gliſſante. En Eté, les Lapons ſont obligés d'aller à pié; ou dans leurs Barques, ſur les Lacs & les Rivieres. Ils ne peuvent, ni ſe faire porter par leurs Renes, qui n'ont pas les reins aſſez forts, ni les atteler à des chariots, dont l'âpreté des chemins ne leur permet point l'uſage. Cependant ils leur font porter des fardeaux médiocres, dans une écorce de Bouleau, qu'ils courbent en arc, & ſur laquelle ils mettent leurs marchandiſes, dont le poids, de chaque côté, n'excede pas quarante livres.

La nourriture ordinaire des Renes eſt une petite mouſſe blanche, extrêmement fine, qui croît en abondance dans toute la Laponie. Lorſque la terre eſt toute couverte de nége, ces Animaux reconnoiſſent, par le ſeul inſtinct, les lieux où ils peuvent trouver leur nourriture. Ils découvrent auſſitôt la terre, en faiſant un grand trou dans la nége avec les piés de devant. Cette opération eſt l'ouvrage d'un inſtant. Mais lorſque le froid a gelé la nége, juſqu'à la rendre auſſi dure que la glace même, les Renes ne trouvent à manger qu'une autre ſorte de mouſſe, aſſez ſemblable à la toile des Araignées, qui pend des Pins, & que les Lapons nomment Lunt.

Continuation du Voïage.

Les femelles des Renes n'ont du lait qu'après avoir porté un Faon, qui téte pendant trois mois. On aſſure qu'en prenant un Rene de renvoi, c'eſt-à-dire né dans le lieu où l'on veut aller, on n'a pas beſoin de guide; & qu'à plus de quarante lieues, ſans autre chemin tracé, il mene fidelement un Voïageur.

Le 16 d'Août, nous prîmes, avec le Prêtre, notre route vers ſa Maiſon, qui n'étoit qu'à cinq milles de la Mine, pour nous mettre en chemin delà au Nord, vers le Lac de Tornotreſck. A peine fûmes nous hors de Suapawara, que nous tuâmes trois ou quatre de ces Oiſeaux que les Lapons nomment *Fielripa*, c'eſt-à-dire Oiſeaux de Montagnes (57). Ils ſont de la groſſeur d'une Poule; & pendant l'Eté ils ont le plumage du Faiſan, mais tirant plus ſur le brun, & marqueté, en quelques endroits, de taches

(57) On prétend que c'eſt le *Lagopos*, ou Pié-velu des Grecs.

blanchâtres. L'Hiver, ils deviennent tout blancs. Le mâle imite, en volant, le bruit d'un homme qui riroit de toute sa force, & se repose rarement sur les arbres. Nous n'avons point de Gibier qui lui soit comparable pour le goût.

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

A deux milles de Suapawara, nous rencontrâmes, dans leur Barque, les Lapons que nous avions vus le jour précédent, & qui nous avoient promis de nous conduire à Tornotresck. Ils nous apporterent le fruit de leur Pêche, qui avoit duré toute la nuit : c'étoit des Truites saumonées, d'un excellent goût, & qu'ils appellent *Arlax* dans leur langue. De-là continuant d'avancer par eau, nous arrivâmes le soir près d'une petite hauteur, où nous passâmes la nuit au milieu des Bois. Le froid y fût si violent, qu'aïant fait un fort grand feu pour nous en garantir, & pour éloigner les Ours, nous mîmes réellement le feu à la Forêt. Il y prit avec une furieuse violence, excité par un grand vent qui survint ; & quinze jours après, nous trouvâmes, en revenant, quantité d'endroits qui brûloient encore. Mais ces accidens ne causent aucun tort à personne, & la Laponie n'a point de loi contre les Incendiaires. Il nous fut impossible, le 17, de faire plus d'un demi mille, contre un vent impétueux qui nous terrassoit à tout moment ; & pendant une partie du jour, que nous emploïâmes à faire ce chemin à pié, nous vîmes, ou nous entendîmes tomber sans cesse des Pins d'une grosseur extrême, dont la chute faisoit retentir toute la Forêt. Cette tempête, qui dura tout le jour & la nuit suivante, nous obligea de camper comme la veille, c'est-à-dire entre de grands feux, mais avec plus de précautions, pour ne pas porter l'incendie dans tous les lieux de notre passage. Nos Lapons disoient déja qu'il ne falloit que trois ou quatre François, pour brûler en huit jours toutes les Forêts du Païs. Le lendemain, malgré la tempête qui duroit encore, nous nous embarquâmes sur un Lac, qui sembloit une Mer agitée ; & quatre ou cinq heures de travail nous firent faire environ trois quarts de mille, qui restoient jusqu'à la Maison du Prêtre.

Commerce des Lapons.

Cette Paroisse, qui se nomme *Chuskadés*, est une de celles où se tiennent les Foires des Lapons pendant l'Hiver. Ils y viennent troquer leurs peaux de Renes, d'Hermines, de Martres & de Petit-gris, pour de l'Eau-de-vie, du Tabac, & du *Valdmar*, qui est une sorte de gros drap dont ils entourent leurs Cabanes. Les Marchands de Torno & des Païs voisins s'y rendent en cette saison, qui dure depuis le 25 de Janvier, Fête de la Conversion de Saint Paul, jusqu'au 2 de Février. On y voit toujours deux Officiers roïaux ; l'un pour recevoir le Tribut, l'autre pour terminer les différends & punir les friponneries, quoiqu'elles soient rares parmi les Lapons. Ils vivent entr'eux dans une parfaite confiance, sans qu'on entende jamais parler de vols. Cependant les Cabanes demeurent ouvertes en Eté, pendant trois ou quatre mois qu'ils vont passer en Norwege. Ils laissent, dans les Forêts, le plus souvent au sommet d'un arbre, toutes les provisions qu'ils ne peuvent emporter.

Le Prêtre se garde bien de s'éloigner pendant les Foires. C'est alors qu'il reçoit la Dîme des Peaux de Renes, des Fromages, des Gants, des Souliers, & de toutes les richesses des Lapons. Les plus Chrétiens font aussi des offrandes à l'Eglise ; & nous vîmes quantité de peaux, qui pendoient devant l'Au-

Voïage en Laponie. Rignard. 1681.

tel. S'ils veulent détourner une maladie qui afflige leur Troupeau, ou demander quelque faveur au Ciel, il portent des peaux de Renes à l'Egliſe, & les étendent ſur le chemin qui mene à l'Autel, dans l'idée que le paſſage du Prêtre y fait deſcendre toute ſorte de bénédictions. Un Prêtre eſt plus occupé, pendant quinze jours, qu'il ne l'eſt tout le reſte de l'année. C'eſt alors que la plûpart des Lapons font baptiſer leurs Enfans, & qu'ils enterrent leurs Morts. On a déja remarqué qu'en Eté, l'éloignement & la difficulté des chemins ne leur permettant point de tranſporter les corps au Cimetiere commun, ils les enterrent dans une Caverne, ou ſous quelque pierre, d'où ils ne les tirent qu'à leur retour. Les Mariages ſe font auſſi pendant les Foires, autant pour rendre la Fête plus ſolemnelle & la joie plus vive, que pour avoir, dans chaque Famille, tous leurs Amis préſens à la célébration.

Avec leurs peaux de Renes, d'Hermines, de Renards, de Martres, de Loutres, de Petit-gris & d'Ours, ils apportent, aux Foires, des habits à l'uſage de leur Nation, des Bottes, des Gants, des Souliers, toutes ſortes de Poiſſon ſec, & des Fromages de Renes. Leurs échanges ſe font non-ſeulement pour de l'Eau-de-vie, du Tabac & de gros Draps, mais encore pour de l'argent, du cuivre, du fer, du ſoufre, des aiguilles, des couteaux, des haches, & des peaux de Bœuf, qui leur viennent des Moſcovites. Le prix de leurs Marchandiſes eſt toujours le même. Un Rene ordinaire ſe donne pour la valeur de deux écus. Quatre peaux vont pour un Rene. Un *Limbar* de Petit-gris, compoſé de quarante peaux, ne paſſe point un écu. Une peau de Martre eſt du même prix. Celle d'Ours n'eſt pas plus chere; & trois peaux de Renard blanc ne coutent auſſi qu'un écu. Le prix des Marchandiſes eſt fixé de même : le prix d'une demie aune de drap eſt un écu; la pinte d'eau-de-vie & la livre de tabac, chacune un écu. Ce qui coute moins, s'achete avec une, deux, ou trois peaux de Petit-gris, ſuivant le dégré d'eſtimation. Ainſi l'écu n'eſt qu'une valeur nominale, qu'on proportionne à la valeur réelle. On obſerve que les Lapons ont perdu beaucoup de leur ancienne franchiſe : ils ſe ſont vus tant de fois trompés, par les Etrangers qui leur apportent des Marchandiſes, qu'ils deviennent trompeurs à leur tour. On ne juge pas mieux de leur Religion : l'Officier roïal eſt quelquefois obligé d'emploïer la force, pour les faire aſſiſter à l'Egliſe; quelques-uns lui donnent de l'argent pour s'en diſpenſer; d'où l'on peut conclure qu'avec quelques apparences du Chriſtianiſme, ils ſont encore idolâtres au fond du cœur.

Suite du Voïage.

Nous paſſâmes deux jours à Chuskades, occupés à graver, ſur le bois & ſur la pierre, des Monumens qui puſſent faire connoître à la Poſtérité que trois François avoient eu le courage de pénétrer dans cet affreux Païs, & ne s'étoient arrêtés qu'où la Terre leur avoit manqué. Notre principale Inſcription étoit en langue Latine, & ſuivie de nos trois noms. Quoique Chuſkades ne fût pas le lieu pour lequel nous l'avions deſtinée, celle que nous avions gravée ſur le bois fut attachée dans l'Egliſe, au-deſſus du grand Autel. Nous emportâmes les autres, pour les placer à l'extrémité du Lac de Tornotresk, d'où l'on voit la Mer glaciale, & qu'on peut prendre aſſez proprement pour le bout de l'Univers.

Nos Guides aïant fait une petite proviſion de fromages de Renes & de Poiſſon ſec, nous partîmes de Chuskades le 19, à cinq heures du ſoir, & nous arrivâmes après minuit près d'un Torrent nommé Vakko, où nous prîmes le parti de nous repoſer. Pendant le chemin, nous eûmes le plaiſir de voir, en même-tems, le coucher & l'aurore du Soleil. Il s'étoit couché à onze heures; il ſe leva à deux, ſans qu'on eut ceſſé de voir auſſi clair qu'en plein midi. Mais dans les plus longs jours, c'eſt-à-dire, trois ſemaines avant la Saint Jean, & trois ſemaines après, on le voit continuellement, ſans qu'au plus bas de ſa courſe il touche la pointe des plus hautes Montagnes. De même, on eſt deux mois entiers ſans le voir, pendant les plus courts jours de l'Hiver; & l'uſage du Païs, vers le commencement de Février, eſt de ſe placer au ſommet des Montagnes, pour jouir du plaiſir de le voir poindre un moment. Cependant la nuit n'eſt pas continuelle: il paroît, ſur le midi, un crépuſcule qui dure environ deux heures. Les Lapons, aidés de cette lumiere & de la réverbération de la nége, dont la terre eſt alors toute couverte, prennent ce tems pour leur Chaſſe & leur Pêche. Quoique les Rivieres & les Lacs ſoient gelés, & dans quelques endroits, de la hauteur d'une pique, ils font, dans la glace, des trous par leſquels ils ont l'art de faire paſſer leurs filets. Souvent ils en tirent des Hirondelles, qui ſe tiennent de leurs pattes à quelque petit morceau de bois, & qui paroiſſent mortes lorſqu'elles ſortent de l'eau; mais à peine les approche-t-on du feu, que commençant à ſe reſſentir de la chaleur, elles ſe remuent, elles ſecouent les aîles, & volent comme en Eté (58).

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Le 20, après avoir traverſé le Torrent, nous fîmes une lieue à pié, & nous rencontrâmes ſur notre chemin une Cabane de Lapon, compoſée de gaſon & de feuilles. Toutes les richeſſes du Maître, qui conſiſtoient en quelques peaux de Renes, quelques inſtrumens pour le travail, & pluſieurs filets, étoient derriere, ſur des perches & des planches. Delà, prenant notre route à l'Oueſt, au travers des Bois, nous découvrîmes entre les arbres un Magaſin de Lapon, conſtruit ſur quatre troncs, qui formoient un eſpace quarré. Tout cet édifice, couvert de planches, étoit étaïé des quatre troncs, qui ſont ordinairement de ſapin, & dont les Lapons ôtent l'écorce, pour les frotter d'huile de Poiſſon, qui empêche que les Ours n'y puiſſent grimper. C'eſt dans ces étranges Forteresſes, que les Habitans du Païs conſervent leurs proviſions; c'eſt-à-dire de la chair de Renes & du Poiſſon ſec. Ils n'ont que cette reſſource contre les Bêtes farouches; & ſouvent toute leur adreſſe ne peut empêcher que les Ours, détruiſant leur Magaſin, ne mangent en un jour le fruit d'un fort long travail. Ils ont une autre eſpece de garde-manger, qu'ils nomment *Nalla*, ſitué auſſi dans l'épaiſſeur d'une Forêt, mais élevé ſur un ſeul pivot. Ils coupent un arbre, à ſix ou ſept piés de hauteur, & mettent au bout du tronc deux pieces de bois en croix, ſur leſquels ils établiſſent leur Bâtiment, qu'ils couvrent de planches, & qui prend la forme d'un Colombier. Leur échelle, pour y monter, eſt un autre tronc d'arbre, dans lequel ils creuſent des trous, & qui demeure couché à terre dans leur abſence.

(58) Voïez, cideſſus, l'Hiſtoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Après avoir marché une demie heure de plus, nous arrivâmes au bord du Lac de Tornotreſck, où nous trouvâmes un Lapon, extrêmement vieux, qui pêchoit avec ſon Fils. Nous lui fîmes diverſes queſtions, particulierement ſur ſon âge, qu'il ne ſavoit pas; ignorance ordinaire aux Lapons, dont la plûpart ne ſe ſouviennent pas même de l'année dans laquelle ils vivent, & ne connoiſſent les tems que par la ſucceſſion de l'Hiver à l'Eté. Un préſent d'eau-de-vie & de tabac l'aïant diſpoſé à nous ſervir, il nous dit qu'il nous avoit apperçus de ſa cabane, & qu'il s'étoit ſauvé dans le Bois, mais ſans nous perdre de vue; & qu'enſuite, reconnoiſſant que nous ne penſions point à lui nuire, il s'étoit haſardé à ſortir de ſa retraite, pour s'occuper de la pêche. Nos careſſes acheverent de le rendre ſi familier, qu'il nous promit de nous faire voir ſes Rênes, à notre retour, & l'intérieur de ſon ménage.

Autel fameux, dédié à Seyta.

Nous continuâmes notre marche ſur le bord du Lac, vers l'endroit d'où ſort le Fleuve. On voit, à main gauche, une petite Ile, entourée de cataractes, qui deſcendent avec une furieuſe impétuoſité ſur des Rochers. Elle contient un fameux Autel, dédié à *Seyta*, où tous les Lapons de la Province vont faire des Sacrifices à cette Idole. L'Hiſtorien de la Laponie parle de ce culte, comme d'un uſage abandonné (59): mais nous étant approchés de l'Autel, nous apperçûmes un grand monceau de cornes de Renes, & les Dieux, qui étoient derriere. Le premier, qui étoit le plus gros & le plus grand, n'avoit aucune figure humaine; & je ne connois rien à quoi je puiſſe le comparer: mais il étoit fort gras, du ſang & de la graiſſe dont on l'avoit frotté. Nos Guides nous apprirent que c'étoit lui qu'on nommoit Seyta, & que tous les autres n'étoient que ſa Femme, ſes Enfans & ſes Valets. Ils étoient rangés par ordre, à ſa droite. Ces pierres n'avoient pas d'autre forme, que celle qu'elles avoient pu recevoir de la chute continuelle des eaux: elles n'étoient pas moins graſſes que la premiere, mais elles n'en approchoient point pour la groſſeur. Nous remarquâmes qu'elles étoient toutes, particulierement celle qui repréſentoit Seyta, ſur des branches de bouleau très fraîches. A côté, on voïoit un tas de bâtons quarrés, ſur leſquels on diſtinguoit quelques traits en forme de caracteres. Celui du milieu étoit beaucoup plus gros & plus longs que les autres; & nos Lapons nous dirent que c'étoit le *Bourdon* de Seyta, ou le bâton dont il ſe ſervoit dans ſes voïages. Un peu plus loin, derriere toutes ces Divinités, ils nous en firent appercevoir deux autres, graſſes & ſanglantes, ſous leſquelles il y avoit auſſi quantité de branches. Elles étoient plus proche du Fleuve; & les Lapons nous aſſurerent qu'aïant été jettées pluſieurs fois dans l'eau, elles avoient toujours été retrouvées dans leur ancienne place. Nous ne pûmes douter, malgré le témoignage de l'Hiſtorien, que ce lieu

(59) Le même *Tornæus*, que Regnard avoit vû au Cercueil. Un trait ſi ſingulier mérite d'être ici joint dans ſes termes: *Eo loco, ubi Tornotreſch ex ſe effudit Fluvium, in inſula quadam, in medio Cataractæ* Dara *dictæ, reperiuntur Seytæ Lapides, ſpecie humana, collocati ordine. Primus altitudine viri proceri; poſt, quatuor alii paulo breviores, juxta collocati; omnes quaſi pileis quibuſdam in capitibus ſuis ornati; & quoniam res eſt difficillima, periculoque pleniſſima, propter vim cataractæ indictam, navigium appellere, ideo Laponi pridem deſierunt inviſere locum iſtum; ut nunc explorari nequeat, utrum, quomodove, ulli fuerint in iſtam inſulam.*

ne fût auſſi fréquenté que jamais. Les traces de ſang, qui paroiſſoient toutes récentes, la fraîcheur des feuilles de Bouleau, & l'aveu même de nos Guides, étoient des preuves auxquelles on ne peut rien oppoſer : mais nous ne fûmes pas mieux éclaircis. A l'égard des chapeaux, que l'Hiſtorien donne aux mêmes pierres, ce n'eſt qu'une partie de la maſſe, qui excede en cet endroit. Il n'y a même que les deux premieres, qui ſoient diſtinguées par cette marque ; les deux autres ſont d'une forme allongée, pleines de trous & de boſſes, & finiſſent en pointe. Au reſte, l'Autel eſt d'une ſeule roche, couverte d'herbe & de mouſſe, comme le reſte de l'Ile, avec cette différence, que le ſang répandu, & la quantité de bois & d'os de Renes, ont rendu la place plus foulée.

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

Malgré les craintes ſuperſtitieuſes & les plaintes de nos Guides, qui nous menacoient de la vangeance de leurs Dieux, nous en prîmes quelques-uns. J'aurois emporté Seyta même, avec ſes Enfans, s'il eût été moins gras & moins lourd ; mais à peine eus-je la force de le remuer. Les allarmes des Lapons en devinrent plus vives, parcequ'ils jugent de ſa colere par ſa peſanteur, & qu'au contraire ils le croient propice lorſqu'il eſt facile à lever. C'eſt leur regle, pour connoître s'il veut des ſacrifices & des offrandes.

En quittant cette Ile, nous entrâmes dans le Lac de Tornotreſck, d'où ſort le Fleuve Torno. La longueur de ce Lac eſt d'environ quarante lieues, de l'Eſt à l'Oueſt, mais il a peu de largeur. Quoiqu'il ſoit régulierement gelé, depuis le mois de Septembre juſqu'à la Saint Jean, il fournit aux Habitans du Païs une abondance incroïable de Poiſſon. Les Montagnes, dont il eſt environné, ſont d'une hauteur qui en dérobbe le ſommet à la vue ; ou du moins, la nége qui les couvre ne permet preſque point de les diſtinguer des nues, auxquelles elles paroiſſent toucher. Elles ſont découvertes, & ſans aucune apparence de Bois ; ce qui n'empêche point qu'elles ne ſoient la retraite d'un grand nombre de Bêtes féroces & d'Oiſeaux. C'eſt autour de ce Lac que les Lapons viennent ſe répandre à leur retour de Norvege. Nous y fîmes ſept ou huit lieues juſqu'au pié de la haute Montagne, qui devoit être le terme de notre courſe. Quatre heures nous ſuffirent à peine, pour arriver au ſommet, par des chemins qui n'étoient vrai-ſemblablement connus d'aucun Mortel. A cette hauteur, nous découvrîmes toute l'étendue de la Laponie, & la Mer Septentrionale, juſqu'au Cap Nord, du côté qu'il tourne à l'Oueſt. Là, nous plantâmes notre Inſcription (60), dont le ſort, apparemment, eſt de n'avoir jamais d'autres Lecteurs que des Ours. Cette Montagne, ou cette Roche, reçut de nous le nom de *Metawara*, qui ſignifie, en Langue Finnoiſe, Roche des Limites ; comme le dernier endroit du Monde, où la curioſité puiſſe conduire des Voïageurs.

Lac de Tornotreſck.

Inſcription que les trois Voïageurs y laiſſent.

(60) La voici, telle que Regnard la donne.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hauſimus, Europamque oculis luſtravimus omnem ;
Caſibus & variis acti terraque marique,
Hîc tandem ſtetimus, nobis ubi defuit Orbis.

De Fercourt, de Corberon, Regnard.
Anno 1681, die 22 Auguſti.

VOIAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Pendant le tems que nous emploïâmes à monter & descendre, nos Lapons étoient allés chercher quelque Habitation : mais, après avoir fait beaucoup de chemin, ils revinrent à minuit, sans avoir rencontré la moindre Cabane. Cette nouvelle nous affligea d'autant moins qu'en aïant laissé derriere nous un assez grand nombre, que nous pouvions observer à notre retour, nous ne perdions que le plaisir de voir les plus éloignées. Nous remîmes à la voile avec un vent d'Oüest, qui nous ramena vers celle du petit Vieillard, dont nos présens nous avoient fait un Ami. Il étoit à la Pêche, sur le Fleuve. Quoiqu'il ne pût avoir oublié ses promesses, il chercha des excuses pour se dispenser de les remplir, & nous fûmes obligés d'en revenir aux Présens. Enfin, il apprit le chemin de sa demeure à un de nos Guides ; & pendant qu'il prit le sien par les Bois, avec notre Interprete, à qui nous défendîmes de le quitter, nous continuâmes notre route sur le Fleuve. Deux heures de navigation nous firent arriver à la hauteur de sa Cabane, qui étoit encore fort éloignée. Nous débarquâmes le soir, avec une provision de Tabac & d'Eau-de-vie, pour suivre nos Guides. Ils nous conduisirent toute la nuit par les Bois. Celui qui avoit reçu les instructions du Vieillard n'étoit pas si sûr de sa marche, qu'il ne laissât voir quelque embarras. Tantôt il approchoit l'oreille de Terre, pour se conduire par le bruit ; tantôt il observoit les traces des Bêtes, pour distinguer celles des Renes sauvages ou privés. Il montoit souvent au sommet des Pins, pour decouvrir de la fumée ; & ne voïant rien, il se mettoit à crier d'une voix effraïante, qui retentissoit dans toutes les parties du Bois. Après avoir tourné fort longtems, nous entendîmes enfin l'aboiement d'un Chien. Jamais la plus belle voix n'eut tant de charmes pour nous. Quelques pas que nous fîmes encore, du côté où nous avions entendu le bruit, nous firent rencontrer un Troupeau de Renes ; & bientôt nous arrivâmes à la Cabane du Vieillard Lapon, qui venoit d'y arriver comme nous.

Ménage & Cabane de Lapon.

Elle étoit au milieu d'un grand nombre d'arbres, de la forme des autres, & couverte de son waldmar, avec une grosse provision de mousse à l'entour, pour la nourriture d'environ quatre-vingt Renes, qui faisoient toute la richesse du Maître. Il se trouve des Lapons, qui en possedent mille ou douze cens. La principale occupation des Femmes est de prendre soin de ces Animaux. Elles les comptent deux fois par jour ; & s'il s'en égare quelqu'un, l'office du Mari est de le retrouver : il passe quelquefois trois semaines à suivre ses traces, dans la nége. Outre le soin de garder les Renes, de les traire, & de les nourrir avec leurs Faons, les Femmes ont celui de faire les bottes, les souliers, les habits des Lapons, & tous les Harnois des Renes. Mais les ustensiles du ménage, les Pulkas, les Bateaux, les armes, & les instrumens de Pêche & de Chasse, sont uniquement l'ouvrage des Hommes. Ce sont eux aussi qui préparent tous les alimens.

Nous fîmes ces observations presqu'en arrivant. Le Lapon fit cuire aussi-tôt quelques *Sicks* frais, qu'il avoit pris le même jour. Ce Poisson, qui est un peu plus gros que le Hareng, nous parut délicieux. Lorsqu'il fut cuit, on dressa une table, composée de quelques écorces de Bouleau, assez proprement cousues ; c'est-à-dire qu'elles furent étendues à terre ; & toute la Famille s'assit autour, les jambes croisées, à la maniere des Orientaux.

Le

Le Chaudron fut placé au milieu, & chacun y prit sa part, qu'il mettoit dans un bonnet, ou dans un coin de sa robbe. Les Lapons mangent fort avidement, & ne gardent rien pour un autre jour. En Eté leur boisson est à côté d'eux, dans une grande jatte de bois; & pendant l'Hiver dans un Chaudron sur le feu, où chacun puise à son gré, avec une cuilliere de bois. Le repas fini, ils se levent joïeusement, & se frappent dans la main, en signe d'union & d'amitié. Les mets ordinaires de la Nation sont diverses sortes de Poissons, réduits en bouillie, avec un mélange d'écorce de Pin, broïée & cuite dans la même eau. Les personnes riches mangent la chair de leurs Renes, qu'ils tuent lorsqu'ils sont gras, c'est-à-dire avant l'Hiver. Mais quoiqu'ils estiment cette chair, ils lui préferent incomparablement celle d'Ours & de Castor. Ils ont, en Eté, une sorte de confiture, qu'ils trouvent fort délicate. Ce sont de petits fruits noirs, de la grosseur d'une Groseille, qui croissent dans leurs Bois, & qu'ils nomment *Crokbergt*, c'est-à-dire Groseille de Corbeau, auquel ils joignent des œufs crûs de Poisson; ils écrasent tout ensemble, pour en faire une marmelade, dont la vûe & l'odeur sont capables de révolter le meilleur estomac. Tous les Lapons riches prennent, pour dessert, un petit bout de Tabac, qu'ils portent toujours derriere l'oreille. Ils le mâchent; & lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le remettent derriere l'oreille, comme dans une Boîte, pour y prendre un nouveau goût. Ils le mâchent encore, & le replaçent de même. Après en avoir fait longtems cet usage, ils le fument.

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

Le petit Vieillard, dont la confiance sembloit augmenter pour nous, ne fit pas difficulté de répondre à toutes nos questions: sur celle qui regardoit ses Amours, il nous dit que pour obtenir sa Femme, il lui en avoit coûté deux livres de Tabac & cinq pintes d'Eau-de-vie, sans compter une peau de Rene, dont il avoit fait présent à son Beau-pere; & que sa Femme lui avoit apporté cinq ou six Renes, qui avoient heureusement multiplié, depuis plus de quarante ans qu'il vivoit avec elle dans une parfaite union. En effet, l'Eau-de-vie, dont nous prenions plaisir à leur faire boire, échauffa si vivement leur tendresse mutuelle, qu'après s'être fait quantité de caresses, ils se mirent à pleurer tous deux. Ainsi nous verifiâmes que l'Empire de l'Amour s'étend jusqu'en Laponie. Le soir, toute la Famille se coucha sur la même peau. Cet usage est généralement établi dans la Nation.

Nous partîmes le matin du jour suivant, après avoir acheté chacun notre Rene, qui nous coûta deux écus, pour en rapporter la peau en France; & nous remîmes à les faire tuer chez le Prêtre de Chuskadés, où nous arrivâmes le 24. Il nous restoit une curiosité à satisfaire. On nous avoit parlé si souvent des Sorciers Lapons, que pour fixer une fois nos idées sur mille récits de cette nature, nous avions engagé un de nos Guides, par des promesses auxquelles il n'avoit pas resisté, à nous amener un des plus habiles Sorciers du Païs. Il revint, trois jours après, avec un Lapon d'âge moïen, qu'il avoit déterré dans le fond d'un Bois, & qui nous parla de son savoir avec beaucoup de confiance. Mais il nous proposa, pour premiere condition, de nous éloigner de Chuskadés. Que n'aurions-nous pas fait, pour approfondir les mysteres de son Art? Nous consentîmes à le suivre par les Bois, les Rochers & les Marais. Il nous fit faire plus de

Sorciers de Laponie.

Voïage en Laponie. Rignard. 1681.

cinq lieues, pendant lesquelles nous rencontrâmes quantité de Bêtes & d'Oiseaux qui nous étoient inconnus, surtout un grand nombre de Petit-gris. Quelques mots d'explication sur ces Animaux ne feront que suspendre un moment notre infernale avanture.

Ce que c'est que les Petits-gris.

Ce qu'on nomme *Petit-gris*, dans le Commerce des Fourrures, est ce qu'on appelle en France Ecureuils; mais au lieu de la couleur rousse, qui leur est naturelle en Laponie comme en France, l'Hiver & la nége leur font prendre un fort beau gris, qui devient plus clair & plus fin, à mesure qu'ils sont plus éloignés vers le Nord. Les Lapons leur font une guerre continuelle pendant l'Hiver; & les Chiens du Païs entendent si parfaitement cette Chasse, que les appercevant sur les arbres les plus élevés, jamais ils ne manquent d'en avertir leurs Maîtres, par leurs aboiemens. Les Chasseurs emploient des fleches rondes pour les assommer, & les écorchent sur-le-champ, avec une vîtesse & une propreté surprenantes. Cette Chasse commence vers la Saint Michel, & fait l'exercice général de la Nation; ce qui rend les peaux de Petit gris à fort bon marché. Le Timbre se donne pour deux Ecus. Ce qu'on nomme un Timbre est composé de quarante Peaux; mais il n'y a point de marchandise sur laquelle on puisse être plus aisément trompé, parcequ'on l'achete sans la voir; c'est-à-dire qu'étant retournée, la fourrure est en dedans. On n'y admet aucune distinction. Bonnes & mauvaises, toutes les peaux sont du même prix. Nous apprîmes des Lapons une particularité surprenante, qui nous fut confirmée par notre propre expérience. Non-seulement on ne trouve pas toujours la même quantité de ces Animaux, mais ils changent souvent de Païs; & pendant tout un Hiver, il ne s'en trouve pas un dans les mêmes lieux où l'année précédente on en a vû des milliers. Lorsqu'ils veulent passer d'une Contrée dans une autre, & qu'ils ont quelque Lac ou quelque Riviere à traverser, ils prennent une écorce de Bouleau ou de Pin, qu'ils tirent jusqu'à la rive, & sur laquelle ils se mettent, pour s'abandonner au cours de l'eau & du vent, leurs queues élevées en forme de voiles. Si le vent devient assez fort pour enfler un peu les vagues, il renverse quelquefois le Navire & le Pilote. Ce naufrage, qui est souvent de trois ou quatre mille voiles, enrichit toujours quelques Lapons, qui trouvent ces débris sur le bord des Eaux; du moins, lorsqu'ils n'ont pas été trop longtems sur le sable.

Invocation du Diable.

Après une longue marche, nous arrivâmes à la Cabane du Sorcier, qui étoit environnée d'un grand nombre d'autres; & je remarquai d'abord, que si nous ne faisions pas beaucoup de progrès dans la science infernale, nous aurions du moins l'occasion d'acquérir plus de lumieres que jamais, sur la Laponie & ses Habitans. Mais notre Sorcier voulut tenir sa promesse; & nous ne fûmes point tout-à-fait sans espérance lorsque nous le vîmes paroître avec son Tambour, son Marteau, & je ne sais quel étui, qu'il tira gravement de son sein. Il se mit en état d'évoquer le Diable par ses conjurations. Jamais on n'a pris tant de postures & de formes différentes. Il se frappoit la poitrine avec si peu de ménagement, que cent meurtrissures noires, dont elle se trouva bientôt couverte, nous firent trop voir qu'il étoit de bonne foi. Il ne se frappa pas moins rudement au visage, & son

sang ruiſſeloit de toutes parts. Ses cheveux ſe hériſſerent ; ſes yeux rouloient furieuſement ; ſon teint devint bleu, ou noir. Il ſe laiſſa tomber pluſieurs fois dans le feu. Cependant il ne put faire la moindre réponſe à nos queſtions. A la vérité, ſans être réellement Sorcier, il ne pouvoit nous donner les preuves que nous demandions de ſon ſavoir. Je voulois des explications ſur divers évenemens de France, dont il n'avoit jamais entendu parler. Ce fut l'écueil de tous les Sorciers que nous conſultâmes. Celui-ci, qui ne manquoit pas d'adreſſe, nous aſſura qu'anciennement il avoit eu plus de pouvoir qu'il ne lui en reſtoit ; que ſon Démon, néanmoins, ne lui avoit jamais rien fait connoître au-delà de Stockolm, & qu'il y en avoit peu qui fuſſent capables d'aller plus loin ; mais que depuis qu'il avançoit en âge & qu'il perdoit les dents, le Diable commençoit à l'abandonner. Cette particularité m'étonna. Je pris quelques informations, & tous les Lapons voiſins m'aſſurerent qu'à meſure que les dents tomboient aux plus fameux Sorciers du Païs, leur pouvoir diminuoit. D'autres efforts du nôtre n'aïant pas mieux réuſſi, nous revînmes de nos eſpérances ; & pour nous faire du moins un amuſement de cette folle avanture, nous prîmes plaiſir à l'enivrer. L'état où nous le mîmes nous donna la facilité de lui enlever tous ſes inſtrumens de Magie, c'eſt-à-dire ſon Tambour, ſon Marteau & ſon Etui, qui contenoit quantité de Bagues, avec des figures & des caracteres, & pluſieurs morceaux de cuivre, liés enſemble d'une chaine de même métal. En ſortant de ſon ivreſſe, il parut fort inquiet de ſa perte : il chercha ſes inſtrumens, il nous les demanda, il s'informa de toutes parts ſi perſonne ne les avoit vûs ; nous lui répondîmes qu'avec la ſcience dont il s'étoit vanté, il devoit connoître l'Auteur du vol & le Receleur. Ainſi la magie des Lapons ne paroît qu'une impoſture groſſiere, fondée ſur l'ignorance & la ſuperſtition de ceux qui l'emploient, & peut-être auſſi de ceux qui l'exercent.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Vanité de la Magie des Lapons.

Nous tirâmes plus de fruit de notre curioſité, dans pluſieurs autres Cabanes, où nous cherchâmes à nous inſtruire des uſages du Païs. La premiere nous offrit trois ou quatre Femmes, dont l'une étoit nue, & donnoit le ſein à ſon Enfant. Le Berceau étoit ſuſpendu à peu de diſtance de terre, & compoſé d'un tronc d'arbre, plein de mouſſe fine, qui ſervoit de linge, de matelas & de couverture. Deux petits cercles d'oſier couvroient le deſſus, avec une mauvaiſe piece d'étoffe. La Mere lava ſon Enfant, devant nous, dans un Chaudron plein d'eau chaude, & le mit dans ſon Berceau. Alors un Chien, ſe dreſſant ſur ſes pattes de derriere, mit celles de devant ſur le Berceau, & lui donna un mouvement fort reglé. Les Lapons forment leurs Chiens à cet exercice, qu'ils continuent juſqu'à ce que l'Enfant ſoit endormi, & qu'ils reprennent lorſqu'ils l'entendent crier.

Autres uſages du Païs.

L'habit des Femmes Laponnes eſt peu différent de celui des Hommes. Il eſt auſſi de waldmar : mais la ceinture eſt plus large, & garnie de lames d'étain qui tiennent toute ſa largeur ; au lieu que celle des Hommes n'eſt marquée que de petites plaques de même métal, qui s'entreſuivent. Toutes les Femmes ont à leur ceinture une gaîne ornée de fil d'Etain, qui contient un coûteau ; une bourſe avec le même ornement, où elles por-

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

tent un fusil à faire du feu & leurs plus précieux bijoux ; enfin un morceau de cuir, auquel leurs aiguilles d'os de Rene sont attachées, & couvert d'une plaque de cuivre qui se pousse par-dessus. Ces ajustemens sont bordés d'anneaux de cuivre de différentes grandeurs, dont le son leur plaît beaucoup. Le bonnet des Hommes est ordinairement une peau de Loom, ou de quelque autre Oiseau. La coeffure des Femmes est une petite piece de Drap ; & les plus riches se couvrent la tête d'une peau de Martre, ou de Renard. Au lieu de Bas, elles portent, en Hiver, des bottines de cuir de Renes, & des souliers, semblables à ceux des Hommes, c'est-à-dire, d'un simple cuir, qui entoure le pié & qui s'éleve en pointe sur le devant. On y laisse un trou, pour faire passer le pié ; & le haut est soutenu, autour de la cheville, par une longue corde de laine, qui faisant cinq ou six tours vient se nouer pardevant : mais pour marcher plus commodément avec une chaussure si lâche, on l'emplit de foin bouilli. Les gants sont aussi de peau de Rene, distinguée en compartimens d'un autre cuir, très proprement appliqué : ce sont des Mitaines, sans distinction de doigts ; & les plus belles sont garnies, par le bas, d'une peau de Loom. Les Femmes ont un ornement particulier, qu'elles appellent *Krakoi* : il consiste dans une piece de drap rouge, ou d'autre couleur, qu'elles portent au cou en forme de cerceau, & qui vient descendre en pointe sur l'estomac. Il est orné de ce qu'elles ont de plus riche ; c'est-à-dire, de petites plaques d'étain, de cuivre, & même d'argent. On demandera, sans doute, s'il se trouve de jolies Lapones ? Je répons que la Nature, qui produit dans les Païs Septentrionaux, des Mines d'argent & d'autre Métal, s'y plaît quelquefois aussi à former des visages supportables. Mais, en général, les Lapons sont d'une extrême laideur. On ne peut les comparer mieux qu'aux Singes : ils ont le visage quarré, les joues fort hautes, le reste de la face très étroit, & la bouche fendue d'une oreille à l'autre.

Nous apprîmes d'eux qu'il regne quelquefois, dans leur Païs, des vents d'une furieuse violence, auxquels les plus fortes Maisons ne peuvent résister, & qui enlevent même les Bestiaux si loin, que souvent on ne sait ce qu'ils deviennent. En Eté, ces Ouragans apportent de la Norvege une telle quantité de sable, que dans le trouble de l'air on ne distingue rien à deux pas. En Hiver, ils font voler une abondance de nége, qui ensévelit les Cabanes & les plus nombreux Troupeaux. Un Lapon, qui se trouve surpris de ces tempêtes en chemin, n'a pour ressource que de renverser sur lui son Traîneau, & de se tenir dans cette posture jusqu'à la fin de l'orage. Les autres se retirent dans les cavernes, où le désordre de l'air les retient quelquefois plus de quinze jours.

Dans leurs Chasses, la gloire suprême est de tuer un Ours. Le Vainqueur en porte les marques, qui sont de petits bouquets de poil, à son bonnet ; de sorte qu'on reconnoît aisément combien un Lapon a tué d'Ours. Celui, qui découvre un de ces Animaux, en avertit aussitôt ses Voisins. Le plus habile Sorcier joue du tambour, & cherche dans ses lumieres de quel côté il faut attaquer la Bête. Après cette cérémonie, on se met en marche. Celui, de qui l'on a reçu l'information, a l'honneur de tenir le premier rang. En arrivant à la retraite de l'Ours, ils s'attroupent, avec des arcs, des fleches, des lan-

ces, des bâtons, des fusils ; & l'attaque se fait au bruit d'une chanson, par laquelle ils prient l'Animal de ne leur faire aucun mal, & de ne pas rompre les armes qu'ils emploient contre lui. Dans le grand nombre des Combattans, la victoire est ordinairement sans péril. Après avoir tué l'Ours, ils le mettent dans un Pulka ; & le Rene, qu'ils emploient à le traîner, est exempt du travail ordinaire pendant toute l'année. Ils dressent, pour faire cuire leur proie, une cabane qui ne sert qu'à cet usage. Tous les Chasseurs doivent s'y trouver avec leurs Femmes, & les chants de joie recommencent. On n'y fait point entrer l'Ours par la porte : il est coupé en pieces, qu'on jette par le trou qui sert de passage à la fumée, afin qu'il paroisse envoïé & tombé du Ciel. La chair cuite est distribuée entre les Hommes & les Femmes ; mais toutes les parties de derriere sont interdites aux Femmes : le reste du jour se passe en chants & en danses. Rien ne vaut, pour un Lapon, l'honneur d'avoir assisté à la mort d'un Ours ; il en fait gloire toute sa vie.

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

Après avoir passé quelques jours à s'instruire, les trois Voïageurs reprirent le chemin de Chuskadés, d'où ils se rendirent à Coktuanda, dernier Canton de la Laponie au Sud. Regnard observe que cette Province n'étoit pas connue des anciens Géographes. Tacite & Ptolomée n'en connoissoient pas de plus éloignée que la *Scrisinie*, nommée aujourd'hui Bothnie ou *Biarmie*, qui s'étend à l'extrémité du Golfe Bothnique. Ce qu'on sait à présent de plus qu'eux, c'est que la Laponie peut se diviser en trois parties, l'Orientale, l'Occidentale, & celle du milieu, qui portera particulierement, si l'on veut, le nom de Septentrionale. Celle qui regarde l'Occident, du côté de l'Islande, obéit au Roi de Dannemarck. Celle de l'Orient, qui touche à la Mer Blanche, appartient à la Russie. La troisieme, qui occupe le milieu, & qui a plus d'étendue que les deux autres ensemble, est sous la domination de la Suede. Elle se divise en cinq Provinces, qui sont toutes comprises sous le nom de Lapmarck, ou Laponie Suédoise, mais distinguée par l'addition d'un autre mot : *Urna Lapmarch*, *Pitha Lapmarch*, *Lulla Lapmarh*, *Torno Lapmarch*, & *Kimi Lapmarch*. Ces noms particuliers sont ceux des Fleuves qui les arrosent, & qui les donnent aussi aux Villes par lesquelles ils passent. La Province de Torno Lapmarck, située au fond du Golfe Bothnique, est la derniere vers le Pôle Arctique, & s'étend jusqu'au Cap Nord. Charles IX, de Suede, voulant connoître la situation & l'étendue de ses Terres, y envoïa, dans le cours de l'année 1600, deux savans Mathématiciens (61), avec tous les Instrumens nécessaires à leur commission. Ils rapporterent, à leur retour, qu'au-delà du soixante & treizieme degré de Latitude, ils n'avoient trouvé, au Nord, qu'une Mer Glaciale d'immense étendue, & que le dernier Promontoire qui s'y avançoit, assez proche du Château de *Vardhus*, qui appartenoit aux Danois, étoit *Nuckus*, ou *Norkap*. C'est dans cette Laponie, que Regnard & ses deux Amis voïagerent.

Description générale de la Laponie.

De Coktuanda, ils se rendirent à *Jacomus Mastung*, qui n'en est éloigné que de deux lieues : mais la curiosité leur en fit faire trois ou quatre, qu'ils ne regretterent point. Ce Canton offre une très bonne Mine de Fer, presqu'a-

Mines & Forges de Mastung.

(61) Aaron Forsz, Suedois ; & Jerôme Bircholt, Allemand.

bandonnée pour son éloignement. Les trois Voïageurs y allerent, dans l'espérance d'y voir travailler aux Forges : ils les trouverent desertes ; mais ce qu'ils y virent, les satisfit beaucoup plus. » Nous descendîmes dans la » Mine, dit Regnard, pour en faire tirer d'excellentes pierres d'Aiman, » & nous vîmes avec admiration les effets surprenans de cette pierre dans » son lieu natal. Il fallut une violence extrême, pour en tirer d'aussi grosses » que nous les desirions ; le marteau, qui étoit de la grosseur de la cuisse, » demeuroit si fixe en tombant sur le ciseau qu'on avoit enfoncé dans la » pierre, que l'Ouvrier qui frappoit ne pouvoit le retirer sans secours. Je » ne me fiai pas à l'expérience d'autrui : une grosse pince de fer, que je » pris moi même, & que j'avois peine à soutenir, fut attirée violemment » lorsque je l'eus approchée du ciseau, & se trouva soutenue avec une » force merveilleuse. J'avois apporté une Bousole, que je mis au milieu » du trou de la Mine, & l'aiguille tourna d'une vîtesse incroïable.

Voïage en Laponie. Regnard. 1681. Effet admirable de l'Aiman.

Les trois Voïageurs prirent les meilleures pierres qu'on avoit pû détacher, & s'éloignerent de ce lieu avec une sorte de fraïeur. Ils vinrent coucher à *Tuna Hianda*, chez un Batelier, que la Cour avoit exempté de taille, pour avoir trouvé cette Mine, & qui se nommoit *Lars Lerſzon*, c'est-à-dire Laurent, fils de Laurent. Le jour suivant, ils eurent une forte journée jusqu'à Konges, où ils acheterent des traîneaux, avec de nouveaux harnois. Les Barques, qui se firent attendre longtems, les aïant retardés jusqu'au lendemain, ils n'arriverent que le soir du même jour à *Pello*, lieu fort célebre aujoutd'hui, par les savantes opérations des Académiciens de France ; & deux jours après ils rentrerent dans Torno. Ils avoient passé plus de quarante cataractes. Ces chutes d'eau, qui sont fort impétueuses, & qui font un bruit épouvantable, durent l'espace de deux ou trois lieues. On vante beaucoup le plaisir de les voir descendre, aux Lapons, avec une vîtesse qui trouble la vue, & de leur voir faire en moins d'une heure trois ou quatre milles de Suede, qui valent douze lieues de France.

Funérailles de Jean Torneus, à Torno.

Le spectacle, que Regnard eut à Torno ; demande d'être représenté dans ses termes. Nous arrivâmes, dit-il, assez heureusement pour assister aux obseques de Jean *Tornæus*, ce même Ministre, que nous avions vû dans son cercueil, & qui étoit mort depuis deux mois. C'est l'usage, en Suede de garder fort longtems les corps morts. Ce tems se mesure sur la qualité des personnes. On le prend, pour les préparatifs d'une cérémonie si solemnelle ; & si les Turcs ruinent leur fortune en Nôces, les Juifs en Circoncisions, & les Chrétiens en Procès, on peut ajouter que les Suedois s'épuisent en funérailles. J'admirai, dit Regnard, l'excessive dépense qui se fit pour un Homme du commun, dans un Païs si barbare & si éloigné du reste du Monde.

On n'eut pas plutôt appris notre arrivée, que le Gendre du Ministre composa une harangue Latine, pour nous inviter à la Fête. Il y emploïa toute la nuit ; mais le matin, lorsqu'il parut devant nous, il ne put se rappeller un mot de sa composition. Ses révérences & sa confusion lui tinrent lieu d'éloquence. Nous devinâmes ses intentions. Un moment après, le Bourguemêtre, avec un Officier Militaire, vint nous prendre dans une Chaloupe, & nous fit traverser la Riviere, pour nous conduire jusqu'à la

Maiſon du Mort. Nous la trouvâmes remplie de Prêtres, vétus de manteaux fort longs, avec des chapeaux d'une hauteur extraordinaire. Le corps étoit au milieu de cette Aſſemblée, dans un cercueil couvert de Drap. Ils l'arroſoient de leurs larmes, qui naturellement, ou par artifice, diſtilloient à l'extrêmité de leurs barbes. Tous ces Prêtres avoient quitté leurs Paroiſſes, & s'étoient rendus à Torno de fort loin. Quelques-uns étoient venus de cent lieues; & le Bourguemêtre nous aſſura que ſi la cérémonie s'étoit faite en Hiver, tems où les chemins du Païs ſont plus faciles, il n'y avoit point de Prêtres, à deux ou trois cens lieues, qui ne ſe fuſſent empreſſés d'y venir.

L'Ancien de l'Aſſemblée fit une Oraiſon funebre. Elle devoit être bien triſte, puiſqu'il s'en fallut peu que ſon air & le ſon pitoïable de ſa voix ne nous arrachaſſent des larmes à nous mêmes, qui n'entendions rien à ſon diſcours. Les Femmes étoient dans une Chambre ſéparée de celle des Hommes, mais ouverte, & pouſſoient des gémiſſemens épouvantables, ſurtout la Veuve, qui interrompoit ſouvent l'Orateur par ſes ſanglots. Pendant qu'on faiſoit l'éloge du Mort dans cette Salle, on en faiſoit autant à l'Egliſe; & lorſque ces torrens d'éloquence furent épuiſés, on ſe mit en chemin pour le Convoi. Sept ou huit des principaux Habitans de la Ville chargerent leurs épaules du cercueil. Tout le monde s'empreſſoit d'y mettre la main. Nous ſuivîmes, & l'on nous fit l'honneur de nous accorder le premier rang dans la marche. Les Chefs du Deuil venoient après nous, & la Veuve marchoit au milieu d'eux, ſoutenue ſous les bras par deux de ſes Filles. On plaça le corps dans la plus honorable partie de l'Egliſe; & toutes les Femmes, en paſſant près du Mort, ſe jetterent ſur le cercueil, & l'embraſſerent pour la derniere fois. Alors commença la grande Oraiſon funebre, prononcée par *Johannes Platinus*, Prêtre d'Urna, qui eut pour ſa peine une Canne à pomme d'argent. Il cria beaucoup; & pour rendre les objets plus triſtes, il s'étoit rendu lui-même hideux, en laiſſant ſes cheveux ſans ordre, & pleins de petits bouts de paille. Cet Homme raconta toute la vie du défunt, depuis le moment de ſa naiſſance. C'eſt la mode, en ce Païs, de faire une Oraiſon funebre aux Valets mêmes & aux Servantes, pourvû qu'ils laiſſent un écu pour païer l'Orateur.

Les trois Voïageurs paſſerent huit jours à Torno; d'où prenant par les Mines de Caperbeyt, qu'ils eurent la curioſité de viſiter, mais qu'ils décrivent avec moins d'intelligence que M. l'Abbé Outhier, ils arriverent le 27 de Septembre, à Stockolm.

VOÏAGE
DE M. DE MAUPERTUIS ET DE M. L'ABBE' OUTHIER.

INTRODUCTION.

Nous n'avons pas déguiſé que les Voïages de Laponie appartenant à l'Europe, c'eſt en faveur d'une des plus nobles & des plus célebres Expéditions du Monde, que nous nous écartons un peu de notre Plan, pour terminer l'article des Voïages au Nord, par une Relation ſi glorieuſe à la France. Il eſt vrai auſſi qu'après avoir donné, au treizieme Tome de ce Recueil, celle d'une autre Expédition, entrepriſe dans la même vûe, nous ſommes redevables au Public du dénoûment de l'une & de l'autre : il eſt même annoncé dans la premiere, avec des explications qui nous diſpenſent de remonter encore une fois à l'origine. Cependant nous ne déroberons point au Lecteur, l'introduction courte & lumineuſe, que M. de Maupertuis a crue néceſſaire pour faire entendre ſes ſavantes opérations.

M. Richer aïant découvert à Cayenne, en 1672, que la peſanteur étoit moindre dans cette Ile voiſine de l'Equateur qu'elle n'eſt en France, les Savans tournerent leurs vûes vers toutes les conſéquences qu'on pouvoit tirer de cette fameuſe découverte. Un des plus illuſtres Membres de l'Académie des Sciences trouva qu'elle prouvoit également, & le mouvement de la Terre autour de ſon axe, qui n'avoit plus gueres beſoin de preuve, & l'applatiſſement de la Terre vers les Pôles, qui étoit alors un Paradoxe. M. Huygens, appliquant, aux parties qui forment la Terre, la théorie des forces centrifuges, dont il étoit l'Inventeur, fit voir qu'en conſiderant ſes parties comme peſant toutes uniformement vers un centre, & comme faiſant leur révolution autour d'un axe, il falloit, pour la conſervation de leur équilibre, qu'elles formaſſent un ſphéroïde applati vers les Pôles. Il détermina même la quantité de cet applatiſſement, & tout cela par les principes ordinaires ſur la peſanteur.

M. Newton, parti d'une autre Théorie, de l'attraction des parties de la matiere les unes vers les autres, étoit arrivé à la même concluſion, c'eſt-à-dire à l'applatiſſement de la Terre, quoiqu'il déterminât autrement la quantité de cet applatiſſement. En effet, obſerve M. de Maupertuis, on peut dire que lorſqu'on voudra examiner la figure de la Terre par les Loix de la Statique, toutes les Theories conduiſent à l'applatiſſement; & l'on ne ſauroit trouver un ſphéroïde allongé, que par des hypotheſes aſſez contraintes ſur la peſanteur.

Dès l'établiſſement de l'Académie des Sciences, un de ſes premiers ſoins avoit été la meſure du degré du Méridien de la Terre. M. Picard avoit déterminé ce degré vers Paris, avec une ſi grande exactitude, qu'il ne ſembloit pas qu'on pût ſouhaiter rien au-delà (62) : mais cette meſure n'é-

(62) On a vû, au Tome XIIIe, que dans tous les tems, de grands Princes avoient entrepris de déterminer la grandeur du degré, & que les meſures des Anciens s'accordoient peu; ſans compter le peu de certitude que nous avons aujourd'hui ſur la longueur exacte de leurs ſtades & de leurs milles. On avoit entrepris dans les derniers tems, des meſures qui ne pouvoient gueres être plus utiles. *Fernel*, *Snellius*, & *Riccioli*

13 14 15 16 17 18 19 20 21
Hernosand
Sundsval
Tyndere
Niunrunda
Brenton
Galton
Gnapt
Hudvik
Sval
Idnor
Agon
N. Ala
S. Ala
Lusnebruk
Iggon
Biorn
Gefle
Grason
Ostheman
Ron
Upland
Upsal
Grisselham
N. Telje
Sigtuna
Stockholm
Sudermanie
Partie du Golphe de Bothnie
Engon
Christinestad
Biornon
Sydby
Skarforar
Bagaskar
Sandon
Bassari
Biorneborg
Sabbon
Roumo
Nystad
Aakas
Abo
Isles d'Aland
Golphe de Finlande
Mer Baltique
Roké
I. Dago
Finlande
Carte du Golphe de Bothnie
Tiré des Cartes Suedoises pour servir a l'Histoire Generale des Voyages. Par M. B. Ing. de la M.e 1755.
Echelle de 25 Lieues communes de France
5 10 15 20 25 L.
13 Long. 14 Occid 15 du 16 Merid 17 de 18 Paris 19 20

toit universelle qu'en cas que la Terre eût été sphérique ; & si la Terre étoit applatie, elle devoit être trop longue pour les degrés de l'Equateur, & trop courte pour les degrés vers les Pôles. Lorsque la mesure du Méridien qui traverse la France fut achevée, on fut bien surpris de voir qu'on avoit trouvé les degrés, vers le Nord, plus petits que vers le Midi : cela étoit absolument opposé à ce qui devoit suivre de l'applatissement de la Terre. Selon ces mesures, elle devoit être allongée vers les Pôles ; d'autres opérations, faites sur le Parallele qui traverse la France, confirmoient cet allongement ; & ces mesures étoient d'un grand poids. L'Académie se voïoit ainsi partagée ; ses propres lumieres l'avoient rendue incertaine ; lorsque le Roi voulut faire décider cette question, qui n'étoit pas de ces spéculations vaines, dont l'oisiveté, ou l'inutile subtilité des Philosophes s'occupe souvent, mais qui doit avoir des influences réelles sur l'Astronomie & sur la Navigation. Pour bien déterminer la figure de la Terre, il falloit comparer ensemble deux degrés du Méridien, les plus différens en latitude qu'il fut possible ; parceque si ces degrés vont en croissant ou décroissant vers le Pôle, la différence, trop petite entre des degrés voisins, pourroit se confondre avec les erreurs des observations : au lieu que si les deux degrés, qu'on compare, sont à de grandes distances l'un de l'autre, cette différence, se trouvant répetée autant de fois qu'il y a de degrés intermédiaires, fera une somme trop considérable pour échapper aux yeux des Observateurs.

Voïages au Nord. M. de Maupertuis 1736.

M. le Comte de Maurepas, qui aimoit les Sciences, & qui vouloit les faire servir au bien de l'Etat, trouva réunis, dans cette entreprise, l'avantage de la Navigation & celui de l'Académie ; & cette vûe de

rol ont donné des longueurs du degré du Méridien, entre lesquelles, réduites à nos mesures, il se trouve encore des différences de près de 8000 toises, ou d'environ la septieme partie du degré : & si celle de Fernel s'est trouvée plus juste que les autres, la preuve de cette justesse manquant alors, & les moïens dont il s'étoit servi ne pouvant la faire présumer, on n'avoit aucune raison de préférer cette mesure aux autres. Celle qui fut achevée, en Angleterre, l'année 1635, paroît avoir été prise avec soin, & avec un fort grand instrument. Norwood observa, en deux années différentes, la hauteur du Soleil au Solstice d'Eté, à Londres & à York, avec un Sextant de plus de cinq piés de raïon, & trouva la différence de latitude, entre ces deux Villes, de deux degrés vingt-huit minutes. Il mesura ensuite la distance entre ces deux Villes, observant les angles de détour, les hauteurs des Collines & les descentes ; & réduisant le tout à l'arc du Méridien, il trouva 9149 chaînes pour la longueur de cet Arc, qui comparée à la différence en latitude, lui donnoit le degré de trois milles sept cens neuf chaînes cinq piés, ou de trois cens soixante-sept mille cent quatre-vingt-seize piés Anglois, qui font cinquante-sept mille trois cens de nos toises. Le degré de M. Picard étoit de cinquante-sept mille soixante toises, & celui de M. Cassini, en 1718, se trouva le même. Enfin, M. Muschenbroek, Hollandois, aïant voulu corriger les erreurs de Snellius, trouva le degré entre Alcmaer & Bergopzoom, de deux cens quatre vingt-quinze mille sept cens quatorze perches, deux piés, trois pouces, mesure du Rhin, qu'il évalue à cinquante-sept mille treute-trois toises 8 po. de Paris. Les différences, entre ces dernieres mesures, sont si peu considérables, qu'on peut dire que la mesure du degré dans ces climats avoit été fort exacte, & qu'on n'auroit pas connu moins exactement la figure de la Terre, si tous ses degrés étoient égaux, c'est-à-dire si elle étoit parfaitement sphérique.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

l'utilité publique mérita l'attention du Cardinal de Fleury. Au milieu de la Guerre, les Sciences trouvoient en lui une protection & des secours, qu'à peine auroient-elles osé espérer dans la Paix la plus profonde. M. le Comte de Maurepas envoïa bientôt, à l'Académie, des ordres du Roi, pour terminer la question de la Figure de la Terre. L'Académie les reçut avec joie, & se hâta de les exécuter par plusieurs de ses Membres; les uns devoient aller sous l'Equateur, mesurer le premier degré du Méridien, & partirent en 1735; les autres devoient aller au Nord, mesurer le degré le plus Septentrional qu'il fût possible. On vit partir avec la même ardeur ceux qui s'alloient exposer au Soleil de la Zone brûlante, & ceux qui devoient sentir les horreurs de l'Hiver dans la Zone glacée. Le même esprit les animoit tous; c'est-à-dire, l'envie de se rendre utiles à leur Patrie.

Les Académiciens destinés pour le Nord étoient au nombre de quatre; MM. de Maupertuis, Camus & le Monnier. Ils demanderent pour Associé, M. l'Abbé Outhier, Mathématicien d'une capacité connue, M. de Sommereux pour Secretaire, & M. d'Herbelot pour Dessinateur. Si le grand nombre étoit nécessaire pour l'exécution d'un Ouvrage difficile, dans des Païs où l'on ne pouvoit s'attendre qu'à de grands obstacles, il devoit servir encore à rendre l'ouvrage plus authentique; & dans cette double vûe, le Roi consentit que M. Celsius, Professeur d'Astronomie à Upsal, qui se trouvoit alors à Paris, se joignît aux Académiciens. Ainsi ces illustres Voïageurs partirent de France avec tout ce qui leur étoit nécessaire pour le succès de leur entreprise; & la Cour de Suede, à la demande de M. le Comte de Casteja, Ambassadeur de France à Stockolm, donna des ordres qui leur firent trouver toutes sortes de secours dans les Provinces les plus reculées.

Deux Relations de ce Voïage.

Nous avons deux Relations de leur Voïage; celle de M. de Maupertuis, ou plûtôt le discours par lequel il rendit compte de leurs opérations, à l'Académie des Sciences, immédiatement après leur retour, & celle de M. l'Abbé Outhier, qui n'a été publiée qu'en 1744. La premiere est un Ouvrage d'un caractere distingué, où l'élégance du style & tous les agrémens de l'esprit vont de pair avec le savoir & l'exactitude. La seconde est écrite avec plus de négligence; mais elle n'est pas moins exacte pour le fond. D'ailleurs, ce qui lui manque, à l'égard du style, est compensé par un plus grand nombre d'observations sur les circonstances du Voïage & sur les propriétés du Païs. Cette différence entre les deux Ouvrages devient fort avantageuse ici, pour nous faire éviter les répétitions, surtout dans l'ordre auquel on va s'attacher.

M. de Maupertuis.

Le Vaisseau (*a*) qui portoit les Académiciens étoit à peine à Stockolm, qu'ils se hâterent d'en partir pour se rendre au fond du Golfe de Bothnie, d'où ils comptoient de pouvoir mieux juger que sur la foi des Cartes, laquelle des deux Côtes de ce Golfe étoit la plus convenable

M. l'Abbé Outhier.

(*a*) Il se nommoit *le Prudent*, commandé par le Capitaine François Bernard, & conduit par le Pilote Adam Gueustelick. Le départ s'étoit fait le Mercredi 2 de Mai 1736, à Dunkerque, où M. de la Haie d'Anglemont, Commissaire de la Marine,

à leurs opérations. Les périls dont on les menaçoit (*a*) ne retarderent point leur course ; ni les bontés d'un Roi, qui, malgré les ordres qu'il avoit donnés en leur faveur, leur répéta plusieurs fois qu'il ne les voioit partir qu'avec peine pour une si dangereuse entreprise. Ils arriverent à Torneå, assez tôt pour y voir luire le Soleil, sans interruption, pendant plusieurs jours, comme il fait dans ces climats au Solstice d'Eté ; spectacle merveilleux pour les Habitans des Zônes tempérées, quoiqu'ils s'attendent à le trouver au Cercle Polaire.

Voïages au Nord. M. de Maupertuis. 1736.

On nous donne quelque idée des opérations que les Académiciens avoient à faire pour mesurer un degré du Méridien. Lorsqu'on s'avance vers le Nord, personne n'ignore qu'on voit s'abbaisser les Etoiles placées vers l'Equateur, & qu'au contraire celles qui sont situées vers les Pôles s'élevent : c'est ce phénomene, qui vraisemblablement a été la premiere preuve de la rondeur de la Terre. On appelle cette différence qu'on observe dans la hauteur méridienne d'une Etoile, lorsqu'on parcourt un arc du Méridien de la Terre, l'*Amplitude* de cet arc : c'est elle qui en mesure la courbure ; ou, dans le langage ordinaire, c'est le nombre de minutes & de secondes qu'il contient. Si la Terre étoit parfaitement sphérique, cette amplitude, ou cette différence de hauteur d'une Etoile, seroit toujours proportionnée à la longueur de l'arc du Méridien qu'on auroit parcouru. Au contraire, si la surface de la Terre étoit absolument platte ; quelque longue distance qu'on parcourût, vers le Nord, l'Etoile n'en paroîtroit, ni plus, ni moins élevée. Mais si la surface de la Terre est inégalement courbe en différentes Régions, il faudra, pour y trouver la même différence de hauteur dans une Etoile, parcourir des Arcs inégaux du Méridien de la Terre ; & ces arcs, dont l'Amplitude sera toujours d'un degré, seront plus longs à proportion que la Terre sera plus applatie. Si la Terre est applatie vers les Pôles, un degré du Méridien terrestre sera plus long vers les Pôles que vers l'Equateur ; & l'on pourra juger ainsi de la figure de la Terre, en comparant ses différens degrés les uns avec les autres. Ainsi, pour avoir la mesure d'un degré du Méridien de la Terre, il faut avoir une distance mesurée sur ce Méridien, & connoître le changement d'élevation d'une Etoile aux deux extrémités de la distance mesurée, afin de pouvoir comparer la longueur de l'arc avec son Ampli-

---

avoit tenu prêt par l'ordre de la Cour, ce Bâtiment, qui étoit petit, mais fort sûr, & muni fort abondamment de toutes sortes de provisions. M. Celsius étoit arrivé à Dunkerque, le 30 Avril, de Londres, d'où il apportoit quelques instrumens qu'il s'étoit chargé d'y faire construire. La route fut assez heureuse jusqu'à Stockolm, où l'on arriva le Lundi, 21 de Mai. M. l'Abbé Outhier.

(*a*) M. le Comte de Casteja, Ambassadeur de France à Stockolm, aïant présenté les Académiciens au Roi de Suede, ce Prince leur dit qu'ils alloient faire un terrible Voïage, & que quoiqu'il eût été dans de sanglantes Batailles, il aimeroit mieux aller à la plus cruelle, que de faire le voïage qu'ils entreprenoient ; qu'au reste c'étoit un Païs de Chasse : sur quoi il fit présent à M. de Maupertuis d'un Fusil dont il s'étoit très long-tems servi lui-même.

tude. La premiere partie de l'ouvrage des Académiciens consistoit donc à mesurer quelque distance considérable sur le Méridien ; & pour cette opération, il falloit former une suite de Triangles, qui communiquassent avec quelque base, dont on pût mesurer la longueur à la perche.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

L'espérance des Académiciens avoit toujours été d'exécuter ce projet sur les Côtes du Golfe de Bothnie. La facilité de se rendre par Mer aux différentes stations, d'y transporter les instrumens dans des Chaloupes, l'avantage des points de vue que leur promettoient les Iles du Golfe, marquées en grand nombre sur toutes les Côtes, toutes ces raisons avoient fixé leurs idées sur ces Côtes & sur ces Iles. Ils allerent aussitôt les reconnoître ; mais toutes leurs recherches leur apprirent qu'il falloit renoncer à leur premier dessein. Les Iles, qui bordent les Côtes du Golfe, & les Côtes mêmes, qu'ils s'étoient représentées comme des Promontoires, qu'on pourroit appercevoir de très loin, & d'où l'on en pourroit appercevoir d'autres, aussi éloignées, étoient à fleur d'eau, & par conséquent bientôt cachées par la rondeur de la Terre. Les Iles se cachoient même l'une l'autre, vers les bords du Golfe, où elles étoient trop voisines ; & se trouvant toutes rangées vers les Côtes, elles ne s'avançoient point assez en Mer pour donner la direction dont on avoit besoin.

M. de Maupertuis avoit commencé le Voïage, de Stockolm à Torneå en Carosse (63), comme le reste de ses Associés ; mais le hazard leur aïant fait rencontrer, vers le milieu de cette longue route, le Vaisseau qui portoit leurs Instrumens & leurs Domestiques, il étoit monté sur ce Vaisseau, qui l'avoit rendu plutôt que les autres à Torneå. En y débarquant, il avoit trouvé le Gouverneur de la Province (*a*) qui partoit pour aller visiter la Laponie Septentrionale de son Gouvernement : il s'étoit joint à lui, pour prendre quelque idée du Païs, en attendant l'arrivée de ses Compagnons ; & sans prendre un moment de repos, il avoit pénetré à quinze lieues vers le Nord. Il étoit monté, la nuit du Solstice, sur la Montagne d'Avaxasa, une des plus hautes de cette Région : ensuite il étoit revenu à Torneå, pour s'y trouver à leur arrivée. Mais, dans ce Voïage, qui n'avoit duré que trois jours, il avoit remarqué que le Fleuve de Torneå suivoit assez la direction du Méridien, jusqu'où il l'avoit remonté ; & de tous côtés il avoit découvert de hautes Montagnes, qui pouvoient donner des points de vûe fort éloignés.

Les Académiciens, réunis à Torneå (*b*), penserent donc à faire leurs

(63) Cette partie appartient au Recueil des Voïages par terre, sur lequel on ne veut point anticiper ici, & ne contient rien d'ailleurs qui ait rapport au dessein de cet article. Il suffit que M. de Maupertuis ait fait la plus grande partie de la route par Mer.

M. l'Abbé Outhier.

(*a*) M. Gullingrip.

(*b*) Les autres y arriverent le Jeudi 21 de Juin, deux jours après le débarquement de M. de Maupertuis Ils avoient été recommandés à M. Pipping, Bourguemêtre de Torneo (*), par M d'Hegreman, son Gendre, Marchand à Stockolm. Il ne se trouvoit dans Torneo, que deux personnes qui parlassent la Langue Françoise ; M. *du Riez*,

(*) M. Outhier écrit le nom de cette Ville comme M. de Maupertuis ; mais nous ne pouvons l'imiter avec un si petit caractere.

SUITE DU GOLPHE DE BOTHNIE
Tiré des Cartes Suedoises pour servir a l'Histoire Generale des Voyages
Par M.B. Ingr. de la Marine 1758.
GOLPHE DE BOTHNIE
BOTHNIE OCCIDENTALE
BOTHNIE ORIENTALE
BOTHNIE
ANGERMANIE
Torneo
Lulea
Pitea
Umea
Ulea
Carleby
Wasa
Hernosand
Echelle de 25 Lieues communes
14 Long 15 Orient 16 du 17 Merid 18 de 19 Paris 20 21
No 8

opérations au Nord de cette Ville, sur les sommets des Montagnes ; mais cette entreprise avoit d'affreuses difficultés. Il falloit faire, dans les déserts d'un Païs presqu'inhabitable, dans cette immense Forêt qui s'étend depuis Torneå jusqu'au Cap Nord, des opérations qui n'auroient pas été faciles dans des lieux commodes. Il n'y avoit que deux manieres de pénétrer dans ces déserts, & qu'il falloit toutes deux éprouver ; l'une en navigeant sur un Fleuve rempli de cataractes, l'autre en traversant à piés des Forêts épaisses ou de profonds Marais. Si on pouvoit pénétrer dans le Païs, il falloit, après des marches fort rudes, escalader des Montagnes escarpées, dépouiller leur sommet, des arbres qui ôtoient la liberté de la vue, vivre dans ces déserts avec la plus mauvaise nourriture, exposés aux Mouches, qui y sont si cruelles, comme on l'a déja vû dans la Relation de Regnard, qu'elles forcent les Lapons d'abandonner le Païs dans cette saison avec leurs Renes, pour aller chercher vers l'Océan des lieux moins inhabitables ; enfin, il falloit entreprendre cet Ouvrage sans savoir réellement s'il étoit possible, & sans espérance de pouvoir s'en informer ; sans être sûrs qu'après tant de peines le défaut d'une Montagne n'arrêteroit pas absolument la suite des triangles, sans aucune certitude de pouvoir trouver sur le Fleuve une base, qui pût être liée avec les triangles. En se flattant du succès sur tous ces points, il falloit ensuite bâtir des Observatoires sur la plus Septentrionale des Montagnes, y porter un attirail d'instrumens plus complet qu'il ne s'en trouve dans plusieurs Observatoires de l'Europe, & faire les plus subtiles opérations de l'Astronomie.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

D'un autre côté, l'Auteur avoue que cet Ouvrage avoit bien des attraits pour les Académiciens : outre la gloire de surmonter tant d'obstacles, c'étoit mesurer le degré le plus Septentrional, dont vraisemblablement la mesure soit au pouvoir des Hommes, ou le degré qui coupoit le cercle Polaire, & dont une partie devoit se trouver dans la Zone glacée. Ajoutons qu'après avoir désespéré de pouvoir faire usage des Iles du Golfe (*a*), c'étoit la seule ressource qui leur restoit ; car pou-

---

Lieutenant-Colonel du Régiment de Westrobothnie, & un jeune Homme que le Gouverneur indiqua aux Académiciens pour leur servir d'Interprete : mais outre M. Celsius, deux Suedois, qui savoient le François, & qui les avoient joints au-delà d'Upsal, étoient venus avec eux par curiosité, jusqu'à Torneo. L'un étoit le jeune Comte de Cedestron, fils du Secretaire d'Etat de Suede ; l'autre, M. Meldecreutz, qui étoit dans le goût de la Géometrie. En arrivant, ils chercherent tous, comme M. de Maupertuis, à voir passer le Soleil au Méridien, à minuit ; mais les vapeurs dont l'Horison étoit chargé leur ôterent cette satisfaction. Charles XI, Roi de Suede, avoit fait exprès le voïage de Stockolm à Torneo, pour se procurer le même spectacle ; & plus heureux, il avoit vû, du Clocher de l'Eglise, le quart du diametre du Soleil à minuit.

M. l'Abbé Outhier.

(*a*) On ne parla plus des Côtes de la Westrobothnie, parceque M. de Maupertuis avoit observé, en venant par Mer, qu'on ne pouvoit s'en servir ; mais avant que de-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS 1736.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

voient-ils se résoudre à descendre dans d'autres Provinces plus méridionales de la Suede ?

Ils partirent donc de Torneå, le 6 de Juillet, avec une Trouppe de Soldats Finnois, & quantité de Bateaux, chargés d'Instrumens & des choses déterminer pour les Montagnes, on prit le parti de visiter la Côte de l'Ostrobothnie, & les Iles qui la bordent. MM. Camus, Outhier, & de Sommereux, furent chargés d'examiner la direction de cette Côte, & les Iles, depuis Torneo jusques vers Brahestad (1). Il n'y a rien à retrancher ici aux termes du Journal : Nous prîmes sept Rameurs pour nous conduire dans un simple Bateau, dans lequel nous nous embarquâmes avec deux Domestiques & des provisions. Le jour du départ fut le Lundi 25 Juin, à six heures & demie après-midi ; j'ai toujours observé, avec ma Boussole, la route, & la position des Iles & des lieux les plus apparens de la Côte.

Le 26, à quatre heures du matin, nous avions déja fait sept milles & demi (2), depuis Torneo. Le vent étoit devenu Nord, & l'on avoit mis à la voile. Le froid nous obligea de descendre dans l'Ile de Kuawaniemi, où nous fîmes faire un bon feu. Ensuite, le vent ne cessant point d'être Nord, avec un fort beau tems, nous arrivâmes à *Ullea*, vers cinq heures & demie du soir. C'est une assez grande Ville de l'Ostrobothnie. Les rues en sont longues & tirées au cordeau. Elle n'a qu'une Eglise, avec une Maison de Ville, une Horloge publique, & un Chantier pour la construction des Bâtimens de Mer. Les Vaisseaux arrivent près de la Ville même. Son Château, nommé Ullaobory, & situé dans une petite Ile, au Nord, est de bois, comme l'Eglise & tous les autres Edifices de la Ville. A l'Oüest du Château, on voit la Douane, dans une autre petite Ile, peu éloignée de la Ville au Nord-Oüest. Ulleo est à quinze milles de Torneo : il nous en restoit huit jusqu'à Brahestad ; & nous aurions pû nous dispenser de les faire, car nous n'avions, ni la Côte, ni les Iles convenables à nos Vents. Cependant, pour ne rien négliger, nous résolûmes de continuer notre route. M. Camus fut d'avis de prendre, à Ullea, un second Bateau à deux Rameurs, & nous partîmes le Mercredi, à cinq heures du matin. Notre route fut au Sud-Oüest, jusqu'à midi. Avec le petit quart de cercle Anglois, que nous avions porté, nous avions observé, le Mardi, la hauteur du bord inférieur du Soleil, de quarante-huit degrés six minutes ; & le Mercredi nous le trouvâmes de quarante-huit degrés vingt-cinq minutes.

Un petit vent contraire ne nous permit pas de faire plus de trois milles avant midi ; mais il augmenta bien-tôt, jusqu'à rendre la Mer fort agitée, & nous obliger d'aller à terre. Nous y dressâmes notre Tente, & nous y prîmes un peu de repos jusqu'à huit heures du soir. Alors le vent commençant à diminuer, nous renvoïâmes notre second Bateau, qui nous étoit inutile, & nous continuâmes d'avancer. Vers minuit, nous étions

(1) Le Roi de Suede avoit eu la bonté de faire donner, aux Académiciens, de belles Cartes des Côtes du Golfe de Bothnie. La Géographie est fort en honneur à Stockolm : il y a un Bureau des Cartes Géographiques, où plusieurs Savans travaillent toute l'année. Pendant l'Hiver, ils vont prendre des mesures sur les glaces ; & les réduisant pendant l'Eté, ils dressent leurs Cartes avec beaucoup d'ordre & d'exactitude.

(2) Le mille de Suede contient dix-huit cens aunes Suedoises, & l'aune contient vingt-deux pouces de France : de sorte que deux milles de Suede font environ quatre lieues Françoises.

CARTE
DES ENVIRONS DE
TORNEA
Pour servir a l'Histoire Gener.le des Voyages.
Echelle de Lieues comunes de France
Cercle Polaire
Longitude Orientale du Meridien de Paris
Kittis Montagne
Corten Niemi
Lac Conta
Lac Repo
Mont Lango
Lac Lango
Mont Kelima
Lac Pessa
Cataracte Pessa
Grand Lac Lohi
Lac Ratas
Horrilakero Montagne
Lac de Portimo
Lac Tarmas
Lac Majama
Petit Lac Lohi
Cataracte Sompa
Cat. Kavo
Cataracte Hirvas
Cataracte Walkia
Pierre du Renard
Lac Randa
Cat Korpi
Mamilla
Pullingi Montag
Cambiseu Niwa
Hjuoxingi
Kommer
Ofiver Tornea
Lupio Mont
Niemis By
Coifivunkyla
Hieta Niemi
Witza Niemi
Huhta
Cuitaperi Mont
Cainonkita
Cat Wojennay
Martimo R.
Forest de Taipalay
Sakila
Pipping
Corpikula
Kacama Montagne
Niva Mt
Kaiungi
Pierre de la Marque
Laelila
Frankula
Isle Thoiwolan
Cat de Kuckula
Kuckula
Ylli Woiakala
Wojakala
Mattila
Nara
Kifviranda
TORNEA
Vanum
Potta
Raumo
Kiemi
Kakama
Deg. 10 m
Deg. 10 m
Degre

ſes les plus indiſpenſables pour la vie ; pour remonter le grand Fleuve qui vient du fond de la Laponie ſe jetter dans la Mer de Bothnie, après s'être partagé en deux bras, qui forment la petite Ile de *Swentzar*, où eſt bâtie la Ville, à ſoixante-cinq degrés cinquante-une minutes de lati-

à cinq milles d'Ullea. Il nous parut inutile d'aller plus loin. En retournant vers Torneo, M. Camus voulut viſiter les Iles de *Carloohn* & de *Sandhon* ; il fallut faire route vers le Nord-Nord-Oueſt, malgré nos Matelots, qui nous repréſentoient, avec ſurpriſe, qu'on n'alloit pas, ſi loin des Terres, dans un Bateau tel que le nôtre ; car ces Iles ſont éloignées en Mer d'environ cinq lieues de France. Notre deſſein étoit d'aller d'abord à Sandhon, quoique cette Ile ſoit abſolument déſerte ; mais l'eau s'y trouva ſi peu profonde, que nous ne pûmes en approcher. Nous retournâmes vers Carloohn, où nous n'abordâmes point ſans peine, à cinq heures du matin. Nous y trouvâmes un Hameau, & nous fûmes reçûs dans la meilleure Maiſon, nommée *Heittrs*. La chambre qu'on nous y accorda étoit à deux lits, avec des bancs alentour. Pendant plus de deux jours que le vent nous obligea d'y paſſer, nous vécûmes de lait & de Poiſſon, que nous achetions des Habitans. Nous vîmes un Prêtre, qui demeuroit à trois quarts de lieue du Hameau, & qui étoit Vicaire du Curé de Flaminia, dont il devoit épouſer la Fille. Il s'étonna beaucoup qu'étant Prêtre comme lui, il ne me fût pas permis de me marier. L'Ile de Carloohn eſt très fertile en Segles & en Orge. Chaque Païſan a, comme dans la Weſtrobothnie, pluſieurs petits Corps-de-Logis, avec un Moulin à vent, & fabrique lui-même ſa toile. Cette Ile eſt à quatre milles d'Ullea, & à deux des Terres ; elle eſt preſque contigüe aux petites Iles de *Aanis* & de *Leppakari* ; c'eſt la ſeule, de toutes les Iles que les Académiciens virent dans leur route, qui ait des Habitations.

Ils rentrerent dans leur Bateau, le Samedi à neuf heures du ſoir : & retournant vers Torneo, ils paſſerent, pendant la nuit, près de quatre petites Iles, dans la premiere deſquelles ils entendirent les cris confus de diverſes ſortes d'Oiſeaux de Mer, qui y faiſoient leurs nids. Un bon vent de Sud-Oueſt les fit arriver, à deux heures après-midi, dans une Anſe où ils deſcendirent. Ce lieu, qui ſe nomme Maxalackti, eſt habité par quelques Pêcheurs & ſitué un peu au Nord-Oueſt de Simoka. M. de Maupertuis y étoit venu le Vendredi. Nous en partîmes à cinq heures, & nous arrivâmes à dix heures, à l'Ile de Mounalota, d'où l'on a la vûe de Torneo. Mais au lieu de remonter le Fleuve du côté par lequel nous l'avions deſcendu à notre départ, c'eſt-à-dire à l'Eſt de l'Egliſe Finnoiſe & de l'Ile de Biorkohn par la petite Ile de Rugen, nous remontâmes par l'autre bras du Fleuve, à l'Oueſt de Biorckohn.

Pendant notre abſence, M. de Maupertuis avoit fait lui-même, avec MM. Clairaut, le Monnier & Celſius, un Voïage le long de la côte orientale du Golfe, & s'étoit convaincu qu'il n'étoit gueres poſſible d'y former une ſuite de Triangles. M. Celſius propoſoit de remettre l'Ouvrage à l'Hiver, & de le faire par une meſure actuelle ſur la glace du Golfe ; mais qu'aurions-nous fait pendant plus de trois mois, dans l'eſpace deſquels nous n'aurions pû voir aucune Etoile, le Soleil étant toujours ſur l'Horizon, ou deſcendant ſi peu au-deſſous, qu'il reſte un très grand crepuſcule pendant le peu de tems qu'il eſt couché ? D'ailleurs, nous n'avions pas encore le Secteur, avec le-

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

tude. Depuis ce jour, ils ne vécurent plus que dans les déserts, & sur le sommet des Montagnes qu'ils vouloient lier les unes aux autres par des triangles. Après avoir remonté le Fleuve, depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, ils arriverent à *Korpikyla* (*a*), Hameau

M. l'Abbé Outhier.

quel nous devions observer la distance de quelques Etoiles au Zenith; & les Habitans de Torneo ne nous disoient rien de certain sur l'état du Golfe pendant l'Hiver. Ils croient que ce Golfe se gele dans toute sa largeur; mais personne ne savoit jusqu'où l'on y pouvoit marcher avec sûreté sur la glace. Un vent de Sud pouvoit entr'ouvrir les glaces, quelquefois les entasser, & rompre en un moment toutes nos mesures.

On proposa aussi de faire couper, dans les Bois, une route en droite ligne, du Nord au Sud, & de la mesurer actuellement: parti préferable sans doute à celui des glaces: mais il étoit encore sujet à de grands inconvéniens. Quoique le Païs ne soit pas extrêmement inégal, nous ne pouvions nous attendre à trouver trente lieues sans quelques inégalités considérables, & sans rencontrer des Marais, des Lacs & des Rivieres à traverser; ce qui auroit rendu les mesures actuelles d'une pratique fort difficile. Enfin l'on s'arrêta au projet d'entreprendre les opérations sur les Montagnes. M. *Viguelius*, Recteur des Ecoles de Torneo, qui avoit été long-tems Pasteur en Laponie, augmenta notre courage, en nous assurant que le Fleuve étoit plus dirigé du Nord au Midi que les Cartes ne le marquoient. Nous prîmes des mesures avec M. du Riez, pour faire tenir prêts un nombre de Soldats, qui devoient nous conduire dans leurs Bateaux: ce sont des Païsans, établis dans leurs Maisons, qui se rendent aux ordres des Officiers, pour les revues & le service; gens fermes, & qui ne craignent point la fatigue. Torneo n'a point un Habitant, qui n'ait un ou plusieurs Bateaux. En Eté, & pendant que le Fleuve est sans glace, on ne voïage gueres autrement; & c'est une terrible fatigue de marcher à pié, comme nous y fûmes ensuite obligés, dans un Païs qui n'est qu'un mélange de Marais & de Forêts, remplies d'une mousse si haute qu'on n'y passe point sans peine. Deux jours se passerent en préparatifs: du Biscuit, quelques bouteilles de Vin, des peaux de Rênes, pour nous servir de lits sur la terre, quatre Tentes, dont chacune ne pouvoit contenir que deux personnes, deux quarts-de-cercle, une Planchette, une Pendule, des Thermometres, & tous les instrumens qui pouvoient nous être utiles ou nécessaires pour le succès de nos opérations; tel fut, avec quelques hardes, le bagage qui fut embarqué dans sept Bateaux, chacun conduit par trois Hommes. Nous étions huit associés; & de sept Domestiques que nous avions amenés, deux resterent à Torneo. M. Piping, notre Hôte, & le jeune Homme nommé *Helant*, qui nous servoit d'Interprete, eurent le courage de nous accompagner. Ils parloient tous deux la Langue Finlandoise, ou Finnoise, fort différente de celle de Suede, & la seule en usage dans tout le Païs qui est au-delà de Torneo. Ils parloient aussi Latin. Après avoir fait quelques milles sur le Fleuve, nous prîmes terre, pour marcher le long du rivage, pendant que nos Matelots firent monter leurs Bateaux, avec beaucoup de peine, aux cataractes de *Wojukala* & de *Kuckula*.

(*a*) Les Montagnes que nous avions vûes de Torneo, étoient Niwa & Kakama. La premiere n'est pas éloignée du Fleuve; elle est proche de quelques Habitations qu'on nomme

meau sur le bord du Fleuve, habité par des Finnois : ils y descendîrent ; & marchant à pié quelque tems, au travers de la Forêt, ils se rendirent, au pié de Niwa, Montagne escarpée, dont le sommet n'est qu'un Rocher, où ils monterent, & sur lequel ils s'établirent. Ils avoient été fort incommodés, sur le Fleuve, de grosses Mouches à tête verte, qui

Voïages au Nord. 1736.

M. l'Abbé Outhier.

nomme Korpikyla ; & c'étoit sur cette Montagne que M. de Maupertuis vouloit faire le premier Etablissement & commencer les observations : mais il falloit avoir des points de vûe. Kakama y étoit très propre. A six heures du soir, notre petite Flotte étant devant le Village de Karungi, je me détachai avec MM. Sommereux & Helant, deux Domestiques & deux Bateaux. Des six Hommes qui les conduisoient, il en demeura un pour les garder, & nous entreprîmes avec les cinq autres d'aller à la Montagne de Kakama. Nous trouvames des chemins affreux. Comme il n'y avoit pas long-tems que les néges étoient fondues, les Marais, qui font une grande partie du chemin, étoient impratiquables. Les Habitans, pour traverser ces Marais, ont couché bout à bout des Sapins, sur lesquels on pourroit marcher en gardant l'équilibre, si les nœuds de ces arbres, qui sont comme autant de pointes, permettoient d'y placer les piés. Cependant nous avancions ; & rien n'étoit impossible avec nos Soldats ; ils portoient nos vivres & les leurs, leurs Haches, la Planchette, avec une partie de nos habits ; & lorsqu'on ne pouvoit plus tenir sur les arbres couchés, on marchoit dans le Marais. J'y enfonçai une fois jusqu'aux genoux, & j'eus peine à m'en tirer. Nous passâmes deux Lacs : un Bateau, qui étoit sur le premier, ne s'étant pas trouvé à notre rive, nos Soldats assemblerent quelques pieces de Bois, sur lesquelles deux d'entr'eux s'embarquerent, pour l'aller chercher, & nous passerent heureusement sur le second Lac, où il n'y avoit point de Bateau. Ils assemblerent de même six piéces de bois, sur lesquelles nous nous embarquâmes rous : mais comme elles enfonçoient, deux Soldats descendirent à terre avec nos deux Domestiques, assemblerent cinq autres piéces, sur lesquelles ils passerent, pendant que nous passâmes sur les six premieres. Nous ne trouvâmes dans tout le chemin qu'un Moulin abandonné, sur la Riviere *Musta*, & deux Cabanes à mettre du foin, près des Lacs. Nous eûmes beaucoup à souffrir, de la fatigue du chemin, des picqûres des Cousins & de la chaleur. Quoiqu'il n'y ait gueres plus de trois lieues de France, de Karungi à Kakama, nous y emploïâmes huit heures, & nous n'arrivâmes que le Samedi, à deux heures du matin.

Nos Soldats allerent aussi-tôt couper quelques Sapins, sur le penchant de la Montagne, & les porterent au sommet, qui est nû, & tout hérissé de Rochers, dont la plûpart, étant par feuilles très larges & très minces, posées sur le champ, les unes contre les autres, rendent la marche fort difficile. Nous plantâmes, dans l'endroit le plus élevé de ces Rochers, un de nos Sapins, que nous arboutâmes par le pié contre d'autres arbres. J'observai, avec la Planchette, les angles entre les plus belles Montagnes. Heureusement nous trouvâmes de fort bonne eau, pour notre dîner, dans des Citernes naturelles, formées par quelques Rochers. Ensuite nous descendîmes de la Montagne à midi, par des chemins différens, mais également difficiles, pour nous rendre à la Montagne de Niwa. Après avoir passé un Lac, dans un petit Bateau qui s'enfonçoit

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

tirent le ſang de toutes les parties qu'elles picquent. Mais, ſur Niwa, ils en trouverent des eſpeces encore plus cruelles. Deux jeunes Lapones, qui gardoient un petit Troupeau de Renes au ſommet de cette Montagne, leur apprirent à ſe garantir de ces Inſectes : elles étoient tellement cachées dans la fumée d'un grand feu, qu'à peine pouvoit-on les y voir ; & les Académiciens ſe trouverent bientôt dans une fumée de la même épaiſſeur.

Pendant qu'ils étoient campés ſur le Niwa, M. de Maupertuis en partit le 8, une heure après minuit, avec M. Camus, pour aller reconnoître les Montagnes vers le Nord. Ils remonterent d'abord le Fleuve juſqu'au pié d'*Avaſaxa*, haute Montagne, dont ils dépouillerent le ſommet, de ſes arbres, & ſur laquelle ils conſtruiſirent un ſignal. Leurs ſignaux étoient (*a*) des cônes creux, bâtis de pluſieurs grands arbres, qui dépouillés de leur écorce rendoient ces ſignaux ſi blancs, qu'on pouvoit les obſerver facilement de dix & douze lieues : leur centre étoit toujours facile à retrouver, en cas d'accident, par des marques qu'on gravoit ſur les rochers, & par des picquets qu'on enfonçoit profondément en terre, & qu'on recouvroit de quelque groſſe pierre. Enfin, ces ſignaux étoient auſſi commodes pour obſerver, & preſqu'auſſi ſolidement bâtis, que la plûpart des Edifices du Païs.

Auſſi-tôt que leur ſignal fut bâti, ils deſcendirent d'Avaſaxa ; & s'embarquant ſur la petite Riviere de Teuglio, qui vient ſe jetter dans le grand Fleuve, au pié de cette Montagne, ils la remonterent juſqu'à l'endroit qui leur parut le plus proche d'une Montagne qu'ils crurent propre à leur opération. Là, ils mirent pié à terre ; & trois heures de marche au travers d'un Marais les firent arriver au pié d'*Horrilakero*. Quoique fatigués, ils y monterent, & paſſerent la nuit à faire couper la Forêt. Une grande partie de cette Montagne eſt d'une pierre rouge, parſemée d'une eſpece de Criſtaux blancs, longs & aſſez paralleles les uns aux autres. La fumée ne put défendre les deux Académiciens des Mouches. Ils ſe virent obligés, malgré la chaleur qui étoit très grande, de s'envelopper la tête dans leurs Lapmudes, & de ſe faire couvrir d'un épais

---

juſqu'au bord, M. Sommereux, un Domeſtique & quatre Soldats, allerent prendre les deux Bateaux que nous avions laiſſés à Karungi ; & le cinquieme Soldat nous conduiſit M. Helant & moi, droit à la Montagne de Niwa, par des chemins aſſez bons.

M. l'Abbé Outhier.

(a) M. l'Abbé Outhier attribue à M. de Maupertuis l'honneur de l'invention. Au lieu, dit-il, de planter un ſeul arbre pour ſervir de ſignal, comme j'avois fait à Kakama, M. de Maupertuis fit faire une Pyramide d'arbres, dépouillés de leurs branches, & dreſſés les uns contre les autres. Ces arbres, arrêtés par le haut avec des barres, & écartés par le pié, faiſoient en même-tems un ſignal dont on pouvoit obſerver la pointe avec préciſion, & une eſpece d'Obſervatoire, au centre duquel on plaçoit l'inſtrument, pour faire l'obſervation des angles ſans aucune réduction au centre. On ſuivit cette idée pour tous les ſignaux que nous fîmes dans la ſuite, même pour celui de Kakama, qu'on fit conſtruire de nouveau.

rempart de branches de Sapins, & de Sapins mêmes entiers, qui les accabloient, & qui ne les mettoient pas en ſûreté pour long-tems.

Voïages au Nord.

Après avoir coupé tous les arbres qui ſe trouvoient au ſommet d'Horrilakero, & bâti leur ſignal, ils en partirent & revinrent par le même chemin, vers leurs Bateaux, qu'ils avoient retirés dans le Bois : c'eſt ainſi que les Habitans du Païs ſuppléent aux cordes, dont ils ſont mal pourvûs. A la vérité, il n'eſt pas difficile de traîner, ni même de porter, les Bateaux dont on ſe ſert ſur les Fleuves de Laponie. Quelques planches de Sapin fort minces compoſent une nacelle ſi légere & ſi flexible, qu'elle peut heurter à tous momens les pierres dont les fleuves ſont remplis, avec toute la force que lui donnent les torrens, ſans en être endommagée. C'eſt un ſpectacle terrible pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés, & toujours étonnant pour les autres, que de voir, au milieu d'une cataracte dont le bruit eſt affreux, cette frêle machine entraînée par un torrent de vagues, d'écume & de pierres, tantôt élevée dans l'air, & tantôt comme perdue dans les flots. Un Finnois intrépide la gouverne avec un large aviron, pendant que deux autres forcent de rames, pour la dérobber aux flots qui la pourſuivent, & qui ſemblent toujours prêts à l'inonder. La quille eſt ſouvent toute en l'air, & n'eſt appuïée que par une de ſes extrêmités ſur une vague qui lui manque à tous momens.

M. de Maupertuis. 1736.

Les deux Académiciens ſe rembarquerent ſur le Tonglio, d'où ils rentrerent dans le Fleuve de Torneå, pour le deſcendre juſqu'à Korpikyla. A quatre lieues d'Avaſaxa, ils quitterent leurs Bateaux ; & marchant l'eſpace d'une heure dans la Forêt, ils ſe trouverent au pié de Cuitaperi, Montagne fort eſcarpée, dont le ſommet n'eſt qu'un Rocher couvert de mouſſe, d'où la vûe s'étend fort loin de tous côtés, & d'où l'on découvre au Sud la Mer de Bothnie. Ils y éleverent un ſignal, d'où l'on pouvoit découvrir Horrilakero, Avaſaxa, Torneå, Niwa & Kakama. Enſuite ils continuerent de deſcendre le Fleuve, qui eſt coupé entre Cuitaperi & Korpikyla, par des cataractes épouvantables, & qu'on ne paſſe point en Bateau. Les Finnois ne manquent point d'y faire mettre pié à terre aux Voïageurs ; mais les deux Académiciens, dans l'excès de leur fatigue, aimerent mieux les paſſer en Bateau, que de faire cent pas à pié (*a*). Enfin ils arriverent le 11 au ſoir ſur le Niwa, d'où leurs Aſſociés avoient vû leurs ſignaux, mais ſans avoir pû faire aucune obſervation ; tant le Ciel étoit chargé de vapeurs. Il paroît incertain à M. de Maupertuis ſi c'eſt la préſence continuelle du Soleil ſur l'Horiſon, qui fait élever des vapeurs qu'aucune nuit ne fait deſcendre ; mais pendant deux mois, qu'il paſſa ſur les Montagnes, le Ciel fut toujours chargé ;

(*a*) Le danger, dit M. l'Abbé Outhier, n'effraïa point MM. de Maupertuis & Camus. M. de Maupertuis, au lieu de craindre, s'amuſoit dans le Bateau à regarder les différens effets de l'eau, qui ſe précipite avec rapidité. M. Piping, qui les avoit accompagnés, & qui avoit grand peur, ſe contenta de dire qu'il n'y avoit point à rire, & prétexta dès le lendemain quelques affaires, pour retourner à Torneo.

M. l'Abbé Outhier.

Voïages au Nord. M. de Maupertuis 1736.

jusqu'à ce que le vent du Nord vint dissiper les brouillards. Cette disposition de l'air retint quelquefois les Académiciens huit ou dix jours sur une Montagne, pour attendre le moment auquel ils pussent voir assez distinctement les objets qu'ils vouloient observer. Ce ne fut que le Jeudi, 12 de Juillet, qu'on prit quelques Angles; & le lendemain, un vent de Nord très froid obligea de finir les observations. Le 14 on quitta la Montagne de Niwa; MM. Camus, le Monnier & Celsius, pour aller à Kakama, & MM. de Maupertuis, Clairaut & Outhier, pour Cuitaperi, d'où M. l'Abbé Outhier partit le 16, chargé d'aller planter un signal sur Pullingi (*a*). Les Observations de Cuitaperi, quoiqu'interrompues par le tonnerre & la pluie, furent achevées le 18; & le 20 M. de Maupertuis quitta cette Montagne avec M. Clairaut, pour se rendre à celle d'Avasaxa, où ils arriverent à minuit. Elle est à quinze lieues de Torneå, sur le bord du Fleuve. L'accès n'en est pas facile. On y monte par la Forêt, qui conduit presqu'à moitié de la hauteur, & qui est ensuite interrompue par un grand amas de pierres escarpées & glissantes, après lequel on la retrouve jusqu'au sommet. Mais les deux Académiciens firent abbattre tous les arbres de cette partie. Le côté du Nord-Est offre en précipice d'affreux rochers, dans lesquels quelques Faucons avoient

M. l'Abbé Outhier.

(*a*) Je descendis de Cuitaperi, avec M. Helant, pour aller chercher, vers le Nord, des Montagnes propres à la continuation des triangles : le Lundi, à 11 heures du soir, nous laissâmes nos Bateaux près des Maisons de Mariosari, pour nous rendre aux Montagnes de même nom; & nous y fûmes dévorés des Mouches, qui nous laisserent à peine la liberté d'observer les environs. De là, étant retournés à nos Bateaux, nous remontâmes le Fleuve jusqu'aux Montagnes de *Kattilla*, & nous y visitâmes trois sommets, d'où nous apperçûmes, vers le Nord, une autre Montagne, qui nous parut propre aux Observations, mais entierement couverte d'arbres. Nos Matelots nous apprirent que c'étoit Pullingi, & nous résolûmes aussi tôt de la visiter. Pendant qu'ils firent monter, avec une peine extrême, leurs Bateaux à la cataracte de Kattilla, nous suivîmes la rive à pié; & c'est là que je passai, pour la premiere fois, le cercle Polaire. Il étoit environ sept heures du matin lorsque nous rentrâmes dans nos Bateaux, au-dessus de la cataracte. Nous y trouvâmes le Fleuve d'une belle largeur, quelques bonnes tertes sur les bords, des Seigles, des Orges & des Houblons, près des Hameaux de *Kommés*, d'*Hiougling* & de *Rattas*. Il fallut descendre encore de notre Bateau, pour visiter les Montagnes de Rattas; & nous jugeâmes qu'elles ne pouvoient nous être d'aucun usage. *Lambisen - Niwa*, où nous arrivâmes ensuite à deux heures après-midi, nous offrit une Maison assez propre, & nous y laissâmes nos hardes, pour nous rendre plus librement au travers des Bois & des Marais, à la Montagne de Pullingi, éloignée encore d'environ deux lieues. Notre fatigue fut excessive en montant au sommet, où nous ne pûmes arriver qu'à sept heures. Un tourment beaucoup plus vif nous y ôta le repos : outre les grosses mouches, dont nous fûmes plus persécutés que jamais, l'air y étoit rempli de Moucherons qui nous picquoient jusqu'au sang. Pour manger un peu de pain, seule nourriture que nous avions apportée, il falloit passer promptement la main

fait leurs nids : c'eſt au pié de ce précipice que coule le Tenglio, qui tourne autour d'Avaſaxa avant que de ſe jetter dans le Fleuve de cette Montagne. La vûe n'eſt arrêtée par aucun objet vers le Midi, & l'on découvre une vaſte étendue du Fleuve. A l'Eſt, elle ſuit le Tenglio dans pluſieurs Lacs qu'il traverſe. Au Nord, elle s'étend à douze ou quinze lieues, où elle eſt arrêtée par une multitude de Montagnes, entaſſées les unes ſur les autres comme on repréſente le cahos, & parmi leſquelles il n'étoit pas facile d'aller trouver celle qu'on avoit vûe d'Avaſaxa. Les deux Académiciens, pendant dix jours qu'ils paſſerent ici, eurent ſouvent la viſite des Habitans de la campagne voiſine, qui leur apportoient du Poiſſon, des Moutons, & les miſérables Fruits qui naiſſent dans ces Forêts. Entre cette Montagne & Cuitaperi, le Fleuve eſt d'une très grande largeur, & forme une eſpece de Lac, dont l'étendue & la ſituation parurent fort commodes pour la baſe. MM. Clairaut & Camus ſe chargerent d'en déterminer la direction, & fixerent, dans cette vûe, leur ſéjour à Oſwer Torneo.

Voïages au Nord.

M. de Mauperiuis. 1736.

Pendant leur travail, d'autres ſignaux furent élevés pour la continuation des triangles. On en vit paroître ſur Niemi, ſur Katima, ſur Kukas, ſur Alpus & ſur Kittis. Dans le voiſinage de Pello, Village habité par quelques Finnois, en montant ſur Kittis, on trouve une groſſe ſource d'eau fort pure, qui ſort d'un ſable très fin, & qui pendant les plus grands froids de l'Hiver, lorſque tous les Fleuves ont la dureté du Marbre, ne ceſſe point de couler comme en Eté.

On n'achevera point de ſuivre les Académiciens dans toutes leurs directions. Il ſuffit d'avoir fait prendre quelque idée de leur travail. Une fatigue ſi continuelle altéroit déja leur ſanté, ſurtout celle de M. le

---

ſous les voiles qui nous couvroient le viſage ; ſans quoi, nous aurions avallé autant de Moucherons que de pain. Nous nous enveloppâmes, M. Helant & moi, dans la toile d'une Tente, & nous nous plaçâmes près d'un grand feu, pour y prendre un peu de repos.

M. l'Abbé Outhier.

L'extrêmité orientale de Pullingi eſt l'endroit le plus élevé de la Montagne, mais couvert d'un Bois de Sapins, plus gros que nous n'en euſſions encore vû. Du haut d'un arbre, je découvris Avaſaxa & Horrilakero, & je me déterminai auſſi-tôt à faire dreſſer un ſignal. Une partie du Bois fut abbatue par nos ſix Hommes, & le ſignal aïant été dreſſé, nous retournâmes par les mêmes chemins à Lambiſen-Niwa, d'où nous eûmes à repaſſer les cataractes de Katilla & de Sompa, pour arriver le Jeudi 5 à Cuitaperi (66).

(66) M. Meldecreutz, qui étoit parti de Stockolm dans le deſſein d'aſſiſter aux opérations, aima mieux viſiter le Païs avec M. de Cedeſtron. De Torneo, ils étoient allés juſqu'aux ſources du Fleuve & au Lac de Torno, le même que Regnard nomme Tornotreſck. Ils virent même la Mer Septentrionale; & les Académiciens, qu'ils avoient ſollicités de faire le Voïage avec eux, ſacrifierent leur curioſité à des devoirs plus preſſans. M. Meldecreutz, qui les rejoignit ſur Cuitaperi, y reçut d'eux, toutes ſortes de politeſſes : mais comme il n'avoit pas commencé l'ouvrage avec eux, ils ne répondirent pas à l'envie qu'il témoigna de les ſuivre, pour aſſiſter à la continuation; ce qui lui fit prendre le parti de les quitter.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

Monnier, qui, lui manquant tout-à-fait, l'obligea de s'arrêter avec MM. Clairaut & Camus à Ofwer Torneå. Entre pluſieurs autres courſes, pour leſquelles MM. de Maupertuis, Outhier & Celſius ne conſulterent que leur zele, on ne s'arrêtera plus qu'à celle de Niemi, où, le ſignal aïant été dreſſé par un Suedois qu'ils y avoient emploïé, ils avoient à faire diverſes obſervations; ce voïage fut terrible. En partant d'un Hameau, nommé Turtula, ils allerent, d'abord à pié, juſqu'au bord d'une petite Riviere, où ils s'embarquerent ſur trois Bateaux; mais la navigation ſe trouva ſi difficile entre les pierres, qu'à chaque moment il falloit deſcendre, & ſauter d'une pierre à l'autre. Ce Ruiſſeau les conduiſit à un Lac, rempli de petits grains jaunâtres, de la groſſeur du Mil, qu'ils prirent pour les Chryſalides de quelque Inſecte, pour celles peut-être des Mouches qui les perſécutoient, parcequ'ils ne voïoient que ces Animaux, qui puſſent répondre par leur quantité (67) à ce qu'il falloit de grains de Mil pour remplir un aſſez grand Lac. Delà, s'étant avancés à pié juſqu'au bord d'un autre Lac, ils y trouverent un Bateau, dans lequel ils mirent leurs inſtrumens; ils ſuivirent la rive, par une Forêt ſi épaiſſe, qu'embarraſſés à chaque pas par la hauteur de la mouſſe & par les Sapins abbattus qu'ils rencontroient, ils étoient obligés de ſe faire jour avec la Hache. Les Forêts du Païs offrent preſqu'un auſſi grand nombre de ces arbres, que de ceux qui ſont ſur pié; parceque la terre qui les produit, n'étant pas capable de les nourrir aſſez pour les affermir, la plûpart périſſent ou tombent au moindre vent. On y voit, de toutes parts, des Sapins & des Bouleaux déracinés; les derniers, réduits en pouſſiere par le tems, ſans que l'écorce ait reçu la moindre altération; & l'on eſt ſurpris d'en trouver d'aſſez gros, qui ſe briſent, ou qu'on écraſe, lorſqu'on y touche. C'eſt peut-être ce qui a fait naître, en Suede, l'uſage d'emploïer l'écorce de Bouleau pour y couvrir les Maiſons. Dans quelques Provinces, cette écorce eſt couverte de terre, qui forme ſur les toîts des eſpeces de Jardins. Telles ſont les Maiſons d'Upſal. En Weſtrobothnie, l'écorce eſt arrêtée par des cylindres de Sapin, attachés ſur le faîte, qui pendent des deux côtés du toît. La Forêt, que les Académiciens avoient à traverſer, ſuivis de douze Soldats qui portoient leur bagage, ne paroiſſoit donc qu'un affreux amas de ruines ou de débris. Ils arriverent enfin ſur le bord d'un troiſieme Lac, grand, & d'une eau très pure. Deux Bateaux, qu'ils y trouverent, ſervirent d'abord à tranſporter leurs inſtrumens & leur bagage; mais il fallut attendre leur retour, & leur voïage fut long. Cependant ils revinrent; & les Académiciens, s'y étant embarqués, arriverent au pié de la Montagne à trois heures après-midi.

La Montagne de Niemi, que les Lacs qui l'environnent & les difficultés de ſon accès, faiſoient reſſembler aux lieux enchantés des Fables, leur parut charmante. D'un côté, on trouve un Bois clair, dont le terrein eſt auſſi uni que les allées d'un Jardin. Les arbres n'empêchent point de s'y promener, & ne dérobent point la vûe d'un beau Lac, qui bai-

(67) On a vû une autre explication, dans le Journal de Regnard.

gne le pié de la Montagne. D'un autre côté, on trouve des Salles & des Cabinets, qui paroiſſent taillés dans le roc, auxquels il ne manque que le toît : ces rochers ſont ſi perpendiculaires à l'Horiſon, ſi élevés & ſi unis, qu'ils ſemblent moins l'ouvrage de la Nature, que des murs commencés pour des Palais. Là, les Académiciens virent pluſieurs fois s'élever du Lac, ces vapeurs que les Habitans du Païs nomment *Haltios*, & qu'ils prennent pour les Eſprits auxquels la garde des Montagnes eſt commiſe.

Voïages au Nord. M. de Maupertuis. 1736.

Après ce Voïage, tous les Aſſociés ſe rejoignirent le 12 d'Août à Oſwer Torneå, chez M. Brunius (*a*) Paſteur de cette Habitation. MM. Clairaut & Camus avoient enfin déterminé la direction de la baſe, & fixé ſa longueur, par des ſignaux qu'ils avoient fait élever aux deux extrêmités. Les dernieres obſervations, qui devoient la lier aux Triangles, furent achevées le 26. On apprit, en même-tems, que le Secteur, qu'on attendoit d'Angleterre, étoit arrivé à Torneå : il fallut s'y rendre, pour mettre cet inſtrument en état, & pour s'en ſervir aux dernieres opérations, qu'on vouloit faire avant l'Hiver ſur Kittis, parceque les rigueurs du froid y étoient plus à craindre qu'à Torneå. Il étoit queſtion des obſervations pour l'amplitude de l'arc, à cette extrémité de la Méridienne. En arrivant à Torneå, on commença par la viſite des inſtrumens. Enſuite, pendant qu'on diſpoſoit tout pour le retour à Pello, les Académiciens monterent dans la fléche de l'Égliſe de Sopenazar, qu'il ne faut pas confondre avec l'Egliſe Finnoiſe de Biorkohn, pour obſerver les angles qu'elle faiſoit avec les Montagnes des ſignaux.

On ſe trouva prêt, au départ, le 3 de Septembre, dans quinze Bateaux, qui faiſoient, ſur le Fleuve, la plus grande Flotte qu'on y eut jamais vue. La route fut heureuſe, excepté ſur Kakama, où l'on fut

---

(*a*) M. Brunius ne deſſervoit alors qu'une Succurſale, nommée *Hieta Niemi* ; mais il eſperoit ſucceder, dans le Bénéfice d'Oſwer Torneo, à ſon Pere qui étoit aveugle. Sa Maiſon étoit notre meilleure retraite : elle étoit placée, à-peu-près, au milieu de l'eſpace compris par nos Triangles ; & fort près de l'extrêmité Septentrionale de notre baſe. Nous y trouvions toujours trois chambres, ſans déranger ſa Famille, qui étoit fort nombreuſe. On nous y fourniſſoit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Le Pere & la Mere, fort âgés, leur Fils & leur Belle-Fille, avec leur Famille & pluſieurs Domeſtiques, étoient une image naturelle de la Maiſon des anciens Patriarches. D'ailleurs l'hoſpitalité eſt aſſez généralement exercée dans tout le Païs : ſi le beſoin de repos, ou la crainte du mauvais tems, nous obligeoit d'entrer dans quelque Maiſon, le Maître, quelquefois ſans Interprete pour nous expliquer, s'empreſſoit de nous ouvrir une Chambre, qui paroît n'être deſtinée qu'aux Etrangers, & demeuroit debout à nous regarder : ſa Famille s'aſſembloit autour de lui, & chacun marquoit de l'ardeur à nous ſervir. On allumoit promptement du feu ; & ſouvent, ſans que nous l'euſſions demandé, on nous apportoit ce qu'il y avoit à manger. Comme l'Interprete ne pouvoit être partout, nous avions appris à ſaluer en Finnois, à demander du lait, du beurre, du pain, & de l'eau.

M. l'Abbé Outhier.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

obligé de remonter en chemin, pour y prendre, entre Horrilakero & Niemi, un angle qui devoit fermer l'Heptagone. M. de Maupertuis, marchant dans un lieu fort difficile, mit la jambe entre deux rochers, & fit une chûte, qui ne lui permit point de retourner ſans ſecours à ſa Tente. On lui croïoit la cuiſſe caſſée ; mais il ſe trouva mieux le lendemain, après avoir paſſé la nuit ſur quelques Branches de Bouleau qui lui ſervirent de Matelas. Tout le convoi fut rendu le 9 à Pello (*a*).

Soixante-trois jours de courſes, dans les déſerts, avoient donné aux Académiciens la plus belle ſuite de triangles qu'ils euſſent pû deſirer. » Un Ouvrage commencé, ſans ſavoir s'il ſeroit poſſible, & pour ainſi » dire au hazard, étoit devenu un ouvrage heureux, dans lequel il » ſembloit qu'ils euſſent été maîtres de placer les Montagnes à leur gré. » Toutes leurs Montagnes, avec l'Egliſe de Torneå, formoient une fi- » gure fermée, dans laquelle ſe trouvoit Horrilakero, qui en étoit com- » me le Foïer. C'étoit un long Heptagone, qui ſe trouvoit placé dans » la direction du Méridien, & qui étoit ſuſceptible d'une vérification, » ſinguliere dans ces ſortes d'opérations. » M. de Maupertuis l'explique : mais ce détail n'appartient point à notre deſſein, non plus que les nouvelles opérations qui ſe firent ſur Kittis, pour déterminer l'amplitude de l'arc du Méridien compris entre cette Montagne & Torneå. C'eſt aſſez de faire obſerver que les Académiciens s'applaudirent du ſuccès de leurs travaux. Mais

(*a*) Dans ce Voïage, une Lapone, très infirme, vint, traînée par un de ſes Renes, apporter à M. de Maupertuis un Panier qu'elle avoit fait, & qu'il acheta d'elle. A Kaïnunkyla, où les Académiciens attendirent que leurs Bateaux euſſent monté toutes les cataractes, ils virent battre de l'Orge, à la maniere du Païs. On le met ſecher dans une Chambre, à la chaleur d'une eſpece de Fourneau : c'eſt un gros tas de cailloux, diſpoſés en quarré long, au milieu duquel on a ménagé une cavité dans toute la longueur. On fait du feu dans cette cavité, comme nous en faiſons dans nos Fours, & la chaleur ſe conſerve longtems dans le maſſif de cailloux. L'Orge, qui a déja été expoſé, après la moiſſon, aux raïons du Soleil, ſur de grandes échelles, dreſſées dans cette vue près de chaque Maiſon, acheve ainſi de ſecher. On le bat, avec des fléaux aſſez ſemblables aux nôtres ; enſuite on le nettoie dans une eſpece de Vans, qui ſont des paniers aſſez profonds. Les Orges ſe coupent avec une Faucille ; mais pour leurs Foins, les Finnois ont des faulx, dont la lame, preſqu'auſſi longue que les nôtres, eſt beaucoup plus étroite : elle eſt arrêtée au bout d'un manche, qui n'a que deux piés quatre pouces de long ; ils lancent cette faulx dans l'herbe, alternativement à droite & à gauche, avec un mouvement ſi vif, & ſe baiſſent ſi bas, qu'on eſt étonné qu'ils en puiſſent ſoutenir la fatigue.

M. l'Abbé Outhier.

On commençoit alors à voir quelques Chevaux, qui revenoient de leurs quartiers d'Eté La maniere de vivre de ces Animaux eſt une des choſes les plus ſingulieres du Païs. On n'en fait gueres uſage qu'en Hiver, qu'on les attele à des Traîneaux (68),

(68) Différens des Pulkas, Traîneaux Lapons, qui ſont conduits par des Renes, mais dont l'uſage eſt plus au Nord.

foit

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

Mais, dès le 19 de Septembre ils avoient déja de la glace & de la nége : le 21, ils avoient remarqué que plusieurs endroits du Fleuve étoient glacés ; & ces premieres glaces, qui sont imparfaites, le rendent également impratiquable aux Barques & aux Traîneaux. Attendre à Pello, c'étoit risquer de ne pouvoir arriver à Torneå, qu'après un trop long intervalle entre les observations qu'ils venoient de finir & celles qu'ils avoient à faire dans cette Ville. Ce tems devoit être fort court, pour retrouver une Etoile qui pouvoit leur échapper, & que le Soleil, qui s'en approchoit, pouvoit faire disparoître. Il auroit fallu en observer une autre sur Kittis, au fort de l'Hiver ; & comment y passer les rigoureuses nuits de cette saison ? D'un autre côté, on couroit risque, en partant, d'être pris sur le Fleuve par les glaces, & retenu avec tous les instrumens, avec le danger de rendre inutiles toutes les observations de Kittis, & le doute de trouver la même facilité à les recommencer. Après avoir déliberé sur un point si délicat, les Académiciens résolurent de hazarder le voïage. Ils partirent à la fin d'Octobre, & furent assez heureux pour arriver en deux jours à Torneå, dans une saison, où tout le monde les assura que le Fleuve n'avoit presque jamais été navigable. En effet, le premier de Novembre, c'est-à-dire deux jours après, il gela si fort que le lendemain il étoit pris. La glace ne fondit plus ; la nége vint bientôt la couvrir ; & ce vaste Fleuve, qui peu de jours auparavant étoit couvert de Cygnes & d'autres Oiseaux, ne fut plus qu'une Plaine immense de glace & de nége.

M. l'Abbé Outhier.

soit pour les Voïages, soit pour le transport des fourages & du bois ; car dans la belle saison, on y emploie les Bateaux. Au mois de Mai, plûtôt ou plus tard, suivant la durée de l'Hiver, les Chevaux partent de la Maison de leurs Maîtres aussi-tôt que les glaces sont fondues, & se rendent d'eux-mêmes dans certains cantons des Forêts, où il semble qu'ils se soient donné rendez-vous. Ils forment différentes Trouppes, qui ne se mêlent & ne se séparent jamais. Chacune prend le territoire qui lui est anciennement assigné, s'y tient, & n'entreprend point sur celui des autres. Quand la pâture leur manque, ils décampent, & vont s'établir dans d'autres Cantons avec le même ordre. Cette Police est si bien reglée, & l'uniformité de leur marche est si constante, que les Maîtres savent toujours où les trouver, soit pour leur propre usage, soit lorsqu'étant avertis par le Gifwergole, qui est le Maître des Postes, ils sont obligés de les aller prendre dans les Bois & de les amener pour le service, après lequel ils retournent aussi d'eux-mêmes vers leurs Compagnons. La saison devient-elle fâcheuse, comme elle commençoit à l'être au mois de Septembre ? ils quittent leurs paturages, reviennent par trouppes, & se rendent chacun dans leur Ecurie. Ils sont de petite taille, mais bons, vifs sans être vicieux, & si dociles, que pour les arrêter il suffit quelquefois de les saisir par la queue. Ils sont fort sains & fort gras lorsqu'ils reviennent de leurs pâturages ; mais le travail & la mauvaise nourriture de l'Hiver leur font bientôt perdre cet embonpoint. Lorsqu'ils sont attelés aux Traîneaux, ils prennent souvent des bouchées de nége ; & lorsqu'on les dételle, ils se roulent dans la nége, comme les nôtres se rou-

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

On n'eut pas de peine à faire, à Torneå, les obſervations correſpondantes à celles de Kittis (69). Tout l'ouvrage ſe trouvoit heureuſement terminé : il étoit arrêté, dit M. de Maupertuis, mais ſans que nous puſſions ſavoir encore s'il nous feroit trouver la terre allongée ou applatie, parceque nous ne ſavions pas quelle étoit la longueur de notre baſe. Ce qui reſtoit à faire n'étoit pas une opération difficile en elle-même : c'étoit de meſurer, à la perche, la diſtance entre les deux ſignaux qu'on avoit plantés : mais cette meſure devoit ſe faire ſur la glace d'un Fleuve de Laponie, dans un Païs ou chaque jour rendoit le froid plus inſuportable ; & la diſtance à meſurer étoit de plus de trois lieues. On nous conſeilloit de remettre la meſure de cette baſe au Printems ; parcequ'alors, outre la longueur des jours, les premieres fontes qui arrivent à la ſuperficie de la nége, ſont bientôt ſuivies d'une nouvelle gelée, y forment une eſpece de croûte, capable de porter les Hommes : au lieu que pendant tout le fort de l'Hiver, la nége de ce Païs n'eſt qu'une eſpece de pouſſiere fine & ſeche, haute communément de quatre ou cinq piés, dans laquelle il eſt impoſſible de marcher quand elle eſt à cette hauteur.

Mais tous les avantages, qu'on pouvoit eſpérer au Printems, cederent à la crainte de manquer la meſure. Tous les Académiciens retournerent à Oſwer-Tornea vers le milieu de Décembre, quoiqu'ils ne ſuſſent point encore ſi la hauteur des néges leur permettroit de marcher ſur le Fleuve, proche de la baſe. Ils les trouverent déja fort hautes. Huit perches, de trente piés chacune, furent ajuſtées à la toiſe de fer qu'ils avoient apportée de France, & qu'on eut ſoin, pendant cette opération, de tenir

(69) Toutes précautions gardées, toutes déductions faites, pour le tems écoulé entre les Obſervations, on trouva l'amplitude de l'Arc de cinquante-ſept degrés vingt-ſept minutes.

M. l'Abbé Outhier.

lent ſur l'herbe. Dans le plus grand froid, ils paſſent indifféremment les nuits à l'air ou dans l'Ecurie. Si l'Hiver eſt aſſez long pour faire manquer trop tôt les Fourages ſecs, ils vont chercher à vivre dans les lieux où la nége commence à ſe fondre. Il n'en eſt pas de même des Vaches. Dans les Villages, qui ſont ſitués le long des Rivieres, elles ne s'éloignent pas beaucoup des Maiſons ; & tous les jours on les y amene pour les traire. A Torneo, pendant l'Eté, il y a peu de Vaches qui reviennent à la Ville : elles ne le pourroient qu'à la nage, dans les années pluvieuſes, lorſque l'Iſthme de Natta eſt couverte par les eaux du Fleuve. La plûpart des Bourgeois ont des étables ſur le bord occidental du Fleuve, au midi de Mattila, où les Servantes paſſent de la Ville en Bateau, pour y traire les Vaches. Elles ſont petites, preſque toutes blanches, & pluſieurs ſans cornes.

Déja les Habitans du Païs commençoient à ſe baigner ſouvent. Leur bain eſt ſi chaud, que le Thermometre de M. de Reaumur montoit à quarante-quatre degrés au-deſſus de la congelation. Ils ont, dans leurs Bains, une eſpece de Fourneau, ſemblable à celui qu'ils emploient pour ſecher les blés, & placé de même dans un angle de la

dans un lieu où le Thermometre de M. de Reaumur étoit à quinze degrés au-dessus de zero, & celui de M. Prins à soixante-deux degrés; température des mois d'Avril & de Mai, à Paris. Les perches une fois ajustées, on n'avoit point à craindre le changement que le froid pouvoit apporter à leur longueur, parceque les Académiciens avoient observé qu'il s'en falloit beaucoup que le froid & le chaud causassent, sur la longueur des mesures de Sapin, des effets aussi sensibles que sur la longueur des mesures de fer. Toutes leurs expériences leur avoient donné des variations de longueur presqu'insensibles; & quelques-unes portoient à croire que les mesures de bois, au lieu de se raccourcir au froid, comme les mesures de Métal, s'y allongent. Peut-être un reste de séve, qui étoit encore dans ces mesures, se glaçoit-il lorsqu'elles étoient exposées au froid, & les faisoit-il participer à la proprieté des liqueurs, dont le volume augmente lorsqu'elles se gelent. Ce fut le Vendredi, 21 Décembre, jour du Solstice d'Hiver, & remarquable pour une opération de cette nature, que la mesure de la Base fut commencée vers Avasaxa, où elle répondoit. A peine le Soleil se levoit-il alors vers le Midi; mais les longs crépuscules, la blancheur des néges, & les feux dont le Ciel est toujours éclairé dans cette Région, donnoient assez de lumière pour commencer le travail à quatre ou cinq heures. Les Académiciens partirent à onze heures du matin, d'Oswer-Tornea, & se rendirent sur le Fleuve, avec un tel nombre de Traîneaux & un si grand Equipage, que la nouveauté du spectacle fit descendre les Lapons de leurs Montagnes. » M. de Maupertuis fait une peinture touchante des fatigues & » des dangers de l'opération. Qu'on s'imagine, dit-il, ce que c'est que » de marcher dans une nége haute de deux piés, chargés de perches pe- » santes, qu'il falloit continuellement poser sur la nége & relever, pen- » dant un froid si vif, que la langue & les levres se geloient sur-le- » champ contre la tasse, lorsqu'on vouloit boire de l'Eau-de-vie, seule » liqueur qu'on pût tenir assez liquide pour la boire, & qu'elles ne

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

Chambre. Lorsque le massif de cailloux qui le forme est bien échauffé, ils jettent de l'eau dessus, & la vapeur de cette eau leur sert pour le Bain. Ils y vont ordinairement deux à deux, chacun avec une poignée de verges, dont ils se frappent pour exciter la transpiration. M. l'Abbé Outhier vit, à Pello, un Vieillard fort âgé sortir du bain, nû, tout en sueur, & traverser sa Cour par un grand froid, sans en être incommodé. Chez les Païsans un peu aisés, outre la chambre destinée au Bain, on en trouve une plus grande, avec un Fourneau, & deux ou trois petits trous quarrés, d'environ six pouces de large, qui tiennent lieu de fenêtres. C'est dans cet appartement commun, que toute la Famille couche en Hiver. Pendant le jour, les Hommes y travaillent à faire des filets pour la pêche, les Femmes à filer, ou à faire de la Toile au Métier. Cette Chambre se nomme *Porti*, ou *Pirti*. Des pieces de Sapin, fort minces & longues de deux ou trois piés, leur servent de Lampe ou de Chandelle; mais quoiqu'elles brûlent assez bien, elles durent peu; & l'on a des Paniers pleins de nége, pour recevoir les charbons qui en tombent à chaque moment.

M. l'Abbé Outhier.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

» s'en arrachoient que ſanglantes, pendant un froid qui gela les doigts » de quelques-uns de nous. Nous étions glacés aux extrémités du corps, » & le travail nous mettoit en ſueur. L'Eau de-vie ne pût ſuffire à nous » déſalterer. Il fallut creuſer dans la glace, des Puits profonds, qui » étoient preſqu'auſſi-tôt refermés, & d'où l'eau pouvoit à peine parvenir » liquide à la bouche; enfin, s'expoſer au dangereux contraſte que cette » eau glacée pouvoit produire dans des corps échauffés juſqu'à ſuer.

Six jours de travail conduiſirent l'Ouvrage au point qu'il ne reſtoit plus à meſurer qu'environ cinq cens toiſes, qu'on n'avoit encore pû remplir de picquets. Tandis qu'une partie des Acteurs s'occupoit à les planter, M. de Maupertuis & M. l'Abbé Outhier ſe chargerent d'un autre ſoin, qui demandoit un rare courage. On avoit oublié l'Eté précédent ſur Avaſaxa, une opération fort légere, mais importante pour des Mathématiciens qui pouſſoient l'exactitude juſqu'au ſcrupule : ils entreprirent d'y monter avec un quart de cercle. Si l'on conçoit, dit M. de Maupertuis, ce que c'eſt qu'une Montagne fort élevée, remplie de rochers, & couverte d'une prodigieuſe quantité de néges qui en recouvre les cavités, on jugera cette entrepriſe impoſſible : cependant il y a deux manieres de la tenter; l'une, en marchant, ou plutôt, gliſſant ſur deux planches étroites, longues de huit piés, dont ſe ſervent les Finnois & les Lapons pour ne pas enfoncer dans la nége, méthode qui demande beaucoup d'exercice; l'autre, en ſe confiant aux Renes, que la nature a rendus propres à ces voïages (*a*). On a vû dans la Relation de Regnard, & M. de Maupertuis confirme, que les Renes ne peuvent tirer qu'un petit Traîneau, nommé *Pulka*, dans lequel peut à peine entrer la moitié du corps d'un Homme; que cette machine, deſtinée à naviger dans la nége, a la forme des Bateaux dont on ſe ſert ſur Mer, c'eſt-à-dire une proue pointue, pour fendre les néges, & une quille étroite, qui la laiſſe rouler, & verſer continuellement, ſi le Voïageur n'eſt bien attentif à garder l'équilibre (*b*), qu'elle eſt attachée par une longe, au poitrail du Rene, & que dans un chemin ferme & battu, cet Animal court avec fureur; que ſi l'on veut arrêter, c'eſt en vain qu'on tire une eſpece de bride attachée à ſes cornes, & qu'étant fort indocile, il ne fait le plus ſou-

M. l'Abbé Outhier.

(*a*) On ſe ſert de Renes, pour voïager dans les endroits où les Chevaux ne pourroient aller, & dans les Cantons où l'on n'auroit pas dequoi nourrir les Chevaux; comme dans tout le Païs au Nord de Konges, c'eſt-à-dire toute la partie Septentrionale de ce Continent. Un Rene pourroit faire trente lieues dans un jour, ſi le chemin étoit bien battu; mais autrement, comme les Traîneaux labourent la nége, il avance avec beaucoup de peine, & par conſéquent plus de lenteur. Le Voïageur met ſes proviſions à la pointe, ou l'avant du Traîneau; & ce qui paroîtra étrange, c'eſt que dans les Voïages de Wardhus, il eſt obligé de porter une proviſion de bois, parcequ'on paſſe de grandes étendues de Païs, entierement nues & ſans arbres.

(*b*) Ces Traîneaux n'ont gueres plus d'aſſiete que les Patins dont on ſe ſert en France pour gliſſer.

vent que changer de route ; que quelquefois même il se retourne, pour se vanger de son Guide à coups de piés, & qu'alors la seule ressource des Lapons est de renverser sur eux le Traîneau, qui leur sert de Bouclier contre ses fureurs. Les deux François, à qui l'expérience manquoit pour cette manœuvre, n'eurent point d'autre défense qu'un petit bâton, qu'on leur mit à la main, comme le gouvernail avec lequel ils devoient diriger leur Pulka, & se garantir de la rencontre des troncs d'arbres.

C'est ainsi qu'ils s'abandonnerent aux Renes, accompagnés de deux Lapons & une Laponne, & de M. Brunius, Curé d'Oswer-Tornea. La premiere partie du Voïage se fit avec une viteſſe qu'ils comparent au vol d'un Oiseau, par un chemin dur & battu, qui conduisoit de la Maison du Curé jusqu'au pié de la Montagne. Ensuite les Renes, quoique retardés par la difficulté de monter, parvinrent heureusement au sommet, & les deux Mathématiciens firent aussi-tôt l'observation. Dans l'intervalle, ces Animaux avoient creusé des trous dans la nége, où ils paissoient la mousse dont les rochers de cette Montagne sont couverts, & les Lapons avoient allumé un grand feu. Le froid étoit si piquant, que la chaleur ne pouvoit s'étendre à la moindre distance, & que la nége, fondue aux endroits que touchoit le feu, se regeloit à l'entour, & formoit réellement un foïer de glace. Si les deux François avoient eu beaucoup de peine à monter au sommet d'Avasaxa, ils craignirent, à leur retour, de descendre trop rapidement une Montagne escarpée, dans des Voitures qui glissent toujours, quoique submergées dans la nége, & traînées par des Animaux indomptables, qui se sentant enfoncés jusqu'au ventre, cherchoient à se dégager par leur vîteſſe. Les Traîneaux furent bientôt au pié d'Avasaxa, & presqu'aussitôt à la Maison du Curé.

Dès le jour suivant, la mesure de la base fut achevée. Les Académiciens s'étant divisés en deux trouppes, pour faire séparement la même opération, on reconnut avec joie que la différence qui se trouvoit entre les deux mesures n'étoit que de quatre pouces, sur une distance de sept mille quatre cens six toises cinq piés ; exactitude surprenante, & qu'on n'osoit presqu'attendre. Avec la connoissance de l'amplitude de l'Arc, qu'on avoit déja, on reconnut, en y rapportant cette échelle, que la longueur de l'Arc du Méridien intercepté entre les deux Paralleles qui passoient par l'Observatoire de Torneå & celui de Kittis, étoit de cinquante-cinq mille cent vingt-trois toises & demie ; que cette longueur aïant pour amplitude cinquante-sept minutes vingt-sept secondes, le degré du Méridien sous le cercle Polaire étoit plus grand de mille toises qu'il ne devoit être selon les mesures du Livre de la grandeur & figure de la Terre ; & pour conclusion, que le degré du Méridien qui coupe le cercle Polaire surpassant le degré du Méridien en France, la Terre est un sphéroïde applati vers les Pôles.

M. l'Abbé Outhier.

Après cette opération, les Académiciens se hâterent (*a*) de retourner à

(*a*) Rassemblons quelques remarques dispersées de M. l'Abbé Outhier. Les Finnois,

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

Torneå, pour ſe garantir des dernieres rigueurs de l'Hiver. Ils y arriverent le 30 de Décembre, & lui trouverent l'air affreux. Ses Maiſons baſſes étoient enfoncées juſqu'au toît dans la nége, qui auroit empêché le jour d'y entrer par les fenêtres, s'il y avoit eu du jour : mais les néges, qui tomboient ſans ceſſe, ou qui paroiſſoient toujours prêtes à tomber, ne permettoient preſque jamais au Soleil de ſe faire voir pendant quelques momens vers midi. Le froid fut ſi grand, que les Ther-

---

M. l'Abbé Outhier.

dit-il, ne cultivent la terre qu'avec des Pelles & des Bêches. Dès le 9 de Septembre il y avoit à Pello, des Seigles ſortis de terre, très verds & très beaux. Le 2 d'Octobre, la terre étant bien gelée, on mit paître les Chevaux dans ces Seigles. L'uſage eſt de ſemer au plutôt les Orges ſur la fin du mois de Mai, & communément dans le cours de Juin : ils ſont mûrs au commencement d'Août, en même-tems que les Seigles ; on les coupe alors. Tous les Orges ont l'épi rond, & font un pain de bon goût. Les Habitans ont, proche de leurs Maiſons, de grandes perches, placées horizontalement, dans les mortoiſes de deux ou trois hautes poutres, qui ſont plantées verticalement dans la Terre ; ce qui forme une échelle fort large, dans laquelle ils expoſent leurs Orges aux raïons du Soleil, pendant le reſte du mois d'Août, qu'il paroît encore longtems ſur l'Horizon. La maniere de les placer ſur ces grandes échelles eſt de tourner les épis en bas, afin qu'ils ne ſoient point endommagés des Oiſeaux, qui ne peuvent s'y tenir. Leurs Herſes ſont compoſées de petites pieces de bois, qui ſe tiennent toutes par un tiſſu, à-peu-près ſemblable à celui des chaînes de Montre. Il y a pluſieurs rangs de ces pieces : elles ſont au nombre de douze à chaque rang ; & le premier rang tient tout entier à deux traverſes, auxquelles ſont attachés les traits par leſquels le Cheval tire.

Dans tout le Païs que les Académiciens avoient parcouru, ils n'avoient gueres vû d'autres arbres que des Sapins & des Bouleaux. On trouve, ſurtout dans les Iles du Golfe de Bothnie, un arbre ſemblable à l'*Acacia*, dont les fleurs ſont blanches, en Ombelles, & ſe changent en grains d'un très beau rouge, mais dont on ne fait aucun uſage. La Weſtrobothnie, un peu au Sud de Torneo, porte un arbre de médiocre grandeur, qui ſe couvre de grappes de fleurs blanches. On le nomme *Eque*, & l'on en diſtingue deux ſortes ; l'une qui a les feuilles du Prunier, l'autre celles du Cerifier. A Torneo, & même au-delà d'Uhmo, on ne voit aucun arbre fruitier : il ne s'y trouve pas même d'Epine noire, ou blanche, ni de ronce. Cependant les Framboiſes n'y manquent pas, même au Nord : on y voit quelques Groſeilles & quelques Roſes ſauvages. Le Nord de la Ville n'a point de Fraiſes ; mais il y croît un autre fruit, nommé *Ocrubere*, qui tient de la Fraiſe & de la Framboiſe, & qui eſt d'une groſſeur moïenne entre les deux : ſa feuille eſt aſſez ſemblable à celle du Fraiſier ; ſa tige, petite & ligneuſe, porte une fleur rouge, qui produit un fruit de même couleur, & d'un goût très agréable. Les Iles du Golfe ont des Occruberes à fleurs blanches, qui portent cinq ou ſix fleurs ſur la même tige, à-peu-près comme le Fraiſier ; au lieu que les Occruberes à fleurs rouges n'ont ordinairement qu'une fleur ſur chaque tige.

Le *Hiouteron*, eſpece de Mûre du Païs, a la tige de l'Occrubere, haute de cinq à

mometres de Mercure descendirent à trente-sept degrés, & que ceux d'Esprit-de-vin se gelerent. Lorsqu'on ouvroit la porte d'une Chambre chaude, l'air de dehors convertissoit sur-le-champ, en nége, la vapeur qui s'y trouvoit; il en formoit de gros tourbillons blancs: & lorsqu'on sortoit, il sembloit déchirer la poitrine. Achevons cette peinture, sans en retrancher un mot.

Voïages au Nord. M. de Maupertuis 1736.

A voir, dit M. de Maupertuis, la solitude qui regnoit dans les rues,

---

six pouces, & son fruit devient jaune en meurissant. On le trouve dans les Marais & dans les Prés. Le *Lingon*, petite Plante, qui a les feuilles du Bouis, croît dans les lieux secs & dans les Bois. Ses tiges, après avoir rampé à-peu-près comme la Veronique, à la longueur de quatre ou cinq pouces, s'élevent, & portent à leurs extrêmités un bouquet de jolies fleurs en gobelet, de couleur purpurine, qui produisent, en Automne, des grains rouges aigrelets, d'un goût assez approchant de celui de l'Epine vinette; ce fruit, malgré son aigreur, est ordinairement rongé d'un petit Ver. Le *Blober*, autre production du Païs, est un petit grain noir, de même espece qui est assez commun en quelques endroits de Normandie, & dans les Montagnes de Franche-Comté; mais on en distingue deux sortes au Nord: la plante de l'un n'a que cinq ou six pouces de haut; ses feuilles sont d'un verd clair, & le fruit d'un très beau noir. L'autre est haute de plus d'un pié; & les feuilles, comme le fruit, sont un peu cendrées. L'un & l'autre ont les feuilles semblables à celles du Myrthe.

M. l'Abbé Outhier.

Outre les Sapins & les Bouleaux, le Païs a quelques Saules; & dans quelques endroits, des Trembles fort hauts & fort droits. On voit, dans les Prés, une espece de Narcisse, à feuille grasse en forme de Trefle: il se nomme *Sceptrum Carolinum*, & nos Botanistes le connoissent aussi sous ce nom. On y trouve une espece de Muguet, beaucoup plus petit que le nôtre, & dont la feuille est faite en cœur; du Pirola, de la Verge d'or, du Pié-de-chat, une espece de Langue de Serpent, ou d'Herbe sans couture, & une Plante à feuilles longues, dont la racine est composée de deux bulbes: elle porte, sur une haute tige, une grappe de fleurs blanches à Chaperon, qui sans être belles ont parfaitement l'odeur du Chevre-feuille. Enfin, la plûpart des Marais sont remplis d'une grande quantité de petits Arbrisseaux, que les Habitans nomment petit Bouleau.

On a l'avantage, dans cette Contrée, de pouvoir conserver long-tems les Morts, avant que de les enterrer. Le Jeudi, 22 de Novembre, on fit à Torneo l'enterrement d'une Fille qui étoit morte le 4, & qu'on avoit laissée, pendant plus de quinze jours, exposée à visage découvert.

La Ville de Torneo, composée d'environ soixante-dix Maisons de Bois, a trois rues paralleles, qui s'étendent du Nord au Midi, un peu en tournant le long du bord d'un des bras du Fleuve, qui n'est qu'un Golfe pendant l'Eté, lorsque la Ville n'est pas entourée d'eau de toutes parts: ces trois rues principales sont traversées de quatorze petites rues. L'Eglise, qui est aussi de bois, est un peu éloignée des Maisons, quoique dans l'enceinte de Palissades qui entoure la Ville, & qui contient encore un assez grand espace de terrein qu'on cultive. On y fait l'Office en Suedois, parceque les Habitans parlent cette Langue. La Ville, & cette Eglise, sont situées dans une Ile, qui se nomme

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

on eut cru que tous les Habitans de la Ville étoient morts. On y voïoit des gens mutilés par le froid ; & les Habitans naturels d'un climat si dur y perdent quelquefois le bras ou la jambe : le froid, toujours extrême dans ce Païs, reçoit souvent des augmentations subites, qui le rendent presqu'infailliblement funeste à ceux qui s'y trouvent exposés. Quelquefois il s'éleve tour à tour des tempêtes de nége, qui exposent encore à un plus grand péril : il semble que le vent souffle de tous les côtés à la fois ; il lance la nége avec une impétuosité, qui fait disparoitre en un moment tous les chemins. Celui qui est pris de ces orages veut envain se retrouver par la connoissance des lieux, ou des marques qui s'y font aux arbres ; il est aveuglé par l'épaisseur de la nége, & ne peut faire un pas sans s'y abîmer.

Mais si la terre est horrible alors, le Ciel offre de charmans spectacles. Dès que les nuits deviennent obscures, des feux de mille couleurs & de mille figures éclairent le Ciel. Ils n'ont pas de situation constante, comme dans les Païs méridionaux : quoiqu'on voie souvent un arc de lumiere fixe vers le Nord, plus ordinairement néanmoins ils semblent occuper indifféremment tout le Ciel. Quelquefois ils commencent par former

---

M. l'Abbé Outhier.

Swentzar, à un quart de mille d'une autre Eglise, bâtie de pierre, dans l'Ile de Biorckohn (*a*) ou l'Office se fait en Finlandois pour les Domestiques de la Ville & les Païsans du voisinage, dont très peu savent la Langue Suedoise. Le Curé, qui a sa Maison près de cette seconde Eglise, ne peut aller à la Ville qu'en Bateau ou sur la glace : il est aidé, dans son Ministere, par trois Vicaires, ou Comministres, qui demeurent tous trois au Couchant du Fleuve, & dont l'un, étant Recteur des Ecoles, se trouve obligé d'aller tous les jours à Torneo.

La plûpart des Maisons de la Ville, comme celles de la Campagne, ont une grande Cour, entourée d'appartemens, d'Ecuries, & d'un Grenier à foin. A la campagne, ces Cours forment un quarré parfait, mais celles de la Ville sont oblongues. Les Chambres à loger ont chacune leur cheminée, placée à l'angle de la Chambre, & large de deux piés & demi ou trois piés, sur quatre, ou quatre & demie de hauteur. Le dessus du Chambranle est divisé par une fente horizontale, fort étroite, dans laquelle on fait couler une plaque de fer qu'on nomme *Spihel*, pour former le tuïau de la cheminée. L'usage est d'y mettre le bois debout, en assez grande quantité. Lorsqu'on y a mis le feu, il se réduit bientôt en charbon, qu'on remue avec un crochet, pour n'y rien laisser qui puisse causer de la fumée. Ensuite, fermant le Spihel, on donne à la chambre le degré de chaleur qu'on desire : les Académiciens y firent monter le Thermometre de M. de Reaumur jusqu'à trente-six degrés au-dessus de la congélation, dans un tems où leurs vîtres étoient couvertes de glace. Une chandelle, placée assez près de la fenêtre, devint si molle qu'elle se courba.

A la Campagne, les chambres à loger ne sont pas différentes de celles de la Ville ; mais sous la cheminée de la cuisine il y a souvent un Four à cuire le Pain, & quelquefois un Alambic, pour faire l'Eau-de-vie d'Orge. Depuis Torneo, en remontant le Fleuve, les

(*a*) Ce mot signifie Ile aux Bouleaux.

Païsans

former une grande écharpe, d'une lumiere claire & mobile, qui a ſes extrêmités dans l'Horizon, & qui parcourt rapidement les airs, par un mouvement ſemblable à celui d'un filet de Pêcheurs, conſervant, dans ce mouvement, la direction perpendiculaire au Méridien. Le plus ſouvent, après ces préludes, toutes ces lumieres viennent ſe réunir vers le Zenith, où elles forment le ſommet d'une eſpece de Couronne. Souvent, des arcs, ſemblables à ceux qu'on voit en France vers le Nord, ſe trouvent ſitués vers le Midi; ſouvent, il s'en trouve tout-à-la-fois vers le Nord & le Midi : leurs ſommets s'approchent, pendant que leurs extrémités s'éloignent, en deſcendant vers l'Horizon. On en voit d'oppoſés, qui touchent preſqu'au Zenith par leurs ſommets; les uns & les autres ont ſouvent, au-delà, pluſieurs autres Arcs concentriques : ils ont tous leurs ſommets vers la direction du Méridien, mais avec quelque déclinaiſon occidentale, qui ne paroît pas toujours la même, & qui eſt quelquefois inſenſible. Quelques-uns, après avoir eu leur plus grande largeur au-deſſus de l'Horizon, ſe reſſerrent en s'en approchant, & forment, au-deſſus, plus de la moitié d'une grande Ellipſe. Le mouvement le plus ordinaire de ces lumieres les fait reſſembler à des Drapeaux qu'on feroit voltiger dans l'air. Aux nuances des couleurs dont elles ſont tein-

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

Païſans ont une eſpece de Pavillon, qu'ils nomment *Cotta*, plus élevé que le reſte de la Maiſon, & plus large par le haut que par le bas, au-deſſus duquel ils placent une Girouette, ſur la pointe d'une longue perche. Chaque Maiſon a ſon Puits, près de la fenêtre du Cotta, par laquelle on fait couler l'eau dans des Chaudieres, pour la faire chauffer; en Hiver, c'eſt de la nége qu'on y fait fondre, pour abreuver les Beſtiaux. Il n'y a point de Maiſon qui n'ait auſſi ſes Magaſins, qui ſont pluſieurs chambres ſéparées, ſes Bains, ſes chambres à ſecher l'Orge, & communément deux chambres aſſez propres pour les Etrangers.

M. l'Abbé Outhier.

L'uſage, à la Ville comme à la Campagne, eſt de ne mettre qu'un drap de toile dans les Lits, avec une couverture de peaux de Lievre blanc, pour ſervir de ſecond drap. Il n'eſt pas rare de trouver, chez les Païſans, des cuillieres, des Gobelets & de grandes écuelles d'argent. Les moins riches n'ont que des uſtenſiles de bois : mais on ne remarque aucune différence de caractere entre les Riches & les Pauvres; ils ſont tous officieux, doux, & remplis de probité. Une Loi, dont on n'explique point le motif, leur défend d'avoir pluſieurs habits d'une même couleur. On conçoit plus aiſément pourquoi il leur eſt auſſi défendu de porter aucun habit de drap, qui ne ſoit marqué, dans les plis, du Cachet du Roi. Il y a des Commis prépoſés pour le maintien de ces Ordonnances, comme pour la viſite des Maiſons, des Cheminées & des Lanternes. Une autre Loi défend, ſous peine d'une groſſe amende (72), d'aſſiſter à la Meſſe des Catholiques, auxquels l'exercice de leur Religion n'eſt permis que dans leur chambre, & portes fermées.

Le long du Fleuve, on rencontre d'eſpace en eſpace quelques Maiſons diſperſées, dont un certain nombre compoſe un Village. Toutes celles qui ſont entre Torneo & la

(72) De quinze cens Dallers, apparemment de cuivre, dont chacun fait un peu plus d'onze ſous de notre monnoie. Celui d'argent vaut environ trente-quatre ſous.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

tes, on les prendroit pour de vaſtes bandes de ces Taffetas, qu'on nomme flambés. Quelquefois elles tapiſſent d'écarlate quelques endroits du Ciel. Le 18 de Décembre, un ſpectacle de cette eſpece augmenta l'admiration des Académiciens. On voïoit, au Sud, une grande Région du Ciel teinte d'un rouge ſi vif, qu'il ſembloit que toute la conſtellation d'Orion fut trempée dans du ſang: cette lumiere, fixe d'abord, devint bientôt mobile; & prenant d'autres couleurs, de violet & de bleu, elle forma un Dôme, dont le ſommet étoit peu éloigné du Zenith vers le Sud-Oueſt. Le plus beau clair de Lune n'en effaçoit rien. On ne vit, pendant le ſéjour des Académiciens, que deux de ces lumieres rouges, qui ſont rares dans un Païs où l'on en voit de tant de couleurs: elles y paſſent pour le ſigne de quelque grand malheur; & ceux qui regardent ces Phénomenes, d'un autre œil que les Philoſophes, croient y voir des Chars enflammés, des Armées combattantes, & mille autres prodiges.

1737.

A peine le tems eut commencé à s'adoucir, que les Académiciens reprirent leurs ſavantes opérations, tantôt pour vérifier le ſuccès de leur travail par de nouvelles meſures & de nouveaux calculs, tantôt pour enrichir l'Aſtronomie & la Phyſique par d'utiles expériences. On ne s'arrête ici qu'aux réſultats qui conviennent à cet Ouvrage: la longueur du degré

M. l'Abbé Outhier.

cataracte de Wuojenna, dépendent de la Paroiſſe de la Ville; & tout ce qui eſt au Nord de cette cataracte appartient à la Paroiſſe d'Oſwer-Tornea. Turtula & Pello ſont deux autres Villages, dont le premier n'a que neuf Maiſons, & l'autre dix-ſept. Hiera-Niemi n'eſt qu'une Egliſe Succurſale d'Oſwer-Tornea, où l'on va faire quelquefois l'Office, pour la commodité de pluſieurs Paroiſſiens trop éloignés de l'Egliſe principale. Konges a ſa Chapelle, & ſon Miniſtre particulier.

Les Académiciens eurent pluſieurs fois l'occaſion de voir des Familles Laponnes au milieu des Bois, & d'obſerver leurs Cabanes. On comparera la Deſcription de M. l'Abbé Outhier avec celle de Regnard. » Ces miſérables édifices ſont compoſés de pluſieurs » perches, hautes de douze à quinze piés, poſées par un bout ſur le terrein, où elles » forment enſemble un cercle d'environ douze piés de largeur; & ſe réuniſſant toutes » par le haut, elles offrent la figure d'un cône. Quelques haillons étendus ſur ces perches, & quelques peaux de Renes, qui n'en couvrent qu'une partie, en font les » parois Le haut eſt entierement découvert, & ſert de cheminée. C'eſt là que les Lapons paſſent leur Hiver, mal vétus, & ſouvent couchés dans la nége. S'ils veulent » changer d'Habitations, ils emportent leurs haillons & leurs peaux de Renes; mais » ils laiſſent leurs perches toutes dreſſées, parcequ'ils en trouvent d'autres dans les Forêts. Les Académiciens rencontrerent pluſieurs de ces Cabanes, que leurs Habitans avoient abandonnées. Un jour, ils virent arriver, à Cortea Niemi, une grande Troupe de Lapons dans leurs Pulkas, ſuivis de pluſieurs Traîneaux pleins de marchandiſes; ces pauvres gens entroient dans les chambres ſans heurter, & ſe mettoient à genoux pour demander l'aumône, en faiſant un long diſcours auquel les Suedois mêmes ne comprenoient que le mot de *Jeſou Chriſtou*. Auſſi tôt qu'on leur avoit donné une piece de Monnoie, ils alloient demander de l'Eau-de-vie au Maître de la Maiſon, & n'en avoient pas plutôt bû, qu'ils ſe mettoient à ſauter & à chanter, mais ſans aucune harmonie

du Méridien, qui coupe le cercle Polaire, fut vérifiée de 57437 toises: la hauteur du Pôle à Torneå, observée avec des quarts de cercle de deux & de trois piés de raïon, fut trouvée de soixante-cinq degrés cinquante minutes cinquante secondes; & la déclinaison de l'aiguille aimantée, de cinq degrés cinq minutes du Nord à l'Oueſt. Quant à la longitude, la situation de Jupiter dans les signes méridionaux le tint toujours plongé dans les vapeurs de l'Horizon, lorsque les Académiciens auroient pû l'observer; mais plusieurs autres Observations, l'une d'une Eclipse horizontale de la Lune, les autres d'occultations des Etoiles par cet Astre, leur firent croire qu'ils pouvoient, avec assez de sûreté, prendre une heure vingt-trois minutes pour la différence des Méridiens de Paris & de Torneå. Les expériences de la pesanteur ne furent pas faites moins soigneusement: mais il suffit de remarquer ici, avec M. de Maupertuis, que si l'on veut déterminer la figure de la Terre par la seule pesanteur, toutes les expériences qui furent faites dans la Zone glacée donneront la Terre applatie, comme celles de MM. Bouguer & de la Condamine dans la Zone torride.

Voïages au Nord. M. de Maupertuis. 1737.

Enfin, pour achever tout ce qui regarde la figure de la Terre, objet des deux célebres Voïages, à l'Equateur & au Pôle, nous donnons d'après M. de

---

dans leur chant. Quoique le froid fût très violent, ils coucherent au milieu de la Cour, dans quelques Traîneaux vuides, avec leurs Enfans, dont l'un n'avoit pas un an.

M. l'Abbé Outhier.

M. l'Abbé Outhier regretta de n'avoir pû se rendre à *Jukas Jerſwi* au tems de la Foire, qui commence le 14 de Janvier, & dure jusqu'au 25; mais il apprit qu'elle se tient à trente milles de Torneo, qui font à-peu-près soixante lieues de France. Les Habitans de cette Ville y vont en foule. Quoiqu'ils aient seuls le droit d'y acheter les Marchandises des Lapons, ils ont besoin d'une permission du Gouverneur de la Province, qui leur coûte trois Dallers d'argent. L'amende, pour ceux qui négligent de la demander, est de cent cinquante Dallers de cuivre. Cette permission ne leur est pas moins nécessaire pour tous leurs autres Voïages; mais s'ils ne passent point Oſwer-Tornea ou Pello, celle du Lieutenant-Colonel suffit, & leur est donnée gratis. Ils partent pour Jukas Jerſwi dans leurs Traîneaux, tirés par leurs Chevaux jusqu'à Oſwer-Tornea, où ils prennent des Traîneaux tirés par des Renes. La place, où se tient la Foire, est entourée d'un grand nombre de Boutiques, qui leur appartiennent, & qui leur servent de logement: elles composent tout le Village de Jukas Jerſwi, avec l'Eglise & la Maison du Ministre. Ce Village est désert pendant tout le reste de l'année. Les Marchands de Torneo y portent de l'Eau-de-vie, du Syrop de Sucre, qu'ils tirent de Stockolm, & du Pain en gâteau seché. Ils reçoivent en échange, des Marchands Lapons, de la Morue & d'autres Poissons secs, des peaux & de la chair seche de Renes, des peaux d'Ours & de Renards de différentes couleurs, des Hermines & des Martres. Le Païs est alors si couvert de nége, qu'on ne peut distinguer, ni Lacs, ni Rivieres, & qu'à peine voit-on les Forêts.

Dans le cours de ce mois, les Observations du Thermometre furent curieuses à Torneo. Le 1, après avoir été longtems à vingt degrés, il descendit à vingt-deux au-des-

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1737.

Maupertuis (75), une curieuse Table, qui contient la grandeur exacte des degrés, tant de latitude que de longitude, dans les différentes suppositions du sphéroïde allongé (76), ou du sphéroide applati (77). Rien ne doit paroître plus important dans un Recueil de la nature du nôtre, puisqu'il est question des erreurs qu'un Voïageur pourroit commettre, si, la Terre aïant une de ces deux figures, il lui croïoit l'autre. En allant vers l'Equateur ou vers les Pôles, l'erreur, sur un seul degré de latitude, va jusqu'à une demie lieue; & sur plusieurs degrés, les erreurs ne font que s'accumuler. Si, par exemple, un Pilote partant de l'Equateur cherche à rencontrer ou à éviter une Terre, ou un écueil situé à la latitude de vingt degrés sous le Méridien où il navige; lorsqu'en s'attachant à la seconde supposition il aura fait quatre cens six lieues marines, il se croira au-delà du lieu qu'il cherchoit ou qu'il vouloit éviter; il croira l'avoir passé de neuf lieues, tandis que suivant la premiere il sera dessus & que son Vaisseau sera prêt à s'y briser. Au contraire, si c'est à la premiere qu'il s'attache, & que la seconde soit la véritable, lorsqu'il aura fait trois cens quatre-vingt-dix-sept lieues il croira n'avoir point encore atteint au lieu qu'il cherche; il s'en croira éloigné encore de neuf lieues, lorsqu'il touchera au moment de sa perte. On voit, par la Table, que les navigations vers le Pôle seront sujettes aux mêmes erreurs, avec cette différence que si la Terre a la figure que lui donnent MM. de Cassini, en se conduisant sur les mesures des Académiciens pour aller reconnoître quelque lieu par sa latitude, on se croira moins avancé qu'on ne le sera réellement; & qu'au contraire, si la Terre a la figure que les Académiciens lui donnent, on croira l'avoir passé, en se fondant sur les mesures de MM. de Cassini.

La même Table fait connoître les erreurs en longitude, qui sont peut-être encore plus dangereuses. On verra, par cette Table, qu'en navigeant sur des Paralleles éloignés de l'Equateur, il y a des navigations où l'erreur va jusqu'à deux degrés sur cent, c'est-à-dire, où l'on se croiroit à quarante lieues de la Terre, lorsqu'on seroit dessus.

(75) Dans ses Elém. de Géogr. (76) Celle de MM. Cassini. (77) Celle des Académ.

M. l'Abbé Outhier.

sous de la congélation. Le 2 au matin, le Thermometre de Mercure étoit à vingt-huit, & celui d'Esprit-de-vin à vingt-cinq. Le soir du même jour, celui de Mercure étoit à trente-un & demi, & une bouteille de bonne Eau-de-vie de France fut gelée fort promptement. On entendoit, pendant la nuit, le bois dont les Maisons sont construites, travailler avec fracas. Ce bruit ressembloit à celui de la Mousqueterie. Le 3, il tomba beaucoup de nége; mais l'air fut serein la nuit suivante, & le 4 au matin tout le Ciel étoit en aurores boréales. Les Thermometres se soutinrent à vingt-huit jusqu'au soir du 5, que celui de Mercure étoit à trente-un. Le 6, il étoit à trente-trois. Le soir du même jour, il étoit à trente-sept, pendant que celui de Vin n'étoit qu'à vingt-neuf; & ce dernier étoit gelé le Lundi matin (*). Il fut porté, en cet état, dans une Chambre à Poîle, où dans le premier instant qu'il dégela, il descendit beaucoup, mais il remonta bientôt à la température de la Chambre.

(*) On sait que dans les plus grands froids de l'Hiver de 1709, on fut surpris, à Paris, de le voir descendre au-dessous de la congélation.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1737.

Ces erreurs, ajoute M. de Maupertuis, ſont indépendantes de quantité d'autres, qui paſſent juſqu'ici pour inévitables dans la navigation ; de celles que produit l'incertitude du ſillage, de la dérive, & de la variation. Quand cette ſcience ſeroit parfaite ſur ces autres points, le Pilote le plus habile ne pourroit remédier aux erreurs qui naiſſent de la différente figure de la Terre, que par la connoiſſance de ſa vraie figure ; & ſi ces ſeules erreurs peuvent être de la plus grande importance, ne ſont-elles pas plus à craindre encore, lorſqu'elles ſe trouvent jointes à celles qui dépendent de l'Art ? En un mot, il eſt certain que tous ceux qui ont évité le naufrage par l'une des Colonnes de cette Table (78), auroient péri s'ils avoient ſuivi l'autre.

(78) *TABLE DES DEGRÉS*

DE LATITUDE.

Latit. du lieu	Suivant MM Caſſini.	Suivant les Académic.	Différenc.
0	58020 toiſ.	56625 toiſ.	1395 toiſ.
5	58007	56630	1337
10	57969	56655	1314
15	57906	56690	1213
20	57819	56740	1079
25	57709	56800	909
30	57580	56865	715
35	57437	56945	492
40	57285	57025	260
45	57130	57110	20
50	56975	57195	220
55	56825	57275	455
60	56683	57350	667
65	56555	57420	865
70	56444	57480	936
75	56355	57530	1175
80	56287	57565	1278
85	56243	57585	1342
90	56225	57595	1370
Axe de la Terre.			
Toiſes	6579368	6525600	53768

DE LONGITUDE.

Latit. du lieu	Suivant MM Caſſini.	Suivant les Académic.	Différenc.
0	56820 toiſ.	57270 toiſ.	450 toiſ.
5	56695	57050	455
10	55935	56410	475
15	54845	53340	495
20	53325	53850	525
25	51400	51955	555
30	49075	49665	590
35	46380	46995	615
40	43335	43970	635
45	39965	40610	645
50	36295	36930	635
55	32360	32970	610
60	28185	28755	570
65	23805	24315	510
70	19255	19685	430
75	14560	14900	340
80	9765	10000	235
85	4900	5020	120
90	0	0	0
Diametre de l'Equateur.			
toiſes	6510796	6562480	51684

Les Académiciens trouvetent en Laponie, à la Latitude de ſoixante-ſix degrés vingt minutes, le degré du Méridien de cinquante-ſept mille quatre cent trente-huit toiſes : enſuite, à la latitude de quarante degrés vingt minutes, ils le trouverent de cinquante-un mille ſept cent quatre-vingt-trois toiſes, plus grand de deux cens huit toiſes qu'il n'a été donné par M. Caſſini. Suivant ces meſures, & prenant le Méridien de la Terre pour une Ellipſe, comme Nevton & les Caſſini, on trouve le diametre de l'Equateur de ſix millions cinq cens ſoixante-deux mille quatre cent quatre-vingt toiſes, & l'axe de la Terre de ſix millions cinq cens vingt-cinq mille ſix cens; deux nombres qui ſont à-peu-près, l'un à l'autre, comme cent ſoixante-dix-huit à cent ſoixante-dix-ſept. Lorſqu'on a deux degrés bien meſurés, il eſt aiſé, en conſiderant la Terre comme un Ellipſoïde fort approchant de la Sphere, de déterminer la valeur de chaque degré de latitude & de longitude ; & c'eſt ainſi que les Tables précédentes ont été conſtruites.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1737.

Au mois d'Avril, obſerve M. de Maupertuis, le froid étoit encore ſi vif, que le 7 à cinq heures du matin, le Thermometre deſcendoit à vingt degrés au-deſſous de la congélation, quoique tous les jours après midi, il montât à deux ou trois degrés au-deſſus; c'eſt-à-dire qu'il parcouroit alors, du matin au ſoir, un intervalle preſqu'auſſi grand, qu'il fait communément, à Paris, depuis les plus grandes chaleurs juſqu'aux plus grands froids, & qu'en 12 heures, on éprouvoit autant de viciſſitudes, que les Habitans des Zones temperées en éprouvent dans l'eſpace d'une année entiere. Enſuite lorſque le Soleil ſe fut rapproché, ou plutôt ne quitta preſque plus l'Horizon, ce fut un ſpectacle ſingulier que de le voir éclairer ſi longtems un Horizon tout de glace, & faire regner l'Eté dans les Cieux, pendant que l'Hiver exerçoit ſon Empire ſur la Terre. On étoit alors au matin de ce long jour, qui dure pluſieurs mois : cependant il ne paroiſſoit pas que ce Soleil aſſidu cauſât le moindre changement aux glaces, ni aux néges. Le 6 de Mai, on eut de la pluie pour la premiere fois, & l'on vit quelque eau ſur la glace du Fleuve. Tous les jours, il fondoit de la nége à midi; & le ſoir, l'Hiver reprenoit ſes droits. Enfin, le 10, on vit la ſurface de la Terre, qu'on n'avoit pas vûe, depuis ſi longtems : quelques pointes élevées commencerent à paroître, & bien-tôt les Oiſeaux du Païs ſe firent voir. Vers le commencement de Juin, les glaces rendirent la Terre & la Mer. Auſſi-tôt, les Académiciens penſerent à prendre la route de Stockolm (79).

M. de Maupertuis ne pouſſe pas plus loin la partie hiſtorique de leurs travaux, & donne le reſte de ſon Ouvrage au détail de leurs Obſervations & de leurs méthodes. M. l'Abbé Outhier les ramene juſqu'en France, & n'omet aucune circonſtance de leur retour : mais, n'oubliant point nos bornes, nous ne le ſuivrons que dans les récits qui regardent particulierement l'objet du Voïage & la Commiſſion de la Cour (*a*).

(79) Une Lettre de M. le Comte de Maurepas, qu'ils reçurent le 22 de Mai, & qui les rappelloit apparemment dans leur Patrie, interrompit le deſſein qu'ils avoient de laiſſer à Torneo quelque monument, avec une Inſcription. Elle leur apprenoit auſſi que le Roi avoit donné à M. Celſius, une penſion de mille livres. Quelques jours après, M. Viguelius, Recteur des Ecoles de Torneo, leur donna une piece de Vers Latins, qu'il avoit faits à l'honneur du Roi de France & de leur Entrepriſe.

M. l'Abbe Outhier.

(*a*) On avoit déja chargé, ſur un Vaiſſeau de Torneo, tous les inſtrumens & les bagages, avec un des deux Caroſſes, que les Académiciens avoient amenés. MM. de Maupertuis, le Monnier, de Sommereux & Herbelot, prirent la réſolution de partir par Mer pour Stockolm; & tous les autres, c'eſt-à-dire MM. Clairaut, Camus, Celſius & l'Abbé Outhier, ſe diſpoſerent à s'y rendre par terre, dans un ſecond Caroſſe, que ce deſſein leur avoit fait retenir. Le vent devint ſi bon, dès le 9 de Juin, jour de la Pentecôte, que pour ne pas manquer l'occaſion, dans l'abſence de M. le Monnier, qui étoit allé à Niemi avec M. Celſius, M. Clairaut prit ſa place : & le ſoir du même jour cette partie de la ſavante Trouppe mit à la voile du Port de Purralakti, qui eſt à deux ou trois lieues de Torneo; car la Mer & le Fleuve ont ſi peu de profondeur, que les Vaiſſeaux ne peuvent approcher plus près de cette Ville. MM. le Monnier & Celſius revin-

rent pendant la nuit, qui ne méritoit plus ce nom, puiſque le jour étoit continuel; & le lendemain, ils partirent en Caroſſe, avec MM. Camus & l'Abbé Outhier.

M. l'Abbé Outhier.

Il étoit deux heures après-midi. Le premier embarras fut de faire paſſer la Voiture, dans un Bateau, à Haparanda, où l'on devoit trouver des chevaux. Il ne fut pas aiſé de s'en procurer: la plûpart étoient retournés depuis peu à leur quartier d'Eté. Cependant il en vint quelques-uns, mais fort maigres, parcequ'ils n'étoient pas encore remis des fatigues de l'Hiver. On partit enfin vers cinq heures. Il reſtoit beaucoup de nége ſur les côtes du Golfe, juſqu'à Sangis, où l'on n'arriva que vers deux heures après minuit. Les Chevaux y étoient ſi rares, qu'on ne put en raſſembler quatre avant midi; & ſi mauvais, que ne s'en trouvant que deux en état de tirer, MM. le Monnier & l'Abbé Outhier ſe virent dans la néceſſité de monter les deux autres, avec de mauvaiſes Selles, qui leur rendirent cette journée fort pénible. Le 12, on arriva vers ſix heures du ſoir à Calis; & le 13, vers dix heures du matin à Renea, d'où l'on ne pût partir qu'à cinq heures après-midi. On paſſa la nuit ſuivante au vieux Lullea (*), où les Chevaux furent encore très mauvais. Mais enſuite les Poſtes furent mieux ſervies. La Voiture, allant fort bon train, mit plus d'un demi quart d'heure à paſſer un Marais, ſur un Pont de bois auquel on donne cent deux arches. Tout ce Païs eſt mêlé de Bois, de Campagnes & de Lacs.

De Lullea, on ſe rendit vers midi au vieux Pithea, grand Village, qui, outre quantité de Maiſons raſſemblées autour de l'Egliſe, en comprend un grand nombre, diſperſées dans une belle Prairie, ſur le bord de quelques Lacs contigus à la Mer, & à la grande Riviere, qui eſt elle-même un bras de Mer. Le nouveau Pithea n'eſt éloigné du vieux, que d'une lieue Françoiſe. En arrivant au premier, nous fûmes extrêmement ſurpris, raconte M. l'Abbé Outhier, de voir un des Domeſtiques que M. de Maupertuis avoit embarqués avec lui, & d'apprendre que le Vaiſſeau étoit échoué ſur la Côte, à deux milles du nouveau Pithea, où nos quatre Aſſociés s'étoient rendus & nous prioient de les aller joindre. Nous partîmes ſur-le champ; nous dînâmes avec eux, & nous prîmes des meſures pour la continuation de notre marche. Voici l'Hiſtoire qu'ils nous firent de leur naufrage. » A peine leur Vaiſſeau étoit parti de Parralakti, » que le vent aïant changé pendant la nuit, ils avoient été battus d'une groſſe tem» pête, & tout le jour ſuivant. Le Mardi au matin, M. de Sommereux vit le Pilote » dans une grande agitation. Il apprit de lui que le Bâtiment faiſoit beaucoup d'eau. » A cette nouvelle, l'allarme ſe répandit, & tout le monde prêta la main au travail. » On n'avoit qu'une Pompe; les uns y emploïerent continuellement leurs bras, pen» dant que d'autres s'efforcerent, avec des ſeaux, de vuider l'eau par les écoutilles. Un » inſtant de relâche lui faiſoit prendre le deſſus. Le vent changeoit continuellement. » Ceux qui monroient à la hune ne découvroient point les Tertes. On remarquoit ſeu» lement au loin de grandes Plages blanches, qu'on prit pour des glaces flottantes » ſur le Golfe. Cependant, le vent étant devenu meilleur vers le ſoir, on fit route à

(*) Tous les lieux précédens ſont des Villages; mais le vieux Lullea, en Langue du Païs *Lullea Gammel Stad*, eſt un endroit conſidérable, qui a pluſieurs rues, auxquelles il ne manque, pour en faire une Ville, que d'être fermées de paliſſades ou de murs Le nouveau Lullea eſt une vraie Ville, à une lieue delà, ſur le bord de la Mer.

Voïages au Nord.

M. l'Abbé Outhier, 1737.

» toutes voiles, ſans interrompre le travail de la pompe & des ſeaux. Enfin l'on dé-
» couvrit la côte de Weſtrobothnie. Le Pilote, Homme d'expérience, reconnut un
» lieu, qu'il crut favorable à la réſolution qu'il avoit priſe de faire échouer ſon Bâti-
» ment, & prit des meſures ſi juſtes, que le Vaiſſeau n'en reçut aucun dommage. On
» avoit jetté, en Mer, une partie des Planches qui faiſoient ſa charge. Lorſqu'on fut
» échoué, on ſe hâta de mettre tout le reſte à terre, ſurtout les inſtrumens & le ba-
» gage des Académiciens. On ſe trouvoit près d'un Bois : les Domeſtiques y dreſſerent
» les Tentes, & s'y établirent ; pendant que M. de Maupertuis & ſes compagnons d'in-
» fortune ſe rendirent à Pithea.

Telles furent les circonſtances du fameux naufrage, que M. de Maupertuis ne fait que nommer dans ſa Relation, comme une diſgrace commune, à laquelle ſa Philoſophie l'avoit rendu fort ſupérieur. En effet, il en fut ſi peu troublé, que le jour ſuivant, il prit la place de M. l'Abbé Outhier, dans le Caroſſe qui étoit venu par terre ; accompagné par conſéquent de MM. Clairaut, Camus & Celſius. Ils prirent la route de Falun, où M. Camus étoit chargé de viſiter ſoigneuſement les Mines de cuivre. D'un autre côté, M. Herbelot s'embarqua ſeul, ſur un Vaiſſeau, qui partoit de Pithea pour Stockolm.

M. l'Abbé Outhier, demeuré avec MM. le Monnier & de Sommereux, prit ſoin de faire préparer le Caroſſe qui avoit été embarqué à Torneo, & radouber le Navire dont on ne pouvoit ſe diſpenſer de faire uſage, pour le tranſport du bagage & des inſtrumens. Dans l'intervalle, qui fut de cinq ou ſix jours, il leva le plan du nouveau Pithea. J'allois, vers minuit, dit-il, meſurer pas à pas les principales rues, pendant que tous les Habitans étoient retirés. La ſituation de cette Ville eſt fort ſinguliere : elle occupe entierement une petite Ile, qui n'a de communication avec la Terre ferme que par un Pont de bois, dont le bout eſt fermé d'une porte. L'Egliſe eſt hors de la Ville, d'où l'on n'y peut aller que par le Pont. Toutes les rues de Pithea ſont tirées au cordeau. Au centre, on trouve une petite Place aſſez réguliere, dont une face eſt occupée par la Maiſon de Ville & l'Ecole publique.

Le Vaiſſeau s'étant trouvé en état de remettre à la voile le Vendredi 21, les trois Aſſociés partirent le même jour après-midi. Ils rencontrerent, au-delà d'Aby, une Riviere nommée *Byka*, que leur Caroſſe traverſa dans deux Bateaux, joints l'un à côté de l'autre. Enſuite, aïant paſſé par Fraskager, ils arriverent le Samedi, vers dix heures du matin, à Fialeſtat, très gros Bourg, après lequel ils paſſerent une grande Riviere, ſur un Pont de bois fort bien conſtruit, qu'ils virent avec d'autant plus d'admiration, que l'année précédente, en traverſant la même Riviere dans un Bateau, ils n'avoient remarqué aucuns préparatifs pour un Ouvrage de cette importance. Le ſoir du 23, ils arriverent à Selat, & le lendemain à Grimmerſmack, d'où paſſant proche de l'Egliſe de Najaſtra, ils ſe rendirent au Village de Jaſwar. Enſuite, ils paſſerent une Riviere ſur un Pont ; & delà ils eurent à traverſer une Bruïere, qui les conduiſit à *Uhma* (81). Dans

(81) La Ville d'Uhma, éloignée de Stockolm d'environ cent quarante lieues Françoiſes, n'eſt belle que par ſa ſituation ſur la Riviere de même nom, qui eſt auſſi grande que la Seine à Paris, & ſur laquelle les Vaiſſeaux peuvent s'avancer juſqu'aux Maiſons. Elle a quatre rues en droite ligne, du Levant au Couchant, paralleles à la Riviere, & traverſées par pluſieurs autres du Nord au Midi. L'extrêmité orientale de la Ville offre une grande Place, qui contient l'Egliſe. La vûe du voiſinage eſt fort agréable ;

Dans cette Ville, ils trouverent M. de Gullingrip, Gouverneur de la Province, qu'ils avoient vu plusieurs fois à Torneo, & une Lettre de M. de Maupertuis, par laquelle il leur marquoit que M. Camus les attendroit aux Mines de Falun.

Voïages au Nord.

M. l'Abbé Outhier. 1737.

Etant partis le même jour, ils passerent à Rodbek, gros & beau Village, à l'Oueſt d'une grande Praitie, toute semée de petits édifices qui servent à serrer les foins. Rodbek, qui n'eſt qu'à un quart de mille d'Uhma, eſt célebre par ſes eaux minérales, ſur leſquelles M. le Monnier fit ſes Obſervations. Delà ils eurent deux milles & un quart juſqu'à *Godermtola*, par des Forêts de Sapins & de Bouleaux; enſuite, ſept lieues du même chemin, ſans aucune apparence de Maiſon, ni de Campagne. Le Païs devient alors beaucoup meilleur, mais plus montueux, juſqu'à *Hoonus*, où ils arriverent à huit heures du ſoir. Dorkſtat, qu'ils paſſerent enſuite, la grande Riviere d'Angermante, Sundſwald, aſſez jolie Ville, Niurenda, Guarjo, Hermonger, une autre Ville nommée Hudwikſwald, & pluſieurs autres Villages; enfin, deux chauſſées fort longues, élevées entre des Campagnes, des Lacs & des Rivieres, le long deſquelles on trouve des Maiſons avec des Fourneaux, pour la Mine de cuivre; & delà, des Bois, des Montagnes & des cailloux, les conduiſirent à Falun, où ils arriverent le Dimanche 30, à neuf heures du ſoir.

Il ſemble que M. l'Abbé Outhier paſſe rapidement ſur tous ces lieux, dont la deſcription d'ailleurs n'appartient pas à notre Recueil, pour ſatisfaire l'impatience qu'il a fait naître de lire ſes obſervations ſur Falun & ſur les Mines. Cette Ville, qu'on nomme auſſi Coperberg, eſt très grande, & n'eſt point entourée de Barrieres, comme toutes les autres Villes du Païs. La plûpart des rues en ſont tirées au cordeau. On y voit deux Places, dont l'une, ſpacieuſe, belle & réguliere, a, du côté du Nord, un grand édifice de pierres, où ſe tiennent les Aſſemblées de Juſtice, une Cave, une Apothiquairerie & un Grenier publics. Le côté de l'Eſt offre une vaſte Egliſe de pierres, avec un Clocher fort élevé, qui contient une très belle ſonnerie; elle eſt couverte de cuivre, & les portes ſont de bronze; mais l'intérieur eſt ſans ornemens. Pluſieurs Tombes du Cimetiere ſont hors de la Ville: du même côté, on voit une autre Egliſe, bâtie auſſi de pierres, & couverte de cuivre, comme ſon Clocher, qui eſt d'une grande beauté. Les Bâtimens de la Mine ont une Chapelle, pour les Officiers & les Ouvriers. A quelque diſtance des murs, on trouve une aſſez belle Maiſon, qui appartient au Roi de Suede, & que ce Prince honore quelquefois de ſa préſence. C'eſt la demeure ordinaire du Gouverneur de Falun. Les environs ſont ornés de jolies Maiſons de Campagne. Tous les Bourgeois ont part aux Mines; ſans quoi, ils ne pourroient prétendre au droit de Bourgeoiſie. On les nomme *Berſemans*, c'eſt-à-dire Hommes de la Compagnie; & ceux qui font travailler à leurs propres frais s'appellent Brukande Berſemans. Ils portent une petite hache, au lieu de bâton; ils ont des chapeaux ſans boutons, comme nos Prêtres, des habits noirs ſans poches, des bas noirs & des gants.

Mines de Falun, ou Coperberg, & leur deſcription.

Tout le côté occidental de la Riviere, à la diſtance d'un demi mille, eſt ſterile, & couvert de Rochers, entre leſquels ſont les Mines de cuivre. Pluſieurs ſaignées y con-

ble: ce ſont de grandes Plaines, remplies de petites Maiſons, & de Magaſins à foin; au-delà deſquelles on voit des Montagnes aſſez élevées. A un demi mille de la Ville, au Couchant, ſur le bord de la Riviere, le Gouverneur de la Province a une fort belle Maiſon, qu'on ornoit alors d'un grand Jardin.

Voïage au Nord M. l'Abbé Outhier. 1737.

duiſent des eaux, pour faire jouer un grand nombre de Machines. On y voit les logemens des Officiers; & tout le reſte n'eſt qu'un amas de ſcories, qui forment de petites Montagnes, entre leſquelles on conſerve des chemins, pour tranſporter le Minerai ſur de petites charettes. Le côté otiental de la Riviete n'eſt pas de la même ſtérilité. Il s'y ttouve le long de la Ville, quelques bonnes Prairies, dans un eſpace de trois ou quatre cens toiſes, au-delà deſquelles il n'y a que des Montagnes & des Bois.

C'eſt dans les termes de l'Obſervateur, qu'il faut rapporter ſon voïage aux Mines. Le premier jour de Juillet, dit-il, nous allâmes viſiter les Mines, M. le Monnier, M. de Sommereux & moi (82). On nous fit tous changer d'habits, chez M. Beutzel, un des Baillis de la Mine: on nous donna des culottes, des juſt'au-corps, des veſtes, des perruques, des chapeaux, & notre Homme à chacun, pour nous conduire. Nous deſcendîmes d'abord au fond d'une très grande carriere, large de plus de cent toiſes, & profonde d'environ cent cinquante piés. On y deſcend par des degrés taillés dans le roc, & par des eſcaliers de bois dans les endroits où le rocher manque. Nos Guides portoient pluſieurs faiſceaux, de longues allumettes de Sapin. Au bas de la Catriere, ils en allumerent chacun un pour nous éclairer; & nous entrâmes l'un après l'autre dans une Caverne fort étroite, où deſcendant d'abord par quantité de marches de pierres, qui faiſoient pluſieurs détours, nous arrivâmes près d'un trou quarré, perpendiculaire à l'Horizon, large de trois à quatre piés, & profond au moins de trente, garni d'échelles, qui ſont liées deux à deux, & qui s'étendent juſqu'au fond de l'ouverture. Nos Guides, avant que d'y deſcendre, prirent leurs faiſceaux d'allumettes entre les dents, pour ſe conſerver la liberté de tenir l'échelle avec les mains. Nous deſcendîmes chacun après le nôtre, & nous arrivâmes au fond du trou.

On nous fit entrer dans une Caverne fort étroite, dans laquelle aïant fait quelques pas, nous trouvâmes huit ou dix Hommes preſque nus, couchés par terre, & ſans autre lumiere que celle de quelques allumettes de Sapin. Le chemin avoit ſi peu de largeur, qu'à peine y pûmes nous paſſer près d'eux; & la chaleur qui ſortoit de ces antres, augmentée par celle des flambeaux de nos Guides, nous obligeoit de tourner de tems en tems la tête pour reſpirer. Après avoir paſſé près des Hommes nus, nous deſcendîmes encore; & nous nous trouvâmes enfin dans des cavités, larges de trente à quarante piés, dont quelques-unes étoient terminées par de très grands Puits. Des chemins étroits conduiſent d'une cavité à l'autre, la plûpart garnis d'un Canal de bois, pour diriger les roues des tombereaux, qui ſervent à traîner la pierre de Mine, & à la conduire vis-à-vis de pluſieurs ouvertures, qui ſont percées juſqu'en haut. C'eſt par ces Puits qu'on enleve le Minerai, dans de fort grands ſeaux, qui ſont ſuſpendus à des cables, enveloppés ſur les arbres de pluſieurs grandes roues, dont les unes ſont tournées par des Chevaux, & d'autres par la force de l'eau. Un ſeau deſcend pendant que l'autre monte. Pour tranſporter des chevaux dans ces lieux affreux, on les ſuſpend au cable, par une ſangle qui leur embraſſe tout le corps.

Des deux côtés du Canal qui ſert à diriger les roues, il reſte aſſez d'eſpace pour le paſſage d'un Homme. Ce Canal, qui eſt au milieu du chemin, conduit le Tombereau ſur la même ligne par une petite roue horizontale qui eſt placée deſſous, tandis que les

(82) Il ne fait aucune mention de M. Camus, qui n'eſt plus même nommé juſqu'à Stockolm.

quatre autres roues roulent le long des deux bords. Dans quelques endroits, on trouve d'autres Canaux de bois, attachés le long du Rocher, pour conduire l'eau néceſſaire au travail. Nous vîmes, dans ces ſouterrains, deux Ecuries pour les Chevaux, & une Boutique de Maréchal, où l'on forgeoit les ferremens & les outils néceſſaires. Ces Cavernes, ſurtout les plus larges, ſont le domicile de quantité d'Ouvriers, qui s'occupent à tirer le Minerai. Les uns ſont vêtus, & les autres preſque nus. Leur ſeule méthode, pour rompre la pierre, eſt de faire du feu deſſus; &, lorſqu'elle eſt échauffée, d'y jetter de l'eau, qui ne manque point de la faire éclater. Auſſi voit-on de toutes parts, un grand nombre de ces feux. D'un côté, ce ſont des leviers de différentes ſortes, pour tirer le Minerai des Puits les plus profonds, & le mettre à portée des Tombereaux; d'un autre, ce ſont des Pompes, pour tiret l'eau, qui nuit au travail, & la conduire dans d'autres lieux où elle devient utile. On voit ſortir, en pluſieurs endroits, des ſources dont les ruiſſeaux vont ſe perdre dans les fentes des rochers. Outre les chemins ouverts, il s'en trouve de fermés, dont les portes dérobent la vûe, & d'autres où l'on a ſoutenu le rocher par des murs, ou par une eſpece de charpente entremêlée de bois & de fer: mais ces précautions n'empêchent point qu'il ne périſſe ſouvent des Ouvriers ſous leurs ruines. Ces Malheureux, connoiſſant le danger auquel ils ſont expoſés, ont un air ſombre, qui marque leur crainte & leur triſteſſe. Il ſemble même que la joie leur ſoit interdite; car il eſt défendu de ſiffler & de chanter dans les Mines. Une autre Ordonnance défend, ſous de rigoureuſes peines, d'y mener ou d'y recevoir des Femmes.

Après avoir emploïé près de deux heures à parcourir tous ces ſoutertains, nous nous trouvâmes au fond du Puits le plus large, où nous crûmes qu'il pleuvoit abondamment, quoique le Ciel fût ſerein. Les vapeurs qui ſortoient de tant de trous, ſe réſolvoient en une véritable pluie, dont nous fûmes mouillés juſqu'aux deux tiers de la hauteur du même Puits. Sa profondeur eſt de trois cens cinquante aunes de Suede, qui font ſix cens quarante piés de France. Deux de nos Guides ſuffirent, pour nous reconduire à la lumiere du jour. L'un ſe mit avec M. le Monnier & moi, dans un des grands ſeaux qui ſervent à lever le Minerai. Chacun de nous n'avoit qu'une jambe dans le ſeau; & de nos mains nous nous tenions aux chaînes qui l'attachent au cable. En montant, notre Guide appuïoit ſouvent la main contre les parois du Puits, pour diriger notre ſeau, & nous faire éviter, non-ſeulement les pointes de rocher qui avançoient, mais auſſi la rencontre de l'autre ſeau, qui deſcendoit à meſure que nous montions, & dont le choc étoit dangereux. Le Cocher de cette étrange Voiture avoit beſoin de beaucoup d'adreſſe: les balancemens du ſeau, les mouvemens circulaires qu'il recevoit de la corde, lorſqu'elle venoit à ſe détordre, & les embarras d'un Puits fort étroit, demandoient une attention & des ſoins continuels. Quoique les Chevaux, qui nous faiſoient monter, n'euſſent pas un moment de relâche, nous emploïâmes neuf minutes entieres à parvenir au ſommet du Puits.

Nous vîmes, continue l'Obſervateur, deux Machines qui ſervent à tirer le Minerai avec des chaînes, au lieu de Cables. Ce ſont de grandes roues, à double rang d'augets, dont l'un eſt à contre-ſens de l'autre; ces roues ſont placées dans de grands Bâtimens de bois, dont le haut contient un grand Réſervoir, où des Pompes font monter continuellement l'eau, par de gros tuïaux de bois. Des deux côtés de chaque Réſervoir eſt

Voïages au Nord. M. l'Abbé Outhier. 1737.

une ouverture, avec une Vanne qui répond à chaque rang d'augets ; de sorte qu'en ouvrant l'une des Vannes, on fait tomber l'eau dans le rang d'augets qui lui répond, & tourner la roue d'un côté ; au lieu qu'elle tourne de l'autre, lorsque fermant une Vanne on ouvre celle qui lui est opposée. Nous vîmes une autre machine, qui a deux roues, chacune de vingt-sept piés de diametre : elle est destinée, non-seulement à faire monter le Minerai, mais encore à faire jouer un prodigieux nombre de bascules, pour des Pompes & d'autres usages. Enfin plusieurs autres machines servent à tirer du fond des Mines l'eau qui nuit aux Ouvriers. Les Bascules des Pompes s'étendent fort loin, se divisent & se subdivisent, pour jouer en même-tems dans plusieurs endroits. Le mouvement des unes est vertical, & celui des autres horizontal. Tant de machines & de Bascules différentes forment une Forêt mouvante. Tous les corps de Pompe sont de bois ; & rien ne manque à la beauté des Bascules & des autres pieces. Les Réservoirs sont aussi de bois, mais si bien assemblé, & godroné avec tant de soin, que l'eau ne s'y perd jamais.

A mesure qu'on tire le Minerai, on le sépare en tas, qui sont les Portions des Propriétaires : chacun enleve la sienne dans de petits Tombereaux, pour la porter aux Fourneaux où elle doit être mise en fusion. Les Mines sont au Sud-Ouest de la Ville, éloignées des premieres Maisons, d'environ cent cinquante toises. Dans cet intervalle, & dans la Ville même, le long du Fleuve, on ne trouve que des Forges, dont les soufflets reçoivent leur mouvement de l'eau : elles sont accompagnées d'un grand nombre de Fourneaux, où l'on étend le Minerai sur deux lits de bois, auxquels on met le feu, & qu'on laisse brûler pendant plusieurs jours. Ceux qui servent à cette premiere préparation se nomment *Kalleroſtats*. La seconde se fait dans un Fourneau à-peu-près semblable, mais plus long & plus étroit. Enfin la fonte se fait dans un feu très violent, animé par de grands soufflets que l'eau fait jouer. La fumée est si sulphureuse & si épaisse, sous le vent des Kalleroſtats, qu'on y perd la respiration. Elle couvre souvent toute la Ville, avec beaucoup d'incommodité pour les Habitans ; mais ils en tirent l'avantage de n'être jamais tourmentés des Moucherons, qui sont insuportables dans les autres Cantons du même Païs.

On nous fit voir un Homme qui passe pour pétrifié, après avoir été étouffé sous des quartiers de pierre, écroulés au fond de la Mine. Son corps, qui n'en fut tiré que longtems après, étoit si peu défiguré, qu'il fut reconnu par une Femme du même âge. On le conservoit depuis seize ans, dans un Fauteuil de fer. Nous ne vîmes qu'un corps noir, fort desseché, qui exhaloit une odeur cadavereuse.

Forges d'Affta.

Il nous restoit à visiter les Forges d'*Affta*, où se fait l'affinement du cuivre. Ce lieu qu'on nomme aussi *Affta-Fors*, c'est-à-dire Forge ou Cataracte d'Affta, est situé sur le bord de la grande Riviere de Dala, au-dessous d'une affreuse Cataracte, qui fait mouvoir un fort grand nombre de roues. L'Inspecteur nous aïant promis de faire travailler en notre faveur, à toutes sortes d'Ouvrages, nous nous rendîmes à la Forge le 8 de Juillet, vers minuit. Le cuivre se transporte en saumons, de Falun aux Forges d'Affta ; très impur encore, parcequ'il n'a essuié qu'une premiere fusion. On tient un état exact de ce qui appartient à chaque Particulier, pour savoir au juste ce qui doit lui revenir, lorsqu'on a prélevé les droits Roïaux & le prix de l'affinage.

On commença, sous les yeux des trois Voïageurs François, par mettre, dans une es-

pece de grand creuset, formé dans la terre, un lit de charbon, & pardessus, un tas de lingots, ou de Saumons, jusqu'au poids de huit ou neuf mille livres, recouvert encore de charbon. On y mit le feu, qui fut poussé par le vent de deux grands soufflets, que l'eau faisoit jouer sans relâche, jusqu'à l'entiere fusion des lingots. Les soufflets continuerent même de jouer longtems après, & l'on ne cessoit point de fournir du charbon. De tems en tems, on écumoit la liqueur métallique, en ôtant le charbon qui surnageoit, & tout ce qui s'y trouvoit d'impur. Enfin lorsqu'on eut achevé de la purger, l'action des soufflets cessa. Alors on jetta, sur le cuivre fondu, un peu d'eau, qui, ne pouvant s'évaporer tout-d'un-coup, rouloit de toutes parts en petites boules. Cette eau aïant refroidi la superficie du métal, il s'y forma une croute, qui fut enlevée avec des crochets & d'autres instrumens de fer. On jetta une seconde fois de l'eau, on leva une seconde croûte, & le creuset fut ainsi vuidé successivement; ce qui donna quarante croûtes, ou quarante plaques rondes de cuivre, dont les dernieres furent toujours les plus pures & les plus belles.

Voïages au Nord.

M. l'Abbé Outhier. 1737.

Cette opération, qui fut achevée avant midi, en eut à sa suite une derniere, dont les trois François furent aussi témoins. On mit un grand nombre de Plaques rondes de cuivre, dans un creuset presque semblable au premier, où elles furent bientôt fondues; & puisant la matiere avec de grandes cuillieres de fer, suspendues à des chaînes, on la distribua dans des Moules, de la forme & de la grandeur d'une calotte de Chapeau. Ensuite, figée, mais rouge encore, on la prenoit avec des tenailles de fer, pour la placer sur une enclume, où elle étoit applatie sous les coups d'un gros Marteau, que l'eau seule faisoit jouer. Elle se trouvoit ainsi changée en planches de cuivre, & bientôt en lames assez étroites, qu'on faisoit passer entre des rouleaux, pour leur donner partout la même épaisseur. A mesure qu'elles sortoient des rouleaux, trois Hommes, agissant avec force sur un grand ciseau, dont le levier étoit posé horizontalement, coupoient les *Plottes*, c'est-à-dire les grandes Monnoies de cuivre. Quatre autres, tenant un coin avec son empreinte, marquoient cette Monnoie, sous les coups d'un gros matteau, que l'eau faisoit élever. D'autres mettoient la Monnoie dans des Vaisseaux, que M. l'Abbé Outhier nomme des Tonnes tournantes.

Le jour suivant, il eut, avec ses deux Associés, un autre spectacle, à Messinsbrok, qui n'est éloigné d'Affta que d'un quart de mille: on leur fit voir la fabrique du Laiton. Trois grands Fourneaux souterrains sont garnis chacun de leur couvercle. On y fait descendre avec de grandes tenailles, neuf creusets fort profonds, remplis de cuivre rouge & de Calamine, avec quelques rognures de cuivre jaune. Lorsque la matiere est fondue, on retire les creusets, pour la verser dans un moule large & plat, qui en fait une planche de Laiton. D'autres Ouvriers coupent quelques-unes de ces planches en longues bandes, qu'on met recuire dans un grand Four, où le feu n'est qu'à côté. On les coupe ensuite en fil de Laiton, qui se trouve d'abord quarré & gros, mais qu'on rend bientôt, & rond, & mince, dans des filieres où il est tiré par la seule force de l'eau: elle fait jouer des Pinces qui le saisissent à la sortie de la Filiere. Un seul Etabli contient douze Filieres, avec leurs pinces, que l'arbre d'une seule roue fait jouer d'une vîtesse surprenante.

Le reste du Voïage, jusqu'à Stockholm, où tous les Associés se rejoignirent, & de

FIN DU VOÏAGE.

Voïages au Nord.

M. l'Abbé Outhier. 1737.

Stockholm à Paris, où ils ſe rendirent par différentes routes, n'offre que des évenemens ordinaires: mais ſi l'on ſe repréſente la curioſité du Public, fondée ſur la connoiſſance de leur mérite & ſur la haute opinion qu'on avoit conçue de leur entrepriſe, il eſt aiſé de ſe figurer quel fut le mouvement de la Capitale, à la premiere nouvelle de leur retour. Ils y arriverent le Mardi, 20 d'Août. Après avoir rendu leurs premiers devoirs à la Cour, où ils furent préſentés au Roi, & félicités ſur l'union qui avoit regné dans leur Societé, autant que ſur le ſuccès de leur entrepriſe, à-peine pûrent-ils ſuffire à l'empreſſement des Savans, des Curieux, & des honnêtes gens de tous les ordres. Ce ne fut que le 28, c'eſt-à-dire huit jours après leur arrivée, que M. de Maupertuis rendit compte, à l'Académie des Sciences, de leur pénible voïage & de leurs immortelles opérations (83).

(83) On a vû que dans le cours du Voïage, M. Celſius, qui eſt mort depuis, fut informé que la Cour de France lui accordoit une penſion de 1000 livres. Au retour des quatre Académiciens, M. de Maupertuis en eut une de 1200 liv. & chacun des autres une de 1000 liv. outre leurs Penſions académiques. M. l'Abbé Outhier en obtint une de 1200 liv. ſur un Bénéfice. L'année d'après, M. de Maupertuis eut 3000 liv. de penſion ſur la Marine, avec une place créée pour lui.

En 1745, lorſqu'il eut accepté la Préſidence de l'Académie de Berlin, il remit la penſion de l'Académie des Sciences & celle de la Marine: mais étant revenu en France un an après, il obtint pendant le ſéjour qu'il y fit, une penſion de 4000 liv. ſur le Tréſor Roïal, dans laquelle fut compriſe celle du Nord.

VOÏAGE DE M. MAUPERTUIS
AU MONUMENT DE WINDSO, DANS LA LAPONIE SEPTENTRIONALE.

ON ne ſe laſſera point de voir des noms, qui promettent toujours de nouvelles lumieres, & de nouveaux agrémens. Retournons en Laponie, avec les Académiciens envoïés par la Cour de France pour la meſure des degrés terreſtres.

Pendant qu'ils achevoient leurs obſervations à Pello, où ſe termine l'arc du Méridien qu'ils avoient meſuré, les Finnois & les Lapons leur parloient ſouvent d'un Monument qu'ils regardent comme la merveille de leur Païs, & dans lequel ils croient renfermée, la ſcience de tout ce qu'ils ignorent. Ils en mettoient la ſituation à vingt-cinq ou trente lieues au Nord de Pello, au milieu d'une vaſte Forêt qui ſépare la Mer de Bothnie, de l'Océan. Ce voïage ne pouvoit ſe faire que ſur la nége, en ſe faiſant traîner par des Renes, dans ces périlleuſes voitures qu'on a déja décrites ſous le nom de Pulkas. On étoit au mois d'Avril; il falloit riſquer, ſur la foi des Lapons, tous les inconvéniens de la gelée, dans un déſert ſans aſyle. M. de Maupertuis l'entreprit, accompagné de M. Celſius, qui joignoit aux lumieres Aſtronomiques une profonde connoiſſance des Langues du Nord, avec laquelle il s'étoit fait une étude particuliere des Inſcriptions Runiques & de toutes les antiquités de ſon Païs.

La maniere, dont on voïage en Laponie, n'eſt pas moins ſinguliere que les Voitures. Dès le commencement de l'Hiver, on marque avec des branches de Sapin, les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés.

A peine les Traîneaux & les Pulkas ont foulé la premiere nége qui couvre ces routes & commencé à les creuſer, qu'une nouvelle nége, répandue de tous côtés par le vent, les releve, & les tient de niveau avec le reſte de la Campagne, ou du Lac, ou du Fleuve. Les nouvelles Voitures, qui paſſent, refoulent cette nége, que d'autre nége vient bientôt recouvrir; & quoique ces chemins, alternativement creuſés & recouverts, ne paroiſſent pas plus élevés que le reſte du terrein, ils ne laiſſent pas de former des eſpeces de chauſſées, ou des Ponts de nége foulée, d'où l'on ne peut s'écarter à droite ou à gauche, ſans tomber dans des abîmes de nége. On a beſoin d'une attention continuelle pour ne pas ſortir d'une eſpece de ſillon, qui eſt ordinairement creuſé vers le milieu, par le paſſage de tous les Pulkas. Mais au fond de la Forêt, dans les lieux qui ne ſont pas fréquentés, il n'y a pas même de tel chemin. Les Finnois & les Lapons ne ſe retrouvent, qu'à l'aide de quelques marques, qu'ils laiſſent aux arbres. Quelquefois les Renes enfoncent, juſqu'aux cornes, dans la nége. Un Voïageur, qui ſeroit ſurpris alors par quelqu'un de ces orages, où la nége tombe en ſi grande abondance & reçoit du vent une ſi furieuſe agitation, qu'on ne peut voir à deux pas de ſoi, ſe trouveroit dans l'égale impoſſibilité de reconnoître le chemin qu'il a tenu & celui qu'il cherche. Les Lapons, fertiles en contes merveilleux, firent à M. de Maupertuis l'hiſtoire de pluſieurs perſonnes qui avoient été enlevées dans les airs par ces Ouragans, avec leurs Pulkas & leurs Renes, & jettés, tantôt contre des Rochers, tantôt au milieu des Lacs.

Voïage au Monument de Windso.

M. de Maupertuis. 1737.

L'Académicien partit de Pello, à cheval, le 11 d'Avril 1737. Il arriva, le ſoir, à *Kengis*, qui en eſt éloigné de douze ou quinze lieues de France, & ne s'y arrêta point, parcequ'il vouloit s'approcher du lieu où ſes Renes l'attendoient. Cinq lieues qu'il fit encore le conduiſirent à Pellika, une des Maiſons qui forment le Village de Payala. Dans cette Contrée, les Villages ne ſont plus compoſés que de deux ou trois Maiſons, éloignées entr'elles de quelques lieues. Il trouva là ſix Renes avec leurs Pulkas; mais apprenant qu'il pouvoit faire encore trois lieues en Traîneaux, il garda les Chevaux juſqu'au lendemain pour ſe faire mener à *Erkiheicki*, & les Renes prirent le devant. Dans ces malheureux climats, brûlés ſans ceſſe en Eté par les raïons du Soleil, qui ne ſe couche point, plongés enſuite pendant l'Hiver dans une nuit profonde & continuelle, il ne s'étoit point attendu à trouver un aſyle auſſi agréable que celui de Pellika. Cette Maiſon, malgré la diſtance où elle eſt du Monde habité, eſt une des meilleures qu'il ait rencontrées en Laponie. Il y fit étendre des peaux d'Ours & de Renes, ſur leſquelles il prit un peu de repos, pour ſe préparer à la fatigue du jour ſuivant.

Le 12, étant parti de Pellika longtems avant le lever du Soleil, il arriva bientôt à Erkiheicki, où il ne prit que le tems néceſſaire pour quitter ſon Traîneau & ſe faire lier dans ſon Pulka; précaution ſans laquelle on ne reſteroit pas longtems dans cette Voiture, lorſque les Renes ſont en pleine courſe. Mais dans la ſaiſon où l'on étoit, il n'y avoit rien à craindre de la rapidité de ces Animaux. Ce n'étoient plus ces Cerfs indomptables, qui avoient fait courir un danger mortel à l'Académicien,

Voïage au Monument de Windso. M. de Maupertuis 1737.

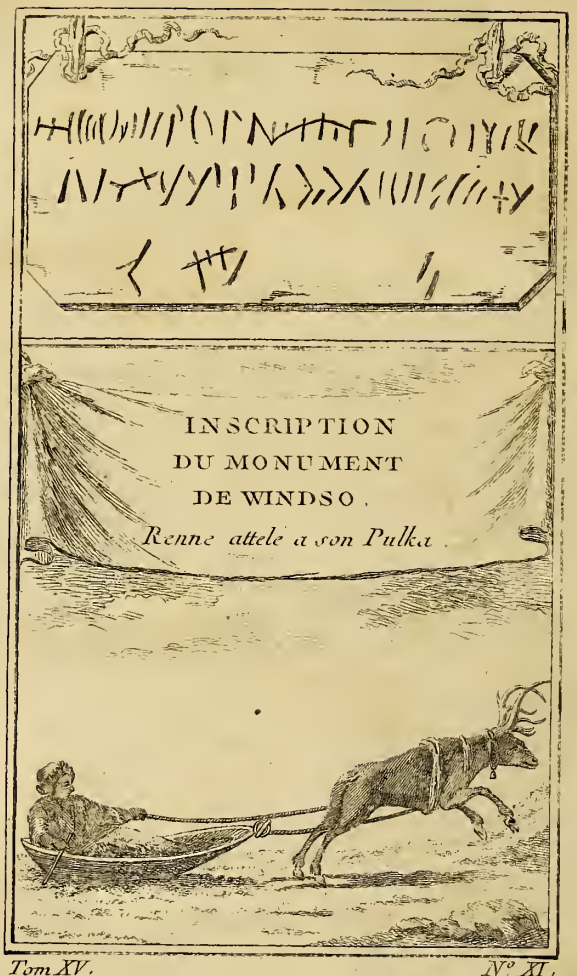
ſur le Mont *Avaſaxa* : leurs cornes, velues alors, n'étoient plus que des os blancs & ſecs : dans l'excès de leur maigreur, ils ne paroiſſoient pas capables de traîner leur fardeau à cent pas. Ce changement ne venoit que de la différence des ſaiſons. L'Eté précédent, ils revenoient de Norwege, où ils ne font que paître & s'engraiſſer dans cette ſaiſon ; au lieu qu'après tous les travaux de l'Hiver & le retour des Foires de Laponie, leur force étoit épuiſée. S'il eſt difficile de les arrêter dans le tems de leur vigueur, il n'eſt pas plus aiſé de les faire marcher lorſqu'ils ſont affoiblis.

Nous n'avions pas peu de peine, raconte l'Académicien, à nous faire traîner au travers d'une Forêt ſans chemin, où nous avions à faire huit ou neuf lieues. Il falloit, à tous momens, laiſſer repoſer nos Renes, & leur donner de la mouſſe, dont nous avions porté proviſion. C'eſt toute leur nourriture. Les Lapons la mêlent avec de la nége & de la glace, pour en former des pains fort durs, qui ſervent en même tems de fourrage & de boiſſon à ces Animaux. Ce rafraîchiſſement, qu'on ne leur épargnoit point & qu'ils recevoient avec avidité, n'empêcha point qu'on ne fût obligé d'en laiſſer un en chemin. L'uſage eſt de les attacher au pié d'un arbre, & de leur laiſſer quelques-uns de ces pains. Nous étions nous mêmes extrêmement fatigués de la poſture où l'on eſt dans les Pulkas. Notre ſeul délaſſement, dans cet ennuïeux voïage, étoit de voir ſur la nége les traces de différentes ſortes d'Animaux, dont la Forêt eſt remplie. On les diſtingue aiſément ; & l'on eſt ſurpris du nombre d'Animaux différens, qui paſſent en peu de jours dans un fort petit eſpace. Nous trouvâmes, ſur notre route, pluſieurs piéges tendus aux Hermines, & dans quelques-uns, des Hermines priſes. Les Lapons attachent horizontalement, ſur un petit arbre coupé à la hauteur de la nége, une buche, recouverte d'une autre, qui laiſſe à l'Hermine un petit paſſage, mais qui étant prête à tomber ſur elle, l'écraſe, lorſqu'elle touche à l'appât. Cette chaſſe eſt très abondante en Laponie. Les Hermines, en Eté, ſont couleur de Canelle, & n'ont de blanc que le ventre & le bord des oreilles. Nous en avons pluſieurs fois rencontré de cette figure, ſur le bord des Lacs & des Fleuves, où elles pêchent le Poiſſon, dont elles ſont fort avides : quelquefois même, nous en avons vû, qui nageoient au milieu de l'eau. En Hiver, elles ſont toutes blanches, telles que nous les trouvâmes dans les piéges (84).

Nous arrivâmes, à une heure après-midi, au Lac Keyma, & nous montâmes auſſi-tôt ſur la Montagne de *Windſo*, au pié de laquelle il eſt ſitué. C'étoit dans ce lieu que nous devions trouver le Monument ; mais il étoit enſeveli dans la nége. Nos Lapons le chercherent longtems ſans pouvoir le découvrir ; & je commençois à me repentir d'avoir entrepris, ſur des indices ſi ſuſpects, un Voïage ſi pénible, lorſqu'à force de travail on

(84) M. de Mauperruis obſerve qu'à ſon départ de Torneo une Hermine familiere, qu'il avoit chez lui, avoit déja perdu, en quelques endroits, ſa blancheur, & qu'à ſon retour, c'eſt-à-dire quelques jours après, il la trouva toute griſe. Mais peut-être celles qu'il trouva dans les piéges y étoient-elles depuis long-tems, car les Animaux morts ſe conſervent gelés tout l'Hiver. Dans les pacquets d'Hermines, que les Lapons vendent la peau retournée, il s'en trouve de griſes, ou tachées de gris, qu'on n'emploïe point dans les Fourrures.

trouva



INSCRIPTION
DU MONUMENT
DE WINDSO.

Renne attelé à son Pulka.

Tom XV. *N° XI.*

trouva l'objet de notre entrepriſe. Je fis ôter la plus grande partie de la nége, & faire un grand feu pour fondre le reſte.

Voïage au Monument de Windſo. M. de Maupertuis. 1737.

Le Monument de Windſo eſt une pierre, dont une partie, de forme irréguliere, ſort de terre, à la hauteur d'un pié & demi, & n'a pas plus de trois piés de long. Une de ſes faces eſt aſſez droite, & forme un Plan qui n'eſt pas tout-à-fait vertical, mais qui fait un angle aigu avec le Plan horizontal. Sur cette face, on voit deux lignes fort droites, compoſées de traits dont la longueur eſt d'un peu plus d'un pouce, & qui ſont taillés aſſez profondément dans la pierre, tous beaucoup plus larges à la ſuperficie, & terminés au fond en angles aigus. Au bas & hors des deux lignes, il ſe trouve quelques caracteres plus grands.

Quoique ces traits paroiſſent gravés avec le fer, M. de Maupertuis n'oſe aſſurer s'ils ſont l'ouvrage des Hommes ou le jeu de la Nature. Il laiſſe, dit-il modeſtement, l'éclairciſſement de ce doute à ceux qui ont mieux étudié que lui les anciens Monumens, ou qui ſont plus hardis dans leurs déciſions. Si la reſſemblance de pluſieurs traits entr'eux, & même de pluſieurs qui ſont écrits de ſuite, ne paroît pas convenir à des caracteres d'écriture, il ne croit pas qu'on en doive conclure qu'ils ne puiſſent avoir quelque ſignification. Qu'on écrive, en chiffres Arabes, un, onze, cent onze, &c. on verra combien de ſens différens peuvent être formés avec un ſeul caractere. Il ne s'en trouve que deux, dans les plus anciennes Inſcriptions de la Chine : cependant on ne peut douter qu'elles ne ſoient l'ouvrage des Hommes, & qu'elles ne contiennent un ſens ; quand elles ne ſeroient, comme on ſe l'imagine avec beaucoup de vraiſemblance, qu'une ſorte d'Arithmétique. Si l'on conſulte la tradition du Païs, tous les Lapons aſſurent que ces caracteres ſont une Inſcription fort ancienne, qui contient de grands ſecrets : mais quelle attention, demande l'Académicien, peut-on faire au témoignage des Lapons ſur un point d'Antiquités, eux qui ne ſavent pas leur âge, & qui le plus ſouvent ne connoiſſent point leur Mere ? Un de leurs Curés, nommé *Arannius*, parle de ce Monument, dans une Diſſertation qu'il a fait imprimer ſur la Ville de Torneo & les Païs voiſins : il le prend pour une Inſcription Runique, où l'on voïoit, dit-il, autrefois trois Couronnes, effacées aujourd'hui par le tems. Mais M. Celſius, fort ſavant dans la Langue Runique, ne put lire les caracteres, & les trouva fort différens de ceux qui lui étoient familiers dans les Inſcriptions de Suede. S'il eſt vrai qu'il y ait eu des Couronnes, il n'en reſte aucun veſtige.

La pierre, ſur laquelle ces lignes ſont gravées, eſt compoſée de différentes couches. Les caracteres ſont écrits ſur une eſpece de caillou ; pendant que le reſte, ſurtout entre les deux lignes, paroît d'une pierre plus molle, & feuilletée. L'Inſcription fut copiée avec beaucoup de ſoin, & ſéparément, par M. de Maupertuis & M. Celſius. On la donne d'après eux. Ne fut-elle qu'un jeu de la Nature, la vénération qu'on lui porte dans le Païs méritoit le ſoin qu'ils ont pris de la tranſcrire, & celui que nous prenons de la publier. N'en détachons pas même les réflexions de l'Académicien François, qui ne ſeront pas ſans utilité dans ce Recueil.

La pierre de Windſo, dit-il, n'a point aſſurément la beauté des Mo-

Voïage au Monument de Windso.

M. de Maupertuis. 1737.

numens Grecs & Romains : mais si ce qu'elle contient est une Inscription ; c'est vraisemblablement la plus ancienne Inscription de l'Univers. Le Païs, où elle se trouve, n'étant habité que par une espece d'Hommes qui vivent en Bêtes, on ne croira gueres qu'ils aient jamais eu des évenemens bien mémorables à transmettre à la posterité ; ni, quand ils en auroient eu, qu'ils en eussent connu les moïens. On ne sauroit supposer non plus, que ce Païs, dans la position où il est, ait jamais eu d'autres Habitans plus civilisés. Il semble donc que l'Inscription doit avoir été gravée dans des tems, où M. de Maupertuis juge que cette Contrée se trouvoit sous un autre climat ; avant quelqu'une de ces grandes révolutions, dit-il, que la Terre paroît avoir essuïées. La position présente de son axe, par rapport au Plan de l'Ecliptique, fait que la Laponie ne reçoit que très obliquement les raïons du Soleil : elle se trouve ainsi condamnée à un Hiver long & rigoureux, qui rend sa terre stérile & déserte. Mais peut-être n'a-t'il pas fallu un grand mouvement dans les Cieux pour lui causer ces malheurs. Peut-être ces Régions étoient-elles autrefois celles que le Soleil regardoit le plus favorablement : les cercles Polaires peuvent avoir été ce que sont aujourd'hui les Tropiques ; & la Zone torride a peut-être rempli la place que les Zônes temperées occupent aujourd'hui.

Mais comment la situation de l'axe de la Terre auroit-elle été changée ? L'Académicien répond que si l'on considere les mouvemens des corps celestes, on ne voit que trop de causes, capables de produire de tels changemens. La seule variation dans l'obliquité de l'Ecliptique, que plusieurs Astronomes croient démontrée par les Observations des Anciens, pourroit les avoir produits, après de longues suites de siecles. L'obliquité sous laquelle le Plan de l'Equateur de la Terre coupe aujourd'hui le Plan de l'Ecliptique, qui n'est que de vingt-trois degrés & demi, pourroit n'être que le reste d'une obliquité plus grande, pendant laquelle les Pôles se seroient trouvés dans les Zônes tempérées, ou dans la Zône torride, & auroient vû le Soleil à leur Zenith. Quelques changemens qu'on veuille supposer, il est certain qu'il en est arrivé de fort grands. Les empreintes des Poissons, les Poissons mêmes pétrifiés, qu'on trouve dans les Terres les plus éloignées des Mers & jusques sur le sommet des Montagnes, sont des preuves inconteſtables que ces lieux ont été autrefois submergés. L'Histoire Sainte nous apprend que les eaux ont autrefois couvert les plus hautes Montagnes ; inondation qu'il seroit bien difficile de concevoir, sans le déplacement du centre de gravité de la Terre & de ses climats.

Ceux qui ne trouveront point l'origine de l'Inscription de Windso bien expliquée par ces changemens, pourront la découvrir dans quelque évenement aussi singulier que le Voïage des Académiciens François en Laponie. Celle, qu'ils y ont laissée pour monument de leurs savantes opérations, sera peut-être quelque jour aussi obscure. Si toutes les Sciences étoient perdues, ajoute M. de Maupertuis, qui pourroit imaginer qu'un tel Monument (85) fût l'ouvrage de la Nation Françoise, & que ce qu'on y

(85) Il n'est pas le seul. On a vû que MM. Fercour, de Corberon & Regnard laisserent une Inscription au bout du Lac de Tornotresck, d'où l'on voit la Mer glaciale.

verroit gravé fût la meſure des degrés de la Terre & la détermination de ſa figure?

Voïage au Monument de Windso. M. de Maupertuis. 1737.

Les deux Voïageurs n'eurent pas plûtôt ſatisfait leur curioſité, qu'ils rentrerent dans leurs Pulkas, pour retourner à Erkiheicki. Cette marche fut encore plus ennuïeuſe que celle du matin. Les Renes s'arrêtoient à chaque moment, & la proviſion de mouſſe étant épuiſée, il falloit en chercher d'autre. Lorſque la nége eſt en pouſſiere, comme elle eſt juſqu'au Printems, quelque profonde qu'elle ſoit, un Rene s'y creuſe en un moment, une Ecurie avec ſes piés; & balaïant la nége de tous côtés, il découvre la mouſſe qui en eſt couverte. On lui attribue même un inſtinct particulier pour la découvrir; & l'on aſſure qu'il ne ſe trompe jamais, en faiſant ſon trou: mais la ſuperficie de la nége étoit alors dans un état, qui ne permettoit point de faire cette obſervation. Dès qu'elle eſt frappée d'un Soleil aſſez chaud pour en fondre les Parties, la gelée, qui reprend auſſi-tôt, la durcit, & forme une croûte qui porte les Hommes, les Renes, & même les Chevaux. Alors les Renes ne pouvant plus la creuſer, pour chercher leur nourriture, ce ſont les Lapons qui ont l'embarras de la briſer.

D'Erkiheicki, les deux Voïageurs ſe rendirent à Pellika; & le lendemain, 13, ils arriverent avant neuf heures du matin à Kengis, Village aſſez miſérable, mais un peu plus connu que les autres, par ſes Forges de fer. La matiere y eſt portée par des Renes, ou plutôt traînée, pendant l'Hiver, des Mines de *Juneſtrando* & de *Swappawara*. Ces Forges ne travaillent qu'une petite partie de l'année, parcequ'en Hiver la glace ne permet pas aux roues de faire mouvoir les ſoufflets & les marteaux. Kengis eſt ſitué ſur les bords d'un bras du Fleuve de Torneo, qui a, devant Kengis une cataracte épouvantable. Un mélange de glaçons & d'écume, qui ſe précipitent avec violence, forme une caſcade dont les bords ont tout l'éclat du cryſtal. Les deux Voïageurs, après avoir dîné chez M. *Antilius*, Prêtre ou Curé de Kengis, allerent coucher le ſoir du même jour à Pello.

Eclairciſſemens ſur les Lapons.

Dans cette route, ils rencontrerent ſur le Fleuve, pluſieurs Caravanes de Lapons, qui portoient juſqu'à Pello les peaux & les Poiſſons qu'ils avoient troqués avec les Marchands de Torno, aux Foires de la haute Laponie. Ces Caravanes forment de longues files de Pulkas. Le premier Rene eſt conduit par un Lapon à piés, qui traîne le premier Pulka, auquel eſt attaché le ſecond Rene, & de ſuite juſqu'à trente & quarante, qui paſſent tous par le petit ſillon, tracé dans la nége par le premier, & creuſé par tous les autres. Lorſque les Renes ſont las, & que leurs Guides ont choiſi le lieu où ils veulent camper, on forme un grand cercle, de tous les Renes attachés à leurs Pulkas. Chacun ſe couche dans la nége, au milieu du Fleuve, & leurs Maîtres leur diſtribuent la mouſſe. Les Lapons ne ſont pas plus difficiles que leurs Animaux. Pluſieurs ſe contentent d'allumer du feu, & de ſe coucher auſſi ſur le Fleuve, tandis que leurs Femmes & leurs Enfans, tirent des Pulkas, quelques Poiſſons qui doivent compoſer leur ſouper. D'autres dreſſent des eſpeces de Tentes, lo-

Voïage au Monument de Windso.

M. de Maupertuis. 1737.

gemens dignes de leur Nation ; ce ne ſont que de miſérables haillons, d'une groſſe étoffe de laine, noircie de fumée : elle entoure quelques picquets, qui forment un cône, dont la pointe demeure découverte pour ſervir de cheminée. Les Lappons, étendus ſur quelques peaux de Renes & d'Ours, paſſent le tems dans cette ſituation à fumer du Tabac, & prennent en pitié les occupations des autres Hommes.

Ils n'ont point, ici, d'autres demeures que des Tentes ; & tous leurs biens, comme dans les autres Cantons de la Laponie, ſe réduiſent à leurs Renes. Ces Animaux ne vivent que d'une mouſſe qui ne ſe trouve pas ſur toute ſorte de terreins. Un Troupeau n'a pas plûtôt dépouillé le ſommet d'une Montagne, que leurs Maîtres ſont obligés de le conduire ſur une autre. Ainſi leur ſort les condamne à vivre toujours errans dans les déſerts. Leur Forêt, qui eſt affreuſe en Hiver, eſt encore moins habitable en Eté. Des Légions de Mouches de toute eſpece infectent l'air : elles pourſuivent les Hommes ; & les ſentant de très loin, elles forment bientôt, autour de ceux qui s'arrêtent, une Atmoſphere ſi noire qu'on ne s'y voit point. L'unique moïen de l'éviter eſt de changer continuellement de place, ou de brûler du bois vert, pour exciter une épaiſſe fumée, qui n'écarte les Mouches qu'en cauſant le même tourment aux Hommes. On eſt ſouvent obligé de ſe couvrir la peau, de la réſine qui coule des Sapins. Ces cruels Inſectes, font des picquûres, ou plûtôt de véritables plaies, dont le ſang découle à groſſes gouttes. Dans la ſaiſon de leur plus grande fureur, qui dure environ deux mois, les Lapons fuient, avec leurs Renes, vers les Côtes de l'Océan, où ils en ſont délivrés.

M. de Maupertuis donne la figure & la taille des Lapons, ſur leſquelles il reproche aux Voïageurs d'avoir publié beaucoup de Fables ; & ſurtout d'avoir exageré leur petiteſſe ; car il avoue qu'on ne ſauroit exagerer leur laideur. Il juge que la rigueur & la longueur d'un Hiver, contre lequel ils n'ont aucune autre défenſe que leurs miſérables Tentes, ſous leſquelles ils font un feu terrible, qui les brûle d'un côté tandis que l'autre gele, un Eté fort court, mais pendant lequel ils ſont continuellement brûlés des raïons du Soleil, & la ſtérilité de la terre, qui ne produit, ni blé, ni fruits ni légumes, ont fait dégénerer la race humaine dans ces climats.

Leur taille, dit-il, quoique plus petite que celle des autres Hommes, ne l'eſt pas au point d'en faire des Pigmées. Dans le grand nombre de Lapons & de Lapones qu'il a vus, il meſura une Femme qui lui paroiſſoit âgée de vingt-cinq à trente ans, & qui portoit un Enfant dans une écorce de Bouleau. Elle lui ſembla d'une taille bien proportionnée, ſuivant l'idée qu'il s'étoit faite des proportions de leur taille : ſa hauteur étoit de quatre piés, deux pouces & cinq lignes. C'étoit une des plus petites qu'il eût vûes, ſans que ſa petiteſſe fût difforme, ou parût extraordinaire dans le Païs. Il explique d'où peut être venue l'erreur ſur la petiteſſe des Lapons & la groſſeur de leur tête : c'eſt que dès la premiere jeuneſſe les Enfans ont déja les traits défigurés, quelquefois l'air de petits Vieillards, & qu'ils commencent de très bonne heure à conduire les Pulkas, c'eſt-à-

dire à s'occuper des mêmes travaux que leurs Peres. On a pris les Enfans pour des Hommes(86). En général il y a bien de la différence entre les Lapons & nous.

Voïage au Monument de Windso.

Ces éclairciſſemens d'un Voïageur tel que M. de Maupertuis, ſur une Nation ſi peu connue avant notre ſiecle, viennent d'être rapprochés par le Lecteur, de ceux de Regnard & de M. l'Abbé Outhier.

M. de Maupertuis. 1737.

(86) Un Païs voiſin de la Laponie a produit une plus grande merveille, dans un genre tout oppoſé. Le Géant, que nous avons vû à Paris en 1735, étoit né dans un Village peu éloigné de Torneo. L'Académie des Sciences l'aïant fait meſurer, on trouva ſa hauteur de ſix piés, huit pouces & huit lignes.

Fin du Livre VI.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE SEPTIEME.

VOIAGES ET ETABLISSEMENS AUX ANTILLES.

CHAPITRE PREMIER.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'ILE ESPAGNOLE, OU DE S. DOMINGUE.

Pour ſervir de Concluſion au Livre V. du Tome XII.

INTRODUCTION.

QUAND nous ne ſerions point engagés par une promeſſe formelle à revenir aux Etabliſſemens de l'Ile Eſpagnole, l'importance du ſujet ne manqueroit pas de nous y rappeller. Oublierions-nous que l'ouverture du Nouveau-Monde a commencé par cette Ile ? Et pour ne diſſimuler aucun de nos motifs, ſerions-nous inſenſibles à l'honneur du nom François, qui a reçu tant d'éclat de la belle Colonie que nos Avanturiers y ont formée depuis près d'un ſiecle ?

Mais il faut ſe ſouvenir ici que dès le milieu du ſeizieme ſiecle, où nous avons interrompu notre Deſcription, l'Ile Eſpagnole avoit beaucoup perdu de ſa premiere ſplendeur. Enſuite quelques-unes de ſes

Tom. XI.e in 4.o N.o 10.

Tome 15. in 8.o Page 259.

principales Villes furent renverſées par un tremblement de terre. En 1586 les Anglois pillerent la Capitale. Cinq ans après, la Ville d'Yaguana fut ruinée par des Corſaires de la même Nation. Avant la fin du même ſiecle, les Villes (87) de Salvatiera, de la Savana, d'Yaquimo, de San Juan de la Muguana, de Bonao, de Buenaventura, de Larez de Guahaba & de Puerto-Real furent abandonnées de leurs Habitans. Le relâchement du Commerce, cauſé par la défenſe de recevoir des Etrangers, & l'eſpoir de faire plus de fortune dans les Colonies du Continent, cauſerent les mêmes déſertions dans toutes les parties de l'Ile. Enfin l'on n'y comptoit plus, au commencement du dix-huitieme ſiecle qu'environ quatorze mille Habitans; & plus de douze cens Negres fugitifs s'étoient retranchés ſur une Montagne inacceſſible, d'où ils faiſoient trembler de ſi foibles Maîtres.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE 1360.

Tel étoit l'état du plus ancien Etabliſſement des Eſpagnols en Amérique, lorſqu'en 1625, par un pur effet du haſard, deux Vaiſſeaux, l'un François, ſous la conduite d'un Gentilhomme Normand, nommé d'*Enambuc*, l'autre Anglois, ſous celle du Chevalier Thomas *Warner*, aborderent le même jour à l'Ile de Saint Chriſtophe (88). On a déja fait remarquer que les Eſpagnols, occupés de leurs conquêtes dans le Continent, n'avoient jamais fait beaucoup d'attention aux petites Antilles. Ils prétendoient, à la vérité, s'en être aſſuré la poſſeſſion par divers Actes; mais ils n'avoient jamais fait d'efforts ſérieux pour s'y établir; & celle de Saint Chriſtophe n'étoit occupée que par les Caraïbes, ſes Habitans naturels. Les François & les Anglois conçurent tous les avantages qu'ils pouvoient tirer de ce poſte; & ſans entrer en diſpute leſquels y étoient arrivés les premiers, ils convinrent de partager l'Ile entr'eux, pour y établir chacun leur Colonie. Cette bonne intelligence ſe ſoutint, non-ſeulement dans leurs guerres contre les Caraïbes, mais dans le partage de leur Conquête, & ne fut pas même entierement rompue par quelques jalouſies qui ſuccéderent. Elle duroit encore vers 1630, lorſque les Eſpagnols, qui n'avoient pû voir ſans chagrin l'Etabliſſement des deux Nations, dans un terrein ſur lequel ils s'attribuoient tous les droits, vinrent les attaquer avec une puiſſante Flotte, & les forcerent de chercher une retraite dans d'autres Iles. Cependant l'Ennemi ne fut pas plûtôt éloigné, que la double Colonie retourna dans ſes Poſſeſſions. Mais quelques Avanturiers de l'une & de l'autre, qui s'étoient approchés de l'Ile Eſpagnole dans leur fuite, aïant trouvé la Côte Septentrionale preſqu'abandonnée par les Caſtillans, avoient pris le parti de s'y établir. Ils s'y étoient trouvés fort à l'aiſe, au milieu des Bœufs & des Porcs dont les Bois & les Campagnes étoient remplis. Enſuite les Hollandois, qui s'étoient alors établis au Breſil, leur aïant promis de fournir à tous leurs autres beſoins, & de recevoir d'eux en paiement les Cuirs qu'ils tireroient de leurs Chaſſes, cette aſſurance acheva de les fixer.

Commencement de l'Etabliſſement François dans l'Ile de S. Domingue.

(87) Voïez la Deſcription, au Tome XII de ce Recueil.

(88) Cet évenement ſera rapporté avec plus d'étendue dans l'article de la même Ile; mais il n'en eſt queſtion ici que par le rapport qu'il eut avec l'Etabliſſement des François à Saint Domingue. La même raiſon fait paſſer légerement ſur toutes les circonſtances ſuivantes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

1630.

Origine des Boucaniers.

La plûpart de ces nouveaux Colons étoient Normans. On leur donna le nom de Boucaniers, parcequ'ils se réunissoient pour boucaner, à la maniere des Sauvages, la chair des Bœufs qu'ils avoient tués. Ce terme, qu'on croit d'origine Indienne, signifie cuire, ou plûtôt sécher à la fumée; & les lieux de cette opération se nomment Boucan. On en a fort étendu la signification; car on dit *faire un Boucan*, pour, boucaner de la Viande; & la Viande boucannée se nomme aussi du *Boucan*. Ce fut dans le même tems, & sans doute à cette occasion, qu'on prit l'habitude en France, de donner à l'Ile Espagnole le nom de Saint Domingue, qui n'étoit que celui de sa Capitale.

Malgré le secours des Hollandois, il étoit fort incommode à la nouvelle Colonie de ne recevoir que de leurs mains mille choses nécessaires. Elle fut bientôt délivrée de cet embarras. La plûpart des Boucaniers, qui avoient peu de goût pour la chasse des Bêtes fauves, embrasserent le métier de Corsaires; & sans distinction de Parti, tout ce qu'ils pûrent enlever leur parut de bonne prise. Outre ceux de Saint Domingue, une Troupe d'Anglois, mêlée de quelques François, s'étoit emparée de la petite Ile de la Tortue; ils s'unirent d'intérêts, & dès la même année, ils commencerent à se rendre célebres sous le nom de *Friboutiers* (89), dont on a fait ensuite celui de Flibustiers. Leur rendez-vous le plus ordinaire étoit l'Ile de la Tortue, où ils trouvoient non-seulement un Havre commode, mais plus de sûreté contre les entreprises des Espagnols. Toute la Côte du Nord est inaccessible (90); celle du Sud n'a qu'un Port, dont ces Brigands s'étoient emparés: la peinture qu'on en faite ne représente même qu'une Rade (91) assez sûre, à deux lieues de la Pointe de l'Est. Le mouillage y est bon, sur un fond de sable fin, & l'entrée en peut être facilement défendue: quelques pieces de Canon suffisent, placées sur un Rocher qui la commande. Les Terres voisines sont fort bonnes, & l'on y trouve surtout des Plaines d'une merveilleuse fertilité. Tout le reste de l'Ile est couvert de Bois, dont on admire d'autant plus la hauteur, qu'ils naissent entre des Rochers, où l'on ne peut concevoir qu'il y ait dequoi nourrir leurs racines.

1632.

Origine des Flibustiers.

Ile de la Tortue, & sa Description

L'Ile de la Tortue n'a pas moins de huit lieues de long entre l'Est & l'Oueſt, sur deux de large du Nord au Sud; & le Canal qui la sépare de Saint Domingue est de la même largeur. Elle est située à vingt degrés dix minutes. L'air y est très bon, quoiqu'elle n'ait aucune Riviere, & que les Fontaines y soient même très rares. La plus abondante jette de l'eau de la grosseur du bras; mais les autres sont si foibles, que dans plusieurs endroits les Habitans n'avoient pas d'autre ressource que l'eau de pluie. Cette Ile est actuellement déserte: mais sous le regne des Flibustiers, on y a compté jusqu'à six Cantons fort peuplés; la *Basse Terre*, *Cayouc*,

(89) Du mot Anglois *Frée-booter*, qui se prononce *Fribouter*, & qui signifie Corsaire, Forban, & généralement tout homme qui ne fait la guerre que pour piller. D'autres font venir Flibustier de Flyboat, qui signifie Vaisseau léger; mais il est clair qu'ils se trompent.

(90) C'est ce qu'on nomme une côte de fer.

(91) Aussi ne lui a-t'on pas donné d'autre nom que celui de *la Rade*, qu'elle conserve toujours.

le

le *Milplantage*, le *Ringot*, & la *Pointe au Maçon*. Le seul défaut d'eau douce avoit empêché qu'on n'en habitât un septieme, nommé le Cabesterre. Tous les fruits communs aux Antilles croissoient dans les bons quartiers de la Tortue ; le Tabac y étoit excellent, & les Cannes de Sucre d'une grosseur & d'une bonté singulieres. On y avoit transporté de Saint Domingue des Porcs & de la Volaille, qui y avoient extrêmement multiplié. Les Côtes, surtout celle du Sud, sont fort poissoneuses. Lorsque les Flibustiers avoient pensé à se saisir de la Rade, ils y avoient trouvé vingt-cinq Espagnols, qui s'étoient retirés à la premiere sommation.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

1632.

Lorsqu'on eut appris, à Saint Christophe, ce qui se passoit sur la Côte de Saint Domingue, plusieurs Habitans des deux Colonies passerent à la Tortue, dans l'espérance d'un profit plus certain, soit par la facilité du Commerce avec les Etrangers, soit par les rapines des Flibustiers. Quelques-uns s'attacherent à la culture des Terres & planterent du Tabac. Mais rien ne contribua tant au succès de ce petit Etablissement, que le secours des Vaisseaux François, surtout de Dieppe, qui commencerent à le visiter. Ils y amenoient des Engagés, qu'ils vendoient pour trois ans, & dont on tiroit les mêmes services que des Esclaves Negres ou Indiens. Ainsi la Nouvelle Colonie étoit alors composée de quatre sortes d'Habitans ; de Boucaniers, dont la Chasse faisoit l'occupation ; de Flibustiers, qui couroient les Mers ; de Colons, qui cultivoient la terre ; & d'Engagés, dont la plûpart ne quittoient point les Colons & les Boucaniers. C'est de ce mélange que se forma le Corps, auquel on donna le nom d'Avanturiers. Ils vivoient entr'eux avec beaucoup d'union, & leur Gouvernement étoit une sorte de Démocratie. Chaque personne libre avoit une autorité despotique dans son Habitation. Chaque Capitaine n'étoit pas moins absolu sur son Bord, pendant qu'il y commandoit ; mais le commandement pouvoit lui être ôté, par une délibération de toutes les personnes libres de la Colonie.

1638.

Un Etablissement de cette nature allarma beaucoup plus les Espagnols, que celui de Saint Christophe : ils conçurent que la principale force des Avanturiers consistant dans la Tortue, c'étoit cette Ile qu'il falloit leur enlever ; après quoi, tous leurs autres postes tomberoient d'eux-mêmes. Le Général des Galions eut ordre de l'attaquer, & de faire main basse sur tous les Habitans, sans se laisser amuser par des capitulations. Il prit le tems que tous les Flibustiers étoient en Mer, & la plûpart des Boucaniers à la chasse dans l'Ile de Saint Domingue. Le reste fit peu de résistance. Ceux qui l'entreprirent furent passés au fil de l'épée. Quelques-uns se rendirent de bonne grace, & n'en furent pas moins pendus. Les autres, en petit nombre, se sauverent dans les Montagnes & dans les Bois, où les Espagnols ne daignerent pas les chercher. Mais cette Expédition ne suffisoit pas pour assurer la Tortue à l'Espagne ; il falloit y laisser une Garnison capable d'en écarter les Avanturiers absens, & le Général Espagnol compta mal-à propos sur la terreur qu'il croïoit avoir inspirée à ces Corsaires. Son unique soin fut de purger la grande Ile, des Boucaniers qui s'y étoient rassemblés. Il forma contr'eux un Corps de 500 Lanciers, qui ne marchoient ordinairement qu'en Trouppes de cinquante, ce qui fit

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

donner à cette Milice le nom de cinquantaine : elle a duré jusqu'à la fin de la guerre, c'est-à-dire jusqu'à l'avenement d'un Prince de France à la Couronne d'Espagne. Mais elle ne fit pas d'abord beaucoup de mal aux Boucaniers, qui étoient sur leurs gardes; & leur nombre augmentant de jour en jour, ils se remirent en possession de la Tortue.

1638. La nécessité de se défendre, contre un Ennemi avec lequel ils ne pouvoient espérer de réconciliation, les fit penser à se choisir un Chef. Ils déférerent le commandement à un Anglois, nommé *Willis*, Homme de tête & de résolution. Ensuite les François, remarquant que cet Etranger attiroit quantité de Soldats de sa Nation, & craignant la perte de leurs droits par l'inégalité du nombre, entreprirent de se donner un autre Général : mais ils avoient fait cette réflexion trop tard; & Willis, qui se trouvoit déja le plus fort, ne fit que se mocquer d'eux. Enfin la Colonie étoit perdue pour la France, sans la résolution d'un François, dont on doit regretter que l'Histoire n'ait pas conservé le nom. Cet Avanturier s'embarqua secretement sur un Bâtiment qui alloit à Saint Christophe, & n'y fut pas plutôt arrivé qu'il informa le Commandeur de Poincy, Gouverneur Général des Iles du Vent, de la supériorité que les Anglois prenoient à la Tortue. Le Commandeur sentit l'importance & la difficulté d'y remédier. Il avoit, parmi ses Officiers, un Ingénieur dont il connoissoit également le courage & l'habileté, & qui avoit accompagné d'Enambuc dans la premiere Expédition de Saint Christophe. Ce brave Homme, qui se nommoit *le Vasseur*, étoit Protestant; & la confiance, que Poincy lui avoit toujours marquée, passoit pour une faveur injurieuse aux Catholiques, qui lui avoit attiré les reproches de la Cour. On juge que ce fut pour se défaire de cet Officier, sous un prétexte honorable, qu'il résolut de le mettre en tête à Willis. Il lui donna le Gouvernement de la Tortue; & dans la vûe apparemment de l'animer, il lui promit, par un article secret, la liberté de conscience, pour lui & pour tous les Protestans François qui voudroient l'accompagner.

1640. Le Vasseur en trouva trente-neuf, & ne se fit pas presser pour partir avec eux. La prudence ne lui permettant point de paroître à la Tortue sans avoir pris Langue des Boucaniers, il s'arrêta dans un petit Port de Saint Domingue, nommé *Port Margot*, à sept lieues au Vent de cette Ile. Il y passa trois mois, à prendre des informations. Environ cinquante Boucaniers, la plûpart de sa Religion, se joignirent à lui. Enfin, quoique ses forces fussent encore inférieures à celles des Anglois, l'espérance d'être soutenu à son arrivée, par les François de l'Ile, lui fit prendre la résolution de brusquer son entreprise. Il arriva dans la Rade à la fin d'Août : il débarqua sans aucune résistance; & marchant en ordre de bataille, il fit sommer Willis de sortir de l'Ile en vingt-quatre heures, avec ses Anglois. Une proposition si peu attendue, & suivie en effet du soulevement de tous les François de l'Ile, étourdit le Général Anglois, jusqu'à l'empêcher de faire attention si le Vasseur étoit en état de soutenir sa fierté. Il prit le parti de s'embarquer sur les mêmes Bâtimens qui avoient apporté les François; & le Vasseur se trouva Maître, non-seulement de l'Ile entiere, mais d'une espece de Fort, que les Anglois y avoient construit, & dans lequel ils avoient quelques pieces de Canon.

1641.

Il devoit compter d'y avoir bientôt à soutenir de grands efforts, & de la part de ceux qu'il avoit dépossedés, & de celle des Espagnols, qui avoient déja fait connoître combien le voisinage des François leur étoit odieux. Cependant les premiers oublierent la Tortue. Mais il n'en fut pas de même des Espagnols, qui s'obstinerent à délivrer cette Ile & la Côte de Saint Domingue, de tout Etablissement Etranger. Dès l'année suivante (92) ils firent partir de San Domingo, une Escadre composée de six Bâtimens, qui portoient cinq ou six cens Hommes. Elle entra dans la Rade, avec la certitude de vaincre une poignée d'Habitans surpris, que les Espagnols croïoient sans retranchemens & sans Canon. Mais le Vasseur, qui entendoit toutes les parties du génie, s'étoit mis en état de ne pas craindre d'insulte. Il s'éleve, à cinq ou six cens pas de la Mer, une Montagne qui se termine en Platte-forme; & le milieu de cette Platte-forme est occupé par un Rocher escarpé de toutes parts, à la hauteur de trente piés : c'est à neuf ou dix pas de ce Rocher qu'on voit sortir la seule Fontaine de l'Ile qui soit de quelque grosseur. Le Commandant avoit fait, sur la Platte-forme, des Terrasses régulieres, capables de loger jusqu'à quatre cens Hommes. Il s'étoit logé lui-même sur le haut du Roc, où il avoit placé aussi ses Magasins; & pour y monter, il avoit fait tailler quelques marches jusqu'à la moitié du chemin. On faisoit le reste à l'aide d'une échelle de fer, qui pouvoit se retirer; & pour comble de précaution, le Vasseur avoit ménagé un tuïau en forme de cheminée, par lequel on descendoit avec une corde sur la Terrasse, sans être vû. Un logement si peu accessible étoit encore défendu par une Batterie de Canons; & la Terrasse en avoit une autre, pour défendre l'entrée du Havre.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

1643.

Les Espagnols, qui ne s'attendoient pas à trouver les François si bien retranchés, ne furent pas moins surpris de leur nombre. Ils ne s'en étoient pas d'abord apperçus, parcequ'il n'avoit paru personne, pour disputer la descente. On les laissa même approcher à la demie portée du Canon. Mais alors le Vasseur fit faire grand feu; & les chargeant, sans leur donner le tems de se reconnoître, il les mit dans un tel désordre, qu'après avoir eu beaucoup de peine à regagner leurs Chaloupes, ils ne retournerent à leurs Navires que pour lever aussi-tôt les ancres. Le lendemain, on les vit reparoître un peu plus bas, vis-à-vis le quartier de Cayouc. Le Vasseur feignit encore de ne pas s'opposer à leur descente. Ils la firent librement; ils rangerent leurs Troupes en Bataille, & marcherent vers le Fort, dans la résolution apparemment de tenter l'assaut : mais ils n'allerent pas loin. On leur avoit dressé une embuscade, où les François leur tuerent deux cens Hommes; & le reste n'aiant pensé qu'à la fuite, ils s'embarquerent avec précipitation, & disparurent le jour suivant.

Cette conduite, qui fit un honneur extrême au Commandant des Avanturiers, parut donner quelque jalousie au Gouverneur Général; ou peut-être craignit-il qu'un Officier Huguenot ne voulût établir, dans son Gouvernement une petite République Protestante, & qu'on ne lui fît un crime à la Cour, de lui en avoir fourni l'occasion. L'un ou l'autre de ces deux motifs lui fit chercher les moïens de le déplacer, avant qu'il pût se ren-

1644.

(92) D'autres disent, en 1643.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

dre tout-à-fait indépendant. Il lui envoïa Lonvilliers, son Neveu, sous prétexte de le féliciter de sa victoire, mais avec l'ordre secret de se saisir du Gouvernement de l'Ile. Le Vasseur s'en défia, & sut éviter le piége. On convient que c'étoit fait de la Tortue pour les François Catholiques, & vraisemblablement de tous les Etablissemens des Avanturiers dans l'Ile de Saint Domingue, s'il eût gouverné sa Colonie avec autant de modération, qu'il avoit marqué de conduite & de valeur à la défendre. Mais lorsqu'il se crut à couvert des dangers du dehors, il compta pour rien l'affection des François mêmes qui étoient sous ses ordres, & bientôt il s'attira leur haine. Il commença par les Catholiques, auxquels il interdit tout exercice de leur Religion, & dont il travailla sourdement à se défaire. Il fit brûler leur Chapelle; il chassa deux Prêtres qui la desservoient. Ensuite les Religionnaires ne furent pas mieux traités. Il les chargea d'impôts & de corvées; il mit des taxes excessives sur toutes les denrées & les Marchandises qui entroient dans l'Ile; enfin il y établit une véritable tyrannie. Les fautes les plus légeres étoient toujours punies avec excès. Il avoit fait faire une cage de fer, où l'on ne pouvoit être debout ni couché, & qu'il nommoit son Enfer. C'étoit assez de lui avoir déplû, pour y être enfermé. On n'étoit gueres plus à l'aise dans le Donjon du Château, qu'il avoit nommé son Purgatoire. Le Ministre même de sa Religion ne put se garantir de ses violences (93). Cependant il n'avoit pas encore levé l'Etendart de la révolte; & quoiqu'il exécutât mal les ordres du Gouverneur général, il avoit toujours gardé quelques dehors de bienséance avec lui; mais lorsqu'il se crut en état de se faire redouter, il leva le masque. Les Flibustiers avoient trouvé, dans un Navire Espagnol qu'ils avoient pillé, une Statue d'argent qui représentoit la Mere du Sauveur. Elle fut apportée à le Vasseur; & le Gouverneur général, qui en fut informé, la lui fit demander, comme un meuble plus convenable à des Catholiques qu'à des Protestans. Le Vasseur en fit faire une de bois, qu'il se hâta de lui envoïer, en lui écrivant que les Catholiques étoient trop spirituels pour s'attacher à la matiere, dans les objets de leur culte, & que pour lui il avoit trouvé la Statue si bien travaillée, qu'il n'avoit pû se résoudre à se défaire d'un si bel Ouvrage. Poincy sentit vivement cette insolence; mais il se trouvoit embarrassé alors, dans une affaire qui l'intéressoit encore plus. La Cour avoit nommé, vers la fin de l'année précédente, un Lieutenant-Général des Iles, & son arrivée avoit causé de la division entre les François. C'étoit cette occasion que le Vasseur avoit saisie, pour exécuter un projet qu'on le soupçonnoit de méditer depuis long-tems. Malgré la dureté de son Gouvernement, il sut tourner avec tant d'adresse l'esprit de ses Sujets, en leur faisant regarder la Tortue comme un asyle pour tous les François qui voudroient faire une profession libre de leur Secte, qu'ils consentirent à le reconnoître pour leur Prince.

1644.

1652.

Il jouït pendant cinq ans de ce titre imaginaire, qui n'ajoutoit rien à son autorité. Mais s'il avoit formé d'autres vûes, elles furent étouffées dans son sang, par des mains dont il se défioit peu. Il avoit donné toute sa

(93) C'étoit Rochefort, dont nous avons une mauvaise Histoire des Antilles; mais il n'en dit point un mot, & l'on en devine la raison.

confiance à deux Hommes, qui avoient été ſes Compagnons de fortune, & qu'on a crus même ſes Neveux. Il les avoit comme adoptés, en les déclarant ſes uniques Héritiers. Leurs noms étoient Thibault & Martin. C'étoient deux Scélérats, qui conſpirerent contre la vie de leur Bienfaicteur. On prétend que la cauſe d'une haine ſi mortelle étoit une Maîtreſſe, entretenue par Thibault, que le Vaſſeur lui avoit enlevée ; & qu'ils ſe flatterent auſſi de pouvoir ſuccéder à la Principauté de l'Ile : l'occaſion ne leur manqua point pour exécuter leur réſolution. Un jour que le Vaſſeur deſcendoit du Fort, pour aller viſiter un Magaſin qu'il avoit ſur le bord de la Mer, Thibault lui tira un coup de Fuſil, dont il ne fut que légerement bleſſé. Quoiqu'il n'apperçut point encore le Meurtrier, il voulut courir à ſon Negre, qui le ſuivoit & qui portoit ſon épée. Martin, dont il étoit accompagné, le ſaiſit au corps. Pendant qu'il s'agitoit, pour ſe dégager, un mouvement de tête lui fit découvrit Thibault, qui venoit à lui, le poignard à la main. Cette vûe le rendit immobile : il regarda l'aſſaſſin ; c'eſt donc toi, mon fils, lui dit-il, qui m'aſſaſſines ! Thibaut, ſans lui donner le tems d'ajouter un mot, lui plongea ſon poignard dans le cœur. On lit dans l'Hiſtoire du P. du Tertre, qu'en tombant percé de coups, le Vaſſeur demanda un Prêtre, & déclara qu'il vouloit mourir dans la Religion Romaine : mais pouvoit-il avoir oublié qu'il avoit chaſſé tous les Prêtres de ſon Ile ?

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS. DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1652.

Avec quelque violence qu'il eut regné, il ſemble que la ſeule horreur du crime devoit révolter tous ſes Sujets contre les deux Meurtriers. Cependant on aſſure qu'il ne ſe fit pas le moindre mouvement en ſa faveur. Ces deux Scélérats ſe ſaiſirent ſans oppoſition de toute l'autorité, & ſe mirent en poſſeſſion de ſon bien, comme s'ils euſſent recueilli la ſucceſſion de leur propre Pere. Mais la vengeance du Ciel ne fut pas differée longtems. Poincy, qui n'avoit pas perdu de vûe le deſſein de faire rentrer la Tortue dans la ſoumiſſion, avoit donné le Gouvernement de cette Ile au Chevalier de Fontenay, avec des forces capables de réduire le Vaſſeur, dont il ignoroit encore la malheureuſe fin.

Fontenay s'étoit diſtingué dans ſes Caravanes, pour le ſervice de la Religion. Il fit ſes préparatifs, avec la diligence d'un Commandant exercé ; & toujours dans l'opinion qu'il avoit de vaincre le Vaſſeur, dont on connoiſſoit les forces & l'habileté. Il publia, pour le ſurprendre à la faveur d'un faux bruit, que l'armement qui ſe préparoit à Saint Chriſtophe étoit deſtiné contre les Eſpagnols. Il alla croiſer effectivement ſur la Côte de Carthagene, où il fit quelques priſes. Enſuite, s'étant rendu à l'Ecu, petit Port de Saint Domingue, il y fut joint par *Freval*, Neveu du Commandeur de Poincy. Le Port à l'Ecu eſt preſque vis-à-vis de la Tortue ; & Fontenay apprit, en y débarquant, la révolution qui étoit arrivée dans cette Ile. Il conçut le prix de la diligence : les deux Navires s'avancerent juſqu'à l'entrée de la Rade, d'où le Canon du Fort les obligea bientôt de s'éloigner. Ils allerent mouiller à Cayenne, dans la réſolution d'y tenter une deſcente ; lorſque le Chevalier reçut une Députation qui termina la guerre. Martin & Thibault, s'étant apperçus que les Habitans n'étoient pas diſpoſés à ſoutenir un ſiége pour leurs intérêts, avoient pris

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE 1652.

le parti de négocier un accommodement, tandis qu'ils pouvoient encore espérer des conditions favorables. Ils offroient de remettre le Fort, & ne demandoient point d'autre grace qu'une amnistie solemnelle, avec la paisible jouissance de tous leurs biens. Le Chevalier accorda tout. Le Fort lui fut remis aussi-tôt; & la nouvelle n'en fut pas plûtôt répandue à la Côte de Saint Domingue, que tous les Catholiques, qui avoient été chassés de la Tortue par le Vasseur, s'empresserent d'y retourner. Fontenay est le premier qui ait pris le titre de Gouverneur, pour le Roi, de cette Ile & de la Côte de S. Domingue; honneur que ses successeurs ont conservé longtems, après l'évacuation même de cette Ile.

Il donna ses premiers soins au rétablissement de la Religion Romaine. Ensuite, pensant à fortifier sa Citadelle, il fit construire deux grands Bastions de pierre de taille, qui environnoient toute la Plate-forme, & se trouvoient appuïés, d'un côté, sur une Montagne qu'on croïoit inaccessible. Ce fut alors que l'Ile se peupla mieux que jamais; & le terrein commençant bientôt à manquer, on fut obligé d'envoïer une Colonie dans l'Ile de Saint Domingue. Ce premier essain de la Tortue préféra la Côte de l'Oueſt à celle du Nord, où les Boucaniers auroient pû le secourir plus facilement, parcequ'elle est plus éloignée des Habitations Espagnoles. Mais on ne fut pas moins allarmé de ce nouvel Etablissement, à San Domingo,

1653. que si l'on eût déja vû les François à la porte de cette Capitale. Quelques Chaloupes armées furent dépêchées sur-le-champ, pour chasser les Avanturiers de leur poste, avant qu'ils eussent le tems de s'y fortifier. On leur brûla quelques Habitations, & le reste étoit fort menacé, lorsqu'un corps de Flibustiers & de Boucaniers vint heureusement tomber sur les Espagnols.

Leur défaite fit comprendre, à l'Auditeur Roïal, que pour se délivrer entierement de ces fâcheux Voisins, il falloit aller à la source du mal, s'emparer de l'Ile de la Tortue, & s'y établir avec des forces capables d'en assurer la possession à l'Espagne. En effet le mal devenoit pressant pour le Commerce Espagnol du Nouveau-Monde. La Tortue étoit le réceptacle de tous les Corsaires, dont le nombre augmentoit de jour en jour. Les Habitans laissoient leurs terres en friche, pour aller en course; & les avantages qui en revenoient au Gouverneur ne lui permettant gueres de s'y opposer, l'Ile se trouvoit quelquefois presqu'entierement déserte. Ce désordre, dont les Espagnols furent informés, leur offroit des occasions qu'ils résolurent de ne pas négliger. En effet, ils formerent leur attaque avec tant de conduite & de succès, que le Chevalier de Fontenay, surpris dans son Fort (94), se vit forcé de le rendre avec une capitulation honorable, & fit ensuite d'inutiles efforts pour s'y rétablir.

Les Espagnols en demeurerent Maîtres pendant quelques années (95); ou du moins il ne paroît pas que les Avanturiers, destitués de Chef après

(94) Thibaut, meurtrier de le Vasseur, perdit dans cette attaque la main dont il avoit tué son Oncle. Ensuite s'étant embarqué avec Martin, pour sortir de l'Ile, ils essuïerent tous deux sur Mer diverses avantures, & disparurent enfin, desorte qu'on n'a jamais entendu parler d'eux depuis.

(95) Le P. du Tertre & le P. Labat ne s'accordent point sur tout ce qui se passa dans cet intervalle, & le P. de Charlevoix les accuse tous deux d'erreur: mais ces différences ne changent rien aux faits dans lesquels on se renferme ici.

la retraite du Chevalier de Fontenay (96), aient tenté d'y retourner. Ils aiderent, dans cet intervalle, les Anglois à se rendre Maîtres de la Jamaique ; & les Boucaniers de Saint Domingue furent assez embarrassés à se défendre contre la cinquantaine Espagnole. Mais il est certain qu'en 1659, un Gentilhomme François, dont le nom, malgré l'opposition des témoignages, se trouve aujourd'hui constaté par un Acte public (97), remit les François en possession de la Tortue, & que l'aïant possedée quatre ans à titre de conquête, avec la qualité de Gouverneur & de Lieutenant-Général pour le Roi, il la vendit en 1664 à la Compagnie des Indes Occidentales, à qui le Roi l'accorda sous cette condition. Ogeron *de la Bouere*, Gentilhomme Angevin, ancien Capitaine au Régiment de la Marine, fut nommé alors Gouverneur de la Tortue ; & se trouvant à la Côte de Saint Domingue, où il reçut ses provisions, il se rendit à son Gouvernement le 6 de Juin 1665. Ce fut la même année que les Flibustiers pillerent *Sant'Iago*, pour vanger la mort de quelques François, que les Espagnols avoient cruellement massacrés ; & c'est elle aussi qu'on donne proprement pour l'époque de l'Etablissement des François dans l'Ile de S. Domingue, comme on donne le nouveau Gouverneur pour le Pere & le véritable Fondateur de cette Colonie.

ETABLISSEMENS DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

1659.

1665.

En effet, la Côte de Saint Domingue avoit toujours assez suivi la fortune de la Tortue ; & lorsque cette petite Ile fut revenue au pouvoir des François, qui ne l'ont plus perdue depuis, les Plantations de la grande, jusqu'alors foibles & chancellantes, prirent bientôt une forme plus solide. Avant l'arrivée du nouveau Gouverneur, le meilleur Etablissement François ne valoit pas le moindre de ceux des Espagnols. Dans la Tortue même, qui étoit le Quartier Général, on ne comptoit que deux cens cinquante Habitans, qui n'y faisoient encore que du Tabac. Au Port Margot, qui en est à sept lieues, il y en avoit soixante, dans un Ilot d'une demie lieue de tour ; & vis-à-vis, dans la grande Terre, le nombre n'étoit gueres que de cent. On avoit commencé à défricher le Port de Paix, vis-à-vis de la Tortue ; mais ce commencement d'Habitation se réduisoit presqu'à rien. La Côte de l'Oüest n'avoit qu'un seul Etablissement, & c'étoit celui de Leogane. Les Hollandois en avoient chassé les Espagnols ; mais ils ne s'y étoient pas établis. On y comptoit environ cent-vingt François, dont le principal soutien consistoit dans le secours de deux corps qui causoient déja beaucoup d'allarme aux Espagnols dans les Indes, & qui firent bientôt trembler les Provinces les plus reculées de ce vaste Empire. C'étoient les Flibustiers & les Boucaniers, tous compris sous le nom d'Avanturiers. Quoiqu'ils soient assez connus par une curieuse Histoire, traduite de l'Anglois dans toutes les Langues, il convient au dessein de cet article de donner quelque idée de leur caractere & de leurs Exploits.

(96) Il étoit repassé en France, où il mourut en 1664.

(97) C'étoit Jeremie Deschamps, sieur de Moussac & du Rausset, Gentilhomme Perigordin. Le P. de Charlevoix rend témoignage qu'il a vû sa Commission, qui est du mois de Décembre 1656, & le Contrat passé entre lui & la Compagnie des Indes, qui est du 15 Novembre 1664. L'Original est au dépôt de la Marine.

Etablissem. des François dans l'Ile de S. Domingue 1665.

On a rapporté leur origine. Les Boucaniers n'avoient point d'autre Etabliſſement, dans l'Ile de Saint Domingue, que ce qu'ils nommoient leurs Boucans. C'étoient de petits champs défrichés, où ils avoient des claies pour boucaner la viande, un eſpace pour étendre les Cuirs, & des Barraques, qu'ils nommoient *Aioupas*; nom emprunté des Eſpagnols, mais qu'on croit venu originairement des Naturels du Païs. Toutes les commodités de cette ſituation ſe réduiſoient à les mettre à couvert de la pluie & des ardeurs du Soleil. Comme ils étoient ſans Femmes & ſans Enfans, ils avoient pris l'uſage de s'aſſocier deux à deux, pour vivre enſemble & ſe rendre mutuellement les ſecours qu'un Pere trouve dans ſa Famille. Tous les biens étoient communs dans chaque Societé, & demeuroient à celui des deux qui ſurvivoit à l'autre. C'eſt ce qu'ils nommoient s'emmatelotter; & delà vient, dit-on, le nom de Matelottage, qu'on donne encore aux Sociétés qui ſe forment pour des intérêts communs. La droiture & la franchiſe étoient ſi bien établies, non-ſeulement entre les Aſſociés, mais d'une Société à l'autre, qu'on ne tenoit rien ſous la clé, & que le moindre larcin étoit un crime irrémiſſible, pour lequel on auroit été chaſſé du Corps. Mais on n'en avoit pas même l'occaſion : tout étoit commun; ce qu'on ne trouvoit pas chez ſoi, on l'alloit prendre chez ſes Voiſins, ſans autre aſſujettiſſement que de leur en demander la permiſſion; & ceux, à qui l'on s'adreſſoit, ſe feroient déshonorés par un refus. On ne connoiſſoit pas d'ailleurs d'autres Loix, qu'un bizarre aſſemblage de conventions, dont la Coutume faiſoit toute l'autorité, & contre leſquelles on admettoit d'autant moins d'objections, que les Boucaniers ſe prétendoient affranchis de toute obligation précédente, par le Baptême de Mer qu'ils avoient reçu au paſſage du Tropique. Ils ne ſe croïoient pas beaucoup plus dépendans du Gouverneur de la Tortue, auquel ils ſe contentoient de rendre quelque léger hommage. La Religion même conſervoit ſi peu de droits ſur eux, qu'à peine ſe ſouvenoient-ils du Dieu de leurs Peres : ſurquoi l'on obſerve (*) qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'on ait eu peine à découvrir quelques traces d'un culte Religieux chez divers Peuples, puiſqu'on ne ſauroit douter que ſi les Boucaniers s'étoient perpétués dans l'état qu'on repréſente, ils n'euſſent eu moins de connoiſſance du Ciel, à la ſeconde ou troiſieme génération, que les Caffres, les Hottentots, les Topinambous ou les Caraïbes. Ils avoient quitté juſqu'aux noms de leurs Familles, pour y ſubſtituer des ſobriquets & des noms de guerre, dont la plûpart ont paſſé à leurs Deſcendans. Cependant, ceux qui ſe marierent dans la ſuite ſignerent leurs véritables noms; ce qui a fait paſſer en Proverbe, dans les Antilles, qu'on ne connoît bien les gens qu'au tems du mariage. Leur habillement conſiſtoit dans une chemiſe, teinte du ſang des Animaux qu'ils tuoient, un caleçon encore plus ſale, fait en tablier de Braſſeur, une courroie, qui leur ſervoit de ceinture, & d'où pendoit une large gaîne dans laquelle étoit une eſpece de ſabre fort court, qu'ils nommoient *Manchette*, & quelques coûteaux Flamans; un chapeau ſans bord, excepté ſur le devant, où ils en laiſſoient pendre un bout, pour le prendre; point de

Leurs Loix.

Leur Religion.

Leurs mariages.

Leur habillement

(*) Voïez le premier Chapitre de ce Tome, pag. 3.

bas,

bas, & des souliers de peau de Cochon (78). Leurs Fusils avoient un canon de quatre piés & demi de long, & portoient des balles de seize à la livre. C'est d'eux, qu'on a donné le nom de Boucaniers aux Fusils de ce calibre. Chacun avoit à sa suite un certain nombre d'Engagés, & une Meute de vingt ou trente Chiens, entre lesquels il y avoit toujours un Braque ou Venteur. Quoique la Chasse du Bœuf fût leur principale occupation, ils se faisoient quelquefois un amusement de celle du Porc Maron. Dans la suite quelques-uns s'y attacherent uniquement, & faisoient boucaner la chair de ces Animaux à la fumée de la peau même, ce qui lui donnoit un goût merveilleux.

Etablissem. des François dans l'Ile de S. Domingue. 1665.

Les Chasseurs partoient à la pointe du jour, ordinairement seuls; & leurs Engagés suivoient, avec les chiens. Le seul chien Venteur alloit devant, & conduisoit souvent le Chasseur par d'affreux chemins. Dès que la proie étoit éventée, tous les autres Chiens accouroient, & l'arrêtoient en aboïant autour d'elle, jusqu'à ce que le Boucanier fût posté pour la tirer. Il tâchoit de lui donner le coup au défaut de la poitrine; & s'il la jettoit bas, il se hâtoit de lui couper le jarrêt, pour la mettre hors d'état de se relever. Quelquefois l'Animal n'étant que légerement blessé, se jettoit furieusement sur les Chasseurs; mais outre qu'ils étoient presque toujours sûrs de leurs coups, la plûpart étoient assez agiles pour se réfugier derriere un arbre & pour monter au sommet. La Bête étoit écorchée sur-le-champ; & le Maître en tiroit un des plus gros os, qu'il cassoit pour en sucer la moelle. C'étoit le déjeûner ordinaire des Boucaniers. Ils abandonnoient les autres os à leurs Engagés, dont ils laissoient toujours un, pour achever de dépouiller l'Animal, & pour en lever une piece choisie. Les autres continuoient leur chasse, jusqu'à ce que le Maître eût tué autant de Bêtes qu'il avoit de personnes à sa suite. Il retournoit le dernier, chargé, comme les autres, d'une peau & d'une piece de viande. Du Piment, avec un peu de jus d'Orange, faisoit tout l'assaisonnement de ce mets. La table étoit une pierre avec un tronc d'arbre. De l'eau claire pour toute boisson, & nulle sorte de pain. L'occupation d'un jour étoit celle de tous les autres, jusqu'à ce qu'on eut rassemblé le nombre de cuirs qu'on s'étoit engagé à fournir aux Marchands. Alors le Boucanier portoit sa marchandise à la Tortue, ou dans quelque Port de la grande Ile.

Comment se faisoient leurs chasses.

Une troupe d'Hommes qui faisoient tant d'exercice, & qui se nourrissoient tous les jours de viande fraîche, connoissoient peu les infirmités ordinaires de la Nature. S'ils étoient sujets à quelques maladies, c'étoient des fievres éphemeres, dont ils ne se ressentoient pas le jour suivant. Avec le tems néanmoins, ils ne pouvoient manquer de s'affoiblir, sous un Ciel aux intemperies duquel ils n'étoient pas assez faits pour soutenir constamment une vie si laborieuse & si dure. Leurs principaux Boucans étoient la Presqu'Ile de Samana, une petite Ile qui est au milieu du Port de Bayâha, le Port Margot, la Savane brûlée, vers les Gouaives, l'Embarcadaire de Mirbalaix, & le fond de l'Ile Avache: mais, delà, ils couroient toute l'Ile, jusqu'aux Habitations Espagnoles.

Leur vigueur & leur santé.

Principaux Boucans.

(78) Le P. Labat dit de peau de Bœuf fraîche, dans laquelle ils mettoient les piés pour en donner la forme à un morceau, qu'ils coupoient ensuite, & qu'ils faisoient sécher.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1665.

Tels étoient les Boucaniers de Saint Domingue, lorſque les Eſpagnols entreprirent d'en purger cette Ile. Les commencemens de cette guerre leur furent aſſez favorables. Ils ſurprenoient les Chaſſeurs en petit nombre, dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs Habitations. Pluſieurs furent maſſacrés ; d'autres pris, & condamnés au plus cruel eſclavage. C'étoit fait de tout ce corps d'Avanturiers ; & la ſeule Cinquantaine eût achevé de les exterminer, s'ils ne ſe fuſſent attroupés pour ſe défendre. Ils ſe vangerent alors avec la derniere fureur, & toute l'Ile fut inondée de ſang. Delà le nom de *Maſſacre*, donné à pluſieurs endroits qui le conſervent encore. Cependant l'Eſpagne aïant envoïé, au ſecours de ſa Colonie, des Trouppes du Continent & de quelques Iles voiſines, les Boucaniers commencerent à craindre de ne pouvoir réſiſter à tant de forces ; ſans compter que leurs Chaſſes étoient interrompues par une ſi ſanglante guerre. Après une mûre délibération, ils prirent le parti de tranſporter leurs Boucans dans les petites Iles qui environnent celle de Saint Domingue, de s'y retirer chaque jour au ſoir, & de n'aller à la Chaſſe qu'en Trouppes nombreuſes. Cet expédient les mit en état de vivre, & de continuer la guerre avec une ſorte d'égalité. Il arriva même que les nouveaux Boucans, étant moins expoſés, devinrent des Habitations plus régulieres, & c'eſt à ce changement que l'Etabliſſement François de Bayaha doit ſon origine. C'eſt d'ailleurs le plus ſpacieux & le plus beau Port de toute l'Ile : une petite Ile, qui en occupe le centre, en défend l'entrée, & les plus gros Navires y peuvent mouiller fort près de terre. D'ailleurs la chaſſe y étoit très abondante, & les Boucaniers pouvoient ſe rendre en peu d'heures à la Tortue, pour y vendre leurs cuirs. Bientôt même on leur épargna ce court trajet, parcequ'il parut plus commode aux Vaiſſeaux François & Hollandois d'aller charger à Bayaha, où il ſe forma inſenſiblement une nombreuſe Bourgade.

Ils ſont perſécutés par les Eſpagnols.

Leur vangeance.

Auſſi-tôt que les Boucaniers ſe furent fixés, ceux d'un même Boucan ſe rendoient le matin à l'endroit le plus élevé de la petite Ile, pour obſerver les Eſpagnols ; & convenant du lieu où ils devoienr ſe raſſembler le ſoir, ils paſſoient dans la grande Ile, d'où ils revenoient à l'heure marquée. Si quelqu'un ne paroiſſoit point, on concluoir qu'il avoit été pris ou rué, & les Chaſſes étoient ſuſpendues juſqu'à ce qu'il fût retrouvé, ou que ſa mort eût été vangée. Un jour, les Boucaniers de Bayaha, ſe trouvant quatre Hommes de moins, prirent ſur-le-champ la réſolution de ſe réunir tous, le jour ſuivant. Ils marcherent vers Sant'Iago ; & dans leur route, ils firent quelques Priſonniers, dont ils apprirent que leurs Compagnons avoient été maſſacrés par des Eſpagnols, qui leur avoient refuſé quartier. Ce récit les fit entrer en fureur, & ceux dont ils le tenoient furent leurs premieres victimes. Enſuite, ſe répandant comme des Bêtes féroces dans les premieres Habitarions, ils y ſacrifierent à leur vangeance tout ce qu'ils pûrenr trouver d'Eſpagnols.

Raiſon qui fait abandonner leur genre de vie aux Boucaniers.

Les Trouppes d'Eſpagne avoient quelquefois auſſi leur revanche ; mais ces petits avantages ne décidoient de rien. Enfin les Eſpagnols s'aviſerent de faire eux-mêmes des chaſſes générales dans l'Ile, & la dépeuplerent preſqu'entierement de Bœufs. Alors la plûpart des Boucaniers, qui ne trou-

verent plus dequoi ſubſiſter ni continuer leur Commerce, ſe virent dans la néceſſité d'embraſſer un autre genre de vie. Pluſieurs s'attacherent à former des Habitations. Les quartiers du grand & du petit Goave furent défrichés ; & l'Etabliſſement du Port de Paix s'accrut beaucoup à cette occaſion. Ceux, qui ne pûrent s'accommoder d'une vie ſédentaire, ſe rangerent parmi les Flibuſtiers, & leur jonction rendit ce Corps très célebre.

Etabliſſem. des François dans l'Ile de S. Domingue. 1665.

On s'imagine aiſément qu'entre les Fugitifs de la Tortue, dont on a rapporté les avantures, ce n'étoient pas les plus honnêtes gens qui avoient donné naiſſance à la Flibuſte. Rien n'avoit été plus foible que les commencemens de cette redoutable Milice. Les premiers n'avoient eu ni Vaiſſeaux, ni munitions, ni Pilotes. Mais la hardieſſe & le genie leur avoient fait trouver les moïens d'y ſuppléer. Ils avoient commencé par ſe joindre, pour former de petites Sociétés, auxquelles ils avoient donné, comme les Boucaniers, le nom de Matelotage. Entr'eux, ils ne s'en donnoient pas d'autre que celui de Freres de la Côte, qui s'étendit enſuite à tous les Avanturiers, ſurtout aux Boucaniers de Saint Domingue. Chaque Société de Flibuſtiers acheta un Canot ; & chaque Canot portoit vingt-cinq ou trente Hommes. Avec cet Equipage, ils ne s'attachoient d'abord qu'à ſurprendre quelques Barques de Pêcheurs, ou quelques Bâtimens du même ordre. Si le ſuccès répondoit à leur audace, ils retournoient à la Tortue, pour y augmenter leur Trouppe ; & l'Equipage d'une Barque étoit ordinairement de cent cinquante Hommes. Ils allerent enſuite, les uns à Bayaha, les autres au Port Margot, pour y prendre du Bœuf ou du Porc. Ceux qui aimoient mieux la chair de Tortue alloient à la Côte méridionale de Cuba, où ces Animaux ſe trouvent en abondance.

Origine & caractere des Flibuſtiers.

Avant que de ſe mettre ſérieuſement en courſe, ils ſe choiſiſſoient un Capitaine, dont toute l'autorité conſiſtoit à commander dans l'action : mais il avoit le privilége de lever un double lot, dans le partage du butin. Le coffre du Chirurgien ſe païoit à frais communs ; & les récompenſes des bleſſés étoient prélevées ſur le total. On les proportionnoit au dommage de la bleſſure ; c'eſt-à-dire qu'on donnoit, par exemple, ſix cens écus, ou ſix Eſclaves, à ceux qui avoient perdu les deux yeux, ou les deux piés. Cette convention ſe nommoit *Chaſſe-partie* ; & la méthode établie pour le partage s'appelloit, partager *à Compagnon bon lot*. Quoique les Flibuſtiers tombaſſent d'abord ſurtout ce qu'ils rencontroient, on aſſure que les Eſpagnols furent toujours le principal objet de leurs brigandages. Ils établiſſoient la juſtice de leur haine pour cette Nation, ſur ce qu'elle leur interdiſoit dans ſes Iles, la Pêche & la Chaſſe, qui ſont, diſoient-ils, de droit naturel ; & formant leur conſcience ſur ce principe, ils ne s'embarquoient jamais ſans avoir fait des prieres publiques, pour recommander au Ciel le ſuccès de leur Expédition, comme ils ne manquoient point de lui rendre des graces ſolemnelles après la victoire. On ajoute religieuſement, qu'il n'eſt pas poſſible de jetter les yeux ſur tout ce qui s'eſt paſſé dans les Indes Occidentales, depuis la formation du Corps des Avanturiers, ſans reconnoître que Dieu a voulu ſe ſervir de ces Brigands, pour châtier les Eſpagnols des cruautés inouies qu'ils avoient exercées contre les Habitans du Nouveau-Monde. Les Relations publiques avoient rendu leur

Leurs uſages.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE 1665.

nom fort odieux. On a vû des Avanturiers, qui, ſans aucune vûe de libertinage ou d'intérêt, ne leur faiſoient la guerre que par animoſité. Tel fut un Gentilhomme de Languedoc, nommé *Montbars* (79), qui dès ſa plus tendre jeuneſſe avoit pris contr'eux dans ces lectures, une averſion ſi forte, qu'elle ſembloit tourner quelquefois en fureur. On raconte qu'étant au Collége, & jouant, dans une Piece de Théâtre, le rôle d'un François qui avoit quelque démêlé avec un Eſpagnol, il s'enflamma ſi furieuſement le jour de l'action, qu'il ſe jetta ſur celui qui repréſentoit l'Eſpagnol, & que ſans un prompt ſecours il l'auroit tué. Une paſſion capable de cet excès n'étoit pas facile à réprimer. Montbars ne reſpiroit que les occaſions de l'aſſouvir dans le ſang Eſpagnol; & la guerre ne fut pas plûtôt déclarée entre la France & l'Eſpagne, qu'il monta ſur Mer, pour les aller chercher ſur les mêmes Côtes que les premiers Conquérans ont fait tant de fois rougir du ſang des Indiens. On ne peut repréſenter tous les maux qu'il leur cauſa, tantôt ſur terre, à la tête des Boucaniers, & tantôt ſur Mer, à celle des Flibuſtiers. Il en a remporté le ſurnom d'Exterminateur. Mais on ajoute, à l'honneur de ſa vertu, que jamais il ne tua un Homme déſarmé, & qu'on n'eut point à lui reprocher ces brigandages & ces diſſolutions, qui ont rendu la plûparr des Avanturiers déteſtables, devant Dieu & devant les Hommes.

Motif de leur haine contre les Eſpagnols.

Achevons la peinture de cette étrange eſpece de Guerriers, & renvoïons nos Lecteurs à l'Hiſtorien, pour le détail de leurs Exploits. Ils étoient ſi ferrés dans leurs Barques, ſurtout ceux des premiers tems, qu'à peine leur reſtoit-il place pour s'y coucher. Nuit & jour ils y étoient expoſés à toutes les injures de l'air; & l'indépendance dont ils faiſoient profeſſion les rendant ennemis de toute contrainte, les uns ne laiſſoient pas de chanter quand les autres penſoient à dormir. La crainte de manquer de vivres n'étoit jamais une raiſon pour les ménager: auſſi ſe voïoient-ils ſouvent réduits aux dernieres extrêmités de la ſoif & de la faim. Mais on peut juger que menant une vie ſi pénible, ils ne trouvoient rien de difficile pour ſe mettre au large. La vûe d'un Navire plus grand & plus commode échauffoit leur ſang juſqu'au tranſport. La faim leur ôtoit la vûe du péril, lorſqu'il étoit queſtion de ſe procurer des vivres. Ils attaquoient ſans délibérer. Leur méthode étoit toujours d'aller droit à l'abordage. Souvent une ſeule bordée auroit pû ſuffire pour les couler à fond; mais leurs petits Bâtimens ſe manioient ſans peine; & jamais ils ne préſentoient que la proue, chargée de Fuſiliers, qui, tirant dans les ſabords, déconcertoient tous les Canoniers. Lorſqu'une fois ils avoient attaché le grapin, il n'y avoit qu'un bonheur extrême qui pût ſauver le plus grand Vaiſſeau. Les Eſpagnols, qui les regardoient comme autant de Démons, & qui ne les nommoient pas autrement, ſentoient leur courage glacé lorſqu'ils les voïoient de près, & prenoient ordinairement le parti de ſe rendre, en demandant quartier; ils l'obtenoient, ſi la priſe étoit conſidérable: mais ſi leur avidité n'étoit pas ſatisfaite, le dépit leur faiſoit jetter les vaincus dans les flots. Ils conduiſoient leurs priſes à la Tortue, ou dans quelque Port de la Jamaïque. Avant le partage, chacun levoit la main, & pro-

Leurs courſes & leurs Exploits.

(79) Hiſtoire des Avanturiers Flibuſtiers, par Oexmelin.

teſtoit qu'il avoit porté à la maſſe tout ce qu'il avoit pillé. Si quelqu'un étoit convaincu de faux ſerment, on ne manquoit point de le dégrader, à la premiere occaſion, dans quelque Ile déſerte, où il étoit abandonné à ſon triſte ſort. Ceux qui prenoient Commiſſion du Gouverneur de la Tortue lui donnoient fidelement le dixieme de leurs priſes. Si la France & l'Eſpagne étoient en paix, ils alloient partager leur proie dans quelque endroit éloigné du Fort; & le Gouverneur, dont non-ſeulement les ordres n'étoient pas d'un grand poids, mais qui n'étoit point en état de les faire reſpecter, ſe laiſſoit fermer les yeux par un préſent. Après la diſtribution des lots, on ne penſoit qu'à ſe réjouir; & les plaiſirs ne finiſſoient qu'avec l'abondance. Alors, on ſe remettoit en Mer, & les fatigues recommençoient dans la même vûe, c'eſt-à-dire, pour conduire enſuite à la débauche. La Religion avoit peu de part aux idées des Flibuſtiers: cependant ils y ſembloient quelquefois rappellés par l'occaſion; & jamais, par exemple, ils ne s'engageoient au combat ſans s'être embraſſés les uns les autres avec de parfaits témoignages de réconciliation. Ils ſe donnoient même de grands coups ſur la poitrine, comme s'ils ſe fuſſent efforcés d'exciter dans leur cœur, une componction qu'ils ne connoiſſoient gueres. En ſortant du danger, ils retomboient dans leur crapule, dans leurs blaſphêmes & leurs brigandages. On raconte que les Boucaniers ſe faiſoient honneur de valoir mieux qu'eux, & les regardoient comme des ſcélérats. Mais ce qu'on peut recueillir de leur Hiſtoire, c'eſt qu'ils ne ſe devoient rien; que les Boucaniers étoient peut-être moins vicieux, & que les Flibuſtiers conſervoient un peu plus les dehors de la Religion; enfin, qu'à la réſerve d'un fond de bonne foi, qui regnoit entre les uns & les autres, & de la chair humaine, qu'on ne leur reproche point d'avoir mangé, peu de Barbares du Nouveau-Monde étoient plus méchans qu'eux, & quantité de Sauvages l'étoient beaucoup moins.

Etabliſſem. des François dans l'Ile de S. Domingue 1665.

Leur Religion.

Comparaiſon des Boucaniers & des Flibuſtiers.

Les Côtes, que les Flibuſtiers fréquentoient le plus, étoient celles de Cumana, de Carthagene, de Porto-Belo, de Panama, de Cuba, & de la Nouvelle Eſpagne, l'embouchure du Chagre, & les environs de Laris de Maracaïbo & de Nicaragua: mais ils couroient rarement ſur les Navires qui alloient d'Europe en Amérique, parceque ces Bâtimens n'étant chargés que de Marchandiſes, ils n'auroient reçu que de l'embarras de mille choſes dont ils n'auroient pû trouver facilement le débit. C'étoit au retour, qu'ils les cherchoient, lorſqu'ils ſe croïoient ſûrs d'y trouver de l'or, de l'argent, des pierres précieuſes, & toutes les riches productions du Nouveau-Monde. Ils ſuivoient ordinairement les Galions, juſqu'à la ſortie du Canal de Bahama; & lorſqu'un gros tems, ou quelqu autre accident de Mer, retardoit un Bâtiment de la Flotte, c'étoit une proie qui ne leur échappoit point. Un de leurs Capitaines, nommé Pierre le Grand, natif de Dieppe, enleva par cette ruſe un Vice-Amiral des Galions, & le conduiſit en France. Il n'avoit à bord que vingt-huit hommes & quatre petits Canons. En abordant le Navire Eſpagnol, il fit couler le ſien à fond; & cette audace cauſa tant d'épouvante à ſes Ennemis, que perſonne ne s'étant préſenté pour lui diſputer le paſſage, il pénétra juſqu'à la Chambre du Vice-Amiral, qui étoit à jouer; il lui mit le piſtolet ſur la gorge,

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1665.

& le força de se rendre à discrétion. Il le fit débarquer, avec tout son monde, au Cap de Tiburon, dont il étoit proche, & ne garda que le nombre de Matelots Espagnols dont il avoit besoin pour la manœuvre. Un autre, nommé *Michel le Basque*, avoit eu la témérité d'attaquer, sous le canon de Porto-Belo, un Navire de la même Flotte, nommée *la Marguerite*, chargé d'un million de Piastres, & s'en étoit rendu Maître avec peu de perte.

Associations des Habitans de S. Domingue.

Les Habitans François de l'Ile de Saint Domingue avoient aussi leurs Associations. On leur donnoit du terrein, à proportion de leur nombre; & quoiqu'ils fussent moins exposés que les autres Avanturiers au ressentiment des Espagnols, il se trouvoit entr'eux des gens de courage, dont le nouveau Gouverneur de la Tortue forma une Milice bien ordonnée. Quelques traits, répandus dans l'Histoire des Flibustiers, ne laissent pas de faire connoître qu'ils avoient encore une partie des mêmes vices. Les Engagés, qui formoient comme une quatrieme classe d'Avanturiers, étoient dans la dépendance de leurs Chefs; mais, dans l'occasion, ils s'emploïoient de bonne grace à la guerre. Il s'en trouva même de fort braves, & d'assez habiles pour faire d'immenses fortunes, après s'être délivrés de la servitude.

D'Ogeron met le premier de l'ordre dans la Colonie.

Des qualités médiocres n'auroient pas suffi, dans un Gouverneur, pour inspirer le goût de l'ordre à des gens d'un caractere si singulier, & pour en former une Colonie reglée. D'Ogeron possédoit, au plus haut degré, celles qui convenoient à cette grande entreprise. Deux Voïageurs, également respectables par leur mérite & leur profession, se sont épuisés sur son éloge (1). Son caractere. » Jamais, dit l'un d'eux, on ne vit un plus honnête Homme, une ame plus noble & plus désintéressée, un meilleur Citoïen, » plus de probité & de Religion, des manieres plus simples & plus aimables, une plus grande attention à faire plaisir, plus de constance & » de fermeté, plus de sagesse & de véritable valeur, un esprit plus fécond en ressources, ni des vûes plus reglées. Il avoit, dit l'autre, toute » la sagesse, la bravoure, la politesse, le désintéressement, & la fermeté » qui sont nécessaires à un Chef. Il sembla se dépouiller entierement de » la qualité de Gouverneur, pour se revêtir de celle de Pere de tous ses » Habitans. Il les aidoit de sa protection, de ses avis, de sa bourse; il » étoit toujours prêt à répandre son bien sur ceux qu'il voïoit dans le besoin; il les prévenoit. On lui est redevable de la plus grande partie des » Etablissemens qui se firent sur la Côte de Léogane, jusqu'au cul-de-» sac, & depuis le Port Margot jusqu'au-delà du Cap François. Il ne reste, pour la conclusion de cet article, qu'à rassembler les principaux traits d'un Gouvernement dont la mémoire est en vénération à Saint Domingue, & qui passe pour la véritable fondation de cette Colonie.

Origine de ses entreprises.

Mais ne dérobons rien à la gloire du vertueux Gouverneur. Il avoit été pendant quinze ans Capitaine au Régiment de la Marine, lorsqu'il prit le parti de s'associer à la Compagnie qui fut formée en 1656 pour la Riviere d'Ouatinigo, dans le Continent d'Amérique. L'année suivante, il s'embarqua

(1) Le P. Labat, Nouveaux Voïages aux Iles d'Amérique, Tom. VII, pp. 89. & 90. & le P. de Charlevoix, Histoire de Saint Domingue, Tom. III, pp. 76 & suivantes.

sur un Navire, nommé *la Pélagie*, après avoir emploïé 17000 francs aux préparatifs nécessaires pour un grand Etablissement. En arrivant à la Martinique, il apprit qu'on avoit abusé de sa bonne foi ; & prenant la résolution de s'établir dans cette Ile, il demanda au Gouverneur, qui en étoit Propriétaire, un quartier qui lui fut accordé, mais qu'ensuite on voulut lui faire changer pour un autre. Cette nouvelle infidélité le picqua si vivement, qu'il se laissa persuader, par quelques Boucaniers, de passer avec eux dans l'Ile de Saint Domingue. Une méchante Barque, sur laquelle ils le reçurent avec ses Engagés & tout son train, l'aïant conduit droit à Leogane, il fit naufrage à la vûe des Côtes. Tout son Monde se sauva, mais la meilleure partie de ses Marchandises & de ses provisions fut perdue ; & ce malheur le mit dans la nécessité de congédier ses Engagés. Il se vit réduit lui-même à vivre quelques tems avec les Boucaniers, dont son mérite lui attira beaucoup de considération.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1665.

Suite d'obstacles qu'il surmonte.

Il n'étoit pas sans ressource en France, où il avoit laissé ordre à ses Correspondans de lui envoïer des Marchandises à la Martinique ; & lorsqu'il vit approcher le tems auquel ce secours devoit arriver, il partit pour l'aller recevoir. Mais il apprit, en débarquant, que le Convoi étoit venu, & malheureusement dissipé. Cette continuation d'infortune l'obligea de repasser en France, avec la valeur de cinq ou six cens francs en Marchandises ; & sa Famille le crut dégoûté des entreprises de Mer. Cependant à peine eut-il pris quelques jours de repos, qu'il emploïa tout l'argent qu'il pût recueillir à lever des Engagés, à fretter un Vaisseau, à le remplir de Vins & d'Eau-de-vie, & qu'il prit la route de Saint Domingue, avec d'autant plus d'espérance de faire un profit considérable sur sa cargaison, qu'il avoit observé dans cette Ile, que les liqueurs y manquoient. Mais depuis qu'il en étoit parti, on y en avoit porté une si grande quantité, qu'elles y étoient à vil prix. Il porta sa Marchandise à la Jamaïque, où des Commissionnaires, qu'il connoissoit mal, le tromperent si cruellement qu'il n'en tira pas un sol. Ce second Voïage lui coûta, dit-on, dix ou douze mille livres.

Il retourna droit en France. Un de ses Amis s'y étoit chargé de lui faire construire, pendant son absence, un Navire plus propre à porter des Hommes que des Marchandises ; mais sa Famille mit tout en usage pour l'arrêter, & lui refusa tous les secours, sans lesquels il ne pouvoit former une nouvelle entreprise. Son chagrin répondit à son courage, que ses pertes n'avoient fait qu'irriter. Enfin sa Sœur (2), dont il étoit tendrement aimé, lui donna dix mille livres, & des Lettres de crédit pour une plus grosse somme sur divers Marchands de Nantes. Il leva aussi-tôt des Engagés, dont il chargea son Navire ; & s'étant hâté de passer à Saint Domingue, il commença au Port Margot une Plantation, dont il laissa la conduite à des Agens sûrs. Ensuite il se transporta au petit Goave & à Leogane, où quelques Habitans s'étoient établis depuis peu, après en avoir chassé les Espagnols. Sur sa seule réputation, ces deux Postes ne tarderent point à se peupler : il avoit déja celle d'être le Protecteur des Misérables. Une autre entreprise, qu'il forma immédiatement, eut moins de succès.

(2) Madame du Tertre.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1665.

Malgré la disgrace qu'il avoit essuïée à la Jamaïque, il avoit conçu de l'inclination pour les Anglois, & ce goût, soutenu par des conseils qu'il respectoit (3), lui fit prendre la résolution de fonder une Habitation dans cette Ile. Il y donna tous ses soins; mais loin d'en tirer le moindre avantage, il y perdit encore huit ou dix mille livres. Telle étoit à-peu-près sa situation, lorsque la Compagnie des Indes Occidentales avoit jetté les yeux sur lui pour l'administration de toute la Colonie Françoise, & le fit agréer à la Cour, qui lui envoïa ses provisions à Saint Domingue. Elles étoient du mois de Février 1665; & les aïant reçues dès le mois de Mai suivant, il alla conférer au Port François, avec le Marquis de Tracy, envoïé l'année précédente pour mettre la Compagnie des Indes Occidentales en possession de toutes les Antilles Françoises.

Il est nommé Gouverneur de la Colonie Françoise de S. Domingue.

Ce ne fut pas tout-d'un-coup que d'Ogeron fit reconnoître son autorité à la Tortue. Le seul nom de Compagnie révolta les Avanturiers de cette Ile; ils lui firent déclarer que jamais ils ne recevroient des Loix d'aucune Compagnie; que s'il venoit les gouverner au nom du Roi, il trouveroit des Sujets soumis, à l'exception d'un point sur lequel ils ne lui répondoient pas d'une parfaite obéissance; qu'ils n'étoient pas disposés à souffrir qu'on leur interdît le Commerce avec les Hollandois, dont ils avoient reçu toute sorte d'assistance, dans un tems où l'on ne savoit pas même, en France, qu'il y eût des François à la Tortue ni à la Côte de S. Domingue. Les difficultés n'étoient pas de saison. La prudence du nouveau Gouverneur lui fit feindre de goûter cette déclaration. Mais lorsqu'il se vit tranquille dans son Gouvernement, il chercha les moïens d'y établir solidement son autorité. Il s'y fortifia. Il entreprit d'occuper tous ceux qu'il avoit sous ses ordres, de faciliter tout-à-la-fois le Commerce du dehors & celui que les différens quartiers devoient avoir entr'eux; enfin, de mettre sa Colonie en réputation. Ses projets furent mal secondés de la Cour; mais la Tortue & la Côte de Saint Domingue n'en prirent pas moins une nouvelle face. En 1667, on donna plus d'attention à la demande qu'il fit d'un certain nombre de Filles, pour marier ses Habitans. Quoique le premier envoi ne fût pas considérable, on remarqua bientôt un grand changement dans la Colonie. A la vérité, on observa aussi que si les Femmes communiquerent d'abord à leurs Maris un peu de toutes les vertus qui sont naturelles à leur sexe, ce ne fut pas tout-à-fait comme la lumiere, qui ne perd rien en se communiquant. Mais il paroît aujourd'hui que le tems a perfectionné les uns, & rendu aux autres ce qu'elles avoient perdu. D'un autre côté, on assure que les Maris avoient inspiré à leurs Femmes un peu de leurs vertus militaires. Quelques-unes ont porté fort loin la bravoure & l'agilité (4).

Méthode qu'il observe pour la regler.

1667.

Filles envoïées de France à Saint Domingue.

(3) Ceux du Pere du Tertre, Jacobin, Auteur de l'Histoire des Antilles, qui se vante lui-même de les lui avoir donnés, sans expliquer les motifs d'une si bizarre imagination. La ressemblance des noms fait juger que ce Religieux étoit allié d'Ogeron par sa Sœur.

(4) Le P. de Charlevoix raconte qu'on a vû longtems à Saint Domingue des Femmes atteindre à la course les Taureaux & les Sangliers; & plus d'une Amazone faire le coup de Pistolet avec d'autres Femmes, & même avec les plus hardis Guerriers.

La

La Compagnie n'avoit envoïé que cinquante Filles, qui furent auſſi-tôt vendues & livrées à ceux qui en offrirent le plus. D'Ogeron renvoïa promptement, en France, le Bâtiment qui les avoit apportées; & bientôt on le vit revenir avec une autre charge, dont le débit ne fut pas plus lent. Mais on ne continua pas, avec le même zele, de ſeconder les vûes du Gouverneur, & cette négligence a jetté longtems la Colonie dans une langueur, dont on prétend qu'elle ſe reſſent encore. Après la guerre, quantité de jeunes gens, que rien ne retenoit ſur les Côtes de Saint Domingue, & qui s'y ſeroient établis s'ils y avoient pû trouver des Femmes, paſſerent au ſervice des Etrangers. On commença néanmoins à faire tranſporter des Filles engagées pour trois ans : mais les déſordres, dont ce Commerce devint la ſource, le firent bientôt ceſſer. D'Ogeron, fertile en expédiens, pour rendre ſa Colonie floriſſante, en inventa un qui réuſſit merveilleuſement, & qui ne fit pas moins d'honneur à ſa généroſité qu'à ſa prudence. Il avoit obſervé que pluſieurs Avanturiers ne continuoient de mener une vie errante & libertine, que faute de ſecours pour commencer une Habitation. Non-ſeulement il en informa la Compagnie, avec des repréſentations qui l'engagerent à faire des avances en faveur de ceux qui voudroient s'attacher à la culture des Terres, mais il ne ménagea point ſes propres deniers dans la même vûe, & cette libéralité fût toujours ſans intérêts. Enſuite, ſous prétexte d'envoïer ſes propres Marchandiſes en France, il acheta deux Navires, qui furent moins à lui qu'à ſes Habitans : chacun y embarquoit ſes denrées, pour un fret modique. Au retour, le généreux Gouverneur faiſoit étaler la cargaiſon à la vûe du Public; & non-ſeulement il n'exigeoit pas que ce qu'on prenoit fût païé argent comptant, mais il ne vouloit pas même de Billet. Une promeſſe verbale étoit la ſeule garantie qu'il exigeoit. Cette conduite lui gagna les cœurs, & lui faiſoit ouvrir toutes les bourſes. On accouroit de toutes parts à la Tortue, ou à la Côte de Saint Domingue, pour vivre ſous un Gouvernement ſi doux. Les Angevins firent le plus grand nombre, parceque d'Ogeron étoit d'Anjou. Inſenſiblement toute cette partie de la Côte Septentrionale de Saint Domingue, qui eſt entre le Port Margot & le Port de Paix, ſe trouva peuplée. La guerre, que la Révolution de Portugal avoit allumée entre cette Couronne & celle d'Eſpagne, donna occaſion au Gouverneur de s'attacher auſſi un grand nombre de Flibuſtiers, qui étoient demeurés dans l'indépendance. Son deſſein, après avoir emploïé ces Brigands pour affermir ſa Colonie contre les efforts des Eſpagnols, étoit d'en faire de bons Habitans.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1667.

Généroſité de d'Ogeron.

On trouve, dans un Mémoire qu'il fit préſenter à la Cour, en 1669, les progrès que la Colonie avoit faits ſous ſa conduite. » Il y avoit, dit-» il, à la Tortue & ſur la Côte de Saint Domingue, environ 400 Hom-» mes lorſque j'en fus nommé Gouverneur il y a quatre ans. On en compte » aujourd'hui plus de 1500; & cette augmentation eſt arrivée pendant la » guerre, malgré la difficulté de faire venir des Engagés. J'y ai fait paſ-» ſer, chaque année, à mes propres frais, trois cens perſonnes. L'avan-» tage de cette Colonie, ajoute-t'il, conſiſte premierement en ce qu'elle » fournit au Roi des Hommes aguerris, & capables de tout entreprendre : » 2°. Elle tient en échec les Anglois de la Jamaïque, & les empêche

1669. Etat de la Colonie dans ce tems.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1669.

„ d'envoïer leurs Vaiſſeaux pour nous attaquer dans les Iles du Vent, ou „ pour ſecourir celles qu'il nous prendroit envie d'attaquer. Dans la der„ niere guerre, le Gouverneur de la Jamaïque s'excuſa d'envoïer du ſe„ cours à Nieves, ſur le danger où il étoit d'avoir ſur les bras toutes les „ forces de la Tortue. Il redoubloit même ſes Gardes; il faiſoit fortifier „ ſes Places & ſes Ports: & depuis peu il m'a propoſé une neutralité per„ pétuelle, quelque guerre qu'il y ait en Europe; ce qu'il m'avoit refuſé „ auparavant, lorſque je lui en avois fait la demande au nom de la Com„ pagnie. En effet les Anglois n'ont rien à gagner avec nous, qui ſommes „ ordinairement dans les Bois, & doivent nous craindre. Ils ont ſû que „ j'avois eu pendant un mois entier, cinq cens Hommes à la Tortue, „ prêts à fondre ſur Port-Roïal, que j'aurois pris aſſurément, ſi la pou„ dre que j'attendois étoit arrivée.

Remarques ſur l'Etabliſſement des Anglois à la Caroline.

Ce fut vers ce tems que les Anglois s'établirent dans cette partie de la Floride, à laquelle ils ont donné le nom de Caroline. D'Ogeron avoit repréſenté, dans le même Mémoire, l'importance de ſe rétablir dans une Contrée dont les François avoient eu la poſſeſſion, & n'avoit demandé pour cette entrepriſe, que ce qui reviendroit de la Tortue, lorſque cette Ile ſeroit à couvert d'inſulte. Il avoit donné pour motif que la Floride n'en eſt qu'à deux cens lieues; que les vents ſont toujours bons pour aller & revenir; qu'il ſeroit facile de ſe rendre Maître de tout le Commerce des Eſpagnols, en établiſſant un Poſte qui dominât le Canal de Bahama; que les denrées étant toujours fort cheres à Saint Domingue, la Floride pouvoit fournir toutes celles qui croiſſent dans tout autre endroit des Indes; que dans les cas de diſgrace, on y trouveroit un réfuge ſûr & peu éloigné; enfin que cet Etabliſſement étoit deſiré des François de toutes les Antilles, ne fut-ce que pour mettre une digue à la puiſſance Angloiſe, qui devenoit exceſſive dans ces Mers. Rien n'étoit ſi ſage: mais il paroît que la Cour regardoit alors cet Etabliſſement comme un objet peu digne de l'intéreſſer, & qui ne devoit occuper que la Compagnie des Indes Occidentales.

Troubles cauſés par l'interdiction du Commerce avec les Etrangers.

L'interdiction du Commerce avec les Etrangers devint, en 1670, une ſource de troubles, qui durerent pluſieurs années, & qui nuiſirent beaucoup aux progrès de la Colonie. Les Trouppes, que la Cour y fit paſſer, contribuerent moins au rétabliſſement de l'ordre, que les ſages meſures du Gouverneur; & lorſqu'il eut fait rentrer les Habitans dans la ſoumiſſion, il chercha de nouveaux moïens de les occuper. Le nombre de ceux qui pouvoient porter les armes montoit alors à plus de deux mille. Il les emploïa de divers côtés, à des Expéditions qui n'eurent pas toutes le même ſuccès: mais en 1673, l'Eſpagne aïant déclaré la guerre à la France en faveur de la Hollande, il forma un grand deſſein, dont l'exécution fut ſon unique objet juſqu'à la fin de ſa vie; c'étoit d'enlever, aux Eſpagnols, tout ce qui leur reſtoit de l'Ile de Saint Domingue. Son plan fut dreſſé ſur celui que les Anglois avoient ſuivi pour ſe rendre Maîtres de la Jamaïque; c'eſt-à-dire qu'il projetta de ſe ſaiſir de tous les Ports occupés par des Eſpagnols, ou du moins de leur en fermer l'entrée. Il commença par envoïer une Colonie vers le Cap de Tiburon, ſur la Côte du Sud; enſuite

1672.

1673.

Plan d'enlever San Domingo aux Eſpagnols.

il en fit partir une autre pour la presqu'Ile de Samana ; & ces deux Etablissemens ne laissant plus aux Ennemis d'autre sortie que San Domingo vers la Mer, il rapporta toutes ses vûes à la réduction même de cette Capitale.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1673.

La premiere de ces deux nouvelles Colonies n'eut pas le tems de se fortifier dans son poste, & fut bientôt forcée de l'abandonner ; mais il n'en conçut que plus d'ardeur pour le succès de la seconde, qu'il jugeoit beaucoup plus importante. Samana est une Peninsule, dans la partie Orientale de Saint Domingue. L'Isthme, qui la joint à la grande Terre, n'a pas plus d'un quart de lieue de large ; & son terrein, qui est fort marécageux, la rend facile à défendre. On donne à la Peninsule, environ cinq lieues de largeur, sur quinze à seize de longueur ; ce qui fait au moins quarante de circuit. Elle court, dans sa longueur, à l'Est-Sud-Est, & laisse ouverte, du même côté, une Baie profonde de quatorze lieues, où le mouillage est à quatorze brasses, & si commode, que les Navires y peuvent être amarrés à terre. L'entrée & le dedans sont remplis d'Ilots & de Cayes, qu'il est aisé d'éviter en rangeant la terre du côté de l'Oueſt. Le terrein de la presqu'Ile, quoique peu uni, est très fertile, & sa situation fort avantageuse pour le Commerce. Dès l'origine, les Avanturiers avoient pensé à s'établir dans un si bon Poste ; mais la trop grande proximité de San Domingo, qui n'en est qu'à vingt lieues, & d'où ils devoient s'attendre à recevoir de continuelles insultes, leur avoit fait préférer l'Ile de la Tortue : cependant, on avoit toujours vû des Boucaniers à Samana, pendant que ce Corps avoit été florissant ; & les Flibustiers s'y arrêtoient aussi plus volontiers qu'en aucun autre endroit de la Côte. C'étoient toutes ces raisons qui avoient fait naître au Gouverneur l'idée d'y former une Colonie, à laquelle il avoit donné pour Chef un Avanturier nommé Jamet. La Trouppe n'étant composée que d'Hommes, il avoit jugé qu'il ne falloit pas penser sitôt à faire passer des Femmes, dans un lieu qui n'avoit besoin d'abord que de Soldats : mais le hasard fit mouiller dans la Baie de Samana, un Navire Malouin, chargé de Filles pour la Tortue. Les nouveaux Colons ne manquerent point l'occasion de prendre chacun la leur ; & le Marchand, à qui elles furent bien païées, n'eut pas de peine à les leur laisser. Le Gouverneur, charmé au fond de pouvoir enchaîner tous ses Avanturiers, ne leur fit pas un reproche d'avoir pris volontairement des fers, quoiqu'un peu plutôt qu'il ne le desiroit ; & la Colonie s'en trouva si bien, que dans la suite elle ne consentit qu'à regret à quitter cet Etablissement, pour passer au Cap François.

Deux nouveaux Etablissemens François.

Filles achetées par les Habitans de Samana.

1674.

Mais les autres vûes du Gouverneur furent interrompues par l'érection d'une nouvelle Compagnie, qui prit la place de celle des Indes Occidentales, sous le nom de Compagnie des Fermiers du Domaine d'Occident ; & sa mort, dont cette résolution fut bien-tôt suivie, acheva de dissiper un projet de conquête, pour lequel il n'attendoit plus que le consentement de la Cour. A la premiere nouvelle du changement des Fermiers Roïaux, il passa en France, dans la seule vûe d'y faire goûter ses desseins. Comme il n'étoit question, pour les assurer, que de se rendre maître de San Domingo, il comptoit de pouvoir prendre cette Capitale avec ses seules forces,

Mort de d'Ogeron & son éloge.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

pourvû qu'il fût secondé d'une Escadre qui bouclât le Port. Suivant un autre Plan, qu'il avoit dressé pour l'administration de la Colonie, il promettoit d'y entretenir trois Garnisons, de païer les appointemens du Gouverneur, & de faire entrer tous les ans, dans les coffres du Roi, 40000 liv. de pur bénéfice, sans que Sa Majesté fît la moindre avance. Mais étant arrivé à Paris avec une lienterie invéterée, dont ses dernieres fatigues avoient augmenté le danger, il y mourut vers la fin de la même année (4); sans s'être trouvé en état de voir le Roi, ni le Ministre. La Compagnie des Indes Occidentales lui étoit redevable de plusieurs grosses sommes, dont on assure qu'il n'est jamais rien revenu à ses Héritiers; & toute la France fut surprise de voir mourir assez pauvre, un Homme à qui les occasions n'avoient pas manqué pour amasser légitimement de grandes richesses. Mais il mourut avec une réputation d'autant plus distinguée, qu'aïant toujours été malheureux dans ses entreprises, il n'y avoit rien eu, dans sa conduite, dont on pût faire honneur à la Fortune.

1675.

Progrès de la Colonie.

Sa Colonie continua de devoir ses accroissemens aux principes qu'il y avoit établis. Trois ans après, sous le Gouvernement de son Neveu (5), qui lui avoit succedé, il s'y trouva sept mille personnes, dont trois mille pouvoient être emploïées aux Expéditions les plus difficiles; & dans le dénombrement de 1680, on en compta sept mille huit cens quarante-huit, dont plus de la moitié étoient capables de porter les armes. Ils étoient entretenus dans une vigilance continuelle, par la crainte des Espagnols, qui ne cessoient pas de les regarder comme des Corsaires; mais on ne leur attribue point, dans cet intervalle, d'autres Exploits que ceux des Flibustiers.

1680.

1684.

Etablissement d'une Justice réguliere.

En 1684, quelques désordres, qui venoient du relâchement de la subordination, firent penser à regler l'administration de la Justice. C'étoient, jusqu'alors, les Officiers de la Milice de chaque quartier, qui l'avoient rendue, dans une espece de Conseil, établi sous l'autorité du Gouverneur; mais comme ils n'avoient aucune connoissance des Loix, on proposa de donner un Conseil supérieur à la Colonie, & des Siéges Roïaux aux quatre principaux Quartiers, qui étoient Leogane & le Petit Goave pour la Côte Occidentale; le Port de Paix & le Cap François, pour la Septentrionale. Dès l'année suivante, cette idée fut remplie, avec quelques changemens: le Conseil supérieur fut établi au Petit Goave (6); & ce Poste, comme celui de Leogane, & les deux autres proposés pour la Côte du Nord, eurent chacun leur Siége Roïal. Celui du petit Goave étendit sa Jurisdiction aux quartiers de Nippes, de Rochellois, de la grande Anse & de l'Ile d'Avache. Celui de Leogane comprit tous les Etablissemens de l'Arcahay & des environs. Celui du Port de Paix commençoit au Môle S. Nicolas, embrassoit la Tortue, & finissoit au Port François. Le reste de la Côte étoit de la dépendance de celui du Cap.

Commerce de la Colonie.

Le Commerce de la Colonie s'étoit borné longtems au Tabac; & la dureté des Fermiers Roïaux avoit failli, plus d'une fois, de causer la ruine des Habitans. On a vû qu'elle les avoit portés à la révolte. Ils ne pouvoient se

(4) Suivant d'autres, au commencement de l'année suivante.
(5) M. de Pouancey.
(6) Voïez, ci-dessous.

perſuader que le Roi fût informé de leur miſere. Dans une Aſſemblée générale, ils offrirent, ſi ſa Majeſté leur faiſoit la grace de ſupprimer la Ferme, un quart de tout ce qu'ils enverroient dans le Roïaume, affranchi de toutes ſortes de frais, & de celui même du tranſport; mais ſans choix, & ſurtout à condition que les trois autres quarts, qui demeureroient pour eux, ſeroient quittes auſſi de toutes ſortes de droits, & que les Marchands ou les Propriétaires pourroient avec la même liberté les vendre en gros & en détail, au dehors & dans l'intérieur du Roïaume. Ils prétendoient que S. M. tireroit plus, par cette voie, que par les 40 ſ. par cent qu'elle recevoit du Fermier; ſans compter qu'une faveur ſi bien entendue leur feroit augmenter la culture de l'Indigo & la Fabrique du Coton, d'où l'Etat pouvoit tirer encore de grands profits. On ignore quelle réponſe le Miniſtere fit à ces articles: mais il paroît qu'on n'en obtint rien, & que les années ſuivantes, la Colonie ſe vit pluſieurs fois à la veille de ſa perte, par la langueur du Commerce, ou par le déſeſpoir des Habitans. Enfin la Fabrique de l'Indigo, qui devint conſidérable, jetta beaucoup d'argent dans le Païs, & mit quantité de Particuliers en état de monter des Sucreries. A l'égard du coton, on y renonça bientôt; & les Cotoniers furent arrachés, par la ſeule raiſon qu'un Negre ne pouvoit filer, dans l'eſpace d'un an, aſſez de coton pour dédommager ſon Maître du prix qu'il lui coûtoit & des frais de ſon entretien: objection difficile à comprendre, car ces Eſclaves Afriquains devoient être exercés à ce travail; & dans la plus grande ſplendeur de la Colonie Eſpagnole le coton avoit fait une de ſes principales richeſſes, après la deſtruction même des Indiens; c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'étoit fabriqué que par les Negres. Il eſt incertain dans quel tems on entreprit de planter les Cacaoyers; mais quoique dans la ſuite ils aient péri par des cauſes fort obſcures, on prétend que de toutes les Marchandiſes qu'on a tirées de Saint Domingue, c'eſt celle qui a le plus contribué à peupler la Colonie. Enfin le Rocou faiſoit encore un des plus grands revenus de cette Ile: objet foible, néanmoins, & qui n'auroit point empêché la plûpart des Habitans de chercher une autre retraite, s'ils n'euſſent trouvé quelque profit à faire ſur les priſes des Flibuſtiers.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE 1684.

Offres qu'elle fait au Roi.

D'Ogeron aïant donné ſes principaux ſoins à la grande Ile, ſon Succeſſeur fut ſurpris de trouver celle de la Tortue preſqu'abandonnée. En vain s'efforça t'il de la repeupler, & les mêmes efforts ne réuſſirent pas mieux au Gouverneur qui lui ſucceda (7). On prétendoit que le terrein avoit perdu ſa premiere fertilité; & quoiqu'il y reſtât quelques Habitans, à qui le pouvoir, ou l'occaſion, avoit peut-être manqué pour ſe tranſporter dans un autre lieu, il ne s'y forma preſque plus de nouvelles Habitations. Aujourd'hui, elle eſt abſolument déſerte. Ce fut le Quartier du Port de Païx, qui tira le plus d'avantage de ſes débris. Ce Poſte, le plus important de la Colonie, demandoit un Fort, que l'abandonnement de la Tortue rendoit encore plus néceſſaire, pour la ſûreté du Canal qui les ſépare. Il fut élevé.

La Tortue eſt abandonnée.

1690. Habitans de S. Chriſtophe tranſportés à S. Domingue.

Les Anglois s'étant ſaiſis de Saint Chriſtophe en 1690, une partie des Habitans François de cette Ile fut tranſportée à la Martinique, & les au-

(7) M. de Cuſſy.

Etablissem. des François dans l'Ile de S. Domingue 1690.

tres furent destinés à Saint Domingue, qui reçut un accroissement considérable de cette révolution. Quantité de ces Fugitifs arriverent au Port de Paix, où l'on s'empressa de leur distribuer des Terres. Il en restoit, à Saint Christophe, environ trois cens, Hommes, Femmes, Galeriens, Negres & Mulâtres, que le Général Anglois remit à la conduite d'un Homme de sa Nation, nommé *Smith*, qui s'étoit fait naturaliser dans la partie Françoise de cette Colonie. Ils partirent sous ses ordres, à la fin de Septembre : mais en approchant de Monte-Cristo, ils futent surpris de lui voir prendre le large, mettre à l'avant du Navire deux Canons chargés à mitrailles, avec des Canoniers prêts à faire feu, & placer sur le Pont tout son Equipage, armé de Pistolets & de Sabres. Lorsqu'ils lui demanderent la cause de cette conduite, il leur reprocha d'avoir pris la résolution de se saisir de son Vaisseau. Ce soupçon n'étoit pas sans vraisemblance ; mais sur quelque fondement qu'il l'eut conçu, il continua sa route avec les mêmes précautions, & presque toujours hors de la vûe de terre. En arrivant à l'extrêmité occidentale de l'Ile, il feignit d'avoir manqué le Port de Paix, où il avoit ordre de débarquer sa malheureuse Trouppe ; il se plaignit de manquer de vivres ; il accusa les vents contraires, qui ne lui permettoient pas d'aller plus loin ; enfin il déclara qu'il étoit forcé de mettre tous les François à terre. Aussi-tôt les Hommes furent embarqués dans deux Chaloupes, sous prétexte de leur faire chercher des Habitans de leur Nation pour les secourir : mais il retint leurs hardes, en leur représentant qu'elles ne feroient que les embarrasser. Ensuite, aïant fouillé les Femmes & les Enfans, qu'il laissa presque nus sur le rivage, il mit à la voile & disparut. Quelques François, qui se trouverent heureusement dans ce Canton, ne manquerent point de faire un accueil fort tendre à ces Misérables, & les plus riches Habitans de l'Ile s'empresserent bientôt de les soulager. La plûpart furent conduits au petit Goave, où ils furent reçus comme des Freres. Le Gouverneur, aïant sû que Smith s'étoit retiré à la Jamaïque, & qu'il y avoit eu le front d'assurer qu'il avoit remis ses Passagers à leur destination, envoïa demander Justice de ce Perfide au Général Anglois. D'un autre côté, on vit arriver au Cul-de-sac une grande Barque Angloise, chargée aussi de trois cens François de l'un & de l'autre sexe, qui avoient été conduits de Saint Christophe à l'Ile de Sainte Croix, où l'on avoit refusé de les recevoir. Les Commandans de Saint Domingue, plus humains, les distribuerent dans les meilleures Habitations de leur dépendance, où leur Etablissement devint fort utile. De toutes les Colonies Françoises de l'Amérique, celle de Saint Christophe avoit toujours été la mieux policée : & la dispersion, qui se fit de ses Habitans dans toutes les autres, y porta dit-on, de la politesse, des sentimens & des principes d'honneur & de Religion, qui n'y étoient gueres connus.

Perfidie d'un Anglois.

1691.

En 1691, sous le Gouvernement de M. du Casse, on proposa de réunir tous les quartiers, occupés alors par les François de l'Ile de Saint Domingue, à ceux de l'Ile d'Avache & du Cap François. Cette proposition, qui venoit du Lieutenant-de-Roi de l'Ile de Sainte Croix (8), étoit accompa-

(8) M. Donon de Galifet, Gentilhomme de Provence, qui acquit de grandes richesses, & qui fut dans la suite Commandant Général de la Colonie. Il obtint, en 1705,

gnée d'un Mémoire qui représentoit l'état actuel de la Colonie. » Le Cap
» François, disoit-on, est situé dans le meilleur air de l'Ile; le Port en
» est bon & merveilleusement bien placé pour les Vaisseaux qui viennent
» d'Europe : le terrein est très fertile & bien arrosé ; il peut nourrir six
» mille Hommes, & l'on n'y en compte actuellement que mille, entre
» lesquels il n'y a pas un Homme de considération. Le Port de Paix est à
» huit lieues sous le vent : on y compte au plus quatre-vingts Habitans,
» & c'est tout ce qu'il peut recevoir ; la rade n'est pas des meilleures,
» l'air y est mauvais & le terrein stérile : on y voit néanmoins quantité de
» Fainéans, qui vivent de la Chasse, & logent à la Campagne sous des
» Hures. Le nombre des Habitans, dans ce Poste, va jusqu'à cinq cens
» personnes. Son Fort est un tuf, approchant du Roc, qui a par le haut
» quatre cens cinquante-trois toises de circonférence, & la Mer en envi-
» ronne neuf cens. Le reste est un terrein plat, & l'on rencontre l'eau à
» deux ou trois piés de profondeur. La partie, qui regarde la Mer, monte
» en Amphithéâtre ; celle qui est vers la terre est presque escarpée, de qua-
» rante à cinquante piés de hauteur ; mais, de tous les côtés de terre, il
» est commandé par des côteaux, depuis cent soixante jusqu'à trois cens
» toises d'éloignement. La Torttue, qui est vis-à-vis, n'a plus qu'envi-
» ron cent Hommes. C'est un Païs difficile, & qui n'est propre aujour-
» d'hui qu'à disperser les forces de la Colonie. Dans le Quartier du cul-
» de-sac, on compte cinquante Habitans, & son terrein peut en contenir
» cent de plus ; mais l'air y est mauvais, on y manque d'eau, & celle
» même des Puits y est saumâtre. Leogane est six lieues au-delà ; c'est une
» Plaine, longue d'environ quatre lieues sur une & demie de large, bor-
» dée d'un côté par la Mer, & de l'autre par une chaîne de Montagnes.
» On y compte deux cens Habitans, qui passent pour les plus aisés de la
» Colonie. Le grand Goave est à quatre lieues sous le vent, n'a que trente
» Habitans, & n'en peut contenir davantage. Le petit Goave, qui en est
» éloigné de deux lieues (9), a soixante Habitans, & c'est trop ; l'air y
» est mauvais, les terres y valent encore moins : cependant le Bourg est
» bien bâti, & le Port est excellent. Nippes, six lieues plus loin, a le
» même nombre d'Habitans. Toute cette partie occidentale contient en-
» viron sept cens Hommes, & cent, capables de porter les armes. Ces
» Quartiers sont séparés par de fort mauvais chemins. Enfin, l'Ile d'Ava-
» che est au Sud, vers la Pointe de l'Est, & le Quartier habité est dans
» la grande Terre. C'est un Païs plat, coupé d'un grand nombre de Ri-
» vieres, & d'une fertilité merveilleuse. Il pourroit contenir, au large,
» jusqu'à dix mille Hommes ; mais il ne s'y en trouve pas aujourd'hui plus
» de cent, dont quatre-vingt portent les armes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1691.

Etat de la Colonie Françoise en 1672.

Le motif, qui faisoit souhaiter à M. de Galifet que toute la Colonie fût réduite aux deux Quartiers de l'Ile Avache & du Cap François, c'est qu'outre la bonté de leurs Ports, ils sont les seuls capables de contenir un assez grand nombre d'Habitans pour faire une grande résistance, & que par la

l'érection de sa principale Habitation de S. Domingue en Comté, & mourut à Paris, en 1716.

(9) On n'y compte ordinairement qu'une lieue.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1701.

même raison, il n'étoit pas à craindre que les Ennemis de la France s'établissent puissamment dans ceux qui seroient abandonnés. Mais il paroît que M. du Casse fut d'un autre avis, & que son autorité l'emporta. On continua les Etablissemens dans tous les Postes, jusqu'en 1701, où l'avenement du Duc d'Anjou à la Couronne d'Espagne, rendit les François tranquilles du côté des Espagnols. La guerre, que les deux Nations eurent ensuite à soutenir contre les Alliés de la Maison d'Autriche, fut poussée avec une grande variété d'évenemens; qui n'empêcherent point qu'en 1704 il ne se fît quelque changement dans le Gouvernement spirituel de la Colonie. On a représenté l'état de la Religion sous les Boucaniers. Lorsqu'ils eurent commencé à sortir de leur barbarie, une Paroisse, à mesure qu'elle se formoit, étoit desservie par le premier Prêtre qui venoit s'offrir : ensuite la plûpart de celles du Nord étoient passées entre les mains des Peres Capucins. Mais l'air du Païs se trouvant si contraire à l'habillement & au genre de vie des Religieux de cet Ordre, qu'ils y mouroient presque tous, ils demanderent la liberté de se retirer. Les Jésuites furent chargés des Cures qu'ils abandonnoient; & les Dominiquains eurent les Paroisses des Côtes du Sud & de l'Oueſt (10).

1704. Gouvernement spirituel de la Colonie.

1714. Enfin la tranquillité générale, qui fut rétablie en 1714 par le Traité d'Utrecht, mit la Colonie Françoise de Saint Domingue en état de se peupler & de s'établir solidement. Ce fut alors que les Flibustiers, se voïant réduits à l'oisiveté, prirent, en grand nombre, le parti de se disperser dans les Habitations, & devinrent plus utiles à la Colonie par leur travail, qu'ils ne l'avoient été par cette longue suite d'Expéditions qui feront l'étonnement de la Postérité. Le Gouvernement de la Tortue & Côte de Saint Domingue fut érigé en Gouvernement général, sous le titre de Gouverneur général des Iles sous le vent, avec trois Gouverneurs particuliers sous ses ordres; celui de Saint Louis, pour la Côte du Sud; celui de Leogane, pour tous les Quartiers de l'Oueſt; & celui de Sainte Croix pour toute la partie du Nord.

Mais on jugera mieux de l'état actuel de l'Ile par la Description des deux Colonies, c'est-à-dire l'Espagnole & la Françoise; comparaison curieuse, pour ceux qui voudront se rappeller l'article du Tome XII de ce Recueil. Ce qu'on va dire de l'Espagnole est tiré du Journal de M. Butet; & tout ce qui regarde celle de France, des Relations du P. Labat & du P. de Charlevoix.

(10) Ils n'avoient, auparavant, que les Paroisses de l'Esterre, de la petite Riviere & du cul-de-sac, avec des prétentions, dit le P. Labat, sur toutes celles qu'on pourroit établir dans tout ce Quartier jusqu'à la Riviere de l'Artibonite. Il ajoute que » les » Pensions des Curés sont païées par les Peu- » ples, sur le pié de trois cens écus pour » chaque Curé; que lorsqu'il a un second » on lui donne deux cens écus de plus; & » que le Casuel est plus considérable à S. » Domingue qu'aux Iles du vent : mais que » les Curés n'en ont pas plus de reste au » bout de l'année, parceque toutes les den- » rées, excepté la viande, sont beaucoup » plus cheres ici, & que pour peu qu'ils » soient malades, les Chirurgiens leur en- » levent plus, en une semaine, qu'ils ne peu- » vent recueillir dans un mois. A l'égard » des Capucins, il prétend qu'on n'a jamais » sû au vrai la raison qui les avoit obligés » de se retirer, & que suivant quelques-uns, » les Commandans n'étant pas contens d'eux, » on leur avoit insinué qu'il étoit à propos » qu'ils demandassent leur retraite. *Ubi sup.* » T. 7. pp. 214. & 215.

Les

Les affaires de M. Butet l'appellant à San Domingo, au mois de Mars 1716, il prit sa route par Sant'Iago. Dans une marche de trente-neuf heures, il croit n'avoir fait, dit-il, que trente-quatre lieues communes de France, à l'Est-quart-Nord-Est, cinq degrés vers l'Est. Sant'Iago n'est plus qu'un Bourg ouvert, sans fortifications, sans retranchemens, composé de trois cens cinquante Chaumieres, & d'une trentaine de petites Maisons de brique, avec cinq Eglises assez mal bâties. Il est situé sur une hauteur fort escarpée, au pié de laquelle passe la Riviere *Yaqué*, qui l'environne du côté du Sud & de l'Oüest; à l'Est & au Nord, c'est une grande Plaine, bordée de Bois assez hauts. Les Montagnes de Monte-Cristo sont à deux lieues au Nord; Puerto di Plata, à sept lieues au Nord-Nord-Est; les Montagnes de la Porte, à cinq lieues, & *le Begue* à sept, Est Sud-Est.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Voïage de M. Butet & Description de la Colonie Espagnole.

L'air de Sant'-Iago passe pour excellent, & pour le meilleur de l'Ile entiere; ce qu'on attribue particulierement au vent d'Est, qui ne cesse presque point d'y regner. Jamais on n'y a vû de maladie épidémique; & quantité de Malades y viennent de toutes les parties de la Colonie Espagnole, pour le rétablissement de leur santé. On y trouve aussi quantité de François, exclus de leurs Habitations par diverses avantures, auxquels la pureté de l'air a fait choisir cette retraite. Cependant la Ville & les Terres de la dépendance ne contiennent qu'environ trois cens soixante Hommes capables de porter les armes, la plûpart Mulâtres, ou Negres libres, ou Metifs. Le Commandant a le titre d'Alcalde Major, & tient sa nomination de la Cour d'Espagne. On seme du blé dans le Canton de Sant'Iago, & l'on y recueille tous les ans pour cent mille écus de Tabac, qui se transporte à San Domingo. Les Habitans nourrissent aussi quantité de Bestiaux, dont ils font un bon Commerce avec le Cap François, outre celui des cuirs & des viandes salées. Le Païs étant fort propre d'ailleurs à la culture de l'Indigo, du Cacao, du Coton, du Rocou & du Sucre, ce seroit un autre fond de richesses, s'il étoit mieux peuplé. M. Butet ajoute que le Fleuve Yaqué roule dans son sable quantité de grains d'un or très pur, & que peu d'années avant son Voïage, on en avoit trouvé un du poids de neuf onces, qui fut vendu cent quarante piastres à un Capitaine Anglois. Leur grosseur ordinaire est celle d'une tête d'épingle applatie, ou d'une lentille fort mince. Ceux, qui font leur occupation de cette recherche, en recueillent chaque jour pour la valeur de plus d'une piastre; mais la paresse, & l'incommodité d'avoir sans cesse le pié dans l'eau, font négliger un si grand avantage aux Habitans. On fit voir, à M. Butet, un Plat d'argent très fin, composé de deux lingots, qui venoient d'une Mine des Montagnes de Puerto di Plata. Tout ce Païs, dit-il, est rempli de Mines très abondantes, d'or, d'argent & de cuivre. Il apprit d'un Habitant François de Sant-'Iago, nommé Jean de Bourges, que sur les bords d'un petit Ruisseau, connu sous le nom de *Rio Verde*, on avoit découvert une Mine d'or, dont le principal rameau, auquel ce François avoit travaillé, n'avoit pas moins de trois pouces de circonférence, d'un or très pur, massif, & sans mélange d'aucune autre matiere; que Rio verde traîne une quantité surprenante de grains d'or, mêlés dans son sable; que Dom Francisco de Luna, Alcalde du Begue, aïant sû qu'on avoit ouvert plusieurs Mines le long du même

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Ruiſſeau, voulut s'en ſaiſir au nom du Roi; & que les Propriétaires s'y étant oppoſés, il en informa la Cour d'Eſpagne, qui donna ordre au Préſident de San-Domingo, de faire combler toutes les Mines de l'Ile.

Sur la route de Sant'Iago au Begue, on voit, à deux lieues au Nord-Eſt de ce Village, les débris de l'ancienne Ville de la Vega, entre leſquels le Couvent des Peres de Saint François ſubſiſte encore preſque entier, avec deux Fontaines, & quelques reſtes de fortifications. Cette Ville, où l'on comptoit juſqu'à quatorze mille Hommes portant les armes, aïant été renverſée par un tremblement de terre, quelques-uns de ſes Habitans ont formé, à deux lieues de leurs anciens murs, un petit Bourg que les François nomment *le Begue*, de l'ancien nom *Vega*, qui ſe prononce Bega. Il eſt ſitué à la chûte des Montagnes de la Porte, ſur la rive droite de la petite Riviere de Camon. Quoiqu'il ne contienne pas plus de neuf Chaumieres, ſa dépendance eſt conſidérable, & les Eſpagnols y entretiennent deux Compagnies de Milice, compoſées de deux cens dix hommes, avec leurs Officiers, & gouvernées par deux Alcaldes. On y compte auſſi plus de cinquante François réfugiés.

Le *Cotuy*, eſt un Village à l'Eſt du Begue, ſur les premieres hauteurs des Montagnes de la Porte, qui ont, en cet endroit, douze lieues de profondeur, & deux lieues au-delà du Fleuve *Yuna*, qui, ſortant des mêmes Montagnes, coule au Nord-Eſt, reçoit un très grand nombre de Ruiſſeaux & de petites Rivieres, & va ſe rendre à la Mer dans la Baie de Samana. Le Cotuy, qui ne conſiſte qu'en cinquante Cabanes fort pauvres, ne laiſſe pas d'étendre ſa Juriſdiction l'eſpace de vingt-cinq lieues, en remontant à l'Eſt le long des Montagnes. Deux Alcaldes y commandent, avec deux Capitaines de Trouppes du Païs, dont les Compagnies forment au plus cent ſoixante Hommes. Ce territoire n'a de remarquable qu'une Mine de cuivre, à deux lieues du Village, au Sud-Eſt, & dans les Montagnes. Mais le principal Commerce du Païs conſiſte dans les viandes ſalées, le Suif & les Cuirs que les Habitans portent à San Domingo. Ils prennent auſſi, dans les Montagnes, quantité de Chevaux ſauvages, qu'ils vont vendre aux Habitations Françoiſes. Du haut des Montagnes de la Porte, dont l'extrêmité, qu'on nomme le *Bonnet à l'Evêque*, s'avance au Sud-Eſt juſqu'à la vûe du Cap François, & qui, remontant à l'Eſt-quart-Sud-Eſt, vont aboutir à ſept lieues du Cap Raphael, on découvre cette grande & fertile Plaine, dont on a parlé, au tems de la Découverte, ſous le nom de *Vega de Real*. Du milieu de la longueur des Montagnes, on a trois heures de marche pour deſcendre dans la Plaine de San Domingo; & remontant à l'Eſt le long des Montagnes, on rencontre, à trois lieues du même endroit, le Bourg de Monte-Plata, où l'on compte environ trente familles Eſpagnoles. C'eſt fort près de ce Bourg qu'on trouve le Village de Boya, retraite du Cacique Henri, dont on a rapporté les curieuſes avantures (11). Mais le reſte des anciens Inſulaires, qui s'y étoient retirés avec lui, ne montoit point, en 1716, à plus de quatre-vingt-dix perſonnes, dont les deux tiers étoient des Femmes. Les Eſpagnols ont, dans ce Canton, une Compagnie de Milice.

(11) Au Tom. XIII de ce Recueil.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

La plus grande Plaine de l'Ile, après la Vega de Real, eſt celle de San Domingo ; mais on en vante beaucoup moins la bonté. Des Montagnes de la Porte, qu'elle a vers le Nord, juſqu'à la Mer, qu'elle regarde au Sud, ſa largeur eſt depuis huit juſqu'à douze lieues. On lui en donne trente de longueur, depuis d'autres Montagnes, qui ſont à l'Oueſt de la Ville, juſqu'à la Côte orientale de l'Ile. M. Butet ne compte que trente-huit lieues de Sant'Iago à San Domingo, & croit ces deux Villes preſque Nord-Oueſt & Sud-Eſt, tirant un peu plus vers l'Oueſt.

On a donné, dans un autre article, la deſcription de cette Capitale ; mais quelles que fuſſent autrefois ſes fortifications, elle n'eſt défendue aujourd'hui que par un ſimple mur, ſans foſſé, & ſans aucun ouvrage extérieur. Ce mur n'a même, en quelques endroits, que dix piés de haut, ſur trois d'épaiſſeur, & n'eſt ſoutenu en dedans, d'aucune apparence de rempart. De l'autre côté de la Ville, on trouve une Prairie, large de quatre cens pas, d'où l'on entre dans un Bois, profond d'un mille, au-delà duquel on a conſtruit, ſur le bord de la Mer, un petit Fort, nommé Saint Jérôme, qui défend le ſeul endroit de la Côte où l'on puiſſe débarquer. Il eſt quarré. Chaque face a cent quarante piés de long, avec des flancs de cinq à ſix piés de large, un angle rentrant au milieu de chaque Courtine, & un Foſſé de douze piés de profondeur ſur vingt-quatre de largeur. Il eſt revêtu d'une bonne muraille, mais ſans chemin couvert & ſans paliſſades. Quatre guérites occupent les pointes de quatre eſpeces de Baſtion. On entre dans le Fort par deux Ponts-levis, l'un du côté de la Mer, l'autre à l'oppoſite ; & les Portes ne peuvent recevoir que deux Hommes de front : il a, pour Artillerie, trente Pieces de Canon de huit livres de balle ; & la Garniſon ordinaire eſt de vingt-cinq Hommes, quoiqu'il puiſſe en loger cent. Le mouillage eſt bon pour toutes ſortes de Vaiſſeaux, à la portée du Canon ; & la deſcente eſt fort aiſée, dans une petite anſe de ſable. Tout le Païs qui eſt au-delà, juſqu'à la Riviere de Haina, eſt couvert de Bois fort épais, au travers deſquels on a tiré un chemin, qui conduit vers Azua, & dont la premiere demie lieue eſt coupée de diſtance en diſtance, par trois retranchemens de Maçonnerie en fer à cheval, avec des embraſures & des terraſſes, pour y placer du Canon. La longueur de la Prairie, qui borde San Domingo à l'Oueſt, eſt de cinq cens toiſes, Nord & Sud, & ſe termine au Nord à quelques hauteurs couvertes de Bois, précédées d'un Bourg qui ſe nomme les *Illegnas*. Mais ſi la Ville peut être aiſément inſultée du côté des Terres, elle paroît imprenable du côté de la Mer & de celui du Fleuve, où une bonne muraille, à hauteur d'Homme, flanquée de Tours bâties ſur des Rochers eſcarpées, où la Mer briſe continuellement, & cent ſoixante pieces de Canon en batterie, la défendent également de la fureur des eaux & de toutes ſortes d'attaques. La Citadelle, que les Eſpagnols nomment *la Force*, eſt ſituée, comme elle l'étoit anciennement, ſur une langue de terre, formée dans la Mer par l'embouchure du Fleuve ; & ſa principale défenſe conſiſte dans pluſieurs batteries couvertes, qui donnent & ſur la Mer & ſur le Fleuve : elles ſont placées d'ailleurs ſur des rochers eſcarpés, de dix-huit piés de haut, où les Chaloupes ne peuvent aborder,

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

parceque les vagues y ſont toujours très fortes. Du côté de la Ville, elle n'a qu'une ſimple muraille, haute de quinze piés, épaiſſe de deux, ſans flancs, ni baſtions, ni remparts, ni foſſés, ni la moindre piece d'Artillerie. On y entre par une grande Porte, qui a ſon Corps-de-garde; & du milieu de la Place d'armes s'éleve une grande Tour, qui ſert de logement au Gouverneur. Au vent de la Ville, on entretient, ſur une Pointe avancée, un Corps-de-Garde de ſix Hommes, pour obſerver les Bâtimens qui s'approchent; précaution, qui n'empêche point que le Corps-de-garde même ne puiſſe être enlevé facilement.

Le Gouvernement de la Ville de San Domingo eſt entre les mains d'une Audience Roïale, compoſée du Préſident qui eſt tout-à-la fois Capitaine Général, de quatre Auditeurs ou Conſeillers, d'un Fiſcal, ou Procureur Général, d'un Rapporteur & de deux Secretaires des Iles de Cuba & de Portoric; & toute la Côte du Continent, depuis l'Ile de la Trinité juſqu'à la Riviere de la Hacha, en dépend pour le Civil, mais en qualité de Capitaine Général: l'autorité du Préſident eſt bornée à l'Ile de Saint Domingue. Chaque année, le Peuple de San Domingo élit deux Alcaldes, qui ſont les Juges ordinaires des affaires civiles, & qui l'année d'après, deviennent Alcaldes de *la Hermandad*, Juriſdiction qui connoît des affaires criminelles, & qu'on peut comparer aux Maréchauſſées de France. La Magiſtrature municipale eſt compoſée de quatre Régidors, qui doivent avoir paſſé par les Charges d'Alcaldes, d'un Lieutenant de Police, de l'Alferez roïal, qui porte l'Etendard de la Couronne, en paix comme en guerre, & des deux Alcaldes ordinaires. Tous ces Officiers ont droit de ſuffrage, dans les Elections annuelles. La Contadorie eſt une autre Cour, qui a le Préſident pour Chef, & dont l'office eſt de régler les affaires du Roi dans tout ce qui concerne la perception des droits Roïaux, le paiement des Trouppes, & les autres dépenſes du Gouvernement. Cette Chambre n'a que deux Officiers, le Tréſorier & le Contador, avec un Secretaire: le Préſident, le Tréſorier & le Contador ont chacun leur clé du Tréſor.

A l'égard du Militaire, le Capitaine Général a ſous lui un Gouverneur d'armes, un Major, huit Aide-Majors, quatre Compagnies de Trouppes reglées, chacune de cinquante Hommes, entretenues & païées par la Cour, & une Compagnie d'Artillerie de quarante Canoniers. Chaque Compagnie de Soldats a ſon Capitaine en pié, avec un Capitaine réformé, ſans ſolde, qui porte le fuſil comme un ſimple Factionnaire, & ſon Lieutenant. La Compagnie d'Artillerie n'a pas d'autre Officier qu'un ſeul Capitaine. La Citadelle a ſon Commandant particulier, païé par le Roi, mais ſans Garniſon. Tous les autres Officiers ne reçoivent aucune ſolde du Roi. Du nombre des deux cens Soldats, entretenus dans la Ville, on détache treize Hommes, commandés par un Lieutenant, qui font toute la Garniſon de Sant'-Iago, & qui ne ſont jamais relevés. Un autre Détachement de vingt-cinq Hommes, commandé par un Lieutenant & un Aide-Major, fait celle du Fort Saint Jerôme. Le Corps de la Milice Bourgeoiſe eſt compoſé de ſix Compagnies, de Mulâtres ou d'Indiens, avec un très petit nombre de Blancs, qui font enſemble ſept cens vingt-cinq Hommes; celle des Negres libres, à laquelle on joint beaucoup d'Eſclaves, eſt de cent ſoixante. Le Bourg des

Illegnas, qui eſt comme un Fauxbourg de la Capitale, a deux Compagnies de Milice Bourgeoiſe, qui font deux cens quarante Hommes, preſque tous Blancs. Le Village de San Lorenzo, peuplé de Negres libres François, c'eſt-à-dire des Eſclaves transfuges de la Colonie Françoiſe, & ſitué ſur les bords de l'Ozama, une petite lieue au-deſſus de San Domingo, entretient une Compagnie de cent quarante Hommes, commandé par un Alfiere des Trouppes reglées. Toutes ces Trouppes font quinze cens Hommes d'armes, dans la Capitale & les environs.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Le Clergé de cette Ville eſt compoſé d'un Archevêque, Primat de toutes les Indes Eſpagnoles, de qui relevent immédiatement les Evêques de la dépendance de l'Audience Roïale; d'un Archidiacre, de quatorze Chanoines, & d'un très grand nombre d'autres Prêtres, qui deſſervent l'Egliſe Métropolitaine & les Paroiſſes. Les Dominiquains, les Franciſcains, les PP. de la Merci & les Jéſuites ont de fort belles Maiſons & de magnifiques Egliſes. On ne vante pas moins les édifices des deux Monaſteres de Filles, les ſeuls de la Ville; mais leurs revenus ne répondent point à cet éclat. San Domingo eſt rempli d'ailleurs de Chapelles particulieres. Il y a deux Hôpitaux, gouvernés par l'Archevêque & par les Magiſtrats, qui en nomment les Adminiſtrateurs. L'Egliſe Métropolitaine eſt d'une Architecture ſuperbe, & relevée encore par la richeſſe de ſes ornemens. La Ville n'a qu'une Paroiſſe, & l'on n'en compte que dix dans tout le reſte de la Colonie: Alta gratia, Sant'Iago, le Begue, Cotuy, Zirbo, Monte-Plata, dont le Curé deſſert auſſi les Villages Indiens de Boya & de Bayaguana; Gohava, Baurea & Azua, dont le Curé va quelquefois exercer ſes fonctions dans les quartiers de la Maguana & de Neyva, qui ſont ſans Prêtres & ſans Egliſes.

Ce qu'on appelle aujourd'hui Alta gratia, ou le Village de Higuey, eſt apparemment ce qu'on nommoit autrefois Salvaleon Higuey. Ce Village eſt compoſé de ſoixante Maiſons, & ſitué à la tête de l'Ile, entre le Cap de l'Engaño & la pointe de l'Eſpada, à quatre lieues de la Mer. C'eſt un célebre Pélerinage, où les Eſpagnols vont de tous les quartiers de leur Colonie. On y voit un aſſez beau Couvent. La Place eſt commandée par un Alcalde Major, & par le Capitaine d'une Compagnie de quatre-vingts Hommes. Toute l'étendue de ce diſtrict eſt de vingt-trois lieues de long, ſur ſix de large. Zeïbo, ou Seïbo, Bourg plus conſidérable par le nombre de ſes Maiſons, qui monte à cent quatre-vingt, l'eſt moins par ſon diſtrict, qui n'a que ſeize lieues de long ſur huit de large. Il eſt ſitué à vingt-cinq lieues Eſt-Nord-Eſt de San Domingo. Deux Alcaldes y commandent, avec deux Capitaines dont les Compagnies font deux cens trente Hommes. Son territoire eſt borné au Nord par celui de Bayaguana, éloigné de dix-huit au Nord-Eſt de San Domingo. Bayaguana eſt un Village de cinquante Maiſons, ſitué au pié des Montagnes de la Porte, & commandé par un Alcalde, avec le Capitaine d'une Compagnie de ſoixante Hommes. A douze lieues de San Domingo, vers l'Oueſt, on entre dans un Canton nommé *Bany*, qui s'étend d'environ dix lieues le long de la Mer juſqu'aux Salines, & vers la Baie d'Ocoa. Sa largeur n'eſt que de deux ou trois lieues, entre la Mer au Sud, & des Montagnes inacceſſibles au Nord. Il n'a, ni Bourgs, ni Villages, & n'en eſt pas moins gardé par une Compagnie de

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

cent quarante Hommes, qui relevent immédiatement de la Capitale. Le Bourg de Gohava, situé au milieu de l'Ile, est composé de cent-vingt Maisons, & gouverné par deux Alcaldes, avec deux Capitaines, dont les Compagnies sont chacune de cent vingt-cinq Hommes. C'est le quartier le plus étendu de l'Ile : sa longueur est au moins de trente-cinq lieues, sur seize à dix-huit de large. Il a, au Nord, les Montagnes du Port de Paix, & celles de la Porte, qui n'en sont qu'à six lieues ; au Nord-Oueſt, le Cap François, qui en est à seize lieues ; au Sud-Est, San Domingo, à cinquante-cinq lieues ; à l'Oueſt, l'Artibonite ; au Sud, le Quartier de Mirbalais & les dépendances d'Azua ; à l'Est, le Begue, & les doubles Montagnes qui sont au Nord-Oueſt de la Capitale. Sa Juriſdiction renferme le petit Village de Banica, qui n'en est qu'à sept lieues, sur le chemin d'Azua. Ce Village & ses environs sont gardés par un Détachement de quarante Hommes.

Dans le chemin qui conduit du Fort Saint Jerôme à Azua, on a tiré trois retranchemens, dans l'espace d'une demie lieue depuis ce Fort. A cent pas du plus éloigné, un autre chemin, qui vient de Sant'Iago, de Cotuy, & du Begue, coupe le premier ; & c'est dans ce lieu que les Espagnols défirent, en 1652, les Anglois commandés par Venables, qui avoient entrepris de se rendre Maîtres de San Domingo (12). Trois lieues & demie plus loin, on trouve l'embouchure de la Riviere d'Haina, où les plus grands Vaisseaux peuvent mouiller sans péril, après la saison des Ouragans. En suivant le même chemin, qui continue de regner le long de la Côte, on fait six lieues pour arriver à la Riviere de Nizao, dont la largeur est d'un quart de lieue au-dessus de son embouchure, & qui se décharge dans la Mer par cinq Canaux. Sept lieues plus loin, on rencontre la Riviere d'Ocon, d'où l'on en compte neuf à la Bourgade d'Azua, située à une lieue & demie de la Mer, & composée de trois cens mauvaises Cabanes, bâties de bois & couvertes de feuilles de Lataniers. Deux Alcaldes, choisis annuellement par le Peuple, y rendent la Justice ; & la défense de ce Bourg consiste en trois Compagnies, chacune de cent quarante Hommes, commandée par un Mestre-de-Camp de Milice & son Lieutenant. Le Port d'Azua est à une lieue & demie au Sud de la Bourgade. Sa situation, qui l'expose aux vents du Sud, le rend dangereux pendant la durée des Ouragans.

Tel étoit l'état de la Colonie Espagnole, au commencement de l'année 1717 ; & l'on n'en connoît point de Description plus récente. On y comptoit alors dix-huit mille quatre cens dix ames, & dans ce nombre trente-sept Compagnies, qui faisoient trois mille sept cens cinq Hommes portant les armes, avec environ quatre cens François, ou répandus dans les Habitations, ou gens de Mer, qui servoient le long des Côtes sur les Bâtimens Espagnols. Si l'on en excepte la Capitale, ou plusieurs Maisons se ressentent encore de son ancienne splendeur, toutes les autres Places n'offrent que des Chaumieres, où l'on est à peine à couvert ; & dans la Capitale même, lorsque les anciennes Maisons tombent de vieillesse, ou par

(12) Cette victoire se célebre tous les ans avec beaucoup de pompe.

accident, il ne se fait plus d'autres Edifices. L'ameublement répond à la grossiereté du logement. Aussi nous assure-t'on que la plûpart de ces lieux n'ont plus de Manufactures, ni de Commerce. Les Habitans ne se nourrissent que de leurs nombreux Troupeaux; & c'est d'eux aussi que la Colonie Françoise tire toute sa viande. Elle leur fournit en échange, dequoi satisfaire aux autres besoins de la vie; car ils ne reçoivent presque plus rien d'Espagne, & la paresse leur ôte les ressources de l'industrie & du travail. Ceux, qui nous en font cette peinture, rendent justice d'ailleurs à leur sobrieté. » Ce sont, disent ils, les Hommes du monde qui vivent à moins » de frais. Leurs Hattes les nourrissent, & le Chocolat supplée ce qui manque à cette nourriture champêtre. Ils ne s'occupent à rien pendant tout » le jour, & n'imposent pas même alors de travail pénible à leurs Esclaves. Leur tems se passe à jouer, ou à se faire bercer dans leurs Hamacs. » Lorsqu'ils sont las de jouer, ou qu'ils cessent de dormir, ils chantent; » ils ne sortent de leurs lits que quand la faim les presse. Pour aller prendre de l'eau à la Riviere, ou aux Fontaines, ils montent à cheval, n'eussent-ils à faire que vingt pas : il y a toujours un cheval bridé pour cet » usage. La plûpart mépriſent l'or, sur lequel ils marchent, & se moquent des François, qu'ils voient prendre beaucoup de peine, pour » amasser des richesses, dont ils n'auront pas le tems de jouir en repos. » Cette vie tranquille & frugale les fait parvenir à une extrême vieillesse. » Au reste, le soin de cultiver leur esprit ne les occupe pas plus, que celui » de se procurer les commodités de la vie. Ils ne savent rien. A peine » connoissent-ils le nom de l'Espagne, avec laquelle ils n'ont presque plus » de commerce. D'ailleurs, comme ils ont extrêmement mêlé leur sang, » d'abord avec les Insulaires, ensuite avec les Negres, ils sont aujourd'hui » de toutes les couleurs, à proportion qu'ils tiennent de l'Européen, de » l'Afriquain ou de l'Amériquain. Leur caractere participe aussi des trois; » c'est-à-dire qu'ils en ont contracté tous les vices.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ÎLE DE S. DOMINGUE.

On leur attribue néanmoins quelques vertus, surtout un profond respect pour la Religion, qu'ils savent allier avec un libertinage excessif, & cette espece de charité qui intéresse le cœur aux besoins d'autrui. Il se trouve, sur les frontieres de la Colonie Françoise, quantité de Fainéans, qui courent le Païs pour vivre d'aumônes : malgré l'animosité mutuelle des deux Nations, ils sont bien traités dans les Terres Espagnoles, & l'on s'y retrancheroit plutôt le nécessaire, que d'y laisser rien manquer à ceux qui demandent quelque secours. Enfin, si la paresse n'avoit pas plus de part que la Philosophie à la vie simple & frugale qu'on y mene, on devroit de l'admiration à des Hommes qui foulent aux piés les richesses de leur Païs, & se privent de mille biens qu'ils pourroient se procurer par un travail médiocre. On assure même que ce n'est pas seulement chez eux, qu'ils gardent cette modération : » Ils vont souvent dans les Quartiers François, avec de » grands trains de Chevaux, & rarement on les voit entrer dans les Hôtelleries. Ils campent le long des chemins; ils laissent paître leurs Chevaux dans les champs, & se mettent à couvert sous des Barraques, qu'ils » dressent à la hâte. Ils font leurs repas d'un morceau de viande boucanée, qu'ils portent avec eux, de Bananes, qui se trouvent partout, &

» de Chocolat. S'ils ſont invités par quelques François, ils font honneur à ſa table ; mais ils boivent peu.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

Ajoutons à cette Deſcription de la Colonie Eſpagnole, qu'entre les Eſclaves fugitifs, qui y ſont paſſés des Quartiers François, il y en a beaucoup, qui, fuïant auſſi le joug de l'Eſpagne, ſe ſont cantonnés dans les Montagnes, où ils vivent dans une égale indépendance des deux Nations, dont l'intérêt commun ſeroit de ne pas les y laiſſer trop multiplier.

Deſcription de la Colonie Françoiſe.

L'Hiſtorien de Saint Domingue donne, en 1726, à la Colonie Françoiſe, trente mille perſonnes libres, & cent mille Eſclaves noirs ou Mulâtres. Entre les premiers, dit-il, on pouvoit compter dix mille Hommes en état de porter les armes ; & dans le beſoin, il étoit aiſé d'armer vingt mille Negres, ſans que les Manufactures euſſent beaucoup à ſouffrir. On ne peut douter que dans l'eſpace de trente ans, ce nombre ne ſoit conſidérablement augmenté.

On commence la Deſcription des divers quartiers de la Colonie, par celui dont le Commerce a toujours été le plus floriſſant, & qui doit cet avantage à ſa ſituation. C'eſt le quartier du Cap François, ſitué dans une grande & fertile Plaine, à l'extrêmité occidentale de la Vega Réal, dont plus des trois quarts demeurent aujourd'hui incultes entre les mains des Eſpagnols. On ne s'accorde pas ſur l'étendue de la Plaine du Cap. Les uns la reſtraignent à cinq Paroiſſes, qui ſont les plus proches de la Ville, & qui ſe nomment *Limonade*, le *Quartier Morin*, la *petite Anſe*, *l'Acul* & le *Morne rouge*. D'autres lui donnent pour bornes à l'Eſt, la Riviere *du Maſſacre*, & à l'Oueſt la Riviere *Salée*, qui eſt un peu au-deſſus du Port *Margot*. Dans cette derniere ſuppoſition, que le même Hiſtorien juge la mieux fondée, ſa longueur eſt d'environ vingt lieues, & ſa largeur de quatre. Elle n'a que la Mer pour limite au Nord. Au Sud, elle eſt reſſerrée par une chaîne de Montagnes, qui n'a, nulle part, moins de quatre lieues de profondeur, & qui dans quelques endroits en a juſqu'à huit. Ces Montagnes renferment les plus belles Vallées du Monde, coupées d'une multitude infinie de Ruiſſeaux, qui les rendent également agréables & fertiles. Les Montagnes mêmes n'ont rien d'affreux : la plûpart ne ſont pas d'une hauteur extraordinaire ; pluſieurs ſont fort habitables, & peuvent être cultivées juſqu'à la cime.

La Ville du Cap François (13) eſt preſqu'au milieu de la Côte, qui borde cette Plaine ; & depuis longtems c'eſt le plus fréquenté de tous les Ports de l'Ile : ſa ſituation le rend non-ſeulement très ſûr, mais fort commode pour les Navires qui viennent de France. Il eſt ouvert au ſeul vent du Nord-Eſt, dont il ne peut même recevoir aucun dommage, parceque l'entrée eſt toute ſemée de Récifs qui rompent l'impétuoſité des vagues, & qui demandent toutes les précautions des Pilotes. Neuf ou dix lieues à l'Eſt, on trouve le Port de Bayaha, le plus grand de toute l'Ile. Son circuit eſt de huit lieues ; & ſon entrée, qui n'a de largeur que la portée d'un Piſtolet, offre en face une petite Ile, ſous laquelle les Navires peuvent mouiller. On travailloit en 1728 à fortifier ce Port, & l'on avoit entrepris d'y bâtir une Ville. Le Port Margot, célebre du tems des

(13) Le Plan qu'on en donne eſt de l'année 1728.

Flibuſtiers,

Flibuſtiers, n'eſt qu'une ſimple Rade, où l'on mouille depuis douze juſqu'à quatorze braſſes, entre la grande Terre & un Ilot d'une lieue de circuit : il eſt accompagné d'une petite Bourgade. Entre le Cap & le Port Margot, à une lieue du premier, on rencontre le Port François, qui y eſt fort profond, mais peu fréquenté, parcequ'il eſt au pié d'une très haute Montagne, & que les Terres en ſont ſtériles. Cette Montagne s'étend l'eſpace de quatre lieues ſur la Côte, & ſe termine à l'Oueſt par un Port très vaſte & très profond, que les Eſpagnols ont nommé *Ancon de Leriſa* (14), & les François, par corruption, le Can de Louiſe ; mais on l'appelle plus ordinairement le Port de l'Acul, du nom d'une Paroiſſe qui n'en eſt pas éloignée. L'entrée en eſt bordée de Récifs, & l'on y mouille par trois braſſes & demie. Du Port Margot, qui eſt à deux lieues de celui de l'Acul, on en compte cinq à la Tortue, vis-à-vis de laquelle eſt le Port de Paix. En continuant de ſuivre la Côte, on entre d'abord dans le Port des Mouſtiques, qui eſt fort reſſerré par ſes deux Pointes ; mais douze Navires y peuvent aiſément mouiller par dix ou douze braſſes. Une lieue plus loin eſt le *Port à l'Ecu*, de grandeur & de profondeur peu différentes. Delà, on a ſix ou ſept lieues juſqu'au Môle Saint Nicolas, à côté duquel eſt un Havre de même nom, ſûr partout, à douze braſſes, & pour toutes ſortes de Navires. Entre le Cap François & Bayaha, on rencontre dans le quartier de Limonade, à deux lieues du Cap, la Baie de Caracol, qui eſt le Puerto Réal, où Chriſtophe Colomb avoit placé ſa premiere Colonie. A trois lieues de Bayaha, vers l'Eſt, on trouve la Baie de Mancenille, où l'on peut mouiller à quatre ou cinq braſſes. Trois lieues plus loin, on trouve la Grange, & trois lieues après la Grange, *Monte-Criſto*, au détour duquel s'offre une Rade, où l'on a depuis ſept juſqu'à trente braſſes. L'ancienne Iſabelle, que les François de Saint Domingue nomment vulgairement *Iſabelique*, étoit à douze lieues au vent de Monte-Criſto. Puerto di Plata, ou *Porto Plate* dans le langage des François, eſt à neuf ou dix lieues d'Iſabelique ; & treize ou quatorze lieues plus loin, on voit une Pointe, qui avance beaucoup en Mer (15). Elle fait le commencement d'une grande Baie, connue ſous le nom de Coſbec, où l'on mouille par douze braſſes, & dont le milieu offre un Port, formé par une petite Ile, d'où l'on compte dix lieues à Samana.

Etablissem. des François dans l'Ile de S. Domingue

Après cette deſcription générale, il y a beaucoup de lumieres à tirer du Voïage que le P. Labat fit d'une Habitation à l'autre. Il débarqua au Cap François. La partie de l'Ile, qui forme la Colonie Françoiſe, commence, dit-il, à la grande Plaine de Bayaha, à l'Eſt du Cap, où il trouva de très beaux Etabliſſemens. De cette Plaine, en côtoïant la bande du Nord vers l'Oueſt, & retournant à l'Eſt par la bande du Sud juſqu'au Cap Mongon, qui eſt preſque à diſtance égale de la Pointe de l'Eſt & de celle de l'Oueſt, on parcourt toute la Colonie. Le Cap le plus à l'Oueſt eſt celui de Tiberon, que les Eſpagnols nomment de los Tuberones, c'eſt-à-dire des Requins ; parcequ'au tems de la découverte ils y trouverent quan-

Obſervations du P. Labat.

Etendue de la Colonie Françoiſe.

(13) Le nom de ce Port & celui du précédent leur viennent de deux Dames Eſpagnoles qui y avoient des Etabliſſemens.

(15) Chriſtophe Colomb la nomma *Cabo Frances*.

ÉTABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

tité de ces Monstres marins. En suivant tous les Cantons des Anses & du grand cul-de-sac de Leogane, cette partie Françoise doit avoir plus de trois cens lieues de tour ; mais de pointe en pointe, comme on mesure ordinairement les Côtes, elle n'en a pas plus de deux cens.

Etat du Cap François en 1701.

La Ville du Cap François, dont on a donné le Plan d'après le P. de Charlevoix, doit avoir reçu beaucoup d'embellissemens dans un intervalle fort court, s'il la vit telle qu'il la représente. Cette Place, dit le P. Labat, qui ne la traite que de Bourg, après avoir été ruinée & brûlée deux fois, s'étoit rétablie (en 1701) ; » & rien n'étoit plus facile, puisque » toutes les Maisons n'étoient que de fourches en terre, palissadées ou en- » tourées de Palmistes refendus, & couvertes de *taches* ; nom qu'on donne » dans le Païs aux queues, ou gaînes, des Palmistes. Il y avoit, au milieu du » Bourg, une assez belle Place, d'environ trois cens pas en quarré, bor- » dée de Maisons semblables aux autres. Un des côtés offroit, entr'autres » Bâtimens, un grand magasin qui avoit servi pour les munitions du » Roi, & qui servoit alors d'Hôpital, en attendant que celui qu'on bâ- » tissoit, à un quart de lieue du Bourg, fut achevé. Sept ou huit rues, qui » aboutissoient à cette Place, étoient composées d'environ trois cens Mai- » sons. L'Eglise Paroissiale étoit dans une rue qui faisoit le côté gauche » de la Place, & bâtie, comme les Maisons, de fourches en terre, mais » couvertes d'Essentes. Le derriere du Sanctuaire, & dix piés de chaque » côté, étoient garnis de planches. Tout le reste étoit ouvert, & palissadé » de Palmistes, refendus seulement à hauteur d'appui, afin qu'on pût » entendre la Messe en dehors de l'Eglise, comme en dedans. L'Autel étoit » des plus simples & des plus mal ornés. On voïoit, du côté de l'Evan- » gile, un Fauteuil, un Prie-Dieu, & un Carreau de velours rouge pour » le Gouverneur. Le reste de l'Eglise étoit rempli de bancs, de différen- » tes figures ; & l'espace qui étoit au milieu de l'Eglise, entre les bancs, » étoit aussi propre que les rues, qui n'étoient, ni pavées, ni balaïées ; » c'est-à-dire qu'il y avoit un demi pié de poussiere lorsque le tems étoit » sec, & autant de boue quand il pleuvoit. La Maison du Lieutenant- » de-Roi étoit située sur une petite hauteur, derriere le Magasin, qui » servoit alors d'Hôpital, & commandoit tout le Bourg & les environs. » Sa vûe, du côté du Port, étoit belle & fort étendue. Elle étoit bornée » de l'autre côté, par des Montagnes assez hautes, dont elle étoit séparée » par un large Vallon.

Dans les promenades que le P. Labat fit aux environs du Cap François, il remarqua de très belles Terres, un Païs agréable, & qui ne lui parut pas moins fertile. On commençoit à former quantité de Sucreries, au lieu de l'Indigo qu'on y avoit cultivé jusqu'alors. Les Religieux de la Charité avoient une belle Habitation près du nouvel Hôpital qu'ils faisoient bâtir, en bon air, & dans une position charmante.

Route par terre du Cap François à Leogane.

Du Cap, pour aller par terre à Leogane, on faisoit d'abord une tournée de douze lieues jusqu'à *la Porte*, Habitation Françoise, quoique située sur le terrein Espagnol. De la Porte, on se rendoit à l'*Atalaya*, gîte Espagnol, qui en est éloigné de dix-huit lieues. On en compte quinze de l'Atalaya au *Petit-fond*, & quatorze du Petit-fond au Bac de l'Arti-

bonite ; du Bac au cul-de-sac, dix-huit, & dix-huit du cul-de-sac à Leogane : ce qui fait environ quatre-vingt-cinq lieues. Mais ce chemin n'étant point alors sans danger, le P. Labat partit du Cap François sur un Vaisseau de Nantes, & suivit la Côte, qui est haute presque partout, avec de grands enfoncemens dans les Terres, comme des Ports naturels, dont le plus considérable est le Port Margot, situé à quelques lieues sous le vent du Cap. Il arriva le lendemain au soir au Port de Paix, autrefois, dit-il, le plus considérable de toute la partie Françoise. L'Ile de la Tortue, qui n'en est qu'à deux lieues, étoit entierement déserte. Il étoit encore défendu d'y passer, dans la crainte qu'on ne détruisît les Bêtes qu'on y avoit mises pour multiplier.

Etablissem. des François dans l'Ile de S. Domingue.

Route par Mer.

Mais laissons parler le Religieux voïageur. Nous partîmes du Port de Paix, le Mercredi matin 12 de Janvier ; & le Jeudi à midi nous nous trouvâmes à la Pointe ou Cap de Saint Nicolas, par le travers d'une pointe plate, qu'on nomme le *Moule*, ou plûtôt le Môle. On prétend que ce Canton a des Mines d'argent : c'est un Païs sec, assez propre pour la production de ce Métal & de l'or, qui ne se trouvent jamais dans de bonnes Terres. Une Anse profonde & bien couverte, qui est à côté du Môle, est la retraite des Corsaires en tems de guerre, & des Forbans (16) en tems de Paix. C'est à cette Pointe ou Môle, que commence une grande Baie de plus de quarante lieues d'ouverture jusqu'au Cap de Donna-Maria, & de plus de cent lieues de circuit, dont le plus profond enfoncement se nomme le cul-de sac de Leogane. Elle a plusieurs Iles désertes, entre lesquelles celle de la Gonave se fait distinguer par sa grandeur. A la vûe, elle paroît longue de sept ou huit lieues ; mais environnée de bancs dangereux, & sans eau douce ; quoique la terre y soit bonne & l'air fort pur. Nous arrivâmes le Samedi, à la Rade du Bourg de la petite Riviere. On compte soixante & dix-sept lieues du Cap jusqu'ici, supposé qu'on vienne de la Pointe Saint Nicolas en droite ligne ; mais rien n'étant moins possible, il en faut compter près de cent.

Mines d'argent.

Ile de la Gonave.

J'avois entendu parler, avec tant d'éloges, du Quartier de la petite Riviere, que je fus surpris de le trouver fort au-dessous de mes idées. Le Bourg, devant lequel notre Vaisseau mouilla, étoit couvert par des Mangles, ou Paletuviers, qu'on avoit laissés sur les bords de la Mer, & dans lesquels on n'avoit fait qu'une très petite ouverture, pour rendre l'accès plus difficile à toutes sortes d'Ennemis : mais cet avantage est païé bien cher par les maladies dangereuses qui viennent des eaux croupissantes, & par l'incommodité d'un nombre infini de Moustiques, de Maringoins, de Vareurs, & d'autres Bigailles, dont les Habitans sont dévorés nuit & jour. On n'appercevoit le Bourg que lorsqu'on étoit au milieu d'une rue très large, mais assez courte, qui en faisoit alors plus des trois quarts. La plûpart des Maisons étoient de fourches en terre, couvertes de taches ; quelques-unes de charpente à double étage, couvertes d'essentes ou de bardeau. On en comptoit environ soixante, occupées par des Marchands, par quel-

Quartier de la petite Riviere.

(16) Les Forbans sont des Corsaires sans Commission. On fait venir ce nom d'un vieux mot François *Forbanni*, qui signifie banni, ou chassé de l'Etat, & qui revient au *Bandito* des Italiens.

ques Ouvriers, & par un grand nombre de Cabarets. Le reſte ſervoit de Magaſins, où les Habitans mettoient leurs Sucres & leurs autres Marchandiſes, en attendant la vente ou l'embarquement. L'Egliſe Paroiſſiale étoit éloignée du Bourg d'environ deux cens pas, ſi couverte de halliers, qu'on avoit peine à la découvrir, & d'une ſaleté qui me fit penſer, que Notre-Seigneur n'avoit pas été logé ſi mal-proprement, depuis qu'il étoit ſorti de l'Etable de Bethléem.

Etablisse m des François dans l'Ile de S. Domingue

Nous paſſâmes à l'Eſtero, qui eſt un Bourg à trois lieues de la petite Riviere. Si j'avois été peu ſatisfait du Pais d'où nous ſortions, j'admirai au contraire la beauté de celui qui ſuccédoit, ſurtout celle des Terres & des chemins. Je me croïois dans les grandes allées du Parc de Verſailles. Ce ſont des routes de ſix à ſept toiſes de large, tirées au cordeau, bordées de pluſieurs rangs de Citroniers plantés en haies, qui font une épaiſſeur de trois à quatre piés, ſur ſix à ſept de hauteur, & taillés par les côtés & le deſſus, comme on taille le bouis ou la charmille. Les Habitations, qui ſe préſentent dans ces beaux lieux, ont de belles avenues de Chênes ou d'Ormes, plantés à la ligne ; & quoique les Edifices qui les terminent n'aient rien de ſuperbe pour la matiere & l'Architecture, on y remarque de la nobleſſe & du goût. Le terrein eſt plat & fort uni ; la terre, graſſe, bonne & profonde. Je trouvai le Bourg de l'Eſtero (17) digne du Païs. La plûpart des Maiſon n'étoient que de charpente, paliſſadées de planches, & couvertes d'eſſentes, mais à deux étages, bien priſes, occupées par de riches Marchands & par un bon nombre d'Ouvriers, avec quantité de Magaſins. Elles compoſoient pluſieurs rues, larges & bien percées. En un mot, tout s'y reſſentoit de la politeſſe du Quartier, qui étoit celui du beau Monde, la réſidence du Gouverneur, celle du Conſeil, & le ſéjour des plus riches Habitans. L'Egliſe Paroiſſiale, ſans pouvoir paſſer pour magnifique, étoit d'une propreté décente. C'étoit un Bâtiment de quatre-vingt piés de long, ſur trente de large, dont le comble, en enraïure, n'étoit pas ſans grace. L'Autel étoit bien orné, les bancs diſpoſés dans une belle ſymétrie, & le plein pié revêtu d'un bon plancher, avec des baluſtrades & des contrevents. La Maiſon du Gouverneur étoit grande & commode, précédée d'une belle avenue ; & la Salle étoit entourée des Portraits de tous les Gouverneurs de Carthagene (18).

Beauté du Quartier de l'Eſtero.

Etat du Bourg avant ſa tranſlation.

On prétend que tout ce Païs, depuis la Riviere de l'Artibonite juſqu'à la Plaine de Jaquin, qui eſt du côté du Sud, fut érigé en Principauté par Philippe III, Roi d'Eſpagne, en faveur d'une Fille naturelle de ce Prince. On aſſure même qu'elle y a fini ſes jours ; & l'on voit encore les reſtes d'un Château, où l'on ſuppoſe qu'elle faiſoit ſa demeure. Il doit avoir été conſidérable, ſi l'on en juge par ſes ruines. Cet édifice, qu'on nomme aujourd'hui le grand Boucan, eſt à deux lieues de l'Eſtero. L'Auteur y trouva quelques voûtes entieres, grandes & d'un beau travail. Il en reſteroit beaucoup plus ſi les Habitans ne les avoient démolies, pour faire ſervir les Briques aux cuves de leurs Indigoteries. Ce qu'il y a de plus entier eſt un

Leogane érigé en Principauté par Philippe III.

(17) On a vû que ce Bourg a été transferé à Leogane.

(18) M. du Caſſe étant alors Gouverneur, ces Tableaux étoient une partie du butin qu'il avoit fait à Carthagene ; mais ce n'étoit pas la plus précieuſe.

Aqueduc, qui conduiſoit l'eau de la Riviere au Château. Il a plus de cinq cens pas de long. Sa largeur, par le bas, eſt d'un peu plus de huit piés, qui ſe reſſerrent à quatre & demi par le haut. La rigole en a deux & demi de large, ſur dix-huit à vingt pouces de profondeur. Le Château étoit bâti ſur un terrein de quelque hauteur, au milieu d'une vaſte Savanne. L'air y eſt très pur; & ſi l'on y bâtiſſoit une Ville, la Riviere, qu'il ne ſeroit pas difficile d'y faire paſſer, y apporteroit mille commodités. Auſſi s'étoit-on propoſé d'y transferer Leogane, & l'on regrette que ce projet n'ait pas eu d'exécution. Le Conſeil Supérieur & la Juſtice ordinaire de Saint Domingue s'étoient aviſés de gratifier le Roi du titre de Prince de Leogane, qu'ils ne manquoient jamais de lui donner dans leurs Arrêts, après les qualités de Roi de France & de Navarre, comme on lui donne celui de Comte de Provence : mais la Cour les a remerciés de ce préſent, avec défenſe de rien ajouter, ſans un ordre exprès, aux titres de Sa Majeſté.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Titre de Prince de Leogane donné au Roi, & rejetté.

Le terrein, qui ſe nomme proprement Plaine de Leogane, a douze ou treize lieues de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, ſur deux, trois & quatre lieues de large, du Nord au Sud. Cette belle Plaine commence aux Montagnes du grand Goave, & finit à celles du Cul-de-ſac. C'eſt un Païs uni, arroſé de pluſieurs Rivieres, d'une terre profonde, & ſi bonne, qu'elle produit également des Cannes, du Cacao, de l'Indigo, du Rocou, du Tabac, du Manioc, du Mill, des Patates, des Ignames, & toutes ſortes de fruits, de pois & d'herbes potageres. Les Cannes, ſurtout, y viennent en perfection : leur bonté répond à leur groſſeur ; ſur quoi l'on remarque, en général, que les Raffineurs de France prétendent trouver plus de profit, à travailler les Sucres bruts de Saint Domingue, que ceux des autres Iles, & les font valoir trois & quatre livres, par cent, plus que les autres Sucres.

Plaine de Leogane & ſa fertilité.

On ne ſauroit lire la Deſcription que le P. Labat fait des Cacaoyers de cette Plaine, ſans regretter amerement la perte que l'Ile a faite (19) de cette belle partie de ſon Commerce. » Je ne pouvois me laſſer, dit-il, » de conſiderer ces arbres, qui par leur groſſeur, leur hauteur, leur fraîcheur, & les beaux fruits dont ils étoient chargés, ſurpaſſoient tous

(19) Ce déſaſtre paroît avoir commencé en 1719. Le P. le Pers aſſure que dans une Paroiſſe de la Plaine du Cap, nommée l'Acul, où il étoit dans le cours de cette année, un ſeul Habitant nommé *Chambillac*, avoit plus de vingt mille piés de ces arbres, & que cette Plantation périt toute entiere. Les autres ſuivirent de près, à l'exception d'une ſeule, qui ſubſiſtoit encore en 1716, au *Trou de Jacqueſi*, & qui eut alors le ſort de toutes les autres. On ne vit plus, dans toute l'Ile, aucun Cacaoyer, à la réſerve de quelques piés qu'on cultivoit avec un ſoin extraordinaire dans les Jardins, & qu'on montroit comme une rareté. Le P. de Charlevoix dit » qu'il ſeroit difficile d'ô» ter de l'eſprit, à quantité de perſonnes, » que cette mortalité fût l'effet d'un ſort » jetté ſur l'Ile de Saint Domingue par » quelques Habitans de la Martinique, » qui ne pouvant faire le Commerce de » l'Indigo, parceque cette Plante n'a ja» mais bien réuſſi dnns leur Ile, & n'étant » pas aſſez riches pour entreprendre de faire » du Sucre, n'avoient gueres d'autre reſ» ſource que le Cacao. Le grand commerce qui s'en faiſoit à S. Domingue en avoit fait baiſſer le prix à 5 ſ. la livre, & nuiſoit beaucoup à la Martinique, dont cette Marchandiſe avoit été une des principales richeſſes. *Hiſtoire de S. Domingue. T. 4. p. 217.* Le P. de Charlevoix n'auroit pas mal fait d'expliquer ce qu'il entend par un ſort.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

» ceux que j'avois vûs juſqu'alors. On faiſoit une prodigieuſe quantité de
» Cacao au Fond des Negres : c'eſt un Canton à huit lieues au Sud du pe-
» tit Goave, en allant à la Plaine de Jaquin. Tous les environs de la
» Riviere des Citroniers & de celle des Cormiers, à deux lieues au Sud
» de la Ville de Leogane, auſſi bien que toutes les gorges des Montagnes
» du même côté, étoient des Forêts de Cacaoyers.

Obſervations ſur la Plaine du Cap.

Cette deſcription ne regarde que la Côte ; mais, pour revenir à la Plaine du Cap, on y compte, dans ſa plus grande étendue, douze Paroiſſes, toutes placées à une ou deux lieues de la Mer. Leurs noms, en commençant par l'Eſt, ſont *Guanaminte*, *Bayaha*, le *grand Baſſin*, le *Terrier rouge*, le *Trou*, *Limonade*, le *Quartier Morin*, la *petite Anſe*, le *Morne rouge*, l'*Acul*, le *Limbé*, & le Port Margot. La plûpart de ces Cantons avoient déja une Paroiſſe dans les Montagnes : telles étoient *Jeannaute*, pour Guanaminte ; *le Four*, pour le grand Baſſin ; *les Perches*, pour le Terrier rouge ; *Sainte Suſanne*, pour le Trou ; *Baon*, pour Limonade ; *Sainte Roſe*, pour le Quartier Morin ; le *Dondon*, pour la petite Anſe ; *Jean-Pierre*, pour le Morne rouge ; *la Marmelade* pour l'Acul ; *Plaiſance*, pour le Limbé ; & *Pilate*, pour le Port Margot.

Quoiqu'il y ait peu de Païs mieux arroſés que le Quartier du Cap François, il n'a pas une ſeule Riviere que les Chaloupes puiſſent remonter plus de deux lieues. Elles ſont toutes guéables, ſans excepter celle qu'on a nommée la grande Riviere, dont le cours eſt de quinze ou ſeize lieues, & qui ſépare le Quartier de Limonade du Quartier Morin. Les plus conſidérables après elle ſont la Riviere *Marion*, qui arroſe le Canton du grand Baſſin & celui de Bayaha ; celle de *Jaqueſia*, qui paſſe au Trou ; celle du *Haw du Cap*, qui coupe en deux les Cantons du Morne rouge & de l'Acul ; celle qui traverſe le Limbé, & qui en porte le nom ; & celle qui ſe décharge dans le Port Margot. Avec l'avantage d'une extrême fertilité, on prétend que la Plaine du Cap a des Mines de pluſieurs eſpeces. Diverſes raiſons font juger que le Morne rouge contient une Mine de cuivre. On en connoît une du même Métal, à Sainte Roſe ; une d'aiman, à Limonade ; & l'opinion commune en met une d'or au grand Baſſin, vers la ſource de la Riviere Marion. Le Quartier Morin a de petites collines, qu'on nomme *Mornes pelés*, parcequ'il n'y croît que de l'herbe ou des arbriſſeaux, quoiqu'autrefois tous les environs aient été couverts de grands Bois. On ne doute preſque point que ces Mornes ne renferment des Mines de fer.

Mais pour les Particuliers, & peut-être pour l'Etat même, le Sucre & l'Indigo ſont plus avantageux que les Mines d'or & d'argent. Il s'en fabrique, dans le Quartier du Cap, une prodigieuſe quantité. On y comptoit, en 1726, plus de deux cens Moulins à Sucre ; & le nombre en augmentoit tous les jours. Chaque Moulin donne continuellement quatre cens Barriques, ou deux cens milliers de Sucre ; car, toute déduction faite, le poids net de chaque Barrique (20) eſt de cinq cens livres.

(20) On aſſure que le prix moïen de ce Sucre ſur le lieu, étoit alors de treize livres le quintal : ainſi chaque Moulin produiſoit cinquante mille livres de rente ; ſans compter les Syrops & l'Eau-de vie de Cannes, qui montoient encore à mille écus. Ainſi, mul-

Etablissem des François dans l'Ile de S. Domingue.

Le profit de l'Indigo n'eſt évalué qu'à la moitié moins. On a déja fait obſerver qu'il en croît, dans pluſieurs endroits de l'Ile, une eſpece qu'on nomme Indigo bâtard, & qu'on a cru longtems de nul uſage; mais un Habitant de l'Acul (21) en aïant fait l'eſſai, avec un ſuccès que ſes richeſſes ont vérifié, tout le monde a pris le parti de l'imiter. A la vérité, cet Indigo, quoiqu'à préſent au même prix que l'ancien (22) n'a pas le même œil; mais en récompenſe, il croît dans pluſieurs terreins qui refuſent l'autre. On a tenté ſans ſuccès d'en travailler pluſieurs eſpeces, qui ſont venues de Guinée. Pendant fort longtems, on n'avoit oſé faire que de l'Indigo dans les Montagnes: une heureuſe hardieſſe y a fait planter des Cacaoyiers, dont on eſpere les plus grands avantages. Le Tabac en apporteroit d'immenſes, ſi celui de Saint Domingue n'étoit pas interdit en France: il n'y a que les Dunkerquois qui s'en chargent, parceque leur Port eſt franc. Le Caffé eſt une nouvelle richeſſe de la Colonie, & ſemble promettre d'en faire bientôt un des principaux Commerce. On aſſure que l'arbre y croît auſſi vîte, & n'y devient pas moins beau que s'il étoit naturel au Païs; que le pié en eſt fort & bien nourri; qu'il fleurit dans l'eſpace de dix-huit mois, & qu'il ne demande que du tems pour acquérir toute ſa perfection. Il y a beaucoup d'apparence que la Canelle, le Girofle, la Muſcade & le Poivre pourroient être utilement cultivés à Saint Domingue; mais ces eſſais veulent du courage & de la conſtance. Le Coton, le Gingembre, la Soie & la Caſſe, qui étoient autrefois les plus grandes richeſſes de la Colonie Eſpagnole, ne pourroient-ils pas, demande Labat, rapporter aujourd'hui les mêmes avantages aux François?

En 1726, car c'eſt toujours à ce point qu'on nous rappelle, les Paroiſſes de la Plaine du Cap étoient l'une portant l'autte, de trois mille ames au moins; mais pour un Habitant libre, il y avoit dix Eſclaves. Dans la Ville, où l'on comptoit quatre mille ames, le nombre des Blancs étoit preſqu'égal à celui des Noirs. Dans les Montagnes, les Eſclaves étoient au plus trois contr'un. On ſe promettoit alors que ſi le Cacao & le Caffé tournoient heureuſement, ou ſi le Tabac revenoit en grace, tous les Cantons du Cap ſe peupleroient au triple, & qu'à proportion les Blancs y multiplieroient plus que les Noirs. Cependant le Quartier du Cap, en y comprenant les Montagnes, n'eſt qu'environ la dixieme partie du terrein que les François occupent dans l'Ile. Celles de Leogane, de l'Artibonite & du fond de l'Ile d'Avache, ne lui cedent pas même beaucoup en bonté. La premiere & la derniere ſont fort célebres par le nombre de leurs Sucreries, & la ſeconde, par la quantité d'Indigo qui s'y fabrique: mais le terroir y eſt ſi varié, comme dans le reſte de l'Ile, que d'une lieue à l'autre, on ne ſe croiroit pas dans le même Païs; au lieu que dans la Plaine du Cap cette variété ſe fait moins ſentir: du moins c'eſt ce qu'on veut faire entendre uniquement, car on ajoute qu'elle ne laiſſe pas d'être ſenſible.

tipliant trente mille par deux cens, on trouvera que la Plaine du Cap donnoit tous les ans, pour ſix millions de Sucre; & depuis l'année 1726, ce produit ne peut qu'être augmenté.

(21) Michel Perigord.

(22) C'eſt-à-dire celui qui eſt originaire des Indes Orientales, ou du Continent de l'Amérique; car on ne s'accorde pas bien ſur ce point.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Les Cantons de l'Eſt, tels que Guanaminte, Bayaha, le grand Baſſin, le Terrier rouge & le Trou, quoique les plus étendus, ne ſont pas, dit-on, les plus fertiles. On y voit des Savanes aſſez ſemblables à certaines Landes de France, & dont on ne tire preſque rien. Au contraire, Limonade, le Quartier Morin, la petite Anſe, le Morne Rouge & l'Acul, n'ont pas un pouce de terre qui ne ſoit excellent, à l'exception d'une Savane de Limonade.

Toute la Plaine du Cap eſt coupée par des chemins de quarante piés de large, tirés au cordeau, & la plûpart bordés de haies de Citroniers, aſſez épaiſſes pour ſervir de barriere contre les Bêtes. Divers Particuliers ont auſſi planté de longues avenues d'arbres (23), qui conduiſent à leurs Plantations. Cependant la chaleur y ſeroit exceſſive pendant ſix mois de l'année, comme dans la plûpart des autres Plaines de l'Ile, ſi l'air n'y étoit rafraîchi par la Briſe. Les nuits y ſont d'ailleurs aſſez fraîches. Mais on nous repréſente les Vallées, qui ſont entre les Montagnes voiſines, comme le regne d'un Printems perpétuel. La terre & les arbres y ſont toujours chargés de fruits & couverts de fleurs. Les Ruiſſeaux qui ſerpentent de toutes parts, ou qui tombent d'enhaut des Rochers, roulent des eaux d'une fraîcheur ſurprenante. On y reſpire, en tout tems, un air fort ſain. Les nuits, plus froides que chaudes pendant une bonne partie de l'année, obligent de s'y couvrir comme en France. Auſſi les Habitans de la Plaine n'ont-ils pas de remede plus ſûr contre les effets d'une exceſſive chaleur, que d'aller reſpirer l'air & boire de l'eau des Montagnes. Entre les bonnes qualités des eaux, on les juge déterſives & fort apéritives, parcequ'on n'a jamais connu, dans les Vallées, ni la Pierre, ni la Gravelle, ni la Dyſurie. Quoique l'eau ſoit la boiſſon ordinaire des Negres & des plus pauvres Habitans, ils peuvent à peu de frais la changer en Limonade, puiſqu'il ſe trouve partout des Citrons ſur les grands chemins, que le Sucre ne vaut que trois ſols la livre, & le ſyrop de Sucre beaucoup moins. Ceux qui n'ont pas toujours la commodité de puiſer l'eau à ſa ſource, peuvent la garder longtems fraîche, dans des Vaſes Eſpagnols qu'on nomme Canaris, & qui donnent paſſage à l'air par leurs pores. Les Calebaſſes du Païs ont la même propriété, & ſont d'une ſinguliere groſſeur. Une autre reſſource des Pauvres eſt l'Eau-de-vie, qui ſe fait de Cannes de Sucre, avec ce double avantage ſur celle de France, qu'elle eſt moins chere & plus ſaine. On ne lui reproche qu'un goût de Cannes, aſſez déſagréable, mais qu'il ne ſeroit pas difficile de lui ôter, puiſqu'elle fait le fond de l'eau des Barbades, qui ne l'a point. Les Anglois en font auſſi leur Ponche; & l'on conçoit qu'en y faiſant entrer divers ingrédiens, on peut la varier en mille manieres.

Les perſonnes aiſées ont des Baſſe-Cours & des Vergers, où rien ne manque pour les délices de la vie. Entre les fruits Indiens qu'on y cultive, les plus communs ſont le Mamey, qu'on nomme auſſi l'Abricot de Saint Domingue, l'Avocat, la Sapote, la Sapotille, la Caïmite, une eſpece de Papoie, qui s'appelle *Mamoera*, l'Icaque, la Grenadille, le Coco, les Dat-

(23) On regrette que les bordures des grands chemins ne ſoient pas des mêmes arbres, parcequ'avec l'ombrage qu'elles fourniroient aux Paſſans, elles remédieroient avec le tems, à la diſette du bois, qui ſe fait déja ſentir.

tes,

tes, l'Ananas & la Banane. Des fruitiers de l'Europe, il n'y a gueres que la Vigne, le Grenadier & l'Oranger qui aient réuſſi dans les Iles, & parmi les petites Plantes, le Fraiſier & les Melons de toute eſpece. On eſt perſuadé que le Froment viendroit très bien dans la plûpart des Quartiers de Saint Domingue; mais les plus riches Habitans trouvent mieux leur compte à faire acheter des farines de France ou de Canada, & les Pauvres à ſe contenter d'autres grains, de Patates & de légumes. Les Volailles, qu'on éleve, ſont des Poules d'Inde, des Pintades, des Paons & des Pigeons. Pluſieurs Habitans ont des Bêtes à corne, des Haras de Chevaux, des Mulets, & des Porcs, qu'ils nourriſſent à peu de frais dans leurs Savanes, de l'herbe qui y croît & des bouts de Cannes qu'on y jette. Tout multiplie merveilleuſement, dans un climat où toutes les ſaiſons ſont également fécondes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Les Quartiers de la Côte occidentale n'ont pas l'étendue ni tous les avantages de la Côte Septentrionale; mais ils ont auſſi leurs agrémens. La Plaine de Leogane eſt plus unie, & par conſéquent plus commode pour les Voitures, que celle du Cap. On nous apprend que le célebre Ducaſſe avoit eu fort à cœur de rétablir l'ancienne Jaquana ſur ſes propres ruines, qui ſubſiſtent encore, & qu'il avoit déja pris des meſures pour l'exécution de ce projet, lorſqu'il fut interrompu par des ordres qui le rappelloient en France. Mais reprenons la Deſcription de la Côte.

Obſervations ſur la Côte Occidentale.

Après le Port de S. Nicolas, qui finit celle du Quartier précédent, on rencontre le Port Piment, enſuite les Salines de Coridon, qui ſont à ſix ou ſept lieues du Môle S. Nicolas. Delà aux Gouaives, grande Baie, où l'on trouve depuis trois juſqu'à cent braſſes d'eau, il n'y a pas tout-à-fait trois lieues. L'Artibonite eſt environ deux lieues plus loin, & l'on en compte autant de l'Artibonite à la Baie de Saint Marc, où le mouillage eſt ſûr pour toutes ſortes de Vaiſſeaux Marchands. De Saint Marc à Leogane, la diſtance eſt de vingt-cinq lieues; & dans l'intervalle, on rencontre, 1. *les Vaſes*, méchante Rade, qui fait face au Quartier de Mirbalais; 2, *Mont-roui*; 3, l'*Arcahais*; 4, le *Port du Prince*, 5, le *Cul-de-ſac*; 6, le *Trou Bourdet*. Les Quartiers des Gouaives, de l'Artibonite, de Mirbalais & de Saint Marc ont fait des progrès conſidérables & contiennent quantité de riches Habitans. Le Cul-de-ſac eſt le plus grand enfoncement de toute la Côte occidentale, qui eſt elle-même une ſorte de cul-de-ſac, entre le Môle Saint Nicolas & le Cap Tiburon. Après Leogane, on trouve le grand Goave, qui en eſt éloigné de quatre lieues; enſuite une lieue plus loin, le petit Goave, qui paſſe pour le meilleur Port de toute cette Côte; & demie lieue au-delà du petit Goave, un Village qui porte le nom de l'Acul. Celui de Nippes en eſt à quatre lieues, & la grande Baie des Baraderes, qui a quantité d'Ilots, eſt à quatre autres lieues de Nippes. On trouve enſuite à trois lieues, celle des Caymites; qui ne peut recevoir des Navires au deſſus de cent ou cent cinquante tonneaux. La grande Anſe ſuit, après trois autres lieues, & n'eſt bonne, ni pour les Navires, ni pour les Batteaux. Le Cap de *Dame Marie*, à côté duquel les Vaiſſeaux peuvent mouiller depuis ſix juſqu'à trente braſſes, eſt ſept lieues plus loin; & le Cap Tiburon à ſept lieues du Cap de Dame Marie. On trouve à Tiburon deux Rivieres aſſez belles, dont la moindre a ſept ou huit braſſes d'eau. Delà, tournant au Sud, on découvre l'Ile

Suite de la Deſcription.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

d'Avache, à douze lieues. Sa largeur eſt d'une lieue : ſa longueur de quatre, & ſa circonférence de huit ou neuf. Au Nord de cette Ile, on trouve la Baie de *Meſh*, qui ne reçoit que des Bâtimens de cent cinquante tonneaux. Ce qu'on nomme le fond de l'Ile d'Avache eſt plus au Nord-Oueſt ; & la Baie de Cornuel en eſt éloignée d'une lieue. On trouve enſuite les *Caies d'Aquin*, qui forment une Baie, où des Navires de deux à trois cens tonneaux peuvent aiſément mouiller : c'eſt ce que les Eſpagnols nommoient *Yaquimo*, ou Port du Breſil. La Baie de Jaquemel en eſt à dix ou douze lieues. On repréſente ce Quartier comme le mieux établi de cette Côte méridionale, après celui de Saint Louis.

La Ville de Léogane n'eſt pas dans une ſituation avantageuſe. Elle eſt à deux lieues de l'ancienne Yaguana, entre l'Eſtere & la petite Riviere, qui en ſont comme deux Fauxbourgs, & à une demie lieue de la Mer. Ses environs ſont marécageux, ce qui n'en rend pas l'air fort ſain. L'embarquement & le débarquement y ſont également incommodes. Enfin elle n'a point de Port, & ſa Rade même n'eſt pas des meilleures. C'eſt néanmoins la réſidence ordinaire du Gouverneur Général, de l'Intendant, & du Conſeil ſupérieur. Mais ſans entrer dans les raiſons qui lui ont fait donner la préférence ſur le petit Goave, qui ſembloit la mériter à toute ſorte de titres, on avoue que Leogane ne ſe peuple point, & que malgré le parti qu'on a pris de démolir la Bourgade de l'Eſtere, pour en tranſporter les Habitans dans cette Capitale de la Colonie Françoiſe de Saint Domingue, elle a reçu peu d'accroiſſemens juſqu'aujourd'hui (*).

Dans pluſieurs endroits de la Plaine de Leogane, il ſe trouve des lits d'une eſpece de pierres, blanches, aſſez dures, peſantes, & de la figure des gaiets de Mer. Elles ſe rencontrent à différentes profondeurs au-deſſus de la ſuperficie du terrein, & l'on s'en ſert pour faire une très bonne chaux. On fait encore beaucoup d'Indigo ſur toute la Côte, quoique les principaux Habitans aient jugé avec raiſon qu'il valoit mieux s'attacher à faire du Sucre, fondés, obſerve le P. Labat, ſur la maxime, que toutes les denrées qui ſe conſument par la bouche, ſont toujours celles qui ſe vendent le mieux. » Il ajoute que c'eſt ordinairement par l'Indigo & le Tabac qu'on » commence les Habitations, parceque ces Manufactures ne demandent » pas un grand attirail, ni beaucoup de Negres, & qu'elles mettent les » Habitans en état de faire des Sucreries ; avantage auquel ils aſpirent tous, » non-ſeulement pour le profit qu'il rapporte ; mais encore parcequ'une Sucrerie les met au rang des *gros Habitans* ; au lieu que l'Indigo les retient » dans la claſſe des petits.

Les Patates, les Ignames, les Bananes & les Figues viennent mieux à Leogane, & ſont de meilleur goût que dans les Iles du Vent ; ce qu'on n'attribue pas moins à la chaleur de la terre, qu'à ſa profondeur : la Martinique & la Guadeloupe ſont néanmoins au quatorze ou quinzieme degré, & la Plaine de Leogane eſt au dix-huitieme : mais ces petites Iles ſont rafraîchies ſans ceſſe d'un vent frais de Nord-Eſt ; au lieu que la Plaine de Leogane, étant à l'extrêmité occidentale d'une très grande Ile, qui a de fort hautes Montagnes, eſt preſqu'entierement privée de ce ſecours. La chaleur s'y

Différence de chaleur entre S. Domingue & les petites Iles.

(*) On entend toujours, juſqu'au tems du P. Labat

renferme & s'y concentre, juſqu'au point qu'elle brûleroit entierement les Potagers, ſi l'on n'avoit ſoin d'élever ſur les planches nouvellement ſemées, des eſpeces de toîts, qu'on couvre de broſſailles, pour les défendre de l'ardeur du Soleil ſans leur ôter tout-à-fait l'air.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

Dès le commencement de ce ſiecle, on voïoit à Leogane un grand nombre de Caroſſes & de Chaiſes. Il n'y avoit preſque plus que les petits Habitans, qui allaſſent à cheval. L'entretien d'un Equipage eſt aiſé, lorſqu'on a fait la dépenſe d'un Caroſſe. Les Cochers & les Poſtillons ſont des Negres, auxquels on ne donne point de gages, & dont on tire d'autres ſervices. Les Chevaux paiſſent toute l'année dans les Savanes, & le peu de mill, qu'on leur donne, ſe cueille ſur l'Habitation. D'ailleurs ils ne ſont pas chers, à moins qu'ils ne ſoient d'une taille & d'une beauté fort diſtinguées. On en trouve des légions dans les Bois, & dans les grandes Savannes incultes. Leurs airs de tête font reconnoître qu'ils viennent tous de race Eſpagnole; quoiqu'on y remarque, dans chaque Canton, des différences qui viennent apparemment de celle de l'air, des eaux, & des pâturages. Aux environs de Nipes, il ſe trouve des Chevaux qui ne ſont pas plus grands que des Anes, mais plus ramaſſés, & d'une admirable proportion, vifs, infatigables, d'une force & d'une reſſource ſurprenantes.

Faſte de Léogane

Chevaux ſauvages de Saint Domingue.

On prend quantité de Chevaux ſauvages dans les routes des Bois qui conduiſent aux Savannes & aux Rivieres, avec des Eperlins, c'eſt-à-dire, des nœuds coulans de corde ou de Liane. Quelques-uns, ſurtout les vieux, s'épaulent ou ſe tuent en ſe débattant lorſqu'ils ſont pris. Les jeunes font moins d'efforts, & ſe laiſſent plus facilement dompter. La plûpart ſont ombrageux, & l'on parvient rarement à les guérir de ce vice. S'ils entrent dans une Riviere, ils henniſſent & frappent des piés dans l'eau, en regardant de toutes parts avec une ſorte d'effroi. On juge que la Nature leur a donné cet inſtinct, pour épouvanter les Caymans, ou pour les obliger de faire quelque mouvement, qui, ſervant à les leur faire découvrir, puiſſe leur donner le tems de les éviter par la fuite. Les chiens ſauvages & ceux de chaſſe ont le même inſtinct: ils s'arrêtent ſur les bords des Rivieres, ils jappent de toutes leurs forces, & s'ils voient remuer quelque choſe, ils ſe privent de boire, & quittent plûtôt leurs Maîtres que de ſe mettre en danger d'être dévorés. Souvent, les Chaſſeurs ſe voient forcés de les porter dans leurs bras. Ce qu'on nomme ici chiens ſauvages eſt une race ſinguliere, deſcendue ſans doute, comme à Buenos-Aires & dans d'autres lieux, de quelques chiens Domeſtiques, que les Chaſſeurs ont laiſſés dans les Bois. Ils ont, preſque tous, la tête plate & longue, le muſeau affilé, l'air féroce, le corps mince & décharné: ils ſont fort légers à la courſe & chaſſent en perfection. Les Habitans leur donnent le nom de *Caſques*, ſans qu'on en connoiſſe l'origine. Ils vont en Meute, & ne ceſſent point de multiplier, quoiqu'on en tue beaucoup. Les plus jeunes s'apprivoiſent aiſément.

Chiens ſauvages nommés Caſques

Le P. Labat compte treize lieues de l'Eſtere au Cul-de ſac, & ſe plaint des chemins, qu'il trouva fort incommodes, mais qu'il étoit aiſé, dit-il, de rendre moins difficiles. A l'occaſion des Negres Marons, ou fugitifs, qui s'étoient réfugiés au nombre de ſix à ſept cens, dans un Canton de l'Ile nommée la Montagne noire, il nous apprend que l'uſage de cette Colonie

Marque des Negres.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

eſt de marquer les Negres, lorſqu'on les achete. On ſe ſert pour cette opération, d'une lame d'argent très mince, qui forme leur chiffre. Elle eſt ſoutenue par un petit manche : & comme le chiffre, ou les Lettres, pourroient ſe trouver les mêmes dans pluſieurs Habitations, on obſerve d'appliquer la lame en divers endroits du corps ; ce qui s'appelle *Etamper* un Negre. Il ſuffit de chauffer l'étampe, ſans la faire rougir. On frotte l'endroit où elle doit être appliquée, avec un peu de ſuif ou de graiſſe, & l'on met, deſſus, un papier huilé ou ciré, ſur lequel l'étampe s'applique le plus légerement qu'il eſt poſſible. La chair s'enfle auſſi-tôt ; & dès que l'effet de la brûlure eſt paſſé, la marque reſte imprimée ſur la peau, ſans qu'il ſoit jamais poſſible de l'effacer. Un Eſclave, qui eſt vendu & revendu pluſieurs fois, ſe trouve auſſi chargé de ces caracteres, qu'un ancien Obéliſque d'Egypte. On n'a point cette méthode dans les petites Iles ; & les Negres, ſurtout les Créoles, y ſeroient au déſeſpoir de ſe voir marqués comme les Chevaux & les Bœufs. Mais on a jugé cette précaution abſolument néceſſaire dans une Ile auſſi vaſte que Saint Domingue, où les Negres peuvent fuir, & ſe retirer dans des Montagnes inacceſſibles. C'étoit le cas où la Colonie ſe trouvoit alors. On propoſa d'aſſembler des Volontaires, pour enlever ceux qui avoient pris la fuite ; perſonne ne ſe préſenta, pour une expédition qui ne promettoit que de la fatigue & du danger. Il n'y avoit que les Chaſſeurs, c'eſt-à-dire les Boucaniers, qui fuſſent capables de l'entreprendre, parcequ'ils connoiſſoient tous les détours des Montagnes, & qu'ils étoient faits aux plus rudes marches : mais loin de ſouhaiter la réduction des Negres, ils trouvoient de l'avantage à tirer d'eux des Chevaux ſauvages, des cuirs, & des viandes toutes boucanées, pour de la poudre, des balles, des armes, des toiles, & d'autres ſecours, qu'ils leur donnoient en échange. Cependant comme ce trafic ne pouvoit être ſecret, & qu'on en murmuroit hautement, ils offrirent, pour l'honneur de leur fidélité, de marcher à la maniere des Flibuſtiers (24) : c'eſt-à-dire, à condition que ceux qui reviendroient eſtropiés auroient ſix cens écus ou ſix Negres ; que les Negres, qui ſeroient pris leur appartiendroient, & que pour la ſûreté des Eſtropiés, toute la Colonie s'obligeroit ſolidairement. Ces conditions furent rejettées, parceque le profit n'auroit été que pour les Chaſſeurs. En général, le Maître d'un Negre fugitif eſt obligé de païer vingt-cinq écus à celui qui le prend hors des Quartiers François, & cinq écus ſeulement pour ceux qu'on prend dans les Quartiers, mais hors de leur Habitation.

Negres Marons ou fugitifs.

Deſcription de l'Ile S. Louis & du fond de l'Ile Avache.

Entre pluſieurs petites Iles, qui bordent la partie Françoiſe de S. Domingue, le P. Labat en décrit une où les François commençoient alors à s'établir, & que cette raiſon lui fit ſoigneuſement viſiter. La Cour aïant accordé, à la Compagnie, toutes les Terres qui ſont entre la Cap Tiburon & le Cap Mongon, c'eſt-à-dire une étendue d'environ cinquante lieues, elle ſe propoſoit non-ſeulement de faire habiter cette partie de l'Ile, mais de faire un entrepôt ſûr & commode, pour les Barques qu'elle envoïoit en Traite aux Côtes de la Terre ferme. Labat, parti de l'Eſtere pour la Guadeloupe, côtoïa d'abord les Kaymites, qui ſont pluſieurs petites Iles.

(24) C'eſt ce qu'on a déja nommé *à Compagnon bon lot.*

basses & désertes, & fut obligé par le mauvais tems de mouiller le soir sous le Cap de *Donna Maria*, le plus à l'Oüest de toute la grande Ile. Delà, les Vents le servirent mieux jusqu'au Cap Tiburon, qu'il doubla le lendemain, en le rasant de si près qu'on pouvoit, dit-il, cracher à terre. C'est une Pointe assez ronde, fort élevée, & coupée presqu'à pic. La Mer y est par conséquent très profonde, & paroît aussi noire que le Rocher, qui est de cette couleur. Le jour suivant, après avoir reconnu & passé l'Ile Avache, il mouilla tranquillement à celle de Saint Louis, qu'il cherchoit, & qui est à six lieues au Vent de l'autre. L'Ile Avache avoit été célebre par la fréquentation des Flibustiers, qui en faisoient leur rendez-vous, pour le partage de leur butin. Quelques François s'y étoient établis; mais on les avoit fait passer à la grande terre de Saint Domingue; & l'Ile Avache n'étoit plus occupée que par des Bêtes à cornes & des Porcs, qu'on y avoit mis pour le service de la Compagnie.

Etablissem. des François. dans l'Ile de S. Domingue.

Ile Avache.

C'étoit l'Ile de Saint Louis qu'elle vouloit munir & peupler, quoique le terrein ne fût que de quatre ou cinq cens pas de long sur cent soixante de large, & qu'il n'eût que la hauteur nécessaire pour n'être pas couvert d'eau en haute Marée. Aussi n'avoit-il porté jusqu'alors que le nom de Caye; & la Compagnie, dans son ardeur pour cet Etablissement, avoit fait ordonner sous peine d'amende qu'on lui donnât celui d'Ile. Tout cet espace ne paroît qu'un amas de Roches à chaux: il est situé au fond d'une grande Baie, dont l'ouverture est couverte par trois ou quatre Ilots assez grands, mais qu'on n'avoit pas choisis pour y bâtir un Fort, parcequ'ils sont environnés de hauts fonds, & par conséquent peu propres au mouillage des Vaisseaux; au lieu que la Mer est très profonde aux environs de l'Ile Saint Louis, particulierement du côté de l'Ile Saint Domingue, dont elle n'est séparée que par un Canal de sept à huit cens pas de large. Le fond est de bonne tenue, & le mouillage si commode, quon peut s'approcher assez de la terre pour y descendre avec une planche. Un Commissaire François(25) y avoit tracé un Fort, dont Labat vit le Plan; & la dépense de l'ouvrage devoit monter à huit ou neuf cens mille francs: mais quoiqu'il y eût déja deux Ingénieurs dans l'Ile, avec des appointemens considérables, & qu'en attendant de France des Maçons & des Tailleurs de pierre on emploïât quantité de Negres aux préparatifs, Labat fit quelques observations (26) qui devoient faire perdre le dessein de cette entreprise.

(25) Le Chevalier de Reynau.

(26) Il ne sera pas inutile de les rapporter. 1°., dit-il, Je fis remarquer à ces Messieurs que la hauteur de leurs remparts, dans un lieu si étroit, leur ôteroit l'air; que leur Fort deviendroit une fournaise où il ne seroit pas possible de demeurer; que les maladies y étant une fois entrées, ce seroit un Cimetiere plûtôt qu'une Forteresse, & qu'on pouvoit juger de ce qui arriveroit, par ce qu'on y voïoit déja: en effet la mort avoit emporté quantité de Soldats & d'Ouvriers; & ceux qui restoient encore étoient comme des déterrés. 2°. Je fis observer que le terrein de cette Caye étoit chancellant, qu'il trembloit d'un bout à l'autre lorsqu'on y tiroit le Canon, & que ce seroit encore pis lorsque les batteries seroient élevées sur des Remparts; supposé même que les Remparts pussent être bâtis, avant que le fond sur lequel on vouloit les élever prît congé d'eux, en s'enfonçant, ou se renversant dans la Mer. Entreprendre de l'affermir, ou de l'augmenter par des Pilotis, le succès auroit été douteux & la dépense excessive. 3o. Un autre inconvénient regardoit les Citernes qu'il falloit avoir pour conserver l'eau de pluie, car il n'y a pas une goutte d'eau sur la Caye.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Les logemens que les François occupoient déja dans l'Ile, étoient de fourches en terre, couverts de taches, & paliſſadés de Palmiſtes refendus. Il n'y avoit encore que la Maiſon du Directeur de cette Compagnie, celle du Gouverneur, & un Magaſin, qui fuſſent paliſſadés de planches & couverts d'eſſentes. La Maiſon du Directeur & le Magaſin bordoient une petite Place oblongue, dont les autres côtés étoient formés par les Logemens des Commis & d'autres Agens de la Compagnie. La Chapelle, la Maiſon du Gouverneur, & quelques autres Bâtimens, étoient répandus ſans ordre ſur la Caye, avec des Cazernes pour la Garniſon. » Jamais, » dit Labat, on ne vit un ſi grand nombre de Commis & d'Officiers, pour » un tel poſte, & pour un ſi petit Commerce. Je doute qu'il y en ait au- » tant à Batavia. Ils avoient tous des appointemens conſidérables, & bou- » che en Cour à la Table du Directeur, qui étoit fort bien ſervie. On en- » tretenoit pour cela des Chaſſeurs, avec une grande Meute de Chiens. Il » y avoit auſſi des Pêcheurs. On élevoit quantité de Volaille & de Moutons, » dans l'Habitation particuliere de la Compagnie. Le Directeur étoit un Ma- » louin (27) fort verſé dans toutes les parties du Commerce; & le Gou- « verneur un Gentilhomme du Canton de Toulouſe (28), qui avoit été » Lieutenant-Colonel en France, & qui entendoit bien le ſervice : mais » la jalouſie de l'autorité faiſoit naître entr'eux des difficultés continuel- » les. La Compagnie avoit entretenu quelques Trouppes dans l'Ile, ſous » les ordres du Gouverneur; le Directeur venoit de caſſer cette Garniſon, » pour ôter au Gouverneur le pouvoir de ſe faire obéir. Auſſi le ſervice » ſouffroit-il de leurs diviſions. La Compagnie, l'aïant reconnu depuis, a » réuni les deux Commiſſions ſur une même tête.

Les conditions, qu'elle offroit à ceux qui vouloient s'établir ſur les terres de ſa conceſſion, étoient capables d'y attirer un grand nombre d'Habitans. Elle leur donnoit le terrein, ſur le même pié que le Roi le donne dans les autres lieux de ſon Domaine en Amérique, c'eſt-à-dire, gratis, ſans redevances, ſans droits Seigneuriaux, & ſans aucunes charges : elle leur fourniſſoit des Eſclaves, ſuivant leurs beſoins & leurs talens, à raiſon de deux cens écus pour les Hommes & de cent cinquante pour les Femmes, païables dans l'eſpace de trois ans; elle leur accordoit le même terme pour les Marchandiſes qu'elle devoit leur fournir, au prix courant de l'Eſtere & du petit Goave; & s'il arrivoit qu'elle en manquât, elle leur permettoit d'en acheter, des denrées qu'ils devoient lui donner en paiement pour ſes avances. Enfin elle s'engageoit à prendre généralement tout ce qui ſe fabriqueroit dans leurs Habitations, au même prix qu'ils l'auroient vendu dans les

Envain y pleut-il; l'eau ſe perd auſſi-tôt, & paſſe comme dans un crible. On eſt obligé d'en aller prendre tous les jours à la grande Terre, dans une petite Riviere, éloignée d'une demie lieue de la Caye, & d'entretenir pour cela une Chaloupe & trois ou quatre Hommes. J'avois remarqué, en paſſant à Saint Chriſtophe, que les Anglois n'y pouvoient conſerver d'eau dans leur Fort de la Soupleſiere, parceque le bruit du Canon ébranlant le terrein, les Citernes ſe fendoient auſſi-tôt; de ſorte qu'ils avoient pris la réſolution de faire doubler de plomb leurs Citernes, ce qui eſt d'une dépenſe conſidérable & d'un entretien continuel. Labat paroît avoir ignoré quel fut l'effet de ſes repréſentations.

(27) M. de Bricour.

(28) M. de Boulor.

autres Quartiers. De si belles offres étoient à peine écoutées, parceque personne ne pouvoit souffrir, comme on l'a déja fait remarquer, qu'elle obligeât ses Colons de lui vendre toutes leurs Marchandises & leurs denrées, & d'acheter d'elle tous leurs besoins. ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

On ne compte qu'environ vingt-cinq lieues, de l'Île Saint Louis au petit Goave; & dans cette route, on trouve un Quartier, nommé le *Fond des Negres*, qui est une pépiniere de Cacao & d'Enfans. La plûpart sont des Habitans Mulâtres, & des Negres libres, qui cultivent les plus beaux Cacoyiers du Monde. Leur maniere d'élever les Enfans consiste à leur donner le matin, pour tout le jour, une jatte de Chocolat, avec du Maïz écrasé. Une nourriture si simple les préserve de toutes sortes de maladies, & les rend plus forts qu'on ne l'est ordinairement à cet âge.

Labat passa de l'Ile S. Louis à la grande Terre, pour visiter un Quartier qu'on nomme le Fond de l'Ile Avache. C'est une très grande Plaine, dont le bord de la Mer fait une Anse, en forme de croissant fort ouvert, masqué par l'Ile Avache, qui est éloignée de la grande Terre d'environ trois lieues. Quoique cette Ile, qui en a cinq ou six de longueur, paroisse couvrir l'Anse, son éloignement empêche qu'elle lui soit fort utile. La Mer, qui brise rudement à la Côte, y rend l'embarquement & le mouillage également difficiles. Les Flibustiers mouilloient apparemment près de l'Ile, lorsqu'ils venoient faire leurs partages dans ce Quartier. Labat fit jusqu'à douze lieues, dans le Fond de l'Ile Avache, & trouva non-seulement le Païs fort beau, mais la terre grasse, profonde, & propre à toutes sortes de productions. Il est certain, dit-il, que les Espagnols, & les Indiens avant eux, ont habité toute cette partie de la grande Ile. Les premiers l'abandonnerent, pour aller s'établir au Mexique après la Conquête de Fernand Cortez; & comme ils avoient déja détruits tous les Habitans Naturels, ce beau Canton demeura désert, & les arbres y étoient revenus. La plûpart ne sont à la vérité que des bois tendres, mais en fort grand nombre, très hauts, gras, & fort pressés; ce qui n'est pas une petite preuve de la bonté du terrein. On juge que les Habitations Espagnoles n'avoient pas plus de quatre à cinq cens pas de large, parceque toute la Plaine est partagée en divisions de cette grandeur, par des épaisseurs d'arbres de haute futaie, qu'on nomme dans le Païs *Raques de bois*, & qui ressemblent à celles qui se trouvent dans le milieu des Forêts, ou dans les Montagnes qu'on n'a jamais défrichées. Les Espagnols suivoient apparemment cette méthode, pour séparer leurs Habitations, pour conserver des retraites à leurs Bestiaux pendant la grande chaleur du jour, & pour avoir toujours des bois de Charpente à leur disposition. Mais ces trois utilités étoient accompagnées d'un inconvénient: les Raques, empêchant le mouvement de l'air, contribuoient à sa corruption, & devoient nuire beaucoup à la santé.

Fond de l'Ile Avache.

Forme des anciennes Habitations Espagnoles

On trouve sans cesse, dans les terres de cette Plaine, des fers à cheval, & d'autres ferremens à l'Espagnole. On y trouve aussi d'anciens meubles Indiens, tels que des Pots & des Marmites de terre, avec une sorte de cailloux, couleur de fer, d'un grain compact & très fin. La plûpart de ces cailloux ont deux piés à deux piés & demi de longueur, quinze à dix huit

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

pouces de large, & huit à neuf d'épaiſſeur : ils ſont arrondis par les deux extrêmités. Les Naturels du Païs avoient l'art de les fendre au milieu de leur longueur, & de les creuſer, pour en faire des eſpeces de Tourtieres ovales, d'un peu plus d'un pouce d'épaiſſeur, qui réſiſtoient au grand feu. On en fit préſent d'une à Labat, avec deux ou trois petites figures de terre cuite, trouvées dans des Grottes qu'on avoit découvertes entre les Falaiſes. Quelques Habitans du Quartier l'aſſurerent qu'ils avoient trouvé, dans les Montagnes, d'autres Grottes, fort profondes, & remplies d'oſſemens humains. C'étoient vraiſemblablement les anciennes ſépultures des Indiens. Peut être y mettoient-ils auſſi leurs richeſſes ; car on voit des traces de cet uſage dans tous les Païs du Monde : mais les Habitans François ſont peu tentés de remuer ces os, parcequ'ils ne peuvent douter que les Eſpagnols, qui ont été longtems Maîtres des mêmes lieux, ne les aient viſités très ſoigneuſement.

Dans pluſieurs endroits du fond de l'Ile Avache, on trouve des Cuves de maçonnerie, qui ne laiſſent aucun doute que les Eſpagnols n'aient fait de l'Indigo dans tout ce Quartier. Labat, perſuadé qu'en effet les terres y ſont auſſi propres que celles des Indes Orientales, & de la Nouvelle Eſpagne, regretta qu'elles ne fuſſent pas mieux peuplées, & prédit qu'elles le ſeroient un jour. Cependant il avoue que c'eſt le véritable Païs des Mouſtiques, des Maringoins, des Vareurs & d'autres Ennemis des Hommes & des Beſtiaux. L'Ile même de Saint Louis, quoiqu'environnée de la Mer, ſans arbres, ſans buiſſons, & ſans eau, en contient des légions, qui ſe nichent dans les trous des Crabes, ſous les roches, ſous les toîts des Edifices, & qui rempliſſant l'air, auſſi tôt que le Soleil eſt couché, ſe rendent inſupportables par leurs cruelles piquûres. Dans le fond de l'Ile Avache, leur perſécution ſe fait ſentir en plein jour, & va ſi loin, qu'elle oblige les Maîtres des Habitations de donner une ſorte de Bottines à leurs Eſclaves, pour leur couvrir les jambes & les piés. Cependant on ſe flattoit que cette incommodité pourroit diminuer, à meſure que le terrein viendroit à ſe défricher, & ſurtout lorſque les bords de la Mer ſeroient entierement découverts.

Labat compte, entre les richeſſes de cette Côte, de beaux coquillages, dont il rapporta un fort grand nombre. Le Gouverneur de l'Ile Saint Louis lui donna quelques pierres légeres, que la Mer y amene pendant les grands vents du Sud. Il en vante une » de deux piés & demi de long ſur dix-huit » pouces de large, & d'environ un pié d'épaiſſeur, qui ne peſoit pas tout-» à-fait cinq livres ; elle étoit blanche comme la nége, bien plus dure que » les pierres de ponce, d'un grain fin, ne paroiſſant point poreuſe ; & » bondiſſant néanmoins comme le meilleur bâlon, lorſqu'on la jettoit dans » l'eau. A peine y enfonçoit-elle d'un demi travers de doigt. Il y fit faire, » dit-il, quatre trous de Vrilliere, pour y planter quatre bâtons, & ſou-» tenir deux petites planches fort légeres, qui renfermoient les pierres » dont il eſſaïa de la charger : elle en porta cent ſoixante livres ; & dans » une autre occaſion, elle ſoutint trois poids de fer, chacun de cinquante » livres. Enfin, elle ſervoit de Chaloupe à ſon Negre, qui ſe mettoit har-» diment deſſus, pour aller ſe promener autour de l'Ile.

Il

Il se trouve, sur cette Côte, des Burgaux, dont le dehors est peint, comme le Point de Hongrie noir, de différentes teintes, sur un fond argenté; ce qui leur a fait donner le nom de Veuves. Le Poisson, qui est dans ces coquilles, est plus délicat que celui des Burgaux ordinaires : il a sur la tête, une espece de couvrechef, plat, & d'une substance noire & dure, dont il ferme l'ouverture de sa coque. Labat vit plusieurs branches de Corail noir, qu'il crut, à la couleur près, de même nature que le rouge, parcequ'il en avoit le grain, le poli & la pesanteur. Mais ce qu'il apporta de plus curieux en ce genre, ce fut des Nacres de perles d'une beauté achevée. On lui en donna une, dans laquelle il y avoit sept ou huit petites perles attachées au fond de la coque. Le dedans étoit très vif & très beau; le dehors, sale, raboteux, grisâtre, couvert de mousse & de petits coquillages informes; mais aïant levé cette croûte, il ne trouva plus qu'une belle écaille, aussi lustrée, aussi argentée que le dedans.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

Sa derniere Observation sur ce Quartier regarde la Pointe de l'Ile Avache; elle est redoutable, dit-il, par un courant rapide & un vent forcé, qui portent dessus. Les Vaisseaux qui vont à la Jamaïque, en éprouvent souvent les dangers; & depuis peu de jours il s'en étoit perdu un, dont les débris n'avoient pas été inutiles au Quartier François.

On a remis à parler ici, sur le même témoignage, du Commerce des Espagnols de l'Ile. Il étoit fort lucratif, dit le P. Labat, avant que les François eussent trouvé le secret d'en perdre les avantages, en y portant une trop grande quantité de Marchandises : non qu'ils en eussent la liberté; car il n'est permis, à aucune Nation, d'aller traiter chez les Espagnols. Ils confisquent tous les Bâtimens qu'ils trouvent mouillés sur leurs Côtes, ou même à quelque distance, lorsqu'ils y trouvent des Marchandises de leur Fabrique ou de l'argent d'Espagne. Mais cette Loi, comme la plûpart des autres, reçoit quantité de modifications. Si l'on veut entrer dans un de leurs Ports, pour y faire le Commerce, on feint d'avoir besoin d'eau, de bois, ou de vivres. Un Placet, qu'on fait présenter au Gouverneur, expose les embarras du Bâtiment. Quelquefois, c'est un Mât qui menace ruine, ou une voie d'eau qu'on ne peut trouver sans décharger les Marchandises. Le Gouverneur se laisse persuader par un présent, & les autres Officiers ne résistent pas mieux à la même amorce. On obtient la permission d'entrer dans le Port, pour chercher le mal & pour y remédier. Nulle formalité n'est négligée. On enferme soigneusement les Marchandises; on applique le sceau à la Porte du Magasin par laquelle on les fait entrer; mais on a soin qu'il y en ait une autre, qui n'est pas scellée, par laquelle on prend le tems de la nuit pour les faire sortir, & pour mettre, à la place, des Caisses d'Indigo, de Cochenille & de Vanille, de l'argent en barres ou monnoïé, & d'autres marchandises. Aussi-tôt que le négoce est fini, la voie d'eau se trouve bouchée, le Mât assuré, & le Bâtiment prêt à mettre à la voile. C'est ainsi que se débitent les plus grosses cargaisons. A l'égard des moindres, qui viennent ordinairement dans des Barques Françoises, Angloises, Hollandoises & Danoises, on les conduit aux Esteres, c'est-à-dire aux lieux d'embarquement qui sont éloignés des Villes, ou dans les embouchures des Rivieres. On avertit les Habitations voisines par

Commerce des Espagnols de l'Ile

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

un coup de Canon, & ceux qui veulent trafiquer s'y rendent dans leurs Canots. C'eſt la nuit qu'on fait ce Commerce : mais il demande beaucoup de précautions, & ſurtout de ne laiſſer jamais entrer dans le Bâtiment plus de monde qu'on ne ſe trouve en état d'en chaſſer, ſi l'on ſe voïoit menacé de quelque inſulte. Cette eſpece de Commerce ſe nomme *traiter* à la Pique : on n'y parle jamais de crédit ; elle ſe fait argent comptant, & Marchandiſes préſentes. L'uſage eſt de faire devant la Chambre, ou ſous le Gaillard de la Barque, un retranchement avec une table, ſur laquelle on étale les échantillons des Marchandiſes. Le Marchand, ou ſon Commis, à la tête de quelques gens armés, eſt derriere la table. D'autres ſont au-deſſus de la Chambre, ou ſur le Gaillard. Le reſte de l'Equipage eſt ſur le Pont, armes en mains, avec le Capitaine, pour faire les honneurs, offrir des rafraîchiſſemens aux Eſpagnols qui arrivent, les reconduire civilement ; & s'il vient quelques perſonnes de diſtinction, qui faſſent des empletes conſidérables, on n'oublie point, à leur départ, de les ſaluer de quelques coups de Canon. Ces honneurs, qui flattent leur vanité, tournent toujours au profit des Marchands. Cependant il ne faut jamais ceſſer d'être ſur ſes gardes, ni ſe trouver le plus foible à bord ; car s'ils trouvent l'occaſion de ſe ſaiſir de la Barque, il eſt rare qu'ils la manquent. Ils la pillent, & la coulent à fond avec l'Equipage, pour ne laiſſer perſonne qui puiſſe réveler leur perfidie. Sur la moindre plainte, dans un cas de cette nature, ils ſeroient forcés à la reſtitution de tout ce qu'ils auroient pillé ; non pas à la vérité, en faveur des Propriétaires, mais au profit des Officiers de leur Prince, qui s'approprieroient tout, à titre de confiſcation. Au reſte, le religieux Voïageur aſſure que c'eſt une pratique conſtante, non-ſeulement ſur les Côtes de Saint Domingue, mais ſur celles de la Nouvelle Eſpagne, des Caraques & de Carthagene, & qu'un grand nombre de François, d'Anglois & de Hollandois en ont fait une triſte expérience.

Il ajoute, pour l'inſtruction des Marchands & des Voïageurs, que dans les mêmes occaſions, il ne faut pas veiller moins ſoigneuſement ſur les mains des Eſpagnols. » Lorſqu'ils trouvent, dit-il, l'occaſion de s'accom-» moder d'une choſe, ſans qu'elle leur coûte rien, jamais ils ne la laiſſent » échapper : & ſi l'on s'apperçoit de quelque ſubtilité, on ne doit les en » avertir que d'un ton civil, en feignant de la prendre pour une mépriſe, » ſi l'on ne veut s'expoſer à de fâcheuſes querelles. La meilleure Marchandiſe qu'on puiſſe porter, dans tous les lieux qui ſont en relation avec les Mines, eſt le Vif-argent. On donne poids pour poids, c'eſt-à-dire une livre d'argent pour une livre de Mercure ; profit immenſe (29) puiſqu'il faut ſeize Piaſtres pour le poids d'une livre, & que le Mercure n'en vaut qu'une. Ceux qui veulent y gagner encore plus ſe font païer poids pour poids en petites monnoies, telles que des Réales & des demi Réales, qu'on trouve enſuite l'occaſion de donner en compte : il y a, ſouvent, deux & même trois écus de profit par livre. Le Commerce avec les Eſpagnols a ſes difficultés. Les Acheteurs ſont bizarres & capricieux. Il faut ſavoir ſe

(29) On a fait remarquer, à l'occaſion du Mexique & du Pérou, que les Rois d'Eſpagne ſe ſont réſervés cette Traite qui leur rend un profit conſidérable.

relâcher sur quelque Marchandise, & le faire sentir d'une maniere fine. Comme ils se picquent de politesse & de générosité, on est sûr de réparer bientôt sa perte, en leur remplissant la tête de fumée. Les Anglois & les Hollandois excellent dans ces petites ruses. Qu'un Espagnol, qui vient acheter une Platille, pour faire deux chemises, s'obstine à demeurer au-dessous du prix, ils ne laissent pas de la donner; mais ensuite ils lui font voir des dentelles, qu'il ne manque pas d'acheter dix fois plus qu'elles ne valent, lorsqu'il leur entend dire que tous les Grands d'Espagne n'en portent plus d'autres. ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

La plûpart des chapeaux, qu'on leur porte, doivent être gris. Il faut que la forme soit plate, les bords larges, & surtout que la coeffe soit de Satin de couleur. Qu'ils soient vieux ou neufs, de Castor ou de Loutre, on les vend avec avantage, pourvû qu'ils soient propres & bien lustrés. Ils se vendoient autrefois quarante & cinquante Piastres; & quoique ce prix soit fort diminué depuis que les François en ont porté un trop grand nombre, on y fait encore de très grands profits. Les Bas de soie sont les seuls qui se vendent : clairs, bons ou mauvais, n'importe. L'usage des Espagnols de Saint Domingue est d'en porter deux paires, une de couleur par-dessus, & l'autre noire. Enfin quoique le Commerce étranger soit rigoureusement défendu aux Sujets, les Gouverneurs & les autres Officiers se dispensent si généralement de cette Loi, que la difficulté, pour les Etrangers, n'est qu'à se faire instruire de ce qui leur plaît & qu'à leur ouvrir des voies pour sauver les apparences.

Caractere des Habitans François de S. Domingue.

C'est du P. de Charlevoix, ou plutôt du P. le Pers, dont il fait profession de suivre les Mémoires, qu'il faut emprunter quelques Observations sur le caractere des Habitans de la partie Françoise de Saint Domingue. On comprend, sous ce nom, les Créoles François & les Negres. Si l'on s'appercevoit, il y a trente ans, comme on le fait observer, que les premiers commençoient à se ressentir moins du mélange des Provinces d'où sont sortis les Fondateurs de la Colonie, on doit juger qu'il n'y reste plus aucun vestige du génie de ces anciens Avanturiers, auxquels la plûpart doivent leur naissance. Ils ont presque tous la taille assez belle & l'esprit aisé : c'est louer fort nettement leur figure & leur esprit; mais on nous fait une peinture un peu plus confuse de leurs bonnes & leurs mauvaises qualités. On les représente, tout-à-la-fois, francs, prompts, fiers, dédaigneux, présomptueux, intrépides. On leur reproche d'avoir peu de naturel, & beaucoup d'indolence pour tout ce qui regarde la Religion. Cependant on adoucit un peu des traits si rudes, en assurant qu'une bonne éducation corrige aisément la plûpart de leurs défauts, & trouve en eux un fond riche. On ajoute que l'Héritage, qu'ils ont conservé le plus entier de leurs Peres, est l'Hospitalité, & qu'il semble qu'on respire cette belle vertu avec l'air de Saint Domingue. Les Indiens la portoient fort loin avant la Conquête; & leurs Vainqueurs, qui n'étoient pas gens à les prendre pour modeles, y ont d'abord excellé. Il n'est pas vraisemblable, non plus, que les François l'aient prise des Espagnols, puisque ces deux Nations ont été longtems dans l'Ile sans aucune relation de Societé, & que leur antipathie naturelle ne leur a guetes permis de se former l'une sur l'autre. Enfin l'on

Etablissem. des François dans l'Ile de S. Domingue.

assure que les Negres mêmes s'y distinguent, & d'une maniere admirable dans des Esclaves, à qui l'on fournit à peine les nécessités de la vie. Un Voïageur peut faire le tour de la Colonie Françoise, sans aucune dépense. Il est bien reçu de toutes parts; & s'il est dans le besoin, on lui donne libéralement dequoi continuer son Voïage. Si l'on connoît une personne de naissance qui soit sans fortune, l'empressement est général pour lui offrir un asyle. On ne lui laisse point l'embarras d'exposer sa situation; chacun le prévient. Il ne doit pas craindre de se rendre importun, par un trop long séjour dans l'Habitation qu'il choisit; on ne se lasse point de l'y voir. Dès qu'il touche à la premiere, il doit être sans inquiétude pour les commodités de la plus longue route. Negres, Chevaux, Voitures, tout est à sa disposition; & s'il part, on lui fait promettre de revenir aussitôt qu'il sera libre. La charité des Créoles est la même pour les Orphelins. Jamais le Public n'en demeure chargé. Les plus proches Parens ont la préférence, ou les Parains & les Maraines, à leur défaut; mais si cette ressource manque à quelque malheureux Enfant, le premier qui peut s'en saisir, regarde comme un bonheur de l'avoir chez soi, & de lui servir de Pere.

Un mal, dont on craint, dit-on, de fâcheuses suites, si la partie Françoise de Saint Domingue continue de se peupler, c'est qu'il n'y a point de biens nobles, & que tous les Enfans ont une part égale à la succession. Si tout se défriche, il arrivera nécessairement qu'à force de divisions & de subdivisions, les Habitations se réduiront à rien, & que tout le monde se trouvera pauvre: au lieu que si toute une Habitation demeuroit à l'Aîné, les Cadets se verroient obligés d'en commencer d'autres, avec les avances qu'ils recevroient de leurs Proches; & lorsqu'il ne resteroit plus de terrein vuide à Saint Domingue, rien ne les empêcheroit de s'étendre dans les Iles voisines, & dans les parties du Continent qui appartiennent à la France, ou qui sont encore du droit public. On verroit ainsi des Colonies se former d'elles-mêmes, sans qu'il en coutât rien à l'Etat. Mais l'inconvénient dont on se plaint n'est pas un mal fort pressant, puisqu'il reste encore à défricher pour plus d'un siecle, dans les Quartiers de l'Ile de Saint Domingue.

Negres de la Colonie.

Quelques-uns prétendent que peu de François y sont sans une espece de fievre interne, qui mine insensiblement, & qui se manifeste moins par le désordre du pouls, que par une couleur livide & plombée, dont personne ne se garantit. Dans l'origine de la Colonie, on n'y voïoit arriver personne à l'extrême vieillesse; & cet avantage est encore assez rare parmi ceux qui sont nés en France. Mais les Créoles, à mesure qu'ils s'éloignent de leur souche Européenne, deviennent plus sains, plus forts, & jouissent d'une plus longue vie: d'où l'on peut conclure que l'air de Saint Domingue n'a point de mauvaise qualité, & qu'il n'est question que de s'y naturaliser. A l'égard des Negres, on convient qu'ici comme dans les autres Iles, rien n'est plus misérable que leur condition. Il semble que ce Peuple soit le rebut de la Nature, l'opprobre des Hommes, & qu'il ne differe gueres des plus vils Animaux. Sa condition, du moins, ne le distingue pas des Bêtes de charges. Quelques coquillages font toute sa nourriture: ses habits sont de mauvais haillons, qui ne le garantissent, ni de la chaleur du jour, ni de

la trop grande fraîcheur des nuits (30). Ses Maisons ressemblent à des Tanieres d'Ours ; ses lits sont des claies, plus propres à briser le corps qu'à procurer du repos ; ses meubles consistent en quelques Calebasses, & quelques petits Plats de bois ou de terre. Son travail est presque continuel ; son sommeil fort court. Nul salaire. Vingt coups de fouet pour la moindre faute. C'est à ce fatal état qu'on a su réduire des Hommes, qui ne manquent point de raison, & qui ne peuvent ignoret qu'ils sont absolument nécessaires à ceux qui les traitent si mal.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Dans cet incroiable abbaissement, ils ne laissent pas de jouir d'une santé parfaite, tandis que leurs Maîtres qui regorgent de biens & qui ne manquent d'aucune sorte de commodités, sont la proie d'une infinité de maladies. Ils jouissent donc du plus précieux de tous les biens ; & leur caractere les rend insensibles à la privation des autres. On n'a pas fait difficulté de soutenir que ce seroit leur rendre un mauvais office que de les tirer de cet état, parcequ'ils en abuseroient. A la vérité, ceux qui tiennent ce langage y sont intéressés : on peut dire qu'ils sont à la fois Juges & Parties. Cependant l'avantage qu'ils tirent des Negres n'est pas sans inconvéniens. S'il n'y a point de service plus flatteur pour l'orgueil humain que celui de ces malheureux Esclaves, il n'en est pas d'aussi sujet à quantité de fâcheux retours ; & l'on assure que la plûpart des Habitans de nos Colonies s'affligent, de ne pouvoir être servis par d'autres Valets ; n'y eut-il que ce sentiment, naturel à l'Homme, de compter pour rien les services que la crainte seule arrache, & des respects auxquels le cœur n'a jamais de part. Mais c'est un mal nécessaire, ou du moins l'on n'y connoît pas de remede (31). Les Nations, établies entre le Cap Blanc & le Cap Negris, sont proprement les seules qui paroissent nées pour la servitude. Ces Misérables avouent, dit-on, qu'ils se regardent eux-mêmes comme une Nation maudite. Les plus spirituels, qui sont ceux du Sénégal, racontent, dit-on, sur une ancienne tradition, dont ils ne connoissent pas l'origine, que ce malheur leur vient du péché de leur premier Pere, qu'ils nomment *Tam*. Ils sont les mieux faits de tous les Negres, les plus aisés à discipliner, & les plus propres au service domestique. Les *Bambares* sont les plus grands, mais voleurs : les *Arades*, ceux qui entendent le mieux la culture des Terres, mais les plus fiers : les *Congos* sont les plus petits, & les plus habiles Pêcheurs, mais ils désertent aisément : les *Nagots* sont les plus humains, les *Mondongos*, les plus cruels ; les *Minajs*, les plus résolus, les plus capricieux, les plus sujets à se désespérer. Enfin les Negres Créoles, de quelque Nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de leurs Peres que la couleur & l'esprit de servitude. Ils ont néanmoins un peu plus de passion pour la liberté, quoique nés dans l'esclavage ; ils sont aussi plus spirituels, plus raisonnables, plus

(30) Il est assez remarquable qu'étant exposés tous les jours, tête nue, aux ardeurs d'un Soleil qui devroit leur faire bouillir la cervelle, ils ne se plaignent jamais que du froid.

(31) Malheureux, dit le P. de Charlevoix, celui qui a beaucoup d'Esclaves ; c'est la matiere de bien des inquiétudes, & une continuelle occasion de patience : malheureux qui n'en a point du tout ; il ne peut absolument rien faire : malheureux qui en a peu ; il faut qu'il en souffre tout, de peur de les perdre & tout son bien avec eux. *Ubi sup. p.* 361.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

adroits ; mais plus fainéans, plus fanfarons, plus libertins, que ceux qui viennent d'Afrique. On comprend tous ces nouveaux venus, sous le nom général de Dandas.

On a vû, à Saint Domingue, des Negres du Monomotapa & de l'Ile de Madagascar ; mais leurs Maîttes en ont tiré peu de profit. Les premiers périssent d'abord, & les seconds sont presque indomptables. A l'égard de l'esprit, tous les Negres de Guinée l'ont extrêmement borné. Plusieurs sont comme hébêtés, jusqu'à ne pouvoir compter au-dessus de trois, ni jamais faire entrer l'Oraison Dominicale dans leur mémoire. Ils n'ont aucune idée fixe. Le passé ne leur est pas plus connu que l'avenir ; vraies machines, qu'il faut remonter chaque fois qu'on les veut mettre en mouvement. Les deux Missionnaires assurent que ceux, qui leur attribuent plus de malice que de stupidité & de manque de Mémoire, se trompent ; & que pour s'en convaincre, il suffit de voir combien ils ont peu de prévoïance dans ce qui les concerne personnellement. D'un autre côté, on convient généralement que dans les affaires qu'ils ont fort à cœur, ils sont très fins & très entendus ; que leurs railleries ne sont point sans sel ; qu'ils saisissent merveilleusement les ridicules ; qu'ils savent dissimuler, & que le plus stupide Negre est un mystere impénétrable pour ses Maîtres, tandis qu'il les perce avec une facilité surprenante. Il n'est pas aisé d'accorder toutes ces contrariétés. On ajoute que leur secret est comme leur trésor ; qu'ils mourroient plûtôt que de le révéler, & que leur contenance est un spectacle réjouissant, lorsqu'on veut l'arracher de leur bouche : ils prennent un air d'étonnement si naturel, que sans une grande expérience on y est trompé ; ils éclatent de rire ; jamais ils ne se déconcertent, fussent-ils pris sur le fait ; les supplices ne leur feroient pas dire ce qu'ils ont entrepris de tenir caché. Ils ne sont pas traîtres ; mais il ne faut pas toujours compter sur leur attachement. La plûpart seroient fort bons Soldats, s'ils étoient bien disciplinés & bien conduits. Un Negre, qui se trouveroit dans un combat à côté de son Maître, feroit son devoir, s'il n'en avoit point été maltraité, sans raison. Lorsqu'ils s'attroupent, dans quelque soulevement, le remede est de les dissiper sur-le-champ, à coups de bâton & de nerfs de Bœuf : si l'on differe, on se met quelquefois dans la nécessité d'en venir aux armes, & dans ces occasions ils se défendent en Furieux. Dès qu'ils se persuadent qu'il faut mourir, peu leur importe comment ; & le moindre succès acheve de les rendre invincibles.

On remarque encore que le chant, parmi ces Peuples, est un signe fort équivoque de gaieté ou de tristesse. Ils chantent dans l'affliction, pour adoucir leur chagrin ; ils chantent dans la joie, pour faire éclater leur contentement ; mais comme ils ont des airs joïeux & des airs lugubres, il faut une longue expérience pour les distinguer. Naturellement, ils sont doux, humains, dociles, crédules, & superstitieux à l'excès. Ils ne peuvent haïr longtems ; ils ne connoissent ni l'envie, ni la mauvaise foi, ni la médisance. Le Christianisme, qu'on n'a pas de peine à leur faire embrasser, & les instructions qu'ils reçoivent continuellement des Missionnaires (32), perfectionnent quelquefois ces vertus.

(32) Ce sont les Negres, dit le P. Pers, qui nous attirent ici principalement ; & sans

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

On sait que Louis XIII, sur l'ancien principe que les Terres soumises aux Rois de France rendent libres tous ceux qui peuvent s'y retirer, eut beaucoup de peine à consentit que les premiers Habitans des Iles eussent des Esclaves, & ne se rendit qu'après s'être laissé persuader que c'étoit le plus sûr & même l'unique moïen d'inspirer aux Afriquains le culte du vrai Dieu, de les tirer de l'Idolâtrie, & de les faire persévérer jusqu'à la mort dans la profession du Christianisme. Le P. Labat nous apprend que depuis, on a proposé en Sorbonne les trois cas suivans : 1°. si les Marchands, qui vont acheter des Esclaves en Afrique, ou les Commis qui demeurent dans les Comptoirs, peuvent acheter des Negres dérobés (33) ? 2°. Si les Habitans de l'Amérique, à qui ces Marchands viennent les vendre, peuvent acheter indifféremment tous les Negres qu'on leur présente, sans s'informer s'ils ont été volés ? 3°. A quelle réparation les uns & les autres sont obligés, lorsqu'ils savent qu'ils ont acheté des Negres dérobés ? » La décision, dit le même Voïageur, fut apportée aux Iles par » un Religieux de notre Ordre. On y trouva des difficultés insurmonta- » bles. Nos Habitans répondirent que les Docteurs, qu'on avoit consultés, » n'avoient ni Habitation aux Iles, ni intérêt dans les Compagnies, & » que s'ils eussent été dans l'un ou l'autre de ces deux cas, ils auroient » décidé tout autrement (34). Ainsi les François des Iles ne sont pas plus délicats, sur ce point, que les Anglois & d'autres Nations : mais ils sont beaucoup plus humains, dans le traitement qu'ils font à leurs Negres. Pre-

eux, nous n'oserions aspirer à la qualité de Missionnaires. Il se passe peu d'années, sans qu'on en amene au seul Cap François deux à trois mille. Lorsque j'apprens qu'il en est arrivé quelques-uns dans mon Quartier, je vais les voir, & je commence par leur faire faire le signe de la Croix, en conduisant leur main ; & puis je le fais moi-même sur leur front, comme pour en prendre possession au nom de J. C. & de son Eglise. Après les paroles ordinaires, j'ajoute : » Et toi, maudit Esprit, je re » défens au nom de J. C. d'oser vio- » ler jamais ce signe sacré, que je viens » d'imprimer sur cette Créature, qu'il a » rachetée de son sang. Le Negre, qui ne comprend rien à ce que je fais ni à ce que je dis, ouvre de grands yeux, & paroît tout interdit ; mais, pour le rassurer, je lui adresse par un Interprete, ces paroles du Sauveur à Saint Pierre : » tu ne sais pas » présentement ce que je fais, mais tu le » sauras dans la suite. Le P. Pers, ajoute qu'on s'efforce de les instruire, & qu'ils ont un véritable empressement pour recevoir le Baptême ; mais que les Adultes n'en sont gueres capables qu'au bout de deux ans ; » qu'alors même, il faut souvent, pour le » leur conférer, être du sentiment de ceux » qui ne croient pas la connoissance du » mystere de la Trinité nécessaire au salut ; » & qu'ils n'entendent pas plus ce qu'on » leur apprend là-dessus, que ne feroit un » Perroquet à qui on l'auroit appris de mê- » me ; que la science du Théologien est ici » fort courte, mais qu'un Missionnaire » doit y penser deux fois avant que de » laisser mourir un Homme, quel qu'il » soit, sans Baptême ; & que s'il a quel- » que scrupule sur cela, ces paroles du » Prophete Roi, *Homines & jumenta sal- » vabis, Domine*, lui viennent d'abord à » l'esprit pour le rassurer. *ubi sup.* p. 378

(33) Voïez tout ce qui regarde la Traite des Negres, aux II & IIIe Tomes de ce Recueil. Il suffit de remarquer ici qu'il se vend quatre sortes de Negres ; 1°. Les Malfaiteurs, & généralement tous ceux qui ont mérité la mort ; 2°. Les Prisonniers de guerre ; 3°. Les Esclaves particuliers des Princes, & 4°. ceux qui sont dérobés, soit par l'ordre & du consentement des Princes, soit par certains Voleurs, surnommés Marchands ou Chasseurs d'Esclaves, qui ne font pas d'autre métier. Ces derniers Negres sont le plus grand nombre.

(34) Nouveaux Voïages du P. Labat, T. IV. p. 427.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

mierement, quoique la prudence les oblige de n'en point acheter ſans ſavoir s'ils ont quelque défaut, ils donnent à la pudeur de ne pas faire eux-mêmes cet examen ; l'uſage eſt de s'en rapporter aux Chirurgiens. En ſecond lieu, on accuſeroit de dureté & d'avarice celui qui les feroit travailler à leur arrivée, ſans leur accorder quelques jours de repos. Ces Malheureux ſont fatigués d'un long Voïage, pendant lequel ils ont toujours été liés, deux à deux, avec des entraves de fer. Ils ſont exténués de faim & de ſoif ; ſans compter l'affliction de ſe voir enlevés de leur Païs, pour n'y retourner jamais : ce ſeroit mettre le comble à leurs maux (35) que de les jetter tout-d'un-coup dans un pénible travail.

Lorſqu'ils ſont arrivés chez leurs Maîtres, on commence par les faire manger, & les laiſſer dormir pendant quelques heures. Enſuite on leur fait raſer la tête, & frotter tout le corps avec de l'huile de Palma Chriſti, qui dénoue les jointures, les rend plus ſouples, & remédie au Scorbut. Pendant deux ou trois jours, on humecte, d'huile d'olive, la Farine ou la Caſſave qu'on leur donne ; on les fait manger peu, mais ſouvent, & baigner ſoir & matin. Ce régime eſt ſuivi d'une petite ſaignée & d'une purgation douce. On ne leur permet point de boire trop d'eau, encore moins d'Eau-de-vie : leur unique boiſſon eſt la Grappe & l'Ouïcou. Non-ſeulement ces ſoins les garantiſſent des maladies dont ils ſeroient d'abord attaqués ; mais, avec les habits qu'on leur donne & la bonté qu'on marque pour eux, ils ſervent à leur faire oublier leur Païs & le malheur de la ſervitude. Sept ou huit jours après, on les emploie à quelque léger travail, pour les y accoutumer par degrés. La plûpart n'en attendent pas l'ordre, & ſuivent les autres, lorſqu'ils les voient appellés par ce qu'on nomme le Commandeur.

L'uſage commun, pour les inſtruire & les former au train de l'Habitation, eſt de les départir dans les Caſes des Anciens, qui les reçoivent toujours volontiers, ſoit qu'ils ſoient de même Païs ou d'une Nation différente, & qui ſe font même honneur que le nouveau Negre, qu'on leur donne, paroiſſe mieux inſtruit & ſe porte mieux que celui de leur Voiſin. Mais ils ne le font point manger avec eux, ni coucher dans la même Chambre ; & lorſque le nouvel Eſclave paroît ſurpris de cette diſtinction, ils lui diſent que n'étant pas Chrétien, il eſt trop au-deſſous d'eux pour être traité plus familierement. Le P. Labat aſſure que cette conduite fait concevoir aux nouveaux Negres une haute idée du Chriſtianiſme, & qu'étant naturellement orgueilleux, ils importunent ſans ceſſe leurs Maîtres & leurs Prêtres, pour obtenir le Baptême. Leur impatience eſt ſi vive, dit-il, que s'ils en étoient crus, on emploieroit les jours entiers à les inſtruire ; » Outre le Catéchiſme, qui ſe fait en commun, ſoir & matin, » dans les Habitations bien reglées, on charge ordinairement quelques An- » ciens, des mieux inſtruits, de donner des leçons aux nouveaux ; & ceux, » chez leſquels ils ſe trouvent logés, ont un ſoin merveilleux de les leur

(35) Les Negres, qu'on enleve de leur Païs, ſont perſuadés que les Européens ne les achetent & ne les tranſportent dans leurs Colonies que pour les manger : d'où il arrive ſouvent, lorſqu'ils ſont mal gardés pendant le Voïage, qu'ils ſe déſeſperent & ſe jettent dans les flots.

» répéter

» répeter, ne fut-ce que pour pouvoir dire au Curé, que le Negre qu'on » leur a confié est en état de recevoir le Baptême. Ils lui servent alors de » Parrains; & l'on auroit peine à s'imaginer jusqu'où va le respect, la sou- » mission & la reconnoissance que tous les Negres ont pour leurs Parrains. » Les Créoles mêmes, c'est-à-dire ceux qui sont nés dans le Païs, les » regardent comme leurs Peres «. J'avois, continue le même Voïageur, un petit Negre, qui étoit le Parain banal de tous les Negres, Enfans ou Adultes que je baptisois, du moins quand ceux qui se présentoient pour cet office n'en étoient pas capables, ou pour ne pas savoir bien leur Catéchisme, ou pour n'avoir pas fait leur Pâque, ou parceque je les connoissois libertins; ou lorsque je prévoïois quelque empêchement pour leur mariage, s'ils contractoient ensemble une affinité spirituelle. J'étois surpris des respects que je lui voïois rendre par les Negres qu'il avoit tenus au Baptême. Si c'étoient des Enfans, les Meres ne manquoient point de les lui apporter aux jours de Fête; & si c'étoient des Adultes, ils venoient le voir, lui répéter leur Catéchisme & leurs prieres, & lui apporter quelque petit présent.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Tous les Esclaves Negres ont un grand respect pour leurs Vieillards. Jamais ils ne les appellent par leurs noms, sans y joindre celui de Pere; ils les soulagent dans toute sorte d'occasions, & ne manquent jamais de leur obéir. La Cuisiniere de l'Habitation n'est pas moins respectée; & de quelque âge qu'elle soit, ils la traitent toujours de *Maman*.

Achevons tout ce qui concerne cette malheureuse espece d'Hommes, pour nous épargner l'embarras d'y revenir dans l'article des autres Iles. Le même Voïageur les représente fort sensibles aux bienfaits, & capables de reconnoissance, aux dépens même de leur vie : mais ils veulent être obligés de bonne grace; & s'il manque quelque chose à la faveur qu'on leur fait, ils en témoignent leur mécontentement, par l'air dont ils la reçoivent. Ils sont naturellement éloquens; & ce talent éclate, surtout lorsqu'ils ont quelque chose à demander, ou leur apologie à faire contre quelque accusation. On doit les écouter avec patience, lorsqu'on veut se les attacher. Ils savent représenter adroitement leurs bonnes qualités, leur assiduité au service, leurs travaux, le nombre de leurs Enfans, & leur bonne éducation. Ensuite ils font l'énumération de tous les biens qu'on leur a faits, avec des remerciemens très respectueux, qu'ils finissent par leur demande. Une grace accordée sur-le-champ les touche beaucoup. Si l'on prend le parti de la refuser, il faut leur en apporter quelque raison, & les renvoïer contens, en joignant au refus un présent de quelque bagatelle. Lorsqu'il s'éleve entr'eux quelque différend, ils s'accordent à venir devant leur Maître, & plaident leur cause sans s'interrompre. L'offensé commence; & lorsqu'il s'est expliqué, il déclare à sa Partie qu'elle peut répondre. Des deux côtés, la modération est égale. Comme il est presque toujours question de quelque bagatelle, ces Procès sont bientôt vuidés. » Lorsqu'ils » s'étoient battus, dit le P. Labat, ou qu'ils s'étoient rendus coupables de » quelque larcin bien avéré, je les faisois châtier séverement, car il faut » avec eux autant de fermeté que de condescendance. Ils souffrent » avec patience les châtimens qu'ils ont mérités, mais ils sont capables

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

» des plus grands excès lorſqu'on les maltraite ſans raiſon. C'eſt une re-
» gle générale de prudence, de ne les menacer jamais. Le châtiment, ou le
» pardon, ne doit jamais être ſuſpendu, parceque ſouvent la crainte les
» porte à fuir dans les Bois; & telle eſt l'origine des Marons. On n'a pas trouvé de moïen plus ſûr, pour les retenir, que de leur accorder la poſſeſſion de quelques Volailles & de quelques Porcs, d'un Jardin à tabac, à coton, à légumes, & d'autres petits avantages de même nature. S'ils s'abſentent, & que dans l'eſpace de vingt-quatre heures ils ne reviennent pas d'eux-mêmes, ou conduits par quelque Protecteur qui demande grace pour eux, ce qu'on ne doit jamais refuſer, on confiſque ce qu'ils peuvent avoir de biens. Cette peine leur paroît ſi rude, qu'elle a plus de force que tous les châtimens, pour les faire rentrer en eux-mêmes. Le moindre exemple de confiſcation eſt longtems un ſujet de terreur. Ils ſont liés entr'eux par une affection ſi ſincere, que non-ſeulement ils ſe ſecourent mutuellement dans leurs beſoins, mais que ſi l'un d'eux fait une faute, on les voit ſouvent venir tous en corps, pour demander ſa grace ou pour s'offrir à recevoir une partie du châtiment qu'il a mérité. Ils ſe privent quelquefois de leur nourriture, pour être en état de traiter ou de ſoulager un Negre de leur Païs, dont ils attendent la viſite.

Leur complexion chaude les rend ſi paſſionnés pour les Femmes, qu'indépendamment du profit de la multiplication, on eſt obligé de les marier de bonne heure, dans la crainte des plus grands déſordres. Ces mariages ont néanmoins de grands inconvéniens. » La Loi du Prince, obſerve le P. » de Charlevoix, ne veut pas qu'un Eſclave ſe marie ſans la permiſſion » de ſon Maître, & les mariages clandeſtins ſont nuls. Mais s'il n'eſt pas » permis à un jeune Negre de ſe marier hors de ſon Habitation, que » fera-t'il, lorſqu'il n'y trouve pas de Fille à ſon gré? Et que fera un » Curé, lorſqu'un Negre & une Negreſſe de différens Atteliers, après avoir » eu longtems enſemble un Commerce défendu, ſans pouvoir obtenir de » leurs Maîtres la permiſſion de ſe marier, viendront lui déclarer, à l'E- » gliſe, qu'ils ſe prennent pour Epoux? on pourroit propoſer là-deſſus » bien des cas qui ne ſont pas trop ſpéculatifs, & qui jettent les Miſſion- » naires dans de fort grands embarras. L'autorité Laïque, la ſeule qui » ſoit reſpectée dans l'Ile, n'y peut apporter que de véritables re- » medes.

Les Eſclaves Negres aiment non-ſeulement les Femmes, mais encore le jeu, la danſe, le vin & les liqueurs fortes. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'un Européen s'en étonne. Le jeu qu'ils ont apporté aux Iles, de quelque partie de l'Afrique qu'il ſoit venu, eſt une eſpece de jeu de Dez, compoſé de quatre *Bougis*, c'eſt-à-dire de quatre de ces coquilles qui leur ſervent de Monnoie. Un trou, qu'elles ont du côté convexe, les fait tenir ſur cette face auſſi facilement que ſur l'autre. Ils les remuent dans la main, comme on y remue les Dez, & les jettent ſur une Table. Si toutes les faces trouées ſe trouvent deſſus, ou les faces oppoſées, ou deux d'une ſorte & deux d'une autre, le Joueur gagne: mais ſi le nombre des trous, ou des deſſous, eſt impair, il a perdu. Quantité de Negres Créoles ont appris, par l'exemple de leurs Maîtres, à jouer aux Cartes. Le P. Labat dé-

plore une habitude, qui les rend tout-à-la-fois, dit-il, plus fripons & plus fainéans.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

La danse est leur passion favorite; & l'on ne connoît point de Peuple, qui en ait une plus vive pour cet exercice. Si leur Maître ne leur permet point de danser dans l'Habitation, ils font trois ou quatre lieues, le Samedi à minuit, après avoir quitté le travail, pour se rendre dans quelque lieu où la danse soit permise. Celle qui leur plaît le plus, & qu'on croit venue du Roïaume d'Arda sur la Côte de Guinée, se nomme le *Calenda*. Les Espagnols l'ont apprise des Negres, & la dansent comme eux dans tous leurs Etablissemens de l'Amérique. Elle est d'une indécence, qui porte quelques Maîtres à la défendre, & ce n'est pas une entreprise facile; car le goût en est si général & si vif, que les Enfans mêmes, dans l'âge où la force leur manque encore pour se soutenir, imitent leurs Peres & leurs Meres, auxquels ils la voient danser, & passeroient les jours entiers à cet exercice. Pour en regler la cadence, on se sert de deux Instrumens en forme de Tambours, qui ne sont que deux troncs d'arbre, creusés, & d'inégale grosseur. Un des bouts est ouvert; l'autre est couvert d'une peau de Brebis ou de Chevre, sans poil, & soigneusement grattée. La plus grande de ces deux machines, qui se nomme simplement le grand Tambour, a trois ou quatre piés de long sur huit à neuf pouces de diametre. Le petit, qu'on nomme le *Baboula*, est à-peu-près de la même longueur, mais n'a pas plus de huit à neuf pouces dans l'autre dimension. Ceux qui battent de ces Instrumens les mettent entre leurs jambes, ou s'asseoient dessus, & les touchent du plat des quatre doigts de chaque main. Ce grand Tambour est battu avec mesure, & posément: mais le Baboula se touche avec beaucoup de vîtesse, presque sans mesure; & comme il rend moins de son que l'autre, quoiqu'il en rende un fort aigu, il ne sert qu'à faire du bruit, sans marquer la cadence, ni les mouvemens des Danseurs.

Danse nommée la Calenda.

Ils sont disposés sur deux lignes, l'une devant l'autre, les Hommes vis-à-vis des Femmes. Ceux qui se lassent, & les Spectateurs, font un cercle autour des Danseurs & des Tambours. Un des plus habiles chante une Chanson, qu'il compose sur-le-champ, dont le refrein est répété par les Spectateurs, avec de grands battemens de mains. Tous les Danseurs tiennent les bras à demi levés, sautent, tournent, s'approchent à deux ou trois piés les uns des autres & reculent en cadence, jusqu'à ce que le son redoublé du Tambour les avertisse de se joindre, en se frappant les uns contre les autres. Ils se retirent aussi-tôt en pirouettant, pour recommencer le même mouvement, avec des gestes tout-à-faits lascifs, autant de fois que le Tambour en donne le signe; ce qu'il fait souvent plusieurs fois de suite. De tems en tems, ils s'entrelassent les bras & font deux ou trois tours, en continuant de se frapper, & se donnant des baisers. On juge combien la pudeur est blessée par cette Danse. Cependant elle a tant de charmes pour les Espagnols de l'Amérique, & l'usage en est si bien établi parmi eux, qu'elle entre jusques dans leurs dévotions. Ils la dansent à l'Eglise, & dans leurs Processions. Les Religieuses mêmes ne manquent gueres de la danser, la nuit de Noël, sur un Théâtre élevé dans leur Chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tiennent ouverte, pour faire part

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

du ſpectacle au Peuple : mais elles n'admettent point d'Hommes à leur danſe. Dans les Iles Françoiſes, on a défendu le Calenda par des Ordonnances, autant pour mettre l'honnêteté publique à couvert, que pour empêcher les Aſſemblées trop nombreuſes. Une trouppe de Negres, emportée par la joie, & ſouvent échauffée par les liqueurs fortes, devient capable de toute ſorte de violences. Mais les Loix & les précautions n'ont encore pû l'emporter ſur le goût déſordonné du plaiſir.

Les Eſclaves Negres de Congo ont une autre danſe, plus modeſte que le Calenda, mais moins vive & moins réjouiſſante. Les Danſeurs de l'un & l'autre ſexe ſe mettent en rond ; & ſans ſortir d'une place, ils ne font que lever les piés en l'air, pour en frapper la terre avec une eſpece de cadence, en tenant le corps à demi courbé les uns vers les autres, tandis qu'un d'entr'eux raconte quelque Hiſtoire, à laquelle tous les danſeurs répondent par un refrein, & les ſpectateurs par des battemens de mains. Les Negres Minas danſent en rond, & tournent ſans ceſſe ; ceux Cap Verd & de Gambra ont auſſi leurs danſes particulieres : mais il n'y en a point qui leur plaiſe tant, à tous, que le Calenda. Dans l'impuiſſance des Loix, on s'efforce, dit le P. Labat, de leur faire ſubſtituer à cet infâme exercice, des danſes Françoiſes, telles que le Menuet, la Courante, le Paſſe-pié, les Branles & les danſes rondes. Il s'en trouve quantité qui y excellent, & qui n'ont pas l'oreille moins fine, ni les pas moins meſurés que nos plus habiles Danſeurs. Quelques-uns jouent aſſez bien du Violon, & gagnent beaucoup à jouer dans les Aſſemblées. Ils jouent, preſque tous, d'une eſpece de Guitarre, qu'ils compoſent eux-mêmes, d'une moitié de Calebaſſe, couverte d'un cuir raclé, avec un aſſez long manche : elle a quatre cordes, de ſoie ou de pitte, ou de boïaux ſecs, & paſſés enſuite à l'huile, qui ſont ſoutenues ſur la peau par un chevalet, à la hauteur d'un pouce & demi. Cet Inſtrument ſe pince, en battant. Mais le ſon en eſt peu agréable, & les accords peu ſuivis.

Habits & mets des Eſclaves Negres.

Il n'y a point d'Eſclaves Negres qui n'aient la vanité de paroître bien vêtus, ſurtout à l'Egliſe, & dans leurs viſites mutuelles. Ils s'épargnent tout & ne craignent point le travail, lorſqu'il eſt queſtion d'acheter, pour leurs Femmes & leurs Enfans, quelque parure qui puiſſe les diſtinguer des autres. Cependant l'affection qu'ils ont pour leurs Femmes ne va pas juſqu'à les faire manger avec eux (36), à l'exception du moins des jeunes

(36) J'ai ſouvent pris plaiſir, dit le P. Labat, à voir dîner notre Charpentier Negre. Sa Femme & ſes Enfans étoient autour de lui, & le ſervoient avec tout le reſpect des Domeſtiques les mieux inſtruits. Si c'étoit un jour de Fête, ſes Gendres & ſes Filles ne manquoient pas de s'y trouver, & de lui apporter de petits préſens. Ils faiſoient un cercle autour de lui, & l'entretenoient pendant tout le tems qu'il paſſoit à table. Lorſqu'il avoit fini, on lui apportoit ſa pipe ; & ſe tournant, il leur diſoit d'un air grave, allez manger vous autres. Ils lui faiſoient une profonde révérence, & paſſoient dans une Chambre voiſine, où ils mangeoient tous enſemble avec leur Mere. Je lui faiſois quelquefois des reproches de ſa gravité, & je lui citois l'exemple du Gouverneur, qui mangeoit tous les jours avec ſa Femme : il me répondit que le Gouverneur n'en étoit pas plus ſage ; qu'il croïoit bien que les Blancs avoient leurs raiſons ; mais qu'ils avoient auſſi les leurs, & que ſi l'on vouloit conſidérer combien les Femmes blanches étoient orgueilleuſes & peu ſoumiſes à leurs Maris, on avoueroit que les Negres, qui tiennent tou-

gens, qui leur accordent cette liberté dans les premieres tendreſſes du mariage. Dans leurs Feſtins, les Negres Aradas ont toujours un chien rôti, & croiroient faire très mauvaiſe chere ſi cette piece y manquoit. Ceux qui n'en ont point, ou qui ne peuvent en dérober un, l'achetent, & donnent en échange un Porc deux fois plus gros. Les autres, ſurtout les Negres Créoles, & ceux même qui deſcendent d'un Pere & d'une Mere Aradas, ont au contraire de l'averſion pour ce mets, & regardent comme une grande injure le nom de Mangeurs de chiens. Mais, ce qui paroît plus étonnant au P. Labat, c'eſt que les chiens de l'Ile aboient à ceux qui les mangent & les pourſuivent, ſurtout lorſqu'ils ſortent de ces Feſtins. Le Public eſt averti des jours où l'on rôtit un chien chez quelque Arada, par les cris de tous ces Animaux, qui viennent heurler autour de la Caſe, comme s'ils vouloient plaindre ou vanger la mort de leur Compagnon.

Etablissim. des François dans l'Ile de S. Dominque.

Les Caſes des Negres François ſont aſſez propres. Le Commandeur, qui eſt chargé de ce ſoin, doit y faire obſerver la ſymétrie & l'uniformité. Elles ſont toutes de même grandeur, dans leurs trois dimenſions, toutes de file; & ſuivant leur nombre, elles compoſent une ou pluſieurs rues. Leur longueur commune eſt de trente piés, ſur quinze de large. Si la famille n'eſt pas aſſez nombreuſe pour occuper tout ce logement, on le diviſe en deux parties, dans le milieu de ſa longueur. Les portes ſont aux Pignons; & ſi la Maiſon contient deux Familles, elles répondent ſur deux rues; mais pour une ſeule Famille, on n'y ſouffre qu'une Porte. Ces édifices ſont couverts de têtes de Cannes, de Roſeaux ou de feuilles de Palmiſtes. Les murs ſont compoſés de claies, qui ſoutiennent un torchis de terre graſſe & de bouze de Vaches, ſur lequel on paſſe une couche de chaux. Les chevrons & la couverture deſcendent ſouvent juſqu'à terre, & forment, à côté des Caſes, de petits appentis où les Porcs & la Volaille ſont à couvert. On voit rarement plus d'une fenêtre à chaque Caſe; parceque les Negres ſont fort ſenſibles au froid, qui eſt quelquefois piquant pendant la nuit. D'ailleurs la porte ſuffit pour donner du jour. La fenêtre eſt toujours au Pignon. Quelques-uns ont une petite Caſe, près de la grande, pour y faire leur feu & leur cuiſine; mais la plûpart ſe contentent d'une ſeule, où ils entretiennent du feu toute la nuit. Auſſi les Caſes ſont-elles toujours enfumées; & leurs Habitans contractent eux-mêmes une odeur, qu'on leur ſent toujours avant qu'ils ſe ſoient lavés. Le Mari & la Femme ont chacun leur lit. Juſqu'à l'âge de ſept ou huit ans, les Enfans n'en occupent qu'un; mais on n'attend pas plus longtems à les ſéparer, parcequ'avec le panchant de la Nation pour les plaiſirs des ſens, il ne faut plus compter ſur leur ſageſſe à cet âge. Les lits ſont de petits enfoncemens, pratiqués dans les murs de chaque Maiſon. Ils conſiſtent en deux ou trois planches, poſées ſur des traverſes, qui ſont ſoutenues par de petites fourches. Ces planches ſont quelquefois couvertes d'une natte de Latanier, ou de côtes de Baliſier, avec un billot de bois pour chevet. Les Maîtres un peu libéraux donnent, à leurs Negres, quelques groſſes toiles, ou de vieilles étoffes, pour ſe couvrir; mais c'eſt un ſurcroît de ſoin pour le Commandeur, qui eſt obligé de les leur faire laver ſouvent. L'impor-

Police des Negres François.

» jours les leurs dans le reſpect, ont pour eux la juſtice & la raiſon. *Ubi ſup.* p. 470.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

tance de les tenir propres l'oblige auſſi de leur faire laver ſouvent leurs habits, & de leur faire raſer la tête. A l'égard des meubles, ils conſiſtent en Calebaſſes & en vaiſſelle de terre, avec des bancs, des tables, & quelques uſtenſiles de bois : les plus riches ont un coffre ou deux, pour y conſerver leurs hardes.

On laiſſe ordinairement, entre les Caſes, un eſpace de quinze ou vingt piés, pour remédier plus facilement aux incendies, qui ne ſont que trop fréquens, & cet eſpace eſt fermé d'une paliſſade. Les uns y cultivent des herbes potageres, & d'autres y engraiſſent des Porcs. Dans les Habitations où les Maîtres en nourriſſent auſſi, on oblige les Negres de mettre les leurs dans le Parc du Maître, & de prendre ſoin des uns & des autres. Lorſqu'ils veulent vendre ce qui leur appartient, ils doivent offrir la préférence à leur Maître : mais la Loi l'oblige auſſi de leur païer ce qu'il achete d'eux, au prix courant du marché. Une Ordonnance fort utile, mais dont on ſe plaint que l'exécution eſt négligée, eſt celle qui défend de rien acheter des Negres, s'ils ne produiſent une permiſſion de leurs Maîtres. C'eſt un moïen ſûr de prévenir les vols, ou d'arrêter du moins ceux qui ont la mauvaiſe foi d'en profiter : mais, à Saint Domingue comme en Europe, il ſe trouve des Marchands ſans Religion & ſans honneur, qui prenant tout ce qu'on leur préſente à bon marché, entretiennent les Negres dans l'habitude du vol.

L'uſage eſt de leur donner, à quelque diſtance de l'Habitation, ou proche des Bois, quelque portion de terre, pour y cultiver leur Tabac, leurs Patates, leurs Ignames, leurs choux Caraïbes, & tout ce qu'ils peuvent tirer de ce fond, avec la liberté de le vendre ou de l'emploïer à leur ſubſiſtance. On leur permet d'y travailler, les jours de Fête, après le Service Divin; & les autres jours, pendant le tems qu'ils peuvent retrancher à celui qui leur eſt accordé pour leurs repas. Il ſe trouve des Negres, à qui ce travail vaut annuellement plus de cent écus. Lorſqu'ils ſont voiſins de quelque Bourg, où ils peuvent porter leurs herbages & leurs fruits, ils croient leur ſort très heureux (37); ils vivent dans l'abondance, eux & leur Famille, & leur attachement en augmente pour leur Maître.

(37) Les plus miſérables ne veulent pas reconnoître qu'ils le ſoient. Le Pere Labat donne un exemple fort remarquable de cette vanité. J'avois, dit-il, un petit Negre de quatorze à quinze ans, ſpirituel, ſage, affectionné, mais d'une fierté que je n'ai jamais pû corriger. Une parole de mépris le déſeſperoit. Je lui diſois quelquefois, pour l'humilier, qu'il étoit un pauvre Negre qui n'avoit pas d'eſprit. Il étoit ſi piqué du mot de Pauvre, qu'il en murmuroit entre ſes dents, lorſqu'il me croïoit fâché; & s'il jugeoit que je ne l'étois pas, il prenoit la liberté de me dire, qu'il n'y avoit que des Blancs qui fuſſent pauvres, qu'on ne voïoit point de Negres qui demandaſſent l'aumône, & qu'ils avoient trop de cœur pour cela. Sa grande joie, comme celle des autres Noirs de la Maiſon, étoit de venir m'avertir qu'il y avoit quelque pauvre François qui demandoit la charité : cela eſt rare dans la Colonie, mais il arrive quelquefois qu'un Matelot, après avoir déſerté, tombe malade, & qu'à la ſortie de l'Hôpital la force lui manque encore pour travailler. Dès qu'il en paroiſſoit un, il y avoit autant de gens pour me l'annoncer, qu'il y avoit de Domeſtiques dans la Maiſon, & ſurtout le petit Negre, qui ne manquoit point de me venir dire, d'un air content & empreſſé; mon Pere, il y a, à la porte, un Pauvre Blanc qui demande l'aumône. Je feignois quelquefois de ne pas entendre, ou de ne vouloir rien donner, pour avoir le plaiſir

Il eſt rare que les Eſclaves Negres ſoient chauſſés, c'eſt-à-dire qu'ils aient des bas & des ſouliers. A la réſerve de ceux qui ſervent de Laquais aux Habitans de la premiere diſtinction, tous vont ordinairement nus piés. Leurs habits journaliers ne conſiſtent qu'en des Caleçons & une Caſaque. Mais lorſqu'ils s'habillent, aux jours de Fêtes, les Hommes ont une belle chemiſe, avec des caleçons étroits, de toile blanche, ſur leſquels ils portent une *Candale*, d'une toile de couleur, ou d'une étoffe légere. Ce qu'on nomme Candale eſt une eſpece de juppe, très large, qui ne va pas juſqu'aux genoux, & dont le haut, pliſſé par une ceinture, a deux fentes ſur les hanches, qui ſe ferment avec des rubans. Ils portent, ſur la chemiſe, un petit Pourpoint ſans baſques, qui laiſſe trois doigts de vuide entre lui & la Candale, pour faire bouffer plus librement la chemiſe. Ceux qui ſont aſſez riches pour ſe procurer des boutons d'argent, ou garnis de quelques pierres de couleur, en mettent aux poignets & au cou de leur chemiſe. La plûpart n'y mettent que des rubans. Ils ont rarement des cravates & des juſt'au-corps. Dans cette parure, lorſqu'ils ont la tête couverte d'un chapeau, on vante leur bonne mine, d'autant plus qu'ils ſont ordinairement fort bien faits. Avant le mariage, ils portent deux pendans d'oreilles, comme les Femmes; enſuite ils n'en portent plus qu'un ſeul. Les Habitans, qui ſe donnent des Laquais en forme, leur font faire des Candales & des Pourpoints, avec les galons & de la couleur de leur livrée: ils leur font porter un Turban, au lieu de Chapeau, des pendans d'oreilles, & un carcan d'argent avec leurs armes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Habits des Negres François.

Les Negreſſes, dans leur habillement de cérémonie, portent ordinairement deux juppes. Celle de deſſous eſt de couleur, & celle de deſſus, preſque toujours de toile blanche de Coton ou de Mouſſeline. Elles ont un Corſet blanc, à petites baſques, ou de la couleur de leur juppe de deſſous, avec une échelle de rubans; des pendans d'oreilles d'or ou d'argent, des bagues, des braſſelets, & des colliers de petite raſſade à pluſieurs tours, ou de perles fauſſes, avec une Croix d'or ou d'argent. Le col de leur chemiſe, les manches & les fauſſes-manches, ſont garnies de dentelle, & leur coeffure eſt d'une toile très blanche & très fine, relevée auſſi de quelques dentelles. Cependant on ne voit cet air de propreté, qu'aux Negres & aux Negreſſes qui ſe mettent en état, par leur travail, d'acheter ces ornemens à leurs frais; car, à l'exception des Laquais & des Femmes-de-Chambre de cet ordre, il n'y a point de Maîtres qui faſſe l'inutile dépenſe de parer une trouppe d'Eſclaves.

Les Européens ſe trompent, lorſqu'ils s'imaginent qu'aux Iles on fait conſiſter la beauté des Negres dans la difformité de leur viſage, particulierement dans de groſſes levres, avec un nez écraſé. Si ce goût eſt celui de l'Europe, il regne ſi peu dans les Colonies, qu'on y veut au contraire des

de le faire répéter. Mais mon Pere, reprenoit-il, c'eſt un pauvre Blanc; ſi vous ne lui voulez rien donner, je vais lui donner quelque choſe du mien; moi qui ſuis un pauvre Negre; Dieu merci, on ne voit point de Negre qui demande l'aumône. Quand je lui avois donné ce que je voulois envoïer au Pauvre, il ne manquoit pas de lui dire, en le lui préſentant; tenez, pauvre Blanc; voilà ce que mon Maître vous envoie: & lorſqu'il croïoit que je le pouvois entendre, il le rappelloit, pour lui donner quelque choſe du ſien, afin d'avoir le plaiſir de l'appeller encore pauvre Blanc. *Ubi ſup.* p. 483.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

traits bien réguliers. Les Eſpagnols y apportent ſurtout une extrême attention, & ne regardent point à cinquante Piaſtres de plus, pour ſe procurer une belle Negreſſe. Avec la régularité des traits, on veut qu'elles aient la taille belle, la peau fine & d'un noir luiſant. Jamais il n'y a de malpropreté à leur reprocher, lorſqu'elles ſont proche d'une Riviere. Les Negres de Senegal, de Gambra, du Cap verd, d'Angola & de Congo ſont d'un plus beau noir que ceux de Mina, de Juida, d'Iſſigny, d'Arda, & des autres parties de la Côte. Cependant leur teint change, dès qu'ils ſont malades; & devient alors couleur de biſtre, ou même de cuivre.

Ils ſont d'une patience admirable dans leurs maladies. Rarement on les entend crier ou ſe plaindre, au milieu des plus rudes opérations. Ce n'eſt pas inſenſibilité, car ils ont la chair très délicate & le ſentiment fort vif; c'eſt un fond de grandeur d'ame & d'intrépidité, qui leur fait mépriſer la douleur, les dangers, & la mort même. Le P. Labat rend témoignage qu'il en a vu rompre vifs & tourmenter pluſieurs, ſans leur entendre jetter le moindre cri. On en brûla un, dit-il, qui, loin d'en paroître ému, demanda un bout de tabac allumé lorſqu'il fut attaché au Bucher, & fumoit encore, tandis que ſes jambes étoient crevées par la violence du feu. » Un » jour, ajoute le même Voïageur, deux Negres aïant été condamnés, » l'un au Gibet, l'autre à recevoir le fouet de la main du Bourreau, le » Confeſſeur ſe méprit, & confeſſa celui qui ne devoit pas mourir. On ne » reconnut l'erreur, qu'au moment que l'Exécuteur alloit le jetter au vent. » On le fit deſcendre, l'autre fut confeſſé: & quoiqu'il ne s'attendît qu'au » fouet, il monta l'échelle avec autant d'indifférence que le premier étoit » deſcendu, comme ſi l'un ou l'autre ſort ne l'eut pas touché (38). C'eſt à ce mépris naturel de la mort, qu'on attribue leur bravoure. On a déja remarqué que ceux de Mina tombent ſouvent dans une mélancolie noire, qui les porte à s'ôter volontairement la vie. Ils ſe pendent, ou ſe coupent la gorge, au moindre ſujet, le plus ſouvent pour faire peine à leurs Maîtres, dans l'opinion qu'après leur mort ils retourneront dans leur Païs. Un Anglois (39), établi dans l'Ile de Saint Chriſtophe, emploïa un ſtratagême fort heureux pour ſauver les ſiens. Comme il les traitoit avec la rigueur ordinaire à ſa Nation, ils ſe pendoient les uns après les autres, & cette fureur augmentoit de jour en jour. Enfin il fut averti, par un de ſes Engagés, que tous ſes Negres avoient pris la réſolution de s'enfuir dans un Bois voiſin, & de s'y pendre tous, pour retourner enſemble dans leur Patrie. Il conçut que les précautions & les châtimens ne pouvant différer que de quelques jours l'exécution de leur deſſein, il falloit un remede qui eût quelque rapport à la maladie de leur imagination. Après avoir communiqué ſon projet à ſes Engagés, il leur fit charger, ſur des charettes, des Chaudieres à Sucre, & tout l'attirail de ſa Fabrique, avec ordre de le ſuivre; & s'étant fait conduire dans le Bois, lorſqu'on eut vû prendre ce chemin à ſes Negres, il les y trouva, qui diſpoſoient leurs cordes pour ſe pendre. Il s'approcha d'eux, une corde à la main, & leur dit de ne rien craindre; qu'aïant appris le deſſein où ils étoient de retourner en Afrique,

(38) *Ubi ſuprà*, pp. 490 & 491.

(39) Le Major *Criſps*.

il

il vouloit les y accompagner, parcequ'il y avoit acheté une grande Habitation, où il étoit résolu d'établir une Sucrerie, à laquelle ils seroient beaucoup plus propres que des Negres qu'on n'avoit jamais exercés à ce travail; mais, qu'alors, ne craignant plus qu'ils pussent s'enfuir, il les feroit travailler jour & nuit, sans leur accorder le repos ordinaire du Dimanche; que, par ses ordres, on avoit déja repris dans leur Païs ceux qui s'étoient pendus les premiers, & qu'il les y faisoit travailler les fers aux piés. La vûe des Charettes, qui arriverent aussi-tôt, aïant confirmé cet étrange langage, les Negres ne douterent plus des intentions de leur Maître, surtout, lorsque les pressant de se pendre, il feignit d'attendre qu'ils eussent fini leur opération pour hâter la sienne, & partir avec eux. Il avoit même choisi son arbre, & sa corde y étoit attachée. Alors ils tinrent entr'eux un nouveau Conseil. La misere de leurs Compagnons, & la crainte d'être encore plus malheureux, leur fit abandonner leur résolution. Ils vinrent se jetter aux piés de leur Maître, pour le supplier de rappeller les autres, & lui promettre qu'aucun d'eux ne penseroit plus à retourner dans leur Païs. Il se fit presser longtems; mais enfin, ses Engagés & les Domestiques blancs s'étant jettés à genoux aussi, pour lui demander la même grace, l'accommodement se fit, à condition que s'il apprenoit qu'un seul Negre se fût pendu, il feroit pendre le lendemain tous les autres, pour aller travailler à la Sucrerie de Guinée. Ils le promirent avec serment. Le serment des Negres se fait en prenant un peu de terre, qu'ils se mettent sur la langue, après avoir levé les yeux & les mains au Ciel, & frappé leur poitrine. Cette cérémonie, qu'ils expliquent eux-mêmes, signifie qu'ils prient Dieu de les réduire en poussiere, comme la terre qu'ils ont sur la langue, s'ils manquent à leur promesse, où s'ils alterent la vérité. Un autre Habitant (40) s'avisa de faire couper la tête & les mains à tous les Negres qui s'étoient pendus, & de les tenir enfermées sous la clé dans une cage de fer, suspendue dans sa Cour. L'opinion des Negres étant que leurs Morts viennent prendre leurs corps pendant la nuit, & les emportent avec eux dans leur Païs, il leur disoit qu'ils étoient libres de se pendre lorsqu'il leur plairoit; mais qu'il auroit le plaisir de les rendre pour toujours misérables, puisque se trouvant sans tête & sans mains dans leur Païs, ils seroient incapables de voir, d'entendre, de parler, de manger & de travailler. Ils rirent d'abord de cette idée: & rien ne pouvoit leur persuader que les Morts ne trouvassent pas bientôt le moïen de reprendre leurs têtes & leurs mains; mais lorsqu'ils les virent constamment dans le même lieu, ils jugerent enfin que leur Maître étoit plus puissant qu'ils ne se l'étoient imaginé, & la crainte du même malheur leur fit perdre l'envie de se pendre.

ETABLISSIM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Le P. Labat, qu'on donne pour garant de ces deux faits, ajoute que si ces remedes paroissent bizarres, ils ne laissent pas d'être proportionnés à la portée d'esprit des Negres, & de convenir à leurs préventions: mais de quantité d'autres exemples, qui prouvent leur dégradation au-dessous de l'espece humaine, & qui semblent justifier par conséquent la rigueur avec

(40) M. Boriau.

laquelle on les traite, il n'y en a point de plus étrange que la disposition où le même Voïageur les représente, à l'égard du Christianisme qu'ils paroissent embrasser (41).

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

(41) Il est vrai, dit-il, qu'ils se convertissent aisément, lorsqu'ils sont hors de leur Païs; & qu'ils persévérent dans le Christianisme, tant qu'ils le voient pratiquer à leurs yeux, & qu'ils ne voient pas de sûreté à s'en écarter: mais il est vrai aussi que dès que ces motifs ne les retiennent plus, ils ne songent non plus aux promesses de leur Baptême, que si tout cela ne s'étoit passé qu'en songe. S'ils retournoient dans leur Païs, ils se dépouilleroient aussi facilement du nom de Chrétien, que de l'habit dont ils se trouveroient revêtus. Tom. IV. p. 436.

CHAPITRE II.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS AUX ILES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE, DANS LA MER DU NORD.

Division générale de ces Iles.

ON ne répetera point à quelle occaſion les François & les Anglois s'établirent en 1625 dans l'Ile de Saint Chriſtophe, ni comment l'imprudente jalouſie des Eſpagnols, qui les en chaſſerent en 1630, ſervit à faire naître cette redoutable eſpece de Corſaires, qui, ſous les noms de Flibuſtiers & de Boucaniers, furent longtems le fléau de la Monarchie d'Eſpagne. Mais c'eſt de ce point qu'il faut partir, pour voir peupler ſucceſſivement un grand nombre d'Iles, qui avoient été négligées depuis la premiere découverte. Les principales mêmes, où les Eſpagnols s'étoient établis, telles que l'Eſpagnole ou Saint Domingue, dont on vient d'achever la Deſcription, Cuba, la Jamaïque & Porto-ricco, éprouverent des révolutions qui firent changer de Maîtres à quelques-unes; & celles, qui ſont demeurées au pouvoir de l'Eſpagne, ne furent point à couvert d'une grande variété de changemens. Commençons par leurs noms généraux, qu'elles tirent de leurs rapports entr'elles, & des bornes de leur ſituation.

On diſtingue ordinairement les Iles de la Mer du Nord en quatre Aſſemblages ou quatre Corps, qu'on nomme les Antilles, les Bermudes, les Iles de Terre-Neuve & les Açores. Ces dernieres, qui appartiennent au Portugal, & qui n'en ſont éloignées que d'environ deux cens cinquante lieues, ont paru dans nos Deſcriptions précédentes (42), par la ſeule raiſon qu'il étoit impoſſible de ſuivre les Portugais dans leurs courſes, ſans faire connoître des lieux de paſſage où leurs Vaiſſeaux relâchent continuellement. C'eſt donc aux trois autres Corps que cet article eſt donné; & l'ordre, qu'on va ſuivre, ſera celui dans lequel on vient de les nommer.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS AUX ANTILLES.

INTRODUCTION.

ON donne aujourd'hui le nom d'*Antilles* à cette grande quantité d'Iles qui forment entr'elles une eſpece de cercle au-devant des Iles du Golfe de Mexique, & qui furent découvertes en 1492 par Chriſtophe Colomb. Elles prirent d'abord le nom d'Iles Caraïbes, de celui de leurs pre-

(42) Voïez le Tome II. de ce Recueil.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Introduction.

miers Habitans ; mais ensuite elles furent divisées en grandes & petite Antilles ; & ces dernieres le furent encore en Iles de *Barlovento*, ou sur le vent, & de *Sottavento*, ou sous le vent (*). Comme il n'est pas question ici de leur ancien état, qui se trouve assez éclairci dans l'Histoire des premieres découvertes ; observons, pour le dessein où nous sommes d'y suivre les Voïageurs & d'en donner la Description d'après eux, qu'elles sont peuplées, à présent, de six Nations différentes ; de Caraïbes, ou d'Originaires du Païs, d'Espagnols, de François, d'Anglois, de Hollandois, & de Danois. Cette idée générale nous conduit d'abord à donner leurs noms particuliers, avec celui de leurs Possesseurs actuels. Les Caraïbes possedent seuls la *Dominique*, *Saint Vincent*, & *Beke* ou *Bekia*, qui font partie des Iles de Barlovento, ou sur le vent. Les Espagnols sont Maîtres des *Lucayes*, les plus Septentrionales de toutes les Antilles, de *Cuba*, de *Saint Dominique*, de *Porto-ricco* ou Portoric, & comme on l'a vû, d'une partie de Saint Domingue, dans les grandes Antilles ; ils possedent aussi la Trinité, Sainte Marguerite, & Cubagua, ou l'Ile des Perles, sous le vent. Les François, avec une partie de Saint Domingue dans les grandes Antilles, ont sur le vent, *Sainte Croix*, *Santos* ou *les Saints*, *Saint Barthelemy*, la *Guadeloupe*, la *Desirade*, la *Martinique*, *Marie-Galande*, *Sainte Lucie*, la *Grenade*, & une partie de *Saint-Martin*. Les Anglois occupent la Jamaïque dans les grandes Antilles ; & sur le vent, *Anguisola*, ou l'*Anguille*, *Barbados* ou la Barbade, la *Barbude*, *Antigoa*, *Tabago*, *Montserrat*, *Nevis* & *Saint Christophe*. Les Hollandois possedent *Buen-aire*, *Curacao*, & *Oruba* sous le vent ; *Saba*, *Saint Eustache* & une partie de *Saint Martin*, sur le vent. Les Danois, ont, sur le vent, la petite Ile de *Saint Thomas*, une *des Vierges*, situées au Nord-Est de Portoric.

On voit que les grandes Antilles se réduisent proprement à quatre (44), qui sont Cuba, Saint Domingue, Porto ricco & la Jamaïque ; & quelques-uns les comptent même au nombre des Antilles de sur le vent, parcequ'elles sont à l'opposite de celles de Sottavento. De ces quatre grandes Iles, il ne reste à parler que de la Jamaïque, dont la Description ne s'est pas trouvée aussi nécessairement mêlée que celle des trois premieres, dans le cours de divers autres articles. Mais il seroit impossible de traiter des Antilles en général, sans nommer souvent les quatre grandes, & sans rappeller du moins l'attention du Lecteur à quelques-uns des évenemens qu'on a déja racontés.

Premiers Etablissemens dans plusieurs Iles. 1631.

Il ne doit point avoir oublié qu'après la destruction de la double Colonie de Saint Christophe, en 1630, les François & les Anglois dont elle avoit été composée ne tarderent point à la rétablir. Ils s'étoient répandus dans plusieurs Iles voisines, où ne trouvant point les avantages qu'ils avoient perdus, ceux qui ne leur préférerent point la vie libre de la Flibuste chercherent le moïen de retourner à leurs Habitations. Warner rentra dans les siennes avec quelques Anglois ; & quantité de François, animés par

(*) L'usage François est *Iles du vent* & *Iles au vent*.

(44) Elles ont autour d'elles plusieurs petites Iles, toutes situées, comme elles, sous la Zône torride.

d'Enambuc leur Gouverneur, reprirent auſſi poſſeſſion de leur ancien terrein. Un travail ardent répara bientôt toutes les pertes. Le Tabac croiſſoit dans une abondance, qui rendit le Commerce floriſſant. On manquoit d'Ouvriers; mais d'Enambuc & Warner permirent aux principaux Habitans d'aller faire des recrues en Europe. Il leur en vint de nombreuſes, avec des ſecours, qui les mirent en état d'étendre leurs Colonies. Les Anglois furent les premiers qui entreprirent de peupler Montſerrat, Antigoa & la Barbade, à-peu-près dans le même tems que les Hollandois s'établirent dans l'Ile de Saint Euſtache & dans celle de Saba. D'Enambuc vit à regret que par la lenteur de ſes Aſſociés de France à ſeconder ſes deſſeins on ſe laiſſoit enlever des Iles, ſur leſquelles on auroit pû s'attribuer les mêmes droits. Dans l'impuiſſance de remédier au paſſé, il jetta les yeux ſur la Guadeloupe, & ſes meſures étoient déja priſes, lorſqu'il fut prévenu par l'*Olive*, un des Chefs de ſa Colonie. Cet audacieux perſonnage, aïant fait le Voïage de France ſous divers prétextes, s'étoit aſſocié avec quelques Marchands de Dieppe, pour établir une Colonie à la Guadeloupe, ſous la Commiſſion d'une Compagnie des Iles d'Amérique. L'Olive & du Pleſſis, Chefs de ces Marchands, furent déclarés Gouverneurs des Iles, avec une égale autorité. Ils y arriverent le 8 de Juin 1635, à la tête de cinq cens Hommes, qui furent attaqués, à leur arrivée, de la famine & de diverſes autres maladies. Ils s'étoient malheureuſement placés dans la plus ingrate partie de l'Ile, & ce ne fut pas leur ſeule imprudence: ils s'attirerent mal-à-propos la haine des Caraïbes, qui auroient pû leur fournir des vivres, en attendant que la terre pût les nourrir. Du Pleſſis, ſaiſi de douleur, à la vûe des malheurs de la Colonie, mourut le ſeptieme jour. On lui donne un caractere aimable, avec une prudence qui manquoit à ſon Collegue. Les hauteurs de l'Olive, qui demeura ſeul Gouverneur, & l'ardeur de ſon tempéramment, aïant rendu la guerre plus vive entre les François & les Caraïbes, faillirent de ruiner cette Colonie naiſſante. Il chaſſa ces farouches Inſulaires; mais étant paſſés à la Dominique, dont ils mirent les Habitans dans leurs intérêts, ils revinrent plus forts qu'ils n'étoient partis. Cette guerre dura quatre ans. La Colonie, toujours à la veille de ſa ruine, ſe voïoit encore plus menacée de périr par le décri où elle étoit tombée: mais l'Olive perdit la vûe, & fut remplacé par Aubert, que la Compagnie lui donna pour ſucceſſeur. La ſageſſe de ce nouveau Gouverneur ſauva les François, en faiſant regner dans leurs Habitations, une paix qui ranima le Commerce & qui leur apporta l'abondance.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. 1635.

Pendant que la Guadeloupe ſe peuploit, d'Enambuc, à qui elle venoit d'échapper, tourna ſes vûes ſur la Martinique, s'y rendit lui-même, en prit poſſeſſion, & l'aïant peuplée à ſes propres frais, s'en acquit la propriété. Il y laiſſa, pour ſon Lieutenant, *du Pont*, & pour premier Capitaine, *la Vallée*. Enſuite, étant mort à Saint Chriſtophe, il laiſſa tous ſes biens, avec ſes droits ſur la Martinique, à *du Parquet*, ſon Neveu, Frere d'un autre Officier du même nom, qui s'étoit ſignalé contre les Eſpagnols dans leur deſcente. D'Enambuc eut pour ſucceſſeur au Gouvernement de Saint Chriſtophe, *du Halde*, ſon Lieutenant, que la Compagnie nomma Gouverneur en chef. Mais bientôt, du Halde étant paſſé en France, le

Voiages et Etablissem. aux Antilles.

1638.

Cardinal de Richelieu, qui commençoit à regarder les Iles comme un objet fort intéreſſant, voulut leur donner pour Général un Homme dont la naiſſance, le courage & l'habileté, répondiſſent à ſes vûes. Il fit tomber ſon choix ſur Longvilliers de Porney, Bailly & Grand-Croix de l'Ordre de Malte, Commandeur d'Oiſemont & de Coulours, & Chef-d'Eſcadre. Louis XIII le fit Gouverneur & Lieutenant-Général des Iles de l'Amérique (45). Il partit de Dieppe, le 15 Janvier 1639, & s'étant rendu à la Martinique dans un mois de navigation, il viſita ſucceſſivement la Guadeloupe & Saint Chriſtophe, où il reçut de tous les François le ſerment de fidélité.

1639.

A ſon arrivée, l'Ile de Saint Chriſtophe prit une nouvelle face. Il fit bâtir des Egliſes dans pluſieurs Quartiers. Il pourvût, avec décence, à l'entretien des Eccléſiaſtiques. Il regla l'adminiſtration & la Juſtice. Il réforma les déſordres, trop communs chez un Peuple ramaſſé de différentes Provinces. Il établit dans ſon Ile une excellente Police, & ne ſe rendit pas moins aimable aux Etrangers qu'aux François. Enfin, lorſqu'il eut rendu cette Colonie une des plus belles des Antilles, il tourna ſes ſoins à s'étendre dans les Iles de Saint Barthelemy, de Saint Martin, & de Sainte Croix.

La derniere de ces trois Iles eſt ſituée entre Saint Chriſtophe & Portoric, mais beaucoup plus près de Portoric. En peu de tems, elle avoit changé pluſieurs fois de Maîtres. Les Anglois & les Hollandois, après en avoir diſputé la poſſeſſion pendant quelques années, étoient enfin convenus de la partager. Mais, en 1649, les premiers s'appercevant du petit nombre de leurs Rivaux, les forcerent d'y renoncer entierement. Cependant, ils n'en jouirent pas longtems. Les Eſpagnols de Portoric y firent une deſcente, brûlerent les Habitations, maſſacrerent ceux qui entreprirent de leur réſiſter, & firent tranſporter le reſte à la Barbude, avec leurs femmes & leur bagage : ils s'arrêterent quelque tems dans l'Ile. Lorſqu'ils alloient remettre à la voile, ils virent arriver un Navire Hollandois de Saint Euſtache; où ſur la premiere nouvelle de l'entrepriſe des Eſpagnols, on s'étoit perſuadé trop imprudemment qu'ils avoient fait une prompte retraite. Ce Vaiſſeau fut pris ſans la moindre réſiſtance; & les Eſpagnols ſe préparoient à conduire leurs Priſonniers à Portoric, lorſqu'il arriva deux Vaiſſeaux François, remplis de Soldats & de munitions. Le Commandeur de Poincy les envoïoit, pour dépoſſeder les Eſpagnols, & prendre poſſeſſion de l'Ile au nom de la France. Les Hollandois furent mis en liberté; & les Eſpagnols aimerent mieux ſe ſoumettre à la loi qui leur fût impoſée de s'embarquer, & de partir ſur-le-champ, que riſquer un combat contre des Ennemis dont ils n'avoient pas prévû l'arrivée. Leur retraite aïant laiſſé l'Ile au pouvoir des François, *Auger* y fut envoïé, avec le titre de Gouverneur, & forma bien-tôt une Colonie floriſſante. Il y mourut, regretté des Habitans.

1649.

La mort du Cardinal de Richelieu, la foibleſſe du Gouvernement pendant la minorité de Louis XIV, les guerres Civiles, & d'autres raiſons, diſpoſerent la Compagnie des Iles à s'accommoder de ſon droit avec ceux

(45) Ses Lettres ſont du mois de Septembre 1638.

qui propoſerent de l'acheter. Du Parquet, que d'Enambuc, ſon Oncle, avoit placé à la Martinique, avoit commencé à s'établir aux Iles de la Grenade & de Sainte Lucie (46). Il acheta les droits & les prétentions de la Compagnie ſur ces trois Iles. *Houel*, Gouverneur de la Guadeloupe, traita de même pour celles de Mari-Galande, de la Deſirade & des Saints. Les deux dernieres ne paſſoient point encore pour conquiſes, non plus que Sainte Lucie; mais on les fit inſérer dans les Traités, de peur qu'il ne prît envie à quelque autre de s'en emparer. D'ailleurs, pluſieurs Iles, qui étoient autrefois habitées, ſont aujourd'hui déſertes, telles que Sainte Croix, qui après avoir été peuplée d'Anglois, de Hollandois, & ſucceſſivement de François pendant l'adminiſtration du Commandeur de Poincy, eſt enfin ſans Habitans. Sainte Lucie, que les Anglois comptent parmi leurs poſſeſſions, parcequ'en 1650 ils y commencerent une Colonie qui ne ſubſiſta point, n'eſt pas moins déſerte. La Deſirade, les Saints & la Dominique, ſont auſſi ſans Habitans François.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

1649.

1650.

Pendant que la Compagnie des Iles ſembloit portée à ſe défaire de ſes poſſeſſions, le Commandeur de Poincy acheta d'elle, en 1651, au nom de l'Ordre de Malte, la propriété de Saint Chriſtophe, de Saint Barthelemi, de Saint Martin & de Sainte Croix: ce Traité fut ratifié, deux ans après, par des Lettres Patentes du Roi, qui ne ſe réſerva que la ſouveraineté de tout ce qui étoit compris dans la ceſſion de la Compagnie, avec l'hommage d'une Couronne d'or de mille écus, que l'Ambaſſadeur de l'Ordre devoit préſenter à chaque mutation de Roi. Les trois Iles, ainſi ſorties des mains de la Compagnie, appartinrent à l'Ordre de Malte & à divers Particuliers juſqu'en 1664.

1651.

Dans cet intervalle, il ſe forma une autre Compagnie, ſous le titre de France Equinoxiale; nom qu'on donnoit alors à la Guiane, que les François appelloient Cayenne. On a vû (*) que *Poncet de Bretigny* avoit déja tenté un Etabliſſement dans cette Région méridionale, mais avec ſi peu de ſuccès qu'il lui en avoit coûté la vie. L'Abbé de Marivaux, Docteur de Sorbonne, *Roiville*, Gentilhomme de Normandie, & *la Boulaie*, Intendant général de la Marine, ſe promirent plus de bonheur, &, quoique pouſſés par des motifs fort différens, s'unirent pour la même entrepriſe. Le zele de la converſion des Amériquains étoit l'unique motif de Marivaux: Roiville, s'il en faut croire ce qu'on a publié depuis, avoit en vûe de ſe faire une eſpece de Souveraineté dans ce Païs; & la Boulaie ne penſoit qu'à faire fleurir le Commerce & la Marine de France, dont il avoit la direction ſous le Duc de Vendôme. Cette Compagnie, à laquelle s'aſſocierent pluſieurs autres perſonnes d'une fortune & d'un rang diſtingués, obtint des Lettres Patentes vers la fin de 1651; & le 18 de Mai de l'année ſuivante, on vit embarquer à Paris, devant le Jardin des Tuileries, cinq à ſix cens Hommes engagés à ſon ſervice, pour deſcendre la Seine juſqu'à Rouen, dans de grands Batteaux. Mais le ſuccès fut malheureux dès l'embarquement. Marivaux, qui avoit été l'ame de l'entrepriſe, & qui devoit ſe rendre à Cayenne, en qualité de Directeur Général, tomba dans la

1652.

(46) Ou Sainte *Alouſie*: C'eſt ainſi que les Mariniers François expriment la prononciation Eſpagnole de *Santa Lucia*.

(*) Voïez les Tomes précédens.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Riviere en donnant ſes ordres, & ſe noïa devant la Porte de la Conférence. Roiville, Général de la Flotte, fut poignardé, le 18 de Juillet, dans une ſédition qui s'éleva ſur la route. Enſuite, quelques jeunes gens conſpirerent la mort de tous leurs Chefs, dont l'autorité les embarraſſoit. Trois des complices furent arrêtés, & le plus coupable païa de ſa tête un ſi noir deſſein : les deux autres furent dégradés dans des Iles déſertes ; & l'on remarqua que de tous ceux qui avoient eu part au meurtre du Général, il n'y en eût aucun qui ne périt d'une mort funeſte. La Colonie même ſe ſentit de cette malédiction ; & dès le mois de Décembre de l'année ſuivante, il ne reſta plus, de cette Compagnie Françoiſe, que les cadavres de quatre ou cinq cens Hommes, morts de maladie, ou par les armes des Sauvages. Le Gouverneur ſe ſauva, dans une Barque, chez les Anglois, qui étoient alors Maitres de Surinam.

1652.

1655.

Ce fut vers ce tems que la Jamaïque, anciennement découverte & conquiſe par les Eſpagnols, paſſa au pouvoir de l'Angleterre, avec le ſecours des Flibuſtiers François, qui n'épargnoient rien alors pour établir leur propre Nation dans l'Ile Eſpagnole.

1663.

On n'a parlé ici de Cayenne, dont on a déja raconté l'Etabliſſement, que pour ſuivre l'ordre des années dans la création des Compagnies Françoiſes qui regardoient les Iles. Il s'en forma une en 1663, ſous le titre encore de Compagnie de la France Equinoxiale, & ſous la direction de *la Barre*, Maître des Requêtes. Elle rétablit la Nation dans l'Ile de Cayenne (47), dont les Hollandois s'étoient emparés ſous la conduite de Spranger ; & la Colonie devint bientôt floriſſante. Mais cette Compagnie ne jouït pas longtems de ſa conceſſion. Dès l'année ſuivante, on vit naître une Compagnie roïale des Indes Occidentales, pour remédier à divers déſordres, dont on crut avoir trouvé la ſource dans les intérêts particuliers. Quoique la France eût étendu ſa domination, elle en retiroit peu d'avantage. Les Compagnies particulieres n'encourageoient que foiblement leurs Colonies, & ces Etabliſſemens faiſoient plus de Commerce avec les Etrangers qu'avec les François. Si quelques Vaiſſeaux de la Nation y alloient chercher des Marchandiſes, ils les trouvoient ſouvent enlevées par les Hollandois, qui les avoient prévenus. On penſa donc à former une ſeule Compagnie, aſſez puiſſante pour fournir à toutes ces Colonies, avec une intention d'autant plus égale, qu'elles lui appartiendroient toutes. Les Iles Françoiſes furent rachetées, des Propriétaires à qui elles avoient été vendues. L'Ordre de Malthe & tous les Particuliers furent rembourſés. On traita même pour la Nouvelle France (48). En un mot, toutes les conceſſions furent révoquées, & les Lettres Patentes expédiées le 11 de Juillet 1664. Par ces Lettres (49), le Roi accordoit à la Nouvelle Compagnie, en toute propriété, Juſtice & Seigneurie, le Canada, les Antilles, l'Acadie, les Iles de Terre-Neuve, l'Ile de Cayenne, & les Païs du Continent de l'Amérique méridionale depuis l'Orinoque juſqu'à l'Amazone, avec le pouvoir d'y faire ſeule le Commerce pendant quarante ans, auſſi bien

(47) Les bornes de la Conceſſion étoient l'Amazone & l'Orinoque.
(48) Voïez, ci-deſſus, l'Etabliſſement des François dans la Nouvelle France.
(49) *Ibidem.*

qu'au

qu'au Sénégal, aux Côtes de Guinée & autres lieux d'Afrique. A ces avantages, il ajouta la remiſe de la moitié des droits, pour les Marchandiſes qui viendroient de ces Contrées, l'autorité de nommer des Gouverneurs & tous les Officiers de guerre & de Juſtice, même les Prêtres & les Curés; enfin, le droit de déclarer la guerre & de faire la paix, S. M. ne ſe réſervant que la foi & l'hommage lige, avec une Couronne d'or du poids de trente marcs, à chaque mutation de regne.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. 1674.

Les fonds, pour ſoutenir une dépenſe ſi conſidérable, furent proportionnés à l'importance de l'Entrepriſe. En moins de ſix mois, la Compagnie équipa plus de quarante-cinq Vaiſſeaux, avec leſquels elle prit poſſeſſion de tous les lieux compris dans ſes Lettres, pour y établir ſolidement ſon Commerce. Cependant elle ne ſubſiſta gueres qu'environ neuf ans. En 1674, le Roi prit la réſolution d'acquérir pour lui-même, & de réunir à ſon Domaine, toutes les Terres, Iles & Poſſeſſions qu'il lui avoit cédées. Cette révocation ne fut pas tout-à-fait cauſée par l'impuiſſance où la Compagnie étoit de ſe ſoutenir. Quoiqu'elle eût fait de grandes pertes pendant la guerre contre les Anglois, juſqu'à s'être vûe obligée d'emprunter plus d'un million, & d'aliéner ſon droit excluſif pour le Commerce des Côtes d'Afrique, il lui reſtoit de puiſſantes reſſources : mais comme le principal but de ſon Etabliſſement avoit été de faire rentrer dans les mains des François le Commerce des Indes Occidentales, que les Hollandois s'étoient inſenſiblement approprié, elle paroiſſoit moins néceſſaire depuis que cette vûe ſe trouvoit fort bien remplie. Les Négocians François, à qui la Compagnie avoit ſouvent accordé des permiſſions pour trafiquer aux Antilles & au Canada, y avoient pris tant de goût, & s'étoient rendus cette navigation ſi familiere, qu'on ne devoit plus craindre de les voir ſupplantés par les Etrangers.

Nous allons repréſenter ſucceſſivement toutes ces Iles, dans l'ordre des Etabliſſemens dont on vient de donner une idée générale : mais, pour l'origine du premier, qui fut comme la ſource de tous les autres, il ſuffit de renvoïer à l'Introduction du ſecond article de Saint Domingue.

§ I.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS DANS L'ILE DE SAINT CHRISTOPHE.

DU Tertre place cette Ile à dix-ſept degrés trente minutes de Latitude Septentrionale, & les Anglois à dix-ſept degrés vingt-cinq minutes. Elle a, ſuivant du Tertre, vingt lieues de circuit, & ſoixante-quinze milles ſuivant les Anglois; mais Labat ne lui donne pas plus de quinze ou ſeize lieues, à moins qu'on ne veuille comprer, dit-il, une Pointe longue & étroite, qu'on nomme la Pointe des Salines. L'ancien nom, qu'elle portoit parmi les Sauvages, étoit *Liamuiga*; & Chriſtophe Colomb lui donna le ſien. On ſe diſpenſe, a-t'on déja dit, de répéter comment les François & les Anglois y aborderent enſemble & s'y établirent de concert.

Ceux-ci racontent que le premier Traité entre les deux Nations, ſigné

Voïages et Etablissem. aux Antilles

Saint Christophe. 1627.

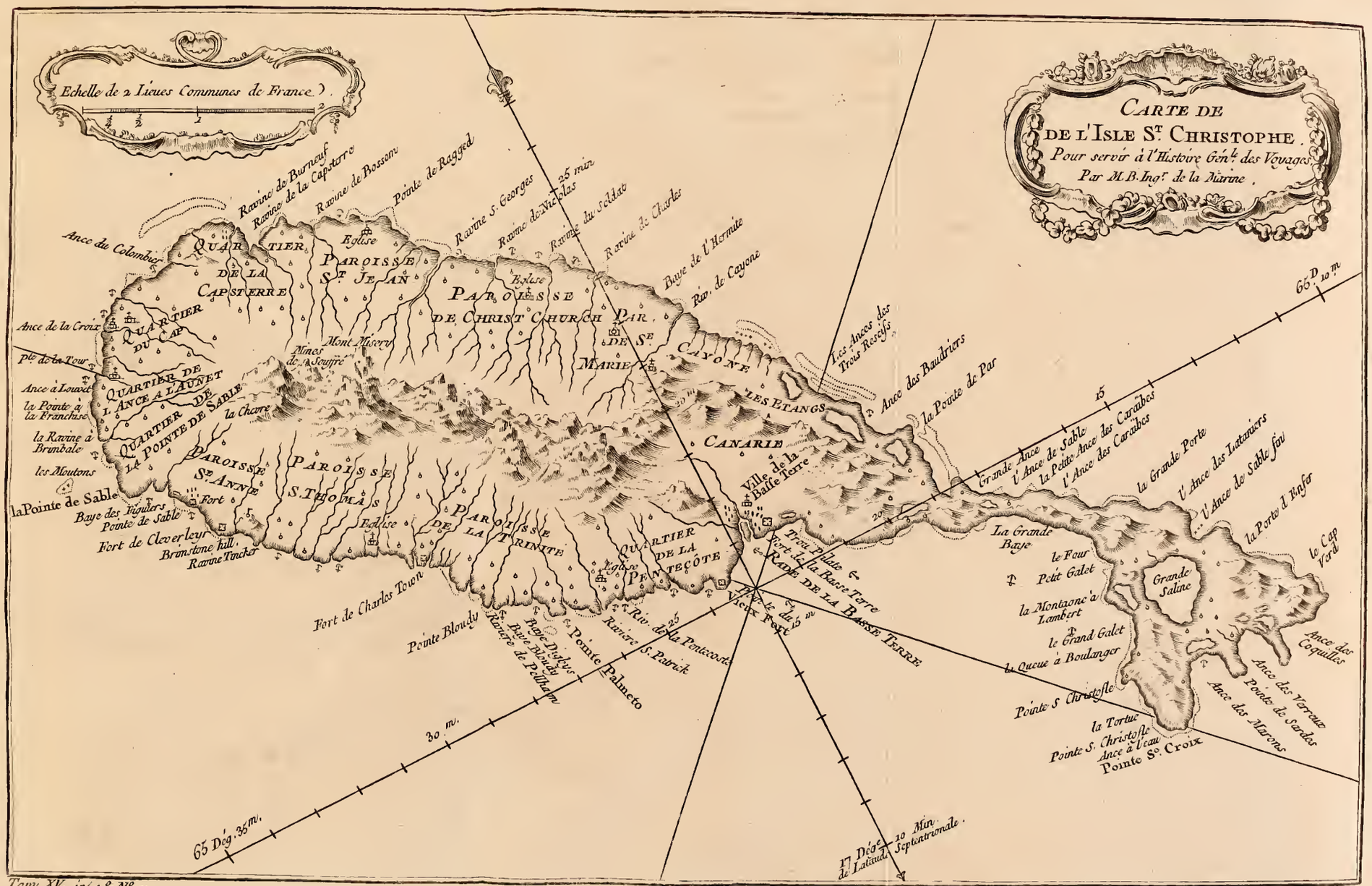
le 13 de Mai 1627, consista dans un partage assez égal de l'Ile, & que les anciennes limites subsistent encore; qu'il fut reglé, en termes exprès, que la Pêche, la Chasse, les Salines, les Bois, les Mines & les Ports seroient en commun, & qu'on se réuniroit de bonne foi, pour se défendre contre toutes sortes d'Ennemis (50); qu'ensuite, lorsque la retraite des Espagnols eut laissé aux Habitans des deux Nations la liberté de retourner à leurs Etablissemens, les Anglois furent les plus prompts à se bâtir des Maisons solides, à se procurer des Femmes & diverses commodités, pendant que les François se contenterent d'habiter des Cabanes, à la maniere des Caraïbes, & que ne pensant point à se marier, ils manquerent longtems des principales douceurs de la vie (51). Quoi qu'il en soit, d'Enambuc (52) & Warner, les deux Fondateurs de la Colonie, ne vécurent point assez pour la voir dans sa perfection. Le premier mourut en 1637, & Warner ne survécut pas longtems. Ils eurent pour Successeur au Gouvernement, l'un son Lieutenant, nommé *du Halde*; l'autre, le Colonel *Rich*. Dans un espace si court, les deux Nations avoient dû beaucoup multiplier, puisqu'avant la mort d'Enambuc les François de l'Ile se trouverent en état de commencer les Etablissemens de la Guadeloupe & de la Martinique, & que suivant les Relations Angloises on comptoit entre douze & treize mille Anglois à Saint Christophe, avant la mort de Warner.

La principale occupation de cette double Colonie fut d'abord la culture du Tabac, qui fournit assez long-tems une subsistance abondante à

(50) Nous avons ce Traité, dans l'Histoire Générale des Antilles, par le P. du Tertre, pp. 17 & suivantes. Il porte en effet ces conventions générales; mais elles sont accompagnées de huit autres articles, qui regardent la Police & le Commerce. Les noms de ceux qui le signerent, avec les deux Chefs, sont Maître *Fraſſy*, Ministre Anglican, Philippe *Salomon*, Interprete, Antoine *Halton*, Jacques *Ustrey*, & Jean *Golin*, pour l'Angleterre : *Flumar*, *le Ferre*, *Chambaut*, *le Breuil*, *la Barre* & *Picot* pour la Compagnie des Indes Occidentales de France. Un des huit articles porte, que » s'il arrivoit guerre entre la France & l'Angleterre, pour cela ne pourroient lesdits » Habitans des deux Nations se faire la » guerre, s'il ne leur étoit expressément » commandé par leurs Princes, & en cas » de tel commandement, seroient obligés » de s'entr'avertir avant de faire aucun acte » d'hostilité. Jamais union ne fut mieux cimentée : cependant d'Enambuc eut bientôt besoin d'emploïer la force pour contenir les Anglois.

(51) On lit dans le P. du Tertre, que la familiarité s'étant bien établie entre les deux Nations, » les François, qui avoient pour » lors peu de Femmes en leurs Quartiers, » emmenoient librement chez eux les Femmes des Anglois : on a parlé, ajoute-t'il, » fort différemment de ce Commerce : les » uns ont dit que les François usoient de » force, & qu'ils alloient à main armée » enlever les Femmes & les Filles de leurs » voisins, qu'ils leur renvoïoient après avoir » assouvi leur passion; d'autres m'ont assuré que les Anglois étoient eux-mêmes » si lâches, que de prêter leurs Femmes & » leurs Servantes à nos gens, pour quelque bon repas, ou pour quelques Marchandises. Mais la lubricité des Anglois » ses étoit la principale cause de ce déréglement : elles venoient effrontément chez » les François; & l'on en a vû, après avoir » demeuré quinze ou vingt jours chez des » Officiers, s'en retourner impunément chez » elles, disant impudemment que leurs » Maris étoient des lâches, & qu'ils seroient trop heureux de les recevoir sans » oser rien dire. Enfin ce désordre auroit pû causer une guerre, si M. d'Enambuc n'eut défendu sous peine de la vie, à tous les François, de retenir aucune Femme Angloise dans leur Case. *Ibid.* p. 63.

(52) Ce Gentilhomme étoit un Cadet de la Maison de Vaudroques-Diel, en Normandie, & s'étoit signalé sur Mer avec le titre de *Capitaine* du Roi sur les Mers du Ponent. *Ibid.* p. 3.



Tom XV. in 4°. N°. 11.

ceux qui ne craignoient pas la peine du travail. Enſuite, l'exceſſive quantité de cette marchandiſe en aïant fait diminuer le prix, on forma des Plantations de Sucre, de Gingembre, d'Indigo, de Coton ; & la terre s'y trouva ſi propre, que dans peu d'années l'Ile ſeroit devenue une ſource de richeſſes, ſi la guerre n'étoit venue troubler le cours de cette proſpérité. Mais avant que de paſſer aux révolutions de Saint Chriſtophe, on doit au Lecteur, une Deſcription, ſans laquelle il entreroit mal dans la ſuite des évenemens.

Deſcription de l'Ile de S. Chriſtophe.

Cette Ile eſt délicieuſe. Ses Montagnes, s'élevant l'une ſur l'autre, donnent une vûe charmante autour de l'Ile entiere, ſur toutes les Plantations, qui s'étendent juſqu'à la Mer. Entre ces Montagnes, on trouve d'épouventables rochers & d'horribles précipices, d'épaiſſes Forêts, des bains chauds & ſulfureux, ſurtout dans la partie Sud-Oueſt. L'extrêmité Sud-Eſt offre un Iſthme, qui s'avance dans la Mer à la diſtance d'un mille & demi de Nevis ; & ſur le même rivage, on trouve une Saline.

L'air de Saint Chriſtophe eſt pur & fort ſain, mais ſouvent troublé par des ouragans. Le ſol eſt leger & ſabloneux, mais extrêmement fertile. Il produit un Sucre plus fin que celui de la Barbade & d'aucune des Antilles : on en connoît une eſpece, qui ſe rafine ſans être paſſée à la claie ; avantage extrême pour les Poſſeſſeurs, qui ſe voient épargner beaucoup de dépenſe & de travail. Le milieu de l'Ile n'eſt pas ce qu'elle a de meilleur, parcequ'il eſt compoſé d'un amas de Montagnes eſcarpées, & de Bois impénétrables, qu'il ne ſera jamais facile d'éclaircir. Mais cet eſpace ne comprend pas plus de cinq ou ſix lieues. Huit ou dix Rivieres coulent des Montagnes, & fourniſſent de très bonnes eaux à pluſieurs parties de l'Ile.

On ne s'arrête point aux peintures de Rochefort (53), qui ſont démenties à tout moment par des témoignages oppoſés. Du Tertre, avant les révolutions, Labat, dans l'intervalle des guerres, & les Relations Angloiſes depuis que l'Ile eſt demeurée toute enriere à cette Nation, ſont les ſeuls Guides qu'on veut ſuivre dans les détails, & qu'on va faire parler ſucceſſivement.

Le premier, qui n'avoit vû les deux Colonies qu'au berceau, donne à chaque Nation deux principaux Quartiers, ſuivant le partage qu'on a rapporté (54). » Dans ces quatre Quartiers, dit-il, il y a des Forts & des » Corps-de-garde, mais conſtruits juſqu'a préſent à la mode du Païs, c'eſt-» à-dire de Paliſſades & de Terraſſes. Quelques-uns ont des Foſſés ; d'au-

(53) Voïez ci-deſſus, combien les Relations de ce Miniſtre ſont mépriſées ; Tom. XIV.

(54) Donnons-en les termes : 1°. Pour la Baſſe-terre, les limites du Capitaine Warner prendront depuis la Riviere qui fait la moitié du chemin, depuis l'Habitation de Meronas, & qu'a fait le ſieur Chantal juſqu'à la Pointe de ſable, au Vallon du Jardin de Samuel vers le Sud : & pour les Capitaines d'Enambuc & du Roſſey, leur partage ſera depuis ladite Riviere, qui fait ſéparation deſdites Habitations, allant vers l'Eſt, juſqu'aux Salines. 2°. Pour le Cabeſterre, le partage dudit ſieur Warner ſera depuis le côté de la Riviere de Saint Chriſtophe allant vers l'Oueſt, juſqu'à la Caſe du Piſtolet ; & le partage des ſieurs d'Enambuc & du Roſſey ſera depuis l'autre côté de la Caſe de Saint Chriſtophe, allant vers l'Eſt, juſqu'aux Salines, & depuis la Caſe du Piſtolet juſqu'à la Pointe de Sable, allant vers l'Oueſt.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Saint Christophe

» tres n'en ont point ; mais tous les Forts qui commandent les Rades ont
» du Canon. Une eſpece de Citadelle, bâtie par le Commandeur de
» Poincy, qui vint gouverner les Iles en 1639, étoit éboulée quinze ans
» après, lorſque je paſſai à Saint Chriſtophe en reprenant la route de Fran-
» ce. Quoiqu'il n'y eût point encore de Bourg, ni de Ville cloſe, il y
» avoit néanmoins proche du Fort, un petit Canton, nommé les Maga-
» ſins, où l'on voïoit pluſieurs édifices, les uns de brique, ou de char-
» penterie, couverts de tuiles, & d'autres couverts de feuilles de Cannes
» ou de Palmiſtes. La grande Caſe, qu'on nommoit le Magaſin de Mon-
» ſieur, étoit fort propre, & ſervoit de Salle de Conſeil au Comman-
» deur de Poincy. Pluſieurs Artiſans, & quelques Aubergiſtes, s'étant
» établis dans le même lieu, on comptoit, avec le tems, d'y former un
» Bourg. Mais ce que je remarquai de particulier, & qui n'étoit point en-
» core établi dans les autres Iles, ce fut une Boucherie, où l'on vendoit
» tous les jours de la viande fraîche. Il étoit d'autant plus facile au Bou-
» cher d'en fournir avec abondance, qu'on étoit obligé de tuer ſouvent
» du Bétail, parcequ'il multiplioit exceſſivement, & que la plûpart des
» Terres étant occupées par des Cannes de Sucre, il y reſtoit peu de pâ-
» turages.

Les deux Quartiers des François avoient quatre Egliſes, qui avoient été deſſervies juſqu'en 1646 par des Capucins ; mais ces Religieux aïant été chaſſés dans une ſédition (55), leur Place fut remplie par des Jéſuites & par des Carmes. Les premiers n'eurent qu'une Egliſe, & les Carmes en eurent trois. Il y avoit auſſi deux Chapelles, deſſervies par un Aumônier, l'une au Château, l'autre à Cayonne ; avec un Hôpital pour les Malades, bâti par les libéralités du Commandeur de Poincy, qui avoit donné cinquante Eſclaves, pour l'entretenir du revenu de leur travail.

Le Château, bâti par le même en 1640, étoit le plus bel édifice de toutes les Iles. Il étoit compoſé de quatre étages, de ſept ou huit toiſes de largeur, couverts en Platte-forme, à la maniere d'Italie. On voioit, dans la Baſſe-Cour, un Arſenal, & quelques petits Bâtimens pour les Domeſtiques. La Chapelle n'étoit que de bois : elle avoit ſervi de logement à d'Enambuc, & même au Commandeur de Poincy, avant l'érection du Château. Le Quartier des Negres, qu'on nommoit la Ville d'Angole, étoit à côté ; & l'on trouvoit, un peu au-deſſus, pluſieurs Maiſons de pierre & de brique, qui étoient la demeure de quantité d'Artiſans, tels que des Corroïeurs, des Serruriers, des Tailleurs & des Maçons.

Le bois étoit déja auſſi rare, dans les Quartiers François, qu'il y avoit été en abondance ; & ceux qui ſavoient le ménager en tiroient autant de profit, qu'il cauſoit d'incommodité lorſqu'on étoit obligé de le couper pour la

(55) Du Tertre raconte que le Supérieur ne voulant pas laiſſer le Saint Sacrement expoſé à la fureur d'un Peuple révolté contre ſes Chefs, s'en ſaiſit, & que le tenant à la main il fut conduit avec tous ſes Religieux, à la vûe des Anglois, dans la Maiſon de la Compagnie ; qu'après trois jours de Priſon, pendant leſquels ils reprocherent cette violence au Peuple, ils furent chaſſés, le Supérieur portant toujours le Saint Sacrement à la main & chantant le Pſeaume *In exitu Iſrael de Egypto*. Ils ſe retirerent à la Guadeloupe. *p.* 303.

culture des terres. L'Ile auroit beaucoup souffert de cette privation, si l'on n'eut trouvé le moïen d'y suppléer, en se servant des Cannes de Sucre, lorsqu'elles ont passé par le Moulin.

Voïages et Etablissem. aux Antilles

Saint Christophe. 1700.

Labat, qui reproche avec raison à du Tertre de s'être plus occupé de l'Histoire des Antilles que de leur Description & de leurs propriétés (56), n'a pas donné dans le même défaut. Il étoit à Saint Christophe en 1700, c'est-à-dire plus de quarante ans après du Tertre, & dans des circonstances qui ne pouvoient lui offrir qu'un foible reste de la splendeur où les François étoient parvenus. Dans cet intervalle, on verra bientôt, qu'aïant été chassés de l'Ile par les Anglois, ils n'y étoient rentrés que depuis la Paix de Risvick; & les fruits d'une longue possession avoient été fort altérés pendant leur absence. Mais comme on n'a publié aucune Relation de l'état où ils avoient laissé leurs Quartiers, on jugera de ce qu'ils devoient être avant cette disgrace, par la situation où Labat les trouva. Il seroit difficile de la représenter, sans suivre ce Voïageur dans une partie de ses courses.

Il observe d'abord que la maniere, dont on lui avoit parlé de Saint Christophe, lui en avoit fait concevoir une idée fort différente de ce qu'elle est réellement. Il se l'étoit figurée, dit-il, comme une terre platte & unie; & cependant, on ne la prendroit, de loin, que pour une grosse Montagne qui en porte une plus petite sur une de ses pointes: il ajoute que c'est peut-être cette forme, autant qu'aucune autre raison, qui lui a fait donner le nom de Saint Christophe (57). En approchant, néanmoins, on remarque que cette grosse Montagne se divise en plusieurs autres, qui font plusieurs têtes au milieu de l'Ile, & qui forment de beaux Vallons, avec une pente douce & commode, qui va jusqu'au bord de la Mer; de sorte que du bord de la Mer jusqu'au pié des Montagnes, on trouve en divers endroits jusqu'à deux lieues d'un Païs fort uni, à l'exception de quelques ravines, dans lesquelles on a pratiqué des chemins si commodes, qu'on peut faire le tour de l'Ile en Carosse.

Cette facilité de voïager fit naître à Labat la curiosité de visiter l'Ile entiere. Depuis la restitution, M. de Geranis, Capitaine de Vaisseau, y commandoit à la place du Commandeur de Gustaut, Lieutenant du Gouvernement Général, qui en étoit Gouverneur. Labat, après y avoir été bien reçu de cet Officier, & du P. Girard, Supérieur des Jésuites, étoit allé passer quelques jours à l'Habitation d'un Capitaine de Flibustiers, nommé Lambert, qui n'étoit éloignée que de cinq quarts de lieues du Bourg. Les Bâtimens en étoient encore imparfaits, mais on y faisoit déja de très beau Sucre. Labat y eut d'abord un amusement, auquel il ne s'attendoit pas; ce fut d'aller le soir à la Chasse des Singes. Tandis que les Anglois étoient demeurés maîtres des Terres Françoises, dont la plus grande partie étoit restée en friche, les Singes, qui s'étoient échappés des Maisons pendant la guerre, avoient tellement multiplié, que depuis qu'on avoit repris possession de l'Ile, on les voïoit en fort grosses trouppes: ils venoient exercer leurs larcins, jusques dans les Maisons; & lorsqu'on plan-

(56) Dans la Préface de ses nouveaux Voïages aux Iles de l'Amérique.

(57) Elle fut découverte le jour de ce Saint, & l'Amiral Colomb en portoit le nom.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Saint Christophe. 1700.

toit des Cannes, des Patates, ou des fruits, il falloit y veiller jour & nuit si l'on ne vouloit pas qu'ils emportassent tout ce qu'on avoit mis en terre. Les Chasseurs en tuerent quatre, & la chair en parut bonne à Labat; elle est tendre, dit-il, blanche, délicate, & se mange à toutes sortes de sauces. Ce fut de l'Habitation de Lambert, qu'il partit à Cheval avec lui, pour faire le tour de l'Ile. Ici, la variété des objets & des Descriptions oblige de lui laisser tout l'honneur de son récit.

Nous partîmes d'assez bon matin, pour aller dîner facilement à la Pointe de Sable, où nous fûmes retenus à coucher (58). Le second jour, nous allâmes dîner à l'Anse Louvet, chez M. de Courpon, Lieutenant-de-Roi, Commandant du Quartier de la Pointe de Sable, qui nous retint aussi pour le soir; & le troisieme jour de notre Voïage, nous nous retrouvâmes chez le Capitaine Flibustier, après avoir dîné chez un Anglois de sa connoissance, nommé le Major *Cripts*. Ma curiosité fut agréablement satisfaite. L'Ile est petite, mais très belle & bien cultivée. Le terrein de la Cabesterre & de la Basseterre est d'une fécondité admirable. L'air y est très pur: s'il y avoit un Port, & si l'eau y étoit un peu plus commune, le séjour en seroit enchanté. Elle (59) est tellement partagée entre les deux Nations, que les François possedent les deux bouts, c'est-à-dire les côtés de l'Est & de l'Oueſt, & les Anglois ceux du Nord & du Sud. La partie Françoise de l'Est commence à la Riviere de Cayonne, & finit à celle de la Pentecôte; la partie de l'Oueſt commence à la Riviere de la Pointe de Sable, & finit à une grande Ravine, qui se nomme les *Cabrittes*. L'avantage des Quartiers Anglois est de se communiquer par un chemin qu'ils ont fait dans la Montagne; au lieu que les deux Quartiers François ne peuvent avoir de communication, sans passer par ceux des Anglois. Les passages sont toujours libres pendant la paix; mais dès que la guerre est déclarée en Europe, entre les deux Nations, il faut que l'une chasse l'autre de l'Ile. On avoit fait autrefois des Concordats pour une neutralité perpétuelle, qui n'ont jamais été bien observés.

La Basseterre des Anglois est plus montagneuse que la nôtre. Leur Cabesterre & la nôtre se ressemblent presqu'entierement: mais comme ils ont plus de Montagnes que nous, ils ont aussi plus de Rivieres; & par une suite naturelle, leur Rade est meilleure que celle de notre principal Bourg. La Rade Angloise, nommée simplement la grande Rade, est profonde. Le mouillage y est bon; & se trouvant fermée par les deux cuisses de la grande Montagne, elle donne quelque abri aux Vaisseaux. Cependant l'Ile n'en a pas une, qui puisse les mettre à couvert des Ouragans; les Anglois ont au-dessous de la grande Rade, un Fort à cinq Bastions, avec quelques Ouvrages extérieurs, mais commandé d'une hauteur, à côté de la Soufriere; ce qui leur a fait construire, sur cette hauteur, un Fortin, pour la défense de leur principale Forteresse. Autant que j'en pus juger, en m'arrêtant exprès, sous prétexte de visiter une Sucrerie voisine, accompa-

(58) Dans l'Habitation & par la Famille d'un François nommé Pinel, que son mérite avoit fait respecter de toute la Colonie, & qui avoit été tué depuis peu, d'un boulet de Canon, tiré au hasard.

(59) On emploie le présent, comme l'Auteur, quoique les tems soient changés.

gnée d'un Moulin à Vent, ce Fortin n'eſt pas capable d'une longue réſiſtance, parcequ'il peut être battu d'une autre hauteur, qui n'en eſt qu'à deux cens pas; & pendant qu'on le battroit, on pourroit attacher le Mineur ſous ſes petits Ouvrages, & les faire ſauter avec d'autant plus de facilité, que tout ce terrein n'eſt pas plus difficile à couper que la pierre de Ponce.

Un peu au-delà de la Riviere, qui ſépare le Quartier Anglois du Quartier François nommé la Pointe de Sable, nous vîmes un petit Fort, qui nous parût aſſez bien réparé: cependant j'obſervai que les Ouvrages ont plus de propreté que de conſiſtence, & qu'ils pourroient être emportés ſans beaucoup d'efforts. Sa Garniſon conſiſtoit alors dans une Compagnie détachée de la Marine. A côté du Bourg François de la Baſſeterre, il y avoit un autre Fort, que je viſitai. Il tomboit en ruines; & j'admirai qu'on ne penſât point à le rétablir, tandis qu'avec fort peu de dépenſe on en auroit pû tirer plus de ſervice que des retranchemens qu'on faiſoit autour du Bourg, & qui ne me parurent pas capables de la moindre défenſe. C'étoient de méchans piquets, de toutes ſortes de bois mous, avec des faſcines d'herbe, dont le meilleur effet ne pouvoit être, que d'empêcher le ſable de s'ébouler. Rien n'eſt plus inutile que les Ouvrages de cette nature: ils ne ſervent qu'à fatiguer les Habitans, & qu'à faire perdre le tems aux Eſclaves, par des corvées qu'on exige d'eux.

Fort François de la Pointe de Sable.

L'Ile de Saint Chriſtophe ne peut ſe maintenir, dans un tems de guerre, que par la bonne conduite de ſon Gouverneur, & par la bravoure de ſes Habitans. Les Trouppes reglées que la France y entretenoit autrefois, ſuppléoient au petit nombre des Habitans, & ne laiſſoient rien à redouter, parceque c'étoient des Bataillons entiers des vieux Régimens de France, tels que Navarre, Normandie, Poitou, & divers autres, dont les Soldats étoient aguerris & commandés par des Officiers d'expérience: au lieu que les détachemens de la Marine, que j'y ai vûs, n'étoient compoſés que de mauvaiſes recrues, levées aux dépens des Officiers, en échange du Brevet qu'ils obtiennent. Au reſte, les Anglois n'étoient pas mieux en Soldats & en Officiers: mais le nombre en étoit plus grand, parceque la ſituation de Saint Chriſtophe, au milieu des Iles Angloiſes, leur donne la facilité d'y faire venir des Hommes; tandis que les François ſont privés de cet avantage, par l'éloignement de leurs Iles.

Les Salines de Saint Chriſtophe ſont communes aux deux Nations, quoiqu'elles ſe trouvent dans la partie Françoiſe; comme la Souffriere l'eſt auſſi, quoique ſituée dans la partie Angloiſe. Il y a des Salines naturelles, à la Pointe qui en porte le nom; leur ſel eſt d'une blancheur parfaite, mais plus corroſif que celui de France. Elles pourroient être augmentées, & rendues meilleures avec peu de frais.

L'Ile de Saint Chriſtophe aïant été la premiere habitée, ſes Habitans, qui avoient eu plus de tems que les autres à former leurs manieres, étoient devenus auſſi polis qu'on l'eſt dans les meilleures Villes de l'Europe. Il étoit paſſé en Proverbe que la Nobleſſe étoit à Saint Chriſtophe, les Bourgeois à la Guadeloupe, les Soldats à la Martinique, & les Païſans à la Grenade. L'air pur de Saint Chriſtophe y rend le ſang très beau. Les Fem-

Proverbe qui peignoit autrefois les Habitans des Iles Françoiſes.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Saint Christophe 1700.

mes y ont le teint admirable & les traits fort réguliers. L'eſprit & la vivacité ſont des qualités communes aux deux ſexes. Tous les Habitans ſont parfaitement bien faits ; avantage commun à tous les Créoles de l'Amérique Françoiſe & Angloiſe, où il eſt auſſi rare de trouver des boſſus, des borgnes & des boiteux, qu'il eſt ordinaire d'en voir en Europe. Le bon goût des Habitans ſe faiſoit remarquer, juſques dans la diſtribution du terrein de leurs Habitations. Quoiqu'il n'y eût pas plus d'un an qu'ils étoient rentrés dans leurs biens, & qu'ils les euſſent trouvés dans le dernier déſordre, on y voïoit déja regner autant de propreté que s'ils n'en fuſſent point ſortis : toutes les Maiſons, brûlées ou démolies par les Anglois, ne pouvoient encore avoir été rebâties ; mais il ne manquoit rien à celles qui l'avoient été dans un eſpace ſi court, & le Bourg en contenoit déja un plus grand nombre que celui de la Guadeloupe.

Spirituel de S. Chriſtophe.

Le ſpirituel de la Baſſeterre Françoiſe étoit adminiſtré par des Jéſuites, & celui de la Cabeſterre par des Capucins. Ce ſecond Quartier n'avoit qu'une Egliſe, qui étoit dans le Bourg, & qui appartenoit aux Habitans : elle avoit cent vingt-cinq ou trente piés de long, ſur trente-ſix de large, & deux Chapelles, qui faiſoient la Croiſée, avec une Sacriſtie derriere le Maître-Autel. Les murs avoient cinq piés d'épaiſſeur ; mais leur hauteur étoit peu proportionnée, puiſqu'elle n'étoit que de douze piés. Les fenêtres étoient ceintrées, & garnies de contrevents fort épais. La couverture étoit ſoutenue par une charpente très forte, maſſive & bien liée. En général, l'édifice étoit peſant & matériel ; mais il pouvoit réſiſter à la violence des Ouragans, qui ſont fréquens dans cette Ile, & l'intérieur en étoit fort propre. Les Anglois, qui l'avoient conſervé, s'en étoient ſervis comme d'un Fort, pour s'y mettre à couvert des deſcentes imprévûes. Ils avoient percé des meurtrieres dans les contrevents, & de petits ſabords aux portes de l'Egliſe & de la Sacriſtie.

L'Habitation des Jéſuites étoit un peu au-deſſus du Bourg : elle avoit deux Sucreries ; mais le logement étoit de bois, depuis qu'un tremblement de terre avoit abbatu en 1668, l'ancienne Maiſon, qui étoit grande & de maçonnerie, quoique peu réguliere, autant qu'on en pouvoit juger par la diſpoſition des ruines. Ces Peres avoient une ſeconde Habitation, à deux lieues de là, dans un endroit de la Montagne, qui ſe nommoit la Briqueterie. Celle des Carmes n'étoit pas à plus d'une lieue du Bourg, & paſſoit pour la meilleure d'un Quartier, où toutes les Plantations ſont excellentes. L'Egliſe de ces Religieux, ſans être Paroiſſiale, étoit fréquentée par les Habitans éloignés du Bourg.

Hermite de Cayonne.

On avoit vû long-tems, à Cayonne, un Hermite, qui n'avoit jamais été bien connu. C'étoit un Homme d'eſprit, riche, & qui traitoit magnifiquement ceux qui l'alloient viſiter. Son Habitation étoit ſur la Frontiere, & même en partie ſur le terrein des Anglois. Il avoit une Chapelle, qu'il faiſoit deſſervir, tantôt par des Prêtres Séculiers, tantôt par des Jéſuites, & tantôt par des Capucins, flattant les uns après les autres de l'eſpérance de ſa ſucceſſion, qui étoit conſidérable. Enfin il la laiſſa aux Capucins, & ſa mort ſuivit preſqu'auſſi-tôt. Mais ſes Légataires n'eurent pas le tems de jouir du bienfait ; l'Hermitage & la Chapelle, avec toutes

toutes leurs dépendances, furent détruits pendant la guerre. Je ne trouvai qu'un amas confus de ruines, dans un lieu d'ailleurs fort bien situé, en bon air, avec une vûe des plus belles & des plus étendues. Outre cette Chapelle, les Capucins avoient deux Eglises à la Cabesterre ; l'une à l'Anse Louvet, & l'autre à la Pointe de Sable : elles servoient d'Eglises Paroissiales, & n'avoient point été ruinées par les Anglois. Celle de l'Anse Louvet, où j'entrai, étoit de maçonnerie, bâtie à la Capucine, & fort propre : elle étoit accompagnée d'un petit Corps-de-Logis, partagé en trois ou quatre Chambres, & d'un beau Jardin. Je n'entrai point dans l'autre. Mais je vis, en passant, les deux Temples que les Anglois ont à la Cabesterre, au milieu d'une Savanne ; tous deux à-peu-près de même grandeur, c'est-à-dire, d'environ quarante piés de long sur vingt de large. Si leur Religion est aussi simple que leurs Temples, elle doit l'être beaucoup. Au bout, qui faisoit face à la Porte, il y avoit une longue table, avec un fauteuil à côté. Tout le reste étoit rempli de bancs à dossiers, avec une allée au milieu, sans aucune sorte d'ornemens.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Saint Christophe. 1700.

Les Jésuites avoient eu une Chapelle à Cayonne, & une à la Pointe des Salines, qui avoient été ruinées toutes deux pendant la derniere guerre. Je visitai l'Etablissement des Religieux de la Charité, à côté du Bourg de la Basseterre. Ils avoient une Salle pour leurs Malades, qui leur servoit en même-tems de Chapelle (60), avec quelques logemens détachés pour les Religieux.

La Justice étoit administrée dans la partie Françoise de Saint Christophe, par un Juge Roïal, qui résidoit au Bourg de la Basseterre, avec un Procureur du Roi, un Greffier, des Notaires, & d'autres Officiers subalternes. Le Juge avoit un Lieutenant ; le Procureur du Roi un Substitut, & le Greffier un Commis, à la Pointe de Sable, pour le Quartier de la Cabesterre. Les appels des Sentences étoient jugés au Conseil Supérieur, qui s'assembloit de deux en deux mois au Bourg de la Basseterre ; & ce Conseil étoit composé de dix Conseillers Habitans. Le Gouverneur, ou le Commandant, & les Lieutenans-de-Roi, y avoient entrée & voix délibérative. Le Gouverneur présidoit ; mais c'étoit le plus ancien Conseiller qui recueilloit les opinions, qui prononçoit, & qui signoit les Arrêts. Les Conseillers, comme dans les autres Iles Françoises, sont de cappe & d'épée.

Justice de l'Ile.

L'Etat Major étoit composé, avec le Commandant, de deux Lieutenans-de-Roi (61), un Major & un Aide-Major. La Garnison consistoit en quatre Compagnies détachées, dont l'une étoit au Fort de la Pointe de Sable, & les trois autres dans un Parc qu'on nommoit le Camp, près du Bourg. Cette Colonie Françoise, qui étoit composée, avant la guerre, de plus de quatre mille Hommes portant les armes, ne montoit pas alors à trois cens cinquante, parceque depuis son expulsion, en 1690, les Familles qui

(60) Labat condamne beaucoup l'usage que ces Peres ont, aux Iles, de laisser le Saint Sacrement dans leur Salle des Malades, & le traite d'indécence.

(61) L'un étoit M. de Châteauvieux, Gentilhomme Provençal ; l'autre M. de Courpon, Capitaine de Milice, & Conseiller au Conseil Souverain.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

avoient été transportées à Saint Domingue, à la Martinique, à la Guadeloupe, &c. s'y étoient établies, & ne paroissoient pas disposées à retourner dans une Ile, où elles ne comptoient pas de pouvoir demeurer, dès que la guerre se rallumeroit entre les deux Nations.

Saint Christophe. 1700.

Je n'acheverai point cette Description des Quartiers François, sans avoir parlé de la plus belle Maison qu'on ait jamais vûe dans les Iles, & qui subsisteroit encore, si la plus grande partie n'avoit été renversée par un furieux tremblement de terre, & le reste par les Anglois. C'étoit celle du Commandeur de Poincy, qu'on avoit nommée le Château de la Montagne, parcequ'elle étoit bâtie sur une hauteur, à une lieue & demie du Bourg. La situation ne pouvoit être plus belle, ni la vûe plus étendue & plus diversifiée. Du Tertre en a donné un Plan, qui me servit à la reconnoître, lorsque j'en visitai les restes : ils n'offrent plus qu'un tas de ruines, au milieu de plusieurs terrasses, qui marquent encore la magnificence & le bon goût de leur ancien Maître. J'y trouvai des Grottes assez entieres, des Bassins dont on avoit enlevé le plomb, & les Réservoirs des eaux d'une Fontaine, dont la source est une demie lieue plus haut dans la Montagne. J'allai voir cette source, la seule de tout ce Quartier : elle est assez abondante pour donner de l'eau au Bourg, si l'on faisoit la dépense d'un Aqueduc de plomb ou de terre cuite. En parcourant les Bois dont elle est environnée, j'observai beaucoup d'autres Fontaines, dont les eaux se perdent dans des terres fort légeres, & pourroient être facilement rassemblées. Il ne seroit pas moins aisé de les joindre à la principale, & de les conduire toutes au Bourg, où l'on n'en a point d'autres que celles des Citernes & de quelques mauvais Puits.

Superbe Château du Commandeur de Poincy.

Partie Angloise de S. Christophe.

Les Anglois aïant eu tout le tems de réparer les dommages qu'ils avoient soufferts, avant ceux qu'ils venoient de causer aux François, nous trouvâmes toutes leurs Habitations en fort bon état. Ils ont peu d'édifices de maçonnerie. La plûpart de leurs Maisons sont de bois, peintes en dehors, & proprement lambrissées dans l'intérieur ; peintes, c'est-a-dire revêtues d'une couche de couleur à l'huile, pour les garantir de la pourriture, qui est une suite nécessaire de la chaleur & de l'humidité du climat. Cette peinture leur donne de l'éclat & de l'agrément. La distribution des pieces est bien entendue, la propreté admirable, & les meubles magnifiques.

Les Anglois, chez lesquels je fus invité à manger, avoient beaucoup d'argenterie, surtout de ces grandes cuvettes où ils font leur Ponche, leur Sang-gris, & d'autres boissons. Ils ont un art merveilleux, pour la préparation du Bœuf salé d'Irlande, dont on sert toujours une grosse piece sur leur table ; & c'est ce que j'y trouvai de meilleur, quoiqu'ils y eussent aussi une très grande abondance de toutes sortes de Viandes & de Gibier. Ils entendent mieux les ragoûts qu'en Angleterre ; mais ils arrosent le rôti de tant de beurre, que les François ne s'en accommodent point. C'est toujours la Maîtresse de l'Habitation, qui coupe les Viandes & qui sert : elles le font avec beaucoup de grace & de propreté ; & la plûpart boivent à merveille, pour exciter la Compagnie par leur exemple. Ces Anglois sont toujours pourvûs de différens Vins, & de toutes sortes de Liqueurs des

Vins & Liqueurs

Régions les plus éloignées (62). La plûpart étant fort riches, ils aiment à ſe faire honneur de leur bien. Leurs Femmes ſont vêtues à la Françoiſe, avec une magnificence à laquelle il ne manqueroit rien, ſi elles n'y mettoient rien du leur; mais comme elles veulent enchérir ſur les modes qui viennent de France, elles y ajoutent des hors-d'œuvres qui les défigurent. Je n'ai jamais vû tant de franges d'or, d'argent & de ſoie; elles en étoient couvertes de la tête aux piés. Leur linge eſt fort beau, & leurs dentelles très fines.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Saint Christophe 1701.

Femmes de Saint Chriſtophe.

Les cours & l'entrée des Maiſons Angloiſes de Saint Chriſtophe ſont ornées de Tamarins, fort communs dans l'Ile, & dont on prétend que l'ombre eſt ſaine. D'ailleurs les Anglois uſent beaucoup du fruit, en confiture, pour ſe fortifier l'eſtomac, que leur intempérance affoiblit. Ils apportent un ſoin extrême à l'entretien & la commodité des grands chemins; & l'on donne pour motif de cette attention, que ne retournant gueres chez eux, après avoir fait un repas chez leurs Amis, ſans ſe reſſentir de leurs excès, ils ne ſont plus en état de conduire leurs Chevaux, qui les expoſeroient à de grands dangers dans une mauvaiſe route.

Perſonne n'ignore que les richeſſes des Iles conſiſtent dans les Eſclaves. Ce ſont comme les bras des Habitans, & ſans eux les terres demeureroient ſtériles; car on ne trouve point ici d'Ouvriers à la journée comme en Europe: on n'a que des Eſclaves ou des Engagés, pour faire valoir ſon bien, & celui qui en a le plus grand nombre parvient le plus promptement à la fortune. Les Anglois ſurpaſſent de ce côté les autres Nations. Un Negre *Piece d'Inde*, c'eſt-à-dire, de dix-huit à vingt ans, bien fait, robuſte, & ſans défaut, ne leur revient jamais à plus de cent ou de ſix vingts écus. Il y a des Compagnies, en Angleterre comme en France, qui ſeules ont le

(62) Ils tirent tous leurs Vins, de quelque Païs qu'ils puiſſent être, dans de petites bouteilles d'un verre épais, à goulot court, & plus larges que hautes, qui tiennent un peu plus des trois quarts de la Pinte de Paris. Ils les bouchent ſoigneuſement, avec des bouchons de Liege de leur invention, dont il faut que la conſommation ſoit prodigieuſe, puiſqu'on ne fait jamais de priſe Angloiſe aux Iles, dans laquelle il n'y ait de groſſes futailles remplies de ces bouchons. Ils ſont plus gros qu'il ne faut pour remplir le trou du goulot. L'art de les y faire entrer, ſans les couper, conſiſte à les faire bouillir dans l'eau; ce qui les reſſerre autant qu'on veut: lorſqu'on les a mis dans l'ouverture de la bouteille, ils reprennent, en ſéchant, leur premier volume, & bouchent parfaitement le trou, ſans pouvoir en ſortir, parcequ'ils ſont en dedans un petit bourlet. Toutes les bouteilles, remplies & bouchées, ſe rangent les unes ſur les autres, dans des Celliers. La Biere que les Anglois font venir d'Europe, ou de la Nouvelle Angleterre, ſurtout cette Biere forte, qu'on appelle *Mum*, ou Momme, eſt renfermée dans des bouteilles de cette ſorte & bouchées de même: mais comme cette liqueur eſt d'une force extraordinaire, & qu'elle feroit ſauter tous les bouchons du monde, on croiſe un fil d'archal ſur le bouchon, & on l'attache en le tortillant autour du goulot. Leur Cidre d'Europe & de la Nouvelle Angleterre eſt renfermé comme la Biere. Cette méthode fait aſſez connoître la néceſſité des tire-bouchons: auſſi ne voit-on point d'Anglois, ni d'Angloiſes, qui n'en ſoient très bien pourvûs: ils en ont même de riches & de très bien travaillés: mais il eſt rare qu'on ſoit obligé d'en faire uſage, pour déboucher les bouteilles du Momme; car cette liqueur eſt ſi forte, qu'auſſitôt qu'on a levé le fil d'archal, elle ſait ſauter les meilleurs bouchons. Pour la boire douce & moins dangereuſe à la tête, on y mêle autant d'eau que de Biere, avec un peu de Sucre, qui l'adoucit; & la battant dans deux Vaſes, on la fait mouſſer: elle devient, non-ſeulement plus ſaine, mais plus agréable. *Nouveaux Voïages, Tome 7. pp. 33 & ſuiv.*

Voïages et Etablissem. aux Antilles

Saint Christophe. 1701.

pouvoir de trafiquer des Negres sur les Côtes d'Afrique, de les apporter aux Iles, & de s'opposer au Commerce que d'autres Anglois en voudroient faire sans leur permission. A la vérité ce droit exclusif n'empêche point que ceux, qui ont assez de force pour se défendre contre les Vaisseaux de ces Compagnies, n'aillent traiter sur les Côtes d'Afrique ; mais ils sont d'aussi bonne prise, que s'ils étoient Ennemis de la Nation. Aussi sont-ils toujours bien armés. On les nomme *Interlopes*. Lorsqu'ils ont fait leur Traite en Guinée, ils viennent vendre leurs Negres aux Iles, avec beaucoup de précaution ; dans la double crainte d'être pris en Mer, ou confisqués en débarquant. Labat rapporte, sur le témoignage de quelques Anglois, que leurs Negres d'Interlope ne peuvent plus être saisis ni confisqués, lorsqu'ils ont une fois passé les cinquante pas que les Princes se réservent autour des Iles, & qu'on ne peut même inquiéter ceux qui les ont achetés. Les François ne jouissent point de ce Privilége : il n'est pas même sans difficulté pour les Anglois ; puisqu'il est certain que leurs Interlopes sont extrêmement sur leurs gardes, & qu'ils ne se laissent approcher d'aucun Bâtiment, sans un signal de reconnoissance dont ils sont convenus avec leurs Agens, & qu'ils changent à chaque Voïage. On conçoit qu'ils donnent les Negres à meilleur marché que les Compagnies.

Cette facilité, que les Anglois de Saint Christophe, & des autres Iles de leur Nation, trouvent toujours à se procurer des Negres, fait qu'ils les ménagent peu. La plûpart leur donnent le Samedi, c'est-à-dire que le travail qu'ils font ce jour là est pour eux, & sert à les entretenir de vivres & d'habits, sans que les Maîtres aient d'autre soin que de les faire bien travailler. Ils ne les baptisent point, & les laissent vivre dans la Religion où ils les trouvent, sous prétexte qu'il est indigne d'un Chrétien de tenir dans l'esclavage ses *Freres en Christ* : c'est l'expression de leurs Ministres. Mais Labat observe que cette raison n'a pas sur eux la même force, lorsqu'ils peuvent enlever des Negres François ; » ils savent fort bien, dit il, » que ces malheureux Esclaves sont Chrétiens ; ils leur voient faire les » exercices & porter les marques du Christianisme ; ils ne sauroient dou- » ter qu'ils ne soient leurs Freres en Christ ; & cependant ils ne les trai- » tent pas autrement que ceux qu'ils ne regardent pas comme leurs Freres. » Je dois, ajoute Labat, cette Justice aux Hollandois, que s'ils ne font » pas baptiser leurs Negres, ils ne manquent pas, du moins, de les en- » tretenir dans la Religion Chrétienne, quand ils savent qu'ils l'ont em- » brassée. Ils ont soin même de leur faire faire la priere, soir & matin ; » & passant dans quelques Colonies de cette Nation, j'ai été prié de con- » fesser leurs Negres Chrétiens, de les instruire, & de les fortifier dans » la Foi qu'ils avoient reçue au Baptême.

L'année suivante, dans une autre occasion que le même Voïageur eut de passer à Saint Christophe, il fut traité fort civilement par M. Codrington, Général des Iles Angloises sous le Vent, qui avoit été élevé à Paris, & dans d'autres Villes de France. En entrant chez cet Officier, il fut informé que le mal de Siam, joint à l'intempérance des Anglois de l'Ile, leur enlevoit beaucoup d'Habitans. » L'opulence & l'oisiveté les portant » à la débauche, ils font presque sans cesse en Festin. Le premier remede

» qu'ils donnent aux Malades eſt une grande quantité de Ponche aux œufs, » avec beaucoup de Muſcade, de Girofle, & de Canelle. On peut juger » quel eſt l'effet d'une potion, qui rendroit malade l'homme le plus ſain. » D'autres liqueurs différentes, dont ils ſe chargent, les rendent ſujets à » diverſes ſortes de maux. Ils ſe couchent, après avoir bû; la chaleur » qu'ils reſſentent intérieurement les oblige de ſe découvrir la poitrine, » pour ſe rafraîchir : mais ce plaiſir leur coûte cher, car ſes moindres ſuites » ſont d'affreuſes coliques. Ceux qui ſe couchent ſans être ivres, ſe met- » tent un oreiller ſur la poitrine.

Maniere de dreſſer les Negres à la courſe.

Après avoir paſſé trois heures à table, ſuivant l'uſage de l'Ile, le Général Anglois propoſa de monter à Cheval. Huit perſonnes y monterent avec lui, précédés de deux Trompettes, & de neuf ou dix Negres à pié, qui couroient à la tête des Chevaux, quoique la Cavalcade allât toujours le petit galop. Labat fut touché de compaſſion, pour un Negre de douze ou quinze ans, à qui l'on enſeignoit le métier de coureur. » Il n'avoit » ſur lui qu'une Candale, eſpece de Caleçon, qu'on lui fit ôter, pour » courir nû à la tête des autres, ſuivi d'un Negre plus âgé, qui lui appli- » quoit des coups de fouet ſur les feſſes, chaque fois qu'il pouvoit l'avoir » à ſa portée. Il en creve un grand nombre dans cet apprentiſſage; mais » c'eſt dequoi les Anglois ſe mettent peu en peine. Au reſte, quand les » Negres ſont une fois faits à cet exercice, c'eſt une extrême commodité » pour les Maîtres, qui ſont toujours ſûrs de les avoir près d'eux, ſur- » tout dans leurs Voïages à Cheval.

Etat préſent de Saint Chriſtophe

Les Relations Angloiſes, repréſentant l'Ile de Saint Chriſtophe telle qu'elle eſt aujourd'hui, aſſurent que ſa beauté naturelle eſt fort augmentée par celle des édifices, & que l'Amérique entiere n'en a pas de plus magnifiques : la plûpart ſont de Cédre, &. couverts d'Ardoiſe. Comme les Anglois vivent répandus dans leurs Plantations, ils prennent plaiſir à les embellir; & l'on ne voit, aux environs, que des allées & des Boſquets d'Orangers. Elles ſont diviſées en cinq Paroiſſes, cinq au Sud, & deux au Nord. Chacune a ſon Egliſe, lambriſſée des bois les plus précieux. Le Bourg de la Baſſe-terre, qui étoit fort beau entre les mains des François, n'a rien perdu à changer de Maîtres. C'eſt aujourd'hui une Paroiſſe Angloiſe, où l'on voit une belle Egliſe, un Hôtel-de-Ville, un Hôpital, & quantité d'autres édifices de pierre & de brique. Le Château, qui ſervoit de réſidence au Gouverneur François, a toujours été le plus noble Bâtiment de l'Ile; mais les Maiſons des Marchands & des Colons Anglois l'ont toujours emporté ſur celles des François du même ordre.

Saint Chriſtophe eſt encore aſſez mal fortifié. Il n'a que trois bons Forts, avec quelques Batteries. Sur la Montagne, à trois milles au Nord du Fort Charles, qui eſt muni de quarante pieces de Canon, on trouve un lieu naturellement capable de défenſe, & nommé la Mine d'argent, parce-qu'on eſt perſuadé qu'il renferme une Mine de ce Métal; mais les Habitans, occupés de leurs Plantations, n'ont jamais entrepris de l'ouvrir. Le Fort de *Brimſton-hill*, eſt monté de quarante-neuf Pieces, & contient un Magaſin qui ſert d'Arſenal. On y entretient dix-huit milliers de poudre, huit cens Fuſils, ſix cens Bayonnettes, & d'autres munitions de guerre,

Voïages et Établissem. aux Antilles.

Saint Christophe. 1701.

Enfin, le Fort de Londonderry, ſitué à l'Eſt du Bourg de la Baſſe-terre, défend cette partie de l'Ile, avec ſix Batteries, diſpoſées dans autant de lieux, où l'on peut débarquer, & qui montent à quarante-trois pieces.

Les Bêtes de l'Ile ſont les mêmes que celles des autres Antilles. Autrefois elle étoit ſouvent troublée par des tremblemens de terre; ils ſont devenus beaucoup moins fréquens depuis l'éruption d'une Montagne ſulfureuſe, ſituée dans l'ancien Quartier des Anglois; mais les Ouragans font encore de grands ravages à Saint Chriſtophe. C'étoit un uſage établi entre les Habitans des deux Nations d'envoïer tous les ans, vers le mois de Juin, aux Iles de la Dominique & de Saint Vincent, pour ſavoir des Caraïbes, ſi l'on étoit menacé de quelque Ouragan dans le cours de l'année; & l'on aſſure que ces Sauvages ne ſe trompoient point dans leurs pronoſtics. La ſaiſon ordinaire de ces effroïables tempêtes eſt depuis le 25 de Juillet juſqu'au 8 de Septembre.

Changemens arrivés dans l'Ile S. Chriſtophe.

Il eſt tems de donner quelque idée des révolutions de l'Ile. Malgré l'ancien Concordat, qui établiſſoit une neutralité perpétuelle entre les deux Nations, les Anglois avoient cherché ſi ſouvent l'occaſion de ſurprendre les Quartiers François, qu'on ne s'y fioit plus qu'à la force des armes. Cependant, de part ni d'autre, on n'avoit point encore entrepris de ſe déposſeder mutuellement; mais en 1688, à l'occaſion de la guerre, qui s'étoit élevée en Europe (63), les animoſités devinrent ſi vives, que tous les Traités furent oubliés. Les Anglois, réduits à l'extrêmité, demanderent en vain du ſecours à leurs autres Iles; ils ſe virent forcés le 29 de Juillet 1689, d'abandonner leurs Quartiers; & la plus favorable condition qu'ils obtinrent fut d'être tranſportés dans l'Ile de Nevis. Ils avouent que cette perte fut irréparable pour les Marchands de Londres & des autres parties de l'Angleterre, qui trafiquoient aux Antilles, parceque la Colonie de S. Chriſtophe leur devoit alors des ſommes immenſes, qu'elle ne pût païer. Mais l'année ſuivante, toutes les forces des Iles Angloiſes, raſſemblées ſous le Général Codrington, les remirent en poſſeſſion de leur ancien Eta-

1688.

1689.

(63) Une Relation Angloiſe attribue le mal aux Irlandois Catholiques, qui étoient venus dans la Colonie Françoiſe après la grande révolution d'Angleterre. *It is true the animoſity between the two Nations were grown to a great heigth, and t'is ſaid the Iriſh Papiſts inſtigated the French to breake the peace there.* Mais, s'il en faut croire Labat, les Irlandois étoient aſſez excuſables: » En dînant, dit-il, avec les Anglois, je remarquai le peu d'eſtime qu'ils font des autres Nations, & ſurtout des Irlandois. Quelqu'un aïant dit que la Colonie Françoiſe étoit foible, leur Général répondit ſur-le-champ, qu'il ne tenoit qu'au Gouverneur François (à M. de Genes), de l'augmenter du moins avec des Irlandois, s'il ne pouvoit le faire avec des François. Je le priai de me dire ce ſecret, & de me permettre d'en faire patt à M. de Genes. Très volontiers, me dit-il. Savez-vous que M. de Genes a fait un Paon qui marche, qui mange & qui digere? Je lui répondis que je le ſavois: Eh bien, reprit-il, que ne fait-il cinq ou ſix Régimens d'Irlandois? Il aura bien moins de peine à faire de ces lourdes Bêtes, qu'un Paon. Avec autant d'eſprit qu'il en a, il trouvera bien le moïen de leur imprimer les mouvemens néceſſaires pour tirer & pour ſe battre. En effet, M. de Genes avoit fait une figure automate, de la forme d'un Paon, qui marchoit par des reſſorts qu'elle avoit dans le corps, qui prenoit du blé qu'on jettoit à terre devant elle, & qui, par le moïen d'un diſſolvant, le digéroit, & le rendoit à-peu-près comme des excrémens. *ubi ſup.* Tome VII. pp. 359 & 360.

bliſſement, après en avoir chaſſé les François à leur tour. Enſuite l'Ile entiere demeura au pouvoir des Anglois juſqu'à la Paix de Riſwick, où l'on a déja dit que la partie Françoiſe fut reſtituée à ſes premiers Maîtres ; & ce fut l'année d'après, que Labat y fit les Obſervations qu'on a rapportées.

Voïages et Etablissem. aux Antilles

Saint Christophe, 1702.

Il paroît qu'on eut peu d'égard à celles qu'il avoit faites auſſi ſur le mauvais état des nouvelles Fortifications de la Baſſeterre, & ſur quelques diſcours échappés aux Anglois (64). Cependant, » on devoit juger, dit-il, » qu'au premier différend entre les deux Couronnes, ils profiteroient de » la ſupériorité de leurs forces, pour nous inſulter. J'avois laiſſé M. de » Genes, avec peu d'Habitans capables de porter les armes ; & les quatre » Compagnies de Marine, qui compoſoient ſa Garniſon, ne montoient » pas à cent ſoixante Hommes. Auſſi ſes prédictions ne tarderent-elles point à s'accomplir. Il raconte ce qui ſe paſſa comme ſous ſes yeux ; & ce récit, qui ne ſe trouve que dans ſon Ouvrage, a des circonſtances curieuſes.

Les Anglois, dit-il, n'avoient point attendu la déclaration de guerre pour commencer les Hoſtilités ; & ſur cette nouvelle, qu'ils reçurent avant nous, ils ne garderent plus de meſures. Ils ſavoient, comme nous mêmes, l'état de notre Colonie. Ils n'ignoroient pas qu'elle ne pouvoit attendre aucun ſecours de la Martinique, ni des autres Iles, & que la France n'avoit, dans cette Mer, aucun Vaiſſeau de Guerre qui pût traverſer leurs entrepriſes. A l'égard des retranchemens qu'on avoit faits, ſoit autour du Bourg, ſoit à la Ravine *Guillou*, qui étoit notre Frontiere, ils y avoient paſſé trop ſouvent pour n'en pas connoître la foibleſſe ; ſans compter qu'ils avoient déja pris des précautions, pour empêcher la communication des Quartiers François.

Le Comte de Genes (65), informé des préparatifs qui ſe faiſoient pour

(64) En 1701, au même dîner, M. Codrington lui avoit dit que la guerre ne tarderoit pas à ſe déclarer, & qu'il comptoit de ſe voir encore une fois Maître de tout Saint Chriſtophe. » Je lui répondis, en » riant, que cette Conquête n'étoit pas di» gne de lui, & que je croïois qu'il pen» ſeroit plutôt à la Martinique. Non, non, » me dit-il, ce morceau eſt trop gros pour » un commencement : je veux prendre la » partie Françoiſe de Saint Chriſtophe ; après » quoi, je vous irai voir à la Guadeloupe. » Je repliquai que j'y ſerois inceſſamment, » & que je porterois cette nouvelle au Gou» verneur, que j'aiderois à ſe bien défen» dre. *Ubi ſup. p.* 358.

(65) Labat lui donne le titre de Comte, quoiqu'il ne le prît pas lui-même en ſignant ſon nom, & qu'il ne paroiſſe point dans tout le Journal de ſes Voïages, dont on a donné l'Extrait. Il étoit d'une ancienne Famille noble de Bretagne, mais tombée dans une ſi grande miſere, que ſon Pere n'avoit pas trouvé d'autre moïen pour ſubſiſter, que d'exercer un Art méchanique. Le Maréchal de Vivonne, aïant eu l'occaſion de voir le Fils, auquel il trouva du mérite, le fit entrer dans la Marine. Il y ſervit avec une diſtinction, qui le fit nommer Capitaine de Vaiſſeau & Chevalier de Saint Louis. Il eut des penſions, & fut gratifié d'une grande étendue de Païs dans la Terre-ferme de Cayenne, qu'il fit ériger en Comté ſous le nom de Comté d'*Oyac*. Il avoit eu, en 1695, le Commandement d'une Eſcadre de Vaiſſeaux de Roi, pour aller faire un Etabliſſement au Détroit de Magellan, & chemin faiſant il avoit pris l'Ile & le Fort de Gambie ſur la Côte d'Afrique. On releve beaucoup ſes talens pour les Méchaniques. Outre le Paon, dont on a parlé, il inventa pluſieurs machines utiles, telles que des Canons & des Mortiers briſés, des fleches pour brûler les voiles des Vaiſſeaux, des Horloges ſans reſſorts & ſans contrepoids &c.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Saint Christophe 1702.

l'attaquer, voïoit clairement qu'avec si peu de forces il lui seroit impossible de se soutenir. Châteauvieux, un de ses Lieutenans-de-Roi, sur l'expérience duquel on faisoit beaucoup de fond, étoit allé demander du secours à la Martinique, & tardoit à revenir (66). Cependant, le desir de gagner du tems, & l'espérance de recevoir quelque secours imprévû, lui firent proposer au Général Anglois (67) l'observation des anciens Concordats de neutralité. Mais, loin d'y consentir, les Anglois, qui se sentoient déja les plus forts, firent venir de nouvelles Troupes d'Antigue & de Nevis. Le 15 de Juillet 1702, on vit paroître sur les neuf heures du matin, quatre Vaisseaux Anglois, dont l'un portoit Pavillon quarré au grand Mât, avec environ vingt Barques, qui s'approcherent de la Rade du Bourg François. Cette Escadre avoit à bord douze cens Soldats, qui, joints à ceux de l'Ile, faisoient plus de deux mille cinq cens Hommes. Presqu'en même tems, Hamilton, Major Général des Iles Angloises, envoïa au Corps-de-Garde de la Frontiere, un Trompette, accompagné d'un Réfugié François, qui demanderent à parler au Comte de Genes. On leur banda les yeux, pour les conduire à la Basse-terre, où l'Envoïé dit au Comte que le Major Hamilton le prioit de se transporter à la Frontiere avec six de ses Officiers, & qu'il s'y trouveroit avec le même nombre, pour lui communiquer quelque chose d'important. De Genes, après avoir un peu hésité, dans la crainte d'une surprise, prit le parti de s'y rendre. Il y trouva le Major, qui lui déclara que les deux Nations étoient en Guerre, & que son Général avoit ordre, de la Reine d'Angleterre, de se faire remettre la partie Françoise de Saint Christophe. Le Comte répondit que cette ouverture ne demandoit pas beaucoup de réflexion, & qu'il étoit résolu de faire son devoir. Cependant Hamilton lui représenta l'inégalité des forces, & lui donna deux heures pour sa réponse. Ils se séparerent.

De Genes, étant revenu au Bourg, assembla tous les Officiers qui s'y trouvoient, avec les Capitaines de Milice, les Conseillers & les principaux Habitans. Les Officiers Majors, qui assisterent à ce Conseil, étoient *Valmeinier* (68) Lieutenant-de-Roi depuis l'absence de Châteauvieux, & *Bachelier*, Major de la Colonie. On demanda d'abord, au Major, en quoi consistoient les forces du Quartier : il répondit qu'il n'y avoit que deux cens cinquante Hommes portant les armes, en y comprenant les Compagnies de Marine. Cette réponse aïant excité une grande variété de sentimens, on convint que chacun mettroit le sien par écrit. De dix-sept personnes, qui composoient l'Assemblée, douze furent d'avis de capituler,

(66) Le Voïageur Jacobin fait naître des doutes sur le courage, ou la bonne volonté, de ce vieil Officier.

(67) C'étoit M. Codrington. Les Anglois ont trois Généraux dans leurs Iles, tous trois indépendans les uns des autres, à moins que l'un d'eux n'ait le titre de Vice-roi, comme il est quelquefois arrivé à celui de la Jamaïque; car alors les deux autres lui obéissent. Le plus ancien de ces trois Gouvernemens Généraux est celui des Iles sous le Vent, nom sous lequel on comprend Saint Christophe, qui est leur premiere Colonie, les Iles de Nevis, Montserrat, Antigue, la Barbude, Panesson, ou la grosse Vierge, & l'Anguille. Le second, par rang d'ancienneté, est celui de la Barbade; & le troisieme, celui de la Jamaïque.

(68) Gentilhomme Normand, de la Maison de Casneray, qui fut ensuite Lieutenant-de-Roi de la Martinique.

&

& de rendre la partie Françoiſe aux meilleures conditions que l'on pourroit obtenir (69). Labat ne diſconvient point que depuis l'arrivée des nouvelles Troupes Angloiſes, ce qu'on avoit de mieux à faire étoit de capituler : mais Valmeinier avoit propoſé, auparavant, d'abandonner le Bourg, & d'aller joindre, avec toutes les Troupes, Courpon, qui commandoit à la Pointe de Sable, en paſſant par Cayone & par la Cabeſterre Angloiſe, où il auroit été facile alors de défaire les Ennemis qu'on auroit pû trouver en chemin. De Genes avoit refuſé de ſuivre ce conſeil, & Valmeinier en avoit demandé Acte. Cette piece fut un des principaux fondemens du Procès qu'il ne pût éviter après ſa reddition. Enfin, ſur la réſolution du Conſeil, il dreſſa les articles de la Capitulation, & les envoïa au Major Anglois par Valmeinier & Bachelier, accompagnés de deux Capitaines de Milice.

Ces quatre Officiers étant arrivés au premier Corps-de-Garde de la Frontiere Angloiſe, on y retint les deux Capitaines de Milice, & les deux autres furent conduits dans une Maiſon voiſine, où le Major Anglois ſembloit les attendre, avec un bon nombre de ſes Officiers. Après la vérification des pouvoirs, Valmeinier préſenta les articles qu'il apportoit : on les donne tels qu'ils furent reglés, parceque cette Piece n'a gueres été publiée que dans la Relation de Labat :

1°. Les Trouppes du Roi ſortiront, Tambour battant, meche allumée, & bagages. *Accordé.* II. Les Officiers ſortiront avec leurs bagages & Valets Eſclaves : ſavoir, les Capitaines ſix ; les Lieutenans quatre, & les Enſeignes deux. *Accordé aux Capitaines trois, & aux Lieutenans & Enſeignes un.* III. Il ne ſera fait aucune inſulte aux Religieux, & ils emporteront avec eux tout ce qui appartient à l'Egliſe. *Accordé.* IV. Les Capitaines de Milice, Lieutenans & Enſeignes, ſortiront armés ; & auront, les Capitaines, ſix Negres, les Lieutenans, quatre, & les Enſeignes deux. *A la volonté du Général.* V. Les Officiers du Conſeil Souverain ſortiront avec ſix Negres chacun. *Chacun trois Negres.* VI. Chacun des autres Habitans aura un Negre. *A la volonté du Général.* VII. Les Familles de tous les Habitans & Officiers ſeront conduites, ainſi que les Troupes, à la Martinique, dans des Bâtimens qui leur ſeront fournis, avec leurs hardes & bagages. *A la volonté du Général. Les Femmes ne ſeront point ſéparées de leurs Maris.* VIII. L'Etat-Major, qui conſiſte en un Gouverneur, deux Lieutenans-de-Roi & un Major, s'en tiendra à l'honnêteté du Général pour la quantité de Valets Eſclaves qu'ils emmeneront avec eux. IX. Il ſera accordé à ſix Gentilshommes, de la ſuite du Gouverneur, trois Negres chacun, armes & bagages. *A la volonté du Général.* X. Les Irlandois, qui ſont établis dans les Quartiers François, ſortiront ſains & ſaufs, avec armes & bagages. *Accordé qu'ils ſortiront avec les François : à l'égard de leurs bagages, à la vo-*

(69) Ce qu'on vient de dire eſt le précis d'un Certificat, que les Officiers & les Habitans donnerent au Comte de Genes le 19 du même mois, & qu'il produiſit au Procès qu'on lui fit enſuite pour avoir rendu l'Ile, mais dans lequel Labat obſerve qu'il manquoit une choſe eſſentielle ; c'étoit d'avoir marqué ceux qui l'avoient accompagné à ſa conférence avec Hamilton, & de leur avoir fait témoigner qu'il ne s'y étoit rien paſſé de ſecret, comme il en fut accuſé.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Saint Christophe 1702.

lonté du Général. XI. Les sieurs *Ravary*, *Choisin* & *Bourgeois* seront incessamment rendus, aussi bien que ceux de la Pointe de Sable, & conduits à la Martinique. *Accordé.* XII. Aux susdites conditions, la partie Françoise de l'Ile sera remise, demain 16 Juillet 1702, à midi; & il ne sera fait aucune insulte aux Habitans. Le Poste de Guillou sera remis ce soir, & la Basseterre demain matin.

En conséquence de ce Traité, le Poste de Guillou fut livré aux Anglois, qui s'y établirent aussi-tôt, & l'ordre fut envoïé aux François de la Pointe de Sable de venir joindre le reste de la Colonie, à la Basse-terre : mais le Comte de Genes apprenant que le Poste de Guillou étoit livré sans sa participation, & qu'on avoit fait quelques changemens aux articles, s'emporta beaucoup, & protesta qu'il aimoit mieux demeurer Prisonnier de Guerre avec sa Garnison, que de subir les conditions qu'on lui imposoit. » Il avoit raison, observe Labat, de se plaindre sur le premier de ces » deux points; mais pour le reste, il avoit tout ce qu'il pouvoit raisonnablement espérer; & l'on jugea qu'il desiroit quelque Piece qui servît » à le justifier, s'il étoit inquiété dans la suite. Les Officiers Majors, les Religieux & les principaux Habitans, le voïant obstiné à ne pas signer les Apostilles du Traité, ne firent pas difficulté de dresser un Acte, par lequel ils rendirent témoignage qu'ils l'en avoient supplié de concert, pour éviter la ruine totale de la Colonie. Les Trouppes Angloises entrerent dans le Bourg de la Basse-terre, le jour suivant, à huit heures du matin.

On fit embarquer tous les François; mais au lieu de les faire conduire aux Iles du Vent, comme ils s'en étoient flattés sur la promesse du Major Anglois, on voulut les transporter à Saint Domingue, après les avoir pillés sous de vains prétextes, dont on ne manque jamais. De Genes fut retenu en ôtage, pour la sûreté des Barques qui furent fournies; mais la plûpart de ces Bâtimens ne firent pas un aussi long voiage que celui de S. Domingue. A peine furent-ils hors de la vûe de Saint Christophe, que les François forcerent leurs Gardes de prendre la route de la Martinique; & la plus grande partie de la Colonie se rendit ainsi dans cette Ile & dans celle de la Guadeloupe. Les Barques, qui allerent jusqu'à Saint Domingue, aïant été très longtems à revenir, le Comte de Genes fut retenu à Saint Christophe jusqu'à leur retour. Enfin le Général Anglois lui rendit ses Negres & son bagage, & lui donna un transport, pour la sûreté de sa retraite.

Avantures du Comte de Genes.

Il fréta un petit Bâtiment, dans le dessein de transporter à son Comté d'Oyac les Negres qu'on lui avoit rendus, & quelques autres qu'il avoit achetés; fort content d'avoir ce prétexte pour ne pas se rendre à la Martinique sans avoir reçu des nouvelles de la Cour, à laquelle il avoit donné avis de sa disgrace. Mais il ne fut pas plus heureux dans cette entrepriſe; son Navire ne pût remonter au Vent, pour gagner Cayenne; & le terme de son Passeport étant expiré, il tomba dans les mains d'un Corsaire Hollandois, qui le conduisit à l'Ile de Saint Thomas, où il fut jugé de bonne prise. Ensuite étant arrivé à la Martinique vers le mois d'Août 1703, M. de Machaut, Gouverneur Général des Iles, le fit arrêter, & conduire au Fort de Saint Pierre, pour lui faire son Procès : ce Général en avoit l'or-

dre de la Cour ; mais il paroît qu'elle ne souhaitoit pas de le trouver coupable, ni qu'il fût condamné, s'il n'étoit convaincu d'un excès de mauvaise conduite dans la reddition de Saint Christophe. Le Procès fut long. De Genes se défendit avec force. Valmeinier & Châteauvieux furent aussi mis en Cause, & l'on fit contr'eux des procédures. On ne les croïoit pas fort en danger, puisqu'on avoit été si persuadé, à la Martinique, que leur Colonie ne pouvoit être conservée, qu'on y avoit pensé à faire partir des Barques pour l'enlever & la transporter aux autres Iles Françoises, peu de jours avant qu'on eut des avis certains de la déclaration de guerre. Cependant le Comte de Genes fut transporté ignominieusement du Fort Saint Pierre au Fort Roïal ; la Comtesse sa Femme se vit ôter la permission de le voir, à moins qu'elle ne voulût demeurer en Prison avec lui, sans en plus sortir ; & dans le cours du mois d'Août de l'année suivante, il fût déclaré atteint & convaincu d'une lâcheté outrée, dégradé de Noblesse, privé de la Croix de Saint Louis & de tous les honneurs dont il étoit revêtu. A l'égard de Valmeinier & de Châteauvieux, tous deux Lieutenans-de-Roi de la même Ile, on ne statua rien touchant le dernier ; mais l'autre fut suspendu de l'exercice de sa Charge pour six mois, pour ne s'être pas assez vivement opposé à la reddition.

Le Comte de Genes appella d'un Jugement si dur au Conseil du Roi, & prit à Partie ses Juges. Peu de jours après, on vit arriver à la Martinique le Vaisseau du Roi la Thetis, dont le Capitaine avoit ordre de le conduire en France, avec toutes les procédures qui se trouveroient faites ; il fut embarqué sur ce Bâtiment, & Valmeinier eut la liberté de partir avec lui : mais ils eurent le malheur d'être pris par les Anglois, & menés à Plymouth, où de Genes mourut lorsqu'il se croïoit prêt à retourner en France. On ne doute point que son innocence n'eut été reconnue & son honneur rétabli. Le Roi n'eut pas plutôt appris sa mort, qu'il accorda des pensions considérables à sa Veuve & à ses Enfans ; & pour marquer, non-seulement le cas qu'il faisoit de lui, mais combien il étoit éloigné de s'en rapporter au Jugement de la Martinique, il lui conserva, dans les Brevets & les Ordonnances de ces Pensions, les Titres de Comte, de Chevalier de Saint Louis & de Capitaine de Vaisseau, avec cette honorable addition, » qu'elles sont accordées à sa Famille en considération » de sa fidelité & de ses bons & agréables services.

Le Jugement rendu contre Valmeinier ne fit pas plus d'impression à la Cour, puisque le Roi le fit ensuite Chevalier de Saint Louis & son Lieutenant à la Martinique (70). Châteauvieux, qui étoit peut-être le plus coupable, fut épargné aux Iles, en faveur de sa vieillesse & de ses longs services (71) : mais il reçut ordre enfin d'aller rendre compte de ses actions

(70) En 1737, dans le tems qu'on reçut à Paris la nouvelle d'un soulevement des Habitans de cette Ile contre le Gouverneur Général, & contre l'Intendant, qu'ils embarquerent & qu'ils renvoïerent en France. Rien ne pouvoit être plus glorieux pour M. de Valmeinier que cette confiance. D'ailleurs il s'étoit fort distingué, en 1703, à l'attaque de la Guadeloupe par les Anglois : il y avoit été blessé d'un coup de Mousquet, qui lui perça la cuisse, & d'un autre coup qui lui emporta la moitié du petit doigt.

(71) Il avoit été longtems Capitaine des Grenadiers en France. Sa faute ne consistoit qu'à s'être trop peu hâté de retourner à sa Colonie, après avoir marqué beaucoup

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Saint Christophe. 1702.

à la Cour. Vers la fin de 1705, s'étant embarqué avec sa Femme & quantité d'autres Passagers, sur un Vaisseau Nantois de trente-deux Canons, nommé le Saint Jean-Baptiste, ils furent battus d'une si furieuse tempête, que l'ignorance, où l'on a toujours été de leur sort & de celui de leur Bâtiment, les a fait croire ensévelis dans les flots.

Les François incommodent S. Christophe.

Pendant une guerre de dix ans, les François firent quelques tentatives pour se remettre en possession de la plus ancienne de leurs Colonies. En 1705, ils y firent une descente, dans laquelle ils ravagerent une grande partie des Plantations Angloises : mais l'arrivée d'une forte Escadre de Vaisseaux de guerre Ennemis aïant interrompu leurs progrès, ils se retirerent avec six ou sept cens Negres qu'ils avoient enlevés, & que M. d'Iberville, leur Commandant, fit vendre à Vera-cruz. On lit, dans les Relations Angloises, que jusqu'à l'année 1712, l'Ile eut successivement, pour Gouverneurs, le Chevalier Guillaume *Mathews*, le Colonel *Johnson*, le Colonel *Park*, le Chevalier Michel *Lambert*, & le Général Hamilton. Une Flotte de France, qui parut dans ces Mers en 1712, avoit déja jetté la consternation dans les Iles Angloises, lorsque la Paix d'Utrecht termina tous les différends des deux Couronnes ; & par un article du Traité, la partie Françoise de l'Ile de Saint Christophe fut cedée à l'Angleterre.

Cette Ile est cédée aux Anglois par le Traité d'Utrecht.

Ruse attribuée à la Cour de France

Il est assez remarquable que les Politiques Anglois aient regardé la cession de cette Ile comme une ruse de la Cour de France, & qu'ils en aient compté l'acquisition au nombre des fausses démarches qu'ils ont reprochées à leurs Plénipotentiaires d'Utrecht. » Nous nous applaudissions, dit un » de ces Ecrivains, d'avoir acquis la propriété de l'Ile entiere de Saint » Christophe ; c'est une idée fausse ; tous les avantages en ont été pour la » France. Depuis longtems cette Cour avoit deux choses en vûe ; l'une, » de bien peupler ses grandes Iles, telles que la partie de Saint Domingue dont elle s'étoit mise en possession, la Martinique & la Guadeloupe ; l'autre de retirer ses Sujets des petites, telles que Saint Christophe, Saint Martin, Saint Barthelemy & Sainte Croix, pour les faire » servir à peupler les grandes. Il ne lui étoit pas aisé de leur faire quitter » Saint Christophe, qui étoit leur plus ancien Etablissement ; & tous les » encouragemens, qu'elle leur avoit offerts d'un autre côté, n'avoient pas » eu la force de les tenter. Mais la cession de la partie Françoise de cette » Ile a répondu parfaitement à ses vûes, en fournissant à Saint Domingue » & à la Martinique un grand nombre de Colons expérimentés, qui ont » servi à les fortifier, & qui y ont porté la bonne méthode de planter le » Sucre, &c. Il est de la derniere clarté qu'au Traité d'Utrecht, non-seulement nous avons favorisé le dessein du Ministere de France, mais nous » nous sommes chargés de tout ce qu'il avoit d'odieux ; car les François » de Saint Christophe nous ont regardés comme les seuls Auteurs de leurs » peines, & n'ont accusé que nous de les avoir chassés de leurs anciennes Habitations. En un mot, par ce Traité, nous avons plus fait pour » la France, qu'elle ne pouvoit faire pour elle-même ; l'amorce d'un pe-

d'empressement à la quitter, pour aller chercher du secours dans les Iles voisines.

» tit avantage préſent nous a ſéduits, & nous avons cru gagner beaucoup » en demeurant Maîtres de quatre ou cinq petites Iles, que les François » n'ont pas crues dignes de leur attention.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Saint Christophe 1702.

Quelque jugement qu'on puiſſe porter de ces ſuppoſitions, il paroît du moins que la Nation Angloiſe ne tira pas tout-d'un-coup de grands avantages du douzieme article de la Paix d'Utrechr. Les Terres cedées par les François furent longtems comme en proie aux Gouverneurs Généraux des Iles Angloiſes, qui les vendoient au plus offrant, ou les diſtribuoient à leurs Créatures, ſans pouvoir garantir la durée de leur vente, ou de leur préſent, au-delà du terme de leur propre adminiſtration. Enfin le Parlement d'Angleterre arrêta le cours de ce déſordre, en ordonnant qu'elles fuſſent vendues au profit de l'Etat, ſurtout dix mille acres, qui paſſoient pour la meilleure partie de l'Ile. On ignore quel fut le produit du total; mais le même Ecrivain aſſure que de ſon tems, il en reſtoit à la Banque de Londres, une ſomme de quatre-vingt mille livres ſterling, qui a ſervi de Dot à la Princeſſe d'Orange. Enſuite, l'ordre établi par le Parlement n'a point empêché que les Gouverneurs n'aient abuſé longtems de leur pouvoir, pour tirer de groſſes ſommes de la Colonie. Ils en exigeoient de ſi conſidérables pour leurs ſeuls appointemens, qu'on n'a vû longtems, dans les Nouvelles publiques, que des plaintes de leur tyrannie, avec des comparaiſons honorables pour la France, de la conduite qu'elle tient dans ſes Iles, où les appointemens des Gouverneurs ſont libéralement païés par le Roi, ſans que ſous aucun prétexte, ils puiſſent lever le moindre impôt ſur les Habitans. Enfin Sa Majeſté Britannique a fait ceſſer les abus, par une déclaration qui défend aux Gouverneurs Anglois d'exiger & de recevoir, à quelque titre que ce puiſſe être, des contributions ou des préſens, ſous peine d'être interdits de leurs fonctions & rappellés de leur Gouvernement.

Déſordre qui a regné longtems à Saint Chriſtophe.

ORIGINE, CARACTERE, USAGES DES CARAÏBES.

MAIS avant que de nous engager plus loin dans la deſcription des Iles, qui tirent le nom de *Caraïbes*, de celui de leurs anciens Habitans, il paroît néceſſaire de faire connoître cette fameuſe race d'Indiens, que les Européens y ont trouvés établis, & qu'ils ont reſſerrés dans des bornes, où ils les contiennent; mais qu'ils n'ont pû détruire, ou ſoumettre. C'eſt le ſeul Peuple de l'Amérique, dont il nous reſte à traiter.

Quelques Voïageurs les font deſcendre des *Galibis*, Peuples de la Guiane, & racontent, ſur d'anciens témoignages (72), que leurs Ancêtres, s'étant

(72) Du Tertre y trouve une confuſion, qui les lui fait traiter de rêveries, & s'attache à l'opinion d'un vieux Miſſionnaire, (le P. Raymond) qu'il rapporte dans ces termes: » J'ai enfin appris, des Capitaines » de l'Ile de la Dominique que les mots de » Galibis & de Caraïbes étoient des noms » que les Européens leur avoient donnés; » & que leur véritable nom étoit Gallinago; qu'ils ne ſe diſtinguoient que par les » titres d'*Oubaolennum* & de *Bolouebanum*, » c'eſt-à-dire, des Iles ou du Continent; » que les Inſulaires étoient des Gallinagos » du Continent, qui s'en étoient détachés » pour conquérir les Iles; que le Capitaine, qui les avoit conduits, étoit

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

ORIGINE ET USAGES DES CARAÏBES.

révoltés contre leurs Chefs, se virent forcés de chercher une retraite dans ces Iles, qui avoient toujours été desertes, ou dont ils chasserent les Habitans naturels. Un Anglois, nommé *Brigstock*, qui connoissoit la Floride par un long séjour, & qui en parloit toutes les Langues, fait venir les Caraïbes du Païs des Apalachites, où l'on trouve jusqu'aujourd'hui, dit-il, derriere la Georgie & la Caroline, une Nation qui se nomme les Caraïbes. On ignore, ajoute-t'il, ce qui l'obligea de quitter le Continent; mais rien n'empêche de supposer, que trop resserrée dans ses limites, ou pressée par de puissans Ennemis, elle eut le courage de se fier sur mer à la conduite des vents, qui la pousserent dans l'Ile Sainte Croix. Brigstock semble compter pour rien l'éloignement & les difficultés de la Navigation.

Cette différence d'opinions, sur l'origine des Caraïbes, n'empêche point qu'on ne s'accorde à leur en donner une commune, de quelque partie de l'Amérique, & de quelque Nation qu'ils puissent la tirer. On se fonde sur la ressemblance de leur figure & de leurs usages, dans toutes les Iles qu'ils ont habitées, comme dans celles qu'ils possedent encore. Ils sont généralement d'une taille haute & bien prise. On n'en voit point un difforme. Leur chevelure est noire, & leur soin égal à la peigner proprement. Ils s'arrachent la barbe, à mesure qu'elle paroît. Depuis leur communication même avec les Européens, les deux Sexes vont entierement nûs, le corps teint de rouge; &, s'il en faut croire un Voïageur Anglois, les premiers Habitans des Iles Françoises, qui vouloient entretenir commerce avec eux, se dépouilloient aussi tous de leurs habits pour leur plaire. Ils ont la tête couverte d'une sotte de bonnets, & quelquefois ceinte seulement d'une couronne de plume. Ils se percent les levres de plusieurs trous, dans lesquels ils portent de petits poinçons d'os : leurs narines, qu'ils se percent aussi, sont ornées de petits grains de verres, ou de petites pierres colorées. Les Hommes portent des brasselets à la partie charnue du bras, & les Femmes aux poignets, & au-dessus du coude. Elles ont des colliers de rassade, non-seulement au coû, mais encore au-dessous du mollet des jambes, où faisant plusieurs tours, ils leur forment une sorte de Brodequins. Le devant du corps est couverr d'une très petite piece d'étoffe, soutenue par une ceinture. Ceux d'entre les Hommes, qui vivent sans commerce avec les Européens, ont autour du cou des sifflets, qu'on croit composés des os de leurs

» petit de corps, mais grand en cou-
» rage, mangeoit peu & bûvoit encore
» moins; qu'il avoit exterminé tous les Na-
» turels du Païs, à la réserve des Femmes,
» qui ont toujours gardé quelque chose de
» leur langue; que pour conserver la Mé-
» moire de ses Conquêtes, il avoit fait ras-
» sembler toutes les têtes des Ennemis dans
» les antres des rochers qui bordent la Mer.
» En effet les François les y ont trouvées,
» &c. Hist. des Antilles. T. 2. p. 361. Du Tertre s'étoit d'abord persuadé que les Sauvages des Iles Caraïbes étoient des restes du massacre des Espagnols dans l'Ile de Cube, dans l'Espagnole & Portoric; mais ensuite il paroît abandonner cette idée, quoiqu'on ait appris, dit-il, de ceux qui accompagnerent, en 1626, M. d'Enambuc à S. Christophe, qu'entre les Sauvages de l'Ile il y en avoit du moins plusieurs qui s'y étoient réfugiés pour éviter la cruauté des Espagnols. Il ne convient pas même que la difficulté de remonter contre le vent eût été pour eux un grand obstacle, parcequ'il a vû faire, à ces Sauvages, dix & douze lieues par jour à vent contraire: mais la principale raison, qui le ramene à l'opinion du P. Raymond, est que les Iles Caraïbes paroissent avoir été peuplées avant l'arrivée des Espagnols.

HOMME
ET
FEMME CARAIBES

1 Bouton 2 Panier Caraibe ?.
3. Caracoli.

Tom. XV. *N°. IX*

Ennemis. Mais leurs plus riches ornemens ſont de larges Médailles d'un cuivre très fin & très poli, faites en forme de croiſſant, & proprement enchâſſées dans quelque bois précieux : ils les nomment *Caracolis*. C'eſt comme la livrée & le ſymbole d'honneur, qui diſtingue les Capitaines & leurs Enfans, des perſonnes du commun.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

Quoique cette peinture, qui eſt tirée des Anglois, n'ait pas l'étendue de celle qui va ſuivre, les principaux traits ſont ſi reſſemblans dans l'une & dans l'autre, que malgré la différence des Iles, on y reconnoîtra facilement la même Nation. La taille ordinaire des Caraïbes, dit un Voïageur François (73), eſt au-deſſus de la médiocre. Ils ſont, tous, bienfaits & proportionnés, ils ont les traits du viſage aſſez agréables : il n'y a que le front qui paroiſſe un peu extraordinaire, parcequ'il eſt fort plat, & comme enfoncé ; mais ils ne l'apportent point de cette forme en naiſſant. Leur uſage eſt de la faire prendre à la tête des Enfans, avec une petite planche, fortement liée par derriere, qu'ils y laiſſent, juſqu'à ce que le front ait pris ſa conſiſtance, & qu'il demeure tellement applati, que ſans hauſſer la tête, ils voient preſque perpendiculairement au-deſſus d'eux. Ils ont, tous, les yeux noirs, & petits, quoique la diſpoſition de leur front les faſſe paroître de bonne grandeur. Tous ceux que j'eus l'occaſion de voir, avoient les dents fort belles, blanches & bien rangées ; les cheveux noirs, plats, longs & luiſans. Cette couleur de leur chevelure eſt naturelle ; mais le luſtre vient d'une huile, dont ils ne manquent point de ſe la frotter le matin. Il eſt difficile de bien juger de leur teint ; car ils ſe peignent auſſi tous les jours avec du roucou, détrempé dans de l'huile de Carapat, ou de *Palma Chriſti*, qui les fait reſſembler à des Ecreviſſes cuites. Cette peinture leur tient lieu d'habits. Outre l'agrément qu'ils croient lui devoir, elle conſerve leur peau contre l'ardeur du Soleil, qui la feroit crevaſſer, & les défend de la piquûre des Mouſtiques & Maringoins, qui ont une extrême antipathie pour ſon odeur. Lorſqu'ils vont à la guerre, ou qu'ils veulent paroître avec éclat, leurs Femmes emploient du jus de Genipa, pour leur faire des mouſtaches, & pluſieurs raies noires ſur le viſage & ſur le corps. Ces marques durent neuf jours. Tous les hommes, que j'ai vûs, avoient autour des reins, une petite corde, qui leur ſert à porter un coûteau nû, qu'ils paſſent entr'elle & la cuiſſe, & à ſoutenir une bande de toile, large de cinq ou ſix pouces, qui, couvrant une partie de leur nudité, tombe négligemment vers le bas. Les Enfans mâles, de dix à douze ans, n'ont ſur le corps que cette petite bande de toile, deſtinée uniquement pour ſoutenir leur couteau, qu'ils ont néanmoins plus ſouvent en main qu'à la ceinture, auſſi-bien que les hommes faits. Leur phyſionomie paroît mélancolique. Ils ne laiſſent pas d'être bons ; mais il faut ſe garder de les offenſer, parcequ'ils portent la vengeance à l'excès.

Les Femmes ſont de plus petite taille que les Hommes, aſſez bien faites, mais un peu trop graſſes. Elles ont les cheveux & les yeux noirs, comme leurs Maris, le tour du viſage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air plus gai, plus ouvert & plus riant que les hommes ; ce qui ne les

(73) C'eſt Labat, qui ſe trouvant à la Martinique, fort curieux de connoître particulierement ces Sauvages, eut enfin l'occaſion de ſe ſatisfaire. Il ſe familiariſa beaucoup avec quarante ſept Caraïbes de la Dominique., *Ubi ſup.* Tom. II. pp. 72. & ſuiv.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

empêche point d'être fort réservées & fort modestes. Elles sont rocouées, c'est-à-dire peintes de rouge comme l'autre sexe, mais sans moustaches & sans lignes noires. Leurs cheveux sont liés derriere la tête, d'un petit cordon. Un pagne ondé de petits grains de rassade, de différentes couleurs, & garni par le bas d'une frange de rassade, d'environ trois pouces de hauteur, couvre leur nudité. Ce *Camisa*, nom qu'elles lui donnent, n'a pas plus de huit à dix pouces de large, sur quatre ou cinq de long, sans y comprendre la hauteur de la frange; & de chaque côté, une petite corde de coton le tient lié sur les reins. La plûpart ont au coû plusieurs colliers de rassade, de différentes grosseurs, qui leur pendent sur le sein, & des brasselets de même espece aux poignets & au-dessus des coudes, avec des pierres bleues, ou des rassades enfilés, qui leur servent de pendans d'oreilles. Les Enfans, de l'un ou l'autre sexe, depuis la mammelle jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, ont des brasselets, & une ceinture de grosse rassade autour des reins. Un ornement propre aux Femmes, est une espece de brodequins de coton, qui leur prend un peu au-dessus de la cheville du pié, & qui a quatre ou cinq pouces de hauteur. Vers l'âge de douze ans, car les Caraïbes ne sont pas fort exacts dans le calcul des années, on donne le *Camisa* aux Filles, pour la ceinture de rassade qu'elles ont portée jusqu'alors; & leur Mere, ou quelque Parente, leur met des brodequins aux jambes. Elles ne les ôtent jamais, s'ils ne sont absolument usés ou dechirés par quelque accident. Il leur seroit même impossible de les ôter, parcequ'étant travaillés sur leurs jambes, ils sont si serrés qu'ils ne peuvent ni monter, ni descendre; & les jambes n'aïant pas encore toute leur grosseur à cet âge, elles ne peuvent croître avec les années, sans se trouver pressées, jusqu'à rendre le mollet plus gros & plus dur qu'il ne l'auroit été naturellement. Outre l'épaisseur du tissu, les extrémités de ces brodequins ont un rebord d'un demi pouce de large par le bas, & du double par le haut, assez fort pour se soutenir par lui-même comme le bord d'une assiette; ce qui n'est pas sans agrément aux jambes d'une Femme: mais il faut qu'elles conservent cette chaussure toute leur vie, & qu'elles l'emportent avec elles au tombeau.

Lorsqu'une Fille a reçu le Camisa & les Brodequins, elle ne vît plus, avec les Garçons, dans la familiarité de l'enfance; elle se retire près de sa Mere, & ne s'en éloigne plus. Mais il est rare qu'avant cet âge elle n'ait pas été demandée par quelque jeune homme, qui la regarde alors comme sa femme, en attendant qu'elle puisse l'être réellement. Ce choix se fait dès l'âge de quatre ou cinq ans, & presque toujours dans la Famille. A l'exception des Freres & des Sœurs, il est si libre pour tous les degrés du sang, & pour la pluralité des Femmes, que le même homme prend trois ou quatre Sœurs, qui sont ses Nieces, ou ses plus proches Cousines. Ils ont pour principe, que de jeunes Filles, élevées ensemble, s'en aimeront mieux, vivront en meilleure intelligence, se rendront plus volontiers des services mutuels, & serviront mieux leur Parent & leur Mari.

Si les Colliers, les Brasselets, le Camisa & les Brodequins, sont proprement la parure des Femmes, les Hommes ont aussi des ornemens particuliers, qui sont les Caracolis & les Plumes. Le Caracoli est, tout-à-la-fois, le

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

le nom de la choſe, & celui de la matiere dont elle eſt compoſée. C'eſt un métal, qui vient, dit-on, de la Terre-ferme, & qu'on croit un mélange d'argent, de cuivre & d'or. Il paroît certain qu'en terre, ou dans l'eau, ſa couleur ne ſe ternit jamais. Je juge, continue Labat, que le fond eſt un métal ſimple, mais aigre, graineux & caſſant ; ce qui oblige ceux qui l'emploient, d'y mêler un peu d'or, pour le rendre plus doux & plus traitable. Les Orfevres, François & Anglois, ont ſouvent tenté de l'imiter, en gardant une certaine proportion dans leur alliage : ſur ſix parties d'argent, ils ont mis trois parties de cuivre rouge purifié, & une partie d'or. Ils ont fait, de cette compoſition, des bagues, des boucles, des poignées de cannes, & d'autres ouvrages, mais fort inférieurs en beauté au caracoli des Sauvages, qu'on prendroit pour de l'argent ſur-doré, avec quelque choſe d'enflammé dans l'éclat. Les figures, qu'ils en font, ſont des croiſſans de différentes grandeurs, ſuivant l'uſage auquel ils veulent les emploïer. Ils en portent un à chaque oreille, attaché ordinairement par une petite chaîne à crochet ; & la diſtance d'une corne à l'autre eſt d'environ d'un pouce & demi. Au défaut de chaîne, il les attachent avec un fil de coton, paſſé au centre du croiſſant. Ils en portent un autre, de même grandeur, à l'entre-deux des narines ; d'où il bat ſur la bouche. Le deſſous de la levre inférieure eſt auſſi percé, & ſoutient un quatrieme caracoli, plus grand d'un tiers que les précédens ; & dont la moitié paſſe le menton. Enfin, ils en ont un cinquieme, de ſix pouces d'ouverture, qui eſt attaché avec une petite corde au coû, & qui leur tombe ſur la poitrine. Cette multitude de croiſſans les fait reſſembler à des Mulets ornés de leurs plaques. Lorſqu'ils ne portent point leurs caracolis, ils rempliſſent les trous qu'ils ont aux oreilles, au nez & à la levre, avec de petits bâtons, qui les empêchent de ſe boucher. Quelquefois, ils portent des pierres vertes aux oreilles & à la levre ; & s'ils n'ont, ni pierres vertes, ni petits bâtons, ni caracolis, ils y mettent des plumes de Perroquets, rouges, bleues & jaunes, qui leur font des mouſtaches de dix à douze pouces de long, au-deſſus & au deſſous de la bouche ; ſans compter celles qu'ils ont aux oreilles. Leurs Enfans ont, dans leurs cheveux, quantité de plumes de différentes couleurs, attachées d'une maniere qui les y tient droites ; & cette parure, dit-on, n'eſt pas ſans graces.

Comme ces deux deſcriptions des ajuſtemens & de la figure des Caraïbes, en différentes Iles, & par des Voïageurs de Nation différente, ne peuvent laiſſer aucun doute que tous ces Sauvages n'aient une origine commune, nous continuerons de les regarder comme un même Peuple, malgré leur ancienne diſperſion, & de rapporter ce qui les diſtingue des autres Indiens de l'Amérique.

Ils ont pluſieurs ſortes de langages : l'ancien, qui leur eſt propre & naturel, a de la douceur, ſans aucune prononciation gutturale (74). Mais ils ſe ſont fait un jargon, mêlé de mots Européens, ſurtout Eſpagnols, qu'ils ne parlent qu'avec les Etrangers. Dans leur propre langue, quoique les Caraïbes de toutes les Iles s'entendent parfaitement, ils ont des dialectes qui ne ſe reſſemblent point. Les deux Sexes ont même des

(74) Du Tertre obſerve qu'ils ont une ſorte d'averſion pour la Langue Angloiſe, & qu'ils ne peuvent entendre parler un Anglois.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

expreſſions différentes pour les mêmes choſes (75); & les Vieillards en ont auſſi, qui ne ſont point uſitées par les jeunes gens. Enfin ils ont un langage particulier pour leurs Conſeils, auquel les Femmes ne comprennent rien. Lorſqu'on a commencé à les connoître, ils n'avoient aucun terme d'injure, aucun de vices, de vertus, d'arts & de ſciences. Ils ne ſavoient nommer que quatre couleurs, blanc, noir, jaune & rouge, auxquelles ils rapportoient toutes les autres.

Ils ſont naturellement penſifs & mélancoliques; mais ils affectent de paroître gais & plaiſans. Le plus grand affront, qu'on puiſſe leur faire, eſt de les nommer *Sauvages :* ce nom, diſent-ils, ne convient qu'aux Bêtes farouches. Ils ne ſouffrent pas plus volontiers qu'on les nomme *Cannibales*, quoiqu'ils n'aient jamais perdu l'uſage de manger la chair de leurs Ennemis; & lorſqu'on leur en fait un reproche, ils répondent qu'il n'y a point de honte à ſe vanger. Le nom de *Caraïbe* leur déplaît moins, quelque idée qu'on y veuille attacher; parceque dans leur ancienne Langue, il ſignifie bon Guerrier, ou courageux. Brigſtock aſſure qu'il a la même ſignification dans la Langue des Apalachites.

Ils s'aiment entr'eux; & leur ſenſibilité va ſi loin, les uns pour les autres, qu'on en a vu mourir de douleur, en apprenant que leurs Compagnons étoient tombés dans l'eſclavage, ou qu'ils avoient été maltraités par les Européens. Ils ne ſe conſolent point d'avoir été chaſſés d'une partie de leurs Iles, & ſouvent ils reprochent encore de l'injuſtice aux Vainqueurs. Ils ne peuvent s'accoutumer non-plus à leur avarice : c'eſt toujours un nouveau ſujet d'admiration, incompréhenſible pour un Caraïbe, de voir préférer l'or au verre & au criſtal.

Le vol eſt un crime fort noir dans leur Nation. Ils laiſſent leurs Habitations ouvertes & ſans aucune défenſe. S'ils s'apperçoivent qu'on en ait enlevé quelque choſe, ils en portent une eſpece de deuil pendant pluſieurs jours. Enſuite toute leur ardeur eſt pour la vengeance; car autant qu'ils ont d'affection les uns pour les autres, autant ils ſont capables de haine, lorſqu'ils ſe croient offenſés. Un Caraïbe ne pardonne jamais.

Leurs Maiſons, qu'ils nomment *Carbets*, comme les Indiens de la Guiane, ſont d'une forme ſinguliere. Labat, qui eut l'occaſion d'en voir une des plus belles, joint à ſa deſcription une peinture agréable des circonſtances, & de quelques uſages de la Nation. C'eſt dans ſes termes qu'on va donner ce recit. Le Caraïbe, maître du Carbet, avoit été baptiſé, auſſi-bien que ſa Femme, & dix ou douze Enfans qu'il avoit eus d'elle & de pluſieurs autres. Il avoit un caleçon de toile, ſur un habit neuf d'écarlatte; c'eſt-à-dire qu'il venoit d'être rocoué, car il n'étoit que neuf heures du matin lorſque nous entrâmes chez lui. Sa Femme avoit un pagne (76) autour des reins, qui lui deſcendoit juſqu'à mi-jambes. Nous vîmes deux de ſes Filles, de quinze à ſeize ans, qui n'avoient, à notre arrivée, que les anciens habits de la Na-

(75) Par exemple, les Hommes nomment un lit *Amac*; les Femmes *Nehera*, les hommes, *Oullaba* un arc; les femmes *Chimala*: les Hommes, *Nortum* la Lune; les Femmes *Kati* : les Hommes, *Hyyayou* le Soleil; les Femmes, *Kachi*, &c. On remarque auſſi qu'ils ne ſont pas bien aiſes que les Etrangers apprennent leur Langue, & qu'ils ne veulent point en donner de leçons.

(76) On a déja remarqué que pluſieurs le font feminin, quoiqu'il vienne du latin *pannus*, ou de l'Eſpagnol *paño*.

tion, c'eſt-à-dire le Camiſa, les Brodequins & les Braſſelets; mais, un moment après, elles ſe firent voir avec des pagnes. Quatre grands Garçons, bien rocoués, avec la bande de toile à la petite corde, étoient près du Pere. Le reſte des Enfans étoient encore petits, & vêtus comme ils étoient venus au monde, à l'exception de leur ceinture de raſſade. Nous trouvâmes d'ailleurs une groſſe compagnie dans ce Carbet: c'étoient environ trente Caraïbes, qui s'y étoient rendus pour une cérémonie que nous n'avions pû prévoir, & que j'aurai bientôt l'occaſion d'expliquer.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

La Maiſon, ou le Carbet, avoit environ ſoixante piés de longueur, ſur vingt-quatre à vingt-cinq de large; à-peu-près dans la forme d'une halle. Les petits poteaux s'élevoient de neuf piés hors de terre, & les grands à proportion: les chevrons touchoient à terre des deux côtés; les lattes étoient de roſeaux, & la couverture, qui deſcendoit auſſi bas que les chevrons, étoit de feuilles de Palmier. Un des bras de l'édifice étoit entierement fermé de roſeaux, & couvert de feuilles, à la réſerve d'une ouverture, qui menoit à la cuiſine L'autre bout étoit preſqu'entierement ouvert. A dix pas de ce Bâtiment, il y en avoit un autre, moins grand de moitié, & diviſé en deux par une paliſſade de roſeaux. Nous y entrâmes: dans la premiere chambre, qui ſervoit de cuiſine, ſept ou huit femmes étoient occupées à faire de la caſſave: la ſeconde diviſion ſervoit apparemment de chambre à coucher pour toutes ces Dames, & pour les Enfans qui n'étoient pas encore admis au grand édifice; elle n'avoit d'autres meubles que des paniers & des hamacs.

C'étoit auſſi l'unique ameublement du grand Carbet. Le Maître & les quatre Fils avoient, près de leurs Hamacs, un coffre, un fuſil, un piſtolet, un ſabre & un gargouſier. Quelques Caraïbes travailloient à des paniers. Je vis auſſi deux Femmes, qui faiſoient un hamac, ſur le métier. Les arcs, les fleches, les maſſues étoient en grand nombre, proprement attachés aux chevrons. Le plancher étoit de terre battue, fort net & fort uni, excepté ſous les ſablieres, où l'on remarquoit un peu de pente. Il y avoit un fort bon feu, vers le tiers de la longueur du Carbet, autour duquel huit ou neuf Caraïbes, accroupis ſur leurs jarrets, fumoient, en attendant que leur Poiſſon fût cuit. Ces Meſſieurs nous avoient fait leurs civilités ordinaires, ſans changer de poſture, en nous diſant, dans leur jargon, *bon jour Compere, toi tenir taffia.* Leurs poiſſons étoient par le travers du feu, pêle-mêle entre le bois & les charbons. Je les pris d'abord pour quelques reſtes de buches; mais un de mes Compagnons de Voïage, qui connoiſſoit mieux que moi la Nation, m'aſſura qu'après avoir goûté de ce mets, je ne prendrois pas les Caraïbes pour de mauvais Cuiſiniers.

Cependant l'heure du dîner s'approchoit, & l'air de la Mer nous avoit donné de l'appétit. J'ordonnai à nos Negres d'apporter une nappe; & voïant au coin du Carbet une belle natte étenduë, que je crûs l'endroit où nos Hôtes devoient prendre leur repas, je jugeai qu'en attendant qu'ils en euſſent beſoin, nous pouvions nous en ſervir. Après y avoir fait jetter une nappe, & quelques ſerviettes, je fis apporter du pain, du ſel & un plat de viande froide, qui étoient toutes nos proviſions, & je m'aſſis avec mes deux Compagnons de voïage (76). Nous commencions à manger, lorſqu'en jettant

(76) Ils ſe nommoient M. de Mareuil & M. de Joyeux.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

les yeux sur les Caraïbes, nous observâmes qu'ils nous regardoient de travers, & qu'ils parloient au Maître avec quelque altération. Nous lui en demandâmes la raison : il nous dit assez froidement qu'il y avoit un Caraïbe mort, sous la natte où nous étions assis, & que cela fâchoit beaucoup ses Parens. Nous nous hâtames de nous lever, & de faire ôter nos provisions. Le maître fit étendre, dans un autre endroit, une natte sur laquelle nous nous mîmes ; & pour réparer le scandale, nous fîmes boire toute la Compagnie.

Dans l'entretien que nous eûmes avec le Maître, en continuant notre repas, il nous apprit que tous ces Caraïbes s'étoient assemblés chez lui, pour célébrer les obseques d'un de ses Parens, & qu'on n'en attendoit plus qu'un petit nombre d'autres, de l'Ile de Saint Vincent, pour achever la cérémonie. Suivant leurs usages, il est nécessaire que tous les Parens d'un Caraïbe qui meurt, le voient après sa mort, pour s'assurer qu'elle est naturelle. S'il s'en trouvoit un seul qui ne l'eût pas vu, le témoignage de tous les autres ensemble, ne suffiroit pas pour le persuader ; & jugeant, au contraire, qu'ils auroient contribué tous à sa mort, il se croiroit obligé d'en tuer quelqu'un, pour la vanger. Nous remarquâmes que notre Hôte auroit souhaité que ce Caraïbe ne lui eût pas fait l'honneur de choisir son Carbet pour mourir, parcequ'une si grosse compagnie diminuoit son Manioc, dont il n'avoit qu'une juste provision pour sa Famille.

Je lui demandai si la qualité d'Ami ne pouvoit pas nous faire obtenir de voir le Mort ? Il m'assura que tous les Assistans y consentiroient avec plaisir, surtout si nous buvions & si nous les faisions boire à sa santé. La natte & les planches, qui couvroient la fosse, furent levées aussitôt. Elle avoit la forme d'un Puits, d'environ quatre piés de diametre, & six à sept de profondeur. Le corps y étoit à peu près dans la même posture, que ceux que nous avions trouvés autour du feu. Ses coudes portoient sur ses genoux ; & les paûmes de ses mains soutenoient ses joues. Il étoit proprement peint de rouge, avec des moustaches & des raies noires : ses cheveux étoient liés derriere la tête : son arc, ses fleches, sa massue & son coûteau étoient à côté de lui. Il n'avoit du sable que jusqu'aux genoux, autant qu'il en falloit pour le soutenir dans sa posture, car il ne touchoit point aux bords de la fosse. Je demandai s'il étoit permis de le toucher : on m'accorda cette liberté. Je lui touchai les mains, le visage & le dos. Tout étoit très sec, & sans aucune mauvaise odeur, quoiqu'on n'eût pris aucune autre précaution que de le recouvrir, au moment qu'il avoit rendu l'ame. Les premiers de ses Parens, qui étoient venus, avoient ôté une partie du sable, pour visiter le cadavre ; & comme il n'en sortoit rien d'infect, on n'avoit pas pris la peine de le recouvrir de sable, pour s'épargner celle de l'ôter, à l'arrivée de chaque nouveau Parent. On nous dit que lorsqu'ils seroient venus tous, la fosse seroit remplie, & fermée pour la derniere fois. Il y avoit près de cinq mois que ce Caraïbe étoit mort. Je regrettai beaucoup que pendant quelques heures, que nous passâmes dans le Carber, il n'arrivât point quelqu'un des Parens, qui nous eut donné la satisfaction de voir leurs cérémonies.

Aussi-tôt que les Poissons furent cuits, les Femmes apporterent deux ca-

trois *Matatous* (77), chargés de Caſſaves fraîches, avec deux grands couïs, l'un plein de Taumali (78) de Crabes, & l'autre de Pimentade, accompagnés d'un grand Panier de Crabes bouillies, des Poiſſons qui étoient au feu, & de quelques autres Poiſſons à grandes écailles. Quoique j'euſſe aſſez dîné, je m'approchai du Matatous, pour goûter de leur poiſſon & de leur ſauce. Ce qu'il y a de commode avec les Caraïbes, c'eſt que leur table eſt ouverte à tout le monde, & que pour s'y mettre on n'a pas beſoin d'être invité, ni même connu. Ils ne prient jamais; mais ils n'empêchent perſonne de manger avec eux. Leur pimentade eſt du ſuc de Manioc, bouilli avec du jus de Citron, dans lequel ils écraſent beaucoup de Piment. C'eſt leur ſauce favorite pour toutes ſortes de mets. Jamais ils ne ſe ſervent de ſel; non qu'ils en manquent, puiſqu'il y a des Salines naturelles dans toutes les Iles, où ils pourroient s'en fournir: mais il n'eſt pas de leur goût. J'ai ſû d'eux mêmes qu'à l'exception des Crabes, qui font la meilleure partie de leur nourriture, ils ne mangent rien qui ſoit cuit à l'eau. Tout eſt rôti ou boucané. Leur maniere de rôtir eſt d'enfiler la viande, par morceaux, dans une brochette de bois, qu'ils plantent en terre devant le feu; & lorſqu'elle eſt cuite d'un côté, ils la tournent ſimplement de l'autre. Si c'eſt un Oiſeau de quelque groſſeur, tel qu'un Perroquet, une Poule ou un Ramier, ils le jettent dans le feu, ſans prendre la peine de le plumer ni de le vuider; & la plume n'eſt pas plûtôt rôtie, qu'ils le couvrent de cendre & de charbons, pour le laiſſer cuire dans cet état. Enſuite, le retirant, ils enlevent facilement une croûte, que les plumes & la peau ont formée ſur la chair; ils ôtent les boïaux & le jabot, & mangent le reſte ſans autre préparation. Leur exemple m'a fait manger pluſieurs fois de ce rôti; je l'ai toujours trouvé plein de ſuc, tendre, & d'une délicateſſe admirable.

Je goûtai du Poiſſon à grandes écailles, que les Caraïbes dépouillerent, comme s'ils l'euſſent tiré d'un étui. La chair m'en parut très bonne, bien cuite, & fort graſſe. On s'imaginera facilement qu'étant cuite ſans aucun mélange d'eau, de beurre ou d'huile, qui en altere les ſucs, elle n'en peut être que beaucoup meilleure.

C'étoit un ſpectacle fort amuſant, que cette bande de Caraïbes, accroupis ſur leur derriere comme des Singes, mangeant avec un vif appétit, ſans prononcer un ſeul mot, & tous épluchant, avec autant de propreté que de vîteſſe, les plus petites pattes des Crabes. Ils ſe leverent auſſi librement qu'ils s'étoient aſſis. Ceux qui avoient ſoif allerent boire de l'eau; quelques-uns ſe mirent à fumer; d'autres ſe jetterent dans leurs Hamacs, & le reſte entra dans une converſation où je ne compris rien, parcequ'elle étoit dans leur ancienne Langue. Les Femmes vinrent ôter les Matatous & les Couis; les filles nettoierent le lieu où l'on avoit mangé; & toutes enſemble, avec les Enfans, paſſerent à la Cuiſine, où nous allâ-

Voïages et etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

(77) Eſpece de Corbeille, quarrée & ſans couvercle, ſoutenue ſur de petits piés, qui ſert tout-à-la-fois de table & de plat aux Caraïbes. Le travail en eſt ſi ſerré, qu'elle contient l'eau, quoiqu'elle ne ſoit faite que de roſeaux ou de queues de Latanier.

(78) C'eſt la ſubſtance verdâtre des Crabes, qui délaïée avec de la graiſſe, de l'eau, du jus de Citron, du ſel & du Piment, fait une ſauce très capable de picquer l'appétit.

mes les voir manger, dans la même posture que les Hommes, & d'aussi bon appétit. Je fus un peu surpris que les Femmes n'eussent pas mangé avec leurs Maris, & j'en demandai la raison au Maître, du moins pour la sienne, qui étoit Chrétienne comme lui, & Maîtresse de la Maison. Il me répondit que ce n'étoit pas l'usage de leur Nation; que quand il eût été seul, il n'auroit mangé qu'avec ses fils; & que sa Femme, ses Filles & le reste des Enfans mangeoient toujours à la cuisine.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

Les Hamacs des Caraïbes l'emportent beaucoup, pour la forme, & pour la propreté du travail, sur ceux des autres Indiens. Le même Voïageur, qui s'en servoit dans toutes ses courses, en donne la Description. C'est une piece de grosse toile de coton, longue de six à sept piés sur douze à quatorze de large, dont chaque bout est partagé en cinquante ou cinquante-cinq parties, enfilées dans de petites cordes qu'on nomme *Rabans*. Ces cordes sont de coton, & plus communément de pitte, bien filées & bien torses, chacune de deux piés & demi ou trois piés de longueur. Elles s'unissent ensemble, à chaque bout, pour faire une boucle, où l'on passe une corde plus grosse, qui sert à suspendre le Hamac à deux arbres ou à deux murs. Tous les Hamacs des Caraïbes sont rocoués, non-seulement parcequ'ils leur donnent cette couleur avant que d'en faire usage, mais encore, parcequ'aïant eux-mêmes le corps très rouge, ils ne peuvent s'y coucher aussi souvent qu'ils le font, sans y laisser une partie de leur peinture. Ils y dessinent aussi des compartimens de couleur noire, avec autant de justesse que s'ils y emploïoient le compas. Cependant c'est l'ouvrage des Femmes. Un Caraïbe seroit deshonoré, s'il avoit filé ou tissu du coton, & peint un Hamac; ils laissent ces soins à leurs Femmes, qui ont besoin de beaucoup d'industrie & de travail pour faire une toile si large, qu'elles sont obligées de s'emploïer deux à chaque piece. Elles ne sont point encore parvenues à se faire des Métiers. Après avoir étendu les fils de la trame sur deux poteaux plantés en terre, suivant la longueur & la largeur qu'elles veulent donner au Hamac, elles sont réduites à passer leur peloton de fil, dessus & dessous chaque fil de la trame, & même à battre continuellement avec un morceau de bois dur & pesant, pour faire entrer tous les fils dans leur place, & rendre l'ouvrage plus uni. Si cet exercice est très pénible, on prétend en récompense que les Hamacs de cette espece sont beaucoup plus forts, plus unis, s'étendent mieux & durent bien plus longtems que ceux qui se font ailleurs sur le Métier, & qui étant de quatre pieces, ou quatre lez, n'obéissent point si facilement, parceque les coutures sont toujours plus roides que le tissu.

La maniere Caraïbe d'attacher, ou tendre un Hamac, est d'éloigner les deux extrêmités l'une de l'autre, de sorte qu'avec ses cordages il fasse un demi cercle, dont la distance d'un bout à l'autre soit le diametre. On l'éleve de terre, autant qu'il faut pour s'y asseoir, comme sur une chaise de quelque hauteur. En s'y mettant, on doit observer d'étendre une main pour l'ouvrir, sans quoi l'on ne manque point de faire la culbute. Il ne faut pas s'y étendre de son long; de sorte que la tête & les piés soient sur une ligne droite, qui suive la longueur du Hamac; cette situation seroit incommode pour les reins: mais on s'y couche diagonalement, les

piés vers un coin, & la tête vers le coin opposé. Alors il tient lieu d'un bon Matelas. On peut s'y remuer à son aise, s'étendre autant qu'on le veut, & se couvrir même d'une moitié du Hamac. Si l'on veut se tourner d'un côté à l'autre, il faut commencer par mettre les piés à l'autre coin; & tournant le corps, on se trouve sur l'autre diagonale. La commodité de ces Lits est qu'on peut les porter partout avec soi, qu'on y dort plus au frais, qu'on n'a besoin, ni de couverture, ni de linceuls, ni d'oreillers, & qu'ils n'embarrassent point une chambre, parcequ'on peut les plier lorsqu'on cesse d'en avoir besoin. Deux crampons de fer suffisent pour les tendre. Labat en obtint un d'un Caraïbe, qui après avoir servi dix ans & passé une infinité de fois à la lessive, n'étoit pas plus usé, ni presque moins en couleur que le premier jour (76).

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

On ne vante pas moins une espece de corbeilles, qui sont l'ouvrage des Hommes de cette Nation, & que les Européens ont rendues célebres, sous le nom de Paniers des Caraïbes. Labat en étudia la fabrique, pour l'utilité de nos Artisans. Il s'en fait de trois piés de long, sur dix-huit à vingt pouces de large; & d'autres, d'environ huit ou dix pouces de long, sur une largeur proportionnée. La hauteur n'excede pas neuf à dix pouces dans les plus grands; mais elle dépend de l'usage auquel ils sont destinés. Le fond est plat, les côtés tout-à-fait droits & perpendiculaires au fond. Le dessus, ou le couvercle, est de la même figure que le dessous, où il s'enchasse très juste: sa hauteur est moindre, d'un tiers, que celle du dessous. C'est dans ces Paniers que les Caraïbes renferment tous leurs petits meubles & leurs ajustemens, surtout dans leurs voïages de mer: ils les attachent contre le bord de leurs Pyrogues, afin qu'il ne se perde rien, lorsqu'elles viennent à tourner; ce qui n'est pas rare dans leurs navigations.

Ce sont des roseaux, ou des queues de Latanier, que les Caraïbes emploient, pour faire des Paniers, des Matatous, des Hottes, qu'ils nomment *Catolis*, & d'autres meubles de cette nature. Le roseau fait des ouvrages plus fermes, & qui durent plus long-tems; mais le Latanier se travaille mieux. C'est une espece de Palmiste, dont les branches portent à leur extrémité une feuille plissée, qui venant à s'épanouir, se partage en plusieurs pointes, comme une étoile à plusieurs raions. On divise les côtes, ou les queues, en plusieurs parties, dans toute leur longueur. Une écaille de moule, dont on gratte le dédans, suffit pour ôter la poulpe brune qui s'y trouve; il reste une sorte de joncs, de deux ou trois lignes d'épaisseur. Les roseaux sont de même espece que ceux de l'Europe: on les coupe verts, avant qu'ils aient fleuri, parcequ'ils sont alors plus tendres & plus lians. On les fend d'abord en huit parties dans toute leur longueur, pour gratter ensuite le dessus jusqu'à ce que les vestiges des nœuds soient effacés. On ôte la poulpe dont ils sont remplis: l'épaisseur qui leur reste, est celle d'un sol marqué; & leur largeur, celle qui convient à l'ouvrage qu'on veut faire. Les roseaux polis sont blancs, ou d'un jaune fort clair: mais les Ca-

(79) Il s'étonne qu'on ne s'en serve point dans nos Armées. Ils embarrasseroient peu, & seroient faciles à porter: une seule Valise contiendroit le Hamac, la tente & les cordages. Il ne faudroit que deux grands Picquets, avec une gaule pour faîtage, qui soutiendroit la toile cirée ou le coutis de la Tente. *ubi sup.* p. 105.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

raïbes savent les teindre en rouge, en jaune, en bleu, ou en noir, qu'ils entremêlent fort proprement, pour donner plus de grace & d'éclat à leur ouvrage. Après en avoir déterminé la longueur & la largeur, ils tressent leurs roseaux, ou quarrément, ou en compartimens; & leur art consiste surtout à les serrer, sans la moindre violence. Lorsqu'ils ont fait le dessous du panier, & sa doublure, dont la matiere & les proportions sont les mêmes, ils ajustent entre deux, des feuilles de Balisier, amorties au feu, ou seulement au Soleil; & cette espece de petit plancher est si propre, si uni, si pressé, que l'eau qu'on y met ne peut s'écouler. Ils couvrent les bords, d'un morceau de roseau, ou de Latanier, assez large pour être doublé, & l'arrêtent d'espace en espace avec des filets de pitte, parfaitement bien torts, & teints de quelque couleur. Le dessus se fait comme le dessous, qu'il emboîte avec une justesse à l'épreuve de l'eau. Quelque pluie qu'il fasse, ou quelque quantité d'eau qu'on jette sur ces Paniers, on est sûr que ce qu'ils renferment est toujours sec. Les Européens des Iles en font autant d'usage que les Caraïbes, depuis qu'ils les ont reconnus également propres, legers & commodes. Ils ne vont pas d'une Habitation à l'autre, sans un Panier, dans lequel ils font porter leurs hardes sur la tête d'un Negre, qui n'en est pas fort chargé, ou qui ne l'est du moins que du poids de ce qu'il contient.

Les Caraïbes font ces petits ouvrages, non-seulement pour leurs usages domestiques, mais encore pour les vendre, & pour se procurer en échange, des coûteaux, des haches, de la rassade, de la toile d'Europe, & surtout de l'Eau-de-vie. C'est une observation fort singuliere, que souvent ils entreprennent un Voïage, dans une saison dangereuse, uniquement pour acheter une bagatelle, telle qu'un coûteau, ou des grains de verre, & qu'ils donneront alors, pour ce qu'ils desirent, tout ce qu'ils ont apporté; au lieu qu'ils n'en donneroient pas la moindre partie, pour une boutique entiere d'autres marchandises. Outre leurs Paniers & d'autres meubles, dont ils se défont suivant leurs besoins ou leur goût, ils apportent aux Européens des Perroquets, des Lézards, de la Volaille, des Porcs, des Ananas, des Bananes, & diverses sortes de coquillages. Leur maniere de prendre les Perroquets est ingénieuse pour des Sauvages. Ils observent, à l'entrée de la nuit, les arbres où ils se perchent; & dans l'obscurité, ils portent au pié de l'arbre des charbons allumés, sur lesquels ils mettent de la Gomme & du Piment verd. L'épaisse fumée, qui en sort bientôt, étourdit ces Oiseaux, jusqu'à les faire tomber comme ivres. Ils les prennent alors, leur lient les piés & les aîles, & les font revenir en leur jettant de l'eau sur la tête. Si les arbres sont d'une hauteur qui ne permette point à la fumée d'y arriver, ils attachent, au sommet d'une perche, quelque Vase de terre, dans lequel ils mettent du feu, de la Gomme & du Piment; ils s'approchent, autant qu'ils peuvent des Oiseaux qu'ils veulent prendre, & les enivrent encore plus facilement. Ensuite, pour les apprivoiser, ils les font jeûner pendant quelque tems; & lorsqu'ils les croient bien affamés, ils leur présentent à manger. S'ils les trouvent encore revêches, ils leur soufflent au bec de la fumée de Tabac, qui les étourdit jusqu'à leur faire perdre aussi-tôt toute leur férocité. Ces Perroquets deviennent

deviennent non-seulement fort privés, mais apprennent aussi facilement à parler que ceux qu'on a pris tout jeunes. Labat en acheta trois d'un Caraïbe, pour vingt-deux sous marqués. C'est la seule monnoie que ces Barbares connoissent. Un Louis d'or ne vaut pas pour eux deux sous marqués, parcequ'ils attachent moins de prix à la matiere qu'au nombre. Dans les comptes qu'on fait avec eux, on observe d'étendre les sous marqués qu'on leur donne, & de les ranger les uns après les autres, à quelque distance, sans jamais doubler les rangs, ni mettre une partie de l'un sur l'autre, comme les Marchands font en Europe; cet ordre ne satisferoit point assez leur vûe, & l'on ne concluroit rien. Mais lorsqu'ils voient une longue file de sous marqués, ils rient & se réjouissent comme des Enfans. Une autre observation, qui n'est pas moins nécessaire, c'est d'ôter de leur vûe & d'enlever aussi-tôt ce qu'on achete d'eux, si l'on ne veut s'exposer à la fantaisie qui leur vient souvent de le reprendre, sans vouloir rendre le prix qu'ils en ont reçu. Il n'est pas difficile à la vérité de les y forcer, surtout lorsqu'ils viennent trafiquer dans nos Iles; mais il est toujours important de ne pas renouveller, avec leur Nation, des guerres dont le succès même n'apporte aucun avantage. S'ils redemandent leurs Marchandises, après qu'on les a serrées, on feint d'ignorer ce qu'ils desirent.

Voïages et Etablissim. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

» Les Caraïbes, observe le P. du Tertre, sont indolens & fantasques » à l'excès. Il est presqu'impossible d'en tirer le moindre service. On a be- » soin, avec eux, de ménagemens continuels. Ils ne peuvent souffrir » d'être commandés; & quelques fautes qu'ils fassent, il faut bien se gar- » der de les reprendre, ou même de les regarder de travers. Leur orgueil » sur ce point n'est pas concevable; & delà est venu le Proverbe, que » regarder un Caraïbe c'est le battre, & que le battre c'est le tuer, ou se » mettre au risque d'en être tué. Ils ne font que ce qu'ils veulent, quand » ils veulent, & comme ils veulent; de sorte que le moment où l'on a be- » soin d'eux est celui auquel ils ne veulent rien faire, ou que si l'on sou- » haite qu'ils aillent à la Chasse, ils veulent aller à la pêche; & c'est une » nécessité d'en passer par là. Le plus court est de ne pas s'en servir, & » de ne jamais compter sur eux; mais surtout de ne rien laisser entre leurs » mains, car ils sont comme des Enfans, à qui tout fait envie: ils pren- » nent, boivent & mangent sans discrétion, tout ce qu'on leur laisse.

Une autre raison, qui doit faire éviter de se servir d'eux, c'est l'antipathie qui regne entr'eux & les Negres. Ces deux races d'Hommes se croient fort au-dessus l'une de l'autre, & se regardent avec mépris. Les Negres, surtout ceux qui sont Chrétiens, ne donnent jamais aux Caraïbes qui ne le sont pas, d'autre nom que celui de Sauvages; ce que les Caraïbes ne peuvent entendre qu'avec un extrême dépit, qui les porte souvent à de cruelles extrêmités. » Il arrive souvent, raconte le P. Labat, que nos Bar- » ques, allant traiter à la Marguerite, prennent en troc de leurs Marchan- » dises, des Caraïbes Esclaves, qu'elles nous apportent: quoiqu'on en » puisse tirer plus de service, que de ceux qui sont libres, dans les Iles » voisines des nôtres, on ne les achete point sans précaution, parceque » c'est le même naturel & le même génie. S'ils ne sont achetés dès l'âge » de sept ou huit ans, il est difficile de les dresser au travail. Ceux

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

» qu'on parvient à former ſont aſſez adroits & paroiſſent même attachés à
» leurs Maîtres, mais c'eſt moins par une véritable affection que par ja-
» louſie pour les Eſclaves Negres. Enfin il eſt difficile de les marier : ra-
» rement un Caraïbe veut épouſer une Negreſſe, comme il eſt rare qu'une
» Negreſſe veuille prendre un Caraïbe. On trouve ſouvent les mêmes dif-
» ficultés à marier enſemble les Eſclaves Caraïbes des deux ſexes. Quoi-
» qu'ils aient la même Langue & les mêmes uſages, s'ils ſortent de dif-
» férentes Iles entre leſquelles il y ait eu guerre, ou quelque ſujet d'ini-
» mitié, il ſemble qu'ils aient ſucé la haine avec le lait, & jamais ils ne
» s'apprivoiſent aſſez pour s'unir.

Tout ce qu'on a tenté pour les inſtruire, & pour leur faire embraſſer le Chriſtianiſme, eſt demeuré preſque ſans effet. Les Jéſuites & les Jacobins ont eu longtems, dans leurs Iles, de zelés Miſſionnaires qui avoient étudié leur Langue, qui vivoient avec eux, & qui ne négligeoient rien pour leur converſion. Le fruit, qu'ils ont tiré de leurs travaux, s'eſt réduit à baptiſer quelques Enfans, à l'article de la mort, & des Adultes malades, dont la guériſon paroiſſoit déſeſpérée : non qu'ils ne puſſent en baptiſer un grand nombre ; mais connoiſſant le fond de leur caractere, & ſurtout une ſorte d'indifférence qui leur fait regarder comme un jeu l'action la plus ſérieuſe, ils ne vouloient pas les recevoir au Baptême, qu'ils ne demandoient que pour obtenir quelques préſens, toujours diſpoſés à reprendre leurs ſuperſtitions, comme à ſe faire réiterer le Sacrement, autant de fois qu'on leur auroit préſenté un verre d'Eau-de-vie. On ne connoît que trois points, ſur leſquels ils ne ſont rien moins qu'indifférens : ſur leurs Femmes ; ils portent la jalouſie juſqu'à les tuer au moindre ſoupçon : ſur la vengeance ; il n'y a point de Peuple, dans les deux Indes, qui pouſſent plus loin cette paſſion. Au milieu de leurs plaiſirs, un Caraïbe qui en voit un autre, dont il ſe ſouvient d'avoir reçu quelque injure, ſe leve, & va galamment, par derriere, lui fendre la tête d'un coup de maſſue, ou le percer à coups de coûteau. S'il tue ſon Ennemi, & que le Mort n'ait point de Parens pour le vanger, c'eſt une affaire finie : mais ſi la bleſſure n'eſt pas mortelle, ou s'il reſte des Vangeurs, le Meurtrier, ſûr d'être traité de même à la premiere occaſion, change promptement de domicile. Ils ne connoiſſent aucune apparence de reconciliation, & perſonne entr'eux ne penſe à s'offrir pour Médiateur. Enfin leur indifférence ne tient point contre l'Eau-de-vie & les liqueurs fortes ; non-ſeulement ils donnent tout ce qu'ils poſſedent pour en obtenir, mais ils en boivent à l'excès.

Religion des Caraïbes.

Labat parle d'un François riche & de bonne Maiſon (80), qui s'étoit établi à la Guadeloupe, dans la ſeule vûe de travailler à leur converſion, particulierement de ceux de la Dominique, Ile aſſez voiſine, qui en nourriſſoit un grand nombre, qu'il faiſoit inſtruire ou qu'il inſtruiſoit lui-même, avec autant de zele que de libéralité, & qui mourut dans ce pieux exercice, ſans avoir eu la ſatisfaction de faire un bon Chrétien. Il n'avoit pas laiſſé d'en faire baptiſer quelques-uns, ſur la conſtance deſquels il croïoit pouvoir compter : mais, après ſa mort, ils retournerent à leur Re-

(80) M. de Château-dubois.

ligion ; ou plutôt à leur libertinage, car ils n'ont aucun principe auquel on puiſſe donner un autre nom. Ils ont une ſorte de reſpect pour le Soleil & la Lune ; mais ſans adoration & ſans culte. On ne leur a jamais vû de Temples ni d'Autels. S'ils ont quelque idée d'un Etre ſuprême, ils le croient tranquille dans la jouiſſance de ſon bonheur, & ſi peu attentif aux actions des Hommes, qu'il ne penſe pas même à ſe vanger de ceux qui l'offenſent : cependant ils reconnoiſſent deux ſortes d'Eſprits ; les uns bienfaiſans, qui demeurent au Ciel, & dont chaque Homme a le ſien pour guide ; les autres, de mauvaiſe nature, qui parcourent l'air pendant la nuit, ſans aucune demeure fixe, & dont toute l'occupation eſt de nuire. Ce ſentiment d'un pouvoir ſupérieur eſt mêlé de tant d'extravagances, qu'on n'y démêle rien à l'honneur de la raiſon. Ils offrent, aux bons Eſprits, de la Caſſave & de la fumée de Tabac. Ils les invoquent pour la guériſon de leurs maladies, pour le ſuccès de leurs entrepriſes, & pour leur vangeance. Leurs Prêtres, ou leurs Devins, qu'ils nomment *Boyés*, ont chacun leur Divinité particuliere (81), dont ils vantent le pouvoir, & dont ils promettent l'aſſiſtance, ſurtout contre la malignité des *Maboyas*, qui ſont les mauvais Eſprits. Ils donnent aux Maboyas une origine, qui renferme leur opinion ſur la nature de l'ame. Chaque Homme, diſent-ils, a dans le corps autant d'ames que ſes arteres ont de battemens. La principale eſt dans le cœur, d'où elle ſe rend au Ciel après la mort, ſous la conduite du bon Génie qui lui a ſervi de Guide pendant la vie ; & là, elle jouit d'un bonheur, qu'ils comparent à la plus heureuſe vie qu'on puiſſe mener ſur la terre. Les autres ames, qui ne ſont pas dans le cœur, ſe répandent dans les airs ; les unes au-deſſus de la Mer, où elles cauſent le naufrage des Vaiſſeaux, les autres au-deſſus des Terres & des Forêts, où elles font tout le mal dont elles trouvent l'occaſion. Les idées des Caraïbes ne vont pas pas plus loin ; mais on y croit entrevoir qu'ils regardent l'ame du cœur comme le principe de tout ce que l'Homme fait de bien ; & les autres ames, comme la ſource des vices & des crimes.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

Leur Gouvernement eſt auſſi barbare que leur Religion & leurs uſages : ils ont, dans chaque Ile, pluſieurs Capitaines, qui ſont ordinairement les Chefs des plus nombreuſes Familles, & dont l'autorité n'eſt reconnue que pendant la guerre. Le nom de Cacique, que les premiers Eſpagnols ont pris des Caraïbes, & qu'ils ont porté dans toutes leurs Colonies, n'eſt

Leur Gouvernement.

(81) Ils ont auſſi, dit du Tertre, certains Marmouzets de coton, par la bouche deſquels ils diſent que les Maboyas leur parlent. Du Terrre ajoute : » M. du Parquet, Lieu» tenant-Général pour S. M. à la Martini» que, m'a aſſuré que les Caraïbes de cette » Ile avoient trouvé, dans des cavernes, » certaines Idoles de coton, en forme » d'Hommes, qu'ils aſſuroient que c'étoient » les Dieux des Igneris, Habitans de l'Ile » avant eux, & que pas un Caraïbe n'oſoit » entrer dans ces cavernes, &c. M. du Par» quet fit enlever les Idoles, qui furent » cauſe d'une plaiſante avanture ; car les » aïant miſes dans une Caiſſe, qu'il donna » à un Capitaine de Saint Malo, avec or» dre de les porter à M. le Duc d'Orléans, » avec des Lettres qu'il lui donna pour ce » Prince ; ce pauvre Capitaine fut pris par » une Frégate de Saint Sebaſtien, & mené » en Eſpagne, où les Idoles aïant été trou» vées il fut mis à l'Inquiſition ; il eût » infailliblement éprouvé les rigueurs dûes » à un Sorcier, ſi les Lettres de M. du » Parquet, à Son Alteſſe Roïale, n'euſſent » découvert ſon innocence. *Ubi ſup.* T. II. » p. 370.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

plus qu'un vain titre, auquel il n'y a point de pouvoir ni de prérogative attachés. Cependant un Voïageur Anglois assure que chaque Ile en a quelques-uns, mais rarement plus de deux ; que c'est dans cet ordre qu'on choisit le Capitaine Général, à l'approche d'une guerre ; que pendant la paix un Cacique n'est distingué des autres Capitaines, que par son titre, & par une sorte de considération, qui suit naturellement le mérite qu'on lui suppose ; que pour devenir Cacique, il faut s'être distingué plusieurs fois à la guerre, l'avoir emporté sur tous ses concurrens, à la course & à la nage, avoir porté de plus pesans fardeaux qu'eux, & surtout avoir marqué plus de patience à souffrir divers genres de peine ; enfin que dans les occasions de guerre, le Cacique, qui devient Capitaine Général, ordonne les préparatifs, assemble les Conseils, & jouit partout du premier rang. Mais dans une Nation, qui n'a ni Loix, ni Pouvoir établi pour le maintien des usages, on s'imagine aisément que tout est sujet à varier, avec les tems & les circonstances.

Les armes des Caraïbes sont des arcs, des fleches, une massue, qu'ils nomment *Bouton*, & le coûteau qu'ils portent à la ceinture, ou plus souvent à la main. Leur joie est extrême, lorsqu'ils peuvent se procurer un fusil ; mais quelque bon qu'il puisse être, ils le rendent bientôt inutile, soit en le faisant crever à force de poudre, soit en perdant les vis ou quelque autre piece ; parcequ'étant fort mélancoliques & fort désœuvrés, ils passent les jours entiers, dans leurs Hamacs, à le démonter & le remonter. D'ailleurs ils oublient souvent la situation des pieces ; & dans leur chagrin ils jettent l'arme, à laquelle ils ne pensent plus, ni au prix qu'elle leur a coûté. Leurs arcs ont environ six piés de longueur. Les deux bouts sont tout-à-fait ronds, de neuf à dix piés de diametre ; avec deux crans pour arrêter la corde. La grosseur augmente également, des deux bouts vers le milieu, qui est ovale en dehors, & plat en dedans ; de sorte qu'à l'endroit qui soutient la fleche, son diametre est d'un pouce & demi. L'arc des Caraïbes est ordinairement de bois verd, ou d'une espece de bois de Lettre, dont la couleur est fort brune, & mêlée de quelques ondes d'un rouge foncé. Ce bois est pesant, compact, & très roide. Ils le travaillent fort proprement, surtout depuis que leur Commerce avec les Européens leur procure des Instrumens de fer, au lieu des cailloux tranchans qu'ils emploïoient autrefois. La corde est toujours tendue le long de l'arc, qui est droit & sans aucune courbure : elle est de pitte, ou de *Caratas*, de deux ou trois lignes de diametre. Leurs fleches sont composées de la tige, que les roseaux poussent pour fleurir. Elles ont environ trois piés & demi de long, en y comprenant la pointe, qui fait une partie séparée, mais entée & fortement liée avec du fil de coton. Cette redoutable pointe est de bois verd, longue de sept à huit pouces, & de grosseur égale à celle du roseau, dans l'endroit de leur jonction ; après quoi elle diminue insensiblement jusqu'au bout, qui est fort pointu. Elle est découpée en petites hoches, qui forment des ardillons, mais taillés de sorte, que sans empêcher la fleche d'entrer dans un corps, ils ne permettent de l'en tirer qu'en élargissant beaucoup la plaie. Quoique ce bois soit naturellement très dur, les Caraïbes, pour en augmenter la dureté, le mettent dans des

cendres chaudes, qui consumant peu à peu ce qui peut lui rester d'humide, acheve de resserrer ses pores. Le reste de la fleche est uni, avec uue seule petite hoche à l'extrêmité, pour la tenir sur la corde.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

Il est rare que les Caraïbes ornent leurs fleches de plumes; mais il ne l'est pas moins que celles de guerre ne soient pas empoisonnées. Leur méthode est simple. Elle se réduit à faire une fente dans l'écorce d'un Mancenillier, pour y mettre les pointes, qu'ils y laissent jusqu'à ce qu'elles soient imbibées du lait épais & visqueux de cet arbre. Ensuite, les aïant fait secher, ils les enveloppent dans quelques feuilles, pour attendre l'occasion de s'en servir: ce poison est si pénétrant, que pour lui faire perdre sa force, on est obligé de mettre les pointes dans des cendres rouges, & de gratter successivement tous les ardillons avec un morceau de verre; après quoi, on les passe encore au feu. Mais tous ces soins mêmes ne peuvent éloigner entierement le danger.

Les fleches, que les Caraïbes emploient pour la Chasse des gros Oiseaux, tels que les Perroquets, les Ramiers, les Perdrix, les *Mansfenis*, qui sont des Oiseaux de proie, & quantité d'autres, ont la pointe unie, sans ardillons, & ne sont jamais empoisonnées. Celles qui servent pour les petits Oiseaux ont au bout un petit floccon, tel qu'on en met au bout des fleurets, qui les tue sans les percer, sans que leur sang se répande, & sans le moindre changement dans les plumes. Celles qu'ils emploient, pour tirer le Poisson dans les Rivieres, sont de bois, avec une pointe assez longue.

Le Bouton (82) est une espece de Massue, d'environ trois piés & demi de long, platte, épaisse de deux pouces, dans toute sa longueur, excepté vers la poignée, où son épaisseur est un peu moindre: elle est large de deux pouces, à la poignée, & de quatre ou cinq, à l'autre extrêmité; d'un bois très dur, fort pesant & coupé à vives arrêtes. Ils gravent divers compartimens sur les côtés les plus larges, & rempliſſent les hachures de plusieurs couleurs. Un coup de Bouton casse un bras, une jambe, fend la tête en deux parties; & les Caraïbes se servent de cette arme avec beaucoup de force & d'adresse. Lorsqu'ils n'ont pas d'autres armes que leurs fleches, ils font deux taillades à l'endroit où le roseau est enté dans la pointe: après avoir pénétré dans le corps, le reste de la fleche s'en sépare, & tombe aussi-tôt: mais la partie, qui est empoisonnée, demeure plus longtems dans la plaie. Elle est difficile à retirer; & souvent on est obligé de la faire passer par le côté opposé, au risque de ne pas découvrir le passage.

Les Enfans des Caraïbes ont des Arcs & des Boutons, proportionnés à leur taille, & à leur force. Ils s'exercent de bonne heure à tirer; & dès leur premiere jeunesse ils chassent aux petits Oiseaux, sans presque jamais manquer leur coup.

Lorsque les Caraïbes se mettent en Mer, pour quelque Expédition de guerre, ils ne menent avec eux qu'une ou deux Femmes dans chaque Pirogue, pour faire la Cassave & pour les rocouer; mais lorsqu'ils font un Voïage de plaisir ou de Commerce, ils sont accompagnés de leurs Fem-

(82) C'est suivant du Tertre, *Bouton*, dont les Européens ont fait Bouton.

ORIGINE ET USAGES DES CARAÏBES.

mes & de leurs Enfans. Avec leurs armes & leurs Hamacs, qu'ils n'oublient jamais, ils portent auſſi tous les uſtenſiles de leur ménage; de ſorte que leurs *Bacaſſas* & leurs Pirogues ſont toujours fort bien remplis. C'eſt le nom qu'ils donnent à leurs Bâtimens de Mer. Labat en fait une curieuſe Deſcription, qui ne doit pas manquer à cet article.

Deſcription des Pirogues & des Bacaſſas, des Caraïbes & leur manœuvre.

La Pirogue Caraïbe, dit-il, eſt beaucoup moins grande que le Bacaſſa. Celles qu'il vit avoient vingt-neuf piés de long, & quatre piés & demi de large dans leur milieu: elles finiſſoient en pointe par les deux bouts, qui étoient plus élevés que le milieu, de quinze à vingt pouces. Elles étoient diviſées par neuf planches ou bancs, qui ſembloient n'avoir été que fendues & dolées. Derriere chaque banc, à la diſtance d'environ huit pouces, & plus haut que le banc, il y avoit des bâtons de la groſſeur du bras, dont les bouts étoient fichés dans les côtés de la Pirogue, pour leur ſervir de ſoutien, en les tenant toujours dans une même diſtance, & pour appuïer ceux qui devoient être aſſis ſur les bancs. Le haut des bords étoit percé de pluſieurs trous, garnis de cordes, qui ſervoient à contenir le bagage.

La longueur des Bacaſſas eſt d'environ quarante-deux piés, ſur ſept de largeur. L'avant eſt élevé & pointu, à-peu-près comme celui des Pirogues; mais l'arriere eſt plat, & coupé en poupe, avec une tête d'Homme en relief, ordinairement très mal faite, mais peinte de blanc, de noir & de rouge. Au Bacaſſa, que Labat eut l'occaſion de voir, les Caraïbes avoient attaché, près de cette tête, un bras d'Homme boucané, c'eſt-à-dire ſeché à petit feu & à la fumée. C'étoit le bras d'un Anglois, qu'ils avoient tué depuis peu, dans une deſcente qu'ils avoient faite à la Barboude. Les bancs du Bacaſſa reſſemblent à ceux des Pirogues; mais ſes bords ont un exhauſſement de planches, d'environ quinze pouces, qui augmente beaucoup la grandeur du Bâtiment. Les Bacaſſas & les Pirogues des Caraïbes ſont également ſans gouvernail. Le Caraïbe qui gouverne eſt aſſis, ou debout, à l'arriere, & gouverne avec une pagalle, plus grande d'un tiers que celles qu'on emploie pour *nager*; car, aux Iles, on ne dit point voguer ou ramer, mais nager, lorſqu'on ſe ſert des Pagalles, dont l'uſage eſt plus commun que celui des Avirons.

La Pagalle a la forme d'une pelle de four: elle eſt longue de cinq à ſix piés; & le manche, qui eſt rond, occupe les trois quarts de cette étendue: ſa largeur eſt d'environ huit pouces, ſur un pouce & demi d'épaiſſeur dans ſon milieu, d'où elle va toujours en diminuant, juſqu'à ſix lignes dans ſes bords. Les Caraïbes embelliſſent leurs Pagalles, de deux rainures, qui partent du manche, dont elles ſemblent marquer la continuation juſqu'à l'extrêmité de la pelle, qu'ils échancrent, en maniere de croiſſant: ils mettent, au bout du manche, une petite traverſe, de cinq à ſix pouces de long, pour ſervir d'appui à la paume de la main. On ne ſe ſert point des Pagalles, comme des rames ou des avirons: ceux qui nagent aſſis, regardent l'avant ou la proue du Bâtiment; ceux qui nagent à Stribord empoignent, de la main droite, le manche de la Pagalle un pié au-deſſus de la pelle, & mettent la paume de la main gauche ſur le bout du manche. Dans cette ſituation, ils plient le corps, en plongeant la Pagalle dans l'eau, & la tirent en arriere en ſe redreſſant; de ſorte que pouſſant l'eau derriere

eux, ils font avancer le Bâtiment avec beaucoup de vîteſſe. On conçoit que ceux qui ſont à bas-bord, c'eſt-à-dire à gauche, tiennent la Pagalle de la main gauche, & qu'ils appuient la droite ſur l'extrêmité du manche.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbis.

Quand une Pirogue n'auroit que trois piés de large, deux Hommes pourroient s'aſſeoir & nager ſur le même banc ; ce qui ne ſe peut avec des rames ou des avirons, dont la longueur demande plus de place pour l'action. Il s'enſuit qu'on peut emploïer plus de pagalles que de rames, & faire par conſéquent plus de diligence. On avoue que cette maniere de nager eſt plus fatiguante, parceque la pagalle eſt ſans point d'appui, & n'a pour centre de mouvement que la main qui la tient près de la pelle, tandis qu'elle le reçoit de celle qui la pouſſe par le bout. Mais cet inconvénient paroît balancé par quantité d'avantages : on peut doubler & tripler le nombre des Rameurs ; la diligence eſt infiniment plus grande ; ceux qui ſont dans la Pirogue, ou le Bacaſſa, ne ſentent point le mouvement importun & les ſauts que cauſent les rames ; enfin l'on n'eſt point étourdi par le bruit de leur frottement ſur les bords. Labat obſerve combien ce dernier point eſt important. Les Flibuſtiers, qui l'avoient appris, dit-il, des Caraïbes, s'en ſervoient avec autant d'habileté qu'eux, pour entrer la nuit dans les Ports, dans les Rades, & dans tous les lieux, où voulant faire des deſcentes ils ſentoient que le ſuccès dépendoit de la ſurpriſe. On plonge les pagalles dans l'eau, & on les retire, ſans faire le moindre bruit.

Il ſera facile de concevoir pourquoi la pagalle du Caraïbe, qui gouverne, eſt d'un tiers plus grande que celles qui ſervent à nager, ſi l'on ſe rappelle que l'arriere des Pirogues eſt toujours plus élevé que le milieu, & ſi l'on conſidere que celui qui gouverne, devant avoir la vûe libre pardeſſus ceux qui nagent, doit avoir auſſi ſon ſiége beaucoup plus haut. D'ailleurs, comme il eſt plus ſouvent debout qu'aſſis, cette ſituation, jointe à la hauteur de la Pirogue, demande une pagalle plus longue. Il la tient à côté du bord, plongée dans l'eau, & parallele au côté oppoſé au point vers lequel il veut la conduire. Il fatigue plus qu'à tenir la barre d'un Gouvernail ; mais ſi ſon travail eſt plus rude, il a beaucoup plus d'effet, ſurtout lorſqu'il faut doubler une Pointe où l'on eſt pouſſé par les flots & par le vent, ou lorſqu'on doit virer avec précipitation, pour quelque cas imprévû. Le Gouvernail ne donne qu'un ſeul mouvement, qui ne peut être redoublé ſans rompre le cours qu'un Bâtiment commençoit à prendre ; au lieu qu'on peut retirer la pagalle autant de fois qu'on le veut, la replonger de même, & continuer ainſi le même mouvement ; ce qui l'augmente ſi fort, qu'on peut faire tourner une Pirogue autour d'un point, avec autant de vîteſſe qu'on fait tourner un Cheval autour d'un piquet.

Les Pirogues ont ordinairement deux mâts, & deux voiles quarrées. Les Bacaſſas ont trois mâts ; & ſouvent on y met de petits huniers. Labat donne un exemple remarquable de l'habileté des Caraïbes en Mer : » ils avoient » abordé, dit-il, dans un lieu fort difficile, & la Mer étoit très groſſe à » leur départ. Ils mirent tout leur bagage dans leur Bâtiment, & chaque » piece fut attachée avec les cordes, qui étoient paſſées dans les trous du » bordage. Ils pouſſerent enſuite le Bâtiment ſur des rochers ou des pier- » res, qu'ils avoient rangés en pente, juſqu'à l'endroit où la groſſe lame

» venoit finir. Les Femmes & les Enfans entrerent à bord, & s'assirent au
» milieu du fond. Les Hommes se rangerent le long des bordages en de-
» hors, chacun vis-à-vis du banc où il devoit être assis, & les pagalles
» furent mises à côté de chaque place. Dans cet état, ils attendirent que
» les plus grosses lames fussent venues se briser à terre; & quand le Pilote
» jugea qu'il étoit tems de partir, il poussa un cri. Aussi-tôt tous ceux, qui
» étoient aux côtés du Bâtiment, le poussérent dans l'eau de toutes leurs
» forces, & sautérent dedans, à mesure que l'endroit où ils devoient ma-
» nier la pagalle entroit dans l'eau. Celui qui devoit gouverner y sauta le
» dernier; & tous ensemble se mirent à nager avec tant de force, qu'ils
» surmonterent bientôt les grosses lames, quoiqu'à voir ces Montagnes
» d'eau, on eût cru qu'elles devoient les rejetter bien loin sur la Côte.
» Leur Pilote étoit debout à l'arriere: il paroit, avec une adresse merveil-
» leuse, le choc des plus hautes vagues, en les prenant, non droit & de
» face, ou, suivant le langage des Iles, le bout au corps, mais de biais.
» Aussi, dans l'instant que la Pirogue s'élançoit sur le côté de la même
» lame, elle étoit toute panchée, jusqu'à ce qu'elle eût gagné toute la
» hauteur, où elle se redressoit & disparoissoit, en s'enfonçant de l'autre
» côté. Elle ressortoit aussi-tôt; & l'on voïoit son avant tout en l'air quand
» elle commençoit à monter sur une autre lame; on l'auroit crue droite,
» jusqu'à ce qu'aïant gagné le dos de la seconde lame, il sembloit qu'elle
» ne fût soutenue que sur le milieu de sa sole, & qu'elle eût ses deux
» extrémités en l'air. Ensuite, l'avant s'enfonçoit; & semblant plonger, il
» laissoit voir à découvert tout l'arriere & un quart de la sole. Enfin ils
» se trouverent dans une eau moins impétueuse, car les grosses lames ne
» commencent qu'à deux cens pas de la Côte.

Labat, qui avoit regardé la Pirogue avec une admiration mêlée de la plus vive crainte, ajoute la description de ces terribles lames. La Mer, dit-il, en forme toujours sept, qui viennent se briser à terre avec une violence étonnante; ce qui doit s'entendre des Cabesterres, où les Côtes sont ordinairement fort hautes, & le vent continuel. Les trois dernieres des sept lames sont les plus grosses. Lorsqu'elles se sont brisées, un petit calme succede, qu'on nomme *Embeli* & qui dure peu (83); après quoi les lames recommencent, avec une augmentation de grosseur & d'impétuosité, jusqu'à ce que la septieme soit venue se briser. Comme cet étrange mouvement ne se fait remarquer qu'aux Cabesterres des Iles, on peut croire, suivant le même Voïageur, qu'il est produit par le vent, ou du moins que le vent aide à le former. Il seroit digne, ajoute-t'il, de l'attention d'un Physicien, de chercher les causes & les périodes de ce Phénomene, d'observer s'il est le même pendant toute l'année, & si les changemens de la Lune, ou les différentes positions du Soleil, y ont quelque part.

Les Mariages, les funérailles, les Danses & les Fêtes des Caraïbes, ne different point assez des mêmes usages, chez la plûpart des autres Indiens, pour demander des observations particulieres: mais on remarque, à l'honneur de leur Nation, que s'ils mangent leurs Ennemis en guerre; c'est

(83) Un Ave Maria, dit le P. Labat, dans

dans l'emportement du triomphe, & sur le champ même de leur victoire (84); qu'ils traitent avec humanité, non-seulement les Etrangers qui viennent les visiter dans leurs Iles, mais les Captifs mêmes qu'ils prennent sans résistance, & qu'ils ont, surtout, beaucoup de compassion pour les Femmes & les Enfans. La crainte qu'ils ont d'être surpris des Européens, chassés des Iles qui leur restent, comme ils l'ont été de toutes les autres, leur fait poster, sur leurs Côtes, de petits Corps-de-gardes, pour découvrir les Barques étrangeres qui en approchent. Ils se hâtent de les faire reconnoître par quelques Canots; & s'ils les croient Ennemies, ils s'assemblent assez tôt pour défendre leurs possessions: mais ce n'est jamais à force ouverte, ni même en Trouppes reglées. Ils dressent des embuscades, d'où ils s'élancent furieusement, en faisant pleuvoir d'abord une grêle de fleches; ensuite ils emploient leurs Boutous avec la même furie. S'ils trouvent une résistance qui les fasse douter du succès, ils prennent la fuite vers leurs Rochers & leurs Bois, & quelques uns même en Mer, où ils plongent dans l'eau à deux ou trois cens pas du rivage. Ils ne se rallient qu'après avoir doublé leur nombre, pour ne plus rien donner au hasard. Mais un Voïageur Anglois, qui avoit connu leurs forces, dans plusieurs incursions qu'il leur avoit vû faire aux Iles Angloises d'Antigo & de Montserrat, assure que celles même de Saint Vincent & de la Dominique, qu'ils possedent seuls, n'ont jamais été capables de mettre plus de quinze cens Hommes sous les armes.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

ORIGINE ET USAGES DES CARAÏBES.

Le même Voïageur ajoute qu'aïant enlevé, il y a cinquante ou soixante ans, quelques jeunes Anglois des deux sexes, & les aïant menés à l'Ile de Saint Vincent; non-seulement ils les traiterent avec humanité, mais ils les éleverent dans leurs usages, & leur en firent prendre une si forte habitude, qu'ils ont formé dans cette Ile des races mêlées, qu'on distingue encore des vrais Caraïbes, à la couleur blonde de leur chevelure.

§ II.

VOÏAGES A LA MARTINIQUE.

INTRODUCTION.

Dans la disette des Descriptions régulieres, on n'a pas d'autre méthode à suivre que celle de l'article précédent; c'est-à-dire de commencer par l'ancienne description, & d'y rapporter ensuite toutes les observations qui se trouvent dispersées dans les Relations postérieures. C'est donc le Pere du Tertre, qui ouvre la scene, avec l'exactitude dont on ne lui reproche point de manquer, & qu'on souhaiteroit seulement de voir accompagnée d'un peu plus d'étendue dans les articles de cette nature.

IDÉE GÉNÉRALE DE LA MARTINIQUE.

La Martinique, que les Sauvages, dit-il, nomment *Madanina*, est située à quatorze degrés trente minutes de latitude Septentrionale. On lui

(84) Le Pere du Tertre assure » que » peu de tems avant que Saint Christophe » fût habité, ils firent une descente dans » Portoric, où ils tuerent & boucanerent » un Religieux de son Ordre; que l'aïant » mangé, la plûpart d'entr'eux moururent, » & ceux qui survécurent furent ensuite affligés de très grandes maladies; que depuis ce tems-là ils n'ont plus voulu manger de Chrétiens. Tom. II. p. 407.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Martinique.

donne seize lieues de long, sur quarante-cinq de circonférence ; mais ces lieues ont semblé si grandes à du Tertre, qu'il croit pouvoir en compter dix-huit de longueur, & cinquante de circuit, en y comprenant les Caps, qui s'avancent, en quelques endroits, deux ou trois lieues dans la Mer.

Cette Ile a les plus beaux culs-de-sac des Antilles, sans excepter ceux de la Guadeloupe. En général, le Païs est assez uni ; & l'on n'a pas besoin d'un travail pénible, pour y rendre les chemins commodes (85). Les culs-de-sac de la Cabesterre offrent, en plusieurs endroits, des langues de terre d'une demie lieue de large, qui s'avancent dans la Mer environ d'une lieue. La Basseterre est fort coupée de Mornes & de Montagnes, qui ne laissent pas d'être habitables & fertiles : mais qui le sont moins que les petites Plaines, les Cantons de Païs plat, & les beaux fonds qui se trouvent le long des Rivieres. Presque tout le sol est graveleux, & ressemble à la pierre de Ponce écrasée ; ce qui le fait paroître stérile à la premiere vûe : cependant lorsque cette terre est une fois imbibée de pluie, la fraîcheur s'y conserve beaucoup plus longtems que dans une terre plus forte. Tout ce qu'on y plante étend plus loin ses racines, & prend plus de nourriture.

Quoique dès l'année 1650 la Basseterre eût presque partout des Habitations, elles se rapportoient toutes à quatre Quartiers principaux, nommés le *Prêcheur*, le Fort *Saint Pierre*, le *Carbet*, & la *Case Pilote* (86). Toute l'Ile est arrosée de plus de quarante Rivieres, quelques-unes assez longtems navigables. Une Fontaine, qui sort au pié d'une haute Montagne, près du Fort Saint Pierre, coule perpétuellement & donne une excellente eau. Le Général du Parquet, Gouverneur & premier Propriétaire de l'Ile, s'étoit bâti une fort belle Maison, à trois quarts de lieue du Fort, sur une hauteur qu'il avoit fait défricher avec beaucoup de dépense. L'édifice n'étoit d'abord que de bois, mais aïant découvert une Carriere à peu de distance, il l'avoit fait rebâtir de pierre de taille. Cette Maison étoit accompagnée de deux grandes Cours, d'un Corps-de-garde, d'une Chapelle, & de deux petits Pavillons avancés, montés chacun d'une piece de Canon.

Le Quartier du Précheur, qui tire son nom d'une roche en Mer, vers sa Pointe, sur laquelle on en voit une seconde plus élevée, qui représente de loin la figure d'un Prédicateur en Chaire, forme une Paroisse, nommée Saint Joseph, administrée longtems par le P. du Tertre. Ce Quartier est le plus montagneux de l'Ile, à l'exception d'un fond très uni, qui contient de belles Habitations. Le Quartier du Carbet, nommé autrement *Quartier de Monsieur*, parceque le Général du Parquet y avoit fait sa demeure, est borné aussi par des Montagnes. Il y passe une fort belle Riviere, qui, se divisant en deux bras, forme une petite Ile, où ce Général avoit sa Maison, & qu'il donna aux Jésuites (87). La Paroisse de ce Quartier est dédiée à Saint Jacques. Celui de la Case Pilote, dédié à la Sainte Vierge, a vis-à-vis de la Rade, un fond très uni. Entre la Case

(85) Du Tertre ne perd pas une occasion de relever les erreurs & les fausses assertions de Rochefort. Il lui reproche ici d'avoir mis à la Martinique d'affreuses solitudes, des Montagnes & des Vallées impénétrables.

(86) Rochefort est ici plein d'erreurs.

(87) Rochefort s'abandonne ici à l'imposture.

MOULIN A SUCRE.

A. *Chassis avec les Tambours*
B. *Poteaux*
C. *Sabliere*
D. *Les Forces*
E. *L'Entrait*
F. *Les Chevrons*
G. *Les Coyaux*
H. *L'Enrayeure*
L. *Le Poinçon*
M. *La Damoiselle*
N. *Bras de Moulin*
O. *Chevaux qui tirent le Moulin.*

Tom. XV. *N°VI.*

Tom XV in 4°. N°. 12.

Tome 15. in 8°. Page 416

Capot & la Case Pilote, on trouve, sur le dos d'une Montagne, une belle Savane de deux lieues, où l'on nourrit quantité de Bestiaux. Aussi-tôt que l'Ile fut un peu défrichée, on alla facilement à cheval dans tous les Quartiers, sans en excepter ceux de la Cabesterre.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

La Martinique.

C'est dans le cul-de-sac Roïal, du côté de la Case Capot (88), qu'est situé le *Carenage*, Port fameux, dit du Tertre, chez toutes les Nations qui fréquentent les Iles, particulierement chez les Hollandois, qui avoient un ordre exprès de leurs Etats Généraux, de s'y retirer aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, pour éviter la fureur des Ouragans. » On ne peut » mieux exprimer l'utilité de cette retraite, que par le nombre des Vaisseaux que la violence de ces orages a fait périr, en différentes années, » sur les Côtes des Iles. En 1650, vingt-huit Vaisseaux furent brisés à la » Rade de Saint Christophe, les Matelots noïés, les Marchandises perdues; & *Ruyter*, ensuite Amiral des Provinces-Unies, fut le seul que » son heureux destin préserva. Mais lorsque le Général du Parquet eut » invité les Capitaines à s'y retirer, & que par simple générosité, sans » avoir jamais rien exigé pour cet important service, il l'eut rendu commun à toutes les Nations, on a cessé de voir des naufrages si fréquens. » Du Parquet avoit eu l'attention d'établir au Carenage un Pilote, nommé Mathieu *Michel*, qui savoit parfaitement la Côte, & qui a rendu » de grands services aux Etrangers.

» La Martinique, continue du Tertre, est en possession d'un avantage » qui doit contribuer beaucoup au progrès de ses Etablissemens; c'est que » tous les Navires y abordent volontiers pour passer aux autres Iles; & » comme ses Habitans, dans l'origine, tenoient quelque chose de la générosité & de la bonté de leur Seigneur, ils recevoient les Passagers de » si bonne grace, que j'en ai vû plusieurs s'y arrêter, après être partis » dans une autre vûe, & malgré la mauvaise opinion qu'ils avoient de » l'Ile, à cause des Serpens qui en font l'horreur. Aussi s'est elle peuplée » fort vîte (89). Un second avantage, qui n'est pas moins estimable, c'est » qu'elle est très peu sujette aux Ouragans. A mon départ, il y avoit plus » de quinze ans qu'elle ne s'en étoit pas ressentie; & ses Habitans jouissoient d'une agréable tranquillité, pendant que les Iles voisines étoient » dans la derniere désolation (90).

Voïage & caractere du P. Labat.

Telle est la sécheresse du P. du Tertre, sur la plus intéressante partie de son sujet. Heureusement le P. Labat nous dédommage; mais il lui manque un peu d'ordre, qu'il est même impossible de lui prêter, dans l'extrême variété de ses Descriptions, de ses peintures, de ses caracteres, de ses avis, & de ses réflexions. Son premier Voïage fut à la Martinique, & cette raison nous a fait remettre à le présenter ici avec tout l'appareil d'un grand Voïageur. On a peine à démêler, dans sa propre exposition, si ce fut le zele de la Foi, la curiosité, ou l'envie d'exercer ses talens naturels,

(88) Et non de celui de l'Ilet aux Diamans, comme le dit Rochefort. Cet Ilet en est à plus de six lieues, proche d'une Pointe qui est à quatre lieues du cul-de-sac des Salines.

(89) Rochefort lui donnoit alors dix mille Habitans, & autant d'Esclaves; du Tertre assure que c'étoit exagerer de moitié.

(90) Histoire des Antilles, Partie II. art. 3.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Martinique.

qui lui fit quitter son Cloître. Mais on lui rend cette justice, qu'à l'exception d'un peu de gourmandise & de médisance, il ne laisse voir aucun foible sur les devoirs de sa profession ; & qu'à l'égard des qualités de l'esprit, le savoir, l'intelligence & le jugement donnent toujours une sorte de lustre à son expérience. Il commence, dans une longue Préface (91), par apprécier quelques Voïageurs, entre lesquels il fait si bien connoître *Rochefort* & *Duret*, qu'on ne sera jamais tenté de leur donner la moindre confiance. Tout ce qui précede son départ, & les circonstances mêmes de son Voïage jusqu'à la Martinique, n'ont rien qui le distingue du commun des Voïageurs.

Ce fut le 29 Janvier 1694, qu'il prit terre à la Martinique, après une navigation de soixante-trois jours. En approchant de la Côte, il s'étonna qu'on eût pû choisir cette Ile, pour y faire un Etablissement. Elle ne lui parut qu'une affreuse Montagne, entrecoupée de précipices, où l'on ne voit d'agréable, que la verdure dont elle est revêtue de toutes parts. Le Quartier, vers lequel on s'avançoit, étoit celui qui s'appelle *Macouba*. On passe la Pointe du Précheur, après laquelle on commence à découvrir les Maisons, les Moulins à Sucre, & bientôt le Fort Saint Pierre, qui ne présente d'abord qu'une longue file de Maisons, appliquées au pié de la Montagne, parcequ'on ne distingue point encore la distance qui est entre la Montagne & le rivage.

Les civilités que Labat reçut en arrivant (92) lui auroient fait oublier tout-d'un-coup les fatigues & les dangers du Voïage (93), s'il n'eût été menacé d'un autre péril, dans le Couvent même de son Ordre. Un Religieux de cette Maison étoit attaqué du mal de Siam, & l'on s'y efforçoit d'en arrêter la contagion. Cette maladie, ainsi nommée, parcequ'elle étoit venue à la Martinique, où elle faisoit de grands ravages depuis sept ou huit ans, non de Siam, mais par un Vaisseau qui en rapportoit les débris des Etablissemens de Merguy & de Bancok (94), & qui avoit touché au Brésil où quelques gens de l'Equipage l'avoient gagnée, étoit d'autant plus terrible qu'on n'en connoissoit encore, ni la nature, ni le remede. Les symptômes en étoient aussi variés, que les tempérammens des Malades. Ordinairement elle commençoit par un grand mal de tête & de reins, suivi, tantôt d'une grosse fievre, tantôt d'une fievre interne, qui ne se manifestoit point au dehors. Souvent il survenoit un débordement de sang par tous les conduits du corps & par les pores mêmes. Quelquefois on rendoit des tas de Vers, de grandeurs & de couleurs différentes. A quelques-uns, il croissoit, sous les aisselles & aux aînes, des bubons pleins d'un sang caillé, noir & corrompu, ou remplis de Vers. La mort arrivoit

Origine du mal de Siam.

Sa nature.

(91) Nouveaux Voïages aux Iles de l'Amérique, nouvelle édition, 1742. A Paris chez Delépine, huit Tomes *in*-12.

(92) Le Comte de Blenau étoit alors Gouverneur Général des Iles ; le Commandeur de Guitaut, Lieutenant-Général des Iles ; M. de Gabaret, Gouverneur Particulier de la Martinique, & M. du Merz de Goimpy, Intendant.

(93) Son Vaisseau, nommé *La Loire*, de vingt-quatre Canons & de cent trente-cinq Hommes, étoit parti de la Rochelle le 28 Décembre. Il avoit essuïé une tempête, & un combat assez vif contre un Vaisseau Anglois nommé *le Chester*, de cinquante-quatre Canons & de deux cens cinquante Hommes d'Equipage, qu'il avoit fort maltraité.

(94) Voïez les Voïages à Siam, au Tom. X. de ce Recueil. Ce Vaisseau périt, en retournant de la Martinique en France.

le 6 ou septieme jour (95). Quelquefois, sans autre pressentiment qu'un leger mal de tête, on tomboit mort dans les rues, où l'on étoit à se promener pour prendre l'air ; & ceux, qui étoient si cruellement surpris, avoient la chair noire & pourrie, un quart d'heure après. Les Anglois, qu'on faisoit Prisonniers pendant la guerre, prirent cette redoutable maladie & la porterent dans toutes leurs Iles. Elle se communiqua de même, chez les Espagnols & les Hollandois. Enfin il paroît qu'elle s'est affoiblie, puisqu'on a vû M. de la Condamine guéri, en 1735, dans l'espace de vingt-quatre heures, & par des secours fort simples (96).

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Martinique.

Labat, chassé de son Couvent par la crainte, n'en eut que plus de loisir pour ses observations. Elles commencent par la Descriprion du Bourg, ou de la Ville de Saint Pierre, qui prend son nom de celui d'un Fort, bâti en 1665, sous l'autorité de la seconde Compagnie des Antilles. C'est un quarré long, dont un des longs côtés est sur le bord de la Mer, & défend la Rade. Le côté opposé est sur la Place d'armes ; il est flanqué de deux Tours rondes, avec des embrasures dont chacune peut contenir quatre pieces de Canon. La muraille, qui joint ces Tours, est toute percée de meurtrieres ; sans fossé, sans chemin couvert & sans palissades. Un des petits côtés, qui regarde l'Oueſt, est lavé par la Riviere de Roxelane, nommée à présent *Riviere de Saint Pierre* ou *du Fort*, & présente aussi quelques pieces de Canon, qui battent dans la Rade. La porte du Fort est du côté qui regarde l'Est : elle est ouverte par une longue Cour, murée vers la Mer, avec des meurtrieres, & palissadée du côté de la Place. Le côté de la Cour, opposé à la Porte, est occupé par un Corps-de-Garde & une Chapelle. Ce Fort est commandé de toutes parts, excepté du côté de la Mer. L'Ouragan de 1695 aïant emporté la moitié de ce côté, avec la batterie de l'angle qui étoit proche de la Riviere, on s'est contenté de relever le mur, & de faire une Plateforme sur l'angle, au lieu des Bâtimens qu'on y avoit élevés, & dont une partie servoit de logement au Gouverneur Général. La Place d'armes est un quarré d'environ cinquante toises. On conçoit que le Fort en fait un côté ; les trois autres sont environnés de Maisons, avec cinq rues qui y répondent, & qui composent la Ville.

Description de la Martinique, par Labat.

Elle peut être distingué en trois Quartiers. Celui du milieu, qui se nomme proprement Saint Pierre, commence au Fort & à l'Eglise Paroissiale de même nom, desservie par les Jésuites, & va jusqu'à la Montagne qui est du côté de l'Oueſt, où l'on trouve une Batterie à barbette, d'onze Canons, nommée la Batterie de Saint Nicolas. Tout l'espace, entre cette Batterie & celle de Saint Robert, qui est à l'extrêmité du côté de l'Oueſt, forme le second Quartier, qu'on a nommé *le Mouillage*, parceque c'est devant cette partie de la Ville que tous les Vaisseaux se tiennent à l'ancre : ils y sont plus à couvert que devant le Fort. L'Eglise des Jacobins, dédiée à N. D. de bon Port, sert de Paroisse pour ce Quartier & pour

(95) Labat, pendant tout le séjour qu'il fit aux Iles, ne connut que deux personnes qui eussent porté cette maladie pendant 15 jours.

(96) Voïez ci-dessus, Tom. XIII. p. 469. Elle étoit peu diminuée en 1705. Labat en fut attaqué deux fois.

les Habitans des petites Montagnes, qu'on appelle *Mornes* aux Iles Françoises. Le troiſieme Quartier, nommé *la Galere*, offre une longue rue, qui borde la Mer, depuis le Fort juſqu'au pié d'une Batterie fermée, qui eſt à l'embouchure de la Riviere des Jéſuites. Auſſi ce Quartier eſt-il de leur Paroiſſe. A l'arrivée de Labat, on comptoit, dans les deux Paroiſſes qui forment ces trois Quartiers, environ deux mille quatre cens Communians, avec le même nombre de Negres & d'Enfans, en y comprenant les Soldats & les Flibuſtiers.

L'Egliſe Paroiſſiale de Saint Pierre eſt de maçonnerie ; le Portail, en pierre de taille, ordre dorique, avec une attique en ſecond ordre : mais on reproche des fautes conſidérables au deſſein. Cet Edifice a cent vingt piés de long, ſur trente-ſix de largeur : deux Chapelles terminent la croiſée ; les Autels, les Bancs & la Chaire évangélique y ſont de bon goût, & le ſervice s'y fait avec décence. Les Maiſons de l'Intendant & du Gouverneur particulier, le Palais de la Juſtice, la Priſon, les Fours & les Magaſins de Munitions, le Bureau du Domaine, le Monaſtere des Urſulines, une Rafinerie conſidérable, & les principaux Marchands, ſont dans la Paroiſſe de Saint Pierre. L'Egliſe de Saint Dominique, qui ſert de Paroiſſe pour le Mouillage, eſt auſſi de maçonnerie : ſon Portail eſt ſimple ; elle a quatre-vingt-dix piés de longueur, ſur trente de large, avec deux Chapelles de vingt quatre piés en quarré, qui font la croiſée. On eſt redevable de ſa conſtruction, aux Officiers des Vaiſſeaux du Roi, particulierement au Comte de Grancey, aidé d'un Officier Calviniſte (97) dont l'affection étoit ſi vive pour cet Ordre, qu'il emploïoit ſes propres Domeſtiques au travail, & qu'il ſe chargeoit lui-même de faire porter les marériaux. En reconnoiſſance, les Dominiquains ont fait placer dans la plus honorable partie de l'Egliſe, un Banc fort commode pour les Officiers de Marine, auxquels ils y ont donné auſſi droit de ſépulture. L'Egliſe eſt au milieu du Cimetiere, qui eſt entouré de murs, & dont la porte répond à la principale rue du Mouillage. A côté du Cimetiere, on trouve une allée d'Orangers, qui mene au Couvent, éloigné d'environ trois cens pas : elle eſt coupée par deux autres, qui ont cent pas de longueur. Le pas de meſure, à la Martinique, eſt de trois piés & demi de Paris : c'étoit alors toute la largeur de ce terrein, qu'on n'a pas manqué d'étendre, lorſque l'occaſion s'en eſt préſentée. Le Couvent, qui termine cette allée, conſiſte en un Bâtiment quarré, de trente piés, qui contient une ſalle, trois petites chambres en bas, & le même nombre en haut. Derriere le corps de logis, & des deux côtés, deux Bâtimens détachés donnent les autres commodités. Au-delà de tous ces édifices, il y avoit un quarré, de toute la largeur du terrein, fermé par de doubles allées d'Orangers, qui renfermoient le Jardin : mais, depuis deux ou trois ans, il ne ſubſiſtoit plus : un déluge d'eau, tombé de la Montagne, avoit emporté quantité de pierres & de terre, qui avoient rempli le Couvent juſqu'à la hauteur de quatre piés. Il ne reſtoit qu'un petit Potager à côté du principal édifice, avec un Dattier, des Abricotiers de Saint Domingue, des Avocats, & quelques autres arbres. On pardonne

(97) M. de la Clocheterie.

FABRIQUE DE TABAC

1. *Negre qui cjambe le Tabac*
2. *Negre qui torque le Tabac*
3. *Negre qui le met en rolle*
4. *Tabac a la pente*

Tom XV. *N.° V.*

au P. Labat la complaisance avec laquelle il s'étend sur les possessions de son Ordre.

Le Jardin de l'Intendant joint un Monastere d'Ursulines, originaires de S. Denis en France, qui prennent des Pensionnaires,& qui instruisent les jeunes Filles du Bourg : elles sont sous la direction des Jésuites. Ce Monastere appartenoit autrefois aux Religieuses du Tiers Ordre de Saint Dominique (96),

Labat partit de Saint Pierre le 4 de Février, pour commencer ses observations dans l'intérieur de l'Ile. C'est lui-même que nous allons faire entendre, surtout dans quelques détails intéressans. Il partit avec un Religieux de son Ordre, qu'il nomme le P. Martelly. Nous montâmes, dit-il, sur de fort mauvais Chevaux, accompagnés de deux Guides Négres, qui étoient chargés de deux matelats & d'autant de couvertures, sans quoi nous aurions couru risque de passer de fort mauvaises nuits. On compte huit grandes lieues du Fort Saint Pierre au Fond Saint Jacques de la Cabesterre, où notre Ordre possede une Habitation. En sortant du Bourg Saint Pierre, nous entrâmes dans une belle allée d'Orangers, longue d'un bon quart de-lieue, qui sépare l'Habitation de la Marquise d'Angennes (99), de celle d'un Conseiller de l'Ile, nommé le Vassor. Il y a, sur l'habitation d'Angennes, plus de trois cens Esclaves, deux Sucreries, une très belle Cacoïere, & la Raffinerie, qu'on a déja nommée dans le Bourg. Une demie lieue plus loin, nous vîmes l'Habitation, la Cacoïere & les deux Sucreries du Juge Roïal de l'Ile (1), possédée auparavant par Benjamin d'Acosta, Juif célebre, qui avoit fait un grand commerce avec les Espagnols, les Anglois & les Hollandois, mais que la Compagnie, de 1664, avoit fait chasser des Iles Françoises, dans la crainte que son commerce ne souffrît d'une si puissante concurrence. Après la paix de Risvick, les Héritiers de ce riche Négociant obtinrent du Roi la permission de redemander ce qui leur étoit dû ; ils perdirent leurs peines, comme d'autres Hollandois, qui reclamerent des sommes considérables pour les avances qu'ils avoient faites aux Habirans,

(98) Leur avanture est singuliere, dans le récit de l'Auteur. Elles avoient porté, neuf ans entiers, l'habit de leur Ordre. On leur signifia qu'elles devoient le quitter & sortir de leur clôture ; ce qu'elles firent, avec des protestations inutiles. Les Dominiquains voulurent se mettre en possession des biens : ils n'y trouverent point la facilité qu'ils esperoient. Les Jésuites, que Labat traite toujours avec beaucoup de ménagement, firent nommer des Hospitalieres de Dieppe : s'ils ne réussirent point à les faire recevoir, ils éloignerent du moins l'Ordre de Saint Dominique ; & par un Arrêt du Conseil de l'Ile, les Ursulines de Saint Denis furent appellées.

(99) La Marquise d'Angenes étoit fille de M. Giraud, Capitaine de Milice de l'Ile S. Christophe, qui s'étant distingué, en 1666, lorsque les Anglois furent chassés de cette Ile, avoit obtenu des Lettres de Noblesse. Le Marquis de Maintenon d'Angennes étant allé aux Iles avec la Frégate du Roi, *la Sorciere*, pour donner chasse aux Forbans, épousa une de ses filles, qui étoit d'une beauté achevée. Il obtint ensuite le Gouvernement de Marie-Galante : mais quelques années après, aiant cedé ce Poste à M. Auger, dont le nom reviendra dans la suite, & qui avoit épousé sa Sœur, il se retira sur l'Habitation qu'il avoit achetée des Héritiers de M. du Parquet, premier Propriétaire de la Martinique. En mourant, il laissa deux Enfans ; le Marquis d'Angennes, Capitaine au Régiment de la Couronne, & une Fille.

(1) M. Bruneau.

dans la naiſſance de la Colonie. La Cacoïere du Juge Roïal eſt environnée d'une double haie d'Orangers, dont l'allée ſe termine à un petit Morne, au ſommet duquel on trouve une ſorte de parapet. Il couvre une porte, qui eſt percée dans un petit pan de mur, appuié d'un côté à la Montagne, & portant de l'autre ſur un précipice très roide & très creux. Le chemin eſt taillé à mi-côte, dans la Montagne, qui eſt ſingulierement eſcarpée; il eſt encore fermé par deux autres portes, ſemblables à la premiere. Sa largeur eſt de quinze à ſeize piés. On donne, à ce lieu, le nom de *Reduit*: c'eſt là, que, dans la crainte d'une irruption, les Habitans du quartier peuvent mettre en ſûreté leurs Femmes, leurs Enfans, leurs Beſtiaux & leurs meubles. Ils y font des caſes, couvertes de cannes. Ce chemin nous conduiſit dans une longue allée d'Orangers, bordée, de part & d'autre, par les Savanes & les Sucreries du Juge. Plus loin, nous entrâmes dans le Bois, qui dure plus de trois lieues. A l'entrée, nous vîmes une Croix, plantée par un des premiers Miſſionnaires de notre Ordre (2), en vertu de laquelle les Paroiſſes de la Cabeſterre nous ſont échues (3). Cabeſterre & Baſſe-terre ſont des noms en uſage dans les Iles, & qui demandent d'être expliqués. On entend, par le premier, la partie d'une Ile qui regarde le Levant, & qui eſt toujours rafraîchie par les vents aliſés, qui courent depuis le Nord juſqu'à l'Eſt-Sud-Eſt. La Baſſe-terre eſt la partie oppoſée. Dans celle-ci, les vents aliſés ſe font moins ſentir: elle eſt par conſéquent plus chaude, mais en même-tems la mer y eſt plus unie, plus tranquille, plus propre pour le mouillage & pour le chargement des Vaiſſeaux. Ordinairement les Côtes y ſont auſſi plus baſſes qu'aux Cabeſterres, où, pour la plûpart, elles ſont compoſées de hautes Falaiſes, contre leſquelles la mer bat & ſe briſe avec impétuoſité, parcequ'elle y eſt ſans ceſſe pouſſée par le vent.

Je ne pouvois aſſez admirer, continue Labat, la hauteur & la groſſeur des arbres de ces Forêts, ſurtout de ceux qu'on nomme *Gommiers*. Nous vîmes, en paſſant au Morne rouge, l'Habitation des Religieux de la Charité, & celles de pluſieurs Particuliers. On y éleve des Beſtiaux, & des Cacaoïers. Du Morne de la Calebaſſe, où nous arrivâmes un peu avant midi, nous eûmes le plaiſir de découvrir une grande partie de la Cabeſterre, qui de cette élevation, nous parut un Païs uni, beaucoup plus beau que celui que nous quittions, où l'on ne trouve que des Montagnes. On a taillé, dans ces Mornes, un chemin étroit, qui eſt, de ce côté-là, l'unique paſſage d'une partie de l'Ile à l'autre, & qu'on pourroit rendre impénétrable.

(2) Le P. Raymond, Breton, qui a publié un Dictionnaire de la Langue des Caraibes.

(3) L'Auteur nous apprend que les Dominiquains de la Province de Saint Louis, dont le Couvent principal eſt celui de la rue Saint Honoré, à Paris, ont été les Fondateurs des Miſſions de cet Ordre aux Iles. En 1658, le P. Raymond accompagnoit une partie des Habitans, qui alloient combattre les Sauvages, pour les chaſſer de la Cabeſterre, tandis qu'une autre partie s'étant embarquée pour la même Expédition, devoit rencontrer ceux qui alloient par terre, dans le Quartier qui a pris, depuis, le nom de Fort *Sainte Marie*. Les Jéſuites s'étoient joints à ceux qui s'étoient embarqués; & comptant d'arriver les premiers, ils ſe flattoient d'avoir l'adminiſtration du Spirituel de la Cabeſterre, parcequ'on étoit convenu qu'elle appartiendroit aux plus diligens. Ils furent trompés; le vent contraire les retarda, & donna le tems au P. Raymond de planter la Croix.

Lorſque

Lorſque nous fûmes deſcendus au pié de ce Morne, nous nous reposâmes près d'une petite Fontaine, qui eſt à la gauche du chemin.

A trois quarts de lieue de la Fontaine, on trouve une ſeconde Croix, plantée par un autre Dominiquain, dans un petit terrein défriché, qui ſert de Cimetiere pour les Negres Chrétiens du canton. Un peu plus loin, on deſcend, par un chemin étroit & taillé dans la pente d'un Morne, à la Riviere *Falaiſe*, après laquelle on entre dans une allée d'Orangers, qui ſert de clôture à la cacoïere d'un Habitant (4). Enfin, l'on rencontre, preſqu'à la ſortie du bois, une troiſieme Croix, nommée *Croix de la baſſe Pointe*, parcequ'elle eſt à côté du chemin qui conduit au Quartier & au Bourg de ce nom. Plus loin, on paſſe la Riviere *Capot*. Toutes les Rivieres de ce quartier ne ſont que des Torrens qui tombent des Montagnes, & qui groſſiſſent aux moindres pluies : elles n'ont ordinairement que deux ou trois piés d'eau. Celle du Capot eſt une des plus grandes de l'Ile : ſa largeur eſt ordinairement de neuf à dix toiſes ; ſa profondeur, de deux ou trois piés au milieu, & ſon eau très claire ; mais de groſſes maſſes de pierres, & quantité de cailloux, dont elle eſt remplie, rendent ſon paſſage dangereux pour peu qu'elle s'enfle. De cette Riviere à la Paroiſſe de la grande Anſe, on ne compte qu'une petite lieue, par une Savane qu'on traverſe. Le chemin eſt agréable, bordé d'allées d'Orangers ; mais difficile par l'inégalité du terrein, où l'on ne fait que monter & deſcendre. De la grande Anſe au Fond Saint Jacques, la diſtance eſt de deux lieues. On rencontre deux ou trois Mornes très hauts & très roides, juſqu'à la Riviere du Lorrain, qu'on ne paſſe point ſans peine. On paſſe enſuite celle du *Macé*. Celle du *Charpentier*, qui la ſuit, n'eſt pas grande ; mais elle fort dangereuſe, parcequ'elle coule ſur un ſable mouvant. Un Morne fort haut, que les deux Voïageurs monterent pendant la pluie, leur fit faire plus d'une chute. Enfin, ils arriverent fort tard à leur Habitation. Labat la décrit.

Ce terrein, dit-il, qui s'appelle le Fond Saint Jacques, eſt ſitué dans la Cabeſterre, à huit lieues du Fort Saint Pierre, à deux du Bourg de la Trinité, entre deux grands Mornes, qui laiſſent entr'eux un Païs plat d'environ deux cens cinquante pas de large, à côté duquel coule une petite Riviere qui porte le même nom. C'eſt un préſent que le Général du Parquet fit à l'Ordre, en 1654. Il eſt large de ſix cens pas ; & dans le tems de la donation, il avoit deux mille pas de hauteur, du bord de la Mer, vers les Montagnes qui ſont au centre de l'Ile. La Maiſon, ou le Couvent, occupe un petit terrein uni, à côté de la Riviere, & n'eſt qu'à trois cens pas de la mer. Il conſiſte en trois édifices de bois, qui renferment une cour quarrée de dix à onze toiſes, ouverte du côté de la Mer, & terminée par un Jardin de dix-huit à vingt toiſes. La Chapelle eſt à gauche. Une Sucrerie de vingt-deux piés de long ſur vingt-quatre de large, les Caſes aux Bagaces, & celles des Negres, avec un Moulin à eau, compoſoient le reſte des Bâtimens. Les Negres étoient environ ſoixante, de différens âges. Un ſi beau fond avoit été preſque ruiné, par la mauvaiſe œconomie des Adminiſtrateurs (5). Labat, dont on reconnut bientôt les talens, fut

(4) M. Courtois.

(5) Entre pluſieurs diſſipations, un Supérieur s'étant propoſé de retirer du libertinage pluſieurs Femmes de mauvaiſe vie qui

destiné à le réparer : mais pour lui donner l'occasion de s'instruire des usages du Païs, on le chargea, pendant quelque tems, de la conduite d'une Paroisse.

Ce fut celle du Quartier de Macouba ; il s'y rendit, avec un Negre Créole, qu'on lui avoit donné pour le servir. Sa route fut celle qu'on a vue, jusqu'à la Riviere Capot, d'où il traversa deux Habitations (6), dans un terrein plat & uni, élevé de trois ou quatre toises au-dessus de la Mer ; d'environ deux lieues d'étendue, depuis la Mer jusqu'au pié des Montagnes. Depuis la Riviere Capot, où commence la Paroisse de la *Bassepointe*, jusqu'à la grande Riviere qui sépare celle du Macouba de la Paroisse du Préchenr, on se trouve dans la meilleure & la plus belle partie de l'Ile. La plûpart des Habitations y sont séparées les unes des autres par de petites Rivieres, ou de profondes ravines, qui rendent à la vérité les chemins difficiles ; mais qui sont des bornes fort commodes pour les terres, & des retranchemens très faciles à garder. Labat décrit sa propre Paroisse, avec des circonstances qui regardent son Office, & qui donnent une idée du Spirituel de la Colonie. Après avoir traversé, dit-il, le Quartier de la Bassepointe ; j'arrivai au Macouba. » J'y vis, fort près de l'E-» glise, un petit Bâtiment de planches, de seize piés en quarré, avec » un petit appentis à côté, accompagné d'un autre petit édifice, couvert » de paille. Je jugeai que l'un étoit la Maison du Curé, & l'autre sa » Cuisine. Le Maître d'Ecole demeuroit au bord de la Mer ; il avoit la » clé du Presbytere, parcequ'il y avoit quelques mois que cette Paroisse » étoit sans Curé, & que celui de la Basse pointe la desservoit avec la » sienne. Une Negresse d'une Sucrerie voisine vint à moi, & me dit » de sonner la Cloche, pour appeller le Maître d'Ecole, qui parut quel-» ques momens après, apportant les clés de l'Eglise & du Presbytere. Il » se disposoit à m'aller chercher des œufs, pour mon souper, lorsque le » Marguillier de la Paroisse arriva. Aïant entendu sonner, il venoit s'in-» former de ce qu'il y avoit de nouveau. Il me proposa d'aller souper » & coucher chez lui, en attendant que mon logement fut préparé.

J'y consentis avec joie. Je montai sur mon Cheval, & lui sur le sien. La descente étoit très rude, pour arriver au bord de la Mer. J'avoue qu'elle me fit peur. C'étoit un chemin étroit, taillé dans un rocher de plus de quarante-cinq toises de haut, où je me serois cassé mille fois le cou, si mon Cheval s'étoit abbatu. Je voulus faire ce chemin à pié ; mais le Marguillier s'y opposa, en m'assurant que les Chevaux du Païs étoient accoutumés à ces routes. Le bord de la Mer offroit la Maison du Maître d'Ecole, celle du Chirurgien, & quelques Magasins où les Habitans du Quartier renfermoient leurs Sucres & d'autres Marchandises, jusqu'à l'arrivée

étoient venues de France, en leur fournissant dequoi mener une vie honnête, leur avoit fait des Billets de Sucre, à prendre sur l'Habitation, sans se mettre en peine s'il s'en fabriquoit assez pour les acquitter ; ni s'il resteroit aux Religieux dequoi vivre eux-mêmes. Ces Femmes ne manquerent point de se tromper ; & le paiement des billets, qui étoient en très grand nombre, fut rigoureusement exigé. T. I. p. 115.

(6) Celles de M. Courtois & de M. Poquer, la premiere de six à sept cens pas de largeur, la seconde de douze cens, avec trois Sucreries.

FABRIQUE DE L'INDIGO.

1. *La Trempoire*
2. *La Batterie*
3. *Le Diableau ou Reposoir*
4. *Plantes d'Indigo*
5. *Negres qui portent l'Indigo dans la Trempoire.*
6. *Caissons a secher l'Indigo.*
7. *Negres qui portent l'Indigo aux Caissons*
8. *Indigo qui égoutte*
9. *Clerge épineux*
10. *Commandeur.*
11. *Bois de Trompette.*

Tom XV *N° VIII.*

des Barques. Nous entrâmes dans une large ouverture, que deux Falaises escarpées laissent entr'elles. C'est dans cet espace que coule la Riviere du Macouba. On trouve, sous les Falaises, de grandes voûtes en arcades, avec des trous ronds, dans leur cintre, qui percent fort loin, & qu'on prendroit pour des tuïaux de cheminées. Je n'ai pû savoir d'où viennent ces trous; car, étant dans un rocher vif, sur lequel il y a plus de vingt-cinq toises de terre, ou de pierre, on ne peut les attribuer aux racines des arbres. La Riviere a quarante piés de large, & sa profondeur est ordinairement de deux piés. Nous arrivâmes à l'Habitation du Marguillier (7), où je fus bien traité.

Administration spirituelle de l'Ile

A l'occasion de sa Paroisse, Labat continue d'expliquer comment le Spirituel est administré, dans les Iles Françoises. On y voïoit autrefois quelques Prêtres Séculiers; mais les Religieux de différens Ordres, qui avoient accompagné les premiers Colons, s'y sont toujours maintenus; & depuis longtems, la Cour en exclut tous les autres Ecclésiastiques.

A l'arrivée de l'Auteur, toutes les Paroisses de la Martinique étoient desservies par des Jésuites, des Capucins & des Dominiquains, qu'on nomme aux Iles les Peres blancs, comme les Jésuites y sont nommés les Peres noirs. Les Jésuites desservoient cinq Paroisses; celles du Fort Saint Pierre, du Précheur, du Carbot, de la Case-Pilote, & du cul-de-sac à Vache: depuis, ils ont cedé cette derniere Paroisse aux Capucins.

Les Capucins avoient les Paroisses du Fort Roial, du Trou au Chat, du cul-de-sac Marin, & deux autres, qui sont aux Anses *Darlat*.

Les Dominiquains avoient la Paroisse du Mouillage, dont l'Eglise leur appartenoit; & six autres Paroisses à la Cabesterre, nommées Sainte Anne de Macouba, Saint Jean-Baptiste de la Bassepointe, Saint Hiacinte de la grande Anse, Saint Paul du Marigot, Sainte Marie du même Quartier, & la Trinité, qui est un Port & un Bourg considérable de la Cabesterre.

A la Guadeloupe, il y avoit des Capucins, des Dominiquains & des Carmes chaussés, de la Province de Touraine. Ces Carmes faisoient passer aussi des Desservans, dans les Paroisses de Marie-Galante & des Saintes. Les Jésuites ont une Sucrerie & grand nombre d'Esclaves à la Guadeloupe, avec une belle Maison & une Eglise dans le Bourg; mais ils ne sont chargés que du soin des Negres, qui se trouvent dans la Paroisse des Carmes. La Grenade est desservie par des Capucins, depuis 1664, que les Dominiquains en furent dépossédés. Avant la cession de Saint Christophe aux Anglois, cette Ile avoit des Jésuites, des Capucins & des Carmes. Le Spirituel de Sainte Croix a toujours été administré par les seuls Dominiquains, jusqu'en 1696, que cette Colonie fut transportée à Saint Domingue. Les Iles de Saint Martin & de Saint Barthelemy sont desservies par des Capucins, après l'avoir été fort longtems par l'Ordre de Saint Dominique. Les Jésuites ont un Missionnaire dans l'Ile de Saint Vincent, pour la conversion des Caraïbes. On a vû, dans l'article de Saint Domin-

(7) Nommé M. Dauville. Le Capitaine du Quartier se nommoit M. Michel. Labat loue beaucoup la politesse & la générosité de tous les Habitans de sa Paroisse; mais en faisant connoître leur naissance, leur caractere & leurs avantures, il ne fait pas grace à leurs ridicules. C'est ce qui l'a fait accuser d'un peu de malignité.

gue, la distribution des Paroisses, & celle des Religieux qui les desservent.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

C'est le Roi qui entretient les Religieux Curés des Iles du Vent, c'est-à-dire de toutes les Iles Françoises, à l'exception de Saint Domingue. Leurs pensions se prennent sur le Domaine Roïal. Toutes les Cures anciennes ont douze mille livres de Sucre brut ; & les nouvelles, neuf milles livres.

la Martinique.

Comme les Paroisses des Jésuites, à la Martinique, sont toutes anciennes, elles sont toutes à douze mille ; & celle du Fort Saint Pierre a de plus, neuf mille livres, pour un second Desservant. Les Paroisses des Capucins y sont toutes à neuf mille, excepté celle du Fort roïal, qui a vingt-un mille livres pour deux Desservans : ils ont d'ailleurs cinq cens francs en especes, en qualité d'Aumôniers roïaux du Fort. Les Paroisses des Dominiquains, dans la même Ile, étant de différente nature, leurs pensions different aussi : celle du Mouillage a vingt-un mille livres de Sucre pour deux Desservans ; celles de la Bassepointe & de Sainte Marie, chacune douze mille livres, & toutes les autres neuf mille : mais pour y mettre de l'égalité, les Supérieurs de l'Ordre prennent sur la plus forte, dequoi leur faire à toutes un revenu fixe de douze mille livres.

A l'égard du Casuel, il varie, suivant la différence des lieux. D'ailleurs il ne consiste que dans les droits de sépulture & de mariage, & dans la publication des Bancs pour les personnes libres. On n'exige rien des Esclaves, ni de leurs Maîtres pour eux. La levée des Corps, que le Curé doit prendre à leur Maison, est taxée, dans les Paroisses du Fort Saint Pierre, du Mouillage & du Fort Roïal, à quinze livres ; dans les autres, à six. On donne, dans les trois premieres, neuf livres pour une grande Messe ; & dans le reste de l'Ile, quatre livres dix sols. Les Messes basses, les publications de Bancs, les certificats de Baptême, les Mariages & les Sépultures sont à vingt sols. A l'égard des autres Fonctions, on prend, dit Labat, ce que les Fideles présentent ; mais on ne demande jamais rien.

Les pensions se païoient d'abord en Sucre brut. La guerre le réduisit à si bas prix, qu'à peine pouvoit-il se négocier, en Marchandises, sur le pié d'un écu pour cent ; tandis que toutes les provisions, qui venoient de France, étoient d'un prix excessif. Ensuite, le Sucre étant encheri du double en 1647, & plus encore après la Paix de Riswick, les Fermiers du Domaine obtinrent un Arrêt du Conseil d'Etat, qui fixa toutes les Pensions du Clergé, comme celles de l'Etat-Major, à quatre livres dix sous le cent, quoiqu'en même-tems ils exigeassent six livres par cent de Capitation (8). Elles sont demeurées depuis, sur ce pié.

Suite de la Description.

Les fonctions pastorales de Labat ne l'empêcherent point de visiter diverses parties de l'Ile, dont il donne la Description. Pour se rendre du Macouba au Fort roïal, qu'il étoit impatient de voir, il se rendit au Fort Saint Pierre, d'où l'on n'y compte que sept lieues par terre : mais le chemin étant des plus incommodes, parceque ce Païs n'est composé que de Montagnes, il prit le parti de le faire en Canot, le long de la Côte. Cette petite Voiture de Mer, établie à Saint Pierre, d'où l'on peut aller ainsi au Fort roïal & revenir en un jour, ne coûte qu'un écu pour chaque per-

(8) Labat rejette cette injustice sur le Directeur du Domaine, qui se nommoit de la Bruneliere, & qu'il traite d'insigne Maltotier.

sonne, ou fix pour celui qui la loue toute entiere. Elle eſt couverte d'une groſſe toile godronnée, & gouvernée par un Negre, avec quatre ou cinq Rameurs. On part trois ou quatre heures avant le jour, pour arriver au Fort roial ſur les ſept heures du matin; & l'on ſe remet en Mer à quatre heures du ſoir, pour arriver à Saint Pierre ſur les ſept heures. Un autre avantage eſt de ne rien païer pour le Domeſtique, blanc ou noir, qu'on mene avec ſoi. Mais faiſons parler Labat, qui a toujours l'art d'intéreſſer par un mélange de circonſtances inſtructives ou curieuſes. Nous eûmes, dit-il, un grain violent de vent & de pluie, qui nous obligea de mettre à terre dans une Anſe, à deux lieues ſous le vent du Fort Saint Pierre, & de nous retirer ſous une grande voûte naturelle, qui s'offre dans une Falaiſe. La toile godronnée de notre Canot avoit été emportée par le vent. Nous nous rembarquâmes après cet orage. Quoique la diſtance de Saint Pierre au Fort roïal ſoit de neuf grandes lieues par Mer, il n'étoit qu'environ ſix heures & demie lorſque nous y arrivâmes. Ma premiere viſite fut chez les Peres Capucins, qui ſont Curés de la Ville & Chapelains du Fort. Ils deſſervent toutes les Paroiſſes, depuis le Fort roïal juſqu'à la Pointe orientale de l'Ile qui ſe nomme Pointe des Salines, & qui ſépare leur Juriſdiction ſpirituelle de la nôtre.

Le Comte de Blenac, à qui je me fis préſenter enſuite, me propoſa de demeurer au Fort, pour y prendre la conduite des travaux: je m'en excuſai, par la dépendance où j'étois de mes Supérieurs; mais l'opinion, qu'on lui avoit donnée de moi, lui fit ſouhaiter que je viſſe au moins la Fortereſſe. J'y trouvai l'Ingénieur, qui faiſoit travailler à un grand corps de logis, faiſant face à la Mer, dont l'étage de deſſous, qui étoit ſous terre, étoit deſtinée pour les Magaſins des vivres, les Fours & d'autres beſoins; celui du rez-de-chauſſée pour le logement du Général, & celui de deſſus pour ſervir de Salle d'armes, avec des logemens pour les Officiers. Cet Ingénieur étoit un Gentilhomme de Languedoc (9), d'une expérience & d'une habileté diſtinguées. Si ſon conſeil eût été ſuivi, le Fort roial ſeroit imprenable; mais les avis les plus ſages ne ſont pas toujours ceux qui prévalent. Je fis le tour de la Fortereſſe. Quoiqu'elle ait quelque apparence, à la premiere vûe, il ne faût pas la conſidérer longtems pour y remarquer de fort grands défauts. On en accuſoit un autre Ingénieur, (10) qui aiant été chargé d'exécuter le deſſein qu'un habile Homme (11) avoit tracé en 1675, en avoit ſubſtitué un autre, ſous prétexte d'éviter une dépenſe exceſſive, & n'avoit réuſſi au contraire qu'à l'augmenter, par des fautes qui ont coûté un travail & des ſommes infinies, ſans qu'il ait été poſſible de les réparer entierement.

Fort roïal, & ſon attaque par Ruyter.

Cette Fortereſſe eſt ſituée ſur une hauteur, en forme de preſqu'Ile, compoſée d'une roche tendre, ou d'un tuf, qui ſe creuſe aſſez facilement quand on eſt un peu au-deſſous de ſa ſuperficie. Ce terrein eſt élevé d'environ quinze à dix-huit toiſes au-deſſus de la Mer, qui l'environne de toutes parts, à l'exception d'une petite langue de terre qui le joint à l'Ile, & dont la largeur eſt de dix-huit à vingt toiſes. Dans l'attaque des Hol-

(9) Nommé M. de Caylus.
(10) M. Payen.
(11) M. Blondel.

landois, en 1674, cette motte de terre, qu'on nommoit déja le Fort roïal, n'avoit pour toute fortification qu'une double Paliſſade, qui fermoit cette petite langue par le bas, avec un autre rang ſur la hauteur, & deux Batteries à barbette; une, ſur la pointe, pour défendre l'entrée du Port, qu'on nomme le carenage, & l'autre du côté de la Rade. Le terrein, qu'occupe à préſent la Ville, étoit un Marais plein de roſeaux. On y voïoit ſeulement quelques mauvaiſes Caſes, qui ſervoient de Magaſins pour les Marchandiſes, lorſque les Vaiſſeaux étoient dans le carénage, pendant la ſaiſon des Ouragans.

L'attaque des Hollandois, ſous les ordres de l'Amiral Ruyter, me fut racontée par un ſi grand nombre de Témoins oculaires, ſans aucune variation dans les circonſtances, qu'on doit plus de confiance à mon récit qu'aux Gazettes du tems. Tout eſt ſingulier dans cette avanture. Les Magaſins étoient pleins d'Eau-de-vie & de Vin, lorſque Ruyter fit deſcendre ſes Trouppes, ſous la conduite du Comte de *Stirum*. Ses Soldats n'y trouvant aucune réſiſtance, ſe mirent à les piller, & bûrent avec ſi peu de modération, qu'ils n'étoient plus en état de ſe tenir ſur leurs piés, lorſqu'il fallut marcher à l'aſſaut. Il ſe trouvoit, dans le carenage, une Flutte de vingt-deux pieces de Canon, & un Vaiſſeau de Roi de quarante-quatre, commandé par le Marquis d'Amblimont, ſucceſſeur du Comte de Blenac au Gouvernement Général des Iles. Ces deux Bâtimens firent un ſi terrible feu ſur ces Ivrognes, qui tomboient à chaque pas, qu'ils en tuerent plus de neuf cens. Leur Chef fut du nombre. Le feu des Vaiſſeaux, ſecondé par celui des Paliſſades, força l'Officier, qui avoit ſuccedé au Comte de Stirum, de faire battre la retraite: il fit un épaulement, avec les tonneaux que ſes gens avoient vuidés, pour mettre à couvert un reſte de vivans & de bleſſés, & leur donner le tems de revenir de l'ivreſſe. Ruyter, qui vint à terre le ſoir, après avoir paſſé tout le jour à canoner ce Rocher, fut extrêmement ſurpris de voir plus de quinze cens Hollandois tués ou bleſſés. Il prit auſſi-tôt la réſolution d'abandonner une ſi funeſte entrepriſe, & de faire embarquer le reſte de ſon monde pendant la nuit.

Dans le même tems le Gouverneur de l'Ile (12) aſſembloit ſon Conſeil, où l'on réſolut d'abandonner le Fort, après avoir fait enclouer le Canon, parceque celui des Ennemis aïant abbattu la plus grande partie des retranchemens, il étoit à craindre qu'on ne pût réſiſter à l'aſſaut, lorſque les Hollandois auroient achevé de cuver leur Vin. Mais cette réſolution ne pût être exécutée avec tant de ſilence, qu'ils n'entendiſſent beaucoup de bruit dans le Fort: ils le prirent pour le prélude d'une ſortie, dont Ruyter appréhenda les effets, dans l'état où ſes gens étoient encore. Une partie étoit déja rembarquée. L'épouvante ſe répandit parmi les autres. Ils ſe jetterent avec tant de précipitation dans leurs Chaloupes, qu'ils abandonnerent leurs Bleſſés, leurs attirails de guerre, & même une partie de leurs armes; tandis que les Aſſiegés, allarmés auſſi du bruit qu'ils entendoient & le prenant pour la marche de l'Ennemi qui s'avançoit à l'aſſaut, ne ſe preſſerent pas moins de paſſer dans leurs Canots. Enfin cette mutuelle ter-

(12) M. de Sainte Marthe. Le Gouverneur Général étoit alors M. de *Baas*.

reur aïant fait fuir les uns & les autres, il ne reſta dans le Fort qu'un Suiſſe, qui s'étant enivré dès le ſoir, dormoit tranquillement, & n'entendit rien de ce qui ſe paſſoit autour de lui; de ſorte qu'à ſon réveil, il fut étonné de ſe voir tranquille poſſeſſeur de ce Poſte, ſans Amis comme ſans Ennemis. D'Amblimont, qui ne fut point averti de cette double retraite, recommença dès la pointe du jour, à faire jouer ſon artillerie: mais ne voïant paroître perſonne au Fort, & n'entendant plus rien dans le Camp des Ennemis, dont les roſeaux lui cachoient la vûe, il mit à terre un Sergent & quelques Soldats, pour aller aux obſervations. Ce petit Détachement ne trouva que des Morts, des Bleſſés, & quelques Ivrognes, qui dormoient encore dans les Magaſins: il en avertit le Capitaine, qui fit reprendre auſſi-tôt poſſeſſion de la Forteresſe, par tout ce qu'il avoit de Trouppes à bord. Dès la même année, on commença des Ouvrages, dont une partie ſubſiſte encore, & qui conſiſtoient principalement en pluſieurs batteries, les unes à barbette, d'autres à Merlons, qui environnoient toute la pointe, & qui battoient ſur la Rade, ſur la Paſſe & ſur la Baie.

Voiages et Etablissem. aux Antilles. la Martinique.

Aujourd'hui, la langue de terre, qui joint la Preſqu'Ile où le Fort eſt bâti avec la terre de l'Ile, eſt fortifiée de deux petits demi-baſtions, & d'une très petite demi Lune, qui couvre la Courtine, avec un Foſſé rempli d'eau de Mer, un chemin couverr paliſſadé, & un glacis. La porte du Fort eſt dans le flanc du demi-baſtion, du côté du carenage, avec un Eſcalier fort étroit, qui conduit à une Platte-forme, montée de quelques pieces de Canon. Au bout de cette Platte-forme, un autre Eſcalier en fait trouver une ſeconde. Tout le côté qui regarde le carénage eſt fermé d'un double mur, avec quelques flancs. Le côté de la Mer n'a qu'un parapet, avec des embraſures. On a formé, au-deſſus de la Porte, une troiſieme Platte forme, avec du Canon, pour battre une hauteur qui commande la Forteresſe de l'autre côté du Port. La Garniſon ordinaire eſt d'environ quatre cens Soldars de Marine.

Le deſſein de M. de Caylus étoit d'iſoler entierement cette motte de terre; mais en y laiſſant un front aſſez large pour contenir deux bons Baſtions, & une grande Demie-lune, avec un chemin couvert qui auroit eu pour avant-foſſé, le Canal même, qui auroit iſolé le terrein. La dépenſe eut été beaucoup moindre, & la Place, ſans comparaiſon plus forte.

Les rues de la Ville, qu'on a bâtie depuis, près du Fort roïal, ſont tirées au cordeau, mais bordées de Maiſons fort inégales. En 1695, on en voïoit pluſieurs de maçonnerie, qui ſembloient déja menacer ruine, parceque tout le terrein que la Ville occupe eſt un ſable mouvant, où plus on creuſe, moins on trouve de ſolidité. L'expérience a fait connoître que pour y faire des édifices durables, il falloit mettre le Morrier & les premieres aſſiſes, ſur une ſorte d'herbe, aſſez ſemblable au Chien-dent, dont ce terrein eſt couvert; & tous les Habitans ont adopté cette méthode. Malheureuſement, au lieu de la ſuivre pour bâtir l'Egliſe, on a fait un grillage, qui a demandé des frais conſidérables, & qui n'a point empêché que les murs, travaillant beaucoup, ne ſoient ſurplombés & ouverts, en pluſieurs endroits. Cette Egliſe eſt longue d'environ cent trente piés, ſur trente de large, avec deux Chapelles qui font la Croiſée. Les fenêtres

Voiages et Etablissem. aux Antilles.

la Martinique.

font à-peu-près le même effet que le Capuchon des Religieux qui la desſervent ; c'eſt-à-dire qu'elles ſont formées par deux arcs de cercle, qui forment un angle fort pointu. L'intérieur a peu d'ornemens ; & pour augmenter la difformité on y a fait un Portail de pierre griſe, dont les joints, larges de plus d'un pouce, ſont remplis d'un Mortier fort blanc, qui eſt terminé en pointe comme le comble, ſans amortiſſement & ſans ordre.

Conſeil Supérieur de la Martinique.

La Ville du Fort roïal eſt non-ſeulement la réſidence ordinaire du Gouverneur Général, mais le ſiége du Conſeil Supérieur. Il eſt compoſé du Gouverneur Général, de l'Intendant, du Gouverneur Particulier de l'Ile, de douze Conſeillers, d'un Procureur Général, & des Lieutenans-de-Roi, qui y ont droit de ſéance & voix délibérative. L'Aſſemblée ſe tient de deux en deux mois, & juge en dernier reſſort toutes les cauſes qui y ſont portées directement, comme les appels des Sentences du Juge roïal & de ſes Lieutenans. Le Gouverneur Général y préſide ; mais c'eſt l'Intendant, & dans ſon abſence le plus ancien Conſeiller, qui recueille les avis & qui prononce. Dans l'abſence du Gouverneur Général, l'Intendant préſide & prononce. Les Charges de Conſeillers ne s'achetent point : elles ne doivent être données qu'au mérite, quoiqu'elles s'accordent ſouvent aux recommandations. C'eſt le Sécretaire d'Etat du Département de la Marine qui expédie leurs Brevets. Ils n'ont point de gages ; tous leurs profits ſe réduiſent à l'exemption du droit de Capitation pour douze Negres, avec quelques légers émolumens pour leurs vacations. Auſſi ces Places ne ſont-elles recherchées que pour l'honneur. On aſſure qu'elles donnent la Nobleſſe à ceux qui meurent dans l'exercice, ou qui obtiennent des Brevets de Conſeiller honoraire, après les avoir poſſedées pendant vingt ans. En revenant au Fort Saint Pierre, Labat vit de ſon Canot une belle Sucrerie (13) dans un lieu nommé la Pointe des Negres. Il vit enſuite le Bourg & l'Egliſe de la *Caſe-Pilote*. Tout ce terrein eſt fort élevé, & coupé ſans ceſſe par des Mornes ; la plûpart des fonds, qui les ſéparent, ſont en Savanes, où l'on voit beaucoup de *Canificiers* : c'eſt le nom qu'on donne aux arbres qui portent la Caſſe, Marchandiſe autrefois fort recherchée : mais tous les Habitans de la Baſſe-terre aiant planté des Canificiers à l'envi, elle perdit ſa valeur. On recueilloit plus de Caſſe, aux Iles Françoiſes, qu'on n'en pouvoit conſommer dans toute l'Europe. D'ailleurs, elle n'eſt pas moins eſtimée que celle du Levant. Les Canificiers y ſont naturels ; c'eſt-à-dire qu'ils n'y ont point été tranſportés. En 1705, lorſque Labat quitta tout-à-fait les Iles, la Caſſe n'y valoit que ſept livres dix ſ. le quintal ; & comme elle occupe beaucoup de place dans un Vaiſſeau, le partage, entre les Marchands & le Propriétaire du Navire eſt de moitié pour le fret. Pendant que les Juifs avoient la liberté d'être aux Iles, ils faiſoient confire quantité de ſiliques de Caſſe, pour l'Europe. Leur méthode étoit de les cueillir extrêmement tendres, & lorſqu'elles n'avoient encore que deux à trois pouces de longueur ; de ſorte qu'on mangeoit la ſilique même, avec tout ce qu'elle contenoit. Cette confiture étoit agréable, & tenoit le ventre libre. Les Juifs confiſoient auſſi les fleurs, & leur

ſiliques de Caſſe confites.

(13) On ne laiſſe pas d'en faire encore ; mais Labat aſſure qu'elle n'approche point de celle des Juifs.

conſervoient

conſervoient leur couleur naturelle, ſous le Candi dont ils avoient l'art de les couvrir : elles produiſoient le même effet que les Siliques. Mais depuis l'expulſion des Juifs, ſoit qu'ils aient emporté leur ſecret, ou qu'on n'ait pas pris la peine de l'emploier, cette confiture a perdu ſa réputation

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

LA MARTINIQUE.

Bourg & Port de la Trinité.

Le Bourg de la Trinité, où Labat eut la curioſité de ſe rendre, du Fond Saint Jacques, en eſt éloigné de deux grandes lieues. Le chemin eſt aſſez beau, à l'exception de deux Mornes très hauts & très roides, qu'il faut traverſer, d'une terre rouge, & fort gliſſante à la moindre pluie ; ſans compter la Riviere de Sainte Marie, qui changeant de lit pour peu qu'elle ſoit enflée des eaux de la Mer, eſt toujours fort dangereuſe. Le Port de la Trinité eſt un grand enfoncement, qui forme une longue Pointe, nommée la Pointe de la Caravelle, donr il eſt couvert du côté du Sud-Eſt. De l'autre, il eſt fermé par un Morne aſſez haut, d'environ quatre cens pas de longueur, qui ne tienr à la terre de l'Ile que par un Iſthme, ou une langue de terre de trente-cinq à quarante toiſes de large. Le côté de l'Eſt, oppoſé au fond du Golfe, eſt fermé par une chaîne de rochers, qui paroiſſent à fleur d'eau en Mer baſſe, & ſur leſquels Labat juge qu'on pourroit établir une batterie fermée. C'eſt une opinion fauſſe, dit-il, que celle de quelques Philoſophes, qui n'admettent point de flux ni de reflux entre les deux Tropiques, ou qui l'y croient du moins preſqu'imperceptible. Le flux ordinaire, aux Iles de la Martinique & de la Guadeloupe, monte à quinze ou dix-huit pouces ; & dans les *Sizigices*, c'eſt-à-dire les Nouvelles & les Pleines Lunes, il paſſe beaucoup deux piés. L'entrée du Port eſt à l'Oueſt de ces deux Récifs, entr'eux & la Pointe du Morne. Cette Pointe, qui eſt baſſe, & naturellement arrondie, eſt défendue par quelques pieces de Canon.

Le Bourg n'étoit alors compoſé que de ſoixante ou quatre-vingt Maiſons, bâties ſur une ligne courbe, qui ſuivoit la figure du Golfe ou du Port. L'Egliſe, qui n'étoit que de bois, & d'une grandeur médiocre, occupoit le centre de l'enfoncement. Mais la Trinité s'eſt conſidérablement accrue, depuis qu'on fabrique, dans ce Quartier, beaucoup de Sucre, de Cacao, de coton, & d'autres Marchandiſes, qui attirent un grand nombre de Vaiſſeaux, ſurtout de Nantes. Ils y trouvent un débit certain de celles qu'ils y apportent de l'Europe, parceque les Habitans des Quartiers voiſins, qui ſont fort peuplés, aiment mieux ſe fournir près d'eux, que de faire venir leurs beſoins de la Baſſeterre. D'ailleurs les Vaiſſeaux ont l'avantage d'y être en ſûreté, pendant la ſaiſon des Ouragans, dans un Port très ſûr : & lorſqu'ils le quittent, pour retourner en Europe, ils ſe trouvent au vent de toutes les Iles ; ce qui leur épargne plus de trois cens lieues, qu'ils auroient à faire pour aller chercher le débarquement ordinaire de Saint Domingue ou de Portoric.

La Paroiſſe de la Trinité comprenoit alors tout le reſte de la Cabeſterre, & s'étendoit depuis la Riviere ſalée, qui la ſépare de celle de Sainte Marie, juſqu'à la Pointe des Salines ; c'eſt-à-dire l'eſpace de quinze lieues. Mais la difficulté du Service ſpirituel, dans une ſi grande diſtance, a fait établir, depuis, deux autres Paroiſſes ; l'une au cul-de-ſac Robert, & l'autre au cul-de-ſac François.

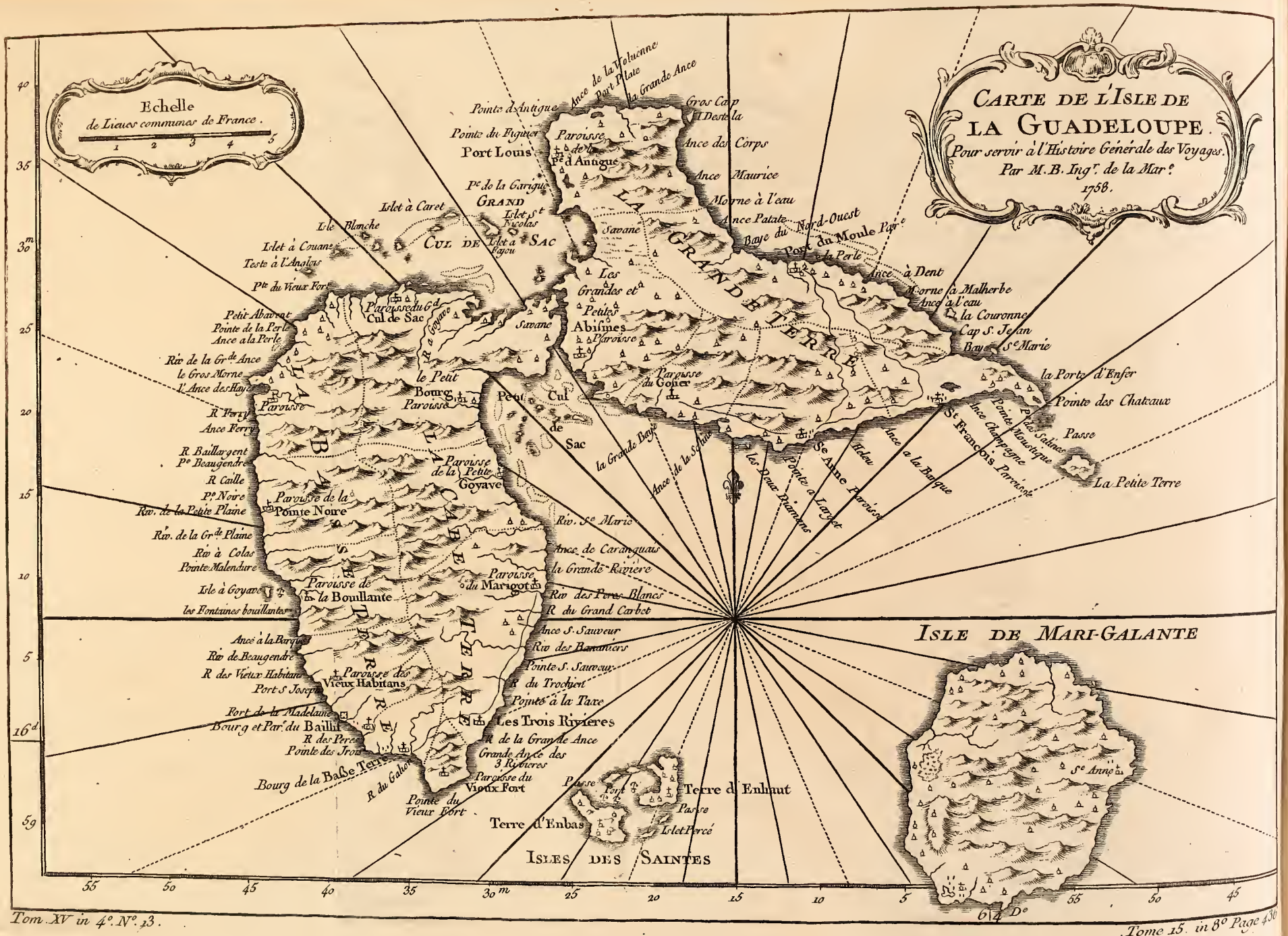
Le grand enfoncement, qu'on nomme le cul-de-ſac Robert, a près de deux lieues de profondeur. Il eſt fermé par deux Pointes, ou Caps, dont celle de l'Eſt s'appelle *Pointe à la Roſe*, & celle de l'Oueſt *Pointe des Galions*. Son ouverture eſt couverte par un Ilet d'une lieue de tour, qui ſe nomme l'Ilet Monſieur. Un autre, plus avancé en Mer, couvre la Pointe orientale du premier; de ſorte que ne laiſſant entr'eux qu'un Canal, & ſervant tous deux à couvrir toute l'ouverture du cul-de-ſac, ils rendent ce Port fort ſûr. On n'y peut entrer que par trois paſſages; l'un, qui eſt entre les deux Ilets, profond, ſans danger, & large de cinquante à ſoixante toiſes; les deux autres, entre les extrêmités des Ilets & les Pointes de la terre de l'Ile, mais qui ne peuvent recevoir que des Barques & de fort petits Vaiſſeaux. Ce cul-de-ſac forme naturellement un ſi beau Port, qu'il contiendroit la plus nombreuſe Flotte, & qu'en pluſieurs endroits les Vaiſſeaux peuvent y mouiller aſſez près de terre, pour y deſcendre avec une planche. Ce Quartier offre quantité de belles Habitations (14).

Il s'en faut beaucoup que le cul-de-ſac François ſoit auſſi beau, pour la largeur, ou la profondeur; c'eſt-à-dire pour ſon enfoncement dans les terres, car l'eau n'y manqueroit point aux plus grands Navires, ſi l'entrée ne leur étoit fermée par une barre de ſable mouvant, qui change de ſituation, ſuivant le changement des Marées, ou ſuivant la violence de la Riviere. Dans un des Ilets, qui ferment ce cul-de-ſac, on trouve une pierre de taille, blanche & tendre, qui, réſiſtant aſſez bien au feu, ſert à compoſer les Fourneaux des Sucreries. La Riviere n'a pas moins de trente-cinq à quarante toiſes de large, & porte le nom du cul-de-ſac. Elle eſt d'une profondeur extraordinaire, & la Mer lui communique le goût de ſes eaux, juſqu'à deux mille pas de ſon embouchure. Quantité de Mangles, qui la bordent des deux côtés, rétréciſſent ſon lit, & la défendent heureuſement contre les deſcentes. Elle eſt fort poiſſonneuſe; mais les Requins & les Becunes y rendent la pêche très dangereuſe. Entre pluſieurs Habitations, Labat en vante une (15) qui eſt à cinq ou ſix cens pas de l'endroit où la Riviere ceſſe d'être navigable pour les Barques. Le Propriétaire a fait creuſer un Canal de neuf ou dix piés de large, qui porte les Canots & les Chaloupes juſqu'à la porte de ſa Sucrerie, avec des rigoles qui traverſent ſa Savane, & qui ont ſervi à deſſécher les terres baſſes & noïées.

Caches de la Martinique.

A l'occaſion des deſcentes, que les Habitations peuvent craindre en tems de guerre, Labat nous apprend de quelle maniere on cache ce qu'on veut ſauver. Si ce ſont des meubles ou des proviſions, qui puiſſent réſiſter à l'humidité, comme de la Vaiſſelle, des ferremens, des uſtenſiles de Cuiſine, des Barils de Viande, de Vin, ou d'Eau-de-vie; on fait, au bord de la Mer, une foſſe de huit à dix piés de profondeur, afin que les Ennemis, ſondant avec leurs épées, ne puiſſent rien ſentir de plus dur que le ſable ordinaire. Lorſqu'on a mis dans la foſſe ce qu'on veut cacher, & qu'on l'a remplie du même ſable, on jette à la Mer ce qu'il y a de ſurplus, pour ne rien laiſſer d'élevé ſur le terrein. On y jette de l'eau, qui le rend plus ferme; & l'on n'oublie point de s'aligner à deux ou trois arbres des environs, ou

(14) Surtout celles de MM. Monel & M. Février. (15) Celle de M. Joyeux.


CARTE DE L'ISLE DE
LA GUADELOUPE.
Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages.
Par M.B. Ingr de la Mre
1758.
Echelle
de Lieues communes de France.
1 2 3 4 5
LA GRANDE TERRE
LA BASSE TERRE
Port Louis
Cul de Sac
Bourg
Goyave
Pointe Noire
Bourg de la Basse Terre
Vieux Habitans
Les Trois Rivieres
Vieux Fort
Terre d'Enhaut
Terre d'Enbas
Isles des Saintes
Isle de Mari-Galante
Sainte Anne
Le Moule
Le Gosier
Abismes
Anse à Dent
Cap S. Jean
Pointe des Chateaux
La Petite Terre
Grande Anse
Port Plate
Anse Maurice
Anse Patate
Baye du Moule
Anse à la Barque
Anse de Caranguais
la Grande Riviere
Riv. des Peres Blancs
R. du Grand Carbet
Anse S. Sauveur
Riv. des Bananiers
Pointe S. Sauveur
R. du Trochet
Pointe à la Taxe
R. de la Grande Anse
Grande Anse des 3 Rivieres
Pointe du Vieux Fort
Anse à la Barque
Riv. de Beaugendre
R. des Vieux Habitans
Port S. Joseph
Fort de la Madelaine
Bourg et Par. du Bailliff
R. des Peres
Pointe des Trois
R. du Gabot
Pointe à la Barque
Les Deux Diamans
Anse de la Source
la Grande Baye
Pointe à Larcyet
Pointe Roustique
Petite Saline
Passe
Anse Champagne
St. François Paroisse
Ste Anne Paroisse
Riv. Ste Marie
Pointe d'Antigue
Pointe du Figuier
Gros Cap
l'Desterla
Anse des Corps
Morne à l'eau
Savane
Les Grandes et Petites
Paroisse du Gosier
la Porte d'Enfer
Anse à la Perle
Pointe de la Perle
Petit Abaurat
Pte du Vieux Fort
Teste à l'Anglois
Islet à Couane
Isle Blanche
Islet à Caret
Islet à Fajou
Islet St Nicolas
Paroisse du Gd Cul de Sac
Savane
R. à Goyave
Paroisse du Petit Bourg
Paroisse de la Petite Goyave
Paroisse de la Pointe Noire
Paroisse de la Boullante
Paroisse du Mariot
Paroisse des Vieux Habitans
Paroisse du Vieux Fort
Isle à Goyave
les Fontaines bouillantes
Riv. à Colas
Pointe Malendure
Riv. de la Gde Plaine
Riv. de la Petite Plaine
R. Caille
Pte Noire
R. Baillargent
Pte Beaugendre
R. Ferry
Anse Ferry
Riv. de la Gde Anse
le Gros Morne
l'Anse des Hayes
Paroisse
Passe
Islet Percé
Fort
Ste Anne
Tome 15. in 8° Page 430
Tom. XV in 4°. N°. 13.
614 De

à quelque groſſe roche, pour retrouver plus facilement le dépôt, à l'une ou l'autre de ces deux marques. Si les effets ne peuvent être tranſportés au bord de la Mer, on fait des trous en terre, dans un terrein ſec. Ceux qui choiſiſſent une Savane, levent adroitement la premiere couche de terre, comme on fait pour couper du gazon; & mettant des toiles autour du lieu qu'ils veulent creuſer, ils y poſent la terre qu'ils tirent du trou, afin qu'il ne s'en répande rien ſur l'herbe voiſine. Ils donnent, au trou, le moins d'ouverture qu'ils peuvent par le haut. Après y avoir mis leurs effets, ils le rempliſſent de terre, qu'ils foulent ſoigneuſement; ils y jettent de l'eau, ils mouillent l'herbe ou les Cannes, qu'ils ont levées. Tout reprend ſa place, & ſon apparence naturelle. La terre qui reſte eſt portée fort loin, & les environs, où l'herbe paroît foulée, ſont arroſés pluſieurs fois, afin qu'en ſe relevant elle reprenne bientôt ſa verdure. A l'égard des toiles, ou des étoffes de Soie, des Papiers, & de tout ce qui craint l'humidité, on les met dans de grandes Calebaſſes, coupées vers le quart de leur longueur; on en couvre l'ouverture, avec une autre Calebaſſe; & ces deux pieces ſont jointes enſemble avec une ficelle de Pite. Cette eſpece de Boîte, qu'on appelle *Coyembouc*, eſt une ancienne invention des Sauvages. Lorſqu'elle eſt remplie & bien fermée, on l'éleve entre les branches de Châtaignier, ou des autres arbres à grandes feuilles, qui ſont ordinairement couronnés de Lianes. On fait paſſer, par deſſus le Coyembouc, quelques Lianes, dont on treſſe un peu les bouts; ce qui le cache ſi bien, qu'il eſt impoſſible de l'appercevoir; & les feuilles, dont il eſt couvert, empêchent la pluie d'y cauſer la moindre humidité. Mais il faut que cette opération ſe faſſe ſans la participation des Negres: parceque l'Ennemi ne manque point de mettre à la gêne ceux qui tombent entre ſes mains, pour les forcer de découvrir le tréſor de leurs Maîtres.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. la Martinique.

§ III.

VOÏAGES A LA GUADELOUPE.

C'est à l'Hiſtoire générale des Antilles, qu'on renvoie ceux qui cherchent des informations purement hiſtoriques, ſur l'Etabliſſement de cette Colonie. De longs démêlés, entre les premiers Propriétaires de l'Ile, intéreſſeroient peu la curioſité du Lecteur, ſurtout à la diſtance où nous ſommes de cette contentieuſe origine. Nous en avons dit aſſez dans l'introduction. Mais pour le compte que nous devons rendre des Relations de quelques Voïageurs, il eſt néceſſaire de remonter à la premiere Deſcription du P. du Tertre, ſans quoi l'on entreroit mal dans les obſervations poſtérieures.

Il place la Guadeloupe (16), par les quarante-ſix degrés de Latitude ſep-

Situation & grandeur de l'Ile.

(16) Les Sauvages la nommoient *Karahera*. On a remarqué, au tems de la Découverte, que les Eſpagnols la nommerent *Guadeloupe*, à cauſe de ſa reſſemblance avec les Montagnes de la Guadeloupe en Eſpagne. D'autres ont cru que c'étoit une corruption de l'*Agua de Lopez*, qu'ils regardent comme ſon premier nom Eſpagnol, venu, diſent-ils, de l'excellence de ſes eaux. On ſait que pour vanter une choſe, en Eſpagne, on dit qu'elle eſt de *Lopez*, fameux Auteur de cette Nation.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

La Guadeloupe.

tentrionale. Des Voïageurs plus modernes la mettent à seize degrés vingt minutes : mais on conçoit que dans une grande Ile, ces mesures peuvent varier, suivant la différence des lieux où elles se prennent. Ce qu'on représente ici comme une seule Ile en forme réellement deux, puisque la Guadeloupe est divisée en deux parties, par un petit bras de Mer qui la traverse de l'Est à l'Oueſt. Celle qu'on nomme la *Grande Terre* étoit peu cultivée, lorsque du Tertre étoit aux Antilles. Il en donne le Plan, sans en marquer plus particulierement l'étendue ; & se bornant à l'autre, qui s'appelle proprement *la Guadeloupe*, il commence par assurer que c'est la plus belle, la plus grande & la meilleure de toutes les Iles Françoises. Sa longueur, dit-il, depuis le *Fort roïal*, qui est à la Pointe du Sud, jusqu'à la Pointe septentrionale, qui est celle du *petit Fort*, est d'environ vingt lieues ; & de cette Pointe jusqu'au Fort Sainte Marie, qui est à la partie orientale de l'Ile, il y a treize ou quatorze lieues au plus, comme il y en a dix ou onze jusqu'au Fort roïal : ce qui donne quarante-quatre ou quarante-cinq lieues de circonférence.

Observations du P. du Tertre.

En 1645, année du premier Voïage de l'Auteur, la Cabesterre de la Guadeloupe, c'est-à-dire la partie qui fait face à l'Est, & qui est une belle Plaine de sept à huit lieues de long, sur trois de large en divers endroits, étoit presqu'entierement habitée, depuis le fond du *petit Cul-de-sac* jusqu'au *Trou au Chat*. Delà jusqu'à la Riviere du petit *Carbet*, c'est une Terre qui paroissoit inhabitable, parcequ'elle contient un *Piton* en forme de cône, qui s'éleve jusqu'au-dessus des nuës, & duquel, entre ces deux Rivieres, qui n'ont qu'une bonne lieue de distance, coulent treize ravines, accompagnées de presqu'autant de Mornes, ou petites Montagnes, dont quelques-unes sont d'un accès difficile. Entre la Riviere du petit Carbet, & celle du *Trou aux Chiens*, on trouve une lieue d'assez bon Païs, où l'on voïoit déja plusieurs Etages d'Habitations, quoiqu'il soit coupé de quelques bancs de roche. Ce qu'on nomme *Etage* est l'étendue de terre qui se donne ordinairement pour une Habitation, & qui est de cent pas de large sur mille de long. La longueur se nomme *Chasse*.

De la Riviere du Trou aux Chiens jusqu'à la grande Anse, on ne voïoit encore que deux Etages, quoique de côté & d'autre on y pût trouver place pour d'autres Habitations ; & dans la grande Anse même, il y en avoit plusieurs qui n'avoient pas leur chasse entiere, parcequ'elles étoient bornées par des Montagnes ou des Rochers. Tout le reste, jusqu'au Fort roïal, est un Païs fort couvert de Mornes, & par conséquent très inégal, qui avoit d'abord été dédaigné, & qu'on commençoit néanmoins à cultiver. Dans le Quartier du Fort roïal, on trouvoit quelques Habitations sur les croupes des Montagnes, où la terre est excellente : mais depuis le Fort jusqu'à la Riviere salée, il n'y a point un pouce de terre habitable ; ce ne sont que de hautes Montagnes à crêtes, & escarpées de toutes parts. De la Riviere salée à celle des Gallions, il y a mille ou douze cens pas de très bonne terre, qui formoient une belle Habitation, au-dessus de laquelle est la Montagne de *Fourfous*, où l'on pouvoit prendre quelques Etages, dans un Païs fort uni. Tout le reste, jusqu'à la seconde *Riviere des Peres*, est un très beau Canton, entremêlé de petites Collines, qui en augmen-

tent les agrémens. Au-dessus de ses premiers & de ses seconds Etages sont les Montagnes de Belle-vûe & de Beau-Soleil, qui avoient déja plusieurs belles Habitations sur leur croupe. Au-delà de cette seconde Riviere des Peres, nommée auparavant la *Riviere du Bailli*, où l'on avoit construit un Fort régulier, il se trouve peu de terres habitables. De la *Riviere du Plessis* jusqu'à celle *des vieux Habitans*, toutes les Habitations des premiers Etages sont coupées de diverses Montagnes ; mais au-dessous, on trouve une lieue d'excellent Païs. Tout le fond des vieux Habitans est un Païs plat, & fort agréable, où l'on pouvoit prendre deux ou trois Etages d'Habitations. Depuis l'*Anse à la Barque*, jusqu'aux Fontaines bouillantes, ce n'est que Montagnes, Rochers, & dangereux précipices, entre lesquels on rencontre néanmoins quelques Habitations, mais fort incommodes. Depuis les Fontaines bouillantes jusqu'au *petit Ilet aux Goyaves*, tout étoit déja fort habité, quoique ce Canton passe pour le plus fâcheux de l'Ile ; parceque toutes les Habitations, qui sont d'un seul étage, sont prises sur le penchant des Montagnes, où l'on ne peut sortir des Cases sans quelque danger.

Tels étoient les progrès de la Colonie en 1645 : mais tout y avoit pris une nouvelle face en 1656, lorsque le même Voïageur y retourna. Toute la Côte étoit découverte & cultivée, surtout depuis l'Ile aux Goyaves. Vers le vieux Fort & jusqu'à la grande Riviere, on voïoit huit ou dix lieues d'un très beau Païs, rempli d'Habitations. A la vérité le fond des deux Culs-de-sac, & la Savane, qui borde la grande Riviere salée, étoient encore sous l'eau, dans l'étendue d'une lieue, & par conséquent inhabitables.

A l'égard du cœur de l'Ile, c'est un composé de très hautes Montagnes, de Rochers affreux, & d'épouvantables précipices. Du Tertre en vit quelques-uns, & reconnut qu'un Homme criant de toute sa force ne pouvoit se faire entendre du fond, à ceux qui prêtoient l'oreille sur les bords. Au centre, tirant un peu vers le Sud, on trouve la célebre Montagne qu'on a nommée la *Soufriere*, dont le pié foule le sommet des autres, & qui s'éleve à perte de vûe dans la moïenne Région de l'air, avec une ouverture, d'où sort continuellement une épaisse & noire fumée, entremêlée d'étincelles pendant la nuit.

Les deux culs-de-sac sont, sans comparaison, la meilleure & la plus belle partie de l'Ile. Du Tertre les nomme deux mammelles, ou deux Magasins, dont les Habitans tirent leur nourriture. Le plus grand se prend depuis la Pointe du Fort Saint Pierre, jusqu'à celle d'Antigo ; son étendue est de huit ou dix lieues de long, & de cinq ou six de large. Le petit n'en a pas plus de quatre, dans ces deux dimensions. Ils sont richement ornés l'un & l'autre, de quantité de petites Iles, de formes & de grandeurs différentes, éloignées entr'elles de cent pas, de deux cens, de cinq & de six cens, toutes couvertes, jusqu'aux bords, d'arbres à feuilles de Laurier, & de la plus belle verdure ; ce qui leur donne l'apparence d'autant de Forêts flottantes. Ce qu'elles ont de plus remarquable, & que du Tertre observa soigneusement, c'est qu'il n'y en a pas une qui n'ait son avantage particulier, par lequel on la distingue des autres, & dont elle tire son nom. *L'Ile aux Frégates* sert de retraite à cette espece d'Oiseaux ; une autre aux *Grands*-

Goſiers ; une autre aux *Mouettes*, d'autres aux *Anolis*, aux *Lézards*, aux *Soldats*, aux *Crabbes blancs*, aux *Crabbes violets* &c. Du Tertre en nomma une, *Cancale*, parceque tous les arbres, dont elle étoit bordée, ſe trouvoient chargés de très bonnes huîtres. Ce ſpectacle, qui lui parut merveilleux, eſt fort commun ſur les Côtes d'Afrique, & l'explication qu'il lui donne étoit déja fort connue. » Cela vient, dit-il, de ce que les on-» des venant frapper les branches des arbres, la ſemence des Huîtres s'y » attache & s'y forme comme ſur les Rochers ; de ſorte qu'à meſure qu'el-» les groſſiſſent, leur poids fait baiſſer les branches juſques dans la Mer, » où elles ſont tafraîchies deux fois le jour par la Marée.

Quoique toute la Côte de l'Ile ſoit ſi ſaine, qu'on n'y connoît point de bancs, ni de rochers dangereux pour la navigation, on y trouve, en pluſieurs endroits, ce qu'on nomme des *Moutons*, c'eſt-à-dire des lieux où les vagues qui ont frappé la rive, rencontrant à leur retour celles qui les ſuivent, ſont choquées avec tant de force, qu'elles s'élevent quelquefois de la hauteur d'une pique ; ce qui peut mettre les Barques & les Canots dans un grand danger. Du Tertre fit exprès le tour de l'Ile, pour en faire une ſcrupuleuſe recherche, qui lui donna occaſion de connoître, avec la même exactitude, les Rades & les mouillages. La Rade la plus ſûre & la plus fréquentée, de toute la Baſſe-terre, s'étend, dit-il, depuis les Montagnes du Fort-Roïal, juſqu'à la belle Maiſon du célebre Houel, un des premiers Propriétaires de l'Ile, qui, pour ſe rendre abſolument maître de cette Rade, fit fortifier une Montagne de roche, qu'il nomma *Houelmont* : mais ſon exceſſive hauteur y rendant le canon inutile, elle fût bientôt abandonnée. Enſuite, juſqu'à l'*Anſe à la Barque*, on trouve un beau fond de ſable, où le mouillage eſt ſûr partout, quoique moins à l'abri que dans la grande Rade. Tout ce Canton, qui eſt d'environ trois lieues & demie, n'a point d'autre danger, pour les Barques & les Canots qui rangent la Côte, qu'un Mouton, qui s'éleve à la Pointe des *Vieux Habitans*, lorſque le vent eſt à l'Oueſt. L'Anſe à la Barque eſt un cul-de-ſac, ou plutôt un Havre naturel, où de tout autre vent les Navires ſont en ſûreté. De cette Anſe juſqu'à mi-chemin des Fontaines bouillantes, le paſſage eſt encore aſſez ſûr ; & quoique la Côte ne ſoit que de roc, le fond eſt continuellement d'un beau ſable : mais au milieu de cette diſtance, on découvre une barriere de roches, qui s'avancent d'environ deux cens pas dans la Mer, & qui laiſſent entre deux Pointes une ouverture de dix à douze piés : les Barques & les Chaloupes ſont arrêtées, dans cet intervalle, par des roches qui ne ſe découvrent point, & les Canots ſeuls y peuvent paſſer.

La Baie des Fontaines bouillantes ſeroit une des bonnes Rades de l'Ile, ſans une roche qui en occupe le centre, & qui coupe les cables. De-là, juſqu'au petit cul-de-ſac, le paſſage eſt ſans danger, à l'exception du gros Morne, où la rencontre de divers vents, & ce que du Tertre nomme un contre-tems de la Marée, excitent, dit-il, un *clabottement* d'eau incommode & dangereux, qui a fait nommer ce paſſage le *Cap enragé*. Au moindre vent, on attend le calme pour le traverſer.

Entre l'*Ilet à la Roſe*, & l'*Ilet à la Fortune*, on rencontre un Mouton aſſez périlleux. Il s'en trouve un autre, au-deſſus de l'Ilet aux Frégates :

mais le plus terrible, eſt celui du *Paſſage de l'Homme* : le vent, qui y ſouffle toujours de l'Eſt, ou de l'Eſt-Nord-Eſt, s'engouffrant dans ce Détroit, pouſſe les ondes avec une violence qui les reſſerre entre deux Bancs de roche, & qui les fait briſer impétueuſement. Ceux qui veulent faire un trajet ſi court ſont obligés, en quittant la pointe des Rochers, de préſenter le bout du Canot au vent, juſqu'au milieu de l'eſpace ; & là, de tourner adroitement entre deux lames, pour arriver tout-d'un-coup, en évitant, avec la derniere précaution, que le Canot ne ſoit pris de côté par les vagues. On trouve enſuite un très beau Havre, dont l'entrée eſt belle, mais la ſortie très difficile. Depuis le Fort Sainte-Marie, juſqu'à la Baſſe-terre, l'unique danger eſt un Mouton à la pointe du *Petit Corbet*, & une roche qui ne ſe découvre point, proche du premier Morne de la grande Anſe.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

La Guadeloupe.

Cette idée générale de la Guadeloupe a paru d'autant plus néceſſaire, pour entrer dans les deſcriptions du P. Labat, qu'elles ne regardent que les Cantons particuliers dont on vient de marquer les ſituations reſpectives & les anciens noms. Il arriva dans cette Ile, plus de quarante ans après le ſecond voïage du P. du Tertre, c'eſt-à-dire dans un tems où la Colonie s'étoit fort accrue. Ce fut devant le Bourg de la Baſſe-terre, qu'il deſcendit, avec le nouveau Gouverneur (17) que la Cour envoïoit à la Guadeloupe. Il ſe rendit d'abord à l'habitation de ſon Ordre, qui n'eſt qu'à une petite lieue du Bourg. En y arrivant, on paſſe une aſſez groſſe Riviere, qui ſe nomme *Saint Louis*, & plus ordinairement *Riviere des Peres*. Depuis l'irruption des Anglois, qui ruinerent, en 1691, le Couvent des Dominiquains, ces Religieux avoient bâti une Maiſon de bois au milieu de la Savane, à cent pas de leur Sucrerie. Ce Canton avoit été longtems le plus beau quartier de l'Ile : on y voïoit deux Bourgs conſidérables ; l'un au bord de la Riviere des Peres, & l'autre ſur les deux bords de celle du Baillif : mais, le premier aïant été emporté deux fois par de furieux débordemens de la Riviere, qui n'avoient laiſſé à ſa place que des monceaux de rochers, les Habitans ne voulurent plus s'expoſer aux mêmes diſgraces. Le ſecond a ſouffert auſſi les ſiennes : il avoit été brûlé, en 1691, par les Anglois ; & lorſqu'on travailloit à le rétablir, il avoit été preſqu'englouti par les eaux, avec une partie de ſes Habitans. On verra qu'en 1703, il fut brûlé une ſeconde fois par les Anglois.

Deſcription plus moderne.

Dès le ſecond jour de ſon arrivée, Labat eut la curioſité de viſiter le Fort avec le Lieutenant de Roi de l'Ile, dont il vante le mérite (18). Il eſt ſitué ſur un terrein plus élevé que le Bourg, & borné au Sud-Eſt par la Riviere des Gallions, qui coule au pié d'une ſuite de Falaiſes, très hautes & très eſcarpées, ſur leſquelles les murs du Fort ſont aſſis. Le côté du Sud-Oueſt regarde la Mer, dont il eſt ſéparé par un eſpace d'environ cent pas, dans lequel on a taillé un chemin qui deſcend au bord du rivage. Le côté du Nord-Oueſt regarde le Bourg & les Montagnes. Ce Fort n'étoit autrefois qu'une Maiſon de pierre, que Houel, Propriétaire de l'Ile, avoit fait bâtir, pour réſiſter aux incurſions des Sauvages. Dans la ſuite, il fit élever

(17) M. Auger, auparavant Gouverneur de Marie-Galante.
(18) M. de la Malmaiſon.

des angles saillans devant chaque face ; & l'édifice, qui étoit quarré, prit la forme d'une étoile à huit pointes, chacune de cinq toises & demie de long. On y ajouta deux murs, l'un parallele à la Riviere, l'autre au Bourg ; & l'on y ménagea un petit flanc, dans lequel on fit la porte, avec un escalier pour monter sur la terrasse, qui donne entrée dans les appartemens. Telles étoient les anciennes Fortifications : mais depuis que l'Ile est entre les mains du Roi (19), on a revêtu la Maison & la terrasse d'un Parapet de terre & de fascines, au bas duquel on a creusé un fossé dans le roc, ou dans un terrein qui n'est pas moins dur. On a prolongé ce parapet & ce fossé, par quelques angles rentrans & saillans, jusqu'au pié d'une hauteur, éloignée du Donjon d'environ deux cens pas, & qui le commandoit absolument. Enfin, l'on a fait, sur cette hauteur, un Cavalier, fermé de maçonnerie, avec plusieurs embrasures : la face qui regarde le Bourg est longue de neuf toises ; celle qui regarde les Montagnes, de cinq & demi, & celle qui répond au Donjon, de trois seulement : ce qu'on nomme le Donjon est l'ancienne Maison à huit pointes. On a mis, sur le Cavalier, huit pieces de Canon ; deux de bronze, de dix-huit livres de balle ; le reste de fer, de différens calibres ; & trois pieces sur la terrasse, à côté du Donjon. C'est toute l'Artillerie du Fort. Le logement a peu d'étendue. Une Salle de moïenne grandeur, deux Chambres & un Cabinet, composent le premier étage ; le second est divisé en quatre Chambres, & le haut du Bâtiment, c'est-à-dire le galetas, sert de Salle d'armes. Les Cuisines & les Offices sont hors du Donjon. On a ménagé, dans le massif, sous le premier étage, une Citerne & deux Magasins à poudre, dont l'un tient lieu de Prison. Les Baraques des Officiers & des Soldats sont dans l'espace qui s'étend de la Terrasse au Cavalier. La Garnison ordinaire de cette Place étoit d'une Compagnie détachée de la Marine, de cinquante à soixante Hommes, avec trois Officiers. Dans cet état, elle avoit soutenu, en 1691, un siége de trente-cinq jours, & donné le tems au Marquis de Ragny, Gouverneur Général des Iles Françoises, de venir de la Martinique avec quelques Trouppes de Milices & de Flibustiers, qui obligerent les Ennemis de se retirer, en laissant une partie de leur Canon, un Mortier, quantité de munitions, leurs Blessés & leurs Malades.

Ils avoient brûlé le Bourg ; mais, à l'arrivée de Labat, il étoit presqu'entierement rétabli. C'est une longue rue, qui commence au-dessous de la hauteur sur laquelle le Fort est situé, & qui s'étend jusqu'au bord d'une Ravine, qu'on nomme la *Ravine Billau*. Elle est coupée inégalement, aux deux tiers de sa longueur, par la *Riviere aux Herbes*. La plus grande partie, qui est entre cette Riviere & le Fort, conserve le nom de *Bourg de la Basse-terre* ; & celle qui est depuis la Riviere aux Herbes, jusqu'à la Ravine Billau, se nomme le *Bourg Saint François*, parceque les Capucins y ont leur Eglise & leur Couvent. Ces deux Quartiers sont percés de cinq ou six petites rues, & contiennent quatre Eglises.

Celle des Jésuites est de maçonnerie, ornée en dedans de pierre de taille, avec une Corniche. Le grand Autel n'est que de Menuiserie ; mais

(19) Elle fut achetée par la seconde Compagnie en 1664, & le Roi l'a retirée en 1674. Voïez l'Introduction.

le

le deſſein en eſt beau & fort bien exécuté. Il eſt richement doré, comme la Chaire du Prédicateur, qui eſt d'ailleurs lambriſſée en voûte, à plein ceintre, de ce beau bois d'Acajou que les Anglois nomment Cedre. Deux Chapelles font la Croiſée, & la Sacriſtie eſt au-deſſous du Clocher. Cette Egliſe, dont Labat releve la propreté, a deux fois eu le bonheur d'échapper à la fureur des Anglois. Le Portail eſt de pierre de taille, avec les Armes des Houels ſur la Porte. Avant l'irruption de 1691, la Maiſon des Jéſuites étoit ſur une hauteur, à quatre cens pas de leur Egliſe. Si cette diſtance étoit incommode, elle leur donnoit une très belle vûe, qui n'avoit pour bornes que l'horiſon de la Mer, un air frais & pluſieurs Jardins. Leurs édifices ne conſiſtoient qu'en deux ou trois Chambres de bois, un petit Pavillon quarré de maçonnerie, où ils recevoient les Etrangers, une Chapelle Domeſtique, & un autre Bâtiment qui contenoit leurs Salles communes. Ils avoient, derriere ce Bâtiment, une Cour quarrée, fermée de bons murs, & des appentis pour leurs Beſtiaux & leurs Chevaux de ſelle, un grand Colombier, dont le deſſous ſervoit de priſon pour leurs Negres. Leur Sucrerie étoit au-deſſus du Bourg Saint François. Mais cet Etabliſſement aïant été brûlé par les Anglois, en 1703, ils ont acheté, de l'autre côté de la Riviere des Gallions, quelques Terres, où ils ont tranſporté leur Ménagerie. Labat, qui ne croit pas ces détails indignes de l'Hiſtoire, nous apprend que leur Office, à la Guadeloupe, eſt de prendre ſoin des Negres, particulierement de ceux qui ſont dans la dépendance de la Baſſe-terre, & qu'ils touchent, pour cette fonction, vingt-quatre mille livres de Sucre ſur le Domaine du Roi. Ils avoient une Paroiſſe, dans un Quartier qu'on nomme les *Trois Rivieres*, à trois lieues du Bourg ſur le chemin de la Cabeſterre; mais ils l'ont cedée aux Carmes, qui deſſervent auſſi la Paroiſſe du Bourg de la Baſſe-terre.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. à la Guadeloupe

Ces Religieux furent appellés à la Guadeloupe par le premier Propriétaire, en qualité de Chapelains du Seigneur, & ſans aucune Juriſdiction ſpirituelle : mais lorſque la guerre & les débordemens des Rivieres eurent obligé les Habitans du Bourg Saint Louis de tranſporter leur demeure près du Fort, les Carmes, en vertu du Privilége des Mandians, ſe chargerent des fonctions Paroiſſiales; & juſqu'à ce que les diſtricts des Paroiſſes aient été reglés en 1681 par un ordre de la Cour, ils ſont demeurés en poſſeſſion de ce Quartier, ſans que jamais ils aient obtenu de Rome des pouvoirs formels pour cette Paroiſſe, ni pour celles qu'ils deſſervent dans les autres Iles. Leur Couvent, qu'ils ont rebâti depuis l'incendie de 1691, eſt ſitué un peu au-deſſous de la Place d'Armes, derriere une Batterie qui porte leur nom.

L'Hôpital des Religieux de la Charité eſt deux cens pas au-deſſous du Couvent des Carmes. Les anciens édifices, que Labat décrit avantageuſement, ne furent point épargnés par les Anglois. Le Couvent des Capucins, qui eſt de l'autre côté de la Riviere aux herbes, l'avoit été en 1691 par le Général Codrington, qui l'avoit pris même pour ſon logement, comme le plus agréable édifice & le mieux ſitué de toutes les Iles Françoiſes. Sa Deſcription donne l'idée d'un Palais, plûtôt que d'un Cloître. Mais il ne fut point excepté en 1706, non plus que la Maiſon des Jé-

Voïage et Etablissem. aux Antilles.

La Guadeloupe.

ſuites, par les ordres du Général Anglois, qui fit mettre le feu, en ſe retirant, à tout ce qui reſtoit d'entier dans le Bourg. L'Auteur ignore, ſi, depuis ſon départ, ces deux Maiſons ſe ſont relevées de leurs ruines.

Les deux Bourgs contiennent environ deux-cens ſoixante Maiſons, la plûpart de bois, mais fort propres. Tout ce Quartier eſt fermé, du côté de la Mer, d'un Parapet de pierres ſeches, de faſcines, & de terre, ſoutenu par des piquets. Cette eſpece de fortification commence à la Ravine Billau, & continue juſqu'à la Batterie des Carmes, qui eſt de maçonnerie à merlons, & d'où neuf pieces de Canon de fer, de différens calibres, battent dans la Rade. Depuis cette Batterie juſqu'au terrein élevé, où le Fort eſt ſitué, regne un gros mur, avec quelques flancs & des embraſures : il couvre la Place d'armes & les Maiſons dont elle eſt environnée. On voit une autre Batterie à barbette, de trois pieces, ſur la hauteur du Fort, au bord de la Falaiſe, & une autre de deux pieces, au-delà de la Riviere des Gallions. Mais Labat trouva toutes ces fortifications dans un grand déſordre.

Après avoir paſſé un terrein aſſez haut, & difficile à monter, qui eſt derriere le Couvent de Saint Dominique, à huit ou neuf cens pas du bord de la Mer, on en trouve un autre, qui monte inſenſiblement vers les grandes Montagnes du centre de l'Ile ; & de tems en tems on rencontre des eſpaces conſidérables de plat-Païs, dans quelques-uns deſquels les eaux de pluie ſe raſſemblent, particulierement en deux endroits, où elles forment deux petits Etangs. Delà vient le nom de *Merigot*, que ce Quartier porte, & qu'on donne, dans les Iles Françoiſes à tous les lieux de cette nature. Les deux Etangs étant la ſeule reſſource d'un Quartier ſi ſec, pour abreuver les beſtiaux & pour les autres néceſſités, il étoit queſtion d'y conduire d'autres eaux ; & c'étoit dans cette vûe que Labat, Homme entendu pour toutes les affaires œconomiques, avoit été appellé de la Martinique à la Guadeloupe. Mais, pendant les préparations qui pouvoient faciliter ſon entrepriſe, il emploïa le tems à viſiter le Quartier de l'Ilet à Goyaves, qui eſt à cinq lieues du Baillif, vers l'Oueſt. Il ſe repentit d'avoir fait ce Voïage à cheval. La plus grande partie du chemin eſt dans des Mornes, qu'il faut ſans ceſſe monter & deſcendre, au travers des rochers & des racines d'arbres qui les couvrent. Cette route eſt d'autant plus mauvaiſe, qu'elle eſt négligée ; parceque la plûpart des Habitans ſe ſervent de leurs Canots pour aller à la Baſſe-terre & pour revenir.

Lorſqu'on a paſſé la Riviere du Baillif, qui ſe nommoit autrefois la petite Riviere, on trouve un Morne eſcarpé, au pié duquel il reſte quantité de ruines des édifices qui ont été brûlés par les Anglois, & détruits enſuite par les débordemens de la Riviere. Le chemin, pour monter ce Morne, eſt dans la pente. On rencontre, ſur la hauteur, les débris d'un ancien Fort, nommé *Magdeleine*. C'eſt un quarré long, dont le côté qui regarde la terre vers le Nord-Eſt, & celui du Nord-Oueſt, étoient couverts par de petits Baſtions, de quatre toiſes de flanc ſur neuf de face, avec un Foſſé large & profond. Cette Fortereſſe & la Maiſon qu'elle renfermoit ont été bâties par les Héritiers (17) du premier Propriétaire de la Guade-

(17) MM. de Boiſſeret, Marquis de Sainte Marie, Neveux de M. Houel.

loupe, après leur partage, dont les bornes étoient la Riviere du Baillif à l'Oueſt, avec une ligne imaginaire, tirée par le ſommet des Montagnes juſqu'à la grande Riviere à Goyaves, autrement nommée *Saint Charles*, du côté de l'Eſt. Tous les Bâtimens avoient été bien entretenus juſqu'en 1691 ; mais les Anglois y mirent le feu en ſe retirant. Cent pas au-deſſous, on trouve un terrein uni, & moins élevé de quatre toiſes, où l'on avoit commencé un Parapet avec des embraſures, ſur le bord de la Falaiſe, qui regarde la Mer & une grande Anſe de ſable, nommée l'*Anſe du gros François*. Cette Anſe a plus de cinq cens pas, d'une Pointe à l'autre ; elle eſt bornée, ſous le vent, par un gros Cap aſſez élevé, au pié duquel coule la Riviere du Pleſſis. On trouve quelques vieux retranchemens, de diſtance en diſtance, depuis le Fort Magdeleine juſqu'à la deſcente de cette Riviere.

Tout le terrein, qui eſt entre la Riviere du Baillif & celle du Pleſſis, ſe nomme la *Montagne Saint Robert*. Quoiqu'on ait multiplié les détours, pour en adoucir la pente, elle eſt encore d'une roideur extraordinaire. La Riviere du Pleſſis n'a pas plus de ſix toiſes de large : elle a beaucoup de pente, & par conſéquent, peu d'eau ; mais comme elle coule entre des Rochers & quantité de pierres, le paſſage en eſt toujours difficile. On vante les qualités de ſon eau. L'autre côté eſt encore une Falaiſe, auſſi haute que la premiere ; mais le chemin eſt plus commode, parcequ'il y eſt mieux ménagé ſur la pente. Cette Riviere ſépare la Paroiſſe du Baillif, de celle des *vieux Habitans*, dont l'Egliſe eſt à plus d'une lieue de ſes bords. Le chemin, qui y conduit, s'éloigne d'environ quatre cens pas, du bord de la Mer. Tout ce terrein eſt aſſez uni, juſqu'à la moitié de la diſtance de la Riviere du Pleſſis à l'Egliſe des vieux Habitans, où l'on rencontre un Vallon qui s'élargit à meſure qu'il s'approche de la Mer, pour y former une Anſe, qu'on nomme l'Anſe de *Vadelorge*. A cinq cens pas de l'Egliſe, on trouve une deſcente aſſez aiſée, au bas de laquelle eſt une Plaine, large de douze ou quinze cens pas, qu'on appelle le *Fond des Habitans*, & qui eſt diviſée en deux parties preſqu'égales, par une aſſez groſſe Riviere de même nom. Ce ſont les Capucins qui deſſervent cette Paroiſſe. L'Egliſe n'eſt environnée que d'une vingtaine de Maiſons.

Depuis la Riviere du Pleſſis juſqu'au Fond des Habitans, tout le terrein, à l'exception de quelques veines de terre graſſe, eſt reſté pour les Cannes à Sucre, dans un eſpace de huit ou neuf cens pas, qui eſt entre la Mer & la hauteur ; ce qui n'empêche point qu'on ne l'emploie fort utilement en Cotoniers, en Pois, en Patates & en Manioc, dont il ſe fait un très bon Commerce. Le Fond des vieux Habitans tire ſon nom des premiers Engagés qui peuplerent l'Ile, & qui ſe retiroient dans ce Canton, après avoir achevé leurs trois ans de ſervice, pour y jouir de leur liberté ſans être confondus plus longtems avec les ſerviteurs de la Compagnie. La terre y étoit autrefois meilleure qu'aujourd'hui, parceque les débordemens de la Riviere y ont apporté beaucoup de ſable : mais on ne laiſſe point d'y cultiver des Cotoniers, du Mil, des Pois, des Patates & du Manioc, qui y croiſſent parfaitement. Cette Plaine a plus de mille pas de profondeur, depuis le bord de la Mer juſqu'au pié d'un Morne aſſez haut,

qui la partage en deux fonds de grande étendue. La Riviere, qu'on nomme auſſi *des Habitans*, paſſe dans le Fond de l'Eſt; & celui de l'Oueſt eſt arroſé par une autre Riviere, appellée *Beaugendrei*, dont l'embouchure n'eſt éloignée que d'environ ſix cens pas de celle des Habitans. Elle coule au pié d'un Morne fort roide, qui termine la Plaine du côté de l'Oueſt. La terre, depuis cet endroit juſqu'à l'Ilet aux Goyaves, eſt preſque partout ſi ſeche, ſi maigre, & ſi remplie de pierres, qu'elle ne produit que cette eſpece d'arbres que leur dureté a fait nommer *Tendres à caillou*; & l'Ile entiere n'a pas de chemins plus raboteux.

Une lieue & demie au-delà de la Riviere Beaugendre, on deſcend dans une Vallée étroite & profonde, au milieu de laquelle paſſe un Ruiſſeau, qui ſe perd dans la Mer au fond de l'*Anſe à la Barque*. La profondeur de cette Anſe eſt d'un bon quart de lieue, depuis les pointes des Mornes qui la forment, juſqu'à l'extrêmité de ſon enfoncement dans les Terres; & ſa largeur, d'environ quatre cens pas à ſon entrée. Elle s'élargit juſqu'à ſix cens, dans ſon milieu, & ſe termine en ovale. Sa ſituation, entre des terres fort hautes, la met à couvert de tous les vents, à l'exception de l'Oueſt-Sud-Oueſt, qui ſouffle droit dans ſon embouchure. Le fond eſt partout de ſable blanc, net, ſans roches; & ſous des Falaiſes mêmes, on y trouve juſqu'à trois & quatre braſſes d'eau. Ces commodités, joint à celle du fond de l'Anſe, où le rivage s'abbaiſſe en pente douce, y attirent les Corſaires pour s'y carener, ou pour s'y mettre à couvert dans le mauvais tems. Ce fut dans ce fond, & vers la Pointe de l'Eſt, que les Anglois firent leur débarquement en 1691.

Après avoir paſſé le fond de l'Anſe à la Barque, on monte un Morne fort haut, qui eſt ſuivi, par intervalles, de quelques petites Habitations. Le chemin ſe rapproche peu-à-peu du bord de la Mer, par une Falaiſe eſcarpée, où s'offrent quelques Maiſons, qu'on appelle *le Duché*. Quinze cens pas plus loin, on en voit quelques autres, qui ſe nomment le *petit Village*. Tout ce chemin eſt pierreux, & coupé par quantité de ravines; mais la terre, ou du moins ce qu'on en peut découvrir entre les pierres, ne laiſſe pas d'être graſſe, noire, & très bonne. En général ce Quartier eſt fort mal peuplé; & Labat obſerve ici, qu'il s'en faut bien que la Guadeloupe le ſoit auſſi bien que la Martinique: ce qui lui parut d'autant plus étrange, que la plûpart des terres y ſont bonnes, les eaux abondantes & fort pures, l'air très ſain, & qu'il y reſte un terrein immenſe, encore déſert ou ſans culture.

Il arriva ſi fatigué à l'Egliſe des Goyaves, qu'il compte cette journée pour la plus pénible de ſa vie. Son cheval & ſon Negre ne l'étant pas moins, un Religieux de ſon Ordre, qui deſſervoit cette Paroiſſe, fut obligé d'envoïer au-devant de lui une autre Monture, pour le faire arriver à ſa Maiſon, qui eſt au trois quarts de la hauteur d'un Morne, dans un lieu ſi eſcarpé, qu'on n'y monte que par des détours qui ſont eux-mêmes fort roides. Mais lorſqu'on y eſt entré, rien n'y manque, dit-il, pour la commodité ni pour l'agrément, pourvû qu'on n'ait pas beſoin d'en ſortir. Il en fait une Deſcription fort riante. Une Terraſſe preſque naturelle, ſoutenue d'une haie vive, compoſe une cour large de ſept ou huit toiſes, & longue

de vingt-huit à trente. On trouve, au milieu de sa longueur, un Perron de pierres de taille, de sept marches, qui donne entrée dans une Salle de dix-huit piés en quarré. Elle a deux fenêtres, du côté de la Montagne, avec une Porte vîtrée, pour entrer dans une allée qui sépare le Jardin de la Maison. Deux chambres, de dix-huit piés de long sur quinze de large, accompagnent la Salle, c'est-à-dire une de chaque côté; & dans leur longueur, on a ménagé un petit escalier de bois, qui conduit à l'étage supérieur, composé aussi de trois pieces. A vingt piés de ce Bâtiment, un autre, qui fait un retour, & qui a vingt-quatre piés de long sur quatorze de large, contient les Offices & le Magasin. Enfin, un autre édifice, parallele à celui-ci, & faisant comme une autre aîle de la Maison, sert d'Ecurie & de Poulailler. Le Jardin est séparé de la grande Salle, par une allée de quatre à cinq toises de large, où l'on monte par six marches, & n'a point d'autre défaut que d'être un peu trop en pente. Dans une si belle solitude, on jouit d'une vûe, qui n'est bornée que par l'horison de la Mer. On découvre, au loin, les deux côtés de l'Anse, par-dessus les hautes Terres qui la forment. L'air y est d'une pureté & d'une fraîcheur égales.

L'Eglise est au pié du Morne, adossée contre le roc. La porte regarde la Mer, dont elle n'est qu'à trois ou quatre cens pas; & tout ce terrein, qui est d'ailleurs fort uni, est si couvert de Roseaux & de Mahotiers, qu'on ne peut découvrir, du bord de la Mer, ni l'Eglise, ni quelques Maisons voisines. Mais, loin de vouloir se donner plus d'air, les Habitans conservent avec soin cette espece de bois, qui leur sert de défense contre les Anglois. Ils n'ont que deux sentiers à garder, parceque les Mahotiers, s'entrelassant les uns dans les autres, rendent tout le reste inaccessible.

Eau de Mer chaude & bouillonnante.

Le rivage d'une partie de l'Anse, surtout aux environs de la Riviere, est couvert de roches & de galets, de différentes grosseurs, tandis que tout le reste est d'un sable blanc & ferme, où la promenade est agréable. A trois cens pas de l'Eglise, vers l'Est, on fit remarquer au curieux Voïageur, que l'eau de la Mer bouillonne, dans un espace de cinq ou six pas. Il prit un petit Canot, pour observer s'il étoit vrai, comme on l'en assuroit, que cette eau étoit si chaude, qu'on y pouvoit faire cuire des œufs & du Poisson. » Je m'éloignai, dit-il, d'environ trois toises du bord du rivage, » & je m'arrêtai sur quatre piés d'eau, dans un endroit où les bouillons » ne me sembloient pas si fréquens que vers les bords. J'y trouvai l'eau si » chaude, que je n'y pus tenir la main; & j'envoïai chercher des œufs, » que j'y fis cuire, en les tenant suspendus dans mon mouchoir. A terre, » vis-à-vis des bouillons, la superficie du sable n'avoit pas plus de chaleur » que dans les endroits plus éloignés: mais, aïant creusé avec la main, » je ne fus pas peu surpris de sentir, à la profondeur de cinq ou six pouces, une augmentation considérable de chaleur; & plus je continuai de » creuser, plus elle augmentoit, de sorte qu'à la profondeur d'un pié, il » me fut presque impossible d'y tenir la main. Je fis creuser, un autre pié » plus avant, avec une pelle: le sable brûlant se mit à fumer, comme la » terre qui couvre le bois dont on fait le charbon; & cette fumée jettoit » une odeur insupportable de soufre.

Autres Phénomenes.

Ne détachons point d'ici deux autres Phénomenes de même nature. » On

» me fit voir, continue Labat, une eſpece de Mare, ou d'Etang, de ſept » ou huit toiſes de diametre, dont l'eau étoit blanchâtre, & me parut trou- » ble : elle jettoit ſans ceſſe des bouillons vers les bords, mais plus gros » & moins fréquens au milieu. Il en paroiſſoit ſix ou ſept de ſuite ; après » quoi ils diſparoiſſoient une demie minute. Je pris de cette eau, qui étoit » réellement bouillante ; j'en goûtai, lorſqu'elle fut refroïdie : elle me pa- » rut bonne, à l'exception d'un petit goût de ſoufre, auquel il ſeroit fa- » cile de s'accoutumer. Cette Mare forme un petit Ruiſſeau, qui perd quel- » que choſe de ſa chaleur & de ſon goût, à meſure qu'il s'éloigne de ſa » ſource, mais qui en retient toujours aſſez pour les faire ſentir avant qu'il » ſe perde, à deux cens pas delà, dans la Mer. On me fit voir encore, à » côté même de cet Etang, un Marécage, qui produit quelques herbes » blanchâtres, & couvertes d'une eſpece de pouſſiere de ſoufre. Le ſable, » qui eſt de même couleur, eſt couvert en quelques endroits d'un peu » d'eau, & paroît, en d'autres, comme de la boue qui commence à ſé- » cher. En d'autres, il paroît tout-à-fait ſec. Cependant il a ſi peu de ſo- » lidité, dans les endroits même qui paroiſſent les plus ſecs, que les pier- » res qu'on y jette s'enfoncent & ſont couvertes preſqu'à l'inſtant. Cette » lagune eſt très dangereuſe. Il eſt arrivé, à des Etrangers trop hardis, de » s'y enfoncer, avec un grand danger de périr, s'ils n'euſſent été promp- » tement ſecourus. Il leur en a coûté la peau de leurs jambes & de quel- » ques autres membres. On ne peut douter qu'entre les mains de gens qui » ſauroient en faire uſage, ces eaux ne fuſſent très utiles pour une infinité » de maladies.

Le 10 de Mars, Labat partit en Canot pour le Quartier *des Plaines*, éloi- gné d'environ deux lieues de l'Anſe à la Barque. Après avoir doublé la Pointe de l'Oueſt, qui forme l'Anſe, il trouva, pendant plus d'une demie lieue, la Côte fort eſcarpée & pleine de roches, dont la continuité n'étoit interrompue que par les ouvertures des Ruiſſeaux & des Torrens, qui ſont aſſez fréquens dans toute cette partie de l'Ile. La premiere Habitation, qu'il rencontra, fut celle de deux Officiers, nommés *de Loſtau*, Freres ; l'un Ca- pitaine, l'autre Lieutenant des Milices du Quartier. Ce terrein, quoique pierreux, eſt noir, gras, & fort bon. Les Cannes y ſont belles ; le Sucre, beau & bien grené ; les Beſtiaux en bon état, & le Manioc gros, peſant & bien nourri. On paſſe delà aux Plaines : ce ſont deux grands enfonce- mens, ſéparés l'un de l'autre par un gros Cap, dont les pentes ſont fort dou- ces & de bonne terre. La plus petite des deux Plaines eſt à l'Eſt, & peut avoir ſix ou ſept cens pas de large, ſur onze ou douze cens pas de profon- deur. La grande, large de mille pas, & beaucoup plus profonde, eſt arro- ſée d'une aſſez groſſe Riviere. Ces deux Cantons ſont aſſez peuplés, & la terre en eſt fort bonne. Labat, étant à dîner dans une Habitation (18), où l'on commençoit à faire une Sucrerie, eut un ſpectacle qui appartient à l'Hiſtoire des mœurs de l'Ile, & qui en peint fort bien la ſimplicité. Un Officier de l'Anſe Ferry, aïant ſû qu'il étoit arrivé un Religieux aux Plai- nes, vint le prier d'aller dire la Meſſe à la Chapelle de ſon Quartier.

(18) Celle de M. Jolly, Neveu de M. de la Chardoniere de la Martinique.

C'étoit le Lieutenant (19) de la Milice du grand Cul-de-sac. Ne changeons rien au récit du Voiageur, qui fait ici le Plaisant. » La candeur du pre-
» mier âge du Monde reluisoit dans sa parure. Ses jambes & ses piés étoient
» couverts des bas & des souliers qu'il avoit apportés en naissant, excepté
» qu'ils étoient un peu plus noirs & plus vieux, car M. Liétard avoit plus
» de soixante ans. Ses cheveux blancs, & en petit nombre, étoient couverts d'un
» chapeau de paille; & le reste de son corps, d'une chemise & d'un caleçon
» de grosse toile. Il portoit son épée à la main: je crois bien qu'anciennement le fourreau avoit été tout entier; mais le tems, les fatigues de la
» guerre, la pluie & les Rats en avoient consumé une bonne partie;
» ce qui laissoit paroître plus de moitié d'un fer très rouillé. Une bande
» de toile, cousue au côté gauche de la ceinture du caleçon, servoit, dans
» les cérémonies, à soutenir cette vénérable épée. Malgré cet ajustement
» négligé, M. Lietard ne manquoit pas d'esprit, de bon sens & de cou-
» rage. Je m'embarquai avec lui pour son Quartier. Nous avions trois bon-
» nes lieues jusqu'à Ferry. En passant devant le Quartier de Caillou, nom-
» mé aussi la Pointe noire, où depuis on a bâti l'Eglise Paroissiale, nous
» nous y arrêtâmes un moment. Ce Canton est coupé de Mornes & de pe-
» tites Anses, plus habité, & mieux cultivé que celui des Goyaves. Ferry,
» où nous arrivâmes avant le soir, est une belle Anse, couverte, au Nord-
» Oüest, d'une Pointe de terre assez haute. Ma premiere curiosité fut pour
» la Chapelle, qui étoit à la gauche de l'Anse, sur un terrein élevé: elle
» étoit composée de simples fourches, palissadées de roseaux & couvertes
» de feuilles de Palmier, mais fort nette dans sa pauvreté. Je trouvai le
» Catéchisme de Grenade, avec la Vie des Saints, dans une petite Ar-
» moire à côté de l'Autel; & j'appris que les Dimanches & Fêtes, ceux qui
» ne pouvoient aller entendre la Messe aux Goyaves s'y assembloient matin
» & soir; qu'après avoir dit les prieres, on lisoit un Chapitre de Grenade,
» qui étoit suivi de la récitation du Chapelet; qu'on lisoit ensuite la Vie
» du Saint, & que le Lecteur annonçoit les Fêtes & les jeûnes de la se-
» maine. C'étoit M. Lietard même, qui faisoit cet Office, auquel il joi-
» gnoit celui d'avertir charitablement ceux qui s'étoient rendus coupables
» de quelque faute. Sa Maison étoit à cinq cens pas du bord de la Mer.
» La Riviere passoit à côté. Quoiqu'elle fût bâtie aussi simplement que la
» Chapelle, elle me plût par sa situation & sa propreté. Madame Lietard
» vint au-devant de moi: c'étoit une Negresse, d'environ quarante ans,
» belle & bien faite, quoiqu'un peu trop chargée d'embonpoint. Elle avoit
» non-seulement de l'esprit, mais une politesse qui n'est pas ordinaire aux
» gens de sa couleur. C'étoit jour de jeûne: on me servit du Poisson de
» Mer & d'eau-douce en abondance, avec quelques fruits, de la Cassave
» fraîche & d'excellent Ouycou. Je ne vis, dans l'Habitation, que du Ma-
» nioc, des Pois, des Patates, des Ignames, du Mil, du Coton & du
» Tabac: mais les Bêtes à cornes & la Volaille ne manquoient point dans
» une Savane voisine. C'est le seul trafic de ce Canton, où l'on ne trouve
» point de Sucrerie; & quoiqu'il semble de peu d'importance, il rend les
» Habitans fort pécunieux. Il leur vient des Barques de la Martinique,

(19) M. Lietard.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

LA GUADELOUPE.

» qui achetent leurs Beſtiaux, leur Volaille & leur coton; trois choſes,
» qui ſont toujours recherchées & bien vendues.

La chaſſe eſt abondante, dans tous ces Quartiers. On y trouve encore quantité de ces Sangliers, qu'on nomme aux Iles Françoiſes, *Porcs Marons*. Les Perroquets, les Perriques, les Ramiers, les Tourterelles, les Grives, les Ortolans, les Oiſeaux de Mer & de Riviere y foiſonnent; & les Ilets du grand cul-de-ſac, qui n'eſt pas fort éloigné, ſervant de retraite à quantité de Tortues & de Lamantins, cette partie de l'Ile peut paſſer pou rune des meilleures, quoiqu'elle ne ſoit pas la mieux peuplée.

Voïage à la Montagne de la Soufriere.

Dans une autre courſe, qui obligea Labat de repaſſer par les mêmes lieux, il alla juſqu'aux Montagnes où la Soufriere ſe fait diſtinguer par ſon Volcan; & ce ſpectacle picqua ſa curioſité. Il réſolut de la ſatisfaire à toutes ſortes de riſques. C'eſt dans ſes termes, qu'un Voïage ſi ſingulier doit être repréſenté. On ne rencontre, dit-il, ſur toutes ces Montagnes pelées, que des Fougeres, & de miſérables arbriſſeaux chargés de mouſſe; ce qui vient du froid continuel qui y regne, des exhalaiſons de la Soufriere, & des cendres qu'elle vomit fort ſouvent. Comme l'air s'étoit purgé, par une grande pluie qui étoit tombée la nuit précédente, il ſe trouva clair & ſans nuages. A meſure que nous avancions en montant, nous découvrions de nouveaux objets. On me fit appercevoir la Dominique, les Saints, la grande Terre, & Marie-Galante, comme ſi j'avois été deſſus. Plus haut, je vis clairement la Martinique, Monferrat, Nieves & d'autres Iles voiſines. Le Monde n'a pas de plus beau point de vûe.

Après une marche d'environ trois heures & demie, en tournant autour de la Montagne que je voulois viſiter, & montant toujours, nous nous trouvâmes, parmi des pierres brûlées, & dans des lieux tous couverts d'un demi pié de cendres blanchâtres, qui jettoient une forte odeur de Soufre. Plus nous avancions, plus la cendre & ſon odeur augmentoient. Enfin nous arrivâmes ſur la hauteur. C'eſt une vaſte Plate-forme, inégale, & couverte de monceaux de pierres brûlées, de différentes groſſeurs. La terre fumoit de toutes parts, ſurtout dans les lieux où l'on voïoit des fentes & des crevaſſes. Je ne jugeai point à propos de m'y promener; on me fit prendre à côté, pour gagner le pié d'une hauteur, qu'on nomme le *Piton de la Soufriere* : c'eſt un amas de groſſes pierres calcinées, qui peut avoir dix ou douze toiſes de hauteur, ſur quatre fois autant de circonférence. J'y montai ſans crainte, parceque je n'y voïois point de cendre ni de fumée; & je vis au-deſſous de moi, du côté de l'Eſt, la bouche de la Fournaiſe. C'eſt une ouverture ovale, qui me parut large de dix-huit à vingt toiſes dans ſon plus grand diametre. Ses bords étoient couverts de groſſes pierres, mêlées de cendres & de monceaux de vrai ſoufre. L'éloignement où j'étois ne me permit pas d'en reconnoître la profondeur; & je ne pouvois, ſans imprudence, m'en approcher davantage. D'ailleurs il s'en exhaloit, de tems en tems, des tourbillons d'une fumée noire, épaiſſe, ſulfurée, & mêlée d'étincelles de feu, qui m'incommodoient beaucoup lorſque le vent les portoit vers moi. Je vis à peu de diſtance, une autre bouche, plus petite que la premiere, & qui me parût comme une voûte ruinée : il en ſortoit auſſi beaucoup de fumée & d'étincelles. Tous les environs de ces deux

ouvertures

ouvertures n'offroient que des fentes & des crevaſſes, qui rendoient une épaiſſe fumée ; ce qui ne me laiſſa aucun doute que toute la Montagne ne fût creuſe, comme une grande cave, pleine de ſoufre enflammé, qui ſe conſume peu à peu, & qui, faiſant affaiſſer la voûte, y cauſe ſans ceſſe de nouvelles ouvertures.

LA GUADELOUPE.

Nous paſſâmes environ deux heures à nous repoſer ſur le Piton ; nous y jouîmes de ſa belle vûe, en dînant, & nous y plantâmes une perche de douze piés, que j'avois fait apporter exprès, avec une vieille toile, pour ſervir de Pavillon. Enſuite il fallut deſcendre, par le même chemin qui nous avoit ſervi à monter. On peut croire qu'il ne s'y en trouve point de battus. Peu de Voïageurs ſe laiſſent tenter par une curioſité auſſi dangereuſe que la mienne. Je ne laiſſai point de m'approcher, autant qu'il me fût poſſible, de la grande bouche, dont l'accès m'avoit paru moins difficile que celui de la petite ; & j'y fis jetter de groſſes pierres, par le plus robuſte de mes Compagnons ; mais je ne vis point augmenter, comme on me l'avoit annoncé, la fumée ni les étincelles. La terre retentiſſoit ſous nos piés, & lorſqu'on la frappoit d'un bâton ; comme ſi nous euſſions été ſur le Pont d'un Vaiſſeau. Si l'on remuoit une groſſe pierre, la fumée ſortoit auſſi-tôt de ſa place. Toutes les pierres de la Montagne ſont légeres, & ſentent beaucoup le ſoufre. J'en fis prendre quelques-unes au ſommet. Quoiqu'on fût alors dans la plus grande chaleur du jour, l'air étoit très frais ſur le Piton ; & je doute qu'on y pût réſiſter pendant la nuit. Les Negres, qui vont prendre du ſoufre, pour le vendre après l'avoir bien purifié, ſe ſont fait une route que nous n'avions pû trouver d'abord, mais que nous cherchâmes plus heureuſement à notre retour, & que nous ſuivîmes. Elle étoit plus aiſée que la nôtre, mais plus longue. Deux cens pas au-deſſous de la grande bouche, nous trouvâmes trois petites mares d'eau chaude, éloignées de quatre à cinq pas l'une de l'autre. La plus grande, dont le diametre eſt à-peu-près d'une toiſe, eſt remplie d'une eau fort brune, qui a l'odeur de celle où les Serruriers & les Forgerons éteignent le fer. La ſeconde, qui eſt blanchâtre, a le goût d'Alun. La troiſieme eſt bleue, goût de Vitriol ; & l'on y trouve, dit-on, d'aſſez gros morceaux de ce minéral : mais n'aïant point d'inſtrumens, ni de perche, pour chercher au fond, nous ne découvrîmes rien, & je ne pus même meſurer la profondeur des Mares, qui excédoit la longueur de nos bâtons.

Nous vîmes enſuite quantité de petites ſources d'eau, qui forment, en s'uniſſant, des Rivieres, ou de gros Torrens. Un de ces rapides amas d'eau a reçu le nom de *Riviere blanche*, parceque les cendres & le ſoufre, qui s'y mêlent, lui donnent ſouvent cette couleur. Elle ſe jette dans la Riviere de Saint Louis, & n'aide pas à la rendre poiſſonneuſe. A meſure qu'on s'éloigne de ces terres brûlées, en deſcendant la Montagne, le Païs devient plus beau : on revoit de l'herbe, des arbres chargés de verdure, des terres bien cultivées ; & l'on ſe croit paſſé dans un nouveau Monde, en ſortant d'une affreuſe Montagne, toute couverte de pierres calcinées, de cendre & de ſoufre. Mes ſouliers s'en étoient reſſentis, & j'eus beſoin de quelques jours de repos.

Labat fit, dans une autre occaſion, le Voïage du grand Cul-de-ſac, avec

Grand Cul de-ſac

le nouveau Gouverneur de l'Ile. Il s'étoit rendu à l'Anſe Fery, d'où étant parti après le dîner, il vit, en paſſant, l'Habitation du Capitaine de ce Quartier (20), à côté d'un gros Cap, nommé le gros Morne, qui ſépare la partie de l'Ile, qu'on nomme la Baſſe-terre, de celle qui porte le nom de *grand Cul-de-ſac*. Cette Habitation eſt fort agréablement ſituée, & tire de grands avantages d'une jolie Riviere qui l'arroſe. Elle a, fort près d'elle, un bon mouillage, à couvert des vents du Nord par le gros Morne, de ceux de l'Eſt par les hautes Montagnes qui partagent l'Ile, & de ceux du Sud par les Mornes de Fery. Au-delà du gros Morne, on trouve de belles terres, vaſtes, unies, & bien arroſées. Du bord de la Mer juſqu'aux Montagnes, il y a trois ou quatre lieues d'un beau terrein en pente douce, dont la bonté ſe fait remarquer par de grands arbres, qu'il produit en abondance. Labat, toujours à la ſuite du Gouverneur, arriva le ſoir dans l'Habitation du Capitaine de ce Quartier (21), Hollandois, Catholique, & retiré à la Guadeloupe avec d'autres Fugitifs de ſa Nation, qui avoient été chaſſés du Breſil (22). Il vint recevoir le Gouverneur à la tête de ſa Compagnie. Labat, ſurpris qu'un ſi beau Païs fût très mal peuplé, en demanda la raiſon au Capitaine, qui lui en donna trois au lieu d'une. La premiere, c'eſt qu'il eſt trop éloigné de la Baſſe-terre & du Petit cul-de-ſac, qui ſont les lieux du commerce & du mouillage. La ſeconde, que tout ce Quartier, depuis le gros Morne juſqu'à la Riviere ſalée, qui ſépare la Guadeloupe de la grande Terre, étant preſqu'entierement dans les réſerves des premiers Propriétaires, à peine s'y trouve-t'il une lieue de Païs qui n'appartienne à leurs Héritiers; & qu'ils étendent ſi loin leurs prétentions, qu'on ne peut s'y établir ſans acheter d'eux le terrein, ou ſans le prendre à titre de rente ſeigneuriale, avec des lots & ventes, des hommages, & d'autres droits reconnus dans l'Ile, & fort oppoſés au goût des Habitans, qui ne veulent reconnoître d'autre Seigneur que le Roi, dont ils tiennent leurs terres ſans aucune condition de vente, d'hommage, &c, en un mot ſans aucuns droits Seigneuriaux. La troiſieme enfin, que ce Quartier ſe trouvant ſitué entre les Iles Angloiſes de Montſerrat & d'Antigue, & couvert de pluſieurs Iles, où les Anglois peuvent ſe tenir cachés en tems de guerre, pour venir ſurprendre les Habitations, enlever les Negres & piller les meubles, peu de François vouloient en courir les riſques. Le Capitaine ajouta qu'il pouvoit rendre témoignage du danger, puiſqu'il n'y avoit pas plus d'un an que les Anglois, aïant ſurpris la Garde du Port, avoient enlevé une partie de ſes Negres, après avoir tué ſon Commandeur, & lui avoient caſſé à lui-même le bras droit d'un coup de fuſil. Cet avis fit prendre, au Gouverneur, des précautions qu'il avoit négligées juſqu'alors. Il ordonna deux Corps-de-Gardes, avec une Patrouille de quelques Cavaliers.

Le Capitaine Hollandois avoit fait un Plan du grand Cul-de-ſac, dans lequel il avoit marqué les ſondes; mais les Ilets & quelques Pointes y étoient ſi mal placés, que Labat entreprit d'y mettre plus d'ordre. Il parle avec admiration, comme du Tertre, de la beauté de ce grand Quartier.

(20) M. de la Pompe.
(21) M. Van Deſpigue.
(22) Voiez d'autres éclairciſſemens dans l'article de l'Ile de Saba.

Qu'on ſe figure, dit-il, huit ou neufs Ilets, de différentes grandeurs, avec trois ou quatre rangs de Caies, & de leurs fonds, qui forment un Baſſin de cinq ou ſix lieues de longueur, depuis la Pointe du gros Morne, juſqu'à celle d'Antigo dans la grande Terre. Sa moindre largeur eſt d'une lieue, & la plus grande de trois. Les Vaiſſeaux de tous les ordres y peuvent être en ſûreté : ils y entrent par deux paſſes, & les Barques par deux autres. Rien ne ſeroit ſi facile que de les défendre par une Batterie fermée, ou par un Fort ſur la Pointe de l'Ilet à *Fangou* (23), où eſt la principale paſſe, avec une Redoute ſur un petit Ilet qui en eſt voiſin, & qui ſerviroit encore à défendre une des deux paſſes des Barques. Mais on pourroit prendre le parti de la combler, en y coulant à fond quelque vieux Vaiſſeau, maçonné à fond de calle, & retenu par des pieux juſqu'à ce que la Mer y eut apporté des pierres & du ſable.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. La Guadeloupe.

Nous viſitâmes, continue le Voïageur, la grande Riviere aux Goyaves, autrement nommée Saint Charles, qui ſéparoit autrefois la portion du premier Propriétaire (24), de celle de ſes Neveux (25). Après l'avoir remontée environ deux mille cinq cens pas, depuis ſon embouchure, nous ne lui trouvâmes plus aſſez de profondeur pour un Vaiſſeau, quoique les Barques & les Chaloupes puiſſent remonter beaucoup plus loin. Le terrein, des deux côtés, eſt couvert de Mangles, qui avancent beaucoup dans la Riviere même. Son embouchure eſt d'environ cent cinquante toiſes. Le milieu n'a pas moins de ſept ou huit braſſes d'eau, mais elle diminue peu à peu vers les bords, ſurtout vers le côté oriental, dont le terrein eſt bas ; & le côté occidental eſt une terre élevée d'environ quatre toiſes au-deſſus de la ſurface de l'eau, & bordée d'une roche aſſez dure, au pié de laquelle il y a ſept ou huit piés d'eau en baſſe Marée, & plus de dix lorſqu'elle eſt haure. Ce lieu ſemble fait pour y bâtir une Ville : c'eſt une Plate-forme naturelle, preſque quarrée, longue de trois cens toiſes ſur une largeur à-peu-près égale, qui a d'un côté la grande Riviere aux Goyaves, & de l'autre une petite Riviere d'excellente eau. Les environs ſont naturellement fortifiés, & n'auroient beſoin que d'un Parapet, avec des embraſures pour le Canon, qui défendroit la Rade & l'entrée de la Riviere. Entre les utilités qui reviendroient de cet Etabliſſement, Labat juge que pendant la guerre il ſeroit la ruine des Colonies Angloiſes de Montferrat, Nieves, Antigo & la Barboude.

Tout ce qu'on a rapporté, juſqu'à préſent, regarde la partie de l'Ile qui porte le nom de Guadeloupe, la ſeule à laquelle du Tertre s'eſt attaché. Ici, Labat donne quelque idée de celle qu'on nomme la grande Terre, parcequ'elle eſt plus grande en effet que l'autre (26). On compte, dit-il, que la premiere a trente-cinq lieues de tour ; & les deux enſemble, environ quatre-vingt-dix. La Riviere ſalée, qui les ſépare, n'eſt qu'un canal d'eau de Mer, qui paſſe entre ces deux terres. Sa largeur eſt d'environ cin-

Grande Terre de la Guadeloupe.

(23) C'eſt apparemment celui que du Tertre nomme Cancale : du moins Labat y fit couper des branches de Palétuvier chargées d'Huître.

(24) M. Houel, dont une Fille épouſa M. le Marquis de Senneterre.

(25) MM. de Boiſſeret.

(26) Celle-ci porte ſeule le nom de la Guadeloupe, parcequ'elle fut découverte la premiere.

quante toises à son embouchure, du côté du grand Cul-de-sac; elle diminue ensuite; & dans quelques endroits, elle n'a pas plus de quinze toises. Sa profondeur n'est pas plus égale. Labat, en suivant le Canal d'un bout à l'autre, trouva que dans quelques parties il pouvoit porter un Navire de cinq cens tonneaux, & qu'en d'autres une Barque de cinquante ne passeroit pas facilement en basse Marée : mais sa largeur étant rétrécie par les Mangles, ou Paletuviers, qui couvrent ses bords, peut-être y trouveroit-on plus d'eau si ces terres étoient défrichées. Mais Labat ne conseille point d'entreprendre cet ouvrage avant que le grand Cul-de-sac soit assez peuplé pour se défendre des irruptions des Anglois, qui deviendroient plus fréquentes, s'ils pouvoient passer dans la Riviere salée avec de grands Bâtimens.

Il fait d'ailleurs une peinture agréable de cette Riviere. La navigation, dit-il, y est charmante. L'eau est claire, tranquille, & toujours unie comme une glace. Elle est bordée de Mangles fort hauts, dont l'ombrage y donne une délicieuse fraîcheur. Sa longueur est de plus de deux lieues, depuis son embouchure du grand Cul-de-sac, jusqu'à celle du petit. Ce vaste terrein, jusqu'à la grande Riviere aux Goyaves, appartenoit alors au Fils aîné (27) du premier Propriétaire; & quoiqu'il n'y eût, ni Bourg, ni Village, il a été érigé en Marquisat sous le nom d'*Houelbourg* (28). Il est arrosé de deux petits Ruisseaux, qui se jettent dans la Riviere Salée, vers le milieu de sa longueur, & qui forment une petite chûte d'eau douce. La commodité de trouver de l'eau, dans un lieu si salutaire, lui a fait donner le nom de *Belle Hôtesse*; & l'on y voit deux gros arbres, sur l'écorce desquels tous les Passans ne manquent point de graver leurs noms. Un autre usage, pour ceux qui n'ont point encore passé ce Canal, est d'y faire quelques libéralités à leurs Conducteurs; comme l'on fait pour se dispenser du Baptême aux Tropiques & à la Ligne. Le terrein du Marquisat d'Houelbourg est couvert de bois, à l'exception d'une Savane de quatre ou cinq cens pas, vers le petit Cul-de-sac, qui s'étend depuis la Riviere du coin jusqu'à la Pointe de *Guign'au-vent*.

De la Riviere salée, on entre dans le Golfe qui est entre les deux Terres de la Guadeloupe, & qu'on nomme le petit Cul de-sac. Trois Canots, qui composoient le cortége du Gouverneur, allerent débarquer au Fort-Louis, dans la Grande Terre, & furent reçus, au bruit du Canon & de la Mousqueterie, par la Garnison (29). Ce Fort est un Parallelogramme de cinquante toises de long, sur dix à douze de large, composée d'un double rang de Palissades, à six piés l'un de l'autre, pour soutenir les terres & les fascines dont cette espece de Parapet est composé. Quelques angles saillans offrent des Plate-formes de bois pour le Canon. Il n'y a de maçonnerie, que les jambages de la Porte, un petit Magasin à poudre, qui est à côté, une Cuisine, un ou deux Fours, & une Citerne. La Maison même du Commandant est de fourches en terre, planchée néanmoins, &

(27) M. Houel, alors Capitaine aux Gardes.

(28) En 1707. On le nommoit auparavant Saint Germain.

(29) C'étoit une Compagnie détachée de la Marine, commandée par M. de Maisoncelle.

couverte de bardeaux : elle contient quatre Chambres de plein-pié. Les Baraques des Soldats & les autres Bâtimens ne ſont que de roſeaux & de paille. Ce Poſte étant ſur une hauteur, d'où il ne peut défendre les Vaiſſeaux qui mouillent au pié, on a fait en-bas une Batterie fermée, en forme de Redoute, d'où ſix Canons peuvent battre dans la Rade : mais elle réſiſteroit peu dans une deſcente, parcequ'elle eſt commandée ; de ſorte que l'unique avantage du Fort eſt d'avoir une très belle vûe. On y découvre la plus grande partie de la Cabeſterre & du grand Cul-de-ſac de la Guadeloupe, & tous les Ilets dont le petit Cul-de-ſac eſt rempli. On voit les Iles de Samos, & dans un tems clair les Montagnes de la Dominique. On ne compte, dans la grande Terre, que trois Paroiſſes, dont celle qui porte le nom de Quartier *du Goſier*, eſt la plus voiſine du Fort. Elles ſont deſſervies par des Capucins.

Labat viſita ce qu'on nomme les abîmes. Ce ſont de grands enfoncemens que la Mer fait dans les Terres, où les Vaiſſeaux peuvent ſe retirer, pendant la ſaiſon des Ouragans, ou pour ſe mettre à couvert de l'Ennemi. L'eau y eſt profonde ; & ſi les terres voiſines étoient défrichées, on y pourroit faire un excellent Fort, qui ne demanderoit qu'une Redoute pour le défendre. Un Ilet, qu'on nomme l'Ile à Cochons, couvre parfaitement la Rade. Enfin, le Fort Louis, transferé dans ce Quartier, mettroit toute cette partie de l'Ile hors d'inſulte (30).

Nous allâmes, raconte Labat, juſqu'à l'embouchure de la Riviere ſalée, pour chercher un lieu convenable au deſſein que le Gouverneur avoit formé de faire un Corps-de-Garde ſur Pilotis, avec une chaîne, ou une Eſtacade, pour fermer aux Anglois l'entrée de la Riviere. Ce projet fut exécuté avec diligence, parceque les Habitans ſe chargerent des frais. Nous rangeâmes enſuite toute la Terre de S. Germain, depuis la Pointe de Guigne au vent juſqu'à la Riviere du coin, qui la ſépare d'une autre Terre, nommée Arnonville (31). Je me promenai dans cette Terre, que je trouvai parfaitement belle, ou du moins propre à le devenir. C'eſt une étendue d'environ deux mille pas de large, ſur cinq à ſix mille de profondeur. Deux petits Ruiſſeaux la traverſent ; l'un, qui ſe jette dans la Riviere du coin, & l'autre dans celle de Saint Paul. Cette ſeconde Riviere traverſe une Terre, qui ſe nomme *Trianon* (32). Nous quittâmes la Paroiſſe du petit Cul-de-ſac, qui eſt mal peuplée, pour aller paſſer la nuit dans celle des Goyaves ; il ne faut pas confondre ce Quartier avec l'Ilet aux Goyaves, qui eſt à la Baſſeterre, ni avec la grande Riviere aux Goyaves du grand Cul-de-ſac : ce ſont trois lieux différens, auxquels l'abondance des arbres de cette eſpece, qu'ils portent tous trois, a fait donner le même nom. Le Quartier des Goyaves eſt fort peu peuplé, comme deux autres Cantons, qui s'étendent depuis Arnonville juſqu'à la Ravine de la Briqueterie, où commence le Marqui-

(30) Le Chevalier Renaud, Ingénieur Général de la Marine, chargé en 1700 de viſiter les Places de l'Amérique, projetta d'y faire un Fort, dont il donna même le Plan.

(31) Appartenante aux Héritiers de M. Baudoin, ancien Commis de la Compagnie de 1664 à la Guadeloupe.

(32) Elle fut achetée alors par M. Auger, Gouverneur de l'Ile, d'un Officier de Milice nommé *Fillacier*.

Voiages et Etablissem. aux Antilles.

à la Guadeloupe.

sat de Sainte Marie. Ils ont quelques Sucreries ; mais le principal commerce des Habitans étoit alors le Gingembre, le Manioc, les Légumes, le Tabac, les Beſtiaux & la Volaille. On compte juſqu'à huit Rivieres, & preſqu'autant de Ravines qui donnent de l'eau, depuis la Riviere du coin juſqu'à celle de la Briqueterie ; c'eſt-à-dire, dans un eſpace d'environ quatre lieues. L'Habitation de Sainte Marie fut érigée en Marquiſat vers la fin du dernier ſiecle, en faveur des Neveux du premier Propriétaire. Cette Terre eſt large d'une lieue, le long de la Mer, & n'a pas moins de trois lieues en profondeur, juſqu'aux grandes Montagnes qui ſéparent la Cabeſterre de la Baſſeterre. On y voit encore les ruines du Château. De grandes allées de Poiriers, qui la traverſent le long du chemin, & d'autres, qui diviſent en pluſieurs grands quarrés toutes les terres qui ſont emploïées, rendent témoignage à la magnificence des premiers Seigneurs (33). Les bords d'un Etang & ſa Chauſſée ſont couverts de Poiriers. Enfin la quantité de ces arbres, qui ſont plantés à la ligne, a fait oublier le nom de Marquiſat à Sainte Marie, & nommer vulgairement ce Canton la Terre des Poiriers. Au reſte ces arbres ne portent aucun fruit. On ne leur donne ce nom que pour leurs feuilles, qui approchent beaucoup de celles des Poiriers de l'Europe, quoiqu'elles ſoient plus longues, plus larges & plus épaiſſes. Leurs fleurs ſont d'un violet clair. Le bois eſt gris, liant, & facile à mettre en œuvre.

On trouve un fort bon mouillage, depuis les ruines du Château de Sainte Marie juſqu'au-delà de l'embouchure de la Riviere. Deux grands Rochers à fleur d'eau, qui en ſont éloignés d'un demi quart de lieue, & qu'on a nommés *l'Homme & la Femme*, y rompent la violence de la Mer. On y pourroit faire un excellent Port, avec d'autant moins de frais que la Chaux eſt en abondance dans tous les Quartiers, & que la Baſſe-terre peut fournir un Ciment rouge, qui ne differe point de la véritable Pouſſolane.

On commençoit fort heureuſement à faire du Sucre dans la grande Terre, & l'ardeur des Habitans s'y tournoit à former des Sucreries. Leur Sucre étoit beau, & fort bien grené, ſurtout dans ſa premiere fraîcheur : mais il devenoit cendreux, ou mollaſſe, lorſqu'il étoit gardé quelques mois. C'eſt le défaut de tous les Sucres des Iles Angloiſes. On a remarqué qu'à la grande Terre de la Guadeloupe il venoit de ce qu'un terrein ſi neuf étoit encore trop gras, d'autres diſent trop rempli de ſel & de nitre ; & l'on aſſure que l'uſage des Terres les a guéries de cette mauvaiſe qualité. Il y croît d'ailleurs quantité de très bons arbres, qui ne ſe trouvent point dans l'autre partie de l'Ile.

En quittant Sainte Marie, on a les plus beaux chemins du monde juſqu'à l'extrêmité de ce Marquiſat, par de grandes allées de Poiriers, où cinq Caroſſes peuvent marcher de front. Enſuite ils deviennent fort mauvais l'eſpace de mille ou douze cens pas, par la ſeule négligence des Habitans

(33) Labat dit plaiſamment qu'on rétabliroit facilement cette Terre, ſi les Héritiers de M. de Boiſſeret, qui veulent être tous Marquis, ne ſe contentoient de déchirer chacun un petit morceau du titre, pour s'en parer, tandis que le fond demeure en friche.

à les rétablir. On passe deux ou trois Ravines, ou petites Rivieres, avant que de rencontrer celle qu'on nomme *la grande Riviere*, parcequ'elle est en effet la plus grande de toute la Cabesterre. Sa largeur, dans l'endroit où les Voïageurs la passent, est de plus de trente toises; & dans le beau tems les Chevaux n'y ont l'eau que jusqu'aux sangles : mais pour peu qu'elle grossisse par les pluies, une infinité de grosses roches en rendent le passage fort dangereux, & souvent même impossible.

On passe ensuite par le Bourg du *Marigot*, qui ne consistoit alors qu'en vingt-cinq ou trente Edifices, Logemens, ou Magasins, avec quelques Boutiques, quelques Maisons d'Ouvriers, & des Cabarets, qui font, aux Iles, la partie essentielle des Bourgs. L'Eglise Paroissiale étoit desservie par des Religieux de S. Dominique. Un des Fils du premier Propriétaire (34) avoit, à moins d'une lieue du Bourg, une Habitation, nommée *Saint Martin*, & digne de son Pere, qui l'avoit formée, dans l'éclat de sa fortune. Toutes les dépendances d'un grand Etablissement y étoient d'une forme distinguée; & l'on y voïoit encore quatre cens Negres, les plus beaux de toute la Colonie, avec des Bestiaux en fort grand nombre & de toute espece. Du Marigot, pour se rendre au Quartier des *trois Rivieres*, on passe une Riviere assez grosse, qui termine l'Habitation de Saint Martin, & qui se nomme la Riviere du grand Carbet. Une demie lieue plus loin, on en trouve une autre, nommée la Riviere *des grands Bananiers*, qui termine le Quartier de la Cabesterre; c'est, suivant Labat, le plus beau de toutes les Iles Françoises. Depuis cette Riviere jusqu'au gros Morne, où commence le grand Cul-de-sac, en le prenant du côté de l'Oüest & de la Basse-terre, le Païs est un terrein uni, de près de vingt lieues d'étendue. Le long de la Mer, on monte fort doucement jusqu'au pié des Montagnes, qui en sont éloignées depuis une lieue jusqu'à quatre. Cet espace est arrosé d'un très grand nombre de Rivieres; & si l'on y faisoit des Ponts, on y pourroit aller de toutes parts en Carosse. Quatre ou cinq cens pas au-delà des grands Bananiers, on entre dans des chemins coupés à mi-côte, le long des Montagnes qui servent comme de soutien à la Soufriere. En plusieurs endroits, ces Montagnes sont si escarpées vers la Mer, que dans l'espace d'une demie lieue, il n'y a de pratiquable que trois petits enfoncemens, qui servent de passage à des Ravines d'une eau sale & bleuâtre, nommées les trois trous, & distinguées entr'elles par les noms particuliers de *Trou-Madame*, *Trou à Chien*, & *Trou à Chat*. A côté du dernier, & sur la hauteur du Morne, on trouve un Païs plat, de cinq à six cens pas de longueur, qui s'étend ensuite dans quelques gorges des Montagnes, jusqu'au pié de la Soufriere. La terre y est noire & grasse; & quoiqu'elle soit entremêlée de roches & d'éclats de pierres, la bonté du fond y attire des Habitans, qui emploient les pierres à faire des murailles seches, pour renfermer différentes pieces de leur terrein. La situation de ce Quartier, qui est fort élevé, & couvert à l'Oüest par de grandes Montagnes, y fait régner beaucoup de fraîcheur. L'herbe des Savanes y est touffue, déliée, toujours verte, & très propre à nourrir des Bestiaux. On y plante aussi du

(34) M. Houel de Varennes.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES. LA GUADELOUPE.

Maïz, du Manioc, du Rocou & du Cacao. Mais les Cannes de Sucre n'y peuvent mûrir.

Lorſqu'on a paſſé ce Païs plat, on rentre dans les détroits des Montagnes, toujours à mi-côte, juſqu'à la plus haute partie du chemin, où la vûe eſt fort ouverte & l'air extrêmement frais. Mais ce lieu eſt également déſert & ſauvage. On deſcend enſuite par un chemin très long & très roide, au pié duquel coule une des trois Rivieres d'où ce Quartier tire ſon nom. Celle-ci eſt petite, étroite, reſſerrée par des Rochers; & ſans avoir plus de deux piés d'eau, elle eſt ſi remplie de Rochers, que le paſſage en eſt difficile.

Quartier des trois Rivieres.

Le Quartier des trois Rivieres n'a pas plus de quatre mille pas de large: c'eſt une Plaine, diviſée par la pente d'un gros Morne, dont les enfoncemens contiennent pluſieurs belles Habitations. La terre y eſt bonne, & produit des Cannes, dont le Sucre brut n'a d'autre défaut que de blanchir difficilement. On nomme la *grande* & la *petite Anſe*, deux enfoncemens que la Mer fait dans les terres, depuis la premiere Riviere qu'on trouve à la deſcente du Trou au Chat, juſqu'aux Montagnes qui ſéparent ce Quartier de celui du vieux Fort. La grande Anſe eſt ſéparée de la petite par une cuiſſe de Morne, qui peut former un bon Poſte: & comme la diſpoſition de cette Côte eſt favorable aux deſcentes, on y a fait diverſes Fortifications.

En ſortant des trois Rivieres, on rentre dans les détours de pluſieurs Montagnes, qui ſont partie de celle de la Soufriere. Ce ſont des Ravines continuelles, & des hauteurs dont les deſcentes cauſent de l'effroi, avec des gorges où vingt Hommes arrêteroient une Armée. Delà, on monte une Côte fort difficile, par un chemin taillé dans le roc, mais étroit & rude, qui conduit enfin au *dos d'Ane*: c'eſt le nom qu'on donne à un Païs plat, où l'on retira les Femmes, les Enfans & les Vieillards, en 1691, pendant l'irruption des Anglois. Les Carmes y ont une petite Chapelle. Cet endroit eſt élevé, très ſain, quoiqu'environné de Bois, & réellement impénétrable, pour peu qu'il ſoit défendu. Sa longueur eſt de trois à quatre cens pas, ſur différentes largeurs. Plus loin, on recommence à monter, par un chemin aſſez doux; après lequel on en trouve un de dix à douze piés de large, ſur le côté même de la Montagne, & couvert, du côté oppoſé, par un terrein marécageux, où, dans la ſaiſon des pluies, les eaux de toutes les hauteurs voiſines ſe raſſemblent, & font un Etang, qui a toujours aſſez d'eau & de fange pour embourber une Armée. Ainſi le chemin qui mene au dos d'Ane eſt ſûr, vers la Mer, dont il eſt éloigné d'environ quatre mille pas. Il eſt terminé par deux pans de muraille qui le traverſent, & qui laiſſent une ouverture, fermée d'une Porte.

On entre delà dans une petite Savane, où l'on trouve encore les ruines d'un grand Magaſin, qui a ſervi, en 1691, à faciliter la diſtribution des munitions de guerre aux Habitans de la Riviere des Gallions. Une belle Habitation, dont les Bâtimens occupent deux hauteurs, commande tout le Païs voiſin; & l'on pourroit tirer, d'une de ces deux hauteurs à l'autre, un boïau, qui, faiſant face à la Plaine, mettroit ce Poſte à couvert d'inſulte. Le chemin, pour deſcendre dans la Plaine qui eſt au-deſſous, eſt ſur la croupe du Morne, & d'une pente aſſez douce; mais les deux côtés

en

en ſont eſcarpés, & couverts de grands arbres. Là commence une belle Habitation, qui avoit appartenu au dernier Gouverneur de la Guadeloupe (35). On y fait du Sucre blanc, d'une parfaite beauté. On trouve enſuite une petite Riviere, nommée *la Senſe*, qui, coulant au bas d'une Falaiſe fort eſcarpée, ſépare cette Terre de celle de *Biſdari*, ancienne Poſſeſſion du premier Propriétaire de l'Ile, qui renferme une Montagne ronde & très haute, nommée *Houelmont*, qu'Houel avoit fait inutilement fortifier (36). Huit cens pas plus loin, on trouve une belle Habitation (37). La Riviere des Gallions & celle de la Senſe s'approchent ſi fort ici, que ne laiſſant entr'elles qu'un eſpace d'environ cent cinquante pas, eſcarpé des deux côtés par de profondes Falaiſes, on y a fait, en 1712, un retranchement bien fortifié, & très facile à défendre. De ce Poſte, à la Falaiſe qui borde la Mer, il n'y a que cinq ou ſix cens pas. On a pratiqué, dans cette Falaiſe, un boïau qui fait face à la Mer, avec deux angles ſaillans, dont l'un porte une Batterie à barbette, de trois pieces de Canon. Le chemin, qui deſcend à la Riviere des Galions, eſt taillé dans la pente du Morne : on paſſoit alors cette Riviere à gué, quoiqu'elle ſoit aſſez grande, & qu'étant la vraie route entre la Baſſeterre & la Cabeſterre, elle demandât ſi néceſſairement un Pont, qu'on y étoit ſouvent arrêté lorſqu'elle ſe débordoit. Son nom vient des Galions d'Eſpagne, qui étoient dans l'uſage d'y prendre de l'eau & des rafraîchiſſemens, lorſqu'ils paſſoient par cette route, avant que les François fuſſent établis dans l'Ile. C'eſt une grande Anſe, où le mouillage eſt ſûr, & l'eau douce en abondance : mais celle de la Riviere même eſt mêlée de ſoufre & de vitriol, qui en rendent l'uſage dangereux pour ceux qui n'en ont pas l'habitude. Un Fort qui eſt ſur la hauteur de la Côte, & où l'on monte de la Riviere par un chemin qui conduit ſur l'Eſplanade, ſe nomme le Fort de la Baſſe-terre.

Labat s'embarqua ici, dans un grand Canot, pour retourner à la Baſſe-terre en paſſant par le vieux Fort. Ses obſervations ſur la Côte (38) le convainquirent de l'impoſſibilité d'une deſcente, dans un Païs qui ſe défend de lui-même, depuis le Morne qui termine la petite Anſe des trois Rivieres, juſqu'à la Pointe du vieux Fort. On n'y trouve, partout, qu'une Falaiſe eſcarpée, & coupée par des précipices. La Pointe du vieux Fort eſt baſſe, aſſez unie, d'environ deux cens pas de large, ſur un peu plus de longueur, avec quelques enfoncemens dans les gorges des Montagnes. Elle paroît un amas de pierres, que les pluies ont détachées de la Montagne voiſine, & qui par ſucceſſion de tems ſe ſont couvertes d'un peu de terre. Sa ſituation eſt au Sud-Oueſt. Son Egliſe, ou plutôt ſa Chapelle, qui a titre de Paroiſſe, eſt deſſervie par des Carmes, c'eſt-à-dire par un Religieux qu'ils y envoient une fois le mois pour dire la Meſſe. Il ſe trouve, dans les gorges des Montagnes, & ſur la croupe des Mornes, ſept ou huit Habitations, d'où l'on tire du coton, du Manioc, du Maïz, & quantité de Volaille. On voit, ſur la Pointe, deux Canons de fer qui ſervent à

(35) Le Chevalier *Hinſelin*.

(36) Inutilement, comme on l'a dit d'après le P. du Tertre ; parceque ſa hauteur y rendoit le Canon inutile.

(37) Celle de M. Milet, Conſeiller & Capitaine de Milice.

(38) Il étoit emploïé par le Gouverneur à tracer des Plans de Fortifications.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. la Guadeloupe

donner avis, au Fort de la Baſſe-terre, de ce qu'on découvre en Mer. Ce Quartier eſt hors d'inſulte par ſa ſituation, autant que par l'inutilité de toute entrepriſe, dans un Païs compoſé de Bois, de Montagnes & de précipices. Un Canot même n'y peut aborder juſqu'à plus d'une lieue & demie du vieux Fort, dans un lieu nommé l'Anſe de la Croix, petit enfoncement, de vingt-cinq à trente toiſes de large, entre deux Pointes de Morne, qui tombent à plomb. Sa profondeur en a neuf ou dix, depuis le bord de la Mer juſqu'à une Falaiſe qui lui fait face. Un Ruiſſeau d'eau claire coule dans cet enfoncement, & forme une nappe dans ſa chûte. Un Habitant s'étoit établi dans cette ouverture; & pour deſcendre au bord de la Mer plus facilement qu'avec une échelle, dont il s'étoit ſervi juſqu'alors, il avoit commencé à creuſer un chemin à côté de l'Anſe. Labat, aïant emploïé l'échelle pour aller dans l'Habitation & pour en revenir, la trouva jolie & fertile, avec des enfoncemens aſſez conſidérables dans les Montagnes, & même un ſentier commode, qui menoit, par les contours des Mornes, aux Terres du Biſdari & d'Houelmont. L'importance de conſerver ces deux Places, dont la perte laiſſeroit les bords de la Riviere de l'Anſe des Galions à découvert, obligea le Gouverneur de faire rompre le travail de l'Habitant, pour rendre à cette Côte ſon inacceſſibilité naturelle. Elle ne finit qu'à l'Anſe des Galions, près d'un Morne nommé *le Raby*, du nom d'un François qui s'y eſt établi. L'Anſe des Galions a cinq ou ſix cens pas de large, depuis ce Morne juſqu'à la Riviere de Senſe, qui ſe décharge dans la Mer au pié d'un autre Morne, dont la Pointe eſt fortifiée. La profondeur de cette Anſe, depuis le bord de la Mer juſqu'à la Montagne, n'eſt que d'environ deux cens cinquante pas: le Païs eſt plat des deux côtés, dans le même eſpace; mais les bords de la Mer même, dans une largeur de cinquante à ſoixante pas, ſont couverts de gros cailloux, qui rendent la marche fort difficile. La commodité de ce grand nombre de pierres y a fait faire quelques angles ſaillans, qui couvrent l'entrée de l'Anſe, & qui joignent d'aſſez près les ronces & les épaiſſes broſſailles, dont ſes bords ſont bien couverts, juſqu'à ceux d'un Etang formé de pluſieurs ſources & d'une partie de la Riviere de Senſe, qu'on y a conduite par une rigole. Le Morne, qui forme & qui borne le fond de l'Anſe des Galions, eſt défriché juſqu'à la moitié de ſa hauteur; le reſte eſt revêtu d'arbres. Labat donna d'excellentes ouvertures au Gouverneur, pour la fortification de tous ces Poſtes, ou pour les rendre inacceſſibles par différentes coupures. Il décrit, à cette occaſion, pluſieurs Habitations voiſines. En général, le terrein, depuis la Riviere des Galions juſqu'à celle de Saint Louis, eſt de bonne terre, & tout-à-fait propre pour le Sucre blanc. Auſſi ce Quartier eſt-il celui de l'Ile, où l'on voit des Sucreries en plus grand nombre. Leur défaut eſt de manquer de bois à brûler: mais comme les terres y ſont vieilles, c'eſt-à-dire, emploïées depuis longtems, & que la ſéchereſſe y eſt plus ordinaire que la pluie, les pailles des Cannes & les bagaces tiennent lieu de bois.

La Riviere aux Herbes ſépare, en deux parties preſqu'égales, tout ce terrein, qui eſt d'une lieue de large, & qui porte divers noms. On appelle Montagne de *Beau-ſoleil*, la partie qui eſt entre la Riviere aux Herbes &

celle des Galions. Au-dessus de l'Habitation de l'Espérance, sont celles de Sucre & des Gomiets ; à côté, celle de l'Ilet, & la partie qui est renfermée entre la Riviere aux Herbes & celle de Saint Louis, se nomment la Montagne de Belle-vûe. Au dessus est l'Habitation de Saint Claude, qui appartient aux Jésuites : elle touche à celle du Parc, une des Terres réservées par le premier Propriétaire de l'Ile, ou n'en est sépatée que par des Falaises de très difficile accès, & par une Riviere qui vient des Montagnes de la Soufriere, nommée la Riviere de Saint Claude, qui se jette dans celle de Saint Louis.

La Riviere aux Herbes est composée de deux branches, qui renferment un triangle appellé l'*Ilet* : c'étoit une autre réserve du premier Propriétaire. Nous visitâmes, raconte Labat, tous les lieux qui sont entre la Riviere aux Herbes, & le Fort, & tout le terrein qui est à gauche de cette Riviere, depuis le bord de la Mer jusqu'à l'Ilet. Nous traversâmes ensuite les Habitations, jusqu'au bas de Saint Claude, pour connoître, en descendant, la droite de la Riviere Saint Louis, qui coule entre deux Falaises d'une extrême profondeur. Depuis la Riviere Saint Claude, qui se jette dans celle de Saint Louis à plus de trois mille pas du bord de la Mer, jusqu'un peu au dessus de l'Ecluse du Moulin des Jacobins, éloigné du bord de la Mer de sept ou huit cens pas, & depuis l'Ecluse jusqu'à la Mer, on peut la passer partout à gué, quoiqu'elle soit grosse & large, remplie de grosses roches, qu'elle ait d'assez grands bassins, & qu'elle soit sujette à se déborder, d'un moment à l'autre : mais, depuis l'Ecluse jusqu'à la Riviere Saint Claude, elle ne peut être passée qu'en deux endroits. Le plus bas, qui se nomme le passage de *la Coulisse*, est proche d'un Morne très long & très roide ; & le second, neuf cens pas plus haut. La descente du dernier est belle & facile ; mais celle de l'autre est si escarpée, qu'elle fait peur, & qu'il n'y a que les Negres qui l'osent tenter. Labat fit, dans tous ces lieux, le Plan des Fortifications qui subsistent aujourd'hui, surtout de celles qui furent prolongées le long de la Mer, par le Morne des Irois & le Morne doré, jusqu'à la Ravine Billau, qui couvre l'entrée du Bourg Saint François.

D'autres soins rappellant le Voïageur à la Martinique, où il étoit chargé de la conduite d'une Paroisse, il termina cette longue course pat une seconde visite du Quartier des Habitans, & ses lumieres n'y furent pas moins utiles à la Colonie. Ensuite il revint à l'Habitation de son Ordre, c'est-à-dire au Marigot ; & delà au *Parc*. Ce qu'on nomme le Parc est un lieu renfermé par des Rivieres profondes, adossé aux Montagnes qui portent la Soufriere. Sa plus grande largeur est de dix-huit cens à deux mille pas. Quoique de ce Poste, on pût faire une retraite aussi sûre que le dos d'Ane, le Gouverneur ne jugea point à propos d'en faire cet usage. Il défendit même, aux Habitans, d'y retirer leurs Familles & leurs effets, sous peine de ne trouver, ni protection dans leurs embarras, ni justice du pillage des Negres, qui dans ces occasions sont souvent plus redoutables que l'Ennemi. Les raisons du Gouverneur étoient, que le Peuple doit être réuni dans un même lieu, afin que ceux qui portent les armes soient également intéressés à sa conservation ; que ce lieu doit communiquer avec la partie de

l'Ile qui n'eſt point attaquée ; qu'il faut mettre enſemble les Bleſſés & les Malades, l'Hôpital & les Chirurgiens, les Magaſins des vivres & ceux des munitions, qui doivent être derriere le Camp, à portée d'y être conduits avec l'ordre & l'œconomie néceſſaire ; enfin, qu'on doit éviter que, ſous prétexte d'aller voir leurs Familles les Habitans ne puiſſent abandonner tout-à-fait le Camp, ou perdre l'envie d'y retourner ; inconvéniens, qui ne ſont point à craindre, lorſque l'aſyle eſt derriere.

On ne peut douter que depuis le Voïage du P. Labat, la Colonie Françoiſe de la Guadeloupe n'ait reçu beaucoup d'accroiſſement par la culture des terres & la multiplication des Habitans ; ſurtout dans ces dernieres années, ſous l'adminiſtration de M. de Bompart, Gouverneur Général, de M. le Comte de Crapado, Lieutenant-de-Roi de l'Ile. Le mérite & la réputation des Commandans ont eu ſouvent plus d'effet que la Nature & l'Art, pour le ſuccès d'une Colonie.

§ IV.

ILE DE LA GRENADE ET GRENADINS.

DU Tertre s'étend peu ſur l'Ile de la Grenade. C'eſt la premiere, dit-il, qui commence le demi cercle des Antilles, du côté du Midi. Elle lui ſembla plus grande, d'un tiers, que Saint Chriſtophe. Ses extrêmités, entre le Sud & l'Oueſt, forment un Croiſſant ; & derriere la premiere Pointe, du côté du Nord, on trouve une des plus belles & des meilleures Baies des Iles. Le Port, qui en fait un coin, eſt d'un bon fond, ſans aucune roche, & peut contenir un grand nombre de Navires, avec cet avantage, que pouvant y être arrêtés par les ſeuls Grapins, ils n'ont pas beſoin d'y mouiller l'ancre. A peu de diſtance eſt un bel Etang, qui n'en eſt ſéparé que par une langue de ſable, qu'on pourroit couper avec peu de travail, & qui formeroit un ſecond Port, de la grandeur du premier. Cette Colonie Françoiſe, que du Tertre viſita ſoigneuſement en 1656, n'étoit compoſée alors que de deux cens perſonnes, dont toutes les Caſes étoient autant de petits Forts de Charpente, capables de réſiſter aux incurſions des Sauvages. Le Fort n'étoit auſſi qu'un grand Pavillon de charpente, entouré à huit ou dix piés de diſtance, d'une Paliſſade de gros pieux, fichés en terre & bien chevillés, avec pluſieurs pieces de Canon. Mais l'Etabliſſement touchoit encore à ſon origine. Labat, qui le viſita cinquante ans après, le repréſente tel qu'il étoit alors ; & l'on n'en connoît point d'autre Relation.

Il place l'Ile à douze degrés & un quart de latitude Nord : c'eſt, dit-il, de toutes celles que les François poſſedent, la plus proche du Continent de l'Amérique, dont elle n'eſt éloignée que d'environ trente lieues. Elle eſt à 70 de la Martinique ; & de ſa Pointe Nord-Eſt à la Pointe Eſt de la Barbade, on en compte environ quarante-cinq. Sa longueur, Nord & Sud, eſt de neuf à dix lieues ; ſa plus grande largeur d'environ cinq lieues ; & ſa circonférence de vingt à vingt-deux. Sa grande Baie, ou, ſuivant le langage des Iles Françoiſes, ſon grand Cul-de-ſac, qui renferme ſon Port & ſon carénage, eſt à l'Oueſt, & ſa profondeur formée par deux grandes Poin-

Carte de l'Isle de la Grenade,

Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages Par M. B. Ingr de la Mre 1758.

Echelle de 3 Lieues communes de France.

Tom XV in 4°. N°. 14.

tes, qui s'avança fort loin en Mer, donnent à l'Ile la forme d'un croissant, comme le remarque du Tertre; mais irrégulier, parceque la Pointe du Nord est beaucoup plus épaisse que celle du Sud. La véritable entrée du Port est à l'Oüest Sud-Oüest (39).

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

La Grenade.

La Grenade, raconte Labat, avoit toujours été habitée par les seuls Caraïbes, que sa fertilité & l'abondance de la Chasse & de la Pêche y attiroient plus que dans les autres Iles, lorsqu'en 1650, elle fut achetée des Sauvages par du Parquet, alors Propriétaire de la Martinique (40). Il y établit d'abord une Colonie de deux cens Hommes; & le premier Etablissement, que du Tertre vit en 1656, se fit entre l'Etang & le Port, aux environs d'une Maison de charpente que du Parquet avoit fait apporter en fagot, de la Martinique: c'est ce que du Tertre nomme un Fort, parcequ'il étoit revêtu d'une enceinte de Palissades, avec des embrasures pour deux pieces de Canon & quatre Pierriers. On l'avoit cru suffisant pour contenir les Sauvages. En effet, quoiqu'ils se fussent bientôt repenris de leur Traité, ils n'oserent attaquer cette misérable Forteresse; mais s'étant répandus dans tous les Bois, ils y tuerent tous les François qui s'éloignoient à la chasse. Du Parquet, informé de cette perfidie, fit passer dans l'Ile, trois cens Hommes bien armés, qui en détruisirent un grand nombre, & forcerent le reste à la fuite. On rapporte qu'une Trouppe de ces Barbares, aïant été poussée par les François sur une roche fort escarpée, aima mieux se précipiter de cette hauteur, que de prendre le parti de la soumission, & que ce lieu en a pris le nom de *Morne des Sauteurs*, qu'il conserve encore.

Quelques divisions, qui s'éleverent ensuite dans la Colonie, retarderent encore ses progrès: mais la prudence de *Valminier* (41), un de ses Gouverneurs, aïant calmé tous les troubles, elle s'accrut beaucoup dans l'espace de quelques années. Outre la fertilité du Païs & l'abondance des vivres, le Tabac qu'on y avoit commencé à cultiver étoit si parfait, qu'il se vendoit toujours le double ou le triple de celui des autres Iles. Enfin, Labat semble persuadé que la Grenade seroit devenue la plus riche des Colonies Françoises, si le Gouvernement de Valminier eût duré longtems. Du Parquet la vendit, en 1657, au Comte de Cerillac, pour la somme de quatre-vingt mille livres; & ce nouveau Maître en fit prendre possession par un Officier d'un caractere si dur, que la plûpart des Colons, révoltés contre sa tyrannie, abandonnerent leurs Etablissemens pour se retirer à la Martinique. Cette désertion n'aïant fait qu'aigrir sa mauvaise humeur, il poussa si loin la violence & la brutalité, que ceux qui restoient dans

(39) Labat accuse de Lile de s'être trompé, sur de faux Mémoires, dans sa Carte des Antilles publiée en 1717, en plaçant à l'Est ce qui à est l'Oüest, & au Nord ce qui est au Sud. Pour mettre, dit-il, le Plan de la Grenade comme il doit être, il faudroit lui faire faire un demi tour à droite sur sa Carte, avec d'autres corrections qui ne sont pas de moindre importance. *Nouveaux Voïages aux Iles.* T. VI. p. 214.

(40) Du Tertre, qui étoit alors aux Iles, rapporte les conditions du marché. On donna aux Sauvages une certaine quantité de Merceries & d'Eau-de-vie; pour laquelle *Kaierouane*, leur Chef général, céda tous leurs droits sur l'Ile, en s'y réservant leurs Habitations & leurs Carbets. Le Commandeur de Poincy en 1638., Aubert peu d'années après, & la Compagnie Françoise en 1645, avoient formé, sans succès, le dessein de la peupler.

(41) Louis de Caqueray, sieur de Valminier, Capitaine de Cavalerie à la Martinique.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Grenade.

l'Ile se saisirent de lui, lui firent son Procès dans les formes, & le condamnerent au Gibet. Cependant, comme il leur représenta qu'il étoit d'une naissance noble, ils consentirent à lui faire couper la tête; mais l'adresse manquant au Bourreau pour entreprendre cette exécution, ils le firent passer par les armes. On n'attribue ce coupable excès qu'au Peuple. Les honnêtes gens de l'Ile étoient passés à la Martinique; & l'on assure même que les Officiers, n'aïant pû s'opposer aux emportemens de la Populace, s'étoient éloignés du Forr. De toute la Cour de Justice, qui fit le Procès au malheureux Gouverneur, il ne s'en étoit trouvé qu'un, nommé *Archangeli;* & vraisemblablement Italien, qui sût écrire. Celui qui fit les informations étoit un Maréchal ferrant, dont Labat vit la marque, qui se conservoit encore dans le Regiſtre du Greffe de la Grenade: c'étoit un fer à Cheval, autour duquel Archangeli, qui faisoit l'office de Greffier, avoit écrit: *Marque de M. de la Brie, Conseiller Rapporteur.* La Cour, informée de cet attentat, envoïa un Vaisseau de guerre, avec quelques trouppes, pour en prendre connoissance. Un Commissaire, qui les accompagnoit, fit des informations: mais lorsqu'on eut reconnu que les Auteurs du crime n'étoient que des Misérables, dont la plûpatt s'étoient déja mis à couvert par la fuite, les recherches ne furent pas poussées plus loin, & personne ne fut puni. Archangeli même, qui passoit pour le Chef du tumulte, en fut quitte pour être chassé de l'Ile, d'où il se retira dans celle de Marie-Galante; & s'y trouvant encore en 1692, pendant l'irruption des Anglois, non-seulement il embrassa leur parti, mais il leur découvrit le lieu où le Gouverneur s'étoit retiré avec les principaux Habitans. Le Major Holms, qui commandoit les Anglois, n'avoit point ignoré ce qui s'étoit passé à la Grenade: il ne vit cette nouvelle trahison qu'avec horreur; & sur-le-champ, il fit pendre le perfide à la Porte de l'Egliſe, avec ses deux Fils.

Le Comte de Cérillac fut obligé de vendre son Ile à la Compagnie de 1664, qui la rendit au Roi dix ans après; mais le desordre de la Colonie fut si peu réparé, qu'en 1705 Labat ne prit pas une haute opinion de cet Etabliſſement; c'est à lui-même qu'il faut laisser raconter tout ce qu'il y observa. Il venoit de la Barbade.

En arrivant à la vue de la Grenade, nous aimâmes mieux courir le long de la Cabesterre, que de passer au travers de quelques petites Iles, qu'on nomme *les Grenadins*, pour aller chercher le Cul-de-sac. La côte est saine; & la terre, dont nous étions à une distance raisonnable, me parut belle, entrecoupée d'un grand nombre de Rivieres, unie même en quantité d'endroits; & si l'on juge de la bonté du terrein, par les arbres qu'il produit, celui de la Grenade doit être excellent. Le Dimanche, 18 de Septembre, nous mouillâmes dans le Bassin, ou au fond de l'Acul, sous la Forteresse: il étoit six heures du matin; j'allai saluer le Gouverneur. Il se nommoit de *Belair*. Je n'ignorois point sa fortune: il étoit né à Blaye, avec toutes les qualités du Païs. Dans sa jeunesse, il avoit trouvé le moïen d'entrer au service du Prince d'Orange, Roi d'Angleterre depuis, & de se mettre si bien dans ses bonnes graces, qu'il en avoit obtenu le Gouvernement de Berg-op-zoom, lorsque ce Prince s'en étoit emparé, en représailles de la Principauté d'Orange, dont la France s'étoit mise en possession pendant

la guerre de 1688. Il y a beaucoup d'apparence que Belair avoit tenté de rendre quelque ſervice à ſa Patrie ; & que ſon entrepriſe aïant été découverte, il n'avoit pas eu d'autre reſſource, que de revenir en France. Il y fut auſſi-tôt récompenſé, d'une Commiſſion de Capitaine de Vaiſſeau ; & ſervant en cette qualité, dans l'Armée navale qui prit la Flotte de Smirne en 1693, il s'empara d'un riche Vaiſſeau de quarante canons, ſur lequel il n'oublia point de prendre ſa part du butin. Son équipage, & ſes Officiers mêmes, furent d'ailleurs aſſez ſatisfaits de ſa diſtribution : mais la Cour le fut beaucoup moins ; & condamnant le pillage du Vaiſſeau, elle interdit Belair de ſes fonctions, pendant un an, après lequel il fut rétabli. Quelques années de ſervice firent oublier les ſujets de plainte. Il demanda le Gouvernement de la Grenade, qui ſe trouvoit vacant, & qui lui fût accordé.

Il me reçut bien. Il m'offrit ſa table & ſa Maiſon, pendant mon ſéjour dans l'Ile. J'allai viſiter la Fortereſſe avec lui. Ce petit Fort n'avoit alors de conſidérable, que ſa ſituation, qui étoit en bel air, & fort bonne, quoiqu'elle fût commandée par une hauteur, qui en étoit éloignée de trois ou quatre cens pas, & ſéparée par deux fonds. Le front de l'ouvrage eſt au Nord-Eſt. La diſtance des deux demi-baſtions qui le compoſent eſt d'environ quarante-cinq toiſes, d'une Pointe à l'autre, avec un mauvais Foſſé, ſans chemin couvert, ſans glacis, ſans paliſſade ; & le reſte de l'enceinte n'offre que des angles rentrans & ſaillans, avec une eſpece de demi-baſtion vers le mouillage, & une batterie de ſix canons. Trente-cinq ou quarante Soldats compoſoient alors la garniſon. Ils étoient logés dans des Hutes, la plûpart appuïées au mur du Fort. La hauteur, ſur laquelle ce Fort eſt bâti, eſt eſcarpée de toutes parts, à l'exception de celui du Nord-Eſt, où l'on trouve une bonne eſplanade, terminée par un ravin, au-delà duquel on voit, ſur une hauteur, la Maiſon du Curé. On avoit entrepris de tranſporter dans ce lieu celles de l'ancien Bourg, qui étoit entre un étang d'eau ſaumâtre & le carénage. Il ſeroit facile, comme du Tertre le fait obſerver, de joindre cet étang à la Mer par un Foſſé, d'autant plus qu'il eſt moins haut, & d'une extrême profondeur. Tous les environs du Port & du cul-de-ſac ſont fort hachés ; & ſi les Mornes ne ſont pas fort hauts, ils ſont près les uns de autres, & ne laiſſent entr'eux que de très petits vallons.

Tout ce Païs eſt aſſez bien cultivé. On y fait de l'indigo, du tabac & du roucou. On y éleve des Beſtiaux & de la Volaille. On y recueille quantité de mill & de bois. En général, les Habitans ſont aiſés ; mais la plûpart ont l'air très ruſtique, ſans aucune apparence qu'il puiſſe changer. On regrette que ceux de Saint Chriſtophe ne ſe ſoient pas retirés chez eux, après leur diſgrace : ils auroient pû leur communiquer de la politeſſe, en leur apprenant à tirer meilleur parti de leurs Terres. C'eſt peut-être une des raiſons, qui ont fait tranſporter le Bourg auprès du Fort : on a cru que le voiſinage du Gouverneur & de l'Etat Major ſerviroit à les civiliſer.

Il ſeroit facile de mettre le carénage & le Bourg à couvert, en faiſant une batterie fermée, en forme de redoute, ſur la pointe la plus avancée qui forme le carénage, ou même ſur les bas fonds les plus voiſins du chenal, qui n'a gueres plus de ſoixante toiſes de largeur ; elle défendroit l'entrée,

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Grenade.

& mieux que le Fort. Il eſt ſurprenant que M. de Caylus n'y aît pas fait attention (42). Les Anglois entendent bien mieux leurs avantages. S'ils étoient maîtres de la Grenade, il y a long-tems qu'elle auroit changé de face, & qu'elle ſeroit une Colonie floriſſante (43); au lieu que juſqu'à préſent les François en ont tiré peu de fruit, & que malgré les anciennes eſpérances, l'Ile eſt encore deſerte, pauvre & ſans commerce. Les Maiſons y ſont mal bâties, encore plus mal meublées, & preſqu'au même état ou du Parquet les avoit laiſſées.

Je viſitai l'Habitation, que le Comte de Cerillac a donnée aux Miſſionnaires de mon Ordre. C'eſt une réſerve qu'il ſe fit par ſon Contrat de Vente, & qui ne pouvoit être ſujette à la loi générale des réunions au Domaine du Roi, pour les terres qui n'ont pas été défrichées dans le tems marqué par la conceſſion. Elle ſe nomme le fond du *Grand Pauvre ;* nom dont l'origine eſt peu connue. Sa ſituation eſt dans la partie occidentale de l'Ile, à quatre lieues du Fort en allant au Nord. Elle a plus de mille pas de large; & ſa longueur, depuis le bord de la Mer, n'eſt bornée que par le ſommet des Montagnes, qui ſéparent la Baſſeterre de la Cabeſterre. Comme cet endroit eſt un des plus larges de l'Ile, notre Habitation eſt d'une grandeur conſidérable. Je trouvai un Carbet de Caraïbes, qui s'y étoit nichés, & je ſus qu'on en ſouffroit beaucoup d'autres à la Cabeſterre, pour quelques petits avantages que la Colonie en retire : politique très mauvaiſe, car eſt-on ſûr qu'ils ne ſe révolteront point, & qu'ils ne recommenceront point leurs anciens maſſacres, quand on voudra leur faire quitter les lieux qu'ils occupent ? Ils ſont plus en état de réſiſter, qu'ils ne l'étoient autrefois : la Colonie eſt plus foible ; ils peuvent recevoir de puiſſans ſecours des Negres fugitifs qui ſe ſont établis dans l'Ile de Saint Vincent, & qui, multipliant beaucoup, ſeront un jour obligés de chercher de nouvelles terres pour ſubſiſter.

Avec ce Carbet, je trouvai trois Maiſons de François qui avoient défriché quelques parties de notre terrein. Ils m'offrirent de ſe retirer, lorſque nous voudrions nous y établir, comme ils m'en croïoient le deſſein. Je ne leur ôtai point cette idée, & je pris même des meſures pour les engager doucement à chercher une autre demeure. La Riviere ; qui paſſe preſqu'au milieu de nos terres, porte le même nom : elle eſt aſſez grande, & fort poiſſonneuſe, ſurtout en Anguilles, en Mulets, & en Ecreviſſes. Les Perdrix, les Ramiers, les Ortolans, les Grives, les Perroquets & les Perriques ſont en abondance dans le Canton ; marque certaine qu'il eſt peu peuplé. J'y tuai deux Ajetous, que les Eſpagnols nomment Armadilles, & un Agouti. On m'avoit dit pluſieurs fois que les écailles des Tatous réſiſtent au plomb commun ; mais, en aïant tiré un d'aſſez loin, je reconnus la fauſſeté de cette opinion. Trois heures de marche me reconduiſirent au Fort. Il eſt certain que ce Païs eſt très bon, & qu'il produiroit beaucoup, s'il étoit aſſez peuplé pour recevoir une meilleure culture. La terre en eſt bonne, arroſée d'un grand nombre de Rivieres, & plus belle, à

(42) Ingénieur Général, comme on l'a déja dit, des Iles & Terre-ferme d'Amérique. C'eſt lui qui a fait bâtir le nouveau Fort en 1706.

(43) On voit, au contraire, dans la plûpart des Relations Angloiſes, que l'induſtrie des François eſt propoſée pour modele.

meſure

mesure qu'on s'éloigne du Fort. Les chemins y étoient supportables ; un peu de travail les rendroit commodes pour toutes sortes de Voitures. On parle encore plus avantageusement de la Cabesterre, que je ne vis point.

LA GRENADE.

En un mot, la Grenade seroit un séjour fort agréable, si l'Art y aidoit un peu la Nature. C'est au seul défaut de culture qu'il faut attribuer certaines fievres, qui portent le nom de l'Ile, & qui étant fort opiniâtres, dégénerent quelquefois en hydropisie ; car les eaux sont excellentes, la grosse Viande fort bonne, la Volaille grasse, tendre & délicate, le Gibier, les Tortues, les Lamantins, & généralement toutes les especes de Poissons, en abondance.

Iles nommées les Grenadins.

Lorsqu'il manque quelque chose à la Grenade, elle est environnée de quantité de petites Iles, qui sont comme autant de Réservoirs, où l'on est sûr de trouver ce qu'on n'a point dans la grande. Je vis une bonne partie de ces Iles, qu'on nomme les Grenadins : nous les rangeâmes d'assez près, mais sans y mouiller. Celle qu'on nomme Cariacou (44) est partagée d'un Port excellent. Le plus grand des Grenadins, qui est le plus au Nord, & le plus voisin de Saint Vincent, se nomme *Beguia* (45). On lui donne le nom de *Petite Martinique*, parcequ'il nourrit, comme cette Ile, un grand nombre de Viperes ; mais la même raison auroit pû le faire nommer aussi *Petite Sainte Lucie* ; car, dans toutes les Antilles, on ne connoît que ces trois, qui produisent des Viperes. Il s'y trouve des couleuvres, qu'on nomme *Covresses*, mais qui, loin d'être venimeuses, sont très utiles par la guerre qu'elles font aux Rats. La Dominique a de très gros Serpens, qu'on appelle *Tête de Chien*, parcequ'ils ont la tête, grosse, courte & ronde : ils n'ont pas non plus de venin, & leur graisse est excellente, pour toutes les douleurs des jointures, sans en excepter la goutte. Ils font la guerre aux Rats & aux Poules.

Serpens des Antilles.

§ V.

ILE DE SAINTE LUCIE.

OU SAINTE ALOUSIE.

Cette Ile, située par les treize degrés quarante minutes, à sept lieues de la Martinique & de Saint Vincent, & vingt-quatre de la Barbade, n'a

(44) Du Tertre l'appelle *Kairryouacou*. Il s'y arrêta longtems. » C'est, dit-il, une » très belle & bonne Ile, capable de soute- » nir une Colonie. Elle a huit ou neuf lieues » de circuit, & du côté du Nord une très » belle Baie en demi rond ; au Nord de cette » Baie, il y a un gros rocher, qui couvre » un des plus beaux Havres qui se voient » dans les Indes. Assez proche, on trouve » un Etang d'eau saumâtre, dont l'eau est » de couleur rouge, comme du sang ; & » même les Crabbes, qui en sortent, en » sont colorés. Le fond est pourtant de sa- » ble blanc, mais couvert de limon rouge ; » ce qui me fait croire que cette eau passe » au travers de quelque Mine d'Ocre. Le sol » de l'Ile est noir, avec toutes les apparen- » ces d'une terre très fertile. J'y vis toutes » sortes de Gibier en abondance, surtout » une espece de Faisans, qui font des cris » confus, plus forts que celui des Poules » qui viennent de pondre.

(45) Il y a, dit du Tertre, dix ou douze petites Iles que l'on nomme Grenadins, sans y comprendre Beguia. Entre ces Iles, il y en a cinq ou six, dont les plus grandes n'ont au plus qu'une ou deux lieues. Quelques-unes n'ont point de bois, & sont couvertes d'herbe, semblable à nos joncs marins.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

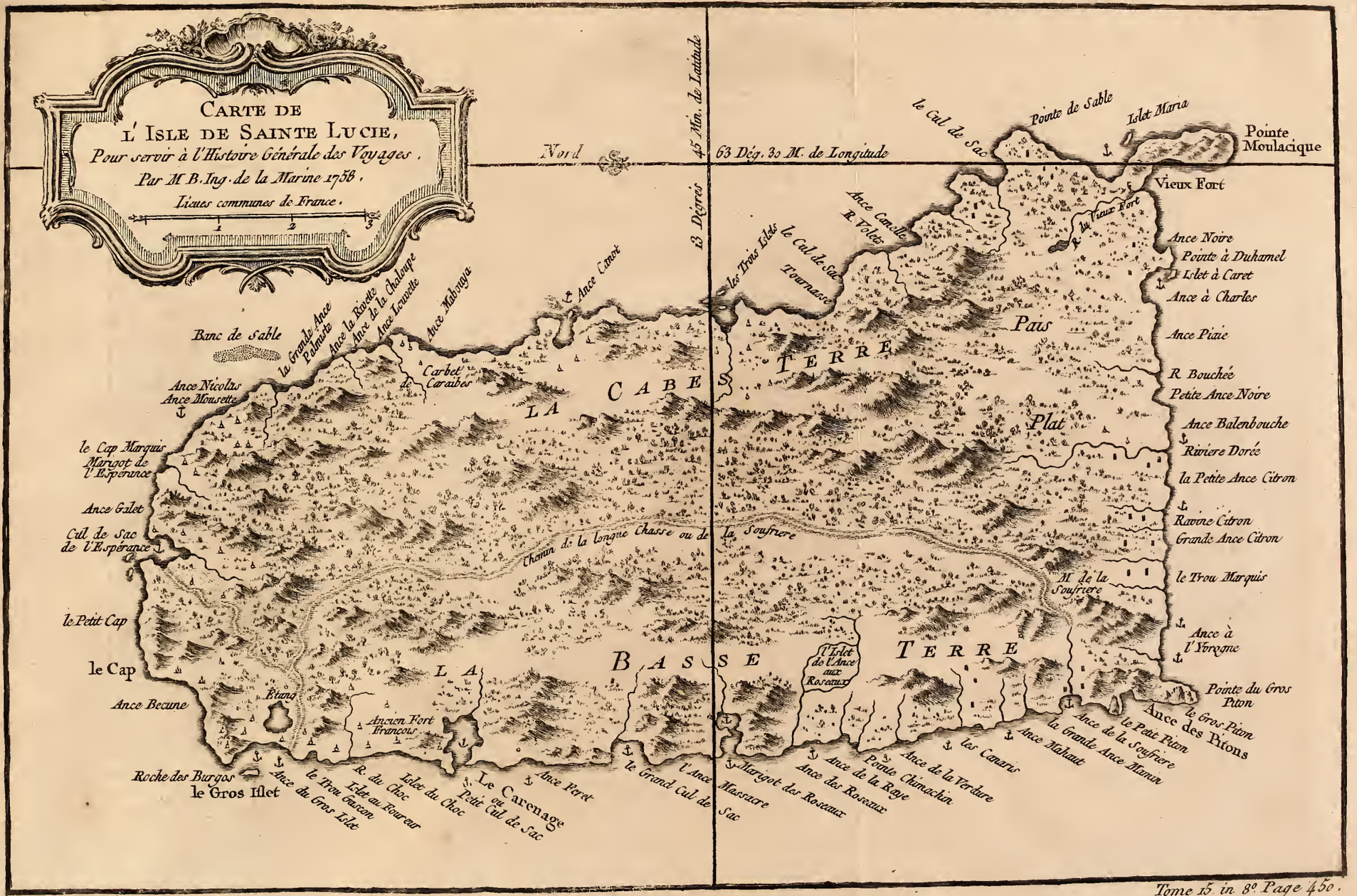
Sainte Lucie.

pas moins de vingt-deux milles de long, sur onze de large. Elle est montagneuse en divers endroits ; mais sa plus grande partie est une fort bonne terre, arrosée de plusieurs Rivieres & d'autres eaux. On y croit l'air fort pur & fort sain, parcequ'aïant si peu de largeur, & ses Montagnes n'étant pas assez hautes, pour arrêter les Vents de l'Est, qui ne cessent gueres d'y souffler, la chaleur n'y est presque jamais excessive. Elle est remplie de grands arbres, la plûpart d'un bois propre aux édifices. Ses Baies & ses Ports sont vantés pour le mouillage des Vaisseaux. Celui qu'on nomme le *petit Carenage*, où les Anglois ont tenté de se fortifier en 1722, passe pour le plus commode de toutes les Antilles, & tire ce nom de la facilité que les Vaisseaux trouvent à s'y carener.

La possession de Sainte Lucie est contestée.

Il n'est pas surprenant qu'une Ile, si favorisée de la Nature, ait causé des jalousies ; & que la possession en soit contestée. Si l'on remontoit à l'origine, telle qu'on l'a rapportée dans l'Introduction, on trouveroit par les Mémoires des deux Nations, que les dattes sont en faveur des François (46). Mais il paroît très certain qu'avant l'année 1637 ou 38, ni les François, ni les Anglois n'avoient songé à s'établir dans l'Ile de Sainte Lucie. Ils y alloient librement les uns & les autres, comme dans une Ile qui étoit encore sans Maître, pour y faire des Canots, & pour y prendre des Tortues pendant la Ponte, sans qu'ils y eussent encore le moindre Etablissement. En 1639, un Navire Anglois, aïant mouillé sous la Dominique avec Pavillon François, attira par cette feinte plusieurs Caraïbes, qui ne firent pas difficulté d'y entrer & d'y porter des rafraîchissemens. Ils étoient accoutumés à rendre ce service aux François, avec lesquels ils vivoient alors en paix : mais les Anglois aïant tenté de les enlever, ils trouverent le moïen de se jetter dans les flots, & de se sauver, à l'exception de deux que les Anglois mirent dans les fers, & qu'ils vendirent ensuite pour l'esclavage. Les Caraïbes, irrités de cette perfidie, s'assemblerent en grand nombre, surprirent & massacrerent quantité d'Anglois à la Barbade, & dans d'autres Iles où ils commençoient à s'établir ; & s'étant séparés après leur expédition, ceux de Saint Vincent passerent dans leur retour à Sainte Lucie, où ils trouverent quelques Anglois occupés à la pêche, qu'ils massacrerent aussi. On lit, dans le P. du Tertre, que ces Anglois étoient à Sainte Lucie depuis dix-huit mois, & que leur Nation fut si consternée de leur tragique avanture, qu'elle ne pensa plus à se rétablir dans la même Ile. » C'est la premiere trace d'une Colonie, commencée à Sainte Lucie, mais

(46) La plus ancienne est sans contredit celle de l'Acte d'association & de la Commission d'Enambuc, qui est du 31 d'Octobre 1626. Celle des Lettres de concession du Comte de Carlile, que les Anglois font valoir, n'est que du 2 Juin 1627. A l'égard du droit qu'ils veulent tirer d'une prétendue découverte du Comte de Cumberland en 1593, il n'est pas mieux fondé, puisque personne n'ignore que les Antilles avoient été découvertes par Christophe Colomb en 1493. D'ailleurs il contredit les Lettres Patentes du Roi Charles I, accordées en 1627 au Comte de Carlile, qui lui attribuent aussi faussement l'honneur d'avoir découvert les Iles Caraïbes. Purchas parle de soixante-sept Anglois, qui descendirent à Sainte Lucie en 1605, dans leur route pour la Guiane : mais loin d'y avoir formé un Etablissement, ils y périrent presque tous dans l'espace de trente-cinq jours. On remarque même qu'ils ne s'y étoient fait entendre des Sauvages, qu'à l'aide de la Langue Françoise : ce qui prouve clairement que les François avoient fréquenté ces parages avant eux.



Tom XV. in 4°. N°. 15.

Tome 15. in 8°. Page 450.

» abandonnée preſqu'auſſitôt, ſans que dans la ſuite, pendant plus de » vingt ans, les Anglois aient fait la moindre tentative pour y retourner.

Il eſt certain, au contraire, par tous les témoignages hiſtoriques, qu'après leur deſtruction ou leur retraite, du Parquet, Gouverneur de la Martinique, connoiſſant l'importance de l'Ile de Sainte Lucie pour la ſûreté de la ſienne, en prit poſſeſſion comme d'une Terre inhabitée. Il n'y mit d'abord que quarante Hommes, ſous la conduite de Rouſſelan, Officier de valeur & d'expérience, qui avoit épouſé une Femme Caraïbe : cette eſpece de lien le faiſoit aimer des Sauvages ; mais du Parquet, qui connoiſſoit l'inconſtance de ces Barbares, n'en prit pas moins les précautions néceſſaires pour mettre ſa Colonie à couvert de leurs inſultes. Il fit conſtruire une Maiſon forte, environnée d'une double paliſſade, avec un Foſſé, & munie de toutes ſortes d'armes. Aux environs de cette Fortereſſe, qui étoit voiſine du petit Cul-de-ſac & de la Riviere du carenage, on commença un grand défriché, où l'on cultiva diverſes ſortes de grains, & du Tabac, qui crût en perfection. Rouſſelan gouverna juſqu'en 1654, qu'il mourut, également regretté des François & des Sauvages. Dans un ſi long intervalle, les Anglois ne marquerent aucune prétention ſur l'Ile de Sainte Lucie, ſoit par des oppoſitions ouvertes, ſoit par de ſimples réclamations. *La Riviere* fut nommé pour ſuccéder au Gouvernement. C'étoit un homme riche, qui voulût former à ſes propres frais une Habitation particuliere. Un excès de confiance, pour les Sauvages, lui fit négliger ſa ſûreté. Il laiſſa les Trouppes dans la Fortereſſe, pour aller s'établir aſſez loin. Les Sauvages le ſurprirent dans ſa Maiſon, & l'y maſſacrerent.

Hacquet, qui lui ſuccéda, fut tué par les mêmes Sauvages en 1656. Il eut pour ſucceſſeur, un Pariſien, nommé *le Brun*, fort brave, & d'une naiſſance ſans reproche, mais qui, s'étant engagé pour les Iles, avoit porté la livrée du Général. Cette tache le rendit odieux aux Soldats. Ils ſe révolterent, juſqu'à vouloir le tuer ; & l'aïant forcé de ſe cacher dans les Bois, ils ſe ſaiſirent d'une Barque, dans laquelle ils paſſerent chez les Eſpagnols. Du Parquet n'eſpéra point de guérir l'averſion des Trouppes, pour un Homme qu'elles mépriſoient. Il envoïa, pour commander à Sainte Lucie, un autre Officier, nommé *du Coutis*, avec quarante Hommes, tant Habitans que Soldats. Du Coutis fut rappellé quelques mois après ; & le Chevalier d'Aigremont, d'un mérite auſſi diſtingué que ſa naiſſance, fut nommé Gouverneur à la fin de 1637.

A peine eut-il pris poſſeſſion de ſon Emploi, qu'il fut attaqué par les Anglois. Labat raconte les circonſtances de cette invaſion, ſans expliquer ſur quel témoignage. Du Tertre n'en dit qu'un mot ; & l'on n'en trouve aucune trace dans le Mémoire (47) ſur lequel la Cour d'Angleterre fonda ſes repréſentations en 1722 (48). Mais, ſoit que ce fût une entrepriſe de

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Sainte Lucie

Longue poſſeſſion des François.

(47) Il ſe trouve dans le *British Empire in America*. T. II. art. de Sainte Lucie.

(48) Ajoutons que dans les Conférences tenues à ce ſujet avant la guerre préſente, les Commiſſaires Anglois, requis de produire quelques raiſons ou quelques monumens pour faire voir que cette attaque avoit été autoriſée par le Gouvernement d'Angleterre, ne l'ont ni fait, ni même tenté de le faire. *Précis du Mémoire des Commiſſaires du Roi*, p. 6.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Sainte Lucie

Forbans, qui vouloient profiter de la sécurité des François en pleine paix soit qu'elle fût appuïée de l'autorité publique, elle ne prouveroit rien en faveur de l'Angleterre, parcequ'elle n'apporta point de changement à l'état de Sainte Lucie. Les Anglois l'aïant abandonnée depuis dix-sept ans, & la possession des François n'aïant point été contestée dans l'intervalle ; pouvoit-il rester quelque droit aux premiers ? ils furent défaits par d'Aigremont, qui les força de se rembarquer, avec perte de leur Artillerie, & de leurs munitions. Ensuite il continua de gouverner paisiblement sa Colonie, qui fit de nouveaux progrès jusqu'à sa mort. Les Caraïbes, avec lesquels il vivoit trop familierement, l'assassinerent deux ans après, d'un coup de coûteau dans la poitrine. Son Successeur fut Vanderoque, Oncle & Tuteur des Enfans de du Parquet, qui étoit mort l'année précédente.

Mais ce qui mit comme le sceau au droit de la France, fut un Traité conclu en 1660 avec les Caraïbes. La guerre, qui se faisoit vivement contre ces Barbares, finit alors par une réconciliation générale. L'Acte porte, pour datte, le 31 de Mars. Il a toujours subsisté depuis. Les Anglois y furent compris ; & les droits des deux Nations Européennes, sur les Iles qu'elles possedoient, acquirent, par le consentement des Sauvages, une autenticité qui leur avoit manqué jusqu'alors (49). Une des stipulations du Traité fut que les Caraïbes habiteroient seuls Saint Vincent & la Dominique, sous la protection de la France ; ce qui détruit encore le droit que les Anglois s'attribuent sur ces deux Iles.

Sainte Lucie étant possédée par les François dans le tems de cette convention, il s'ensuit évidemment que non-seulement les Sauvages, mais les Anglois mêmes, qui concoururent au Traité & qui jouissent encore de la paix qu'il leur procura, reconnurent le droit de la France sur cette Ile. Il n'y eut point d'exception ; & l'effet de l'Acte fut si prompt & si réel, qu'immédiatement après sa conclusion la Paix fut publiée dans toutes les Iles. Ensuite Sainte Lucie demeura sur le pié des autres Colonies Françoises. On continua d'y envoïer des Gouverneurs ; la Lande & Bonnard, Beaufreres de du Parquet, furent nommés successivement après Vanderoque. Il se fit, dans l'Ile, divers Contrats de vente, d'achat, & de réunion au Domaine de la Couronne ; opérations qui supposent des droits de propriété bien établis. Cette tranquillité dura jusqu'au mois d'Avril 1664. Le Roi d'Angleterre, Charles II aïant nommé Gouverneur des Iles Caraïbes Mylord Willougby, esprit ambitieux, & jaloux de réaliser par toutes sortes de voies les titres nombreux dont il s'étoit fait décorer dans ses Patentes, on vit bientôt éclater des effets de son caractere. A la vérité, ses Patentes (50) portoient, quoiqu'en pleine Paix, d'incommoder les Iles possédées par les François ; mais Sainte Lucie n'y étoit pas nommée particulierement. Cependant Willougby, armé de pouvoirs qu'il n'auroit osé mon-

(49) Il paroît qu'aussi longtems que les Caraïbes ont eu la force ou la volonté de disputer le terrein, aucune Nation Européenne n'a pû se vanter d'une propriété que la guerre pouvoit lui enlever d'un moment à l'autre, d'autant plus que cette propriété étoit très récente, & qu'elle étoit principalement appuïée sur le droit de la guerre.

(50) Dans ces Conférences, un fragment de cette Piece a été produit par les Commissaires, mais imparfait & sans datte.

trer, entreprit de s'en mettre en poſſeſſion. Ce ne fut point par la voie des armes : il la fit acheter par ſes Emiſſaires, ſans paroître lui-même dans le Contrat. L'Agent principal fut un Métif, nommé Thomas Warner, fils naturel de ce Capitaine Warner, dont on a vû pluſieurs fois le nom, & d'une Eſclave Caraïbe (51) : c'étoit un vrai Sauvage, par la figure, les mœurs & la Religion, avec moins de bonne foi & de ſimplicité que les Sauvages dont il deſcendoit par ſa Mere. Il eut l'adreſſe d'engager trois autres Caraïbes, pour quelques flacons de Liqueur forte, à vendre Sainte Lucie aux Anglois ; c'eſt-à-dire, à quelques Particuliers de cette Nation, nommés dans l'Acte, & ſans doute apoſtés par Willougby, mais prêts à ſouffrir un déſaveu de ſa part, ſi les circonſtances l'exigeoient. C'eſt ce qu'on vit arriver. Les Anglois armerent pour ſe rendre maîtres de l'Ile, commandés par le Colonel *Caron* ; ils y firent une deſcente, & chaſſerent les François, pendant que Mylord Willougby, paroiſſant reſpecter la paix qui étoit entre les deux Couronnes, déſavouoit l'entrepriſe. Mais bientôt la nouvelle Colonie fut réduite preſqu'à rien, par les maladies, la diſette & les hoſtilités continuelles des Sauvages (52). Enfin, dès le *6* Janvier *1666*, il ne reſtoit plus d'Anglois dans Sainte Lucie.

(51) Labat ſe trompe, comme la plûpart des autres Voïageurs François, en écrivant *Ouvernard*, au lieu de *Warner* : mais le portrait qu'il fait de cette Caraïbe paroîtra curieux. Ce fut le 9 Janvier 1700, qu'il mouilla ſous la Dominique, devant le Carbet de Madame Ouvernard. » Cette Femme Sauvage étoit alors une des plus » vieilles créatures du monde. On me dit » qu'elle avoit été très belle, il y avoit » un peu plus de cent ans ; qu'un Anglois » Gouverneur de Saint Chriſtophe l'avoit » entretenue fort longtems, & qu'il en » avoit eu nombre d'Enfans, entr'autres » un certain Ouvernard. On avoit toujours » continué de l'appeller Madame Ouvernard, depuis que les Anglois l'avoient » renvoïée à la Dominique, après la mort » de leur Gouverneur. Sa vieilleſſe, plûtôt » que ſa qualité de Maîtreſſe d'un Gouverneur Anglois, lui avoit acquis beaucoup » de crédit parmi les Caraïbes. Elle avoit » eu beaucoup d'Enfans, outre cet Ouvernard ; de ſorte que ſon Carbet, qui étoit » fort grand, étoit peuplé à merveille d'une longue ſuite de Fils, de Petits-fils & » d'Arriere-petit-fils. Nous ne manquâmes » point de l'aller ſaluer. Je portai la parole ; » & l'on doit croire que mon compliment » fut bien reçu, puiſqu'il étoit accompagné de deux bouteilles d'Eau-de-vie de » Cannes. Elle me demanda quand viendroit le P. Raymond : c'étoit un de nos » Religieux, qui avoit paſſé bien des années parmi les Caraïbes, à travailler inutilement à leur converſion, mais qui » étoit mort depuis près de trente ans. Je » lui dis qu'il viendroit bientôt. Ma réponſe fit plaiſir à cette bonne Femme ; » car de lui dire qu'il étoit mort, c'eſt ce » qu'elle & tous les autres Caraïbes n'auroient pû croire, parcequ'ils ſont entêtés » qu'une perſonne qu'ils ont connue eſt toujours en vie, juſqu'à ce qu'ils l'aient vûe » dans la foſſe.

» Cette Femme étoit toute nue, & tellement nue, qu'elle n'avoit pas deux douzaines de cheveux ſur la tête. Sa peau » ſembloit un vieux Parchemin, retiré & » ſeché à la fumée. Elle étoit tellement » courbée, que je ne pus voir la figure de » ſon viſage, que lorſqu'elle ſe fût aſſiſe » pour boire. Cependant elle avoit encore » beaucoup de dents, & les yeux aſſez vifs. » Elle me demanda ſi je voulois demeurer » dans ſon Carbet ; & lui aïant répondu » que j'y demeurerois pendant que le Bâtiment ſeroit en rade, elle me fit apprêter un Hamac. Je la remerciai, car » je n'avois pas envie de me rocouer » comme un Caraïbe ; mais je choiſis » un quartier de ſon Carbet, où je fis tendre le mien, & je m'établis avec cinq » ou ſix de mes Compagnons chez Madame Ouvernard, où nous eûmes tout » le loiſir d'obſerver les Uſages des Caraïbes, de faire connoiſſance avec eux, » puiſque nous y demeurâmes dix-ſept » jours. *Ubi ſup.* Tome VI, ch. 6.

(52) Cette derniere circonſtance fait voir

VOIAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES. SAINTE LUCIE

Les François y rentrerent auſſi-tôt ; & la Compagnie de 1664, qu'on nomme ainſi pour la diſtinguer de la premiere, qui peupla les Iles, y envoïa des Gouverneurs juſqu'en 1674, que le Roi la rembourſa, ſe mit en poſſeſſion des Iles Françoiſes, & les fit gouverner par des Généraux & des Intendans, comme elles le ſont encore. On ne voit, dans cet intervalle, aucune réclamation des Anglois, pas même au Traité de Breda, qui ſe fit en 1667. La décadence de la Compagnie Françoiſe entraîna celle de l'Etabliſſement de Sainte Lucie, pendant la guerre de 1673 & des années ſuivantes : cependant la France, dans le cours même de cette guerre, & pendant près de vingt ans, demeura tranquille maîtreſſe de l'Ile. En 1686, le Chevalier Temple y fit une deſcente, la pilla, chaſſa une partie des Habitans, & commit en pleine paix toutes les hoſtilités que la guerre ſeule autoriſe. C'eſt une ancienne conduite des Anglois. Mais l'invaſion du Chevalier Temple ne fut ſuivie, de leur part, d'aucun Etabliſſement dans Sainte Lucie. En France, on n'eut pas plutôt reçu cette nouvelle, que la Cour en fit porter des plaintes à celle d'Angleterre ; & bientôt après, on nomma, de part & d'autre, des Commiſſaires pour finir le différend. Ils ſignerent un Traité, qui aſſuroit, en termes généraux, leurs poſſeſſions actuelles aux deux Puiſſances. La guerre vint embraſer auſſitôt une grande partie de l'Europe, mais ſans troubler la paix de Sainte Lucie. L'Ile continua d'être habitée par des François, & les Anglois ne firent aucun mouvement pour s'y établir.

En 1700, ſur quelques menaces du Colonel *Gray*, Gouverneur de la Barbade, qui ne voïoit pas ſans chagrin la multiplication des Etabliſſemens François dans Sainte Lucie, le Marquis d'*Amblimont*, Gouverneur des Iles Françoiſes, fit une réponſe ferme (53), par laquelle non-ſeulement il ſuppoſoit les droits de la France inconteſtables, mais il menaçoit à ſon tour ceux qui entreprendroient de troubler les François dans la poſſeſſion de l'Ile. La guerre, pour la ſucceſſion d'Eſpagne, ſuivit bientôt ; & pendant une longue ſuite d'années, ſi peu favorables à la France, l'Ile de Sainte Lucie n'en fut pas plus inquiétée. L'Angleterre ne la reclama, ni pendant ſes ſuccès, ni même au Traité d'Utrecht. Ce ne fut que vers 1719 & 1720, que ſes prétentions ſe ranimerent ; & toujours au milieu de la paix. La Cour de France avoit donné Sainte Lucie au Maréchal d'Etrées : ce Seigneur ne fut pas plûtôt en état de faire valoir ſa conceſſion, que l'Angleterre en fit retentir ſes plaintes ; ſur quoi le Duc Régent conſentit, non à l'évacuation de l'Ile, mais à la ſuſpenſion des nouveaux Etabliſſemens qu'on y méditoit. Mais la Cour Britannique, loin d'être piquée d'émulation par cette conduite, donna auſſi-tôt Sainte Lucie au Duc de Montaigu, qui emploïa les armes pour s'y établir. Les Tronppes qu'il y envoïa, en 1722, ſous le commandement du Capitaine Wring, publierent d'abord une déclaration, pour ordonner aux anciens Poſſeſſeurs François, qu'elle qualifioit d'Etrangers, de ſe ſoumettre au Gouvernement d'Angleterre, ou de

que la prétendue vente de l'Ile n'étoit point autoriſée de la Nation Caraïbe, & que le Traité de 1660 étoit le ſeul qu'elle reconnût.

(53) Elle eſt rapportée dans le Mémoire des derniers Commiſſaires François, & dans le Précis, en datte du 13 Juillet 1700.

faire une prompte retraite. Elle portoit auſſi que le droit de la Nation Angloiſe, ſur l'Ile, avoit été reconnu & confirmé par le Traité d'Utrecht & par diverſes autres conventions : mais c'étoit faire peu d'honneur à la bonne-foi de l'Angleterre, puiſqu'on ne lit pas un mot de cette Ile, ni dans le Traité d'Utrecht, ni dans aucun autre. Comme l'invaſion des Anglois, au nom de leur Duc de Montaigu, ne pouvoit être tolérée du Miniſtere de France, le Chevalier de Feuquieres, alors Gouverneur des Iles Françoiſes, eut ordre de forcer les nouveaux Colons d'évacuer l'Ile. Il le fit avec éclat ; mais les Marchands de cette Nation y retournerent bientôt, & trouverent le moien d'y établir un Commerce en fraude, avec la Martinique. Nouvelles plaintes, du côté de la France. Enfin, la bonne intelligence, qui regnoit entre les deux Cours, ſuggéra un tempéramment paiſible, qui fut de faire évacuer l'Ile aux Sujets de l'une & de l'autre Couronne. Cet accord même, conclu en 1731, ne put arrêter la continuation du Commerce en fraude. Il fut renouvellé avec auſſi peu de ſuccès en 1740. Les Anglois, au lieu de s'y réduire, planterent alors leur Pavillon à Sainte Lucie ; & les François, picqués de cette hardieſſe, planterent le leur à côté, en proteſtant contre une entrepriſe qui bleſſoit leurs droits. Pendant la guerre, qui ſurvint preſqu'immédiatement, la France fit paſſer à Sainte Lucie une forte Garniſon, qui termina la querelle, du moins juſqu'à la fin de la guerre : car on remarque toujours que durant les ruptures ouvertes entre les deux Nations, l'Ile de Sainte Lucie eſt demeurée conſtamment tranquille ; au lieu que pendant le Paix, les Anglois ont fait renaître comme périodiquement les altercations.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Sainte Lucie

C'eſt ce qu'on a vû en dernier lieu, après le Traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748. A peine la Paix a-t'elle été conclue, que l'Angleterre a recommencé à demander que l'Ile de Sainte Lucie fût évacuée. L'eſprit de modération, qui regne depuis longtems dans le Gouvernement François, a fait accorder cette demande, avec déclaration néanmoins » qu'en ſe prêtant à » l'évacuation proviſionnelle de Sainte Lucie, le Roi n'a jamais entendu » porter le moindre préjudice à ſon droit. Enſuite, les deux Cours aïant nommé des Commiſſaires pour en diſcuter le fond, celle de France a déclaré encore » qu'elle n'avoit pas d'autre objet que de faire mieux con- » noître à l'Angleterre la droiture de ſes intentions, la juſtice de ſes droits, » & le ſincere deſir qu'elle a toujours de cultiver & d'entretenir l'union & » la bonne intelligence entre les deux Couronnes.

Dernieres conteſtations ſur la propriété de Ste. Lucie.

Tout le monde a ſû l'inutilité des Conférences ; quoique les Mémoires des Commiſſaires, qui ont été publiés de part & d'autre, aient mis toute l'Europe en état de juger des raiſons & des titres. » Il paroît, ſuivant » les obſervations d'un judicieux critique (*), que les Commiſſaires Anglois » ſe ſont repliés en mille manieres, pour affoiblir les droits de la France, » & pour donner une couleur de juſtice aux prétentions de l'Angleterre : » mais en examinant de près leur Mémoire, on n'y trouve que des allé- » gations ſans preuves, des conſéquences émanées de principes inſuffi- » ſans, des indications de titres qu'ils ont refuſé de produire entiers, des » Pieces mal digérées, ſuſpectes, incapables en un mot de faire foi dans » un Tribunal reglé. On voit, au contraire, dans les deux Mémoires des

(*) Le Journaliſte de Trevoux.

» Commiſſaires François, toute la force & toute la netteté qu'inſpirent la » raiſon & la juſtice. Les Pieces qu'ils citent ſont toujours entieres, ce » qui marque & la bonne-foi des Commiſſaires, & l'exactitude des dépôts, » d'où ils ont tiré ces monumens. Quand l'occaſion s'en préſente, & que » la choſe eſt poſſible, ils completent les citations des Anglois, pour met- » tre toutes les Pieces de la controverſe dans un état convenable à l'impor- » tance de l'objet. Mais ce qui frappe le plus, dans leur Ouvrage, c'eſt » l'uſage le plus légitime & le plus conſtant des meilleures regles de la » critique (54).

La guerre s'eſt allumée, avec les circonſtances que perſonne n'ignore, & le réſultat en eſt encore incertain : mais de quelque maniere que les évenemens puiſſent tourner, on verra volontiers toutes les parties de ce grand Procès réunies ſous un ſeul coup d'œil, dans la concluſion des Commiſſaires François.

» Ils craignent, diſent-ils modeſtement, qu'on ne leur reproche avec fon- » dement de s'être livrés dans leur Mémoire à beaucoup de diſcuſſions, dont » la déciſion n'eſt pas eſſentiellement liée à la cauſe qu'ils défendent. Ils » avoient à prouver que Sainte Lucie étoit abandonnée quand les François » s'y ſont établis ; ils l'ont fait dans leur premier Mémoire ; & dans le ſecond » ils ont montré que l'abandon des Anglois avoit duré dix ans. Les Com- » miſſaires Anglois ont avoué l'abandon de 1640, & n'ont rien à oppoſer aux » preuves que l'on a données de ſa durée ; ils n'ont pû produire non plus au- » cune preuve de revendication légitime. Voilà donc le Procès terminé : il » ſemble qu'on auroit pû s'en tenir là ; car qu'importe, après tout, comment » Sainte Lucie a été découverte, & qui ſont les premiers qui ont vainement » tenté de s'y établir, dès qu'il eſt certain que les François l'ont occupée va- » cante, ou l'ont conquiſe ſur les Caraïbes, anciens & actuels Propriétaires ; » que depuis ils n'en ont été dépouillés par aucun Acte légitime, & qu'ils la » poſſedent actuellement ? Qu'importe auſſi de ſavoir quand & comment les » François de Sainte Lucie ont été attaqués par des Anglois, ſi toutes ces at- » taques ou réclamations par voie de fait, comme ils les nomment, ont été » vaines ou paſſageres, & ſi la France a pour elle tous les Traités & une » poſſeſſion de plus d'un ſiecle ?

» Cependant les Commiſſaires Anglois ont tant exalté, dans leur Mémoire, la » priorité prétendue de leur découverte & de leur poſſeſſion, & ont tant parlé » de réclamation, qu'on a cru devoir les ſuivre dans cette diſcuſſion. On croit » l'avoir fait de maniere, qu'un objet, ſi important au repos des deux Na-

(54) Il y a, par exemple, une Enquête, faite à la Barbade en 1688, & produite avec beaucoup d'appareil, pour établir que les Anglois étoient à Sainte Lucie dès l'an 1626, & qu'ils l'habitoient en 1635, 1637, 1638, & même 1645. Cette Enquête eſt une ſuite de dépoſitions, remiſes au Bureau Commiſſorial du Commerce & des Plantations : mais ces Pieces ne peuvent ſoutenir la critique des Commiſſaires François. Ils trouvent, dans les dépoſitions, des faits qui ſont détruits par d'autres Actes autentiques, des dattes ſans certitude, des circonſtances contradictoires & d'autres infidélités, qui les autoriſent à jetter des ſoupçons ſur le Bureau même des Plantations Ils aſſurent du moins, » que ce Bureau n'eſt pas d'une autorité qui » exempte d'apporter des preuves de ſes al- » légations, & que les Pieces qu'il produit » n'exigent pas une foi aveugle, ni pour les » faits, ni pour les prétentions.

tions,

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Sainte Lucie

» tions, se trouve pour jamais éclairci ; & l'on se flatte d'avoir démontré :
» 1. Que les Anglois n'ont pas découvert Sainte Lucie, ni les autres Iles
» Caraïbes ; 2. qu'il y a apparence que les François ont été à Sainte Lucie
» avant les Anglois ; 3, que les soixante-sept Anglois, débarqués à Sainte Lu-
» cie en 1605, ne penserent point à y former une Colonie, & qu'ils en fu-
» rent chassés sans retour, au bout de trente-cinq jours ; 4, qu'il n'y a nulle
» preuve d'aucune entreprise faite en Angleterre, ni dans les Colonies An-
» gloises, pour établir Sainte Lucie avant 1639 ; 5, que les Anglois qui y
« furent envoïés, ou qui y passerent alors d'eux-mêmes, ne furent pas plus
« heureux que ceux de 1605, & furent chassés ou massacrés, dix huit mois
» après, par les Caraïbes ; 6, que depuis 1640 jusqu'en 1650, l'Ile est de-
» meurée entierement abandonnée par les Anglois ; 7, qu'en 1650 les Fran-
« çois s'y sont établis sans opposition ; 8, que quand l'abandon entier des
« Anglois, pendant dix ans, n'auroit pas suffisamment autorisé les François
« à occuper Sainte Lucie (55), la nécessité d'une juste défense contre les
» Sauvages, les y auroit obligés ; 9, que quand la France ne seroit pas de-
» venue Propriétaire de Sainte Lucie par sa possession, après l'abandon des
» Anglois, elle le seroit devenue par la guerre qu'elle y a soutenue contre
» les Sauvages, puisqu'on ne peut pas prétendre que la France l'ait soutenue
» pour l'Angleterre ; 10, que depuis 1650 jusqu'en 1686, on ne peut pro-
» duire aucune plainte, ni réclamation, ni protestation des Anglois, contre
» la possession publique & avérée des François ; 11, qu'en 1655, au Traité
» de Londres, en 1660 au Traité fait avec les Caraïbes, enfin au Traité de
» Breda en 1667, & pendant son exécution, les Anglois auroient dû reven-
» diquer Sainte Lucie, s'ils avoient cru y avoir quelque droit ; 12, que quand
» la France n'auroit point d'autre droit sur Sainte Lucie, que la Paix Caraïbe
» de 1660, par laquelle chaque Nation a gardé ce qu'elle possédoit, ce droit
» ne pourroit pas être attaqué, surtout par les Anglois, qui ont concouru au
» Traité, du bénéfice duquel ils ont joui ; 13, que l'attaque de 1657, &
» celle du Colonel Carera, en 1664, aïant été contraires aux Traités & à
» la foi publique, n'ont eu aucun fondement légitime ; 14, que celle de
» 1657 aïant été sans effet, & celle de 1664 n'en aïant pas eu de durable,
» n'ont pû produire aucun droit ; 15, que l'entreprise de 1657 n'a pas été
» avouée, & que celle de 1664 a été désavouée formellement ; 16, que l'a-
» bandon de Sainte Lucie par les Anglois, en Janvier 1666, aïant été sans
» retour, les François s'y étant établis sans opposition, & en aiant joui pai-
» siblement pendant vingt ans, cette possession auroit conféré à la France un

(55) Elle doit avoir suffi, sans quoi il n'y auroit point de marques auxquelles on pût reconnoître un bien tombé en déférence. Comment justifier autrement la plûpart des possessions actuelles de l'Amérique ? Avant les Anglois, la France avoit fait des tentatives dans la Nouvelle Angleterre. Avant les Anglois encore, les François se sont réfugiés à Antigo & Montserrat, après avoir été chassés de Saint Christophe par les Espagnols. Avant les Hollandois, on a vû une Colonie Françoise dans l'Ile de Saint Eustache. On peut joindre à ces exemples celui de l'Ile Sainte Croix, que la France possede, après les Anglois, les Hollandois, les Espagnols, & celui de Saint Christophe, où les Anglois & les François sont rentrés, quoiqu'il y eût une Capitulation faite avec Dom Frederic de Tolede, Général Espagnol ; celui de la Caroline, où les François avoient bâti des Forts, & où les Anglois n'ont pas laissé de se placer, &c. Voïez, ci-dessus, tous ces noms dans leurs articles.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Sainte Lucie.

» nouveau droit, s'il en eût été besoin ; 17, que les violences exercées à » Sainte Lucie en 1686 & 1688, n'ont pû procurer à l'Angleterre aucun droit » sur cette Ile, dont la France est demeurée en possession ; 18, que par ces » violences, on n'a pû parvenir à établir les Anglois à Sainte Lucie, non plus » qu'à Saint Vincent & à Saint Dominique : enfin que l'Angleterre ne peut » former aucune prétention sur Sainte Lucie, sans renverser toutes les notions » du droit des gens, & sans attaquer les fondemens de toutes les possessions » des Puissances Européennes dans l'Amérique, & surtout des possessions An- » gloises (56).

Diverses observations, sur quelques autres Iles que les François possedent aussi, ou dans lesquelles ils ont des Etablissemens, se trouveront mêlées dans les articles suivans.

§ V.

COMMERCE AUX ILES FRANÇOISES.

Le soin qu'on prendra, pour les Iles des autres Nations, de joindre à chaque article un état de leur commerce, ne laisse à recueillir ici qu'un petit nombre d'observations sur celui des Iles Françoises.

Les Marchandises, qu'on en a tirées jusqu'à présent, se sont réduites au Sucre blanc & brut, à l'Indigo, au Roucou, au Cacao, au Coton, au Tabac, à la Casse, ou *Canifice*, au Gingembre, à l'écaille de Tortues, aux cuirs verds & aux confitures. Depuis quelques années, on y a joint le Caffé. Nos Voïageurs, plus mystérieux que les Anglois, n'entrent point, comme eux, dans l'évaluation des profits.

Entre les Marchandises qui se transportent aux Iles, ils nous assurent que tout ce qui se consomme par la bouche est d'un débit surprenant. Sous ce nom, ils comprennent le Bœuf & le lard, les farines, toutes sortes de Poisson salé, les jambons, les langues de Bœuf & de Cochon, les saucissons de France & d'Italie, toutes sortes de Fromages, tant François qu'Etrangers ; les fruits secs de toute espece ; l'huile d'olive & l'huile à brûler ; le beurre, la cire, la chandelle, les Vins François & Etrangers, les Eaux-de-vie, les Liqueurs, & généralement tout ce qui flatte le goût & qui peut servir à la bonne chere : enfin les remedes & les drogues.

Labat observe que le Bœuf salé d'Irlande est le plus estimé ; parcequ'il est toujours le meilleur, le plus gras, le plus désossé, & le moins sujet à certaines fraudes (57). Les meilleurs lards, comme les meilleures farines, viennent de la Rochelle (58) ; & les meilleurs ferremens, de Dieppe. La poudre, qu'on appelle mal-à propos de *Cherbourg*, puisqu'on n'y en a jamais fait, passe aux Iles pour la meilleure ; & pendant long-tems, les Boucaniers n'en ont pas emploïé d'autres. Ce sont aussi les Normands qui por-

(56) Second Mémoire, & Précis des deux.

(57) Dans un Port, que l'Auteur s'abstient de nommer, par ménagement, on les pousse jusqu'à mettre dans les Barils, des têtes de Bœuf entieres, avec les jambes & les piés ; & même, au lieu de Bœuf, de la chair de cheval, avec les piés tout ferrés. Il y a néanmoins confiscation pour les Marchandises défectueuses.

(58) On loue la bonne foi des Marchands de cette Ville ; mais on ne dissimule point que les Habitans des Iles ont à se défier des Normands. Cependant comme l'esprit & l'adresse ne leur manquent point, ils se tiennent en garde ; & si l'on en croit Labat, des Peuples moins rusés trouveroient à s'instruire par leur exemple.

tent aux Iles des toiles & des dentelles de toute espece, des chapeaux, des ouvrages d'ivoire, des draps, & toutes les nouvelles modes de Paris. Les meilleurs Vins François y viennent de Bourdeaux & des environs. On sait que tous les Vins, qu'on charge à Bourdeaux, ne sont pas des Vins de Grave, & que la plus grande partie sort de *Palus*, c'est-à-dire de ces endroits bas & gras qui donnent des Vins épais & durs, recherchés ordinairement des Peuples du Nord: mais ces Vins grossiers s'épurent en passant la Mer, & deviennent infiniment meilleurs, que dans le Païs de leur origine. On a peine à croire ce que Labat raconte sur le témoignage des Fermiers du Domaine, de la consommation de Vin qui se fait aux Iles (59). Ceux de Bourdeaux, de Cahors, & des Provinces voisines, ne sont pas les seuls qu'on y reçoit volontiers. On y en porte de Languedoc, de Provence, d'Italie, d'Espagne, de Madere, de Canarie, & de Portugal. Il s'y boit des Vins du Rhin, du Necre, & de Mosselle. Ceux de Bourgogne & de Champagne y vont en bouteilles. A l'égard des Eaux-de-vie, & de toutes sortes de Liqueurs, tant de France que des Païs Etrangers, la consommation en est réellement incroïable. Tout le monde en boit. Le prix n'arrête personne. Il suffit qu'une liqueur soit bonne, pour trouver un débit prompt & toûjours avantageux. Les Eaux-de-vie, qu'on préfere, sont celles de Nantes, de Coignac, d'Andaye, d'Orléans & de la Rochelle. Le Languedoc & la Provence envoient des Vins de Liqueurs, de la Cire en cierges & en bougies, des fruits secs, de l'huile d'olive, du savon, des capres, des olives, des pistaches du Levant, des fromages de Roquefort, de Parmesan & d'Auvergne, avec une infinité d'autres denrées. Tout est enlevé, & les Magasins les mieux fournis sont vuidés en un instant.

Voiages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

Ce qui sert à l'entretien des Habitans, pour la fourniture de leurs Habitations, n'est pas d'un débit plus lent ni moins lucratif: telles sont particulierement les chaudieres de cuivre & de fer, tous les instrumens & les équipages des Moulins, des Sucreries, des Rafineries, des Distillatoires, & les outils pour toutes sortes de métiers. Tout ce qui regarde la parure, ou le plaisir, ne sauroit venir en trop grande quantité, ni être trop bien choisi, trop à la mode, trop riche ou trop cher. Les toiles & les Mousselines, les pierres précieuses, les perruques, les castors, les bas de soie & de laine, les souliers, les bottines, les draps, les étoffes de soie, d'or & d'argent, les galons d'or, les cannes, les tabatieres & toutes les especes de bijoux, les dentelles les plus fines, les coeffures de Femmes, de quelque prix qu'elles soient, la Vaisselle d'argent, les montres, les pierreries, en un mot tout ce qui peut servir au faste des deux sexes, soit pour leur personne ou pour l'ameublement des Maisons, ne demeure jamais aux Marchands. Les Femmes, surtout, ne refusent rien à leur vanité; & l'on n'a point d'embarras à craindre pour le paiement de ce qu'elles destinent à leur propre usage. Trouvent-elles leurs Maris un peu difficiles? Labat vante le talent qu'elles ont pour les réduire; & celles, qui en ont moins, savent en perfection, dit-il, faire du Sucre, de l'Indigo ou du Cacao, *de Lune*,

(59) Il n'entre, dit-il, dans aucun détail, pour n'être pas soupçonné d'exagération: mais il assure » que quelque quantité de Vin » que les Flottes puissent apporter, s'il se » passe deux ou trois mois sans qu'il vienne des Vaisseaux, on est presque partout » réduit à l'eau.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

& le donner aux Marchands, qui leur gardent religieuſement le ſecret. On appelle, aux Iles, Sucre ou Indigo de Lune, celui qu'on fait enlever la nuit par des Eſclaves affidés, & qu'on vend pour païer ce qu'on achete ſans la participation des Maris ou des Peres, auxquels il eſt inoui qu'on diſe jamais le véritable prix des choſes.

Les Livres ont été longtems la ſeule Marchandiſe, dont on ne faiſoit pas grand commerce aux Iles Françoiſes : Labat donne carriere, ſur cet article, à l'enjouement naturel de ſa plume ; & nous en prendrons occaſion de donner un exemple de ſon ſtyle. » Autrefois, dit-il, nos Créoles recherchoient » les armes avec plus d'empreſſement que les Livres. Un bon fuſil, une paire » de bons Piſtolets, un coutelas de la trempe d'un bon Maître, c'étoit ce » qu'ils cherchoient à ſe procurer. Les choſes ſont à préſent changées. Quoi- » qu'ils n'aient pas dégénéré de la bravoure de leurs Ancêtres, ils ſe font » honneur du ſavoir, ils liſent tous, ou veulent paſſer pour avoir lû, ils » jugent des Sermons & des Plaidoyers : quelques-uns font des Harangues. » La plûpart des Conſeillers ont étudié en Droit, & ſe ſont fait recevoir » Avocats au Parlement de Paris. La Martinique a même un Docteur en » Droit. Les Femmes ſe mêlent auſſi de Science ; elles liſent de gros Livres. » J'en connois une qui explique Noſtradamus. On n'a pas manqué d'ériger » pluſieurs Siéges de Juſtice, tous bien garnis de Procureurs, de Notaires » & de Sergens. Les Chirurgiens, qui jouoient autrefois les trois grands » rôles de la Médecine, ſont à préſent renfermés dans les bornes de leur Pro- » feſſion ; il y a des Médecins & des Apotiquaires. L'Ile a quantité d'Arpen- » teurs, d'Ingénieurs, de Botaniſtes, d'Aſtronomes, & juſqu'à des Aſtrologues. » Il leur faut des Livres, à ces gens-là ; car leur folie étant de paſſer pour fort » éclairés, quoique la plûpart n'y entendent rien, ils ont beſoin que leur » réputation ſoit ſoutenue par des Cabinets de Livres, qui pourront avec le » tems ſe changer en Bibliotheques. Je ſuis perſuadé qu'un Libraire bien » aſſorti feroit fortune à la Martinique ; ſurtout s'il étoit homme d'eſprit, » & qu'avec les Livres, ſa Boutique fût garnie de toutes les eſpeces de pa- » pier, d'Ecritoires à la mode, de cire d'Eſpagne, de cachets riches & bien » gravés, de Lunettes, de Teleſcopes, &c. il pourroit s'attendre que ſa » Boutique, grande, propre, fraîche, ſeroit toujours remplie de gens oi- » ſifs, qui ne manquent point dans l'Ile, & le rendez-vous des Nouvelliſ- » tes. Je vais plus loin : l'état des choſes m'y fait deſirer un Imprimeur. Car » tant de gens, qui liſent, liront-ils toute leur vie ſans écrire ? N'auront- » ils pas la demangeaiſon de devenir Auteurs ? On a déja vû un Créole de » la Martinique, Docteur en Droit & Conſeiller du Conſeil Supérieur de » cette Ile, donner des Romans Eſpagnols de ſa compoſition ; & peu s'en » eſt fallu qu'il n'ait entrepris une Hiſtoire générale de Saint Domingue, » ſur les Mémoires qu'un Miſſionnaire avoit dreſſés. D'ailleurs, il eſt Poëte, » riche, & ſans goût pour les affaires. Il écrira ſans doute, & ſera bien » aiſe de faire imprimer ſes Ouvrages ſous ſes yeux. D'autres voudront l'i- » miter. Il me ſemble voir déja ſortir une foule d'Auteurs, de nos Chau- » dieres à Sucre. Ajoutons qu'on fait à préſent des Procès par écrit, & que » par conſéquent il faut des *Factums*. Quelle grace auroient des Factums » écrits à la main ? Combien de fautes & de ratures ? Quelle dépenſe, pour

» en donner à tous les Juges & au Public? Enfin il aborde aux Iles un grand » nombre de Vaiſſeaux, & ſouvent plus que dans les meilleurs Ports du » Roïaume : il eſt important d'inſtruire le Public, par des Affiches, de l'ar- » rivée de chaque Bâtiment & de ſa charge, de ſon départ, & du lieu où » il doit faire voile. Tout cela s'imprimeroit, comme dans les grands Ports » de France, & ſeroit d'une extrême commodité pour les Négocians. Je » le répete, une Imprimerie eſt néceſſaire aux Iles Françoiſes, & feroit la » fortune du Fondateur.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

Quoique toutes les Marchandiſes, qu'on a nommées, ſuffiſent pour faire le fond d'un très grand commerce, quelques Voïageurs jugent qu'il pourroit être augmenté; & les lumieres, qu'on nous donne là-deſſus, ne ſont pas moins curieuſes en elles-mêmes, que par d'autres connoiſſances qui ſervent à les expliquer. Si le Caffé, dit Labat, a réuſſi dans toutes nos Iles, pourquoi n'eſſaieroit-on pas d'y cultiver du Thé, du Senné, de la Rhubarbe, du Poivre, des Epiceries fines, c'eſt-à-dire de la Canelle, du Girofle, & de la Muſcade? Pourquoi n'y tenteroit on pas auſſi l'établiſſement de pluſieurs Manufactures, également avantageuſes & faciles?

Thé des Antilles.

A l'égard du Thé, le même Ecrivain prétend avoir vérifié qu'il croît naturellement aux Iles, & que toutes les terres lui ſont propres. Il en a vû quantité à la Baſſe-terre & au Cul-de-ſac de la Martinique. On le nomme, dit-il, Thé ſauvage, parcequ'il vient ſans culture, ce qui peut diminuer quelque choſe de ſa vertu : mais pour ne laiſſer aucun doute aux Curieux, il en donne la Deſcription, qui ne doit pas être détachée de cet article. C'eſt un Arbriſſeau de quatre à cinq piés de hauteur, ſoutenu par une maîtreſſe racine, aſſez groſſe pour l'arbriſſeau qu'elle ſoutient, accompagnée de pluſieurs petites, qui s'étendent, & de quantité de chevelures. Le tronc n'a gueres plus d'un pouce ou d'un pouce & demi de diametre. Il pouſſe une multitude de branches, droites, déliées, ſouples, & qui ont, auſſi bien que le tronc, un peu de moelle. L'écorce des branches eſt verte & mince; celle du tronc eſt plus épaiſſe & plus pâle. Toutes les branches & les rameaux, qui en ſortent, ſont extrêmement chargées de petites feuilles, fermes, dentelées, environ deux fois plus longues que larges, d'un beau verd, bien nourries, ſucculentes, & preſque ſans queue. La fleur eſt un calice compoſé de dix feuilles, dont les cinq extérieures ſont vertes, & poſées de maniere, qu'elles ſoutiennent les intérieures dans le point de leur ſéparation. Celles-ci ſont blanches, délicates, refendues juſqu'au milieu de leur hauteur. Elles renferment quatre étamines, dont le chapiteau eſt ſemé d'une pouſſiere jaune, ou dorée, au milieu deſquelles eſt un Piſtil, qui a ſon ſommet chargé de petites graines preſqu'impalpables, comme une pouſſiere blanche. C'eſt de la baſe de ce Piſtil que le fruit ſort : il eſt oblong, & compoſé de deux lobes, dont chacun porte une raînure. Il s'ouvre de lui même, dans ſa maturité, & ſe trouve plein de très petites ſemences, ou graines rondes, griſes, aſſez fermes, qui, étant ſemées, levent facilement, & produiſent l'arbriſſeau dont les feuilles & les fleurs ſont ce qu'on recherche, & dont l'infuſion, dans l'eau chaude, fait la boiſſon ordinaire des Chinois.

Ces feuilles, expoſées au Soleil, ſe ſechent & ſe roulent d'elles-mêmes;

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

propriété, ſuivant le P. Labat, qui n'eſt pas particuliere au Thé, comme on ſe l'eſt perſuadé, puiſqu'elle s'obſerve dans toutes ſortes de feuilles longues & délicates. Le Thé Amériquain a naturellement, comme celui de la Chine, une odeur de violette. Elle eſt à la vérité, moins forte : mais ce défaut peut venir de pluſieurs cauſes, telles que d'avoir été cueilli avant, ou trop long-tems après ſa maturité ; de n'avoir pas bien pris la ſaiſon & la température d'air convenables, de l'avoir trop expoſé au Soleil, dont la chaleur peut faire évaporer ſon odeur, comme il arrive aux fleurs des Orangers & des Citroniers, aux Roſes, aux Jaſmins & aux Tubereuſes, qui ne rendent preſque point d'odeur au Soleil, au lieu que la nuit, le ſoir & le matin, elles embaument l'air.

La reſſemblance de ce Thé avec celui de la Chine eſt ſi parfaite, qu'en liqueur, on ne peut les diſtinguer. Labat, pour augmenter la difficulté, mettoit celui de la Martinique, dans une Boîte, qui avoit contenu de l'Iris, & qui pouvoit augmenter l'odeur de Violette. Mais qui ſait, dit-il, ſi les Chinois, ou ceux qui débitent leur Thé en Europe, n'aident point par quelque artifice, à lui donner cette odeur ? Les Officiers d'un Vaiſſeau François, qui venoit des grandes Indes, firent préſent à l'Intendant de la Martinique (60) d'un peu de graine Chinoiſe. Elle fut ſemée dans le Jardin de l'Intendance ; elle leva facilement & produiſit des arbriſſeaux bien chargés de fleurs, de feuilles & de graines, dont il ne ſera jamais difficile de multiplier aſſez l'eſpece, pour fournir de Thé toute l'Europe & l'Amérique. Si l'on objecte que la graine Chinoiſe s'eſt peut-être abbatardie aux Iles, comme il arrive au blé, aux pois, &c. qu'on tranſporte d'une partie du Monde à l'autre : on répond qu'à la vérité toutes les graines de l'Europe ne proſperent point d'abord aux Iles : mais le peu même qu'elles produiſent, étant mis en terre, ne multiplie pas moins, pour la groſſeur, que pour l'abondance & la bonté.

Caffé de la Martinique.

Le Caffé a été cultivé, à la Martinique, un peu plus tard qu'à Cayenne. Il y eſt provenu d'un ou deux piés d'arbres, qu'on y avoit portés du Jardin roïal de Paris, & qui étoient venus de ceux dont les Hollandois avoient fait préſent à Louis XIV. Un Capitaine des Trouppes de l'Ile (61) s'empreſſa de les cultiver, dans ſon Jardin, au Quartier de Sainte Marie ; & dès l'année 1726 on en voïoit un fort grand nombre dans l'Ile. Ces arbres y portent deux fois l'année ; &, comme dans tous les Païs ſitués au Nord de la ligne, la récolte d'Hiver s'y fait au mois de Mai, & celle d'Eté au mois de Novembre. Labat donne de fort bons conſeils, non-ſeulement pour la rendre plus abondante, mais pour perfectionner les ſecrets du Caffé.

Poivre & Epiceries fines.

Il eſt perſuadé, dit-il, que le Poivre, & même les Epiceries fines, peuvent être cultivés avec le même ſuccès dans toutes les Iles Françoiſes. Il donne ſon expérience en preuve, pour le Poivre. A l'égard de la Muſcade, il raconte qu'un des Hollandois, Fugitifs du Breſil, qui furent reçus à la Martinique, y apporta un Muſcadier, qu'il mit en terre dans ſon Habitation ; que cet arbre y fit de grands progrès, & qu'il auroit infailliblement

(60) M. Robert.
(61) M. de la Guarique de Surnillée, enſuite Colonel des Milices de la Cabeſterre.

ment rapporté du fruit, qui auroit servi à multiplier l'espece, si d'autres Hollandois, jaloux d'un trésor pour lequel leur Nation a fait tant de dépenses & soutenu tant de guerre, ne l'eussent arraché pendant la nuit & brûlé. Seroit-il impossible, ajoute l'Auteur, de se procurer, dans les Iles ou naissent le Girofle & la Muscade, quelques piés de ces précieux arbres, de les cultiver pendant quelques tems dans l'Ile de Bourbon, d'en étudier la culture, & d'en transporter l'espece aux Antilles, où il seroit aisé de trouver un terrein qui leur convienne, soit par sa nature, soit par son exposition ?

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

La Description, que les Portugais ont donnée du Canelier de l'Ile de Ceylan (62), ne laisse aucun doute, au même Voïageur, que ce qu'on nomme, aux Iles, Bois d'Inde, ou Canelle bâtarde, ne soit absolument le même arbre. C'est la même feuille, la même odeur, & le même fruit. » Si les Bois d'Inde de nos Iles sont beaucoup plus grands & plus gros que » les Caneliers de Ceylan, il n'en faut pas chercher d'autre raison que leur » extrême vieillesse. L'écorce en est aussi plus épaisse ; & son odeur, comme » son goût, tire sur le Girofle. Delà vient qu'en Italie, où l'on en fait » passer une quantité considérable pour la réduire en poudre (63), on la » nomme *Canella Garofenata*, c'est-à-dire Canelle Giroflée. Peut-être ne » trouveroit-on pas ce goût de Girofle trop fort dans les écorces de nos » Bois d'Inde, si l'on ne dépouilloit que les plus jeunes, & si l'on n'em- » ploïoit que la seconde écorce, c'est-à-dire l'écorce intérieure, qui est » toujours plus fine, plus délicate, & d'une odeur plus douce.

Conseils pour le progrès du Commerce.

On sait que les Portugais ont un grand nombre de Caneliers au Brésil, soit qu'ils en aient apporté l'espece avec eux, lorsqu'ils furent obligés d'abandonner l'Ile de Ceylan, soit qu'ils l'aient fait venir depuis, soit qu'ils l'aient tirée de la Côte de Malabar, qui en est remplie, ou de la Chine, ou de la Cochinchine, ou des Iles de Timor & de Mindanao ; car cet arbre se trouve dans une infinité de Païs. Il est constant, dit Labat, que les Caneliers viennent parfaitement au Brésil, que les Portugais en font usage, & qu'ils s'en trouvent fort bien. » Quand il ne seroit pas aussi parfait que celui de » Ceylan, est il plus raisonnable de le négliger, aux Iles Françoises, qu'il » ne le seroit, en Champagne, d'arracher toutes les Vignes qui ne pro- » duisent pas le plus excellent Vin, & d'aimer mieux boire de l'eau que » de cultiver des Vignes médiocres ? Que nos Insulaires cultivent les Bois » d'Inde, qui croissent naturellement chez eux ; qu'ils aient soin de les ab- » battre lorsqu'ils deviennent trop gros, qu'ils les dépouillent de trois en » trois ans, & qu'ils ne prennent que la seconde écorce, ils rendront un » service considérable à leur Nation, en lui fournissant à bon marché ce » que les Etrangers lui vendent si cher ; & l'avantage ne sera pas moins » grand pour eux-mêmes, par le revenu qu'ils se feront d'une Marchandise » qui leur coûtera peu de travail & de frais.

Ce qu'on a déja dit du Canificier, ou de l'arbre qui porte la Casse, a dû faire sentir l'inutilité de faire venir du Levant, à grand prix, une drogue qu'on peut tirer de nos Iles en troc de Marchandises ; commerce qui

(61) Voïez les Relations de Ceylan, au Tome VIII de ce Recueil.
(63) C'est ce qu'on appelle en France *Epice douce*.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

doit toujours paſſer pour le plus avantageux, ſurtout lorſque la Caſſe des Iles eſt reconnue pour la meilleure, & qu'on peut l'avoir toujours plus récente.

Outre le Canificier, qui eſt un très gros arbre, les Iles ont un arbriſſeau qu'on nomme *Caſſier*, quoique fort improptement; car il ne potte aucune ſorte de Caſſe. D'ailleurs il eſt foible, ne croît point à plus de deux ou trois piés de hauteur, & ne donne pas d'autre fruit que de très petites ſiliques, qui renferment ſa graine. Il n'a de bon que ſes feuilles, qui ſont ſi ſemblables à celles du Senné, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer de celui qu'on apporte du Levant; avec cet avantage, qu'elles en ont toute la vertu dans un degré ſupérieur. Les plus ſages Habitans des Iles n'en emploient pas d'autre, & le prennent ſeulement en doſe moins forte. Pourquoi l'uſage n'en paſſe-t'il point en France?

Quand on n'emploietoit l'écorce des Paletuviers, ou Mangles d'eau ſalée, qu'à tanner les cuirs, ſuivant l'obſervation qu'on a déja rapportée, ce ſeroit encore l'objet d'un fort bon Commerce. Elle pourroit être ſubſtituée, dans toute l'Italie, à certains glands, qu'on appelle *Valonea*, qu'on va prendre ſur les côtes de Dalmatie, aux Iles de l'Archipel, & dans les Echelles du Levant, pour tanner les Cuirs.

Il paroît certain que les Oliviers viendroient en perfection aux Iles Françoiſes, qu'ils rapporteroient plutôt & plus abondamment qu'en Europe, & qu'ils n'y ſeroient pas ſujets à la gelée qui les fait mourir. Loin d'empêcher les Beſtiaux de paître dans les Savanes, ils leur donneroient de l'ombre. Les Oliviers ſauvages y croiſſent parfaitement, dans les Bois, & ſans aucune culture: doutera-t'on du même ſuccès pour les Oliviers francs, s'ils étoient bien cultivés? On a même l'exemple de quelques eſſais, qui ont réuſſi. Il n'y a que l'indolence des Habitans, qui les prive d'un bien ſi précieux. Craignent-ils, demande Labat, que l'huile qu'ils feroient chez eux ne nuiſe aux Provinces méridionales de France? » Mais tout le monde » ſait que la Provence & le Languedoc n'ont jamais été capables de four- » nir celle qui eſt néceſſaire pour tout le Roïaume, & que les Marchands » ſont obligés d'aller prendre des Huiles d'Eſpagne, de Portugal, de la » Côte de Genes, du Roïaume de Naples & de Sicile, & de pluſieurs en- » droits du Levant, pour fournir aux beſoins du Roïaume.

Un Particulier (64) avoit entrepris d'établir une Verrerie à la Martinique, lorſque ſon deſſein fut interrompu par la guerre de 1688. Il eſt ſurprenant qu'on n'y ſoit pas revenu depuis. Le ſuccès n'en eſt pas incertain, puiſqu'on a dans l'Ile tout ce qui convient à cette Manufacture. Il s'y trouve des Fougeres de toute eſpece; les cailloux blancs ſont en abondance dans les Rivieres, & le centre de l'Ile eſt rempli de Bois. Si l'on ne peut eſpérer de débouchement en France, où les Verreries ſont déja nombreuſes, on ne laiſſeroit pas de tirer un profit conſidérable de la conſommation de l'Ile même, & plus encore de celle de ſes voiſins de la Terre ferme, où toutes les Marchandiſes de verre ſeroient bien vendues.

Il ſe trouve, aux Iles Françoiſes, quantité de gommes de différentes eſpeces. Labat s'étonne que deux Naturaliſtes, tels que *Surian* & le P. *Plumier*,

(64) M. du Roi.

que

que la Cour a longtems entretenus pour les obſervations de cette nature, aient négligé cet article. Juſqu'à préſent, perſonne, dit-il, n'a penſé à recueillir ce préſent du Ciel, ni tenté d'en faire le moindre commerce. Eſt-ce ignorance ou pareſſe ?

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

La Soufriere de la Guadeloupe offre de l'Alun & du Soufre en abondance. Quoique ces deux Marchandiſes ne ſoient pas fort précieuſes, elles ſont d'uſage, & l'on en conſomme beaucoup. On voit, à *Civita-Vechia*, quantité de Barques de Provence & de Languedoc, qui vont charger de l'Alun, qu'on fait à deux ou trois lieues de cette Ville, & d'autres qui vont prendre le Soufre qu'on y apporte de divers endroits des Terres de l'Egliſe & de Toſcane. Pourquoi tirer d'une Région étrangere, ce qu'on trouve chez ſoi ?

Commerce des Iles Françoises.

Les Eſpagnols, les Italiens, les Turcs, & tous les Aſiatiques, auſſi bien que les Peuples du Nord, font une prodigieuſe conſommation de Safran. Ils en mêlent à tout ce qu'ils mangent, dans l'opinion que rien n'eſt meilleur pour la poitrine. Labat entreprit, ſur cette obſervation, d'introduire la culture de cette Plante dans les Iles Françoiſes, où l'on ne peut douter qu'elle ne vînt heureuſement & qu'elle ne rapportât bien plus qu'en Europe. Il s'inſtruiſit, dans le Comtat d'Avignon, du terrein & de l'expoſition qui lui conviennent, du tems de mettre les Oignons en terre & de les lever, de leur maturité, en un mot de tout ce qu'il crut néceſſaire à ſon deſſein. Il acheta un quintal entier de ces Oignons, qu'il fit charger pour les Iles ; & n'épargnant pas plus la dépenſe que les ſoins, il engagea un jeune Homme du Comtat, qui entendoit parfaitement leur culture, à faire avec lui le Voïage d'Amérique. Mais, des raiſons étrangeres à ce projet s'étant oppoſées à leur départ, l'entrepriſe demeura ſuſpendue, & les Oignons furent négligés. Cependant l'Auteur inſiſte ſur l'avantage qui reviendroit aux Habitans des Iles, de cultiver une Plante qui ne demande ni frais ni travail, & qui pouvant leur donner annuellement deux bonnes récoltes, tandis qu'en Europe on ſe croit heureux d'en obtenir une médiocre, ſeroit bientôt dans une abondance qui feroit le fond d'un très grand Commerce.

On avoit entrepris, à la Martinique, d'élever des Vers à ſoie. Un Provençal, Commis de la Compagnie de 1664 (65), avoit commencé à faire de la ſoie, ſur ſon Habitation, dans le Quartier de Sainte Marie de la Caſterre ; & ſes eſſais eurent tant de ſuccès, qu'en aïant envoïé quelques échevaux à la Cour (66), Louis XIV, pour exciter l'émulation, le gratifia d'une penſion de cinq cens écus. Mais cette Manufacture n'en fut pas moins abandonnée, ſous prétexte que les Fourmis & les Ravets détruiſoient les Vers, les cocons & les œufs ; comme s'il avoit été fort difficile, ajoute Labat, de préſerver les Vers à ſoie du ravage de ces Inſectes. Il reſte encore dans l'Ile un très grand nombre de Mûriers blancs, qui ſemblent inviter à reprendre un ſi riche Commerce ; avec cet avantage, qu'étant ſans ceſſe chargés de feuilles, on peut faire éclorre les œufs auſſi-tôt qu'ils ſont pondus, & ſe procurer ainſi une continuelle récolte.

(65) M. Piquet de la Caille.

(66) Sous M. Colbert, le Pere du Commerce & des Arts.

Voïages et Etablissem. aux Antilles

Commerce des Iles Françoises.

Le coton des Iles surpasse en beauté, en longueur, en finesse & en blancheur, celui du Levant. L'arbrisseau qui le porte se cultive si facilement, que si ce Commerce étoit encouragé, les Iles Françoises pourroient fournir plus de coton, que le Roïaume & les Etats voisins n'en peuvent consommer. Pourquoi donc recourir à la Turquie ? Il suffiroit, dit Labat, pour encourager l'industrie & le travail, de défendre, en France, l'entrée du coton Etranger ; il en reviendroit bientôt un extrême avantage à la Nation. Mais, dans les Iles mêmes, on pourroit porter plus loin celui qu'on y tire du coton. Les Habitans n'auroient qu'à le faire mettre en œuvre chez eux. Ils ont des métiers pour faire des Hamacs ; ils pourroient en avoir pour faire des toiles. Les couleurs ne leur manquent point pour les teindre. Ce travail occuperoit quantité de Femmes oisives, & les Negres, ou trop jeunes ou trop vieux pour le travail. Si quelque raison empêchoit de faire des toiles fines, on établiroit des Manufactures de grosse Cotonine, semblable à celle qui sert dans la Méditerrannée pour les voiles des Vaisseaux & des Galeres. On y emploieroit le coton des Iles, au lieu de celui du Levant, & ces toiles en seroient moins cheres. D'un autre côté, les Femmes & les Filles Créoles font, à l'aiguille, des bas de coton d'une beauté surprenante ; & ceux de coton blanc, qu'on fait teindre en écarlate, font honte à la soie ; mais ce travail est si long, qu'il rend l'ouvrage très cher. Ne peut-on pas l'abréger & diminuer le prix, en introduisant aux Iles l'usage des Métiers, dont on tire tant d'avantage en Europe ? Labat se plaint que jusqu'à son tems, le coton des Iles n'eut été emploïé que pour garnir des Robbes-de-Chambre, ou pour faire des oreillers, & qu'il ne fût pas même permis d'en faire entrer dans les Ports du Roïaume, parcequ'on pouvoit les mêler avec le Castor dans la Fabrique des Chapeaux. Quel en seroit le danger, dit-il, & qu'importe au bien public qu'une Compagnie particuliere en reçût un peu de préjudice ? Mais on pourroit du moins le filer (67), pour en faire des Bas, des Gants, des Chaussons, & d'autres hardes, qui seroient également chaudes & légeres.

La laine des Moutons n'est pas moins négligée dans les Iles : on y laisse le soin de les tondre, aux épines des Buissons, où les toisons de ces Animaux s'attachent. Quoiqu'elles ne soient pas comparables à celles d'Espagne, elles auroient leur utilité, pour ceux qui prendroient la peine de les emploïer. Mais si l'on vouloit d'excellentes laines, il n'y a point de Païs dont les pâturages soient meilleurs pour les Moutons. La difficulté ne seroit que d'y porter des Brebis de race d'Espagne : en dix ans, on n'auroit que des troupeaux Espagnols, dont les laines fortes & douces fourniroient les Manufactures du Païs & celles de France. Avec quelque soin que les Espagnols s'efforcent d'empêcher la sortie de leurs Moutons, l'argent fait ouvrir toutes les portes ; leur attention d'ailleurs ne se soutient pas toujours, puisque les Vaisseaux, qui trafiquent en Espagne, en apportent tous les jours des Brebis & des Moutons. Enfin, toutes les observations font

(67) Quoiqu'il soit court, & très fin, il est plus long que le poil de Castor, qui se file bien. On file aussi ce que les Italiens nomment *Lana Sucida*, espece de laine qui croît dans l'Etang de Tarente en Calabre, & qui est non-seulement plus courte, mais qui semble plus difficile à s'unir : c'est pour sa chaleur qu'elle est recherchée.

connoître qu'il n'y a pas de terrein plus semblable, à celui d'Eſpagne, que celui des Iles Françoiſes, ni par conſéquent plus propre à produire de belles laines.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Les Chevres y ſont en abondance ; leur poil eſt très beau ; & tandis qu'on en va chercher fort loin pour faire diverſes ſortes d'étoffes, non-ſeulement on laiſſe perdre le bien qu'on a ſous ſes yeux, mais on ne penſe pas même à le ramaſſer. Les peaux de Chevres, de Boucs, & de Chevreaux, pourroient être paſſées dans le Païs, ou du moins envoïées vertes en France : cependant elles ſont négligées. » J'ai vû, dit Labat, dédai-» gner juſqu'aux peaux de Bœufs, dans les Iles du Vent, tandis qu'à S. » Domingue les Boucaniers ne tuoient des Bœufs ſauvages, que pour en » avoir les cuirs. A la vérité, depuis que les Iles du Vent ont des Bouche-» ries réglées, on n'y laiſſe pas perdre les grands Cuirs : mais ſi l'on fait » attention au profit qu'on peut tirer des peaux, des laines, & des poils, » on regrettera celui dont on s'eſt privé.

Commerce des Iles Françoises.

Les Iles de Sainte Croix, de Saint Martin & de Saint Barthelemi, la grande Terre de la Guadeloupe, les Montagnes de la Martinique, & la Grenade, ſont remplies de bois précieux qu'on laiſſe dans l'oubli, ou qu'on brûle imprudemment, ſans conſidérer qu'un grand nombre de ces arbres, en planches, ou en billots, ſeroit vendu fort cher en Europe. On va chercher l'Ebene bien loin, & toutes ces Iles en ſont remplies. Le bois de Breſil, le Breſillet, le bois jaune, & quantité d'autres (68), également propres aux teintures, ſe trouvent dans tous les lieux qu'on vient de nommer.

La *Pouſſolane* eſt fort commune à la Guadeloupe, ſous le nom de ciment rouge. Il s'en trouve auſſi à la Martinique, ſurtout au Fort S. Pierre, & dans tous les Mornes de la Baſſe-terre, qui ſont voiſins de la Mer. Cependant, les François vont la chercher tous les jours en Italie, & l'achetent fort cher. On propoſe, pour n'en pas manquer en France, d'ordonner que tous les Capitaines des Vaiſſeaux, qui vont aux Iles, jettent leur leſt à la Mer, & ſe leſtent, à leur retour, de Pouſſolane. Les Habitans, ſur les terres deſquels ce ſable ſe trouve, tireront quelque profit d'une peine fort légere, qui ſera de le tranſporter juſqu'au rivage ; & les Marchands ne pourront trouver que de l'avantage à vendre une matiere, qui leur aura tenu lieu d'une autre, ſur laquelle ils n'avoient à faire aucun gain.

Enfin ſi l'on doit des louanges au Miniſtere, pour avoir envoïé dans le Nouveau Monde, en différens tems, des gens éclairés ; les uns pour deſſiner les Plantes (69), d'autres pour en faire l'anatomie (70), d'autres pour les obſervations aſtronomiques (71), & pour vérifier la figure de la Terre (72) ; on peut ſouhaiter que le Roi & ſes Miniſtres fiſſent le même honneur au Commerce ; c'eſt-à-dire qu'ils envoïaſſent aux Iles quelques

(68) On a vendu, à Paris, juſqu'à douze ſols la livre, le bois violet de la Guadeloupe, en le faiſant paſſer pour de véritable Ebene. Les Ouvriers en faiſoient des chaſſes de Rapes à Tabac, & même des Tabatieres.

(69) Le P. Plumier, Minime.

(70) M. Surian, Médecin.

(71) Le P. Feuillée.

(72) MM. les Académiciens des Sciences.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

personnes sages, habiles, & dévouées au bien de leur Nation, pour examiner soigneusement tout ce que le Païs a d'utile, & pour faire des expériences qui ne laissassent aucun doute. Ce seroit au Prince, à trouver ensuite les moïens d'encourager ses Sujets au travail, par des faveurs & des récompenses. Si l'on objecte que le projet de n'emploïer dans une Nation que ce qui est de son cru, tend à la ruine du Commerce avec les Etrangers, & par conséquent à celle d'une partie de la navigation; Labat répond hardiment que le grand Colbert, à qui cette objection n'étoit pas inconnue, n'a pas laissé d'établir en France des Manufactures de glace, sans s'embarrasser du tort qu'elles pouvoient faire au Commerce de la France avec les Vénitiens; qu'on n'a pas eu plus de ménagement pour les Hollandois, lorsqu'on a permis aux Dieppois de pêcher & saler le Hareng, au lieu de s'en fournir en Hollande; ni pour les Florentins & les Genois, lorsqu'on a fondé des Fabriques de draps d'or & de soie; ni pour les Ouvriers de Nuremberg & d'autres Villes d'Allemagne, lorsqu'on a renoncé à leur secours pour les Ouvrages de Quincaillerie, &c.

A toutes ces observations, dont l'importance se fait sentir, on croit devoir joindre quelque détail sur la principale branche du Commerce des Iles, qui est la culture des Cannes & la Fabrique du Sucre, pour faire juger de la richesse de leurs Habitans, ou du moins de celles qu'ils peuvent se promettre avec du travail & de l'industrie. On remet, à l'article d'Histoire Naturelle, tout ce qui regarde la nature même de ces Plantes, pour ne s'attacher ici qu'à la partie œconomique, c'est-à dire à tout ce qui est nécessaire pour la formation & le Gouvernement de ce qu'on nomme une Habitation.

Plan d'une belle Habitation, & fruits qu'on en peut tirer.

Une Terre de trois mille pas de hauteur, sur mille de large, suffit pour former une très belle Habitation. Labat recueille ici toutes les lumieres qu'il avoit tirées d'une longue expérience, pour la représenter telle qu'il souhaiteroit, dit-il, de pouvoir la composer pour lui-même. En supposant qu'il eût le choix du terrein, il voudroit une Riviere qui le séparât de son Voisin, & même, s'il étoit possible, une de chaque côté. Il laisseroit en Savanne toute la largeur du terrein, depuis le bord de la Mer, jusqu'à la hauteur de trois cens pas. Si le terrein étoit dans une Cabesterre, où les vents d'Est, qui regnent sans cesse, brûlent les Savanes, il laisseroit au bord de la Mer, une forte lisiere de grands arbres, de quarante à cinquante pas de large, pour couvrir la Savanne, & servir de retraite aux Bestiaux pendant la grande chaleur. Si cette commodité ne s'y trouvoit point, parceque le terrein seroit déja défriché, il y planteroit des Poiriers; seuls arbres qui croissent au vent & qui lui résistent. Outre l'avantage qu'ils apportent en couvrant la Savane & les Bestiaux, ils sont excellens pour une infinité d'Ouvrages, & viennent fort vîte. On doit les planter avec symétrie, pour en faire un ornement; parcequ'il n'en coûte pas plus qu'à les planter sans ordre.

Si le terrein a quelque élévation vers le milieu de sa largeur, un peu au-dessous des trois cens pas qu'on laisse pour la Savanne, c'est ce lieu qu'il faut choisir pour y bâtir la Maison du Maître. Elle doit être tournée de maniere, que la face regarde la Mer, ou du moins l'abord principal,

& que les Vents ordinaires n'y entrent que de biais ; ſans quoi ils ſont inſupportables, en battant à plomb dans les fenêtres, qu'ils obligent de tenir toujours fermées. On y remédioit néanmoins, du tems de Labat, par des chaſſis de toile claire ; car l'uſage des vîtres n'étoit pas encore introduit aux Iles en 1705. Mais il n'en étoit pas moins incommode d'être enfermé dans une Maiſon, & privé de la fraîcheur d'un air bien ménagé. Lorſque les Forêts étoient en plus grand nombre dans les Iles, toutes les Maiſons étoient de bois, & ſuivant l'opinion commune, plus ſaines que les édifices de Maçonnerie ; mais la rareté du bois a fait changer de principes : en commençant à bâtir en pierre, on n'a pas manqué de raiſons pour s'en trouver mieux. Ces édifices ſont plus ſûrs, durent beaucoup plus longtems, demandent moins de réparations, & ſont moins ſujets au feu. Les Ouragans n'y peuvent cauſer tant de dommage. Enfin l'épaiſſeur des murs eſt plus capable de réſiſter, non-ſeulement à la violence du jour & du ſoir, mais encore au froid piquant qui ſe fait ſentir vers la fin de la nuit. A la vérité, les tremblemens de terre y ſont plus à craindre que dans les Bâtimens de charpente ; mais ils ſont rares aux Iles.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

La Maiſon doit être accompagnée d'un Jardin, d'Offices, de Magaſins, d'une Purgerie & d'une Etuve. Le Moulin & la Sucrerie en doivent être à quelque diſtance, ſans être trop éloignées, afin que le Maître puiſſe voir aiſément ce qui s'y paſſe, ſans être incommodé du bruit qui s'y fait. Les Caſes des Negres doivent toujours être ſous le vent de la Maiſon & des autres édifices, par précaution contre les accidens du feu. Quoique ces Caſes ſoient de matériaux fort vils, on ne doit pas négliger de les bâtir avec ordre, à quelque diſtance entr'elles, ſéparées par une ou deux rues, dans un lieu ſec & découvert, avec un ſoin extrême d'y faire regner la propreté. Le Parc, où l'on renferme les Beſtiaux pendant la nuit, doit être à côté. Tous les Negres, s'en trouvant ainſi reſponſables, ont intérêt qu'on n'en vole aucun pendant la nuit. Les meilleures haies, pour la clôture des champs à Cannes, des Jardins, des Parcs, & des autres lieux dont on veut fermer l'entrée, ſont les Orangers communs, ou de la Chine : à leur défaut, on y emploie le bois immortel. La raiſon qui doit faire ſouhaiter une Riviere à côté du terrein, plutôt qu'au milieu, c'eſt que ſes ravages y ſont moins dangereux lorſqu'elle vient à ſe déborder. Mais quelle que ſoit ſa ſituation, il faut tirer un Canal, pour faire un Moulin à eau, dans le lieu le plus commode, ſoit par ſa ſituation, ſoit pour la Maiſon du Maître. On doit prendre ſoin auſſi de ménager l'eau, pour la faire paſſer delà près des autres édifices, & des Caſes des Negres, où elle eſt d'un uſage infini.

Tous les Bâtimens, les Jardins, les Parcs, & les dépendances, peuvent occuper un eſpace de trois cens pas en quarré, qui, étant pris au milieu de tout le terrein, laiſſera pour les Cannes l'eſpace des deux côtés & au-deſſus du Moulin. Ainſi les plus éloignés ne le ſeroient que d'environ quatre cens pas ; ce qui deviendroit d'une extrême commodité pour le charroi, & pour le chemin des Negres au lieu du travail. Le terrein des Cannes ſera de trois cens pas de large, de chaque côté de l'Etabliſſement, & de trois cens en hauteur ; ce qui produira vingt-un quarrés de cent pas ; & ſi l'on en met-

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Commerce des Iles Françoises.

quatre cens de haut, au-dessus de l'Etablissement, sur toute la largeur du terrein, qui est mille pas, on aura quarante autres quarrés de cens pas; ce qui fera cinquante & un quarrés de cent pas chacun, qui suffiront pour donner annuellement plus de sept mille formes de Sucre, en prenant les Cannes, les unes après les autres, à l'âge de quinze à seize mois.

Outre le Manioc & les Patates, qu'on plante dans les allées qui séparent les pieces de Cannes, on doit destiner, pour ces deux productions, pour le Maïz, les Ignames, l'Herbe de Cosse, & d'autres grains ou légumes, une certaine quantité de terre au-dessus des Pieces; & surtout, ménager autant qu'il est possible les Bois qui subsistent encore, dans la juste persuasion que dans quelque abondance qu'ils puissent être, on en voit toujours trop-tôt la fin. A mesure qu'on coupe du bois pour brûler, si le terrein se trouve propre à faire une Cacaoïere, on doit en tirer parti. C'est une Marchandise également estimable, & par la facilité avec laquelle on la fait, & par le profit qu'on en peut tirer. Le Possesseur d'une Habitation, telle qu'on la représente ici, peut, sans autres frais qu'une augmentation de quinze à vingt Esclaves, entretenir cent mille arbres de Cacao, & grossir son revenu annuel de quarante mille francs, quand on supposeroit que cent mille piés d'arbres ne produisissent, l'un portant l'autre, qu'un peu plus d'une livre de Cacao, & que cette Marchandise ne fût vendue que sept ou huit sols la livre. D'ailleurs ce surcroît d'Esclaves peut joindre, à la culture des Cacaoïers, le soin d'entretenir de farine de Manioc toute l'Habitation.

Si l'on s'étonne qu'il doive rester tant de terrein en Savanne, Labat assure qu'il n'en faut pas moins, dans l'Habitation qu'il suppose, pour quarante-huit Bœufs, auxquels il fait monter le nombre nécessaire pour les Voitures. D'ailleurs, il demande absolument une vingtaine de Vaches, avec leur suite, soit pour donner du lait, ou pour remplacer les Bœufs qui meurent. Ainsi, l'on ne se trouvera gueres moins de cent Bêtes à cornes, qui doivent être entretenues toute l'année du produit de la Savanne. Si l'on n'a qu'un Moulin à chevaux, c'est un nouveau nombre de Bêtes à nourrir: il en faut vingt-quatre pour le Moulin, cinq ou six de supplément, quelques Jumens & leur suite; ce qui peut monter à cinquante Chevaux, qui mangent plus que cent Bêtes à cornes, parceque celles-ci ne mangent qu'une partie du jour, & que les autres mangent jour & nuit. On ne peut se dispenser non plus d'entretenir un Troupeau de Moutons & de Chevres; sans quoi la dépense augmente, & souvent on est mal servi. Les Moutons ne doivent jamais paître dans la Savane, parcequ'étant accoutumés à couper l'herbe jusqu'à la racine, ils empêchent qu'elle ne repousse, & leurs excrémens la brûlent. L'unique ressource est de les envoïer sur les Falaises, le long de la Mer, où l'herbe courte, seche & salée, est infiniment meilleure pour eux, les engraisse mieux, & rend leur chair plus savoureuse que dans la meilleure Savane. On se doit aussi le soin de faire sarcler les Savanes, si l'on veut les conserver; parceque les Bestiaux sement partout les graines des fruits qu'ils mangent, & qu'il y croît quantité d'autres mauvaises Plantes.

Un Habitant, qui veut tirer toute la valeur de son bien, doit, suivant

Labat, tout peſer par lui-même : mais il ne doit pas entreprendre à-la fois un grand nombre de travaux différens ; il doit les faire ſuccéder les uns aux autres, prévoir ce qu'il doit exécuter, & ne pas abandonner une entrepriſe pour en commencer une autre. Une conduite ſage & réguliere fait trouver, à la fin de l'année, quantité de travaux achevés. C'eſt un point fort important, de faire les proviſions néceſſaires à l'Habitation dans leur tems, c'eſt-à-dire lorſqu'il eſt arrivé beaucoup de Vaiſſeaux, & que le prix des Marchandiſes eſt médiocre. On doit faire venir de l'Europe celles qui ne s'alterent point ſur Mer, telles que les farines, les toiles, les ferremens, les épiceries, les ſouliers, les chapeaux, le beurre même, la chandelle, la cire, & la plûpart des médicamens. Suivant les occaſions de paix ou de guerre, ſuivant que le fret eſt plus ou moins cher, on doit faire venir les viandes ſalées, comme le Bœuf & le lard. A l'égard du Vin, de l'Eau-de-vie, de l'Huile & d'autres Liqueurs, on riſque plutôt d'acheter plus cher aux Iles que de les faire venir, pour ſon propre compte ; à moins qu'on ne ſoit intéreſſé à la charge d'un Vaiſſeau : mais les Habitans entrent peu dans ces intérêts ; & l'on a toujours obſervé que ceux qui l'ont entrepris n'y ont trouvé que leur ruine.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

Les Iles ont peu de Caves ; & celles qu'on y voit ſont mauvaiſes. On aime mieux les Celliers, avec de petites fenêtres du côté du vent, pour donner de la fraîcheur. Jamais ils ne doivent être expoſés au midi. Lorſque cette commodité manque, ou prend le parti de mettre le vin en bouteilles, dans une chambre haute de la Maiſon ; il s'y conſerve parfaitement, pourvû que le Soleil n'y donne point, & qu'il y ait de l'air & du vent. Les Vins de France veulent être gardés en tonneau. Ceux d'Eſpagne, de Madere & des Canaries ſe conſervent fort longtems, avec la ſeule précaution de tenir les Vaiſſeaux pleins. Mais les uns & les autres ne courent aucun riſque, lorſqu'on les tire dans les groſſes bouteilles de Provence. On en fait d'une moindre capacité en Bretagne, mais d'un verre beaucoup plus fort & plus épais. Elles ſervent à ſoûtirer celles de Provence, qu'on ne doit point entamer, ſans les tranſvaſer entierement. On imite là deſſus les Anglois, qui ſont d'excellens modeles ſur tout ce qui concerne l'uſage des Liqueurs. Si l'on a quantité de Bœuf & de lard, on ne le conſerveroit pas longtems, ſi l'on ne prenoit ſoin de l'entretenir de bonne ſaumure, dont les barils doivent être inceſſamment remplis. Un autre intérêt des Habitans, eſt de vendre leurs Sucres & toutes leurs denrées, argent comptant, ou du moins, en Lettres de change bien ſûres, & de ne païer ce qu'ils achetent, qu'en Sucre, ou d'autres productions de leur terrein. Labat répete plus d'une fois que c'eſt le ſecret de s'enrichir. » Cette méthode, » dit-il, aſſure le débit de leurs denrées : ils doivent lâcher un peu la » main, en vendant argent comptant, plutôt que d'être trop fermes, au » riſque de laiſſer paſſer le tems de la vente. Leur avantage eſt auſſi de vendre comptant aux Iles, ou en Lettres de change, plutôt que d'envoïer leurs effets en France ; parceque le fret, les entrées, les tares, les barrils, les droits de Compagnie, le magaſinage, les avaries, & les commiſſions emportent le profit clair, quelquefois même une partie du principal, & laiſſent longtems le Propriétaire dans l'inquiétude, ſur le ſort de ſes Marchandiſes. D'ail-

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

leurs il eſt toujours maître de faire des Marchandiſes, autant que la qualité de ſa Terre le permet; au lieu que l'expérience apprend ſans ceſſe, qu'il n'eſt pas toujours en ſon pouvoir de faire de l'argent. Après cette curieuſe doctrine, ſi l'on demande quelle quantité de Negres eſt néceſſaire dans l'Habitation? Labat, ſuppoſant qu'il ne s'y trouve qu'une Sucrerie, montée de ſix Chaudieres, avec deux Chaudieres à rafiner ou à cuire les Sirops, ne croit pas qu'on puiſſe avoir moins de cent vingt Negres. Il nous fait connoître la diſtribution de leurs offices. Chaque Chaudiere montée, où l'on travaille en Sucre blanc, a beſoin d'un Negre: celles, où l'on ne fait que du Sucre brut, n'en demandent qu'un pour les deux Chaudieres; mais les premieres, pour être bien ſervies, doivent en avoir autant qu'il y a de Chaudieres, ſans compter le Rafineur; & ſouvent même les ſix Negres & le Rafineur trouvent à peine le tems de manger (73). Il faut trois Negres aux Fourneaux, lorſque les Chaudieres ſont au nombre de ſix; leur travail eſt rude & continuel, ſurtout lorſqu'on n'a, pour chauffer les Fourneaux, que des pailles, des bagaces & du même bois.

La Purgerie demande trois Hommes. Ils y ſont inutiles en certains tems; mais dès qu'on a travaillé trois ſemaines à la Sucrerie, ils ont de l'ouvrage de reſte, dans les fonctions qui les regardent; & lorſqu'ils demeurent ſans travail, ils peuvent être emploïés à couper du bois, avec ceux qui ſont deſtinés à cet office.

On ne peut avoir moins de cinq Negreſſes au Moulin. Le travail excede les forces de quatre, ſurtout lorſque les Cannes cuiſent promptement, & qu'avec le ſoin d'en fournir ſans ceſſe aux Chaudieres, il faut qu'elles trouvent le tems de laver le Moulin, de ſéparer les Cannes de rebut, qui doivent être ſéchées & brûlées, & de les mettre en paquets.

On n'emploie qu'une Negreſſe, pour laver les Blanchets, qui ſervent à paſſer le *Vezou*, c'eſt-à-dire la premiere liqueur qui ſort des Chaudieres, pour balaïer la Sucrerie, & pour d'autres ouvrages de même nature. Elle ſert auſſi à porter les ſyrops & les écumes, à charger les Chaudieres & à remplir les Canots.

C'eſt une Negreſſe, plutôt qu'un Negre, qu'on met à faire l'Eau-de-vie; parcequ'on ſuppoſe qu'une Femme eſt moins ſujette à boire qu'un Homme. Cependant, comme cette regle n'eſt point infaillible, le choix d'une Negreſſe ſage, & qui ne ſe démente jamais, eſt un point fort important pour le Maître.

Une Sucrerie, telle qu'on la peint, ne peut ſe paſſer de quatre Cabrouets; c'eſt le nom qu'on donne aux Charettes. Trois ſuffiſent pour fournir un Moulin ordinaire; mais le quatrieme eſt d'une néceſſité abſolue, pour le tranſport du bois aux Fourneaux, pour celui des Sucres au Magaſin, & pour aider aux autres dans les occaſions preſſantes. Il faut huit perſonnes pour conduire quatre Cabrouets; quatre Hommes, & quatre Enfans de douze à treize ans, qui doivent marcher devant les Bœufs. Il faut huit Bœufs pour chaque Cabrouet, parcequ'on ne peut faire travailler chaque attelage qu'une fois par jour. Le ſoin des Bœufs eſt un emploi fort

(73) Voïez l'Hiſtoire Naturelle, où l'on donnera quelque idée de ce travail.

pénible

pénible aux Iles : il faut, non-seulement les panser tous les jours, mais les laver à la Mer, leur ôter les tiques, leur arracher quelquefois les barbes, c'est-à-dire certaines excrescences de chair qui leur viennent sous la langue, & qui les empêchent de paître. Sur quoi l'on observe que les Bœufs ne coupent pas l'herbe avec les dents, comme les chevaux ; ils ne font que l'entortiller avec la langue, & l'arracher : de sorte que ces excrescences, qui leur causent ordinairement de la douleur, ne leur permettant point d'appliquer leur langue autour de l'herbe, ils ne peuvent paître alors, & deviennent maigres.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Commerce des Iles Françoises.

L'Habitation ne peut être sans deux Tonneliers. Dans le tems où l'on ne fait pas de Sucre, & lorsque tous les Negres sont emploïés à couper du bois, ils doivent être de ce travail, pour distinguer entre les arbres qu'on abbat, ceux qui sont propres à faire des douves. Ils doivent les fendre, les doler sur le lieu, les faire apporter au Magasin à mesure qu'elles sont achevées, & ne les jamais laisser longtems sur terre, parceque les vers & les poux de bois s'y attachent aisément. C'est dans ce tems que la provision de Douves se fait pour toute l'année. On doit les mettre à couvert, les ranger les unes sur les autres, en les croisant par l'extrêmité, & les charger de grosses pierres, dont la pesanteur les empêche de se cambrer, ou de se déjetter en sechant. On emploie d'autres Negres à couper des cercles. Deux Tonneliers, qui ont leurs douves dolées & leurs fonds sciés, doivent faire trois barriques par jour ; ce qui n'est pas un profit leger pour le Maître, qui vend chaque Barrique sur le pié de cent sous. Quand on compteroit le tiers de cette somme pour le prix du bois & pour la façon, chaque Tonnelier, déduction faite des jours exempts de travail & du tems qu'il donne à la préparation des douves, rendra chaque année deux cens Barriques, qui font un profit de deux mille francs. D'un autre côté, le Maître, qui a les Ouvriers à soi, vend tout son sucre en futaille ; autre profit avec les Capitaines Marchands, qui ont souvent peine à trouver des futailles neuves.

Un Homme attentif, qui veut suivre le cours de ses affaires, loge tous ses Ouvriers dans de grands Hangars, qu'il fait faire à la vûe de sa Sucrerie, pour observer delà, par ses propres yeux, ou par ceux du Rafineur, qui ne doit jamais s'éloigner, si le travail ne languit point, ou n'est pas interrompu. Celui qui n'a pas une Forge & deux Forgerons, qu'on appelle *Machoquets* aux Iles, s'expose à beaucoup d'incommodités & de dépenses ; au lieu que le profit qu'il en peut tirer monte annuellement à plus de quatre cens écus, surtout s'il a de bons Ouvriers, qui travaillent pour sa Maison & pour ses voisins. Comme le charbon de terre manque souvent, on en fait de bois d'Oranger & de Paletuvier, de bois rouge, de Châtaignier, ou d'autres bois durs. Il se consume plus vîte ; mais il ne coûte que la peine de le faire, & l'on assure qu'il chauffe presqu'aussi bien que celui de terre.

La quantité de roues, qui s'usent continuellement dans les lieux où les chemins sont pierreux & difficiles, rend un Charon absolument nécessaire. Cet Ouvrier fait ses provisions de jantes, de rais, & d'essieux, dans le tems qu'on coupe le bois à brûler, & choisit alors celui qui con-

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

vient à ſon travail. Lorſqu'il a fourni l'Habitation, il peut travailler pour les voiſins, au profit du Maître. Du tems de Labat, on païoit ſix écus de façon pour une paire de roues, ſans compter le bois & la nourriture de l'Ouvrier. Lorſque les jantes & les rais ſont dégroſſis, un Charon fait ſa paire de roues chaque ſemaine.

Un Charpentier & des Scieurs de long ne ſont pas moins néceſſaires. On a ſans ceſſe beſoin de planches, de bois de carrelage, de dents de Moulin, & d'autres Ouvrages, dont on ne doit jamais être ſans une bonne proviſion, pour les circonſtances imprévûes. Les Maîtres intelligens font apprendre, à tous leurs Negres, le métier de Scieur, qui eſt très facile, & s'aſſurent ainſi le pouvoir, dans un beſoin preſſant, de faire marcher pluſieurs ſcies à la fois. Deux Scieurs, qui ont leur bois équarri, rendent par ſemaine quarante planches de huit piés de long, ſur douze à quinze pouces de large.

Quoiqu'un Menuiſier ne paroiſſe pas de la même néceſſité, il rend, ſurtout lorſqu'il ſait tourner, mille ſervices dans une Habitation : s'il n'eſt point emploïé par ſon Maître, il ne manque jamais d'occupation chez les voiſins ; & le moins qu'il puiſſe gagner par jour eſt un écu, ſans compter ſa nourriture. Il en eſt de même des Maçons. Les Edifices, les fourneaux & les Chaudieres ſont ſujets à tant d'altérations & d'accidens, qu'on ne peut être ſans deux Maçons dans un grand Etabliſſement. On eſt ſûr de les louer avantageuſement, lorſqu'on n'a point d'occaſion de les emploïer. En un mot, tous les Ouvriers ſont un tréſor, pour le Propriétaire d'une Habitation. D'ailleurs il n'y a point de Negres, qui ne ſoient charmés d'apprendre un métier : ils en prennent plus d'attachement pour leur Maître, non-ſeulement parcequ'ils ſont flattés du choix qu'il fait d'eux, mais parcequ'ils ſont nourris avec plus d'abondance que les autres, & que les gratifications qu'ils obtiennent les mettent en état d'entretenir plus proprement leurs Familles. La plûpart ſont ſi fiers d'être Menuiſiers ou Maçons, qu'on ne les voit jamais ſans leur regle & leur tablier.

La garde du Bétail demande un Negre fidele, & qui aime ſon office. On a toujours obſervé que ceux du Cap verd, du Sénégal & de Gambie (74) y ſont les plus propres, parcequ'ils ont dans leur Patrie quantité de Beſtiaux, qu'ils regardent comme leur principale richeſſe. Chaque jour, le Commandeur doit compter les Troupeaux d'une Habitation, avant qu'ils aillent paître & lorſqu'ils reviennent au Parc. Ce ſont les Enfans, qui ſont chargés du ſoin des Moutons & des Chevres, ſous la direction du premier Gardien.

Le ſoin des Malades eſt confié à quelque Negreſſe d'une conduite éprouvée, qui leur porte les ſoulagemens néceſſaires, qui tient l'Infirmerie propre, & qui n'y laiſſe rien entrer que par l'ordre exprès du Chirurgien. On conçoit qu'une Habitation ne peut être ſans Infirmerie : outre que les malades y ſont mieux que dans leurs Caſes, il n'y a gueres d'autre moïen de diſtinguer ceux qui le ſont réellement, de ceux qui pourroient feindre de l'être, ſoit par haine du travail, ſoit pour s'occuper de quelque ouvrage à l'écart.

(74) C'eſt la Riviere que les Anglois nomment *Gambra*.

Vingt-cinq Negres ſuffiſent, pour couper les cannes qui ſont néceſſaires à l'entretien d'un Moulin & de ſix chaudieres; ſurtout lorſqu'ils ont un peu d'avance, d'un jour à l'autre, & que les cannes ſont belles & nettes. Si l'on n'a pas cette avance; après quelque Fête, par exemple, pendant laquelle des Cannes coupées auroient pû ſouffrir quelque dépériſſement, on en fait couper, depuis le matin juſqu'à l'heure du déjeûner, par tous ceux qui devoient travailler à la Sucrerie, à la Purgerie, aux Fourneaux, au Bois & au Moulin; & dans l'eſpace de deux heures, on a ce qu'il faut pour continuer de fournir ſans interruption. Comme ce travail eſt le plus aiſé, les Femmes y ſont auſſi propres que les Hommes. C'eſt leur principale fonction, avec le ſervice du Moulin, qui deshonore les Hommes lorſqu'ils y ſont emploïés. On en fait quelquefois la punition des lâches & des pareſſeux. Leur chagrin en eſt ſi vif, qu'ils demandent à genoux d'être renvoïés à leur travail ordinaire.

La crainte de voir manquer le bois à brûler, oblige d'avoir toujours cinq ou ſix Negres, dont l'unique occupation eſt d'en fournir, par jour, chacun leur cabrouettée. Avec ce ſoin, & l'avance de cinq ou ſix ſemaines, on peut, ſans diſcontinuation, faire du Sucre pendant tout le tems qu'on y emploie. D'ailleurs, on verra bientôt que l'art aïant fait trouver de nouveau Fourneaux, il ſe conſomme aujourd'hui beaucoup moins de bois.

Il paroît qu'on n'eſt pas d'accord, aux Iles, ſur le choix des Commandeurs. Les uns préferent un Blanc pour cet Office; d'autres, un Negre. Labat ſe déclare pour le Negre, & proteſte qu'indépendamment des raiſons d'œconomie, il s'en eſt toujours fort bien trouvé. A la vérité, dit-il, » il » faut un Negre fidele, ſage, qui entende bien le travail, qui ſoit affec- » tionné, & ſurtout, qui ſache ſe faire obéir, pour l'exécution des or- » dres qu'il reçoit. Il ajoute que cette derniere qualité n'eſt pas la plus difficile à trouver, parcequ'il n'y a point de gens au Monde qui commandent avec plus d'empire que les Negres. » Un Commandeur doit toujours » être à la tête du travail, le preſſer, le diriger, & ne pas perdre, un mo- » ment, ſes Negres de vûe. Il doit arrêter ou prévenir tous les déſordres, » appaiſer les querelles, ſurtout entre les Negreſſes, qui ſont naturelle- » ment, vives & querelleuſes, viſiter ceux qui travaillent aux champs & » dans les Bois. C'eſt lui qui fait la diſtribution des travaux, qui en re- » gle l'heure, qui éveille les Negres, qui les fait aſſiſter à la Priere, qui » leur donne ou leur fait donner les inſtructions du Chriſtianiſme, & qui » les conduit à l'Egliſe, chaque jour de Fête. Il veille à la propreté de leurs » Maiſons & de leurs Jardins, à leur ſanté, à leur habillement. De jour » ou de nuit, jamais il ne doit permettre aux Negres Etrangers de ſe re- » tirer dans les Caſes de l'Habitation. Enfin, il doit, chaque jour, in- » former le Maître de ce qui ſe paſſe, prendre ſes ordres, les bien enten- » dre, & les faire exécuter à la lettre. Un Maître ſage, qui ſent l'im- » portance de faire reſpecter ſon autorité juſques dans autrui, marque de » la conſidération à ſon Commandeur, évite de le réprimander devant les » autres Eſclaves, & ſe garde encore plus de le battre en leur préſence. » S'il le trouve coupable de quelque faute, qui mérite une punition pu-

Voïages et Etablissim. aux Antilles. Commerce des Iles Françoises.

» blique, il commence par le dépouiller de ſon Emploi. Mais il ne manque jamais de châtier ſéverement ceux qui lui déſobéiſſent ou qui ſe révoltent contre lui. Dans toutes les Habitations qui ont un Commandeur Negre, on lui donne toujours plus de vivres & d'habits qu'aux autres, & de tems en tems quelque gratification. En donnant la préférence aux Commandeurs Negres, Labat conſeille de ne pas les choiſir trop jeunes, dans la crainte qu'ils n'abuſent de leur autorité avec les Negreſſes. Il veut même qu'on ait des Eſpions fideles, pour veiller ſur leur conduite. A l'égard des Blancs, il exhorte à chaſſer ſans rémiſſion ceux qui ont quelque commerce avec les Femmes de cette couleur.

Les Domeſtiques Negres, qui ſervent dans l'intérieur de la Maiſon, ne ſont point dans la dépendance du Commandeur. C'eſt une obſervation aſſez ſinguliere, que malgré les avantages de leur condition, c'eſt-à-dire, quoiqu'ils ſoient traités avec plus de douceur, mieux vêtus & mieux nourris que les autres, la plûpart aiment mieux *travailler au Jardin*, nom qu'on donne aux travaux ordinaires d'une Habitation, que de ſe voir reſſerrés dans la Maiſon du Maître. L'uſage eſt de prendre, à l'âge de douze ou treize ans, les mieux faits & les plus ſpirituels, pour les faire ſervir de Laquais; & ſuivant la connoiſſance qu'on prend de leurs qualités naturelles, on ſe détermine à les mettre au travail, ou à leur faire apprendre un métier (75).

Comme ce n'eſt point aſſez de prendre ſoin d'eux lorſqu'ils ſont en bonne ſanté, & que l'intérêt n'oblige pas moins que la conſcience à ſecourir les Malades, on ne peut ſe diſpenſer d'entretenir un Chirurgien. Si l'on eſt aſſez proche d'un Bourg, pour compter d'en pouvoir trouver à toute heure, Labat juge qu'il faut éviter d'en avoir un chez ſoi. Il veut qu'on ait le moins de Domeſtiques blancs qu'il eſt poſſible: outre la dépenſe de bouche, qui eſt conſidérable, & l'aſſujetiſſement de les avoir à ſa table, ſouvent, dit-il, ils lient des intrigues fort dangereuſes avec les Negreſſes. Mais on peut engager un Chirurgien de dehors à venir matin & ſoir à l'Habitation. Le ſalaire annuel des plus habiles n'a jamais paſſé quatre cens livres, aux Iles du Vent. A Saint Domingue, ils vendent leurs ſervices beaucoup plus cher. On ne doit pas ſe repoſer ſur eux des remedes (76); une juſte prudence oblige d'en faire proviſion, à l'arrivée des Vaiſſeaux, & de n'y laiſſer toucher que ſous les yeux du Maître. Une Caiſſe, fournie de tous les remedes néceſſaires, revient à quatre cens francs, & dure pluſieurs années, ſans autre ſoin que de renouveller quelquefois ceux que le tems affoiblit, & ceux qui ſe trouvent conſommés.

Suivant cette expoſition, le nombre des Negres étant d'environ cent-vingt (77), il reſte à compter quels peuvent être les frais de leur nourri-

(75) C'eſt ce qui n'eſt jamais difficile, parceque les vieux inſtruiſent les jeunes.

(76) On ſe plaint de ce que la plûpart n'ont que de la Thériaque, & de la gomme gutte, avec quelques préparations d'Antimoine; remedes qui ne conviennent point à tous les maux.

(77) Reprenons-les: trois aux Fourneaux, cinq au Moulin, un pour les Blanchets, un à la Vinaigrerie, huit pour les Cabrouets, deux Tonneliers, deux Forgerons, trois à la Purgerie, un Charpentier, deux Scieurs de long, deux Maçons, un Menuiſier, un Charron, un Garde des Beſtiaux, une Infirmiere, vingt-cinq pour couper les Cannes, ſix pour le bois à brûler, deux pour

ture & de leur entretien. On demande en premier lieu, que dans chaque Habitation le Manioc ſoit toujours en ſi grande abondance, qu'on y ſoit plus en danger de le voir pourrir en terre, que de retrancher quelque choſe à la ration ordinaire des Negres, ou d'en acheter à prix d'argent. On donne ordinairement par tête, à tous les Negres, grands ou petits, ſans autre exception que les Enfans à la mamelle, trois pots (78) de farine de Manioc, chaque ſemaine; & pour ces Enfans, deux livres de farine de Froment, avec du lait (79). L'évaluation, d'une farine avec l'autre, donne par tête trois pots, qui font chaque ſemaine trois cens ſoixante pots. Le Barril en contient cinquante, qui multipliés par le nombre des ſemaines de l'année, c'eſt-à-dire par cinquante-deux, font par an trois cens quatre-vingt-dix Barrils. Cette dépenſe iroit loin, ſi l'on étoit obligé d'acheter la farine de Manioc. Quoiqu'elle ſoit quelquefois à ſi bon marché, qu'elle ne revient point à plus de cinq ou ſix francs le Barril, elle vaut en d'autres tems juſqu'à dix huit francs, ſans compter l'incommodité du tranſport. Il eſt donc fort important de faire planter une ſi grande quantité de Manioc, qu'on ſoit plutôt en état d'en vendre, que dans la néceſſité d'en acheter.

Une Ordonnance particuliere du Roi oblige les Maîtres de donner à chaque Eſclave deux livres & demie de viande ſalée par ſemaine: mais on avoue qu'elle n'eſt pas mieux obſervée que pluſieurs autres, ſoit par la négligence des Officiers, qui devroient tenir la main à l'exécution, ſoit par l'avarice des Maîtres, ou ſouvent par l'impoſſibilité de ſe procurer des viandes ſalées dans les tems de guerre. Quelques-uns ſuppléent à ce défaut par des Patates & des Ignames. Ceux qui donnent de la viande aux Negres obſervent de ne la jamais diſtribuer, le Dimanche, ou les jours de Fête, parcequ'aïant la liberté de ſe viſiter ces jours-là, ils conſomment, dans un ſeul repas, ce qui doit ſervir toute une ſemaine. C'eſt le Commandeur, ou le Maître même, qui fait peſer, ſous ſes yeux, & diviſer la viande en portions égales. Il prend ſoin de les faire arranger ſur des planches. A l'heure du dîner, les Femmes vont au Magaſin de la farine, pour recevoir celle qu'on leur diſtribue; & les Hommes viennent prendre la viande, à meſure qu'ils ſont appellés, chaque portion de ſuite, & ſans choix. Un Barril de Bœuf ſalé doit peſer cent ſoixante livres; mais, en faveur des dépériſſemens, on ne le compte qu'à cent cinquante. Deux livres par tête, pour cent vingt Negres, font deux cens quarante livres, c'eſt-à-dire deux Barrils, moins ſoixante livres, qui ſervent pour augmenter la portion des Ouvriers, ou pour les Malades. Ces deux Barrils, par ſemaine, font par an cent quatre Barrils, dont le prix differe, ſuivant les tems de paix ou de guerre, d'abondance ou de diſette. Il eſt quelquefois de cinquante francs, & quelquefois de dix-huit ou vingt. On le met à vingt-cinq francs pour prix moïen. C'eſt deux mille ſix cens livres.

On ne donne, aux Negres, que de l'eau pour boiſſon: mais comme elle

faire la Farine, un Commandeur, quatre Domeſtiques pour ſa Maiſon, ordinairement vingt cinq Enfans, ſept Malades & dix Invalides ou ſurâgés.

(78) Meſure de Paris.

(79) Abandonné à la Mere, pour leur faire de la Bouillie. Il paroît, que cet uſage fut introduit par le P. Labat.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

n'eſt pas capable de les ſoutenir dans un long travail, outre l'Ouicou & la grappe, deux liqueurs qu'on leur laiſſe la liberté de faire eux-mêmes, un Maître, qui prend ſoin d'eux, leur fait diſtribuer, ſoir & matin, un verre d'eau-de-vie de cannes, ſurtout lorſqu'ils ſont emploïés à quelque exercice extraordinaire, où lorſqu'ils ont ſouffert de la pluie. L'Eau-de-vie ſe faiſant dans l'Habitation, on doit compter pour rien cette dépenſe. Mais delà naiſſent quelques abus, tels que de donner aux Negres une certaine quantité d'Eau-de-vie, par ſemaine, pour leur tenir lieu de farine & de viande; d'où il arrive, qu'étant obligés de courir tout le Dimanche, pour la trafiquer, ou l'échanger en farine, ils reviennent fort tard & très fatigués. D'ailleurs, les Ivrognes boivent leur Eau-de vie, & ſe trouvent dans la néceſſité de voler, pour vivre, leur Maître, ou les Habitations voiſines, au riſque de ſe faire tuer, ou d'être mis en Juſtice pour leurs vols, qu'un Maître eſt toujours obligé de païer. Un uſage moins prudent encore, qui eſt paſſé des Eſpagnols & des Portugais dans les Iles Angloiſes & Hollandoiſes, & de celles-ci dans les nôtres, c'eſt de donner le Samedi, aux Negres, pour s'entretenir de vêtemens & de nourriture, eux & leurs Familles, par le gain qu'ils peuvent tirer de leur travail. Un Maître, qui prend cette méthode, entend mal ſes intérêts; car ſi ſes Eſclaves peuvent fournir à leur propre entretien par le travail de ce jour, il paroît certain qu'il pourroit les entretenir lui-même, en les faiſant travailler pour lui.

Aux Iles Françoiſes, les habits des Negres ſont un Caleçon & une Caſaque pour les Hommes; une Caſaque & une Juppe pour les Femmes. Les Caſaques ne deſcendent que de cinq ou ſix pouces au-deſſous de la ceinture. On y emploie cette groſſe toile de Bretagne qu'on appelle *gros Vitré*, dont la largeur eſt d'un peu plus d'une aune, & que les Marchands vendent communément trente ſols l'aune aux Iles, quelquefois même un écu, quoiqu'elle ne leur coûte, en France, que quinze ou dix-huit ſols. Les Maîtres ſages & humains donnent par an deux habits à chaque Negre, c'eſt-à-dire deux Caſaques, & deux Caleçons ou deux Juppes; cette abondance les met en état de ſe garantir de la vermine; ſurquoi l'on obſerve qu'elle s'attache à leur Nation, pendant qu'elle fuit les Blancs, auſſi-tôt qu'ils ont paſſé le Tropique. D'autres Maîtres ne donnent que deux Caleçons, ou deux Juppes, & une Caſaque. D'autres, un ſeul Caleçon, ou une ſeule Juppe, comme une ſeule Caſaque. Enfin les plus durs, ou les plus avares, ne donnent que de la toile, pour faire la Caſaque, & le Caleçon ou la Juppe, avec quelques aiguillées de fil, ſans ſe mettre en peine de l'uſage que leurs Negres en feront; d'où il arrive que vendant leur toile & leur fil, ils vont preſque nus pendant toute l'année. Quatre aunes de toile ſuffiſent aux Hommes, & cinq aux Femmes, pour deux vêtemens complets. On accorde trois aunes de plus aux Femmes nouvellement accouchées, tant pour couvrir leur Enfant, que pour ſe faire une eſpece d'Echarpe, d'une demie aune ou trois quarts de large, & d'une aune & demie de long, qu'elles emploient à lier leurs Enfans ſur leur dos, lorſqu'elles ceſſent de les porter dans une ſorte de Panier, qui ſert pendant quelque tems à cet uſage.

Dans la ſuppoſition qu'on fait, pour cent vingt Negres, d'environ vingt-

cinq Enfans, qui n'ont pas beſoin d'autant de toile que les autres, & de ceux qui ſont vêtus d'une toile plus belle pour le ſervice intérieur de la Maiſon, on peut réduire tout à quatre aunes pour chacun, qui en feront quatre cens quatre-vingt, où ſi l'on veut cinq cens, & prendre, pour regle commune du prix, trente ſols l'aune. Ce ne ſera qu'environ ſept cens cinquante livres; & ſi l'on y joint cinquante francs, pour quelques chapeaux ou quelques bonnets qu'on diſtribue à ceux qui ſe diſtinguent par leur zele, cet article ne paſſera point huit cens francs. Ainſi, reprenant toutes ces ſommes, la dépenſe d'une Habitation fournie de cent vingt Negres, ſans y comprendre à la vérité la farine de Manioc, l'huile à brûler, & l'Eau-de-vie, qu'on fait chez ſoi, ne monte qu'à ſix mille ſix cens dix livres.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Commerce des Iles Françoises.

Voïons à préſent quel eſt le produit ordinaire d'une Sucrerie, pour juger du profit des Maîtres, & de la facilité qu'ils ont à s'enrichir. La quantité de Sucre, qu'on peut faire chaque ſemaine, dépend ſans doute de la qualité du terrein, des Cannes, de la ſaiſon, & de l'attirail de la Sucrerie. Un Moulin à eau eſt d'une expédition beaucoup plus prompte, qu'un Moulin à chevaux. Six Chaudieres font plus de Sucre qu'un moindre nombre. Un terrein, qui a ſervi, ſurtout dans les Baſſeterres, où il eſt toujours plus ſec & plus uſé que dans les Cabeſterres, produit des Cannes plus ſucrées, plus faciles à cuire, & qui rendent bien plus qu'aux Cabeſterres, où généralement elles ſont plus aqueuſes, plus dures & moins ſucrées. La ſaiſon y contribue beaucoup auſſi: plus elle eſt ſeche, plus les Cannes ont de ſubſtance épurée, & prête à ſe convertir en Sucre. Enfin les Cannes bien mûres rendent plus que celles qui ne le ſont point encore.

Calcul du profit d'une Sucrerie.

Mais quoique cette variété de cas mette beaucoup de différence dans le produit, on peut, avec une juſte compenſation des tems & des Cannes, approcher d'une quantité de Sucre, ſur laquelle on eſt toujours en droit de compter. Ainſi, dans la ſuppoſition d'un Moulin à eau, & d'une Sucrerie montée de ſix Chaudieres, fournis, comme on le ſuppoſe auſſi, d'un nombre d'Eſclaves qui ſuffiſe pour les faire agir pendant l'eſpace de ſept ou huit mois, c'eſt-à-dire, depuis Décembre juſqu'à la fin de Juillet, Labat aſſure qu'on peut compter ſur deux cens formes chaque ſemaine, l'une portant l'autre; ſans y comprendre les Sucres de Sirop & d'écumes, qui ſe font en même-tems, ſans aucune interruption du travail courant de la Sucrerie, lorſqu'on a, dans la Sucrerie ou la Purgerie, une ou deux Chaudieres montées pour cette opération. Si c'eſt au Sucre brut qu'on travaille, au lieu de Sucre blanc, on en peut faire, chaque ſemaine, vingt-trois à vingt-quatre Barriques, qui évaluées, l'une portant l'autre, à cinq cens cinquante livres de poids, font la quantité de treize mille deux cens livres, ſans compter le Sucre de Sirop. Qu'on ſuppoſe trente ſemaines de travail, à deux cens formes par ſemaine, ce ſont ſix mille formes, qui évaluées à leur moindre poids, l'une portant l'autre, ſeront de vingt-cinq livres, & produiront par conſéquent cent cinquante mille livres de Sucre. S'il eſt vendu à vingt-deux livres dix ſols le cent, qui étoit le prix commun du tems de Labat, ce ſera la ſomme de trente-trois mille ſept cens cinquante francs.

Enſuite, il faut mettre en compte le Sucre de Sirop fin, provenant des

Voiages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

ſix milles formes, qui doit être de ſix cens formes, à raiſon de dix formes par cent : mais comme ce Sucre eſt beaucoup plus leger que celui des Cannes, & qu'il diminue beaucoup plus ſous terre, on ne doit compter les formes que ſur le pié de dix-huit livres peſant chacune ; ce qui fait encore huit mille quatre cens livres de Sucre, qui, vendues au même prix, donneront la ſomme de dix-huit cens quatre-vingt-dix livres. Si l'on ajoute mille formes de gros Sirop, & quatre cens formes de Sucre d'écume, qui paſſeront au moins trente-cinq livres chacune lorſqu'elles auront été purgées, on trouvera près de cinquante mille livres de Sucre de cette eſpece, qu'on peut repaſſer, dans l'eſpace de trois ou quatre ſemaines, avec du Sucre de Cannes, pour faire ainſi plus de quarre-vingt mille livres de Sucre brut, qui ſur le pié de ſept livres dix ſols le cent, font encore ſix mille francs. Cette ſomme, jointe aux deux précédentes, donnera celle de quarante-&-un mille ſix cens quarante francs ; ſans compter plus de trois mille francs, qu'on peut tirer de la vente des Eaux-de-vie. Ainſi, voilà près de quarante-cinq mille livres (80),

Si l'on veut ſavoir combien de formes ou de barriques de Sucre, on peut tirer d'une piece de Cannes, de cent pas en quarré, pluſieurs expériences, réiterées aux Baſſeterres de la Martinique & de la Guadeloupe, aſſurent que les Cannes étant priſes dans la belle ſaiſon & dans toute leur maturité, cent pas en quarré rendent environ cent cinquante formes, & que la même quantité de Cannes, miſes en Sucre brut, rend depuis douze juſqu'à ſeize barriques. Mais il n'en eſt pas de même aux Cabeſterres, ni dans les terres rouges & graſſes. Quoique les Cannes y ſoient plus grandes, plus groſſes & mieux nourries, elles ſont toujours plus aqueuſes, plus crues & moins ſucrées ; auſſi faut-il une moitié davantage, de terrein planté en Cannes, pour rendre la même quantité de Sucre.

On peut demander ici, s'il y a plus de profit à faire du Sucre blanc que du Sucre brut ? Dans la ſuppoſition que la même Sucrerie donnera par ſemaine, deux cens formes de Sucre blanc ou vingt-quatre barriques de Sucre brut ; ſi l'on met les deux cens formes à vingt-cinq livres peſant chacune, elles produiront cinq mille livres de Sucre, qui ſur le pié de vingt-deux livres dix ſols le cent, font mille cent vingt-cinq francs ; & les vingt-quatre barriques de Sucre brut, à cinq cens cinquante livres piece, font treize mille ſept cens livres de Sucre, qui, vendues à ſept livres dix ſols

(80) On n'a mis ici le Sucre qu'au prix le plus commun, & la quantité qu'on en peut faire, que dans un état très médiocre. L'augmentation du prix, dans le tems de Paix, excede beaucoup ce qu'on y perd dans un tems d'hoſtilités, puiſque depuis la Paix de Riſwick juſqu'à la guerre de 1702, le Sucre blanc ſe vendit depuis trente-ſix juſqu'à quarante-quatre livres le cent ; le Sucre brut ; douze ; & le Sucre paſſé, dix-huit. Auſſi le revenu d'une Sucrerie étoit-il alors immenſe. M. Houel de la Varennes, dont on a déja parlé, tira de ſon Habitation de la Guadeloupe, chacune des trois années de Paix, plus de trente mille écus, quoiqu'elle n'eut qu'un Moulin à eau, & ſept Chaudieres montées. Elle ne valoit qu'environ trois cens cinquante mille francs : c'étoit donc près de vingt-cinq pour cent, qu'elle produiſoit. Qu'on examine toutes les terres de l'Europe, dit Labat, pour en trouver une qui en approche. Les meilleures ſont celles qui rendent cinq ou ſix pour cent ; tandis qu'aux Iles les moindres rapportent quinze, & quelques-unes juſqu'à vingt-cinq.

le

le cent, font mille vingt-sept livres dix sols. Il est question de savoir si la Fabrique de l'un apporte plus de profit que celle de l'autre. On avoue qu'il paroît d'abord plus facile de faire du Sucre brut : il n'y a point de dépenses pour les formes, les étuves, les purgeries, & pour tout ce qui en dépend ; on n'est point obligé de païer de gros gages à des Rafineurs, ni sujet aux pertes que leur ignorance ou leur inattention cause souvent ; tous ces points sont appréciables. Cependant Labat soutient qu'il est plus avantageux pour un Habitant, de blanchir son Sucre ; que de le laisser blanchir à d'autres, qui ne le blanchiroient pas, dit-il, s'ils n'y trouvoient un gros profit. Les dépenses ne se font qu'une fois : tout ce qu'on achete est durable, ou peut être entretenu à peu de frais ; & le profit qu'on en tire est non-seulement continuel, mais augmente tous les jours. D'ailleurs on a plus de facilité à se défaire du Sucre blanc, que du Sucre brut, surtout dans un tems de guerre, où peu de Vaisseaux arrivent. On ne consume pas plus de bois, pour l'un que pour l'autre. On le transporte plus aisément, puisqu'il est en moindre quantité. Enfin l'on a vû, par le compte précédent, qu'il y a dix pistoles de profit par semaine ; & c'est un pur avantage, car les vingt formes de Sirop fin suffisent pour fournir à toutes les dépenses ; sans compter que l'on a de plus les Sucres de gros Sirop & d'écume, qui vont à plus de cinquante francs : ce qui est encore un profit annuel de plus de cinq mille francs. Ajoutons que le prix du Sucre blanc est souvent beaucoup plus haut que celui de l'autre, toute proportion gardée, & que ce seul point fait une différence considérable.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

Les barriques de Sucre se pesent avec la romaine, ou avec des balances ordinaires. La romaine est plus expéditive ; mais elle est sujette à de grandes erreurs. Ainsi le plus sûr est d'emploïer les balances ordinaires, & des poids de plomb bien étalonnés. Labat observe que les poids de fer sont sujets à s'altérer par la rouille, & qu'elle les rend trop legers. Il continue de donner toutes les lumieres qu'il a recueillies de son expérience ; mais la plûpart n'appartenant point au titre de cet article, on renvoie les curieux à l'Ouvrage même (81).

(81) Exceptons néanmoins deux observations, qui sont d'un usage continuel dans le Commerce. 1°. Lorsqu'on livre une partie de Sucre, le Marchand qui la reçoit & celui qui la livre, doivent écrire chacun en particulier le numero & le poids de chaque Barrique, à mesure qu'elle sort de la Balance ; & si c'est du Sucre blanc, ils doivent écrire aussi la tare, c'est-à-dire le poids de la futaille même, qui doit y être marqué par dessus. Après avoir achevé de peser, il faut confronter le compte des poids, pour voir s'il s'accorde, & faire ensuite l'addition de toutes les tares & de tous les poids. On soustrait le total des tares, du total des poids, & l'on a le poids net du Sucre, qui étant multiplié par le prix dont on est convenu par cent, donne la valeur totale de la Marchandise. Les Barriques, où l'on met le Sucre brut, ne sont point tarées : on se contente d'ôter dix pour cent du poids entier, pour celui de la futaille. 2°. Les Marchands doivent rendre les futailles qu'on leur livre, à moins qu'on ne convienne autrement. Le Sucre blanc, & même le Sucre passé, doivent toujours se mettre dans des futailles neuves, ou du moins dans des futailles reblanchies. Il faut se garder, surtout, de mettre jamais de Sucre blanc dans celles qui ont contenu du Vin rouge ; quelque soin qu'on prenne de les laver, de les laisser tremper, de les démonter pour racler toutes les douves & les joints, cela ne suffit jamais ; la moindre humidité fait suer le bois, imbibé de Vin, & ne manque point de teindre de la même couleur le Sucre qu'on y renferme.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Finissons par le compte total de la dépense & du profit d'une Habitation, telle qu'on vient de la représenter.

Dépense : 6610 livres.

Revenu : 44640 livres.

Commerce des Iles Françoises.

Si l'on soustrait la dépense du revenu, il reste annuellement profit clair, la somme de 38030 livres, sur laquelle un Maître prenant l'entretien de sa Famille & de sa table, doit faire des dépenses fort excessives, s'il n'a pas de reste, tous les ans, dix mille écus. On suppose qu'avec l'œconomie ordinaire, il ait soin d'élever des Volailles de toute espece, des Moutons, des Cabris, des Porcs, & que la viande de Boucherie se païe au Boucher, suivant l'usage, par les Bêtes qu'on lui donne. Après ce calcul, on ne s'étonnera point que ceux qui ont plusieurs Habitations aux Iles, & par conséquent plusieurs Sucreries, y puissent acquérir d'immenses richesses.

Maniere d'obtenir des Concessions, & de les défricher.

En faveur des Européens, dont une si belle perspective seroit capable d'exciter le courage & l'industrie, expliquons par quels degrés ils peuvent s'élever à cette fortune. Ceux qui n'ont point de terre, & qui manquent d'argent pour en acheter, demandent la concession d'un terrein qui n'a point encore de Maître, & qui par conséquent appartient au Roi. Ils s'adressent au Gouverneur Général des Iles, ou à l'Intendant, en présentant un Placet, dans lequel ils exposent leur qualité, l'état de leur Famille, & celui de leur fortune. Ils indiquent le terrein qu'ils demandent, avec les bornes de sa hauteur & de sa largeur. Ils y joignent un Certificat du Capitaine de la Milice du Quartier & de l'Arpenteur Roïal, qui assurent la vérité de l'exposition, & surtout que ce terrein est encore sans Possesseur. La concession est expédiée, le Capitaine & l'Arpenteur en reglent l'étendue, sur le besoin & les forces de celui qui le demande; avec ces trois clauses, qu'il fera sommer les plus proches voisins du terrein qu'on lui accorde, d'assister à sa prise de possession; qu'il leur fera déclarer par écrit qu'ils n'y ont aucune prétention, & que dans l'espace de trois ans il défrichera du moins la troisieme partie du même terrein, sous peine d'en être dépossedé & d'y perdre tous ses droits.

Ces clauses sont fort judicieuses; & l'on doit regretter qu'elles soient mal observées. La population des Iles en seroit beaucoup plus avancée, parceque ceux qui cherchent à s'y établir y trouveroient toujours du terrein; au lieu que souvent les terres sont accordées à des gens avides, mais foibles ou peu entendus, qui ne peuvent en défricher le tiers en cent ans. Il s'en trouve même qui ont des Concessions en plusieurs endroits d'une même Ile, où depuis un grand nombre d'années ils n'ont fait qu'un défriché de cent ou cent cinquante pas en quarré, pour marquer leur possession, sans se mettre en peine de continuer le travail. Les Gouverneurs Généraux & les Intendans font quelquefois réunir ces terres au Domaine; mais ce n'est le plus souvent qu'une pure cérémonie; ou du moins la peine ne tombe que sur quelque Malheureux, qui n'a pas assez de crédit pour se dérober à la rigueur de la Loi, tandis que les mêmes terres sont données à d'autres, qui n'en font pas un meilleur usage.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

Après avoir pris poſſeſſion avec toutes les formalités établies, on choiſit, comme on l'a fait obſerver dans l'article précédent, un lieu qui ait quelque élévation, pour y bâtir la Maiſon du Maître. S'il y a quelque Riviere, ou du moins une ſource qui donne continuellement de l'eau, ou s'en éloigne le moins qu'il eſt poſſible, dans la double vûe d'avoir de l'eau pour les beſoins domeſtiques & de remédier plus facilement aux incendies. On fait enſuite quelques Caſes de même bois, qu'on couvre d'abord de feuilles ou de roſeaux; après quoi, l'on abbat les arbres, en commençant par l'endroit où l'on veut faire le principal Etabliſſement. Labat reproche aux nouveaux Colons une fort mauvaiſe méthode, qui eſt celle d'abbattre les arbres les uns ſur les autres, à l'exemple des Caraïbes, & d'y mettre le feu lorſqu'ils ſont bien ſecs, ſans conſidérer ſi ce ſont des bois propres à bâtir, ou ſi la ſaiſon eſt convenable pour les abbattre & les conſerver. Avec du bon ſens & de l'œconomie, on garde ceux qui peuvent ſervir à faire des planches, du carrelage, des poutres & d'autres bois de charpente; profit très conſidérable, ſurtout aujourd'hui, que le bois à bâtir devient rare, & par conſéquent fort cher. Labat conſeille d'attendre le déclin de la Lune, pour abbattre les arbres qui peuvent être utiles, de les couper par troncs, de la longueur qu'on juge à propos, de les ranger les uns ſur les autres, & de les couvrir d'un petit toît. Enſuite on amaſſe en pluſieurs monceaux les branches & les bois inutiles, qui doivent être brûlés: ſurquoi le même Voïageur fait obſerver, qu'il y faut toujours mettre le feu ſous le vent, c'eſt à-dire du côté oppoſé au vent, après avoir fait une ligne, pour ſéparer le terrein qu'on brûle, de celui qu'on veut conſerver: il en donne deux raiſons; l'une, qu'il eſt important d'être toujours maître du feu, & de pouvoir empêcher qu'il n'aille trop loin, ce qu'on ne pourroit pas ſe promettre ſi le vent chaſſoit la flamme en avant; l'autre, que le feu paſſant avec moins de rapidité ſur les endroits que l'on veut brûler, il a plus de tems pour conſumer les bois abbatus, & juſqu'à leurs ſouches.

Lorſque le terrein eſt bien nettoïé, on bâtit les Caſes, dont les poteaux ſont enfoncés de trois à quatre piés en terre, avec une fauſſe ſole. Le bout en eſt échancré, pour recevoir le faîtage & les ſablieres. On environne ces édifices, de roſeaux ou de Palmiſtes refendus: on les couvre de feuilles de Palmiſtes, ou de roſeaux. Le premier ſoin qui doit ſuccéder eſt de ſemer du Maïz dans les autres parties du défriché; & s'il eſt un peu conſidérable, on y plante du Manioc, des Patates, des Ignames, & quelques herbages. Tous les Voïageurs parlent, avec admiration, de la facilité & de l'abondance avec laquelle ces terres vierges rendent tout ce qu'on y plante. Jamais on ne manque de faire des Pépinieres d'Orangers & de Citroniers. Un Habitant bien inſtruit préfere les Orangers de la Chine à toutes les autres, parce qu'outre l'utilité dont elles ſont pour déſaltérer les Negres & les Paſſans, les Chevaux & la plûpart des autres Animaux en mangent & s'en engraiſſent. On ajoute que les arbres qui les portent ſont de meilleures clôtures: ils ſont armés d'épines longues & fortes, qui s'entrelaſſent, juſqu'à rendre ces haies impénétrables. Auſſi-tôt que les jets des pepins ont neuf ou dix pouces de haut, on les leve de terre, pour les tranſporter dans les lieux qu'on en veut border. L'expérience a toujours ap-

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Commerce des Iles Françoises.

pris qu'il faut choisir un tems pluvieux. On laboure la terre d'environ deux fois la largeur d'une houe, à côté d'un cordeau, pour suivre la ligne droite; on éloigne les jets de quatre à cinq pouces entr'eux, & l'on en plante ordinairement deux rangées, éloignées l'une de l'autre d'environ deux piés. Ces arbres grossissent en croissant, & parviennent à se presser: il arrive même que leurs écorces se prennent & s'unissent jusqu'à ne composer à la fin qu'un seul corps, aussi plat qu'une muraille. Lorsque ces Orangers sont plantés seuls, ils donnent du fruit en cinq ou six ans; au lieu qu'étant en lisieres, ils sont huit à dix ans avant que de rapporter. L'unique raison de cette différence est que dans le premier cas, ils profitent de toute la substance de la terre, & leurs racines s'étendent sans obstacles; deux avantages qui leur manquent dans le second.

Une Habitation peut se passer de quelques-uns de ces arbres que les Espagnols nomment *Higueros*, & que les François ont nommés Calebassiers. Outre l'usage qu'on fait de leur fruit pour différentes sortes d'ustensiles, tels que des vases, des couis, des cuillieres, des écumoires, en un mot pour toute la vaisselle des Negres, la poulpe des Calebasses est un remede pour tant de maladies différentes, qu'il supplée au secours des Medecins & des Chirurgiens. Le Cocotier n'est pas moins utile. On n'oublie point de planter aussi des Dattiers, quoique les noïaux des Dattes, qui croissent aux Iles, ne levant point, & ne poussant point de rejetton, on soit obligé d'en faire venir de Barbarie. Le *Palma Christi*, qu'on appelle Carajeat aux Iles, n'est pas moins nécessaire dans une Habitation. On tire de son fruit une huile fort douce, aussi transparente que l'huile d'Olive, & qui éclaire aussi bien, sans jetter de fumée. Elle est préferée à l'huile de Poisson, pour les Lampes des Sucreries; & sans compter qu'elle donne une lumiere plus vive, avec moins d'odeur, elle dure beaucoup plus longtems. Elle passe d'ailleurs pour un spécifique admirable contre plusieurs sortes de maladies.

Dans les Habitations qui sont trop exposées au vent, pour recevoir des haies d'Orangers, on en fait de Corrossolier & de Bois immortel; & si l'on appréhende que le vent ne les empêche de croître, on les couvre de trois ou quatre rangs de Bananiers. Le Corrossolier est un arbre, dont on a déja parlé sous le nom de *Guanabo* (82). Lorsqu'on en veut faire des haies, on plante les grains de son fruit en pépiniere, pour en lever les jets, à quatorze ou quinze pouces de hauteur, & les planter au cordeau. Ils viennent fort vite. Leurs feuilles, qui sont fortes & en grand nombre, résistent à l'impétuosité du vent; & leur bois, qui est fort souple, est peu sujet à se rompre. Pour donner à ces haïes une force extraordinaire, on entrelasse les premieres branches des jets voisins; on les attache même ensemble, jusqu'à ce qu'elles demeurent naturellement dans cette situation; ensuite on les laisse croître d'environ deux piés, & l'on recommence à les entrelasser. Cette maniere de les conduire est continuée, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la hauteur qu'on veut leur donner. Alors, on les arrête, en les *étêtant*, pour fortifier le pié & les branches. Après les Orangers,

(82) Voiez l'Hist. naturelle de l'Ile Espagnole, au Tome XII. Les François ont donné au Guanabo le nom de *Corrossolier*, parcequ'ils l'ont trouvé en abondance dans l'Ile Hollandoise de *Curacao*, qu'ils appellent *Corossol*, par corruption.

rien n'approche de ces haies, pour défendre un champ de la violence du vent, ſurtout lorſqu'on les fait doubles. Mais quoique l'arbre porte du fruit à trois ans, il lui en faut ſix ou ſept quand il eſt en haie. C'eſt une obſervation générale, que tous les arbres qu'on fait croître dans cette forme demandent le double du tems, pour donner du fruit.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

COMMERCE DES ILES FRANÇOISES.

Le Bois immortel, dont on fait auſſi des haies, & qui a reçu ce nom parcequ'il dure long-tems, vient mieux de bouture que de graine, & croît dans toute ſorte de terrein. Lorſqu'il a repris, on entrelaſſe les jets, en les liant l'un à l'autre, pour les ſoutenir dans cette ſituation : on les étête, & bientôt ils forment une liſiere d'autant plus forte, que le tronc & les branches de l'arbre ſont chargées de petites épines : on ſe ſert encore, pour le même uſage, du *Medeciniar*, autre arbre, qui joint, à cette propriété, celle de porter des Noix purgatives.

Ce qui doit ſervir enſuite, aux progrès du nouvel Habitant, eſt contenu dans le détail qu'on a donné d'une Habitation complette; avec la proportion néanmoins que demandent la différence de l'induſtrie & celle des premieres avances. L'article d'Hiſtoire Naturelle achevera de faire connoître les avantages qu'on peut tirer d'une ſi belle entrepriſe, par quelques autres explications des profits qu'elle rapporte.

§ VI.

ILES ANGLOISES.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS A LA JAMAIQUE.

Origine du nom de l'Ile.

Les Anglois obſervent que c'eſt une erreur, commune à la plûpart de nos Géographes, de prendre le nom de *Jamaïque* pour l'ancien nom Indien de cette Ile. Tout le monde ſait, diſent-ils, qu'elle fut nommée par Chriſtophe Colomb, *Sant'Iago*, c'eſt-à-dire Saint Jacques; & de *James*, qui ſignifie Jacques, ou Iago, dans leur Langue, ils ont fait *Jamaïca*, que toutes les autres Nations ont adopté.

Ses premieres villes.

On a vû que Colomb la découvrit, dans ſon ſecond Voïage, au commencement de Mai 1494, & qu'en 1502 il y fut réduit aux dernieres extrêmités (83). Les Eſpagnols n'y avoient point encore d'Etabliſſement; mais en 1509, c'eſt-à-dire trois ans après ſa mort, ils s'y rendirent en foule, & dans le cours de la même année ils y bâtirent trois Villes; *Seville*, ſur la côte du Nord, *Mellila* ſur celle du Sud, & *Oriſtan* dans la partie occidentale, à quatorze lieues de Seville. Laet attribue la fondation de la ſeconde à Colomb même; mais il ſuffit, pour le convaincre d'erreur, de faire obſerver que Colomb n'auroit pas eu beſoin d'élever des Cabanes, à la Poupe & ſur les Châteaux d'avant de ſes Navires maltraités par la tempête, s'il avoit eu, pour retraite, une Ville de ſa fondation. On peut juger avec plus de vrai-ſemblance, qu'elles furent bâties toutes trois par ſes Enfans, qui pouſſerent les progrès des Eſpagnols après lui. Il paroît du moins que Dom Diegue, un de ſes Fils, en bâtit une, ſous le nom de *Sant'-*

(83) Voïez le Tome XII de ce Recueil.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES. LA JAMAÏQUE.

Iago de la Vega, & que la ſituation en étant plus agréable & plus ſaine que celle des trois autres, elle ſervit bientôt à les faire abandonner de leurs Habitans, qu'on ne pût empêcher de renoncer à leur premier choix. La Vega devint bientôt ſi floriſſante, qu'on y comptoit dix-ſept cens Maiſons, deux Egliſes, deux Chapelles, & même une Abbaie.

Dom Diegue Colomb, premier Gouverneur de l'Ile, en poſſeda la plus grande partie; & prit dans ſes titres celui de Marquis de la Vega, qui eſt paſſé à ſes deſcendans : mais leur tyrannie & leurs exactions arrêterent les progrès de la Colonie. On la vit bornée longtems à la Vega, d'où les Habitans faiſoient cultiver les terres par leurs Eſclaves. Enſuite, lorſque le Portugal fut ſoumis à cette Couronne, les Portugais, beaucoup plus induſtrieux, tenterent en vain d'augmenter la culture & le commerce de la Jamaïque : ils trouverent des obſtacles invincibles dans la jalouſie des Eſpagnols, qui menant une vie oiſive, ſans aucune ſorte de Manufactures & de Commerce, ſe contentoient de tirer leur ſubſiſtance de leurs Plantations, & de vendre ce qu'ils avoient de ſuperflu aux Vaiſſeaux qui paſſoient ſur leurs Côtes. C'étoit néanmoins pour s'aſſurer la poſſeſſion d'une Ile ſi négligée, qu'ils avoient maſſacré plus de ſix mille Indiens, ſes Habitans naturels (84). Ils n'étoient pas eux-mêmes plus de quinze cens, avec le même nombre d'Eſclaves, lorſqu'elle fut conquiſe par les Anglois.

La Jamaïque pillée par les Anglois.

Dès l'année 1596, le Chevalier Antoine Shirley, qui croiſoit dans ces Mers avec une puiſſante Flotte, deſcendit à la Jamaïque, prit Sant'-Iago, pilla l'Ile, & ſe retira. En 1635, le Colonel *Jackſon* y fit une autre deſcente, à la tête de cinq cens Hommes, ravagea toutes les parties de l'Ile, & ſe fit païer une groſſe ſomme pour ſauver Sant'-Iago de l'incendie. Enſuite les Eſpagnols y furent longtems tranquilles : mais leurs diſgraces paſſées ne les inſtruiſirent point; & l'exemple même de leurs autres Iles, qui ne furent pas mieux traitées par les mêmes Ennemis, ne leur ouvrit point les yeux ſur ce qu'ils avoient à craindre de l'avenir.

Ils en font la conquête.

Ce ne fut pas néanmoins avant l'uſurpation de Cromwell, que les Anglois reprirent le deſſein (85) de conquérir la Jamaïque; & la plûpart des Hiſtoriens prétendent même qu'il ne fut conçu qu'après l'heureux ſuccès d'une autre entrepriſe qu'ils avoient tentée ſur l'Ile de Saint Domingue. Une Flotte redoutable, partie des Ports d'Angleterre ſous les ordres de *Venables* & de Pen, avec les Colonels *Doily*, *Haynes*, *Raymond*, *Butler*, & d'autres Officiers de conſidérarion, vint prendre, à la Barbade, un renfort de treize cens Hommes, raſſemblés de toutes les Iles Angloiſes,

(84) On a vû que Barthelemi de las Caſas les accuſe d'en avoir brûlé vifs un grand nombre, & d'en avoir fait déchirer d'autres par leurs Chiens. Leur plus cruel Ennemi fut Dom Pierre d'Eſquibel.

(85) Labat l'attribue aux inſpirations de Thomas Gage. » On doit convenir, dit-il, » qu'ils furent excités à cette entrepriſe par » ce Voïageur, qui étant revenu de la » Nouvelle Eſpagne en Angleterre en 1638, » & s'étant fait Proteſtant, leur donna des » Mémoires très amples & très inſtructifs. » La Relation Françoiſe de ſes Voïages, » qu'on a donnée au Public en 1680, n'eſt » proprement qu'un Extrait de ces Mémoires. Labat s'emporte beaucoup contre Gage, mais n'en loue pas moins ſa Relation, dans tout ce qui concerne l'objet d'un Voïageur. Nouveaux Voïages aux Iles, Tom. VII. pp. 463 & ſuivantes.

CARTE DE L' ISLE DE
LA JAMAIQUE,
Par le S. Bellin Ingén. de la Marine 1758.
Echelle de Lieues Marines de France.
1 2 3 4 5 6 7 8
Longitude Occidentale du Méridien de Paris.
Latitude Septentrionale
PAROISSE DE JAMES DE HANOVRE
PAROISSE DE WEST MORRIAN
PAROISSE DE ST ELISABETH
PAROISSE DE CLARENDON
PAROISSE DE VERE
PAROISSE DE ST ANNE
PAROISSE DE ST MARIE
PAROISSE DE ST JEAN
PAROISSE DE ST THOMAS DE LA VALLEE
PAROISSE DE ST DOROTHEE
PAROISSE DE ST ANDRE
PAROISSE DE PORTLAND
PAROISSE DE ST DAVID
PAROISSE DE ST THOMAS
D'ORIENT
Pte du Nord Est
Pte du Nord
Pte Negril du Nord
Pte Negril du Sud
Port Antonio
Port Royal
Kingston
Pointe Morant
Havres de Port Royal de Kingston
Port Morant ou Port Thomas
Baye Yellows
Tome XV. in 4°. N°. 16.
Tome 15. in 8°. Page 529.

& tournant vers Saint Domingue, alla jetter l'ancre le 13 d'Avril 1655, devant la Capitale Eſpagnole de cette Ile. Dès le jour ſuivant, Venables débarqua ſept mille Hommes d'Infanterie, quelques Cavaliers, & des proviſions pour trois jours; mais il trouva une réſiſtance ſi vive, qu'après avoir perdu quantité de ſes plus braves gens, il ſe vit forcé de faire une retraite honteuſe. Dans un Conſeil de guerre, qu'il fit tenir auſſitôt, la réſolution fut priſe de tenter une deſcente à la Jamaïque, & l'on y arriva le 3 de Mai. Les Généraux marcherent droit à Sant'-Iago de la Vega, Capitale de l'Ile, dans l'eſpérance de l'emporter d'aſſaut; & pour ne pas retomber dans le malheur qu'ils venoient d'eſſuïer par la lâcheté d'une partie de leurs Trouppes, ils ordonnerent que le premier qui tourneroit le dos fût tué par ſon Voiſin.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. la Jamaïque.

Les Eſpagnols n'avoient aucune information de la défaite de leurs Ennemis, dans l'Ile de Saint Domingue, & n'étoient pas en état de ſe défendre contre une Armée de dix mille Hommes. Ils eurent recours à l'adreſſe, pour ſauver leur vie & leurs effets. Des propoſitions ménagées avec art, & toujours accompagnées de préſens, ſurtout pour la Femme de Venables, qui étoit de l'Expédition, leur procurerent le tems de mettre tous leurs biens à couvert dans les Montagnes; enſuite, ils s'y retirerent eux-mêmes, & laiſſerent aux Anglois une Ville nue & déſerte; étrange ſujet d'étonnement, pour une Armée qui s'attendoit au pillage, & qui venoit de manquer la même eſpérance. De leurs retraites, les Fugitifs ſe rallierent en divers Partis, & fondirent ſur les Anglois, dont ils tuerent un grand nombre, ſans leur laiſſer le tems de ſe reconnoître. Ils deſcendoient pendant les ténebres, & ne ceſſoient point de répandre la confuſion & l'épouvante, parmi des gens qui ne connoiſſoient point aſſez les chemins pour aller au-devant d'eux ni pour les ſuivre.

Cependant les Eſpagnols, ſe laſſant enfin d'une vie qui reſſembloit ſi peu aux délices de Sant'-Iago, & perdant l'eſpoir de déloger les Anglois, qui commençoient d'ailleurs à ſe fortifier, prirent le parti de ſe retirer dans l'Ile de Cube. Ils ne laiſſerent dans les Montagnes, que leurs Mulâtres & leurs Negres, pour harceler l'Ennemi, & conſerver du moins la poſſeſſion de leurs anciens droits juſqu'à leur retour. Mais le Viceroi du Mexique leur fit donner ordre de retourner à la Jamaïque, & défendit au Gouverneur de Cube de les ſouffrir dans ſon Ile, en promettant néanmoins de les aider de toutes ſes forces à réparer leurs diſgraces. Ils ſe ſoumirent à cette rigoureuſe Loi; & s'étant faits reconduire à la Jamaïque, ils ſe diviſerent en pluſieurs trouppes, qui ſe diſperſerent dans les Bois, autant pour la facilité de leur ſubſiſtance, que pour ſe dérober aux recherches des Anglois. Mais cette miſérable vie en fit périr un grand nombre; & de tous les ſecours que le Viceroi du Mexique avoit promis, il ne leur vint que cinq cens Soldats, qui refuſerent même de s'unir avec eux lorſqu'ils les virent ſi foibles, & qui ſe retirerent au Nord de l'Ile, où ils ſe retrancherent dans un lieu nommé *San-Chereras*, pour attendre du renfort.

Dans l'intervalle, les Anglois s'étoient mis en poſſeſſion de toutes les parties méridionales de l'Ile. Des Régimens entiers étoient établis en di-

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Jamaïque. 1655.

vers Quartiers, ſurtout dans celui de Port Morant : ils y avoient déja formé des Plantations ; & le Colonel Doily étoit demeuré pour les commander, avec deux ou trois mille Hommes de trouppes reglées, & dix-huit ou vingt Vaiſſeaux de guerre. Venables & Pen étoient retournés en Angleterre, où ils arriverent avant la fin de Septembre. Ils y furent arrêtés tous deux, & retenus longtems dans les fers, pour leur honteuſe conduite, qu'on ne crut pas bien réparée par la conquête même de la Jamaïque, parcequ'elle étoit moïns dûe à leur valeur qu'au haſard. Mais Cromwell ne ſoutint pas, avec moins de fermeté, la perte de ſes eſpérances ſur l'Ile de Saint Domingue ; & pour ſauver mieux les apparences, il releva beaucoup les avantages de ſa nouvelle acquiſition aux Indes Occidentales, en déclarant qu'il n'épargneroit rien pour s'y maintenir. Comme il n'avoit pas auſſi bonne opinion que Venables, du Colonel Doily, il fit partir, avec une nouvelle Eſcadre le Major *Sedgewick* pour lui ſuccéder. Entre les Partiſans du Protecteur, on vit partir dans cet armement, le Colonel Humfreys, fils de celui qui avoit porté l'épée devant le Préſident Bradshaw, au Procès du malheureux Charles I.

Mais avant l'arrivée de ces Trouppes, Doily avoit découvert les retranchemens des Eſpagnols, & s'étoit mis en marche pour les attaquer. Il leur étoit venu trois Compagnies de renfort, qui avoient élevé divers ouvrages pour leur défenſe à Rio nuevo, dans le Quartier de Sainte Marie, & qui avoient reçu, de Cuba, de l'Artillerie & des munitions. Cependant, en peu de jours, Doily les avoit chaſſés de leurs fortifications & s'en étoit ſaiſi. Une autre perte, qu'ils eſſuïerent en même tems à la Pointe de Pedre, leur faiſant déſeſperer de ſe rétablir jamais dans l'Ile, ils s'embarquerent avec leurs Femmes, leurs Enfans, & leurs Tréſors. Dans l'action de Rio nuevo, les Anglois réparerent ce qu'ils avoient perdu d'honneur à Saint Domingue : non-ſeulement les Eſpagnols étoient ſoigneuſement retranchés devant eux, mais ils étoient le double de leur nombre. D'un autre côté, les Negres, s'appercevant que leurs Maîtres avoient pris la fuite, égorgerent quelques Officiers qui les commandoient, & ſe donnerent pour Chef un Eſclave de leur Nation. Ils continuerent quelque tems de ſe ſoutenir dans les Montagnes, où ils vivoient de leur chaſſe & de pillage ; enfin la crainte de ſe voir forcés, dans cette retraite, en détermina le plus grand nombre à ſe ſoumettre à Doily, qui leur fit grace lorſqu'ils eurent abandonné les armes. Il n'en reſta que trente ou quarante, qui, ſoit dans l'eſpérance de ſe procurer la liberté, ſoit par affection pour leurs anciens Maîtres, ou par haine pour les Anglois, s'obſtinerent à mener une vie errante, dans des Montagnes inacceſſibles. Enſuite leur Trouppe s'étant groſſie, par la déſertion d'un grand nombre de Negres Anglois, ils reprirent aſſez d'audace pour deſcendre dans les Vallées, & pour y commettre des ravages, qui forcerent le Gouvernement d'élever des Forts pour mettre les Plantations à couvert. Ces Brigands ſubſiſtent encore, dans une race nombreuſe ; & l'on n'a pû trouver juſqu'aujourd'hui d'autre moïen, pour les réprimer, que d'entretenir des Corps-de-garde au pié des Montagnes.

Negres révoltés, qui s'établiſſent dans les Montagnes.

Les Anglois, devenus Maîtres de l'Ile, pouſſerent leurs Etabliſſemens avec autant de ſuccès que d'induſtrie, & ne ceſſerent point de recevoir

Progrès de la Colonie Angloiſe

d'Angleterre

d'Angletetre des secours d'Hommes & de provisions. Le Major Sedgewick étoit arrivé heureusement ; mais il mourut, peu de jours après, d'une maladie contagieuse, qui obligea son Escadre de remettre à la voile ; & malgré le Protecteur, Doily conserva l'administration jusqu'au rétablissement de la Famille Roïale. C'est à lui que les Anglois ont la principale obligation des premiers progrès de leur Colonie. En 1663, c'est-à-dire huit ans après son origine, on y comptoit déja douze Paroisses, & dix-sept mille deux cens quatre-vingt-dix-huit Habitans. Les Flibustiers contribuerent beaucoup à ce prompt accroissement, par les richesses qu'ils y apportoient de leurs courses, & du pillage des Etablissemens Espagnols (86). Mais cet Exorde suffit pour nous conduire à la Description.

La Jamaïque est située à dix-huit degrés de latitude Septentrionale. On lui avoit toujours donné cinquante lieues de long, de l'Est à l'Oueſt, sur vingt de large : mais, par leurs dernieres mesures, les Anglois lui ont trouvé cent soixante-dix de leurs milles, dans sa plus grande longueur, & soixante-dix de largeur vers le milieu de l'Ile, qui est sa plus grande étendue dans cette dimension. Elle se resserre par degrés, vers ses deux extrêmités, jusqu'à se terminer en deux Pointes. On ajoute qu'elle contient environ cinq millions d'acres de terre, dont la moitié est actuellement en culture. Elle est divisée en deux parties par une chaîne de Montagnes, qui s'étend d'une Mer à l'autre, & d'où sortent quantité de Rivieres. Ses Côtes méridionales offrent un grand nombre d'excellentes Baies, dont les principales sont *Port-Roïal*, *Port-Morant*, *Old Harbour*, ou le *vieux Port*, la *Pointe de Negril*, *Saint François*, *Saint Michel*, *Miccary*, *Alligator-Pond*, la *Pointe de Pedro*, *Paratti*, *Luana*, *Blewfield*, *Caburitta*.

Description de la Jamaïque.

Toute l'Ile est divisée aujourd'hui en dix-neuf Paroisses, qui en font le tour dans l'ordre suivant, en commençant à la Pointe du Port Morant. 1. S. David ; cette Paroisse contient une Bourgade nommée Free-Town, & une Saline dans la Baie d'Yalla. Port Morant, qui lui appartient aussi, est une Baie saine & commode, où les Vaisseaux peuvent mouiller à couvert, & ses environs sont bien cultivés. Ce Quartier envoie deux Membres à l'Assemblée générale. Il a pour défense un petit Fort, où pendant la guerre on entretient une Garnison de douze Hommes. Le bois & l'eau douce sont en abondance dans toute cette Paroisse.

Sa division en 19 Paroisses.

Elle est suivie de celle de Port roïal, qui tire son nom d'une des plus belles & des plus opulentes Villes de l'Amérique, détruite en 1692 par un tremblement de terre ; & dix ans après, lorsqu'elle eût été rebâtie avec beaucoup de dépense, ruinée encore une fois par le feu : sur quoi l'Assemblée générale défendit qu'elle fût rétablie dans le même lieu, & qu'on y tînt même aucun marché ; mais dès-lors on prévoïoit que la commodité de sa situation feroit oublier cet ordre. La Ville de Port roïal se nommoit autrefois Coguay ; & pendant sa premiere existence, elle occupoit la pointe d'une langue de terre qui s'avance d'environ dix milles dans la Mer, quoique fort étroite en quelques endroits. Tout le reste du même terrein étoit

(86) C'est l'aveu des Anglois : on est surpris seulement qu'aucune de leurs Relations ne parle du secours qu'ils ont tiré des Flibustiers, pour se rendre Maîtres de l'Ile. Tous les autres Historiens l'assurent, sans contradiction.

Voïages et Etablissem. aux Antilles la Jamaïque.

si chargé de Maisons, qu'on l'auroit pris pour une seule Ville. C'étoit la commodité du Port, qui avoit fait choisir ce lieu pour bâtir. La Mer y est si profonde & le rivage si net, que les plus grands Navires pouvoient s'approcher jusqu'aux Quais, & charger ou décharger avec aussi peu de frais que d'embarras. La Pointe forme l'entrée du Port, qui est un des plus sûrs de toute l'Amérique : il a le corps de l'Ile au Nord & à l'Est, la langue au Sud, & n'est ouvert qu'au Sud-Oueſt. Mille Vaisseaux peuvent y mouiller à l'aise, sans avoir rien à craindre des Vents. On lui donne trois lieues de large. L'entrée est défendue par le Fort Charles, dont on vante les Ouvrages, & muni de soixante pieces de Canon.

La grande Riviere, sur laquelle est situé l'ancien Sant'-Iago, que les Anglois nomment aujourd'hui *Spanish Town*, la Ville Espagnole, vient tomber dans cette Baie. C'est là que tous les Vaisseaux de leur Nation prennent leur eau & leur bois. La facilité du mouillage & tant d'autres commodités avoient rendu Port-roïal la principale Place & le centre du Commerce de l'Ile. Avant son premier malheur, on y comptoit deux mille belles Maisons, dont le loïer ou la rente n'étoit pas moindre qu'à Londres. Port-roïal fournissoit seul, à la Colonie, un Régiment entier de Milice. On y voïoit une très grande Eglise ; & les revenus du Ministre, fixés par un Acte de l'Assemblée générale, étoient de deux cens cinquante livres sterling. Avec tous ces avantages, sa situation avoit de fâcheux inconvéniens : l'eau douce, le bois, la pierre manquent absolument sur ce terrein. Le sol en est si sec, qu'il n'y croît aucune sorte d'herbe ; & la multitude de Marchands & de Mariniers, que le Commerce ou la Navigation attiroit continuellement dans cette Ville, y rendoit les vivres d'une cherté extrême.

Après cette Paroisse, on trouve celle de Saint André, qui contenoit autrefois le Bourg de Kinston sur la Baie de Port-roïal : mais ce Bourg est devenu lui-même une Paroisse. Le Quartier de Saint André envoie deux Députés à l'Assemblée générale.

La Paroisse & le Bourg de Kingston se sont fort accrus, après la ruine de Port-roïal. Un Acte de l'Assemblée y établit, en 1695, les Cours de Justice, & la Chambre de l'Amirauté. Ainsi le Bourg peut passer aujourd'hui pour une Ville, où l'on ne compte pas moins de sept ou huit cens Maisons. Elle est située sur la Baie de Port-roïal, qui borne la Paroisse au Sud-Oueſt, comme elle est bornée au Nord par le Canton de Beyton, & au Nord-Est par une Campagne qui s'étend jusqu'au pié des Monts.

On passe ensuite dans la Paroisse de Sainte Catherine, qui contient le Bourg de Passage-Fort, situé à l'embouchure de la Riviere qui descend de Spanish-Town ou Sant'-Iago, à six milles de cette Ville, & presqu'à la même distance de Port roïal. On y compte environ deux cens Maisons, bâties la plûpart pour le logement des Voïageurs qui vont de Port roïal à Sant'-Iago ; & delà vient une partie de son nom, comme l'autre vient d'un Fort, monté de dix ou douze pieces de Canon, qui défend l'embouchure de la Riviere. Passage-Fort envoie trois Députés à l'Assemblée générale. Cette Paroisse est arrosée d'une autre Riviere, nommée *Black-River*, la Riviere noire, sur laquelle on a construit un beau Pont.

La Paroiſſe de *Saint Jean*, ſituée dans les terres, ſix milles au-deſſus de Paſſage-Fort, eſt un des Cantons les plus agréables, les plus fertiles & les mieux peuplés de la Jamaïque. On en peut juger par les noms de Spring vale, de Goldenvale & de Spring Garden, qui ſont ceux des trois plus grandes Plantations. Elle envoie deux Membres à l'Aſſemblée. *Spanish-Town*, ou Sant'-Iago, dont la Paroiſſe touche à celle de Saint Jean, étoit, comme on l'a fait remarquer, la Capitale de l'Ile ſous le Gouvernement des Eſpagnols, & conſerve encore ce titre ſous les Anglois. Mais de plus de deux mille Maiſons qu'elle avoit dans ſa ſplendeur, il n'en reſta que cinq ou ſix cens après la conquête; quelques-unes, à la vérité, des plus belles. Ses Egliſes, qui étoient en fort grand nombre, furent auſſi réduites à deux Temples; & tout le reſte fut brûlé dans la premiere furie des Vainqueurs. Une grande Plaine fait face à cette Ville, & nourrit quantité de Beſtiaux. La Riviere, qui coule de l'autre côté eſt belle, ſans être navigable; & va ſe jetter dans la Mer à Paſſage-Fort. Les Eſpagnols la nommoient *Rio Cobre*, c'eſt-à-dire Riviere de cuivre, parcequ'elle roule dans ſes eaux des particules de ce métal. Spanish-Town n'étant qu'à douze milles de Port-Roïal, ce voiſinage a retardé ſes progrès; mais depuis le tremblement de terre, les Anglois en ont pris le ſéjour en affection; & le titre de Capitale, qui lui eſt demeuré ſans partage, n'a pas moins ſervi à les y attirer. Les Gouverneurs en ont fait leur réſidence; les principales Cours de Judicature y ſont établies; & la plûpart des Officiers Militaires s'attachant au Siége du Gouvernement, toutes ces raiſons, jointes à la ruine de Port-roïal, ont été ſi favorables au rétabliſſement de Spanish-Town, qu'on n'y compte pas aujourd'hui moins de deux mille Maiſons, comme ſous la domination Eſpagnole. Ses Habitans ſe diſtinguent par le luxe des habits, de la bonne chere & des équipages. La Plaine, qui eſt devant leurs murs, eſt, tous les jours au ſoir, le rendez vous de toutes les perſonnes du bel air, comme les Jardins publics dans les grandes Villes de l'Europe. Il y a, dans Spanish-Town, une garde de nuit à cheval & à pié. Le Corps des Habitans envoie, pour cette Paroiſſe, trois Députés à l'Aſſemblée générale.

Celle de *Sainte Dorothée*, qui contient Old Harbour, eſt à quatre ou cinq lieues ſous le vent de Sant'-Iago. On nomme *Old Harbour*, ou le vieux Port, une grande Rade & un petit Golfe, qui peuvent aiſément recevoir cinq cens Vaiſſeaux de la premiere grandeur. Cette Paroiſſe envoie deux Membres à l'Aſſemblée.

Vere en eſt une autre, où l'on trouve un petit Bourg, nommé *Carlile*, & la Baie de *Maccary*, qui eſt un mouillage fort ſûr. Elle envoie auſſi deux Députés.

Sainte Eliſabeth, qui en fournit le même nombre, eſt la derniere Paroiſſe des Côtes méridionales de l'Ile. La Ville d'Oriſtan, bâtie par les Eſpagnols après la découverte, étoit peu éloignée d'une Baie de ce Canton où la Riviere de Blewfield ſe décharge en lui donnant ſon nom. Toute cette Côte eſt remplie de rocs, & bordée par quelques petites Iles, telles que *Sernavilla*, *Quiteſvena* & *Serrana*. C'eſt dans celle-ci que le fameux Serrano, dont elle tire ſon nom, fut jetté ſeul par une tempête qui avoit

Voïages et Etablissem. aux Antilles. La Jamaïque.

briſé ſon Vaiſſeau, & qu'il paſſa trois ans ſans aucun Commerce avec les Hommes.

On trouve pluſieurs Plantations vers l'Oueſt, juſqu'à la Pointe de Negril, qui forme un bon Port à l'extrêmité de l'Ile. Sa ſituation eſt commode aux Anglois, dans leurs guerres avec l'Eſpagne, pour attendre les Eſpagnols qui vont à la Havane ou qui en reviennent. Un peu plus loin au Nord-Oueſt on voit les ruines de Séville, ſecond Etabliſſement des Eſpagnols, ſituée autrefois ſur la Côte même. Ils y avoient fondé une Egliſe Collégiale, dont le Chef portoit le titre d'Abbé.

Onze lieues au-delà, vers l'Eſt, on trouve quelques reſtes de *Melilla*, autre Ville Eſpagnole, dans la Paroiſſe de *Saint James*, qui envoie deux Membres à l'Aſſemblée : mais ce Quartier eſt encore mal peuplé ; & la Paroiſſe de *Sainte Anne*, qui le ſuit, ne l'eſt pas mieux, quoiqu'elle fourniſſe auſſi deux Députés. Celle du *Clarendon*, qui eſt dans l'intérieur des terres, ne manque point d'Habitans.

Sainte Marie ſuit *Sainte Anne*, & fournit deux Membres à l'Aſſemblée. C'eſt dans cette Paroiſſe qu'eſt Rio nuovo, retraite des Eſpagnols, lorſqu'ils furent chaſſés des Côtes méridionales par les Anglois. *Saint Thomas en Vallée*, autre Paroiſſe qui fournit deux Députés, ſuit Sainte Anne, & ſe trouve ſuivie de *Saint Georges*, dont les Députés ſont en même nombre. *Saint Thomas* termine la partie Nord-Eſt de l'Ile. Sur la Côte Septentrionale, on trouve le Port Saint François, nommé par d'autres le Port Antonio, un des meilleurs de toute la Jamaïque : elle n'en a point de mieux fermé ni de plus couvert ; & ſon ſeul défaut eſt de n'être pas ſans danger à l'entrée, qui eſt fort reſſerrée par une petite Ile, nommée l'Ile de Linch. On rencontre pluſieurs autres bons Ports ſur les Côtes du Nord, comme ſur celles du Sud : tels ſont *Cold Harbour*, ou le Port froid, *Rio nuovo*, la Baie de *Montega* & celle d'*Orange* : mais la partie Septentrionale de l'Ile étant beaucoup moins peuplée que celle du Midi, elle n'offre aucun Etabliſſement qui mérite une deſcription.

Fertilité du terroir de l'Ile.

Cependant le terroir de la Jamaïque, qui eſt bon & fertile dans toutes ſes parties, ne l'eſt nulle part autant que dans les Quartiers du Nord. Il y eſt noirâtre, & mêlé de glaiſe en pluſieurs endroits ; au lieu que vers le Sud-Eſt il eſt rougeâtre & ſabloneux : mais, en général, il eſt partout d'une extrême fertilité, qui répond parfaitement à l'induſtrie du Cultivateur. Les Plantes & les arbres y ſont toujours couverts de feuilles & de fleurs ; & chaque mois de l'année reſſemble à nos mois d'Avril & de Mai. On trouve partout quantité de Savanes, ou de terres qui produiſent d'elles-mêmes du blé d'Inde, juſques dans les Montagnes ; particuliérement au Nord & au Sud, où cette raiſon attire un grand nombre d'Animaux ſauvages. Les Indiens ſemoient leur blé dans ces Savanes, qui n'ont pas ceſſé depuis d'en porter ; & les Eſpagnols aïant abandonné cette pâture aux Beſtiaux qu'ils avoient amenés de l'Europe, tels que des Bœufs, des Chevaux, des Porcs & des Anes, ils y avoient tellement multiplié, qu'à l'arrivée des Anglois on en trouvoit de nombreuſes trouppes dans les Bois. Mais, depuis plus d'un ſiecle, on leur a fait la guerre avec ſi peu de relâche, que le nombre en eſt fort diminué. Ces Savanes ſont aujourd'hui la plus infructueuſe par-

tie de l'Ile, par le peu de ſoin qu'on a pris de les cultiver; & le mélange d'herbe & de blé d'Inde dont elles étoient couvertes, formoit des barrieres ſi fortes, que les Habitans ont été ſouvent forcés de les brûler.

Comme la Jamaïque eſt la plus Septentrionale de toutes les Iles Caraïbes, le climat y eſt fort temperé; & l'on ne connoît point de Païs entre les Tropiques, où la chaleur ſoit moins incommode. L'air y eſt rafraîchi par les Briſes de l'Eſt, par de fréquentes pluies, & par des roſées nocturnes. On a remarqué depuis longtems que les Quartiers de l'Eſt & de l'Oueſt ſont tous plus ſujets aux vents & à la pluie. D'ailleurs leurs épaiſſes Forêts les rendent moins agréables que ceux du Sud & du Nord, qui ſont beaucoup plus ouverts. Les parties montagneuſes ſont les plus froides, & ſouvent les matinées n'y ſont pas exemptes de gelées blanches.

LA JAMAÏQUE.

Avant l'affreux Ouragan, qui produiſit des effets ſi terribles en 1692, on connoiſſoit peu, dans l'Ile, ces redoutables tempêtes; les Vaiſſeaux n'étoient pas jettés au rivage, dans les Ports mêmes, & les Maiſons n'étoient pas enlevées par-deſſus les têtes des Habitans, comme à la Barbade, & dans les Iles ſous le Vent: mais la Jamaïque ne peut plus ſe vanter du même avantage. Un évenement ſi ſingulier mérite d'être repréſenté avec une partie de ſes circonſtances (87).

Fameux Ouragan de 1692 & ſes effets.

Il commença, le 7 de Juin, entre onze heures & midi; & dans l'eſpace de deux minutes, il écraſa ou noïa les neuf dixiemes des Habitans de Port-roïal, entre leſquels ceux des Quais furent abîmés preſque tous, en moins d'une minute. Un Homme de diſtinction, qui eût le bonheur d'échapper, écrivit à Londres peu de tems après: » J'ai perdu ma Femme, mes Enfans, » ma Sœur & ſa Fille, mes Valets & mes Servantes; c'eſt-à-dire toute ma » Famille & tout mon bien. Il ne s'eſt ſauvé qu'une Femme-de-Chambre » de ma Femme, qui eſt venue me raconter que ſa Maîtreſſe étoit dans » ſon Cabinet au ſecond étage, & l'avoit envoïée au Grenier, où ma Sœur » étoit montée avec ſa Fille à la premiere ſecouſſe du tremblement, avec » ordre de prendre l'Enfant pour la ſoulager; mais qu'étant deſcendue d'a- » bord, dans le deſſein de remonter après avoir pris quelques informations, » elle avoit vû fondre ma Maiſon, qui eſt actuellement trente piés ſous » l'eau. J'étois allé, le matin, avec un de mes Fils à Liguania: le trem- » blement de terre nous ſurprit à notre retour, & nous faillîmes d'être en- » gloutis par les vagues de la Mer, qui roulerent impétueuſement vers » nous, ſix piés au-deſſus de leur ſurface, ſans que l'air fût agité du moin- » dre vent. A Liguania, où nous fûmes forcés de retourner, nous trou- » vâmes toutes les Maiſons renverſées, & nul autre endroit pour nous » mettre à couvert, que les Caſes des Negres. Nous ſommes au 20, & » la Terre continue de trembler cinq ou ſix fois en vingt-quatre heures. » Une grande partie de la Montagne eſt tombée, & ſans ceſſe on en voit » tomber d'autres parties. Tous les Quais de Port-roïal ſe ſont abîmés à- » la-fois. Quantité de riches Marchands y ont été noïés avec leurs Familles » & leurs effets. Ce Quartier eſt à-préſent tout couvert d'eau; & dans celui » de l'Egliſe, où étoit ma Maiſon, l'eau monte juſqu'au toît des édifices

(87) La plûpart de ces détails ſe trouvent auſſi dans les Tranſactions Philoſophiques. Tome II. pp. 411 & 412.

VOÏAGE ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

LA JAMAÏQUE.

» qui subsistent encore. La terre, s'ouvrant en plusieurs endroits, a dévoré » un grand nombre d'Habitans, qu'elle a revomis dans d'autres lieux, » quelques-uns vivans, & qui se sont heureusement sauvés. Du côté de » *Northe*, plus de mille acres de terre se sont enfoncés, avec tout ce qu'il » y avoit d'effets. Il ne reste pas une Maison sur pié dans la Presqu'Ile. » Les deux grandes Montagnes, qui étoient à l'entrée, sont tombées aussi » dans un espace de seize milles, qui les séparoit; & s'étant comme join- » tes, elles ont arrêté le cours de la Riviere, qui est demeurée à sec, pen- » dant un jour entier, jusqu'au Bac. On y a pris une prodigieuse quantité » de Poisson, & ce secours a servi du moins au soulagement des Malheu- » reux. Du côté de *Yellows*, une autre Montagne s'est fendue, & tombant » sur les terres voisines, a couvert plusieurs Etablissemens & détruit un » grand nombre de Colons. La Plantation d'un Anglois, nommé Hopkin, » se trouve éloignée d'un demi mille de sa premiere situation. L'eau de » tous les Puits est montée jusqu'au sommet de l'ouverture, par la violente » agitation de la terre.

Une autre Relation de cet épouventable accident en donne encore une plus affreuse idée. » Entre onze heures & midi, nous sentîmes trembler la » Maison où j'étois alors, & nous vîmes le pavé de la Chambre qui se » soulevoit. Au même instant, nous entendîmes pousser dans les rues des » cris lamentables; & nous hâtant de sortir, nous eûmes le touchant spec- » tacle d'une foule de Peuple, qui levoit les mains en implorant le secours » du Ciel. Nous continuâmes de marcher dans la rue, où des deux côtés » nous vîmes tomber des Maisons & d'autres s'abimer. Le sable des rues » s'enfloit un moment, comme les vagues de la Mer, jusqu'à soulever ceux » qui étoient dessus; ensuite il s'ouvroit en profonds abîmes. Bientôt un » déluge d'eau survint, & fit rouler de côté & d'autre quantité de Mal- » heureux, qui saisissoient inutilement les solives des Maisons renversées, » pour se soutenir. D'autres se trouverent enfoncés dans le sable, d'où l'on » ne voïoit sortir que leurs jambes ou leurs bras. Je m'étois heureusement » placé, avec quinze ou seize autres, sur un terrein qui demeura ferme. » Aussitôt que cette violente secousse eût cessé, chacun ne pensa qu'à » s'assurer s'il lui restoit quelque chose de sa Maison & de sa Famille. Je » m'efforçai de me rendre chez moi, par-dessus les ruines des édifices, » dont une partie flottoit sur l'eau; mais toutes mes peines furent inutiles. » Enfin, je pris un Canot; & me hazardant sur la Mer même, pour m'a- » vancer à la rame vers ma Maison, je rencontrai plusieurs personnes de » l'un & de l'autre sexe, qui flottoient sur divers matériaux. J'en pris au- » tant que mon Canot en pouvoit contenir, & je continuai de ramer jus- » qu'à l'endroit où je croïois trouver ma Maison: mais je n'y vis que des » ruines, & je ne pus me procurer aucune information sur le sort de ma » Famille. Il étoit tard. Le lendemain, je me servis encore du Canot, » pour aller de Vaisseau en Vaisseau: enfin le Ciel me fit la grace d'y re- » trouver ma Femme & deux de mes Negres. Elle me raconta qu'au pre- » mier tremblement de notre Maison, elle en étoit sortie, en ordonnant » à tout notre monde de la suivre; qu'à peine avoit-elle été dans la rue, » que le sable s'étoit soulevé; qu'elle étoit tombée avec deux de nos Ne-

» gres dans une ouverture de la terre, d'où l'eau, qui étoit survenue à l'inf-
» tant, les avoit retirés; que pendant quelques tems ils avoient été le jouet
» des flots, & qu'enfin ils avoient saisi une poutre, à laquelle ils s'étoient
» tenus attachés, jusqu'à ce que la Chaloupe d'un Vaisseau étoit venue les
» prendre.

On s'étonnera qu'après un évenement de cette nature, le premier soin d'un grand nombre de Matelots fut de piller huit ou dix Maisons qui restoient entieres, quoique submergées jusqu'aux Balcons; mais tandis qu'ils exécutoient cette odieuse entreprise, un second tremblement de terre les fit périr tous. D'un autre côté, le Ministre exhortoit le Peuple à se mettre en prieres avec lui; & l'on remarqua que plusieurs Juifs, non-seulement se mirent à genoux pour suivre l'exemple des Chrétiens, mais que dans l'excès de leur consternation ils invoquerent hautement Jesus-Christ.

Plusieurs des Vaisseaux, qui se trouvoient dans le Port, furent mis en pieces, & d'autres furent coulés à fond. Une Frégate, nommée le *Cygne*, qui étoit à se carener, fut poussée par l'étrange mouvement des eaux & par l'affaissement du Quai, sur le sommet de quelques Maisons abîmées, où n'aïant pas laissé d'être arrêtée par les inégalités des toîts, elle servit à sauver quelques centaines de Malheureux. Un bruit lugubre, qui se fit entendre dans les Montagnes, causa tant de fraïeur à quantité de Déserteurs Negres, qu'ils revinrent demander grace à leurs Maîtres. Ils rapporterent que l'eau s'étoit ouvert des passages jusques dans ces hauteurs; & qu'en vingt ou trente endroits ils l'avoient vue sortir avec une extrême violence. Toutes les Salines furent inondées. Deux Montagnes presque perpendiculaires, vers la moitié du chemin entre Spanish-Town & Port-Roïal, se joignirent & fermerent le passage aux eaux, qui s'en firent un autre au travers des Bois & des Savannes.

Comme on fut plusieurs jours sans pouvoir être informé de ce qui se passoit à Spanish-Town, les restes des Habitans de Port-roïal, persuadés que cette Ville avoit eu part comme eux à la colere du Ciel, penserent à se retirer dans quelque autre partie de l'Ile. En effet le tremblement n'y avoit pas laissé une Maison entiere, non plus qu'à Passage-Fort & à Liguania. Il s'étoit fait, en divers endroits de ce grand Quartier, de prodigieuses ouvertures dont la plûpart s'étoient refermées presqu'aussi-tôt. Le Major Kelly, Officier de l'Ile, assura qu'il en avoit vû deux ou trois cens; que dans les unes, il avoit vû tomber quantité de personnes, qui n'avoient pas reparu; que dans d'autres, l'eau, sortant à grands flots, avoit rendu au jour plusieurs corps engloutis par la terre; qu'il avoit vû des Hommes pris dans les fentes par le milieu du corps, & mortellement serrés; d'autres, dont on ne voïoit plus que la tête. Ces ouvertures étoient les moindres; car dans les plus grandes, il vit tomber des édifices entiers; & de quelques-unes, il vit sortir des colonnes d'eau de la groſſeur d'une Riviere, qui s'élevoient dans l'air, & qui répandoient une très mauvaise odeur. Ensuite la chaleur devint plus forte qu'elle n'avoit jamais été dans l'Ile, & l'on fut tourmenté par des Légions de Maringouins. Le Ciel, qui étoit bleu & clair avant le tremblement, parut tout-d'un-coup sombre & rougeâtre. On entendit de prodigieux bruits, non-seulement dans les Montagnes, comme on l'apprit des Déser-

teurs Negres, mais de toutes parts, ſous terre & deſſus. Pendant que la Nature étoit dans ces affreuſes convulſions, il eſt aiſé de ſe figurer que les Habitans couroient au haſard, pâles & tremblans, comme autant de fantômes, dans l'idée que la forme générale du Monde étoit menacée de ſa diſſolution.

Le Nord de l'Ile ne fut pas garanti par la fraîcheur de ſes Bois. Une grande partie des Plantations y fut engloutie, Habitans, arbres, biens & Maiſons, dans le même trou. Un Etabliſſement de dix mille acres de terre diſparut entierement, & l'on ne vit, à la place, qu'un Etang de la même étendue, dont les eaux ont ſeché depuis, mais où l'on n'a retrouvé aucune apparence de Maiſons, d'arbres, & de tout ce qu'on y voïoit auparavant. Dans le Quartier de Clarendon, il s'ouvrit des abîmes & de vaſtes Lacs, à douze milles de la Mer. Quoique la plûpart ſe ſoient ſechés ou fermés, il en reſte encore des traces.

Perſonne n'eut aſſez de liberté d'eſprit pour compter le nombre des ſecouſſes; comme on a vû qu'à force d'expériences, les Péruviens en ont pris l'uſage : mais on aſſure qu'elles durerent deux mois entiers; & l'on obſerva qu'après la premiere, les plus violentes furent dans les Montagnes. Celles, qu'on nomme les *Monts bleus*, ſemblerent les plus maltraitées, car pendant deux mois continuels, on ne ceſſa point d'y voir & d'y entendre toutes les marques d'un effroïable déſordre. Une autre, dans le voiſinage d'Yellows, après s'être ouverte en divers endroits, écraſa une Habitation entiere, & la plus grande partie d'une Plantation qui en étoit éloignée d'un mille. Une autre, proche de Port-Morant, fut tout-à-fait engloutie; & la place qu'elle occupoit n'offre aujourd'hui qu'un grand Lac, large de quatre ou cinq lieues.

On eſt perſuadé, à la Jamaïque, que toutes les Montagnes de l'Ile ſont un peu abbaiſſées. Leur beauté, du moins, n'eſt pas la même, s'il eſt vrai, comme on l'aſſure, qu'au lieu de cette continuelle verdure, qui en faiſoit l'ornement, elles ne préſentent plus qu'une perſpective triſte & nue. Tant de bouleverſemens & de convulſions ont déraciné la plus grande partie des arbres, dont on a vû des millions flotter enſuite, dans les Mers d'alentour, ſoit qu'ils y euſſent été jettés par les vents, ou par les ſeules agitations de la terre. On croit même l'Ile entiere un peu plus baſſe qu'elle n'étoit autrefois : quelques Obſervateurs ont prétendu que le terrein qui eſt reſté découvert, dans l'Iſthme de Port-roïal, eſt baiſſé d'un pié; & qu'en pluſieurs endroits, tels que *Legany*, la plûpart des Puits demandent des cordes moins longues de deux ou trois piés, qu'avant la révolution.

Deux Officiers, d'un caractere irréprochable, ſe trouvant enſemble à Legany & ſur le bord même de la Mer, pendant la premiere ſecouſſe du tremblement de terre, obſerverent que la Mer ſe retira ſubitement de la Côte, & laiſſa le fond à ſec dans l'eſpace de deux ou trois cens toiſes. Ils y virent quantité de Poiſſons, qui n'avoient pû ſuivre le cours de l'eau, & dont ils eurent même le tems de prendre quelques-uns; mais une ou deux minutes après, les flots revinrent, quoiqu'avec moins de rapidité, & couvrirent une partie du rivage, au-delà de leurs bornes ordinaires.

On fait monter, à près de treize mille perſonnes, le nombre de ceux qui

qui périrent, dans toutes les parties de l'Ile. Après la grande ſecouſſe, la plûpart de ceux, qui échapperent à la ruine de Port-roïal, prirent le parti de ſe retirer ſur les Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans le Port; & juſqu'à la fin des tremblemens, ils ne quitterent point cette retraite, trop effraïés du ſpectacle qu'ils eurent devant les yeux pendant deux mois, pour oſer retourner au rivage. D'autres ſe rendirent à Kinſton, où manquant de toutes les commodités de la vie, obligés de ſe loger dans des Cabanes de branches d'arbres & de feuillages, ſans y être à couvert de la pluie, qui fut plus abondante que jamais après le tremblement, ils périrent miſérablement. Les vapeurs nuiſibles, qui étoient ſorties de tant d'ouvertures, répandirent auſſi beaucoup de maladies, dont aucune partie de l'Ile ne fut exempte; & la perte qu'elles cauſerent ne monta pas à moins de trois mille Ames. Celle des Marchands, dans leur Commerce, fut réellement ineſtimable. Ils ne demanderent aucun ſecours, parcequ'ils n'avoient eu rien à ſouffrir des Ennemis de l'Etat: mais l'Aſſemblée générale, entrant dans leurs intérêts, remit aux plus pauvres, par un Acte ſolemnel, le paiement des droits, pour les Marchandiſes qui avoient été détruites par le tremblement de terre & l'inondation.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES. LA JAMAÏQUE.

Le tems y eſt ordinairement plus varié & plus incertain que dans les autres Iles: les mois de Mai & de Novembre ſont des mois humides; l'Hiver n'eſt diſtingué de l'Eté que par des pluies & des tonnerres, qui ſont alors plus violens que dans les autres ſaiſons. Les Briſes d'Eté commencent à ſouffler vers neuf heures du matin, & deviennent plus fortes à meſure que le Soleil s'éleve; ce qui donne la facilité de voïager & d'agir à toutes les heures du jour. Pendant toute l'année, les nuits & les jours ſont preſqu'égaux en longueur, ou du moins la différence en eſt peu ſenſible. Rarement la Marée s'éleve au-deſſus d'un pié. Les orages ſont rares auſſi dans l'Ile, & l'on ne voit preſque jamais de Vaiſſeaux qui ſe briſent ſur les Côtes. Mais joignons ici un extrait curieux des Obſervations du Docteur Stubbs, communiqué à la Société Roïale de Londres.

Climat de l'Ile.

Chaque nuit, le vent ſouffle, à-la-fois, de tous les côtés de la Jamaïque; deſorte qu'aucun Vaiſſeau ne peut en approcher dans ce tems; & les briſes de Mer s'élevant bientôt après, on ne peut en partir, non plus, que de grand matin. A meſure que le Soleil baiſſe, les nues s'aſſemblent & prennent différentes formes, ſuivant celle des Montagnes: un Marinier expérimenté connoît chaque partie de l'Ile, à la forme des nuées qui la couvrent. Mais depuis la deſtruction des Bois, les pluies ſont fort diminuées; ce qui ne laiſſe aucun doute que certains arbres ne les attirent. Au Port-Morant, partie la plus orientale de l'Ile, on connoît peu les briſes de terre, parceque la Montagne en eſt éloignée, & que ces briſes, qui viennent des hauteurs, perdent leur force dans l'intervalle.

Obſervations du Docteur Stubbs.

Il ſe trouve, dans les Ports de la Jamaïque, quantité de rocs, qui ont la forme des cornes de Cerfs. On y voit croître des Plantes marines, dont les racines ſont réellement pierreuſes. Sur la Pointe où Port-roïal étoit ſitué, à peine pleut-il quarante fois par an: au contraire, depuis la Pointe de Port-Motant juſqu'à Liguania, qui eſt à ſix milles de Port-roïal, il n'y a preſque point d'après-midi, pendant huit ou neuf mois, à commencer de

Voïages et Etablissem. aux Antilles. la Jamaïque.

celui d'Avril, où les pluies ne ſoient abondantes. A Spanish-Tovn, il ne pleut que trois mois dans l'année, & ces pluies ſont médiocres. Dans toute la preſqu'Ile de Port-roïal, on ne creuſe point quatre ou cinq piés ſans que l'eau paroiſſe; elle a ſes périodes, comme la Marée; elle eſt ſaumâtre, mal-ſaine pour les Hommes, & fort ſaine au contraire pour les Porcs.

Les Voïageurs, qui viennent pour la premiete fois à la Jamaïque, ſuent beaucoup, & continuellement, pendant neuf mois: mais ces ſueurs, qui ceſſent alors, ne les affoibliſſent pas plus que celles d'Europe; & lorſqu'elles cauſent la ſoif, quelques gouttes d'Eau-de-vie ſuffiſent pour l'appaiſer. La plûpart des Animaux de l'Ile vivent preſque ſans boire. Le tems de la plus grande chaleur du jour eſt vers huit heures du matin, lorſqu'il n'y a point de Briſe.

Dans la Savane des Maggots, qui eſt au milieu de l'Ile, entre les Quartiers de Sainte Marie & de Saint Jean, ſi pendant la pluie il en tombe quelques gouttes ſur un habit, de quelque étoffe qu'il ſoit, dans l'eſpace d'une demie heure, elles ſe changent en petits vers blancs, ſemblables à ceux qui s'engendrent dans le Fromage ou les Fruits; ce qui n'empêche point que l'air n'y ſoit fort ſain pour les Habitans. De même, quoique l'eau, ſur la Pointe de Port-roïal, ſe trouve à quatre ou cinq piés de profondeur, & ſoit d'un uſage dangereux pour les Hommes, il ne s'en éleve dans l'air aucune vapeur mal-ſaine. On peut paſſer toute la nuit à l'air, dans la Preſqu'Ile, y dormir même, ſans aucun danger.

Les Briſes de Mer ne commencent point, à la Jamaïque, avant huit ou neuf heures du matin, & ceſſent ordinairement à quatre ou cinq heures après-midi; mais quelquefois, en Hiver, elles ſoufflent quatorze jours & quatorze nuits de ſuite: alors, on ne voit point de nuées qui ſe raſſemblent: il ne tombe que des roſées. Mais s'il s'éleve un vent de Nord, qui eſt quelquefois de la même durée pendant l'Hiver, on ne voit, ni nuées qui ſe raſſemblent, ni roſées qui tombent. Les nuées commencent à ſe raſſembler au-deſſus des Montagnes, vers deux ou trois heures après midi; & le reſte du Ciel n'en eſt pas moins clair juſqu'au coucher du Soleil.

Productions de la Jamaïque.

Les productions naturelles de l'Ile ſont à-peu-près les mêmes que dans la plûpart des autres Antilles, & l'occaſion ſe préſentera de remarquer en quoi elles different. A l'égard de celles, que les Habitans doivent à leur travail, on remarque particulierement que le Sucre y eſt plus luiſant & plus fin que celui de la Barbade, & ſe vend, en Angleterre, cinq ou ſix ſchellings le cent de plus. Dès l'année 1670, on comptoit, à la Jamaïque, ſix cens Moulins à Sucre, qui en rendoient annuellement deux millions de livres: mais ce nombre eſt augmenté du décuple. Les Anglois tirent plus de Cacao de la Jamaïque que de toutes leurs autres Colonies enſemble; & quoique ce Commerce ſoit fort éloigné d'y tenir aujourd'hui le premier rang, il produit encore des avantages conſidérables. Les plus grandes récoltes du Cacao ſe font dans cette Ile aux mois de Décembre & de Janvier. Il y eſt arrivé, aux Cacaotiers, des mortalités dont les cauſes ſont peu connues: mais, en général, chacun de ces arbres y rapporte, depuis deux juſqu'à huit livres de noix, & chaque gouſſe en contient depuis vingt juſqu'à trente. C'eſt une tradition, dans l'Ile, que les Eſclaves, de-

meurés après les Eſpagnols, ignoroient certaines formalités que leurs premiers Maîtres emploïoient à ces Plantations, & dont on n'avoit jamais ſouffert qu'ils fuſſent témoins. Quelques Voïageurs panchent à croire qu'elles ne conſiſtoient que dans quelques cérémonies ſuperſtitieuſes: Stubbs juge, avec plus de vraiſemblance, qu'en tranſportant les Cacaotiers, des Caraques & de Guatimala dans leurs Iles, les Eſpagnols s'étoient réſervés quelque ſecret, dont ils ne vouloient pas donner connoiſſance à leurs Eſclaves. Ces arbres ſe tranſplantent rarement, à la Jamaïque; à moins qu'aïant été plantés dans un terrein ſec, ils ne réuſſiſſent mal; car ils demandent des terres baſſes, plattes & humides: auſſi ces Plantations ſe font-elles ordinairement le long des Rivieres, ou dans les Vallées qui ſéparent les Montagnes; & c'eſt une obſervation commune, que la vie eſt fort mauvaiſe dans les lieux où les Cacaotiers ſont bons. Dans l'eſpace d'un an, ceux de la Jamaïque s'élevent d'environ quatre piés. On les y plante, à deux piés de diſtance; & dans une bonne terre, ils commencent quelquefois à rapporter dès la troiſieme année. La quantité des fruits augmente juſqu'à la dix ou douzieme, qui eſt le terme de la pleine vigueur des arbres. Ils pouſſent généralement, de leurs racines, pluſieurs rejettons, qu'on emploie, pour ſuppléer aux vieux troncs morts ou coupés. On nous donne un compte exact des charges & des profits d'une Plantation de Cacaotiers, dans l'origine de l'Etabliſſement Anglois (88).

(88) Pour les Lettres Patentes de cinq cens acres de terre.	10 liv. ſterling.
Pour ſix Negres, trois d'un ſexe & trois de l'autre, à vingt livres par tête.	120
Pour quatre Blancs, leur paſſage & leur entretien.	80
Pour l'entretien des ſix Negres, pendant ſix mois.	18
Pour les Commis, pendant le même tems.	24
Pour les inſtrumens du travail.	5
	257

On doit commencer à travailler, le 1 de Mars, c'eſt-à-dire, faire bâtir des Cabanes par les ſix Negres & les quatre Engagés, planter des Patates, du blé d'Inde, & des Plantains. Lorſque l'Habitation eſt prête, on achete dix autres Negres, moitié d'un ſexe & moitié de l'autre, à vingt livres ſterling chacun; c'eſt deux cens. Vers la fin de Mars, on plante les Cacaotiers, en noix ou en ſemence, entre des lignes de Plantains, hauts de ſix piés. Vingt-une acres de terre font une quantité ſuffiſante pour la Plantation de chaque année. Vers le premier de Juin de l'année ſuivante, la Plantation ſera bien remplie; & dans l'eſpace de quatre ans au plus, elle porte des fruits, qui ſont recueillis l'année d'après: chaque acre en produit annuellement cent livres peſant, il ſe vendoit alors dans l'Ile, quatre livres ſterling le cent: ainſi vingt-une acres produiſoient la valeur de huit cens quarante livres ſterling. Les frais de la récolte ſont peu conſidérables; il n'eſt queſtion que de quelques ſacs, & d'autres uſtenſiles de peu de prix, qu'on fera monter, ſi l'on veut à quarante-trois livres. Toute la dépenſe n'étoit donc que cinq cens livres ſterling; mais le profit augmentant à proportion du nombre des acres plantés, il eſt aiſé de faire le calcul, pour cinq cens acres.

Au reſte, on fait obſerver que cette ſupputation, quoique faite dans les commencemens de la Colonie Angloiſe, peut ſervir à donner quelque idée des avantages préſens d'une Plantation de Cacaotiers dans cette Ile. La plûpart des choſes, dit-on, ſont aujourd'hui ſur le même pié, à la réſerve du terrein & des Negres, qui ſont plus chers: mais la cherté des Negres eſt accidenrelle; & dans les Quartiers Septentrionaux de l'Ile, on trouve toujours des terres à fort bon compte.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

A la Jamaïque.

L'Indigo eſt en plus grande abondance à la Jamaïque, que dans aucune autre Colonie, parceque les Savannes y ſont en grand nombre, & que cette Plante demande un terrein léger, tel que celui des Savanes. La graine eſt ſemée vers le mois de Mars, & parvient en deux mois à ſa maturité. Les Anglois n'emploient point d'autre méthode que de préparer la terre avec la Houe, & d'y tracer de petits ſillons, tels que ceux où l'on plante les Pois. Dans un bon terrein, les Plantes s'élevent juſqu'à trois piés; mais elles ne paſſent gueres dix-huit pouces, dans une terre commune. Le travail d'un ſeul Negre rapporte annuellement à ſon Maître, entre quatre-vingt & cent livres peſant de pâte d'Indigo, dont le profit clair monte à douze ou quinze livres ſterling. On avoue qu'à la Jamaïque, les eſpérances du Plantateur ſont ſouveut renverſées par les vents, & par des Vers ennemis de cette Plante.

Piment & ſingularité de ſa récolte.

Le Piment, quoique ſi naturel à cette Ile qu'on l'en a nommé Poivre de la Jamaïque, ne laiſſe pas d'y être cultivé, du moins dans les lieux où il ne croît pas naturellement; & l'exportation annuelle en eſt ſi conſidérable, qu'elle fait un article important du Commerce. Les arbres qui portent le Piment, ſont droits, hauts d'environ trente piés, & de la groſſeur de la cuiſſe. L'écorce en eſt fort unie & de couleur griſe. Ils jettent de toutes parts d'aſſez longues branches, au bout deſquelles ſortent de petites tiges, entourées de feuilles de différentes grandeurs, dont la plus grande eſt longue de quatre ou cinq pouces, ſur environ trois de large au milieu, d'où elle décroît juſqu'à ſe terminer en pointe aux deux bouts. Leur couleur eſt un verd foncé, & leurs pédicules ſont longs d'un pouce. Briſées entre les doigts, elles jettent une odeur agréable. De l'extrêmité des tiges ſort un faiſceau de fleurs, chacune ſoutenue par ſon pédicule, auxquelles ſuccedent des grains, couronnés de quatre petites feuilles, & plus gros dans leur maturité que ceux de Genievre. Ils ſont d'abord petits & verdâtres; mais, en mûriſſant, ils deviennent noirs, unis, luiſans, & contiennent dans une poulpe verte, aromatique & humide, deux groſſes ſemences demi ſphériques, ſéparées par une membrane, mais qui forment enſemble une ſphere parfaite. L'arbre du Piment croît dans toutes les parties montagneuſes de la Jamaïque, mais principalement vers le Nord; & lorſqu'on y abbat d'autres arbres, on obſerve ſoigneuſement de conſerver le Piment juſqu'à ſa pleine maturité. C'eſt le Chevalier *Hans Sloane*, qui en donne cette Deſcription. *Dally* ajoute que la récolte de ſon fruit ſeroit d'une grande dépenſe, ſi les Habitans n'avoient trouvé une maniere aiſée d'y parvenir. L'arbre croît généralement dans des lieux où l'on ne peut faire de Plantations, & qui ne ceſſant point parconſéquent d'être à la Couronne, n'ont aucun Poſſeſſeur particulier. Dans la ſaiſon propre, ceux qui s'attachent à ce Commerce vont dans les Bois avec leurs Eſclaves, font abbattre autant d'arbres de Piment qu'ils en trouvent, & cueillent facilement le fruit ſur les branches. Ainſi l'Europe ne reçoit point, deux fois, du Piment des mêmes arbres. On rapporte la même choſe du *Lignum vitæ*, du *Gayac*, & d'autres arbres utiles, en aſſurant, par cette raiſon, que plus il en vient ici, moins il en reſte en Amérique.

L'arbre du Piment, ou du Poivre Jamaïquain, fleurit dans le cours des

mois de Juin, de Juillet & d'Août, mais plûtôt, ou plus tard, ſuivant ſa ſituation ; & le fruit ſuit de près les fleurs. On a toujours obſervé qu'il fleurit plutôt dans les Bois clairs, que dans les Forêts épaiſſes. Il en coûte peu pour nettoïer & conſerver les fruits. En les cueillant, on prend ſoin d'en ſéparer juſqu'aux plus petites feuilles ; après quoi on les expoſe pendant pluſieurs jours au Soleil, étendus ſur des draps, avec l'attention de les retourner ſouvent, & ſurtout de les garantir de la roſée. Ils ſe rident un peu, & prennent une couleur brune, qui les fait juger propre à l'uſage. Ils different peu du Poivre noir pour la groſſeur. Leur odeur tient de celle du Girofle, du Genievre, de la Canelle & du Poivre ; ou plutôt c'en eſt comme un mélange, qui lui fait donner auſſi par les Anglois le nom d'*All-Spice*, *Toute-épice*. Le plus odoriférant paſſe pour le meilleur. On le regarde avec raiſon, dit le Chevalier Sloane, comme la plus ſaine, la plus temperée & la plus innocente de toutes les épices communes. Elle l'emporte ſur celle des Indes par une infinité d'avantages, tels que d'atténuer les humeurs épaiſſes, de faciliter la digeſtion, de modérer les chaleurs nuiſibles, de fortifier l'eſtomac, de chaſſer les vents, & d'être fort amie des inteſtins.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES. LA JAMAÏQUE.

La Canelle ſauvage, qu'on appelle fauſſement *Cortex Winteranus*, croît auſſi dans cette Ile. Son tronc eſt à-peu-près de la même groſſeur que celui du Piment, & s'éleve de la même hauteur. Ses branches, ornées de petits rameaux qui pendent vers la terre, lui forment une très belle tête. L'écorce eſt double : l'extérieure, épaiſſe de deux ou trois lignes, eſt de couleur cendrée, avec de petites taches blanches, & quelques rides de couleur plus ſombre, qui la rendent aſſez rude : ſon goût a quelque choſe d'aromatique. L'écorce extérieure a plus d'épaiſſeur que la Canelle, eſt unie, plus blanche que l'autre, & du même goût, mais beaucoup plus picquant, tirant aſſez ſur celui du Girofle, & moins pâteux que celui de la Canelle, mais ſec, & ſonore entre les dents. Les feuilles ſortent vers l'extrêmité des rameaux, ſans aucun ordre, ſur des pédicules d'un pouce de long, longues elles-mêmes de deux pouces, & larges d'un vers le bout, où eſt leur principale largeur, qui croît en s'arrondiſſant, quoiqu'elles ſoient fort étroites dans leur naiſſance. Leur couleur eſt un jaune verd, uni & luiſant. Les fleurs croiſſent en ombelles, au bout des branches, & font place, comme celles du Piment, à des grains de la groſſeur d'un Pois, ronds, verds & contenant, dans une poulpe mucilagineuſe, quatre ſemences noires, de figure irréguliere. Dans la fraîcheur de cet arbre, toutes ſes parties ſont chaudes, aromatiques, & d'un goût ſi piquant, de Girofle plus que de Canelle, qu'après les avoir mâchées un moment, on eſt obligé de prendre de l'eau pour ſe rafraîchir la bouche. Mais l'écorce ſeche eſt d'un bon uſage, & s'emploie communément dans toutes les Colonies Angloiſes. Le Canelier ſauvage de la Jamaïque croît en abondance entre Paſſage-Fort & Spanish-Town ; fort différent, répete le Naturaliſte Anglois, du *Cortex Winteranus* (89) quoique les Droguiſtes d'Europe le vendent ſous ce nom.

Canelle de l'Ile.

(89) Le véritable, & celui d'où vient ce nom, étoit une écorce apportée par le Capitaine *Vinter*, qui avoit accompagné le Chevalier Drake, dans ſon Voïage autour du Monde.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES

L'Ile produit une ſorte de Cédre, dont le bois eſt ſi poreux, quoiqu'on ne s'en apperçoive point à la vûe, que dans les Vaſes qu'on en fait, le Vin & les autres Liqueurs s'échappent preſqu'auſſitôt.

LA JAMAIQUE.

On ne doute point qu'il n'y ait des Mines de cuivre à la Jamaïque; & les Eſpagnols aſſurent que les Cloches de la grande Egliſe de Sant'-Iago en étoient ſorties : mais l'attention des Anglois ne s'eſt pas encore tournée à cette recherche. Ils ont donné plus de ſoins à celle des Mines d'argent, ſans avoir eu le bonheur de les découvrir : cependant ils ont ſû, par des témoignages certains, qu'elles ont été ouvertes par les Eſpagnols. A l'égard de l'Ambre gris, qui n'étoit pas rare autrefois ſur les Côtes de l'Ile, ils ne parlent que d'une maſſe de quatre-vingt livres, trouvée par un Artiſan, dans un lieu qui en a pris le nom de *Pointe d'Ambre gris*, où l'on ſait que les Eſpagnols alloient deux fois l'an pour en chercher. Cette groſſe maſſe étoit diviſée en deux lobes.

Quelques Voïageurs ont publié fauſſement que le terrein de cette Ile produiſoit naturellement du Tabac. Celui qu'on y a planté s'eſt trouvé meilleur qu'à la Barbade, mais ſans pouvoir paſſer pour bon. Il eſt ſi nitreux, que jamais il ne prend une belle couleur, & qu'il ſe conſerve peu. Il ſe corrompt quelquefois, dans le ſeul trajet de la Jamaïque en Angleterre. Quelquefois même, il ne peut être fumé ſans ſe mettre en flammes.

Sources chaudes & minérales.

L'Ile a des ſources chaudes, & d'autres eaux minérales, dont le Chevalier Beſtin a communiqué les propriétés à la Société Roïale de Londres. On vante beaucoup, pour la guériſon des maladies vénériennes, celle qui fut découverte en 1695. Elle ſort d'un roc, proche d'un Ruiſſeau d'eau fraîche, & ne laiſſe pas d'être ſi chaude, qu'en peu de momens on y fait cuire des œufs, des Ecreviſſes, & même de la Volaille. Sa vertu eſt merveilleuſe auſſi pour les contractions de nerfs. En vingt-quatre heures, la Noix de Galle ne la teint pas plus que le Vin de Canarie.

Entre les raretés du Païs, on compte une Plante que les Anglois nomment *Spirit-Weed*, dont la graine n'eſt pas plutôt mûre, que ſi l'on touche au Vaiſſeau qui la contient, il s'ouvre avec un bruit fort aigu, & ſe répand aſſez loin.

Habitans & Commerce de l'Ile.

Mais paſſons à l'ordre civil de la Jamaïque. Cette Ile a trois ſortes d'Habitans; les Maîtres, les Domeſtiques & les Eſclaves. On pourroit compter auſſi, dans ce nombre, les Armateurs, & quantité d'autres gens de Mer, qui parcourent ſans ceſſe les Côtes, ſoit pour tranſporter des Marchandiſes d'un lieu à l'autre, ſoit pour faire des priſes. Les Armateurs, entre leſquels on devoit autrefois le premier rang aux Flibuſtiers, ont toujours beaucoup ſervi à l'opulence de l'Ile, en y répandant des millions de Pieces de huit, dont ils ont dépouillé d'autres Colonies.

Les Maîtres de Famille, c'eſt-à-dire les Chefs de Plantations & les Négocians, vivent, non-ſeulement dans une abondance, mais avec une pompe égale à celle des plus grands Seigneurs de l'Europe. Ils ont des Caroſſes à ſix Chevaux, précédés & ſuivis d'une nombreuſe livrée, ſans y comprendre les Negres, qu'ils font courir devant eux. En un mot, ils l'emportent ſur toutes les autres Colonies, par la magnificence & le luxe,

Les Politiques d'Angleterre regrettent que les richeſſes de l'Ile ne ſoient pas plutôt emploïées à l'encouragement de l'induſtrie, & prêchent ſouvent la frugalité aux Anglois Jamaïquains ; d'autres les excuſent, & prétendent qu'avec beaucoup d'avantages naturels ſur toutes les autres Iles, le ſecours de l'induſtrie leur eſt moins néceſſaire. Qu'importe, dit-on, qu'ils donnent beaucoup à leurs plaiſirs, ſi l'or & l'argent qu'ils tirent de leur Commerce avec les Eſpagnols des Indes Occidentales, ſuppléent ſans ceſſe à cette dépenſe ? En effet, cette heureuſe facilité de s'enrichir a tant attiré de monde à la Jamaïque, que peu d'années après la Paix d'Utrecht on n'y comptoit pas moins de ſoixante mille Anglois & de cent mille Negres. Enſuite, la guerre, de nouveaux tremblemens de terre & diverſes maladies, ont arrêté cette multiplication : mais, on aſſure encore que le nombre des Habitans eſt preſque le même ; que l'Ile a dix-ſept mille Hommes, capables de potter les armes ; & que la Milice, compoſée de pluſieurs Compagnies de Cavalerie & de ſept Régimens d'Infanterie, monte à plus de ſept mille.

Le Gouvetnement & les uſages ne different point ici de ceux des autres Iles Angloiſes ; mais il y a quelque différence dans le Commerce, ſurtout pour les bois de teinture, que les Marchands de la Barbade ne peuvent ſe procurer ſi facilement. La Baie de Campêche a toujours été d'un extrême avantage pour la Jamaïque, où pendant longtems on n'a point eu d'autre embarras que d'aller abbattre & de tranſporter cette eſpece de bois, qui ſe vendoit parfaitement bien en Angleterre. A la vérité, l'Eſpagne s'eſt enſuite oppoſée à ce Commerce ; il a fallu ſoutenir les Ouvriers par des Gardes, & combattre pour la facilité du travail.

En paix, le principal Commerce de la Jamaïque avec les Eſpagnols conſiſte dans la vente des Negres, des Etoffes & des autres Marchandiſes d'Angleterre. En guerre, la ſituation de cette Ile, au centre des Poſſeſſions Eſpagnoles, lui vaut tous les avantages d'un Commerce tranquille & régulier. Il ne part point un Vaiſſeau du Continent, ou des Iles de la Monarchie d'Eſpagne, qui ne ſoit forcé de paſſer à la vûe de la Jamaïque. Un brave Commandant, avec douze ou quinze Frégates, diſent tous les Voïageurs Anglois, & preſque dans les mêmes termes, ſuffit pour enrichir notre Nation par des priſes, & pour jetter nos Ennemis dans le plus grand embarras de la pauvreté. La Flotte annuelle, qui vient de Carthagene avec l'argent du Pérou, relâchant à l'Ile Eſpagnole, d'où elle ne peut ſe rendre à la Havane ſans paſſer à l'un ou à l'autre bout de la Jamaïque, » c'eſt la » Havane qui eſt le rendez-vous de toutes les Flottes d'Eſpagne, & l'im» portance de leur jonction, pour la ſûreté d'un convoi ſi riche eſt aiſée » à concevoir : elle dépendra toujours de nous, lorſque nous ſerons maîtres » des Mers qui environnent la Jamaïque.

Quelques Voïageurs aſſurent qu'un tiers de l'Ile eſt peuplé en bonne culture. D'autres combattent cette ſuppoſition, par un raiſonnement fort ſimple. La Jamaïque, diſent-ils, contient certainement quatre millions d'acres : or s'il y en avoit treize cens mille d'habitées, la quantité de Sucre qu'on en tire, ſur le calcul commun du produit d'une acre, & le nombre des Habitans devroit être dix fois plus conſidérable qu'il ne l'eſt réel-

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Jamaïque.

lement. Ils en concluent, qu'il n'y a pas un quart de l'Ile qui soit peuplé, ou cultivé, & que la culture même n'y répond pas toujours au travail. Une autre conclusion, c'est que l'Angleterre n'a pas besoin de former de nouveaux Etablissemens, pour l'augmentation de son Sucre; elle n'a qu'à tirer parti de ce qu'elle possede, par le travail & par l'industrie. Il reste à la Jamaïque, quantité de grandes Savanes, où l'on a vû que les Indiens plantoient leur Maïz, & que les Espagnols nourrissoient leurs troupeaux: pourquoi demeurent-elles sans usage?

Quoique depuis les tremblemens de terre, Port-roïal ait perdu le titre du plus riche & du plus beau Port de l'Amérique, il a reçu assez de réparations pour consister encore en trois belles rues, traversées de plusieurs autres. On y voit une fort belle Eglise, un Hôpital pour les Matelots hors de service, un Arsenal, & des Magasins. Il est gardé par des Forts, & par une Garnison réguliere. Le Port n'a pas cessé d'être un des plus beaux & des plus sûrs du monde, où mille Vaisseaux peuvent mouiller à couvert de toute sorte de disgraces, à l'exception des Ouragans. Le Receveur Général & tous les Officiers de l'Amirauté sont toujours obligés d'y avoir leurs Bureaux, comme à Spanish-Town. Entre les précautions qu'on a prises contre de nouveaux malheurs, il est défendu d'y bâtir à moins de trente piés des marques de la haute Marée. Dans sa situation présente, Port-roïal est exactement à onze milles de Spanish-Town, cinq par eau, & six par terre. Il est à six milles de Kingston, qui fut régulierement bâti après le grand tremblement de 1692, sur un Plan du Colonel Lilly, Ingénieur en chef de l'Ile. Dans ses idées, cette Ville devoit avoir un mille de long, sur un demi mille de large, être divisée en quarrés, comme la plûpart des Villes Espagnoles de l'Amérique, & coupée par des rues fort droites. Il manque peu de chose à l'exécution de ce Plan, même pour l'étendue. Kingston a plusieurs Cours inférieures; c'est-à-dire que le Receveur Général, l'Amirauté, le Secretaire du Gouvernement & le Grand Voïer, sont obligés d'y avoir aussi leurs Bureaux. La plûpart des Négocians s'y sont retirés depuis la chûte de Port-roïal, & l'Ile n'a point de Port où l'on embarque tant de Sucre pour l'Angleterre. En un mot Kingston prospere de jour en jour. L'Etat de sa Milice porte dix Compagnies d'Infanterie, & deux de Cavalerie, qui font près d'onze cens Hommes: en la supposant formée de la moitié des Habitans, qui sont en âge de porter les armes, on conclut, par des supputations Angloises, que la Ville doit contenir onze ou douze cens Maisons. Elle n'a qu'une Eglise; mais les Juifs y ont deux Synagogues, & les Quakers un lieu d'assemblée. Elle est bordée, au Sud-Oueſt, par la Baie de Port-roïal, à dix-huit milles de Spanish-Town; douze par Mer, & six par terre.

Quoique Spanish-Town soit la résidence du Gouverneur, & le siége de l'Assemblée générale, les réparations y ont été plus lentes, parcequ'étant dans les Terres, elle ne peut avoir beaucoup de Commerce. La plûpart des Habitans sont, ou des Négocians déja fort riches, qui laissent leurs affaires entre les mains d'autrui, ou des Officiers & d'autres personnes de distinction, qui ne pensent qu'au plaisir. Aussi, dans le nombre de ses Maisons, en compte-t'on sept ou huit cens belles, & voit-on dans ses rues

une

une continuelle affluence de Caroſſes & de Chaiſes. Les Bals & les Aſſemblées ſont auſſi fréquens ici qu'à Londres. Il y a Comédie, &, ſi l'on en croit l'Hiſtorien, d'*excellens* Auteurs; éloge, dit un Critique, qu'on ne donneroit pas juſtement au meilleur Théâtre d'Angleterre. Le Palais du Gouverneur borde la grande Place, & conſiſte en pluſieurs grands Bâtimens, dont une partie eſt à double étage. C'eſt l'ouvrage du Duc de Portland, mort Gouverneur de l'Ile en 1725. Il eſt accompagné, à l'Oueſt, d'un fort beau Jardin, très ſoigneuſement entretenu; quoique dans un Païs, où le Printems eſt perpétuel, on ait peu de goût pour les agrémens de cette nature. L'Egliſe principale eſt un fort bel édifice (90), & l'on en vante beaucoup l'Orgue. On ne loue pas moins la Douane, qui eſt un Bâtiment quarré, de quarante piés ſur chaque face, où ſe tiennent auſſi les Cours de Juſtice. Mais en général les plus belles Maiſons de Spanish Town ſont baſſes, la plûpart d'un ſeul étage, par la crainte où l'on eſt ſans ceſſe de quelque nouvel Ouragan. Elles ſont ordinairement lambriſſées des bois les plus précieux. Chacune a ſon Perron, où l'on monte par quelques degrés, & qui ſert d'abri contre la chaleur du jour, ou vers le ſoir à prendre le frais. Dans tous les Actes publics, Spanish-Town conſerve ſon ancien nom Eſpagnol, *Sant'Iago de la Vega*.

Oriſtan & Séville, deux grandes & belles Villes du tems des Eſpagnols, n'ont jamais été relevées de leurs ruines. Une partie de l'eſpace, qu'elles occupoient, produit aujourd'hui du Sucre.

Les Anglois ont jetté les fondemens d'une autre Ville, à *Bagual*, dans la Paroiſſe de Sainte Anne; mais on doute qu'elle s'acheve jamais. *Free-Town* en eſt une autre, dont on ne vante pas la grandeur, dans la Paroiſſe de Saint David. Paſſage-Fort, dans la Paroiſſe de Sainte Catherine, ne s'eſt pas non plus fort aggrandie, & conſiſte encore en cinquante ou ſoixante Maiſons; quoique ſa ſituation, pour s'embarquer en allant de Spanish Town à Port-roïal ou à Kingſton, ſemblât lui promettre un meilleur ſort. *Carlile*, dans la Paroiſſe de Vere, n'eſt pas devenue plus conſidérable. On y avoit bâti un Fort, qui tombe en ruines. *Tichfield*, petite Ville qui doit ſon nom (91) à la Ducheſſe de Portland, eſt ſituée près de Port Antonio, & défendue par un Fort très régulier, où l'on entretient une petite Garniſon.

On ne fait monter les revenus publics de l'Ile, qu'à ſept mille livres ſterling; ce qui ſemble peu proportionné aux richeſſes de la Colonie. S'il en faut croire les Voïageurs de la Nation, il ſe trouve d'anciens Habitans, qui peuvent paſſer pour les plus riches Particuliers du Monde. On nomme un Beikfort, qui poſſédoit, il y a quelques années, vingt-deux Plantations, dans leſquelles on comptoit plus de douze cens Eſclaves; & ſon

(90) Les Egliſes de Spanish Town ſont en forme de Croix, avec un petit Dôme au milieu. Mais les Voïageurs ajoutent que le Clergé du Païs eſt peu occupé de ſa profeſſion, & que rarement les portes des Egliſes ſont ouvertes. Quelle honte, s'écrie l'Auteur d'une Relation, quand on conſidere combien de mille livres ſterling les Habitans paient, pour les Egliſes & pour les Prêtres!

(91) Tichfield eſt le nom d'un beau Château de la Province de Hampshire en Angleterre, qui appartenoit alors au Duc de Portland.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

argent, en Banque, ou diverſement placé, montoit à plus d'un million & demi de livres ſterling. Le même Ecrivain aſſure qu'annuellement, il y a cinq cens Vaiſſeaux emploïés au ſeul Commerce du Sucre, & que chacun étant d'environ deux cens tonneaux, le total monte tous les ans à cent mille. Mais ce calcul eſt combattu par d'autres Obſervateurs, qui le réduiſent à la moitié. On a commencé à mettre auſſi le Caffé au rang des plus avantageuſes productions de l'Ile. Il s'en tranſporte déja beaucoup; & l'on ſe flatte qu'avec le tems il ſuffira pour la conſommation de tous les Domaines Anglois.

La Jamaïque.

Vaiſſeau de l'Aſſiento & ſon Commerce.

Le Vaiſſeau de l'Aſſiento étoit une ſource intariſſable de richeſſes pour la Jamaïque, & le regret de ſa ſuppreſſion dure encore. Aujourd'hui que cette branche du Commerce eſt coupé, on ne fait plus difficulté de nous apprendre comment à l'occaſion d'un ſeul Vaiſſeau, dont la charge étoit bornée, les Anglois avoient trouvé le moïen d'établir une vente ſans fin. Premierement, ils le faiſoient ſuivre, par quantité d'autres, qui lui fourniſſoient, pendant la nuit, de nouvelles Marchandiſes, à meſure que les ſiennes étoient vendues. En ſecond lieu, divers Particuliers, chargés de Negres & d'autres biens pour leur propre compte, ſe rendoient ſur la Côte de Porto-Belo, au tems de la Foire, ou dans une petite Ile, nommée le Quai des Singes, qui offre un fort bon Port, à quatre lieues de cette Ville. Le Patron Anglois faiſoit avertir delà les Marchands, par quelqu'un de ſes gens qui parloit Eſpagnol & qui en prenoit l'habit. On convenoit du tems, & du lieu où les Chaloupes du Vaiſſeau devoient ſe rendre avec les Marchandiſes. Toutes les conventions s'exécutoient de bonne-foi; c'eſt-à-dire que les Eſpagnols venoient faire d'abord leur marché à des prix fixes, & que retournant enſuite à la Ville, ils en revenoient avec de l'argent, qu'ils donnoient en prenant les Marchandiſes. Cette Foire clandeſtine duroit quelquefois ſix ſemaines entieres; car, de Porto-Belo, l'avis alloit juſqu'à Panama, d'où venoient quantité d'autres Eſpagnols, qui traverſoient l'Iſthme en habits de Païſans, conduiſant des Mulets, avec leur argent dans les Paniers. S'ils rencontroient quelques Officiers roïaux, ils ne laiſſoient voir que des vivres, qu'ils feignoient de porter à Porto-Belo: mais le plus ſouvent ils voïageoient la nuit, par les bois & les chemins détournés. Dans leur marché avec les Anglois, ils ne manquoient point de ſtipuler qu'on leur feroit des Ballots commodes, & qu'on leur fourniroit des vivres pour leur retour. Ainſi toute l'Amérique Eſpagnole ſe rempliſſoit de Marchandiſes, qui ne paſſoient point par les Douanes. Une preuve fort ſimple du profit extrême, que les Marchands des deux Nations en tiroient, c'eſt que les Eſpagnols du Continent & les Anglois de la Jamaïque s'expoſoient à toutes ſortes de haſards pour acheter & pour vendre. On cite l'exemple d'un Vaiſſeau, qui, ſur un fond de deux mille livres ſterling, en gagna ſix mille dans l'eſpace de deux mois.

§ VII.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS A LA BARBADE.

LES Anglois, quoiqu'établis les premiers dans cette Ile, conviennent avec tous les Hiſtoriens, qu'elle fut découverte par les Portugais. Sa ſituation leur offrant un lieu de rafraîchiſſement commode, dans leurs Voïages au Breſil, ils y laiſſerent quelques Porcs, qui, ſuivant la plûpart des Relations, y multiplierent ſi prodigieuſement, qu'à l'arrivée des Anglois l'Ile en étoit remplie. Mais un Obſervateur judicieux traite ce récit de fiction, parcequ'il eſt certain, dit-il, que la Barbade (92) étoit couverte de bois, dont les arbres portoient peu de fruits pour la ſubſiſtance de ces Animaux. Il ajoute qu'en 1696, un Anglois, qui avoit été du premier Etabliſſement, racontoit à des perſonnes dignes de foi, ſur le témoignage deſquelles il ſe fonde, que dans cette origine de la Colonie, il avoit ſouhaité de la viande fraîche avec tant de paſſion, qu'il auroit vendu ſa liberté pour en obtenir; beſoin, dit l'Obſervateur, dans lequel il n'auroit pû tomber, ſi les Porcs avoient été en ſi grand nombre dans l'Ile. D'ailleurs cet ancien Habitant confirmoit que les Bois y étoient tels qu'on vient de les repréſenter.

Premier Etabliſſement des Anglois.

Comme on ne trouve aucune trace du tems, où les Portugais découvrirent la Barbade, ni même de l'année où les Anglois y deſcendirent pour la premiere fois après eux, on juge qu'elle fut découverte en 1521, par Alvarez Cabral, lorſqu'étant parti pour les grandes Indes, il fut pouſſé ſur les Côtes du Breſil. A l'égard des Anglois, quoiqu'on ne puiſſe fixer l'année de leur poſſeſſion, on eſt ſûr qu'elle n'eſt pas fort au-deſſous du regne de Jacques I; car il paroît, par un Acte de cette Colonie même, qu'elle fut établie en 1626. Ce qu'on ſait de plus certain ſur ſon origine, c'eſt que le Chevalier Guillaume *Courteen*, revenant de Fernambuc en 1624(93) fut jetté ſur la Côte de l'Ile. Courteen étoit un des plus fameux Négocians de ſon ſiecle. Il ne revint point dans ſa Patrie, ſans y publier ſa découverte; & ſur ſon témoignage, diverſes perſonnes de tous les ordres entreprirent d'y former un Etabliſſement. *Ligon*, le premier dont on ait une Relation de la Barbade, dit poſitivement que le Chevalier Courteen y mouilla; qu'il y deſcendit, pour la viſiter; qu'il la trouva ſi couverte, que ſes gens ne pûrent trouver, dans les Bois, un lieu propre à contenir leurs Tentes, & qu'il n'y vit point d'autres Animaux que des Porcs, qui étoient

(92) Ce nom vient des Portugais; & de quelque maniere qu'il ait pû ſe corrompre, on croit qu'ils ont voulu exprimer la barbarie de l'Ile, plutôt que celle des Habitans, car on n'y a jamais trouvé aucune marque qu'elle ait été habitée par les Caraïbes.

(93) On nomme cette année, parceque c'eſt celle où les Hollandois s'établirent au Breſil, & que ce fut apparemment ſous leur protection que Courteen fit le Voïage de Fernanbuc. On ſait qu'auparavant les Eſpagnols & les Portugais défendoient, ſous peine de mort, aux Etrangers, de mettre le pié dans cette partie du Continent. D'un autre côté Jacques I étant mort en 1625, on ne voit point d'autre année à laquelle on puiſſe rapporter le Voïage de Courteen.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Barbade.

en fort grand nombre ; ce qui n'eſt pas ſurprenant, ajoute Ligon, parceque les fruits & les racines, qui croiſſent dans l'Ile, leur fourniſſoient une nourriture abondante. Mais ſur ce dernier point, outre le témoignage de l'ancien Habitant, tous les Voïageurs conviennent qu'il n'y croît naturellement aucune autre Herbe que du Pourpier ; & Ligon l'avoue lui-même dans un autre endroit de ſa Relation.

Les premiers Colons n'eurent pas peu de peine, à nettoïer un terrein couvert d'arbres & de ronces. Ils commencerent par y planter des Patates, des Plantains & du blé d'Inde, avec quelques arbres fruitiers ; mais les ſecours d'Angleterre furent ſi lents & ſi peu certains, qu'ils ſe virent réduits plus d'une fois à la derniere néceſſité. Le Comte Guillaume de Pembroke avoit été un des plus ardens pour la fondation d'une Colonie ; & quoiqu'il ne paroiſſe point qu'il eût obtenu du Roi des Lettres de conceſſion, il avoit fait prendre poſſeſſion, pour lui-même, d'une grande partie de l'Ile. Il y chargea de ſes intérêts un Officier nommé *Canon*, qui paſſe pour le premier Gouverneur de la Colonie. Dans cette origine, on trouva, non des reſtes de Cabanes Indiennes, ou d'autres marques d'Habitation, mais quelques vaſes de terre, de différentes grandeurs, & travaillés avec tant d'art, que malgré la connoiſſance qu'on avoit déja de l'élégante poterie des Caraïbes, on ne pût les prendre pour l'ouvrage de ces Barbares. Canon jugea qu'ils y avoient été apportés par quelques-uns des Negres que les Portugais amenoient des Côtes d'Afrique, & ſe ſouvint d'en avoir vû de la même forme dans le Païs d'Angola, où les Habitans ſont d'une ſinguliere induſtrie. Cependant Ligon, qui rapporte ce trait, n'en eſt pas moins perſuadé que ces vaſes venoient des Caraïbes. » Il eſt certain, dit-» il, qu'il y a des endroits de l'Ile, d'où l'on peut, dans un tems ſerein, » voir parfaitement l'Ile de Saint Vincent ; & ſi nous pouvons la voir, » pourquoi ſes Habitans ne pourroient-ils pas nous voir auſſi ? Or tout le » monde ſait que les Caraïbes, qui ont toujours été en poſſeſſion de cette » Ile, ſe hazardent facilement à naviger vers tous les lieux qu'ils peuvent » voir, & où ils peuvent arriver avant la nuit, après s'être embarqués de » fort grand matin.

La nouvelle Colonie tomba bientôt dans un ſi grand embarras, qu'elle ſe vit forcée d'abandonner ſes Etabliſſemens, ou de ſe ſoumettre au Comte de Carlile, un des Favoris de Jacques I. Ce Seigneur aïant obtenu du Roi la propriété de l'Ile, en vendit les terres à tous ceux qu'il trouva diſpoſés à s'y tranſporter, ou confirma dans leur poſſeſſion ceux qui voulurent la tenir de lui. Les premiers Habitans s'étoient établis au fond de la Baie, où *Bridge-Town* exiſte aujourd'hui, & le long du même rivage ; de ſorte que toutes les autres parties de l'Ile étoient encore à peupler. Elles furent bientôt reconnues ; & l'agrément du Païs y attira tant de monde, qu'on n'a point d'exemple d'une Colonie, dont la formation ait jamais été ſi prompte. Mais on regrette beaucoup ici pour l'intérêt hiſtorique, que le malheur de Bridge-town, cauſé en 1666 par un incendie qui ruina preſqu'entierement cette Ville, ait entraîné la perte de tous les Actes publics de la Colonie. Le Gouvernement de l'Ile aïant été plus de trente ans entre les mains du Seigneur Propriétaire, ces monumens n'étoient pas venus aux Archives de

Tom XV in 4.o N.o 17.

Tome 15. in 8.o Page 567.

def. - def.

Londres. On n'a, pour se conduire dans le reste de cet article, que les Relations des Voiageurs, & quelques traits tirés des autres Histoires.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Après les travaux nécessaires à la subsistance humaine, la premiere occupation des Habitans avoit été de planter du Tabac : mais il se trouva si mauvais, qu'il ne se vendoit presque point en Angleterre, ni dans les Païs étrangers. Ainsi le travail & l'industrie de plusieurs années ne produisirent aucun fruit. Les Bois étoient encore d'une épaisseur, qui décourageoit les plus laborieux Ouvriers. Chaque arbre étoit si gros, qu'il demandoit beaucoup de bras pour l'abbattre, & lorsqu'il étoit abbatu, les branches formoient une autre difficulté. Il se passa près de vingt ans, pendant lesquels on parvint à peine à former quelques Plantations d'Indigo (94).

La Barbade.

Culture de l'Isle.

Ce ne fut que vers l'an 1650, qu'on vit prospérer les Cannes de Sucre, dont on n'avoit fait encore que de malheureux essais. Quelques-uns des plus industrieux Habitans trouverent le moïen de faire venir du plant de Fernanbuc : il multiplia fort heureusement ; mais le secret de la Fabrique n'étant pas connu, on fut encore deux ou trois ans à tirer parti de ces nouvelles Plantations. Enfin, par les instructions d'un Hollandois, venu du Bresil, & par diverses informations qu'on recueillit chez les Etrangers, on se forma des méthodes, qui ont passé longtems pour les plus parfaites. » Lorsque je sortis de l'Ile, dit Ligon, les Cannes étoient ameliorées. On » connoissoit quand elles étoient mûres, ce qui n'arrivoit que dans l'es» pace de quinze mois ; au lieu que d'abord on les recueilloit à la fin de » l'an : erreur pernicieuse au bon Sucre, car manquant de la douceur » qu'il doit avoir, il étoit maigre & ne pouvoit se garder. Ce n'étoit que » des *Mascouades*, humides, crasseuses, & si mal purifiées, qu'elles étoient » rejettées des Marchands. Mais avant notre départ, on étoit devenu si » expert, qu'on entendoit la maniere de les cuire, de les purifier & de » les blanchir ». Ce progrès du savoir & de l'industrie, dans l'espace de trois ans, fit changer tout-d'un-coup l'Ile de face. On en peut juger par la vente d'une Habitation de cinq cens acres, qui s'étoit donnée auparavant pour quatre cens livres sterling, & dont une seule moitié fut vendue ensuite sept mille.

Elle s'accorde & se fortifie.

La Colonie reçut aussi de grands accroissemens pendant les guerres ci-

(94) A mon arrivée, dit Ligon, nous trouvâmes qu'on n'y avoit encore planté que des Patates, du Maiz & des *Bananiers*, entre les branches des arbres, qui demeuroient étendus sur la terre ; ce qui fait voir combien il s'en falloit que l'Ile fût toute défrichée. Il y avoit pourtant de l'Indigo, & si bien préparé, qu'il s'étoit vendu à prix raisonnable en Angleterre, comme aussi leur coton & leur bois, qui se trouverent de fort bonnes Marchandises. Les Bananistes sont une espece de Pois, venus de l'Ile de ce nom, qui est une de celles du Cap Verd. Ils sont communs aussi au Sénégal ; & les François de Saint Christophe les nommoient *Bois de sept ans*, parcequ'ils rapportent sept ans de suite sur la même tige ; après quoi l'on en seme d'autres. Ces quatre sortes de denrées, les seules que la Colonie eut pour le Commerce, ne laisserent pas d'engager quelques Navires à s'y rendre, dans l'espérance d'en tirer quelque profit par des échanges, pour des instrumens & des ustensiles, pour du fer, de l'acier, des habits, des chemises, des souliers, des chapeaux & autres choses dont les Habitans pouvoient avoir besoin ; desorte qu'aiant commencé à goûter la douceur de ce Commerce, ils s'attacherent fortement au travail, & vécurent avec plus d'aise & de commodité.

Voiages et Etablissem. aux Antilles.

viles d'Angleterre, par l'arrivée de quantité de Familles, qui vinrent y chercher un asyle contre les persécutions du Parti qu'elles avoient refusé d'embrasser. On fit attention alors que l'Ile étoit sans défense, & l'on se hâta d'élever quelques Redoutes sur les Côtes, dans les lieux où elles n'étoient pas naturellement fortifiées.

La Barbade.

Un Officier de l'Ile, nommé *Burrough*, qui se donnoit pour Soldat & pour Ingénieur, entreprit de les fortifier plus régulierement, & de les munir d'une artillerie suffisante, à condition qu'il jouiroit, pendant sept ans, d'un impôt, qui fut accordé par le Gouverneur & l'Assemblée générale : il travailla sur ce plan ; mais lorsqu'il eut achevé son Fort, avec beaucoup de dépense, des Ingénieurs plus habiles, qui arriverent dans la Colonie, le trouverent dangereux pour sa sûreté, parceque commandant tout le Port sans être capable de se défendre de lui-même, il pourroit être pris facilement & servir contre ceux qu'il devoit mettre à couvert. Il fut abbatu ; & l'Ile se vit obligée à de nouveaux frais, pour faire, à sa place, des tranchées, des remparts, des palissades, des ouvrages à corne, des courrines & des contr'escarpes. On fit, dans une autre situation, trois bons Forts ; l'un pour servir d'Arsenal, & les deux autres pour la retraite des Habitans dans l'occasion.

Division de l'Ile.

Ce fut alors que la Colonie, se voïant tranquille dans ses possessions, établit un Conseil pour l'administration de la Justice. L'Ile fut divisée en quatre districts, & onze Paroisses, dont chacune devoit fournir deux Membres à l'Assemblée. On bâtit des Eglises & d'autres édifices publics. Un Commerce, qui commencoit à s'étendre dans toutes les parties du Monde, donna tant de facilité pour s'enrichir, qu'un Habitant, nommé Drax, sollicité de retourner à Londres par les Parens qu'il y avoit laissés, promit de les satisfaire, lorsqu'il auroit acquis dix mille livres sterling de rente, & tint parole sur ces deux points. Les secours, pour arriver à ces immenses fortunes, étoient quelques Domestiques Blancs, des Negres, & des Esclaves Indiens. On recevoit les premiers d'Angleterre, les seconds d'Afrique ; mais les troisiemes étoient des Caraïbes qu'on enlevoit sur le Continent, ou dans les Iles voisines, quelquefois par artifice, souvent avec violence, & toujours par des voies odieuses. Les Anglois confessent eux-mêmes, qu'étant en horreur à ces misérables Indiens, il n'y avoit que la Pirarerie & les invasions qui en pûssent forcer un petit nombre à les servir (95).

Dureté des Anglois pour leurs Negres.

D'ailleurs ils les traitoient avec une dureté sans exemple. Les Negres, qui n'étoient pas mieux traités, quoique déja plus nombreux que leurs Maîtres, en conçurent tant de rage, que pour se vanger, autant que pour recouvrer leur liberté, ils formerent, en 1649, le dessein de les égorger tous. Cette conspiration fut conduite avec tant de secret, que la veille du jour qu'ils avoient choisi pour le massacre, toute la Colonie étoit encore sans défiance. Mais un des Chefs mêmes du complot, troublé par la crainte, ou peut-être attendri pour son Maître par quelques bienfaits qu'il en avoit reçus

Conspiration.

(95) The first they had from England, the second from Africa, and the last from the Continent, or the neighbouring Islands, by stealth or violence, and always with dishonour ; for the charibeans abhorred the English for imposing their yoke upon them ; and t'vas very few, they could get into their power by their piracies and invasions.

le même jour, lui découvrit le danger qui le menaçoit. Des Lettres, répandues avant le soir dans toutes les Plantations, avertirent les Anglois, qui profiterent de la nuit suivante pour arrêter tous leurs Negres dans les Loges; & dès le lendemain, ils en firent exécuter dix-huit. Une justice si prompte fit rentrer tous les autres dans la soumission. On rapporte un trait, qui n'avoit pas peu contribué à nourrir leur haine. Quelques Anglois, aïant débarqué au Continent pour enlever des Esclaves, furent découverts par les Indiens du Canton, qui, jugeant de leur dessein, tomberent sur eux, en tuerent une partie, & mirent le reste en fuite. Un jeune Homme, longtems poursuivi, se jetta dans un Bois, où il rencontra une jeune Indienne, qui le prit en affection à la premiere vûe, & qui l'aïant dérobé à la poursuite de ses Ennemis, le nourrit secretement pendant quelques jours, jusqu'à l'occasion qu'elle trouva de le conduire vers la Mer. Il y retrouva ses Compagnons, qui attendoient, à l'ancre, le retour de ceux qu'ils avoient perdus. La Chaloupe vint le prendre à terre; & l'Indienne, entraînée par l'amour, ne fit pas difficulté de se laisser conduire au Vaisseau avec un Homme qui lui devoit la vie, & dont elle pouvoit attendre du moins une juste reconnoissance. Les Anglois retournerent à la Barbade, où le jeune Homme ne fût pas plutôt arrivé, qu'il la vendit pour l'esclavage. Ligon, qui étoit alors dans cette Colonie, fut indigné d'une action si noire, & ne douta point qu'elle n'eût fait la même impression sur tous les Esclaves de l'Ile. Il fait une peinture intéressante de la beauté de l'Indienne, qui se nommoit *Yarico*. » Elle ne demeura pas, dit-il, sans admirateurs: un Domestique blanc, de son Maître, en eut un Enfant; » & lorsqu'elle fût prête à le mettre au monde, elle se retira seule dans » un Bois, d'où elle revint, trois heures après, avec le fruit de ses amours, » qu'elle portoit gaîment dans ses bras, & qui promettoit d'être quelque » jour d'aussi belle taille que sa Mere. Les Esclaves Indiens n'étoient » pas en assez grand nombre pour entreprendre de la vanger; mais ils » avoient trouvé le moïen de communiquer leur ressentiment aux Negres.

Le même Voïageur assure qu'en 1650 on comptoit déja cinquante mille Habitans dans la Colonie; qu'on y voïoit des Habitations qui pouvoient porter le nom de Villes, divisées en plusieurs grandes rues, dont la plûpart étoient bordées de belles Maisons; qu'on auroit pris même l'Ile entiere pour une grande Cité, parceque les édifices y étoient à peu de distance les uns des autres; qu'il y avoit des Foires & des Marchés; que les boutiques y étoient remplies de toutes sortes de Marchandises, & que dans la maniere de bâtir, comme dans les usages, on affectoit de se conformer aux modes de Londres.

Ces progrès, dans l'espace de vingt ans, causent de l'admiration; mais on nous fait remarquer aussi qu'il n'en a pas été de cet Etablissement comme de la plûpart des autres Colonies de l'Europe, dont on doit l'origine à l'indigence de leurs premiers Habitans, qui n'y portoient que du chagrin & de la misere. Pour former une Plantation à la Barbade, il falloit un fond considérable. On n'alloit pas s'y établir pour commencer sa fortune, mais pour achever de s'y enrichir; surtout, il n'étoit pas question d'y chercher la liberté de conscience: aussi ne vit-on pas l'Ile peuplée

Voïages et Etablissem. aux Antilles. la Barbade.

Noire ingratitude d'un Anglois.

Progrès de la Colonie.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. la Barbade.

de Puritains, comme la Nouvelle Angleterre & quelques autres Colonies Angloiſes ; la plus grande partie des anciens Colons étoient Partiſans de l'Egliſe Anglicane, & ce que les Anglois nommoient alors des *Roïaliſtes*. Si l'on y ſouffrit quelques Parlementaires, ce fut à condition d'y vivre paiſiblement : & pendant longtems il y eut des amendes établies pour ceux qui faiſoient aux autres quelque reproche offenſant. Cependant, la bonne intelligence ne ſe ſoutint point après la mort du Roi ; & malgré les Roïaliſtes, qui reconnurent d'abord Charles II, une Flotte de l'Uſurpateur vint faire triompher les Parlementaires. Enfin la Famille roïale étant remontée ſur le trône, Charles II acheta la propriété de la Barbade des Héritiers du Comte de Carlile, en leur y laiſſant un revenu annuel de mille livres ſterling ; & ſes ſucceſſeurs ont continué d'en jouir depuis, avec tous les droits de l'autorité ſuprême.

Deſcription de l'Ile de la Barbade.

La variété des opinions, ſur la ſituation de cette Ile, a rendu les derniers Voïageurs fort attentifs à chercher la vérité, dans une confuſion de témoignages qui faiſoit peu d'honneur à leur Nation. Ligon place la Barbade à treize degrés trente & une minutes de latitude Septentrionale, & lui donne dans ſa plus grande longueur, un peu plus de vingt-huit milles, ſur dix-ſept dans ſa plus grande largeur. Un autre Anglois, qui avoit fait auſſi le voïage de l'Ile, l'a miſe à treize degrés vingt minutes, & ne lui a donné que vingt-quatre milles de long ſur quinze de large. Robbe & d'autres Géographes François la placent à dix-ſept degrés, & lui donnent environ trente lieues de circonférence. D'autres obſervations, publiées en Angleterre, fixent la ſituation de la Barbade entre les treize & les quatorze degrés, en mettant la partie du Sud ſous les treize degrés dix minutes, & celle du Nord ſous les treize degrés vingt-ſept minutes : elles lui donnent vingt-un milles de longueur, depuis la pointe qui eſt au-deſſous du Canton de *Carew*, au Sud-Sud-Eſt, juſqu'au terrein de *Dowden* au Nord-Nord-Oueſt ; douze de largeur, depuis la Pointe de *Needham* juſqu'au Roc de *Conger* ; & ſoixante-quinze milles de circonférence. Un Voïageur plus moderne ne conteſte point cette derniere latitude ; mais, fondé ſur ſes propres obſervations, & ſur celles de pluſieurs perſonnes dont il vante l'exactitude, il compte vingt-huit bons milles de long, depuis la Baie d'Oſtin au Sud-Eſt juſqu'à celle de Cliff dans la Paroiſſe de Sainte Lucie au Nord-Oueſt ; leſquels multipliés, dit il, par douze, qu'il reconnoît pour la largeur, font trois cens trente-ſix acres quarrées ; en tout 215040 acres. Mais d'autres aſſurent que ce calcul, quelque juſte qu'il puiſſe être en Arithmétique, ne l'eſt pas réellement en lui-même, & qu'en tout, l'Ile ne contient pas plus de cent mille acres ; diminution, qu'ils attribuent à l'inégalité de largeur, entre la partie du Nord-Oueſt, où elle eſt moindre, & la partie du Sud-Eſt où elle eſt beaucoup plus conſidérable.

De toutes les Iles Caraïbes, la Barbade eſt la plus éloignée ſous le vent, à l'exception de Tabago, qu'on met auſſi dans ce nombre. Sa forme eſt ovale ; large, comme on vient de la repréſenter, du côté méridional, & ſe rétréciſſant vers le Nord, avec une courbure à l'Eſt. Les Iles les plus voiſines ſont Saint Vincent & Sainte Lucie. On a déja remarqué, avec Ligon, que

que dans un jour ſerein, la Barbade & Saint Vincent peuvent être vûes l'une de l'autre. La plus proche partie de Continent eſt Surinam. En général, le terrein de la Barbade s'éleve comme par degrés ; uni dans quelques endroits, montueux en d'autres, mais offrant partout une fort belle perſpective, & revêtu d'une continuelle verdure. On croit devoir commencer la Deſcription particuliere, par celle de la Capitale.

Deſcription de Bridge-Town.

Bridge-Town (96), appellé d'abord *Saint Michel*, du nom de ſon Egliſe Paroiſſiale, qui fut dédiée au Chef des Anges, eſt ſitué par les douze degrés cinquante-cinq minutes de latitude Nord, au fond d'une Baie qu'ils nomment communément la Baie de Carlile. Il ſemble que dans le choix du terrein, on avoit fait moins d'attention à la ſanté qu'à la commodité des Habitans ; ſa diſpoſition, qui le rend un peu plus bas que le rivage, l'expoſoit tellement aux inondations de la Marée, qu'il n'étoit jamais ſans un grand nombre de Lagunes & de Mares d'eau ſalée, dont il s'élevoit des vapeurs fort nuiſibles ; mais à force de travail, on eſt parvenu à deſſécher ces parties marécageuſes, & même à fermer le paſſage aux eaux de la Mer. S'il reſte un Marais bourbeux à l'Eſt de la Ville, il vient des débordemens extraordinaires, qui l'inondent quelquefois elle-même, & contre leſquels on n'a pû trouver encore de défenſe. Elle eſt à l'entrée d'une Vallée, qui s'étend de pluſieurs milles dans les terres, & qui ſe nomme la Vallée de Saint George. On y voïoit, il y a quelques années, une petite Riviere, qui tomboit dans la Baie de Carlile près du Pont, & qui, étant aſſez profonde pour recevoir des Chaloupes, procuroit toutes ſortes d'avantages aux Plantations de la Vallée ; mais elle eſt aujourd'hui tout-à-fait bouchée ; & perſonne ne ſe croïant obligé d'y apporter remede à ſes propres frais, on attend que le Gouvernement faſſe cette dépenſe.

On nous repréſente la Capitale de la Barbade comme une belle & grande Ville, compoſée d'environ douze cens Maiſons, la plûpart de pierre. Les rues en ſont larges & les Maiſons hautes. On aſſure que les loïers n'y ſont pas moins chers qu'à Londres. Tous les Voïageurs vantent la diſpoſition & la propreté des Quais. Les Forts maritimes ſont ſi bien conſtruits, que la Ville n'auroit rien à craindre du dehors, s'ils étoient fidelement entretenus, & munis avec plus de ſoin. Le premier, qui ſe nomme le Fort-James, & qui eſt ſitué près du Quai *Steward*, eſt monté de dix-huit Canons : on y voit une très belle ſalle, bâtie pour le Conſeil, ſous le Gouvernement de Mylord Gray. Le Fort de *Wiloughby* occupe une petite langue de terre, qui s'avance dans la Mer, & n'a que douze Canons. Le reſte de cette Côte, juſqu'au Fort *Needham*, qui a vingt Canons, eſt défendu par trois batteries. Au-deſſus, & moins proche du rivage, on avoit commencé à grands frais une forte Citadelle, ſur le bruit d'une attaque dont l'Ile ſe croïoit menacée ; mais il paroît que cette entrepriſe eſt demeurée ſans exécution, & qu'elle s'eſt évanouie avec le danger. La Ville eſt défendue, à l'Eſt, par un petit Fort de huit Canons, qui font ſa principale ſûreté contre les invaſions du dehors, & contre les mouvemens domeſtiques. Il n'y a point de Marchands qui ne croient leurs Magaſins hors

(96) C'eſt-à-dire, Ville du Pont.

d'atteinte, ſous cette protection ; & leur confiance, bien ou mal fondée, ſert, dit-on, à rendre Bridge-Town la plus riche Ville des Iles ſous le Vent.

Son Egliſe eſt de la grandeur du commun des Cathédrales d'Angleterre : l'Orgue, d'une ſinguliere beauté ; le Clocher, majeſtueux ; & l'on ne vante pas moins un beau carillon de ſept cloches, qu'on donne pour un ouvrage moderne. Bridge-Town eſt la réſidence du Gouverneur, le Siége du Conſeil & de l'Aſſemblée générale, & le centre de toutes les affaires de l'Ile. On nous fait juger du nombre de ſes Habitans, par ſa Milice, qui eſt de douze cens Hommes, pour la Ville & pour tout le Quartier de Saint Michel : elle porte le nom de Régiment Roïal, ou des Gardes à pié. On ajoute, en un mot, que ſi la Ville de Bridge-Town étoit ſituée dans un lieu auſſi ſain, qu'il eſt ſûr & commode, elle ſeroit la plus belle & la meilleure Place des Colonies Augloiſes, comme elle en eſt la plus riche.

La Baie de Carlile, dont elle occupe le fond, eſt aſſez ſpacieuſe pour contenir cinq cens voiles. Elle avoit un Môle, qui, prenant du Fort James, s'étendoit aſſez loin dans la Mer, mais il fut entierement détruit, en 1694, par un ouragan. A l'Eſt de la Ville, on trouve, à peu de diſtance, un Magaſin de pierre, bien gardé, où l'on entretient une groſſe proviſion de poudre. Du même côté, à quatre milles du Pont, la Paroiſſe de Saint Georges ſe préſente dans une délicieuſe Vallée ; & ſur le chemin, à moins d'un mille de Bridge-Town, on rencontre une belle Maiſon, nommée *Pilgrime*, que l'Aſſemblée Générale a fait bâtir pour le Gouverneur. Du côté du Sud, à la diſtance d'un mille & demi du Pont, on en voit une autre, nommée *Fontabelle*, que la Colonie louoit auparavant du Colonel Valrond, pour le même uſage. Du Pont à Fontabelle, le rivage eſt bordé d'une tranchée avec un Parapet, & Fontabelle même eſt défendue par une Batterie de dix Canons. Delà, la tranchée continue juſqu'à *Chace*, où l'on trouve une autre Batterie de douze pieces. Enſuite les Côtes de la Baie de Mellow, qui ne ſont que des rochers eſcarpés, ſervent de fortifications naturelles. Depuis Maxuell, près de Chace, il regne une chaîne de Montagnes juſqu'au Canton d'Harriſon, qui eſt la plus occidentale Plantation de l'Ile.

La Baie de Mellow a ſa Batterie de douze Canons, & delà une tranchée juſqu'à *Hole*, petite Ville à huit milles de Saint Georges, & ſept de Bridge-Town. Elle conſiſte dans une rue qui deſcend juſqu'au rivage, & qui s'y joint à une autre, compoſées toutes deux d'environ cent Maiſons. Cette Rade eſt bonne, & commode ſurtout pour les Plantations de la Paroiſſe de Saint Thomas, qui l'emploient pour l'embarquement de leurs Marchandiſes. L'Egliſe de Hole, qui paſſe pour belle, & qui eſt dédiée à Saint Jacques, fait quelquefois donner à cette Ville le nom de *James-Town* (97). Son Port eſt défendu par un Fort de vingt-huit Canons ; & par une Batterie de huit, à *Church-Point*, proche de l'Egliſe.

De Hole à la Paroiſſe de Saint Thomas, qui en eſt à l'Eſt, on compte un mille & demi ; & ſix de Saint Thomas à *Speight*. La tranchée continue encore, le long du rivage, depuis Church-Point juſqu'à la Plantation

(97) Ville de Saint Jacques.

d'*Allen*, au-deſſous de laquelle on trouve un Fort de douze Canons, nommé *Queen's-Fort* ou Fort de la Reine; & delà, une autre tranchée, avec ſon Parapet, conduit à la Baie de *Reid*, qui a ſon Fort, monté de quatorze Canons. La tranchée va d'ici au Canton de *Scot*, muni d'un Fort & de huit Canons; enſuite au Canton de *Baily*, qui n'a qu'une Batterie ſimple, comme celui de *Benſon* qui le ſuit. De Benſon, la tranchée continue juſqu'à la Baie d'*Heathcot*, où l'on trouve un Fort de dix-huit Canons, proche de Speight, & pour la ſûreté de cette Ville.

Speight, qui eſt ſitué à trois milles & demi de Hole, portoit autrefois le nom de *Petit Briſtol*, & paſſe pour la principale Ville de l'Ile après Bridge-Town. Elle conſiſte en quatre rues, dont trois aboutiſſent au rivage, & qui contiennent enſemble plus de trois cens Maiſons. Dans ſon origine, elle étoit le Port favori des Navires de Briſtol; & les Ecoſſois de la Colonie y faiſoient embarquer toutes leurs Marchandiſes pour l'Angleterre. Ce concours y fit bâtir quantité de Magaſins, & la mit dans un état floriſſant: mais enſuite, Bridge-Town aïant attiré la plus grande partie du Commerce, elle eſt tombée par degrés. On ne laiſſe pas d'y voir encore une belle Egliſe, dédiée à Saint Pierre, qui donne ſon nom à l'un des cinq Quartiers de l'Ile; & l'on y tient, tous les mois, une Cour de Juſtice pour cette diviſion. La Ville eſt défendue par deux Forts, outre celui d'Heathcot; l'un, placé au centre; l'autre, à l'extrêmité Septentrionale, monté de vingt-huit Canons. Près de la Ville, un généreux Habitant avoit fait bâtir une Ecole publique, qui n'a pas été ſoutenue avec le même zele, & dont on ne voit aujourd'hui que les ruines.

De Speight, la tranchée continue vers la Baie de Macoek, c'eſt-à-dire l'eſpace de trois milles & demi. On a conſtruit, depuis peu, un Fort dans cette Baie, d'où l'on ſe rend, par une route de deux milles, dans la Paroiſſe de Sainte Lucie. L'Egliſe, dédiée ſous ce nom, eſt un édifice de pierre, grand & régulier. Delà, vers la Côte du Nord, on entre dans une belle Campagne; & le rivage, depuis la Baie de Macoek juſqu'à la Pointe Lambert, offre pluſieurs petites Baies, dans l'eſpace de quatre milles, toutes défendues par un Fort, juſqu'à la Pointe de *Deeble*. Enſuite juſqu'à la Ville d'Oſtin, qui eſt ſituée à l'Eſt, l'Ile eſt naturellement fortifiée par des Dunes hautes & pierreuſes, qui en rendent l'accès fort difficile; & depuis la Pointe de *Conſet* juſqu'à celle du Sud, ces hauteurs regnent preſque ſans interruption. D'ailleurs la Mer eſt ſi profonde ſous cette Côte, qu'on n'y mouille pas aiſément; & le rivage ſi pierreux, qu'il n'eſt pas plus facile d'en approcher.

On nous ramene delà aux Cantons intérieurs de l'Ile. A cinq milles de Sainte Lucie, un Voïageur trouve la Paroiſſe & le Quartier de *Saint André*, dans cette partie qu'on nomme l'*Ecoſſe*. L'Egliſe eſt d'une beauté, qui ſurprend dans une Colonie. L'Ecoſſe de la Barbade contient une chaîne de Montagnes, dont la plus haute ſe nomme le Mont *Helleby*, & paſſe pour la partie la plus élevée de l'Ile. Du ſommet, on voit la Mer de toutes parts autour de ſoi. C'eſt de ces hauteurs que ſort la Riviere, qui en a pris le nom de Riviere Ecoſſoiſe, & qui va ſe rendre dans la Mer près du Mont *Chaulky*, où elle forme une ſorte de Lac, à mille pas du rivage.

VOIAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

LA BARBADE.

Ce Quartier de la Barbade eſt compoſé d'une terre mobile, dont la ſurface coule, ou s'abbaiſſe quelquefois d'un pié, au préjudice extrême des Plantations.

De la Paroiſſe de Saint André à celle de Saint Joſeph, la diſtance eſt de trois milles, en ſuivant la Côte. Une Riviere, qu'on appelle *Joſeph*, du nom de cette derniere Paroiſſe, y prend ſa ſource dans le Canton de *Davis*, & paſſe pour la principale de l'Ile. Elle joint ſes eaux à celles de la Mer, au-deſſous de *Holdes*, après un cours d'environ deux milles. On lui reproche, comme à la Riviere Ecoſſoiſe, d'être un peu ſaumâche dans les Marées du Printems : il eſt certain qu'en d'autres ſaiſons la Marée inonde les Prairies & les Plantations voiſines, juſqu'à rendre le paſſage extrêmement difficile aux Voïageurs ; cependant il n'y a point de Plantations qui n'aient leurs ſources d'eau douce ; & dans quelque lieu qu'on ouvre la terre, on eſt ſûr d'en trouver une.

Entre Saint Joſeph & la Paroiſſe de Saint Jean, on ne compte que trois milles, ſur la même Côte. Saint Jean renferme la fameuſe Plantation qu'on nomme *Drax-Hall*, une des premieres de l'Ile, où d'un fond de trois cens livres ſterling, on a vû que le Colonel Drax ſe fit un revenu dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Trois milles plus loin, au Sud de Saint Jean, on entre dans la Paroiſſe de *Saint Philippe & Saint André*, qui contient une chaîne de Montagnes. Ce Quartier ne fût habité que 30 ans après la formation de la Colonie ; & l'on obſerve que les Cantons ſous le Vent ont été les derniers défrichés. Aujourd'hui, ſi l'on excepte l'Ecoſſe, qui n'eſt pas encore ſans Bois, il eſt auſſi rare d'en voir un depuis Sainte Lucie juſqu'à Saint Oſtin, qu'il l'étoit autrefois d'y trouver une Maiſon. De Saint Philippe à *Chriſt-Church*, on compte environ ſept milles. Chriſt-Church eſt une Egliſe qui appartient à la Ville d'Oſtin, nommée auſſi *Charles-Town*, quoique plus connue ſous le nom d'Oſtin, qui étoit celui de ſon premier Fondateur. Elle eſt défendue par deux bons Forts, l'un proche de la Mer, l'autre du côté des terres, avec une Platte-forme de l'un à l'autre, qui leur ſert de communication. Celui de la Mer eſt au Nord de la Ville ; & quarante pieces de Canon, dont il eſt monté, en faiſoient la meilleure Place de l'Ile avant que les fortifications du Bridge-Town fuſſent achevées : l'autre n'a que ſeize ou dix-huit pieces. Mais ils ſervent tous deux d'une bonne défenſe à la Ville, qui eſt de la grandeur de Hole, & bâtie dans la même forme. Oſtin & ſon diſtrict compoſent un des cinq Quartiers de l'Ile, à ſix milles de Bridge-Town, & quatre & demi de Saint Georges. Une tranchée, qui commence au Fort intérieur, regne le long du rivage juſqu'à la Citadelle roïale, qui eſt demeurée imparfaite à Bridge-Town.

Little Iſland eſt, ſuivant la ſignification Angloiſe de ſon nom, une petite Ile, éloignée d'un mille du rivage, & d'un mille & demi d'Oſtin, devant les Cantons d'*Allen* & de Corter. Vers le milieu du chemin, entre Oſtin & Bridge-Town, on rencontre une Plantation fameuſe par ſes Jardins, qui paſſent pour les plus beaux d'une Ile dont on vante les délices.

Après nous en avoir fait faire le tour, ſuivant la diviſion de ſes Paroiſ-

ſes, on revient à quelques lieux remarquables, qui ne ſe préſentent point dans cette courſe. Outre les Baies qu'on a nommées, la Barbade a celles qu'on nomme *River-Bay*, *Tent-Bay*, & *Baker's-Bay*, à la Côte ſous le vent; *Skull-Bay*, *Foul-Bay*, *Mill's-Bay*, *Long-Bay*, & *Women's-Bay*, à l'Eſt; *Sixmen's-Bay* au Sud-Oueſt, entre la Pointe de Deeble & celle d'Oſtin; & *Cliff's-Bay* à l'Oueſt. Il s'en trouve pluſieurs petites qui ſont demeurées ſans noms, ou qui portent ceux des Plantations voiſines. L'Ile, quoique fort dépourvûe de Rivieres, eſt arroſée par quelques larges Ruiſſeaux qu'on honore de ce titre, parcequ'ils vont juſqu'à la Mer, tels que celui d'*Hokleton Cliff* dans la Paroiſſe de Saint Joſeph, & celui de *Hutches*, près de Haynes, dans la Paroiſſe de Saint Jean. Le Canton de Saint Philippe a le ſien, mais ſi foible, qu'il diſparoît dans ſon cours. On trouve en divers endroits, ſurtout vers le Nord & ſur le vent, des Etangs & des Mares, qui fourniſſent de l'eau aux Plantations. Mais, au Sud & ſous le vent, il n'y a point d'autre eau que la Riviere bouchée dont on a parlé, & qui porte le nom de Riviere Indienne, entre Bridge-Town & Fontabelle.

La tranchée, ou la ligne, bordée d'un Parapet, qui regne de Fort en Fort autour de l'Ile, eſt un profond foſſé. Le Parapet a dix piés de hauteur; mais il n'eſt que de ſable, ſoutenu à la vérité par une haie d'épines aſſez forte; dont les pointes ſont très dangereuſes. On avoue néanmoins que ces Fortifications ne ſuffiſent pas pour défendre l'Ile contre une puiſſante attaque, & qu'on s'y ſouvient encore de M. d'Iberville. Outre ſes Forts & ſes Tranchées, elle a, dans quelques endroits, de vaſtes Cavernes, qui peuvent contenir juſqu'à trois cens Hommes, ſurtout dans les Cantons d'Allen & de Sharp, où les Negres y trouvent ſouvent un aſyle, contre la fureur de leurs Maîtres; & n'en ſortant que la nuit, par diverſes ouvertures, ils cauſent longtems beaucoup d'embarras à ceux qui les cherchent. Celle de Sharp eſt arroſée par un beau Ruiſſeau, qui n'y coule pas moins d'un quart de mille. Mais ces retraites ne peuvent ſervir aux Habitans, que pour ſe mettre à couvert avec leurs effets, dans une invaſion ſubite, à laquelle ils n'auroient pû réſiſter. D'ailleurs l'humidité continuelle en rend le ſéjour fort mal-ſain.

La Barbade n'a pas d'autres édifices publics, que ſes Egliſes, l'Hôtel du Conſeil, & celui du Gouverneur. On a vû que toutes les Egliſes y ſont belles & régulieres. Mais les Maiſons des Particuliers ne répondent pas aux richeſſes de la Colonie, à l'exception de Bridge-Town, où la plûpart ſont aſſez hautes, & ſe ſont ſauvées des ouragans: celles qui ont été rebâties après ces affreux orages, qui en avoient renverſé un grand nombre dans toutes les parties de l'Ile, ont été longtems fort baſſes. Enſuite, à meſure que la crainte s'eſt diſſipée, on a recommencé à ſe donner trois & quatre étages, avec des appartemens d'une belle étendue. Les tapiſſeries y ſont rares, parcequ'elles ne s'accommodent pas d'un air fort humide, qui les fait bientôt tomber en pourriture. En général, dans les meubles comme dans les Habits, les Habitans s'attachent plus à la commodité qu'à la magnificence. Ils ſont auſſi moins ſenſuels & moins délicats, dans leurs alimens, que les Anglois de la Jamaïque. La plûpart ſe bornent aux produc-

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

tions naturelles de leur terroir, avec les ſupplémens qu'ils reçoivent d'Angleterre & des autres Colonies de leur Nation.

LA BARBADE.

Climat de l'Ile.

Dans la ſituation de l'Ile, on s'imagineroit que la chaleur y doit être inſupportable; mais, pendant huit mois de l'année, elle eſt fort tempérée par des vents frais, qui ſe levent avec le Soleil, & dont la fraîcheur augmente à meſure qu'il monte au Méridien. Ils ſoufflent de l'Eſt, un ou deux points vers le Nord, excepté cependant les mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, qui font proprement l'Eté de l'Ile; & dans tout cet intervalle, on avoue que la chaleur eſt exceſſive. Cependant les briſes de Mer, l'ombrage des arbres, & l'heureuſe diſpoſition des édifices la diminuent encore. La Barbade avoit été la plus ſaine de toutes les Iles d'Amérique juſqu'à l'année 1691, que quelques Trouppes embarquées à Cadix, pour une vaine expédition, y apporterent des fievres contagieuſes, qui firent périr un tiers des Habitans: mais cette maladie s'eſt diſſipée par degrés; les Ouragans, qui ſembloient menacer l'Ile de ſa ruine, y ſont devenus beaucoup moins fréquens.

Gouvernement.

Le Gouvernement eſt le même, ici, que dans les autres Colonies Angloiſes; c'eſt-à-dire qu'il eſt entre les mains d'un Gouverneur, nommé par le Roi, d'un Conſeil, & de l'Aſſemblée Générale, compoſée de deux Députés pour chaque Paroiſſe. Le Gouverneur repréſente le Roi. Il eſt Capitaine Général, Amiral, & Chancelier de l'Ile. Toutes les Commiſſions viennent de lui. Il convoque l'Aſſemblée, il la congédie, il crée les Conſeillers, il peut accorder le pardon pour toute ſorte de crimes, à la réſerve du meurtre & de la trahiſon; il accorde même, dans ces deux cas, l'eſpece de grace que les Anglois nomment *Reprieve*; en un mot, il exerce l'autorité ſouveraine, ſans autre reſtriction que de prendre l'avis du Conſeil, & de ſe conformer aux Loix de la Nation. Il a le droit négatif, pour tous les Actes de l'Aſſemblée; & quoique Chancelier de la Colonie, il peut nommer à ſon gré des Adminiſtrateurs, pour les biens de ceux qui meurent inteſtats, prérogative dont on a vû naître une infinité d'abus, ſous quelques mauvais Gouvernemens. Les appointemens du Gouverneur n'étoient que de douze cens livres ſterling; mais, dans la ſeule vûe d'épargner à la Colonie divers préſens qui ſembloient tourner en droit pour les Succeſſeurs, la Cour les a fixés à deux mille livres, avec défenſe d'offrir ou d'accepter rien de plus; ce qui n'empêche point que ſous d'autres titres, ce Poſte n'en vaille au moins quatre mille.

Le Conſeil eſt compoſé de douze Membres, qui doivent être des Habitans d'une naiſſance & d'une fortune diſtinguées. Ils tiennent leur autorité du Roi, par des Lettres qu'ils reçoivent après leur admiſſion; mais c'eſt le Gouverneur qui les nomme, en cas de démiſſion ou de mort. Leurs fonctions conſiſtent à le ſeconder, dans toutes les parties du Gouvernement; à le contenir dans les bornes de ſa Commiſſion; à modérer l'Aſſemblée générale, dont ils forment la Chambre haute, comme les Seigneurs en Angleterre; à tenir la Cour de Chancellerie avec le Gouverneur; enfin à gouverner pendant ſon abſence, par leur Préſident, qui le repréſente alors dans toute l'étendue de ſon autorité. La méthode des Elections, pour l'Aſſemblée générale, ne differe point de celle d'Angleterre, & les droits des

Membres ſont les mêmes. C'eſt pour faciliter l'adminiſtration de la Juſtice, qu'on a diviſé l'Ile en cinq Quartiers. Chacun a ſes Juges, qui tiennent leurs ſéances tous les mois, & dont on appelle au Conſeil de l'Ile pour les ſommes qui excedent dix livres ſterling; comme on peut appeller du Conſeil au Roi, pour les ſommes qui excedent cinq cens livres. Outre ces Cours inférieures, la Barbade à celles de l'Echiquier & de l'Amirauté. On a publié en 1698 un Recueil des Loix de l'Ile, revêtu de l'approbation de l'Aſſemblée, & confirmé par l'autorité roïale.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. la Barbade.

L'adminiſtration Militaire eſt confiée, ſous les ordres du Gouverneur, à des Colonels qui ſont répandus avec leurs Trouppes, dans les cinq Quartiers de l'Ile. On y compte cinq Régimens d'Infanterie & deux de Cavalerie, ſans y comprendre la Garde du Gouverneur, qui eſt ordinairement de cent trente Hommes. Chaque Régiment d'Infanterie doit être de douze cens Hommes, & la Cavalerie de mille; mais cette Milice, compoſée d'Habitans diſperſés, eſt toujours ſans diſcipline, & n'eſt païée qu'en tems de guerre, aux frais de la Colonie. Les revenus du Roi ſont médiocres à la Barbade. Ils conſiſtent, 1°. en quatre & demi pour cent ſur toutes les Marchandiſes qui s'embarquent; ce qui monte, année commune, à dix mille livres ſterling: 2°. en quatre livres de poudre, toujours païées en eſpeces, pour chaque tonneau de Navires qui arrive; montant à ſix cens livres ſterling: 3°. Un droit de quatre livres ſterling ſur chaque Pipe de Vin de Madere; montant à ſept mille livres: 4°. un autre droit ſur les liqueurs fortes, qui monte à deux mille livres. Tels ſont les impôts roïaux, dont il n'y a même que le premier, qui appartienne proprement à la Couronne, car les autres ſont emploïés à l'entretien des Forts & des munitions. L'Aſſemblée Générale leve auſſi les ſiens, pour le ſervice ordinaire de la Colonie; & l'on nomme quelques années, où ces contributions, qui ſe paient par tête, ſont montées à vingt mille livres ſterling. La taxe des Paroiſſes, pour l'entretien des Egliſes & de leurs Miniſtres, eſt une autre charge des Habitans. Il n'y a point de Miniſtre Eccléſiaſtique, à qui ſon emploi ne vaille cent cinquante ou deux cens livres ſterling; & la Cure de Bridge-Town en vaut ſept mille. Depuis que la propriété de l'Ile appartient au Roi, il y eſt reſté ſi peu de Preſbyteriens, que le ſoin de les conduire apportant peu de profit, ils ſont ſans Paſteur. On reprochoit il y a quelques années, à la Colonie, de n'avoir encore aucun Etabliſſement pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, qui étoit obligée de venir prendre les premiers élémens du ſavoir dans les Colléges d'Angleterre, au riſque d'y acquérir plus de vices, que de lumieres & de vertus. Il paroît que l'Aſſemblée générale prit alors cette affaire en conſidération: mais on n'a point appris qu'elle ait eu le ſuccès auquel on devoit s'attendre.

Milice & revenus du Roi.

Un ſi long oubli, du plus important des intérêts, eſt d'autant plus ſurprenant, que la Colonie, comme on l'a déja fait obſerver, fut d'abord compoſée d'un grand nombre de perſonnes bien nées, & d'une fortune médiocre, qui abandonnerent leur Patrie pour l'augmenter. On aſſure même que depuis la formation de cet Etabliſſement, les Rois d'Angleterre y ont fait plus de Chevaliers (98) que dans tout le reſte de leurs Poſ-

Nobleſſe des Habitans.

(98) Il y en eut treize de créés en un ſeul jour, qui fut le 18 Février 1661. Sir John

Voïages et Etablissem. aux Antilles. La Barbade.

seſſions d'Amérique : & ſi l'on jette les yeux ſur la Carte de l'Ile, on verra que tous les noms des lieux habités ſont ceux des plus anciennes & des plus honorables Familles d'Angleterre (99). On y joint même un *Paleologue*, qui forma une petite Plantation dans l'Ile. Ceux, qui parlent de lui, ne manquent point d'obſerver que s'il prouvoit la vérité de ſon origine, on ne pourroit lui conteſter une brillante nobleſſe. Ses ancêtres étoient des Empereurs de Conſtantinople du même nom, qui regnerent, depuis le treizieme ſiecle, juſqu'à la ruine de cet Empire.

Les Habitans de la Barbade ſont diſtingués en trois ordres ; les Maîtres, qui ſont Anglois, Ecoſſois, ou Irlandois, avec quelque mélange de François réfugiés, de Hollandois & de Juifs ; les Domeſtiques Blancs, & les Eſclaves. On diſtingue auſſi deux ſortes de Domeſtiques Blancs ; ceux qui ſe louent, pour un ſervice borné, & ceux qu'on achete, entre leſquels on fait encore la diſtinction de ceux qui ſe vendent eux-mêmes pour quelques années, & de ceux que leurs crimes font tranſporter. On a dédaigné longtems, à la Barbade, d'emploïer ces dernieres eſpeces d'Hommes, juſqu'aux fâcheuſes conjonctures où la guerre & les maladies en ont fait ſentir la néceſſité. A l'égard des premiers, quantité d'honnêtes Pauvres, que la miſere avoit forcés à la ſervitude, ont tiré tant d'avantages de leur travail & de leur probité, qu'après l'expiration de leur terme, on les a vûs maîtres de quelque bonne Plantation, & Créateurs d'une heureuſe Famille.

Les Maîtres, quoique moins faſtueux qu'à la Jamaïque, vivent dans leurs Plantations avec un air de grandeur. Ils ont leurs Eſclaves Domeſtiques, & d'autres pour le travail des Champs. Leurs tables ſont ſervies avec autant d'abondance que de propreté. Chacun a diverſes ſortes de Voitures, des chevaux, une livrée : les plus riches entretiennent de belles Barques, pour ſe promener autour de l'Ile, & des Chaloupes, qui ſervent à tranſporter leurs Marchandiſes à Bridge-Town. Ils ſont vêtus proprement, & leurs Femmes ſont paſſionnées pour les modes de l'Europe. La plûpart des Hommes, aïant reçu leur éducation à Londres, en conſervent fidelement les uſages, & ſont plus polis, ſi l'on en croit un Voïageur de leur Nation, qu'on ne l'eſt ordinairement dans les Provinces d'Angleterre. Mais on les accuſe de prendre, dans cette Capitale, un eſprit intéreſſé, qui les rend moins généreux que dans les premiers tems de la Colonie. L'hoſpitalité, qui étoit alors la premiere vertu de l'Ile, y eſt aujourd'hui peu connue (1). Anciennement, toutes les Maiſons étoient ouvertes aux Etrangers, & le moindre Habitant prenoit plaiſir à traiter ſes Voiſins ; aujourd'hui, pour emploïer l'expreſſion Angloiſe, chacun, à l'exemple des Ha-

Colliton, Sir James *Modifort*, Sir James *Drax*, Sir Robert *Davers*, Sir Richard *Hacket*, Sir John *Yeomans*, Sir Timothy *Thornhill*, Sir John *Vitham*, Sir Robert *Legard*, Sir John *Varſum*, Sir John *Baurdon*, Sir Edwin *Stede*, Sir Willoughby *Chamberlayne*.

(99) Tels ſont les *Walronds*, les *Forteſcues*, les *Farmers*, les *Collitons*, les *Pickerings*, les *Littletons*, les *Codringtons*, les *Willoughbys*, les *Cheſters*, les *Kendals*, les *Dimocks*, les *Hawlleys*, les *Stedes*, les *Prideaux*, les *Allens*, les *Quintines*, les *Bromleys*, &c.

(1) The Hoſpitality is now almoſt loſt there, the Gentlemen learning in England, to keep their good things to themſelves, and to part with them very ſparingly.

bitans

bitans de Londres, garde pour soi ce qu'il a de bon. On attribue ce changement aux factions, qui ont longtems divisé la Colonie.

VOIAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES. LA BARBADE.

Leurs alimens sont, comme en Angleterre, tout ce qu'on nomme viande de Boucherie, dont la chaleur du climat ne les empêche point de manger beaucoup (2), diverses sortes de Volaille, qu'ils nourrissent en abondance, & le Poisson de Mer. Ils tirent d'Angleterre tout ce qui sert à l'assaisonnement, comme les épices, les Anchoix, les Olives, les Jambons, &c. Leur pâtisserie ne se fait aussi qu'avec de la farine d'Angleterre. Mais ils n'ont pas besoin de chercher, hors de l'Ile, dequoi composer le plus élégant dessert. On ne se lasse point de vanter l'excellence & la variété de leurs fruits. Ils ont deux sortes de Vin commun, qu'ils nomment *Malmsey* & *Vidonia*, tous deux de Madere; le premier, aussi moelleux & moins doux que le Canarie; le second, aussi sec & plus fort que celui d'Andalousie (3). Il leur vient d'Angleterre toutes sortes d'autres Vins, de la Biere, du Cidre; l'abondance du Sucre & des Limons leur a fait inventer différentes sortes de Liqueurs, dont le fond est du Vin, ou de l'Eau-de-vie, ou du Rum, qui est une Eau-de-vie de Sucre. Enfin il ne leur manque rien de ce qui peut servir aux délices de la vie.

Habitans & Negres.

Chaque Habitant, dans sa Plantation, se regarde comme un Souverain. Son pouvoir est absolu sur tout ce qui respire autour de lui, sans autre exception que *la vie & les membres*. Plusieurs ont jusqu'à sept ou huit cens Negres, condamnés pour jamais à l'esclavage, eux & leur postérité. Les Domestiques Blancs s'achetent aussi, & ne sont pas plus libres pendant le tems de leur servitude; mais ce tems est borné par les Loix; & ceux, qui se lassent de leur condition, peuvent rentrer alors dans tous les droits de la liberté. D'ailleurs ils sont traités avec plus de douceur que les Negres. Le prix ordinaire d'un Domestique Blanc est vingt livres sterling; mais beaucoup plus, s'il est Artisan; celui d'une Femme, dix livres (4). Mais on voit à présent peu de Femmes blanches, qui servent dans la Colonie; à moins qu'y étant nées, elles ne se louent comme en Europe. On assure qu'il y a plus de quarante ans qu'on n'y en a point vendu. Au reste, le service des Blancs n'est pas différent de celui des Domestiques d'Angleterre.

L'état des Negres est beaucoup plus misérable, non-seulement parcequ'il est perpétuel, mais plus encore, parcequ'il les assujetit à des traitemens qui font frémir la Nature. C'est une opinion bien établie, que la plûpart des Anglois sont de cruels Maîtres pour leurs Esclaves. Ils ne le désavouent pas eux-mêmes; & ceux qui méritent ce reproche donnent la nécessité pour excuse. Cependant un de leurs Voïageurs entreprend de détruire l'accusation. Cet article est curieux dans ses termes. » Premierement, dit-il, il est certain que dans les Colonies Angloises, comme » dans celles des autres Nations, un Maître est intéressé à la conservation » de ses Negres, puisqu'outre le profit qu'il en tire journellement, il

Apologie de la cruauté des Maîtres Anglois.

(2) On ajoute que la plûpart ont leurs Bœufs, leurs Moutons, leurs Porcs, dans les Plantations. Il se vend de la Viande dans les Marchés; mais elle y est fort chere.

(3) C'est ce que les Anglois nomment *Sherry*.

(4) L'Auteur ajoute, lorsqu'elle est jolie;

» n'en perd pas un qui ne lui coûte quarante ou cinquante livres ſterling, » & quelquefois beaucoup plus ; car un Negre, qui excelle dans quelque » emploi méchanique, ſe vend, dans nos Plantations, cent cinquante & » deux cens livres : j'en ai vû donner quatre cens, d'un habile Raffineur. » A l'égard du traitement, leur travail commun eſt l'agriculture, à la » réſerve de ceux qu'on retient, pour divers ſervices, dans les Sucreries, » les Moulins & les Magaſins, où la peine n'excede point leurs forces ; » & de ceux qu'on emploie dans les Maiſons, où les Femmes les plus » jolies & les plus propres ſont chargées des ſoins convenables à leur » ſexe, & les Hommes les mieux faits, des offices de Cochers, de La- » quais, de Valets-de-Chambre, de Portiers, &c. D'autres, à qui l'on » reconnoît du talent pour les Arts méchaniques, ſont exercés dans la pro- » feſſion qu'ils entendent : on en fait des Charpentiers, des Serruriers, » des Tonneliers, des Maçons, &c, qui n'ont pas d'autres peines que » celles de leur métier. Nous leur permettons d'avoir deux ou trois Fem- » mes, pour augmenter notre bien par la multiplication. Peut-être la po- » lygamie eſt-elle un obſtacle à cette vûe ; car l'uſage immoderé du plai- » ſir peut les affoiblir, & les Enfans qui ſortent d'eux en ont moins de » force. Ces Femmes s'attachent fidelement à l'Homme qui paſſe pour » leur Mari : l'adultere eſt un crime déteſtable à leurs yeux. On nous ac- » cuſe de leur refuſer le Baptême ; c'eſt une injuſtice, comme c'eſt une » fauſſeté d'en donner pour raiſon, que leur converſion au Chriſtianiſme » les rendroit libres. Ils n'en ſeroient pas moins Eſclaves, eux & tous » leurs deſcendans, & le ſeul avantage qu'ils en pourroient tirer, ſeroit » d'être un peu plus épargnés par leurs Commandeurs, qui ne châtieroient » pas auſſi volontiers leurs freres Chrétiens que les Infideles. La vérité eſt » que ces Miſérables ne marquent aucun goût pour la Doctrine Chré- » tienne. Ils ont tant d'attachement à leur idolâtrie, que ſi l'on ne per- » met au Gouvernement de la Barbade d'y établir une Inquiſition, jamais » il ne faut eſpérer qu'ils ſe convertiſſent. Mais ceux, qu'on croit diſpoſés » à recevoir les lumieres de la Foi, ſont encouragés lorſqu'ils les de- » mandent, & traités plus doucement après leur converſion. Il eſt vrai » auſſi que les Maîtres ne ſont pas fort ardens à faire des Proſelytes, par- » cequ'ils ſont perſuadés que l'eſpoir d'un traitement plus doux en por- » teroit un grand nombre à profeſſer le Chriſtianiſme du bout des levres, » pendant qu'ils conſerveroient leurs diaboliques opinions au fond du » cœur. Cette race d'Hommes eſt généralement fauſſe & perfide. S'il s'en » trouve quelques-uns dont la fidélité mérite de l'admiration, la plûpart, » malgré leur ſtupidité naturelle, excellent dans l'art de feindre. Leur » nombre les rend dangereux : il eſt de trois pour un Blanc ; & par leurs » fréquentes ſéditions, ils ont mis leurs Maîtres dans la néceſſité de les » obſerver ſans ceſſe. Cependant tout ce qu'on raconte de la rigueur qu'on » emploie contr'eux, eſt une exagération. Il y a peu d'Anglois auſſi bar- » bares, qu'on les repréſente. Ce qu'on peut confeſſer, c'eſt ce que le » traitement des Eſclaves dépend du caractere de leurs Maîtres. Mais les » fouets d'épines ou de fer, appliqués juſqu'au ſang, mains liées ; & la » ſaumure, emploïée pour guérir plutôt les plaies avec les plus cuiſantes

» douleurs, ſont des fables, qui ne peuvent en impoſer qu'aux Enfans (5). » Si l'on conſidere quelle eſt la pareſſe des Negres, & leur négligence » pour les intérêts de leurs Maîtres, dont la fortune dépend preſqu'entie- » rement de leur travail & de leur attention, il ſera difficile de blâmer » les Commandeurs Anglois d'un peu de ſéverité pour les Pareſſeux. On » a vû des Negres aſſez négligens, ou peut-être aſſez malins, pour faire » du feu, près des Champs de Cannes, où ils ne peuvent ignorer que la » moindre étincelle excite des incendies, qui ſe répandent juſqu'aux édi- » fices. Une pipe de Tabac, ſecouée contre le tronc d'un arbre ſec, ſuffit » pour le mettre en feu; & la flamme, aidée par le vent, dévore tout ce » qui ſe rencontre au-deſſous. Deux célebres Habitans perdirent, il y a » quelques années, dix mille livres ſterling par un accident de cette na- » ture.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

LA BARBADE.

La nourriture des Negres eſt fort groſſiere, & ne les contente pas moins: peut-être n'en ont-ils pas de meilleure dans le Païs de leur origine. Leur plus délicieux mets eſt le Plantain, qu'ils aiment indifféremment, rôti ou bouilli. On leur donne, trois fois chaque ſemaine, du Poiſſon ou du Porc ſalé. Ils ont du pain de blé d'Inde, de la production du Païs, ou tranſporté de la Caroline; mais ils ne l'ont point en abondance. Chaque Famille a ſa Cabane, pour les Hommes, les Femmes & les Enfans. Ces petits édifices ſont compoſés de perches & couverts de feuilles; ce qui donne à chaque Plantation l'apparence d'une Bourgade d'Afrique, au milieu de laquelle on voit la Maiſon du Maître, qui s'éleve comme le Palais d'un Souverain. Autour de chaque Cabane, regne un fort petit terrein, où les Negres trouvent le tems de planter de la Caſſave, des Patates & des Ignames. Ils ont une autre eſpece de nourriture, qu'ils nomment *Loblolly*, compoſée de Maïz, dont ils ſe contentent de griller les épis, & de les briſer dans un Mortier, pour les faire cuire à l'eau, avec un peu de ſel, en conſiſtence de bouillie. C'eſt un mets, que les Domeſtiques blancs ne rejettent point eux-mêmes, dans une mauvaiſe année. Un Bœuf, un Porc, & toute autre eſpece d'Animal qui meurt accidentellement, fait un feſtin délicieux pour les Negres; & les Domeſtiques Blancs ne dédaignent point de le partager avec eux. On obſerve que les Plantations de Sucre occupant la plus grande partie de

Etat des Negres Anglois.

(5) Tous les Voïageurs des autres Nations ne laiſſent pas d'en faire des peintures effraïantes. Le P. Labat rapporte un ſupplice fort extraordinaire que les Anglois emploient pour leurs Negres, qui ont fait quelque crime conſidérable, ou pour les Indiens qui viennent faire des deſcentes ſur leurs terres; il le ſait, dit-il, de Témoins oculaires & dignes de foi. Pour en bien ſentir l'horreur, il faudroit connoître la forme d'un Moulin à Sucre & de ſes Tambours (*), ou la moindre imprudence expoſe les Ouvriers à périr. Mais, en attendant cette Deſcription, diſons, avec Labat, » que les » Anglois lient enſemble les piés du Ne- » gre qu'ils veulent punir, & qu'après lui » avoir lié les mains à une corde, paſſée » dans une Poulie attachée au Chaſſis du » Moulin, ils élevent le corps, & mettent » la pointe des piés entre les Tambours; » après quoi ils font marcher les quatre » couples de Chevaux attachés aux quatre » bras, laiſſant filer la corde qui attache » les mains, à meſure que les piés & le » reſte du corps, paſſent entre les Tam- » bours, qui les écraſent fort lentement. Je » ne ſais, ajoute Labat, ſi l'on peut inventer » un ſupplice plus affreux. T. 8. p. 409.

(*) Voïez ci-deſſous, l'Hiſtoire Naturelle des Iles.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

La Barbade.

l'Ile, il reste si peu de pâturages, qu'ils ne fournissent du Bœuf & du Mouton que pour la Table des Maîtres.

Les Domestiques Blancs & les Negres ont diverses sortes de liqueurs : celle qu'ils nomment *Mobbic*, est composée du jus des Patates, d'eau & de Sucre. Le *Kouou*, est une eau de Gingembre & de Melon. Le *Perlno* n'est qu'un extrait de la racine de Cassave, mâchée par de vieilles Femmes qui la rejettent dans un vase rempli d'eau. En trois ou quatre heures la fermentation lui fait perdre ses mauvaises qualités ; & ce qu'on aura peine à croire, une préparation si dégoûtante fait une liqueur très fine. Celle de Plantain, qui se fait en laissant macerer ce fruit dans de l'eau, qu'on fait ensuite bouillir, & qu'on passe au clair le jour suivant, n'est pas moins forte, ni moins agréable que le Vin de Canarie. Une autre liqueur, qui se nomme *Kill-Devil*, c'est-à-dire *Tue-Diable*, & qui est composée d'écume de Sucre, a plus de force que d'agrément. La liqueur d'Ananas se fait en pressant le fruit, & passant le jus avec soin ; on la met en bouteilles, & c'est bientôt une des plus délicates boissons de l'Ile. Les Maîtres mêmes en font leurs délices, & lui donnent le nom de Nectar. On fait souvent avaler aux Negres de grands coups de Rum, pour les encourager au travail : une pipe de tabac & quelques verres de cette liqueur sont le plus agréable présent qu'on puisse leur faire.

A six heures du matin, une Cloche les appelle au travail : elle les rappelle à onze heures, pour dîner, & delà aux champs, pour y reprendre leur ouvrage jusqu'à six du soir. Le Dimanche est le seul jour de repos ; mais ceux, qui se sentent un peu d'industrie, l'emploient moins à se réjouir, suivant l'intention de leurs Maîtres, qu'à faire des cordes, de l'écorce de certains arbres, pour se procurer d'autres commodités en échange. On met une grande différence entre les Negres qui sont nés à la Barbade, & ceux qui viennent d'Afrique ; les premiers se rendent incomparablement plus utiles. On nomme les autres Negres d'eau salée : ils sont mépriſés des anciens, qui se font honneur d'être enfans de l'Ile. On remarque même que ceux qui sont achetés, dans leur premiere jeunesse, valent beaucoup mieux, lorsqu'ils parviennent à l'âge du travail.

La petite portion de terre, qui leur est accordée par les Maîtres, suffit non-seulement pour leur subsistance, mais pour élever des Chevres, des Porcs, & de la Volaille, qu'on leur laisse la liberté de vendre ; & quelques-uns poussent l'œconomie si loin, qu'ils amassent quelque argent. L'usage qu'ils en font, est pour acheter des habits plus propres que ceux qu'on leur donne ; car ils ne reçoivent de leurs Maîtres qu'une Camisole de bure, avec une sorte de caleçons & de bonnets très informes. Leurs Femmes reçoivent des jupons & des corsets de la même étoffe. Mais de l'argent qu'ils amassent, les Hommes achetent des chemises, des culottes & des vestes ; & les Femmes de ces riches Negres obtiennent, de leurs Maris, dequoi se parer les jours de Fête.

La passion qu'on leur attribue, pour la chair des Bestiaux morts d'accidens, va si loin, que dans la crainte des maladies qu'elle peut leur causer, on est obligé de faire enterrer les cadavres à beaucoup de pro-

fondeur ; & malgré ce ſoin, ils prennent quelquefois le tems de la nuit pour les déterrer. On raconte que le Colonel Holms, à qui il étoit mort une Vache, d'une maladie dont on craignoit la contagion pour les autres, ſe contenta de la faire jetter dans un ancien Puits, ſec, & profond de quarante piés, ne s'imaginant point que ſes Nègres puiſſent aſpirer à cette proie. Cependant ſans penſer à meſurer le Puits, & perſuadés qu'ils y pouvoient deſcendre auſſi facilement que la Vache, ils en prirent la réſolution. Un d'entr'eux y ſauta le premier, un autre après lui, enſuite un troiſieme, & tous s'y ſeroient jettés ſucceſſivement, ſi l'on ne s'étoit apperçu de leur entrepriſe au ſixieme, qui fût arrêté ſur le bord du Puits. Ainſi le Colonel en perdit cinq, qui n'avoient pû manquer de ſe tuer dans leur chûte.

Leur nombre eſt ſi ſupérieur à celui des Blancs, qu'on pourroit douter s'il y a de la ſûreté pour les Anglois à vivre ſans ceſſe au milieu d'eux : mais outre les Forts, qui ſervent à les tenir en bride, on a quelques autres motifs de confiance. 1°. Les Eſclaves qu'on amene d'Afrique ne viennent point des mêmes parties de cette vaſte Région : ils ont par conſéquent un langage différent, qui ne leur permet point de s'entendre ; & quand ils pourroient converſer entr'eux, ils ſe haïſſent, d'une Nation à l'autre, juſqu'à ne pouvoir ſe ſupporter. On ne fait pas difficulté d'aſſurer que pluſieurs aimeroient mieux mourir de la main d'un Anglois, que de devoir la liberté à un Negre qui n'eſt pas de leur Nation (7). Les Maîtres obſervent, en les achetant, de faire des mélanges, & ne permettent point, d'une Plantation à l'autre, la communication des Negres d'un même Païs. D'un autre côté, il leur eſt défendu ſous de rigoureuſes peines, de toucher une arme, s'ils n'en reçoivent l'ordre exprès de la bouche du Maître. Cette défenſe les tient dans un ſi grand reſpect pour les armes à feu, qu'à peine oſent-ils porter les yeux deſſus ; & lorſqu'ils voient faire l'exercice aux Trouppes Angloiſes, ils ſont dans une terreur qui ne peut être exprimée. On avoue néanmoins que cette obſervation ne regarde que les Negres arrivés d'Afrique ; car les Créoles parlent tous la Langue Angloiſe, & ſont exercés eux-mêmes à l'uſage des armes ; mais il n'y a rien à craindre d'eux.

Le Docteur *Towns* aſſure que les Negres ont le ſang auſſi noir que la peau. » J'en ai vû ſaigner, dit-il, plus de vingt, malades & en ſanté ; & » j'ai toujours remarqué que la ſuperficie de leur ſang eſt d'abord auſſi » noire, qu'elle l'eſt au ſang des Européens lorſqu'il eſt conſervé quelques » heures : d'où ce Docteur croit pouvoir conclure que la noirceur eſt na» turelle aux Negres, & ne vient point de l'ardeur extrême du Soleil, ſur» tout, ajoute-t'il, ſi l'on conſidere que d'autres Créatures, qui vivent dans » le même climat, ont le ſang auſſi vermeil qu'on l'a communément en » Europe. Ces idées ont été communiquées à la Société Roïale de Londres. » Mais quelque jugement qu'elle en ait porté, un autre de nos Voïageurs » aſſure à ſon tour, que de mille Negres dont il a vû le ſang à la Bar» bade, il ne s'en eſt pas trouvé un, dans lequel il fut différent de celui

(7) On a peine à concilier ce récit avec la conſpiration générale qu'on a rapportée, & qui s'eſt renouvellée pluſieurs fois dans l'Ile.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Barbade.

» des Européens. Le même Ecrivain rapporte l'exemple d'un Negre du » Colonel *Filcomb*, qui s'étant brûlé dans plusieurs parties du corps, en » maniant une Chaudiere de Sucre, reprit une peau blanche aux mê- » mes endroits, & d'une blancheur qui gagna peu à peu les autres parties, » jusqu'à le rendre, partout, aussi blanc que les Anglois. Cette nouvelle » peau étoit si tendre, qu'il s'y élevoit des pustules au Soleil. Le Maître, » étonné d'un changement de couleur & de nature dans un Negre, le fit » vêtir comme ses Domestiques blancs.

Commerce de l'Ile.

Les Relations Angloises nous apprennent que le Commerce de la Barbade a beaucoup plus d'étendue qu'on ne se l'imagine en Angleterre même, où ne voïant arriver de cette Ile que du Sucre, on est porté à croire que tous ses Marchands ne s'occupent qu'à tirer le Sucre des Plantations & qu'à l'embarquer. A la vérité, le Commerce tient le premier rang; mais il en entraîne à sa suite un grand nombre d'autres; avec l'Angleterre, pour la subsistance, l'habillement & les ustensiles des Habitans; avec la Nouvelle Angleterre & la Caroline, pour diverses sortes de provisions; avec la Nouvelle York & la Virginie, pour la Farine, le Maïz, le Tabac & la chair de Porc; avec la Guinée, pour les Negres; avec Madere, pour le Vin; avec les Terceres, pour le Vin & l'Eau-de-vie; avec les Iles de May & de Curacao, pour le sel; avec l'Irlande, pour le Bœuf & le Porc salés. Le nombre des personnes emploïées à toutes ces Expéditions, dans un si petit espace de terrein, paroîtra surprenant, tel qu'on le donnera bientôt sur les dernieres évaluations.

La Barbade chargeoit autrefois quatre cens Navires, la plûpart d'un port considérable, en Sucre, en Coton, en Gingembre &c. Ce nombre est diminué à deux cens cinquante, depuis les dernieres guerres; mais c'est encore plus que toutes les autres Iles Angloises n'en ont jamais pû charger ensemble. On a parlé du Tabac de la Barbade, qui fit le premier objet du travail des Habitans. Ils furent heureux de le trouver d'abord si mauvais, qu'ils se virent forcés d'y substituer d'autres Commerces, dont ils ont tiré bien plus de profit: mais, ensuite, ils n'ont pas laissé de se procurer, par de nouvelles méthodes, d'aussi bon tabac qu'il y en ait dans les autres Iles. Ils ont embarqué longtems de l'Indigo; aujourd'hui, ils n'en font presque plus. Le Gingembre & le Coton ne sont pas un objet médiocre, dans une Ile où rien ne croît plus facilement. On y embarque aussi du *lignum vitæ*, & quantité de liqueurs; cependant la guerre y aïant rendu l'Eau-de-vie fort chere, on est réduit à faire usage du Rum, qui les fait moins rechercher. Les Limons y sont devenus rares aussi, & l'on y supplée avec les Limes.

Les Marchands de l'Ile tirent cinq pour cent de leurs Commissions, soit pour le départ ou les retours; ce qui, joint à quantité d'autres avantages, rend leur condition fort heureuse. Mais on les accuse d'en imposer aux Propriétaires des Plantations, sur les prix des achats & des ventes: ils les obligent, dit-on, de prendre les Marchandises qu'ils leur livrent, fort au-dessus de leur valeur; & recevant du Sucre en échange, ils savent encore le profit qu'ils en doivent tirer par-dessus le compte. La plûpart de ces Marchands vendent en détail, comme en gros, dans leurs Magasins.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Barbade.

Entre les Marchandiſes qu'ils procurent à l'Ile, on conçoit que dans les plus ſimples ſuppoſitions du travail & du Commerce, le fer & l'acier ſont un article important ; mais il augmente beaucoup par les qualités du climat, qui font qu'en fort peu d'années tous les ouvrages de fer ſe rouillent, ſe conſument & ſont abſolument hors d'uſage. L'air eſt ſi humide, qu'un inſtrument de fer, qu'on y laiſſe expoſé pendant une ſeule nuit, ſe trouve rouillé le matin. Auſſi les Horloges & les Montres vont-elles rarement bien à la Barbade, ou demandent-elles des ſoins continuels. Il y a des précautions à garder auſſi pour les Marchandiſes périſſables qu'on y envoie d'Europe, telles que le Beurre, l'Huile, la Chandelle, la Biere, le Cidre & d'autres proviſions. Elles doivent être embarquées à la fin de Septembre, pour arriver vers le milieu de Novembre. La durée ordinaire du Voïage eſt de ſix ou ſept ſemaines ; quoiqu'il ſe ſoit trouvé des Navires qui l'ont fait en vingt-deux jours, & que les Paquebots le faſſent preſque toujours en vingt-ſept ou vingt-huit.

Le fret, pour les Marchandiſes que l'Ile envoie dans les Ports d'Angleterre, n'étoit autrefois que de cinq ou ſix livres ſterling par tonneau : enſuite les guerres l'ont fait monter à douze ſchellings le cent ; ce qui revient, par tonneau, à plus de trente livres ; fardeau très peſant pour les Plantations, qui ne trouvent aucun moïen de s'en garantir.

Quoique la Barbade n'ait jamais eu les mêmes avantages que la Jamaïque, ſoit pour le Commerce avec les Eſpagnols, ſoit pour la communication avec les Flibuſtiers & d'autres Pirates, qui font circuler abondamment les eſpeces, on y voïoit autrefois beaucoup d'or & d'argent, & l'on y a connu juſqu'à deux cens mille ſterling en circulation. Mais depuis le commencement de ce ſiecle, où les Monnoies ont éré réduites à une certaine valeur de poids, il n'y eſt pas reſté le quart de certe ſomme. Toutes les pieces de huit paſſoient, auparavant, pour cinq ſchellings ; les demis & les quarts en proportion. Pluſieurs Marchands, tentés par l'occaſion, achéterent celles qui n'étoient pas conformes à l'Ordonnance, pour en tirer un grand profit dans les autres Iles, où l'ancienne valeur s'étoit conſervée, & même en Angleterre, en ſauvant ce qu'il y avoit à perdre ſur les Lettres de Change, dont l'eſcompte, après cette réformation fut portée à ſoixante pour cent. Il eſt demeuré à trente-cinq, tandis qu'autrefois, du moins pendant la paix & dans l'état floriſſant de la Colonie, il n'étoit que de dix ou douze. La petite monnoie, qui court dans les Marchés & pour les beſoins communs de la vie, n'aïant jamais été fort abondante, on y ſupplée facilement par l'échange des denrées pour du Sucre, du Coton, du Gingembre, & d'autres productions de l'Ile. La Maſcouade, ou le Sucre brut, eſt ici le *Medium* général du Commerce, comme dans toutes les Antilles.

Les aſſurances ordinaires, pour le tranſpott des Marchandiſes, ſont de ſept ou huit pour cent : mais pendant la guerre, on les fait monter ſi haut, qu'elles découragent les Marchands. On ne demande pas moins de trente pour cent ; & l'on a vû demander juſqu'aux trois quarts. Il arrive delà qu'un Marchand aime mieux courir tous les riſques ; & qu'au grand préjudice de la Nation, il perd la moitié de ſon bien dans une

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

la Barbade.

année. C'eſt à cette occaſion, que les Voïageurs Anglois gémiſſent de la négligence du Gouvernement, & relevent la néceſſité d'accorder une protection conſtante au Commerce. » Si l'on conſidere, dit l'un d'eux, les » avantages qui ſont revenus à la Nation d'une auſſi petite Ile que la Barbade; on trouvera qu'elle a toujours été, comme une Mine d'or ou » d'argent, non-ſeulement par les Tréſors que l'Angleterre en a tirés, » mais plus encore, par la quantité de bouches qu'elle y nourrit, par le » nombre de Vaiſſeaux qu'elle y emploie, & la richeſſe d'une infinité de » Particuliers; car, ſans parler de ceux dont le bien monte, dans l'Ile » même, à cent mille & deux cens mille livres ſterling, combien n'a-» t'on pas vû de Négocians, qui ont acquis, en fort peu d'années, des » terres, des Offices & des honneurs, par les profits ou le crédit d'un Com-» merce, qui, du tems de Charles II, emploïoit quatre cens Navires, » de cent cinquante tonneaux l'un portant l'autre, ſur leſquels on ne peut » ſuppoſer moins de deux mille Matelots? Comme les Familles qu'il fai-» ſoit ſubſiſter en Angleterre par le travail néceſſaire pour tant de Bâti-» mens, ne pouvoient former moins de huit ou dix mille ames, l'Ile » fourniſſoit ordinairement trente mille barrils de Sucre, dont une partie » étoit pour le Commerce Etranger, & l'autre pour la conſommation » domeſtique. Premierement, les quinze mille Barrils, qui entroient dans » les Ports d'Angleterre, faiſoient vivre dix mille perſonnes, & ne man-» quoient point d'en enrichir pluſieurs. Le produit net de cette moitié » montoit à deux cens cinquante mille livres ſterling; & celui des autres » Marchandiſes de l'Ile, telles que le Gingembre, le Coton, la Melaſſe » &c., à cent mille livres de plus. C'étoit donc une ſomme de trois cens » cinquante mille livres, dont la moitié retournoit en Marchandiſes & en » denrées d'Angleterre; car les Habitans de la Colonie ne boivent, ne » mangent, & n'emploient rien à leurs uſages qui ne leur vienne par cette » voie; & ce retour faiſoit ſubſiſter vingt mille perſonnes de plus, ſans » y comprendre ceux qui vivoient du travail néceſſaire, des commiſſions, » de la vente en détail &c, qu'on peut faire monter au même nombre. » En un mot, on peut aſſurer que par un calcul modeſte, le commerce » de la Barbade ſervoit, en Angleterre, à la ſubſiſtance de ſoixante mille » ames, & que l'Ile n'aïant pas moins de cinquante mille Habitans, c'é-» toit plus de cent mille ames qu'elle faiſoit vivre, c'eſt-à-dire une ſoixan-» tieme partie des Sujets de la Grande-Bretagne; quoiqu'à compter par le » nombre d'acres, elle ne faſſe pas la millieme partie des trois Roïaumes. » En ſecond lieu, par les quinze cens Barrils qu'on tranſportoit en Hol-» lande, à Hambourg, & dans la Méditerrannée, où Genes, Livourne, » Naples &c. en prenoient une partie, le fond national étoit augmenté » de cent cinquante mille livres ſterling, indépendamment de ce qui re-» venoit du Gingembre, du Coton & de l'Indigo. C'étoit enſemble une » ſomme d'environ deux cens mille livres ſterling, qui dans l'eſpace de » vingt ans, montoit à quatre millions: on n'y comprend point trente ou » quarante mille livres annuelles, pour les Douanes & les Impôts, ni les » frais auxquels la Colonie étoit obligée pour ſa défenſe. Loin d'avoir tiré » quelque ſecours d'Angleterre, elle y a fait remettre annuellement, par

» ſon

» ſon Tréſorier, ſix ou ſept mille livres pour le droit roïal de quatre & » demi pour cent. Toutes les ſommes emploïées à la ſûreté de l'Ile ſont » ſorties de la poche des Habitans, à l'exception de quelques Pieces d'Ar- » tillerie, & de quelques munitions, qui leur ſont venues d'Angleterre, » avec beaucoup de lenteur & beaucoup d'épargne. Cependant le droit » même de quatre pour cent n'eſt établi, comme le préambule de l'Acte » en fait foi, que pour l'érection & l'entretien des Forts de l'Ile, pour » bâtir un Hôtel-de-Ville, & pour d'autres ouvrages publics.

Le même Voïageur obſerve fort triſtement que les pertes de la Barbade, pendant les guerres avec la France, ont porté de terribles coups aux Propriétaires des Plantations, aux Marchands, & généralement à tous ceux qui étoient intéreſſés dans les affaires de cette Colonie. Elle a ſouffert, dit-il, plus qu'aucun autre Etabliſſement de la Nation. Dans la guerre qui s'eſt terminée par le Traité d'Utrecht; elle perdit en une ſeule année, trois cens quatre-vingt mille livres ſterling. En 1704, d'une Flotte Marchande de trente-trois Vaiſſeaux, vingt-ſept tomberent entre les mains des François; d'une autre de ſix, quatre furent pris; & d'une troiſieme de quarante, il en échappa fort peu. L'Auteur ne croit point ce mal ſans remede. » Quelques Frégates, qui croiſeroient conſtamment dans certains parages, » ſerviroient peut-être, dit-il, à nous conſerver un grand nombre de Vaiſ- » ſeaux, & la dépenſe ſeroit bien compenſée par le profit. Il faudroit » auſſi que les Aſſurances euſſent des bornes; ſans quoi les Marchands ai- » meront toujours mieux riſquer tout, aſſez contens lorſque de deux ton- » neaux ils en peuvent ſauver un ſans aſſurance.

Dommages cauſés à l'Ile par les François.

Mais ces accidens, continue-t'il, ont été communs à toutes les Colonies Angloiſes, & la Barbade n'eut à ſe plaindre que d'avoir été la plus malheureuſe. Un autre déſavantage, qui lui eſt particulier, c'eſt le droit peſant dont les Sucres rafinés ont été chargés depuis. Ceux du premier & du ſecond ordre ne paient pas moins de douze ſchellings par cent; d'où il arrive que l'Ile eſt forcée d'envoïer ſon Sucre brut, quoiqu'il y puiſſe être rafiné à meilleur compte & plus facilement qu'en Angleterre. Le prix bas des Sucres de la Barbade, à la moindre guerre, eſt encore une affliction pour la Colonie. Non ſeulement les François en fourniſſent beaucoup de leurs propres Etabliſſemens, mais celui qu'ils enlevent aux Anglois les mettent en état d'en baiſſer le prix; & d'un autre côté, les Hollandois en apportent beaucoup des Indes Orientales. Le prix exceſſif du fret, & de l'eſcompte des Lettres-de-Change, met auſſi beaucoup d'obſtacle au ſuccès de ce Commerce. On y joint le défaut ou le retardement des proviſions, qui fait quelquefois languir le travail de l'Ile. Autrefois on y voïoit arriver annuellement d'Angleterre & d'Irlande cinquante ou ſoixante Bâtimens, chargés de Biere, de Biſcuit, de Farine, de Beurre, de Fromage, & de Bœuf ſalé: il n'en part point aujourd'hui la moitié de ce nombre; & l'Ile ne peut tirer des autres Colonies Angloiſes ce qui manque à ſes beſoins, parcequ'elle manque auſſi de bras, pour les Navires ou les Barques néceſſaires à ce Commerce. Enfin rien ne lui eſt ſi préjudiciable, que l'Acte de Navigation, qui défend à l'Etranger tout Commerce avec ſes Habitans. Quand on conſidere, ajoute le même Voiageur, quelles ſont

Autres obſtacles à ſon Commerce

Voïages et Etablissem. aux Antilles. la Barbade.

leurs charges, qu'un Chef de Plantation doit avoir déboursé deux ou trois mille livres sterling avant qu'il puisse faire cent livres de Sucre, & que pour être en état d'en faire cent Barrils, il lui faut un fond actif de cinq mille livres sterling, on n'est pas surpris que la Colonie pousse des plaintes, & qu'elle demande des encouragemens. Mais peut-être les a-t'elle obtenus, depuis l'exposition de ses chagrins, dont on ne rapporte ici que ce qui paroît convenable à cet Ouvrage.

§ VIII.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS DANS L'ILE D'ANTIGO.

Situation d'Antigo.

LA situation d'Antigo est entre la Barbade & la Desirade, à seize degrés onze minutes de latitude Septentrionale. Les Anglois, qui la possedent, lui donnent vingt milles de long, & dans quelques endroits la même largeur. Elle est environnée de rochers, qui en rendent l'accès difficile, & si dépourvûe d'eau douce, qu'on l'a crue longtems inhabitable. Cependant, vers l'année 1663, Mylord François Willoughby obtint du Roi Charles II des Lettres de concession; & trois ans après; il entreprit d'y former une Colonie. Quelques François de l'Ile de Saint Christophe s'y étoient retirés, il y avoit plus de vingt ans, après avoir été chassés de leurs Habitations par les Espagnols; mais l'occasion qu'ils eurent bientôt, de retourner à leur premier Etablissement, ne leur permit pas de s'arrêter longtems dans une Ile, qui ne leur offroit pas les mêmes commodités. Ensuite le Chevalier Warner, Gouverneur de la partie Angloise de Saint Christophe, fit passer dans l'Ile d'Antigo quelques Familles de sa Nation, que Mylord Willoughby trouva fort bien établies lorsqu'il en obtint la propriété.

Formation de la Colonie Angloise.

Sa Colonie fut troublée, dans sa naissance, par un furieux Ouragan, qui retarda ses progrès. On en raconte une circonstance fort singuliere. Un Navire de cent vingt tonneaux & de dix Canons, commandé par le Capitaine *Godbury*, étoit à se radouber dans un Port de l'Ile, nommé *Saint Jean*. Le Capitaine, averti de la tempête par divers signes, ne se contenta point d'affermir son Bâtiment sur toutes ses ancres, mais le fit amarrer avec tout ce qu'il avoit de cables, à plusieurs gros arbres qui bordoient le rivage du Port. Ensuite, il prit le parti de se retirer, avec tous ses gens, dans la Cabane d'un pauvre Colon, qui étoit à quelque distance dans les terres. Il eut le tems de s'y rendre : mais à peine y fut-il arrivé, que l'Ouragan, accompagné de toutes ses horreurs, sembla menacer l'Ile de sa ruine. Cette guerre des Elémens dura quatre heures entieres, & fut suivie d'une pluie violente, qui ramena le calme. Trois ou quatre Anglois de l'Equipage retournerent alors à leur Vaisseau, & le trouverent à sec, couché sur le côté, la pointe des mâts enfoncée dans le sable. Après l'avoir observé, ils en firent plusieurs fois le tour; & le vent aïant recommencé à souffler avec la derniere violence, ils se hâterent de reprendre le chemin de la Cabane, pour faire ce triste récit à leur Capitaine. Un second

Ouragan qui la retarde.

Ouragan cauſa de nouveaux déſordres, le reſte du jour & pendant toute la nuit. Enfin, l'air devint tranquille, & le Capitaine ſe rendit lui-même à ſon Vaiſſeau, dont il eſpéroit à peine de retrouver les débris. Quel fut ſon étonnement, de le voir à flot, & preſque droit ! Mais tout ce qui s'étoit trouvé ſur les Ponts avoit été diſſipé par les flots ou par le vent ; & toutes les Marchandiſes qui étoient à fond de calle, étoient pénétrées d'eau.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Antigo.

Diviſion de l'Ile en cinq Paroiſſes

L'Ile d'Antigo, s'étant peuplée par degrés, eſt aujourd'hui diviſée en cinq Paroiſſes, dont quatre ſont autant de bonnes Bourgades ; Saint *John's-Town*, ou la Ville Saint Jean, au Nord ; *Falmouth*, *Parrham* & *Bridge-Town* au midi. La cinquieme ſe nomme *Saint Pierre*. On honore du nom de Capitale Saint John's-Town, qui eſt compoſée d'environ deux cens Maiſons. Son Port paſſe pour le plus commode, quoiqu'on vante auſſi la bonté de pluſieurs autres, tels que celui de *Five-Iſland*, ou des cinq Iles, ainſi nommé de cinq petites Iles qui le ferment à l'Oueſt ; la *Baie de Carlile*, la *Baie Angloiſe*, au fond de laquelle eſt ſituée la Ville de Falmouth, défendue par le Fort Charles ; enſuite la Baie de *Willoughby*, celle de Bridge-Town, & *Green-Bay*, ou la Baie verte ; qui a vis-à-vis d'elle *Green-Iſland* ou l'Ile verte ; enfin le Port *Non-Such*, ou l'incomparable, dont la Baie eſt fort ſpacieuſe. Les petites Iles, qui bordent la Côte du Nord-Eſt, portent les noms Anglois de *Polecat-Iſland*, *Goat-Iſland*, *Guana-Iſland*, *Bird-Iſland*, *Long-Iſland*, *Maiden-Iſland*, & *Preckle-Pear Iſland* ; les cinq dernieres ſont les plus avancées vers le Nord.

L'intérieur de l'Ile étant aujourd'hui peu connu de toute autre Nation que des Anglois, c'eſt à leurs Voïageurs qu'il faut s'attacher pour le reſte de ſa Deſcription. Ils font monter le nombre total des Habitans à vingt-ſix mille, dont les deux tiers ſont des Eſclaves Negres ; & la Milice à quinze cens Hommes, diviſés en pluſieurs Compagnies, auxquelles on fait quelquefois quitter la houe, pour s'exercer au métier des armes. Les Forts ſont entretenus ſoigneuſement. Celui de *Monk's hill* eſt monté de trente pieces de Canon, & contient un Magaſin, qui n'eſt jamais ſans quatre ou cinq cens Fuſils & ſans un grand nombre de Bayonettes. Un ſecond Fort, qui défend l'entrée du Port Saint Jean, eſt muni de quatorze Canons. Pluſieurs autres Batteries, diſtribuées dans les lieux où le débarquement eſt facile, montent en tout à vingt-ſix pieces. Il y a quelques Anſes, qui demanderoient d'être fortifiées ; telles que deux, au fond du Port des cinq Iles, & celle qu'on nomme *l'Anſe Indienne*, entre *English Harbour*, le Port Anglois, & la Baie de Willoughby.

Milice & Forts de l'Ile.

L'Ile d'Antigo n'aïant aucune Riviere, on y eſt réduit à l'eau douce de quelques Fontaines, mais plus généralement à l'eau de pluie, qu'on raſſemble avec beaucoup de ſoin dans pluſieurs grandes Citernes. Cette diſette d'eau fraîche eſt la plus grande incommodité des Habitans, dans un air beaucoup plus chaud que celui de la Barbade, quoique plus éloigné de la ligne. On attribue ſon exceſſive chaleur à la qualité du terroir, qui eſt fort mêlé de ſable ; ſans compter que les Forêts y conſervent une partie de leur ancienne épaiſſeur. On ſe plaint auſſi que les Ouragans, le Tonnerre, & d'autres fléaux du Ciel, y ſont très fréquens. Mais ces intempéries du cli-

Son climat & ſes propriétés.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Antigo.

mat n'empêchent point que les Habitans n'y jouiſſent d'une parfaite ſanté; & que les Beſtiaux & les Bêtes fauves n'y ſoient en plus grande abondance que dans aucune autre des Iles Angloiſes ſous le vent. Le Sucre, l'Indigo, le Gingembre & le Tabac, ont été longtems l'objet de cette Colonie. Enſuite on y a négligé l'Indigo & le Gingembre pour le Sucre & le Tabac, quoique ces deux productions y fuſſent d'abord de mauvaiſe eſpece; ſurtout le Sucre, qui étoit ſi noir & ſi groſſier, qu'on n'avoit aucune eſpérance de pouvoir le rafiner. On le dédaignoit en Angleterre juſqu'à le refuſer pour l'eſſai, & les Marchands l'embarquoient pour la Hollande & les Villes Hanſéatiques, où il ſe vendoit beaucoup moins que celui des autres Iles. Mais à force d'art & de travail, on eſt parvenu à le rendre auſſi bon que tout autre; & depuis trente ans il s'en fait d'auſſi fin qu'à la Barbade.

La Colonie d'Antigo n'a pas fait une figure éclatante entre les Iles Angloiſes juſqu'à l'année 1680, que le Colonel Codrington y étant paſſé de la Barbade, emploïa tous ſes ſoins à la rendre floriſſante, juſqu'à la choiſir pour le ſiége de ſon adminiſtration lorſqu'il fut devenu Gouverneur Général des Iles ſous le vent. Son Fils, qui lui ſuccéda (8), ne contribua pas moins à la proſpérité de cet Etabliſſement, & releva de leurs ruines tous les édifices publics, qui avoient été renverſés par un affreux Ouragan. Ses Succeſſeurs, dans le Gouvernement particulier de l'Ile, ne firent pas toujours un ſi bon uſage de leur pouvoir. Il s'y éleva, ſous le regne de la Reine Anne, des mouvemens qui coûtèrent la vie, en 1710, au Gouverneur Park (9), & qui menacerent la Colonie de ſa ruine. Cet évenement donna lieu aux réflexions ſuivantes, qui ne convenoient pas moins alors, ſi l'on en croit le Voïageur dont elles ſont empruntées, au Gouvernement domeſtique d'Angleterre qu'à celui de ſes Colonies.

Obſervations ſur les Gouverneurs Anglois.

» C'eſt une opinion reçue, que dans nos Plantations l'intérêt du Peu-
» ple eſt différent de celui du Roi, tandis qu'en même-tems on ſuppoſe
» que l'intérêt des Gouverneurs, qui repréſentent le Roi, eſt le même

(8) En 1698. On a déja remarqué qu'il avoit reçu ſon éducation en France. Il s'étoit diſtingué, dès ſa premiere jeuneſſe, par ſes talens pour la Poéſie & l'éloquence. On a de lui pluſieurs Ouvrages dans ces deux genres, ſurtout un diſcours fort élégant, qu'il prononça au nom de l'Univerſité d'Oxford, dans le Collége d'*Allſouls*, lorſque le Roi Guillaume paſſa par cette Ville. Il devint enſuite le Patron de pluſieurs Savans, entre leſquels on nomme le fameux *Creech*, qui lui dédia ſon Edition Latine de *Lucrece*. *Voy.* ci-deſſus, le témoignage du P. Labat, dans l'article de Saint Chriſtophe. M. Codrington ſe fit un bien immenſe dans l'Ile d'Antigo.

(9) Quoiqu'il ait trouvé des Apologiſtes, il paroît qu'il s'étoit porté à toutes ſortes d'injuſtices & de violences, non-ſeulement pour hâter ſa fortune, mais pour ſatisfaire toutes ſes autres paſſions. Il avoit ſéduit la plûpart des Femmes & des Filles de l'Ile, enlevé la Femme d'un des principaux Habitans, avec laquelle il vivoit publiquement aux yeux de ſon Mari &c. Auſſi fut-il attaqué, en plein jour, par un Corps d'Habitans révoltés, percé de pluſieurs coups, inſulté ſi amerement dans ſon agonie, qu'en expirant il dit à ſes Meurtriers; eh Meſſieurs, s'il ne vous reſte aucun ſentiment d'honneur, je vous demande du moins un peu d'humanité. On ne laiſſa point de le jetter nû dans la rue; & l'on aſſure qu'il fût mutilé par ceux dont il avoit deshonoré les Femmes ou les Filles. Ces ſéditions demeurent ordinairement impunies dans les Colonies Angloiſes, parceque la Cour en craint d'autres ſuites, qui ne demandent pas d'être expliquées.

» que celui de la Couronne ; d'où l'on conclut qu'on ne peut donner trop » d'autorité aux Gouverneurs, ni trop diminuer celle du Peuple. Cette » idée me paroit si fausse, que je ne trouve de vérité que dans l'idée con- » traire. L'unique intérêt du Peuple est de rendre son Commerce floris- » sant ; & c'est aussi le véritable intérêt de la Couronne, puisqu'elle en » tire le principal avantage. Au contraire, les Gouverneurs n'aïant en vûe » que leur gain particulier, qu'ils ne se procurent que trop souvent par » l'oppression & le découragement du Commerce ; c'est un intérêt non- » seulement opposé, mais extrêmement préjudiciable à celui de la Couron- » ne. La vraie nourriture des *Plantes*, qu'on appelle Colonies, est un » Gouvernement libre, où les Loix sont sacrées, la propriété bien éta- » blie, & la Justice rendue avec autant d'impartialité que de promptitu- » de. Une continuelle expérience nous apprend que les Gouverneurs ont » un malheureux panchant, qui les porte à l'abus de leur pouvoir, & que » la plûpart doivent leurs richesses à l'oppression. Nous en avons vû quel- » ques-uns, saisis par leurs Peuples injuriés, maltraités dans une sédition, » renvoïés en Angleterre, & quelques-uns même, tels que le Gouver- » neur *Park*, devenir la victime de leur avarice ou de leur orgueil. En » vérité, ne doit-on pas s'attendre à ces tristes dénouemens, quand on » considere qu'il y a peu de Gouverneurs qui vouluſſent passer la Mer, pour » aller tenir le premier rang à cette distance de leur Patrie, s'ils n'étoient » un peu à l'étroit dans leur fortune ? Comme ils savent d'ailleurs que rien » n'est plus chancelant que leur Commission, ni plus incertain que sa du- » rée, ils en concluent prudemment qu'ils n'ont point de tems à perdre.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Antigo.

§ IX.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS DANS L'ILE DE MONTSERRAT.

Origine du nom.

Cette Ile doit son nom aux Espagnols, qui sans l'avoir jamais habitée, lui trouverent, dans leurs premieres découvertes, quelque ressemblance avec la Montagne de Catalogne qu'on appelle *Mont serrat*, célebre par une Eglise dédiée à la Mere du Sauveur, & pour avoir servi comme de berceau à l'Ordre de Saint Ignace. Un Anglois admire que ces deux raisons n'aient point empêché ses compatriotes de conserver, à l'Ile, l'ancien nom de Montserrat, lorsqu'ils s'y sont établis.

Situation de l'Ile.

Elle est située au dix-septieme degré de latitude Nord. Son étendue est de trois lieues de long, sur une largeur presqu'égale ; ce qui lui donne une parfaite apparence de rondeur. Les Anglois, qui la trouverent déserte lorsqu'ils commencerent à peupler une partie de Saint Christophe, ne pensérent néanmoins à s'y établir qu'en 1632, par l'ordre, ou du moins sous la protection du Chevalier Thomas *Warner*, premier Gouverneur de Saint Christophe. On doute même si ses premiers Habitans ne furent pas Irlandois, & quelques Voïageurs la regardent comme une Colonie de cette Nation. Elle eut fort longtems les mêmes Gouverneurs que Saint Christophe ; & depuis qu'elle a pris une forme assez réguliere pour avoir les siens,

Origine de sa Colonie.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Montserrat

la dépendance, où ils ſont des premiers, réduit la réalité de leur titre à celui de Lieutenant. Les progrès de Montſerrat furent plus prompts que ceux d'Antigo : mais lorſque la ſeconde de ces deux Iles fut paſſée entre les mains de Mylord Willoughby, elle prit auſſi-tôt le deſſus. Il ne ſe trouvoit qu'environ ſept cens Hommes à Montſerrat, ſeize ans après la formation de la Colonie, avec une ſeule Batterie pour la défenſe des Côtes, & quelques pieces de Canon démontées, ſur les lieux les plus expoſés à l'invaſion.

Le climat, le terroir, les Animaux, le Commerce & les productions de cette Ile, ſont peu différens de ceux des Iles voiſines ; excepté qu'à proportion de ſon étendue, elle contient plus de Montagnes, la plûpart couvertes de Cédres & d'autres arbres, qui en rendent la perſpective agréable. Les Vallées ſont fertiles, & beaucoup mieux arroſées que celles d'Antigo. Ce ne fut que vers la fin du dernier ſiecle, que le nombre & les richeſſes des Habitans s'étant fort accrus, ils ſe bâtirent des Maiſons plus commodes, & une très belle Egliſe, lambriſſée de bois précieux, qu'ils n'eurent pas beſoin de chercher hors de l'Ile. On n'y comptoit pas, alors, moins de quatre mille Hommes, Anglois, Ecoſſois & Irlandois ; nombre qu'on ſuppoſe fort augmenté, puiſqu'on y a bâti une ſeconde Egliſe, & que la Colonie eſt aujourd'hui diviſée en deux Paroiſſes. Sous le regne de Jacques II, les Catholiques Irlandois y porterent un riche Commerce, & l'on y ſouffrit l'établiſſement de pluſieurs Familles de la Religion Romaine, entre leſquelles on nomme celle des *Nugents*. Un horrible tremblement de terre y cauſa beaucoup de perte en 1692 ; mais cette diſgrace fut ſitôt réparée, que l'année ſuivante l'Ile avoit aſſez de Plantations pour occuper huit mille Negres.

Etat de cette Colonie.

Les guerres, qui commencerent avec notre ſiecle, attirerent aux Iles Angloiſes, des Ennemis qui leur firent eſſuïer longtems leurs ravages. Montſerrat fut attaquée par une Eſcadre Françoiſe, qui ſoumit l'Ile entiere, à l'exception d'un Fort ſitué ſur une Montagne inacceſſible, où les Habitans ſe réfugierent avec une partie de leurs plus riches effets. Mais pendant dix jours, que les Vainqueurs emploïerent à piller le reſte de l'Ile, après avoir brûlé tous les Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans la Rade, ils enleverent tout ce qu'on n'avoit pû dérober à leurs recherches. En vain l'artile XI du Traité d'Utrecht fit eſpérer aux Habitans d'être dédommagés de cette perte : quelques infidélités des Anglois de Nevis, dans une capitulation qu'ils firent après la même diſgrace, autoriſerent les François à demander eux-mêmes des ſatisfactions, qui ne tournerent point à l'avantage de Montſerrat. Cependant les fruits de la Paix s'y firent bientôt ſentir : & ſuivant le calcul ordinaire, qui fait regarder comme la cinquieme partie des Habitans, ceux qui ſont capables de porter les armes, on n'y devoit pas compter, dans les années ſuivantes, moins de ſix ou ſept mille ames. Un autre calcul, fondé ſur le principe Anglois, qu'une Ile, de celles qu'ils nomment *Sugar-Iſlands* (10), eſt bien pauvre, lorſque le nombre des Eſclaves n'y eſt pas double des Habitans libres, doit faire juger que Montſerrat avoit alors dix ou douze mille Negres ; &

(10) Iles au Sucre.

s'il n'y a point d'exagération dans ces deux comptes, on ne conçoit gueres qu'une Ile de neuf lieues de tour puisse être mieux peuplée.

Voïages et Etablissem. aux Antilles. Montserrat

Depuis ce renouvellement de splendeur, les plus grands désastres que la Colonie de Montserrat ait essuïés sont les Ouragans, surtout celui de l'année 1733, dont on n'avoit jamais rien vû d'approchant. La sécheresse n'avoit pas cessé d'être extrême pendant trois mois, jusqu'au 29 de Juin, que sur les dix heures du soir il tomba une pluie fort abondante, qui dura pendant la plus grande partie de la nuit, & qui rendit les meilleures espérances aux Habitans. Mais le jour suivant, à cinq heures du matin, il s'éleva un vent si prodigieux du Nord-Est, qu'on en compare le bruit à celui du plus violent tonnerre, & que dans l'espace de deux heures il produisit des effets presqu'incroïables. Les trois quarts des Maisons de l'Ile furent entierement renversées; & de celles qui résisterent, il n'y en eut pas une, sur vingt, qui ne portât quelque trace de l'Orage. Un Magasin, qu'on avoit commencé à bâtir, & qui n'attendoit plus que d'être couvert, fut démembré avec tant de force, qu'une partie des solives, dans l'impétuosité de leur mouvement, percerent, comme autant de gros boulets, les murs d'un des plus grands édifices de l'Ile. De trente-quatre Moulins à vent, il n'en resta pas un sur ses fondemens; & quelques-uns furent enlevés dans l'air, d'où ils retomberent à quelque distance, dans des champs de Canne, & s'y briserent en mille pieces. Une grande chaudiere de cuivre, qui contenoit deux cens quarante gallons d'Angleterre, fut enlevée aussi, & reçut une si forte compression dans sa chûte, qu'elle fut trouvée presqu'entierement applatie. Plusieurs personnes furent écrasées sous les ruines de leurs Maisons. Le ravage ne fut pas moindre en plein champ dans toutes les Plantations, & ne laissa point un demi quart des Cannes de Sucre. Enfin, la perte fut estimée à plus de cinquante mille livres sterling.

Ses furieux Ouragans.

§ V.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS DANS L'ILE DE NEVIS.

L'Ile de Nevis, que plusieurs Relations Françoises nomment *Nieve*, & la plûpart des Anglois *Mevis*, par corruption, doit avoir été découverte en même-tems que Saint Christophe; puisqu'elle n'en est pas éloignée de plus d'une demie lieue. On ne lui donne qu'environ six lieues de circonférence. Sa situation est à dix-sept degrés dix-neuf minutes de latitude Nord, & par conséquent de ces dix-neuf minutes au-dessous de Montserrat, sur la même ligne en partant de l'Equateur. Elle n'a qu'une Montagne, qui fait le centre de l'Ile, & dont la cime est revêtue de grands arbres. Les Plantations sont à l'entour; & sa pente étant assez douce, elles s'étendent depuis le bord de la Mer jusqu'au sommet. Les ruisseaux d'eau douce, qui en descendent de plusieurs côtés, arrosent abondamment la Plaine; & quelques-uns qui portent leurs eaux jusqu'à la Mer, peuvent mériter le nom de Rivieres. On vante une source minérale d'eau chaude,

Sa situation.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

NEVIS.

à laquelle on attribue les mêmes vertus qu'à celles de Bourbon en France & de Bath en Angleterre. Les Habitans y ont bâti des Bains, qu'ils fréquentent avec succès.

Origine de cette Colonie Angloise

La Colonie de Nevis, comme celle d'Antigo & de Montserrat, doit son origine au Chevalier Thomas Warner, qui y fit passer, en 1628, quelques Anglois de Saint Christophe. Cet Etablissement, trop foible pour causer de la jalousie, ne laissa point de faire des progrès si considérables, que vingt ans après, on y comptoit entre trois & quatre mille Hommes, qui tiroient leur subsistance de la culture du Sucre. Jusqu'à la mort du Chevalier Warner, ils n'eurent point d'autre Gouverneur; mais on trouve ensuite, à la tête de l'Ile, un Homme d'un mérite rare, qui y fit regner également l'abondance, l'ordre & la piété, & dont l'administration est encore proposée pour modele. L'irréligion, la débauche & l'excès du luxe, étoient punis, à Nevis, comme des crimes capitaux. Dans un si petit espace, on vit naître, non-seulement de belles Plantations, mais une bonne Ville, sous le nom de Charles-Town, trois Eglises, où le Service Divin se faisoit avec décence, & plusieurs Forts, pour la défense de l'Ile. Les Maisons étoient grandes & commodes; les Boutiques bien fournies. Le prix des denrées, comme celui des Marchandises, étoit fixé dans les Marchés. Enfin rien ne paroissoit manquer au bonheur des Habitans.

Climat, forces & propriétés de Nevis.

Le climat de l'Ile de Nevis est fort chaud, plus chaud même que celui de la Barbade, qui est plus voisin de la ligne: mais le terroir en est très fertile, surtout dans les Vallées. A mesure qu'on approche de la Montagne, il devient pierreux, & la valeur des Plantations y diminue beaucoup; cependant leurs plus grands Ennemis sont les pluies & les ouragans. L'Ile fournissoit d'abord, avec le Sucre, du Tabac, du Coton & du Gingembre: mais elle est bornée aujourd'hui au Commerce du Sucre, dont on charge annuellement cinquante ou soixante Vaisseaux pour l'Europe. Il est généralement un peu plus fin que celui d'Antigo; ce qui n'a point empêché qu'on n'ait attendu longtems à faire du Sucre blanc dans l'Ile; l'usage n'en est établi que depuis quelques années.

Sous le regne de Charles II, on faisoit monter la Milice de l'Ile à deux mille Hommes; & par conséquent, sur le calcul établi, celui des Habitans libres à dix mille. Si l'on suit la même progression pour les Negres, ils ne devoient pas être moins de vingt mille; nombre qui paroît surprenant pour l'espace du terrein, mais qu'on s'efforce de rendre vraisemblable, en assurant qu'outre le Commerce du Sucre, Nevis faisoit alors celui des Negres & des Vins, dont elle fournissoit, presque seule, toutes les Iles Angloises sous le vent. Une affreuse mortalité réduisit, en 1689, cette multitude d'Habitans à la moitié; & les guerres, qui vinrent à la suite, firent languir longtems cette Colonie. Cependant elle fut toujours en état de fournir quelques Trouppes, pour les Expéditions qui furent tentées contre les Iles Françoises; jusqu'en 1706, qu'elle se vit presqu'entierement ruinée par l'Escadre de M. d'Iberville. L'année d'après, un Ouragan plus terrible que tous ceux qu'on a décrits, renversa les édifices, déracina les arbres, détruisit les Plantations de Sucre, & laissa l'Ile dans une condition, dont il ne paroît pas qu'elle se soit jamais bien relevée.

Les

Les Relations les *plus* récentes y font monter le nombre des Negres à sept mille ; & par conséquent, dans les suppositions précédentes, celui des Habitans libres à trois ou *quatre* mille, qui ne rendroient pas la Colonie plus puissante qu'elle n'étoit, vingt ans après sa formation.

§ XI.

LA BARBOUDE.

Cette Ile, qu'une ignorance grossiere a fait quelquefois confondre avec la Barbade, est située à dix-sept degrés trente minutes de latitude Nord, au Nord-Est de Montserrat. Les Anglois, qui s'y sont établis presqu'aussitôt que dans leurs autres Iles sous le Vent, assurent qu'elle n'a pas moins de quinze milles de long, & ne parlent point de sa largeur. Ils en vantent la fertilité : mais ils regrettent qu'étant fort basse, la disposition de ses côtes l'expose aux incursions des Caraïbes, qui ont souvent ruiné toutes ses Plantations, & forcé les Habitans de l'abandonner. Cependant leur nombre s'étant accru par degrés, ils sont parvenus à craindre moins ces Barbares. Les derniers dénombremens mettoient près de douze cens Habitans libres à la Barboude : mais on ne peut supposer ici la proportion ordinaire pour le nombre des Esclaves Negres, parcequ'ils sont peu nécessaires au Commerce de l'Ile ; il est convenable à la nature du terroir, qui n'est propre qu'à nourrir des Bestiaux. Aussi les Habitans, bornés à ce soin, voient, sans jalousie, les richesses que le Commerce du Sucre procure aux autres Iles, & n'y participent qu'en portant leurs provisions aux Marchés les plus voisins. La propriété de la Barboude appartenoit au Colonel Codrington, dont on a parlé plus d'une fois avec éloge ; & suivant toute apparence, elle est passée à ses descendans.

§ XII.

ANGUILLA.

C'est à sa figure que cette Ile doit son nom. Elle n'est composée que d'une langue de terre assez longue, mais étroite, qui se courbant en plusieurs endroits, vers l'Ile de Saint Martin, d'où elle s'approche assez pour en être vûe, ne représente pas mal la forme d'un Serpent ou d'une Anguille. Sa situation est à dix-huit degrés vingt-une minutes. Elle est unie, assez riche en bois, fertile en toutes sortes de grains ; & le Tabac, qu'on y cultive s'est trouvé bon dans son genre : mais on n'y a jamais formé de Colonie réguliere. Ses premiers Habitans ont été quelques Anglois, qui, s'y étant établis en 1650, ne penserent qu'à nourrir des Bestiaux & qu'à tirer un peu de blé de leurs terres. Ils choisirent pour leur Etablissement le milieu de l'Ile, proche d'un Etang, qui fait sa plus grande largeur. C'étoit une trouppe de Pauvres, qui ne sont pas devenus plus riches, & qui sont peut-être les plus paresseuses Créatures de l'Univers. Ils vivent, comme les premiers Auteurs de la race humaine, sans Gouvernement, & sans autres Loix que celles de la Nature. Comme on ne leur connoît point d'E-

Voïage et Etablissem. aux Antilles.

Anguilla.

gliſes, ni de Prêtres, on les ſuppoſe auſſi ſans Religion. Leur unique ſoin eſt de s'aſſurer des vivres & des habits, qu'ils trouvent dans l'Ile avec un travail médiocre ; & les Gouverneurs Anglois des Iles voiſines s'embarraſſent peu d'une poſſeſſion, qui ne mérite, ni défenſe, ni culture. On s'imagineroit qu'une ſi miſérable Colonie doit vivre tranquille, & que perſonne ne penſe à la troubler : cependant une Troupe d'Irlandois, que l'Auteur auquel on s'attache nomme *Irlandois Sauvages*, pour les diſtinguer, dit-il, des Anglois d'Irlande, aborda pendant la derniere guerre à l'Ile d'Anguilla, & dépouilla cette pauvre race du peu qu'elle poſſédoit.

On aſſure qu'elle eſt actuellement compoſée de cent cinquante Familles, qui forment huit ou neuf cens perſonnes, menant une vie fort dure, & ſans doute malheureuſe, s'ils n'en ſont pas ſatisfaits : mais ſuppoſons qu'il ne leur manque rien de néceſſaire à la vie, & qu'ils ne deſirent rien au-delà ; pourquoi ſeroient-ils moins heureux que les Habitans du Perou & du Mexique ?

§ XIII.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS AUX ILES BERMUDES, NOMMÉES SUMMER-ISLANDS PAR LES ANGLOIS.

Leur découverte

ON ne peut douter que les Eſpagnols n'aient eu la premiere connoiſſance de ces Iles. Oviedo raconte qu'il en avoit approché, & qu'il avoit eu deſſein d'y jetter quelques Porcs, pour les y faire multiplier, mais qu'il en avoit été repouſſé par une tempête, & que les Bermudes ſont extrêmement ſujettes à toutes ſortes d'orages. Il eſt certain d'ailleurs que le nom de Bermudes leur vient d'un Capitaine de la même Nation, nommé Jean Bermudes, qui les découvrit dans un Voïage d'Eſpagne aux Indes Occidentales : mais il ne paroît point qu'il y eût abordé, ni qu'après lui d'autres Eſpagnols y aient été volontairement. Diverſes Relations rendent ſeulement témoignage qu'on y a trouvé, entre les rochers, les débris d'un grand nombre de Vaiſſeaux, Eſpagnols, Hollandois, Portugais, & même François. En 1572, Philippe II d'Eſpagne donna les Bermudes à Dom Ferdinand *Camelo*, qui n'en prit jamais poſſeſſion.

Les plus anciennes lumieres, que les Anglois aient eues ſur ces Iles, ſe trouvent dans la Relation d'un Voïage de Lancaſter aux Indes orientales, en 1593 (11). Ce Capitaine, aïant été conduit par diverſes avantures à l'Ile Eſpagnole, obtint le paſſage, ſur un Vaiſſeau François commandé par la *Barbotiere*, pour Henri *May*, un de ſes Officiers, qu'il renvoïoit en Europe. La Barbotiere fut jetté par une tempête, ſur une des Bermudes ; & May fut le premier Anglois qui les viſita. On comprend que s'il y avoit eu quelque droit à tirer de cette viſite, il auroit été pour le Capitaine François. Il eſt vraiſemblable que les Iles Bermudes avoient été juſqu'alors ſans Habitans. Les Indiens, qui n'entendoient pas la navigation, n'auroient pû s'éloigner du Continent de l'Amérique à cette diſtance.

(11) Au Tome XIII.

Le récit de May fut avidement reçu dans sa Patrie, comme une ouverture à quelque nouvel Etablissement, que les Anglois commençoient à desirer : cependant ils laisserent passer six ans sans former aucune entreprise, jusqu'au Voïage de Georges *Sommers* & Thomas *Gate*, dont on a parlé dans l'article de la Virginie. Ces deux Avanturiers, aïant été jettés aux Iles Bermudes par un naufrage, deux Femmes de leur Trouppe y mirent au monde, l'une un Fils, qui fut nommé *Bermudes*, l'autre une Fille, qui reçut le nom de Bermuda. Ils trouverent ensuite le moïen de se rendre à la Virginie, d'où Mylord de Laware, qui manquoit de vivres dans cette Province, informé par Sommers, que les Bermudes avoient en abondance des Porcs & des Tourterelles, l'envoïa pour en charger tout ce qu'il pourroit prendre. On observe que dans la fabrique du Vaisseau qui fut donné à Sommers, il n'entroit pas une once de fer, & que tout le bois étoit du Cedre. Il manqua d'abord sa route ; & tombant à Sagadaboc, sur la Côte de ce qu'on nommoit alors le *Norrimbegue*, il y fit de l'eau & des provisions. Delà, il reprit plus heureusement vers les Iles qu'il cherchoit : mais son grand âge, & la fatigue d'une navigation pénible, lui causerent une maladie, dont il mourut presqu'en arrivant. C'est de lui que les Bermudes prirent, en Angleterre, le nom de *Sommer's Islands*, Iles de Sommers : & depuis, par une corruption que la beauté du climat rendoit assez naturelle, on en a fait *Summers-Islands*, qui signifie Iles d'Eté. En mourant, Sommers avoit recommandé à ses Compagnons de retourner promptement à la Virginie, avec les provisions qu'on y attendoit : mais ils n'en chargerent leur Vaisseau, que pour se mettre en état de faire voile en Angleterre, où ils arriverent à *White-church*, dans le Comté de Dorset. Ils avoient à bord le corps de Sommers ; à l'exception du cœur & des entrailles, qu'ils avoient laissés aux Bermudes, & qui furent honorés, douze ans après, d'un Monument de maçonnerie par le Capitaine *Butler*.

Voïages et Etablissem. aux Bermudes.

Origine de leur nom.

Ces Fugitifs firent aisément leur paix en Angleterre, lorsqu'aïant expliqué tous les avantages qu'ils avoient reconnus par une heureuse recherche, ils eurent fait comprendre, à la Compagnie de Virginie, l'utilité qu'elle pouvoit tirer d'un nouvel Etablissement. Elle acheta d'eux, à vil prix, le droit qu'ils s'attribuoient à la propriété ; & n'aiant pas eu de peine à se la faire confirmer par des Lettres du Roi Jacques I, elle fit partir, sous la conduite de Richard *Moor*, un Vaisseau pour en aller prendre possession.

On raconte ici qu'au premier Voïage de Sommers, deux de ses gens, qui avoient mérité la mort par leurs crimes, s'étoient sauvés dans les Bois pour l'éviter. Leurs noms étoient *Carter* & *Waters*. Ils étoient encore dans l'Ile Saint Georges, lorsque Sommers y étoit retourné de la Virginie. Les productions naturelles de la terre y avoient suffi pour leur nourriture ; & le bois ne leur avoit pas manqué, pour se faire une Cabane. Quoiqu'ils n'eussent osé paroître, au retour de leur Chef, ils avoient eu l'occasion de rencontrer un Homme de sa suite, nommé *Chard*, auquel ils avoient persuadé de demeurer dans l'Ile avec eux. Après le départ du Vaisseau de Virginie, trois Anglois si résolus, qui se regardoient comme les Seigneurs de l'Ile, ne furent pas longtems sans dispute pour les droits. Waters & Chard, s'étant querellés, convinrent de terminer leur différend par un

Avanture de trois Anglois.

Voïages et Etablissem. aux Bermudes.

combat. Carter les haïssoit l'un & l'autre ; mais craignant de se trouver réduit à vivre seul, il les menaça de se déclarer contre celui des deux qui porteroit le premier coup. Enfin la nécessité fit renaître entr'eux l'amitié ; & leur vie devint assez douce. Entre les découvertes qu'ils firent autour d'eux, ils trouverent, le long des Rochers dont l'Ile est environnée, la plus grosse masse d'Ambre gris, qu'on eût jamais vûe d'une seule piece ; elle pesoit environ quatre-vingt livres. Ce trésor les rendit presque fous. Dans les transports de leur joie, ils résolurent de tout tenter pour jouir de leur fortune ; & sans instrumens, sans rien entendre à la fabrique des Bâtimens de Mer, ils entreprirent de faire une Chaloupe, dans laquelle ils se flattoient avec la faveur du Ciel, qui ne les avoit pas rendus riches inutilement, de pouvoir gagner la Virginie ou l'Ile de Terre-Neuve. Cette folle idée soutint longtems leur courage ; mais, avant la fin de leur travail, ils virent arriver le Vaisseau de Moor.

Formation d'une Colonie Angloise

La Compagnie avoit embarqué, sous les ordres de cet Officier, soixante Hommes, qu'elle destinoit à jetter les fondemens d'une nouvelle Colonie. Moor choisit, dans l'Ile Saint George, un terrein commode, où donnant l'exemple à toute sa Trouppe, il bâtit d'abord, de ses propres mains, une Cabane de branches & de feuillages, assez grande pour s'y loger avec sa Famille. Dans quelque état qu'il fût né, l'expérience fit connoître qu'il étoit Ingénieur, Architecte & Charpentier ; ou du moins, il trouva dans lui-même le fond de tous ces talens, qui se développerent par un heureux exercice. Tous ses gens aïant eu beaucoup d'ardeur à l'imiter, & conduits par ses lumieres, formerent en peu de jours une petite Ville, qui est devenue, sous le nom de *Saint George*, une des plus fortes & des plus belles de l'Amérique Angloise. Toutes les Maisons en sont aujourd'hui de Cedre, & les Forts, de pierre. On n'a rien changé jusqu'à présent au Plan du Fondateur. Il y bâtit une Eglise, & neuf ou dix Forts.

Dès la premiere année de son Gouvernement, un second Vaisseau lui apporta des recrues d'Hommes & de provisions. Il avoit découvert, dans l'intervalle, la masse d'Ambre gris que Carter, Waters & Chard s'étoient efforcés de tenir cachée : il s'en saisit, au nom des Propriétaires, & se hâta de l'envoïer à la Compagnie. Un spectacle de cette nature excita de si grandes espérances, qu'on ne cessa plus de lui fournir toutes sortes de secours ; & dès la troisieme année de son Gouvernement, il se vit en état de se défendre par ses propres forces. Ses retours mêmes étoient déja fort avantageux à la Compagnie, en Drogues, en bois de Cedre, en Tabac, en Ambre gris, & diverses autres productions de l'Ile.

En 1614, les Espagnols, qui n'avoient pû voir ses progrès sans jalousie, se présenterent sur les Côtes de l'Ile ; mais y trouvant une apparence de Fortifications qui les étonna, ils s'éloignerent, après avoir essuïé quelques volées de Canon. On observe néanmoins que s'ils eussent formé leur attaque, ils auroient bientôt reconnu que la poudre manquoit aux Anglois. Cette partie de leurs munitions avoit été emploïée à la chasse.

Fléau des Rats.

Ce fut sous l'administration du même Gouverneur, que les Iles Bermudes furent affligées de ce qu'on y nomme encore le *fléau des Rats* ; étrange disgrace, qui dura cinq ans entiers. On juge que cette vermine y avoit

été apportée par les Vaisseaux : mais à quelque autre cause qu'on puisse l'attribuer, elle multiplia si prodigieusement, que l'Histoire du Monde n'offre rien de comparable à cette avanture. La terre étoit couverte de Rats, & les arbres de leurs nids. Ils dévorerent tous les fruits, & jusqu'aux Plantes qui les portoient. Les grains & les légumes eurent le même sort, dans les Greniers, comme dans les Champs. Envain, les Chiens, les Chats, les trappes & le poison furent emploiés. Après avoir commencé par l'Ile Saint Georges, ces furieux Animaux passerent à la nage dans les autres Iles, & n'y causerent pas moins de ravages. Enfin, ils disparurent tout-d'un-coup, sans qu'on ait mieux connu la cause de leur départ ou de leur destruction, que celle de leur arrivée. Cependant on remarqua que pendant les deux dernieres années, il s'étoit rassemblé dans les Iles une prodigieuse quantité de Corbeaux, qu'on n'y avoit jamais vûs, & qui n'ont pas reparu depuis.

Voïages et Etablissim. aux Bermudes.

Moor eut pour Successeur au Gouvernement le Capitaine *Tucker*, à qui la Colonie n'eut pas moins d'obligations. Il encouragea beaucoup la culture des Terres & les Plantations de Tabac. Les édifices reçurent une meilleure forme. On planta des arbres à fruit ; les champs & les bois furent défrichés, & les Loix bien établies. Mais la sévérité de cette nouvelle administration révolta quelques esprits licencieux. Cinq des plus hardis résolurent de se dérober au joug ; & jugeant qu'ils n'obtiendroient point la liberté de partir, ils eurent recours à l'artifice. Tucker, qui aimoit beaucoup la Pêche, étoit souvent retenu par les dangers de la Côte, & par l'exemple de quelques Barques, qui s'étoient brisées contre les rochers : ils lui offrirent d'en faire une, de deux ou trois tonneaux, avec un Pont, & d'autres commodités, à l'épreuve du mauvais tems. Après avoir obtenu son consentement, ils lui firent agréer que leur entreprise s'exécutât dans un endroit écarté, sous prétexte qu'il s'y trouvoit plus de bois, & qu'ils y auroient plus de facilité à lancer la Barque en Mer. Leur travail fut plus prompt qu'on ne s'y attendoit. Tucker, apprenant avec joie qu'il étoit fort avancé, leur envoïa demander s'il pourroit se servir de sa nouvelle Barque, pour se rendre à bord d'un Vaisseau qu'il dépêchoit en Europe. On ne trouva plus, ni la Barque, ni les Ouvriers : ils étoient partis la nuit précédente, après avoir dit, à quelques témoins de leur départ, qu'ils alloient faire l'essai de leur ouvrage, pour la sûreté du Gouverneur. Enfin quelques Lettres, qu'ils avoient laissées derriere eux, firent connoître qu'ils étoient partis pour l'Angleterre. On a sû, depuis, toutes les circonstances de leur Histoire. Ils avoient eu la précaution d'emprunter, du Vaisseau prêt à faire voile, une Boussole, & quelques agrêts les plus nécessaires, qu'on n'avoit pû refuser aux prétextes qu'ils avoient apportés ; ils avoient embarqué la plus grande partie des provisions, qu'on leur fournissoit pendant leur travail ; & le jour même de leur départ, passant à la vûe du Vaisseau, ils avoient dit à quelques Matelots, qui les félicitoient de leur opération, qu'ils ne désespéroient pas d'être plutôt qu'eux en Angleterre. Ce discours avoit passé pour un badinage. Cependant, favorisés par un vent d'Oüest, ils firent un si bon usage de leurs mauvaises voiles, qu'ils avancerent sans obstacle pendant vingt-deux jours. Une tempête, qui survint alors, les exposa pendant quarante-huit heures

Fuite étrange de quelques Anglois.

Voïages et Etablissem. aux Bermudes.

au dernier danger, & les jetta fort loin hors de leur route. Enſuite le tems redevint ſi beau, qu'ils continuerent d'avancer gaîment pendant neuf jours. Mais un Corſaire, qu'ils rencontrerent le dixieme, & dont ils eſpéroient quelques rafraîchiſſemens, leur aïant enlevé au contraire tout ce qu'ils poſſédoient, juſqu'à leurs inſtrumens de navigation, ils ſe trouverent dans un miſérable état, avec peu de vivres, ſans bois pour faire du feu, & ſans Bouſſole pour ſe conduire. Ils firent voile au haſard, s'affoibliſſant tous les jours, & ne s'attendant plus qu'à périr; lorſque la protection du Ciel, accordée à leur malheur plus qu'à leur vertu, leur fit découvrir la terre. C'étoit la Côte d'Irlande, où ils aborderent dans le Comté de Cork. Ils y furent traités fort humainement par le Comte de Thomond, ſur le témoignage duquel on donne le récit de cette avanture (12). Leur Voïage avoit duré quarante-deux jours.

Progrès de la Colonie.

Tucker céda le Gouvernement, en 1619, au Capitaine Butler, qui arriva aux Bermudes, au commencement de la même année, avec quatre forts Vaiſſeaux, & cinq cens Hommes de recrue pour la Colonie. Comme on y en comptoit à-peu-près autant, elle devint tout-d'un-coup la plus nombreuſe que les Anglois euſſent alors en Amérique; à l'exception du moins de la ſeule Virginie, car l'Etabliſſement de la Nouvelle Angleterre étoit encore au berceau. Butler éleva, comme on l'a déja fait obſerver, un aſſez beau monument dans l'Egliſe de Saint Georges, ſur la cendre du Chevalier George Sommers, qu'on avoit laiſſée dans l'Ile. Il diviſa les Bermudes en pluſieurs diſtricts; il ajouta au Conſeil, qui avoit été juſqu'alors le ſeul Tribunal de la Colonie, une Chambre d'Aſſemblée générale & différentes Cours de Juſtice; il fit un Recueil de Loix, auſſi conformes qu'il fût poſſible à celles d'Angleterre. En un mot, il ſe regla par les principes, auxquels on a vû que les Anglois ſe ſont attachés dans leurs autres Colonies. En 1623, on comptoit trois mille Habitans aux Bermudes, & dix Forts, montés de cinquante pieces de Canon. Sous le regne de Charles II, le nombre des Habitans étoit augmenté juſqu'à dix mille, tous Anglois d'extractions. On juge aiſément qu'il n'a pas diminué depuis; quoiqu'ils n'y ſoient point attirés par le Commerce, qui n'y a jamais été conſidérable; mais l'air y eſt ſi pur & ſi ſain, que le ſeul motif de la ſanté leur a fait abandonner d'autres Etabliſſemens pour aller vivre dans ces Iles.

Nombre des Iles Bermudes.

Elles ſont en ſi grand nombre, que la plûpart n'ont point encore de nom; mais ſi petites, qu'elles ne méritent point d'en avoir. Quelques Relations les font monter à trois cens, d'autres à quatre, & d'autres à cinq cens. Dans cette variété de témoignages, on croit devoir s'arrêter aux derniers, qui, pour rectifier les anciens comptes, les font monter à plus de quatre cens. Elles ſont fort éloignées de toute autre terre. La plus proche partie du Continent, qui eſt le Cap d'Hattoras, en eſt à trois cens lieues; l'Ile Eſpagnole à quatre cens; Madere à mille; & l'Angleterre à ſeize cens. Leur latitude eſt entre les trente-deux & trente-trois degrés. On aſſuroit, il y a peu d'années, que leurs Habitans n'en cultivent pas encore un huitieme. Si l'on excepte Saint *Georges*, Saint *David*, & *Cooper*, toutes les

(12) Elle a paru mériter que leurs noms fuſſent conſervés: on diſtingue Jacques *Barker*, par ſa qualité de Gentilhomme. Les autres étoient Richard *Sanders* & Guillaume *Grodkin*, Charpentier, Thomas *Bawer*, Menuiſier, & Henri *Puet*, Matelot.

autres n'ont qu'un petit nombre d'Habitations disperſées. Elles forment toutes enſemble la figure d'un Croiſſant, dans un circuit de ſix ou ſept lieues. Il n'y en a pas une qu'on puiſſe nommer grande ; mais quelques-unes ſont moins petites que les autres, à proportion qu'elles ſont plus ou moins expoſées au battement des flots, qui les minent continuellement.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX BERMUDES.

La plus grande, qui eſt celle de Saint Georges, a ſeize milles de longueur à l'Eſt-Nord-Eſt, & l'Oueſt-Sud-Oueſt. Dans ſa plus grande largeur, elle n'a pas plus d'une lieue ; mais elle eſt fortifiée naturellement par une chaîne de rochers qui l'environnent, & qui s'avancent fort loin en Mer. Les Habitans y ont ajouté, ſurtout du côté de l'Eſt, où cette barriere naturelle eſt plus ouverte, des Forts, des Batteries, des Parapets & des Lignes. Le Canon des Forts & des Batteries eſt ſi ſoigneuſement diſpoſé, qu'il commande les canaux & la plûpart des autres paſſages. L'Ile n'a que deux endroits, par où les Vaiſſeaux puiſſent en approcher ; & ces deux ouvertures ſont ſi couvertes, qu'il n'eſt pas aiſé de les découvrir. Les Rochers ſemblent ſe toucher partout, à l'exception de quelques-uns à fleur d'eau, & d'autant plus dangereux qu'ils ne ſe font point appercevoir ſans un Pilote de l'Ile même, il ſeroit preſqu'impoſſible au moindre Vaiſſeau d'arriver à l'un ou l'autre de ces deux Ports ; & ceux qui connoiſſent bien les paſſages y peuvent conduire en ſûreté le plus grand Navire. En baſſe Marée, preſque tous les rochers ſe découvrent. Sa hauteur commune eſt de cinq piés : mais le rivage même n'eſt compoſé, preſque partout, que de rocs, & l'on ne connoît point d'Ile qui en ſoit plus ſingulierement munie. Ils ſemblent annoncer une ruine inévitable à tous les Vaiſſeaux qui s'en approchent. Les Eſpagnols ont donné aux Bermudes le ſurnom de *los Diabolos*, les Diables ; parceque ces Iles ont été fatales à toutes les Nations.

S. Georges eſt la plus grande.

Sa Deſcription.

La Ville de Saint George eſt ſituée au fond du Port de même nom, qui eſt environné de ſept Forts, montés aujourd'hui de ſoixante-dix pieces d'Artillerie. Leurs noms ſont *King's Caſtle*, ou le Château du Roi, *Charles-Fort*, *Pembrook*, *Cavendish*, *Davyes*, *Warwick*, & *Sandy's*. On ne compte pas moins de mille Maiſons dans Saint George, la plûpart très belles. L'Hôtel-de-Ville eſt un fort grand édifice, qui ſert aux ſéances du Conſeil & de l'Aſſemblée Générale. La Capitale des Bermudes eſt enrichie d'une belle Bibliotheque, dont elle a l'obligation au Docteur Bray, qu'on honore du titre de Protecteur du Savoir dans les Colonies Angloiſes de l'Amérique.

Sa Capitale.

Outre la Ville & le Canton de Saint George, l'Ile eſt diviſée en huit *Tribus*, qui portent les noms d'*Hamilton*, *Smith*, *Devonshire*, *Pembrook*, *Paget*, *Warwick*, *Southampton* & *Sandy*. Celles de Devonshire & de Southampton forment deux Paroiſſes, la premiere au Nord, & l'autre au Sud, chacune avec leur Egliſe & leur Bibliotheque publique. Toute l'Ile offre des Plantations d'Orangers, de Meuriers, & d'autres productions du terroir. Dans les Cantons, ou les Tribus, de Southampton, de Hamilton & de Paget, on trouve divers petits Ports, dont les principaux tirent leur nom de la Tribu même. On parle d'un autre, qui ſe nomme *Great-Sound*, ſans en marquer la ſituation. Les petites Iles n'ont point d'Habitations qui ſoient diſtinguées par le nom de Paroiſſes. Tous leurs Habitans appartiennent à quelque Tribu de l'Ile Saint George.

Diviſion de cette Ile.

Voïages et Etablissem. aux Bermudes.

Climat des Bermudes.

Quoique le climat des Bermudes ait toujours été si pur, que les Malades des autres Iles Angloises s'y sont transporter pour rétablir leur santé, on y a ressenti, depuis le commencement de ce siecle, quelques Ouragans, qui ont fait craindre de l'altération pour l'air. Cependant la face du Ciel est si peu changé, qu'on y jouit d'un Printems continuel. Les arbres s'y couvrent de nouvelles feuilles, à mesure que les vieilles tombent. Les Oiseaux y chantent sans cesse, & font leurs Petits dans presque tous les mois de l'année. On ne reproche au climat que ses tonnerres, qui sont ordinairement terribles, & qui laissent toujours d'affreuses traces sur quelques rochers. Ils reviennent à chaque Nouvelle Lune, & sont annoncés par un cercle autour d'elle, qui est plus ou moins grand, & dont la mesure fait attendre un tonnerre proportionné. Les vents du Nord & du Nord-Oueſt alterent souvent ici la douceur naturelle de l'air. Aussi les Bermudes n'ont-elles point d'autre Hiver. Les pluies mêmes n'y sont pas fréquentes, & la nége y est très rare.

Terroir.

On observe beaucoup de variété dans la couleur & les propriétés du terroir. Le brun passe pour le meilleur; le blanchâtre, qui tient beaucoup de la nature du sable, a le second rang; le rouge qu'on prendroit pour une espece d'argile, est le pire. Deux ou trois piés au-dessous de la premiere couche, on rencontre une substance blanche, aussi molle que la Marne, & poreuse comme la pierre de Ponce. Ces pores contiennent beaucoup d'eau, qui sert à nourrir les racines des arbres. Souvent on trouve de la terre glaise au-dessous. Cette Marne est beaucoup plus dure, sous la terre rouge; elle a fort peu d'eau, & dans sa situation elle forme des Carrieres, feuilletées comme l'ardoise.

Ces Iles n'ont gueres d'autre eau douce, que celle qu'on fait couler des pores de cette espece de pierre, & qui contient même quelques parties de sel, comme l'eau de la Mer qui a passé par le sable. La seule eau qu'on puisse boire, aux Bermudes, est celle de pluie, recueillie dans les Citernes.

Ses productions.

En général, la terre y est d'une extrême fertilité. Elle donne, chaque année, deux moissons. On seme en Mars, pour recueillir avant la fin de Juillet; & l'on recommence à semer dans le cours d'Août, pour Décembre. La principale production du Païs est le Maïz ou blé d'Inde, qui fait la nourriture du commun des Habitans: mais on plante aussi beaucoup de Tabac, qui, sans être d'une excellente qualité, suffit aux besoins de la Colonie. La plûpart des Plantes qui sont propres à l'Amérique, & celles qu'on apporte de l'Europe, croissent ici en perfection, avec peu de culture. On y trouve un arbrisseau venimeux, dont la graine ressemble à celle du Lierre d'Europe, & cause aux parties qu'elle touche une enflure subite, accompagnée de quelque douleur, mais qui se dissipe d'elle-même. La racine est un puissant vomitif. Cet arbuste est le seul poison des Bermudes. Elles n'ont aucune sorte d'Animaux venimeux, & ceux qu'on y apporte meurent bientôt. On y voïoit des Lézards, avant le fléau des Rats; mais ils furent détruits par les Rats mêmes, ou par les Chats sauvages, qu'on fit venir de toutes parts pour faire la guerre à cette Vermine. Quoique les Araignées y soient fort grosses, elles n'ont aucune sorte de venin.

Mais

Mais la gloire des Bermudes eſt proprement dans ſes Bois. Le Cedre y eſt plus beau, qu'en aucune autre Contrée de l'Amérique. Il eſt plus dur & d'un plus beau grain ; il réſiſte, auſſi parfaitement que le meilleur Chêne, à l'excès de la ſéchereſſe & de l'humidité ; il eſt d'un excellent uſage pour les Bâtimens de terre & de Mer : on en fait des Chaloupes & des Brigantins, qui paſſent pour les meilleurs de toutes les Colonies Angloiſes. Le Palmier, le Mûrier, l'Olivier & le Laurier ſont des productions naturelles des mêmes Iles. Le Palmier y reſſemble à celui des Indes orientales, excepté par ſon fruit, qui eſt noir & rond. On a toujours obſervé qu'il ſe loge, ſur ſes feuilles, une grande quantité de Vers à ſoie : & les Mûriers étant fort communs, on juge que ſi les Habitans entendoient leurs intérêts, il ne leur ſeroit pas difficile de s'ouvrir un Commerce très avantageux. Ils ont auſſi une grande variété de bois aromatiques, les uns noirs, d'autres jaunes, & quelques-uns d'un beau rouge. Les baies de ces arbres ont une qualité ſtiptique, qui les rend propres à guérir toutes ſortes de flux ; maladies que les Anglois gagnent ſouvent, à manger avec trop d'avidité le fruit moelleux des Palmiers. Mais la plus fameuſe production des Bermudes, & peut-être le plus délicieux fruit de l'Univers, c'eſt leur orange, qui eſt non-ſeulement beaucoup plus groſſe que dans aucune autre Région, mais dont le goût & le parfum ſont incomparables. Il y croît auſſi, ſur un arbre, qu'on nomme Bois rouge des Bermudes (13), une eſpece de baies rondes, d'où ſort un Ver, qui ſe change enſuite en Mouche, un peu plus groſſe que celle de la Cochenille, & qui ſe nourrit de la même Baie. On vante beaucoup la couleur qu'on en tire, & ſes vertus pour diverſes ſortes de maladies (14).

Voïages et Etablissem. aux Bermudes.

Nordwood, Voïageur ſenſé, qui avoit paſſé quelque tems aux Bermudes, aſſure » qu'il n'y avoit pas trouvé aſſez de vrai ſable pour aiguiſer un » coûteau, & que ce qu'on y nomme du ſable eſt une ſubſtance beau- » coup plus douce. Il ajoute qu'on n'y voit aucune ſorte de cailloux, ni » de galets de Mer ; que l'air y étant d'une extrême pureté, il eſt com- » mun, pour les Habitans, d'y vivre un ſiecle, mais que peu vont au-delà ; » qu'ils meurent de vieilleſſe & d'épuiſement, ſans aucune maladie ; que » la ſeule, qui ſoit connue dans ces Iles, eſt le rhume, & qu'on le gagne » dans les plus grandes chaleurs ; enfin, que la plûpart des Habitans ſont » pauvres, & que les plus pauvres ſont ceux qui jouiſſent de la meilleure » ſanté.

Le plus célebre des Voïageurs, qui ont viſité ces Iles, eſt Edmond *Waller*, un des meilleurs Poëtes & des plus beaux eſprits d'Angleterre. Il avoit été forcé de quitter ſa Patrie, dans un tems fort orageux (15) ; & jouiſſant d'une riche ſucceſſion, dans laquelle il comptoit la propriété d'une partie des Bermudes, il prit la réſolution d'y aller paſſer le tems de ſon exil. On a de lui leur éloge, dans le premier chant d'un Poëme qui porte leur nom.

Voïage du Boëte Waller aux Bermudes.

(13) Summer-Iſlands red wood.

(14) A colour nothing inferior to that of the Cochineal Fly, and a medicinal virtue much exceeding it.

(15) Sous Charles I. Il fut même condamné à dix mille livres ſterling d'amende, pour avoir pris parti contre le Parlement.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX BERMUDES.

Quelques traits d'un Poëte ſi diſtingué n'ajouteront rien d'ennuïeux à cet article (16).

» Qui ne connoît pas ces Iles heureuſes, où croiſſent des Limons d'une » groſſeur énorme, où le fruit des Orangers ſurpaſſe celui du Jardin des » Heſpérides; où les Perles, le Corail & l'Ambre gris donnent aux Côtes » une ſplendeur céleſte? Là, le Cedre ſuperbe, qui éleve ſa tête juſqu'aux » Cieux, eſt le bois que les Peuples brûlent dans leurs foïers. La vapeur » qui s'en exhale, & qui embaume les viandes qui tournent aux bro- » ches, pourroit ſervir d'encens ſur les Autels des Dieux; & les lambris, » qu'il fournit à leurs appartemens, embelliroient les Palais des Rois. Les » doux Palmiers y produiſent une nouvelle eſpece de Vin délicieux; & » leurs feuilles, auſſi larges que des Boucliers, forment un ombrage char- » mant, ſous lequel on eſt tranquillement aſſis, pour boire cette divine » liqueur. Les Figues croiſſent en plein champ, ſans culture, telles que » Caton les montroit aux Romains, pour les exciter par la vûe d'un fruit » ſi rare à la Conquête de Carthage, qui le voïoit naître dans ſon ter- » roir. Là, les rochers les plus ſtériles ont une ſorte de fécondité; car » régulierement, dans plus d'une ſaiſon, leur ſommet aride offre un mets » voluptueux, dans les œufs de pluſieurs eſpeces d'Oiſeaux, &c.

Mais ces éloges poétiques, & tout ce qu'on vient de rapporter, d'après les plus graves Voïageurs, n'ont point empêché Laet, qui connoiſſoit auſſi les Bermudes, d'aſſurer que pour la bonté du terroir, & pour le climat même, elles ne lui paroiſſoient pas comparables à l'Angleterre (17).

(16) Donnons quelques-uns des Vers Anglois, en faveur de ceux qui ſavent cette Langue:

Bermudas wall'd with Rocks who does not know,
That happy Iſland where huge Lemons grow,
And Orange Trees, which golden fruit do bear
The Heſperian garden boaſt of none ſo fair;
Where ſhining pearl, coral, and many a pound
On the rich ſchore of Ambergreaſe is found?
The lofty cedar, wich to Heaven aſpires,
The Prince of trees, is fewel for their fires.
The ſmoak, by which their loaded ſpits do turn,
For incenſe might on ſacred Altars burn.
Their private roofs an odorous timber born,
Such as might Palaces for Kings adorn.
Their ſweet Palmatas à new Bacchus yeld,
With leaves as ample as the broadeſt ſhield;
Under the ſhadow of whoſe friendly boughs
They ſit carouſing where their liquor grows.
Figs there planted thro' the field grew,
Such as fierce Cato did the Romans ſhew,
With the rare fruit inviting them to ſpoil
Carthage, the miſtreſs of ſo rich a ſoil.
The naked rocks are not unfruitful here,
But at ſome conſtant ſeaſons, every year,
Their barren tops with luſcious food abound,
And with eggs of various Fouls are crown'd, &c.

WALLER's battle of Summer-Iſlands. Cant. 2.

(17) *Hæ inſulæ, nec cæli, nec ſoli bonitate, cum Anglia ullo modo ſunt comparandæ.* Deſcript. Ind. occid. p. 29.

§ XI.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS AUX ILES LUCAIES.

Ces Iles n'ont gueres d'autre avantage, que d'avoir été les premieres qui ont conduit Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique (18). Elles sont en si grand nombre, qu'il en devient incertain, & que les Anglois mêmes qui ont eu plus de facilité que d'autres Nations, pour le vérifier, depuis qu'ils sont établis dans l'Ile de la Providence, n'en ont fait qu'un compte vague, qui peut monter, disent-ils, à quatre ou cinq cens. Ils ajoutent que la plûpart n'étant que de petits rochers, qui s'élevent au-dessus de l'eau, méritent à peine le nom d'Iles, & moins encore, le risque auquel il faudroit s'exposer parmi tant d'écueils, pour les compter plus soigneusement. Les plus grandes étoient habitées autrefois par des Indiens, que les premiers Espagnols ont détruits, ou transportés dans leurs Etablissemens pour le travail des Mines. Leur situation est à l'Est & au Sud-Est de la Floride Espagnole, dont elles ne sont séparées que par le Canal de Bahama. Elles ont par conséquent, au Sud, l'Ile de Cube & l'Ile Espagnole. Idée générale des Lucaies.

Quoiqu'elles soient toutes comprises sous le nom de Lucaies, qu'elles tirent de la plus grande & la plus éloignée au Nord, on les distingue en trois classes, dont la premiere contient celles qui s'étendent à l'Est de l'Ile de Bahama & de son Canal; la seconde, celles qu'on nomme ordinairement les Orgues, les Martyrs & les Cayes ou Cayques, autant d'écueils qui rendent la navigation fort dangereuse; & la troisieme, celles qu'on nomme les Tortues. Donnons une légere idée des plus grandes, d'où nous reviendrons à celles que les Anglois occupent; & pour mettre quelque ordre dans cette confusion, attachons-nous à la méthode alphabétique, qu'il sera aisé de retrouver sur la Carte (19). Leur division en trois Classes.

Abacoa, située au milieu des sables & des rocs de Bimini, a douze lieues de long sur six de large.

Athecambey, proche d'Abacoa, vers l'Est; sa grandeur est incertaine.

Amaguaio, visitée par Jean Ponce de Leon, & située vis-à-vis d'Yaguna.

Amana, ou *Amaguana*, presqu'au Nord-Est des Cayques.

Bahama, longue, suivant Herrera, de treize lieues, & large de huit. Elle donne son nom au Canal, dont elle forme l'entrée du côté du Nord. Le Canal de Bahama, entre cette Ile & le Continent, a seize lieues de large, & quarante-cinq de long jusqu'au Cap de la Floride.

Bimini, située entre les rochers & les sables qui en tirent leur nom, est longue de cinq lieues. C'est l'Ile que Jean Ponce de Leon, chercha si longtems, dans l'opinion dont il s'étoit rempli, sur une fabuleuse tradition des Indiens, qu'elle contenoit la Fontaine *de Jouvence*, c'est-à-dire une

(18) Voïez le premier Voïage de Colomb, au Tome XII.

(19) C'est Herrera qu'on a pour garant, dans sa premiere decade; & Lact, dans son grand Ouvrage.

Voïages et Etablissem. aux Lucaies.

source, dont les eaux rendoient aux Vieillards toute la force & toutes les graces de la jeuneſſe (20).

Les *Cayques* ſont pluſieurs Iles, qui forment un cercle, coupé par une multitude de Canaux, & bordé, à l'Eſt, de ſables fort étendus. On en diſtingue une, qui ſurpaſſe toutes les autres en grandeur. Quelques Hollandois, qui s'en approcherent en 1623, du côté du Nord, y trouverent le mouillage fort bon, ſur dix ou douze braſſes d'eau. Ils y étoient venus dans l'eſpérance d'y trouver beaucoup de ſel, ſur la foi de quelques Relations Portugaiſes; mais ils n'en trouverent, ni dans la grande Ile, ni dans les petites, quoiqu'ils y euſſent rencontré divers endroits dont la ſituation ſembloit en promettre. La plus orientale de ces Iles eſt à vingt degrés vingt-ſix minutes de l'Equateur, & la plus occidentale à vingt degrés quarante-cinq minutes.

Ciquateo, ſituée à l'Eſt de Lucayoneque, vers les vingt-ſept degrés, n'a pas moins de vingt lieues de tour.

Conciva, eſt une petite Ile, peu éloignée des Cayques, au nombre deſquelles on peut la ranger, & ſituée à l'Eſt d'Amana.

Curateo, qui n'eſt pas beaucoup plus grande que Conciva, ſe préſente au Sud de Ciquateo. Herrera la place au vingt-ſixieme degré: mais les Hollandois ont obſervé, depuis, qu'elle eſt à vingt-ſix degrés dix minutes, éloignée de Guanima d'environ huit milles au Nord-Eſt. On y trouve de l'eau douce.

Guanahani, premiere Ile du Nouveau Monde, qui fut découverte par Chriſtophe Colomb, & qui reçut de lui le nom de Saint Sauveur, eſt ſituée à vingt-cinq degrés quarante minutes. Elle ne manque, ni d'eau, ni de bois; & le coton y croît en abondance, comme dans pluſieurs autres des mêmes Iles. On vante ſon Port, qui eſt à la Côte Septentrionale, dans l'endroit où elle tourne à l'Oueſt. Quelques Hollandois, qui l'ont viſitée ſoigneuſement, la placent à vingt-quatre degrés cinquante minutes, environ ſeize mille au Nord-Eſt de *Triangulo*, & rendent témoignage, qu'elle ne contient aujourd'hui que des Palmiers & quelques autres arbres.

Guanima, éloignée d'environ ſept lieues de Guanahani au Nord-Eſt, reçut de Colomb le nom de *Sainte Marie de la Conception*. Elle s'étend, en longueur, de douze milles, entre le Sud-Oueſt & le Nord-Eſt. Les rochers & les ſables, qui l'environnent, en rendent l'accès fort dangereux: mais elle a des ſources d'eau vive; & ſon terroir eſt agréable & fertile. Les mêmes Hollandois la placent à vingt-cinq degrés quarante minutes.

Guatao eſt à dix milles au Nord de Curateo. Elle s'étend entre l'Eſt & le Couchant. Sa pointe orientale eſt à vingt ſix degrés quarante-cinq minutes. Elle eſt entourée auſſi de ſables & de rochers.

Lucayoneque, ou *Yucayoneque*, eſt la plus grande & la derniere des Iles Lucaies, vers le Nord. Laet la place entre les vingt-ſept & les vingt-huit degrés, ſans marquer autrement ſon étendue, qui n'étoit pas mieux connue de ſon tems.

Macarey eſt preſqu'inacceſſible, par les écueils dont elle eſt environnée.

(20) Voiez ſon article, au Tome XII.

Laet assure que Herrera s'est trompé, en la plaçant à vingt degrés, & ne corrige pas son erreur.

Voïages et Etablissem. aux Lucaies.

Manegua est située à vingt-quatre degrés trente minutes, vis-à-vis d'Amaguayo. Les Hollandois ont observé qu'elle est éloignée d'environ dix huit lieues, au Nord, de la Tortue, Ile voisine de l'Espagnole.

Sainte Marthe n'est éloignée que d'une lieue, du Continent de la Floride Espagnole. On vante l'abondance & la douceur de ses eaux.

Les Martyrs.

Ce qu'on nomme *les Martyrs*, est moins un amas d'Iles, que de Rochers, qui s'étendent entre l'Est & l'Oueſt, devant la pointe méridionale de la Floride, à vingt-cinq degrés. Ils tirent leur nom, du spectacle qu'ils présentent vers la Mer, d'où l'on assure qu'à la premiere vue on les prendroit pour autant d'hommes empalés à des poteaux; surquoi les Voïageurs ne manquent point d'observer que l'évenement a toujours répondu au malheureux préſage du nom; c'est-à-dire qu'ils sont devenus célebres par une infinité de naufrages. Les Espagnols ont nommé *Cap des Martyrs* (22), les plus avancés à l'Est, & jugent de la route d'un Vaisseau par leur position (23). Ils se croient à la bonne entrée du Canal de Bahama, lorsqu'ils ont laissé ce Cap à gauche, vers le Sud-Oueſt. Leurs marques sont trois monceaux de sable blanchâtre, & couverts d'arbustes, dont celui du milieu surpasse les deux autres en grosseur.

Mayaguana est située à vingt-deux degrés vingt-cinq minutes, éloignée de douze milles au Nord-Est de la plus occidentale des Caïques, & s'étend entre le Nord-Est & l'Est. Les Hollandois, qui l'ont soigneusement observée, lui donnent huit ou neuf lieues de longueur.

Mimbres est une petite Ile, ou plutôt un vrai rocher, située à l'extrémité des écueils de Bimini, & fort dangereuse pour ceux qui passent le Canal de Bahama.

Mira-por-vos fait connoître ses dangers par son nom, qui signifie *prens garde à toi*. Ce sont trois Iles, disposées en triangle, entre des sables & des rochers, à peu de distance d'Yumeto.

Pola, n'est connu que par le Journal de Jean Ponce, qui la met à vingt-six degrés trente minutes, devant la côte orientale de la Floride.

Samana, située au Nord-Est de Guanahani, & de forme triangulaire, est à vingt-quatre degrés, suivant l'ancienne observation; mais les Hollandois la mettent à vingt-trois degrés vingt minutes, lui donnent quatre milles de long, sur un de large, & la croient éloignée de Mayaguana, d'environ douze milles.

Saomoto, quatrieme des Iles qui furent découvertes par Colomb, & qu'il nomma *Isabelle*, est inconnue aujourd'hui.

Les Tortues, Iles mémorables par les observations des Navigateurs (24), sont au nombre de sept ou huit, disposées comme en cercle, à l'Oueſt de la derniere pointe de la Floride, vers les vingt-cinq degrés. Elles sont à trente-six lieues du Port de la Havane, en droite ligne.

Triangulo est éloignée de Samana, d'environ dix-huit milles au Nord-

(22) Cabeça de los Martyres.

(23) Voïez, au Tome XIV, les observations du P. de Charlevoix, dans son retour de la Louisiane.

(24) Voïez le troisieme Voïage de Christophe Colomb, au Tome XII.

Voïages et Etablissem. aux Lucaies.

Est, un peu au delà des vingt-quatre degrés. C'est une Ile haute, qui n'a point de mouillages sûrs, & dont l'accès est très difficile.

Veia est un composé de quelques petites Iles, fort voisines, & situées entre des sables & des rochers, que les Espagnols nomment *los Baixos de Babucca*, à vingt-huit degrés vers le Nord, suivant Herrera, dont Laet croit ici le témoignage douteux.

Yabaque, est placée, par le même Historien, à vingt-deux degrés trente minutes, au Nord, & fort près de Maguana.

Yanagua, est longue d'environ dix lieues. Les Hollandois la placent à vingt-un degrés & quelques minutes, & recommandent de l'observer, aux Pilotes qui font route de Saint Jean de Portoric à la Havane, le long des côtes Septenttionales de Cuba, par le vieux Canal, aujourd'hui peu fréquenté.

Yuma, longue de vingt lieues, & large de huit, est située par les vingt degrés trente minutes, assez proche de Guanima, au Sud-Oueſt.

Yumeto, située sous le Tropique même, au Sud d'Yuma, est longue d'environ quinze lieues.

Lucaies Angloises.

Toutes ces Iles, étant demeurées long-tems desertes, & se trouvant hors du cours ordinaire des Navigations, excitoient d'autant moins la curiosité des Voïageurs, qu'on ne peut en approcher sans péril ; lorsqu'un Vaisseau Anglois, qui faisoit voile à la Caroline, fut jetté, par une tempête, dans la principale de celles qui bordent le Canal de Bahama. Il est fort étrange que les Ecrivains de cette Nation ne la désignent point autrement ; mais ils ajoutent que le Capitaine, nommé *Guillaume Sayle*, lui donna son nom, & qu'elle le porta jusqu'à son retour en Angleterre (25), où, sur son recit, » les Propriétaires de la Caroline obtinrent, pour eux & » pour leurs Héritiers, la concession de toutes les Iles qui sont compriſes » sous le nom d'Iles de Bahama, depuis les vingt-deux jusqu'aux vingt- » sept degrés «. On observe que tous les Propriétaires de la Caroline n'eurent point part à cette faveur ; mais que tous ceux qui l'obtinrent, étoient Propriétaires de la Caroline. Ils étoient au nombre de six (26), dont les droits sont passés jusqu'aujourd'hui à leurs Héritiers.

Etablissement des Anglois aux Lucaies.

L'Ile de la Providence est peuplée

La Providence, nouveau nom qui fut donné à l'Ile de Sayle, est, suivant l'observation des Anglois, à vingt-cinq degrés de latitude du Nord, & longue de vingt-huit milles, sur onze dans sa plus grande largeur. On juge, sans certitude, que le premier Vaisseau, qui y fût envoïé par la Compagnie des Propriétaires, partit en 1672 ; & qu'après la concession, plusieurs Avanturiers s'y étoient déja rendus d'Angleterre, & des Colonies Angloises, pour y vivre avec plus de liberté qu'ils n'en trouvoient sous un Gouvernement régulier. Le Vaisseau de la Compagnie portoit un Gouverneur, nommé *Chillingsworth*, qui fut mal reçu de ces Brigands. Ils se saisirent de lui ; & l'aïant embarqué pour la Jamaïque, ils continuerent d'habiter l'Ile, sans autres loix que leur plaisir, ou leur

(25) D'autres racontent que Sayle, aïant abordé dans la même Ile après un second naufrage, en prit occasion de lui donner alors le nom de la Providence ; & rapportent cet évenement à l'année 1667.

(26) Leurs noms étoient ; Georges Duc d'Abemarle, Guillaume Comte de Craven, le Chevalier Georges Carteret, Mylord Jean Berkley, Mylord Antoine Ashley, & le Chevalier Pierre Colliton.

intérêt. Il ne se passa pas moins de six ou sept ans, pendant lesquels personne n'osa prendre la conduite d'une Colonie si déréglée. Enfin la Compagnie chargea de ses ordres, un Officier nommé *Clarke*, qui fit respecter plus heureusement son autorité : mais son sort fut beaucoup plus triste que celui de son Prédécesseur. Les Espagnols, qui, depuis trente ans, n'avoient pû voir sans envie les Etablissemens des Anglois vers le Sud, fondirent sur l'Ile de la Providence, détruisirent toutes les provisions qu'ils ne purent emporter, brûlerent les édifices, se saisirent du Gouverneur, & l'emmenerent chargé de chaînes. Après cette disgrace, les Habitans dispersés se réfugierent dans leurs autres Colonies. L'Auteur d'une Relation prétend avoir été bien informé (17) que les Espagnols, aïant ôté la vie à Clarke, embrocherent & firent rôtir son cadavre. Peut-être ce bruit ne fut-il répandu que pour augmenter la terreur des fugitifs; mais un autre Ecrivain (28), qui en porte ce jugement, assure du moins que le Gouverneur de la Providence fut massacré par les Espagnols.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX LUCAIES.

Elle est abandonnée.

L'Ile demeura deserte jusqu'à la Révolution d'Angleterre, qui porta quantité de Mécontens à s'y retirer. De ce nombre étoit Thomas *Bulkley*, Auteur d'un Mémoire (29), qui contient ce qu'il eut à souffrir sous le Gouvernement arbitraire d'un nouveau Lieutenant de la Compagnie, qui fut envoïé à la Providence, en 1690, avec le titre de Gouverneur. Quoique nous aïons évité, jusqu'à présent, le détail des affaires civiles, on nous permettra de nous y arrêter un moment, pour représenter la formation d'une Colonie si récente, & presqu'ignorée de la plûpart même des Anglois.

Comment elle se repeuple.

A la premiere nouvelle, que l'Ile de la Providence commençoit à se repeupler, la Compagnie des Seigneurs Propriétaires revêtit de son autorité *Cadwallader Jones*, pour donner une forme constante à ce second établissement. Il arriva dans l'Ile, le 19 de Juin; & s'étant fait connoître aux Habitans, il fut reçu d'eux, dit Bulkley, avec le respect qu'ils crurent devoir à son titre. » Mais il ne fut pas long-tems sans faire éclater ses mau-» vais principes & son aversion pour le nouveau Gouvernement d'Angle-» terre. Ses coupables entreprises furent supportées d'abord avec patience; » mais elles furent poussées si loin, que le Public en fut révolté «. Bulkley en rapporte une partie, pour donner, dit-il, quelque idée de la tyrannie des Gouverneurs, sous l'autorité d'une Compagnie de Propriétaires. Il ajoute que cet exemple, qui n'est pas particulier aux Colonies d'Angleterre, sera peut-être un frein, pour ceux qui, sous le même titre, commettent les mêmes outrages contre la raison, la justice & la vertu.

Tyrannie singuliere d'un Gouverneur.

» Jones aspira au pouvoir absolu, c'est-à-dire à gouverner sans autre » regle que son plaisir & sa volonté. Il s'attribua toutes les prérogatives » roïales. Il en prit même le style & le langage. Il conféra des honneurs & » des dignités, jusqu'à donner tous les privileges des Pairs d'Angleterre. » Il accorda le pardon pour des crimes capitaux; il se rendit maître du » tresor public, & l'emploïa librement à son usage. Il se saisit des muni-» tions, & ne fortifia que la partie de l'Ile qu'il habitoit. Il invita les

(27) Par le troisieme Gouverneur de l'Ile même, nommé *Trot*, qu'on verra bientôt succéder au second.

(28) L'Historien de la Colonie.

(29) Il a pour titre, *Appel à Cesar*, & fut publié en 1692.

Voïages et Etablissem. aux Lucaies.

» Pirates à se faire une retraite dans son Port. Il refusa de prêter serment
» au Roi Guillaume & à la Reine Marie, sous prétexte que le succès de
» la révolution étoit encore incertain ; & dans un discours qu'il fit au Peu-
» ple, il déclara que ne trouvant rien de plus avantageux qu'un commerce
» libre, il ne vouloit rien avoir à démêler avec les Officiers roïaux. Il prit
» occasion des moindres évenemens, pour intercepter les lettres. Il éleva
» aux Offices d'honneur & de confiance, des Pauvres & des Scelerats, qui
» n'avoient pas d'autre mérite que de lui être attachés. Il se lia fort étroi-
» tement avec les Pirates, qui profiterent de ses offres, pour se retirer dans
» son Port : il leur donna des commissions ; il leur fit grace, sans aucune
» sorte de Procès, pour tous les crimes dont ils fûrent accusés ; il se mit en
» part dans leurs profits, sans examiner sur qui leurs brigandages étoient
» exercés, & sans excepter les Vaisseaux de sa propre Nation ; il se servit
» de leurs forces, pour bannir de l'Ile ceux qui levoient la voix contre lui.
» Au moindre soupçon, il faisoit arrêter les Habitans, sans expliquer ses
» motifs ; il leur imposoit des amendes arbitraires. Il se nomma lui-même,
» Trésorier, Grand Prévôt, & Secrétaire de la Colonie. Sa hardiesse n'alla
» point jusqu'à refuser de tenir l'Assemblée générale ; mais il la différoit
» jusqu'à six mois, sous de vains prétextes ; & lorsqu'il se défioit des
» résolutions, il faisoit avancer un des Pirates, jusqu'au rivage, avec tous
» ses canons braqués vers la Chambre, qui n'en étoit pas éloignée. Souvent
» il interrompoit les Délibérations, si l'on ouvroit un avis contraire. Enfin
» il fit même un crime de haute trahison, de signer, sans son consentement,
» une demande pour la convocation de l'assemblée.

L'oppression fut accompagnée de tant d'injustices & de violences, que le Peuple, attroupé tumultueusement, l'enleva un jour, & le jetta dans une étroite prison. La vengeance ne fut pas poussée plus loin ; mais le Conseil, à qui le Gouvernement étoit dévolu, s'assembla aussi-tôt, se choisit un Président, & fit reconnoître son autorité dans l'Ile. Jones fut gardé d'abord avec tant de soin, qu'aucun de ses Partisans n'osa remuer en sa faveur. Ensuite, le bruit s'étant répandu qu'on pensoit à rédiger les accusations pour lui faire son Procès, les Pirates, & d'autres Brigands qu'il avoit protégés, entrerent dans l'Ile, les armes à la main, lui rendirent la liberté, & le rétablirent dans l'exercice de son pouvoir. Ses Ennemis tremblerent à leur tour. Cependant il eut peine à les reconnoître : ils avoient été retenus par un reste de terreur ; & la sédition populaire avoit été un de ces mouvemens imprévus, dont il est difficile de démêler les Auteurs. Son premier ressentiment tomba sur le Conseil, qui ne pouvoit s'être déterminé si promptement à se saisir de l'autorité, sans en avoir formé le projet depuis long-tems. Il lui fit essuïer les plus indignes persécutions. Bulkley, ancien Secrétaire de la Colonie, fut arrêté sur le simple soupçon d'avoir voulu l'accuser, & reçut mille outrages dans sa prison. En même tems, sa femme fut cruellement battue, & traitée avec tant de barbarie, qu'elle en mourut le même jour, en déclarant son malheur devant plusieurs témoins, & signant sa déclaration. Bulckley avoit réduit, en effet, les Chefs d'accusation, puisque c'est lui-même qui les a publiés ; mais il étoit si difficile de l'en convaincre, que pour se délivrer de lui par une autre voie, Jones lui offrit

offrit la liberté, à la seule condition de remettre tous les Papiers qui concernoient son emploi. Il y consentit. Les portes de sa prison lui furent ouvertes. On le croïoit libre, & prêt à quitter un odieux établissement, lorsqu'il se vit accusé de haute trahison, remis dans les chaînes, envoïé à Londres pour la procédure, & conduit à bord d'un Vaisseau, où la maladie contagieuse s'étoit déclarée. Cependant son départ aïant été retardé, par les soins que le Capitaine crut devoir à la conservation de son Equipage, on vit arriver, dans l'intervalle, un nouveau Gouverneur de la Providence, avec une Commission & des forces, qui firent reconnoître aussitôt son autorité. Il se nommoit *Trott*, & les Relations vantent son mérite. Mais on en trouvera plus étrange, que le premier exercice qu'il fit de son pouvoir, fut d'accorder à son Prédécesseur, l'impunité, & la liberté de quitter l'Ile. A la vérité, Bulkley eut celle d'y retourner. Il ne l'accepta que pour y demander sa justification; & s'étant soumis à toute la rigueur du Conseil, il y fut glorieusement acquitté. Il revint ensuite à Londres, pour y publier ses infortunes, & la tyrannie de Jones.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX LUCAIES.

Une si misérable administration n'avoit point empêché que la principale Bourgade de la Providence n'eût fait des progrès assez considérables, & qu'elle n'eut pris le titre de Ville avec le nom de *Nassau*. On y comptoit cent cinquante Maisons; c'est-à-dire qu'elle valoit déja les Villes de Jamestown & de Sainte Marie, dans la Virginie & Maryland. Le Port de Nassau est formé par *Hog-Island*, l'Ile aux Porcs, qui s'étend parallelement devant lui l'espace de cinq milles, entre l'Est & l'Oueſt. Son entrée est bouchée par une Barre, sur laquelle un Navire de cinq cens tonneaux ne passeroit pas sans un extrême danger; mais toutes les forces navales d'Angleterre seroient en sûreté dans l'intérieur. Trott fit élever, au centre de la Ville de Nassau, un Fort, monté de vingt-huit pieces de Canon. En 1695, le *Wincheſter*, Vaisseau de Roi, qui revenoit de la Jamaïque, se brisa, dans le Canal, contre les Iles des Martyrs; & son Equipage, qui eut le bonheur d'échapper aux flots, devint un supplément pour la Colonie Angloise. On y comptoit alors plus de deux cens Hommes. Cependant, peu d'années après, il ne s'y en trouva que soixante-dix, pour la défendre contre *Avery*, fameux Flibustier, qui après avoir pillé l'Ile devint le meilleur ami des Habitans, & les dédommagea du mal qu'il leur avoit fait. A la vérité, ils avoient formé, dans quelques Iles voisines, des Etablissemens qui avoient diminué leur nombre. Tels étoient ceux d'*Harbour-Island*, ou l'Ile du Port, d'*Eleuthere*, & quelques autres, où il étoit passé deux ou trois Familles. Harbour Island avoit alors vingt Maisons (30).

Etat reglé de la Providence.

Etablissemens dans quelques Iles voisines.

Il paroît qu'à l'exception de quelques bois de teinture, & du sel, que ces petites Colonies envoient au Continent & dans les grandes Iles, elles n'ont de Commerce qu'avec les Pirates, & que le principal fond de leur richesse est l'infortune d'autrui, c'est-à-dire les fréquens naufrages qui se font dans le Canal de Bahama, & dont les débris sont jettés sur leurs Côtes. Le trajet n'est que de sept ou huit jours, à la Caroline; mais le retour

(30) On ne sait auxquelles des Iles Lucaies les Anglois ont donné ces nouveaux noms. Leur situation n'est pas marquée dans les Journaux. On y trouve seulement qu'Harbour Island est à vingt lieues de la Providence, & qu'Eleuthere en est plus proche.

Voïages et Etablissem. aux Lucaies.

en demande dix ou douze, par la difficulté de surmonter les Courans. On ne laisse pas d'être surpris que dans son état le plus florissant, la Providence n'ait jamais eu plus de mille ou douze cens Anglois, & trois ou quatre cens Negres. » Ce ne peut être, dit-on, la disette des vivres, qui » s'oppose à son accroissement, puisqu'on assure que les Pois y viennent en » six semaines & le Blé d'Inde en trois mois. Les Cannes de Sucre, que » M. Lightwood y avoient plantées, étoient venues fort heureusement. On » a quelquefois trouvé de l'Ambre gris sur les Côtes. On y a pris des Ba- » leines. Un Voïageur assure, dans quelques observations qu'il a commu- » niquées à la Société roïale, qu'on découvriroit mille raretés à la Provi- » dence, si les Habitans y étoient encouragés ; & qu'outre une extrême » variété de Poissons & d'Oiseaux, cette Ile a plusieurs sortes d'arbres & » de Plantes, dont les qualités ne sont point encore connues. A la vérité, » la plûpart des Poissons y sont venimeux. Si l'on en mange sans distinc- » tion, on sent bientôt, aux jointures du corps, des douleurs qui durent » ordinairement deux ou trois jours, & qui finissent par une demangeai- » son fort vive. Entre les Poissons de même espece, de même couleur & » de même goût, les uns ont cette dangereuse propriété, d'autres ne l'ont » point; & ceux, qui l'ont réellement, ne l'ont pas pour toutes les person- » nes qui en mangent. Elle n'est jamais mortelle pour les Hommes ; elle » l'est souvent pour les Chiens & pour les Chats. Parmi les Hommes, » ceux, qui ont une fois éprouvé l'effet des Poissons venimeux, n'en peuvent » manger de bons sans ressentir la même douleur. Il semble que le fer- » ment revive ; & le mal en est plus vif. Mais on conviendra qu'il est tou- » jours aisé de s'en garantir, en apportant un peu de précaution dans le » choix.

Propriétés de la Providence.

Les vrais obstacles qui nuisent à la prospérité de cette Colonie, sont premierement le pouvoir illimité des Gouverneurs, qui abusent de leur situation pour exercer une véritable tyrannie. » Ils parlent, avec la fierté » d'un Viceroi du Perou. Ils s'attribuent le droit de vie & de mort sur » les Habitans. Ils ne peuvent souffrir qu'on leur croie la moindre dépen- » dance du Gouverneur de la Caroline. En second lieu, la Providence a » trop de Cours de Justice. Elle en a de tous les ordres, & sous toutes » sortes de titres, comme la Salle de Westminster ; ce qui donne aux Ha- » bitans, une si vive passion pour la chicane, qu'il n'y a point de Bourg » en Cornouailles qu'on puisse leur comparer ; folie d'autant plus étran- » ge, que dans leur pauvreté, à peine ont-ils la matiere d'un Procès. Enfin » l'obstacle le plus nuisible, à l'accroissement de la Providence, est le mal- » heur qu'elle a toujours eu, d'être exposée à d'affreuses révolutions. Les » François & les Espagnols la regardent comme l'Ennemie de leur Com- » merce. En 1713, elle fut saccagée par une Escadre, qui brûla Nassau, » qui fit le Gouverneur Prisonnier, & qui enleva une partie des Negres. » Elle essuïa deux fois la même disgrace, sous le regne de la Reine Anne ; » & les Pirates s'y établirent alors, de concert avec les Habitans, dont le » goût a toujours été déclaré pour cette odieuse profession.

Obstacles à ses progrès.

Ce ne fut qu'en 1719, que le Capitaine Wodes Rogers (31) y rétablit

(31) Le même dont on a donné un Voïage à la Mer du Sud.

» l'ordre, après en avoir chaſſé les Pirates, avec les forces qu'il avoit ſous » ſes ordres. Il en fut nommé Gouverneur. Dans l'eſpace de peu d'années, » une ſage adminiſtration releva la Capitale de ſes ruines, & fit compter » dans l'Ile plus de quinze cens Habitans ; nombre qui ne peut qu'être » augmenté, puiſque la ſeule Ville de Naſſau contient aujourd'hui trois » cens Maiſons ; l'Ile d'Harbour ſoixante-dix Familles, & celle d'Eleuthere » environ ſoixante.

Voïages et Etablissem. aux Lucaies.

§ XV.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS DANS L'ILE DE TERRE-NEUVE.

ON ne rappellera point ce qu'on a déja dit de la découverte de l'Ile de Terre-Neuve, & des prétentions à cet honneur (32). Il ſuffit de remarquer que depuis les anciens Voïages des Baſques & des Dieppois, les François n'ont pas ceſſé d'y aller pour la pêche. On trouve auſſi, dans les Relations Angloiſes, quelques traces du commerce de cette Nation en Terre-neuve ; ſous le regne de Henri VIII. *Thorne* & *Elliot* y firent un voïage en 1527 (33). *Hore* entreprit, en 1536, d'y former un Etabliſſement ; mais avec ſi peu de ſuccès, que ſes gens furent réduits, par la famine, à ſe manger les uns les autres. Ceux, qui ſurvécurent à cette affreuſe diſgrace, furent redevables de leur ſalut à un Vaiſſeau François, qui aborda ſur la même Côte ; & par une ingratitude ſans exemple, ils ſe ſaiſirent du Bâtiment de leurs Bienfaicteurs, avec lequel ils retournerent dans leur Patrie (34). Hackluyt, qui nous a conſervé la Relation de leur Voïage, ajoute qu'une longue miſere avoit changé tous les traits de leur viſage ; & qu'un d'entr'eux, Fils du Chevalier *Butts*, ne put être reconnu de ſon Pere, que par une marque naturelle, qu'il avoit à quelque partie du corps. J'ai fait, dit Hackluyt, deux cens milles, pour apprendre de ſa propre bouche la vérité de cette avanture (35).

Premiers Voïages en Terre-Neuve.

Les Côtes de Terre-Neuve continuerent d'être viſitées par des François, des Portugais & des Anglois, ſans aucun projet de fortification ou d'établiſſement ; & ces voïages n'aïant pour objet que la pêche des Morues, il en eſt reſté peu de Journaux. On trouve encore, dans les Recueils Anglois, celui de Richard *Whitburn*, en 1579, qui n'a rien de plus remarquable qu'une pêche aſſez abondante, & les ſouffrances d'un Equipage peu accoutumé à l'excès du froid. En 1583, Whithurn fit un ſecond voïage en Terre-Neuve ; & la ſcene change ici par des entrepriſes d'une autre nature.

Dans le cours de la même année, avant que Whitburn eut quitté l'Ile, Humphrey Gilbert, Beaufrere du célebre Walter *Raleigh*, & fameux lui-même par quantité d'autres expéditions, y aborda, comme en triomphe,

Entrepriſe de Humphroy Gilbert.

(32) Voïez ci-deſſus, Tome XIII & XIV.

(33) Collection d'Hackluyt, p. 129.

(34) L'Auteur du Journal aſſure que le Roi Henri VIII, aïant pris connoiſſance de l'avanture, dédommagea roïalement les François de leur perte. *Ibidem.* pag. 131.

(35) I rode 200 miles, only to learn the whole truth from his own mouth. *Ibid.*

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DANS L'ILE DE TERRE NEÛVE

avec trois Vaiſſeaux, & les magnifiques commiſſions de la Reine Eliſabeth (36)], pour prendre poſſeſſion de l'Ile entiere, au nom de cette Princeſſe, qui lui en avoit accordé le Domaine. La cérémonie ſe fit avec éclat, en préſence de Whitburn ; & Gilbert ne manqua point de proclamer une défenſe, à toutes les autres Nations du monde, de venir pêcher ſans ſa permiſſion ſur les Côtes de l'Ile. Mais il ne jouit pas long-tems de cette grandeur imaginaire. A peine eut-il remis à la voile, dans le deſſein de ſe rendre en Virginie, qu'une tempête le fit périr, proche de l'Ile de Sable. Sa mort ne fut pas moins célébrée que ſon Voïage. On y mêla même des pronoſtics merveilleux. Qu'il nous ſoit permis d'en repréſenter quelques-uns, pour faire voir combien l'imagination des Voïageurs eſt ſujette à s'égarer, lorſqu'elle eſt troublée par quelque incident extraordinaire. » Avant » le naufrage, dit l'Auteur d'une Relation, ceux qui étoient au Gouver- » nail, entendirent des voix étranges. Humphrey voulut paſſer à bord » de l'Ecureuil, un de ſes Vaiſſeaux, pour y donner quelques ordres ; & » là, il réſolut de tourner vers l'Angleterre, quoique ſon deſſein eût été » d'aller en Virginie. Au moment qu'il expliquoit ſes intentions, on vit » paſſer à la nage, entre la terre & l'Eſcadre, un Lion, du moins autant » qu'on en pût juger à ſa forme, à ſa criniere, à ſa couleur, quoiqu'il ne » nageât point à la maniere des Animaux terreſtres, en remuant les jambes, » mais qu'il ſemblât gliſſer ſur la ſurface de l'eau, comme les Dauphins. » Il montroit hardiment tout le corps, ſans être effraïé de la vue des Ma- » telots, qui ſe préſenterent tous ſur les ponts. En paſſant, il remua fiere- » ment la tête, il ouvrit une large gueule ; & pour dire adieu aux Vaiſſeaux, » il pouſſa un cri horrible, en s'approchant du plus gros. Sa voix reſſem- » bloit au rugiſſement d'un lion. Il fut vû, il fut entendu de tous les équi- » pages des trois bords. Auſſi-tôt, il s'éleva une furieuſe tempête, & les » vagues devinrent ſi violentes, que tout le monde perdit l'eſpérance. Gil-

Son ſort.

(36) Elles ſont rapportées dans la même collection, p. 135. Rien n'approche des eſpérances que ce Voïage avoit fait naître aux Anglois. Hackluyt en remplit plus de quatre-vingt pages in-folio. Il ſembloit qu'il fût queſtion de la découverte d'un nouveau Monde. Le fameux Budée fit à cette occaſion un long Poème, que le Collecteur rapporte auſſi ; donnons-en les premiers Vers :

Quæ nova tam ſubito mutati gratia cœli ?
Unde graves nimbi vitreas tenuantur in auras ?
Diffugiunt nebulæ, puroque nitentior ortu
Illuſtrat terras, clementiaque æquora Titan.
Nimirum poſuere Noti, meliorque reſurgit
Eurus, & in ventos ſolvuntur vela ſecundos,
Vela, quibus gentis decus immortale Britannæ
Tendit ad ignotum noſtris Majoribus orbem
Vix notis Gilbertus aquis. Ecquando licebit
Ordiri heroas laudes, & facta Nepotum
Attonitis memoranda animis ? &c.
Euge, ſacrum pectus ! tibi per tot ſæcula ſolâ
Servata eſt Regio, nullis regnata Monarchis :
Et triplici quondam Mundi natura notata
Margine ; & audacem quarto dignata Columbum ;
Jam quintâ luſtranda plagâ tibi, &c.

» bert, ſans paroître ému, prit une Bible à la main, & cria d'une voix » ferme à tous ſes Compagnons: Amis! en mer comme ſur terre, nous » ſommes toujours proche du Ciel. Penſée digne d'un Héros chrétien. Il » répéta pluſieurs fois les mêmes paroles, juſqu'à ce qu'il fût englouti par » les flots (37). Les deux autres Bâtimens arriverent en Angleterre, où les » Matelots raconterent l'avanture de leur Chef.

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terre-Neuve

En 1685, le Chevalier Bernard *Drake* fut envoïé en Terre-Neuve avec une Eſcadre; mais ſon expédition ſe réduiſit à la priſe de quelques Vaiſſeaux Portugais, chargés d'huile & de Poiſſon. La guerre contre l'Eſpagne interrompit enſuite les voïages des Anglois, & les anciennes vues paroiſſoient évanouies; lorſqu'en 1608, Jean *Guy*, Négociant de Briſtol, publia un Mémoire, qui ſubſiſte encore, pour réveiller l'ardeur du Public. Ses écrits & ſes ſollicitations eurent tant de ſuccès, que l'année ſuivante, il ſe forma une Compagnie, qui obtint du Roi Jacques la conceſſion d'une partie de l'Ile, depuis le Cap de *Bonneville*, au Nord, juſqu'au Cap de *Sainte Marie*, au Sud. Gui, qui étoit du nombre des Aſſociés, fut chargé d'y conduire une Colonie. Il arriva dans l'eſpace de vingt jours en Terre-Neuve; il y débarqua dans la Baie de la Conception, où il bâtit quelques maiſons, ou plutôt des Hutes, qui marquoient, ſuivant l'obſervation de l'Hiſtorien Anglois, que ſon eſpérance n'étoit pas d'y être ſouffert long-tems. Cependant, il ſut ſe concilier l'affection des Sauvages, & ſon Etabliſſement ſe fit ſans obſtacle. A la vérité, il s'en trouvoit peu ſur la Côte Eſt & Nord-Eſt de l'Ile, qui fut la premiere habitée par les Anglois; & les autres poſtes n'étoient pas mieux peuplés. Guy paſſa deux ans dans ſon Habitation; & s'il prit enſuite le parti de retourner en Angleterre, ce ne fut pas ſans laiſſer quelqu'un derriere lui, puiſqu'on trouve, l'année ſuivante, l'exiſtence d'une Plantation, ſous le nom de Briſtol.

Premiers Etabliſſemens en Terre-Neuve.

Whitburn, que ſes Emplois avoient appellé dans d'autres lieux (38),

Avanture de Withburn.

(37) D'autres ont aſſuré qu'il ſe ſauva dans l'Ile de Sable, & qu'il y vécût deux ans.

(38) Le caractere de Whitburn eſt ſi bien établi, qu'on ne croit pas devoir ſupprimer un fait, *qu'il a vu & revu, dit-il, dans toute la ſobriété de ſon cœur* & de ſa tête, & qu'il atteſte avec toutes les formalités de l'honneur. On le ſoupçonnera, ſi l'on veut, du trouble d'imagination, où j'ai remarqué plus d'une fois que la crainte peut jetter un Voïageur. Laiſſons le parler lui-même: » Un jour que j'étois à me promener ſur le bord de la Riviere, dans » le Port de Saint Jean, je vis une fort » étrange Créature, qui s'avança fort légerement à la nage, vers moi, & qui » ſe mit à me regarder d'un air joïeux. » Elle avoit la figure d'une Femme. Son » viſage, ſes yeux, ſon front, ſon nez, » ſa bouche, ſon menton, ſes oreilles, & » ſon cou, me parurent beaux & bien proportionnés. Elle avoit, autour de la tête, » quantité de raies bleues, qui avoient l'apparence d'une chevelure. Un autre Anglois, qui étoit à peu de diſtance de moi, » & qui jouit encore d'une parfaite ſanté, » la vit auſſi, lorſqu'elle nagea légerement » vers moi. J'avoue que ne me voïant éloigné d'elle que de la longueur d'une picque, je fis quelques pas en arriere, dans » l'idée qu'elle pouvoit s'élancer ſur moi, » comme je ſuis perſuadé qu'elle en avoit » le deſſein. Lorſqu'elle me vit retiré, elle » plongea dans l'eau, & je la vis reparoître dans un autre endroit, tournant pluſieurs fois la tête pour me regarder; ce » qui me fit voir ſes épaules & ſon dos, » qui me parurent auſſi blancs & auſſi unis » que les nôtres. Enſuite, elle s'avança » près d'un Batteau, où étoit Guillaume » Hawkridge, mon Valet, qui eſt aujourd'hui Capitaine d'un Vaiſſeau de la Compagnie des Indes Orientales. Elle mit ſes

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terreneuve

reprit, en 1611, du goût pour le voïage de Terre-Neuve. Il y trouva Pierre Eaton, fameux Pirate, avec dix bons Vaiſſeaux ſous ſes ordres; ſurquoi l'on fait obſerver que l'Ile étoit alors fréquentée de ces Brigands, qui ne manquant jamais d'argent ni d'or, venoient faire, avec les Bâtimens Pêcheurs de différentes Nations de l'Europe, un Commerce fort avantageux aux Equipages. Eaton, dont les richeſſes étoient immenſes, forma le deſſein de renoncer à ſon odieuſe profeſſion, pour aller jouir tranquillement, dans ſa Patrie, du fruit de ſes peines. Il engagea Whitburn à ſolliciter ſa grace; & ſur la parole de cet Officier, il ſe rendit à l'entrée du Détroit de Gibraltar, ſur la Côte de Barbarie, pour l'attendre. Mais l'expédition des affaires étoit ſi lente à la Cour de Jacques I, que le Pirate, perdant patience, paſſa le détroit avec ſes Vaiſſeaux & ſes tréſors. Whitburn aſſure lui-même, dans ſon Journal, qu'Eaton offrit ſes ſervices au Duc de Savoie, & qu'ils furent acceptés; quoiqu'on ait peine à comprendre quelle utilité ce Prince pouvoit tirer d'un homme de mer.

Indiens découverts dans l'Ile.

L'année ſuivante, quelques Anglois découvrirent une habitation Indienne, c'eſt-à-dire pluſieurs Cabanes rondes, compoſées de poteaux qui ſe joignoient au comble, & couvertes de peaux, avec le foïer au centre. En 1613, on trouve que la Colonie conſiſtoit en cinquante-quatre Hommes, ſix Femmes & deux Enfans, ou, du moins, que ce nombre d'Anglois, arrivé peut-être dans l'Ile à la fin de la ſaiſon, y paſſa l'hiver, qui fut modéré. Ils ſemerent du froment, du ris, des navets & des choux. Tout vint fort heureuſement; ce qui paroît d'autant plus extraordinaire, que le froment & les autres grains, qu'on porte en Terre-Neuve, n'y croît pas bien aujourd'hui. Les nouveaux Colons ne manquerent point de peaux, pour ſe couvrir, ni de Poiſſon & d'Oiſeaux de Mer, pour leur nourriture. Cependant le ſuccès ne répondit point à leur attente, puiſque les Conceſſionnaires ſe rebuterent de leur entrepriſe, & réſignerent leurs droits. Whitburn en accuſe la mauvaiſe adminiſtration.

Etabliſſement de Vaugham, Poëte & Médecin.

En 1615, le Docteur Vaugham, Médecin & Poëte célebre, obtint de nouvelles Patentes, pour une partie de l'Ile, qui s'étendoit à l'Eſt & au Sud. On a de lui pluſieurs Ouvrages, en vers & en proſe. Il donna le nom de *Cambriol* à ſon Domaine, qui porte aujourd'hui le nom de *Petite Bretagne* (39); & *Whitburn*, qu'il en nomma Gouverneur perpétuel, s'y

» mains ſur le bord du Batteau, avec beau-
» coup d'effort pour y entrer. Hawkridge
» & ceux qui étoient avec lui en furent ſi
» effraïés, qu'ils lui donnerent un grand
» coup ſur la tête. Elle tomba, & diſpa-
» rut, pour quelques momens: mais elle
» ſe fit voir encore près de deux autres Bat-
» teaux, qui étoient au rivage du même
» Port; & la crainte fit fuir à terre quel-
» ques Hommes qui étoient dedans. Cette
avanture ſeroit-elle bien merveilleuſe, ſi l'on ſuppoſoit que c'étoit une Femme Indienne, qui vouloit lier Commerce avec les Anglois? On a remarqué cent fois que ces Femmes nagent & plongent en perfection.

(39) Little Britain. Le Docteur Vaugham fit un Poème, intitulé, *The Golden Fleece*, la toiſon d'or, à l'honneur de Terre Neuve, imprimé en 1626. Comme il l'avoit compoſé dans cette Ile même, il ſe qualifie du nom d'*Orphée le jeune*, parcequ'il prétendoit avoir charmé, par les ſons de ſa lire, les arbres & les rochers d'une Contrée déſerte & barbare. Le titre paroîtra plaiſant à ceux qui entendent l'Anglois. The golden Fleece, diſcharging the errors of Religion, the vices and decays of the Kingdom, tranſported from Cambriol Colchos out of the ſouthermoſt part of the Iſland called Newfoundland.

rendit, avec deux Vaiſſeaux chargés d'Artiſans, de proviſions & d'inſtrumens pour la pêche : mais il eut le malheur de tomber entre les mains de quelques Pirates Anglois, qui ruinerent les eſpérances de Vaugham & les ſiennes, en lui enlevant ſa cargaiſon. Le Chevalier Calvert, Secrétaire d'Etat, obtint la conceſſion d'une autre partie de l'Ile, à laquelle il donna le nom *d'Avalon* (41). Elle forme aujourd'hui une Province entiere, entre la Baie que les Anglois nomment *Bay of Bulls*, à l'Eſt, & le Cap de Sainte Marie au Sud.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DANS L'ILE DE TERRENEUVE

Autres Etabliſſemens.

Calvert n'avoit pas d'autre motif, pour quitter ſa Patrie, qu'un extrême attachement pour l'Egliſe Romaine, & vouloit paſſer en Terre-Neuve par zele de Religion, comme les Puritains alloient s'établir alors dans la Nouvelle Angleterre pour la même cauſe. Cependant il paroit que ſon départ fût retardé fort longtems ; car on le trouve Membre du Parlement pour Oxford, en 1624, & créé, la même année, Baron de Baltimore en Irlande. Mais il avoit fait partir, en 1621, le Capitaine *Wynn*, avec une petite Colonie, pour jetter les fondemens de ſa Plantation. Wynn s'établit à *Ferryland*, y bâtir une vaſte Maiſon pour le Seigneur Propriétaire, des Magaſins, des Edifices extérieurs, & des Cabanes pour trente-deux perſonnes qui l'accompagnoient. L'année d'après, Calvert fit partir encore, avec quantité de nouveaux Colons, le Capitaine *Powel*, qui s'établit dans la Baie de *Capelin*, à trois milles de Ferryland. On obſerve ici que dans la plûpart des nouveaux Etabliſſemens, il y a peu de fond à faire ſur les Relations des premiers Avanturiers ; ſoit que leur imagination, échauffée par le deſir du ſuccès, embelliſſe tout à leurs propres yeux ; ſoit que l'eſpérance d'engager des Lecteurs crédules à les ſuivre, les porte à tromper par de fauſſes deſcriptions. Wynn écrivoit, au Chevalier Calvert, le 17 d'Août 1622. » Nous avons du froment, de » l'orge, de l'avoine & des féves en abondance ; & quoiqu'aïant com- » mencé fort tard à ſemer ; c'eſt-à-dire en Mai & Juin, on ne dût ſe pro- » mettre rien d'heureux, le contraire arrive, & tout meurit ſi rapidement, » que nous ſommes dans l'attente d'une fort belle moiſſon. Nous avons » auſſi des Jardins remplis de légumes, & d'une beauté à laquelle je n'ai » rien vu d'égal en Angleterre. Nos féves ſont excellentes ; nos pois ſont » incomparables, car dans pluſieurs endroits ils ſont de la hauteur du plus » grand homme. Les raves ſont de la groſſeur du bras. Les choux, les navets, » les carottes & les laitues viennent en perfection. Nous avons une grande » Prairie, dont le foin eſt admirable, & l'on commence à le recueillir » pour l'hiver. Les pâturages, qui ſont autour de nous, ſuffiſent déja pour » nourrir plus de trois cens beſtiaux. Powel écrivoit de ſon côté ; le terrein, » où nous ſommes établis, eſt ſi bon & ſi commode, qu'il n'y en a point » de meilleur dans une grande partie de l'Angleterre «. Ces belles peintures, qui reſſemblent ſi peu à tout ce qu'on a vérifié depuis, engagerent Mylord *Faukland*, Gouverneur d'Irlande, à faire paſſer auſſi une Colonie dans l'Ile.

Leur état dans l'origine.

(40) L'origine de ce nom eſt ſinguliere. C'eſt une tradition Angloiſe, que Joſeph d'Arimathie vint en Angleterre, & bâtit une Egliſe à Glaſſembury, dans le Comté de Sommerſet. Glaſſembury s'eſt nommée autrefois Avalon ; & le Chevalier Calvert, qui étoit Catholique, voulut rappeller la mémoire de ce nom, à l'honneur de Joſeph d'Arimathie.

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terreneuve

de Terre-Neuve, en 1623, sous la conduite du Chevalier François Tanfield; mais on vit bientôt revenir Tanfield, sans avoir fait aucun établissement.

Le Chevalier Calvert.

Calvert fut plus ferme. Il partit avec toute sa Famille. En arrivant, il fit élever un Fort dans sa Colonie de Ferryland, où il passa plusieurs années. Les Plantations de Bristol, de la Conception, de la Trinité & de Saint Jean commencerent aussi à se fortifier. Après un long séjour en Terre-Neuve, d'autres vues conduisirent Calvert en Virginie, d'où étant repassé en Angleterre, il y obtint la concession de cette partie du Continent d'Amérique, qui a pris le nom de Maryland. Mais il ne laissa point de conserver la propriété d'Avalon, & de gouverner l'établissement de Ferryland par des Lieutenans, qui tenoient de lui leur commission. Son Fils, Mylord Cecile Baltimore, suivit son exemple, jusqu'aux Guerres civiles d'Angleterre, qui rendirent toutes les possessions fort incertaines. Ce fut dans ces tems de trouble, & vers l'année 1654, que le Chevalier *Kork*, qui étoit fort mal avec la fortune, résolut d'en chercher une meilleure en Amérique. Il alla, sans autre droit que celui de la pauvreté, s'établir dans les Domaines des Baltimores en Terre-Neuve; & dans la suite il leur proposa de l'acheter d'eux, mais à des conditions qu'ils rejetterent. Leur refus ne l'aïant point empêché de s'y soutenir, il y mourut, après avoir donné son nom à son fond, qui borde la Côte du Sud-Oueſt, assez proche du Cap Breton.

Le Chevalier Kork.

Situation des Etablissemens Anglois.

Les Etablissemens Anglois commençoient, suivant la concession, au Cap de Sainte Marie, & s'étendoient à l'Est, le long de la Côte, à sept ou huit milles de distance entr'eux, d'un Port à l'autre, jusqu'à Greenpond. On ne trouve néanmoins le nom d'aucun, sur la Côte du Sud: mais ensuite, passant le Cap de Raze, Pointe la plus orientale de l'Ile, on trouvoit l'Habitation de *Ferryland* (41), Domaine des Baltimores, qui contenoit trente Familles; *Cap-Broil*, douze; *Bay of-bulls*, vingt; *Brigas*, six; *Bell'inn*, trois; l'Anse de *Toad*, ou du *Crapaud*, deux; la Baie de *Mommables*, six; *Petty Harbour*, six; *Saint Jean*, soixante; & malgré ce nombre, c'étoit faire alors trop d'honneur à Saint Jean, que de lui donner le nom de Ville. Il n'avoit de remarquable que deux Forts, & une batterie, qui commandoit le Port, avec une chaîne, qu'on pouvoit tendre d'un Fort à l'autre; son Eglise, & des Graves, ou des quais, menagés devant chaque Maison pour y faire sécher la Morue. Ensuite, *on trouvoit Kittawitty*, de vingt Familles; *Torbay*, de quatre; *Holyrood*, de douze; l'Anse de *Salmon*, de douze; le *Havre-de-Grace*, de douze; *Carboniere*, de trente; la Baie de *Birds*, de dix; le vieux *Parlikin*, de six; la *Trinité*, de douze, *Benneviſte*, de vingt-cinq; & *Greenpond*, de trois. Toutes ces Habitations ensemble formoient environ deux cens soixante-dix Familles, qu'on ne faisoit pas monter à plus de quinze cens personnes en 1688; mais qu'on vit augmenter jusqu'à quatre mille, vers la fin du siecle. Les Anglois ne s'établirent point, avant le même-tems, au-delà de Bonneviſte. L'Habitation, qu'ils formerent à Greenpond, étoit même assez peu considérable; mais delà ils se répandirent dans tout le Nord-Est & l'Est de l'Ile, tandis que les François

(41) La plûpart de ces noms sont altérés dans les Relations Françoises. Ferryland, par exemple, est appellé Toryland.

occuperent

occuperent le Sud & le Sud-Oueſt. Les Indiens n'habitoient gueres que le Nord, en très petit nombre, juſqu'à faire douter s'ils y demeuroient habituellement, & s'ils n'y paſſoient pas de la Terre-ferme, pour la pêche & pour la chaſſe. On juge du moins qu'ils n'ont jamais eu d'Habitations dans les parties de l'Eſt & du Sud. Celle du Sud-Oueſt a pluſieurs Baies, où les Anglois s'étendirent auſſi; car il n'y a point de Côte au monde, où l'on trouve un ſi grand nombre d'excellens Ports. Les Anſes & les fonds de Baie ſont ſi proches l'un de l'autre, ſurtout vers l'Eſt & le Sud, qu'il ne manqueroit rien à la commodité des Habitans de l'Ile, ſi l'intérieur pouvoit être aſſez peuplé, pour faire ſouhaiter des communications. Du côté que les François avoient toujours fréquenté, on trouve les Baies des Trépaſſés, de Sainte Marie, de Borell & de Plaiſance, qui s'enfoncent fort loin vers le Nord. La grande Baie de Saint Pierre eſt au Sud-Oueſt de l'Ile, à vingt lieues du Fleuve Saint Laurent. On en rencontre quantité d'autres à l'Oueſt, juſqu'à celle de la Trinité, qui eſt par les 49 degrés, & d'une commodité admirable pour la retraite des Vaiſſeaux, en toutes ſortes de tems. Elle ſe diviſe en trois parties, dont chacune peut contenir des Flottes entieres, à plus d'un mille de ſon embouchure. La Baie des Fleurs, proche de Greenpont, eſt dangereuſe par ſes écueils. Celle des Trépaſſés, qui faiſoit les bornes des Anglois au Sud, & qui eſt ſituée par les quarante-ſix degrés, offre une Côte eſcarpée; mais ſaine & commode pour les Vaiſſeaux d'Angleterre, qui ont beſoin de relâche en allant à la Virginie, à la Nouvelle Angleterre, ou aux Bermudes.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DANS L'ILE DE TERRE-NEUVE

Ce fut vers ce tems, que les François commencerent à ſe fixer dans la Baie de Plaiſance, où il ne paroît point qu'ils euſſent encore d'établiſſement, quoiqu'ils n'euſſent pas ceſſé de la viſiter. Cette Baie, qui eſt au Sud de l'Ile, offre un Port commode, & des plus beaux de l'Amérique Septentrionale. La pêche de la Morue y eſt extrêmement abondante; on y trouve toutes ſortes de facilités pour faire ſécher le Poiſſon; & quoique ce ne ſoit qu'un Port, qui ne fournit point les choſes les plus néceſſaires à la vie, le voiſinage des Etabliſſemens François de l'Acadie, où les terres ſont excellentes, faiſoit eſpérer qu'indépendamment des ſecours de France & de Quebec, on n'y manqueroit jamais dequoi ſubſiſter. La Cour avoit fait peu d'attention juſqu'alors à l'Ile de Terre-Neuve. Tout étoit abandonné à des Particuliers, qui armoient à leurs frais pour y envoïer des Pêcheurs. Mais, en 1660, un Officier, nommé *Gargot*, obtint du Roi la conceſſion du Port de Plaiſance, avec le titre de Gouverneur. Il y conſtruiſit un Fort, ſous le nom de Saint Louis; & le Bourg, qui ſe forma bientôt ſous cette protection, fut nommé Plaiſance.

Etabliſſement des François en Terre-Neuve.

On ne donne pas moins de dix-huit lieues de profondeur à la Baie. Son entrée eſt un Goulet, qui ne peut recevoir à la fois qu'un ſeul Navire, mais où les plus grands peuvent paſſer; & le Port, qui eſt au fond de la Baie, en peut contenir cent cinquante, à couvert de tous les vents. Auſſi la pêche s'y fait-elle comme dans une Riviere. Le Goulet eſt précédé d'une Rade, à laquelle on donne une lieue & demie d'étendue, mais trop ouverte aux vents de Nord-Nord-Oueſt, qui ſont impétueux & fréquens ſur cette Côte. Ce qui reſſerre le paſſage du Goulet, eſt une chaîne de Rochers très

Baie de Plaiſance.

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terre-Neuve

dangereux, qu'il faut laiſſer ſur la droite. Les Courans y ont tant de violence, qu'ils paſſent ſur les Rochers; de ſorte qu'on ne peut les remonter qu'à la toue, avec des cordes (42) qu'on porte au-delà. Le Fort Saint Louis étoit au pié d'une Montagne, haute d'environ ſix vingt piés, ſur laquelle on avoit conſtruit une redoute. La grande Grave (43) eſt entre deux autres Montagnes, l'une au Sud-Sud-Oueſt, & ſéparée de la grande Grave par un petit Ruiſſeau, qui ſort du Goulet, & qui forme une eſpece de Lac, nommé la petite Baie, où l'on pêche quantité de Saumons. Cette Grave, qu'on nomme la Grande, pour la diſtinguer d'une plus petite, réſervée pour les Habitans, qui font leur pêche le long des terres, eſt ſi grande, en effet, qu'elle peut contenir en même-tems la charge de ſoixante Vaiſſeaux; mais elles ſont toutes deux également ſûres, pour faire ſécher le Poiſſon: ce ſont des Plages, couvertes de ces pierres plattes, qu'on nomme Galets. Le long du petit Ruiſſeau, on dreſſa des Cabanes de feuillages & de branches de ſapin, que les Pêcheurs nomment échaffauts, pour y faire ſécher la Morue dans le tems de pluie. Les Maiſons du Bourg en étoient aſſez proche, & formoient une ſeule rue. Un des grands avantages du Fort, étoit de rendre les François maîtres de toute la partie méridionale de Terre-Neuve, & des Iles Saint Pierre, qui ſont vis-à-vis, où ils avoient déja quelques petits Etabliſſemens, auſſi-bien qu'au Chapeau rouge & dans d'autres endroits de la Côte. Les Malouins faiſoient leur pêche un peu plus loin, dans un lieu qu'ils avoient nommé le Petit-Nord. On fait obſerver que le Poiſſon y eſt plus petit que dans la Baie de Plaiſance, mais plus propre pour le Commerce de la Méditerranée & du Levant.

Il paroît que Gargot jouït peu de ſa conceſſion & du titre de Gouverneur; car peu d'années après ſon établiſſement, on trouve que la Poype fut envoïé à Plaiſance, avec une commiſſion de la Cour, pour prendre poſſeſſion, au nom du Roi, du Fort & de l'Habitation. Ses inſtructions portoient » que » Sa Majeſté vouloit s'aſſurer de ce lieu, & pour maintenir ſes Sujets dans » la poſſeſſion où ils étoient depuis longtems d'y aller faire chaque année » une pêche conſidérable, & par la crainte d'être prévenue par les An» glois; qu'elle avoit fait une dépenſe aſſez forte, pour mettre les Habi» tans en état de ſubſiſter de leur travail; que la pêche lui avoit paru ca» pable de répondre à cette vûe, mais qu'il ſembloit que les Commandans » s'en étoient prévalus, pour forcer les Habitans de leur donner une por» tion de leur pêche en échange des proviſions qu'ils leur faiſoient diſtri» buer, quoiqu'elles fuſſent tirées des Magaſins roïaux; que le nouveau » Gouverneur devoit faire ceſſer ce déſordre, & prendre ſoin qu'en laiſ» ſant aux Habitans de la Colonie tout le fruit de leur travail, ils fuſſent » en état de ſubſiſter toute l'année, ou du moins une partie de l'année; » que s'ils avoient beſoin de ſecours, il feroit ſavoir à Sa Majeſté ce qui » leur ſeroit néceſſaire, ſoit en proviſions, ſoit en marchandiſes, contre » leſquelles ils pourroient troquer le fruit de leur pêche; ce qui joint à » la culture des terres, à l'entretien des Beſtiaux & à la Chaſſe, dont ils

(42) On les nomme Hanſſieres: elles ſont à trois torons.

(43) Denis, qui entendoit ſi bien la pêche des Morues, écrit toujours *Grave*; quoique ſuivant le P. de Charlevoix, les Canadiens prononcent *Greve*.

» pourroient tirer un autre ſoulagement, rendroit bientôt leur ſituation » fort aiſée.

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terre-neuve

La Poype ſervit treize ans avec beaucoup de zele & d'honneur; mais les ordres de la Cour étant demeurés ſans exécution, il eſſuïa des déſagrémens qui mirent ſa conſtance à l'épreuve. *Parat*, ſon Succeſſeur en 1685, fut deux ans dans les mêmes embarras. Enfin, il reçut de France, en 1687, 25 Soldats commandés par *Coſtebelle*, avec des vivres, du Canon, de la poudre, & l'ordre de fortifier Plaiſance. On y éleva, non-ſeulement un nouveau Fort, mais encore une Plateforme qui battoit dans la rade; & ces deux Poſtes furent montés de dix neuf pieces de Canon. On arma les Habitans, ſur leſquels il y avoit plus de fond à faire que ſur les Soldats. Il ne manquoit plus, à cette Colonie, qu'un Chef aſſez brave pour ſe défendre, ou du moins aſſez vigilant pour ſe garder de la ſurpriſe; mais on s'étoit trompé dans le choix. Le 25 de Février 1690, le Gouverneur & ſon Lieutenant furent ſurpris hors du Fort, dans leur lit, par quarante-cinq Flibuſtiers Anglois. Les Soldats, qui ſe trouvoient auſſi diſperſés, furent enlevés ſans défenſe. Les Habitans eurent le tems de pourvoir à leur ſûreté; mais l'Ennemi les aïant ſerrés dans leurs murs, ils ſe rendirent, ſur la menace d'être maſſacrés juſqu'au dernier, s'ils faiſoient la moindre réſiſtance; & les Flibuſtiers chargerent ſur leur Navire, non-ſeulement les armes & les munitions du Fort, mais les vivres mêmes, & juſqu'aux uſtenſiles de la pêche, dont le Bourg étoit bien fourni. Une partie du Canon fut auſſi enlevée, une autre jettée à la Mer, le reſte encloué; & les Priſonniers, à qui la liberté fut rendue après cette expédition, ſe trouverent dans un état auſſi triſte, que s'ils euſſent été jettés par un naufrage ſur une Côte déſerte. Après le départ des Flibuſtiers, Parat voulut retourner en France, ſur des Navires Baſques qui étoient venus faire la pêche à la Côte; mais ils refuſerent tous de le recevoir. Il prit le parti de ſe tranſporter, avec trois Matelots & trois Soldats, aux Iles Saint Pierre, où il rencontra trois Vaiſſeaux Malouins, qui lui accorderent le paſſage. Coſtebelle, reſté Commandant à Plaiſance, crut devoir s'y retrancher: il fit avertir les Habitans de venir prendre ſes ordres; mais André *Doyen*, un des principaux, refuſa d'obéir, & fit feu ſur ceux qui entreprirent de l'y forcer. A ne juger du Gouverneur que par les apparences, il ne pouvoit être accuſé que d'une négligence exceſſive: mais les accuſations furent plus graves, & ſon départ précipité fit douter de ſon innocence. De ſon côté, il fit valoir ſon retour comme une preuve ſans replique en ſa faveur. Il rejetta toute la faute ſur les Baſques, qui, s'étant révoltés contre lui, avoient mandié des dépoſitions pour le perdre, ou du moins pour le mettre dans la néceſſité de ſe défendre. On ignore quelle fut la fin de cette querelle.

Différends entre les François & les Anglois.

Cependant les Anglois avoient des Etabliſſemens conſidérables ſur la Côte orientale de l'Ile; & les diſgraces, qu'ils eſſuïerent dans l'attaque de Quebec & du Canada, ne diminuoient rien de leurs avantages en Terre-Neuve. Ils y avoient pratiqué des communications faciles, par des chemins coupés dans les Bois. On voïoit, dans leurs Habitations, des Particuliers très riches; & de leur aveu, le Commerce de leur Nation y mon-

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terre-neuve

toit à sept ou huit cens mille livres sterling. En un mot, ils se formoient dans cette Ile, une puissance qui pouvoit les rendre absolument Maîtres de la pêche des Morues, c'est-à-dire, du Commerce le plus étendu & le plus facile de l'Univers. Les François n'avoient pas pris de bonnes mesures, pour le partager du moins avec eux. La Colonie de Plaisance, quoique placée dans un Port des plus beaux & des plus commodes de l'Amérique, ne valoit pas le plus médiocre de leurs Etablissemens. La Hontan, Voïageur contemporain, & témoin même oculaire, assure que le plus riche des Habitans François n'étoit pas logé plus au large qu'on ne l'est dans un Navire; qu'ils y étoient réduits tous à leur ration par jour; que personne n'étoit en état d'y soulager les Pauvres, ni les Malades, & qu'on n'avoit pas même eu l'attention de bâtir un Hôpital. Ajoutons que le Fort étoit une Place très foible, que sa principale défense étoit la difficulté d'en approcher, & qu'il n'avoit, pour toute Garnison, que dix-huit Soldats. On y pouvoit joindre, dans un cas pressant, environ quatre-vingt Pêcheurs; mais les uns & les autres n'étoient pas fort aguerris. Le Gouverneur, qui se nommoit *Brouillan*, avoit déja repoussé une Flotte Angloise, en 1692 (44). Il étoit Homme d'esprit, brave Soldat, Officier d'expérience; mais il n'avoit pas l'art de se faire aimer, ni de ceux qui étoient sous ses ordres, ni de ceux que la Pêche de la Morue attiroit dans son Gouvernement. Il avoit la réputation d'un Homme avide, intéressé; & le Service du Roi n'en souffrit pas moins que sa gloire. » Quant à la Religion, dit un pieux » Historien, on ne savoit trop si les Anglois de Terre-neuve en avoit » une. Dans un si grand nombre de Postes, assez peuplés, on ne voïoit » pas un seul Ministre (*). Le même Ecrivain attribue religieusement, à ce désordre, les disgraces qui tomberent bientôt sur eux. Telle étoit du moins la situation des deux Colonies Européennes qui partageoient l'Ile de Terre-Neuve, lorsqu'en 1696 d'Iberville, Officier Canadien, dont le nom a déja paru avec honneur, fut chargé de la mettre entierement sous l'obéissance du Roi. Ce récit est également curieux par ses circonstances, & par les éclaircissemens qu'il renferme sur divers endroits de l'Ile, qui ne sont pas connus autrement.

Expéditions des François sous d'Iberville.

D'Iberville, occupé alors dans l'Acadie, ne put se rendre à Plaisance aussi-tôt qu'il y étoit attendu. Cependant, comme les Vaisseaux destinés à son Expédition étoient déja dans ce Port, Brouillan prit occasion de son délai pour entreprendre lui-même de forcer les Anglois dans leur Quartier Général de *Saint Jean*, Port ordinaire des Vaisseaux de leur Nation. Il partit, vers la fin d'Août, avec le *Pelican*, Vaisseau du Roi, & huit Bâtimens Malouins, le Comte de Toulouse, le Phelipeaux, le Diamant, trois Corvettes & deux Brûlots. Quoiqu'il eût des avis certains qu'on étoit instruit de son projet; au lieu d'attaquer les Côtes où les Ennemis étoient moins sur leurs gardes, il aima mieux profiter d'un vent favorable pour aller droit à Saint Jean. Le tems ne laissa point de changer, & la Mer devint si orageuse, que les Bâtimens qui l'accompagnoient furent séparés de lui; mais les aïant ralliés à sept ou huit lieues de Terre, il résolut brusquement d'entrer dans le Port.

(44) La Hontan lui avoit été envoïé de Quebec avec un renfort de Trouppes. On trouve le récit de cet évenement dans sa Relation. (*) Le P. de Charlevoix.

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terre neuve

Il n'en étoit plus qu'à la portée du Canon, lorſqu'il ſe ſaiſit d'une Chaloupe Angloiſe qui alloit à la découverte. L'Officier, qui étoit un Capitaine de Vaiſſeau, lui apprit qu'il y avoit à Saint Jean quarante Navires, quelques-uns de dix-huit à trente-deux pieces de Canon. Cet avis ne fut pas capable de le refroidir; il diſpoſa ſes Trouppes à faire leur deſcente vers la nuit: mais le courant l'aïant fait dériver ſix lieues au Sud, malgré tous les efforts qu'il fit pour ſe ſoutenir, il ſe vit forcé d'abandonner ſon projet. Enſuite, d'autres courans l'entraînerent vis-à-vis d'une Baie, qu'on nomme *Baboul* (45), où deux jours auparavant il avoit envoïé le Phélipeaux & le Comte de Toulouſe, pour ſe ſaiſir de ce Poſte & de quelques Vaiſſeaux Anglois qui s'y étoient retirés. Il ſe vit rejoindre par les deux ſiens, qui n'avoient pû s'approcher de la Terre. Dans le chagrin de ne rencontrer que des obſtacles, il entreprit de les vaincre. Un petit vent, dont il eût l'habileté de profiter, le conduiſit en effet dans la Baie. Il y découvrit les Vaiſſeaux Anglois, qui étoient un Vaiſſeau de guerre, nommé le Zephir, & deux Marchands; mais tandis qu'il manœuvroit pour aborder le Zephir, le vent tomba tout-à-fait. Ce contretems l'expoſa au feu de cinq petits Forts; mais il ne l'empêcha point de commander deux Deſcentes; l'une à gauche, ſous les ordres de *Saint Ovide*, ſon Neveu; l'autre à droite, ſous ceux de l'*Hermite*, Major de Plaiſance. Elles furent pouſſées toutes deux avec ſuccès: l'Hermite chaſſa les Anglois de deux Batteries, qui incommodoient beaucoup l'Eſcadre Françoiſe; & Saint Ovide leur enleva deux Forts, où le Capitaine s'étoit retiré avec la meilleure partie de ſon Equipage & quantité d'Habitans, qui ſe réfugierent dans les Bois. Brouillan voulut retourner enſuite à Saint Jean, que ſa paſſion étoit de prendre ſans le ſecours de d'Iberville: mais quelques démêlés, qu'il eut avec les Malouins, l'obligerent encore une fois de renoncer à cette entrepriſe. Il revint à la Baie de Baboul; il y emporta, l'épée à la main, un Fort nommé le *Forillon*, où *Clasby*, Capitaine du Zephir, qui s'y étoit renfermé avec tous ſes gens, fut fait Priſonnier de guerre; & delà, ſuivant la Côte par terre, il ne lui coûta que la peine du Voïage pour ſe rendre Maître d'Aiguefort, de Tremouſe, & de Rognouſe, parcequ'il trouva ces Poſtes abandonnés. Dans ſes plaintes contre les Malouins, il les accuſa d'avoir manqué un très grand nombre de Navires Marchands, qu'ils auroient pû ſurprendre dans tous ces Ports, s'ils euſſent exécuté plus fidelement ſes ordres. Il n'avoit pas laiſſé d'en prendre vingt-neuf ou trente, dans le cours de cette Expédition; mais ſe voïant obligé de retourner à Plaiſance, il fut moins flatté de ces foibles avantages, que mortifié de n'avoir pas pris Saint Jean, & picqué ſurtout contre les Malouins, qui de leur côté, ſe plaignoient beaucoup de lui.

En arrivant à Plaiſance, le 17 d'Octobre, il y trouva d'Iberville, à qui les vivres avoient manqué, pour le joindre; mais qui n'avoit pas fait un mauvais emploi du tems. Après diverſes excurſions, qui lui avoient fait connoître le Païs, il venoit de recevoir, par le *Weſp* & le *Poſtillon*, deux Vaiſſeaux arrivés de Quebec, un ſecours d'Hommes & de proviſions, avec lequel il ſe propoſoit d'attaquer *Carboniere*, poſte Anglois le plus reculé

(45) Par corruption de *Bull-Bay*, ou *Baie* du Taureau.

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terre-neuve

au Nord. Il communiqua ce deſſein à Brouillan, qui, dans les vues qu'il conſervoit toujours ſur Saint Jean, entra mal dans un projet qui reculoit trop le ſien. Cependant, comme c'étoit d'Iberville que la Cour avoit chargé de toutes les entrepriſes qui devoient ſe faire pendant l'hiver, il lui proteſta qu'il ne prétendoit rien au pillage de Saint Jean, & que toute ſon ambition ſe réduiſoit à partager l'honneur de cette Conquête avec lui. L'amour de la paix l'emporta, dans d'Iberville, ſur les raiſons qu'il avoit de vouloir commencer par le Nord. Ils convinrent de ſe rendre à Saint Jean, d'Iberville avec ſes Canadiens, & Brouillan avec les Trouppes de l'Ile.

D'Iberville ſe mit en chemin, par terre, le 1 de Novembre. Après neuf jours d'une marche fort pénible, il arriva au *Forillon*. Le Chevalier de *Rancogne*, Gentilhomme Angoumois, s'y joignit le lendemain : il venoit de Saint Jean, où Brouillan l'avoit envoïé avec quelques Soldats, pour obſerver l'état de ce Poſte, & dans ſa route, il avoit pris un Anglois, qui s'étant échappé de ſes mains, avoit donné l'allarme à Saint Jean. Le Gouverneur Anglois avoit détaché un corps de Trouppes, qui, aïant joint les François, leur avoient tué quelques hommes, & fait quatre Priſonniers. Rancogne s'étoit ſauvé preſque ſeul ; il avoit marché par des chemins affreux, pendant vingt-quatre jours, dont il avoit paſſé pluſieurs ſans manger.

D'un autre côté, Brouillan s'étant rendu par mer à Rognouſe, qui étoit le rendez-vous général, d'Iberville ſe mit ſeul dans une chaloupe, pour aller conférer avec lui. Après quelques explications ſur le partage du butin, ils partirent enſemble pour aller à la Baie de Toulle, qui eſt ſur le chemin de Rognouſe à Saint Jean. Ils rencontrerent, dans l'intervalle, *Plaine*, Gentilhomme Canadien, que d'Iberville avoit envoïé à la découverte avec douze hommes, & qui leur amenoit douze Priſonniers. On apprit d'eux qu'il y avoit encore dix Anglois à la Baie de Toulle, & que ceux, qui avoient abandonné les Poſtes conquis par le Gouverneur de Plaiſance & les Malouins, comptoient de la rebâtir au Printems, pour continuer leur pêche. Ces avis confirmerent d'Iberville dans le ſentiment, où il avoit toujours été, que c'étoit par terre qu'il falloit attaquer les Anglois de l'Ile, parce-qu'en leur enlevant ainſi tout ce qu'ils poſſédoient, on étoit ſûr de leur ôter auſſi toute retraite. Cette idée, à laquelle il crut devoir s'attacher, lui fit prendre la réſolution de renvoïer en France le *Profond*, Vaiſſeau de Roi, qui l'avoit apporté d'Acadie, & qui lui devenoit inutile. Il y embarqua ſes Priſonniers, & ce Bâtiment mit à la voile le 22 (46).

(46) L'Hiſtorien de la Nouvelle France, qui s'eſt fort étendu ſur cette Expédition, ne fait pas difficulté d'aſſurer » que Brouillan n'avoit attendu que ce départ pour le-» vet le maſque ; qu'en effet il commença » par déclarer que tous les Canadiens de-» voient être à ſes ordres, & qu'il caſſeroit » la tête au premier qui refuſeroit d'obéir ; » qu'enſuite il dit à d'Iberville qu'il pou-» voit aller où bon lui ſembleroit avec ſes » Volontaires : que d'Iberville s'apperce-» vant un peu tard du piége que le Gou-» verneur de Plaiſance lui avoit tendu, en » le portant à renvoïer le Profond, pour » le mettre dans la néceſſité de demeurer » à terre, où il n'auroit pas été fâché que » de dépit il ſe fût tenu les bras croiſés, » tandis que lui auroit eu tout l'honneur & » le profit de la Conquête de Saint Jean, » n'en eut pas moins de modération, &

VOÏAGE ET ETABLISSEM. DANS L'ILE DE TERRE-NEUVE

L'Armée partit auſſi-tôt pour la Baie de Toulle, qui eſt à ſix lieues du Forillon. Elle y trouva un Navire Anglois de cent tonneaux, que l'équipage avoit abandonné, pour ſe ſauver dans les Bois avec tous les Habitans de cette Baie. Le 24, d'Iberville envoïa, de divers côtés, pluſieurs détachemens de Canadiens, qui ramenerent tous quelques Priſonniers; & le 26, jour fixé pour quitter la Baie de Toulle, il prit les devans avec ſept Canadiens, dans la vue de s'emparer d'une hauteur d'où les Ennemis auroient pû reconnoître l'armée, & l'incommoder dans ſa marche. Son bonheur lui fit rencontrer un de ſes Partis, qui étoit allé juſqu'à Saint Jean, & ſans lequel il auroit eu peine à ſe garantir de trente Anglois, qui s'avançoient à la découverte : mais ce renfort imprévu le rendit capable de leur faire tête. Il les obligea de retourner ſur leurs traces; & s'engageant après eux, dans un petit Havre d'où ils étoient ſortis, il paſſa une Riviere très rapide, l'eau juſqu'à la ceinture, les força dans un retranchement qu'ils défendirent avec courage, & ſe vit maître du Havre. Les Ennemis y perdirent trente-ſix hommes, & le reſte prit la fuite vers Saint Jean. Ce Poſte leur avoit paru d'une ſi grande importance, qu'ils y avoient mis leurs meilleures Trouppes.

L'armée Françoiſe y arriva le ſoir, & fut arrêtée tout le jour ſuivant, par une nége ſi épaiſſe, que l'air en fut obſcurci. Le 28, au matin, elle marcha dans le meilleur ordre. Trente Canadiens, commandés par Montigny, faiſoient l'avant-garde. Brouillan & d'Iberville ſuivoient, à la tête du Corps d'armée. Après deux heures & demie de marche, Montigny découvrit, à une portée du piſtolet, un corps de quatre-vingt-huit Anglois, à demi couverts de quelques rochers qui formoient un poſte avantageux. Il ne balança point à faire feu : & les Ennemis, n'appercevant que trente hommes, les attendirent dans leur poſte avec beaucoup de réſolution. Montigny demeura ferme, en continuant de tirer, juſqu'à l'arrivée de l'armée. Alors Brouillan attaqua le poſte Anglois de front; & d'Iberville tourna ſur la gauche, pour prendre les Ennemis en flanc, du côté par lequel ils n'étoient pas couverts de rochers. Ils réſiſterent d'abord avec fureur; mais après une demie heure de combat, ils prirent la fuite.

D'Iberville, accompagné de ſes plus braves Canadiens, les pourſuivit juſques dans Saint Jean, dont on n'étoit qu'à trois quarts de lieue. Il y arriva, un quart-d'heure avant l'armée; & dans l'intervalle il ſe ſaiſit de deux Forts, où il fit trente-trois Priſonniers. Les Habitans de la Ville avoient fait fond ſur les quatre-vingt huit hommes qui venoient d'être défaits : lorſqu'ils ſe virent forcés dans leur Ville, ils furent ſaiſis d'une telle épouvante, que ſi d'Iberville avoit eu cent Hommes à ſa ſuite, il auroit emporté, dans la même chaleur, un troiſieme Fort, qui en contenoit deux cens. Le combat en avoit coûté cinquante-cinq aux Anglois. Brouillan, qui s'y diſtingua beaucoup, n'en perdit que trois. L'armée, en prenant poſſeſſion de Saint Jean, apperçut un Navire qui ſortoit du Port; & l'on a ſu que pluſieurs Anglois s'y étoient embarqués, avec ce qu'il y avoit plus précieux dans la Colonie.

» prit le parti, pour le bien du ſervice, de laiſſer le Gouverneur dans ſon tort. *Tom. II. pp.* 191. & 192.

Le Fort, qui restoit à prendre, étoit revêtu d'une palissade, de la hauteur de huit piés. Brouillan fit sommer le Gouverneur, par une Femme qui étoit du nombre des Prisonniers. Elle ne reparut point; & l'on ne reçut aucune réponse. Cette conduite faisant juger que les Anglois étoient résolus de se défendre, on envoïa prendre, à la Baie de Toulle, l'artillerie & les munitions qu'on y avoit laissées; & le jour suivant, on brûla quelques Maisons voisines du Fort. Mais les Assiégés n'attendirent point les extrêmités. Un Anglois sortit du Port avec un Pavillon blanc; & sur ses propositions, on convint d'une entrevûe hors de la Place, dont le Gouverneur ne vouloit pas que les François visſent le désordre. Toute la force de Saint Jean étoit du côté de la Mer; parceque les Anglois ne s'étoient pas défiés qu'on les attaquât par terre. Enfin, la principale condition fut, qu'on leur fourniroit deux Bâtimens, pour les conduire en Europe. Cette capitulation fut signée, de la part des François, par le seul Gouverneur de Plaisance. D'Iberville n'y fut pas insensible; mais l'intérêt du service continua de l'emporter sur son ressentiment.

Le Gouverneur Anglois rentra dans sa Place, après avoir signé, & revint bientôt, avec deux cens cinquante Hommes, sans y comprendre les Femmes & les Enfans. Il n'avoit eu qu'un Soldat blessé, dans une simple escarmouche: mais toute sa Garnison n'étoit composée que de misérables Pêcheurs, qui savoient à peine tirer un coup de Fusil. Leur Commandant n'étoit qu'un Avanturier, choisi par les Capitaines de Vaisseaux, sans Commission du Prince. Le Fort étoit assez bon, mais dépourvû de tout ce qui étoit nécessaire à sa défense, & la Garnison n'y avoit pas de vivres pour vingt-quatre heures. Aussi n'y étoit-elle entrée, qu'au moment que d'Iberville étoit arrivé. Cependant Saint Jean est un très bon Havre, qui peut contenir plus de deux cens Vaisseaux. Son entrée, qui n'a qu'une demie portée de Fusil de largeur, entre deux Montagnes très hautes, étoit défendue par une Batterie de huit Canons. Le Païs avoit alors plus de soixante Chefs de Famille, fort bien établis sur la Côte du Nord, dans l'espace d'une demie lieue. Le grand Fort n'étoit qu'à la portée du Canon, de l'entrée du Port.

Le 2 de Décembre, Montigny fut envoïé avec douze Hommes, à *Portugal-Cove*, l'Anse de Portugal, dans la Baie de la Conception, éloignée de Saint Jean d'environ trois lieues, pour y arrêter un grand nombre de Fuïards, qui se retirerent vers Carboniere. Il en prit trente. Boisbriand, Gentilhomme Canadien, fit d'autres Prisonniers, dans un lieu nommé *Kirividi*, à trois quarts de lieue de Saint Jean. Jusqu'alors, les Chefs avoient agi de concert: mais lorsqu'il fut question de partager le butin, les animosités se réveillerent. Cependant elles furent encore assoupies par la modération de d'Iberville. Personne n'aïant voulu se charger de la garde de Saint Jean, les Forts & tous les édifices furent brûlés. Brouillan retourna aussitôt à Plaisance; & d'Iberville ne pensa qu'à continuer la guerre, avec les Canadiens qui s'étoient attachés à sa fortune.

Il y emploïa près de deux mois, à la fin desquels il ne restoit aux Anglois, dans l'Ile de Terre-Neuve, que Bonneviste & l'Ile de Carboniere. Le premier de ces deux Postes étoit trop bien défendu par ses fortifications,

pour

pour craindre les insultes d'une petite Troupe de Guerriers, qui marchant sans cesse dans la nége, & presque toujours par des chemins fort difficiles, ne pouvoient porter avec eux que leurs fusils & leurs épées, avec une petite provision de vivres. L'Ile Carboniere est inaccessible pendant l'Hiver, pour peu qu'elle ait de monde à la défendre; & plus de trois cens Anglois s'y étoient réfugiés, de toutes les Places qu'on leur avoit enlevées. La Mer y est toujours orageuse, & les vagues lui faisoient alors un rempart, qu'une Armée entiere, avec la meilleure Artillerie, n'auroit jamais pû forcer. D'Iberville reconnut, mieux que jamais, qu'en commençant par là ses Expéditions, il auroit trouvé cette Ile presque sans défense, & ses approches beaucoup plus faciles. On n'a point douté qu'avec assez de monde pour forcer les obstacles, & pour garder tous les postes qu'on avoit enlevés aux Anglois, il ne les eût chassés, sans retour, de l'Ile de Terre-Neuve. Mais les Ministres de France ne connoissoient point alors de quelle importance il étoit de s'en assurer l'entiere possession. D'Iberville se vit forcé de reprendre le chemin de Plaisance, où Serigny son Frere, vint le prendre avec une Escadre, pour de glorieuses entreprises qu'on a rapportées dans un autre article.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DANS L'ILE DE TERRE-NEUVE

Comme les François avoient moins conquis que ravagé la Côte orientale de l'Ile, on ne fut pas longtems sans y voir les Anglois rétablis; & la Paix de Riswick borna les hostilités. Elles recommencerent avec le siecle suivant. Brouillan étant mort en 1704, Subercase, qui commandoit sous lui, & qui avoit fait beaucoup de mal aux Anglois l'Hiver précédent, succéda au Gouvernement de Plaisance. Il avoit déja formé le dessein, que d'Iberville & Brouillan avoient manqué, de soumettre toute l'Ile de Terre-Neuve à la France. Sa proposition plût à la Cour. L'Epinay fut envoïé à Quebec, avec un Vaisseau de Roi, pour y embarquer des Canadiens. Il en amena cent, sous les ordres de Reaucour, qui, joints à d'autres Trouppes, composerent à Subercase un corps de quatre cens cinquante Hommes bien armés (46). Il partit à leur tête, le 15 de Janvier 1705. Cette marche fut pénible. Il fallut passer à gué quatre Rivieres qui n'étoient pas entierement gelées, au travers des glaces qu'elles charioient, & que la rapidité du courant entraînoit avec une extrême violence. D'ailleurs, la nuit du 22, il tomba une si grande abondance de nége, que l'Armée, contrainte de s'arrêter pendant deux jours, eut beaucoup à souffrir de l'excès du froid. Le 26, elle se remit en marche vers *Rebou*, premier Quartier des Anglois, où tous les Habitans consternés demanderent grace à genoux. Après y avoir pris deux jours de repos, elle alla camper à trois lieues du *petit Havre*, autre Poste Anglois, à trois lieues aussi de Saint Jean. Elle y arriva le lendemain; elle y laissa quarante Hommes, pour la garde du Païs; & le 31, elle continua d'avancer. Les Anglois de Saint Jean ne savoient pas leurs Ennemis si près d'eux, & peut-être ignoroient ils qu'ils fussent partis de Plaisance : mais, en s'éloignant du petit Havre, l'armée Françoise garda si peu d'ordre, qu'elle se priva des avantages de la surprise.

Divers avantages des François avant la cession de l'Ile.

Il y avoit alors à Saint Jean, deux Forts, l'un beaucoup plus grand que

(46) Les Relations Angloises disent mille Hommes.

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terre-Neuve

l'autre ; & ce fut par le premier que l'attaque fut commencée. Il se défendit si bien, que la poudre, dont une partie avoit été mouillée au passage des Rivieres, aïant enfin manqué aux Assiégeans, ils furent obligés de lever le siége ; mais ils ne se retirerent qu'après avoir réduit la Ville en cendres & tout ce qu'il y avoit d'Habitations autour du Havre. Le 5, ils marcherent le long de la Côte jusqu'au Forillon, qui se rendit. Le Bourg fut brûlé, & les Habitans furent faits Prisonniers de guerre. Tout le reste de la Côte eut le même sort. Il étoit impossible, sans poudre, d'attaquer l'Ile de la Carboniere, qui étoit toujours gardée par trois cens Hommes : on prit le parti de retourner à Plaisance, avec beaucoup de butin, & un fort grand nombre de Prisonniers. Cette Campagne ruina le Commerce des Anglois dans l'Ile de Terre-Neuve.

Leurs Relations ne dissimulent point leur perte. On y lit que la plûpart des Habitations & des Pêcheries furent détruites, & la moitié des Habitans enlevés ; que ceux qui furent transportés en France repasserent en Angleterre par des échanges, mais que les autres, se voïant négligés par leur Patrie, entrerent au service de France ; qu'après la destruction de S. Jean, ceux qui étoient échappés aux Vainqueurs rebâtirent leurs Maisons autour du Fort ; que dans l'enceinte de leurs Palissades ils éleverent une Eglise ; & que depuis cette année jusqu'à la Paix d'Utrecht, les François n'entreprirent plus rien contre la Colonie Angloise. Mais un tel récit confond l'attaque de 1705, par Subercase, avec une autre Expédition, qui ne fut pas moins fatale aux Anglois, & que le P. de Charlevoix rapporte à l'année 1709. Saint Jean s'étoit non-seulement rétabli dans l'intervalle, mais étoit redevenu le centre & le Magasin de tous les Etablissemens de la Colonie Angloise ; lorsque Saint Ovide (47), Lieutenant-de-Roi de Plaisance, offrit à Costebelle, qui en étoit alors Gouverneur, d'en faire la conquête à ses propres frais. Son projet fut approuvé ; & l'Historien de la Nouvelle France en donne l'Histoire.

Saint Ovide assembla, dit-il, cent vingt-cinq Hommes, Sauvages, Habitans & Matelots, auxquels se joignirent vingt Soldats, nouvellement arrivés de l'Acadie, sous la conduite de *Renou* ; & Costebelle lui en donna vingt-quatre de sa Garnison. Le plus court étoit de faire le Voïage par Mer ; & c'étoit le dessein de Saint Ovide : mais un vent contraire l'aïant arrêté jusqu'au 14 de Décembre, l'impatience lui fit prendre le parti de se mettre en marche sur les néges. Le 20, il arriva au fond de la Baie de Sainte Marie, où il avoit eu la précaution d'envoïer deux Chaloupes, pour traverser un bras de Mer, large de quatre ou cinq lieues, qui lui épargnoit deux jours d'un chemin très rude. Il se trouva, le dernier de Décembre, à cinq lieues de Saint Jean, sans qu'on y eut aucun soupçon de son approche. Mais diverses contradictions lui firent appercevoir, qu'il avoit à se défier de quelques personnes mal intentionnées, qui sembloient ne l'avoir accompagné que pour faire échouer son entreprise.

Elle demandoit une extrême diligence, parcequ'elle ne pouvoit réussir que par la surprise. Tout fût disposé, pour former l'attaque en arrivant ; & dès le lendemain, deux heures avant le jour, on se rendit, à la faveur

(47) Neveu de Brouillan.

d'un beau clair de Lune, au fond du Havre Saint Jean, d'où Saint Ovide eut le tems de faire ſes obſervations. Enſuite, il fit commencer la marche; mais il étoit conduit par de mauvais Guides, qui ne cherchoient qu'à faire manquer ſes vûes. Cependant, il reconnut leur perfidie; & paſſant auſſitôt, du centre où il ſe trouvoit, à l'avant-garde, qui étoit compoſé des Volontaires, il ſe mit à leur tête, après avoir donné ordre à *des Penſens*, ſon Major, de prendre le Commandement du Corps d'Armée. Sa réſolution étoit d'attaquer le premier Fort. Il s'avança: mais ſoit qu'il fût découvert ou trahi; de la premiere Paliſſade, dont il étoit déja proche, il fut ſalué d'une décharge de Mouſqueterie.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DANS L'ILE DE TERRE-NEUVE

Quelques-uns de ſes Volontaires l'abandonnerent; ce qui ne l'empêcha point de pénétrer, avec les autres, juſqu'au chemin couvert. La fortune favoriſa ſon courage; on avoit oublié d'en fermer la porte: il y entra bruſquement, en criant vive la France; & ce cri, qui ranima ſes gens, fit perdre cœur aux Anglois. Il laiſſa quinze ou ſeize Hommes à la garde du chemin couvert; il traverſa le Foſſé, malgré le feu de deux autres Forts, qui lui bleſſa dix Hommes; & plantant dix échelles au pié du Rempart, qui avoit trois ou quatre toiſes de haut, il y monta, lui ſixieme, au milieu d'une grêle de balles. Dans le même inſtant, ſon corps d'Armée arriva, & d'autres échelles furent auſſi-tôt plantées. Des Penſens monta le premier, ſuivi de Renou, Johannis, du Pleſſis, la Chenaye, d'Argenteuil, d'Aillabouc, & de quantité d'autres. Les uns ſe rendirent maîtres du Corps-de-Garde, les autres de la Maiſon du Gouverneur; & d'autres coururent au Pont-levis, qui faiſoit la communication du Fort des Habitans avec celui qu'on avoit eſcaladé, & qui ſe nommoit le Fort Guillaume. Le Gouverneur, qui s'empreſſoit pour faire appeller les Habitans à ſon ſecours, fut bleſſé de trois coups, & tomba ſans aucun ſigne de vie. Des Penſens fit baiſſer le Pont-levis. Alors tout le reſte de l'Armée entra ſans oppoſition, & les Anglois des deux Forts demanderent quartier.

Ainſi, dans l'eſpace d'un quart d'heure, à la honte de quelques Perfides, le brave Saint Ovide ſe vit maître de deux Places, dont chacune pouvoit arrêter longtems une Armée entiere. On trouva, dans l'une, dix-huit pieces de Canon en batterie, quatre Mortiers à bombes, vingt à Grenades, & plus de cent Hommes, commandés par un très brave Officier. L'autre avoit ſix cens Habitans, bien retranchés, & prêts à venir au ſecours du premier Fort; mais une porte ſouterraine, par laquelle ils devoient paſſer, ſe trouva ſi bien fermée, qu'elle ne pût être ouverte aſſez tôt. Il reſtoit une troiſieme Forteresſe plus petite, à l'entrée du Port; & Saint Ovide l'envoïa ſommer. Le Commandant demanda vingt-quatre heures pour répondre: elles lui furent accordées; & quoiqu'il eut quatre-vingts Hommes, dans une bonne Place, des vivres pour pluſieurs mois, une Artillerie aſſez forte, & des routes à l'abri des bombes, il ſe rendit ſans défenſe.

Après cette conquête, tous les Forts de Saint Jean furent démolis, par l'ordre du Gouverneur de Plaiſance, qui ne jugea point à propos de les garder, dans un tems où ſa Place même étoit menacée continuellement d'un ſiége. Les Anglois, qui n'avoient pas été faits Priſonniers, ſe ſauverent à Belle-Ile, qui n'eſt qu'à cinq lieues de Saint Jean. Ils y trouverent

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de TerreNeuve

un Navire de leur Nation, dans lequel ils s'embarquerent pour l'Angleterre. Juſqu'à la Paix d'Utrecht, on ne voit de leur part aucune tentative pour ſe rétablir dans le Havre de Saint Jean. Mais l'Ile Carboniere leur reſtoit, avec les Habitations de la Côte du Nord. Coſtebelle entreprit, l'année ſuivante, de leur ôter ce Poſte, le ſeul qu'ils euſſent encore de l'Ile. Il avoit reçu, de la Cour, l'ordre de ne rien négliger pour ôter à l'Ennemi tout ce qu'il poſſédoit ſur cette Côte, & la promeſſe d'un ſecours, qu'on lui fit attendre trop longtems. Cette lenteur le fit recourir à ſes propres forces. Il fit deux détachemens, dont l'un ſe mit en chemin par terre, & l'autre s'embarqua dans quelques Chaloupes, tous deux ſous les ordres d'un Habitant de Plaiſance, nommé *Bertrand*, dont la valeur s'étoit déja diſtinguée dans pluſieurs occaſions. Les deux Trouppes garderent tant de précautions dans leur route, qu'elles arriverent, ſans obſtacle, à la Baie de la Trinité, qui eſt fort proche de Carboniere. Elles y trouverent une Frégate Angloiſe, nommée *la Valeur*, de trente pieces de Canon, & de cent trente Hommes d'équipage, qui avoit ſervi de Convoi à une Flotte de Vaiſſeaux Marchands. Les Chaloupes Françoiſes, dont chacune étoit montée de vingt-cinq Hommes; l'aborderent en plein jour. Bertrand fut le premier à l'abordage, & fut ſi bien ſecondé, qu'après avoir tué le Capitaine Anglois & mis tous les Officiers hors de combat, il força l'Equipage de ſe réfugier entre deux Ponts. Les Anglois s'y défendirent, & le Commandant François fut tué à ſon tour: mais d'Acarete, jeune Homme fort réſolu, prit ſa place, & mit enfin les Anglois dans la néceſſité de ſe rendre. Un moment après, deux Corſaires de la même Nation, l'un de vingt pieces de Canon, l'autre de dix-huit, s'approcherent de la Fregate, & commencerent des deux côtés à canonner les François. La mort de Bertrand avoit jetté, dans ſa Trouppe, un découragement qui lui fit rejetter la propoſition d'un nouveau combat. D'ailleurs les forces étoient inégales; & d'Acarete n'eut pas d'autre reſſource que de couper les cables, de tendre les voiles, & de ſortir de la Baie, à la faveur d'un vent qui le fit bientôt perdre de vûe aux deux Corſaires. Alors le détachement, qui étoit venu par terre, perdant l'eſpérance de ſe joindre aux Trouppes de Mer, fondit ſur les Habitations de la Côte, les pilla, & retourna chargé de butin à Plaiſance, où les Chaloupes le ſuivirent avec leur priſe.

L'Ile de Terre-Neuve eſt cédée aux Anglois.

Ainſi, le principal objet de l'Expédition fut manqué. Les Anglois demeurerent tranquilles à Carboniere, juſqu'au Traité d'Utrecht, qui les mit en poſſeſſion, par un article formel, de l'Ile de Terre-Neuve & des droits ſi longtems conteſtés. Perſonne n'ignore que la France eut de fortes raiſons pour faire ce ſacrifice à la Paix, avec celui de la Baie d'Hudſon & de l'Acadie. Elle ne perdit pas, ſans regret, un Domaine ſi voiſin de ſes autres Etabliſſemens, & dans lequel il eſt aſſez remarquable que ſes armes avoient toujours eu du ſuccès. Cependant les Politiques Anglois s'applaudiſſent peu, des avantages qui en reviennent à leur Nation. Ecoutons leurs plaintes: » La Reine Anne, diſent-ils, a déclaré à ſon Parlement que la

Plainte de leurs Politiques.

» France conſentoit à nous céder Terre-Neuve & Plaiſance; mais elle n'a » pas dit que par un article ſecret, la France s'étoit réſervé le droit de » pêcher & de faire ſécher le Poiſſon en Terre-Neuve. N'eſt-ce pas en im-

» poſer groſſierement à la Nation Angloiſe ? Quel autre uſage les François » ont-ils à faire de Terre-Neuve, que pour prendre & faire ſécher leur » Poiſſon ? Le Canada, leur plus grande Colonie, n'eſt éloignée de Terre- » Neuve que d'une demie journée de navigation ; l'Ile du Cap Breton y » touche ; & ces deux Etabliſſemens leur donnent le pouvoir continuel » d'interrompre notre pêche. Ils n'ont pas beſoin de Plaiſance, étant auſſi » forts qu'ils le ſont dans le Continent voiſin ; & nous n'en pouvons tirer, » ni commodité, ni forces, lorſque nous ſommes ſi près du centre de » leur puiſſance en Amérique. N'avions-nous pas aſſez de Ports pour la » pêche ? N'en pouvions-nous pas faire autant d'uſage pendant la Paix ; & » ceux de Terre-Neuve nous ſeront-ils plus utiles en tems de guerre ? La » Paix d'Utrecht n'a rien retranché à la pêche des François, & nous a » dépouillés de nos droits ſur la plus commode de toutes les pêches pour » notre Nation, ſur un Païs preſque contigu à la Nouvelle Ecoſſe, qui » l'eſt à la Nouvelle Angleterre, ſur un Païs qui coupe la communication » entre Terre-Neuve & nos Colonies, & qui couvre au contraire les Co- » lonies & les Pêcheries Françoiſes. En un mot, ſi l'on peſe l'Ile du Cap » Breton, que nous avons laiſſée aux François, & celle de Terre-Neuve » qu'ils nous ont cédée, on trouvera que c'eſt une plume dans la balance, » contre un lingot d'or. Si l'on conſidere enſuite combien il nous en avoit » coûté pour les Garniſons & le Gouvernement du Païs qu'on nous a cedé, » ſans qu'il nous en ſoit revenu aucun avantage réel, & combien il pourra » nous en coûter encore, à la premiere rupture avec la France, qui n'eſt » nulle part ſi puiſſante en Amérique que dans ce qu'elle poſſede à la vûe » même de Plaiſance, on conviendra que la Cour de France a très bien » entendu ſes intérêts, lorſqu'au lieu d'écouter les propoſitions du Duc de » Shrewſbury, qui demandoit des réparations pour tous les dommages » que les Anglois avoient eſſuïés dans l'Ile de Terre-Neuve, elle a pris » le parti de nous la céder. Le bon Duc ne fit aucune objection, & crut » la chance fort heureuſe pour nous : mais ce que nous y avons gagné, » c'eſt de rendre précaire un commerce dont nous jouiſſions librement » depuis plus d'un ſiecle, & d'en aſſurer la jouiſſance à nos Rivaux, avec » plus d'avantages que nous n'en avions jamais retiré.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DANS L'ILE DE TERRE-NEUVE

Les Voïageurs, qui ont viſité l'Ile de Terre-Neuve, s'accordent peu dans leurs Deſcriptions. Suivant les plus anciennes, l'air y eſt preſque toujours ſerein ; on y voit de belles Forêts, les Campagnes y ſont fleuries & couvertes de Fraiſes ; pour buiſſons, on n'y trouve que des Framboiſiers, dont le fruit eſt d'un goût merveilleux : les eaux y ſont bonnes, les Vallons fertiles ; & la terre, ſans culture, y produit une eſpece de Seigle, qui eſt fort nourriſſant. Le Gibier y foiſonne de toutes parts ; & les Bêtes Fauves, telles que les Cariboux, les Orignaux, les Cerfs, les Ours, les Renards, les Chevreuils & les Caſtors, y ſont par milliers. Laet, frappé de ces riantes images, n'a pas fait difficulté de les adopter (48), ſurtout d'après un Auteur Anglois qui les rend plauſibles, en faiſant obſerver que Terre-Neuve eſt à-peu-près ſous la même latitude (49) que la Bretagne, l'Anjou

Propriétés de l'Ile.

(48) Deſcript. Ind. occident. pp. 32 & ſuiv.
(49) Collection d'Hackluyt, p. 152.

Voiages et Etablissem. dans l'Ile de Terre neuve

& le Poitou. Mais d'autres, au contraire (50), repréſentent cette Ile comme une Terre affreuſe, ou plutôt comme un Rocher, qui n'eſt preſque partout couvert que de mouſſe. Ils conviennent que dans la belle ſaiſon on y cueille quantité de Fraiſes & de Framboiſes; mais ils aſſurent qu'elle ne porte aucun fruit : que les Bois n'y ſont bons à rien; & que la Chaſſe, à l'exception de celle des Perdrix & des Oiſeaux de Rivieres, eſt impratiquable dans les Montagnes eſcarpées dont le Païs eſt couvert; que les brouillards du grand Banc ſe répandent juſqu'à cette diſtance, & que rarement on y jouit d'un beau Soleil; que s'il paroît en Eté, ſes ardeurs ſont inſupportables, & brûlent le Poiſſon ſur les Graves; & que pendant ſix mois de l'année le froid y eſt exceſſif.

Le P. de Charlevoix croit pouvoir concilier ces deux ſentimens, en diſtinguant les différens Quartiers de l'Ile qui ont été fréquentés par les Européens. Il eſt vrai, dit-il, que les Côtes du Sud-Sud & de l'Eſt ne jouiſſent pas ordinairement d'un Ciel bien pur; ce qui vient du voiſinage du grand Banc, où regne un brouillard continuel (51) : mais il n'en eſt pas de même des Quartiers du Nord & de l'Oueſt, où l'Hiver & l'Eté ſont fort ſereins. A l'égard de l'intérieur de l'Ile, on n'en peut parler que par conjecture; car il eſt preſqu'impoſſible d'y pénétrer, & perſonne ne s'eſt encore vanté de l'avoir fait. Entre ceux qui ſe ſont le plus avancés, quelques-uns peuvent avoir apperçu de beaux Vallons, & d'autres n'avoir découvert que des rochers. Quoique les Montagnes ne ſoient jamais ſans Vallées, ces Vallées ſont quelquefois des précipices, ou ſont remplies elles-mêmes de rochers & d'un ſable ſtérile. D'ailleurs, dans une Ile ſi vaſte, il eſt difficile qu'il ne ſe trouve pas quelque variété. Aux environs du Port & de la Baie de Plaiſance, on rencontre des Etangs & des Ruiſſeaux, qui attirent quantité de Gibier : mais dans les parties rudes & montagneuſes, la chaſſe aux Bêtes fauves eſt impoſſible; & quoiqu'elles doivent y multiplier à l'infini, il eſt rare qu'on en puiſſe profiter. Le froid ne ſauroit auſſi manquer d'être extrême, dans l'Ile; mais il vient de ſa ſituation, entre les quarante-ſix & les cinquante-deux degrés de latitude Nord, de ſes Montagnes & de ſes Bois, des vents d'Eſt & de Nord qui y regnent ſouvent, & ſurtout de ces monſtrueuſes glaces, qui, venant des Mers du Nord, ſe trouvent arrêtées ſur ſes rivages, où elles ſéjournent longtems.

Opinions différentes ſur ſes Habitans.

Les anciennes Relations ne s'accordent pas mieux ſur les Habitans naturels de Terre-Neuve, que ſur les propriétés du Païs. Quelques Voïageurs ont cru l'intérieur habité; mais l'opinion la plus commune eſt que l'Ile ne l'a jamais été par aucune Nation ſédentaire. On n'a vû, ſur ſes Côtes, que des Eskimaux, qui y paſſent de la grande Terre de Labrador, pour la Chaſſe ou pour la Traite; & quoiqu'ils aient parlé d'autres Peuples, avec leſquels ils ſont en Commerce, ils mêlent tant de fables à leurs récits, qu'on n'y peut prendre aucune confiance. D'ailleurs, il ſeroit difficile de concevoir que des Nations entieres de Sauvages ſe fuſſent renfermées avec tant de ſoin dans le centre d'une Ile, qu'on n'en vît jamais paroître aucun.

(50) La Hontan, qui avoit demeuré long-tems à Plaiſance.

(51) Voïez la Deſcription du grand Banc de Terre-Neuve, & la cauſe de ſes brouillards, au Tome XIV.

Le Canal, qui ſépare l'Ile de Terre-Neuve du Continent de l'Amérique, ſe nomme le Détroit de Belle-Ile. Il court Nord-Oueſt & Sud-Oueſt; & nous avons déja remarqué qu'après l'avoir paſſé vers le Sud, on trouve, par les cinquante degrés, dans le Continent de Labrador, une grande Baie où les François ont un Fort qui ſe nomme Pontchartrain (52). La pêche y eſt abondante; mais on n'y a point de Commerce avec les Sauvages, race intraitable, qu'on déſeſpere d'apprivoiſer.

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terre Neuve.

Les Iles voiſines de Terre-Neuve, & qui, dans ſes diviſions générales, ſont compriſes ſous le même nom, ont déja trouvé place dans la Deſcription du Golfe Saint Laurent. On en compte quinze, dont les plus grandes ſont celles du Cap Breton, ou l'Ile Roïale, & celle de Saint Jean, à laquelle une Relation Angloiſe donne quatre-vingt-dix milles de long ſur quarante-huit de large, & deux cens ſoixante-dix de circonférence (53).

Iles voiſines de Terre-Neuve.

Au reſte, malgré les plaintes des Anglois, qui accuſent leurs Plénipotentiaires d'avoir pris le change, au Congrès d'Utrecht, en croïant gagner beaucoup à la ceſſion de Terre-Neuve, l'Hiſtorien de la Nouvelle France aſſure que les François » ont beaucoup plus tiré parti de cette Ile, que de » l'Acadie même, qui ne lui eſt pas néanmoins fort inférieure en général » pour la pêche, & avec laquelle Terre-Neuve ne peut entrer en compa- » raiſon pour le reſte; mais les profits y étoient préſens, & ne deman- » doient pas de grandes avances: il n'étoit pas beſoin non plus d'y faire des » Etabliſſemens, ce qui demande du concert & de la réſolution, mais » d'un Voïage de quatre ou cinq mois, après lequel on ſe retrouvoit dans » ſa Famille. En effet, les Anglois mêmes, que d'autres raiſons avoient portés à s'y établir les premiers, n'y avoient jamais eu de Gouverneur fixe. Le premier Patron de Navire, qui arrivoit dans la ſaiſon de la Pêche, ne commandât-il qu'une Barque de trente ou quarante tonneaux, étoit regardé comme Gouverneur pour cette ſaiſon, ſous le titre de *Lord of the Harbour*, Seigneur du Port. S'il arrivoit trois ou quatre Vaiſſeaux de guerre, le plus ancien Capitaine commandoit à terre comme ſur Mer. Dans les autres tems, c'étoit le Gouverneur militaire du Fort de Saint Jean, qui s'attribuoit tous les droits, mais ſans y être autoriſé par une Commiſſion particuliere. Il exerçoit les fonctions de Juge & de Chancelier, avec un pouvoir qu'il ne devoit qu'à ſon rang. A la vérité, les Loix étoient peu néceſſaires, dans un Païs dont les Habitans étoient ſi pauvres. Leur Commerce ſe faiſoit en échanges. Quelques filets, ou quelques inſtrumens dérobés, un peu d'eſpace empiété ſur la grave d'autrui, faiſoient les principaux différends qui demandoient un Tribunal de Juſtice. Auſſi ſe rendoit-elle avec peu de formalités. Le Seigneur du Port, ou le Commandant militaire connoiſſoit de tous les crimes, à l'exception du meurtre; & ſe faiſoit amener le coupable par une file de Mouſquetaires, il lui prononçoit ſur-le-champ ſa Sentence. Un Meurtrier étoit envoïé en Angleterre, chargé de chaînes; & comme il en auroit trop coûté pour faire partir avec lui les

Obſervation ſur ſes avantages.

Ancienne Police des Anglois dans l'Ile.

(52) Ce poſte appartient aujourd'hui à un Gentilhomme Canadien, nommé *Tilly* de Courtemanche, originaire de Normandie.

(53) C'eſt celle où feu M. le Comte de Saint Pierre voulut faire un Etabliſſement. Le P. de Charlevoix lui donne vingt-deux lieues de long, & environ cinquante de circuit. Voïez ci-deſſus, Tom. XIV.

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terre neuve

Témoins, il étoit ordinairement déchargé de l'accusation par les Juges de Londres, qui le renvoïoient en Terre-Neuve, avec une copie authentique de leur Jugement.

Commerce des Anglois en Terre Neuve.

Les Anglois font deux sortes de Commerce dans cette Ile; l'un, qui passe pour le plus avantageux, parcequ'il est sujet à moins de risques, est celui des Pêcheurs mêmes, qui s'approvisionnant à *Biddiford*, à *Pool*, à *Darmouth*, & dans les autres Ports occidentaux d'Angleterre, partent de bonne heure pour la Pêche; l'autre, qu'on nomme *Commerce de Maître*, est celui qui se fait par les Capitaines ou les Patrons des Navires. Ils se rendent droit en Terre-Neuve, pour y acheter sur la grave, leur cargaison de Morue, qu'ils apportent non-seulement dans toutes les parties de l'Angleterre & de l'Irlande; mais en Portugal, en Espagne, en Italie, &c. Quelques-uns en fournissent aussi les Colonies des Iles. On assure qu'outre l'avantage des Particuliers, & celui qui revient de ce commerce à la Nation, par le grand nombre de Matelots & d'Artisans qu'il emploie, les fonds publics en sont annuellement augmentés de trois ou quatre cens mille livres sterling. La charge d'un Navire de cent tonneaux, qui n'a point d'autres frais que ceux des vivres & des instrumens de pêche pour vingt Hommes, rapporte au Propriétaire, dans les Marchés de Portugal, d'Espagne & d'Italie, deux mille livres sterling de profit clair, & fait entrer par conséquent cette somme dans le fond National. » Les Espagnols, dit » un Politique Anglois, ont senti l'importance du Commerce de la Mo- » rue, lorsque ne se bornant point à tout ce qu'ils avoient gagné au Traité » d'Utrecht, ils ont aspiré à la Pêche de Terre-Neuve, jusqu'à s'y attri- » buer des droits. Ils envoïerent même à Londres, un Irlandois, nommé » *Gillingham*, pour les faire valoir & dans une clause, insérée à la fin » du quinzieme article de la Convention avec l'Espagne, on trouve le fon- » dement d'un prétexte, que le Marquis de *Montéleon* s'est efforcé de réa- » liser depuis, par un Mémoire sur les droits des Habitans de Guipuscoa » à la pêche de Terre-Neuve. Le Conseil du Commerce, consulté sur un » point si grave, répondit en 1713, qu'après avoir examiné les argumens » du Marquis, & pris diverses informations, il trouvoit bien que plu- » sieurs Espagnols avoient quelquefois obtenu de la Reine Anne, des per- » missions de Pêche, & que d'autres l'avoient exercée clandestinement; » mais qu'il n'avoit jamais appris qu'aucun d'eux se fût fondé sur un vé- » ritable droit. Cette réponse fait voir, du moins, qu'avant la conclusion » même de la Paix, la Reine avoit laissé tirer avantage aux Espagnols » d'une des plus riches branches de notre Commerce. Mais heureusement, » ils n'ont point obtenu ce qu'ils s'étoient proposés. Le quatrieme article » du Traité de M. *Dodington*, du mois de Décembre 1713, leur a fait » perdre un peu du terrein qu'ils avoient gagné par la Paix d'Utrecht; » & toutes les innovations, entre lesquelles leur Pêche de Terre-Neuve » étoit la plus scandaleuse, ont été rigoureusement abolies.

Réflexions sur ce Commerce.

§ XVI.

§ XVI.

SUPPLE'MENT AUX VOIAGES ET ETABLISSEMENS AUX ANTILLES.

DIVERSES PETITES ILES.

INTRODUCTION.

QUOIQU'ON ne connoiſſe aucune Relation particuliere de pluſieurs petites Iles, diſperſées dans l'enceinte des grandes Antilles, il manqueroit quelque choſe à cet article, ſi l'on ne prenoit ſoin de recueillir ſous un même titre, en forme de Supplément, diverſes obſervations ſur leur dépendance, leurs propriétés & leurs Habitans, qui ſe trouvent répandues dans les Journaux de quelques célebres Voïageurs.

ILE SAINT THOMAS.

L'Ile de Saint Thomas, une des Vierges, eſt la derniere des Antilles du côté de l'Oueſt à dix-huit degrés de Latitude Nord. Elle eſt renommée par la commodité naturelle de ſon Port. C'eſt un enfoncement ovale, formé par les cuiſſes de deux Montagnes, aſſez hautes du côté de la terre, mais qui, s'abbaiſſant inſenſiblement vers la Mer, forment deux mottes rondes & plattes, qu'on croiroit faites exprès pour recevoir deux Batteries, & par conſéquent pour la défenſe de l'Ile. Quoiqu'elle n'ait qu'environ ſix lieues de tour, elle a deux Maîtres; le Roi de Dannemarck & le Roi de Pruſſe (54). Les Pruſſiens, à la vérité, n'y ſont que ſous la protection des Danois; & ſuivant le témoignage de Labat, qui en fit le Voïage pour s'inſtruire, ce ſont les Hollandois qui en font le commerce ſous le nom des Danois. En y arrivant, le 18 d'Avril 1701, il obſerva, preſqu'au milieu du fond du Port, une Fortereſſe, qui n'eſt, dit-il, qu'un petit quarré, avec de très petits Baſtions, ſans foſſés & ſans ouvrages extérieurs. Toute ſa défenſe conſiſte en un plan de Raquettes, qui regnent alentour, & qui occupent tout le chemin que devroient occuper le Foſſé & le chemin couvert. Ce terrein a ſix ou ſept toiſes de large. Les Raquettes y ſont bien entretenues, ſi ſerrées à leur ſommet, ſi unies, qu'il ſemble qu'on les taille tous les jours. Leur hauteur eſt de ſept piés. Les Bâtimens du Fort ſont adoſſés contre le mur, & laiſſent au milieu une Cour quarrée. Le Bourg ſe préſente, à cinquante ou ſoixante pas du Fort, & ſuit la figure de l'Anſe. Il n'eſt compoſé que d'une longue rue, qui ſe termine au comptoir de la Compagnie de Dannemark, grand & bel édifice, qui contient quantité de logemens, & de Magaſins commodes, ſoit pour les Marchandiſes, ſoit pour la garde des Negres, dont cette Compagnie fait un bon Commerce avec les Eſpagnols. A la droite du Comptoir, on trouve deux petites rues, qui ſont remplies de François réfugiés, d'Europe & des Iles. Elles ſe nomment le Quartier de Brandebourg. Il eſt aſſez ſingulier, dans cette Ile, d'y voir trois ou quatre Religions différentes, ſans aucun Temple. Les deux

(54) On ne nous apprend point, dans quel tems, & par quel concordat, cette union a commencé.

SUPPL. AUX VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

ILE SAINT THOMAS.

dominantes ſont la Luthériene & la Calviniſte. Le nombre des Catholiques eſt ſi petit, que Labat ne put découvrir qu'un Chirurgien François qui le fût ouvertement; mais il trouva quantité de Proteſtans de ſa Nation, qui étoient ſortis des Iles du Vent après la révocation de l'Edit de Nantes. Quoiqu'ils fuſſent aſſez bien établis à Saint Thomas, ils regrettoient fort les Iles Françoiſes, parcequ'ils éprouvoient ſouvent la jalouſie des Etrangers chez leſquels ils s'étoient retirés.

Les Maiſons du Bourg, qui n'étoient autrefois que de fourches en terre, couvertes de cannes ou de roſeaux, & revêtues de torchis, enduit de blanc, avoient été rebâties de brique, depuis quelques incendies. Elles ſont baſſes; & peu même ont deux étages : mais la plûpart ſont d'une extrême propreté, pavées de carreaux d'une ſorte de Faïance, & blanchies à la maniere de Hollande. L'inſtabilité du terrein, où l'on ne peut creuſer trois piés ſans rencontrer l'eau & le ſable mouvant, empêche de les faire plus hautes : mais Labat apprit aux Habitans qu'à la Ville du Fort-Roïal de la Martinique, où l'on ſe trouvoit dans le même inconvénient, on s'étoit aviſé, pour remede, de ne pas creuſer, & de poſer les premieres aſſiſes ſur le ſable, ou ſur l'herbe, en obſervant de faire des emparemens bien larges, & bien liés avec tous les murs, tant de face que de refend, & que l'expérience avoit fait trouver cette maniere de bâtir très ſolide.

Le Commerce eſt très conſidérable à Saint Thomas. Le Danemarck étant preſque toujours neutre dans les guerres de l'Europe, ſon Port eſt ouvert à toutes les Nations. Il ſert d'entrepôt, pendant la Paix, pour le Commerce que les François, les Anglois, les Eſpagnols & les Hollandois, n'oſent faire ouvertement dans leurs Iles; & pendant la guerre, il eſt le réfuge des Vaiſſeaux Marchands, qui ſont pourſuivis des Corſaires. D'un autre côté, c'eſt là que les Corſaires menent leurs priſes, & qu'ils les vendent, lorſqu'ils les ont faites trop bas pour les faire remonter aux Iles du Vent. Ainſi les Marchands de Saint Thomas profitent du malheur des Vaincus, ſans avoir contribué à leur perte, & partagent avec les Vainqueurs le fruit d'une victoire qui ne leur coûte rien. C'eſt de leur Port que partent auſſi quantité de Barques, pour aller en traite ſur les Côtes de Tierra-Firme, d'où elles rapportent beaucoup d'argent en eſpeces ou en barres, & de précieuſes Marchandiſes. Tant d'avantages font regner, dans cette petite Ile, l'abondance de toutes ſortes de richeſſes & de proviſions.

Labat aïant été reçu fort civilement du Directeur de la Compagnie Danoiſe, qui ſe nommoit *de Vambel*, & qui avoit épouſé depuis peu une Françoiſe de Nîmes, eut la curioſité de viſiter la Campagne avec lui. Dans l'eſpace d'un jour, il vit plus de la moitié de l'Ile. Les Sucreries n'y ſont pas en grand nombre; mais le Sucre de Saint Thomas eſt fort beau & bien grené. Les Plantations ſont petites, mais propres & très bien entretenues. Le terrein, quoique leger, eſt fertile. Il produit en abondance le Manioc, le Mill, les Patates & toutes ſortes de fruits & d'herbages. Les Cannes y croiſſent très bien. L'Ile a peu de Bœufs & de Chevaux, parcequ'elle manque de terrein pour leur ſubſiſtance : mais Portoric la fournit abondamment de groſſe viande. Les Habitans élevent d'excellens Cabris, & toute ſorte de Volaille. Cependant l'argent eſt ſi commun à Saint Thomas, & les Etran-

gers, en ſi grand nombre, que les vivres y ſont toujours chers.

Labat y acheta quelques Porcelaines du Japon, d'une parfaite blancheur, avec des fleurs de relief en même couleur. » Pour s'aſſurer, dit-il, qu'el-» les ſont réellement du Japon, il faut en rompre un petit morceau. Le de-» dans doit être, à-peu-près, de la même blancheur que le dehors.

SUPPL. AUX VOIAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

Il partit de Saint Thomas le 23 d'Avril; & la ſuite de ſa route donne des lumieres, qu'on n'avoit point avant lui, ſur quantité d'autres Iles Donnons ſon propre récit : » Nous paſſâmes entre toutes les petites Iles » qu'on nomme les Vierges, par le Canal du milieu, qu'on appelle » vulgairement la *grande rue des Vierges*. C'eſt une des plus agréables » navigations. On s'y croit dans une grande Prairie, coupée de part & » d'autre par quantité de Boſquets. Les beaux arbres, dont ces Ilets ſont » remplis, font juger avantageuſement de la Terre. Nous en vîmes quel-» ques-uns d'habités; mais la plûpart ſont déſerts. La plus grande de ces » petites Iles eſt à l'Eſt de toutes les autres, & ſe nomme la groſſe Vier-» ge. Elle eſt habitée par des Anglois, qui l'appellent *Paneſton*. Nous la » laiſſâmes à plus d'une lieue de nous, ſur la droite du Vaiſſeau : mais » j'ai ſû du P. Roſſei, Religieux de mon Ordre, qu'un naufrage y avoit » jetté, que les Habitans y ſont très pauvres. Ils recueillent un peu de » Tabac & d'Indigo, du Coton & des Pois. Leur nourriture commune eſt » du Poiſſon & des Patates. Ils n'ont d'eau douce que celle qui tombe du » Ciel, & qu'ils conſervent dans des futailles. Lorſqu'elle eſt conſommée » ou corrompue, leur reſſource eſt l'eau de pluie, qui ſe trouve dans les » Rochers creux, ſur laquelle il ſe forme une croûte verte, épaiſſe de deux » doigts, qu'on ſe garde bien de rompre entierement. On la conſerve au » contraire avec beaucoup de ſoin; & l'ouverture qu'on y fait n'eſt que » de la grandeur du Vaiſſeau avec lequel on la puiſe, parcequ'elle mo-» dere l'ardeur du Soleil, en faiſant, ſur l'eau, l'effet d'un toît ſur une » Maiſon.

ILES DES VIERGES.

» La pêche eſt extrêmement abondante, dans tous les Canaux qui ſéparent » ces Iles. Nous prîmes un Poiſſon, qui parut d'abord de la figure d'un » Congre, mais qui ne fut connu de perſonne, lorſqu'on l'eut mis ſur » le Pont. Il avoit trois piés de long. Sa tête étoit platte, comme celle » d'un Serpent, mais longue & même effilée. Le corps étoit de la groſ-» ſeur du bras, la queue large & fourchue, avec une ſorte d'empanure » ſur le dos, qui lui prenant à la naiſſance du cou, continuoit en dimi-» nuant juſqu'à la naiſſance de la queue, & deux autres ailerons ſembla-» bles, depuis le cou juſqu'au même endroit de la queue, larges de trois » doigts par le haut; ſes dents étoient longues & noires. Après l'avoir aſ-» ſommé, le doute où nous demeurâmes de ſon eſpece nous fit prendre » le parti de l'attacher au mât, pour reconnoître, avec le tems, les pro-» prietés de ſa chair. Mais dès le jour ſuivant, nous nous crûmes fort heu-» reux de n'y avoir pas touché. Il s'étoit diſſout en une eau verdâtre & » puante, qui avoit coulé ſur le Pont, ſans qu'il reſtât preſqu'autre choſe » que la peau & l'arrête; d'où nous conclûmes que c'étoit un compoſé de » venin, qui nous auroit empoiſonnés tous. Les informations, que j'ai

» prises en d'autres tems, n'ont pû me faire connoître mieux cet étrange » & dangereux Poisson.

SUPPL. AUX VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

Nous nous approchâmes ensuite de *la Negade*, ou l'Ile noïée, qui me parut large d'environ quatre lieues, mais extrêmement basse & platte, excepté vers son milieu, qui est un peu plus élevée que ses bords. Elle a quelques arbres, & quantité de Mangles. La plus grande partie demeure sous l'eau dans les hautes marées, & c'est delà qu'elle tire son nom Espagnol; mais il ne paroît pas qu'elle puisse jamais être entierement couverte. Elle est entourée de Bas-fonds, où le danger est extrême pour les Vaisseaux, surtout à la moindre agitation des flots. Un Galion Espagnol s'y étant autrefois perdu, on assure qu'une grande partie de l'or & de l'argent qu'il portoit fut cachée en terre dans l'Ile, & que les fréquentes inondations en aïant changé les marques, auxquelles on s'étoit flatté de retrouver ce trésor, il y est resté jusqu'aujourd'hui. L'espérance d'une si belle proie a souvent tenté les Habitans des Iles & les Flibustiers. J'en ai connu quelques-uns, qui ont passé quatre & cinq mois à fouiller ou à sonder la terre; il s'est même répandu qu'on avoit trouvé quelque chose, mais que le corps du dépôt n'a pas encore été découvert. Peut-être sa pesanteur l'a-t'elle fait enfoncer dans des terres si mobiles.

ILE DE LA NEGADE.

Sur le soir, nous vîmes Sombrera, Ile déserte, à laquelle les Espagnols ont donné ce nom, parcequ'étant ronde & platte, avec une Montagne assez haute & toute ronde au milieu, elle représente assez la figure d'un Chapeau. Nous côtoïâmes ensuite, à quelque distance, l'*Anguille*, petite Ile Angloise (55), dont la Colonie n'a de remarquable que sa pauvreté, & nous allâmes mouiller à Saint Martin.

ILE DE SOMBRERA.

L'Ile de *Saint Martin* est située à dix-huit degrés quinze minutes de latitude Nord, & n'a pas moins de quinze ou seize lieues de tour. Il ne s'y trouve, ni Ports, ni Rivieres; mais elle a quelques petites Fontaines, qui donnent de l'eau dans les tems de pluie, & qui tarissent dans la saison seche. On y est réduit, alors, à l'eau de Citerne & de quelques mauvaises Mares. Je n'ai pas jugé favorablement du terrein, du moins dans les endroits que j'ai parcourus. Aussi n'en recueille t'on que du Tabac, de l'Indigo, des Pois, du Manioc, & du Rocou. Mais le sel y est en abondance. Il se trouve dans des Salines naturelles, où il se prend sans travail & sans dépense. La Rade, où nous mouillâmes, est à l'Oüest-Sud-Oüest, & d'un excellent fond; mais exposée à tous les vents du dehors.

ILE DE SAINT MARTIN.

Les Espagnols ont eu, dans cette Ile, une Forteresse dont on voit encore quelques restes, & qui n'avoit pas d'autre utilité que d'empêcher l'établissement des autres Européens dans les Vierges; car la garde des Salines ne méritoit pas cette dépense, puisqu'il s'en trouve dans toutes les Iles, au Vent, comme sous le Vent. A la vérité, ils ont empêché longtems qu'on ne s'établît à Saint Barthelemy, à l'Anguille, à Panesson, & dans les autres petites Iles voisines; mais n'aïant pû s'opposer aux Etablissemens François & Anglois de Saint Christophe, d'Antigo, de la Gua-

(55) On a donné sa description.

deloupe, de la Martinique, & d'autres Iles, ils se déterminerent enfin à quitter celle de S. Martin en 1648. Ce ne fut pas sans avoir ébranlé les Edifices, crevé les Citernes, & détruit la Forteresse.

Suppl. aux Voïages et Etablissem. aux Antilles.

S. Martin.

On ignore par quelle avanture il se trouva parmi eux quatre François, cinq Hollandois, & un Mulâtre. Ces dix Hommes s'étant cachés dans les Bois, lorsque la Colonie Espagnole s'embarqua pour se retirer à Portoric, se rejoignirent au bord de la Mer, & prirent ensemble la résolution d'habiter l'Ile, en la partageant entre les deux Nations, comme l'Ile de Saint Christophe l'étoit entre les François & les Anglois. Dans le besoin qu'ils avoient de toutes sortes de secours, ils convinrent d'informer de leur Traité, le Gouverneur François de Saint Christophe & le Gouverneur Hollandois de Saint Eustache. Mais les Hollandois, qui avoient une petite Barque, s'étant chargés de cette double Commission, eurent l'infidélité de n'avertir que le Gouverneur de leur Nation, qui fit partir aussi-tôt tout ce qu'il pût rassembler de gens dans son Ile, sous la conduite d'un Officier nommé *Thomas*, pour aller prendre possession de Saint Martin, au nom des Etats Généraux de Hollande.

Il prétendoit faire revivre d'anciennes prétentions qu'ils s'attribuoient sur cette Ile. Dès l'année 1637, les François y avoient jetté les fondemens d'une petite Colonie: ensuite les Hollandois s'y étant introduits par surprise, & s'y trouvant les plus forts, avoient bâti une Forteresse, qui les avoit maintenus pendant quelques mois dans leur usurpation. Mais les Espagnols de Portoric étoient venus les attaquer, avec un armement considérable, avoient fait Prisonniers, sans distinction, les François & les Hollandois de l'Ile, & s'y étoient établis eux-mêmes, dans la Forteresse qu'ils avoient occupée jusqu'en 1648. On ne voit point quel droit les Hollandois pouvoient fonder sur ces évenemens; & leur prise de possession, en 1648, n'étoit qu'une nouvelle preuve de mauvaise foi. Aussi les quatre François de Saint Martin, qui ne recevoient aucune explication de S. Christophe, se défierent-ils de la perfidie de leurs Compagnons; & dissimulant leur chagrin, ils trouverent enfin l'occasion d'informer le Commandeur de Poincy, Général des Iles Françoises, de l'injustice qu'on faisoit à leur Nation.

Poincy envoïa d'abord, à Saint Martin, trente Hommes sous les ordres d'un Officier, sans autre vûe que d'observer quelle seroit la conduite du Gouverneur Hollandois. Non-seulement, ils n'y furent pas reçus, mais on prit les armes, pour les empêcher d'y descendre. L'Officier François, qui ne se trouvoit pas assez fort pour faire valoir ses droits, retourna aussi-tôt à Saint Christophe; & Poincy donna trois cens Hommes à Longvilliers son Neveu, pour se rendre Maître de Saint Martin, dont il le nomma Gouverneur. Cependant il joignit, à cet ordre, celui de n'emploïer la voie des armes, qu'après avoir fait sommer les Hollandois de remettre la partie de l'Ile dont les François étoient maîtres, lorsqu'ils en avoient été chassés par les Espagnols. Longvilliers débarqua sans obstacle, parceque la Colonie Hollandoise étoit trop foible pour s'y opposer. Il fit demander les Quartiers François dont elle s'étoit mise en possession. Le Gouverneur, menacé de se les voir enlever par la force, & de perdre ceux qu'on paroiſ-

Suppl. aux Voïages et Etablissem. aux Antilles.

S. Martin.

soit disposé à lui laisser, se hâta d'envoïer des Députés, avec lesquels l'accord fut bien-tôt conclu. Le Terres de l'Ile furent partagées ; c'est-à-dire que les François demeurerent maîtres de tout le côté qui regarde l'Ile d'Anguilla ; & les Hollandois, de celui qui contenoit leur Fort. Après ce nouveau Traité, les deux Nations se promirent une assistance mutuelle (56).

Elles vécurent en bonne intelligence, jusqu'à la guerre de 1688. Mais les Anglois aïant été chassés de Saint Christophe dès le commencement de cette guerre, la plûpart des Habitans François de Saint Martin reçurent ordre d'y passer, pour occuper les Quartiers dont on avoit dépouillé les Anglois. Ensuite les François furent chassés de Saint Christophe à leur tour, & la ruine de cette florissante Colonie entraîna celle des Quartiers François de Saint Martin. Cependant quelques-uns des anciens Habitans y retournerent, après la Paix de Riswick. On leur donna même un Commandant, sous lequel ils commençoient à se rétablir ; lorsque la guerre s'étant rallumée en 1702, le Gouverneur des Iles Françoises voulut la faire passer encore dans quelque autre Colonie. Mais n'aïant point oublié les malheurs de leur premiere translation, ils refuserent de quitter Saint Martin. L'ancien Concordat fut renouvellé avec les Hollandois ; on se jura une affection qui ne s'est pas démentie, & qu'on a poussée, pendant la guerre, jusqu'à faire vivre, avec la même amitié, les Corsaires des deux Nations qui vont se fournir de vivres dans l'Ile. En 1705, lorsque Labat y passa, le Quartier François n'avoit pas même d'Officier du Roi. Ils étoient commandés par un Habitant de leur Corps, Chirurgien de Profession, qui faisoit aussi l'office de Curé. Un Capucin, qu'ils avoient auparavant, avoit été massacré par un Valet Caraïbe, auquel il prenoit trop de confiance ; & les secours Ecclésiastiques, qu'on leur envoïoit quelquefois de Saint Christophe, avoient cessé, depuis que cette Ile étoit repassée entre les mains des Anglois. La peinture du Curé Chirurgien de Saint Martin donne une triste idée de l'état de la Religion dans les Iles. » C'étoit lui qui assem-» bloit son Peuple à l'Eglise, les Dimanches & les Fêtes. Il y faisoit quel-» que lecture, ou quelque exhortation ; il récitoit les prieres, il donnoit » avis des Fêtes & des Jeûnes. Aux fonctions de Commandant, de Chi-» rurgien & de Curé, il joignoit celles de Juge, assisté du Maître d'Ecole, » qui lui servoit d'Assesseur, ou de Procureur du Roi, & de son *Frater*, » qui tenoit lieu de Greffier. Cette Cour jugeoit souverainement & en » dernier ressort toutes les contestations qui s'élevoient dans la Colonie. » Le Commandant fut le premier qui s'offrit à moi, lorsque je fus au ri-» vage. Sa Maison étoit la plus apparente, de dix-huit ou dix-neuf autres, » qui composoient la Ville de Saint Martin. L'Eglise, le Presbytere & le » logement du Maître d'Ecole en étoient à quelque distance. L'ordre fut » donné d'avertir dans les Quartiers, qu'il étoit arrivé un Religieux, & » le Maître d'Ecole voulut sonner aussi-tôt la Messe. Sa Cloche étoit un » gros *Lambis* (57) percé, dont le son n'étoit pas moins bruïant que celui « d'un Cor-de-Chasse. Quoiqu'il fût quatre heures après-midi, & par con-

(56) Tous les articles du Traité se trouvent dans du Tertre. Il fut signé le 13 Mai 1648 sur une Montagne qui faisoit la séparation des deux Quartiers, & qui en a pris le nom de *Mont des accords*.

(57) Espece de gros coquillage.

» séquent que j'eusse dîné, le Commandant s'efforça de m'engager à dire » la Messe, parcequ'il étoit Dimanche, & me répéta plusieurs fois que » je le pouvois, *in casu necessitas.* Je lui promis de la dire le lendemain ; » & riant de son savoir, je lui demandai où il avoit étudié. Labat raconte les services spirituels qu'il rendit à cette Colonie, surtout pour les Mariages, dont la plûpart n'avoient été jusqu'alors qu'un Contrat Civil. Elle contenoit environ deux cens personnes. L'Auteur vit aussi celle des Hollandois, qui étoit beaucoup plus nombreuse ; mais il n'en fait aucune Description.

Suppl. aux Voiages et Etablissem. aux Antilles.

S. Martin.

L'Ile de Saint Barthelemy, où il passa le 22, étoit encore une Colonie Françoise, qui avoit eu le même sort que celle de Saint Martin, & qui n'en est qu'à trois lieues, comme elle n'est qu'à six de Saint Christophe. Les Caies, dont elle est environnée, ne permettent point aux Vaisseaux d'en approcher. Elle est beaucoup moins grande que Saint Martin (58). Ce qu'elle a de meilleur & qui manque à l'autre, c'est un Port excellent (59), où les Vaisseaux de toute grandeur peuvent être à couvert, sur un très bon fond. Le milieu de l'Ile est montagneux.

Ile de Saint Barthelemi

Aves, Ile déserte, où Labat fut poussé par une tempête, & qu'il ne faut pas confondre avec celle de même nom, placée au Vent de Curacao dans un autre article, est à cinquante lieues sous le vent de la Dominique. L'Auteur eut le tems de la connoître, par divers accidens qui le forcerent de s'y arrêter. Elle est, dit-il, à quinze degrés & demi de latitude Nord, & n'a pas plus de trois lieues de tout. Deux Ilets, qui la bordent à l'Oüest & au Nord-Oüest, à la distance de cinq ou six cens pas, ne sont que des rochers stériles, couverts, & blancs, de l'ordure des Oiseaux qui s'y retirent ; ils sont joints à l'Ile par des Bas-fonds, parsemés de brisans, qui se découvrent en basse Mer, & qui sont remplis de coquillages.

Ile d'Aves.

Quoique l'Ile d'Aves, qui est beaucoup plus longue que large, n'ait de loin que l'apparence d'un Banc de sable, presque de niveau avec la surface de la Mer, elle est fort différente lorsqu'on est dessus ; son milieu est de plus de huit toises au-dessus du rivage ; & quoiqu'elle ait des récifs, à l'Est & au Nord-Est, qui avancent considérablement en Mer, le reste est fort sain. Elle n'a pas d'eau douce ; mais Labat (60) donne le moïen de

(58) Du Tertre lui donne sept à huit lieues de tour.

(59) Il entre, prétend du Tertre, plus d'un quart de lieue dans les terres ; son entrée est de cinquante pas de largeur. Dans quelques endroits il a près de trois cens pas de large ; au plus étroit, il en a deux cens. Mais la terre n'y est propre qu'à porter du Tabac. Aussi Labat ajoute-t'il que tout ce qui y restoit d'Habitans est passé à Saint Martin.

(60) Ici, dit-il, comme partout ailleurs, faites, avec la main ou une pelle, un trou dans le sable, cinq ou six piés au dessus de l'endroit où vous présumez que les plus grosses lames ne couvrent pas le terrein ; vous n'aurez pas creusé huit ou dix pouces, que vous trouverez l'eau. Prenez de cette premiere eau en diligence ; vous la trouverez parfaitement douce, & si vous vous donnez la patience de la laisser reposer dans un Vase, pour donner le loisir au sable, qui y est mêlé, de retomber au fond, vous aurez de l'eau fort pure. Mais ce petit Puits n'en fournira pas longtems : en moins d'un quart d'heure, vous voïez l'eau croître à vûe d'œil, & devenir en même-tems salée. Cet inconvénient est compensé par la faciliré de faire ces Puits. On en est quitte pour boucher le premier, & pour en faire un nouveau chaque fois qu'on en a besoin. *Ui sup.* Tome 8 p. 28.

n'en pas manquer. Il ſe trouve, dans l'Ile d'Aves, quantité d'Arbriſſeaux, & même des Goyaviers, des Coroſſoliers & des Cachimans, que Labat croit venus des grains que les Oiſeaux y laiſſent avec leurs excrémens. Si dans la ſuite, on y trouve des Orangers & des Citroniers, il avertit » que c'eſt à lui qu'on en aura l'obligation, parcequ'il y ſema, » dans pluſieurs endroits, des pepins de ces deux fruits, qui pourront être » d'un grand ſecours pour ceux que la Providence y conduira. Il vante beaucoup la bonne chere qu'il fit dans cette Ile (61) : les Tortues franches, dont la chair eſt ſi délicate, ne lui manquerent jamais, quoique l'Equipage en conſommât beaucoup tous les jours. Il y prit même quelques Carets. On ne voit nulle part une plus grande abondance d'Oiſeaux de Mer, qui vivent par conſéquent ſans eau douce. Il s'y trouve des Pluviers, des Vingeons, des Chevaliers, diverſes ſortes de Poules-d'eau, des Flamands, des *Grands-Goſiers*, des Mouettes, des *Paille-en-culs*, des Frégates, des Fous, & quantité d'autres. Labat vit quelques nids de Flamands : ils ſont compoſés de terre graſſe, & reſſemblent à des cônes tronqués, d'environ vingt pouces de hauteur, ſur autant de diametre par le bas. On les trouve toujours dans l'eau, c'eſt-à-dire, dans des Mares ou des Marécages. Ces cônes ſont ſolides juſqu'à la hauteur de l'eau, & vuides enſuite, avec un trou au ſommet. Les Flamands y pondent leurs œufs, qu'ils couvent en s'appuïant contre le cône, & couvrant le trou de leur queue. Le fond eſt un peu concave ; les parois ſont fort unis. Jamais on n'y voit de plumes, ni d'herbes, ou d'autre couche pour les œufs. Le Poiſſon fourmille auſſi ſur les Côtes de l'Ile d'Aves ; & ſes Bas-fonds ſont toujours couverts d'une incroïable quantité de beaux coquillages. Enfin, dans les termes de Labat, il faudroit n'avoir, ni mains, ni piés, pour mourir de faim dans cette Ile.

ILE D'AVES.

ILE DES CRABES OU BORRIQUEN.

Dans le même Voïage, il aborda le 30 de Janvier à l'Ile des Crabes, nom qu'elle a reçu des Flibuſtiers, au lieu de celui de *Borriquen* ; qu'elle portoit autrefois. Elle eſt éloignée de cinq ou ſix lieues de la Pointe Sud-Eſt de Portoric, à dix-ſept degrés dix minutes de Latitude Nord ; & ſa circonférence eſt de huit à dix lieues. Les Montagnes y ſont en grand nombre ; mais elles ne ſont point arides, ni eſcarpées, ni d'une exceſſive hauteur. Elles laiſſent entr'elles de très beaux fonds, où la terre eſt excellente. D'ailleurs elles ſont couvertes de toutes ſortes de bois ; & les ſources d'eau, qui en deſcendent, forment pluſieurs petites Rivieres d'une eau pur & ſaine.

(61) Un peu de gourmandiſe, dont il ne ſe défend pas, lui fit pratiquer une recette dont l'invention eſt dûe aux Sauvages, & qu'il ſe croit obligé de communiquer à ſes Lecteurs. C'eſt ce qu'il nomme *un Mouton en robbe-de-Chambre*. On prend, dit-il, un Mouton, qu'on ſaigne, qu'on éventre & qu'on vuide, ſans le dépouiller. Enſuite on ſe hâte de le remplir de ſa freſſure, hachée bien menue, avec du Lard, de l'Oignon, des Epiceries, du jus de Citron, quelques Canards ſauvages coupés en morceaux, des Alouettes de Mer, & d'autres Gibiers ſemblables, tant qu'il en peut tenir : après quoi la peau eſt recouſue : la peau, c'eſt-à-dire celle où eſt la laine. Dans cet état, on le couche au fond d'une Foſſe, bien échauffée par le bois qu'on y a fait brûler. On le couvre de ſable brûlant & de charbon. En deux heures de tems, la laine fait une croûte noire ſur la peau. On la détache aiſément ; & l'on ouvre l'Animal, qui eſt alors un mets délicieux.

On trouve, dans toutes les parties de l'Ile, des reſtes d'anciennes Habitations. On y voit de longues allées d'orangers, de citroniers, & d'autres arbres; auxquels on diſtingue les Cantons qui ont été cultivés, de ceux qui ſont demeurés en friche, où les arbres ſont d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaires. La Chaſſe y eſt abondante, ſur tout aux Ramiers, aux Perroquets, aux Grives, aux Ortolans, & aux Oiſeaux de mer & d'eau douce; aux Porcs marons, aux Lezards & aux Tatous. Les Figuiers & les Bananiers y croiſſent de toutes parts, & les bords de la mer ſont couverts de pommes de Raquette. Labat y trouva, dans pluſieurs endroits, de belles cannes de ſucre. Il regrete qu'un Païs ſi délicieux, & naturellement ſi fécond, ſoit abandonné, & que la politique des Eſpagnols ne leur permette point de ſouffrir que d'autres Européens s'y établiſſent. Cependant, » ils ont raiſon, » dit-il; car il y pourroit venir des Etrangers ſi puiſſans, qu'un tel voiſi» nage deviendroit incommode à leur Colonie de Portoric: mais pourquoi « ne pas faire uſage eux-mêmes, d'un bien qu'ils ont entre les mains? « Il ajoute, qu'il parcourut la plus grande partie de l'Ile, & qu'il ne s'étonne point que les Anglois aient voulu s'y établir: qu'à la vérité elle n'a point de Port; mais qu'avec de bonnes Rades, elle a, du côté de Portoric, un Acul qui pourroit tenir lieu d'un bon Port. Enfin, qu'il n'y a rien vu qui ne lui ait fait envie, & qui ne lui ait fait déplorer l'aveuglement de ſes Compatriotes, qui ſont allés ſe nicher à Saint Martin, Saint Barthelemi, & d'autres Iles de cette eſpece, au lieu de venir former ici une bonne Colonie, & de s'y maintenir par la force. De toutes les Iles qu'il a vues, dit il encore, il n'y en a point de plus favorable pour un Etabliſſement & pour tous les avantages du Commerce.

Suppl. aux Voïages et Etabliss em. aux Antilles.

Ile aux Crabes ou Borriquen.

Saba, qu'il viſita dans un autre tems, eſt une petite Ile Hollandoiſe, qu'on prendroit pour un rocher, eſcarpé de toutes parts, & de quatre ou cinq lieues de tour. Sa ſituation eſt par les dix-ſept degrés. On n'y peut deſcendre que ſur une petite anſe de ſable, qui eſt au Sud, & ſur laquelle les Habitans tirent leurs canots. Un chemin, en zigzag, taillé dans le Rocher, conduit au ſommet de l'Ile, où le terrein ſe trouve uni, bon & fertile. Il paroit que les premiers, qui y ſont montés, doivent avoir emploïé des échelles. C'eſt une Forteresſe naturelle, dans laquelle il eſt impoſſible de forcer les Habitans, lorſqu'ils ne manqueront point de vivres. Ils ont fait, à côté de leur chemin, des amas de pierres, ſoutenues ſur des planches, qu'ils ont poſées ſur des piquets; de maniere qu'en tirant une corde, qui les fait pancher, ils peuvent faire tomber toutes ces pierres dans le chemin, pour écraſer une armée entiere qui entreprendroit d'y monter. On aſſure qu'ils ont un chemin plus facile, du côté de la Cabeſterre, ou du Nord-Eſt; mais la Mer y eſt ordinairement ſi rude, qu'on n'y peut gueres aborder. C'eſt ce qui leur a fait négliger la défenſe d'une partie, par laquelle ils craignent peu les ſurpriſes.

Ile de Saba.

Labat obtint la liberté de monter dans l'Ile, & fut agréablement ſurpris de trouver un bon Païs, au-deſſus de ce qu'il n'avoit pris que pour un affreux Rocher. Il apprit, du Commandant même, que la Colonie étoit partagée en deux Quartiers, qui renfermoient quarante-cinq ou cinquante Familles. Les Habitations ont peu d'étendue, mais elles ſont propres, &

Suppl. aux Voïages et Etablissem. aux Antilles.

bien entretenues; les Maisons gaies, commodes, bien blanchies, & fort bien meublées. Le principal Commerce de l'Ile est en souliers. » Jamais, » dit Labat, il n'y eut de Païs si Cordonnier. Le Gouverneur même se » mêle de l'être, & je crois que le Ministre l'est aussi. Si cette Ile étoit à » des Cordonniers Catholiques, ils la nommeroient sans doute l'Ile de » *Saint Crepin*. Ces honnêtes Habitans vivent dans une grande union. Ils » mangent souvent les uns chez les autres. Ils n'ont point de Boucherie; » mais ils tuent des Bestiaux chacun à leur tour, autant qu'il en faut pour » la subsistance du Quartier; & sans rien débourser, ils prennent, chez » celui qui a tué, la Viande dont ils ont besoin, qu'ils lui rendent en » nature, quand leur tour est arrivé. Le Commandant du Quartier com- » mence, & son exemple est suivi jusqu'au dernier Habitant; après lequel » c'est au Gouverneur à recommencer. Ils avoient alors, dans leur Société, quelques Protestans François, dont l'Auteur acheta plusieurs paires de bons souliers. Avec ce trafic, un peu d'Indigo, & du Coton, ils vivent dans une heureuse abondance: ils ont des Esclaves, de l'argent & de très bons meubles. En quittant l'Ile de Saba, Labat reçut du Gouverneur une provision de viande & de fruits.

Ile de Saba.

Ile de Saint Eustache.

De-là, son Vaisseau prit la route de *Saint Eustache*, autre Ile Hollandoise, mais beaucoup plus grande. Le prétexte du Capitaine étoit d'y mettre à terre un Habitant de Saba, qui lui avoit demandé passage, & qu'il avoit reçu à bord dans la vûe de reconnoître cette Ile: mais la vûe de quelques Vaisseaux d'Interlope, dont il pouvoit craindre d'être insulté, le fit mouiller à l'entrée de la Rade, d'où il fit conduire le Cordonnier de Saba au rivage, dans un Canot. Labat ne pût observer que la partie de l'Ile qui se présentoit vis-à-vis de lui. Elle paroît composée de deux Montagnes, séparées l'une de l'autre par un grand Vallon, dont le fond est élevé de plus de dix toises au-dessus du rivage. La Montagne, qui fait face à l'Oüest, est partagée en deux ou trois têtes, revêtues de très beaux arbres; & sa pente, jusqu'au Vallon, ne paroît pas rude. La Montagne, qui regarde l'Est, semble avoir été beaucoup plus haute que la premiere, & paroît comme coupée aux deux tiers de sa hauteur naturelle: elle offre, à-peu-près, la forme d'un chapeau qu'on auroit affecté d'enfoncer. Toute cette partie de l'Ile paroît agréable & bien cultivée. Le Fort est au pié de la Montagne de l'Est, mais peut en être plus éloigné qu'il ne le paroissoit dans l'éloignement. Les François en ont été deux ou trois fois maîtres. L'Ile de S. Eustache n'est séparée de S. Christophe que par un Canal, large d'environ trois lieues.

On lit, dans du Tertre, que les Hollandois, après avoir été chassés du Brésil, se répandirent dans les Antilles, où ils formerent ainsi divers Etablissemens. La Martinique en vit arriver un grand nombre en 1654; & du Parquet, qui commandoit alors dans cette Ile, refusa de les admettre, à la sollicitation des Jésuites, qui craignoient la contagion de l'Hérésie & du Judaïsme. Houel, qui se trouvoit dans le même tems Propriétaire de la Guadeloupe, n'eut pas la même délicatesse. Il reçut plusieurs Vaisseaux, chargés de ces Fugitifs (61).

(61) Le détail en est curieux. Le 28 Février, il reçut un grand Vaisseau qui portoit

Suppl. aux Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Ile de Sainte Croix.

Labat obſerve que depuis l'Ile de Saba juſqu'à celle de Sainte Croix, le fond de la Mer eſt d'un ſable ſi blanc, qu'on croit pouvoir y toucher de la main, quoiqu'il ſoit d'une profondeur extraordinaire. On eſt fort amuſé, dit-il, de voir promener ſur ce beau fond toute ſorte d'Animaux marins. Son Vaiſſeau fut porté par les courans, ſi près de Sainte Croix, qu'on fut obligé d'y mouiller, vis-à-vis de la Riviere *Salée*. Cette Ile, que les Sauvages nommoient anciennement *Ay-ay*, eſt à dix ou douze lieues de Portoric au Sud-Eſt, à trente-ſix de Saint Chriſtophe, & à huit de S. Martin. Elle avoit été peuplée par les François, dès l'année 1650, ſous le Gouvernement du Commandeur de Poincy. Un Mémoire, envoïé, après ſa mort, au Commandeur de Souvré, Ambaſſadeur de Malte, rend témoignage » qu'on y comptoit alors huit cens vingt-deux Habitans, ſans » y comprendre les Negres; que les ſeuls droits du Tabac montoient an- » nuellement à quarante-ſept mille livres; que les Sucreries y étoient en » grand nombre, & qu'on eſpéroit qu'avant huit ou dix ans cette Colonie » ſeroit la fleur de toutes les Iles Françoiſes. On ne peut douter qu'en 1696, c'eſt-à-dire près de ſoixante ans après ſa formation, elle ne fût conſidérablement augmentée. Cependant un ordre de la Cour la fit réunir, dans le cours de cette année, à celle de Saint Domingue. Il paroît difficile à Labat d'en pénétrer les raiſons. » Elle étoit alors, dit-il, dans un état » floriſſant, après avoir coûté de grandes dépenſes & la perte d'une infi- » nité de perſonnes, qui avoient péri dans l'origine de ſon Etabliſſement; » car c'eſt une regle générale, & preſqu'infaillible, que ceux qui défrichent » une Terre les premiers, n'en jouiſſent point, parcequ'ils ſont attaquées » de maladies dangereuſes & ſouvent mortelles. Une autre incommodité » avoit cauſé la mort à bien des gens; c'étoit la diſette d'eau. L'Ile, étant » une Terre platte, ou du moins ſans aucune hauteur qui mérite le nom » de Montagne, a peu de Fontaines. Il ne s'y trouve qu'une ſeule Ri- » viere (62), aſſez petite, où la Mer monte aſſez loin pour la rendre inu-

les Habitans de l'Ile Tamarica & leurs Eſclaves. Deux autres grands Navires vinrent mouiller dans ſon Port, la nuit ſuivante; c'étoit une Frégate Hollandoiſe, avec une riche priſe qu'elle avoit faite ſur les Anglois proche de la Barbade: mais un accident fit périr cette priſe, dont il ne ſe ſauva que ſept Hommes. Elle étoit de quatre cens tonneaux, & ſa cargaiſon étoit eſtimée cent cinquante mille livres. Le même jour deux autres grands Navires aborderent à la Rade: ils portoient tous les Habitans de la Riviere de Paraïba. Le mercredi ſuivant, il arriva un grand Navire des Etats, qui portoit les Garniſons de Tamarica & de Paraïba, au nombre de quatre cens Hommes. » On ne ſauroit croire les biens que » ces Etrangers apporterent à la Guadelou- » pe; car ils y deſcendirent plus de neuf » cens perſonnes: & comme ils n'avoient » que de l'or & de l'argent monnoïé, des » chaînes d'or, des pierreries & de la vaiſ- » ſelle d'argent, ils donnoient toutes ces » choſes pour acheter leurs beſoins. Peu de » tems après, un grand Navire, qui por- » toit le reſte du débris de cette Colonie » Hollandoiſe, arriva à la Martinique; il » portoit pluſieurs Familles Flamandes, » nombre d'Eſclaves, & ſept ou huit Juifs, » le tout faiſant bien trois cens perſonnes. » Du Parquet ſe repentant d'avoir refuſé » les autres, reçut ceux-ci à bras ouverts, » & leur donna le grand cul-de-ſac Roïal » pour habiter. Mais enſuite les principaux » Hollandois s'étant retirés, tout cela s'é- » vanouit par degrés, ſans qu'il en paroiſſe » aujourd'hui aucun veſtige, ni à la Mar- » tinique, ni à la Guadeloupe. *Ubi ſupra, Tom. I. pp. 460 & ſuiv.*

(62) Du Tertre lui en donne un grand nombre.

ILE DE SAINTE CROIX.

» tile aux Habitans : ils avoient remédié à ces défauts par des Citernes, » dont chaque Habitation étoit bien pourvûe ; & si l'on excepte des fie- » vres quartes, qui attaquoient les nouveaux venus, on y jouïssoit d'une » très bonne santé. La Chasse & la Pêche y étoient abondantes. Le Sucre » & les autres denrées y croissoient en perfection ; enfin la Colonie se » fortifioit de jour en jour. Mais, pour son malheur, elle étoit obligée » de vendre ses Marchandises, aux Danois de Saint Thomas, pour tirer » d'eux ses propres besoins, qu'elle ne pouvoit espérer des François, par- » ceque les Vaisseaux Marchands n'osoient descendre si bas pendant la » guerre. Cette nécessité de recourir aux Etrangers servit de prétexte aux » Fermiers Roïaux, pour se plaindre que le transport des Sucres, chez » les Danois, diminuoit considérablement leurs droits d'entrée. On en fit » un crime aux pauvres Habitans ; & le Gouverneur de Saint Domingue, » qui s'efforçoit d'augmenter sa Colonie aux dépens de toutes les autres, » en trouva plus de facilité à faire réussir ses demandes.

J'ai su, continue Labat, par le retour d'un bon nombre d'Habitans, qui aimerent mieux remonter aux Iles du Vent, que de demeurer à Saint Domingue, que trois Vaisseaux commandés pour les transporter, étant arrivés à Sainte Croix, le Gouverneur fit publier l'ordre de la Cour, qui leur enjoignoit de s'embarquer avec leurs effets, pour aller s'établir à S. Domingue, où chacun devoit recevoir des terres à proportion de ses forces. » Il fallut obéir : mais comme ces trois Bâtimens, & deux ou trois » Barques de Convoi, suffisoient à peine pour le transport des personnes, » la vexation fut étrange lorsqu'il fût question des effets. Les Officiers su- » balternes affectoient de ne pas trouver de place, pour les meubles & les » Marchandises. Pour en embarquer une partie, on étoit forcé de vendre » l'autre, au prix qu'il leur plaisoit d'en offrir ; & les Acheteurs étoient » bien sûrs de la revendre avec beaucoup d'avantage. On laissa, dans » l'Ile, les Chevaux, les Bêtes à corne & à laine ; on mit le feu aux Mai- » sons ; on démolit le Fort, & la malheureuse Colonie mit à la voile : » les Peres de mon Ordre embarquerent leurs Esclaves, qui étoient au » nombre de quatre-vingt-quatre, grands ou petits, avec ce qu'ils pûrent » emporter des attirails de leur Sucrerie : & delà s'est formé l'Etablisse- » ment que nous avons à Leogane, dont nous n'avons pas été moins obli- » gés d'acheter le fond.

C'étoit quatre ou cinq ans après cette révolution, que Labat passoit à l'Ile de Sainte Croix. Il visita les tristes restes de la Colonie. Tous les murs étoient déja presqu'entierement couverts de ronces. En vérité, reprend il amerement, c'est une action criante, d'avoir détruit un si bel Etablissement pour un vil intérêt, & d'avoir réduit à la mendicité quantité d'honnêtes gens, qui jouissoient d'une vie commode, dont ils n'avoient l'obligation qu'à leur travail. A la réserve de l'eau, qui est assez rare dans l'Ile, elle nous parut un lieu charmant. C'est un terrein presqu'uni, qui n'a des Collines, ou pour parler le langage des Iles Françoises, des Mornes, que vers son milieu. Les pentes en sont douces, & revêtues des plus beaux arbres du monde. Les Acajous, les bois d'Inde, les Acomas, les Balatas, les Bois rouges de toute espece y sont en grand

nombre. Nous y vîmes encore de très belles Cannes, malgré les ravages des Porcs & d'autres Beſtiaux qu'on y a laiſſés; du Manioc, d'excellentes Patates, quantité d'Orangers & de Citroniers. De toutes les Collines où la curioſité nous fit monter, nous vîmes la Mer de la Cabeſterre; ce qui me fit conjecturer que dans l'endroit où nous étions, il n'y a que trois lieues d'une Mer à l'autre. On nous aſſura que c'eſt la plus étroite partie de l'Ile; celle de l'Eſt eſt plus large. Autant qu'on peut juger de ſa longueur, en la côtoïant, comme nous fîmes, elle eſt de dix ou douze lieues. Suivant l'obſervation de notre Capitaine, ſa ſituation eſt par les dix-huit degrés quinze minutes du Nord (63).

SUPPL. AUX VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

ILE DE SAINTE CROIX.

Saint Vincent, & la Dominique, les ſeules des Antilles qui ſoient reſtées au pouvoir des Caraïbes, ſont ſituées, la premiere à treize, & l'autre à quinze degrés de latitude Septentrionale.

S. VINCENT.

La plûpart des Voïageurs donnent à Saint Vincent environ huit lieues de long, & preſque autant de largeur. Labat, qui la viſita, dans ſes courſes de 1700, lui trouva dix-huit à vingt lieues de circonférence. Son aſpect, dit-il, n'a rien de ſauvage & de déſagréable. Elle eſt fort hachée, & pleine de hautes Montagnes, couvertes de Bois, avec de petits Vallons défrichés autour des Rivieres. Il la nomme le centre de la République Caraïbe, parceque cette race de Sauvages, maîtreſſe de toutes les Antilles avant l'arrivée des Européens, y jouit de toute ſa liberté, & qu'elle n'eſt nulle part en ſi grand nombre. D'ailleurs l'Ile eſt encore peuplée de Negres fugitifs, preſque tous de la Barbade, qui, ſe trouvant ſituée au Nord de Saint Vincent, leur donne beaucoup de facilité à s'y ſauver des Habitations de leurs Maîtres, dans des Canots, ou ſur des Radeaux, qu'ils appellent *Piperis*. Autrefois, l'uſage des Caraïbes étoit de les reconduire à leurs Maîtres, du moins lorſqu'ils étoient en paix avec les Iles Angloiſes, ou de les vendre indifféremment aux Européens des autres Iles. On ignore ce qui leur a fait changer de méthode; mais Labat aſſure qu'ils ſe repentent beaucoup de les avoir reçus parmi eux; regret inutile, depuis que le nombre des Negres s'eſt ſi fort accru par ceux qui ſont arrivés ſucceſſivement & par leur multiplication dans l'Ile même, qu'aïant enfin ſurpaſſé celui des Caraïbes, ils les ont forcés de la partager avec eux & de leur céder la Cabeſterre. On a vû, dans un autre article, qu'il s'y trouve auſſi quelques Familles d'Anglois & de François, qui préferent la vie libre des Sauvages aux commodités qu'on leur offre dans les Etabliſſemens de leurs propres Nations.

Mais ce qui chagrine le plus les Caraïbes, c'eſt l'enlevement fréquent de leurs Femmes & de leurs Filles, dont les Negres ſe ſaiſiſſent lorſqu'ils en ont beſoin, & qu'il n'eſt pas facile de tirer de leurs mains, parcequ'étant les plus braves, comme les plus forts, ils maltraitent les Caraïbes,

(63) Dix-huit degrés, ſuivant du Tertre. Il ajoute que Sainte Croix a trois Ports très ſûrs; deux au Nord: dont le premier ſe nomme Saint Jean, & le ſecond, à l'embouchure de la Riviere ſalée. Le troiſieme eſt au Sud. Mais le plus beau eſt celui de la Riviere ſalée, qui peut contenir cinq cens grands Vaiſſeaux à l'ancre. A l'égard de la longueur de l'Ile, du Tertre cite une Relation, imprimée, dit-il, après la conquête, qui lui donne vingt-deux lieues en droite ligne.

ILE DE SAINT VINCENT.

jusqu'à leur faire craindre de se voir un jour chassés de l'Ile, ou contraints de travailler pour ceux à qui l'excès de leur indolence (64) a laissé prendre cet ascendant. On lit, dans toutes les Relations, qu'ils se plaignent hautement de l'ingratitude de leurs Hôtes, & qu'ils sollicitent souvent les François & les Anglois de les délivrer de cette tyrannie. En 1719, le Chevalier de Feuquieres, Général des Iles Françoises, résolut de leur rendre ce service, dans la vûe apparemment de vendre les Negres aux Espagnols pour leurs Mines; car si l'on en croit Labat, il seroit dangereux de s'en servir dans les Iles, où non-seulement on les perdroit bientôt par une nouvelle fuite, mais ils seroient capables de débaucher ceux qui vivent tranquillement sous le joug. Poulain de Guerville, Major de la Martinique, & du Buc, Lieutenant-Colonel de la Cabesterre, partirent avec cinq cens Hommes pour cette expédition. Ils comptoient sur une puissante diversion des Caraïbes; mais ces indolens Mortels, quoique persuadés qu'on cherchoit à les servir, demeurerent tranquilles spectateurs de l'entreprise. Aussi n'eut-elle pas de succès. Les Negres se retirerent dans les Montagnes, d'où ils ne sortoient que la nuit, pour surprendre les François. Cette étrange guerre leur réussit. On ne leur prit pas un Homme, & les Agresseurs y perdirent quantité de braves gens, entre lesquels ils compterent leur Chef. On ne doute point que si les Caraïbes avoient pris les armes, cette tentative n'eût tourné plus heureusement. Avec quelques François à leur tête, ils auroient attaqué leurs Ennemis par les Montagnes; ils auroient enlevé leurs Femmes & leurs Enfans, qui s'y étoient retirés; & forçant les Hommes de quitter le centre de l'Ile, ils les auroient mis entre les deux Armées; c'est-à-dire, dans la nécessité de se rendre ou de se faire égorger.

Quatre ans après, les Anglois croïant pouvoir tirer parti du mécontentement des Negres pour soumettre l'Ile de Saint Vincent, entreprirent de s'en ouvrir l'entrée par des voies plus douces. Le Duc de Montaigu s'étoit fait donner, par ses Lettres Patentes, Sainte Lucie, Saint Vincent & la Dominique; Wing, qu'il avoit chargé de la conduite de ses Trouppes & du ménagement de ses intérêts, envoïa aux Caraïbes & aux Negres de S. Vincent, Egerton, un de ses Officiers, pour leur proposer, à des conditions fort avantageuses, de reconnoître le droit du Duc. On apprend, à cette occasion, par le soin que les Anglois prirent de s'en informer, que le nombre des Caraïbes montoit à près de huit mille. Leurs Chefs n'étant pas les mêmes que ceux des Negres, Egerton trouva beaucoup de difficulté à les rassembler, mais après y avoir réussi par ses présens, il eut le chagrin de voir rejetter ses propositions. Les Negres, comme les Caraïbes, ne pûrent comprendre qu'un Roi d'Europe eut donné sur eux des droits qu'il n'avoit point. Ils prierent Egerton de se retirer, après avoir reçu ses présens. Les Caraïbes, ajoute la Relation (65), lui déclarerent particulierement, » que depuis leur Traité avec les François, ils étoient sous leur protec-» tion; mais que si les François mêmes formoient quelque entreprise con-» tre leur liberté, ils sauroient la défendre au prix de leur vie.

(64) Voiez leur caractere, leurs mœurs & leurs usages, dans l'article de la Martinique.

(65) British Empire, article de S. Vincent. Le P. Labat, qui vit des Negres & des Caraïbes de l'Ile, dit que malgré la peinture de Rocou, qui leur rend à tous le

ILE DE LA DOMINIQUE.

Non-seulement l'Ile de la Dominique étoit compriſe, comme Sainte Lucie & Saint Vincent, dans les Lettres Patentes du Duc de Montaigu, mais elle l'eſt ordinairement dans la Commiſſion du Gouverneur de la Barbade; affectation frivole, qui excite la riſée des Caraïbes mêmes. Cette Ile, à laquelle on ne donne pas moins de treize lieues de long ſur neuf dans ſa plus grande largeur, a pour centre pluſieurs hautes Montagnes, qui paſſent pour inacceſſibles. Labat traverſa toute ſa largeur, juſqu'à la Cabeſterre, ſans y remarquer autre choſe que des Bois, & trois ou quatre petits défrichés. En échange, il vit les plus beaux arbres du monde, & de toutes les eſpeces. C'eſt, dit-il, le Païs des Anguilles. Il en vit fourmiller, dans les Rivieres, de plus belles & de plus groſſes qu'il en eut encore vû. On ne compte pas, à la Dominique, beaucoup plus de deux mille Caraïbes, dont les deux tiers ſont Femmes & Enfans. » Les plus vieux, » continue Labat, ſavoient encore faire le ſigne de la Croix, répéter quel- » ques prieres Chrétiennes en leur Langue, & quelques-unes même en » François. C'étoit le ſeul reſte des inſtructions que les PP. Raymond & » de Beaumont, Religieux de mon Ordre, leur avoient données pendant » un long ſéjour avec eux. Nous viſitâmes pendant ſix jours, toute la Ca- » beſterre, depuis la pointe qui fait face au Macouba de la Martinique, » juſqu'à celle qui regarde Marie-Galante. Ce que je puis dire, en géné- » ral de cette Ile, c'eſt que la terre y eſt très bonne. Le Manioc y croît » très facilement, ſurtout celui d'oſier, que les Caraïbes préferent à l'au- » tre. Je vis, dans quelques Cantons, des Bananes & des Figues, plus » belles que celles de nos Iles; des Patates & des Ignames en abondance, » beaucoup de Maïz & de Coton. Les Habitans laiſſent leurs Volailles en » liberté, autour de leurs Carbets; elles pondent & couvent ſans autre » ſoin; elles amenent leurs Pouſſins au Logis, pour chercher à vivre, & » cette méthode les tend excellentes. Les Porcs, ſurtout les Marons, ſont

corps rouge, & l'uniformité de leur habillement, qui ne conſiſte que dans une petite bande de toile ſur leurs parties, on diſtingue aiſément les uns des autres; que les Negres n'ont pas ceſſé d'y avoir les cheveux crêpés, & fins comme de la laine, au lieu que les Caraïbes les ont noirs, longs, droits & fort gros; mais que quand cette marque leur manqueroit, & s'ils avoient tous la tête raſée, on ne les diſtingueroit pas moins à leur air de tête, à leurs yeux, leur bouche & leur corpulence

» Je vis dans l'Ile: dit Labat, le Pere le » Breton, Jéſuite, qui y faiſoit la Miſſion » depuis bien des années, mais fort inutilement. Il n'avoit, pour compagnie, qu'un » François, avec deux jeunes Negres, toujours à la veille d'être maſſacré, comme » l'ont été pluſieurs de ſes Confreres lorſque les Sauvages ſont ivres, ou qu'ils s'imaginent que c'eſt la demeure d'un Miſſionnaire parmi eux qui les rend malades, ou qui empêche qu'ils ne ſoient heureux à la chaſſe ou à la pêche. Je paſſai » trois ou quatre heures avec lui. On déchargea, pendant ce tems, quelques proviſions que ſes Supérieurs lui envoioient, » & qu'il faut qu'il cache avec ſoin, pour les » dérober à la connoiſſance des Sauvages, » qui ſont importuns juſqu'à l'excès pour » avoir ce qu'ils ſavent que leur Pere reçoit, » ſurtout quand c'eſt du Vin ou de l'Eau-de-vie. Tout le progrès, que les Miſſionnaires ont fait juſqu'à préſent chez ces » Barbares, a été de baptiſer quelques Enfans à l'article de la mort; car, pour les » Adultes, on y a été trompé tant de fois » qu'on ne s'y fie plus, à moins qu'ils ne » ſoient prêts à rendre les derniers ſoupirs. » La vie de ce Pere étoit bien triſte, bien » dure, & plus digne d'admiration que d'imitation. *Ubi ſup.* Tom. VI. pp. 244. & 245.

» auſſi fort communs dans l'Ile. Je n'ai pas fait le tour entier de la Domi-
» nique ; mais, autant que j'en puis juger, par l'étendue de la Baſſeterre
» & de la Cabeſterre, que j'ai parcourues, elle peut avoir trente à trente-
» cinq lieues de circuit. Elle eſt arroſée de quantité de Rivieres, particu-
» lierement la Cabeſterre. Les eaux y ſont bonnes, & le Poiſſon d'eau
» douce, excellent. On aſſure que près de la Soufriere, Montagne de
» l'Ile, qui donne en effet du Soufre, il ſe trouve une Mine d'or, dont
» les Caraïbes ne permettent point l'accès.

C'eſt apparemment pour en éloigner les Etrangers, que ſuivant le dernier Anglois qu'on a cité, ils font l'effraïant récit d'un Monſtre qui veille à la garde du Tréſor, & dont la tête eſt armée d'un ſi gros Diamant, qu'il en ſort une merveilleuſe lumiere (66). Le même Ecrivain convient que les Caraïbes de l'Ile portent beaucoup de haine aux Anglois. » Les
» François, dit-il, ont avec eux un ancien Traité ; c'eſt une politique
» ſage, que les Anglois n'ont jamais eue, & qui ne ſeroit plus de ſaiſon,
» depuis que par des trahiſons & des violences ils ſe ſont faits déteſter
» de tous ces Sauvages. Il ſeroit dangereux, pour un Anglois, de ſe faire
» voir aujourd'hui dans l'Ile ; & ceux que la tempête y a quelquefois
» jettés, ont païé cher les perfidies de leur Nation. Ainſi, conclut le
» même Ecrivain, il y a peu d'apparence que nous obtenions jamais la
» poſſeſſion de cette Ile ; & la Dominique, dans la Commiſſion de notre
» Gouverneur de la Barbade, n'eſt pas moins inutile que le Roïaume de
» Jeruſalem dans les titres du Roi d'Eſpagne.

Au centre de la Baſſeterre de la Dominique, on trouve une ſpacieuſe Savanne, entre la Pointe qui regarde le Prêcheur, & celle qui eſt vis-à-vis des Saintes. Le mouillage eſt bon partout ſous la Côte de l'Ile ; mais elle n'a point de Port ni de Cul-de-ſac où les Vaiſſeaux puiſſent ſe retirer. Elle n'a que des Rades foraines, avec quelques Pointes, derriere leſquelles on peut ſe mettre à couvert de certains Vents. Quoique cette incommodité rende l'Ile peu propre au Commerce, Labat obſerve que les Anglois ont ſouvent tenté de s'y établir, fondés, dit-il, ſur des prétentions auxquelles la France s'eſt toujours oppoſée, non-ſeulement parcequ'elles n'ont aucun fondement plauſible, mais encore, parcequ'il eſt clair que ſi la Dominique étoit entre leurs mains, ils s'en ſerviroient pour couper la communication entre la Martinique & la Guadeloupe dans les tems de guerre, & réduiroient ces deux Iles aux dernieres extrêmités. Ils ſe ſervirent de la Paix de Riſwick, & d'un accommodement particulier qu'ils avoient eu l'adreſſe de faire avec les Sauvages de la Dominique, pour y aller couper du bois de charpente. Enſuite, ils firent, au bord de la Mer, un de ces appentis, qui ſe nomment *Ayoupas* aux Iles, pour mettre ce bois à couvert, en attendant les Barques qui le devoient tranſporter. L'Ajoupa ſe changea bientôt en une Maiſon, autour de laquelle ils firent une paliſſade, où ils mirent quelques pieces de Canon, ſous prétexte de ſaluer leurs Amis lorſqu'ils les faiſoient boire. Le Gouverneur Général des Iles Françoiſes n'en fut pas plutôt informé, qu'il dépêcha un Officier au Général des Anglois, pour lui en faire ſes plain-

(66) *Ubi ſup.* Tom. II. p. 288.

tes : & dans le même tems, il envoïa deux Bâtimens à la Dominique, qui obligerent les Anglois de rembarquer leurs Canons & leur bagage. La Maiſon & les Paliſſades furent brûlées. Labat, qui eut la curioſité de viſiter l'endroit qu'ils avoient choiſi, en admira la ſituation, & la jugea très avantageuſe pour la conſtruction d'une Forteresſe réguliere, dont il n'auroit pas été facile de les déloger, s'ils avoient eu le tems de remplir toutes leurs vûes.

SUPPL. AUX VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

ILE DE LA DOMINIQUE.

Entre les productions de l'Ile, on y trouve une Plante, dont la racine appaiſe preſque tout-d'un-coup la douleur de dents, en l'appliquant ſur le mal. Son ſeul ſuc, lorſqu'elle eſt aſſez broïée pour le rendre aiſément, produit le même effet, au moment qu'il eſt répandu ſur la dent ou ſur la gencive. Cette racine, connue de tous les Caraïbes, eſt petite, un peu noueuſe, griſe en dehors, & brune en dedans, aſſez pleine de ſuc dans ſa fraîcheur, d'une odeur agréable, qui tire ſur celle de la Violette, & d'un goût à-peu-près ſemblable à celui de la Réglisſe, mais plus aſtringent. Labat n'en vit point les feuilles, & regrette encore plus de n'en avoir pas retenu le nom. Mais n'anticipons pas ſur une carriere annoncée & prête à s'ouvrir, qui va faire la concluſion de ce long & laborieux Ouvrage.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Observations générales sur le climat.

QUELQUES Observations, dispersées dans nos articles, sur la température particuliere de chaque Ile, n'ôtent point au Lecteur le droit d'attendre un peu d'éclaircissement sur la nature générale du climat.

On sait que les Antilles, étant situées au-delà du Tropique du Cancer, appartiennent à la Zone torride; & que dans cette partie du Globe terrestre, qui a passé longtems pour inhabitable (67), on ne connoît proprement que deux saisons, l'Eté & l'Hiver; c'est-à-dire que dans toute l'année, on ne peut trouver un tems auquel on puisse donner le nom de Printems, ni celui d'Automne, parcequ'on y voit continuellement ce qui n'arrive en Europe que pendant ces deux saisons. L'Hiver & l'Eté mêmes de ces Régions sont fort différens de ceux de l'Europe, dans leurs causes comme dans les effets. C'est la présence du Soleil qui cause ici l'Eté; là, c'est son éloignement; & sa présence, au contraire, fait l'Hiver. Lorsque cet Astre vient à s'éloigner de la Ligne & tire vers le Tropique du Capricorne, une expérience constante apprend que jusqu'à son retour en deçà de la Ligne, c'est-à-dire ordinairement depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril, l'air n'a presque point de nuages, & l'on y voit fort peu de vapeurs & d'exhalaisons. Il demeure si serein, si sec, & si pur, qu'on peut, non-seulement regarder d'un œil fixe le lever & le coucher du Soleil, mais

(67) On a déja remarqué que de très grands Hommes, tels qu'Aristote, Ciceron, Philon, Pline, Bede, Saint Thomas &c, ont été dans cette erreur. Ensuite, l'expérience aïant fait connoître que les Païs situés sous la Zône torride, tant au deçà qu'au delà de la Ligne, sont communément les plus sains & les plus temperés, on en a cherché les raisons, qui peuvent être réduites à trois: L'une, tirée de la route ordinaire du Soleil, qui sous l'Equinoxial ne paroit jamais plus de douze à quatorze heures; desorte que rendant les jours égaux aux nuits, la chaleur qu'il a répandue pendant le jour est temperée pendant la nuit par des fraîcheurs qui ne durent pas moins. On observe même que ne se levant que vers les six heures, il en est dix, avant qu'on ressente l'importunité de sa chaleur. Elle est grande jusqu'à trois; ensuite elle décline peu à peu. La seconde raison peut se prendre, de ce que toutes ces Régions sont environnées des eaux de la Mer, qui les lavent & les rafraîchissent sans cesse; comme l'on voit qu'en Europe les Côtes de la Mer sont toujours plus froides que les Terres qui en sont éloignées. Du Tertre prétend avoir remarqué, aux Antilles, que non-seulement de la Mer, mais des Rivieres mêmes, il s'éleve un froid picquant, capable de tempérer l'ardeur du jour, & qui met souvent ceux qui sont proche des Rivieres dans la nécessité de s'approcher du feu. Enfin l'on donne pour troisieme raison, les vents alisés, & plus particulierement encore un petit vent des plus agréables, qui trois fois le jour, au matin, à midi, & vers le soir, se leve, se glisse, semble folâtrer sur terre, & rafraîchit toutes ces Contrées: c'est ce que les Habitans nomment Brise, & ce qu'ils attendent tous les jours comme une Bénédiction du Ciel, également favorable à la santé des Hommes & des Animaux, aux Plantes, & à toutes les productions de la terre.

voir en même jour le déclin & le croissant de la Lune. Si les jours sont chauds, les nuits sont d'une fraîcheur proportionnée. Si la chaleur du Soleil ouvre les pores de tout ce qui se trouve sous lui, la fraîcheur nocturne vient resserrer l'air, l'épaissir, le résoudre & le faire distiller en rosée fort abondante, qui trouvant tous ces pores ouverts, s'y insinue, y pénetre; & delà vient la facilité que tous les corps ont à se corrompre sous la Zone torride : c'est ce qui fait naître les Vers dans les bois, & tant d'Insectes qui sont une des principales incommodités des Iles; c'est ce qui rouille, comme on l'a fait remarquer, le fer des épées dans les fourreaux, les étuis & les montres dans les poches, &c. Enfin, si les jours sont d'une grande pureté dans cette saison, les nuits ne sont pas moins claires & moins sereines: dès le premier Quartier de la Lune, on peut lire, à sa lumiere, jusqu'aux petits caracteres d'écriture.

Pendant tout ce tems, il ne pleut presque point dans toutes les Basses-terres des Iles; & c'est ce qui fait donner le nom d'Eté à cette saison, quoiqu'une partie de ses effets ressemble à ceux que l'Hiver cause en Europe; car cette grande sécheresse dépouille de leur verdure les arbres à feuilles tendres; elle seche les herbes, elle flétrit les fleurs & leur fait baisser la tête. Si la plûpart des arbres n'avoient les feuilles d'une nature forte, & capable de résister aux injures du tems, le Païs deviendroit aussi triste, que nos Provinces d'Europe au cœur de l'Hiver. Les Animaux mêmes, surtout les Insectes & les Amphibies, abhorrent & fuient cette aridité, se cachent dans le creux des arbres, sous des rochers, dans des précipices, & semblent y chercher une humidité nécessaire à leur conservation. On nomme ce tems l'arriere-saison, parceque les Habitans ont aussi beaucoup de peine à vivre, & que s'ils n'étoient secourus par les rafraîchissemens qui viennent de l'Europe, ils n'auroient souvent que leur Maïz pour ressource. Leur soulagement est la Brise, qui est plus reglée & qui se fait plus agréablement sentir dans cette saison, que dans l'Hiver.

Mais quand le Soleil a repassé la Ligne, & qu'il commence à s'approcher du Tropique du Cancer, ses raïons, qu'il darde plus directement, font lever de la Mer & de tous les lieux marécageux, une grande abondance de vapeurs, dans lesquelles il se forme d'horribles tonnerres; & lorsqu'ils viennent à cesser, le tems se met à la pluie, qui dure, huit, dix, & quelquefois douze ou quinze jours sans interruption. Ces pluies refroidissent l'air & la terre; & c'est ce qui fait nommer cette saison l'Hiver. Pendant sept mois, à peine se passe-t'il une semaine sans pluie. Un Hiver si pluvieux excite d'abord quantité de maladies, telles que des fievres, des catharres, des douleurs de dents, des apostumes & des ulceres. On ne voit que des malades dans toutes les Iles. D'un autre côté, cet Hiver a des effets bien différens de ceux de l'Europe. Dès les premieres pluies qui sont un peu abondantes, tous les arbres se parent de leur premiere verdure & poussent toutes leurs fleurs. Les Forêts exhalent des odeurs, qui ne le cedent point aux meilleurs parfums. En un mot la terre s'embellit de toutes parts; & ce qu'on nomme l'Hiver, aux Antilles, l'emporte beaucoup en agrémens sur le Printems de l'Europe. Tous les Animaux descendent de leurs Montagnes. Les Testacées changent de coquille. Les Repti-

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

les prennent une nouvelle peau. Les Poiſſons, qui ſe ſont retirés en pleine Mer pendant le tems ſec, ſe rapprochent des Côtes, entrent dans les Rivieres, & ſemblent s'offrir aux filets des Pêcheurs. Toutes les eſpeces de Tortues croiſſent en ſi grande abondance, qu'après en être nourri pendant l'Hiver, on en peut mettre une riche proviſion en réſerve pour l'arriere-ſaiſon.

Le climat des Antilles n'étant pas fort différent de celui du Continent d'Amérique qui répond aux mêmes latitudes, on doit juger que la plûpart de ſes productions naturelles y ſont les mêmes. Auſſi ne nous arrêterons-nous qu'à celles qui ſemblent y porter un caractere de diſtinction, ſoit par leur culture, ou par quelque propriété particuliere, ſeules raiſons qui nous ont fait prendre le parti de les renvoïer à cet article. Telles ſont le Sucre (*), le Cacao, & quelques autres Marchandiſes, qui ſont la matiere d'un riche Commerce.

Obſervations ſur l'origine & la nature du Sucre de l'Amérique.

Labat, auquel nous croïons devoir ici nous attacher, définit le Sucre, » un ſuc de Canne ou de Roſeau, qui étant purifié, cuit, blanchi & » ſeché, ſe tranſporte partout, & ſe conſerve auſſi longtems qu'on le pré» ſerve de l'humidité, ou de l'eau, qui le fait diſſoudre. Son extrême douceur, ajoute-t'il, pourroit le faire nommer un ſel doux. Quelques Ecrivains ont cru les Cannes de Sucre originaires des Indes Orientales : mais la plûpart des Voïageurs rendent témoignage qu'elles croiſſent naturellement en diverſes parties de l'Amérique. On doit reconnoître ſeulement que l'Amérique doit aux Indes Orientales le ſecret d'en tirer le ſuc, c'eſt-à-dire l'art d'en faire du Sucre. Les Eſpagnols & les Portugais en ont fait, à la Nouvelle Eſpagne & au Breſil, longtems avant que les autres Européens ſe fuſſent établis aux Antilles : mais on ne fait pas remonter l'époque de leurs Sucreries plus loin que 1580. Ils ne s'étoient emploïés, juſqu'alors, qu'à conquérir le Païs, à découvrir les Mines d'or & d'argent, à faire pêcher les Perles, & à cultiver le Tabac. La culture des Cannes à Sucre ſuivit celle du Tabac : cette derniere Plante mangeant beaucoup le terrein, il fallut défricher de nouvelles Terres pour la planter ; & celles, qui devenoient trop maigres pour elle, furent emploïées à la culture des Cannes. On a vû que le premier Etabliſſement des François & des Anglois entre les deux Tropiques ſe rapporte à l'année 1625, & qu'ils ne s'appliquerent d'abord qu'au Tabac, à l'Indigo & au Coton. Les Anglois commencerent à faire du Sucre à Saint Chriſtophe & à la Barbade, en 1643, & furent bientôt imités par les François de la premiere de ces deux Iles. Ceux de la Guadeloupe n'en firent qu'en 1648, ſous la direction des Hollandois, qui s'y réfugierent du Breſil ; & ceux de la Martinique, un peu plus tard.

La ſeule différence, entre la Canne de Sucre & les Roſeaux communs qui ſe trouvent dans les lieux marécageux, c'eſt que la peau, ou l'écorce des derniers, eſt dure & ſeche, & leur poulpe ſans ſaveur ; au lieu que la peau des Cannes de Sucre n'a jamais beaucoup de dureté, & que la matiere ſpongieuſe qu'elles renferment eſt pleine d'un ſuc, ou d'un jus, dont la quantité & la douceur ſont proportionnées à la bonté du terrein qu'elles occupent, à ſon expoſition, à leur âge & au tems de leur récolte. De ces

(*) Delà vient que les Anglois nomment les Antilles, *Sugar-Iſlands*, Iles au Sucre.

quatre circonſtances dépendent leur hauteur, leur groſſeur, leur bonté; & la facilité de purifier leur ſuc, de le cuire & de le réduire en Sucre. Suivant la qualité du terrein, les Cannes ſont groſſes ou menues, longues ou courtes; & ſuivant leur expoſition au Soleil, elles ſont plus ou moins ſucrées: la ſaiſon, où elles ſont recueillies, leur donne plus ou moins de ſuc; & leur âge les rend plus ou moins bonnes.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Les feuilles de la Canne ſont longues & étroites, avec une ſeule nervure, qui les partage au milieu, dans toute leur longueur. Cette nervure eſt auſſi caſſante, lorſque les feuilles ſont ſeches, que ſouple & liante, lorſqu'elles ſont vertes, ou ſeulement amorties. Les deux côtés de chaque feuille ſont tranchans, & comme armés de petites dents, preſqu'imperceptibles, qui coupent la peau, lorſqu'on y paſſe la main à rebours. Les feuilles ne viennent ordinairement qu'à la tête de la Canne; celles qui ſortent aux différens nœuds, où la Canne s'eſt arrêtée en croiſſant, tombent auſſi-tôt qu'elle monte plus haut. Des nœuds garnis de feuilles font juger qu'une Canne eſt mauvaiſe, ou du moins fort éloignée de ſa maturité, les bonnes Cannes n'ont qu'un bout de ſept ou huit feuilles au ſommet. Forme des Cannes de Sucre.

Les nœuds qui partagent leur longueur, & d'où naiſſent les feuilles, ont peu de ſubſtance, & ſont naturellement durs. Un vuide, qui eſt au milieu de chaque nœud, fait la communication des deux parties de la Canne qu'il ſépare: il eſt rempli de la même matiere que le reſte de la Canne, mais plus preſſée, plus dure, plus colorée, plus ſavoureuſe, & comme plus mûre. On n'obſerve aucune regle, pour la diſtance des nœuds; plus le terrein eſt bon, plus ils ſont éloignés les uns des autres; & plus la Canne contient de ſuc, parceque les nœuds en contiennent moins que le reſte. On a vû des Cannes de vingt-quatre piés de long, ſans y comprendre la tête, & du poids de vingt-quatre livres; mais outre que ce volume eſt extraordinaire, c'eſt moins une marque de la bonté du ſuc, que la preuve d'un terrein gras, aquatique, & qui produit abondamment un ſuc cru, peu ſucré, plein d'eau, qui conſume, par conſéquent, beaucoup de bois & du tems, ſans rendre jamais beaucoup de Sucre. Lorſque les Cannes ont depuis ſept juſqu'à dix piés de longueur, qu'elles ont entre dix & quinze lignes de diametre, qu'elles ſont bien jaunes, que leur peau eſt liſſe, ſeche & caſſante, qu'elles peſent beaucoup, que leur moelle eſt griſe, & même un peu brune, que leur ſuc eſt doux, gluant, & comme un peu cuit; elles ſont dans leur perfection, qui conſiſte à donner, ſans peine, de beau Sucre en abondance.

La terre, qui paſſe pour la plus propre à porter des Cannes de cette nature, eſt légere, poreuſe, profonde, & doit avoir aſſez de pente pour ne pas retenir l'eau de pluie; elle doit être expoſée au Soleil, depuis qu'il ſe leve juſques vers ſon coucher. Une terre graſſe & forte produit de grandes & groſſes Cannes, mais preſque toujours vertes, pleines d'un ſuc aqueux & peu ſucré. Leur jus eſt gras, difficile à purifier & à cuire; & le Sucre qu'on en tire eſt toujours mollaſſe, peu grené, ſujet à tourner en marmelade ou en cendre. Les terres qui manquent de fond, & où les racines de la Canne trouvent bientôt le tuf ou le roc, comme la plûpart Terre qui leur convient.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

des terres uſées des Baſſeterres de la Martinique & de la Guadeloupe, ne produiſent que de petites Cannes, pleines de nœuds : elles durent peu, parceque leur racine ſe ſeche & ſe brûle.

Cependant, ſi ces terres ont de la pluie, les premiers mois après que les Cannes ſont plantées, & quelquefois enſuite juſqu'à leur maturité parfaite, elles ne laiſſent pas de ſe remplir d'un bon Sucre, extrêmement doux & gluant : les terres baſſes & marécageuſes, qui ſont comme de niveau avec le bord de la Mer, telles que la Grande Terre & les culs de la Guadeloupe, quelques endroits de la Martinique, & preſque toutes les Iles Angloiſes & Hollandoiſes, à l'exception de Saint Chriſtophe & de la Jamaïque, produiſent de belles Cannes, longues, groſſes & peſantes ; mais comme ces terres ne manquent jamais d'être ſalées & nitreuſes, elles communiquent leur défaut aux Cannes, dont le Sucre ne peut jamais devenir bien blanc. Les terres rouges & fortes, comme celles qui ſe trouvent à la Cabeſterre de la Martinique, depuis la Riviere rouge juſqu'à celle du cul-de-ſac Robert, & à la Guadeloupe, depuis la grande Riviere de la Cabeſterre juſqu'à la Riviere du Lezard, portent des Cannes, longues, groſſes & pleines d'un ſuc aſſez ſucré, lorſqu'elles ſont coupées dans la bonne ſaiſon, c'eſt-à-dire depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de Juillet, & peuvent durer vingt à trente ans, ſans avoir beſoin d'être replantées. Les terres environnées de Bois, ou ſituées dans les hauteurs des Montagnes, ſont fort ſujettes aux pluies, aux grandes roſées, aux fraîcheurs de la nuit ; & n'étant gueres échauffées des raïons du Soleil, elles ne produiſent que de groſſes Cannes fort aqueuſes, vertes & ſucrées : auſſi leur ſuc eſt-il gras, cru, & difficile à cuire. Enfin toutes les terres neuves, c'eſt-à-dire qui n'ont jamais été plantées, ni ſemées, dans leſquelles on met des Cannes auſſi-tôt qu'elles ont été défrichées, donnent quantité de très groſſes Cannes, & remplies de beaucoup de ſuc, mais gras, cru, peu ſucré & très difficile à cuire. Pour avancer leur bonté, on a trouvé le ſecret de les couper à l'âge de ſix mois, de retirer ce qui doit ſervir à planter, & de mettre le feu au terrein, pour conſumer les pailles, dont la pourriture augmenteroit encore la graiſſe des terres. Quatorze mois après cette coupe, les rejettons donnent un Sucre parfait. Le profit de cette méthode eſt conſidérable ; 1°. parcequ'on fait de bon Sucre, au lieu du mauvais, qui auroit demandé beaucoup de bois & de peine ; & le retardement n'eſt que de deux mois (68), qui ne doivent point entrer en parallele avec un tel avantage. 2°. Les Cannes, coupées à ſix mois, ne ſont pas entierement inutiles : non-ſeulement on en replante d'autres terreins, à quoi leur groſſeur & la force de leur ſuc les rend fort propres ; mais elles ſervent à faire de l'Eau-de-vie, qui eſt toujours une bonne Marchandiſe. 3°. La terre ſe trouve dégraiſſée, & dès cette premiere coupe elle devient propre à porter de très bonnes Cannes ; ce qui n'arriveroit pas en cinq ou ſix autres coupes, parceque les feuilles, dont elles ſe dépouillent en croiſſant, ſe pourriſſent, & ne font qu'augmenter la graiſſe qu'on doit chercher à diminuer.

(68) Les Cannes plantées dans une terre neuve ne peuvent être mûres qu'à dix-huit mois ; ainſi l'on n'en perd que deux en les coupant à ſix, & les recoupant quatorze après.

Culture des Cannes.

Avant que de planter les Cannes, on nettoie soigneusement la terre. Il ne suffit pas de couper les mauvaises Plantes, surtout les Lianes, parceque, pullulant beaucoup, elles s'attachent aux Cannes, les couvrent & les abbatent. A l'égard des souches, qui sont demeurées en terre, on brûle celles des bois mous, qui poussent aisément des rejettons. Ensuite si le terrein est uni, ou d'une pente douce, on le partage en quarrés, de cent pas chacun, entre lesquels on laisse un chemin pour le passage des Cabrouets. Cette division sert aussi à prévenir la communication du feu, qui s'allumeroit dans un des quarrés, donne plus de facilité à sarcler, fait appercevoir d'un coup d'œil au Maître s'il n'est pas trompé par les Ouvriers, sert enfin à l'embellissement d'une Habitation, & joint même l'utilité à l'agrément; car, le long de ces chemins, on plante des Pois d'Angole, ou Pois de sept ans, arbrisseaux dont on estime le fruit, & qui forment des allées pour la promenade. Ceux, qui veulent épargner le terrein, se contentent de laisser un petit sentier de chaque côté de l'ouverture, pour visiter le travail & cueillir facilement les Pois: ils plantent tout le reste en Manioc, ou en Patates.

Lorsque le terrein est divisé, on l'aligne avec un cordeau, pour planter les Cannes en lignes droites. Les rangs sont plus ou moins éloignés entr'eux, suivant la bonté du fond. Si tout le terrein est d'une égale bonté, on laisse, d'un rang à l'autre, trois piés & demi de distance en tout sens. Cette méthode demande plus de tems, que si les rangs & les fosses se faisoient sans regle; mais elle a diverses commodités, telles que de rendre le sarclage plus facile, de faire découvrir de plus loin les Serpens, qui sont fort communs à la Martinique, & de donner une vûe plus libre du travail des Negres.

L'alignement n'est pas plutôt achevé, qu'on place les Negres vis-à-vis de chaque ligne. On marque, sur le manche de leur Houe, la distance qu'ils doivent laisser entre les fosses qu'ils ont à faire, & chacun commence le travail. Chaque fosse doit avoir quinze à vingt pouces de long, la largeur de la Houe, qui est de quatre à cinq pouces, & sept à huit pouces de profondeur. A mesure que les Negres, qui font les fosses, avancent chacun sur sa ligne, quelques jeunes Negres, ou ceux qui ne sont pas capables d'un plus grand travail, les suivent, & jettent dans chaque fosse deux morceaux de Canne, de quinze à dix-huit pouces de long. Ces semeurs sont suivis d'autres Negres, avec des houes, pour ajuster les deux morceaux de Canne l'un contre l'autre, de maniere que le bout qui vient du côté de la tête soit hors de la terre d'environ trois pouces, & qu'à l'extrêmité oppofée, le bout de l'autte morceau soit placé de même; après quoi ils rempliſſent la fosse, de la terre que les premiers en ont tirée. Les morceaux de Canne, que l'on met en terre, sont pris ordinairement à la tête de la Canne, un peu au-dessous de la naissance des feuilles. On leur donne quinze à dix huit pouces de long. Plus ils ont de nœuds, ou d'*yeux* suivant le langage des Iles, plus on juge qu'ils pousseront de rejettons & qu'ils prendront promptement racine.

Jamais les Voisins ne se refusent des Cannes pour planter: mais comme il faut du tems pour couper les bouts des Cannes, & pour les mettre en

pacquets, celui qui en a besoin est obligé d'envoïer ses propres Negres pour ce travail. Labat paroît persuadé que les têtes des Cannes n'en produisent jamais de si belles, que les tronçons qui se coupent dans la Canne, & qui, devant avoir plus de sève, doivent, dit-il, pousser de meilleures racines & des rejettons plus vigoureux. Le tems propre pour planter est la saison des pluïes, depuis son commencement jusqu'à ses deux tiers. La terre se trouvant alors imbibée d'eau, les racines & les germes y entrent facilement; l'humidité les fait croître, & leur fournit toute la nourriture dont ils ont besoin; au lieu que dans un tems sec, la terre, aride, & comme brûlée, attire & consume tout le suc du Plant. On ne peut avoir trop d'égard à cette différence de saison, parceque delà dépend le bon ou mauvais succès des Cannes. Le Plant n'a pas été cinq ou six jours en terre, qu'on le voit lever heureusement; & suivant la bonté du terrein & de la saison, il produit à vûe d'œil des feuilles & des rejettons. C'est alors qu'on se hâte de sarcler les herbes & les lianes, qui viennent toujours en abondance dans les terres neuves, surtout lorsqu'elles sont nettes & humides. Cette partie de la culture des Cannes est la principale. Sont-elles seules à tirer le suc de la terre? elles croissent & grossissent parfaitement: mais lorsqu'elles sont accompagnées d'autres Plantes, elles n'acquerent jamais de grosseur ni de suc. Il faut se garder, surtout, de laisser grainer les herbes; dès que les graines peuvent être emportées par le vent, elles infectent une Terre entiere. En un mot, on ne peut pousser l'attention trop loin pour les Cannes, jusqu'à ce qu'elles couvrent la terre autour d'elles, & qu'elles puissent étouffer toutes sortes d'autres Plantes. Lorsqu'elles ont été sarclées deux ou trois fois, on les laisse croître en repos, jusqu'à l'âge de cinq ou six mois; & l'on recommence alors le sarclage, pour n'y plus penser jusqu'à leur parfaite maturité. Elles n'ont plus d'autres Ennemis que les Rats, dont on s'efforce de les garantir par diverses sortes de piéges.

Le tems où l'on doit couper les Cannes ne peut être fixe; & Labat reproche là-dessus beaucoup d'erreurs à la plûpart des Habitans. Ils s'imaginent, dit-il, qu'une piece coupée depuis quatorze ou quinze mois se trouve en état de l'être encore: ils la coupent; & souvent les Cannes ne donnent qu'un suc gras, verd, & difficile à cuire: c'est qu'il n'est point assez mûr. Il est moins aisé de faire de bon Sucre avec des Cannes qui n'ont point encore leur maturité, qu'avec celles qui sont au-delà; parceque le premier de ces deux maux est sans remede, au lieu que pour le second, il suffit de ne pas emploïer les vieilles Cannes, c'est-à-dire celles qui après avoir fleuri se sont renversées par terre, où elles se sont attachées par des filamens, comme par autant de nouvelles racines, & d'emploïer seulement les rejettons qu'elles ont poussés de tous leurs nœuds. On ne sauroit donc trop observer, quel est leur degré de perfection & de maturité. Il ne dépend point de leur âge; car celles, qui ont été coupées en Janvier, ont ressenti toute la chaleur & l'aridité de la saison seche, qui dure jusques dans une partie de Juillet, & qui les aïant longtems arrêtées, ne leur a permis de pousser que de foibles rejettons. Mais celles qui sont coupées vers la fin de la sécheresse, c'est-à-dire dans le cours de Juin & de Juillet, reçoivent le secours des pluies qui humectent la terre. Delà vient qu'aux

qu'aux mois de Septembre & d'Octobre, on les voit auſſi grandes & auſſi fournies, que celles qui ont été coupées en Janvier & Février.

Toutes les Cannes, qui ſe trouvent âgées d'onze ou douze mois lorſque la ſaiſon des pluies arrive, ne manquent point, comme les Roſeaux communs, de pouſſer à leur ſommet un jet d'environ trois piés de long. C'eſt ce qu'on nomme leur fleche, par alluſion aux fleches des Indiens, qui ſont compoſées du jet des roſeaux communs. Ainſi, dans le langage des Iles, les Cannes ſont *en fleche*, lorſqu'elles ont actuellement leur jet; & les Cannes ont *fleché*, quand ce jet eſt tombé de lui-même, après avoir fleuri. Ses fleurs ne ſont qu'un panache de petits filets, dont les extrêmités ſont garnies d'un petit duvet gris & blanchâtre, & qui forment, en s'épanouiſſant, une houpe renverſée. Depuis qu'elles ont commencé à pouſſer, juſqu'à leur chûte, il ſe paſſe dix-huit à vingt jours, aux derniers deſquels la fleche, ou le bout de la Canne, ſe ſeche, parcequ'il ne reçoit plus de nourriture, ſe détache, & tombe à terre. Alors la Canne ceſſe de croître & de groſſir. Jamais une même Canne ne fleurit deux fois. Si elle n'eſt pas coupée un ou deux mois après qu'elle a fleché, elle s'abbaiſſe peu à peu, juſqu'à ſe coucher par terre, où, jettant des filets qui prennent racine, elle pouſſe quantité de rejettons. Avant qu'elle pouſſe ſa fleche, & près d'un mois après avoir fleché, elle a peu de ſuc, & ſon milieu eſt creux, parceque toute la ſubſtance, qui gonfloit ſes fibres, s'eſt portée en haut pour produire la fleche & les fleurs. Les Cannes ne doivent pas être coupées dans cet état; on n'en pourroit faire, ni du Plant, ni du Sucre, ni même de l'Eau-de vie.

Lorſqu'on les croit mûres, ce qui ſe reconnoît à divers eſſais, on diſpoſe les Negres le long de la piece, pour la couper plus également, c'eſt-à dire ſans qu'ils y entrent l'un plus que l'autre. Si les Cannes n'ont que ſept ou huit piés de hauteur, on commence par abbatre, avec une ſerpe, les têtes des rejettons de toute une ſouche, à trois ou quatre pouces au-deſſous de la plus baſſe feuille, dans l'endroit où il ne paroît plus de verd. Auſſi-tôt que la touffe eſt coupée, on coupe les Cannes par le pié, avec l'attention de ne les pas taillader, parceque ces hachures, qui donnent entrée à la chaleur du Soleil, font évaporer la ſéve, & nuiſent au progrès des rejettons. Suivant la longueur des Cannes, qu'on a coupées de la ſouche, on la diviſe en deux ou trois parties, après y avoir paſſé la ſerpe, pour ôter les barbes qui s'y ſont attachées. On ne laiſſe gueres, à ces parties, plus de quatre piés de longueur; & jamais on ne leur en donne moins de deux & demi, à moins qu'elles ne ſoient de cette petite eſpece qu'on nomme *Rottins*, & qui venant dans les terres maigres & uſées ne ſont pas naturellement plus longues. Quatre ou cinq Negres jettent en un monceau toutes les Cannes coupées, afin qu'elles ſe trouvent aſſemblées pour ceux qui doivent les lier, & qu'il ne s'en perde point ſous les feuilles. On met ordinairement de jeunes Negres, ou quelques Negreſſes, à lier les Cannes en pacquets. Les extrêmités des têtes, qu'on appelle l'œil de la Canne, ſervent de liens, avec trois ou quatre feuilles, qui ſe tirent aiſément. On noue d'abord enſemble les feuilles de deux yeux, pour donner plus de longueur au lien; enſuite, ſelon la longueur des Cannes, on étend à terre deux liens, à deux piés l'un de l'autre; & les Cannes ſont couchées deſſus, en

travers, au nombre de dix ou douze. On les ſerre enſuite, comme on lie les fagots en Europe. La coupe ceſſe lorſqu'il en eſt tems, par l'ordre du Commandeur, qui fait porter au bord du chemin les pacquets de Cannes; & les Cabrouets viennent les prendre, pour les porter au Moulin. Jamais on ne coupe plus de Cannes, qu'on n'en peut conſommer dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Si l'on en coupoit pour deux ou trois jours, elles s'échaufferoient dans cet intervalle, elles fermenteroient, elles s'aigriroient, & deviendroient inutiles pour faire du Sucre, ſurtout pour le Sucre blanc.

L'uſage commun eſt de couper les Cannes le Samedi, pour commencer l'opération du Moulin le Lundi à minuit. Quand on ne fait que du Sucre brut, on prend cette avance, ſans oublier de couvrir les Cannes de feuilles, dans la crainte qu'elles ne s'échauffent. Mais, ſi l'on travaille en Sucre blanc, il vaut mieux retarder le travail de quelques heures, que de s'expoſer au riſque d'y emploïer des Cannes échauffées. Labat veut qu'on ne les coupe que le Lundi, de fort grand matin, & que tous les Negres d'une Habitation y ſoient emploïés, pour hâter l'ouvrage. Comme il n'y a point de Voïageur qui ait parlé avec plus d'intelligence & d'étendue que lui, des Cannes à Sucre, & de la maniere de tirer cette précieuſe Marchandiſe, c'eſt l'extrait de ſes Obſervations qu'on a donné juſqu'ici, en regrettant que les bornes qu'on s'eſt impoſées ne permettent point de le ſuivre, dans les détails de la fabrique & des inſtrumens qu'on y emploie. On y renvoie ceux qui cherchent à s'inſtruire. Du Tertre, borné preſqu'uniquement à l'Hiſtoire, fait à peine quelques remarques générales ſur le Sucre. Il obſerve, par exemple, que les Cannes de Madere n'ont pas plus de deux pouces de groſſeur; ſans qu'il ſache, dit-il, ſi ce défaut vient du terroir ou du défaut de pluie. Mais il aſſure que le Sucre de cette Ile ne laiſſe pas d'être beaucoup plus fort que celui des Antilles.

Roucou, ſa nature & ſa compoſition.

Le *Roucou*, que nous avons tant de fois nommé, ſans l'avoir décrit, n'eſt cultivé, nulle part, avec plus de ſoin qu'aux Antilles. On a vû, dans les Relations du Mexique, que les Eſpagnols le nomment *Achiote*. C'eſt une teinture rouge, qui ſert à mettre en premiere couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge, en bleu, jaune, verd. Elle provient d'une pellicule rouge, qui couvre de petites graines blanches & rondes, dont le fruit du Roucovier eſt rempli. Cet arbre, qui croît naturellement dans toute l'Amérique, eſt ordinairement de la grandeur d'un Prunier, mais beaucoup plus touffu: ſon écorce eſt rouſſâtre; ſes feuilles ſont aſſez grandes, fortes, dures, & d'un verd foncé. Il porte, deux fois l'année, des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets qui reſſemblent aſſez aux Roſes ſauvages, auxquelles ſuccedent des touffes de gouſſes, couvertes de picquans, comme les Châtaignes, mais plus petites, & remplies de petites graines aſſez ſemblables à celles de la Coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate, qui ſe détache difficilement du grain qu'elle couvre, & qu'elle laiſſe tout blanc lorſqu'elle en eſt ſéparée.

C'eſt cette pellicule, macérée & cuite, qui compoſe la teinture qu'on nomme Roucou. On connoît que la graine eſt mûre, & qu'elle a ſa parfaite couleur, quand la gouſſe, ou la coſſe, s'ouvre d'elle-même. Il ſuffit qu'une ou deux ſoient ouvertes, pour cueillir tout le bouquet, qui en

contient ordinairement huit ou dix, & quelquefois plus, suivant la bonté du terrein. Les Negres, grands & petits, ouvrent les gousses qui ne le sont pas assez, en les pressant de leurs doigts, & font sortir avec l'ongle du pouce les graines qui sont dedans, qu'ils recueillent dans des Couis, c'est-à-dire dans des moitiés de Calebasses. Toutes ces graines sont mises dans de grandes auges de bois, tout d'une piece, avec de l'eau, pour y demeurer sept ou huit jours, jusqu'à ce que l'eau commence à fermenter. Alors on les remue fortement, avec de grandes spatules de bois; ensuite on les pile, avec des pilons, aussi de bois, pour en détacher la pellicule rouge. Cette opération est recommencée deux ou trois fois, jusqu'à ce qu'il ne reste aucune pellicule aux grains; après quoi l'on passe le tout dans une espece de crible, fait de roseaux refendus, ou de Lataniers, dont les trous sont assez petits pour ne pas laisser passer les grains. L'eau qu'on en tire est épaisse, rougeâtre, & de fort mauvaise odeur. Elle se met dans des Chaudieres; on l'y fait bouillir; & pendant qu'elle bout, on recueille son écume dans de grands bassins. Lorsqu'elle cesse d'en rendre, on la jette, pour mettre à sa place, dans les Chaudieres, l'écume qu'on en a tirée. On la fait bouillir, pendant dix ou douze heures, en la remuant sans cesse, de crainte qu'elle ne s'attache à la Chaudiere, où elle pourroit brûler, ou se noircir. On connoît qu'elle a la cuisson qui lui convient, lorsqu'elle commence à se détacher d'elle-même de la spatule. Alors, l'aïant fait refroidir dans des Auges de bois, on en fait des pelottes, de deux ou trois livres chacune; & pour empêcher qu'elle ne s'attache aux mains en lui donnant cette forme, on se les frotte de tems en tems avec de l'huile de *Palma Christi*, nommée aussi *Carapat* d'après les Indiens. On enveloppe les pelotes, pour les conserver, dans des feuilles de Balisier, amorties sur le feu.

Labat s'étend beaucoup plus sur la préparation du Roucou; mais il nous suffit d'observer encore que le tems de le planter est depuis le mois de Mars jusqu'à la fin de Mai: il ne viendroit pas moins, quand on le planteroit dès le mois de Janvier; mais il n'en rapporteroit pas plûtôt. On le cueille deux fois l'an, vers la Saint Jean & vers Noel.

Les Indiens épluchent les gousses, comme les Européens; mais au lieu de mettre les graines dans l'eau & de les y laisser fermenter, ils les frottent dans leurs mains, qu'ils ont trempées auparavant dans l'huile de Carapat, jusqu'à ce que la petite pellicule incarnate soit détachée de la graine, & réduite en pâte très claire & très fine. Alors ils la raclent de dessus leurs mains avec un coûteau, & la mettent sur une feuille, pour la faire sécher à l'ombre, de peur que le Soleil ne mange & ne diminue sa couleur. Ce travail est d'une longueur, qui ne convient qu'à l'indolence des Caraïbes; mais il leur fait un Roucou infiniment plus fin & plus brillant que celui des Européens des Iles. Lorsqu'il est sec, ils en font aussi des pelottes de la grosseur du poing, qu'ils enveloppent dans des feuilles de Balisier, ou de Cochibou. Le matin, dès qu'ils sont sortis de leurs Hamacs, ils vont se laver tout le corps à la Mer, ou dans quelque Riviere; & venant s'asseoir sur une sellette au milieu de leur Carbet, ils s'y font peigner & trousser les cheveux par leurs Femmes. Ensuite elles prennent un peu d'huile de

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Carapat, dans laquelle elles font diſſoudre du Roucou, dont elles peignent, avec un pinceau, tout le corps de leurs Maris. Cette peinture leur conſerve la peau, la défend des impreſſions trop vives du Soleil, & la préſerve ſurtout des piquûres d'une infinité d'Inſectes aîlés, qui ne s'éloignent jamais de leurs Caſes.

Tabac, & ſes différentes eſpeces.

Le Tabac, Plante originaire de l'Amérique, & ſi propre à cette grande partie du Monde (69), qu'avec quelque ſoin qu'on l'ait cultivée dans les autres, où l'on a porté ſa graine, on n'y en a jamais pû élever d'auſſi bon, fait le fond d'un Commerce conſidérable aux Antilles. On y en reconnoît quatre eſpeces, qu'on diſtingue par la figure de leurs feuilles. Ils fleuriſſent, & portent tous une graine également capable de ſe reproduire. Chaque eſpece ſe multiplie d'elle-même, ſans autre altération que celle qui peut venir du terrein où elle eſt ſemée, ou tranſplantée.

Tabac ou Petun verd.

La premiere eſt le Tabac, ou Petun, verd, que les Habitans nomment ſimplement le grand Petun, & qui tire ce nom de la grandeur de ſes feuilles autant que de la beauté de leur bois. Elles ont ordinairement vingt-quatre à vingt-ſix pouces de long, & depuis douze juſqu'à quatorze pouces de large. Elles ſont épaiſſes, charnues, cotonnées, maniables, & d'un très beau verd; mais comme elles ſont délicates & remplies de ſuc, elles diminuent beaucoup à *la pente*, c'eſt-à-dire lorſqu'étant ſuſpendues à des perches on les expoſe à l'air, pour les faire ſecher. Cette diminution a refroidi les Habitans pour la culture du grand Petun, & leur fait donner la préférence à celui qu'ils nomment *Tabac à langue*.

Tabac à langue.

Cette ſeconde eſpece a les feuilles à-peu-près de même longueur que la précédente; mais leur largeur ne paſſe point ſept ou huit pouces. C'eſt la reſſemblance, qu'elles ont avec une langue de Bœuf, qui lui a fait donner le nom de Tabac à langue. Elles ſont charnues, épaiſſes, fortes, liantes, & graſſes, mais moins remplies de ſuc que celles du grand Petun; d'où il arrive qu'elles diminuent moins à la pente, & qu'elles ſe conſervent mieux. Le Tabac à langue eſt donc l'eſpece qu'on cultive le plus aux Iles du Vent, c'eſt-à-dire à la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint Chriſtophe, les Saintes, la Barbade, la Grenade, la Barboude, Antigo, Nevis ou Nieves, Montſerrat, la Dominique, Sainte Lucie, S. Vincent, Sainte Croix & les Vierges.

Tabac d'Amazone.

La troiſieme eſpece eſt le Tabac d'Amazone, ainſi nommé, parceque la graine vient des environs de la grande Riviere des Amazones. Sa feuille eſt auſſi longue que celle des deux eſpeces précédentes; mais elle eſt beau-

(69) On a déja remarqué qu'on ne s'accorde point ſur le premier lieu où les Eſpagnols trouverent cette Plante. Il ne paroît point qu'ils en aient trouvé l'uſage établi dans les grandes Iles, c'eſt à dire, S. Domingue, Cuba & la Jamaïque, où ils s'arrêterent dans les commencemens de leurs découvertes, & que ce ne fut que vers l'an 1520, qu'ils en virent pour la premiere fois dans le Yucatan, Province de la Terre-ferme. On croit qu'ils lui donnerent le nom de Tabaco, parcequ'on en cultivoit beaucoup aux environs d'une Ville nommé *Tabaſco*. Du moins, ceux qui tirent ce nom de l'Ile de Tabago, ſe trompent beaucoup, puiſque cette Ile n'a jamais été au pouvoir des Eſpagnols ni des Portugais, qui ont apporté, les premiers, le Tabac en Europe. Voïez l'Hiſtoire de cette Plante dans les Voïages du P. Labat, & dans pluſieurs Diſſertations publiées.

coup plus large, & ronde à l'extrêmité. Ce qui la distingue encore des autres, c'est que les petites nervures, ou côtes, qui soutiennent la feuille, tombent perpendiculairement sur la grosse côte du milieu; au lieu que dans les autres especes, elles suivent le contour de la feuille, & vont en biaisant vers la pointe. Les feuilles de ce Tabac sont fort épaisses, très charnues, bien nourries; & quoiqu'elles paroissent fort remplies de suc, elles ne diminuent presque point à la pente. Aussi cette espece passeroit-elle pour la meilleure des trois, si l'on pouvoit en faire aussi-tôt usage que des autres: mais l'odeur en est d'abord si forte & si désagréable, que si l'on n'y est accoutumé, elle étourdit, & provoque même au vomissement, soit en fumée, soit en poudre, & plus encore en machicatoire. On assure néanmoins qu'elle perd ce défaut en vieillissant, & qu'elle devient excellente après avoir été gardée plus d'un an. Labat donne même une méthode, pour la rendre tout-d'un-coup fort douce; c'est de l'exposer une seconde fois à l'air avant que la mettre en corde, lorsqu'elle a passé à la pente le tems ordinaire.

Le quatrieme espece est celle qu'on appelle Tabac de Verine, du nom d'un petit Village, situé près de la Ville de Cumana dans la Terre-ferme, d'où l'on prétend que sa graine est venue aux Iles. C'est le plus petit. Ses feuilles arrivent rarement à la longueur de dix pouces: elles sont étroites, rudes, ridées, fort pointues, & ne laissent pas d'être assez nourries; mais comme elles ont beaucoup de suc, elles diminuent si considérablement à la pente, qu'elles sont d'un très médiocre profit. Cependant le Tabac de Verine passe pour le meilleur qu'il y ait au monde. Son odeur est douce, aromatique, tirant sur celle du musc, qu'il a naturellement, qu'il conserve en fumée comme en poudre, & qu'il communique si facilement aux autres especes, qu'un tiers ou un quart de la sienne, mêlé avec une autre, suffit pour transformer le tout en Verine. Il est surprenant qu'avec cet avantage, on en cultive très peu aux Iles du Vent; & Labat en fait un reproche amer à ces Colonies.

Tabac de Verine

Les fleurs de ces quatre especes de Tabac sont les mêmes, pour la forme & la couleur; & ne different que par la grandeur, qui est toujours proportionnée à celle de la tige. Elles sont portées sur une queue assez forte, composées de cinq feuilles, qui, d'un tuïau d'environ six lignes de longueur, s'épanouissent sans s'éloigner l'une de l'autre, & font un calice pentagone, contenant cinq étamines, avec un pistil, qui venant à s'allonger se change en une petite silique où sont renfermées les semences de la Plante. Ces graines sont noires, assez fermes, à-peu-près de la grosseur, de la figure, & de la consistance de celles du Pavot. A mesure qu'elles meurissent, la fleur change de couleur de chair qu'elle étoit d'abord, elle devient feuille morte; elle se fane enfin, se seche & tombe, quand la graine arrive à sa parfaite maturité. Si l'on ne prenoit pas soin d'arrêter la Plante, elle ne cesseroit pas de croître; on en a vû, aux Iles Françoises, de cinq ou six piés de haut: mais on l'arrête à la hauteur d'environ deux piés, non-seulement parcequ'à la fin les feuilles manqueroient de nourriture, mais encore pour l'empêcher de grainer. Le suc & la force de la Plante concourent plûtôt à la conservation de l'espece, qu'à la nourriture des feuilles: ce

seroit autant de perdu pour la perfection qu'on demande à cette marchandise. On ne laisse croître que les Plantes, qu'on destine à fournir de la semence pour l'année suivante.

Culture du Tabac

Le Tabac demande une terre grasse, médiocrement forte, profonde, unie, qui ne soit ni trop humide ni trop seche, le moins exposée qu'il est possible aux vents forts & au grand Soleil. Le froid lui seroit encore plus nuisible : mais il n'est connu, aux Antilles, que sur quelques hautes Montagnes. Cette Plante mange extrêmement la terre, & ne porte rien qui puisse l'améliorer. Aussi la même terre ne produit-elle pas longtems du tabac de la même qualité. C'est ordinairement au mois de Novembre qu'on le seme, environ trois semaines avant la fin des pluies. On choisit, autant qu'il est possible, un terrein neuf & frais, tel qu'on le trouve facilement à la lisiere d'un Bois. On mêle la graine avec six fois autant de cendre ou de sable, parcequ'autrement sa petitesse la feroit lever d'une épaisseur qui l'étoufferoit, & qui ne permettroit pas de transplanter les plantes sans endommager trop les racines. Elle leve ordinairement dans l'espace de quatre ou cinq jours. Dès qu'elle sort de la terre, on doit la couvrir de feuillages, pour la garantir des ardeurs du Soleil. Pendant qu'elle croît, on prépare le terrein où elle doit être transplantée : si c'est une terre neuve, on arrache les herbes & l'on brûle soigneusement les souches & les racines des arbres qu'on a fait abbatre. Les terres qui ont déja servi demandent encore plus de soins : ce sont des sources presqu'inépuisables de toutes sortes de Plantes, qu'il faut continuellement sarcler, si l'on veut que celles du Tabac croissent bien. On partage ensuite le terrein en allées paralleles, éloignées d'environ trois piés les unes des autres, sur lesquelles on plante des picquets en quinconce, à trois piés de distance entr'eux. L'expérience fait connoître qu'il vaut mieux planter en quinconce qu'en quarré, parceque les Plantes ont plus d'espace pour étendre leurs racines, & pousser leurs tiges & leurs feuilles. Chaque Plante de Tabac doit avoir au moins six feuilles, pour être transplantée. Il faut que le tems soit pluvieux, ou si couvert, que la pluie paroisse prochaine. On ajuste le trou, à la place de chaque picquet ; & l'on y met une plante bien droite, les racines étendues. On l'enfonce jusqu'à la naissance des plus basses feuilles, & l'on presse mollement la terre autour des racines, pour soutenir la Plante sans la comprimer. Elle reprend dans l'espace de vingt-quatre heures, sans que les feuilles mêmes aient souffert la moindre altération.

Un champ, de cent pas en quarré, doit contenir dix mille Plantes à la Guadeloupe, où le pas n'est que de trois piés, & douze mille cinq cens à la Martinique, où il est de trois piés & demi. On compte que l'entretien de dix mille plantes occupe trois Hommes, & qu'elles rendent environ quatre mille livres de Tabac. Il est ordinairement quatre mois en terre, avant que d'être coupé. On connoît qu'il approche de sa maturité, lorsque ses feuilles commencent à changer de couleur, & que leur verd s'obscurcit. Bien-tôt elles panchent vers la terre, comme si la queue qui les attache à leur tige avoit peine à soutenir le poids du suc dont elles sont remplies. Leur odeur se fortifie, & se répand bien plus loin : enfin, lorsqu'en les pliant on s'apperçoit qu'elles cassent plus facilement, c'est une

marque certaine de maturité. On attend, pour couper la Plante, que la roſée ſoit tombée, & que le Soleil ait deſſéché toute l'humidité qu'elle avoit répandue ſur les feuilles. Alors on coupe toutes les Plantes par le pié, à deux pouces de terre; on les laiſſe tout le reſte du jour près de leurs ſouches, avec le ſoin de les retourner pluſieurs fois; on les tranſporte le ſoir aux Caſes, & l'on évite ſurtout de leur laiſſer paſſer la nuit à découvert, parceque rien ne leur eſt ſi contraire que la roſée, qui eſt fort abondante dans ces climats chauds.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Tout ce qui regarde la maniere de préparer le Tabac n'appartient point à notre deſſein; mais obſervons qu'on lui donne pluſieurs formes. La plus grande partie ſe file, de différentes groſſeurs; & le plus gros n'excede pas un pouce de diametre, comme le plus petit n'a jamais moins de cinq lignes. C'eſt le petit Tabac, mis en rolle, & nommé *Briquet*, dont on a fait longtems un fort grand Commerce à Dieppe, & qui étoit la baſe de celui des Normands dans le Nord. Le poids des rolles eſt depuis dix juſqu'à deux cens livres. Ceux qui viennent du Breſil ſont couverts ordinairement d'un cuir verd, c'eſt-à-dire, d'une peau ſans apprêt. Mais quoique cette précaution ſoit utile pour les conſerver, elle n'eſt point en uſage aux Iles du Vent, parceque les peaux y ont toujours été rares. Il y a trois autres manieres d'emploïer les feuilles du Tabac: on les met en andouilles, en torquettes & en pacquets. Ce qu'on nomme andouille eſt une eſpece de fuſeau, tronqué par les bouts, qui ſe fait en étendant des feuilles les unes ſur les autres, en les roulant lorſqu'elles ont l'épaiſſeur qu'on veut leur donner, & les couvrant enſuite d'un morceau de toile imbibée d'eau de Mer, qu'on lie fortement avec une corde, & qu'on laiſſe dans cet état, juſqu'à ce que les feuilles ne faſſent plus qu'un ſeul corps. Cette méthode eſt fort uſitée à Saint Domingue. Les Torquettes ſe font à-peu-près de même, avec cette différence, qu'elles ſont plus longues & moins preſſées. Leur uſage ordinaire eſt pour faire le Tabac en poudre, & pour les bouts que l'on fume; car on ſe ſert peu de pipes en Amérique (70). Les Eſpagnols, les Portugais, quantité de François & d'Anglois, tous les Caraïbes & preſque tous les Negres, fument en bouts. Ces bouts, que les Eſpagnols nomment *Cigales*, ſont de petits cylindres, de ſix à ſept pouces de long, & de cinq à ſix lignes de diametre, compoſés de feuilles de Tabac qu'on coupe de cette longueur, & qu'on enveloppe dans un morceau de feuille qu'on nomme la robbe, tournée autour de celles qui compoſent le milieu; & dont on arrête le bout avec un fil: c'eſt cette partie qu'on tient à la bouche pendant que l'autre eſt allumée. Il eſt rare de trouver les Eſpagnols ſans leur proviſion de Cigales, qu'ils portent ordinairement dans de petites gibecieres de cuir parfumé, à-peu-près ſemblables à nos Portes-Lettres. Jamais ils ne manquent, ſurtout en ſortant de Table, de préſenter des Cigales à leurs Convives.

Préparations du Tabac.

Quoique les Torquettes ſervent à faire du Tabac en poudre, les Iles Françoiſes n'en font plus de Commerce au dehors, & conſument tout ce qui s'en fabrique par cette méthode. Il eſt aſſez rare auſſi qu'on tranſporte,

(90) On a déja fait cette remarque dans la Deſcription du Pérou.

Histoire Naturelle des Antilles.

hors des Iles du vent, les feuilles de Tabac en pacquets ; mais cette préparation a ſes avantages. On n'y emploie que le Tabac de Verine, que la petiteſſe de ſes feuilles y rend plus propre que la grande eſpece. Lorſqu'elles ont été ſechées à la pente, on les détache de leur tige, pour les étendre les unes ſur les autres, entre des feuilles de Baliſier amorties. On les couvre d'une groſſe pierre, qui, les tenant étendues, acheve de leur faire jetter dans cette ſituation l'humidité qui leur reſte. Enſuite on en fait des paquets, de vingt-cinq feuilles chacun, qu'on lie par les queues ; & pour les conſerver longtems ſaines, on les met dans un lieu qui ne ſoit ni trop ſec ni trop humide. Ce Tabac n'eſt ſuſceptible d'aucune fraude : comme on le voit ſous toutes ſes faces, on eſt ſûr qu'il n'eſt pas mêlé de feuilles ſuſpectes ni de rejettons.

Obſervations ſur des profits négligés.

Ce qu'on nomme *rejetton* eſt une quantité de nouvelles feuilles, qui repouſſent au tronc de la Plante, qu'on a coupée à deux pouces de terre ; & qu'on laiſſe croître juſqu'à leur maturité. Elles ſe reſſentent de ſa foibleſſe ; c'eſt-à-dire qu'elles ne ſont jamais ſi grandes, ſi charnues, ni ſi fortes que les premieres. Cependant, par une œconomie mal entendue, les Habitans ne laiſſent pas de les y mêler. Quelques-uns même pouſſent l'avarice juſqu'à faire ſervir les troiſiemes feuilles, que la Plante continue de produire après les rejettons. C'eſt ce mélange qui a décrié les Tabacs des Iles du Vent, qui avoient toujours été de pair avec les meilleurs Tabacs du Breſil. Si les Portugais du Breſil, les Eſpagnols des grandes Antilles, les Anglois de la Virginie, & les François de Saint Domingue ne négligent pas les rejettons, c'eſt que leur terrein étant plus uni, plus gras, plus profond, & ſouvent plus neuf que celui des Iles du Vent, les Plantes reçoivent plus de nourriture, & ſont plus en état de fournir à la production de ces nouvelles feuilles. D'ailleurs ils feroient beaucoup mieux, eux-mêmes, de ne pas les emploïer. Leur Tabac en vaudroit mieux ; car ils ne peuvent déſavouer que ces ſecondes & troiſiemes productions ne ſoient toujours fort inférieures à la premiere. Labat joint ici d'utiles conſidérations : » quand cette œconomie, dit-il, auroit été ſupportable dans » l'origine des Colonies, & lorſqu'on y a commencé à planter le Tabac, » parceque les terres y avoient alors toute leur force, il eſt certain qu'elle » eſt pernicieuſe à préſent, ſurtout ſi l'on emploie les terres qui ſont depuis » longtems en valeur. Pour rendre ſon ancienne réputation au Tabac des » Iles Françoiſes, il faudroit le cultiver dans des terreins neufs, qui n'y » manquent point encore, ſans compter ce que la France poſſede en terre » ferme, & défendre abſolument le Tabac de rejetton ; il faut ordonner » que les Plantes ſoient arrachées, au lieu d'être coupées à deux pouces » de terre. Nos Iles auront alors du Tabac qui ira de pair avec celui du » Breſil & de la Nouvelle Eſpagne, & beaucoup meilleur que celui de » Virginie & de la Nouvelle Angleterre. Alors, on rétablira un Com- » merce, qui fera la richeſſe de la France & de ſes Colonies de l'Amé- » rique.

Il eſt conſtant, ſi l'on s'en rapporte à l'expérience du même Voïageur, que les terres de Cayenne, & de la partie Françoiſe de Saint Domingue, ſont auſſi bonnes & auſſi propres pour le Tabac, que les meilleures de

toute

toute l'Amérique. Il reste de très grands terreins neufs à la Guadeloupe, & dans la Grande Terre de cette Ile, à la Desirade, à Mari-Galante, à la Grenade, à Saint Martin, Saint Barthelemy, Sainte Croix, & dans quelques Quartiers de la Martinique, aussi favorables qu'on puisse le desirer à la culture du Tabac, à présent incultes, & menacés d'être bien des siecles sans Habitans, si l'on ne remet pas cette marchandise en valeur; & l'on ne doit pas s'imaginer qu'elles puissent être emploïées autrement que par la culture du Tabac. Tout le monde n'est pas en état de commencer un Etablissement par la construction d'une Sucrerie. Il en coûte pour cette entreprise; & quand il se trouveroit assez d'Avanturiers riches, il faudroit un grand nombre d'années pour dégraisser le terrein qu'ils auroient fait défricher, & le rendre propre à donner des Cannes dont on pût tirer de bon Sucre blanc. D'ailleurs les Sucreries sont déja si nombreuses, que le Roïaume ne peut consommer la moitié du Sucre qui se fait à présent dans nos Colonies. » C'est donc à la culture du Tabac, qu'il faut » penser sur toutes choses, & se souvenir que c'est à cette Plante que » nous sommes redevables de l'établissement de nos Colonies. C'étoit le » Commerce libre du Tabac, qui attiroit à Saint Christophe une multitude » de Vaisseaux de toutes les Nations, & des Habitans en si grand nombre, que dans la seule partie Françoise de cette Ile on comptoit plus » de dix mille Hommes capables de porter les armes; au lieu que par la » ruine de ce Commerce, depuis que le Tabac a été mis en parti, on s'y » est vû obligé de s'attacher presqu'uniquement à la fabrique du Sucre; » ce qui a tellement diminué le nombre des Habitans, qu'on n'y a pû rassembler ensuite plus de deux mille Hommes. La Martinique, la Guadeloupe, & les autres Colonies Françoises sont dans le même cas. Ceux » qui les ont connues anciennement ne peuvent voir, sans gémir, l'état » où elles sont aujourd'hui, dépeuplées d'Habitans blancs, & peuplées » seulement de Negres, que leur grand nombre met en état de faire des » soulevemens & des révoltes, auxquelles on n'a résisté jusqu'à présent » que par une faveur particuliere du Ciel. C'est le nombre des Blancs, qui » fait la force des Colonies: la multitude des Esclaves est inutile pour la » défense du Païs, & pernicieuse même lorsqu'il est attaqué. Mais la multitude des Blancs ne peut être composée que de ce qu'on nomme petits » Habitans; & ces petits Habitans ne peuvent subsister que par la culture » & le Commerce libre du Tabac.

Labat avoue néanmoins que le Commerce & la Manufacture des Sucres sont des objets de la plus haute importance: mais il veut qu'on lui accorde, que c'est ce qui a dépeuplé & par conséquent affoibli les Iles; parceque le terrein nécessaire pour une Sucrerie, sur laquelle il n'y a que quatre ou cinq Blancs, & souvent bien moins, étoit occupé par cinquante ou soixante Habitans portant les armes, capables de défendre le Païs, & faisant une consommation de denrées, & de Marchandises de l'Europe, beaucoup plus considérable qu'on ne peut l'attendre des Maîtres & des Esclaves d'une Sucrerie, en quelque nombre qu'on veuille les supposer. On a vû, dans la Description, que quatre ou cinq aulnes de grosse toile, avec un peu de viande salée, suffit pour l'entretien & la nourriture d'un Esclave. » On

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Importance des Plantations de Tabac.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

» ne lui donne, ni bas, ni souliers, ni chapeau, ni chemises, étoffes, perruques, gants, ni mille autres choses dont les Blancs ont besoin pour » se vêtir, & se conformer aux modes de l'Europe. Les Esclaves ne consomment, ni vin, ni liqueurs, ni fruits secs, ni huile, ni farine de » froment, ni épiceries, ni meubles, argenterie, draps, dentelles, étoffes » d'or & de soie, armes, munitions, en un mot, une infinité d'autres » choses, dont les Blancs se font une nécessité d'être toujours fort abondamment pourvûs. Cependant ce sont ces denrées & ces marchandises, » qui forment le fond d'un Commerce immense, que la France peut avoir » avec ses Colonies; moïen sûr & toujours infaillible pour l'enrichir, en » faisant rouler ses Manufactures, & travailler une infinité d'Ouvriers & » de Matelots (71).

Culture & Commerce du Cacao.

On ne parlera, ni de l'Indigo, ni du Caffé, dont on a déja traité dans la Description des Indes Orientales, & qu'une heureuse culture ne fait pas moins prosperer aux Antilles; mais on a remis à donner ici quelque explication des propriétés du Cacao. L'arbre qui le porte, & qu'on nomme indifféremment *Cacaotier* & *Cacaoyer*, croit naturellement & sans culture dans une infinité d'endroits de l'Amérique, entre les deux Tropiques. On en trouve des Forêts entieres aux environs de la Riviere des Amazones, sur la Côte des Caraques & de Carthagene, dans l'Isthme de Darien, dans l'Yucatan, Honduras, les Provinces de Guatimala, de Chiapa, de Soconusco, de Nicaragua, de Costa-ricca, & quantité d'autres. Les Iles de Cuba, de Saint Domingue, de la Jamaïque & de Portoric, en produisent une grande abondance, qu'on regarde à présent comme sauvages, par comparaison à ceux qu'on cultive, quoiqu'au jugement de quelques Voïageurs ils méritent une véritable préférence. Les petites Antilles n'ont pas été privées de ce fruit; surtout la Martinique, la Grenade & la Dominique. Labat déclare qu'il n'en a pas trouvé à la Guadeloupe; quoiqu'il ait assez couru, dit-il, les Bois de cette Ile: mais il n'en ose conclure qu'elle n'en ait point, parceque les Cacaoyers qu'on y cultive y viennent en perfection.

On a reconnu, depuis longtems, que la Martinique est celle des Iles Françoises où cet arbre croît le mieux; ce qui n'a point empêché que les François n'aient été fort lents à le cultiver. Un Juif, nommé Benjamin d'Acosta, fut le premier, comme on l'a déja fait observer, qui planta une Cacaoyere en 1660. Elle subsistoit encore en 1694: mais le Cacao ne passant point encore pour une bonne Marchandise en France, parceque le Chocolat n'y étoit pas fort en usage, & qu'il étoit chargé de gros droits d'entrée, les Habitans de la Martinique ne s'attachoient qu'au sucre, au Tabac, à l'Indigo, au Roucou, au Coton, &c. dont la grande consommation rendoit le débit plus sûr. Enfin le Chocolat s'étant mis fort à la mode, on pensa sérieusement à cultiver les arbres qui produisent le Cacao, vers 1684. C'est l'année qu'on donne pour datte des Cacaoyeres qui ont suivi celle d'Acosta.

Le Cacaoyer, ou Cacaotier sauvage, croît fort haut, fort gros & fort bran-

(71) *Ubi sup.* Tome VI, pp. 335 & précédentes. On doit se souvenir que l'Auteur parle de son tems, & qu'il peut être arrivé des changemens qui n'ont pas été publiés.

chu. On arrête ceux qu'on cultive, à la hauteur de douze ou quinze piés; non-seulement pour se donner plus de facilité à cueillir leur fruit, mais encore pour les exposer moins aux injures de l'air & du vent, parcequ'ils sont d'une délicatesse surprenante. L'écorce en est brune, vive, mince, adhérente au bois, qui est blanchâtre, leger & poreux : il a les fibres longues, droites, assez grosses, & ne laisse pas d'être souple. En quelque saison qu'il soit coupé, on y remarque beaucoup de séve; ce qui peut venir autant de sa nature, que du terrein où il veut être planté, qui doit être de bon fond, frais & humide. La feuille est ordinairement longue de huit à neuf pouces; quelquefois plus, mais rarement moins : si ce n'est dans un mauvais fond. Elle a, dans sa plus grande largeur, un peu plus du tiers de cette longueur; elle est pointue par les deux bouts, & tient aux branches par une queue forte & bien nourrie, de deux à trois pouces de long. Sa couleur, par dessus, est d'un verd vif, & plus chargée par dessous. Son contour, & son plus grand diametre jusqu'à sa pointe, est d'une très belle couleur de chair; & cette partie est si délicate, que le moindre vent, ou les raïons du Soleil, la grillent bientôt. Les fibres, ou nervures, qui soutiennent les feuilles, approchent beaucoup de celles du Cerisier.

On ne voit jamais cet arbre entierement dépouillé de ses feuilles : celles qui tombent sont aussi-tôt remplacées par celles qui sont prêtes à paroître. Il fleurit & porte du fruit, deux fois l'an, comme la plûpart des arbres de l'Amérique. On peut dire même qu'il produit sans cesse, puisqu'il n'est jamais sans fleur ou sans fruit. Cependant les récoltes les plus abondantes se font vers les Solstices, c'est-à-dire, vers Noel & la S. Jean; avec cette différence, que celle de Noel est la meilleure.

On est étonné qu'un fruit si gros vienne d'une si petite fleur : le bouton, qui la renferme, n'a pas deux lignes de diametre & trois de hauteur. Cependant on y compte, lorsqu'il est ouvert, dix petites feuilles, qui forment un petit Calice, au centre duquel est un fort petit pistil allongé, avec cinq filets & cinq étamines à l'entour. Les feuilles sont couleur de chair pâle, mêlée de taches & de pointes rouges; les filets d'un rouge de pourpre; les étamines d'un blanc argenté, & le bouton d'un blanc moins clair : c'est ce bouton, qui forme le fruit. Les fleurs n'ont aucune odeur. Elles viennent toujours par bouquets, dont la plûpart tombent. L'arbre ne pourroit soutenir ses fruits, si toutes les fleurs se nouoient, ni leur donner la nourriture qui leur convient. Elles ne croissent point au bout des branches, comme aux arbres de l'Europe; elles sortent depuis le pié du tronc, jusqu'au tiers des cinq grosses branches. On observe qu'elles naissent aux endroits qui avoient des feuilles dans la jeunesse de l'arbre, comme s'ils étoient les plus tendres & les plus faciles à s'ouvrir.

Les fruits, qui succedent à ces fleurs, ressemblent à des Concombres; ils sont pointus par un bout, partagés, dans toute leur longueur, comme les Melons à côtes, & parsemés de petits tubercules. L'écorce du fruit, suivant sa grosseur & celle de l'arbre qui le porte, a depuis trois jusqu'à cinq lignes d'épaisseur, & le fruit entier, depuis sept jusqu'à dix pouces de long, sur trois à quatre pouces de diametre. Sa grosseur fait sentir pourquoi la nature l'a placé au tronc de l'arbre, & au gros des cinq principa-

les branches : les petits rameaux romproient, s'il venoit à leurs extrêmités. On distingue des cacaos de trois couleurs ; les uns d'un blanc pâle, tirant un peu sur le verd ; les autres, d'un rouge foncé, & les troisiemes rouges & jaunes ; mais le dedans, & les amandes qu'ils contiennent, sont de même couleur, de même substance & de même goût. Aussi les trois couleurs de l'écorce ne sont-elles pas des especes différentes ; & ceux qui en distinguent trois, ou quatre, se trompent. Il n'y en a qu'une seule, aux Iles comme dans le Continent. La couleur des gousses, en dedans, est de chair pâle : elles renferment une substance de même couleur, assez légere, & très délicate, à peu-près du goût des pepins de Grenade. C'est cette poulpe, qui se nomme Cacao : elle environne vingt-cinq amandes, qui y sont attachées par de petits filamens. Il est très rare d'en trouver moins, si ce n'est dans les gousses avortées, & plus rare encore d'en tirer davantage. Les arbres les plus puissans, les mieux nourris, à l'âge même de dix ou douze ans, n'en portent pas plus que les jeunes ; mais elles sont plus grosses, & c'est la seule différence qu'on remarque dans les Cacaoyers des Iles du Vent, de Saint Domingue, des Caraques, & de la Nouvelle Espagne. Ces amandes, ou cacaos, sont longues, aux Iles, de neuf à douze lignes ; plus ovales que rondes, pointues par les deux bouts, mais inégalement ; leur diametre est de cinq à sept lignes : la chair est d'un blanc qui tire sur l'incarnat, compacte, assez pesante pour son volume. Lorsqu'on la tire de la gousse, elle est huileuse, amere, fort douce au toucher, & couverte d'une pellicule fort unie, de même couleur. Si l'on tire de terre des amandes de Cacao, qu'on y ait laissées deux ou trois jours, & qui se disposent à rompre leur enveloppe, on voit que leur substance n'est composée que de deux feuilles, plissées & engagées l'une dans l'autre, qui partent d'un petit pistil rond, & d'environ la longueur d'une ligne, posé au gros bout de l'amande, qui est le germe de l'arbre, & qui pousse en terre sa racine.

Le Cacao des Iles du Vent est le plus petit. Celui de Saint Domingue, de Cuba & de Porrorie, est toujours plus gros, mieux nourri & plus pesant. Celui des Caraques est plus plat, plus grand, & ne ressemble pas mal aux grosses féves de Marais. Lorsque les amandes de Cacao sont seches, elles sont toutes d'un rouge brun (72).

Nous laissons aux Curieux, le soin d'étudier Labat, dans la bonne méthode de cultiver les Cacaoyers ; mais nous observerons que l'amande n'est que sept ou huit jours à pousser, qu'elle pousse en même-tems par les deux bouts, que le plus gros rompt sa pellicule pour former l'arbre, & que le petit pousse en terre, pour faire la grosse racine ; enfin que le gros sort de terre couvert de la pellicule, comme un bouton, qui acheve de la rompre & la fait tomber en s'épanouissant. Quinze ou vingt jours après, il a cinq ou six pouces de haut, & quatre ou six feuilles. A dix ou douze mois, l'arbre a près de deux piés de hauteur, & jusqu'à seize feuilles. A deux ans, il arrive à la hauteur de trois piés & demi, souvent de quatre ; & le bouton, qui s'est toujours soutenu au centre des deux dernieres feuilles, s'ouvre alors, pour se partager en cinq branches, rarement en six, & jamais en

(72) Dampierre est le seul qui parle d'une espece de Cacaos blancs.

ſept. On coupe la ſixieme, parcequ'elle gâteroit la diviſion ordinaire des branches de l'arbre, qui fait une partie de ſa beauté. Alors les feuilles ceſſent de croître ſur le tronc, & pouſſent ſur les maitreſſes branches, qui en produiſent de plus petites à meſure qu'elles s'élevent; pendant que le tronc croît lui-même & groſſit, à proportion du ſuc qu'un terrein frais lui fournit. Il ne commence à fleurir qu'à deux ans & demi. A ſix, il eſt dans toute ſa force.

Il ſe trouve des Cacaoyers, qui portent juſqu'à deux cens cinquante gouſſes; mais ce ſont des arbres de vingt ans, grands, forts, en bonne terre, & bien défendus contre tous les vents. On ne compte ordinairement la récolte de Noel, que ſur le pié d'une livre, ou d'une livre & demie par arbre, & celle de la Saint Jean ſur le pié d'une livre. Il faut quatre cens amandes ſeches pour la livre, ce qui doit s'entendre néanmoins du Cacao des Iles du Vent; car il en faut moins aux Iles de S. Domingue & de Cuba, où il eſt plus gros; & moins encore aux Caraques. Ainſi, ſeize gouſſes produiſent une livre d'amandes ſeches: mais comme la peſanteur du Cacao diminue de moitié en ſechant, huit gouſſes donnent une livre d'amandes vertes. Vingt Negres peuvent entretenir & cultiver cinquante mille Cacaoyers, & faire encore du Manioc, du Maïz, des Pois, des Pâtates, des Ignames, au-delà de ce qu'il faut pour leur entretien. Cinquante mille arbres donneront au moins, l'un portant l'autre, cent mille livres d'amandes, qui, vendues à 7 ſ. 6 d., prix médiocre, & le plus bas auquel on ait jamais vû le Cacao, produiſent la ſomme de trente-ſept mille cinq cens francs. Ce profit eſt d'autant plus conſidérable, que demandant peu de frais, il entre preſqu'entierement dans la bourſe du Maître. C'eſt un avantage conſidérable que la culture des Cacaoyers a ſur celle des Cannes à Sucre. On a vû qu'une Sucrerie, pour rapporter la même ſomme en Sucre blanc ou brut, demande trois fois autant d'Eſclaves, de Moulins, de Charettes, des Bœufs, des Chevaux, différentes ſortes d'Ouvriers, & des Raffineurs, qui mettent leurs ſervices à fort haut prix. Labat ſe croit en droit de conclure, depuis que le Chocolat s'eſt mis à la mode, qu'une Cacaotiere eſt une riche Mine d'or (73), pendant qu'une Sucrerie n'eſt qu'une Mine de fer.

Profit de la culture des Cacaoyers.

Dans le partage des opinions ſur la nature du Cacao, l'expérience & les obſervations du même Voïageur doivent être d'un grand poids. L'Hiſtorien François de ce fruit (74) le croit temperé. Les Ecrivains Eſpagnols & les Médecins déclarent qu'il eſt froid & ſec. Ecoutons Labat: » on ne peut » diſconvenir, dit-il, qu'il ne ſoit huileux & amer; or tout ce qui a ces » deux qualités eſt chaud, & d'autant plus chaud qu'il les a dans un plus » haut degré. Suivant l'Hiſtorien François même, il n'y a point de fruit » dont on puiſſe tirer plus d'huile que du Cacao, ni qui ſoit d'une plus » grande amertume; il n'y a point de fruit plus chaud: comment ſeroit-il » donc temperé? Seroit-ce en y mêlant du Sucre, de la Canelle, du Giroſle & de l'eſſence d'Ambre? mais toutes ces drogues ſont très chaudes;

Qualités du Cacao.

(73) Ajoutons que par un Edit du mois d'Avril 1717, les droits d'entrée du Cacao François avoient été réduits à 2 ſols par liv.

(74) M. de Caylus, Ingénieur, le même qu'on a pluſieurs fois cité.

Histoire Naturelle des Antilles.

» & quoiqu'elles ne doivent entrer qu'en petite quantité dans la composi-
» tion du Chocolat, il eſt viſible que leur chaleur, jointe à la chaleur
» tempérée du Cacao, doit former un compoſé très chaud. Les Eſpagnols
» juſtifient aiſément l'uſage qu'ils ont de mêler avec le Cacao quantité
» d'ingrédiens fort chauds, puiſqu'ils le croient très froid, juſqu'à pré-
» tendre qu'il eſt capable de faire tomber en phtiſie ceux qui en prennent
» avec excès. C'eſt ſur ce principe, qu'ils y mêlent une quantité conſidé-
» rable de Canelle, de Sucre, de Piment, de graine de bois d'Inde, de
» Girofle, d'Ambre, de Muſc, & ſurtout de Vanille; ingrédiens que tout
» le monde reconnoît très chauds. Ils nous aſſurent que le Cacao, fondu
» avec toutes ces drogues, compoſe un tout extrêmement temperé. Leur rai-
» ſonnement paroît bon, & s'accorde bien avec leur principe. L'Ecrivain
» François prouve la bonté du Chocolat par la prodigieuſe conſommation
» qui s'en fait dans toute l'Amérique: il pouvoit ajouter qu'elle n'eſt pas
» moindre en Eſpagne, en Portugal, en Italie, en Angleterre & dans tout
» le Nord; & que ſans le prix exceſſif où il eſt en France, l'uſage n'y
» en ſeroit pas moins commun. Il ajoute que de tant de Peuples, qui en
» uſent, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, ſouvent ſans regle & ſans mo-
» dération, pas un ne s'eſt encore plaint d'en avoir reſſenti la moindre
» incommodité; qu'au contraire ils ont éprouvé qu'il étanche la ſoif, qu'il
» rafraichit, qu'il engraiſſe, qu'il répare en un inſtant les forces perdues
» par le travail, qu'il fortifie, qu'il procure le ſommeil, qu'il aide à la
» digeſtion, qu'il adoucit & purifie le ſang, en un mot qu'il conſerve la
» ſanté & qu'il prolonge la vie. Je conviens de tout; rien n'eſt plus vrai:
» mais que cet Ecrivain convienne auſſi, qu'à l'exception des François des
» Iles, tous ces Peuples prennent le Chocolat préparé à la maniere Eſpagnole.
» S'il eſt donc certain que le Cacao préparé à la maniere Eſpagnole, c'eſt-à-dire
» mêlé avec tant d'ingrédiens chauds, eſt encore temperé, comme il doit
» l'être pour produire tant de bons effets; ne doit-on pas conclure que de
» lui-même il n'eſt pas temperé, & qu'au contraire il eſt froid, puiſqu'il a
» beſoin de tant de chaleur étrangere pour devenir tempéré, ou que malgré
» tant d'ingrédiens chauds, auxquels on le joint, il ne ceſſe pas d'être temperé?

Maniere de préparer le Chocolat en Amérique.

Labat joint, à ce raiſonnement, la maniere dont on prépare le Chocolat en Amérique. On fait brûler, ou rôtir, les amandes du Cacao dans une Poelle, comme le Caffé. Cette premiere préparation eſt abſolument néceſſaire, elle dépouille le Cacao de la pellicule dure & ſeche qui le couvre; & le mouvement, qu'elle excite, dans ſes parties donne iſſue à l'huile dont elles ſont remplies. On le fait brûler plus ou moins, ſuivant la différence des goûts. Les Eſpagnols d'Amérique le brûlent, juſqu'à ce que les amandes ſoient tout-à-fait noires; les Indiens & les François des Iles le brûlent beaucoup moins. Les premiers prétendent que la pâte en devient plus fine, & que le Sucre s'y incorpore plus facilement. A la vérité, les amandes, qui ſont rôties juſqu'à l'excès, ſe pilent plus aiſément, & ſe paſſent mieux ſur la pierre: mais leur ſubſtance eſt alors changée; l'huile eſt exhalée; à peine conſervent-elles aſſez d'amertume pour faire connoître ce qu'elles ont été. Labat ſe déclare pour la méthode des Indiens & des Inſulaires François: ils ne brûlent les amandes, qu'autant qu'il le faut

pour ôter avec facilité la pellicule qui les couvre, & pour exciter le mouvement néceſſaire à leurs parties, mais ſans endommager la ſubſtance, & ſans la priver de cette huile ſpiritueuſe, qui fait la plus grande partie de ſa bonté. Auſſi le Chocolat des Iles Françoiſes eſt-il plus nourriſſant, & demande-t'il plus de Sucre pour abſorber ſon amertume.

Lorſque les amandes ſont rôties, & mondées de leur peau, on les pile dans un mortier de Gayac, bois très dur & preſque ſans pores. Le pilon eſt du même bois. C'eſt ainſi qu'on les réduit en pâte ; mais comme elle ſeroit encore groſſiere, on la broie ſur une pierre, avec un rouleau de fer poli, pour la rendre auſſi fine, auſſi déliée qu'elle puiſſe l'être. Les pierres, qu'on y emploie, doivent être fermes, un peu poreuſes, afin que le feu qu'on met deſſous les échauffe plus facilement ; mais elles ne doivent point être ſujettes à ſe fendre, non-plus qu'à ſe calciner ; & leur grain doit être aſſez dur pour ne pas s'égrainer. Elles doivent être polies, & ſoigneuſement lavées lorſqu'on a ceſſé de s'en ſervir. On leur donne ordinairement quinze à dix-huit pouces de large, ſur deux piés & demi de longueur. Elles ſont concaves, c'eſt-à-dire creuſées dans toute leur longueur, épaiſſes de trois à quatre pouces, avec quatre petits ſoutiens, de ſix pouces de hauteur aux quatre coins, pour ſe donner le moïen de mettre du feu deſſous. Le rouleau eſt de fer poli, ou de marbre, ou de bois de Gayac. Dans les Païs fort chauds, il n'eſt pas beſoin de mettre du feu ſous la pierre ; la chaleur du climat eſt ſuffiſante, ſurtout ſi l'on travaille au Soleil. On met quelque toile autour de la pierre, pour recueillir les fragmens de la pâte qui peuvent tomber. Aux Iles, ce ſont des feuilles de Baliſier qu'on emploie. On met peu de pâte à la fois ſur la pierre ; on la broie en l'étendant, & la preſſant avec le rouleau, comme les Pâtiſſiers étendent la pâte pour la feuilleter. A meſure qu'elle s'étend ſur la pierre, on la ramaſſe avec un couteau, on recommence à l'étendre, à la preſſer, juſqu'à ce que l'œil, ou le doigt, la faſſe juger d'une extrême fineſſe. C'eſt dans ce travail que conſiſte la bonne façon du chocolat, dont il faut que les parties ſe diſſolvent ſi parfaitement dans l'eau, qu'il ne reſte rien au, fond des vaſes, qui puiſſe faire connoître la matiere dont il eſt compoſé.

Lorſqu'on veut le conſerver long-tems, ou l'envoïer dans un Païs éloigné, il ne faut mêler, dans la pâte, ni ſucre, ni épicerie : on ſe contente de la bien travailler ſur la pierre, de la laiſſer raſſeoir, refroidir & ſécher à demi. Enſuite on en fait des pains, en forme de petites briques, ou de cylindres, du poids qu'on juge à propos ; on acheve de les faire ſecher à l'ombre, & l'uſage eſt de les envelopper dans du papier. Il ſe conſerve long-tems dans cette ſituation. Il n'eſt pas ſujet à ſe moiſir, comme il arrive ſouvent lorſqu'on y a mis du ſucre, qui eſt fort ſuſceptible d'humidité. Aux Iles Françoiſes, ſoit qu'on ſe propoſe de le conſommer dans le Païs, ou de l'envoïer en Europe, on n'y met jamais de ſucre, ni d'épiceries. Le muſc, l'ambre & la vanille n'y entrent jamais ; & ce n'eſt ni le défaut, ni la cherté de ces drogues, qui en empêche l'uſage ; on a l'expérience qu'elles changent entierement la nature du Cacao. On ſe contente de joindre au ſucre, qu'on y met en le diſſolvant dans l'ean chaude, une peu de Canelle en poudre, avec une très petite pointe de Girofle.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Mais donnons exactement la méthode des Iles pour faire le Chocolat. Après avoir rapé, avec une rape ordinaire de fer blanc, la quantité de cacao qu'on veut emploïer ; deux onces, par exemple, pour huit taſſes d'une grandeur ordinaire ; on les met dans la chocolatiere, avec trois onces de ſucre, & juſqu'à quatre onces, lorſque la pâte eſt récente, parcequ'alors elle eſt plus huileuſe & plus amere : on y joint un œuf frais, blanc & jaune, & tant ſoit peu d'eau, froide ou chaude ; de la Canelle en poudre, paſſée au tamis de ſoie, autant qu'il en peut tenir ſur un liard ; & ſi l'on veut que cette poudre ait un goût plus picquant, on la compoſe de deux onces de Canelle & de douze clous de Girofle bien pilés. On délaie ſoigneuſement la pâte, le Sucre & la Canelle, avec l'œuf & le peu d'eau qu'on y a joint. Alors on verſe peu à peu, dans la Chocolatiere, une chopine d'eau bouillante, & l'on agite fortement la matiere avec le Moulinet ; non-ſeulement pour bien ſéparer & diſſoudre les parties du Cacao & du Sucre, mais principalement pour la faire bien mouſſer. Lorſque toute la chopine d'eau eſt dans la Chocolatiere, on la met au feu, pour l'y laiſſer juſqu'à ce que l'écume ou la mouſſe ſoit prête à paſſer par-deſſus. Enſuite, la retirant, on recommence à faire marcher le Moulinet, afin que cette mouſſe, qui eſt la plus huileuſe partie du Cacao, ſe répande par toute la liqueur, & la rende également bonne. On remet la Chocolatiere au feu, avec une grande attention à faire marcher le Moulinet, chaque fois que la matiere s'éleve. On lui laiſſe prendre ainſi quelques bouillons, pour la cuire. Enfin, l'aïant retirée du feu, on fait agir encore le Moulinet ; & à meſure que l'écume s'amaſſe en haut, on la fait tomber doucement dans les taſſes. Ce qui reſte de liqueur, qu'on n'a pû réduire en mouſſe, s'y verſe enſuite ſans autre précaution. Plus le Cacao eſt frais & bien préparé, plus il produit de mouſſe : elle doit être griſe, épaiſſe, à petits yeux, & ſi légere qu'une taſſe, contenant plus d'un demi ſeptier, ne doit pas peſer trois onces. Quand on veut mettre un tiers, ou un quart de lait avec l'eau, on n'y met point d'eau ; & l'on ne fait bouillir, ni l'eau, ni le lait, avant que de les mettre dans la Chocolatiere. Il ſuffit que l'eau ſoit bien chaude, & tout le reſte s'obſerve de même.

Obſervations ſur cette méthode.

Tous les Partiſans du Chocolat prétendent que cette méthode le rend d'une délicateſſe & d'une bonté merveilleuſe ; qu'il eſt léger & très nourriſſant ; que pris à jeun, il ſoutient dans le travail ; qu'après le repas il aide à la digeſtion ; & qu'il eſt propre à toutes ſortes de tempérammens. Labat, qui en conſeille ardemment l'uſage, ajoute, en faveur de ceux qui ſont arrêtés par la dépenſe, que c'eſt au contraire une véritable épargne. Année commune, dit-il, on peut avoir la pâte de Cacao à vingt-cinq ſous la livre. On avoue que, pour huit taſſes, il ne faut que deux onces de pâte, qui reviendront à trois ſols ; & trois onces de Sucre, qui ne coûteront pas plus, ſi l'on ſe contente d'emploïer de bonne Caſſonade. Il ne faut pas pour ſix deniers de Canelle. Qu'on en mette autant pour un œuf ou un poinçon de lait, chaque taſſe de Chocolat ne reviendra point à plus d'un ſou. Ainſi quand, pour ſe fortifier dans le plus pénible travail, on prendroit deux taſſes de Chocolat le matin, la dépenſe n'iroit qu'à deux ſols, & ſerviroit à ſoutenir bien mieux les forces que le pain, le vin, & d'autres ſecours

qui

qui coutent beaucoup plus. » Auſſi les François de Saint Domingue & des » Iles du Vent, ſurtout ceux du Quartier de la grande Anſe de la Marti- » nique, font-ils un uſage ſi fréquent du Chocolat, de l'Eau-de-vie & » du Tabac, que ces trois choſes leur ſervent d'Horloges & de meſures » itinéraires. Lorſqu'on leur demande à quelle heure ils ſont partis de » quelque lieu, & quand ils ſont arrivés, ils répondent : je ſuis parti au » coup d'Eau-de vie, & je ſuis arrivé à la Chocolade ; c'eſt-à-dire qu'ils » ſont partis au point du jour, & qu'ils ſont arrivés ſur les huit heures » du matin, parceque c'eſt le tems où ils prennent l'Eau-de vie & le Cho- » colat. Si l'on veut ſavoir d'eux la diſtance d'un lieu à un autre, ils di- » ſent qu'il y a deux ou trois bouts de Tabac ; c'eſt-à-dire qu'allant de ce » lieu à l'autre, & ne manquant point de fumer dans leur marche, ils » ont fumé, en chemin, deux ou trois bouts de Tabac.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

On tire du Cacao une eſpece d'huile, nommée ordinairement Beurre de Cacao ; mais la maniere, dont on la tire dans les Païs chauds, ne réuſſiſſant pas toujours en Europe, où l'on ne peut ſe procurer du Cacao frais, Labat donne une autre maniere (75) de tirer cette huile. Il s'étend avec plus de complaiſance encore, ſur la découverte qu'il fit, à la Martinique, d'une Liane qu'il donne pour la véritable Vanille, mais que divers contre-tems ne lui permirent pas de cultiver avec aſſez de ſoin pour vérifier parfaitement ſes idées. Il paroît même ignorer, ſi ceux, qu'il laiſſa informés de ſon ſecret, en tirerent avantage après ſon départ.

Beurre de Cacao.

La Vigne, qu'on a plantée aux Iles, étant venue de France, ne s'eſt pas naturaliſée facilement au terroir, & l'on aſſure même que juſqu'à préſent le raiſin n'arrive jamais à ſa parfaite maturité. Ce n'eſt pas faute de chaleur ni de nourriture : mais le climat eſt humide & chaud ; les grains mûriſſent trop tôt, & les uns avant les autres ; de ſorte que dans une même

Vignes plantées aux Iles.

(75) On ne s'y arrête que parcequ'il en vante beaucoup la vertu pour les hémorroïdes, dont elle appaiſe ſur-le-champ la douleur, ſans aucun danger, en l'appliquant ſur le mal, imbibée dans un peu de Coton. » Faites griller, dit-il, monder & piler le » Cacao, comme pour faire du Chocolat, » & faites-le ſur-le-champ bouillir à grande » eau, pendant une demie heure. Mettez-le » tout chaud dans une toile, coulez-le, & » preſſez le marc. Lorſque l'eau commencera » à ſe refroidir, vous recueillerez facile- » ment l'huile qui nagera par-deſſus. Si elle » ne vous paroît pas aſſez nette, il n'y a » qu'à la paſſer dans pluſieurs eaux chau- » des, & la recueillir ſur la ſurface quand » l'eau ſera froide. Cette huile ſe congele » aiſément, & devient en conſiſtence de » fromage gras, aſſez blanche, ſans odeur, » d'un bon goût ; elle ne rancit jamais, & » ſe conſerve auſſi longtems qu'on le veut. » Si ceux qui ſont ſujets aux hémorroïdes » ſe ſervent de ce remede deux ou trois fois » par mois, non-ſeulement ils ne reſſentent » plus ces douleurs, mais cette huile atten- » drit ſi bien les vaiſſeaux hémorroïdaux, » qu'ils ſe purgent ſans la moindre peine.

Une autre utilité du Cacao, qu'on ne vante pas moins, c'eſt celle dont il eſt pour les dartres & toutes les maladies de la peau. On prend la poulpe, ou le mucilage qui environne les amandes, pour en faire une eſpece de crême épaiſſe, d'un blanc tirant ſur la couleur de chair, d'un goût extrêmement agréable, & très rafraîchiſſante. Il ne faut que la battre, à-peu-près comme on bat le lait dont on veut faire du Beurre. Si l'on ſaupoudre cette Crême d'un peu de Sucre, & qu'on y répande quelques gouttes d'eau de fleurs d'Orange, on en fait un très délicieux manger. C'eſt, ſuivant Labat, la meilleure de toutes les pommades ; elle s'applique avec un papier brouillard par-deſſus. » Elle fait, dit-il, autant de bien à la peau, » dans une ſimple application, qu'à l'eſto- » mac lorſqu'elle eſt mangée.

Histoire Naturelle des Antilles.

grappe il s'en trouve de mûrs, de verts, & d'autres en fleurs. Le Muscat, qui est venu de Madere & des Canaries, est exempt de ce défaut, & mûrit parfaitement : cependant on observe que les seps s'améliorent en vieillissant. Ce que la Vigne a de plus remarquable, aux Iles, c'est qu'elle porte du fruit deux fois l'an, & souvent trois fois en quatorze mois, suivant la saison où elle est coupée & le sep taillé. Labat rend témoignage que des seps, qu'il avoit plantés, donnerent du fruit sept mois après. Les Figuiers y viennent de bouture, & portent toute l'année, sans autre soin que de mettre du fumier au pié, & de les arroser dans le tems de la sécheresse.

Regle pour le transport des Plantes & des graines.

Une regle fort importante, pour transporter des arbres, des Plantes, ou des graines, d'un Païs froid dans un Païs chaud, est de les prendre dans le Païs le plus voisin & de la température la plus approchante. Aux Iles, par exemple, on conseille de les faire venir de Provence, ou de la Côte d'Espagne, ou plutôt encore de Madere & des Canaries. A l'égard des graines, on doit toujours les apporter dans leurs cosses ou leurs épis. Ce soin même n'empêche point que les premieres récoltes ne soient toujours imparfaites ; mais elles se naturalisent ensuite, & le tems les perfectionne. En semant des Pois à toutes les Lunes, on en a de verts, aux Iles, pendant toute l'année. Le Froment y croît très bien, lorsque celui qu'on y met en terre est né dans le Païs même. Quelques Voïageurs ont publié faussement qu'il étoit défendu aux Habitans des Iles, de semer du blé & de cultiver des Vignes, & que le motif de cette défense étoit la crainte de nuire au Commerce, parceque le fond principal des cargaisons est le Vin & la Farine. Jamais il n'y eut d'Ordonnance de cette nature : mais l'expérience a fait connoître que la culture du blé étoit inutile. Presque personne n'y mange du Pain de Froment. Les Negres, les Engagés, les Domestiques & les Ouvriers ne vivent que de Cassave. La plûpart des Créoles, ceux même qui dans une grande fortune font servir du Pain de froment sur leur table, en faveur des Etrangers, ou par affectation de grandeur, lui préferent aussi la Cassave. Il n'en est pas de même du Vin ; la consommation en est si grande, que dans quelque quantité qu'on l'apporte, on trouve à le vendre. Mais la petitesse du terrein rend la culture des Vignes comme impossible. Il est emploïé beaucoup plus utilement en Cannes, en Cacao, en Coton, en Roucou & d'autres Marchandises. Le même espace de terre qu'on mettroit en blé & en vignes, pour fournir le pain & le vin nécessaire à la subsistance de dix Hommes, suffira pour en nourrir cinquante, s'il est emploïé en Marchandises du Païs. D'ailleurs, qu'y viendroient faire les Vaisseaux d'Europe, si les Habitans tiroient du blé & du vin de leur fond ? De quoi se chargeroient-ils, & que pourroient-ils esperer des Iles ?

Défense aux Espagnols de cultiver des Vignes dans plusieurs Colonies.

Il est défendu, aux Espagnols du Mexique & de toute la Nouvelle Espagne, de la Province d'Yucatan, des Côtes des Caraques & de Carthagene, des Iles de Cuba, de Saint Domingue & de Portoric, & des autres lieux voisins du Golfe de Mexique, de cultiver la Vigne & les Oliviers. Les Jésuites ont seuls la permission de faire une certaine quantité de Vin, pour la Messe. Autrement les Galions n'auroient pas dequoi faire leur charge ; & ces deux denrées, qui sont fort abondantes en Espagne, y demeureroient presqu'inutiles. Mais les Etats du Pérou & du Chili ne sont pas sujets à

cette défense. On y fait quantité de bon Vin. A l'égard du blé, il croît partout fort abondamment. Dans la Nouvelle Espagne, on en fait annuellement deux récoltes. Quoique personne ne doute qu'il ne pût être cultivé avec le même succès dans les Païs voisins du Golfe de Mexique, les Habitans de la Côte des Caraques, de Carthagene, & ceux des grandes Iles, ne sement aucune sorte de blé d'Europe ; ils aiment mieux acheter, des François & d'autres Etrangers, des farines qu'on leur vend bien cher. Labat raconte qu'un Habitant de Marie-Galante recueilloit annuellement sa provision de vin, qui croissoit sur son Habitation, & qu'il étoit excellent. Son défaut étoit de ne pouvoir se garder : mais quelle nécessité de le conserver longtems, puisqu'on en fait chaque année deux récoltes ?

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Les Antilles ont quatre sortes de Jasmins : le commun, qui n'a que cinq feuilles, & le double qui en a dix, blancs tous deux comme le nôtre ; un Jasmin rouge a cinq feuilles, avec un double de même couleur. La quantité de Jasmins blancs, qui croissent partout à la Martinique, & jusqu'au fond des Forêts, où l'on ne peut supposer qu'ils aient été plantés par les Caraïbes, fait juger que cette Plante est naturelle aux Antilles. Labat en donne la Description : » c'est, dit-il, un arbrisseau, qui pousse quantité de tiges » droites ; elles s'entrelassent aisément ; elles multiplient & se fortifient, » sans autre soin que de les tailler deux fois l'année, au commencement » & à la fin de la saison pluvieuse. Le pié de l'arbrisseau est couvert de » deux écorces : l'intérieure, qu'on pourroit prendre pour le bois même, » verte, lisse, & si adhérente, qu'il n'est pas aisé de la séparer du bois : » elle est couverte d'une autre écorce, de couleur grise, mince, friable, » qui se détache d'elle-même & qui se roule. Le dedans du bois est mêlé » de gris & de verd pâle ; il est assez tendre, cassant, leger & rempli » d'une moelle qui n'a pas beaucoup d'humidité. Ses tiges, qu'il pousse » en grand nombre, sont unies, liantes, d'un verd foncé, & chargées de » feuilles ; elles sont d'un très beau verd, pointues par les deux bouts, » beaucoup plus longues qu'il ne semble convenir à leur largeur : elles » tiennent aux branches, par une queue courte, & sont toujours accouplées. » C'est à l'extrêmité des branches que naissent les fleurs : elles viennent » toujours par bouquets, & commencent par un bouton allongé, dont le » bout est couleur de pourpre ; il s'ouvre, & se partage en cinq feuilles, dont » le fond est tourné en petit Calice, au milieu duquel s'éleve un petit Pis- » til, qui porte dans sa maturité une gousse qui renferme deux petites grai- » nes, à côté l'une de l'autre, applaties par les faces qui se touchent, & » rondes du côté opposé. C'est la semence de la Plante : mais comme elle vient » mieux de bouture, on s'attache peu à mettre ces semences en terre. Les » Jasmins, doubles, rouges & blancs, ne different des simples que par le » nombre des feuilles. Leur odeur est également douce, & ne laisse pas » de s'étendre assez loin, surtout le matin & le soir, car, en plein So- » leil, il n'y a point de fleur dont l'odeur ne s'affoiblisse beaucoup.

Différentes sortes de Plantes & de Legumes.

Jasmins de quatre sortes.

La plûpart des légumes, qu'on nomme Pois aux Antilles, devroient porter le nom de féves, puisqu'ils en ont réellement la figure. On se borne ici aux Pois d'Angola, dont on a eu l'occasion de parler plusieurs fois. Ils sont originaires du Roïaume de ce nom, sur la Côte d'Afrique, d'où ils

Pois d'Angola.

Histoire Naturelle des Antilles.

ont été apportés par les Vaisseaux qui vont à la traite des Negres. Leur couleur est brune, & leur forme à-peu-près celle des petites féves d'Europe ; mais ils ont la propriété singuliere de former un arbrisseau fort agréable, qui dure sept ou huit ans, & quelquefois plus, suivant le terrein auquel il est confié ; il fleurit, & porte du fruit, pendant presque toute l'année : son écorce est mince & fort verte : il jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont longues, étroites, minces, d'un verd un peu brun.

Bois d'Inde & sa délicieuse graine.

Le bois d'Inde, dont on a déja parlé dans la Description, porte deux fois l'an de petites fleurs blanches, qui rougissent un peu vers l'extrêmité, & qui forment de petits bouquets, auxquels succedent de petites graines de la consistence des Noix muscades & de la grosseur commune des Capres, dont l'odeur & le goût représentent un mélange de Girofle, de Canelle & de Muscade. Les Ramiers, les Grives, les Perdrix & les Perroquets, recherchent ces graines & les mangent avec une avidité surprenante : elles les engraissent beaucoup, & donnent à leur chair le goût de ces trois Epiceries. On trouve quantité de ces arbres dans l'Ile de Sainte Croix, à la Grande Terre de la Guadeloupe, à la Grenade, aux Grenadins, à Marie-Galante, dans les Montagnes du vieux Fort de la même Ile, au gros Morne de la Martinique, au Quartier des Tartanes, & vers le dernier cul-de-sac des Salines. Les Habitans emploient la graine de Bois-d'Inde dans les sauces, & pour saler la chair de Porc, qu'ils en saupoudrent autant que de sel. Labat, qui trouvoit cette préparation charmante, n'est pas étonné, dit-il, qu'il soit défendu de transporter une si délicieuse graine en France, parceque pouvant suppléer à toutes les épiceries, elle en ruineroit le Commerce.

Culture des Légumes transportés d'Europe.

Un article assez curieux, dans le même Voïageur, est celui qui regarde la culture des légumes d'Europe aux Antilles. Les uns y prosperent, & d'autres s'y affoiblissent jusqu'à changer presqu'entierement de nature. Deux ou trois plantes d'Oseille suffisent pour en peupler un Jardin. On les partage en petites portions, qu'on plante assez loin les unes des autres : elles reprennent facilement ; & paroissant tendre à se rapprocher, elles s'élargissent si bien, que dans l'espace de cinq ou six semaines elles couvrent toute la surface du terrein. Plus on les coupe, surtout dans le tems des pluies, plus elles croissent & se répandent. La graine d'oignons ne produit que des ciboules, qui viennent en touffes. Aussi les Matelots gagnent-ils beaucoup sur les Oignons qu'ils apportent ; ils sont sûrs de les vendre deux ou trois écus le cent, & quelquefois plus. Les échalottes croissent en perfection aux Antilles ; mais lorsqu'elles ont repris, il faut ôter la terre qui les couvroit, & ne laisser que la chevelure enterrée ; sans quoi, elles ne produisent que des feuilles. Au contraire, plus on a soin de les déchausser, plus elles multiplient & grossissent. Une échalote en produit jusqu'à vingt, dans une seule touffe. Le cerfeuil, la pimprenelle & le persil viennent fort vîte & très bien, si l'on a soin de les couper souvent. Le pourpier croît naturellement dans toutes les Antilles, & jusques dans les Bois. On observe que la premiere herbe, qui vient dans un champ qu'on a défriché, est le pourpier : il s'en trouve du commun & du doré. Les raves, les panais, les carottes, les Cercifis & les betes-raves ne viennent parfaitement que lorsqu'ils sont semés de graine Créole, c'est-à-dire, née dans le Païs.

La graine de la Nouvelle Angleterre donne des carottes, qui pesent jusqu'à trois & quatre livres. Les graines Françoises & Espagnoles de melons, de citrouilles, de concombres, de laitue, de chicorée, & de pois verts, se perfectionnent, aux Iles, par une augmentation surprenante de grosseur & de bonté. Toute saison & toute terre y sont propres aux melons. Un petit trou, qu'on fait de la pointe d'un bâton, & dans lequel on jette quatre ou cinq grains de semence, est la seule culture qu'ils demandent, avec le soin de les arroser en tems sec. Cependant, de cent melons, il est rare d'en trouver un mauvais. L'odeur en est aussi charmante que le goût : avec une chair ferme, ils ont une couleur qui réjouit la vûe ; & de quelque maniere qu'on les mange, l'excès même n'en est jamais nuisible. On nomme melons de France ceux dont la chair est rouge ; & melons d'Espagne, ceux qui l'ont blanchâtre, tirant sur le vert. Les choux pommés croissent en perfection. Il n'en faut qu'un, pour peupler tout un Jardin ; on le coupe ; sa tige pousse une infinité de rejettons, qu'on arrache l'un après l'autre, & qui, étant replantés, produisent en quatre mois un autre chou bien pommé. Ensuite la nouvelle tige en produit d'autres, sans qu'il soit jamais besoin d'en semer. Cette facilité à faire des Jardins potagers, ne les rend pas plus communs. La plûpart des Habitans comptent sur les légumes & les herbages que leurs Negres cultivent le long des Bois, & dans quelques coins de terre qu'on leur laisse.

Guingambo, herbe potagere.

Outre les herbes potageres qui viennent d'Europe, on en cultive trois especes, qui ne sont pas connues dans notre climat. La premiere, nommée *Guingambo*, croît de cinq ou six piés en hauteur ; ses feuilles, qui sont grandes, ridées, rudes & découpées, ressemblent assez à celles de la Guimauve. Sa fleur est d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, & sans odeur particuliere. C'est une espece de cloche, composée de cinq feuilles rondes, de couleur rougeâtre, qui renferme un pistil en forme de clou, avec de petites étamines de couleur jaune. Ce pistil se change en un fruit de la grosseur d'un œuf moïen, & composé de plusieurs côtes. Il contient beaucoup de graines grisâtres, de la grosseur de nos petits pois. On fait cuire ce fruit avec toute sorte de viande. Les Femmes & les Filles Créoles en mangent beaucoup, dans un mets qui est propre à leur sexe, où elles font entrer toutes sortes d'herbes, sans en excepter les plus dégoûtantes, & qu'on nomme *Callarou*. Une autre espece de Guingambo porte, avec les mêmes feuilles, des fruits moins gros, plus ronds & plus longs, dont la pointe est recourbée comme celle des Cornichons.

Mousſembey.

On appelle *Mousſembey* une seconde herbe potagere des Antilles, dont la tige est fort branchue, & chargée de deux sortes de feuilles ; les unes, fort petites, soutenues trois à trois par une queue assez courte ; les autres, beaucoup plus grandes, divisées par quatre coupures en cinq parties inégales, & soutenues par une queue ronde & veloutée. La fleur se forme d'un bouton ovale, partagé en quatre lobes, du milieu desquelles sort un petit pié, qui porte quatre feuilles blanches & ovales. Le fruit est soutenu par ce pié, & n'est qu'une silique, qui contient beaucoup de petites semences grisâtres, de la figure d'un rognon applati. Ces siliques ont quatre à cinq pouces de long, sur cinq à six lignes de large. On ne mange que les feuilles du Mousſembey.

Sacramalon.

La troiſieme eſpece d'herbe ſe nomme *Sacramalon* : elle s'éleve à la hauteur de cinq piés. Sa feuille, ſeule partie qu'on puiſſe manger, eſt longue d'environ ſix pouces, peu chargée de nervures, épaiſſe & fort verte. La tige n'excede gueres la groſſeur du doigt : elle ſe charge de pluſieurs grappes, comme des panaches de petites fleurs, où le verd, le rouge, le violet, le pourpre, ſont agréablement mêlés, & qui ſe convertiſſent en petits fruits de la groſſeur d'un pois, d'un violet tirant ſur le pourpre, qui renferme dans une peau mince & unie comme celle du raiſin, une ſubſtance molle, aqueuſe, d'une odeur déſagréable, au milieu de laquelle croît une eſpece d'amande, aſſez ſeche, qui eſt la ſemence de la Plante.

On a parlé trop ſouvent de la farine du Manioc & de la Caſſave, pour laiſſer cet aliment ſans explication. C'eſt le pain de la plûpart des Habitans, blancs, noirs & rouges, des Antilles ; c'eſt-à-dire des Européens, des Negres & des Indiens. Il n'eſt pas moins en uſage, dans preſque tout le Continent de l'Amérique ; & cette raiſon même nous l'a fait remettre au dernier article de nos Deſcriptions, parcequ'il en regarde toutes les parties.

Deſcription du Manioc.

Le Manioc eſt un arbriſſeau, dont l'écorce eſt griſe, rouge, ou violette, ſuivant les différentes eſpeces de bois qu'elle couvre ; mais fort mince dans toutes les eſpeces. Il croît juſqu'à la hauteur de ſept ou huit piés, & ſon tronc eſt alors de la groſſeur du bras. Le tronc & les branches ſont remplis de nœuds, aſſez proches les uns des autres, avec de petites excreſcences, qui marquent la place des feuilles tombées ; car à meſure que l'arbre croît, les feuilles quittent le bas des rameaux, de ſorte qu'il ne s'en trouve qu'aux plus hautes parties. Son bois eſt mou, caſſant, & vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'un Treſle allongé, ou, ſi l'on veut, celle d'une moïenne feuille de Vigne, qu'on auroit fendue le long des nervures, & qui n'auroit plus, de chaque côté, que cinq ou ſix lignes de large. Sa principale racine en pouſſe trois ou quatre autour d'elle, & juſqu'à ſix ou ſept autres de différentes longueurs, ſuivant l'âge de l'arbre & la bonté du terrein. On en voit d'auſſi groſſes que la cuiſſe ; mais leur groſſeur ordinaire eſt celle des plus groſſes betes-raves. L'écorce de toutes les racines eſt de la couleur de celle de l'arbre, c'eſt-à-dire griſe lorſque le bois eſt gris ; & rouge, quand il eſt rouge : mais l'intérieur eſt toujours blanc, & de la conſiſtence des navets. Il ſe trouve des racines mûres à huit mois. On nomme l'arbre, qui les produit, Manioc blanc ou d'oſier. Les autres eſpeces, telles que le Manioc à grandes feuilles & le Manioc rouge, ont beſoin de quatorze & même de dix-huit mois, pour acquérir toute leur grandeur & leur maturité.

Sa Culture.

Cet arbriſſeau venant de bouture, on ſe contente, pour le planter, de faire une foſſe d'un pié & demi de long, & de cinq à ſix pouces de profondeur, dans laquelle on couche deux morceaux de ſon bois, longs de quinze à dix-huit pouces, dont on laiſſe un des bouts un peu hors de terre ; après quoi, on les couvre de la même terre qu'on a tirée du trou. La diſtance ordinaire eſt de deux piés, d'une foſſe à l'autre. Quand on juge que les racines ont le degré de perfection qui leur convient, on les arrache de

terre, à meſure qu'on en a beſoin ; & c'eſt toujours en arrachant l'arbre entier, avec lequel les racines viennent ſans effort. Des Negres, deſtinés à cet office, en grattent les écorces avec un méchant coûteau, & les jettent dans un baſſin d'eau où elles ſont bien lavées. Enſuite, on ſe ſert d'une rape de cuivre pour les réduire en farine, qui reſſemble à la groſſe ſciure de bois, & qui eſt portée à la preſſe, pour en exprimer le ſuc. Ce ſuc eſt regardé comme un poiſon mortel, non-ſeulement pour les Hommes, mais pour tous les Animaux qui mangent les racines avant qu'il ſoit exprimé. Du Tertre attribue cette mauvaiſe qualité à l'excès de ſa ſubſtance. Labat ſe croit mieux fondé à faire conſiſter ſa malignité dans l'excès de ſa froideur, qui eſt capable d'arrêter la circulation du ſang & d'engourdir les eſprits. Cependant les Animaux, qui s'accoutument par degrés au Manioc, n'en reçoivent aucune incommodité, & parviennent même à s'en engraiſſer. Les Sauvages, qui en mettent dans toutes leurs ſauces, n'en reſſentent pas non plus les mauvais effets, parcequ'ils n'en mangent jamais qu'après l'avoir fait bouillir.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Si le ſuc de Manioc eſt un poiſon ?

On ſe ſert de ce ſuc pour faire de l'Amidon, en le faiſant deſſécher au Soleil, où il devient blanc comme la nége. Il prend alors le nom de *Mouchache*, terme Eſpagnol, qui ſignifie un Enfant, & que les François ont adopté comme les Indiens. La Mouchache ſert à compoſer de petits gâteaux, auſſi délicats, dit-on, que s'ils étoient de la plus fine fleur de froment. Les Européens & les Indiens ont différentes méthodes, pour exprimer le ſuc du Manioc. C'eſt, de ce qui reſte après cette opération, qu'on fait la Caſſave & la farine de Manioc, qui ſervent de pain à preſque toute l'Amérique.

Quel eſt ſon uſage.

Pour mettre cette farine en Caſſave, on a des platines de fer fondu, rondes, épaiſſes d'un demi pouce, & larges d'environ deux piés. On les poſe ſur un trepié, ou ſur des pierres, & l'on fait du feu deſſous. Lorſque la platine eſt échauffée, on y met du Manioc grugé & preſſé, qu'on a fait paſſer par une eſpece de crible, pour en rompre les grumeaux. L'épaiſſeur doit être d'environ trois doigts ſur toute la platine. Cette maſſe de pâte s'affaiſſe en cuiſant ; & toutes ſes parties ſe lient enſemble. On aide à leur liaiſon, en y paſſant une ſpatule de bois, qu'on appuie légerement. Lorſque le côté qui touche la platine eſt cuit, ce qu'on reconnoît à la couleur, qui devient rouſſe, on la tourne de l'autre côté, à l'aide de la ſpatule & de la main gauche. Elle acheve de cuire ; enſuite on l'expoſe pendant deux ou trois heures au Soleil, pour deſſécher ce qui peut y reſter d'humidité. Cette eſpece de pâtiſſerie, ou de pain, qui prend alors le nom de Caſſave, a trois ou quatre lignes d'épaiſſeur dans ſes bords, un peu plus dans ſon milieu, & peſe environ deux livres quand elle a vingt-trois à vingt-quatre pouces de diametre. Le dedans demeure blanc comme la nége, & les deux côtés ſont d'une couleur d'or pâle, qui excite l'appétit. Elle peut ſe conſerver fort longtems, ſans autre ſoin que de la mettre dans un lieu ſec, & de l'expoſer quelquefois au Soleil. C'eſt une excellente nourriture, qui ſe digere aiſément, & pour laquelle un peu d'habitude fait prendre du goût aux Européens mêmes, quoique d'abord elle leur ſemble inſipide. La Caſſave s'enfle à vûe d'œil, lorſqu'on l'humecte avec

Comment ſe fait la Caſſave ou pain de Manioc.

du bouillon, ou qu'on la trempe ſimplement dans l'eau ; ce qui prouve aſſez qu'elle renferme beaucoup de ſubſtance.

Pour conſerver le Manioc en farine, comme on le fait dans toutes les Habitations, on eſt fourni d'une grande cuve de cuivre, montée ſur un fourneau de maçonnerie, avec un bord de pierre de taille qui l'enchaſſe bien juſte, & qui augmente ſa hauteur de cinq ou ſix pouces. On l'échauffe un peu, pour y mettre le Manioc paſſé, & pour l'y remuer avec une petite pelle de bois. Ce mouvement, qui empêche la farine de s'attacher à la cuve & de ſe lier, lui fait prendre la forme d'un gros ſel roux lorſqu'elle eſt cuite & bien ſeche. Il ne reſte alors qu'à la faire refroidir, pour la mettre dans des Barrils, où elle ſe conſerve des années entieres, pourvû qu'elle ſoit dans un lieu ſec, ou qu'on la faſſe paſſer tous les ſix mois par la poelle. Elle peut être mangée ſeche, comme du pain en miettes, ou comme les Orientaux mangent leur riz. Une cuve, ou poelle, de trois à quatre piés de diametre, peut cuire, en dix ou douze heures, trois barrils de cette farine, chacun de cinquante pots meſure de Paris ; & trois barrils ſuffiſent, par ſemaine, pour la nourriture de cinquante Negres.

Méthode Indienne.

Les Indiens ne mangent point de farine cuite, & n'uſent que de Caſſave, qu'ils font cuire tous les jours ; ſouvent autant de fois qu'ils en ont beſoin, parcequ'ils aiment à la manger chaude. Avant que les Européens leur euſſent procuré des platines de fer, ils faiſoient leur Caſſave ſur de grandes pierres plattes & minces, qu'ils rendoient propres à cet uſage en diminuant leur épaiſſeur. Il ſe trouve beaucoup de ces pierres au bord de la Mer. C'eſt une eſpece de grès, ou de caillou, couleur de fer, ovale, & long ordinairement de deux à trois piés. Au lieu de rapes de cuivre, pour gruger le Manioc, les Indiens ſe ſervoient d'une petite planche de racine d'arbre, dans laquelle ils fichoient de petites pointes de caillou. Ils en font encore uſage, lorſque les rapes de cuivre leur manquent. Pour exprimer le ſuc du Manioc grugé, ils le mettent dans ce qu'ils nomment une *Couleuvre*, qui eſt un cylindre de roſeau refendu, de ſix à ſept piés de long, & de quatre ou cinq pouces de diametre, dont ils attachent un bout à quelque branche d'arbre, ou au faîte de leur Carbet. A l'autre bout, ils lient une groſſe pierre, dont le poids, tirant la couleuvre, la fait rétrécir, & ne manque point d'en faire ſortir tout le ſuc du Manioc. Outre cette maniere de lui ôter ſa mauvaiſe qualité en le purgeant de ſon ſuc, les Negres Marons en ont deux autres, qu'ils pratiquent dans les lieux déſerts où ils ſe retirent. L'une conſiſte à le couper en morceaux, qu'ils mettent tremper dans de l'eau courante, pendant ſept ou huit heures ; le mouvement des parties de l'eau, ouvrant les pores de la racine, entraîne cet excès de ſubſtance. La ſeconde maniere eſt de faire cuire le Manioc entier ſous la braiſe : l'action du feu produiſant un effet encore plus certain, on le mange alors ſans aucune crainte, comme des Marons ou des Patates. D'ailleurs il paroît certain qu'il y a une eſpece de Manioc, qui n'a point de qualité dangereuſe. Labat confirmant cette remarque, que nous avons déja faite dans la Deſcription du Breſil, nous apprend qu'on le nomme *Camanioc*, c'eſt-à-dire en langue Indienne, chef des Maniocs ; qu'en effet ſon bois, ſes feuilles & ſes racines, ſont plus grands que ceux des autres,

&

& qu'on le mange ſans précaution : mais qu'étant beaucoup plus longtems à croître, & ſes racines rendant beaucoup moins de farine, parcequ'elles ſont plus légeres & plus ſpongieuſes que les autres, on le néglige, & que peu de gens en plantent.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Comme la Caſſave eſt le pain ordinaire des Iles, la boiſſon commune eſt l'Ouycou, dont les Européens ont appris l'uſage & la compoſition des Indiens. On y emploie de grands vaſes de terre griſe, qui ſe font dans le Païs, qu'on appelle Canaris; nom que les Européens, qui l'ont emprunté auſſi des Sauvages, étendent aux Vaiſſeaux de terre de toutes grandeurs. Mais ceux, dont on ſe ſert pour compoſer l'Ouycou, contiennent ſoixante & quatre-vingt pots. On les remplit d'eau juſqu'à cinq ou ſix pouces du bord; on y jette deux groſſes Caſſaves rompues, avec une douzaine de ces pommes de terre qu'on nomme Patates, coupées par quartiers, trois ou quatre pots de ſyrop de Cannes, ou, ſi l'on en manque, une douzaine de Cannes bien mûres, coupées en morceaux & bien écraſées, avec autant de Bananes mûres, qu'on écraſe auſſi. Après ce mélange, on bouche ſoigneuſement l'ouverture du Canaris, pour le laiſſer fermenter deux ou trois jours, à la fin deſquels on leve avec une écumoire le marc, qui a formé une croûte au-deſſus. La liqueur, qui ſe trouve alors dans le Canaris, reſſemble à de la Biere forte : elle eſt rougeâtre, nourriſſante, & rafraîchiſſante, quoiqu'elle enivre aiſément. On s'y accoutume auſſi facilement qu'à la Biere. Les Canadiens en font d'extrêmement forte, ſurtout lorſqu'ils la deſtinent pour quelque feſtin. C'eſt dans l'ivreſſe de cette liqueur, que ſe ſouvenant des moindres offenſes, ils maſſacrent leurs Ennemis ſans pitié. Les Européens des Iles, qui manquent de Vin à leurs repas, ne boivent auſſi que de l'Ouycou ; après quoi ils avallent un verre d'eau de Canne.

Boiſſon commune des Iles.

Le Maby eſt une autre boiſſon, qui n'eſt gueres moins en uſage. On met dans un Canaris, vingt ou trente pots d'eau, deux pots de ſyrop clarifié, & douze Patates rouges, avec autant d'Oranges aigres, coupées par quartiers. Cette liqueur fermente en moins de trente heures, & fait un vin clairet, auſſi fin, dit-on, que le meilleur Poiré de Normandie. Il eſt plus rafraîchiſſant & plus agréable que l'Ouicou, mais plus dangereux : outre qu'il enivre plus facilement, il eſt ſi venteux, que le moindre excès donne la colique.

Les Negres des Sucreries font une boiſſon, qu'ils appellent *grappe*. C'eſt du jus de Canne, qu'ils prennent lorſqu'il eſt bien écumé, & dans lequel ils mettent le jus de deux ou trois Citrons. Cette liqueur, qui ſe boit chaude, eſt d'un excellent uſage pour la poitrine ; elle ſoutient, elle déſaltere ; en un mot, elle produit l'effet du meilleur bouillon.

L'Eau-de-vie de Cannes, c'eſt à dire celle qui ſe fait aux Iles avec les écumes & les ſyrops du Sucre, eſt la paſſion commune des Indiens, des Negres, & des Européens mêmes qui ne ſont point aſſez riches pour faire proviſion de celle de France. Il leur ſuffit que cette liqueur ſoit forte & qu'elle ſoit à vil prix, pour leur faire oublier qu'elle eſt rude & déſagréable. On en porte quantité aux Eſpagnols de la Côte des Caraques, de Carthagene, de Honduras, & des grandes Iles : ils n'y mettent aucune différence d'avec le Vin, pourvû qu'elle ſoit dans des bouteilles de verre.

d'Angleterre, bien bouchées & liées avec du fil d'archal, ou dans des Canevettes Hollandoises de dix ou douze flacons. Les Anglois, qui en consomment aussi beaucoup, ont inventé deux ou trois sortes de liqueurs, qui en sont composées, & dont l'usage, ou plutôt l'abus, est passé aux Iles Françoises. Telles sont le Ponche, qui s'est communiqué en Europe & dont la composition y est fort adoucie, mais qui se fait, aux Iles, de deux parties d'Eau-de-vie sur une d'eau, avec les autres ingrédiens que personne n'ignore aujourd'hui; le sang-gris, qui est composé d'Eau-de-vie, de Vin de Madere & de jus de Citron, avec de la Canelle & du Girofle en poudre, beaucoup de Muscade, & une croûte de pain brûlée; la *Limonade Angloise*, qui se fait avec de l'Eau-de-vie & du Vin de Canarie, avec du Sucre & du jus de Citron, toutes sortes d'épiceries, & de l'essence d'Ambre. De ces trois liqueurs, on parle de la derniere comme de la plus nuisible. Ceux, qui craignent des plaisirs si dangereux, font piler des pommes d'Acajou, & bouillir le jus pendant deux jours dans un vase de terre. Il s'éclaircit & forme une espece de Cidre, dont on vante l'agrément. Le suc, ou le jus de l'Ananas, bien fermenté pendant vingt-quatre heures, devient un vin des plus agréables. La couleur en est belle; l'odeur & le goût délicieux: mais il est fumeux, il enivre; & la fermentation ne lui fait pas perdre une qualité mordicante, si naturelle à son fruit, que si le coûteau, dont on s'est servi pour le couper, demeuroit quelques heures sans être essuïé, on en trouveroit la lame rongée, comme si l'on y avoit mis de l'eau forte. Aussi ne mange-t'on gueres d'Ananas cru, sans l'avoir coupé en tranches, qu'on laisse tremper, pendant une heure, dans le Vin & le Sucre.

Propriétés des Crabes & des Tourlouroux des Antilles.

Un aliment, que la nature produit libéralement, aux Iles, & qui fait la ressource ordinaire des Indiens & des Negres, sans être négligé même des Européens, est la Crabe de terre, dont on distingue deux especes; la grande, qui est peu différente de celle de Mer, & la petite, qu'on nomme vulgairement *Tourlouroux*. Leur description est curieuse. La seconde espece est si petite en effet, que les plus gros Tourlouroux n'ont pas plus de deux pouces & demi ou trois pouces au plus de largeur. Leur écaille est assez dure, quoique mince: elle est rouge; le milieu du dos est d'un rouge brun, qui s'éclaircit insensiblement jusques sous le ventre, qui est d'un rouge fort clair. Leurs yeux sont noirs, & durs comme la corne; ils sortent & rentrent, comme ceux des Ecrevisses. Les Tourlouroux ont quatre jambes de chaque côté, composées chacune de quatre articles, dont le dernier est plat, & terminé en pointe; c'est de ces huit jambes, qu'ils se servent pour marcher & pour gratter la terre. Ils ont d'ailleurs deux mordans, bien plus gros, dont les extrêmités, semblables à celles des Crabes de Mer, pincent vivement, & coupent les racines & les feuilles dont ces Animaux font leur nourriture: le mordant gauche est toujours plus petit que le droit. S'ils rencontrent quelque chose qui les effraie, ils les frappent l'un contre l'autre, comme s'ils vouloient effraïer leurs Ennemis. Lorsqu'on les prend par une jambe ou par un mordant, ils laissent ce membre dans la main de celui qui le tient, & s'enfuient. Du Tertre & Labat assurent également (76)

(77) Ils en donnent, pour preuve, qu'on trouve souvent des dépouilles de Crabes ou de Tourlouroux auxquelles il manque quelque membre, & que cependant l'Animal qui l'a

que leurs jambes & leurs mordans se détachent si facilement de leurs jointures, qu'on ne les y croiroit que colés, & que ces parties étant attachées, il leur en revient d'autres l'année suivante. Ils changent d'écaille chaque année. Dans l'état où ils demeurent quelque tems, après s'en être dépouillés, on les appelle Crabes boursieres : leur écaille n'est pas plus dure alors que du parchemin mouillé ; elles sont extrêmement foibles ; elles ne peuvent souffrir l'air, jusqu'à ce que leur nouvelle peau ait acquis la dureté qui lui convient. Le repos, & la nourriture dont elles ont fait provision avant que de se retirer dans leur trou, les rend fort grasses pendant cette métamorphose.

Les Tourloutoux & les Crabes mâles sont distingués des femelles par la forme de leur queue. Les deux sexes l'ont replissée sous le ventre, & composée de plusieurs rangs de petites écailles, qui sont attachées sur une membrane peu épaisse, forte comme du parchemin, où l'on remarque plusieurs petits nerfs qui la partagent dans sa largeur, & qui servent à faciliter le mouvement des écailles de sa partie extérieure. La partie intérieure est garnie de plusieurs poils, longs & rabotteux. Aux mâles, cette queue va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle est jointe au corps jusqu'à la naissance des premieres jambes de derriere, où elle finit en pointe. Celle des Femelles est également large dans toute sa longueur, & se termine en arc de cercle. La Femelle a besoin de cette large queue, pour couvrir & conserver ses œufs, à mesure qu'ils sortent : ils s'attachent aux poils dont on a parlé ; & la queue les soutient, les enveloppe, empêche qu'ils ne tombent, & que le sable, les herbes ou d'autres inégalités qu'elle rencontre en marchant, ne les puisse détacher. Les deux queues, c'est-à-dire celles du mâle & de la Femelle, s'emboîtent si juste dans une cavité qui est à l'écaille du ventre, qu'à peine les apperçoit-on.

C'est une regle générale, que les Crabes & les Tourlouroux, comme les Serpens, les Lézards, & d'autres Reptiles, descendent tous les ans à la Mer pour se baigner, & changer de coquille ou de peau. Les Crabes & les Tourlouroux y vont aussi pour faire leurs œufs ; opération d'autant plus facile, qu'étant déja hors du corps des Meres, attachés seulement aux poils de leur queue, elles ne font que la secouer dans l'eau où elles se baignent. Ces œufs, un peu plus petits que ceux de la Carpe, se détachent des poils qui les retenoient, & tombent dans la Mer, pour y éclore. Aussitôt les petites Crabes s'attachent aux rochers ; quelque tems après, elles sortent de l'eau, & se retirent sous les premieres herbes qu'elles rencontrent, d'où elles montent ensuite aux Montagnes voisines, avec leurs Meres.

C'est après ce Voïage & la Ponte, que les Crabes & les Tourloutoux quittent leur écaille. Ils en sortent avec tant d'adresse, qu'il est impossible de juger comment ils ont pû se dégager de tant de jointures, sans en rompre aucune. On trouve les dépouilles entieres : cependant Labat croit avoir découvert que l'écaille s'ouvre sous le ventre, entre les naissances des jambes ; & comme on ne peut appercevoir cette ouverture sans un peu de

quitté, & qui est dans des feuilles autour des racines près de sa vieille peau, n'en manque d'aucun.

violence pour éloigner les deux parties l'une de l'autre, il observe qu'elles retournent comme un ressort dans leur situation naturelle, aussi-tôt qu'on cesse de les tenir écartées; d'où il conclut que la même chose arrive, lorsque le corps de l'Animal en sort. Il avoue qu'il y a plus de difficulté à concevoir, comment les jambes peuvent sortir de leur étui, & se débarrasser de tant de jointures; surtout les mordans, qui sont beaucoup plus gros à leur extrêmité qu'au milieu. Cependant on peut supposer que ces jointures, qui ne sont composées que de cartilages & de peaux, telles que du parchemin, s'élargissent, s'étendent, ou se retréciſſent, suivant le besoin de l'Animal.

Les Crabes & les Tourlouroux emploient bien près de six semaines à descendre des Montagnes (78), à se baigner dans la Mer, à faire leurs œufs

(78) C'est un spectacle admirable, dit du Tertre, » de les voir descendre aux mois » d'Avril ou de Mai, lorsque les premieres » pluies commencent à tomber. Alors elles » sortent toutes des creux d'arbres, des souches pourries, de dessous les rochers, & » d'une infinité de trous qu'elles font elles-mêmes en terre. On en voir les champs » couverts, de sorte qu'il faut se faire place » & les chasser devant soi, pour mettre le » pié à terre sans en écraser quelqu'une. La » plûpart se rangent le long des Rivieres & » des Ravines les plus humides, pour se retirer dans les lieux frais avant que la pluie » leur manque, & se mettre à l'abri des » chaleurs. Toute cette descente se fait avec » tant d'ordre, qu'elles semblent conduires » par un Maréchal-de-Camp bien expérimenté. Elles se divisent ordinairement en » trois bandes, dont la premiere n'est composée que de Mâles, qui sont plus gros » & plus robustes que les Femelles; & faisant l'avant-garde de l'armée, ils sont » souvent arrêtés par le défaut de pluie, & » contraints de faire halte autant de fois » qu'il y a de nouveaux changemens dans » l'air. Cependant tout le gros de l'armée, » qui n'est presque composé que de Femelles, se tient clos dans les Montagnes, » jusqu'aux grandes pluies, part alors, & » fait des bataillons d'une lieue & demie de » longueur, larges de quarante ou cinquante » pas, & si serrés, qu'à peine peut-on découvrir la terre. Trois ou quatre jours » après, suit l'arriere-garde, qui est composé de Mâles & de Femelles, en même » ordre, & en aussi grand nombre que les » autres. Mais outre le grand nombre de » ces Bataillons reglés, qui suivent le cours » des Rivieres & des Ravines, tous les Bois » sont remplis de traîneurs, mais un peu » moins que les lieux où passent les Troupes. Elles marchent fort lentement toute » la nuit, & les jours de pluie, car elles » s'exposent rarement au Soleil. Lorsqu'elles font rencontre de quelque Païs découvert, & qu'il fait rant soir peu de Soleil, » elles s'arrêtent à la lisiere du Bois, & attendent que la nuit soit venue pour passer. Si quelqu'un s'approche du gros & » leur donne l'épouvante, elles font une » retraite confuse, à reculons, présentant » toujours les armes en avant, qui sont » leurs mordans, dont elles serrent jusqu'à » emporter piece, & faire jetter les hauts » cris à ceux qui en sont attrapés: elles » frappent de tems en tems ces mordans » l'un contre l'autre, comme pour menacer, & font un si grand cliquetis de leurs » écailles, qu'on croiroit entendre le bruit » des corselets & tassettes d'un Régiment » Suisse. Si la pluie cesse tout-à-fait pendant cette descente, elles font une halte » générale, & chacune prend son logis où » elle peut; les unes sous des racines, & » les autres sous des arbres creux: celles » qui ne rrouvent point de logis tout fait » prennent la peine de s'en faire elles-mêmes, & remuent tellement la terre, que » partout où le gros se rencontre, on y » enfonce jusqu'à mi-jambes. Cependant » les Habitans, qui ne souhaitent que de » les voir arrêtées en chemin, font bonne » chere à leurs dépens. A peine se trouve-t'il une Case, où l'on n'en tue plus de » cent par jour, car alors on jette tous les » corps, & l'on se contente d'un amas de » leurs œufs, presqu'imperceptibles, desquels elles ont gros comme le pouce à » chaque côté de l'estomach, qui sont fort » nourrissans & de très bon goût. Il y a » des années où par l'interruption des pluies

& à changer de peau. Il ne faut pas s'imaginer, que chaque Mere conduiſe ſes petits, comme une Poule mene ſes Pouſſins : il ne paroît pas même qu'elles les connoiſſent.

Leurs œufs, comme ceux des Ecreviſſes & des Poiſſons, tiennent les uns aux autres ; ils rougiſſent en cuiſant. Avant qu'ils ſortent du corps, & qu'ils s'attachent aux barbes qui ſont ſous la queue, on les trouve dans le corps en deux pelotons, ſéparés l'un de l'autre par une petite membrane, & revêtus d'une matiere épaiſſe, qui devient blanche lorſqu'elle eſt cuite. Les Mâles, avec cette matiere blanche, ont au lieu d'œufs une autre matiere verdâtre, qu'on appelle *Taumalin*, & qui ſert de ſauce pour les manger. On répete que les Crabes ne different des Tourlouroux que par la grandeur : mais il y en a de blanches & de violettes. Celles-ci ſe trouvent dans les Montagnes, dans les champs de Cannes, & d'autres lieux éloignés de la Mer, excepté pendant la ſaiſon de leur Bain. Les Crabes blanches n'habitent que des lieux bas & marécageux ; elles ſont beaucoup plus groſſes que les violettes On en voit, à la Guadeloupe, de ſept ou huit pouces de large : elles ont cinq jambes de chaque côté, & deux mordans dont les pinces ſont en forme de tenailles, d'un ſi grand diametre, qu'on peut paſſer le poing au milieu de leur circonférence. Les trois eſpeces de Crabes terreſtres ont le mordant droit plus gros, d'un tiers, que le gauche. Celle des Tourlouroux paſſe pour la plus délicate, & les Crabes blanches ſont les moins recherchées. Tous les Voïageurs parlent de ces Animaux comme d'une vraie manne pour les Iles. Les Caraïbes n'ont preſque point d'autre nourriture ; les Negres en mangent au lieu de viande ſalée, que leurs Maîtres négligent ſouvent de leur donner, malgré l'Ordonnance ; les Blancs mêmes ne ſont pas indifférens pour les Crabes, & l'on en ſert ſur toutes les tables (79).

» elles ſont deux ou trois mois à faire le » Voïage ; mais il ne faut que huit ou dix » jours de tems pluvieux, pour leur faire » vuider leurs œufs & ſe baigner dans la » Mer. *Hiſt. Naturelle des Antilles, p. 329 & ſuiv.*

(79) Labat donne la maniere de les préparer. On enleve l'écaille du dos, en la ſéparant de celle du ventre, où les piés & les mordans ſont attachés : on amaſſe tout le Taumalin des Mâles, avec la graiſſe ; on y mêle un peu d'eau & de jus de Citron pour les délaïer, & l'on y met du ſel & du piment écraſés. Pendant que les corps cuiſent dans l'eau, on fait bouillir le Taumalin, en le remuant bien ; & lorſque tout eſt cuit, on mange la chair des Crabes en la ſaucant dans le Taumalin.

Souvent, on ſe contente de les faire cuire entieres, dans l'eau, ou ſur les charbons ; on les ouvre, on tire la graiſſe, les œufs & le Taumalin ; on jette le fiel, qui eſt fort reconnoiſſable, parcequ'il eſt noir, & l'on mange tout le reſte avec du ſel. Quand on mangeroit le fiel, il ne pourroit cauſer d'autre mal qu'un peu d'amertume dans la bouche.

Une autre préparation, après avoir fait cuire les Crabes à l'eau & au ſel, c'eſt de les ouvrir, d'en tirer toute la chair, les œufs, la graiſſe & le Taumalin, & de leur donner un tour de poelle, dans du beurre roux, avec de l'oignon haché bien menu & du perſil : après quoi, on y met des herbes fines, du Poivre, des écorces d'Orange & de Citron ; & quand on eſt prêt à ſervir, on y ajoute un peu de Muſcade. Mais comme les trois eſpeces de Crabes vivent de feuilles & de racines, & des fruits qui tombent des arbres, il faut obſerver ſi leur nourriture n'a point été venimeuſe ; ce qui ſe connoît au Taumalin, qui eſt noir dans celles qui ſont empoiſonnées. On ſe garde ſurtout de celles qui ſe trouvent ſous les Mancenillers ; & ſous les feuilles de la Senſitive.

La maniere ordinaire de les prendre, eſt d'aller la nuit autour des Cannes & dans les Bois, avec un flambeau : c'eſt alors qu'elles ſortent de leurs trous pour chercher leur nourriture, & la lumiere du flambeau les fait découvrir. Il eſt aiſé de les prendre par deſſus le dos, & de les jetter ainſi dans un ſac : mais au moment qu'on veut les ſaiſir, elles ſe renverſent quelquefois, & préſentent leurs mordans : on les prend alors par les piés de derriere, où les mordans ne peuvent atteindre ; & ce qui eſt encore plus ſûr, on les renverſe ſur le ventre, pour les prendre pardeſſus le dos. Il faut être prompt, car elles s'écartent peu de leurs trous ; ou lorſqu'elles en trouvent d'autres, elles s'y retirent fort vîte. Une autre maniere eſt de fouiller les trous avec une ſerpe. On l'emploie pendant le jour, parcequ'il eſt rare alors de trouver les Crabes hors de leurs retraites, ou dans le tems qu'elles changent d'écaille, & qu'elles ſont cinq ou ſix ſemaines ſans ſortir.

Labat parle d'une quatrieme eſpece de Crabes, nommées *Ciriques*, qui ne ſe trouve, aux Iles, que dans les Rivieres, & ſur les rochers qui bordent la Mer. Elles ſont beaucoup plus plattes que les autres ; leur écaille eſt plus épaiſſe & plus dure ; leurs mordans, quoique plus petits, ne pincent pas moins ; elles ont moins de chair & de graiſſe que les autres. C'eſt à leur peu de valeur, qu'elles doivent le repos qu'on leur laiſſe. Il faut que les Negres ſoient bien affamés, pour avoir recours à cette chaſſe.

Diable ou Diablotin.

La Guadeloupe & la Dominique ont une autre manne, qui ne ſe trouve, ſuivant Labat, que dans ces deux Iles, & qui diſpenſeroit les Habitans de tout autre ſoin pour leur nourriture, s'ils en jouiſſoient ſans interruption ; mais elle ne leur arrive que dans un certain tems de l'année. C'eſt un Oiſeau, qu'ils nomment *Diable* ou *Diablotin*, & qui vient s'accoupler, pondre, & élever ſes Petits dans quelques parties de leurs Montagnes. Il eſt à peu-près de la groſſeur d'une jeune Poule. Son plumage eſt noir ; il a les aîles longues & fortes, les jambes aſſez courtes, les piés comme ceux des Canards, mais garnis de fortes & longues griffes ; ſon bec eſt long d'un pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort : il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui ſervent admirablement la nuit, mais dont il tire ſi peu d'utilité pendant le jour, qu'il ne peut ſupporter la lumiere, ni diſcerner les objets ; de ſorte que s'il eſt ſurpris par le jour hors de ſa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, & tombe bien-tôt à terre.

Les Diables vivent du Poiſſon qu'ils prennent la nuit en Mer. Après leur pêche, ils retournent aux Montagnes, où ils ſe nichent dans des trous, comme les Lapins, & d'où ils ne ſortent qu'à l'entrée de la nuit. Ils crient en volant, comme s'ils s'appelloient ou ſe répondoient entr'eux. Ils commencent à croître vers la fin de Septembre. On les trouve alors deux à deux dans chaque trou. Ils y demeurent juſqu'à la fin de Novembre ; enſuite ils diſparoiſſent, ſans qu'on en voie & qu'on en entende un ſeul, juſqu'au milieu de Janvier, qu'ils ſe font revoir. Mais alors on n'en trouve plus qu'un dans chaque trou, juſqu'au mois de Mars, qu'on y trouve la Mere avec deux Petits. Dans ce tems, les Petits ſont couverts d'un duvet épais & jaune, comme les Oiſons, & ce n'eſt qu'un pelotton de graiſſe. On les

nomme des *Cottons*. Ils ſont en état de prendre leur vol à la fin de Mai. Auſſi partent-ils alors, & l'on ceſſe tout-à-fait de les voir & de les entendre juſqu'au mois de Septembre. Tout ce qu'on vient d'obſerver, ſur l'arrivée & la demeure des Diables aux Iles de la Guadeloupe & de la Dominique, arrive régulierement chaque année. Leur chair eſt noirâtre & ſent un peu le Poiſſon, mais d'ailleurs elle eſt bonne & nourriſſante. Les Cottons ſont beaucoup plus délicats. C'eſt une vraie manne, répete Labat. Pendant toute la ſaiſon, les petits Habitans & les Negres n'ont pas d'autre nourriture. La difficulté de les prendre ſert à la conſervation de l'eſpece, qui ſeroit détruite il y a longtems, s'ils ne ſe retiroient dans des lieux d'un accès fort difficile.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Donnons cette chaſſe dans les termes de Labat, que la curioſité ſeule y conduiſit avec un jeune Créole & quatre Negres. C'étoit à la Guadeloupe, dans la Montagne de la Soufriere, dont on a donné la Deſcription. » Malgré les dangers, dit-il, & les incommodités de l'entrepriſe, nous nous » mîmes en marche le long de notre Riviere (79), juſqu'à l'endroit où la » rive moins eſcarpée permet de monter. Nous n'y montâmes néanmoins » que les uns après les autres, en nous aidant des épaules de ceux qui étoient » en bas, & que nous tirâmes enſuite à nous, avec des lianes. Je me crus » quitte de tous les mauvais pas : mais on en rencontroit d'autres, chaque » fois qu'il y avoit des Ruiſſeaux ou des Rivieres à paſſer ; ce qui nous » arriva ſept ou huit fois avant que d'être à la Montagne des Oiſeaux, qui touche à celle de la Soufriere. Il étoit ſix heures du ſoir, » lorſque nous nous vîmes dans le lieu où les Chaſſeurs s'étoient propoſés de nous faire une Cabane : on ſe mit à travailler. L'un coupa des » branches d'arbres, un autre amaſſa de la fougere ; tandis que deux Chaſſeurs allerent chercher des *Diables*, pour notre ſouper. J'avois eu la précaution de faire porter mon manteau, un flaccon de vin de Madere & » du pain, avec de l'eau-de-vie & de la farine pour les Negres. Notre » Cabane fut bientôt dreſſée : nous la couvrîmes de feuilles de Cachibou, » que nous avions coupées en chemin. Nous fîmes une litiere de fougere, & nous allumâmes un grand feu.

Chaſſe du Diable

» Les deux Chaſſeurs revinrent aſſez promptement avec quinze Diables. » Chacun ſe mit d'abord à plumer. Mon partage fut de faire des broches » de bois. Après avoir flambé ces Oiſeaux, on les ouvre par le dos. Tous » les inteſtins, avec les têtes, les piés & les bouts des aîles, ſervirent à » faire ſouper nos Chiens. On embroche les corps diagonalement, c'eſt-à-dire d'une cuiſſe à l'épaule oppoſée. On plante la broche en terre, » devant le feu ; on la tourne par degrés, pour faire cuire la viande de » tous les côtés ; & lorſqu'elle eſt preſque cuite, on jette du ſel deſſus. » Une feuille de Cachibou, ou de Baliſier, ſert d'aſſiette. Il faut avouer » qu'un Diable, mangé ſans autre préparation, eſt un mets délicieux. La » nuit fut belle & ſans pluie. Nous la paſſâmes tranquillement, quoique » ſouvent éveillés par les Diables, qui ſortoient de leurs retraites, en » criant, & qui n'y rentroient pas avec moins de bruit.

» Le lendemain, dès la pointe du jour, nous commençâmes à leur faire

(79) C'eſt-à-dire celle de l'Habitation de ſon Ordre.

Histoire Naturelle des Antilles.

» ſérieuſement la guerre. Chaque Chaſſeur eſt armé d'une gaule, de la groſ-
» ſeur d'un pouce, longue de ſept à huit piés, avec un crochet au bout. Les
» Chiens, que nous avions amenés, quêtoient, & flairoient dans les trous.
» La Montagne en eſt percée comme une Garenne. Dès que nos Chiens
» y ſentoient un Diable, ils jappoient, & ſe mettoient à gratter; mais on
» les empêche de gâter les entrées, parceque ces Oiſeaux n'y rentreroient
» pas l'année ſuivante. On ſe contente d'enfoncer une gaule dans le trou,
» juſqu'à ce qu'on rencontre l'Oiſeau, qui la prend avec le bec & la ſer-
» re, & ſe laiſſe plutôt entraîner dehors que de lâcher priſe. Lorſqu'il
» eſt à la bouche du trou, la lumiere l'aveugle; il eſt ébloui, il veut reculer
» mais le Chaſſeur l'arrête du pié. Il ſe renverſe alors ſur le dos, en ten-
» dant le bec & les griffes pour ſe défendre. On le prend par la tête, on
» lui tord le cou, & le Chaſſeur l'attache à des cordes qu'il porte en cein-
» ture. On eſt obligé, pour continuer cette Chaſſe pendant une partie du
» jour, de s'éloigner beaucoup des Cabanes, & de ſe haſarder dans des
» lieux fort difficiles. A midi, nous avions pris plus de deux cens Diables,
» dont nous mangeâmes quelques uns, & nous partîmes chargés du reſte.

Après ce récit, Labat cherche où les Diables ſe retirent pendant qu'on ne les voit point aux Iles, & ſe rappelle, dit-il, d'avoir lû dans une Relation, que depuis le mois de Mai juſqu'en Septembre, & même en Octobre, on voit à la Virginie un Oiſeau de paſſage, qui leur eſt tout-à-fait ſemblable.

Serpens des Antilles.

Toutes les Antilles produiſent différentes ſortes de Serpens, mais peu venimeux, à l'exception de la Martinique & de Sainte Lucie (80), où leurs picquûres paſſent pour mortelles; & du Tertre rejette l'opinion de ceux qui attribuent leur malignité, dans ces deux Iles, à l'intemperie du climat. » On connoît, dit-il, des terres voiſines, & preſque ſous le même degré, où ces Animaux ne ſont pas ſi dangereux. Il trouve plus de probabilité à les attribuer au terroir, qui eſt extrêmement pierreux, & tout ſemblable à celui que les Viperes aiment en Europe. Il rapporte auſſi l'opinion des Sauvages, telle qu'il la tenoit d'eux-mêmes (81). Mais quelque jugement qu'on en veuille porter, il eſt certain qu'on trouve à la Martinique un grand nombre de Serpens nuiſibles. Le même Auteur en diſtingue particulierement trois ſortes : » les uns, gris veloutés, & tachetés
» de noir en pluſieurs endroits; les autres, jaunes comme de l'or, & les
» troiſiemes de couleur rouſſe. Il croit volontiers, dit-il, que les premiers
» ſont de véritables viperes, de celles qui ne portent gueres plus de deux
» piés de long. Quelques-unes ſont plus groſſes que le bras; & cette groſ-
» ſeur eſt égale, juſqu'à deux ou trois pouces de la queue, qui ſe termine

(80) Et à *Bequia*, dit Labat, que cette raiſon fait nommer petite Martinique : c'eſt un des Grenadins.

(81) Quelques-uns m'ont aſſuré qu'ils ſavoient par tradition certaine de leurs Peres, que cela venoit des Arrouagas, Nation de la Terre-ferme, auxquels les Caraïbes de nos Iles font une très cruelle guerre. Ceux-là, diſent-ils, ſe voïant tourmentés & vexés par les continuelles incurſions des nôtres, s'aviſerent d'une ruſe de guerre non commune, mais extrêmement dommageable à leurs Ennemis : ils amaſſerent grand nombre de ces Serpens, leſquels ils enfermerent dans des Paniers & Calebaſſes, les apporterent dans l'Ile de la Martinique, & leur donnerent la liberté.

» tout-d'un-coup

» tout-d'un-coup en pointe par un petit ongle : elles ont la tête platte, à-
» peu-près large comme la main, armée de quatre, & souvent de huit
» dents, qui sont ordinairement longues d'un pouce. J'en ai vû, continue
» du Tertre, j'en ai même apporté, en France, de longues comme la moitié
» du doigt, pointues comme des aiguilles, & courbées en forme de croc.
» Chacune est percée d'un petit trou, qui pénetre depuis la racine jus-
» qu'au bout; & c'est par-là qu'elles font glisser le venin dans la plaie.

Les autres, c'est-à-dire les jaunes & les roux, ont la tête en forme de trefle; & cette marque fait distinguer les Serpens dangereux, de ceux qui ne le sont pas. Ils sont bien armés aussi de dents aigues; & d'une taille si démesurée, qu'il s'en trouve de la grosseur de la jambe, & de sept à huit piés de longueur. Les uns, comme les autres, naissent souvent d'une même Mere; ce qui fait croire à du Tertre que les Mâles s'accouplent indifféremment avec les Femelles de chaque espece. » Un jour, dit-il, il trouva une Vipere, grosse
» comme la jambe, & si foible qu'a peine pouvoit-elle se remuer, au mi-
» lieu de plus de soixante petits Serpens de toutes les sortes, qu'elle ve-
» noit de mettre bas. Dans une autre occasion, il ouvrit plusieurs Femel-
» les, dont les œufs étoient revêtus d'une membrane: mais il fait obser ver
» que ces œufs ne sortent jamais du ventre de la Mere; que les Petits s'y
» forment, mangent la coque & même la membrane qui les environne,
» & rongent quelquefois la Mere même, jusques proche du nombril; ce
» qui n'arrive pas néanmoins à toutes les Meres, car la plûpart vivent après
» avoir fait leurs Petits: elles en font même plusieurs fois dans une année.

» Il a remarqué dans ces Viperes, trois sortes de venins, dont la cou-
» leur & les qualités ne sont pas les mêmes. Leur venin est contenu dans
» de petites vessies, de la grosseur d'un pois, qui environnent les dents. Les
» jaunes ont le venin un peu jaunâtre, & plus épais que les autres; &
» c'est le moins dangereux: les grises l'ont, comme de l'eau un peu trouble;
» & les rousses, clair comme l'eau de roche; c'est le plus subtil. Les unes
» & les autres se trouvent, en toute saison, dans toutes les parties de l'Ile:
» mais elles paroissent plus souvent dans le cours de Mai & d'Avril; tems
» où les Crabes & les Tourlouroux descendent des Montagnes, se nichent
» dans toutes sortes de trous, & les en font sortir. Les Rats & les Poules
» les attirent autour des Cases. Rencontrent-elles une Poule qui couve?
» elles se mettent sur les œufs, se font couver par la Poule, jusqu'à ce que
» les Petits soient éclos, les avallent tout entiers, & mordent la Poule,
» qui meurt aussi-tôt de sa blessure. Elles ont la ruse de glousser & de con-
» trefaire les Poules, pour attirer les Petits, après avoir tué la Mere. Sous
» mes yeux, ajoute du Tertre, une Vipere avala neuf Poulets, qui avoient
» plus de trois semaines (82).

(82) J'étois à faire abbattre du Bois, lorsque je vis un des Negres qui se retiroit avec précipitation, du pié d'un arbre dont il coupoit les lianes. Il me dit qu'il y avoit un gros Serpent, entre les cuisses de l'arbre. La curiosité me porta à m'en approcher. Comme il me montroit le lieu du bout du doigt, je me trompai, je crus qu'il me montroit une cuisse plus éloignée; ce qui me fit avancer tout le corps sur le lieu où étoit le Serpent, de sorte que mes bras, mon visage & ma poitrine étoient à la discrétion de cet Animal. On peut juger quelle fut ma fraieur, lorsque je m'apperçus du danger; je me retirai bien vîte. On coupa deux perches fourchues, avec lesquelles deux Negres le per-

Histoire Naturelle des Antilles.

Labat confirme une partie de ces obſervations, dans le récit de deux avantures qui lui donnerent une dangereuſe occaſion de s'inſtruire (83). Il admire particulierement combien ces Animaux multiplient. La Martinique, dit-il, en ſeroit bientôt couverte, juſqu'à devenir inhabitable, s'ils ne ſe détruiſoient pas entr'eux. Les Couleuvres, qu'on nomme *Couraſſes* dans cette Ile, en dévorent un grand nombre; les Fourmis leur font une rude guerre, & leur mangent les yeux. Une partie des Petits eſt mangée auſſi, ou meurt, avant qu'ils ſoient en état de trouver leur ſubſiſtance.

Au commencement des pluies, toutes les eſpeces de Serpens quittent les Montagnes & les Bois, comme les Crabes & les Tourlouroux, pour s'approcher de la Mer. Après s'y être baignés, ils paſſent entre quelques arbriſſeaux épineux; & s'y accrochant par le cou, ils y laiſſent leur peau entiere. Enſuite, ils vont ſe cacher entre des racines d'arbres, ou dans quelque trou, juſqu'à ce que leur nouvelle peau ſoit aſſez endurcie pour ſupporter l'air. Ils deviennent alors fort maigres, & ſi foibles qu'ils ont peine à ſe tourner. C'eſt dans la ſaiſon de leur chaleur, qu'ils ſont le plus redoutables. Ils ſifflent, ils s'appellent & ſe répondent. La chaſſe n'eſt pas alors ſans danger; j'en ai trouvé, raconte Labat, dans l'acte même de l'accouplement. » Ils étoient cordés enſemble, & paroiſſoient comme les tou-
» rillons d'un gros cable. Ils ſe ſoutenoient tout droits, ſur les deux tiers
» de leur longueur, ſe regardant, la gueule ouverte, comme s'ils avoient
» voulu ſe dévorer, avançant la tête l'un vers l'autre, ſifflant, bavant,
» écumant d'une maniere très hideuſe. Oh! quels amours.

cerent en même-tems. On lui coupa la tête. Enſuite on tira le corps, qui avoit près de neuf piés de long, & plus de cinq pouces de diametre. C'étoit aſſurément le plus gros que j'euſſe encore vû. Sa tête avoit au moins ſix pouces de large. Nous reconnûmes que c'étoit une Femelle pleine. En la remuant, nous vîmes ſortir de ſon corps quelques petits Serpens, par les plaies qu'elle avoit reçues des fourches. Je lui fis fendre le ventre d'un coup de coûteau, & j'eus le plaiſir de voir comment ſes petits Serpens y étoient renfermés. Les œufs étoient attachés les uns aux autres, par une eſpece de boïau ou de membrane. Ils étoient de la groſſeur des œufs d'Oie, mais plus pointus. Leur coque, comme celle des œufs de Tortue reſſembloit à du parchemin mouillé. Les Petits étoient dans ces œufs au nombre de treize, quatorze ou quinze, longs d'environ ſix pouces, & de la groſſeur d'un petit tuïau de plume à écrire. Ils étoient de couleurs fort variées. J'en vis, dans un même œuf, de jaunes, de gris & de noirs tachetés; ce qui me fit revenir de l'erreur où j'avois été juſqu'alors, que les couleurs faiſoient différentes eſpeces de Serpens. Ces méchans petits Animaux ſortoient de leur coque, à meſure qu'on la déchiroit: ils ſe louvoient en même-tems, c'eſt-à-dite qu'ils ſe mettoient en rond, la tête élevée, & mordoient un bâton avec lequel je les tuois. J'en tuai ſoixante & quatorze, qui étoient contenus dans ſix œufs. D'autres ſe ſauverent ſous les broſſailles. *Nouveaux Voïages. Tom. IV. p.* 403.

(83) La ſeconde avanture fut celle d'un Serpent de ſix à ſept piés de long, que Labat trouva dans ſon Poulaillier. Un Negre y avoit trouvé le matin une Poule morte, les aîles étendues, & toutes les autres Volailles en étoient ſorties d'un air d'épouvante. Lorſque le Soleil eut commencé à luire, on vit le Serpent qui étoit lové, c'eſt-à dire plié & roulé, avec la tête haute au milieu de ſon cercle. Labat la lui mit en pieces, d'un coup de fuſil. On lui trouva dans le ventre quatre Poulets entiers. Ces Serpens ne mâchent & ne coupent point ce qu'ils mangent. Après avoir tué un Animal de leur venin, ils le prennent par la tête, & le ſucent, juſqu'à ce qu'ils l'aient englouti. Labat juge même qu'ils ne digerent point ce qu'ils ont dans le ventre, mais qu'ils l'y conſervent juſqu'à ce qu'il ſoit entierement corrompu; & qu'ils dorment dans tout l'intervalle. *Ibid. Tom. I. p.* 430.

On ne voit, dans les autres Antilles, que des Couleuvres, ſans aucune ſorte de venin, utiles même par la guerre qu'elles font aux Rats. Elles ſont rares & petites à la Guadeloupe. La Dominique en a de très groſſes, qu'on nomme *Têtes-de-chien*, parcequ'elles ont la tête groſſe & courte, & qu'elles paroiſſent toujours diſpoſées à mordre : mais leur morſure n'eſt pas venimeuſe. Quoique leur ſifflement cauſe de l'effroi, elles n'en veulent qu'aux Rats, aux Oiſeaux & aux Poules.

Histoire Naturelle des Antilles.

La graiſſe des Viperes, ou Serpens venimeux de la Martinique & de Sainte Lucie, eſt un ſpécifique fort vanté pour les rhumatiſmes, les douleurs froides, la ſciatique, les contractions & les foulures de nerfs. Elle ſe trouve dans leur corps, attachée au-deſſous & des deux côtés des vertebres, diviſée en deux maſſes, plus ou moins groſſes. On la fait fondre au Soleil, ou ſur le feu, pour la verſer dans quelque flaccon, où elle ſe conſerve fort longtems. Quoique jaune, lorſqu'elle ſort du Serpent, elle devient blanche, auſſi-tôt qu'elle eſt fondue & figée. L'odeur & le goût n'en ſont pas mauvais. Pour l'uſage, on la fait fondre ſur une aſſiette ; & l'on y mêle de l'Eſprit de vin, ou de l'Eau-de-vie la plus forte. On commence par en oindre la partie malade ; enſuite, après une forte friction avec des linges chauds, on y met une compreſſe imbibée de ce qui reſte. La graiſſe des Têtes-de-chien paſſe pour meilleure encore que celle des Viperes. On l'emploie, non-ſeulement pour les mêmes maux, mais avec un merveilleux ſuccès pour la goutte. Cependant Labat convient que dans les Païs froids, ſes effet ne ſont pas ſi certains qu'en Amérique. Du Tertre donne pluſieurs antidotes, contre le venin de tous ces Serpens (84) : mais ils ne nuiſent, dit-il, que lorſqu'ils ſont offenſés (85). D'ailleurs, s'ils entrent dans une Maiſon, on en eſt averti, ſoit par les Negres, qui les ſentent, ſoit par les Rats, qu'on entend piper, ſoit par les petits Oiſeaux, qui s'attroupent en criant. Les Chaſſeurs prennent ordinairement de grandes bottes, qui les défendent fort bien des Serpens, ſur leſquels ils peuvent marcher : mais ils n'en ſont pas moins expoſés aux attaques de ceux qui ſe louvent ſur les branches des arbres, ou ſur les rochers, & qui, pour peu qu'ils ſoient offenſés, s'élancent ſur tout ce qui les bleſſe. Un Chaſſeur, qui ſe trouve mordu, loin des Habitations, n'échappe gueres à la mort, s'il eſt ſeul : quelque ligature qu'il puiſſe faire au-deſſus de la plaie, dans l'eſpace d'une heure ou deux le venin lui gagne le cœur ; les ſyncopes le prennent ; il tombe, & jamais ne ſe releve.

Propriétés de la graiſſe de Serpens des Iles.

La chaleur du climat n'empêche point qu'on ne conſomme, aux Antilles, une grande quantité de Gingembre. C'eſt la racine d'une Plante aſſez touffue, dont les feuilles, longues, étroites, aſſez douces au toucher, reſſemblent à celles des Roſeaux, mais ſont beaucoup plus petites. La tige ne croît jamais à plus de deux piés de haut ; ſes feuilles ſe coupent des deux côtés, & ſont d'abord d'un verd gai ; elles jauniſſent en mûriſſant, &

Gingembre, & ſa Deſcription

(84) Hiſtoire Naturelle des Antilles, pag. 323 & ſuivantes.

(85) Ils paſſent même ſur un Homme qui dort, ſans lui nuire. Lorſqu'ils dorment eux-mêmes, on peut les prendre, les manier, & les traiter aſſez rudement, ſans qu'ils s'éveillent ; & leur ſommeil dure quelquefois trois jours & trois nuits. *Ibidem.* p. 322.

Histoire Naturelle des Antilles.

ſe ſechent tout-à-fait, lorſque les racines ont toute leur maturité. Ces racines croiſſent plates, larges & de différentes figures, la plûpart ſemblable à des pattes d'Oie; & delà vient qu'on les nomme pattes, plutôt que racines: elles ſont noueuſes, chargées d'excreſcences & de petits boutons, & peu enfoncées, ſouvent même preſque hors de terre & tout-à-fait découvertes. Il s'en trouve de larges comme la main, & de l'épaiſſeur d'un pouce. Leur peau eſt mince, couleur de chair lorſqu'elles ſont vertes, & griſe lorſqu'elles ſont ſeches. Leur ſubſtance eſt blanche & ferme, de la conſiſtence du Navet, aſſez compacte, & peſante; elle eſt traverſée par des nervures, qui partent de l'endroit par lequel elle tient à la tige, & qui ſe répandent dans toute ſa largeur & ſa longueur, comme les muſcles & les veines dans le corps humain. Ces nervures ſont remplies d'un ſuc, plus picquant & plus fort que le reſte de la chair, qui eſt d'autant plus douce qu'elle eſt éloignée des nervures, ou qu'elle a moins de maturité.

Sa Culture.

Le Gingembre demande une bonne terre, mais un peu légere. On le plante vers la fin de la ſaiſon des pluies, c'eſt-à-dire en Octobre & Novembre. Après avoir labouré la terre à la houe, on met, de pié en pié, un petit morceau de Plante, conſervée de la derniere récolte, ſurtout de celles qui ſont les plus chevelues; on le couvre de trois à quatre doigts de terre: il pouſſe en ſept ou huit jours, à-peu-près comme les Ciboules, & ſe fortifie par degrés. Ses feuilles s'étendent, juſqu'à couvrir leur terre, qu'on doit tenir extrêmement nette. Il jette ſes pattes, ou racines, plus ou moins grandes, ſuivant la bonté du terrein, que cette Plante dégraiſſe & mange beaucoup. Sa maturité ſe connoît à ſes feuilles, qui jauniſſent, ſe fanent & ſe ſechent à la fin: alors, on arrache la Plante avec ſes pattes, dont on ſépare la tige; on les étend ſur des claies, expoſées à l'air & au vent, jamais au Soleil, ni au feu (86), parceque leur ſubſtance eſt ſi délicate, que bientôt elle deviendroit trop ſeche. Le Gingembre, préparé avec ce ſoin, ſe conſerve fort longtems: mais comme le tems ne laiſſe pas de diminuer ſa bonté, on doit préférer le plus récent; ce qu'il eſt facile de connoître à ſon poids. Lorſqu'il eſt bien ſec, il ne ſe corrompt point aiſément dans l'eau même, ſoit douce ou ſalée: mais pour peu qu'il lui reſte d'humidité, il s'altere tout-d'un-coup; & Labat obſerve qu'on doit ſe ſe défier, là-deſſus, de l'ignorance des Marchands ou de l'infidélité des Commis.

Son Commerce.

Le fret de cette Marchandiſe n'eſt pas cher, parcequ'elle ſe met en grenier, c'eſt-à-dire, en langage de tranſport, qu'on en remplit les ſoutes, & les vuides des Barils: ſurquoi, remarque le même Voïageur, les Propriétaires trouvent toujours d'autant mieux leur compte, qu'étant vendue au poids, l'humidité qu'elle contracte pendant le Voïage l'augmente beaucoup; comme il arrive au Girofle des Hollandois, qui ont même la mauvaiſe foi de l'arroſer d'eau de Mer.

Quoique la culture du Gingembre ſoit facile, & le fret ſi peu conſidérable, on l'a vû valoir juſqu'à douze & quatorze livres le cent; ce qu'on

(86) Labat reproche à l'Emery, dans ſon Traité des Alimens, & à Pomet, dans ſon Hiſtoire générale des Drogues, de s'être trompés, lorſqu'ils diſent qu'on les fait ſécher au Four.

ne peut attribuer qu'à l'exceſſive conſommation qui s'en fait, dans un Païs où l'on eſt perſuadé que l'uſage en eſt néceſſaire pour réſiſter à l'extrême humidité du climat. D'ailleurs, les Epiciers de l'Europe mêlent du Gingembre avec le Poivre, en les pilant & les paſſant enſemble au Tamis. Ils vendent ce compoſé aſſez cher, ſous le nom d'épice douce; quoiqu'il ſoit certain que le Gingembre, qui eſt ordinairement à très bon marché, en faſſe au moins les trois quarts. HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Il ſe mange cru, lorſqu'il eſt verd; mais le Gingembre confit eſt beaucoup meilleur. Labat donne la maniere de le confire. On le cueille, dit-il, longtems avant qu'il ſoit mûr, & lorſqu'il eſt encore ſi tendre que ſes fibres ne ſe diſtinguent preſque point du reſte de la chair, ni par leur dureté, ni par leur couleur: on le gratte ſoigneuſement, pour enlever toute la peau; on le coupe en tranches, ſans toucher aux groſſes nervures; on le fait tremper trois ou quatre jours dans de l'eau de Mer, que l'on change deux fois en vingt-quatre heures. Enſuite on le fait bouillir à grande eau, pendant cinq quarts d'heure. On le remet pendant un jour dans l'eau fraiche; & delà, bien égoutté, dans un ſirop foible, mais chaud & clarifié, où on le laiſſe vingt quatre heures. Trois jours de ſuite, on le fait paſſer par d'autres ſirops, plus forts que le premier; & tous ces ſirops ſont jettés comme inutiles, parcequ'ils contractent l'âcreté du fruit. Enfin on le met dans un ſirop de conſiſtence bien clarifié, pour l'y laiſſer, ſi l'on veut le conſerver liquide, & d'où on le tire lorſqu'on veut le garder ſec. Il perd ainſi ce qu'il a de trop mordicant dans le goût, ſans aucune diminution de chaleur & de ſes autres vertus. Son uſage.

Nous avons cru devoir ce détail à l'utilité publique, ſur l'éloge extraordinaire qu'on fait de ſes propriétés. Le Gingembre, mangé le matin, acheve la digeſtion des alimens qu'on a pris le ſoir. Il conſume les flegmes de l'eſtomac; il nettoie les conduits; il excite l'appétit; il provoque l'urine, il rend l'haleine douce. Mangé après le repas, il aide à la digeſtion & chaſſe les vents. Mais, comme il eſt extrêmement chaud, l'uſage en doit être moderé. On connoît qu'il ne manque rien à ſa perfection, lorſqu'il eſt de couleur d'ambre, preſque tranſparent, tendre ſous la dent, ſans être mol, & que ſon ſirop eſt clair. Celui que les Confituriers font pour le vendre, ou le Peuple pour ſon uſage particulier, eſt brun; le ſirop en eſt noirâtre, & le fruit ſi mordicant, que ſi l'on n'y eſt accoutumé comme aux Iles, où le Piment même ſe mange comme une Pomme, il eſt preſqu'impoſſible de le tenir ſur la langue. Les Marins ne manquent jamais de s'en fournir, ſurtout pour les Voïages de long cours, parcequ'ils y ſont plus expoſés aux maux qui viennent des eaux corrompues & des mauvais alimens; cauſe ordinaire du ſcorbut, contre lequel on vante beaucoup la vertu du Gingembre. Ses propriétés.

L'arbre, qui donne le Baume de Copaü, n'eſt pas fort commun aux Antilles; mais l'eſpece d'huile ou de Baume, qu'on en tire, a des propriétés ſi merveilleuſes, que ſuivant le témoignage de Labat (87), c'eſt une vé- Copaü des Iles.

(87) *Ubi ſup.* Tom. I, chap. 20. Après un long détail de ſes vertus, il ajoute que s'il ne s'étend pas plus, c'eſt pour ne pas chagriner les Médecins, qui n'aiment pas les remedes ſimples, ſpécifiques & prompts.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

ritable Panacée, à laquelle il n'y a point de maux qui réſiſtent. Les Iles Françoiſes ont en plus grande abondance un Arbriſſeau, qui ne lui cede gueres en vertus, & qui ſe nomme *Bois laiteux*. Sa feuille reſſemble à celle du Laurier, quoiqu'un peu plus grande, plus épaiſſe, plus molle, & plus charnue. Lorſqu'on la rompt, ou qu'on la déchire, ſes fibres jettent une liqueur viſqueuſe, épaiſſe, & de la blancheur du lait. L'arbriſſeau ne devient jamais fort gros. On s'en ſert pour border les champs, parcequ'il croît fort vîte, & qu'étant fort ſouple, du moins pendant ſa jeuneſſe, on l'entrelaſſe & le conduit aiſément; mais il devient caſſant avec plus d'âge, & ſeche auſſi-tôt qu'il eſt coupé. Ses fleurs reſſemblent à celles du Jaſmin, & croiſſent par bouquets, dont chacun en contient cinq ou ſix : elles ſont blanches, & renferment dans leur centre un petit bouton ovale, qui contient deux petites graines noires, ſemence ordinaire de l'arbre : mais il croît auſſi facilement de bouture. Son bois eſt fort blanc, avec un peu de moelle au cœur, comme le Sureau. Son écorce eſt d'un verd pâle en dehors, & blanche en dedans. Les queues, qui attachent les feuilles aux branches, ont près d'un pouce de long, avec un nœud à l'endroit qui touche l'écorce. Les nœuds, les feuilles, les branches, l'écorce & le tronc, rompus, ou légerement froiſſés, rendent un véritable lait, qu'on met ſur les bleſſures, ſans le faire chauffer au feu, & qui produit autant d'effet que le Copaü (88).

Bois laiteux.

Tendre à caillou

L'arbre, qu'on nomme aux Iles Françoiſes *Tendre à caillou*, ne s'y trouve que dans des lieux ſecs & pierreux. Il tire ſon nom de l'extrême dureté de ſon bois. Sa feuille eſt médiocre, ovale, dentelée, ſeche, & comme brûlée du Soleil. Auſſi ces arbres paroiſſent-ils rougeâtres à quelque diſtance, & comme grillés. Jamais ils n'ont plus de douze à quatorze pouces de diametre; mais il s'en trouve, de vingt-cinq à trente piés de haureur. Ils ont peu de branches & de feuilles. Leur écorce eſt blanchâtre, avec quantité de petites hachures, & n'a pas plus de quatre lignes d'épaiſſeur : elle eſt un peu adhérente, ſe leve d'elle-même, ſe ſeche & ſe roule, dès que l'arbre eſt abbatu. L'Aubier, c'eſt-à-dire la ſubſtance qui eſt entre l'écorce & le cœur de l'arbre, eſt médiocrement dur, preſque blanc, du quart de diametre du cœur, & n'eſt propre à rien : mais le cœur eſt d'une bonté admirable, dans l'eau comme en terre (89), d'une dureté qui n'eſt comparable

(88) Dans la fievre, avallé dans du Vin au poids d'un écu d'or, il excite une ſueur abondante, qui emporte preſque toujours la maladie. Le poids de deux écus d'or, pris dans deux jaunes d'œufs, à deux fois, l'une à trois heures de l'autre, guérit les dyſſenteries & les flux de ſang, par le vomiſſement & les ſelles. La racine de l'arbriſſeau, miſe en poudre, guérit les plus violentes coliques. Il n'en faut qu'une pincée, infuſée pendant trois ou quatre minutes dans un verre de bon Vin, qu'on paſſe enſuite dans un linge. Enfin toutes les expériences prouvent que du Tertre s'eſt trompé, lorſqu'il a cru ce bois & ſon lait, cauſtiques & dangereux.

(89) Labat fait ici une remarque, qui peut être utile dans tous les Païs du monde : » j'ai » obſervé, dit-il, ſur tous les bois qu'on » met en terre, que pour peu qu'ils ſoient » bons, ce n'eſt point la partie qui eſt en » terre, qui ſe pourrit, ni celle qui eſt de» hors; mais ſeulement ce qui eſt au raz de » terre. Pour éviter cet inconvénient, il » faut brûler la partie qui doit être en ter» re, & quelques pouces au-deſſus; c'eſt» à-dire, la ſecher au feu, ou dans les cen» dres rouges, ſans la réduire en charbon;

en effet qu'à celle du caillou. Ses fibres ſont longues, droites, & ſi preſſées les unes contre les autres, qu'elles ne peuvent être ſéparées. Il eſt rouge, lorſqu'on le coupe; mais il perd cette couleur à l'air, & devient preſque gris.

Simarouba.

Le bois amer, nommé *Simarouba* (90) dans l'Ile de Cayenne, eſt commun à la Martinique. Il s'y en trouve de deux piés de diametre. Son écorce eſt brune, hachée, fort épaiſſe; ſa feuille, longue, pointue, & d'un verd pâle. Le bois eſt d'un jaune clair, qui ſe décharge en ſechant, juſqu'à reſter preſque blanc; il eſt filandreux, & ſi léger, que lorſqu'on le ſcie il faut obſerver de ſe tenir au-deſſus du vent; ſans quoi il jette une pouſſiere, qui entrant dans le nez & dans la bouche, y produit le même effet que de la Rhubarbe mâchée, ou priſe en poudre. Ce bois ſert à faire des lattes ou des planches minces, pour clouer l'ardoiſe. Jamais il n'eſt attaqué d'aucun Inſecte. Une autre de ſes qualités eſt de communiquer ſon amertume à tout ce qu'on fait cuire à ſon feu. Sa racine, & la peau de ſa racine, ſont les meilleures parties de l'arbre (91).

Raquette & ſon fruit.

On trouve dans toutes les Antilles la Plante épineuſe, que les Anglois nomment *Poirier picquant*, & que les François ont nommée Raquette, dont on a donné la Deſcription dans l'Hiſtoire Naturelle de la Nouvelle Eſpagne. Labat ne doute point qu'un petit Inſecte, qui ſe nourrit de ſon fruit, ne ſoit la vraie Cochenille. Ce fruit, que les François appellent Pomme de Raquette, a beaucoup plus de reſſemblance avec la Figue. Tout ce que Labat rapporte de ſes qualités, & des Inſectes qui s'en nourriſſent après être nés ſur d'autres Plantes, s'accorde avec les obſervations qu'on a données ſur la Cochenille du Mexique. Auſſi ne fait-il pas difficulté d'aſſurer que la culture des Raquettes, aux Antilles, pourroit devenir le fond d'un très riche Commerce; d'autant plus, dit-il, qu'on y pourroit emploïer quantité de terres, qui demeurent inutiles, parcequ'elles ſont trop maigres & trop uſées pour les Cannes, le Tabac, l'Indigo, le Roucou, le Manioc, & d'autres productions. Il porte le zele, juſqu'à donner des regles pour cette culture; & dans l'utilité qui en reviendroit aux Colonies, il fait entrer leur défenſe, qui ſeroit plus ſûre derriere un champ planté de Raquettes, & rendu impénétrable par leurs épines, que dans le meilleur retranchement. On ſe ſert des pommes de Raquette pour faire des pâtes fort ſaines, & des gelées, ou des Marmelades, très rafraîchiſſantes.

» afin que la ſéve, ou l'humidité, ſoit entierement deſſechée: & que les pores ſe » refermant, les parties ſe rapprochent les » unes des autres. Le bois en devient aſſez » compact, pour réſiſter à l'humidité. *Ibid.* » chap. 21.

(90) Il doit ſa réputation au fameux Frere du-Soleil, Apotiquaire du Collége des Jéſuites à Paris, qui a fait des cures étonnantes avec ce bois, pour les cours de ventre invétérés & les dyſſenteries les plus violentes.

(91) On nous en apprend l'uſage. Il faut en prendre deux gros, les couper en eſquilles, & les faire bouillir dans trois demi ſeptiers d'eau, qu'on fait réduire en une chopine. On partage cette quantité en trois verres, dont on fait prendre le premier à jeun, le ſecond après avoir dîné, & le troiſieme deux heures avant ſouper. Obſervez de ne pas manger des choſes crues, ou indigeſtes, & de ne pas boire du Vin blanc. Les dyſſenteries n'ont jamais tenu contre ſix gros, pris en trois jours.

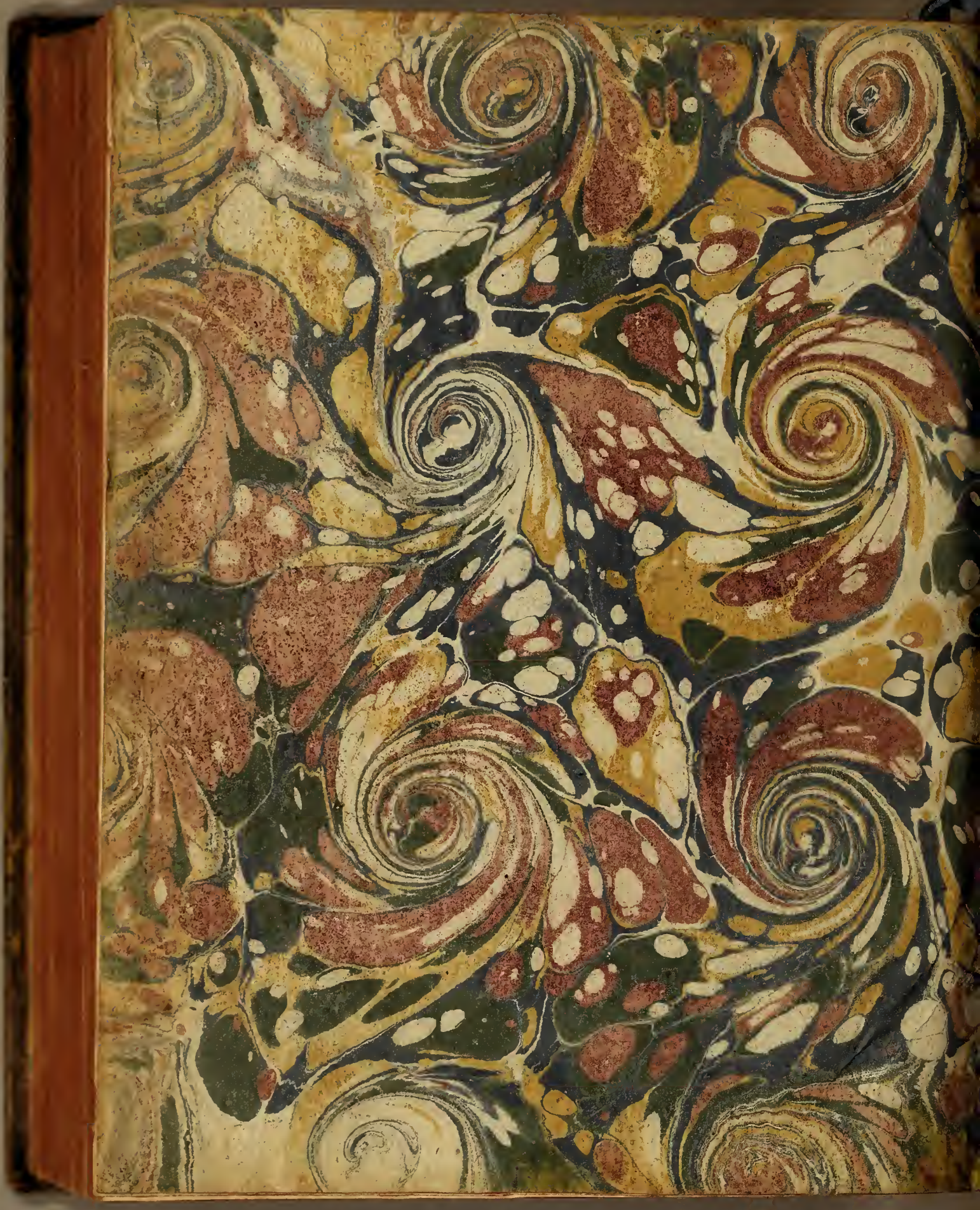
09519

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Observation sur cet Article.

Ceux qui cherchent l'exactitude jusqu'à souhaiter qu'il ne manque rien à chaque article, c'est-à-dire, qu'il embrasse tout ce qui paroît compris dans son titre, jugeront peut-être qu'on ne s'est pas assez étendu sur les arbres, les arbrisseaux, & les autres Plantes des Antilles. Mais ce seroit oublier le soin qu'on a pris de les avertir, que la plûpart des Végétaux de l'Amérique sont communs, aux Iles, & aux parties du Continent qui leur répondent, dans les mêmes latitudes. Ainsi l'on répete que tout ce qui paroît manquer ici, se trouve répandu dans les autres articles d'Histoire Naturelle, & quelquefois même dans les Descriptions : c'est ce qui doit faire sentir l'importance des Tables alphabétiques, Partie annoncée, & conclusion indispensable de cet Ouvrage.

FIN.

De l'Imprimerie de DIDOT.

I-SIZE
E 746
P944h
v.15